

UNIV. OF  
TORONTO  
LIBRARY









Digitized by the Internet Archive  
in 2010





P.  
Relig.  
M

# MISSIONS

DE

LA CONGRÉGATION

DES

## Missionnaires Oblats

DE

MARIE IMMACULÉE

---

Tome LXII (1928)

---



294900  
2:1.34

ROME (102)

MAISON GÉNÉRALE O. M. I.

5, Via Vittorino da Feltre, 5.

—  
1928



L. J. C. & M. I.

# MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

LXII<sup>e</sup> Année.


Juin 1928.

Num. 233.

## PATRONNE DES MISSIONS

### La Nouvelle Fonction de Sainte Thérèse <sup>1</sup>.

#### § I. — Historique du Mouvement.

 PRÈS JÉSUS-Christ ressuscité, Fondateur de l'Église, — à la suite de MARIE, Reine des Apôtres, — aux marches des douze trônes apostoliques, — sur le même degré céleste, se tiennent, désormais, un Saint et une Sainte : Saint François

Le 14 décembre dernier, notre Saint-Père le Pape PIE XI a proclamé Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus Patronne spéciale des Missionnaires et des Missions. La décision du Saint-Père comblera de joie les Missionnaires du monde entier. Quant aux Mis-



Xavier, nommé par PIE X « Patron de la Société et de l'Œuvre de la Propagation de la Foi », et Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, nommée par Pie XI « *Patronne spéciale de tous les Missionnaires, hommes et femmes, et des Missions existant dans tout l'univers, au même titre principal que Saint François Xavier* ».

Ces derniers mots, pris au décret du 14 décembre 1927, par lequel le Souverain Pontife, empruntant la voix de la Sacrée Congrégation des Rites, vient de sacrer Patronne des Missionnaires celle qui n'était, jusqu'ici, que leur « Petite Sœur », marquent le terme de la vocation de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

La voilà donc au sommet des phalanges missionnaires, l'enfant qui vint à ce monde en 1873 et le quitta, inconnue de tous, il y a trente ans !

Bien rapides furent les étapes qui la portèrent à cette gloire suprême dans l'apostolat.

En 1923, sitôt béatifiée, elle est proclamée Patronne des Missions carmélitaines.

Presque au même moment, le Saint-Père la fait présider à la création et au développement de son Séminaire de prédilection pour la Russie, à Rome.

Il y avait longtemps que Mgr de Teil, Postulateur de sa Cause, lui avait confié la trésorerie de la Sainte-Enfance. A peine a-t-elle monté sur les autels que Mgr Mério la réclame pour Patronne de l'Œuvre entière.

Deux mois après sa canonisation, à la demande du regretté Mgr Tiberghien, un bref pontifical, du 29 juillet 1925, constitue la nouvelle Sainte « la Patronne officielle de l'Œuvre de Saint-Pierre Apôtre pour la formation du Clergé indigène ».

---

sionnaires Oblats, ils ont une raison toute spéciale de se réjouir. C'est que — la plupart l'ignorent encore, sans doute — le mouvement, d'où est éclos la proclamation de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus comme Patronne des Missionnaires et des Missions, a été lancé par S. G. Mgr Ovide CHARLEBOIS, O. M. I., Évêque de Bérénice et Vicaire Apostolique du Keewatin. Nous croyons leur faire plaisir en publiant, dans nos « *Missions* », les principaux documents concernant cette intéressante affaire.

Mais il restait à lui conférer la préséance sur l'universalité de l'effort apostolique.

C'est du *Canada* que s'élança la supplique, et le promoteur en fut Mgr Ovide CHARLEBOIS, O. M. I., Vicaire Apostolique du *Keewatin*.

Il venait de céder à Mgr Arsène TURQUETIL la partie de son incommensurable juridiction comprenant les Esquimaux de la Baie d'Hudson ; mais il remettait, en même temps, à son successeur du steppe glacé, une chrétienté, miraculeusement fondée par Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Le prodige remontait à 1917. Cinq années d'évangélisation n'avaient semblé produire aucun résultat. Un jour, à la dérobée, le Missionnaire avait jeté, sur le groupe esquimau, réuni à Chesterfield Inlet, une pincée de terre, arrivée de la tombe de la jeune Carmélite. Aussitôt, « irrésistiblement emportés », ainsi qu'ils l'avouaient, les Esquimaux demandèrent le baptême.

Mgr CHARLEBOIS n'eut, d'abord, que le dessein de procurer aux Missions nordiques du Nouveau Monde le patronage de l'inlassable Thaumaturge. Mais ses collègues voisins s'unirent à lui avec tant d'empressement et Rome réserva à leur démarche commune un si encourageant accueil, que l'Évêque polaire écrivit à tous les Ordinaires des Missions de l'univers catholique, les priant de lui « envoyer leur adhésion, s'ils désiraient, eux aussi, obtenir comme Patronne officielle la céleste Petite Sœur, la plus grande âme missionnaire de notre temps et dont le Vatican connaissait les activités miraculeuses en pays païen ».

Cet appel revint, en quelques mois, couvert de deux cent vingt-six (226) signatures d'Évêques Missionnaires et accompagné de lettres ardentes. Nulle portion du monde connu n'y faisait défaut, des Pôles à l'Équateur.

Présenté, le 14 octobre 1927, par Son Ém. le Cardinal Sincero, ce plébiscite, digne d'un concile, émut à nouveau le Pape des Missions. Sa Sainteté répondit qu'Elle-même se ferait, auprès de la Sacrée Congrégation des Rites, le commissionnaire et l'avocat de la très chère Cause.

Ainsi fut promulguée la sentence qui achève l'apothéose et qui précise mieux encore la tâche divine de « l'Enfant chérie du Monde entier », qui a voulu passer son Ciel à faire du bien sur notre terre (1).

Pierre DUCHAUSSOIS, O. M. I.

## § II. — Supplique au Saint-Père <sup>2</sup>.

TRÈS SAINT PÈRE,

Prosternés aux pieds de Votre Sainteté, vos Fils, les Ordinaires des Missions, viennent solliciter une faveur.

La moisson est grande et notre nombre minime, mais nous mettons tous notre confiance en Celui qui nous a dit, par la voix de son Vicaire : — « *Euntes, docete omnes gentes.* »

La canonisation de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus nous a comblés de joie, en nous faisant espérer que Votre Sainteté voudra bien nous la donner comme aide, en la faisant proclamer Patronne spéciale des Missionnaires.

Espérant ainsi les roses qu'elle a promis de jeter sur le monde, daignez agréer, Très Saint-Père, l'humble et profonde reconnaissance de vos Fils respectueux et soumis *usque ad mortem*.

† Ovide (CHARLEBOIS), O. M. I., *Évêque de Bérénice, Vicaire Apostolique du Keewatin.*

† Olivier-Elzéar Mathieu, *Archevêque de Régina.*

† Célestin JOUSSARD, O. M. I., *Évêque titulaire d'Arcadiopolis, Coadjuteur de Mgr GROUARD.*

† Émile GROUARD, O. M. I., *Évêque titulaire d'Ibora, Vicaire Apostolique d'Athabaska.*

† Louis RHÉAUME, O. M. I., *Évêque de Haileybury.*

† Arthur (Béliveau), *Archevêque de Saint-Boniface.*

---

(1) Extrait d'un article, intitulé *La Joie des Missionnaires*, d'abord publié par les « *Annales de Sainte Thérèse de Lisieux* » et reproduit par les « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* » (XXXV<sup>e</sup> année, Mars 1928, pp. 68-69).

(2) Vraie copie de l'original, présenté, en mars 1926, à Sa Sainteté PIE XI, par Son Éminence le Cardinal Louis Sincero.

- † Émile BUNOZ, *O. M. I.*, *Évêque de Tentyre, Vicaire Apostolique du Yukon.*  
 † Louis Auneau, *S. M. M.*, *Évêque de Cérasonte, Vicaire Apostolique du Shiré, Afrique (1).*  
 † Julien Leventoux, *C. J. M.*, *Évêque de Legio, Vicaire Apostolique du Golfe Saint-Laurent.*  
 † Joseph Hallé, *Évêque de Pétrée, Vicaire Apostolique de l'Ontario Septentrional.*  
 † Joseph Prud'homme, *Évêque de Prince-Albert et Saskatoon.*  
 Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*, *Préfet Apostolique de la Baie d'Hudson.*

### § III. — Circulaire aux Évêques <sup>2</sup>.

MONSEIGNEUR,

Au mois de mai 1925, Sa Grandeur Monseigneur Ovide CHARLEBOIS, *O. M. I.*, Évêque de Bérénice et Vicaire Apostolique du Keewatin, décida de demander au Souverain Pontife de proclamer Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus « Patronne spéciale des Missionnaires ». Il signa une supplique, à cet effet, et daigna charger l'humble laïque soussigné de solliciter la signature des autres Ordinaires des Missions canadiennes.

Ceux-ci s'empressèrent d'accéder au désir de leur vénérable collègue, et la supplique — dont vous voudrez bien trouver, ci-après, la copie — fut présentée, dernièrement, à notre Très Saint Père le Pape PIE XI par l'illustrissime Cardinal Louis Sincero.

— « *Sa Sainteté l'accueillit avec beaucoup de bienveillance* », — écrit Son Éminence — « *et me conseilla de m'entendre avec son Éminence le Cardinal Van Rossum, Préfet de la Propagande, et, ensuite, avec le Préfet de la Sacrée*

(1) De passage à Montréal (Canada).

(2) Lettre datée du 4 avril 1926 et envoyée, de Belœil (Province de Québec), par Monsieur Paul-Lionel Bernard, chargé, par Monseigneur CHARLEBOIS, de recueillir les signatures de Nosseigneurs les Évêques.

*Congrégation des Rites. Le Cardinal Van Rossum fut très satisfait de cette louable initiative ; puis il demanda si Sainte Thérèse devait être nommée Patronne des Missions canadiennes, seulement, ou de toutes les Missions du monde. Dans ce second cas, — il me semble que c'est celui que vous désirez — Son Éminence a suggéré de recueillir les adhésions des Missions françaises, italiennes, belges, etc., de manière que toutes les Missions soient représentées dans ce plébiscite en faveur de la céleste « Sœur des Missionnaires ».*

Les prières ferventes — qui, de toutes les Missions de l'univers, montent vers la glorieuse Sainte Thérèse de Lisieux et la pluie de roses merveilleuses qu'elle laisse tomber sur elles — nous assurent que notre proposition recevra, partout, un accueil enthousiaste (1).

S'il en est ainsi, j'ai le rare privilège de prier Votre Grandeur de donner à notre supplique son adhésion écrite de sa main, — soit dans sa langue maternelle, soit en latin — sur la feuille incluse ici à cette intention, et d'y apposer son sceau épiscopal. Je la prierais, de plus, de laisser une marge assez large ; car ces feuilles précieuses seront reliées en un beau volume, qui sera présenté à Sa Sainteté. Nous serions heureux, Monseigneur, si vous vouliez bien faire signer, à la suite de votre nom, les prêtres de votre Maison et me retourner, dans le plus court délai possible, ce témoignage de confiance en celle qui réalise, si parfaitement, sa promesse de « passer son ciel à faire du bien sur la terre », — Sainte Thérèse de Lisieux, « l'Étoile du Souverain Pontife, Pape des Missions ».

Daignez agréer les remerciements fraternels de Monseigneur CHARLEBOIS et bénir, avec ses intentions, celui qui a l'honneur de se dire de Votre Grandeur le très humble et très respectueux serviteur,

Paul-Lionel BERNARD.

---

(1) *Domine, — qui dixisti : Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum, — da nobis, quæsumus, ita Beatæ Teresiæ Virginis in humilitate et simplicitate cordis vestigia secutari ut præmia consequamur æterna : qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.*

#### § IV. — Lettre au Pape <sup>1</sup>.

TRÈS SAINT PÈRE,

Au mois de mars de l'année dernière (1926), Son Éminence le Cardinal Sincero nous faisait l'honneur de Vous présenter, en notre nom, la supplique signée par les Ordinaires des Missions du Canada, Vous priant de proclamer Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus Patronne spéciale des Missionnaires,

Votre Sainteté voulut bien agréer, avec une paternelle bienveillance, notre filiale et pressante demande et conseilla à Son Éminence de s'entendre, à cet effet, avec les Éminentissimes Seigneurs Van Rossum et Vico. Ceux-ci s'informèrent s'il s'agissait de proclamer la glorieuse Carmélite Patronne des Missionnaires du monde entier et, sur notre réponse affirmative, proposèrent de consulter les prélats intéressés des différentes nationalités de l'univers.

Nous rendant joyeusement à ce judicieux avis, nous fîmes écrire, en notre nom, à tous les Ordinaires des Missions de l'univers catholique, leur annonçant la démarche de leurs Collègues du Canada auprès du Saint-Siège et les priant de nous envoyer leur adhésion, s'ils désiraient, eux aussi, obtenir comme « Patronne officielle » — Saint François Xavier demeurant notre Patron — notre céleste « Petite Sœur », la plus grande âme missionnaire de notre temps, dont le Vatican connaît les activités miraculeuses en pays païen.

---

(1) M. Bernard avait reçu deux cent dix-huit (218) lettres et signatures d'Archevêques, d'Évêques, de Vicaires et de Prêtres apostoliques de Suède, de Norvège, du Danemark, de Finlande, des deux Amériques, d'Asie, d'Afrique et d'Océanie, toutes demandant que « Notre Bien-Aimé Pontife PIE XI proclame bientôt, solennellement, Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus Patronne spéciale des Missionnaires (hommes et femmes) et des Missions du monde entier ». Ces signatures furent transmises au Saint-Père, par Mgr Ovide CHARLEBOIS, le 19 mars 1927, accompagnées de la lettre ci-contre.



Nous avons, en conséquence, Très Saint Père, l'immense bonheur de déposer, aux pieds de Votre Sainteté, ce volume, qui contient deux cent vingt-six signatures d'Archevêques, d'Évêques, de Vicaires et de Préfets Apostoliques de Suède, de Norvège, du Danemark, de Finlande, des deux Amériques, d'Asie, d'Afrique et d'Océanie, non seulement de rite latin, mais aussi de rites grec-melkite et syro-malabar.

En nous adressant leur adhésion épiscopale, un très grand nombre de nos vénérés Frères ont écrit à notre secrétaire des lettres extrêmement touchantes et enthousiastes, pour nous faire connaître leur piété personnelle, celle de leur clergé et de leurs fidèles envers la céleste Semeuse de roses, même des miracles obtenus par son intercession.

Tous, de toute leur âme, souhaitent que « Notre Bien-Aimé Pontife PIE XI proclame bientôt, solennellement, Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus Patronne spéciale des Missionnaires (hommes et femmes) et des Missions du monde entier ».

A ce vœu principal, plusieurs prélats en ajoutent deux autres, que nous avons l'agréable devoir de signaler à Votre Sainteté et dont la réalisation réjouirait, sans doute, tous les Missionnaires :

1<sup>o</sup>) que la fête de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus soit élevée, au moins, au rang de double de seconde classe pour les grands et les petits séminaires indigènes ;

2<sup>o</sup>) que nous soit accordé à tous le bienfait de l'Office propre, messe et office, de la chère Sainte.

Dans l'espoir que Votre Sainteté voudra bien exaucer nos ardentes prières, nous avons l'honneur de Lui offrir, au nom des deux cent vingt-six Ordinaires signataires, l'hommage de gratitude et de très profond respect avec lequel nous sommes tous de Votre Sainteté les humbles fils soumis et obéissants jusqu'à la mort.

† OVIDE CHARLEBOIS, O. M. I.,  
Évêque de Bérénice,  
Vicaire Apostolique du Keewatin.



### § V. — Annonce du Succès <sup>1</sup>.

*Le Pas, Man., 28 décembre 1927.*

BIEN CHER RÉDACTEUR,

Hier, je recevais un câblogramme m'annonçant que notre supplique de deux cent vingt-quatre Ordinaires de Missions — priant Sa Sainteté PIE XI de proclamer Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus Patronne universelle des Missionnaires et des Missions du monde entier — était accordée.

Ainsi, cette bonne petite Sainte devient notre Patronne. C'est une grande joie pour nous.

† Ovide [CHARLEBOIS], O. M. I.

### § VI. — Décret des Rites.

L'expansion de la dévotion à Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, dans le monde entier, manifeste avec quel sentiment de joie les fidèles de l'univers catholique ont accueilli sa canonisation (17 mai 1925). Il n'est pas jusqu'aux régions éloignées et infidèles où la Vierge du

---

(1) « Le volume contenant la supplique et les signatures des Évêques Missionnaires », écrivent les « *Annales de Sainte Thérèse de Lisieux* », fut artistement enluminé par une Religieuse Ursuline du Monastère des Trois-Rivières (Canada), grande zélatrice du culte de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

« Le 14 octobre 1927, Son Éminence le Cardinal Sincero présenta le volume au Saint-Père, — qui l'examina avec soin et le trouva *très beau*, se réservant de le parcourir tout entier. Il accueillit la requête, avec *empressement*, et dit au Cardinal qu'il tenait à transmettre lui-même la supplique à la Sacrée Congrégation des Rites, avec l'expression de son vote favorable. »

Deux mois plus tard, exactement, au cours d'une audience, Sa Sainteté daignait prendre, en présence de Son Éminence le Cardinal Vico, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, sa décision suprême, en proclamant *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus Patronne spéciale de toutes les Missions, au même titre que Saint François Xavier*, et en ordonnant la publication du Décret officiel lui conférant ce privilège.

Carmel n'ait daigné faire tomber du ciel la pluie de roses qu'elle avait promise.

C'est la raison pour laquelle de très nombreux évêques eurent la conviction que des fruits bien plus abondants seraient récoltés dans la Vigne du Seigneur, si Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus — qui brûlait d'un zèle ardent de répandre la Foi et dont chacun connaît la miraculeuse action dans les pays païens — était proclamée Patronne de tous les Missionnaires, dans quelque Mission qu'ils travaillent.

Les Évêques Missionnaires présentèrent donc, humblement, à notre Saint Père le Pape PIE XI des suppliques, recueillies dans le monde entier, demandant que la suprême sanction apostolique ratifiât leurs vœux communs.

Or, Sa Sainteté, — sur le rapport du Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, soussigné — accueillant, avec la plus grande bienveillance, des demandes d'évêques présentées en si grand nombre, daigna déclarer Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus la Patronne, à titre spécial, de tous les Missionnaires, hommes et femmes, et aussi des Missions existant dans tout l'univers (1).


Elle devient ainsi leur Patronne principale, à l'égal de Saint François Xavier, avec tous les droits et privilèges que comporte ce titre, — nonobstant toutes choses contraires.

Rome, le 14<sup>e</sup> jour de décembre 1927.

† Antoine, Card. Vico.

---

(1) Le 14 mars dernier, le Souverain Pontife a, de plus, daigné étendre à l'Église universelle la Messe propre de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (*Veni de Libano* et ajouter au Bréviaire, outre les leçons historiques, celles du troisième nocturne de son Office propre, le jour de sa fête. Ce privilège annule, naturellement, notre dernière remarque au sujet de la fête de la Sainte dans notre Congrégation : voir « Missions », LXI<sup>e</sup> année, Num. 232 (Décembre 1927), page 674 (*Additions au Calendrier*).



# MONSEIGNEUR DE MAZENOD

---

## I. — Sa Dévotion au Sacré Cœur de Jésus <sup>1</sup>.

---



POUR connaître la dévotion de Monseigneur de MAZENOD au Sacré-Cœur, il faudrait pouvoir lire ses papiers intimes, ses cahiers de retraite, son journal et sa correspondance. Nous n'avons pas accès à ces sources. Contentons-nous de relever quelques faits et quelques paroles que nous trouvons dans l'histoire de sa vie. Ces notes compléteront le chapitre du Père BAFFIE sur le même sujet (2).

Monseigneur de MAZENOD naquit en Provence. La Provence est la seconde patrie des grands amis du Sacré-Cœur — Lazare, Marthe et Marie. D'autre part, Aix est aux portes de Marseille, la Ville de Belzunce et de la Vénérable Mère de Rémuzat, la Ville du Sacré-Cœur. Ne semble-t-il pas que les rayons du Cœur de JÉSUS aient illuminé et réchauffé le berceau de Monseigneur de MAZENOD ?

Le P. BAFFIE signale l'influence qu'exerça sur le jeune de MAZENOD, pendant ses années d'exil à Venise, les

---

(1) Nous devons cet article, si instructif et si édifiant, à la plume du R. P. Marcel BERNAD, qui en a puisé les éléments dans la *Vie* (manuscrite) de Monseigneur de MAZENOD par le R. P. Achille REY et dans des *Notes* du R. P. Émile LAMBLIN envoyées soit au P. REY soit à lui-même.

(2) Cfr. *Esprit et Vertus du Missionnaire des Pauvres*, — Charles-Joseph-Eugène de MAZENOD, *Évêque de Marseille et Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée*, — par le R. P. Eugène BAFFIE, O. M. I. (Delhomme et Briguet, 83, Rue de Rennes, Paris, et, 3, Avenue de l'Archevêché, Lyon ; 1894), pp. 169-184 : *Dévotion de Monseigneur de MAZENOD au Sacré Cœur de JÉSUS*.

exemples et les paroles de son grand-oncle — l'Abbé André de Mazenod, ancien Vicaire Général de Monseigneur de Belzunce.

Plus grande encore, assurément, fut celle de Don Bartolo Zinelli. Nous possédons encore, écrit de sa main, en italien, le règlement de vie qu'il lui traça. Le verso de la première feuille porte ces lignes de la main de Monseigneur de MAZENOD :

— « *Ce règlement de vie est plus précieux pour moi que tout l'or du monde. Il me fut tracé, à Venise, par mon vénérable et très cher maître, l'Abbé Don Barthélemy Zinelli, — mort, à Rome, en odeur de sainteté; on lui a même attribué plusieurs miracles, et on a écrit sa vie, qui ne fut qu'une suite de vertus pratiquées sans interruption. J'en puis rendre hautement témoignage, et je reconnais devoir à ce saint prêtre tout le peu de bien qu'il y a en moi. Je prie ceux entre les mains de qui cet écrit pourra tomber, dans la suite, de le traiter avec le même esprit que s'ils possédaient quelque écrit de Saint François de Sales. J'en dis autant pour les lettres qu'ils trouveront dans mes papiers. Je ne les ai jamais relues, sans verser des larmes de dévotion. Je ne serais pas surpris qu'il fût canonisé, un jour. Plût à DIEU que je fusse à même d'attester, juridiquement, tout ce que j'ai connu de vertus héroïques en lui, pendant les quatre années que j'ai eu le bonheur de vivre, habituellement, avec lui. J'avais 12 ans, lorsque mon saint et bien-aimé maître me traça ce règlement de vie.* »

Or, qu'y lisons-nous, relativement à la dévotion au Sacré-Cœur ?...

— « J'unirai mes faibles adorations à celles des Saints Cœurs de JÉSUS et de MARIE, des Anges et des Saints... Je dirai un *Pater*, lentement et avec un grand respect, pour cette prière sortie des lèvres de Notre-Seigneur JÉSUS-Christ lui-même... Je vous offre, ô mon DIEU, mes exercices de piété, mes études, mes devoirs, mes actions les plus indifférentes, en union avec les souffrances et les mérites de mon Seigneur JÉSUS, en union avec les sentiments de son Cœur adorable... Vous, ô MARIE, après DIEU ma plus chère espérance — vous, mon

Ange Gardien, — mes saints Patrons, — tous les Saints du ciel, — Ames saintes du Purgatoire : assistez-moi dans toutes mes actions, soyez mes avocats auprès de DIEU et du Cœur de JÉSUS... Avant de quitter ma chambre, je me tournerai vers une église, et je prierai à genoux JÉSUS de me bénir, en Lui disant : JESU, *Fili David, non dimittam Te, nisi benedixeris mihi...* Je me tournerai aussi vers l'image de MARIE, et je Lui demanderai, humblement, sa bénédiction maternelle par ces paroles de Saint Stanislas : *Mater vera Salvatoris, Mater adoptata peccatoris, in gremio maternæ tuæ pietatis claude me...* Je prendrai, alors, de l'eau bénite et je baiserais respectueusement mon crucifix, à l'endroit de la Plaie du Cœur, et la main de ma Mère MARIE... Ayant ainsi tout disposé pour la plus grande gloire de DIEU, je sortirai de ma chambre, pour aller à mes affaires... »

Ces leçons de Don Bartolo ne restèrent pas stériles. Il en témoigne, lui-même, dans une lettre qu'il écrivait à Eugène, alors à Naples :

— « Souvenez-vous toujours de la dévotion envers le Cœur adorable de JÉSUS-Christ... Je vous recommande, sans cesse, au Cœur adorable de JÉSUS-Christ; et j'ai éprouvé une grande consolation en voyant combien vous L'honorez. »

\* \* \*

Comment s'étonner que, de retour à Aix, Monsieur de MAZENOD se soit montré, dès le début, un apôtre du Sacré-Cœur ? Il fit, en 1805, un voyage à Paris. En rentrant, il rencontra, en route, un jeune homme de son âge, M. Emmanuel Gaultier de Claubry, qui se rendait, en qualité de chirurgien, à l'Armée d'Italie. Ils se lièrent d'amitié et commencèrent une correspondance qui dura toute leur vie. Dans une des premières lettres qu'il lui adressa, Monsieur de MAZENOD lui donnait rendez-vous dans le Sacré Cœur de JÉSUS :

— « Donnons-nous un rendez-vous spirituel dans le Sacré Cœur de JÉSUS-Christ, tous les dimanches, à 10 heures et demie du matin, heure du Sacrifice célébré, solennel-



lement, dans toutes les églises. Là nous prierons, en même temps, pour nos besoins mutuels, et, par notre union, nous forcerons, en quelque sorte, le tendre Cœur de notre Rédempteur à nous appliquer, d'une manière spéciale, les mérites de sa Passion et de sa Mort. »

Ces sortes de rendez-vous devaient être devenus une habitude chez le pieux de MAZENOD. Nous voyons, en effet, que deux jeunes gens d'Aix voyageant ensemble en Italie, l'un d'eux lui écrivait :

— « Si vous voulez me trouver, disait un Saint, cherchez-moi dans le Cœur de Jésus : c'est là que vous me verrez sans cesse. Je sais que vous pouvez en dire autant. C'est pourquoi je viendrai vous y chercher ; et je tâcherai d'y rester le plus longtemps que je pourrai, afin que vous puissiez m'y trouver toujours. »

A son retour d'Italie, Eugène choisit pour confesseur M. l'Abbé Denys. C'était, dit-il, un saint prêtre. Il devait pratiquer la dévotion au Sacré-Cœur. Dans sa réponse à Monsieur de MAZENOD, qui venait de lui annoncer sa prise de soutane à Saint-Sulpice, il écrit :

— « Je prie Notre-Seigneur de vous raffermir, de plus en plus, dans votre sainte entreprise et de vous accorder l'inestimable don de la persévérance. Demandons-la l'un pour l'autre, en union et par les *mérites du divin Cœur de Jésus* et de celui de sa très Sainte Mère, dans lesquels je vous embrasse *ex toto corde*. »

Si, à son retour d'Italie, Monsieur de MAZENOD se confessait à un prêtre de la Ville d'Aix, il aimait à prendre conseil, surtout dans l'affaire de sa vocation, auprès du Père Magy, de Marseille. Cet ancien Jésuite avait établi sa résidence au-dessus de la sacristie de l'Église de Saint-Ferréol, et il s'occupait de directions et de retraites. Il était l'âme d'une réunion de personnes pieuses, qui s'assemblaient dans un oratoire ouvert au deuxième étage d'une maison privée. C'était un foyer de dévotion au Sacré-Cœur et d'apostolat. Par le Père Magy, Monsieur de MAZENOD fut mis en rapport avec ces âmes d'élite. On lui écrivait :

— « Non seulement nous vous ferons participer aux

prières et aux mérites des personnes qui fréquentent le *second étage*, mais encore nous vous unirons, si vous le désirez, aux pratiques de piété établies dans le *petit oratoire*, qui n'ont rien d'extraordinaire, je vous assure, mais qui pourraient bien paraître puériles à ceux qui prétendent ne voir la Religion qu'en grand... Je vous envoie un paquet d'objets pieux, ne doutant pas que vous ne les receviez avec plaisir et vénération, pour les distribuer aux personnes qui, comme vous, savent apprécier ces objets... »

Et, un peu plus tard :

— « Vous désirez que je vous parle de la fête du Sacré-Cœur. Voici ce qui s'est passé de plus remarquable. Monsieur le Maire de Marseille, accompagné de son secrétaire, s'est rendu, à 10 heures, à la Visitation. Un employé de la Police portait un cierge de quatre livres, aux armes de l'Empire ; il fut éclairé. Et la Messe basse commença, durant laquelle il y eut une jolie symphonie ; enfin, on donna la Bénédiction, — et tout se passa fort dévotement. L'après-dîner, il y eut procession générale... Vous devinez bien que le *petit oratoire* ne fut pas oublié. Là, seulement, le Saint Sacrement a été exposé tout le jour... Je vous ai bien regretté, ce jour-là... »

Le 1<sup>er</sup> juillet 1808, premier Vendredi du mois, la même correspondante, Mademoiselle de Glandèves, lui écrivait :

— « Soyez tranquille sur ce que vous nous avez confié. Nous sommes incapables de le divulguer... Je ne vous ai point oublié aujourd'hui, jour dédié au Sacré-Cœur. J'ai demandé au Seigneur qu'Il vous fit bien connaître sa volonté et qu'Il vous donnât la force pour l'accomplir...

« Monsieur l'Abbé Carle, qui est très sensible à votre souvenir, vous a fait inscrire, selon vos intentions, sur le catalogue des associés du *Sacré-Cœur*. Je vous envoie un petit imprimé, avec un tableau des indulgences. J'y joins un scapulaire, présumant que le tout vous fera plaisir. »



\* \* \*

Dans aucune des églises d'Aix, on ne célébrait encore le premier Vendredi du mois. Poussé par son zèle et encouragé par ses amis de Marseille, Monsieur de MAZENOD résolut de faire établir cette fête. Il était bien connu de l'archevêque, puisque celui-ci lui avait donné une stalle au chœur de sa cathédrale et qu'il l'avait nommé chanoine à robe courte de l'église métropolitaine. Monseigneur de Cicé fit bon accueil à sa démarche ; et, à partir de cette date, le Très Saint Sacrement, exposé dans l'Église de la Miséricorde, reçut, toute la journée du premier Vendredi de chaque mois, les adorations des pieux fidèles de toute la ville. Ce furent les prémices de l'apostolat de Monsieur de MAZENOD en l'honneur du Sacré-Cœur...

Ce n'est pas au foyer de piété qu'était le Séminaire de Saint-Sulpice que ce zèle pouvait se refroidir. Il s'y enflamma encore davantage. On le vit bien au retour, à Aix, de Monsieur l'Abbé de MAZENOD. Il entendait les confessions au petit et au grand Séminaire. Dans ce dernier établissement, il fonda une pieuse association, dont l'élite des élèves tint à faire partie et qui produisit un grand bien. N'est-ce pas celle qui, dans les papiers de Monseigneur de MAZENOD, porte ce titre : *Associatio amantissimi Cordis JESU, ad accendendum spiritum Christi in nobis* (5 pages in-folio) ? Nous le conjecturons. En tous cas, dans le règlement de cette association, que nous lisons dans la *Vie du Père Barelle*, S. J. (1), lequel en fut un des premiers membres, deux articles se rapportent à la dévotion au Sacré-Cœur : — a) Art. 3 : Dévotion au Sacré Cœur de JÉSUS, au très Saint Sacrement et à MARIE ; b) Art. 7 : Se réunir, souvent et à des temps marqués, avec les Saints, dans les Sacrés Cœurs de JÉSUS et de MARIE, — par exemple, toutes les fois qu'on entend sonner l'horloge.

---

(1) Cfr. *Vie du Père Barelle*, S. J., Tome I, Chap. III.

\* \* \*

Deux ans après sa rentrée à Aix, en 1814, Monsieur de MAZENOD obtint de Rome la faculté d'établir, en tous lieux, la Confrérie du Sacré-Cœur et d'y agréger les fidèles. Il ne tarda pas à user de ce pouvoir. Dès que fut ouverte l'ancienne Église des Carmélites, il la dédia au Sacré-Cœur et y érigea sa confrérie. En tête du registre de cette association, nous lisons le nom du Fondateur des Oblats et de ses premiers compagnons, — les PP. Daunier, TEMPIER, Delbieu. La liste se déroule, à travers les pages de ce volumineux registre, jusqu'à l'époque des expulsions en 1903. Le premier Vendredi du mois y fut célébré avec solennité, et, pour assister à cette fête, le Père de MAZENOD, quand il établit sa résidence à Marseille, faisait le voyage d'Aix. Le jour de la fête du Sacré-Cœur, on organisait, au dehors, une procession à laquelle prenait part, chaque année, l'élite des Catholiques de la ville. L'Église de la Mission devint le centre de la dévotion au Sacré-Cœur.

D'une de ces premières processions, le Père de MAZENOD a fait une description dont il ne nous reste qu'un fragment écrit sur une feuille détachée. Nous nous plaisons à le reproduire :

— « ... *Le plus magnifique spectacle, le plus beau temps fut, sans doute, au moment où le Seigneur entra dans son église, comme un roi, pour prendre possession de son trône. Quand on considérait un peuple nombreux chantant des hymnes et des cantiques, — les voûtes du temple retentissant de mille cris divers et du son des trompettes et du bruit des instruments, — mille flambeaux allumés, — l'encens brûlé, perpétuellement, devant le Saint des Saints, au milieu de cet appareil imposant, — le Père Éternel ordonnant à la gloire de son Fils, anéanti sous les voiles eucharistiques, de manifester, sensiblement, sa présence à tous les cœurs : alors, on jouissait du bonheur d'aimer Notre-Seigneur JÉSUS-Christ.* »

A propos de l'Église de la Mission, le Père LAMBLIN

— mort, il y a quelques années seulement (1), après avoir passé presque toute sa vie à la Maison d'Aix — rapporte, dans quelques notes manuscrites qu'il nous a laissées, ce fait intéressant.

Dans l'Église du Sacré-Cœur, dite de la Mission, se trouvait, au sanctuaire, un tableau prophétique que nos modernistes restaurateurs avaient relégué dans un coin du galetas de la maison. Au centre du tableau, était peinte l'image du Cœur de JÉSUS, — à droite, sur un trône de nuages, entouré d'anges, se tient la Vierge Immaculée, contemplant le Cœur Sacré de son Divin Fils, — au-dessus, on voit le Père, les bras étendus, comme deux ailes, pour couvrir cette scène d'amour, — au bas du tableau, à gauche du Sacré-Cœur, se trouve l'image d'une Religieuse à genoux, les mains jointes, dans l'extase de la contemplation... Or, en enlevant le cadre qui cachait la bordure du tableau, j'ai lu : — « La vénérable Mère Marie de l'Incarnation, Fondatrice (sic) des Religieuses de Sainte-Ursule de la Nouvelle France, à Québec, décédée dans la 75<sup>e</sup> année de son âge. »

Cette Religieuse, dont on a introduit la cause, a été la première apôtre, le secours et la consolation des sauvages qu'évangélisent nos Pères. Le Canada, si justement appelé la Nouvelle France, fut la porte des Missions étrangères qui s'ouvrait au zèle des Oblats de MARIE Immaculée. Ce fut le commencement d'une ère nouvelle pour la Congrégation.

\* \* \*

Du même ancien Père, cet autre détail qui ne peut manquer d'intéresser le lecteur.

— « Je vous envoie », écrit-il, « deux vieilles gravures que j'ai trouvées à la campagne de Monsieur de MAZENOD. On voit que la dévotion au Sacré-Cœur était grande chez notre Fondateur. Outre « l'enclos », qui touchait

---

(1) Le Père Émile LAMBLIN est mort, à Diano Marina, le 27 février 1919, à l'âge de 78 ans, dont 54 de vie religieuse.

à la Ville d'Aix, la famille de Mazenod possédait une propriété, à trois quarts d'heure de la ville, dans un vallon solitaire, terminé par un cirque dont les montagnes et collines y attenantes s'élevaient en amphithéâtre. Pendant la peste de 1720, elle s'était réfugiée là, car on y voit des fours creusés dans la pierre et servant à cuire le pain. On n'avait plus guère de relations avec la cité. Cette maison servit de but de promenade et même de résidence de quelques jours ; elle fut aménagée pour cela, avec chambres, salles, chapelle, etc. Là se trouvait une belle fontaine, sur laquelle Monsieur de MAZENOD fit élever une croix en pierre, avec le Cœur de JÉSUS à l'intersection des deux croisillons. Cette maison, appelée Champons (le champ dans lequel se trouve un puits), était le paradis des anciens Pères et Frères. On peut lui donner toutes les appellations symboliques du Cœur de JÉSUS, énumérées par le Père YENVEUX, — surtout, celle de la Sainte-Beaume, dont on aperçoit, au loin, les découpures harmonieuses des montagnes... Plus tard, à la mission de Mouriès, comme souvenir, le Père de MAZENOD planta une croix de bois, avec le Cœur de JÉSUS, en bois découpé, entouré de flammes, la lance et le roseau supportant l'éponge. Cette croix existe toujours. Quel beau souvenir de mission ! N'est-ce pas dans le Cœur de JÉSUS qu'est l'éternel rendez-vous des âmes ?... »

Le Père de MAZENOD avait eu le désir de dédier au Sacré-Cœur l'Église du Calvaire. Il ne put le réaliser. Il s'en plaignait au Père COURTÈS, dans une lettre du 15 juillet 1827 :

— « *J'ai toujours le désir de consacrer notre église au Sacré-Cœur ; mais les choses les plus simples rencontrent, parfois, des obstacles en certains lieux et auprès de certaines gens.* »

Lorsqu'il fut nommé évêque, il dédia au Sacré-Cœur son oratoire particulier ; et c'était son intention de lui consacrer la nouvelle cathédrale. Nous trouvons ce projet annoncé dans cette lettre, du 5 juin 1855, au Maire de Marseille :

— « Monsieur le Maire, j'entends dire qu'on vous a adressé une demande dont l'objet serait que vous donnassiez le nom de Place du Sacré-Cœur à la place dite, aujourd'hui, Place des Fainéants. Je ne suis pas habitué de m'immiscer jamais dans les questions qui sont hors de ma compétence ; mais, cette fois, comme il s'agit d'un nom religieux à adopter, je me crois autorisé à prendre la liberté de réclamer contre la proposition que, par un zèle qui ne me paraît pas assez réfléchi, on se serait permis de vous faire. Marseille est considérée, partout, comme étant, par excellence, la Ville du Sacré-Cœur ; et je ne crois pas qu'il soit digne d'une grande cité — qui a été, solennellement, consacrée au Sauveur des hommes, sous le symbole de son Cœur adorable — d'attacher, à une de ses places les moins importantes, le nom qui exprime une piété universelle et séculaire pour nous. Ce ne serait pas suffisamment honorer ce Nom auguste, qui doit être le premier dans nos invocations et dans nos louanges ; et l'érection éphémère d'un reposoir, même renouvelé tous les ans et si beau qu'il soit, ne justifie pas la dénomination qu'on vous demande pour ce point de la ville dont il s'agit... Il n'en sera pas de même lorsque, dans la suite, la future cathédrale sera construite ; elle sera dédiée au Sacré-Cœur ; et, alors, le monument sacré indiquera, tout naturellement, le nom que pourra porter, si on le juge à propos, une des places situées dans le voisinage du nouvel édifice. A vrai dire, ce nom conviendra au parvis même de l'église. On ne pourrait donc que par méprise inscrire le nom de Place du Sacré-Cœur à un autre lieu... »

Cette lettre eut un plein succès...

\* \* \*

Terminons ces notes par ces remarques du Père LAMBLIN. Le Père GUIBERT deviendra l'héritier de la dévotion du Père de MAZENOD au Sacré-Cœur. Né à Aix, dans la Rue du Louvre, rayonnement de la Place des Carmélites, il sera, un jour, Archevêque de Paris.



Là, il se souviendra de l'Église du Sacré-Cœur d'Aix ; il en prendra la merveilleuse coupole, chef-d'œuvre de Puget, pour le jeter, comme un couronnement superbe, sur la Basilique de Montmartre. L'enfant de la Rue du Louvre d'Aix bâtira un monument qui sera comme le Louvre du Sacré-Cœur.

A la place de l'Église des Carmélites, existait, dit-on, un pin sous lequel les Huguenots venaient chanter les *Psaumes* de Marot. L'arbre a été arraché. En son lieu est planté l'arbre de l'Association du Sacré-Cœur. Il sert d'abri à ces âmes aériennes qu'enfante cette dévotion, et toutes ses branches ont une lyre. Un rameau a été détaché, pour être transporté à Montmartre, de la main du Cardinal GUIBERT. *Fit arbor* : il est devenu un arbre, qui étend ses branches sur le monde entier...

O JÉSUS, notre Divin Roi, — qui savez tous les efforts accomplis par notre Fondateur et sa Congrégation pour étendre dans le monde le Règne de votre Sacré Cœur, — accordez-nous la grâce de voir bientôt glorifier par la Sainte Église Celui que nous considérons comme notre Père...

Marcel BERNAD, O. M. I.



## II. — Monseigneur de Mazenod fait-il des Miracles <sup>1</sup> ?

Seule notre Mère la Sainte Église Romaine pourra donner à cette question une réponse officielle et authentique. Sans prétendre devancer le jugement de cette suprême Autorité, il nous est permis de signaler certains faits de grâces ou de guérisons que les témoins ou les heureux bénéficiaires attribuent à l'intervention du Serviteur de DIEU.

Les relater dans leur teneur fidèle, n'est-ce pas le vrai moyen d'inviter les âmes à demander à DIEU d'autres faveurs, par l'intercession de Mgr de MAZENOD, Évêque de Marseille et Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée ?

---

(1) Cfr. « *La Revue Apostolique de Marie Immaculée* » (Quai Gailleton, Lyon), VIII<sup>e</sup> année, Num. 5 (Mai 1928), pp. 117-121.

C'est donc sous notre seule responsabilité privée et sans caractère officiel aucun que nous publions les principaux traits du « Fait de Bonnieux » (1).

Bonnieux, chef-lieu de canton, en Vaucluse, possède un hôpital, confié aux soins des Sœurs de Saint-Charles, de Lyon.

Il s'y trouvait, en 1926, une excellente infirmière, très sympathiquement connue de tous, Sœur Sainte-Émélite. Mais elle était malade depuis neuf ans et semblait à toute extrémité. Elle avait reçu les derniers Sacrements.

Ses feuilles médicales portent : « Cardiopathie myocardique et artérielle... Crises d'angine de poitrine très fréquentes. » Puis : « Maladie de Bright... Néphrite généralisée. » Enfin, s'y ajoute, en mai-juin : « Grande anémie ; état général très défectueux » (avec appréhension d'une issue fatale, prochaine).

Notons encore que la pauvre Sœur avait dû subir, à Lyon, trois ans plus tôt, une grave opération abdominale.

Dans le courant de mai, le médecin de l'hôpital, Docteur Manahiloff, avait déclaré à la Supérieure :

— « Je ne sais pas comment cette Sœur peut vivre : elle n'a plus une goutte de sang dans le corps. »

On avait prié, — et avec quelle ferveur ! — tant dans la communauté qu'au dehors, pour obtenir la guérison de cette chère malade. Que de neuvaines, surtout à la Petite Sainte Thérèse de Lisieux ! Mais la volonté divine semblait évidente. Et l'on s'y était résigné, lorsqu'un Père Oblat, ancien Missionnaire d'Afrique, fut nommé confesseur extraordinaire de la communauté.

Bien vite, il eut idée de suggérer un recours à l'intercession du Serviteur de DIEU Monseigneur de MAZENOD.

Muni, à cette intention, d'une image du vénéré Fondateur des Oblats, il se présentait pour remplir son minis-

---

(1) Afin de ne gêner en rien la marche du procès informatif pour l'introduction de la Cause de béatification, les Revues qui voudront reproduire ce récit feront bien de nous citer très explicitement et de n'ajouter aucun commentaire tendant à affirmer, de façon péremptoire, le caractère miraculeux de cette guérison.

(Pierre MOUNIER, O. M. I.).



tère. C'était le 10 juin, veille de la fête du Sacré-Cœur. Il trouva la Sœur debout, mais plus mal encore que d'ordinaire. Aussi la Supérieure pria-t-elle le Père d'entendre cette pauvre malade au confessionnal de la sacristie, où elle resterait assise. Elle souffrait tellement qu'elle pouvait à peine parler.

Après une rapide confession, voici le dialogue qui s'établit :

— « Ma Sœur, voulez-vous être guérie ? »

— « Oh ! mon Père, non ! Je serais, au contraire, très contente de mourir vite : je ne suis plus qu'une charge pour la communauté. Ce me serait plutôt un sacrifice de vivre. Mais je n'ai aucun désir. »

— « C'est bien. Mais considérez que, guérie, vous pourriez encore travailler, de longues années, tandis que vos Sœurs sont surmenées et que le recrutement est si difficile. »

— « Si le Bon DIEU le veut, je le veux bien aussi. »

— « J'ai encore une autre raison, ma Sœur, de vous faire cette proposition. Nous désirons obtenir des miracles, pour permettre l'introduction de la Cause de béatification de Mgr de MAZENOD, notre Fondateur. Dans le cas où vous seriez guérie, consentiriez-vous à témoigner devant une commission d'enquête ? »

— « Oh ! certainement. »

— « Très bien. J'ai apporté une image du Serviteur de DIEU. Je la donnerai à la Mère Supérieure. Vous la lui demanderez. Nous commencerons une neuvaine... Connaissez-vous Mgr de MAZENOD ? »

— « Non, pas du tout. »

Le Père lui donne, en quelques mots, un aperçu de la vie, des vertus et des œuvres du Serviteur de DIEU.

Et la malade, ayant accepté l'idée de la neuvaine, se relève... complètement guérie !

Sortant de la sacristie, elle se rend, tout droit, chez la Supérieure et lui dit, joyeuse :

— « Ma Mère, le Père désire que nous commencions une neuvaine à Mgr de MAZENOD pour obtenir ma guérison. »

— « C'est bien », répond la Supérieure : « nous la commencerons aujourd'hui. »

— « Mais », reprend la Sœur, « je me sens bien, je ne souffre plus : on dirait que je suis guérie ! »

La Supérieure constate, avec autant de plaisir que de surprise, que la malade paraît réellement mieux ; mais elle n'y voit qu'une faveur momentanée et se garde bien de parler de miracle. Aussi — quand, à midi, la petite Sœur, toute radieuse, paraît au réfectoire — la Mère n'ose point lui permettre de partager le repas de la communauté : le pauvre estomac ne pouvant plus, depuis longtemps, supporter aucun aliment solide.

Avant de repartir, le Père donna une instruction sur le Sacré-Cœur. Sœur Sainte-Émélite y assistait. Et les Maîtresses de l'École libre ne furent pas peu surprises de l'y rencontrer et de la voir se tenir ferme, sans la moindre apparence de fatigue. Mais la prudence, qui permettait l'étonnement, commandait de se taire encore. Et le Père quitta Bonniex, sans même se douter de cette soudaine guérison.

La journée se terminait heureuse ; et, devant la persistance de l'amélioration, la Supérieure crut pouvoir autoriser une petite réfection.

Nuit bonne. Le lendemain, fête du Sacré-Cœur, la Sœur put assister à la grand'Messe, à l'église — où, depuis des mois, elle n'était plus descendue. Elle prit ses repas, comportant de la morue, à la table commune, sans en éprouver la moindre fatigue.

Deux jours après, la Supérieure, accompagnée de Sœur Sainte-Émélite, rencontre, dans la rue, le docteur qui, naturellement, la regarde, tout étonné.

— « Elle se sent bien », dit la Supérieure : « elle ne souffre plus, mange de tout et rien ne lui fait mal. »

Le médecin hausse les épaules et s'éloigne, en disant :

— « Si vous y allez de ce train, vous irez loin (1) ! »

---

(1) De fait, la petite Sœur n'a pas tardé à montrer qu'elle pouvait, sans difficulté, s'éloigner de Bonniex ; car nous savons, d'après un témoignage du R. P. Supérieur de Notre-Dame de

Quelques jours plus tard, la guérison se maintenant, la Révérende Mère voulut la faire constater et conduisit la Sœur chez le docteur. Après l'avoir longuement et minutieusement examinée et interrogée, il fut bien obligé de reconnaître que le mal était disparu.

— « Mais », ajouta-t-il, « cela ne peut pas durer. »

A quelque temps de là, Sœur Sainte-Émérite (qui avait repris ses occupations) étant allée l'appeler pour un de ses malades, le docteur profita de cette visite pour poser à la Sœur de nouvelles questions ; et il terminait l'entretien par cette parole significative :

— « Eh bien, on n'a plus besoin d'aller à Lourdes, maintenant, pour avoir des miracles !... »

Depuis bientôt deux ans, cette extraordinaire guérison se maintient. Sœur Sainte-Émérite a repris des couleurs et du poids et fait preuve d'une vigueur et d'une endurance peu communes. Quoique de constitution naturellement chétive, elle supporte des marches de plusieurs heures — faisant à pied, par exemple, son pèlerinage à Notre-Dame de Lumières (10 kilomètres) — et jamais ne recule devant les plus pénibles occupations de sa charge, à l'intérieur de l'hôpital...

Tels sont, succinctement résumés, les faits qui ont été soumis à l'enquête canonique, présidée par S. G. Mgr de Llobet, Coadjuteur d'Avignon, le 2 juillet 1927, treize mois après l'événement (1).

---

Lumières, qu'elle y est venue, dès le 26 juin, en pèlerinage d'action de grâces, « alerte comme si elle n'avait jamais été malade et s'alimentant normalement comme tout le monde, sans aucune espèce de régime, et faisant son travail sans fatigue... »

(1) Nous osons espérer que ce 2 juillet restera une date mémorable dans l'histoire de la Cause de béatification et de canonisation de notre vénéré Fondateur. Où en est le Procès informatif pour la future béatification de Mgr de MAZENOD ?

Le principal Tribunal, celui de Marseille, a tenu de nombreuses séances et entendu beaucoup de témoins. Même après la mort du regretté Mgr Champavier, les juges ecclésiastiques ont pu tenir, avec une abnégation au-dessus de tout éloge, jusqu'à deux séances par semaine. Leurs travaux sont presque finis. Déjà l'on s'est mis à l'immense besogne des copies offi-

Pareille guérison, soudaine et complète, sans transition ni secousse, avant même que fût commencée la neuvaine de prières, étonne d'abord. Mais n'est-il pas permis de voir, en cette promptitude de secours accordé, la récompense d'un service rendu jadis au Serviteur de DIEU ?

Lors d'un voyage, long et pénible alors, d'Aix à Paris, le Fondateur des Oblats, arrêté à Lyon par une sérieuse fatigue, y reçut les soins dévoués des Sœurs de Saint-Charles. Toujours il s'en montra très reconnaissant, durant sa vie. Au ciel, certes, la gratitude ne saurait diminuer dans une grande âme comme celle de Mgr de MAZENOD !...

---

### III. — Le Jugement d'une Revue de 1861 <sup>1</sup>.

---

L'Église de France a perdu l'un de ses plus vénérables évêques — Mgr Charles-Joseph-Eugène de MAZENOD né, à Aix, le 1<sup>er</sup> août 1782, et mort, à Paris, le 21 mai 1861.

Il était fils d'un président à la Cour des Comptes et au Parlement de Provence. Sa famille émigra, à l'époque de la Révolution. Il revint en France, en 1801, — entra au Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, en 1808, — fut ordonné prêtre, en 1811, — et revint, quelque temps après, dans sa ville natale, où il fonda une Congrégation de Missionnaires, qui devint, plus tard, la Congrégation des Oblats...

---

cielles. Tout doit être transcrit, à la main, en écriture très lisible. A Marseille même, l'on a trouvé les nécessaires calligraphes.

Le Procès subsidiaire de Bordeaux est, lui aussi, près d'être achevé. Celui de Paris sera très important, semble-t-il. Il est en cours et pourra, sans doute, se terminer durant l'été. C'est auprès du Tribunal de Paris que seront faites les dépositions des témoins convoqués d'Irlande, de Belgique et d'ailleurs, qui viendront grossir les témoignages de la Capitale.

Une grande étape sera, bientôt, franchie. Prions et espérons...

(1) Cfr. « *Revue du Monde catholique* » (Palmé, éditeur, Paris), 1<sup>re</sup> année, Tome I, Num. 6 (21 juin 1861), page 396 : *Chronique du Mois*.

Lorsque son oncle, Mgr Charles-Fortuné de MAZENOD, fut promu à l'Évêché de Marseille, il appela auprès de lui, comme vicaire général, son neveu, qui fut, bientôt après, nommé évêque auxiliaire, — il fut sacré Évêque d'Icosie *in partibus*, le 14 novembre 1832, — et obtint sa succession, quelques années plus tard (par une ordonnance royale du 1<sup>er</sup> avril 1837, ratifiée par la préconisation du 2 octobre suivant). Ce choix fut accueilli, avec reconnaissance, dans tout le diocèse.

Et DIEU a béni son long épiscopat ; car il est peu de diocèses où les œuvres de prosélytisme et de charité aient acquis autant de développement qu'à Marseille...

Le grand âge de Mgr de MAZENOD ne lui permettant plus de pourvoir à toutes les exigences du ministère pastoral, il s'adjoignit, à son tour, en qualité d'évêque auxiliaire et de vicaire général, Mgr Jacques Jeancard — qui fut sacré, avec le titre d'Évêque de Cérame *in partibus*, le 28 octobre 1858. — Mgr de MAZENOD avait été nommé sénateur, il y a quelques années.

Comme Mgr Jeancard est simplement évêque auxiliaire et non coadjuteur avec succession, le Gouvernement aura à nommer un évêque, en remplacement de Mgr de MAZENOD. M. l'Abbé Deguerry, Curé de la Madeleine à Paris, nommé par l'Empereur, a refusé...

---

T. R. P. Augier, O. M. I.

Le R. P. Cassien-Marie-Barthélemy AUGIER — né à Collongues (Diocèse de Nice), le 13 octobre 1846 — avait fait son Oblation perpétuelle, à Autun, le 8 septembre 1864, et avait été ordonné prêtre, également à Autun, le 21 mai 1869.

Il fut, successivement, Professeur à Ajaccio (1869-1877), Missionnaire à Aix puis Chapelain à Montmartre (1877-1881), Supérieur du Scolasticat de Rome et Procureur Général près le Saint-Siège (1881-1890), et Assistant Général (1890-1898).

Elu quatrième Supérieur Général de la Congrégation, le 19 mai 1898, il démissionna, le 21 janvier 1906, et se retira à Santa-Maria a Vico (1907), puis à Maddaloni (1910) et, enfin, à Naples — où il est mort, saintement, le 2 novembre 1927.

R, I. P.

---

# NOUVELLES ET VARIÉTÉS

---

## I. — Monseigneur au Canada :

Ottawa et Cap-de-la-Madeleine <sup>1</sup>.

---

### § I. — Présentation du Visiteur <sup>2</sup>.



La Capitale aura l'honneur de posséder, toute la semaine prochaine, un visiteur très distingué dans la personne de Sa Grandeur Mgr Augustin DONTENWILL, O. M. I., Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée.

S. G. Mgr DONTENWILL n'est pas un inconnu à Ottawa. Né, près de Strasbourg (Alsace), le 4 juin 1857, il vint, très jeune, à Buffalo. Il fit son noviciat à Lachine, poursuivit ses études théologiques à Ottawa et fut ordonné prêtre ici même, le 30 mai 1885, par feu Mgr Duhamel.

Professeur à l'Université, il devint ensuite (1889), Directeur du Collège Saint-Louis de New-Westminster.

---

(1) Monseigneur notre Révérendissime Père Général — parti, de Rome, le 22 avril et, du Havre, le 27 avril 1927 — est rentré, en France, le 16 mars et, à Rome, le 13 avril dernier, après avoir visité nos Œuvres des États-Unis et de la Colombie-Britannique et quelques-unes de nos Maisons du Canada. Nous savons que ces visites ont été l'occasion de belles manifestations de respectueuse reconnaissance des populations à l'égard des Oblats, en général, et, tout particulièrement, de leur Père bien-aimé. Malheureusement, à part les quelques nouvelles que nous en publions dans ce chapitre, nous manquons de renseignements circonstanciés sur ce grand et long voyage.

(2) Cfr. Journal « *Le Droit* », d'Ottawa (Rue Dalhousie, 366), xv<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 34 (11 février 1928), page 3 : S. G. Monseigneur Aug. Dontenwill, O. M. I.



Nommé Coadjuteur de Mgr Paul DURIEU, O. M. I., Évêque de New-Westminster, il fut sacré, par Mgr Adélaré LANGEVIN, O. M. I., le 22 août 1897. Il succéda à Monseigneur DURIEU, le 1<sup>er</sup> juin 1899, et, le 20 septembre 1908, il était élu Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée, — poste éminent, qu'il occupe depuis vingt ans, et d'où il dirige, avec un succès remarquable et un zèle tout paternel, la grande Famille religieuse confiée à ses soins.

S. G. Mgr DONTENWILL est un père, et il visite ses enfants. Avec quelle fierté n'a-t-il pas dû constater la vitalité et le progrès des œuvres accomplies, par les membres de sa Congrégation, sur ce continent de l'Amérique du Nord, de l'Atlantique au Pacifique, des plaines brûlantes du Texas aux régions glaciales de Chesterfield Inlet !

Au Canada, surtout, quels travaux de géants réalisés, depuis l'arrivée des premiers Oblats, en 1841 ! Rien n'a échappé au zèle dévorant des Oblats de MARIE Immaculée. Missions sauvages, ministère des paroisses, missions et retraites paroissiales, université, institutions d'enseignement secondaire, lieux de pèlerinage, retraites fermées, œuvres multiples de presse, de jeunesse et d'apostolat social, fondations de vicariats apostoliques, de diocèses et d'archidiocèses, etc., ils ont tout entrepris, ils ont tout réussi, pour le salut des âmes, pour la gloire de leur Congrégation, pour le bien de l'Église et de la patrie canadienne.

Oui, vraiment, S. G. Mgr DONTENWILL aura raison d'être fier de ses enfants canadiens. Ils ont fidèlement servi leur devise : *Evangelizare pauperibus misit me*. Ils ont dépassé les espérances que Mgr Bourget avait mises en eux. Et, tout ce qu'ils demandent, c'est de toujours davantage travailler, se dévouer, se sacrifier...

De plus, Mgr DONTENWILL sera bien chez lui à Ottawa, où se trouve réuni le groupement le plus nombreux des membres de sa Congrégation.

S. G. Mgr DONTENWILL arrive, aujourd'hui (11 février), dans la Capitale. Qu'il soit le bienvenu au milieu



d'une population qui sait ce que les Oblats de MARIE Immaculée ont fait pour elle et qui ne pourra jamais acquitter la dette de reconnaissance qu'elle a contractée envers eux.

Charles GAUTHIER, *Directeur.*

## § II. — Séjour à Ottawa.

Sa Grandeur Mgr Augustin DONTENWILL, O. M. I., Évêque titulaire de Ptolémaïs et Supérieur Général des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, arrive à midi 20, aujourd'hui (11 février 1928), à Ottawa.

Il séjournera dans la Capitale jusqu'au 17 février. Au cours de la semaine, Sa Grandeur fera visite à la Délégation apostolique et à l'Archevêché. Il visitera, également, les institutions oblates d'Ottawa et de Hull et les communautés religieuses.

Voici le programme que Sa Grandeur espère pouvoir suivre, durant son séjour au milieu de nous :

a) Aujourd'hui, 11 février, à 12 heures 20, arrivée à la gare : réception par le personnel tout entier de l'Université d'Ottawa ; — à 12 heures 30, dîner à l'Université (intime).

b) Demain matin, dimanche 12 février, Sa Grandeur dira la Sainte Messe, pour les élèves, dans la Chapelle de la Communauté de l'Université.

c) Lundi, 13 février, à 16 heures, réception officielle par le personnel de l'Université, dans la Rotonde : adresses française et anglaise, réponse de Monseigneur ; — le soir, souper au Juniorat du Sacré-Cœur, puis réception et séance.

d) Mardi, 14 février, au matin, Mgr le Supérieur Général dira la Messe au Juniorat ; — et, à midi, l'Université recevra à dîner le Clergé du Diocèse, en l'honneur du distingué Visiteur.

e) Mercredi, 15 février, Sa Grandeur Mgr DONTENWILL visitera les Maisons des Oblats à Hull.

f) Jeudi, 16 février, réception des Oblats au Scolasticat (intime).

g) Vendredi, 17 février, anniversaire de l'approbation des Règles de la Congrégation, Mgr DONTENWILL dira la Messe de Communauté au Scolasticat des Oblats. Il repartira pour Montréal au cours de la journée.

### § III. — Pèlerinage au Cap-de-la-Madeleine <sup>1</sup>.

Le premier jour de février de cette année, un message de Montréal nous annonçait l'agréable nouvelle de la venue de notre Révérendissime Père Général, Monseigneur Augustin DONTENWILL, Archevêque de Ptolémaïs, Comte Romain et Assistant au Trône Pontifical.

Après avoir visité canoniquement ses fils des États-Unis et de l'Ouest Canadien, jusqu'aux côtes du Pacifique, théâtre de ses premières activités, Monseigneur ne pouvait reprendre le chemin de la Ville Éternelle, sans venir porter, au cœur de la Province-Mère des Oblats en Amérique, le témoignage de sa paternelle affection.

Un moment, l'été dernier, nous avions espéré le voir présider la célébration des noces d'argent de notre arrivée au Cap-de-la-Madeleine. Il nous eût été trop doux de le faire acclamer par nos milliers de pèlerins. Aussi la Divine Providence a cru devoir en décider autrement, et force nous fut de nous contenter de lui offrir — au Sanctuaire, du moins — une très modeste réception.

A son arrivée, en compagnie du Rév. Père VILLENEUVE, Supérieur Provincial, il fut reçu, le 4 à midi, à la Gare des Trois-Rivières, par le personnel, presque au complet, de nos deux communautés, accompagné d'une imposante délégation des principaux citoyens de notre Paroisse Sainte-Marie-Madeleine.

Sa première visite, au cours de l'après-midi, fut en faveur de nos Sœurs de la Sainte-Famille, auxquelles il donna la Bénédiction du Très Saint Sacrement.

---

(1) Cfr. « *Annales de Notre-Dame du Cap, Reine du Très Saint Rosaire* » (Cap-de-la-Madeleine, Champlain, P. Q., Canada), xxxvii<sup>e</sup> année, III<sup>e</sup> série, Vol. XIII, Num. 4 (Avril 1928), pages 147-151 : *Chronique du Pèlerinage*.

La soirée fut réservée à une simple visite de convenance à l'Évêché des Trois-Rivières.

Le lendemain, Sa Grandeur célébra la Sainte Messe à l'Autel de Notre-Dame du Cap, pendant qu'à la tribune la chorale du Sanctuaire chantait des cantiques appropriés, et à l'issue de laquelle le Rév. Père Supérieur souhaita, au très sympathique Visiteur, la plus cordiale bienvenue. Après avoir, en termes émus, fait ressortir qu'au Sanctuaire de Notre-Dame du Cap ses Missionnaires font œuvre éminemment oblate en se dévouant, sous l'influence de la Sainte Vierge, Médiatrice de toutes grâces, il remercia la Maison Généralice de l'approbation qu'elle a toujours daigné accorder aux divers projets relatifs à l'Œuvre Mariale qui a été confiée aux Oblats, sur cette terre privilégiée du Cap-de-la-Madeleine, et termina en formulant le vœu de revoir Sa Grandeur, en 1929, pour les grandioses manifestations qui marqueront le 25<sup>e</sup> anniversaire du Couronnement de notre Madone Nationale. Avant de faire descendre sur nous la bénédiction du Ciel, Monseigneur voulut bien nous réitérer l'expression du vif intérêt qu'il porte aux progrès de notre pèlerinage et nous souhaita de le voir bientôt sur un pied d'égalité avec ceux de Sainte-Anne de Beaupré et de Saint-Joseph de Montréal.

Le reste de la matinée fut consacré à la visite de notre maison, au cours de laquelle Sa Grandeur acheva de se renseigner sur nos œuvres multiples et variées.

Au dîner, il nous fut donné de voir, autour de notre Père vénéré, une superbe couronne de dignitaires ecclésiastiques et religieux de la région trifluvienne et nicolétaine : S. G. Mgr Comtois, Administrateur du diocèse, en l'absence de Mgr Cloutier, — S. G. Mgr Georges Courchesne, Évêque élu de Rimouski, — NN. SS. Chartier et Paquin, respectivement Supérieur du Séminaire et Procureur de l'Évêché, — le Gardien des Pères Franciscains, aux Trois-Rivières, etc., — et ses deux Communautés du Cap-de-la-Madeleine. Le Rév. Père Provincial souhaita à tous la bienvenue, soulignant, de façon heureuse, le sens de notre repas de famille.

— « La présence », dit-il, « à vos côtés, Révérendissime Père, de tous ces personnages distingués signifie hautement que vos fils du Cap-de-la-Madeleine sont en parfaite communion d'esprit et de cœur avec l'Autorité, selon la volonté, si souvent exprimée, de notre vénéré Père Fondateur, Mgr de MAZENOD. Et, s'ils ont répondu avec tant de bonne grâce à notre invitation, c'est qu'ils ont eu pour but de rendre hommage à votre double dignité d'ex-Archevêque canadien et de Supérieur Général d'une Congrégation qu'ils estiment parce qu'elle n'a d'autre ambition que de se mettre totalement à leur service. Monseigneur, s'il est vrai que « la gloire du père rejaillit sur ses fils », il nous semble avoir raison, en ce moment, d'être fiers de Celui que l'Esprit-Saint a placé, il y a déjà plus de vingt ans, à la tête de notre bien-aimée Congrégation ! »

Sa Grandeur se déclara « très touchée de la spontanéité de notre filiale manifestation, assurant NN. SS. les Évêques — sans oublier S. G. Mgr Forbes, Évêque de Joliette, récemment promu au Siège d'Ottawa, qui avait daigné s'excuser de ne pouvoir répondre à notre désir — du dévouement absolu de ses fils, dans le plus bel esprit de religieuse soumission.

Au nom de Mgr l'Évêque des Trois-Rivières, S. G. Monseigneur Comtois se leva, à son tour, pour redire que l'Église Trifluvienne n'avait jamais eu à se repentir, au contraire, d'avoir appelé les Pères Oblats à la desserte de son pèlerinage diocésain.

— « La gloire des fils honore aussi leur père », dit-il délicatement, « et, pour avoir eu l'heureuse fortune de vous connaître, Monseigneur, et de vous offrir l'hommage de notre profonde admiration, nous n'en serons que plus intéressés aux succès de vos Missionnaires dans la poursuite des œuvres importantes que nous nous félicitons de leur avoir confiées... »

A partir de ce moment, Sa Grandeur devint l'hôte de la résidence paroissiale, dont le Rév. Père Athanase FRANCŒUR a, depuis bientôt un an, la direction. Vers 4 heures, elle fut l'objet, au Pensionnat des Filles de

Jésus, d'une cordiale réception — agrémentée de chant, de musique, de présentation d'adresse et de cadeaux.

Pour le souper, le Père Supérieur groupa à sa table ses deux confrères dans le ministère paroissial au Cap-de-la-Madeleine, M. l'Abbé Éphrem Fusey et M. l'Abbé Arthur Brunelle, Curés de la Sainte-Famille et de Saint-Lazare. Au début, le Rév. Père Provincial en profita pour comparer le Cap-de-la-Madeleine d'il y a vingt-cinq ans avec celui d'aujourd'hui et se dit très heureux de la bonne entente qui existe entre les têtes dirigeantes de son clergé. Monseigneur eut encore des paroles on ne pouvait plus aimables à l'adresse des invités et du personnel de la cure ; il saisit mieux que jamais l'opportunité qu'il y avait d'installer, dans un presbytère séparé, les Pères et les Frères en charge de la paroisse et souhaita aux Curés du Cap-de-la-Madeleine de toujours travailler ainsi de concert pour le plus grand bien de leurs ouailles.

Puis, Sa Grandeur fut conduite à l'église paroissiale, littéralement bondée d'hommes et de jeunes gens, à la tête desquels figuraient des représentants des commissions municipales et scolaires de la ville et de la campagne, des sociétés religieuses et patriotiques de notre paroisse, etc. Après le chant d'un cantique à l'Immaculée et la Bénédiction solennelle du Saint Sacrement, Monseigneur fut présenté à l'assistance par le Rév. Père Curé. M. le Dr. Perreault lui lut, au nom de ses co-paroissiens, une magnifique adresse, accompagnée d'une bourse substantielle. En une chaude et vigoureuse allocution, en dépit de ses soixante-dix ans, notre Révérendissime Père répondit que la reconnaissance de nos paroissiens lui allait droit au cœur, parce qu'elle s'adressait à ses fils spirituels. Il les félicita de leur bel esprit de corps et de soumission, de la récente restauration de leur église et de leur dévouement à l'œuvre du Pèlerinage de Notre-Dame du Cap. La joie était dans tous les cœurs. Aussi s'exprima-t-elle, en conclusion, dans le chant, enlevé, du *Magnificat*...

Nos Servantes de JÉSUS-MARIE eurent le bonheur d'assister à la dernière Messe, au Cap-de-la-Madeleine,

de Monseigneur notre Supérieur Général. De leur pieuse chapelle, il se rendit à leur salle de communauté, afin de leur dire sa joie de les voir établies tout près de Notre-Dame du Cap pour jouer, en faveur de ses desservants, le rôle de Moïse sur la montagne.

Une courte apparition à l'Académie du Sacré-Cœur, puis à l'École Sainte-Marie-Madeleine, clôtura cette promenade triomphale à travers les principales œuvres confiées aux Oblats au Cap-de-la-Madeleine.

A midi, de nouveau escorté jusqu'aux Trois-Rivières, Monseigneur montait dans le convoi qui devait le transporter à Saint-Sauveur de Québec.

Il a passé en faisant le bien, nous laissant sous le charme de ses prévenantes amabilités.

Vraiment, nous bénissons le Ciel de nous avoir donné un tel Père, dont chacun a sa part et que tous ont tout entier, et d'avoir placé, à la tête de notre Famille religieuse, un chef qui, à raison de sa naissance et des pays où il a vécu, ressemble à ces diamants précieux dont les nombreuses facettes reflètent toutes les couleurs.

Il est venu les mains débordantes de bénédictions, *in abundantia benedictionis Evangelii Christi*. Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur !

Nos humbles prières le soutiendront jusqu'à la fin de sa laborieuse et féconde carrière.

*Ad multos et faustissimos annos !*



## II. — La Maison du Sacré-Cœur à Hull <sup>1</sup>.

Les retraites fermées, dans le Diocèse d'Ottawa, eurent leur berceau au Scolasticat Saint-Joseph, dirigé par les Pères Oblats. Elles doivent leur naissance à l'initiative

---

(1) Cfr. « *La Vie Nouvelle* » (Villa Manrèse, Québec), XI<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 5 (Mai 1928), pp. 113-122 : — *Les Retraites fermées au Canada : La Maison du Sacré-Cœur*.



du R. P. Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I. Religieux à l'âme d'apôtre, prêtre éclairé, aux yeux toujours ouverts à tous les mouvements d'actualité et d'apostolat, le premier directeur, en conformité avec les Règles de son Institut, avait conçu le projet de fournir, aux hommes de notre diocèse, les bienfaits que ceux des autres régions retiraient déjà des retraites fermées.

Le 4 août 1911, les premiers retraitants étaient recrutés et se dirigeaient vers le Scolasticat. C'étaient des jeunes de l'A. C. J. C. (Association Catholique de la Jeunesse Canadienne), — alors, si pleine de vie chez nous et sur laquelle, pour cette raison, on avait compté pour lancer le mouvement.

Mais l'œuvre aurait-elle son lendemain ? Que d'initiatives réussies pour une fois et dont la vie ne fut que d'un beau jour ! D'autres groupes s'engageraient-ils dans la voie ouverte par les jeunes ? On le sait : chez nous, le mouvement, une fois déclenché, ne se ralentit plus. Toutes les classes de la société vinrent, à la suite et tour à tour, demander leur part des avantages de la retraite fermée.

Depuis 1911 jusqu'à 1924, laps de temps où les retraites vécurent au Scolasticat des Oblats, on compte soixante-sept retraites, avec un total de 1.534 retraitants et donc une moyenne de plus de vingt par groupe.

En treize ans, le nombre est bien petit ? dira-t-on. Oui ; mais, eu égard aux circonstances, ce nombre n'est pas loin d'être un succès. La maison du Scolasticat ne pouvait ouvrir ses portes qu'au seul temps des vacances d'été, en l'absence des étudiants. Et encore ce temps était-il bien court, circonscrit qu'il se trouvait entre la date du 24 juin et celle du 20 août, — à peine deux mois. Les directeurs, à la fois propagandistes, étaient, en même temps, professeurs. On voit, alors, que le chiffre de 1.534 est comparativement beau et qu'il suppose un travail de recrutement intense et bien organisé.

Outre ce travail et cette organisation, la première demeure des retraites fermées possédait bien des attraits.

Maison hospitalière, entourée de tous les agréments de



la nature et de l'art, — champ prometteur de moisson ou déjà moissonné, jardin potager couvert de toutes les variétés de légumes appétissants, plantations d'arbres déjà puissants et prodigues d'ombrage, parterre parsemé de fleurs et d'arbustes fleuris — le Scolasticat offrait, avec la solitude, des récréations enchantées. La Rivière Rideau, qui borde et limite la propriété, donnait elle-même sa bonne part de tous ces charmes. Le soir, après le souper, des embarcations, montées de gais retraitants, glissaient, lentement, sur une onde tranquille. Et, de la rive, l'on entendait l'écho des conversations devenues nobles et élevées ou, plus souvent, celui des chants patriotiques ou religieux.

Mais le plus puissant attrait résidait dans son directeur, — le premier, surtout, qui joignait à la douceur et à la bonté une doctrine étendue et sûre (1). Auprès de lui, on était certain de trouver un accueil bienveillant et une direction solide, appropriée à tous les états de vie.

Cette poésie de la nature et cette force de direction, les anciens ne les oublieront jamais. Aussi, beaucoup ont si peu oublié leur premier séjour qu'ils ne se sont pas encore décidés à traverser le pont interprovincial pour reprendre la série de leurs retraites interrompues par le changement de local et de milieu. Quand nous viendront-ils ? Plusieurs, cependant, en dépit de la fidélité au souvenir, viennent à la nouvelle maison.

\* \* \*

Pour toutes les raisons énumérées plus haut, il devenait impossible de maintenir l'œuvre au Scolasticat. D'autre part, on ne pouvait en arrêter la marche toujours progressive. Les Autorités de la Province oblate du Canada décidèrent donc de donner à l'œuvre sa maison permanente.

Munis de toutes les permissions et autorisations des Autorités diocésaines, les Oblats érigèrent, sur un terrain

---

(1) R. P. Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I.

situé à l'extrémité nord de la Ville de Hull et acheté à cette fin, l'édifice actuel, qui porte le nom de « Maison du Sacré-Cœur ». Construite expressément pour les retraites, il va sans dire que cette maison présente aux retraitants tous les avantages.

A l'heure actuelle, quarante retraitants peuvent y être reçus, chacun bénéficiant de la solitude d'une chambre confortablement aménagée. Cette solitude est, de tout point, avantageuse : elle évite aux hommes les tête-à-tête, toujours gênants, et, surtout, elle sauvegarde le recueillement et la réflexion, en les tenant comme forcément dans le silence.

A cette maison, vaste et commode et d'élégante apparence, il fallait la vie. La vie pour elle, ce serait son directeur et aussi les retraitants.

Dès le lendemain de l'inauguration et de la bénédiction de la maison, qui eut lieu le 5 juillet 1925, le directeur dut se mettre à l'œuvre du recrutement (1). Car, pas plus qu'ailleurs, les hommes n'allaient venir d'eux-mêmes. Tout bien surnaturel, malgré sa valeur, doit s'offrir et même forcer les portes. Pour amener les premières recrues, il a fallu pratiquer le *Compelle intrare* de l'Évangile.

Dire ce que fut le travail de propagande des premiers jours, c'est impossible. On peut, en tout cas, sans craindre de se tromper, le qualifier de fatigant, ennuyeux, ingrat et, parfois même, humiliant. Que de journées, en majeure partie, consacrées à passer de maison en maison, de bureau en bureau ! Que de petits discours, à peine variés dans la forme, pour faire connaître l'œuvre naissante et pour en arriver, enfin, à lancer l'invitation !

Ici, les réponses étaient des promesses, mais faites pour ne pas « causer de peine ». A part soi, tel interlocuteur, devenu fervent des retraites, pensait : « Encore une nouvelle affaire des Oblats. » Mais, enfin, ils viendraient... et verraient. Ailleurs, des réponses un peu vagues, qui trahissaient l'arrière-pensée de se débar-

---

(1) R. P. Léopold SAINT-GEORGES, O. M. I.

rasser d'un solliciteur importun. Plus loin, des refus catégoriques, — parfois même, impolis.

Telle fut bien la physionomie du travail de sollicitation, entrepris par le directeur dès les premiers jours. Et, s'il est maintenant moins pénible, il n'y a pas encore bien longtemps qu'il en est ainsi.

A part cet appel aux individus et aux groupes sociaux, il y eut l'appel aux collectivités paroissiales. Nous sommes allés vers les paroisses de ville et les paroisses de campagne. Quelles réponses avons-nous reçues ? Elles diffèrent à peu près complètement selon les milieux.

\* \* \*

a) *Ottawa*. — Les paroisses de nos villes, à peu d'exceptions près, ont très peu répondu au travail de recrutement paroissial. A Ottawa, nous avons prêché dans toutes les paroisses canadiennes-françaises, à l'exception d'une ou deux.

Le 22 juillet 1926, nous recueillions les premiers fruits de la propagande : un groupe de sept recruté dans la Congrégation des Hommes de la paroisse cathédrale. D'ailleurs pas un seul retraitant.

Dans Ottawa, le recrutement par groupes paroissiaux est encore une question d'avenir. Les individus appartenant à des groupes sociaux — voyageurs de commerce, membres de l'A. C. J. C., agents d'assurances, employés civils, hommes d'affaires ou professionnels — sont eux-mêmes peu nombreux. Les statistiques nous disent qu'ils furent 54 en l'année 1927. Voilà un fait.

Qu'on soit curieux d'en connaître la cause, je n'en serais nullement surpris. Par délicatesse, on ne la dira pas toujours tout haut. Car les gens d'Ottawa sont polis et se piquent d'être tels. Pour ne pas venir, ils donneront des prétextes. Mais on peut lire, sous toutes les formules : « Vous êtes à Hull, c'en est assez. » Hull est donc, pour le moment, l'obstacle réel. De loin, ceci peut paraître puéril ; ce détail est, ici, de très grande importance.

D'Ottawa, notre petite ville est peu ou mal connue. Sa mauvaise réputation, qui devrait être de l'histoire ancienne, ne s'efface pas facilement de l'esprit de nos voisins d'outre-rivière. Pour éteindre ce malheureux préjugé, il y faudra, peut-être, l'âpre travail de quelques années. En attendant, le nombre des retraitants est relativement très restreint.

b) *Hull*, de son côté, a mieux répondu à l'appel. Cependant, malgré un travail de propagande intense, les groupements paroissiaux n'ont pas obtenu, partout, la faveur.

Saint-Joseph de Wrightville est, jusqu'ici, la seule paroisse qui ait réussi dans ce genre de recrutement. A part le ralentissement de cet hiver, cette paroisse nous a fourni, jusqu'à deux et même trois fois l'année, de forts contingents.

Les autres paroisses — Notre-Dame (en tête, à cause de sa population), Saint-Rédempteur, Val-Tétreau — envoient des individus nombreux. Ils sortent des groupes paroissiaux et sociaux, tels que la Société de Saint-Vincent de Paul, la Congrégation des Hommes, les voyageurs de commerce, les agents d'assurances, les hommes d'affaires, les professionnels et les policiers.

Ces derniers se font un point d'honneur d'être représentés, à chaque retraite, par un ou deux des leurs. Eux présents, nous sommes sous bonne garde.

\* \* \*

Somme toute, *Hull* est généreux. Le mouvement est même en voie de devenir populaire. On parle beaucoup, et dans tous les milieux, de la retraite fermée. Plusieurs viennent maintenant d'eux-mêmes, sans qu'il soit besoin de les solliciter.

Pour nous, la campagne est, cependant, la source de vie la plus féconde. L'histoire de sa participation vaut d'être un peu racontée.

Dès les premières heures de 1926, quelques mois à peine après l'ouverture de la maison et malgré le travail

écrasant du directeur, le recrutement s'était ralenti au point de faire naître des angoisses. Plus rien en vue : l'hiver s'annonçait nul.

Nous songeâmes à la campagne. N'était-il pas bon et opportun de donner aux braves gens de nos villages, aux honnêtes cultivateurs de nos campagnes, les avantages d'une retraite fermée ? Puis, l'hiver n'est-il pas, pour eux, le temps favorable par excellence ? Point de semailles, point de moissons, mais les seuls travaux ordinaires de la ferme, auxquels l'absence d'un homme ne nuira pas. Temps propice pour jeter une semence surnaturelle...

Bourget, à vingt milles d'Ottawa, fut la première paroisse vers laquelle on se dirigea. Pas d'autre plan d'attaque que la prédication. Mais une invitation faite à la généralité aurait-elle chance de succès ? On trouva le moyen pratique au milieu du sermon : réunir les hommes après la Messe, leur dire quelques mots des avantages matériels de la maison et profiter de l'enthousiasme créé pour enrôler de futurs retraitants. D'ailleurs, à cette époque, nous étions bien modestes. Au recruteur l'on avait dit : « Si vous pouviez en amener six ou sept ! » Il en vint quinze. Et ce qui, aujourd'hui, serait considéré comme un coup manqué nous apparut, alors, comme une victoire.

Ainsi encouragés et munis de ce plan de campagne, qui nous parut pratique et qui nous sert encore, nous avons parcouru à peu près tous les centres ruraux du diocèse. Nous pouvons affirmer, il semble, que le succès a répondu au travail. Aujourd'hui que le mot d'ordre a été lancé partout, le recrutement est devenu facile, — j'allais même dire agréable.

Plusieurs paroisses fournissent maintenant, à elles seules, le contingent plus que suffisant à une retraite. Casselman, Plantagenet, Curran, Alfred, Vankleek-Hill, Angers, Sainte-Rose-de-Lima, Masson, Thurso, Plaisance, Papineauville, Saint-André-Avellin, Montebello, Luskville, Masham, Embrun, Saint-Albert, Fournier, Carlbud Springs, etc., nous ont fourni, tour à tour, —

quelques-unes même pour la troisième fois, — des groupes nombreux et, disons-le, choisis généralement parmi les principaux citoyens de chaque paroisse. On dirait même qu'il s'est établi entre elles une sorte d'émulation très louable et qu'elles tiennent à honneur de fournir plus, proportionnellement au chiffre de leur population. C'est tout à l'honneur de l'intelligence et de l'esprit, encore bien chrétien, de nos populations rurales d'avoir si tôt compris les avantages de la retraite fermée.

Il est presque superflu d'ajouter que nous devons une bonne partie du succès à l'aide charitable et bienveillante de Messieurs les Curés. Partout, ils nous ont offert une large hospitalité et nous ont laissé la liberté de suivre notre mode de recrutement, — et, en certains endroits, au prix de visibles sacrifices. Qu'ils reçoivent, au nom du Sacré-Cœur et au nom des directeurs de l'œuvre, le merci de notre sincère gratitude !

\* \* \*

Mais que deviennent les retraitants, dans notre maison ? Quand ils furent invités à la retraite, ils savaient déjà ne pas devoir entreprendre un voyage de plaisir. Le recrutement s'était efforcé de peindre la retraite sévère comme la réalité. Une fois entrés, les hommes ne sont pas étonnés du mot d'ordre qu'on leur adresse dès le premier entretien : silence le plus absolu, depuis le premier instant jusqu'au dernier. Sur ce point, le gardien du règlement est d'une sévérité irréductible. Avec le temps, l'expérience a donné au directeur tous les moyens, non seulement de saisir et de réprimer les infractions, mais de les prévenir, — ce qui est mieux.

Et quiconque visite notre maison, en temps de retraite, est saisi par l'ordre parfait qui y règne. Extérieurement au moins, nos retraitants sont réfléchis, sérieux et parfaitement silencieux.

Voilà la part du retraitant : le silence et la réflexion. Celle du prédicateur, quoique secondaire, a bien son



importance. C'est lui qui éveille les consciences, qui suscite et entretient les réflexions.

Il lui appartient de faire regretter le passé et d'éclairer l'avenir. Dans ce but, il doit exposer la doctrine dans toute son étendue, travailler à faire des retraitants des pénitents sincèrement repentis, des chrétiens de conscience éclairée, des apôtres dévoués et généreux.

De plus, le grand mal de nos jours, chez les fidèles, n'est-ce pas de ne plus saisir ni la force ni l'étendue de l'autorité qui gouverne l'Église ? Un petit traité de théologie fondamentale — semé dans les gloses ou, au passage, dans les instructions, dans les méditations, dans les examens particuliers — nous a paru nécessaire et d'un bon effet.

Nous tenons aussi nos retraitants au courant de tous les mouvements actuels : le bon journal, en faveur duquel nous ne manquons jamais de combattre, la lutte contre le cinéma, la sanctification du dimanche, les syndicats catholiques, etc.

Pour tout dire en un mot, nous nous efforçons de donner à la prédication une physionomie d'actualité.

\* \* \*

Avons-nous réussi ? A voir la sympathie qui s'éveille, un peu partout, à l'égard des retraites fermées, ce serait un signe que l'œuvre a atteint un certain succès et surpassé les moyens ordinaires du ministère. Plusieurs curés en ont déjà fait la remarque, après avoir constaté, chez quelques-uns de leurs retraitants, des manières plus chrétiennes et, surtout, un meilleur esprit paroissial. De ceux que nous avons sous les yeux, nous avons constaté qu'au moins un certain nombre sont devenus plus assidus à la Messe et des communiantes de presque tous les jours. A ce point de vue, les jeunes gens sont surprenants de générosité. D'autres, dans la ville comme dans la campagne, sont réellement devenus des défenseurs et des apôtres des retraites fermées.

Mais il serait téméraire d'essayer de faire croire que



nous avons atteint le but vers lequel s'acheminent les retraites fermées. L'œuvre peut compter à son actif des conversions nombreuses, — certaines qui demeurent solides et d'autres qui furent éphémères. Pouvons-nous montrer au monde de véritables chrétiens, des apôtres convaincus ? Oui, certainement, — mais, à notre gré, trop peu encore.

Et cela s'explique facilement. L'œuvre, bien nouvelle, n'a pas eu le temps d'opérer la sélection qui découvre l'élite intellectuelle et morale. Les groupes sont mêlés d'anciens et de nouveaux, — ces derniers, en plus grand nombre. Cet état de choses nous oblige à mener le combat contre le vice et le péché pour amener à la conversion. Notre mode de recrutement, très efficace au point de vue du grand nombre, semble, pour l'instant, aller au rebours du choix des sujets aptes aux retraites fermées ; et, pour cette raison, il ne rencontre pas l'approbation de tous. Cependant, nous sommes en mesure de remarquer que, grâce à Messieurs les curés et aux chefs de groupes, la sélection se fait déjà automatiquement. Les sujets qui, faute d'intelligence suffisante ou pour cause d'amoralité presque incorrigible, ont tenté l'aventure jusqu'à deux fois, ne l'ont pas tentée une troisième. C'est pourquoi le directeur, et c'est avec raison, n'oppose pas de barrière à l'entrée du grand nombre. En moins de trois ans, la maison a reçu, sous son toit, 2.622 retraitants, en cent six retraites. Depuis janvier 1928, déjà 600 hommes et jeunes gens ont suivi les exercices d'une retraite. A la fin d'avril, il y en aura eu plus de 700.

De ce nombre une élite est déjà sortie, comme d'elle-même, sur laquelle on peut compter pour poursuivre l'idéal entrevu, désiré et préparé : découvrir aux âmes les voies de la perfection chrétienne, les amener à s'y engager courageusement et les former aux œuvres d'apostolat.

C'est bien là le but que se propose d'atteindre la direction de la maison, but qui se confond avec celui qui a présidé à l'institution des retraites fermées. En attendant, nous sollicitons les prières de tous — et de nos

retraitants, en particulier — pour le succès de l'œuvre des retraites fermées dans notre diocèse et dans le pays. Que son influence, déjà très tangible, le devienne de plus en plus, — qu'elle porte, jusqu'aux dernières limites du diocèse et du pays, les parfums de la vraie vie chrétienne, — que toutes les âmes en soient imprégnées et que, toujours, elle soit regardée comme une utile ouvrière dans la Vigne du Seigneur !

Adélard BEAUCHAMP, *O. M. I.*



### III. — Nos Œuvres de Presse au Canada <sup>1</sup>.

Qui eût cru, il y a vingt ans, que dix années nous suffiraient pour organiser, dans notre Canada français, une presse catholique dont la puissance égale celle qui existe dans n'importe quel pays ? A l'heure où Tardivel terminait sa carrière, quand le journalisme indépendant paraissait de plus en plus impossible parmi nous, qui eût cru que nous verrions naître coup sur coup, dans les trois grands centres canadiens-français, trois journaux quotidiens, franchement catholiques, indépendants des partis politiques et des coteries financières, intimement unis entre eux, servant de guides à toute une presse rurale d'excellente inspiration, s'imposant, directement ou indirectement, par le talent de leurs rédacteurs et la force de leur organisation, à la presque totalité des hommes sérieux de notre peuple ? C'est là, à mon sens, le grand bienfait de l'histoire canadienne-française dans le premier quart du vingtième siècle.

Supprimez cette presse : que nous reste-t-il et que serions-nous ? Nos grandes sociétés nationales seraient-

---

(1) Extrait de la Conférence, faite par le R. P. Adélard Dugré, S. J., à l'Hôtel de Ville des Trois-Rivières, à l'occasion du Centenaire de l'approbation canonique de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée.

elles aussi prospères ? Notre commerce canadien-français aurait-il la clientèle canadienne-française ? Nos sociétés de jeunesse et nos sociétés de voyageurs auraient-elles la même vigueur et la même sûreté de doctrine ? Nos retraites fermées auraient-elles le même prolongement ? Et notre peuple et notre politique seraient-ils ce qu'ils sont ?

Car, chez nous, la presse est souveraine. Dans tous les pays, c'est entendu, le journal forme l'opinion ; mais cela est vrai, d'une façon toute particulière, au Canada français. Dans les pays d'Europe, en effet, le livre et la revue contrebalancent en grande partie le quotidien. Chez nous, le livre et la revue n'atteignent que peu de laïques. Passé l'âge scolaire, presque tout ce que le Canadien lit, il le lit dans son journal, — journal de parti et journal à sensation. Même nos députés puisent la plus grande partie de leur science politique dans le journal. La masse, elle, cherche dans la presse à nouvelles l'objet de ses pensées et la matière de ses conversations. Partout, dans les villes et les campagnes, le peuple a les idées, le langage, les plaisanteries, les jugements que lui suggère le journal qu'il lit. Vous devinez, alors, l'importance d'une presse vraiment éducatrice, qui songe à autre chose qu'à amuser ses lecteurs, qu'à flatter leurs défauts et leurs mauvais instincts.

C'est la raison d'être de la presse catholique. Vous savez que cette presse coûte cher et qu'il en faut, de l'énergie, pour maintenir son existence. Pourtant, vous seriez dans l'erreur, si vous alliez croire que, pour tous nos journaux catholiques, les difficultés furent les mêmes. A Québec, une puissante organisation diocésaine appuyait « *L'Action Catholique* » ; il en était de même aux Trois-Rivières, à Chicoutimi, à Joliette, ailleurs encore peut-être. A Montréal, des hommes généreux pouvaient et voulaient bien faire des sacrifices considérables pour soutenir le journal qui défendait leurs idées.

A Ottawa, je me demande sur quoi l'on pouvait bien compter pour fonder un journal. Les hommes de conviction, disposant de capitaux, où étaient-ils ? De pauvres

prêtres, des pères de famille nombreuse, admirables d'esprit patriotique mais presque besogneux, des instituteurs sans le sou, des religieux deux fois pauvres : voilà les plus solides appuis de ce journal à sa naissance. Contre lui, l'apathie générale, l'antipathie des politiciens, de la plupart des fonctionnaires, de presque tout ce qui disposait de quelques ressources. Sans secours financier, le futur journal ne pouvait même pas compter sur une classe de lecteurs. On ne savait pas encore lire un journal sérieux, dans ce temps-là, et « *Le Droit* » devait, tout d'abord, se former des lecteurs. C'est encore un sujet d'étonnement que ce journal ait pu voir le jour, et c'est presque un mystère qu'il ait pu vivre et marcher de progrès en progrès.

Cet incroyable succès, il est temps de le dire, seule l'indomptable énergie de quelques Oblats a pu le rendre possible. Un jour, sans doute, on nous révélera des choses admirables sur l'œuvre accomplie, par les lutteurs d'Ottawa, depuis quinze ans ; mais ce qui nous frappe, dès maintenant, ce que nous devons admirer sans restriction, ce qui mérite tous nos éloges, c'est qu'un groupe de Religieux ait à ce point saisi la portée stratégique de la fondation du « *Droit* », c'est que des Supérieurs aient eu la hardiesse de l'autoriser et que des inférieurs aient eu le talent de la réaliser. Je ne crois pas qu'il existe, au Canada, une seule autre Famille religieuse qui ait osé tenter une pareille aventure.

Et, cependant, songez à ce que nous aurions perdu, si « *Le Droit* » n'avait pas été fondé. Les Canadiens-Français de l'Ontario auraient-ils pu garder cette volonté de survivre qui les anime aujourd'hui ? Auraient-ils poursuivi, avec la même méthode, leur organisation nationale ? Ce que l'histoire dira certainement un jour, c'est que l'intelligente audace et la ténacité des Oblats nous ont conquis et conservé l'Ontario français. Songez à ce que cela nous vaut, de ne pas rencontrer l'Anglais dès la frontière de la Province de Québec. Songez à ce que vaut aux Canadiens-Français de l'Ouest d'être reliés par une chaîne solide à la vieille Province française.

D'ailleurs, ce zèle clairvoyant pour l'établissement et la propagande de la presse catholique, les Oblats nous en avaient déjà donné d'autres preuves. J'ai fait allusion, plus haut, à ce que le Père LACASSE a fait pour la « Vérité »; un autre Oblat canadien, dont la mémoire reste en vénération, Mgr LANGEVIN, Archevêque de Saint-Boniface, voulut aussi le faire, malgré sa pénurie, pour doter son diocèse d'un centre de publicité. Il avait fondé, au début de son épiscopat, les « Cloches de Saint-Boniface », qui, chaque mois, répandaient à tous les vents les échos des grandes plaines. Plus tard, il mit le sceau à l'œuvre de sa vie en établissant l'une des plus belles œuvres de presse catholique qui existe. En 1907, la *West Canada Publishing Co.* était officiellement reconnue au Manitoba, et les Oblats étaient chargés de la diriger. Son objectif était de publier, en plusieurs langues, des journaux hebdomadaires. La « *North-West Review* » d'abord, puis un journal allemand, puis la « *Gazette Polonaise* », puis un journal ruthène, et finalement la « *Liberté* » sortirent, successivement, de cette maison, — outre d'innombrables brochures, catalogues et feuilles volantes, dont elle facilita la publication. Vous le voyez : en cinq langues différentes, c'était la diffusion de la vérité religieuse et la défense des intérêts catholiques dans l'Ouest Canadien.

Ce que Mgr LANGEVIN et ses confrères Oblats réalisaient à Winnipeg, un autre Oblat — celui qui devait devenir, plus tard, Mgr CHARLEBOIS — le commençait dans la Saskatchewan. Depuis plus de quinze ans, le « *Patriote de l'Ouest* », l'un des journaux français les mieux rédigés de notre pays, soutient l'effort des nôtres dans cette province, suscite des associations nationales, maintient dans les écoles l'enseignement du français, lutte contre une cohue de commissaires malveillants. Son triomphe sera de permettre au Collège de Gravelbourg, aussi dirigé par les PP. Oblats, de trouver toujours un nombre suffisant d'élèves sachant assez leur langue pour faire leur cours classique français. Et ainsi le « *Patriote* » et le Collège de Gravelbourg, comme « *L'Union* » d'Edmonton et le Collège des Jésuites, comme la « *Liberté* » et le Collège



de Saint-Boniface, comme le « *Droit* » et l'Université d'Ottawa, ce journal et ce collège seront le phare dans la nuit et la tempête, le clairoir dans la bataille, la citadelle sur laquelle viendront se briser tous les assauts...

Outre ces grands journaux, les Oblats publient plusieurs revues : la « *Bannière de Marie Immaculée* », éditée au Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa, — « *L'Ami du Foyer* », publié, depuis longtemps, au Juniorat de Saint-Boniface, — le « *Messenger du Sacré-Cœur* » en langue crise, — les « *Annales de Notre-Dame du Cap* », que vous connaissez bien, — « *L'Étincelle du Sacré-Cœur* », bulletin paroissial de Saint-Sauveur, — et plusieurs autres bulletins paroissiaux.

La liste, vous le voyez, est assez longue (1). Rares sont les Congrégations religieuses du Canada qui pourraient en fournir une semblable. Elle fait saisir cet esprit ouvert à tous les nouveaux moyens d'apostolat, cet instinct du stratège qui fait discerner l'arme efficace et qui sait l'utiliser au bon moment ; elle illustre aussi ce courage tranquille, qui ne recule pas devant des difficultés apparemment insurmontables.

Si, maintenant, nous cherchons le secret de ce zèle unanime à seconder tous les bons mouvements sociaux, il nous faut, je crois, pénétrer dans les maisons de formation des Oblats de MARIE Immaculée. C'est dès le scolasticat que l'on prépare les jeunes Religieux à cette souplesse dans l'apostolat.

Adélard DUGRÉ, S. J.

---

(1) Les Oblats du Canada ont, également, publié quelques livres proprement dits, seuls ou en collaboration. Nous venons, par exemple, de recevoir un bel ouvrage, — intitulé : *PÈLERINAGES CANADIENS, Monographies des principaux Lieux de Pèlerinage au Canada* (volume in-12, illustré de 250 pages, Bureaux du « *Messenger* », Montréal, 1928), — dans lequel nous avons remarqué un chapitre (*Notre-Dame du Cap*, pp. 51-66), signé Arthur JOYAL, O. M. I., et un autre (*Notre-Dame de Lourdes, à Saint-Laurent de Grandin, Saskatchewan*, pp. 133-154), signé Jules LECHEVALLIER, O. M. I.



#### IV. — La Mission-École de l'Espérance, Lestock <sup>1</sup>.

---

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Vous m'avez demandé un *Rapport* sur notre Mission-École de Notre-Dame de l'Espérance, Montagne du Tondre, à Lestock, en Saskatchewan. Je m'exécute. Mon rapport sera simple, mais au point.

\* \* \*

Lors du dernier Chapitre Général, cette Mission-École était la propriété exclusive de la Congrégation. Depuis, elle a été vendue au Gouvernement.

Au point de vue financier, cette vente a été heureuse, et pour nous et pour l'œuvre : elle a marqué l'ère d'un nouveau progrès. Tous les bâtiments ont été restaurés et embellis, aux frais du Gouvernement ; les commodités modernes — tels que téléphone, hôpital-sanatorium, etc. — nous ont été fournis, gratuitement.

De plus, ces améliorations d'urgence nous ont attiré de nouvelles recrues pour l'école. Là où, il y a six ans, nous pouvions à peine obtenir 50 enfants indiens pour remplir nos cadres, nous pouvons désormais excéder le nombre alloué. Nous avons droit à 60 enfants, — nous en gardons, actuellement, 66 — et, si l'école était double en espace, nous pourrions facilement en recruter de 80 à 90. Un agrandissement s'impose donc ; et nous espérons l'obtenir, dans un avenir assez prochain.

\* \* \*

Depuis la fondation de cette Mission, l'école a été le centre religieux de tous les Catholiques de la Montagne du Tondre. Toutes les races s'y donnaient rendez-vous.

---

(1) *Rapport* daté du 29 juillet 1926 et adressé, par le Rév. Père Joseph POULET, Directeur de la Résidence de Notre-Dame de l'Espérance, à Lestock, Saskatchewan, au R. P. Jean-Baptiste BEYS, Provincial de l'Alberta-Saskatchewan (Canada).



Nos Pères se sont prodigués à tous, avec un zèle vraiment apostolique et une charité sans égale. Ils ne recevaient aucun émolument pour leur ministère. Leurs seules ressources de subsistance furent le faible octroi accordé par le Gouvernement, pour le maintien de l'école indienne, et les revenus de la ferme. Ici, l'hospitalité était large comme le Cœur du Maître ; c'était comme la table du père de famille, où tous ont droit à une place et où personne ne se met à la gêne.

Évidemment, cette situation ne pouvait durer indéfiniment. Un jour vint où la chapelle de l'école devint trop petite pour contenir la foule envahissante des fidèles.

De plus, sous la poussée croissante des blancs, nos Indiens se virent relégués à l'arrière-plan. On avait volé leur place à l'église ; et, d'ailleurs, ils n'osaient paraître à côté des blancs, — leurs haillons grasseyés n'étaient pas de mise auprès des fines soies modernes. Ils s'éloignèrent donc, peu à peu, de l'église et allaient perdre la foi...

Bref, une division s'imposait pour remédier au mal. A cet effet, il y a deux ans, une organisation paroissiale fut fondée : une église temporaire fut érigée, à Lestock même (3 milles de l'école), pour la desserte religieuse des populations blanches.

Un de nos Pères — le Rév. P. Hervé PÉRAN — fut chargé de cette portion du troupeau. L'œuvre est encore au berceau ; elle chancelle, mais, du moins, elle répond à un grand besoin.

Depuis lors, nos Indiens ont repris leur place à l'église ; ils s'y sentent chez eux, et ils font honneur à leur foi. Comme preuve, je me bornerai à citer le travail accompli, dans leurs rangs, depuis deux ans : — 11 païens ont embrassé la Foi chrétienne et catholique ; 4 Protestants sont revenus au giron de l'Église ; plusieurs mariages ont été réhabilités ; sans compter le retour de nombreux enfants prodiges, etc. Toutes ces choses nous remplissent l'âme de suaves consolations,

\* \* \*

Maintenant, quel sera l'avenir de cette Mission, au point de vue religieux ? Les succès des dernières années sont-elles un gage d'un progrès toujours croissant ? N'oubliez pas, cher Père, que nous avons ici la desserte de six réserves indiennes, — échelonnées sur une distance variant de 20 à 100 milles : a) Muscowequan, b) Gordon, c) Poorman, d) Day Star, e) Fishing Lake et f) Nut Lake.

D'après le dernier recensement, nos Indiens catholiques sont répartis comme suit : Muscowequan, 23 familles ; Gordon, 6 familles ; Poorman, 14 familles ; Fishing Lake, 3 familles ; Day Star et Nut Lake restent peuplés de païens exclusivement. Ce qui fait, en tout, 46 familles catholiques, avec une population de 173 âmes.

C'est là une faible minorité. Mais, me direz-vous, qu'est donc devenue cette phalange d'enfants formés à l'école ? Le travail de 40 années d'apostolat n'est-il pas digne d'un résultat plus édifiant ? Patientez ! Ce résultat n'est pas imputable à l'apôtre : il a jeté la bonne semence, et c'est l'ennemi qui a semé l'ivraie. Je m'explique. Au sortir de l'école, nos enfants retournent sur les réserves et reprennent, naturellement, leurs coutumes païennes. Ils vivent au milieu des païens, s'allient avec eux, par les liens du mariage, et, alors, si le flambeau de la Foi brûle encore au fond de leur cœur, ils n'en sentent pas toujours toute la chaleur. Ils restent chrétiens, font baptiser leurs enfants, mais leur foi est, pratiquement, sans œuvres.

Je me permettrai d'apporter ici une autre raison qui explique leur indifférence religieuse et qui retarde l'éclosion de tant de vocations au Christianisme. C'est que nos Indiens manquent ici de l'entraînement de l'exemple. Ils sont entourés par une population protestante, sans morale et sans DIEU, qui ne fréquente pas les églises et qui ne songe, d'ailleurs, pas à en bâtir.

Ainsi, dans le seul district de Lestock, qui compte une population protestante d'environ 2.000 âmes, il n'y a pas une seule église de leur secte, pas un seul ministre

qui les visite. C'est le mépris complet de DIEU et de ses ministres.

Or, un tel voisinage est loin d'être favorable à la propagation de la Foi, au maintien même de la vie religieuse. Nos Indiens, fidèles imitateurs par nature, les suivent facilement sur cette voie de l'indifférence et du mépris de la Religion. Eux, non plus, ne vont pas à l'église et n'en comprennent pas la douce obligation. — DIEU merci, il y a encore des pionniers de la Foi parmi eux ; mais les jeunes sont portés à suivre la voie large.

\* \* \*

Le Missionnaire n'a plus l'emprise forte et douce qu'il pouvait exercer sur les Indiens, autrefois. Il ne vit plus leur vie, ne les suit pas dans leurs courses et n'habite plus leur tente. Depuis la fondation des écoles, il est devenu, à leurs yeux, un fonctionnaire du Gouvernement, un salarié qui fait du capital à leurs dépens. Ce sentiment existe, profond, au cœur de nos Indiens ; et, par suite, le prestige de l'apôtre disparaît et son zèle en est plus ou moins paralysé.

Non, l'entraînement religieux reçu à l'école ne suffit pas pour étendre l'empire du Christ chez nos peuplades indiennes ; il ne suffit pas pour maintenir nos positions dans les réserves. Il faudrait ici un Missionnaire qui visite les réserves, — catéchise sous la tente, — en un mot, vive la vie de nos Indiens, tout comme autrefois. Sans cela, les résultats seront toujours minces, les conversions lentes et très rares.

Sans doute, il y a bien le Principal de l'école, qui a reçu la charge de travailler au salut de ces pauvres abandonnés ; mais peut-il, efficacement, remplir cet office de Missionnaire ambulant ? Il se doit à son œuvre de l'école ; et cette besogne prend tout son temps et réclame toutes ses énergies. Il doit catéchiser, discipliner, pourvoir à tous les besoins de l'âme et du corps de ses élèves, et c'est déjà demander le maximum du plein rendement.

Qu'il plaise donc à DIEU de nous envoyer un ouvrier évangélique qui sera libre de toutes entraves et pourra travailler, rudement, dans cette Vigne du Seigneur ! Je vous en fais la demande pressante, au nom des âmes qui se perdent.

Agréez, mon Révérend Père, ce *rapport* incomplet, infirme dans sa forme, mais, je le crois, consciencieux et au point. Puisse-t-il vous être de quelque utilité dans l'administration de votre charge ! Et croyez à mon entier respect en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

Joseph POULET, O. M. I.



## V. — Mgr Joussard en Tournée de Recrutement <sup>1</sup>.

Né le 2 octobre 1851, à Saint-Michel de Geairs (France), Henri-Célestin JOUSSARD fit ses études classiques à Notre-Dame des Lumières. Il entra au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, en 1873, et fit sa profession religieuse, à Autun, le 8 décembre 1876 ; il y fut ordonné prêtre, par Mgr Isidore CLUT, le 11 mars 1880. Le jeune Missionnaire reçut son obédience pour les pénibles Missions du Vicariat du Mackenzie, dans le Nord-Ouest Canadien.

Il était Supérieur, à Saint-Henri du Fort Vermillon, depuis 1889, lorsqu'il fut nommé Évêque d'Arcadiopolis et Coadjuteur de Mgr Émile GROUARD *cum futura successione*, le 11 mai 1909. Il fut sacré Évêque, à Vancouver, le 5 septembre 1909, par Mgr DONTENWILL, Supérieur Général des Oblats.

Mgr JOUSSARD est une figure de Missionnaire remarquable par sa grande humilité et son zèle des âmes. Il a toujours vécu au milieu de ses sauvages. La dignité épiscopale elle-même ne l'en a pas fait éloigner. Digne émule des TACHÉ et des GRANDIN, il accomplit, dans l'ombre, au milieu des neiges du nord, le bel œuvre de l'Église amenant, aux pieds de JÉSUS-Christ, tous les peuples et toutes les tribus. La Congrégation des Oblats s'honore de compter, dans son sein, de pareils apôtres.

« Le concours des Frères convers, dans les Missions du Nord-Ouest Canadien, est d'un prix inestimable au

---

(1) Cfr. « *Le Droit* », d'Ottawa, XVIII<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 220 (23 septembre 1927), p. 12, c. 2-3 : — S. G. Monseigneur H.-C. Joussard.

Missionnaire ; et mon voyage, dans les provinces de l'est, a pour but de recruter quelques jeunes apôtres désireux de se dévouer à cette carrière, dans le Vicariat apostolique de Grouard, sur la Rivière de la Paix. »

Telle est la déclaration faite, par S. G. Mgr JOUSSARD, *O. M. I.*, Coadjuteur de Mgr Émile GROUARD, dans le Vicariat de Grouard, lors d'une conférence donnée, dans la Salle académique de l'Université d'Ottawa, le 21 septembre dernier, devant un auditoire d'environ 600 élèves, accompagnés de leurs professeurs.

Sur l'estrade, à côté du conférencier, on remarquait le R. P. Uldéric ROBERT, *O. M. I.*, Recteur de l'Université d'Ottawa, qui présenta Mgr JOUSSARD à ses jeunes auditeurs.

L'Évêque-Coadjuteur du Vicariat de Grouard, malgré ses soixante-quinze années révolues et les durs labeurs de sa longue vie de Missionnaire, a encore conservé une démarche alerte, une activité dévorante et une mémoire infailible. Son regard est perçant et semble vouloir tout scruter d'un seul regard. Il possède, en plus, un talent de narrateur incomparable ; et il émaille son discours d'une foule d'anecdotes spirituelles, qui en font un conférencier des plus intéressants.

\* \* \*

— « J'ai 75 ans », dit-il, « et j'habite le Canada depuis 47 ans. Je suis retourné en France, ma patrie, pour la première fois, en 1910, après 30 ans d'absence. Quand j'ai quitté la France, en 1880, j'avais les larmes aux yeux ; mais je partais, quand même, pour la gloire du Bon DIEU.

« Quelques jours plus tard, je débarquais à New-York, et, de là, je filais vers Winnipeg, en chemin de fer. Mes épreuves devaient commencer là. Winnipeg n'était, alors, qu'un modeste village, qui servait de terminus au Pacifique Canadien — la seule Compagnie de chemin de fer de l'Ouest Canadien, à cette époque.

« Pour me rendre au Lac La Biche, en compagnie

de Mgr CLUT, il me fallut entreprendre un voyage de 75 jours, en charrette à bœufs, et passer par des chemins impraticables, au prix d'indescriptibles difficultés.

« En traversant le pays des Sioux, au Manitoba, nous fûmes témoins de scènes barbares et cruelles, en l'honneur du dieu Soleil. Un homme est même mort, sous nos yeux, victime de son supplice volontaire.

« Lors de mon arrivée dans l'Ouest, » dit le conférencier, « c'est à peine si l'on comptait, à l'ouest des Grands Lacs, les postes de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson, quelques missions et de petits villages. Les Missionnaires Oblats ont, absolument, colonisé la Saskatchewan, l'Alberta, la Colombie Anglaise et le Mackenzie. »

Poursuivant, ensuite, l'analyse de son itinéraire, Mgr JOUSSARD a raconté qu'il était arrivé à Fort Chipe-wyan, en Alberta, au mois d'août. Il y séjourna jusqu'au mois de décembre, pour étudier la langue montagnaise. Il partit, ensuite, pour la région qui s'étend entre Fort Smith et le Lac des Esclaves, où il demeura durant une période de neuf ans.

« Le Missionnaire », dit le conférencier, « est souvent soumis à de nombreux travaux. Il lui faut chercher l'eau potable, faire sa propre cuisine, parcourir d'immenses territoires, en canot ou à cheval, et affronter les bêtes sauvages. » Mgr JOUSSARD a, lui-même, été victime d'une de ces rencontres et dut son salut à un hasard providentiel.

Après un stage de neuf ans dans cette dernière région, Mgr JOUSSARD partit pour le pays situé entre Fort Vermillon et la Rivière au Foin, où il demeura pendant vingt-cinq ans.

Fort Vermillon comptait un grand nombre de catholiques ; mais, à la Rivière au Foin, dit-il, « une tribu d'environ 800 sauvages païens s'étaient établie, le long du cours d'eau, et, malgré mes nombreuses prédications, je n'avais pas réussi à en convertir un seul, après quatre ans d'efforts. Un sorcier les avait avertis, avant mon arrivée, que tout enfant baptisé mourrait à brève échéance. De là venaient toutes leurs craintes du baptême.



Ils se convertirent tous, cependant, quelque temps plus tard, — à l'exception d'un seul. »

Pour illustrer les distances qui séparent les villages indiens les uns des autres, Mgr JOUSSARD a déclaré qu'il avait entrepris, cette année, une course à cheval de six jours, — en plus d'un trajet en canot, avec trente-cinq portages — pour visiter les Indiens de la Tribu des Castors, établis à Fort Vermillon, Rivière la Paix, Dunvegan, Lac Mont Berley, Fort Saint-Jean et Hudson's Hope.

Parlant ensuite des institutions religieuses, dans le Vicariat de Grouard, Mgr JOUSSARD a déclaré qu'il existait plusieurs missions stationnaires et un couvent, sous la direction de 14 Sœurs de la Providence, donnant asile à près de 125 élèves blancs, métis et indiens. « Il nous faut, cependant, nourrir et prendre charge de ces enfants », ajoute Mgr JOUSSARD. « Pour subvenir à ces dépenses, nous avons établi une immense ferme, sur la Rivière de la Paix. Nous l'exploitons, nous les Pères Missionnaires, avec les Frères convers, sans aucune aide du dehors.

« Le concours des Frères convers, dans les Missions du Nord-Ouest Canadien, est d'un prix inestimable aux Missionnaires », a déclaré Mgr JOUSSARD, — ainsi que nous l'avons dit, plus haut — « et mon voyage, dans les provinces de l'est, a pour but de recruter quelques jeunes apôtres, désireux de se dévouer à cette carrière, dans le Vicariat de Grouard, sur la Rivière de la Paix.

« Leur vie sera la même que celle des Pères Missionnaires. Ils auront les mêmes travaux, la même nourriture, le même logement, les mêmes récréations et les mêmes mérites que les Missionnaires, sauf celui de la responsabilité des âmes. De plus, ils ont droit, à leur mort, à une série de 1.500 Messes, dites pour le repos de leur âme.

« Nous avons un pressant besoin de Frères convers, dans le Vicariat de Grouard », a ajouté le conférencier. « Ce sont les plus précieux auxiliaires du Missionnaire. Ainsi, par exemple, Fort William a été fondé par un

Frère convers et moi-même, après de grands travaux. Nous avons construit une école et fait la classe à une vingtaine d'enfants, pendant plus de onze ans. Il nous fallait labourer, semencer et récolter, tous deux, afin de subvenir aux dépenses occasionnées pour nourrir, vêtir et diriger ces écoliers.

« Les Sœurs de la Providence nous soulagèrent, plus tard, du fardeau de l'enseignement. Mais, malheureusement, notre école, un superbe édifice de 80 pieds de long sur 50 de large et à trois étages, fut complètement détruit par les flammes, quatre ans plus tard. Tout fut perdu. A peine nous restait-il quelques aliments. Une semaine après, nous nous remettions, un Frère convers et moi, à relever l'école de ses ruines. »

En terminant, Mgr JOUSSARD a fait l'éloge des Frères convers et a invité tous les assistants à faire connaître et à encourager les jeunes gens qui, désireux d'embrasser cette carrière, n'hésiteraient pas à choisir le Vicariat de Grouard pour champ de leurs activités.

\* \* \*

Interviewé, plus tard, par le représentant du « *Droit* », Mgr JOUSSARD a déclaré que le Vicariat de Grouard comprenait environ huit mille âmes et comptait une importante paroisse canadienne-française, Falher, située sur la Rivière la Paix.

La population de Falher est d'environ 1.800 âmes, composée en majeure partie de Canadiens-Français, venus s'établir dans l'Ouest Canadien. Il existe, dans ce village, un magnifique couvent de 100 pieds de long sur 50 de large et à quatre étages, dirigé par les Sœurs de Sainte-Croix. Il est, cependant, insuffisant, en ce moment.

Parlant de l'Ouest Canadien, Mgr JOUSSARD a déclaré que les récoltes y étaient de toute beauté et qu'il existait une région, s'étendant des Montagnes Rocheuses à Peace River, — soit sur une distance de 1.000 milles — dont les terres sont d'une fertilité étonnante. On y cultive

les fleurs et les légumes de toutes sortes, avec succès. On y fait même l'élevage des abeilles.

La Religion y est, également, établie sur des bases solides ; et les flots d'immigrants canadiens-français y va toujours grandissant.



## VI. — Incendie de l'École-Mission de Beauval.

### § I. — Récit de l'Incendie <sup>1</sup>.

Le Vicariat apostolique du Keewatin a, naguère, été l'objet d'une grande épreuve. Dans la nuit du 19 au 20 septembre dernier, le feu a consumé l'École indienne de Beauval, Sask., — à 250 milles au nord-est de Prince-Albert.

Avec l'école a été, également, consumée la chapelle de la Mission ; et, douleur suprême, une Religieuse et dix-neuf petits garçons y ont aussi perdu la vie.

Sa Grandeur Mgr Ovide CHARLEBOIS, le vaillant Vicaire Apostolique, arrivait d'une longue tournée dans ses Missions du Lac Winnipeg, lorsqu'il apprit le désastre de Beauval. « Il venait d'échapper par miracle, » raconte « *Le Patriote de l'Ouest* », « à l'épreuve de l'eau, qui avait failli l'engloutir là-bas, dans cette mer intérieure qu'est le Lac Winnipeg, et voici que l'épreuve du feu l'attendait sur un autre point de son Vicariat. »

Dans un télégramme, le R. P. Médéric ADAM, Supérieur du Scolasticat établi au Lac La Plonge et Principal de l'École incendiée, raconte ainsi comment le désastre s'est produit :

— « Le feu s'est déclaré, au centre de la bâtisse, à proximité des fournaies. Il s'est engouffré dans un

---

(1) Cfr. « *Les Cloches de Saint-Boniface* » (Archevêché, Saint-Boniface, Manitoba), xxvi<sup>e</sup> année, Num. 10 (Octobre 1927), pp. 235-237 : — *Incendie de l'École de Beauval, Sask.*

corridor, a envahi le dortoir des garçons et a fermé les issues sur l'extérieur. Les enfants cherchèrent à se sauver par l'escalier central ; ils furent arrêtés par les flammes. Tout le dortoir des garçons était en feu.

« Les grandes filles furent admirables par l'héroïsme qu'elles déployèrent pour sauver leurs plus jeunes compagnes. Le R. P. François GAGNON fut presque suffoqué. En un clin d'œil, tout l'édifice retentissait du pétilllement des flammes. Les fournaies avaient, cependant, été examinées trois jours auparavant.

« Sœur Léa et 19 garçons, de sept à douze ans, ont péri... Sous l'épreuve qui nous écrase, nous glorifions DIEU. »

La Rév. Sœur Supérieure découvrit, la première, la présence du feu. Elle donna, aussitôt, l'alarme et réveilla toutes ses compagnes. Sœur Léa, en charge des garçons, ne put traverser le dortoir, devenu un véritable brasier.

« Ceux qui connaissent l'École de Beauval », dit une communication au « *Patriote* », « peuvent à peine croire à la réalité d'une telle catastrophe. L'école, en effet, était munie d'extincteurs chimiques et d'une cloche d'alarme, et tous les étages avait leur échelle de sauvetage. Le dortoir, où se trouvaient les vingt victimes, avait une porte au centre, ouvrant par en dehors et donnant directement sur l'escalier de sauvetage. De plus, cet escalier était très familier aux petits garçons qui, durant l'été, s'en servaient de préférence à celui situé à l'intérieur. Enfin, une porte, située à l'autre bout du dortoir, pouvait facilement être ouverte ou enfoncée et permettre de se sauver par le dortoir des petites filles. Il a fallu que le feu se communiquât avec une rapidité effroyable, pour faire tant de victimes, ou bien qu'elles aient été suffoquées avant de se réveiller. »

La Rév. Sœur Léa Bellerose, dont la fin tragique a jeté le deuil dans l'âme de tous ceux qui l'ont connue, était à Beauval depuis 1917. Elle était originaire des environs de Saint-Albert, Alta. Parlant parfaitement le cris, elle était tenue en grande estime par les natifs,

qui l'avaient baptisée : « La Sœur qui parle cris. » Elle savait inspirer à ses chers petits l'amour de la prière, de l'ordre et de la propreté. Malgré ses occupations multiples, elle se prêtait, avec la plus grande bonne volonté, à la confection des habits ; elle excellait dans l'art de la couture. Son influence s'étendait bien en dehors de l'école. Jouissant de la confiance des Indiens, elle savait leur distribuer de bons conseils et même des admonitions qui, de sa part, étaient bien reçues. Sa perte est un deuil, non seulement pour sa communauté et pour l'école, mais pour toute la contrée.

Les ossements calcinés des vingt victimes ont été déposés dans deux cercueils. Le R. P. Supérieur de la Mission a chanté le service, dans l'aile non terminée de la Résidence des Pères. On en pousse actuellement la construction le plus vite possible ; car c'est là que les admirables Sœurs Grises passeront l'hiver.

Nous joignons nos vives sympathies au concert de celles qui sont venues de toutes parts à ceux qu'une grande épreuve vient de visiter, à S. G. Mgr CHARLEBOIS, aux Rév. Sœurs Grises de Montréal, aux Rév. Pères Oblats et aux parents des petites victimes.

## § II. — Lettre de l'Évêque.

Au sujet de l'incendie de Beauval, S. G. Mgr CHARLEBOIS a adressé à son frère, le R. P. Guillaume CHARLEBOIS, O. M. I., Maître des Novices à Ville La Salle, la lettre suivante, à la fois intime et remplie d'une profonde émotion.

*Le Pas, Manitoba, 21 septembre 1927.*

MON BIEN CHER FRÈRE,

Je suis revenu hier de la visite de nos lointaines Missions de Norway House et de Cross Lake ; l'absence a duré un mois. Le trajet a été très pénible. Nous avons failli périr, deux fois, sur le grand Lac Winnipeg. Je suis fatigué, épuisé.

Il est deux heures après minuit. Je me mets à écrire,

parce que je ne puis pas dormir. C'est que je suis encore sous le coup d'une terrible épreuve : notre grande École indienne de Beauval, Sask., a été la proie des flammes, la nuit dernière, à minuit. Rien du matériel n'a été sauvé. Un dortoir a été cerné par le feu ; une Religieuse, Sœur Grise de Montréal, Sœur Léa, et 19 petits garçons ont péri. Ces pertes de vie me crèvent le cœur. Je pleure, je pleure malgré moi. Très rarement, un malheur m'a aussi profondément affecté. Je baise volontiers la main du Bon DIEU qui m'éprouve ; mais la pauvre nature ne peut s'empêcher de ressentir le coup et de gémir. Priez et faites prier vos Novices pour nous et pour nos chers défunts.

La perte matérielle est très considérable : de cinquante à soixante mille piastres. Aucune assurance. Il est pratiquement impossible de faire assurer ces Missions éloignées, où les agents ne peuvent aller. — La Maison des Pères a pu être sauvée des flammes.

Votre frère affligé,

† Ovide CHARLEBOIS, *O. M. I.*

### § III. — Monseigneur au Scolasticat.

Mgr Ovide CHARLEBOIS, *O. M. I.*, notre Vicaire Apostolique, est venu nous faire visite, cet hiver. Cette visite fut tout un événement pour tout le district ; car nous ne pouvons le recevoir aussi souvent que nous le désirerions et que notre dévoué Vicaire Apostolique désirerait nous la faire. Le Pas, sa résidence, est, en effet, éloigné de quatre cent cinquante (450) milles d'ici ; et, pour arriver chez nous, il doit traverser tout le Diocèse de Prince-Albert.

Comme il nous avait fait sa visite régulière, l'été passé, nous ne comptions pas le voir, cet hiver. L'affreux malheur qui nous a frappés, au mois de septembre dernier, — où l'École indienne, annexe du Scolasticat, a brûlé, avec perte de dix-neuf (19) enfants et d'une Religieuse — a seul motivé cette visite-ci.



Il est venu prendre des mesures en vue de la reconstruction de cette école. Nous avions espéré que le Gouvernement Canadien se chargerait lui-même de cette construction, comme il le fait pour toutes les écoles de ce genre. Mais, pour divers prétextes, il refuse d'entreprendre cette reconstruction, avant un temps très éloigné et indéterminé, — ce qui équivaut à un refus.

Comme c'est la seule école indienne de cet immense district, nous allons donc être obligés de la reconstruire à nos frais, ainsi que nous l'avions fait pour la bâtisse qui a brûlé, car nous ne pouvons laisser ainsi tous nos Indiens privés d'instruction. Si nous ne pouvons prendre tous leurs enfants dans notre école, nous tâchons, du moins, d'en prendre assez pour que, une fois sortis de l'école, ils puissent former une élite, aidant le Missionnaire à répandre la civilisation chrétienne parmi leurs congénères.

Cette construction va coûter au moins 60 ou 70.000 dollars, — ce qui est une bien grosse somme pour les modiques ressources de notre pauvre Vicariat. Mais nous comptons sur l'aide de la Providence et sur les secours qu'il plaira à DIEU d'inspirer aux âmes charitables de nous donner.

Monseigneur a profité de sa visite pour faire une ordination parmi nos Scolastiques. Le dimanche, 19 février dernier, il a donné la première tonsure à quatre, les ordres mineurs à cinq et le sous-diaconat à un d'entre eux. Le mardi suivant, il a donné le diaconat à ce même Frère, avec dispense des interstices canoniques.

Ces ordinations ont attiré à Beauval toute la population des environs qui a pu s'y rendre à temps. Jusqu'en 1919, il n'y avait jamais eu d'ordination dans le pays. Et, depuis, vu le peu de sujets de notre Scolasticat, la plupart allaient se faire ordonner ailleurs. En 1926, cependant, il y avait eu une autre ordination. Mais, vu le peu de gens qui avaient pu y assister, cela n'avait fait que donner aux autres l'envie de prendre part à ces impressionnantes cérémonies. Celle-ci est, d'ailleurs, la plus nombreuse qui ait eu lieu ici, jusqu'à présent.

Aussi, ceux qui ont eu le bonheur d'y assister, s'en retournent-ils avec le désir de pouvoir y revenir, le plus souvent possible.

Espérons que ces belles cérémonies vont contribuer à susciter, parmi nos natifs, de nombreuses vocations sacerdotales. Comme autre annexe de notre Scolasticat, notre Vicaire apostolique a décidé d'établir un Juniorat pour indigènes. Nous n'avons pas encore de local pour cela, et, jusqu'ici, le nombre de nos Junioristes se réduit à trois. Mais, déjà, quelques enfants de dix à douze ans ont demandé à y être admis. Pour cela aussi, il faudrait des ressources, des professeurs et un local. Pour le tout, nous comptons encore sur la Providence et sur les âmes charitables...

Mgr CHARLEBOIS, arrivé ici le 15, repart pour le Pas, aujourd'hui, 22 février.

Jean PÉNARD, O. M. I.



## VII. — Le Jubilé d'un Missionnaire du Natal <sup>1</sup>.

### § I. — L'Homme et l'Oblat.

Dans les armées des grands de ce monde, le service aux colonies compte double. Il en est de même dans l'armée du Bon DIEU, aux pays de Missions, — pas pour la solde ni l'avancement, mais bien pour l'usure.

Voilà pourquoi, si, au Natal, il y avait un livre d'or, avec les noms des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée qui, depuis 1852, ont vécu assez longtemps pour célébrer leurs noces d'or sacerdotales, ce livre ne pourrait montrer que deux noms, — ceux de Mgr Charles JOLIVET et du Rév. Père Justin BARRET. Seuls, les vétérans se

---

(1) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée* » (75, rue de l'Assomption, Paris-XVI<sup>e</sup>), xxxii<sup>e</sup> année, Num. 11 (Novembre 1927), pp. 314-320 : — Natal, Sud-Afrique : *Les Noces d'Or d'un Missionnaire* (O. M. I.).

souviennent de ces deux jubilés. Il a été donné au Rév. Père François-Xavier ROUSSEAU d'ajouter son nom à cette courte liste, le 26 mai 1927.

Né, à Neuville (près d'Angers), le 9 juin 1852, et ordonné prêtre, à Laval, le 26 mai 1877, le Rév. Père ROUSSEAU fit son oblation perpétuelle, à Nancy, le 20 octobre 1879. Comme premier Supérieur du Juniorat de Heer en Hollande, il peut justement revendiquer le titre de Fondateur d'une des plus florissantes Provinces de la Congrégation, celle de l'Allemagne, et, en l'honneur de leur Grand'Père, tous les Junioristes de cette Province ont droit à une promenade.

Successivement professeur et directeur à Notre-Dame de Sion, Missionnaire dans la seconde Province de France, Chapelain de Montmartre, expulsé par un Gouvernement sectaire, il s'offrit spontanément, à l'âge de 50 ans, pour les Missions étrangères.

On dit qu'un vieil arbre ne se transplante pas. L'exception confirme la règle. A cinquante ans, il n'eut pas de peine à jeter de nouvelles racines dans le sol généreux, mais un peu chaud, de l'Afrique du Sud. Durban eut les prémices du ministère de notre vaillant Missionnaire. Il y fut chargé, par Sa Grandeur Mgr JOLIVET, des Catholiques Mauriciens de langue française, assez nombreux dans cette grande ville. Cela ne dura que six ans.

Le Rév. Père Jean-Marie QUINQUIS, Curé de Verulam, centre d'un district immense où les Mauriciens sont au nombre de 800, se voyant débordé par le travail, demanda du renfort ; et Sa Grandeur Mgr Henri DELALLE, successeur de Mgr JOLIVET, lui donna comme vicaire le bon Père ROUSSEAU. Le voilà, enfin, maintenant fixé pour... toujours.

Éclata la grande Guerre. Les Religieux, naguère expulsés par une patrie ingrate, n'hésitèrent pas à voler à son secours, au moment du danger. Le Natal ne resta pas en arrière. Neuf Pères Oblats répondirent à l'appel et, parmi eux, le Rév. Père QUINQUIS. Il laissa son confrère seul, et, cela, pendant cinq ans. Heureusement, l'immense majorité de la Paroisse de Verulam se compose

de Mauriciens parlant français, et ainsi le ministère des âmes n'eut pas trop à souffrir.

Mais les fournisseurs de denrées et autres ne connaissant que l'anglais, le problème se posa : Comment les aborder ? Car, enfin, il faut vivre ! Le Père ROUSSEAU trouva un moyen très simple pour réduire au minimum ses relations anglaises. Il résolut de vivre de pain et de fromage. Son vocabulaire anglais était donc réduit à deux mots : *bread, cheese*. Monseigneur dut intervenir et, par obéissance, le brave Père consentit à prendre un repas par jour.

Le Rév. Père QUINQUIS rentra au Natal en 1919. Plus de soucis, plus de responsabilités ! Jamais amitié et estime mutuelles n'ont uni deux âmes plus étroitement.

Les années s'écoulèrent vite et doucement. Depuis longtemps, le Père QUINQUIS *caressait* l'espoir de célébrer, un jour, les noces d'or de son compagnon ; et, quand celui-ci semblait quelquefois faiblir, il le remontrait par ses aimables boutades :

— « Voyons, l'ancien, il ne faut pas s'en faire ; tous les Pères de Natal tiennent à célébrer vos noces d'or ; n'allez pas faire faux bond, au dernier moment. »

Et, de fait, il tint bon ; et le grand jour arriva.

## § II. — Les Noces d'Or.

Le 26 mai, cinquantième anniversaire de l'ordination du R. P. ROUSSEAU, coïncidait, cette année, avec la fête de l'Ascension. De là double difficulté : les Pères du Vicariat étaient retenus dans leurs Missions et, d'un autre côté, les usines sucrières (dans lesquelles travaillent la plupart des Paroissiens de Verulam) ne chômant pas, il eût été impossible aux Catholiques de venir assister à la fête. Le R. P. QUINQUIS se vit donc obligé de remettre la solennité au dimanche suivant pour la paroisse et au mercredi, 1<sup>er</sup> juin, pour les Confrères du vénérable Jubilaire. Pour les deux jours, Messe chantée, avec diacre et sous-diacre.

Tous ceux qui connaissaient le Père ROUSSEAU savent

aussi de quelle voix extraordinaire il est doué. Il raconte lui-même qu'un jour un professeur du Conservatoire, à Paris, lui avait déclaré qu'il avait 8.000 francs dans la gorge, et le Père de répondre :

— « Quel dommage que je ne puisse pas les expectorer ! »

Or donc, un espiègle, connaissant ce côté faible du bon Père, lui offrit d'aller passer une journée à Verulam, afin de lui donner quelques répétitions.

— « Me donner des répétitions, des répétitions à moi ? Mais, mon petit, tu n'y penses pas ! Sache donc que j'ai chanté pas mal de Messes en cinquante ans. Aussi ce n'est ni la *Préface* ni le *Pater* qui me font peur, mais bien le diacre et le sous-diacre ; car j'avoue n'avoir jamais pontifié aussi solennellement et, ma foi, ces deux acolytes m'inspirent une certaine crainte. »

Disons-le, tout de suite : les deux Messes furent un succès, et les diacre et sous-diacre se sont également montrés très accommodants et n'ont donné au célébrant aucun désagrément.

Toute fête qui se respecte doit avoir ses premières Vêpres. Mount-Edgcombe et Ottawa, deux quartiers où tout le monde parle français, revendiquèrent le droit de les célébrer. Soit dit en passant, les Pères de Verulam ont 10 chapelles à desservir.

Ottawa, surtout, s'est distingué. A 7 heures  $\frac{1}{2}$  du soir, une auto vint chercher le Jubilaire au presbytère. Après les compliments d'usage, en un discours moitié créole et moitié français, on lui offrit un présent magnifique ; puis concert en plein air, avec gâteaux, bonbons, etc., et le thé traditionnel. Il y avait même ce qu'on appelle dans le pays du *French cream* ou encore du *Tiger's milk*. On dit que c'est excellent dans le café, mais on le prend de préférence dans les petits verres, sans danger de manquer à la sobriété.

La cérémonie touchait à sa fin, lorsque, tout à coup, six solides gaillards empoignent le Jubilaire. Celui-ci a beau protester, gesticuler, appeler au secours ; nos six paires de bras l'enlèvent et le portent en triomphe, au chant de la *Marseillaise*.



Heureusement pour le triomphateur, — j'allais dire : le martyr — le trajet ne fut pas long : sinon, DIEU sait ce qui aurait pu arriver...

Le lendemain, à Verulam, église et presbytère avaient revêtu leurs parures de grandissime fête. Depuis les fondations jusqu'au sommet du clocher, l'élégante tour n'était qu'une masse multicolore. De même à l'intérieur de l'église et au presbytère : guirlandes, oriflammes et drapeaux, partout.

Bien avant l'heure fixée pour la grand'Messe, les fidèles débouchent de tous côtés. Plusieurs avaient même parcouru 60 et 80 kilomètres ; et l'on pouvait compter, alignée devant l'église, une multitude innombrable de véhicules de tout âge et de toute sorte.

A 9 heures précises, les trois cloches lancent leur joyeux carillon dans l'air pur de l'hiver sud-africain. Les enfants de chœur, en soutanelle rouge et surplis, précédés de la croix et des bannières, suivis de toute la population, se rendent au presbytère, au-devant du vénéré Jubilaire, déjà revêtu des ornements sacrés. Il a pour diacre et sous-diacre les Rév. Pères Louis ROUSSEAU et Alain TANGUY. Les plus honorables de la paroisse ont été choisis pour porter le dais. L'église est archicomble, beaucoup de monde doit rester dehors, comme aux jours des pardons en Bretagne.

La piété, le recueillement, une sainte joie sur ces figures de Mauriciens qui, avec la langue maternelle, ont conservé l'amour et le respect de notre sainte Religion. La chorale de Mount Edgecombe, sous la direction de Mr. Rault, un de nos savants du Natal, exécute, avec beaucoup d'ensemble, la *Messe Royale* de Dumont.

Avec une délicatesse charmante, le Père QUINQUIS avait choisi, comme prédicateur du jour, le grand apôtre de la Petite Thérèse au Sud Africain, le Rév. Père Albert HANON — dont, trente et un ans auparavant, le Jubilaire avait prêché, à Angers, le sermon de prise d'habit. Dans un langage élevé, vibrant d'émotion, le Père chanta la grandeur, la sainteté et la sublimité du sacerdoce. Puis il montra comment, pendant cinquante ans, le



Père François-Xavier ROUSSEAU — en tout, partout et toujours — a été à la hauteur de sa vocation. L'auditoire était conquis et, au sortir de l'église, le Père QUINQUIS pouvait entendre des réflexions comme celle-ci : — « Après un tel sermon, j'aurai un plus grand respect, une plus grande vénération pour nos prêtres. »

*Mercredi 1<sup>er</sup> juin.* — Même programme que le dimanche, un peu moins de monde à l'église, mais beaucoup plus de solennité. Les enfants fréquentant l'école du Gouvernement avaient obtenu un demi-congé et s'étaient joints à la foule. Avant la Messe, on se rendit en procession au presbytère ; mais, cette fois, quatre vénérables vieillards étaient désignés pour porter le dais. Le chiffre des années de cette vieille garde, ajouté à l'âge du Jubilaire, s'élevait à 387 ans.

Le cortège se composait de Sa Grandeur Mgr Henri DELALLE, notre vénéré Vicaire Apostolique, Monseigneur Kolbe, de Capetown, et 23 Pères Oblats, venus de tous les coins du Vicariat ; quelques-uns, comme le jeune et vaillant Père René LE VOGUER, n'avaient pas reculé devant un voyage de 300 kilomètres et autant pour le retour. Les Rév. Pères Auguste CHAUVIN et Louis ROUSSEAU, compatriotes du Jubilaire, faisaient diacre et sous-diacre. Monseigneur était assisté des Rév. Pères Louis MATHIEU et William MURRAY, deux vétérans qui, eux aussi, auront bientôt les honneurs du Livre d'Or.

Un chœur de 20 Religieuses Dominicaines d'Oakford rendait, avec âme, une Messe à quatre voix. Après l'évangile, Sa Grandeur se présenta devant la foule recueillie et — s'inspirant du texte *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea* — montra ce que devaient être et ce qu'ont été en réalité les journées du Religieux, du Prêtre et du Missionnaire, chez le Rév. Père François-Xavier ROUSSEAU :

— Journées de sanctification personnelle par la méditation, la prière et, surtout, la célébration de la Sainte Messe.

Journées de travail obscur, de préparation, dans l'humble cellule.

Journées de fatigue, pendant les nombreuses missions prêchées en France, visites à domicile, heures interminables au confes-

sionnal, qui se prolongèrent, une fois, trois jours et trois nuits sans désespérer : un record !

Journées de triomphe, quand, après un dur labeur, le Missionnaire pouvait présenter, au Maître du Champ, de lourdes gerbes d'âmes.

Journées de calvaire, par l'expulsion, suivie de l'exil volontaire dans un pays inconnu.

De ces journées-là, le vénérable Jubilaire compte près de 18.000, et de chacune nous pouvons dire, en toute vérité : *Hæc dies quam fecit Dominus...*

Le *Te Deum*, chanté par la foule, clôtura la fête spirituelle.

Un déjeuner intime réunit au presbytère, autour du Jubilaire, Monseigneur et tous les Pères. Le menu, offert par les paroissiens, fut fort apprécié.

Puis, vient l'heure des *toasts*. Sa Grandeur ouvre le feu. A nouveau, elle célèbre les vertus du Jubilaire, les agrémentant de détails intimes et parfois hilarants, dont fourmille la vie du R. P. ROUSSEAU, — surtout, depuis son arrivée en Afrique. Monseigneur n'oublie pas le compagnon du héros de la fête, l'aimable Père QUINQUIS, et proclame que la petite Communauté de Verulam fait, depuis vingt ans, l'admiration et l'édification du Vicariat.

Le R. P. LÉON SORMANY, de retour de Port Elizabeth (Colonie du Cap), apporte les félicitations et la bénédiction de Sa Grandeur Mgr Hughes McSHERRY, vieil ami des Oblats.

Mais, ce qui mit le comble à tous les vœux, ce fut la Bénédiction du Saint-Père pour le Jubilaire.

Enfin, la parole est donnée au R. P. Augustin IENN, un Alsacien de vieille souche, dont le Père ROUSSEAU fut, en 1885, le premier professeur de français.

### § III. — « Toast » de Jubilé.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Grâce à l'absence du R. P. Victor HECHT, dont vous avez été le Supérieur au Juniorat de Heer, il y a de cela 45 ans, je suis, parmi les Pères réunis aujourd'hui, celui qui vous connaît de plus longue date.

C'était en 1885, dans votre modeste cellule de Notre-Dame de Sion. Vous enseigniez à trois jeunes Alsaciens-Lorrains, non pas *Rosa*, la rose, mais *Die Rose*, la rose, *Der Mond*, la lune... ; et vous vous efforiez de leur inculquer les premiers éléments de la belle langue française. C'étaient le R. P. Ernest IENN, depuis 29 ans Missionnaire sous le soleil tropical de Ceylan, et le Rév. Père Jean-Pierre PENNERATH, depuis 28 ans au Basutoland. Le troisième, vous l'avez retrouvé au Natal, et, aujourd'hui, c'est lui qui vous répond encore : « Présent ! »

Déjà, en ce temps-là, vous vous plaigniez de vos jambes, de vos yeux et de bien d'autres choses. Cela ne vous a pas empêché d'arriver à vos noces d'or sacerdotales. Donc l'homme ne vit pas seulement par les jambes, les yeux, mais bien par le cœur, — et le Bon DIEU vous l'a donné bien grand, sachant aimer et se faire aimer. Aujourd'hui, de nombreux confrères vous entourent et sont venus des extrémités du Vicariat, parce que vous les aimez et, surtout, parce qu'ils vous aiment, — vous avez su faire un si noble usage de votre cœur ! C'est une première récompense.

Mais l'usage que vous avez fait de votre cœur vous servira, surtout, de l'autre côté. Car, mon Révérend et bien cher Père, il ne faut pas vous faire illusion : malgré la sincérité de nos vœux (*Ad multos annos*), il vous faudra bien, un jour, frapper à la porte du Paradis. Je m'imaginais la scène qui se passera alors...

Il y a foule, comme toujours. Saint Pierre est surmené ; il est même, un peu, de mauvaise humeur. Le tour du Père ROUSSEAU arrive. Péniblement, s'accrochant partout, il s'avance. Saint Pierre, en le voyant, se dit :

— « En voilà un qui n'est pas ordinaire : il a dû s'égarer par ici. Voyons, cependant. »

Et l'interrogatoire va commencer. Saint Pierre, d'abord quelque peu bourru, s'adoucit à la vue de la confusion du malheureux.

— « Ne te trouble pas ainsi, mon brave : je te demande tes titres au ciel, — ton histoire, quoi ! »

— « Mon bon Saint Pierre, mon histoire est bien sim-

ple ; elle a même quelques petites ressemblances avec la vôtre. Comme vous, je suis né près de l'eau, — peut-être même sur l'eau, puisque mon père avait un bateau-lavoir. Comme vous, dans ma jeunesse, j'ai beaucoup aimé la pêche. Comme vous, un jour, j'ai entendu l'appel du Maître, m'invitant à me faire pêcheur d'hommes ; et j'y ai répondu de suite. Comme vous encore, j'ai commencé par me mettre bien avec la Mère du Maître, en m'enrôlant sous sa bannière immaculée. Devenu prêtre, j'ai fait de mon mieux pour prendre beaucoup d'âmes. Et, si je n'ai pas été crucifié comme vous, ce n'est pas de ma faute ; il paraît que ce n'est plus la mode en France. Par contre, j'ai dû m'exiler, à l'âge de 50 ans, et l'obéissance m'a enseveli dans un coin obscur de l'Afrique du Sud. Là encore, j'ai fait de mon petit mieux pour sauver des âmes. C'est tout, mon bon Saint Pierre. »

— « Un peu commune, ton histoire. Ces braves Missionnaires, en arrivant ici, répètent tous : « J'ai fait de mon petit mieux pour sauver des âmes ». Cependant, ton histoire a un petit cachet de famille qui me plaît. Aussi voudrais-je te *pousser* un peu plus haut que les autres, mais il me faut un motif. Voyons, réfléchis un peu : n'as-tu rien qui sorte un peu du commun ? »

— « Oh, pour ça, mon bon Saint Pierre, j'en ai *plenty* (beaucoup). Tout, chez moi, sort du commun. Ainsi le Bon DIEU m'a donné des jambes qui n'ont jamais rien valu, deux yeux que je n'ai jamais pu mettre d'accord, une tête et, surtout, une voix... Jugez-en par vous-même... »

— « Assez, malheureux ! J'avais appris, en effet, que, sur terre, tu avais une voix de stentor ; les échos m'en sont même parvenus jusqu'ici... Jambes, yeux, tête n'entrent pas en ligne de compte par ici ; mais la voix, c'est une autre affaire, car, au Ciel, tout le monde doit chanter l'hymne éternel. Personne n'en est dispensé, et ta voix... Faudra pas te laisser aller, à cause de la voûte, mais chanter à la sourdine, à la toute petite sourdine, et ça pourra passer. Décidément, tu me plais : encore une fois, je voudrais te *pousser*, mais il me faut un motif. Cherche encore... »

— « Il y a encore le cœur, mon bon Saint Pierre. »

— « Bon ! Voilà le cœur, maintenant ! Voyons, ton cœur ! »

— « Quand, un jour, le Bon Maître a daigné apparaître à une de ses servantes, Il lui a montré son Divin Cœur, en disant : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ». A la suite du Seigneur, j'ai toujours cru que le cœur a été donné à l'homme pour aimer... Aussi ai-je étudié le chapitre du grand Saint Paul sur la charité et la doctrine de Saint Jean, l'Apôtre de l'Amour. Avec Saint Paul, je n'ai jamais voulu offenser les plus faibles que moi, je ne me suis jamais posé en correcteur des prétendus torts de mes frères. Si, quelquefois, j'ai corrigé, gourmandé, c'était du haut de la chaire de vérité ou au saint tribunal de la Pénitence. Et encore l'ai-je fait, avec Saint Paul, *in omni patientia et doctrina*, et je crois pouvoir ajouter *in omni caritate*. Je n'ai jamais causé, volontairement, de la peine à personne, et j'ai toujours cherché à faire des heureux autour de moi. En un mot, comme Saint Jean, j'ai tâché d'aimer simplement, bonnement, largement, comme doivent aimer les petits enfants du Bon DIEU. »

Saint Pierre, les deux mains tendues :

— « Ah, mon cher ami, ton affaire est bonne, très bonne : voilà de quoi te *pousser*... Il fallait commencer par là... Mais j'y suis ! Tu es l'Oblat de MARIE Immaculée, François-Xavier ROUSSEAU de Verulam ! Mon ami Jean l'Apôtre m'avait averti de ta prochaine arrivée ; il m'a même donné ton signalement. Comment ai-je pu me tromper à ce point ? Pas moyen, pourtant, de te confondre avec un autre. Mon cher ami, être portier du Ciel, ce n'est pas une sinécure : que de soucis, que d'ennuis ! Mais tu vas voir comment je vais te *pousser*... Holà ! l'Ange de garde !... Conduis-moi ce vaillant dans la septième enceinte, et ne le quitte pas avant de l'avoir mis entre les mains de Saint Jean. »

L'ange hésite :

— « Dans la septième enceinte ! Y pensez-vous, Saint Pierre ? Il y a sept postes, le long du chemin, et jamais les sentinelles ne me laisseront passer. »



— « Pas d'objections, s'il te plaît. On est averti. A chaque poste, tu n'as qu'à crier : « Le Père ROUSSEAU, de Verulam ! » Et toutes les barrières tomberont... Marche !... Eh ! mon ami, encore un mot : Ne dis pas à Jean que je t'ai tenu sur la sellette si longtemps, — il m'en voudrait bien sûr ! ... »



## VIII. — Sa Majesté le Roi du Basutoland <sup>1</sup>.

On a beaucoup écrit sur la conversion merveilleuse du Roi du Basutoland. Ce roi, très connu en ce pays de l'Afrique à cause de sa grande foi, se nomme *Sa Majesté Nathanael Griffith Lerotholi Moshuesh*. Il y a, au Sud Africain, plusieurs tribus de race noire ; mais dans aucune DIEU n'a manifesté des merveilles de conversions comme dans celle des Basutos.

### § I. — Conversion de Griffith.

Il est bien difficile, à ceux qui ont été élevés dans un milieu chrétien, de se faire une idée des obstacles qui se dressent devant ces païens de race noire qui veulent se convertir à la vraie Religion. Il leur faut, d'abord, renoncer à ce paganisme dans lequel ils sont nés et dans lequel ils vivent ; il faut qu'ils dominent leurs passions grossières et surmontent les préjugés de toute sorte dont ils sont imbus ; il leur faut vaincre la pression constante de l'élément protestant, qui a travaillé, de tout temps, à pervertir le sens moral de ces esprits, trop crédules en tout ce qui regarde la religion.

S'il en est ainsi de toute conversion, combien il dut être difficile et même pénible au Roi Griffith de renoncer à tout ce paganisme, pour se faire le disciple de JÉSUS-

---

(1) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée* », XXXIII<sup>e</sup> année, Num. 2 (Février 1928), pp. 46-51 : — BASUTOLAND, SUD-AFRIQUE : *Sa Majesté le Roi !*



Christ ! A ce moment-là, Griffith était en possession d'une fortune considérable ; il avait épousé quatorze femmes ; il exerçait une autorité absolue dans son district et pouvait, sans encourir la haine de ses sujets, se livrer aux passions les plus brutales, — et c'est ce qu'il faisait.

Eh bien, c'est le Sacré Cœur de Jésus qui, par son amour infini, tira cette âme de ce milieu de perdition et de vices, pour la transformer en vrai temple de sainteté. Le Roi lui-même l'a avoué, en disant qu'avant sa conversion le Sacré Cœur de Jésus s'était, plusieurs fois, dévoilé à lui, dans des rêves assez fréquents, semblant le supplier de laisser de côté les plaisirs mauvais pour se donner à Lui. Ce fut, dans les débuts, une lutte très rude dans le cœur de cet homme qui n'avait jamais su mettre un frein à la fureur de ses passions ; mais le Sacré Cœur de Jésus triompha, finalement, de tout, et notre chef se convertit à la vraie Religion. C'était au mois d'octobre 1910.

En reconnaissance de cette grâce prodigieuse, il voulut que l'église, bâtie près de sa résidence, fût dédiée au Sacré Cœur de Jésus et que sa maison, où l'on ne voyait aucun emblème religieux, devînt, dès lors, comme un musée rempli d'images religieuses, avec le Sacré-Cœur à la place d'honneur.

Le Missionnaire, tout d'abord, ne crut pas beaucoup à cette conversion, aussi soudaine qu'extraordinaire ; mais, dans la suite, tous les doutes se dissipèrent, à la vue de la conduite irréprochable du nouveau converti, qui avait renoncé à tout, en un seul jour. Il avait alors 40 ans. Dès ce moment, il commença à vivre d'une vie chrétienne exemplaire, pleine de fidélité au service de notre Souverain Maître. L'étude du catéchisme, l'assistance aux réunions des catéchumènes toutes les semaines, mais, surtout, sa présence à la Sainte Messe tous les dimanches, tous ses efforts, en un mot, le transformèrent, vite, en un homme nouveau. Et, comme ses progrès parurent incessants, il fut admis, deux ans après, à recevoir le saint Baptême. C'était au mois d'octobre 1912.

## § II. — **Grand-Chef du Basutoland.**

Le bienfait de si nombreuses grâces ne fut pas restreint à son âme, uniquement : notre roi travailla, avec ardeur, à gagner d'autres âmes au Cœur de JÉSUS, — il devint son apôtre. Il commença par convertir ses plus proches, comme son épouse et ses nombreux enfants. Ces derniers furent, aussitôt, envoyés aux écoles catholiques, baptisés et élevés là, pendant plusieurs années, sous la direction de maîtres dévoués, qui leur firent abandonner, de bonne heure, les coutumes païennes de leurs ancêtres. Outre les membres de sa famille, notre roi déploya tout son zèle à gagner des âmes dans son entourage, si bien que l'on vit bientôt bon nombre de chefs et de descendants de chefs devenir catholiques, — entraînés à cela plutôt par ses bons exemples que poussés par le désir naturel de plaire au roi, tout comme on pourrait le supposer.

Après la mort de Letsie II, Griffith Lerotholi devenait, le 11 avril 1913, Chef suprême et Roi du Basutoland, cinquième successeur direct de la lignée royale, dont le premier membre se nommait Moshuesh, fondateur de la Nation des Basutos.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, le Roi Griffith a su toujours édifier ses sujets par l'ardeur de sa foi, par ses actes de renoncement, malgré les railleries sarcastiques des protestants qui l'entourent et les moqueries des païens plus ignorants que méchants. Il est difficile d'énumérer ici tous les actes de vertu que s'est imposés notre roi très chrétien. Qu'on me permette de dire seulement que Griffith assiste à la Sainte Messe au moins deux fois par semaine et qu'il y reçoit toujours la Sainte Communion. De plus, tout le monde peut le voir, tous les dimanches, agenouillé à son prie-Dieu, suivant, dévotement et presque toujours à genoux, toutes les parties du Saint Sacrifice. Bien que la Messe soit assez tardive parfois, il y recevra, sans jamais y manquer, la Sainte Communion.

Tous les vendredis, mais surtout le premier Vendredi

du mois, en reconnaissance de sa conversion miraculeuse, il viendra prendre part à tous les exercices qui se feront à l'église ce jour-là et, ce, en dépit du mauvais temps qui, parfois, pourrait l'en dispenser.

Aux fêtes d'adoration générale du Saint Sacrement, — que ce soit le Jeudi Saint, la Fête-Dieu ou la fête du Sacré Cœur — notre Roi, revêtu pour ces circonstances de ses plus beaux atours, lira toujours, d'une voix émue et posée, l'amende honorable au Sacré Cœur de Jésus.

Un détail ici, en passant, qui montrera l'énergie de sa volonté et son zèle pour la Religion. Griffith, qui ne savait ni lire ni écrire, — ayant refusé, étant jeune, de fréquenter les écoles — s'assujettit, à quarante ans, à apprendre à lire et, cela, sans aucun professeur, dans le but unique d'apprendre son catéchisme, les prières en usage et tout ce qui concerne la Religion. Il a si bien appris qu'il sait par cœur presque tout son livre de prières.

Un jour, il me pria de le visiter, car il était malade, et me demanda de bien vouloir lui apporter la Sainte Communion. Quel ne fut pas mon étonnement, quand je pris mon livre pour lire les prières de l'action de grâces, de l'entendre réciter, en même temps que moi, ce que je lisais. Il avoua savoir par cœur une foule de prières, à force de les lire dans son livre tous les jours.

Notre Roi n'est jamais seul, lorsqu'il se rend à l'église ou dans son oratoire privé : il a avec lui son épouse, la Reine Veronica, fervente chrétienne elle aussi.

Un autre détail, qui paraîtra à plus d'un incroyable mais, cependant, absolument vrai. Lors de sa conversion, en 1910, Griffith — qui n'avait aucune notion de la Religion, poussé néanmoins par une grâce extraordinaire, suite de sa conversion — conçut le dessein héroïque de se lever toutes les nuits, à une heure fixe, pour faire une longue prière, en compagnie de la Reine. Après m'être très bien informé, j'appris que ces deux nouveaux convertis d'hier récitaient, en commun, soit le chapelet, soit d'autres prières, mais surtout qu'ils avaient une prédilection pour

les prières du Chemin de la Croix. Ces prières, ils les récitaient, à genoux, devant un petit autel garni d'images religieuses ; une fois leur prière terminée, ils se retiraient, de nouveau, pour un second et court repos. Un jour — c'est le Roi lui-même qui me l'a raconté — qu'il hésitait à se lever, afin de faire la prière habituelle, il sentit, soudainement, le lit fortement secoué par une force invisible, ce qui le remplit de frayeur. Après quelques moments de réflexion, il se dit à lui-même :

— « Le démon, je le sens, veut me tenter, par ses manières insinuantes, pour me faire manquer à la résolution que j'avais bien prise ; mais le Bon DIEU, à qui j'ai fait cette promesse, vient de me rappeler au devoir. »

Après cet incident, notre Roi ne fut que plus fidèle et plus exact à accomplir sa promesse. Cette résolution, il la garda sept ans, jusqu'à l'année 1919. A cette époque, Griffith fut pris d'une maladie assez longue et, conséquemment, le médecin lui ordonna de suspendre ses prières nocturnes, cause de trop grandes fatigues.

### § III. — Charité du Grand-Chef.

Cherchant sans cesse à imiter son divin modèle, le Cœur de Jésus, Griffith est devenu un homme doux, bon, généreux, compatissant aux misères du prochain. Ainsi, on verra assez souvent à ses côtés, outre les gens d'affaire, un bon nombre de pauvres gens, hommes et femmes, — personnes abandonnées, le plus souvent — qui viennent chercher un refuge, sûr et durable, auprès du Roi, qu'ils savent bon parce que catholique. Lui les reçoit paternellement et s'occupe de leur faire donner nourriture et vêtements. Que de fois j'ai rencontré en chemin des vieillards, des veuves avec tous leurs enfants, qui m'ont dit aller chez le Roi pour demander, soit de la nourriture, soit des habits.

Ils sont rares, — on peut le dire — les gens du monde qui font la charité d'une manière si désintéressée ; mais il faut le croire, Griffith a puisé cette bonté dans le Cœur de Jésus, qu'il s'efforce d'imiter.

#### § IV. — L'Oratoire de Griffith.

Dans sa nouvelle maison, qu'il fit construire en 1915, sa piété lui a fait aménager une petite chambre, de trois mètres de longueur sur deux de largeur, tout à côté de sa chambre à coucher. Cet appartement un peu retiré, que beaucoup ne connaîtront jamais et où n'entre presque personne d'étranger, s'appelle l'oratoire. Il n'y a guère que les visiteurs de marque — comme les Évêques, les Prêtres, les Religieuses — qui seront introduits dans la chapelle, pour y faire une courte prière et y admirer, ensuite, les vraies richesses qui y sont étalées.

Au mur, en haut, sont suspendus de grands cadres : ce sont des images religieuses, au nombre de neuf. Ensuite, un tapis, aux riches couleurs orientales, couvre la plus grande partie de la chambre, où sont épinglés un grand nombre de souvenirs, provenant des amis du Roi ou envoyés par des visiteurs qui ont remarqué son goût plutôt raffiné pour les objets religieux. Sur l'autel, on remarque une riche statue du Sacré Cœur de Jésus, achetée par lui-même à Londres, lors de son voyage en 1919, et une statue du Roi Saint Louis, en bronze, don de S. G. Mgr Augustin DONTENWILL, Supérieur Général des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée.

Un peu en avant, près de l'autel, se trouvent deux prie-Dieu, où le Roi et la Reine s'agenouillent, soir et matin, pour leurs prières d'usage.

Pour avoir une idée de la foi admirable de ces deux personnages, il faudrait se rendre compte de la manière dont ils prient : c'est d'une voix bien timbrée et sonore qu'ils prononcent et articulent toutes les paroles. Tous le savent, et personne n'oserait déranger le Roi et la Reine, à l'heure de leurs prières.

#### § V. — Mission de Saint-Louis.

Avant que la Mission de Saint-Louis, maintenant voisine de la résidence royale, fût bâtie et son église



ouverte au culte, le Roi et toute sa famille devaient entreprendre, tous les dimanches, un voyage de 15 kilomètres, pour venir assister à la Sainte Messe à la Mission de Massabielle. Pour arriver à son but, il acheta voitures et chevaux, en nombre suffisant pour toute sa famille. Malgré la longue distance à parcourir et, quelquefois, le mauvais temps, tous ceux de sa famille qui étaient catholiques comme lui se confessaient et recevaient la Sainte Communion. Ce genre de vie dura deux années, jusqu'au 25 avril 1915, jour fixé pour l'ouverture de l'Église de Saint-Louis.

Ce jour du 25 avril, fête de la bénédiction de l'Église du Roi, restera à jamais mémorable dans l'esprit du peuple comme dans l'histoire du pays. Il fut quasi impossible d'évaluer la foule de gens qui, de tous les côtés du pays, vint prendre part à ces fêtes, qui durèrent trois jours ; ce fut, autrement dit, une fête nationale. Au point de vue religieux, rien ne laissa à désirer : Mgr le Vicaire Apostolique, entouré d'un nombreux clergé, chanta une Messe pontificale.

On doit se demander, et avec raison, d'où pouvait provenir la nourriture pour une foule semblable. Le Roi pourvut, et même largement, aux besoins de la circonstance : 50 bœufs et plus de 300 moutons furent occis, et on distribua plus de cent sacs de farine et 20 sacs de sucre.

Le temps fut magnifique, et la fête eut un réel succès. Dans la plaine qui s'étend en face de la Mission, on pouvait voir, le soir, des centaines de feux, où chaque groupe cuisait le repas. Le tout se terminait, enfin, par d'interminables concerts, — comme c'est la coutume, chez les Basutos, aux jours de réjouissances.

## § VI. — Protestants contre Catholiques.

Avant de terminer ces lignes, je me reprocherais vivement de passer sous silence ce que j'appellerai l'esprit combatif avec lequel les Protestants n'ont pas agréé cette conquête du Roi par l'Église Catholique. La lutte



acharnée que ces derniers engagèrent contre lui, après son adhésion à l'Église Romaine, — lutte qui persiste encore — jette un nouveau reflet de gloire sur sa vie, déjà si extraordinaire, de vertus et de piété.

Les Protestants, en effet, — qui se disent être les pionniers de toute religion et civilisation au Basutoland, pour y être arrivés 30 ans avant nous — n'ont jamais pu comprendre le fait de cette conversion, qu'ils attribuent aux « sorcelleries » des Romains. La raison principale de tout cela, c'est que Griffith fut protestant, avant sa réelle conversion, et que, depuis, son abjuration ne leur a jamais été agréable. C'est pourquoi aussi, à maintes reprises, ils ont essayé de le rappeler dans leur temple ; mais, autant de fois, ils ont été impuissants à exercer quelque influence sur lui.

Ils imaginèrent, tout d'abord, le puissant stratagème que voici. Ils lui suggérèrent la pensée que, comme grand chef du pays, il devait consentir à recevoir chez lui, dans son village, les Protestants, certains dimanches, et à accepter leur prière, avec les chants accoutumés. Or, le Roi, qui connaissait bien leur fourberie, répondit en ces termes :

— « Messieurs, je vous suis reconnaissant de votre aimable attention ; mais — je le regrette beaucoup — je ne puis vous recevoir, le dimanche, ayant mes devoirs de religion à remplir dans mon église. Seulement, si vous désirez me visiter, je vous recevrai, un jour de semaine. »

La leçon fut bonne et, surtout, bien comprise...

C'est la coutume, au Basutoland, au temps de la sécheresse, de faire des prières publiques pour la pluie, — prières commandées, officiellement, par le chef de la nation, dans toutes les églises du pays. Or, les Protestants s'avisèrent, au début, d'inviter Griffith à aller dans leur temple pour ces prières, prétextant que leur église était l'Église nationale du Basutoland.

Le Roi répondit ainsi :

— « Si vous avez le pouvoir de célébrer la Messe, comme les prêtres romains, la faculté de remettre les

péchés et de donner la Sainte Communion, j'accepterai votre invitation. »

On devine leur réponse et la conduite de notre Roi catholique.

Camille VALAT, O. M. I.



## IX. — Mgr Arthur Hinsley en Afrique Méridionale <sup>1</sup>.

Son Excellence Monseigneur Arthur Hinsley, Évêque titulaire de Sébastopolis et Visiteur Apostolique des Écoles catholiques de l'Afrique Britannique, a complété la première étape de son voyage — que l'on calcule devoir fournir un parcours total de 20.000 milles.

Cette première étape a été d'environ 3.000 milles, dont les deux tiers ont été parcourus en chemin de fer et le reste en automobile. Les territoires traversés jusqu'ici comprennent quelques-unes des régions les mieux développées de l'Afrique Méridionale — lesquelles n'ont été visitées, officieusement, que dans le but d'y trouver d'utiles renseignements.

Son Excellence a ainsi parcouru la Province du Cap, l'ancien État Libre d'Orange, le Basutoland, le Natal, le Swaziland et le Transvaal. De ces contrées, le Basutoland et le Swaziland étaient compris dans son itinéraire. Il va, maintenant, poursuivre cet itinéraire, en poussant vers le nord, à travers l'Afrique Orientale, de façon à achever sa tâche, pour l'année courante, par la visite du Soudan Anglo-Égyptien. Il espère terminer sa mission par l'Afrique Occidentale, en 1929.

Après avoir achevé la première étape de son long

---

(1) D'après un *Rapport* de l'Agence « Fides », communiqué par le R. P. LÉON SORMANY, de Durban, nommé, par Mgr le Délégué Apostolique, correspondant officiel de cette Agence pour l'Afrique Méridionale.

voyage, Mgr Hinsley a déclaré — à l'occasion d'une *interview* qu'il accorda au représentant de l'Agence *Fides* à Durban — qu'il était absolument enthousiasmé par la vue des progrès faits, en Afrique Méridionale, au point de vue de la civilisation générale et, en particulier, au point de vue de l'influence de l'Église Catholique.

— « J'ai peine à m'imaginer que la fondation de Johannesburg ne date que de quarante ans », nous a déclaré Son Excellence. « C'est une ville tout à fait moderne, dotée de tout ce que nous pouvons désirer de mieux en fait de civilisation matérielle. Dans tout le pays, on voit circuler les automobiles ; partout, dans les airs, on entend bourdonner les aéroplanes ; l'électricité se trouve, partout, à la portée du public et des familles, et l'on parle même, actuellement, de puiser dans les *Victoria Falls* une force motrice capable de servir la région entière. »

Quant à l'éducation, Son Excellence juge qu'il y a tendance à viser, surtout, les résultats rapides et plutôt matériels et qu'on laisse un peu de côté la formation du caractère. On ne paraît pas envisager un but bien déterminé. Les Instituts catholiques jouent un rôle important dans la nation en matière d'éducation ; leurs bâtiments et leurs installations supportent, très avantageusement, la comparaison avec les bâtiments et les aménagements des meilleures écoles d'Europe. Tant l'instruction élémentaire que les études normales se tiennent sur un niveau très honorable ; et les enfants, qui fréquentent nos écoles, paraissent vraiment dignes de l'éducation qu'ils y reçoivent.

Jusqu'ici, les Catholiques ne se sont guère préoccupés de la question des études universitaires ; mais le pays est encore jeune, et l'on ne peut prévoir si on n'y arrivera pas bientôt.

En ce qui concerne l'éducation indigène, Mgr Hinsley est d'avis que le courant de haute civilisation, qui traverse le pays tout entier, trouble et détruit, peu à peu, le paganisme des autochtones. Cela a pour effet de faire disparaître un grand nombre d'usages superstitieux, qui,

jusqu'ici, prévalaient au milieu d'eux. Malheureusement, ce résultat — excellent en lui-même — en amène d'autres qui ne sont guère souhaitables, tels que la division des tribus, la disparition du respect patriarcal pour l'autorité et la recherche de l'instruction, sans but précis à atteindre, ce qui sème la confusion. C'est pourquoi on risque de voir se propager de nouvelles superstitions, si les principes du Christianisme ne réussissent à prendre racine dans la population.

Son Excellence a été profondément impressionnée, en voyant les progrès de la civilisation et de la Religion Catholique au Basutoland. Mgr Jules CÉNEZ, *O. M. I.*, qui y a passé 40 ans, a été lui-même témoin de ces magnifiques progrès. Les débuts furent pénibles : en 50 ans (1852-1900), il n'y eut que 5.000 conversions. Mais, actuellement, les conversions sont beaucoup plus nombreuses, puisqu'en 1927, on comptait, dans le Vicariat, 50.000 Catholiques — tous indigènes. De même pour les écoles : en 1903, il n'y avait que 25 ou 30 écoles, tandis qu'en 1927 il y en avait 120.

Le Visiteur Apostolique a, également, été très édifié par la piété des Chrétiens basutos. La Messe quotidienne et l'administration des Sacrements rassemblaient tant de fidèles qu'il ne pouvait s'empêcher de comparer leur ferveur à celle des premiers Chrétiens. Le Grand-Chef des Basutos est catholique ; et il s'est dit heureux d'exprimer à Son Excellence sa grande dévotion envers le Saint-Père et la grande joie qu'il ressentait de pouvoir saluer quelqu'un qui venait chez lui par ordre de ce Père commun de tous les Chrétiens...

Ce que le Basutoland était il y a trente ans, ajoute Mgr Hinsley, le Swaziland l'est aujourd'hui. C'est un nouveau pays de mission, dont l'histoire est tout un roman. La charge en est confiée aux Pères Servites, sous la direction de Mgr Pellegrino Bellezze, et ils s'y dépensent sans compter...

Pendant son séjour à Durban, chez le Vicaire Apostolique du Natal, Mgr Henri DELALLE, *O. M. I.*, Son Excellence eut le bonheur de prêcher à Saint-Paul,

l'église catholique indigène. Dans son auditoire, il y avait environ 800 hommes ; et, pendant que ses paroles leur étaient transmises par un interprète, Monseigneur eut le loisir d'étudier, sur la physionomie de ces hommes, l'impression que faisait sur eux son discours ; et il n'oubliera jamais, dit-il, l'impression que cette étude lui fit ressentir à lui-même.

Son Excellence ne peut s'empêcher de commenter, également, la bienveillante assistance qui lui fut prêtée par les fonctionnaires britanniques.

Il quitte l'Afrique Méridionale, conclut-il, avec la conviction consolante qu'il s'y est accompli une belle tâche.



### Scolasticat de Lebret.

Le Scolasticat du Sacré-Cœur, à Lebret, *Sask.* (dans notre Province du Manitoba), a été ouvert le 17 février 1927.

C'est le R. P. François BLANCHIN, originaire de l'Archidiocèse de Chambéry, ancien Provincial de l'Alberta-Saskatchewan (1874-1892/93-1898), qui en est le premier Supérieur, en même temps qu'il est professeur de théologie dogmatique.

Par ailleurs, le personnel enseignant du nouveau Scolasticat se compose du R. P. Philippe FUNKE (1882-1900/01-1905), professeur de théologie morale, de droit canonique et d'éloquence allemande, — du R. P. Jean-Baptiste MÉTHÉ (1895-1920/23-1925), professeur d'Écriture Sainte et d'éloquence française, — du R. P. Cyrille PILON (1892-1912/15-1897), professeur d'histoire ecclésiastique et économe, — et du R. P. Georges SALOMON (1896-1916/19-1921), professeur de philosophie et de liturgie.

Le Scolasticat, qui a été construit pour toutes les Provinces oblates de l'Ouest Canadien, peut recevoir 75 Scolastiques. Il y en a, présentement, une quarantaine, — plus trois Frères convers.

La maison est bien éclairée, propre mais pas du tout luxueuse. La chapelle est belle ; les autels sont l'œuvre des Frères convers.

Ce Scolasticat est situé dans la Vallée de Qu'Appelle, en face du Village de Lebret et du Sanctuaire du Sacré-Cœur élevé sur l'emplacement de la croix plantée, par Mgr TACHÉ, en 1865. Le flanc de la colline est boisé et rend le site très pittoresque.



# COMMUNiquÉS DE L'ADMINISTRATION

---

## Administration des Provinces : Changements et Prorogations.

---

### § I. — Nouveau Provincial d'Italie <sup>1</sup>.

L. J. C.

&

M. I.

*Rome, le 4 avril 1928.*

NOS RÉVÉRENDs PÈRES ET NOS BIEN CHERS FRÈRES,



E R. P. Emigdio DEL RE vient de terminer le mandat qu'il avait reçu de diriger votre Province, — soit, d'abord, en qualité de Vice-Provincial, soit, ensuite, en qualité de Provincial.

La Province s'est affermie sous sa direction ; et tout fait espérer que les progrès réalisés ne feront que s'accroître avec le temps. L'Administration Générale est heureuse de le remercier du dévouement avec lequel il s'est consacré à sa tâche.

Elle a fait choix, pour le remplacer dans la charge de Provincial, du R. P. Giovanni BASILE, actuellement, Supérieur de Santa Maria a Vico.

Nous appuyant sur l'article 557 de nos Saintes Règles, — qui autorise le Supérieur Général à permettre, exceptionnellement, qu'un Provincial exerce aussi les fonctions de Supérieur local, — nous déclarons et statuons que le R. P. BASILE, jusqu'au terme régulier de son mandat de

---

(1) *Circulaire* adressée aux Religieux Oblats de MARIE Immaculée de la Province d'Italie.



Supérieur local, tout en étant Provincial, restera Supérieur de Santa Maria a Vico.

Le Conseil provincial sera ainsi composé :

- a) R. P. Emigdio DEL RE, 1<sup>er</sup> Consulteur ordin., Admoniteur et Économe provincial ;
- b) R. P. Domenico TAMMARO, 2<sup>e</sup> Consulteur ordinaire ;
- c) R. P. Giuseppe IOPPOLO, 1<sup>er</sup> Consulteur extraordinaire ;
- d) R. P. Giacomo NANNI, 2<sup>e</sup> Consulteur extraordinaire.

Puissent MARIE Immaculée, notre grand Patriarche Saint JOSEPH et notre vénéré Fondateur, du haut du ciel, jeter un regard favorable sur votre Province et lui obtenir, avec la sainteté dans tous ses membres, les bénédictions les plus précieuses !

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, l'assurance de notre dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,  
Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.

## § II. — Province du Midi <sup>1</sup>.

L. J. C.  
&  
M. I.

Rome, le 25 avril 1928,  
en la Fête du Patronage de Saint JOSEPH.

NOS RÉVÉRENDIS PÈRES ET NOS BIEN CHERS FRÈRES,

Nous vous annonçons, par les présentes, que, de l'avis de nos Assistants, nous avons confirmé, pour un deuxième triennat, en qualité de Provincial de votre Province, le R. P. Pierre MOUNIER. — Son Conseil reste le même.

Que le DIEU tout-puissant, par l'intercession de notre Immaculée Mère et de notre glorieux Protecteur Saint JOSEPH, daigne continuer à répandre, toujours plus abondamment, ses bénédictions sur vous et sur vos œuvres !

Nous vous renouvelons l'assurance de notre paternel dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,  
Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.

---

(1) Circulaire adressée aux RR. Pères et aux Frères de la 1<sup>re</sup> Province de France.

§ III. — **Première Province Américaine** <sup>1</sup>.

L. J. C.

&amp;

M. I.

*Rome, le 4 mai 1928.*

NOS RÉVÉRENDIS PÈRES ET NOS CHERS FRÈRES,

Quand, en décembre 1926, le second terme de provincialat du R. P. Lawrence TIGHE touchait à sa fin, nous avons résolu de faire la visite canonique de votre Province. Avec le consentement de notre Conseil, nous décidâmes alors d'attendre la fin de cette visite avant d'examiner la question d'un changement possible dans l'Administration provinciale.

Notre visite de la Province est terminée depuis quelque temps, et nous voilà de retour dans la Ville Éternelle. Nous avons donc proposé à notre Conseil de maintenir le R. P. TIGHE dans sa charge de Provincial, jusqu'à la fin du triennat commencé il y a environ un an et demi.

Sur avis favorable de nos Assistants, nous avons demandé au Saint-Siège de nous accorder un indult, approuvant cette prorogation.

En vertu de l'indult, accordé à cet effet à la date du 30 avril dernier, nous confirmons donc le R. P. TIGHE comme Provincial jusqu'à la fin du présent terme. — Ses Consulteurs et l'Économe provincial restent aussi les mêmes.

Nous formons le vœu qu'avec la bénédiction du DIEU tout-puissant et la protection de notre Mère du ciel et celle de Saint JOSEPH, votre Province puisse continuer à prospérer et que vous travailliez toujours avec zèle à la sanctification de vos âmes et de celles des fidèles confiés à vos soins.

Recevez, nos Révérends Pères et nos chers Frères, l'assurance de notre paternel dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,

*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.*

(1) *Circulaire* adressée aux Pères et aux Frères O. M. I. de la 1<sup>re</sup> Province Américaine (États-Unis). Traduite de l'anglais.

§ IV. — Province Anglo-Irlandaise <sup>1</sup>.

L. J. C.

&amp;

M. I.

*Rome, le 14 mai 1928*

NOS RÉVÉRENDIS ET CHERS PÈRES ET FRÈRES,

Quand, en mai 1927, le R. P. Joseph SCANNELL atteignit le terme de son second triennat comme Provincial de votre Province, nous nous trouvions absent de Rome, faisant la visite de nos œuvres d'Amérique. Avec le consentement de nos Assistants, nous décidâmes, alors, de remettre la nomination d'un nouveau Provincial jusqu'à la fin de cette visite.

Après notre heureux retour dans la Ville Éternelle, nous avons proposé à notre Conseil de maintenir le R. P. SCANNELL en charge, jusqu'au terme du triennat qu'il a commencé il y a un an.

Cette proposition ayant été acceptée, nous avons demandé au Saint-Siège de nous accorder un indult approuvant cette prorogation.

C'est en vertu de cet indult, qui nous a été accordé le 5 du présent mois, que nous confirmons le Rév. Père SCANNELL dans sa charge de Provincial jusqu'à la fin de son présent mandat.

Le Conseil provincial ainsi que l'Économe provincial restent également les mêmes.

Nous supplions le DIEU tout-puissant, par l'intercession de notre Mère du ciel et celle de Saint JOSEPH, de continuer à répandre ses bénédictions, spirituelles et temporelles, sur toutes les personnes et les œuvres de votre Province.

Croyons-nous, Révérends et chers Pères et Frères, votre paternellement dévoué en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,

*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.*

---

(1) *Circulaire* adressée aux Pères et aux Frères Oblats de MARIE Immaculée de la Province Anglo-Irlandaise. Traduite de l'anglais.

### § V. — Province de Pologne <sup>1</sup>.

L. J. C.

&

M. I.

Rome (102), le 7 juin 1928.

NOS RÉVÉRENDIS PÈRES ET NOS BIEN CHERS FRÈRES,

Nous vous annonçons, par les présentes, que, de l'avis de nos Assistants, nous avons confirmé, pour une deuxième triennat, en qualité de Provincial de votre Province, le R. P. François KOWALSKI.

Ses Consultants restent les mêmes. Le R. P. Bruno WILKOWSKI est nommé Économe provincial.

Que Notre-Seigneur, par l'intercession de notre Immaculée Mère, répande, toujours plus abondantes, ses bénédictions sur vous et sur vos œuvres.

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, la nouvelle assurance de notre paternelle affection en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,  
*Archevêque de Tolémaïs, Supérieur Général O. M. I.*

---

### § VI. — Nécrologe du Semestre.

1. R. P. Zéphyrin LIZÉE, né à Montréal (Canada) le 18 juin 1856, profès à Lachine (Canada) le 8 septembre 1882 et à Saint-Albert le 20 juillet 1884, ordonné prêtre à Saint-Albert le 25 mars 1885, et décédé à Edmonton (*Alberta-Saskatchewan*) le 28 janvier 1928 (1191).

2. R. P. Eugène GAUDIN, né à Châtonnay (Grenoble) le 23 juillet 1860, profès à Notre-Dame de l'Osier le 15 août 1883 et à Inchicore (Dublin) le 15 août 1884, ordonné prêtre à Raheny (Dublin) le 29 juin 1888, et décédé à Aix-en-Provence (*Midi*) le 21 février 1928 (1196).

---

(1) *Circulaire* adressée aux Religieux Oblats de MARIE Immaculée de la Province de Pologne.

3. R. P. Simon SCHARSCH, né à Dinsheim (Strasbourg) le 18 octobre 1860, profès à Neerbeck (Hollande) le 15 août 1881 et à Ponzano (Rome) le 1<sup>er</sup> novembre 1882, ordonné prêtre à Nancy le 18 septembre 1886, et décédé à Bonn (*Allemagne*) le 4 mars 1928 (1138).

4. R. P. Armand LANIEL, né à Sainte-Geneviève (Montréal) le 27 juillet 1866, profès à Lachine (Canada) le 17 février 1888 et à Ottawa le 17 février 1889, ordonné prêtre à Ottawa le 23 mai 1891, et décédé à Ville-La-Salle (*Canada*) le 22 mars 1928 (1402).

5. F. C. Alexis SYLVESTRE, né à Villards-sur-Thônes (Annecy) le 8 février 1871, profès à Saint-Charles (Hollande) le 18 mai 1901 et à Sandy Bay (Manitoba) le 24 mai 1908, et décédé à Gravelbourg (*Manitoba*) le 2 avril 1928 (2784).

6. F. Sc. Jean VELD'HUIS, né à Enschede (Utrecht) le 2 mars 1906, profès à Nieuwenhove (Belgique) le 8 septembre 1927 (premiers vœux), et décédé à Liège (*Belgique*) le 14 avril 1928.

7. F. C. Félix BARASSÉ, né à Nantes le 1<sup>er</sup> août 1863, profès à Saint-Gerlach (Hollande) le 21 juin 1888 et à Saint-Albert (Canada) le 25 mars 1896, et décédé au Lac Bon-Poisson (*Alberta-Saskatchewan*) le 26 avril 1928 (1855).

8. F. C. Jean RAU, né à Roth (Rottenburg) le 29 septembre 1884, profès à Hünfeld le 21 novembre 1904 et à Nyangana (Windhoek) le 8 décembre 1910, et décédé à Andara (*Windhoek*) le 18 avril 1928 (3008).

9. F. C. Thomas BECKER, né à Gusenburg (Trèves) le 2 décembre 1888, profès à Engelpport le 8 décembre 1913 et à Saint-Charles (Hollande) le 8 décembre 1924, et décédé à Saint-Charles (*Allemagne*) le 30 avril 1928 (3728).

10. R. P. Félix VACHON, né à Saint-Eugène d'Islet (Québec) le 18 avril 1878, profès à Lachine (Canada) le 1<sup>er</sup> août 1903 et à Ottawa le 8 septembre 1904, ordonné prêtre à Ottawa le 13 juin 1908, et décédé à Plattsburg (*Lowell*) le 1<sup>er</sup> mai 1928 (2506).

11. R. P. Louis CLOSSET, né à Hellimer (Metz) le 31 janvier 1886, profès à Saint-Gerlach (Hollande) le

15 août 1905 et à Hünfeld le 15 août 1906, ordonné prêtre à Hünfeld le 10 juillet 1910, et décédé à Korokoro (*Basutoland*) le 1<sup>er</sup> mai 1928 (2664).

12. F. C. Isaïe MARION, né à Saint-Barthélemy (Montréal) le 28 mai 1845, profès à Lachine (Canada) le 19 mars 1869 et le 8 avril 1875, et décédé à Plattsburg (*Lowell*) le 1<sup>er</sup> mai 1928 (876).

13. R. P. Étienne BONNALD, né à La Roche de Rieufort de Randon (Mende) le 29 septembre 1847, profès à Notre-Dame de l'Osier le 6 janvier 1868 et à Autun le 17 février 1869, ordonné prêtre à Autun le 24 mai 1872, et décédé à Winnipeg (*Manitoba*) le 5 mai 1928 (738).

14. F. C. Joseph LORFEUVRE, né à Bréhan-Loudéac (Vannes) le 9 août 1847, profès du Lac La Biche (Alberta) le 8 septembre 1876 et le 1<sup>er</sup> novembre 1882, et décédé à La Providence (*Mackenzie*) le 20 mai 1928 (1141).

15. R. P. Jean O'NEILL, né à Corthill (Armagh) le 6 avril 1874, profès à Tewksbury (États-Unis) le 18 août 1894 et à Ottawa le 8 septembre 1896, ordonné prêtre à Ottawa le 29 juin 1900, et décédé à Vancouver (*New-Westminster*) le 26 mai 1928 (1888).

16. R. P. Joseph BOURG, né à Vaulnaveys-le-Haut (Grenoble) le 10 avril 1840, profès à Autun le 8 septembre 1863, ordonné prêtre à Autun le 30 mai 1867, et décédé à Notre-Dame de l'Osier (*Midi*) le 29 mai 1928 (612).

17. R. P. Henri GERVAIS, né aux Trois-Rivières (Canada) le 28 mars 1864, profès à Lachine (Canada) le 3 juillet 1883 et à Maniwaki (Canada) le 15 août 1884, ordonné prêtre à Ottawa le 26 mai 1889, et décédé à Maniwaki (*Canada*) le 29 mai 1928 (1200).

18. R. P. Augustin ALBARET, né à La Canourgue (Mende) le 13 juin 1876, profès à Notre-Dame de l'Osier le 12 septembre 1895 et à Rieti (Rome) le 15 août 1897, ordonné prêtre à Liège le 8 juillet 1900, et décédé à Negombo (*Ceylan*) le 31 mai 1928. (1928).

R. I. P.





## GALERIE DE FAMILLE

---

### I. — R. P. Léon Delpeuch, 1827-1897 (308).

---

Bort est une petite ville qui eut, autrefois, sa gloire. Située aux confins des anciennes Provinces du Limousin et de l'Auvergne, elle soutint plusieurs sièges, soit à l'époque de la Féodalité, soit pendant les Guerres de Religion. Gracieusement assise au fond d'une riante vallée que baignent, en courant, les eaux torrentielles de la Dordogne, entourée de sa ceinture de murs féodaux et protégée par la citadelle de roches basaltiques que la main du Créateur fait dresser sur sa tête, elle semblait, au moment où commence notre récit, dormir — peu soucieuse des bruits du dehors.

C'est là que vivait, au début du xix<sup>e</sup> siècle, un greffier de la justice de paix, très estimé pour son intelligence et son esprit chrétien. Son mariage lui apporta une modeste fortune et lui permit d'acheter une étude de notaire ; une mort prématurée l'empêcha d'exercer cette fonction.

C'était le père de celui dont nous écrivons la notice : Monsieur Antoine Delpeuch. Il mourut, le 27 décembre 1829, laissant sa jeune femme avec trois enfants, dont l'aîné n'avait pas trois ans. Léon était le second. Il était né, le 11 août 1827, et fut baptisé sous le nom de François ; mais, dans sa famille, on ne l'appelait que Léon.

Malgré des malheurs pécuniaires, qui avaient suivi la mort de leur père, l'éducation des enfants, grâce au dévouement de la mère, se fit avec un certain soin.

Léon reçut les premiers éléments du français et du

latin dans sa ville natale ; le reste de ses études se fit à Mauriac et à Servières. Le travail — comme il le disait, plus tard, d'une façon pittoresque — ne le fatiguait pas, la paresse en diminuant, sensiblement, le poids. Malgré cela, ses qualités naturelles le faisaient aimer de ses maîtres.

Voici le portrait que trace du jeune Léon un de ses condisciples du petit Séminaire de Servières :

— « Il avait une grande intelligence et beaucoup de facilité pour l'étude. Sa figure était agréable, son abord avenant et familier, son caractère enjoué. Aussi était-il aimé de ses condisciples et de ses maîtres. »

Léon avait commencé sa philosophie, quand, par un coup de tête, il quitta le Séminaire pour se préparer à Saint-Cyr. L'amour du galon le tentait. Sa mère s'opposa à ce projet. Léon était jeune ; il obéit, mais sans renoncer à son idée. Pour attendre le moment d'embrasser l'état militaire, il entra dans une maison de commerce, à Clermont, où il passa à peine un mois.

La Providence veillait sur lui. Elle mit sur son chemin un vénérable prêtre, ancien capitaine d'artillerie, qui lui fit comprendre la légèreté de sa conduite :

— « Vous n'êtes fait ni pour le négoce, ni pour l'armée », lui répétait, constamment, ce saint prêtre : « vous êtes fait pour les Missions. »

Léon résista, pendant quinze jours. Enfin, vaincu par la grâce, il n'hésita plus ; le calme succéda à la tempête ; et, depuis lors, il ne regarda plus en arrière.

Cependant, la boutade du jeune homme avait nui à ses études ; sa philosophie était tronquée, et il dut, pour entrer au grand Séminaire, terminer seul cette difficile étude. Il entra, avec ses condisciples, au grand Séminaire de Tulle, en 1845.

Au grand Séminaire, il tint un rang distingué pour l'étude et la piété. Il soutenait souvent, en public, des thèses de théologie qui l'avaient fait apprécier du savant Mgr Berteaud.

L'application du jeune Abbé DELPEUCH était soutenue, son désir du bien sincère ; le zèle des âmes lui

apparut comme l'œuvre par excellence que DIEU puisse confier à un prêtre. A vingt-deux ans, l'Abbé DELPEUCH était diacre ; il sortit du Séminaire. C'était en 1849.

Que va-t-il faire ? Quelles sont ses aspirations ?

Sa vocation pour les Missions s'était fortifiée au Séminaire ; il ambitionnait d'aller aux Missions étrangères, où l'appelaient deux de ses amis. Son âme ardente rêvait l'apostolat de la Chine, couronné de la gloire du martyr.

Son directeur calmait son enthousiasme. Considérant son caractère indépendant, il lui conseillait, pour éviter tout danger et mieux enchaîner sa volonté, d'entrer dans une Congrégation religieuse.

Ce ne fut pas à la légère que ce prudent directeur prit cette décision. En 1847 et en 1849, il conduisit son dirigé, à pied, à Notre-Dame de Rocamadour, afin de demander la lumière à la Très Sainte Vierge. C'est à la suite du second pèlerinage qu'il fut décidé que l'Abbé DELPEUCH irait se placer sous la bannière de MARIE Immaculée, dans la Congrégation de ses Oblats. Ce furent les prédications du R. P. Léonard BAVEUX et aussi le départ de celui qui devait, un jour, être le T. R. P. Louis SOULLIER qui déterminèrent ce choix.

L'Abbé DELPEUCH, qui était plus jeune que l'Abbé SOULLIER, se heurta à un refus de Mgr Berteaud, son évêque.

— « Je t'aurais gardé près de moi », lui dit le grand évêque ; « tu ne m'aurais jamais quitté. »

Cependant, Monseigneur ne voulut pas s'opposer à la volonté de DIEU et accorda la permission sollicitée.

Il s'agit, alors, d'en parler à sa mère. A cette nouvelle, la pauvre mère éprouva un tel chagrin qu'elle en devint malade. Sur le conseil de son directeur, l'Abbé retarda son départ et fut nommé professeur de quatrième au petit Séminaire de Brive.

Sa vie de professeur allait à certains de ses goûts. Il avait une nature pleine d'expansion, qui réclamait les joies de la vie de famille. C'est le spectacle que présentent, souvent, les établissements ecclésiastiques : les professeurs, après leurs classes, se retrouvent ensemble, comme

des amis et des frères. Aussi, dans ce milieu qui allait si bien à sa nature, l'Abbé DELPEUCH pensait peu à sa vocation ; et peut-être l'aurait-il totalement oubliée, sans une circonstance qui vint raviver tous ses désirs.

A la fin de l'année scolaire 1849-1850, arrivait à Brive Mgr de MAZENOD, notre vénéré Fondateur. Ce pontife vénérable revenait d'Angleterre, où il était allé visiter les maisons de la Congrégation. En traversant la France, il voulut se rendre à la Communauté de Limoges ; de là à Tulle la distance est minime, et il alla saluer l'illustre Évêque de ce diocèse.

— « J'ai vu Paul », disait Mgr Berteaud, après le passage du saint Évêque de Marseille.

Mgr de MAZENOD était à Brive, la veille de la distribution des prix ; il accorda, de grand cœur, une entrevue au jeune professeur. Trois jours après, l'Abbé DELPEUCH prenait congé de son évêque, dont il était très aimé, et se rendait à Limoges.

Quelle fut l'impression du jeune diacre, dans ce premier contact avec une communauté d'Oblats ? Ce fut une impression de bonheur et de paix. Voici ce qu'il en dit dans ses notes :

— « *Qu'elle était brillante, cette petite communauté d'Oblats ! Le R. P. Joseph BURFIN la dirigeait ; sous ses ordres, j'étais leur précoce éclat les Gondrand et les Charles BARET ; le P. Joseph COSTE s'essayait à ses succès apostoliques ; le P. Pierre NICOLAS était, surtout, le conseil et la direction scientifique ; le P. Scipion CHAULIAC tonitruait dans les campagnes. Tous vivaient dans la plus touchante harmonie.* »

Après quinze jours passés dans la compagnie de ces apôtres, notre aspirant se rendait au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier. Il y prit le saint habit, la veille de la Nativité de la Sainte Vierge.

A son arrivée, il ne trouva pas les Supérieurs, retenus à Marseille par un Chapitre Général de la Congrégation. Les Pères Antoine CUMIN et François GUINET furent ses introducteurs.

Les premières impressions ressenties au seuil d'un

noviciat s'effacent difficilement. Le Frère DELPEUCH a consigné les siennes dans cette note :

— « *Le R. P. CUMIN était vraiment séduisant. Simplifié sous des airs de grandeur, esprit admirable sous un air de bonhomie, bonne grâce charmante : le tout s'harmonisant avec les austérités de la vie religieuse, en une manière unique, qui tenait de l'ancien gentilhomme et du saint. Il ne fut pas difficile de m'acclimater à l'Osier, en une telle société.* »

Le Maître des Novices était alors le R. P. Jacques SANTONI. Ceux qui ont fait, sous sa direction, leurs premiers pas dans la vie religieuse, le reconnaîtront, sans aucun doute, à ce portrait tracé par notre jeune Novice :

— « *L'air d'un ascète, l'amour de la Règle et la vie mortifiée ne détruisaient pas, en lui, la bonté du cœur ni l'intelligence des âmes.* »

Quant au R. P. Joseph VINCENS, Supérieur de la communauté, il était entouré d'une auréole de sagesse et de sainteté.

Le Novice était dans le rang, heureux d'avoir trouvé sa voie. Il se donnait, avec toute son ardeur naturelle, aux divers exercices de l'année de probation, lorsqu'une terrible épreuve, germe d'une plus affreuse encore, vint le frapper au cœur.

Le jeune Novice avait un frère aîné, qui avait étudié la médecine et était venu s'établir à Bort. Malheureusement, ses idées s'étaient perverties dans la Capitale ; et il devint, à Bort, le chef du parti radical, qui composa son unique clientèle. Après quelques années d'insuccès et de déboires, le docteur alla chercher fortune à Paris.

Lorsque cet homme sans foi apprit l'entrée de son frère dans une communauté religieuse, il lui écrivit des lettres terribles, sans respect pour DIEU, mais dictées par une affection naturelle vraie (1). Ce fut, pour son

---

(1) Plus tard, le R. P. DELPEUCH montra ces lettres à notre vénéré l'ondateur, qui s'écria : — « Le malheureux ! Le Bon DIEU le punira. »

cœur, le commencement d'une série de douleurs, dont nous verrons la plus affreuse dans la suite de ce récit.

Le R. P. SANTONI fut remplacé, au printemps, dans la charge de Maître des Novices, par le R. P. Auguste RICHARD, — « *homme d'une grande sainteté, mais exagérant l'exagération elle-même* ». Ce changement faillit devenir fatal à la vocation du Fr. DELPEUCH : les deux caractères ne pouvaient sympathiser, et peut-être le Novice n'aurait-il pas persévéré, si Mgr de MAZENOD ne l'avait mandé à Marseille, pour faire partie d'un groupe de jeunes Frères et Pères, appelés à suivre le grand cours de Saint-Thomas et des missions.

C'est là que le Novice prononça ses vœux, le 8 septembre 1851, et fut ordonné prêtre, le 17 novembre, avec le R. P. Achille REY.

Jour délicieux pour ces deux jeunes prêtres ! Mgr de MAZENOD voulut les garder chez lui, toute cette journée, les édifiant par ses paroles, sa charité si communicative, et les embrasant au contact de son grand cœur.

Le Père DELPEUCH était prêtre : sa vie apostolique allait commencer.

\* \* \*

La carrière des missions, c'était son rêve ; et ce rêve devenait la réalité. Ame ardente, intelligence supérieure et cultivée, parole facile, le nouveau Missionnaire avait les qualités qui charment et qui entraînent. Il était doué d'une activité dévorante, mais qui avait besoin d'être dirigée, — le R. P. VINCENS fut le directeur.

Un Avent aux marins, qui se rendaient alors nombreux à Notre-Dame de la Garde, prédications dans quelques églises de Marseille et allocutions de piété dans la Chapelle du Calvaire : tels furent ses premiers travaux. Vint, ensuite, une mission à Roquebrune, dans le Var : ce fut sa première mission. Elle fut une bonne semence, car la croix l'accompagna.

— « Courage », lui écrivait le R. P. VINCENS : « vous commencez par la croix ; c'est la preuve que vous êtes appelé à faire le bien. »



Rentré à Marseille, l'ardent Missionnaire dut se préparer à prêcher le Carême à la Major, l'ancienne cathédrale, en présence de Mgr de MAZENOD. Ce début témoigna de l'estime que le talent du jeune prédicateur avait inspirée à notre saint Fondateur.

Le fait suivant nous en fournira une nouvelle preuve.

L'Évêque de Marseille avait établi que, chaque année, le meilleur prédicateur du Carême de la ville serait chargé du panégyrique de Saint Lazare, le vendredi de la quatrième semaine. En 1852, en même temps que le Rév. Père DELPEUCH à la Major, M. l'Abbé Combalot prêchait à la Paroisse de la Trinité. C'était le grand orateur de l'époque, et c'est à lui que revenait, tout naturellement, l'honneur de louer Saint Lazare. Que se passa-t-il entre le grand orateur et l'illustre Évêque de la cité ? L'évêque insista, plusieurs fois, par lettres. Toujours, Combalot refusa.

Alors, s'adressant au jeune Missionnaire, Monseigneur lui dit :

— « C'est à toi de faire le panégyrique ; le Bon Dieu t'aidera. »

Préparer un panégyrique en huit jours, c'était une tâche capable de rebuter un homme qui, de fait, en était à ses débuts ; remplacer Combalot, que la ville attendait, était, pour un novice, une œuvre hardie et dangereuse. Le jeune Père le comprenait mieux que personne. Mais l'obéissance avait parlé, et il était dans la nature du Père DELPEUCH de ne pas s'arrêter devant un obstacle. Il parla donc de Saint Lazare ; et Monseigneur fut satisfait. « *Il est vrai* », ajouta le Père, après la note où se trouve consigné ce fait, « *qu'on pouvait dire de notre saint Fondateur : Nemo tam pater!* »

Le R. P. DELPEUCH ne devait pas rester longtemps à Marseille. Une maison d'Oblats venait d'être fondée dans le Diocèse de Bordeaux, — d'abord, au Pont de la Maye, petite localité, à cinq kilomètres de la ville ; puis, à Notre-Dame de Talence, paroisse et sanctuaire, à un kilomètre de Bordeaux. C'est pour cette nouvelle

fondation que le R. P. DELPEUCH reçut son obédience, en 1852.

Au moment de quitter Marseille, pour se rendre à son poste, il fut retenu, par le R. P. Hippolyte COURTÈS, pour l'octave du Sacré-Cœur, dans notre Chapelle d'Aix.

Il passa par Toulouse et se rendit chez lui, pour se réconcilier avec sa famille et revoir ses anciens condisciples. Il arriva, enfin, à Bordeaux. Cette première résidence à Talence fut pour lui la plus occupée et la plus heureuse de sa longue vie de Missionnaire.

Lorsque le Père DELPEUCH arriva à Bordeaux, la communauté se trouvait encore au petit village de Saint-Delphin du Pont de la Maye. Elle prit, définitivement, possession de Notre-Dame de Talence le 9 février 1853.

L'église était neuve ; mais le presbytère ! L'installation matérielle était telle qu'on aurait peine à le croire. Il n'y avait que deux chambres convenables. Trois Pères étaient logés dans des mansardes insuffisantes.

Quant au Père DELPEUCH, il occupait une pièce de quatre-vingt pieds de long, encombrée de foin, de vieux meubles, et ouverte à tous les vents. Il avait dû disposer un carré pour son lit et sa table de travail. Aussi prit-il, dans ce taudis, une bronchite qui l'a, depuis, souvent gêné dans son ministère. Le R. P. MERLIN fit cesser cet état lamentable, en divisant sa chambre en plusieurs cellules.

L'œuvre des missions commença pour le Père DELPEUCH à son arrivée à Saint-Delphin et ne cessa qu'à son départ du diocèse. D'une santé robuste, d'une activité qui ne savait pas boudier à la besogne, il était toujours prêt à répondre à toute demande de travail : Présent !

Son Supérieur, le R. P. Hector MERLIN, énumère la série des prédications du jeune apôtre ; on se demande comment il a pu suffire à la tâche.

Il serait impossible, sous peine d'allonger indéfiniment cette notice, de suivre le prédicateur dans ses courses incessantes à travers l'Archidiocèse de Bordeaux. Mais il est quelques traits que nous pouvons reproduire. Tantôt, c'est un vieux grognard qui lui disait : « *J'ai crevé la*

*paillasse* à un homme » ; et, après avoir raconté son duel, il finissait par répondre admirablement à la grâce de DIEU. Tantôt, il fallait aller à cheval chercher les pêcheurs dans les déserts des Landes, où de vrais échassiers le regardaient, du haut de leurs trois ou quatre mètres, pour le suivre, ensuite, à l'église. Tantôt, il présentait à la Confirmation une douzaine de vieillards, dont le plus jeune avait soixante-quinze ans. Il lui arriva même d'être harangué sous le titre de « Très Saint Père », « Votre Sainteté », etc.

Ces petits détails donnent une idée des missions, dans le Diocèse de Bordeaux, à cette époque lointaine. Ce diocèse, par suite de la pénurie des prêtres, laissait beaucoup à désirer. C'est ce qui avait porté l'archevêque, le Cardinal Donnet, à favoriser l'œuvre des missions ; par ce moyen, il finissait par atteindre des populations, pas méchantes, mais plongées dans une ignorance effrayante. Le résultat ordinaire de ces travaux était des communions d'adultes, des mariages civils bénis, des unions régularisées.

Le Père DELPEUCH se livrait, sans compter, à ces œuvres apostoliques. Sa santé, qui semblait inattaquable, finit par sentir la fatigue. C'est pourquoi notre vénéré Fondateur lui écrivait, le 10 février 1856 :

— « Je vous suis dans toutes vos excursions évangéliques ; je remercie DIEU du bien que vous faites par sa grâce. Mais aussi je voudrais bien vous persuader qu'il ne faut pas vous épuiser comme vous faites. J'en demande pardon à Monsieur le Cardinal. Il ne lui coûte rien de presser, de dire sans cesse : « Allez, allez ! » Moi, je prétends que vous ne devez pas tenter DIEU et faire au-dessus de vos forces. Sachez donc modérer votre zèle et résister à la pression qu'on exerce sur vous. Nul n'est obligé de faire plus qu'on ne peut exiger de lui raisonnablement. Mettez donc un intervalle entre vos missions. »

En 1856, le R. P. DELPEUCH était allé prêcher une mission à Martillac. Or, le Curé de cette paroisse — saint prêtre, mais dont le jugement n'égalait pas la sainteté

— avait, quelques jours avant la mission, chassé de l'église une société d'hommes à laquelle appartenaient tous les hommes de la paroisse. De là, crainte justifiée qu'ils ne voulussent pas revenir pour les saints exercices.

Le R. P. DELPEUCH — accompagné du R. P. Paul DUCLAUX, qui débutait dans la carrière des missions — fit une visite à tous les hommes, pour les inviter à se rendre à l'église pour une réunion spéciale. Il réussit.

Si je rapporte ce trait, c'est pour arriver à la conclusion inattendue qui suivit.

Après la mission, le Père DELPEUCH racontait ses difficultés, et les moyens qu'il avait employés pour les surmonter, au vénérable M. Noailles, Fondateur de la Société de la Sainte-Famille. Le bon vieillard écoutait attentivement. Lorsque le Père eut fini, M. Noailles s'écria :

— « C'est chose étonnante ! Il y a vingt ans que j'ai prêché la même mission ; j'ai trouvé les mêmes difficultés, j'ai employé les mêmes moyens et obtenu les mêmes résultats. »

A partir de ce jour, M. Noailles a toujours témoigné au R. P. DELPEUCH la plus vive affection : ce fut le point de départ de l'affiliation des Oblats avec la Sainte-Famille. Le vénérable M. Noailles pria le Père DELPEUCH d'écrire à notre vénéré Fondateur, pour demander une union de prières ; le Père lui conseilla de voir, à Tours, Mgr GUIBERT et, enfin, reçut, avec le R. P. MERLIN, la confiance du projet d'union (1).

C'est vers la même époque que le R. P. DELPEUCH fut envoyé à Arcachon, où il passa trois mois, faisant le service avec l'Abbé Mous. Le Cardinal semblait vouloir nous établir auprès de ce pèlerinage. Ce projet ne se réalisa qu'en 1869.

Notre vénéré Fondateur n'avait pas jugé favorablement ce séjour. On le voit, à la façon un peu vive dont il lui en parle, dans une lettre du 7 septembre :

— « Allez », lui écrit-il, « allez, si le Supérieur n'y

---

(1) Une Notice sur le Père DUCLAUX fait remonter à ce dernier le projet d'affiliation. C'est une erreur. Le bon et aimable Père, qui n'était qu'un débutant, ne connut la chose que plus tard.

voit pas d'inconvénient ; allez à cet Arcachon, pour ne pas déplaire au Cardinal. » Et, en post-scriptum : « Ne voudrait-on pas vous envoyer à Arcachon, pour vous retirer de Talence ? »

Il est probable que, si notre vénéré Fondateur avait prévu les ennuis qui devaient naître là, plus tard, pour le R. P. DELPEUCH, il se fût opposé à ce voyage.

La série presque ininterrompue de ses travaux apostoliques avait fortement ébranlé la santé du R. P. DELPEUCH. Il fut envoyé dans sa famille, au Limousin, et se rendit à Limoges, pour attendre la fondation de notre Maison d'Autun, à laquelle il était destiné.

Comment imposer, à un tempérament comme celui de notre Missionnaire, un repos prolongé ? Aussi le voyons-nous, pendant le Carême de 1857, prendre part à la mission de Mont-de-Marsan, dirigée par le Rév. Père VINCENS. Ce fut pour lui une vraie jouissance.

Depuis qu'il était Missionnaire, le R. P. DELPEUCH ne se dirigeait que d'après les conseils de ce maître éminent ; mais il ne l'avait jamais vu à l'œuvre. Aussi, dans cette mission, il se montra disciple fidèle, attentif à tous les actes du R. P. VINCENS. Il a consigné ses remarques dans un manuscrit qu'il a intitulé : *De la Stratégie dans les Missions paroissiales*. Voici, en quelques mots, l'impression notée aux jours mêmes de ce travail.

— « *J'ai pu voir l'application des enseignements que le R. P. VINCENS, sous la direction de notre vénéré Fondateur, nous donnait au grand cours de 1851-1852. J'ai pu constater la force des avis donnés avec à-propos, prudence et habileté ; j'ai pu reconnaître combien il est nécessaire d'aller toujours de l'avant et de profiter d'un mouvement léger pour intensifier cette marche, sans jamais laisser un instant de repos, allant d'une réunion intéressante à une autre plus intéressante.* »

Le lecteur trouvera, peut-être, que nous nous sommes arrêté trop longtemps sur cette première période de la vie de notre Missionnaire. Mais, outre l'intérêt du sujet, il nous semble qu'il était bon de montrer le rude ouvrier dans son incessant labeur. Le connaissant, nous n'aurons



pas à insister sur ce caractère du R. P. DELPEUCH, et nous pourrons, nous aussi, aller de l'avant.

Après la mission de Mont-de-Marsan, le R. Père DELPEUCH arrive à Autun et se remet à son fructueux apostolat. Enfin, il est envoyé à Paris, où notre future Maison Générale venait d'être fondée.

Ce séjour à Paris fut plus caché. Aumônier des Dames de Lorette, à Saint-Mandé, il se mit, par obéissance, à ce ministère, si peu fait pour son tempérament essentiellement actif et remuant. A son ardeur il fallait des foules à entraîner, de grands pécheurs à convertir et à ramener au bercail. Il ne tarda pas à être remplacé dans sa charge et put, de nouveau, se livrer à des travaux plus en harmonie avec ses goûts et ses aptitudes.

En 1863, nous le retrouvons à Talence, — d'abord, simple Missionnaire ; puis, à la mort du R. P. MERLIN, Supérieur de la maison.

Le R. P. MERLIN avait été, à la fois, Supérieur et Curé. Le caractère du R. P. DELPEUCH ne pouvait guère s'accorder avec le poste de curé, qui l'eût obligé à la résidence. Commis-voyageur du Bon DIEU, il avait besoin de voyager pour aller traiter, çà et là, les affaires de son Maître. On sépara donc les deux charges ; et le Rév. Père Jean JEANMAIRE fut nommé Pasteur de la Paroisse de Talence. Le R. P. DELPEUCH exercera, désormais, la charge de Supérieur, dans différentes maisons, pendant la plus grande partie de sa vie religieuse.

Nous avons dit, plus haut, que le R. P. DELPEUCH avait été envoyé à Arcachon, pour aider l'Abbé Mouls, et qu'il y était resté trois mois. Dans la pensée du Cardinal Donnet, il devait sonder le terrain, en vue d'un établissement futur d'Oblats.

Il n'y avait, alors, que la petite chapelle, dite Chapelle des Marins. Le 15 avril 1854, la Chapelle de Notre-Dame fut érigée en succursale et, quelques jours après, un prêtre séculier était appelé à desservir la nouvelle paroisse. Au mois de mai 1857, Arcachon fut détaché de la Teste pour former une commune : ce qui devait donner lieu à de bien regrettables conflits.



Jusque-là, l'accord le plus parfait avait régné entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil.

— « *Pourquoi faut-il que, depuis lors, le bruit des divisions du pays retentisse partout, paralysant le bon vouloir de plusieurs, nuisant aux vrais intérêts d'une ville — pourtant, si pleine d'avenir !* »

Cette remarque mélancolique, qu'il a écrite dans son *Histoire de Notre-Dame d'Arcachon*, nous amène à parler d'une phase tourmentée de la vie du R. P. DELPEUCH.

Pendant qu'Arcachon grandissait, Son Éminence le Cardinal Donnet nourrissait le projet de confier aux Oblats de MARIE Immaculée la Paroisse, récemment érigée, et le Pèlerinage de Notre-Dame des Marins. Le 19 juin 1869, les Oblats furent installés Gardiens de Notre-Dame d'Arcachon et commencèrent le service religieux. Le R. P. DELPEUCH fut nommé Curé et Supérieur.

Avait-il les qualités requises pour être curé ? Caractère tout d'une pièce, volonté énergique, mais ne sachant peut-être pas assez se plier aux circonstances, le nouveau curé n'allait pas tarder à se heurter à des difficultés qui devaient le briser. Il n'avait qu'une pensée : le bien des âmes, la gloire de DIEU et l'honneur de la Très Sainte Vierge, — tout, chez lui, convergeait à ce but.

Arcachon était divisé en deux partis, dont l'antipathie réciproque gênait gravement l'action et le zèle du nouveau pasteur. D'aucuns lui ont reproché d'avoir fréquenté l'un et un peu négligé l'autre. Mais, outre qu'il est assez naturel de voir avec plus de sympathie un ami qu'un adversaire, on peut dire qu'il est facile au spectateur, assis sur le rivage, de critiquer la manœuvre du pilote qui se débat contre la tempête : « La critique est aisée, mais l'art est difficile. »

Quoi qu'il en soit, nous trouvons, dans les papiers du R. P. DELPEUCH, deux lettres au Maire d'Arcachon et au Conseil municipal, dans lesquelles il conjure ces Messieurs de faire cesser les divisions existantes. Les prières publiques, ordonnées pour l'Assemblée nationale, et l'arrivée prochaine du Cardinal, venant au nom du

Souverain Pontife couronner Notre Dame, en fournissent l'occasion, qu'il ne faut pas laisser échapper.

— « *C'est pourquoi* », leur dit-il, « *je vous tends simplement la main. Vous croyez, sans doute, avoir à vous plaindre de moi ; ma conscience me dit que vous vous trompez.* »

Il ne réussit pas dans ses tentatives de conciliation et dut abandonner la situation, pour se rendre à Angers. Là, il put reprendre sa vie de Missionnaire et y dépenser toute l'activité qui était un des caractères saillants de sa nature.

Le T. R. P. FABRE, Supérieur Général, lui écrit bientôt, pour le remercier, en même temps qu'il lui donne des conseils pour la conduite à tenir à Limoges, où l'envoyait l'obéissance.

Ici, la pauvreté de la maison devait être bien grande, pour que le T. R. P. Général écrivit :

— « *C'est bien le moins que vous ayez du pain. J'espère que vous l'aurez.* »

La grande difficulté était de faire comprendre à l'Évêque de Limoges que nous ne pouvions quitter la ville pour aller occuper une paroisse à la campagne.

— « *Je ne comprends pas* », écrivait le T. R. P. Général, « *que l'Évêque ait pu faire une pareille proposition.* »

L'explication en est qu'un vicaire général aurait voulu nous charger d'un sanctuaire dédié à Notre-Dame des Sept Douleurs, à quelque distance de la ville. Or, la paroisse dont dépend cette chapelle est un doyenné. On comprend l'impossibilité d'une telle situation. Rien ne se fit, et l'on resta à la porte de la cathédrale.

— « *Grâce à l'habileté du R. P. Achille REY, notre Provincial* », écrit le P. DELPEUCH, « *je n'ai point trouvé les difficultés que nous avions redoutées.* »

Le R. P. DELPEUCH ne fut que deux ans à Limoges ; et, en janvier 1876, nous le trouvons à Tours, près du Tombeau de Saint Martin. Ici, ce n'est plus le laborieux travail du dehors, avec les fatigues, les consolations et, parfois, les soucis des missions. A Tours, c'est le service du chapelain, avec la monotonie des mêmes exercices. Cependant, le Tombeau de Saint Martin était le centre

d'œuvres nombreuses et importantes, qui réclamaient tous les soins du Supérieur et de ses collègues.

Il est une œuvre qui se réclame, entièrement, du nom du R. P. DELPEUCH : c'est la création du Comité diocésain de Tours en faveur de l'Université catholique d'Angers.

Mgr Freppel, Évêque d'Angers, avait d'abord chargé le Supérieur des Oblats de MARIE d'organiser cette œuvre dans le Diocèse de Tours, avec le consentement de Monseigneur l'Archevêque. Ce mode ne parut pas devoir être adopté par le Supérieur, qui en référa à S. G. Monseigneur l'Archevêque et demanda, à cet effet, non une autorisation mais une mission directe et une délégation formelle.

Il se mit, aussitôt, à pressentir les principaux personnages de la Touraine ; et, secondé par quelques-uns d'entre eux, il put présenter, à une assemblée choisie, un projet de statuts pour le futur comité. Les bases arrêtées, et l'adhésion de quelques hommes éminents une fois assurée, le Père adressa, aux journaux conservateurs du pays, un article destiné à faire connaître l'œuvre et à réfuter les objections qu'on pouvait soulever à l'encontre du projet. L'Évêque d'Angers adressa au R. P. DELPEUCH les plus chaudes félicitations.

A la fin de son supériorat à Tours, le R. P. DELPEUCH fut envoyé à Notre-Dame de Pontmain. Quitter Tours, où il avait connu de si douces joies et contracté de si ardentes amitiés, fut pour lui un dur sacrifice. Mais, Oblat de MARIE Immaculée, il goûta une grande consolation dans sa nouvelle obédience. Il était heureux de consacrer son zèle à la gloire de la Vierge aux étoiles — Notre-Dame de l'Espérance. C'est en 1879 qu'il se rendit à ce nouveau poste.

Depuis 1871, date de l'apparition, le nom de Notre-Dame de Pontmain avait porté partout, en France, l'espoir que DIEU n'abandonnait pas, malgré ses fautes, notre pauvre pays.

La pensée du R. P. DELPEUCH — en mettant, pour la première fois, le pied dans ce lieu témoin de l'amour de

MARIE — fut de travailler à La faire connaître et aimer davantage. Aussi envoya-t-il régulièrement, à la « *Semaine religieuse de Laval* », le compte rendu des événements qui se déroulaient dans le sanctuaire.

Il s'agissait, en même temps, de poursuivre l'érection de la belle église que les pèlerins voulaient offrir à la Reine du Ciel.

Au point de vue spirituel, il obtint de Rome la permission d'agréger, à la confrérie existante, les enfants de toute la France. Son zèle fut apprécié de l'Évêque de Laval.

La faiblesse humaine se retrouve partout : le ciel seul en est exempt. Il faut donc s'attendre à voir, ici-bas, même les bonnes intentions méconnues. Le nouveau Supérieur n'allait pas tarder à en faire une nouvelle expérience.

D'après la théologie, il n'y a pas deux anges qui se ressemblent ; on peut dire la même chose des caractères des hommes et, par suite, de la manière d'envisager les mêmes objets.

Le prédécesseur du R. P. DELPEUCH était, à la fois, Supérieur et Curé ; lui accepta la charge de Supérieur et fit maintenir, à la tête de la paroisse, celui qui s'y trouvait précédemment. Ce fut, peut-être, une faute. Depuis longtemps déjà dans la place et très aimé, il arriva ce qu'on aurait pu prévoir. Le nouveau Supérieur, comprenant autrement que son prédécesseur la conduite qu'il devait tenir, sembla jeter un blâme sur ses actes. Dès lors, il se trouva, sans s'en douter, avoir contre lui une grande partie de la paroisse. L'évêque ayant demandé à nos Supérieurs le changement du curé, on accusa le Supérieur d'être l'auteur du départ : ce dont il s'est toujours défendu.

Enfin, après avoir beaucoup travaillé, il quitta Pontmain et vint se reposer, en Suisse, à Notre-Dame de Schœnau...

Pendant ses travaux de mission, le R. P. DELPEUCH savait encore prendre la plume pour remuer des idées. C'est ainsi que nous avons de lui : *Notre-Dame de Roma ou de Talence*, *Le B. Thomas Illyricus ou Notre-Dame*

d'Arcachon et un *Essai sur les Missions en Pays catholiques...*

Le R. P. DELPEUCH était revenu en France et s'était rendu à Paris, lorsqu'il eut le cœur brisé par la plus terrible épreuve qui puisse frapper une âme de frère et de prêtre. Le 16 janvier 1883, il perdit son frère, le médecin.

— « *Nulle douleur ne m'avait brisé le cœur comme cette douleur* », écrit-il, à cette nouvelle... « *Hélas ! la mort de mon frère ne fut pas accompagnée des secours divins qui donnent l'espérance. Ses qualités humaines étaient belles, mais sa vie avait été une vie sans DIEU ! Dès lors, ma vie devait revêtir le caractère d'expiation. Cette terrible mort serait-elle la réalisation de la parole de notre vénéré Fondateur à la lecture des lettres que ce pauvre frère m'écrivit pendant mon noviciat : DIEU le punira !* »

Bientôt après ce douloureux événement, le Père DELPEUCH était envoyé au Sacré-Cœur, à Autun. Ce ne devait être qu'une résidence transitoire. Cette résidence du Sacré-Cœur venait d'être supprimée. Depuis les expulsions, un Père était demeuré comme gardien de l'immeuble. Le Gouvernement ayant pris le petit Séminaire, Monseigneur demanda à notre T. R. P. Général notre maison du Scolasticat pour y réfugier ses élèves. Le Rév. Père Joseph MAGNIN fut attaché à la Maison de Saint-Jean, et le P. DELPEUCH partit pour Marseille, — il était nommé Supérieur de notre Maison du Calvaire.

Une grave affaire l'attendait à son arrivée. En 1881, Mgr l'Évêque de Marseille avait demandé aux Pères du Calvaire une partie des bâtiments pour y établir des écoles libres, sous la direction des Sœurs de Saint-Charles. Les bâtiments étant inoccupés, par suite des expulsions, nos Supérieurs accédèrent volontiers à cette demande. Mais il était bien entendu que cette cession n'était que provisoire. Peu à peu, la communauté s'étant reconstituée, les Pères se trouvèrent trop à l'étroit ; les malades, surtout, souffraient de ce voisinage d'un grand nombre d'enfants dont le bruit incessant aggravait leur mal. La situation devenait intenable. Il était nécessaire d'y mettre un terme. Le R. P. DELPEUCH dut entreprendre



une négociation laborieuse, soit avec Monseigneur, soit avec l'administration. Le motif des difficultés était le manque de local pour recevoir ces écoles. Enfin, les Pères purent rentrer en possession de tout l'immeuble, et la communauté reprit sa vie régulière et ses travaux apostoliques.

En 1893, le Père DELPEUCH dit adieu à la Provence et s'en vint porter à Montmartre, auprès du Sacré-Cœur, les efforts d'un zèle que l'âge n'alanguissait pas. Sur ce nouveau théâtre, il se dépensa, comme il avait coutume, sans compter. Outre les travaux ordinaires du chapelain, il ajouta une œuvre à laquelle il a attaché son nom. J'ai nommé l'Œuvre des Pauvres, que le R. P. Jean-Baptiste LEMIUS avait établie dans la Basilique du Sacré-Cœur.

Parmi les pauvres de Paris, qui accourent nombreux aux exercices qui leur sont spécialement destinés, surtout à la Messe du dimanche, il en est un certain nombre qui, revenus (parfois de bien loin) au Bon DIEU, forment une Confrérie sous le nom de *Bénis du Sacré-Cœur*. Le Rév. Père DELPEUCH soignait cette confrérie, avec un zèle dont les membres lui ont été reconnaissants...

Telle a été, dans ses grandes lignes, la vie active du R. P. DELPEUCH. Jusqu'ici, nous avons vu l'homme du dehors, l'homme d'action. Nous voudrions pénétrer dans l'intérieur de cette âme, pour y chercher le mobile de sa conduite.

\* \* \*

Un de ses amis intimes a tracé du R. P. DELPEUCH un tableau où transpire l'affection la plus cordiale, — éloge de ces deux âmes.

Chez le R. P. DELPEUCH, la droiture et la franchise étaient le fond du caractère, — ce qui rendait très agréables les relations fraternelles.

Ce qu'on a pu remarquer chez lui, c'est, surtout, son esprit de foi : foi solide, vraiment surnaturelle, source de force pour une volonté qui veut le bien. C'est, en effet, cet esprit de foi qui lui avait, de bonne heure, inspiré l'amour de la vocation de Missionnaire et avait allumé



en son cœur un désir ardent de gagner des âmes à DIEU. De là, aussi, le zèle infatigable qu'il déploya dans ses travaux apostoliques : rien ne le rebutait, lorsqu'il s'agissait du salut des pauvres pécheurs, — il les poursuivait partout où il espérait les trouver, sans compter les fatigues inséparables de certaines démarches souvent très pénibles.

C'est encore dans son esprit de foi qu'il puisait son grand amour pour la Congrégation et ses diverses œuvres et, à plus forte raison, pour la sainte Église et son auguste Chef. Aussi recevait-il avec reconnaissance tout enseignement qui venait du Saint-Siège. Il était sur ce point, comme il aimait à le répéter, de l'école de Mgr Berteaud ; sa soumission aux directions romaines ne supporta jamais la moindre hésitation.

Ses rapports directs avec DIEU témoignent, également, de la vivacité de sa foi. Il se préparait soigneusement à la célébration de la Sainte Messe, et il s'élevait, énergiquement, contre ceux qui suivaient une conduite contraire. La récitation du Saint Office était, pour lui, de première importance ; et, quand il avait à accomplir en particulier ce grand devoir, c'était toujours le premier moment libre qu'il choisissait, avant toute autre occupation, — « DIEU *avant tout* », disait-il, — et il semblait inquiet, tant qu'il ne se sentait pas en règle sur ce point.

Il est, dans la vie, certaines circonstances que DIEU permet pour épurer la vertu : ce sont les épreuves. Dans ces moments, l'âme du R. P. DELPEUCH s'élevait, aussitôt, vers DIEU. Sans parler des épreuves qui accompagnèrent sa vie de Missionnaire, la plus pénible fut celle qui lui vint des circonstances qui accompagnèrent la mort de son frère.

Là, il fut écrasé sous le poids de la douleur. Le Rév. Père FABRE, craignant les suites d'un tel déchirement du cœur, l'envoya sur les bords de la mer, dans la solitude de Pornichet, où il ne cessait de verser des larmes. Puis, pour essayer de le consoler, il lui envoya le Rév. Père Jean FAYETTE, son intime ami, qui lui tint compagnie pendant quelques jours. Pendant son séjour, ce

Père put constater que c'est vers DIEU que son ami tournait, uniquement, ses pensées et que ce fut dans les sacrifices expiatoires pour le cher défunt qu'il trouva un peu de calme à sa souffrance. Ce fut aussi à cette occasion qu'il résolut de réciter pour son frère le rosaire, chaque jour. Il fut très fidèle à ce pieux engagement.

Dans les derniers temps de sa vie, la correspondance du R. P. DELPEUCH témoignait d'un profond détachement pour tout ce qui est de la terre. Autrefois, il racontait soigneusement ses voyages ; et, comme il aimait naturellement les œuvres d'art, il traçait des descriptions pleines de goût de ce qu'il avait visité. Les monuments religieux, surtout, attiraient son attention : il en parlait d'une façon intéressante et avec une appréciation judicieuse. Depuis qu'il était à Montmartre, sa correspondance, laissant de côté ce qui ne peut satisfaire que la curiosité, ne contient plus que les idées les plus sérieuses. Il était heureux d'être déchargé de toute responsabilité, pour se consacrer tout entier à l'œuvre, si pénible mais si méritoire, de l'évangélisation des pauvres.

Le R. P. DELPEUCH avait de belles et nobles qualités. Est-ce à dire qu'il n'y avait aucune ombre au tableau ? Le penser serait se tromper. Qui donc, ici-bas, est sans défaut ? Les saints n'ont-ils pas eu, comme Saint Paul, leur *Angelus Satanæ*, leurs tentations, leurs défauts de caractère ? Leur mérite a été de les combattre jusqu'à la fin. Sans doute, à lire certaines histoires de saints, il semblerait que ces âmes soient allées au ciel en calèche, sans un moment de lutte, n'ayant pas un défaut...

Il n'en fut pas ainsi du R. P. DELPEUCH. Cette nature vigoureuse avait les défauts mêmes de ses qualités. Il eut à combattre le *moi*, qui, parfois, voulait un peu se montrer ; ardent à la poursuite du bien, il put paraître, en quelques circonstances, un peu dur à quelques-uns ; ami dévoué et fidèle, il était sévère à ceux qui ne semblaient pas avoir, pour ses amis, les mêmes sentiments d'affection et de dévouement.

Ces ombres, qui n'enlèvent rien à ses belles qualités, nous disent les combats intimes qu'il eut à livrer pour

atteindre la perfection à laquelle il aspirait de toutes les ardeurs de son âme généreuse...

Le R. P. DELPEUCH touchait à la fin de sa carrière. Il atteignait sa soixante-dixième année, sans que rien pût faire soupçonner qu'il fût si près du terme. Sa robuste constitution semblait devoir résister longtemps encore. Il fut frappé au moment où on y pensait le moins.

— « Une première attaque prépara à une mort prochaine cette nature d'élite, qui ne s'est reposée que juste le temps qu'il lui a fallu pour mourir. Aux grandes manifestations religieuses de chaque mois, qui suivirent cette attaque, nous le vîmes marchant, quand même et toujours, de l'avant, — ce qu'il fera jusqu'à la fin.

« Ainsi mis, en quelque sorte, dans l'impossibilité de continuer, soit à la basilique soit à la crypte, les obligations de son apostolat, le vénérable prêtre murmura-t-il contre la Providence qui le frappait ? Non. Semblable à Saint Martin, il était soumis à la volonté de DIEU, prêt à partir ou à rester, selon que le Seigneur le commanderait.

« Il avait, pendant un certain temps, paru prendre le dessus et triompher du mal. Mais ses jours étaient comptés ; sa santé déclina rapidement et, le 5 du mois de mai 1897, il avait cessé de vivre (1). »

Son visage calme — les affres de l'agonie l'avaient respecté — indiquait assez l'état de la mort du juste. Le plus bel éloge que pût recevoir le R. P. DELPEUCH, ce furent les larmes de ses *Bénis* et des pauvres qui l'avaient le plus approché et l'avaient le mieux connu.


Sa dépouille mortelle repose, à côté de tant de confrères qui l'avaient précédé, dans le Cimetière de Montmartre, au pied de la sainte colline, où il a passé ses dernières années, sous les regards du Sacré Cœur de JÉSUS — qu'il a si fidèlement aimé et servi. *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (2).

R. I. P.

---

(1) Extrait d'un discours d'un Béni du Sacré-Cœur.

(2) *Apoc.*, xix, 13.



## II. — R. P. Michel Bonichot, 1870-1926 (1717).

---

Le Père François-Michel BONICHOT naquit, à Puttelingen-les-Farschviller (Diocèse de Metz), le 31 mars 1870. Mais il quitta, bientôt, cette petite ville, pour suivre sa famille à Sarreguemines, centre des célèbres faïenceries lorraines.

A la sortie de l'école élémentaire, Michel se mit au service d'un jardinier de château. C'est là qu'il puisa son goût pour la culture des plantes, fleurs et arbustes — qu'il garda, toute sa vie, et dont il a su tirer, plus tard, un grand profit.

Au dire de ses anciens compagnons, devenus prêtres, il était, tout petit jeune homme, très éveillé, même assez déluré et espiègle, et on n'aurait pas soupçonné en lui une vocation de prêtre et de religieux.

Cependant, après l'âge de seize ans, cette vocation se déclara à ne pas s'y tromper ; et il prit le chemin de la Hollande, pour entrer au Juniorat de Saint-Charles.

Vu son âge, les commencements lui furent assez pénibles. Mais il était d'une forte constitution et avait une volonté bien trempée. Il se mit, avec ardeur, au travail. Bientôt, ses facultés gagnèrent en élasticité ; et il finit par occuper une place très avantageuse parmi ses condisciples.

Il avait gardé son humeur joviale et, en récréation, il mit beaucoup d'entrain aux jeux. D'autre part, il s'adonnait, volontiers, aux exercices de piété et aimait à mêler sa belle voix aux accords harmonieux de la chorale.

\* \* \*

Noté bon Junioriste, le jeune étudiant entra donc, dans d'excellentes dispositions, au Noviciat de Saint-Gerlach.

Pendant son année de probation, il aimait à appro-

fondir la doctrine des auteurs spirituels, dont il fit un exact résumé. Il s'en pénétra de son mieux et s'efforça d'y conformer sa conduite.

Tout son extérieur accusait un sérieux de moine. Cependant, quand il se produisait un de ces fous rires dont les novices ont été, de tout temps, coutumiers, ce n'était pas le Fr. BONICHOT qui riait le moins. Dans ces circonstances, son caractère natif ne se démentait pas.

En somme, sous la sage et paternelle direction de son Maître des Novices, il suivit fidèlement la ligne du devoir, l'étroit sentier des vertus religieuses, et il se rendit digne de prononcer ses premiers vœux, le 15 août 1893.

Il passa ses premières années de scolasticat à Liège et fut, ensuite, du nombre des Scolastiques qui se rendirent à Hünfeld, dès que le Scolasticat de la Province d'Allemagne y fut fondé.

Comme Scolastique, le Fr. BONICHOT continua à élever l'édifice de sa sanctification sur le bon fondement qu'il en avait jeté au noviciat. Les grands actes de cette période de sa vie — l'oblation perpétuelle et la réception des ordres mineurs et majeurs — furent accomplis avec une gravité pénétrée et un redoublement de ferveur marqué.

Son esprit était devenu assez délié, et il se plaisait dans les discussions les plus abstraites de la philosophie et de la théologie. Il nourrissait, surtout, un vif amour pour la doctrine de Saint Thomas : il traça, de sa *Somme théologique*, un tableau synoptique des plus détaillés — que, plus tard, comme Père, il étala sur une cloison de sa cellule.

\* \* \*

S'étant préparé au sacerdoce par de sérieuses études et une vie spirituelle intense, le Fr. BONICHOT fut ordonné prêtre, le 17 avril 1898, par le pieux et digne Évêque de Fulda, Mgr Komp, — promu, peu avant, Archevêque de Fribourg, en Bade, et mort, peu après, en se rendant à son nouveau Siègne. Avec le P. BONICHOT, furent

revêtus de la prêtrise sept de ses condisciples, dont cinq l'ont précédé dans la tombe.

Les Supérieurs, qui avaient deviné en lui un apôtre actif et bien doué pour annoncer les grandes vérités, le destinèrent à la vie de Missionnaire des campagnes. Il fut donc envoyé à Saint-Ulrich (Lorraine), où il passa presque toutes ses années de sacerdoce.

Il n'y eut que deux courtes interruptions : une première fois, quand il fut nommé, pour deux à trois ans, professeur et économiste à Saint-Charles et, une deuxième fois, quand, pendant la grande Guerre, il dut passer une année, en exil, à Hünfeld.

Il ne sera pas hors de propos de toucher un mot de cette rélegation pénible et des circonstances non moins pénibles qui l'ont précédée.

\* \* \*

Le P. BONICHOT se trouvait en pleine activité apostolique, quand les hostilités commencèrent. Étant à la maison, lors de la meurtrière Bataille de Sarrebourg (en août 1914), il ne se fit pas faute de procurer aux blessés les consolations de la Religion. Peu s'en fallut qu'il n'y laissât sa vie : une balle vint traverser son chapeau.

Occupant, peu après, le poste d'aide-aumônier, à Sarrebourg, il eut, comme d'ordinaire, son franc-parler et n'essaya pas de cacher de quel côté allaient ses sympathies, ne prenant pas garde aux excessives susceptibilités des nations belligérantes. De fait, sur une dénonciation maladroite, — d'aucuns disent malveillante — il fut conduit en prison préventive et, trois mois plus tard, jugé et condamné à un an de détention dans la prison de Sarreguemines.

La solitude du pauvre prisonnier n'y fut interrompue que par de très rares visites d'amis dévoués. Un de ceux-ci, curé des environs, lui amena, un jour, Mgr Allgeyer, de la Congrégation du Saint-Esprit. Mais le bon



Père fut si ému et troublé qu'il dut regagner sa cellule solitaire, sans avoir pu proférer une seule parole.

Il trouvait sa consolation dans le bonheur de pouvoir dire la Sainte Messe, tous les jours, et trompait son ennui en lisant, la plume à la main, des livres pieux ou des ouvrages littéraires.

Sa peine purgée, le séjour en Alsace-Lorraine lui fut interdit, et il chercha un refuge à Hünfeld, où il partagea le sort, peu enviable, de quelques prêtres lorrains, exilés eux aussi. Cependant, il se prêta à tous les services qu'on lui demandait et accepta même, dans son zèle pour le salut des âmes, de prêcher dans les parolsses, tout en sachant que la police le guettait.

Revenu en Lorraine, au moment de l'armistice, il lui fut accordé une double décoration : la médaille de la Croix de Guerre et celle de la Fidélité. Mais qu'était cette honorable distinction au regard des précieux mérites que, en ce temps de pénible épreuve, il avait recueillis !

\* \* \*

Il reprit donc, à Saint-Ulrich, sa vie apostolique, allant — de paroisse en paroisse, de couvent en couvent — pour évangéliser les âmes.

Animé d'un zèle dévorant, il se dépensait sans compter. Il était tout heureux d'accepter tous les travaux qu'on lui offrait, trouvant qu'il pourrait encore en accepter d'autres. Aussi, bien souvent, une mission finie, il en commençait, aussitôt, une autre, pour voler, ensuite, à une troisième, même à une quatrième, et restait ainsi dehors, plusieurs mois de suite. Même quand sa santé était déjà profondément atteinte, il ne put se résigner à se reposer à fond mais répondait, avec empressement, à des offres d'amis.

Sa prédication était solide et nourrie de doctrine, car il avait une profonde connaissance des sciences sacrées et avait fait, pendant son séjour en communauté, une étude assidue et méthodique des meilleurs sermonnaires

— dont il s'était assimilé les enseignements, avec une étonnante facilité.

Ses instructions étaient bien de nature à saisir les esprits et les cœurs. Il sut donner à sa parole une couleur locale, par des comparaisons et des exemples pris, le plus souvent, dans le train habituel de la vie. Son langage, tout en étant assez littéraire, était simple, sa voix était claire et distincte, même dans les grands mouvements, et son débit respirait, d'ordinaire, conviction, chaleur et force.

En mission, il était d'un commerce facile et agréable, et on aimait à l'appeler « le bon Père BONICHOY ». Oubliant ses fatigues, il se plaisait à raconter ses bonnes histoires, qui déridaient les fronts les plus graves, parmi les prêtres accourus. Un jour, l'austère Mgr Benzler ne put, lui-même, s'empêcher de rire à pleines dents. Il se conformait, autant que possible, aux désirs de Messieurs les Curés et était heureux de les voir contents de son passage dans leur paroisse.

Par ses manières affables et prévenantes, il sut gagner, entre autres, le cœur des jeunes gens, qui s'adressaient volontiers à lui pour bénéficier d'une salutaire direction. Dès qu'un jeune homme montrait quelques dispositions de vocation religieuse, il ne manquait pas de lui parler de notre Congrégation ; et c'est ainsi qu'il a attiré chez nous un bon nombre de Junioristes — parmi lesquels son propre neveu.

\* \* \*

Le Père avait bien mérité de la Province. Les Supérieurs songèrent à lui pour lui assigner un poste où il pût opérer encore un plus grand bien. En janvier 1920, ils le nommèrent Supérieur de la Maison de Saint-Ulrich.

Ayant été lui-même, de tout temps, un homme de règle, il s'employa à maintenir, dans sa communauté, un grand esprit de régularité, — dût-il même, parfois, user, pour cela, de toute son autorité.

Tout en continuant à se multiplier au dehors, il chercha à donner au Pèlerinage de Saint-Ulrich un nouveau

relief. Il ne cessa de l'embellir et de l'enrichir, sachant, à cet effet, se concilier certaines sympathies, qui lui valurent des dons très généreux. C'est ainsi qu'il érigea une grotte monumentale, en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes ; puis, à un autre point du plateau, il plaça une représentation de l'apparition du Sacré-Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie ; il anima encore le tableau par la pose de différentes statues pieuses ; et, enfin, il multiplia le nombre des fêtes de concours, qui revêtaient toujours une grande solennité...

\* \* \*

Mais, vers le milieu de sa dernière année de supériorat, il ressentit les premiers symptômes des graves infirmités qui allaient, peu à peu, miner ses forces vitales.

Il luttait et luttait contre les fatales atteintes, ayant recours aux meilleurs médecins. Mais il dut, finalement, reconnaître qu'il avait un besoin urgent de repos complet ; et il demanda à être déchargé de ses fonctions de Supérieur, avant le temps. Il espérait, du reste, pouvoir reprendre, dans deux ou trois mois, son activité apostolique, avec une nouvelle ardeur.

Il profita de l'occasion qui s'offrait, et, avec la permission de ses Supérieurs, il se retira, le 27 septembre 1925, à l'Hospice de Saint-Vincent de Paul, à Château-Salins, desservi par les Sœurs de la Doctrine chrétienne, de Nancy.

Là, il était l'objet des soins les plus dévoués et, en retour, les bonnes Sœurs se croyaient assez dédommagées par la consolation qu'il leur procurait, en disant, chaque jour, la Sainte Messe, dans leur chapelle.

Ce qui pesait au Père, c'était la solitude, pendant les longs mois d'hiver, où il ne pouvait s'exposer à l'air froid. Il trouvait, cependant, certaine diversion dans ses exercices de piété et de bonnes lectures. Le dimanche, il assistait aux offices de la paroisse et était, ensuite, invité à la table de M. l'Archiprêtre Pauly, un ancien

camarade d'enfance, dont l'agréable compagnie était pour lui un puissant réconfort.

Pendant ce temps de langueur, — interrompu, assez souvent, par des crises douloureuses — il écrivait, parfois :

— « *Le Bon DIEU m'aime bien, puisqu'il me fait tant souffrir !* »

Certes, on ne saurait avoir de meilleures dispositions pour sanctifier ses souffrances. Mais, ce qui perçait, surtout, chez lui, c'était le *non recuso laborem*, — « je ne refuserai pas de travailler encore », — et, bien des fois, il disait, avec mélancolie :

— « *Pourvu que je me rétablisse assez pour faire encore un peu de bien.* »

En avril 1926, il croyait ce moment tout proche, et il se préparait à quitter son asile vers la mi-mai.

Le Père Provincial, lui-même, qui lui avait fait une dernière visite, était animé du même espoir. Le bon Père avait bonne mine, l'esprit lucide et éveillé, et s'animait dans la conversation, comme autrefois.

\* \* \*

Cet espoir fut de courte durée. Le 4 mai, une dépêche annonça sa mort subite.

Le dénouement fatal s'était, en effet, produit d'une façon tout à fait inopinée.

Le Père, qui s'était confessé deux jours auparavant, venait de dire sa Messe. Après son petit déjeuner, il s'entretint, quelques instants, avec la bonne Sœur, finissant par lui dire :

— « *Les enfants de la première Communion vont entrer en retraite. Je voudrais leur raconter une petite histoire édifiante. J'en connais une, dans tel numéro de la Revue que vous recevez. Veuillez me la chercher.* »

La Sœur sort, jette un dernier regard, en fermant la porte, et voit le pauvre Père s'affaïsser, dans son fauteuil, et rendre l'esprit, sans même proférer un léger soupir...

Il s'en est donc allé, tout doucement, dans son éternité, — un dernier sentiment de charité, pour les jeunes âmes, au cœur. Le DIEU de charité lui aura fait bon accueil.

\* \* \*

Sa dépouille mortelle fut ramenée à Saint-Ulrich, et le surlendemain, on lui fit de belles funérailles. Le Père Provincial chanta la Messe solennelle de *Requiem*, à la Grotte que le bon Père avait érigée. Il était entouré de représentants de toutes les maisons de la Province, d'un chanoine de Metz, de trois curés-doyens, d'une quarantaine de prêtres et de nombreux fidèles. Monsieur l'Archiprêtre de Sarrebourg, ami intime du défunt, voulut lui donner un suprême témoignage de son affection, en faisant la levée de corps et en disant les dernières prières à sa tombe.

Et, maintenant, le bon Père BONICHOT repose à l'ombre du Sanctuaire de Saint-Ulrich, au milieu de deux jeunes Pères et de trois vétérans de l'apostolat. Comme dans le passé, la communauté ira, bien souvent, visiter ce pieux cimetière et étendra ses suffrages aussi à ce vaillant Missionnaire, dont la perte nous a été des plus sensibles. Puisse le Bon DIEU lui susciter beaucoup d'imitateurs dans son zèle ardent pour le salut des âmes !

R. I. P.



### III. — R. P. Patrice Brady, 1844-1900 (630).

Le Père BRADY a eu la gloire, peu commune, de porter sa parole apostolique dans les *cinq* parties du monde.

Patrick Brady naquit à Kells, Diocèse d'Armagh, en Irlande, le 17 mars 1844. Il entra au Noviciat de Glen-Mary (Dublin), en 1862, et fut, ensuite, envoyé au Scolasticat d'Autun, où il fit ses vœux perpétuels,

en 1864, et reçut la prêtrise, en 1868. Comme Frère scolastique, il eut de très bonnes notes : — « Conduite en classe excellente et en général irréprochable, application soutenue, travail sérieux, progrès satisfaisants, jugement juste et prompt, bon sens. »

Il retourna en Irlande, après son ordination, et fut adjoint au corps des Pères Missionnaires. Il donna un très grand nombre de missions — d'abord, comme auxiliaire, et, puis, comme directeur — et se fit remarquer, partout, par son grand zèle pour le salut des âmes. Il se donnait tout entier à son œuvre ; il suffisait de l'entendre et de le voir en chaire, pour comprendre qu'il prêchait et travaillait de tout son cœur. C'est ce qui lui obtint de si nombreux et si légitimes succès. S'il n'était pas précisément orateur, il était excellent missionnaire. Il n'avait pas de l'orateur le beau parler ni les gestes éloquents ; mais il avait du missionnaire ce langage sincère de toute sa personne, qui dévoilait un vrai apôtre ; et, si ses sermons manquaient des agréments de la rhétorique, ils témoignaient d'une conviction et engendraient une émotion qui touchaient vite le cœur.

Il fut Supérieur de l'importante Maison d'Inchicore, à Dublin, de 1883 à 1886 ; et cette charge, loin d'arrêter son activité, ne fit, au contraire, que la redoubler.

\* \* \*

En 1892, il fit partie de l'escouade apostolique des quatre Missionnaires Irlandais qui allèrent évangéliser le Canada. Dans ce vaste champ, son zèle et son activité purent se déployer à l'aise ; il y prêcha beaucoup de missions, toujours avec les fruits les plus consolants.

Il revint, ensuite, dans sa chère Irlande, où il continua, pendant trois ans, son labeur incessant de Missionnaire.

Ce fut alors qu'il partit pour faire ce qu'on pourrait appeler, à bon droit, une tournée apostolique autour du monde. Sa parole émue et convaincante se fit entendre, successivement, en Asie, en Australie et, notamment, en



Afrique — où il évangélisa les Provinces du Natal, de l'Orange et du Transvaal.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1899, il abordait, de nouveau, en Amérique ; et, cette fois, c'est lui qui était à la tête de l'expédition apostolique, composée des RR. PP. Mathieu SHINNORS, Mathieu O'REILLY et Jacques STANLEY. Il donna, avec eux, des missions dans un grand nombre de paroisses des États-Unis. Ce fut un travail écrasant ; mais il ne reculait jamais devant aucune fatigue ; et son zèle, son dévouement, son ardeur, sa conviction en chaire produisirent, partout, les meilleures impressions sur les âmes.

Pourquoi faut-il que cette carrière si fructueuse ait été finie inopinément par la mort ? Le P. BRADY venait de terminer une mission à Boston avec ses confrères ; et, en se rendant à Chicago, pour en ouvrir une autre, il s'arrêta à Springfield, dans l'intention de rendre visite à un de ses cousins, Curé de la Paroisse du Sacré-Cœur dans cette ville. Il souffrait déjà d'un refroidissement assez grave ; le mal empira subitement, une pneumonie très sérieuse se déclara, et, en quelques jours, il fut terrassé, — usé, sans doute, par le travail incessant de ses prédications. Ainsi mourait, pour ainsi dire sur la brèche, ce vaillant Missionnaire, dont la trop courte carrière avait été si active et si féconde. C'était le 1<sup>er</sup> mai 1900. Il avait 55 ans.

\* \* \*

Le « *Freeman's Journal* », de Dublin, lui rendit un juste tribut d'hommages, que nous recueillons avec plaisir :

— « La nouvelle de la mort du R. P. BRADY nous arrive, comme une bien douloureuse surprise, et produira un sentiment de profond regret dans les cœurs des nombreux amis qui l'estimaient et l'affectionnaient...

« Il occupa une place importante dans l'œuvre des missions que poursuit la célèbre Congrégation des Oblats de MARIE. Pour s'acquitter des devoirs de sa tâche


sacrée, il visita toutes les parties de l'Irlande, prêchant partout les sublimes beautés de l'Évangile et s'efforçant, par ses exhortations éloquentes, de gagner les âmes à un amour de DIEU plus fidèle et plus fervent. Mais ses travaux ne furent pas limités à l'Irlande. Dans plusieurs régions d'Amérique, d'Afrique et même d'Australie, sa voix se fit entendre avec éloquence ; et il acquit, partout, le témoignage qu'il remplissait noblement ses devoirs de missionnaire.

« Deux qualités le distinguaient d'une manière prééminente — même parmi la sainte phalange dont elles sont les caractéristiques, — c'étaient son zèle infatigable et sa charité sans bornes, sortant naturellement des généreuses impulsions d'un ardent cœur irlandais. En chaire, il avait une vraie éloquence, celle du cœur et de toute la personne, dont la conviction se traduit dans la parole, le geste, les yeux, la physionomie et produit, toujours, une émotion profonde.

« Il ne faut pas s'étonner qu'un prêtre, doué d'aussi belles qualités, fût universellement aimé. Partout où allait le P. BRADY, il se faisait des amis, qui se prenaient à l'aimer très vivement.

« Depuis son arrivée dans les États-Unis, il y a sept mois, il s'est occupé du saint travail des missions dans un grand nombre des principales villes catholiques de la grande République. Les prêtres et les fidèles, en grande majorité Irlandais ou de descendance irlandaise, l'ont reçu, lui et ses confrères, avec une chaude cordialité, partout où ils sont allés faire l'œuvre de DIEU ; et il est à croire que ces zélés Missionnaires ont recueilli une très riche moisson d'âmes dans les greniers célestes. La dernière mission du Père BRADY, qu'il a donnée à Boston, servira grandement à augmenter le vaste cercle d'amis qui pleureront sa mort et prieront pour le repos éternel de son âme. »

R. I. P.



#### IV. — R. P. Guillaume Murphy, 1865-1915 (1304)<sup>1</sup>.

William-Joseph MURPHY est né, à Lac LaHache, dans la Colombie Anglaise, en 1865.

Il fit ses études élémentaires et classiques, au Collège de Saint-Louis, à New-Westminster, sous la direction des Révérends Pères Oblats de MARIE Immaculée.

Ses études classiques achevées, il entra au Noviciat des Oblats ; et, après ses premiers vœux, il fut envoyé au Scolasticat d'Ottawa, pour ses études philosophiques. On lui permit, en même temps, de suivre les cours des sciences physiques et mathématiques de l'Université, où des hommes éminents occupaient les différentes chaires.

Deux ans après, le Frère MURPHY était appelé à l'enseignement de l'algèbre et de la géométrie. On le ménageait encore, pour lui permettre de suivre les cours de théologie au grand Séminaire, qui recevait alors l'hospitalité dans les bâtiments de l'Université.

En 1892, le Frère MURPHY est ordonné prêtre ; et, à partir de cette époque, il est membre attitré du corps enseignant de l'Université. Il y donne tout son temps à l'enseignement de la physique et des hautes mathématiques, dans les deux cours de philosophie.

Vers l'année 1894, il devient préfet des études au cours classique ; et, quelques années plus tard, on le nomme aussi secrétaire de l'Université. Dans cette double charge, il donne la mesure de sa capacité intellectuelle et il se prépare, sans s'en douter, à prendre, un jour, la direction complète des affaires de cette importante institution.

\* \* \*

C'est en 1905 — peu après le désastreux incendie qui détruisit, en quelques heures, le spacieux édifice de

---

(1) Cette *Notice* nous a été envoyée par le R. P. Uldéric ROBERT, Recteur de l'Université catholique d'Ottawa.

l'Université — que le Conseil Général de la Congrégation des Oblats de MARIE, avec l'assentiment du Saint-Siège, nomma le Père MURPHY Recteur de l'Université.

Dès les premiers jours, le nouveau Recteur était à la hauteur de sa tâche. Initié, graduellement, à la marche de la discipline, au fonctionnement des classes, à l'organisation des différentes facultés, comme surveillant et puis comme professeur, c'est pour lui un jeu de tout coordonner et tout faire marcher à l'unisson dans ce grand corps qu'est l'Université d'Ottawa.

Dès son entrée en charge, le Père MURPHY prit pour principe de maintenir les traditions qui avaient, jusque-là, prévalu dans la maison ; et il donna une poussée vigoureuse pour accélérer le mouvement imprimé par les Fondateurs et premiers Recteurs de l'établissement. Le Père MURPHY avait reçu de la nature un jugement solide et éclairé ; il ne se prêtait pas facilement aux nouveautés dans l'enseignement des sciences, aux changements de programmes dans les études ni à l'adoption de nouveaux livres-manuels pour les élèves. Cependant, il avait l'esprit ouvert et s'est toujours montré très conciliant, quand une suggestion pratique et possible lui venait de ses collègues.

D'autre part, il se rendait compte que ses subordonnés — en contact permanent avec les élèves, les parents des élèves et les contingences de la vie quotidienne — avaient besoin de son appui pour faire face aux difficultés de chaque instant, et il ne leur ménageait pas le secours de son autorité.

Le P. MURPHY convoquait, présidait et dirigeait toutes les réunions des Facultés et du Sénat universitaire ; et il y intervenait à temps, par une remarque prudente et calme, quand les discussions risquaient d'aller trop loin.

La lecture mensuelle des notes de conduite et de succès dans les classes se faisait, publiquement, devant tous les professeurs et les élèves assemblés. Le Père MURPHY n'a jamais manqué de présider cet exercice, peu alléchant pour les professeurs et quelque peu redouté

des élèves paresseux. En quelques mots bien pesés, le Recteur faisait des remarques et donnait des avis que les élèves écoutaient et recueillaient avec une religieuse attention.

Sous le rectorat du R. P. MURPHY, le nombre des élèves de l'Université augmenta sensiblement et atteignit un chiffre qui ne fut dépassé que depuis ces quelques dernières années.

Ceux qui ont connu le P. MURPHY, qui l'ont vu à l'œuvre, savent qu'il était doué d'un bon sens extraordinaire, qu'il aimait l'ordre et voulait faire régner l'ordre partout où la chose était pratiquement possible. Les discours qu'il a prononcés, les pages qu'il a écrites, sont des modèles de clarté, de concision et de précision.

Dans ses rapports avec ses confrères et avec les élèves de l'Université, le P. MURPHY était froid, réservé et même visiblement gêné ; on eût dit qu'il manquait de sympathie pour ses semblables. Mais cette attitude, gênée et gênante, était l'effet d'une grande timidité de sa part, et elle disparaissait au bout de quelques instants de conversation amicale.

Comme conclusion à cette partie de la vie du Père MURPHY, on peut dire que l'Université a fait des progrès notables pendant les six années qu'il a présidé à ses destinées. Mais ces progrès eussent été plus prononcés, si le Recteur n'avait pas dû partager son activité entre l'Université et la Paroisse Saint-Joseph dont il était resté le Pasteur.

\* \* \*

On peut dire du Père MURPHY qu'il fut un curé modèle : oui, un modèle de régularité, un modèle de charité et un modèle de condescendance.

Il exigeait que les prêtres, qui étaient désignés pour remplir quelque fonction dans l'Église Saint-Joseph, fussent à leur poste au moment précis ; et lui-même était le premier à donner l'exemple de la plus stricte ponctualité.

Il s'était fait un devoir rigoureux de toujours assister

à tous les offices de la paroisse, les dimanches et les fêtes — et même les jours de semaine, quand un service de paroisse réunissait les fidèles.

Les paroissiens, en entrant dans l'église, attachaient leurs regards, avec un légitime orgueil, sur le bon et vénéré pasteur qui occupait fidèlement sa stalle au chœur, entouré d'une quarantaine de petits garçons aux figures ouvertes et recueillies.

Les annonces que le Père MURPHY faisait au prône, le dimanche, étaient toujours soigneusement et intégralement écrites dans un livre *ad hoc* et conservé d'année en année. Et les sermons, tous les sermons qu'il a donnés dans l'Église Saint-Joseph et ailleurs, étaient rédigés en un langage simple, clair et toujours élégant et appris, par cœur, d'un bout à l'autre. Il faut dire qu'avec sa prodigieuse mémoire le Père n'avait pas la moindre difficulté à répéter ce qu'il avait une fois écrit sur papier.

Dans le temps où ses Supérieurs religieux, de concert avec l'Ordinaire du lieu, nommèrent le Père MURPHY Curé de la Paroisse Saint-Joseph d'Ottawa, ladite paroisse passait par une crise à l'état aigu ; et l'on aurait pu craindre qu'un malaise ne se produisît entre le nouveau pasteur et ses ouailles. Mais le Père MURPHY eut bien vite dissipé tous les nuages, fait taire tous les préjugés et gagné la confiance, l'estime et le respect de toute la paroisse.

Dans ses relations avec son peuple, le Père ne faisait pas de distinction entre le riche et le pauvre, ou, s'il faisait une distinction, c'était pour tendre la main au riche, et ce qu'il recevait passait dans la main du pauvre.

L'Œuvre paroissiale la plus chère à son cœur était la Société de Saint-Vincent de Paul. Il travaillait toujours, de concert avec les officiers de cette conférence, pour leur procurer des ressources ; il présidait, régulièrement, leurs réunions et leur prêchait une retraite de trois jours, dans les commencements du mois de décembre.

On n'a jamais entendu dire que le Père MURPHY ait refusé de secourir quelqu'un qui implorait sa charité.



Il visitait, très régulièrement, les malades de la paroisse et leur prodiguait toute l'attention qu'un père dévoué peut donner à des enfants bien-aimés.

La Paroisse Saint-Joseph a pris une extension considérable, pendant les quinze années du pastorat du Père MURPHY. Les fidèles aimaient à aller assister aux offices dans cette église où la régularité, le recueillement et la piété étaient un sujet d'édification pour tout le monde. Aux temps de Noël et de Pâques, les paroissiens exprimaient, d'une manière tangible, l'attachement qu'ils professaient tous pour leur vénéré pasteur. Je dis *tous*, parce que les deux ou trois esprits exaltés qui ont jugé à propos, dans une de ces circonstances, d'envoyer au pasteur une offrande peu courtoise, sont vite revenus de leur égarement.

L'Église Saint-Joseph, trop grande pour la population de la paroisse, quand elle fut construite en 1894, n'avait plus de banc disponible, en 1915, quand le Père MURPHY mourut. Cependant, la section française de l'ancienne Paroisse Saint-Joseph avait, alors, son église propre.

Le Père MURPHY connaissait tout le monde dans sa paroisse, — hommes, femmes et enfants, — et il pouvait dire, comme le Bon Pasteur : « Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. »

Il s'intéressait beaucoup aux enfants des écoles. Et, une année, — alors que la rougeole, la diphtérie et des maladies diverses avaient occasionné la fermeture des écoles de la paroisse, — le Père MURPHY inaugura, dans l'Église Saint-Joseph, la bénédiction des gorges, le jour de la fête de Saint Blaise, et l'épidémie fut enrayée.

Le Père MURPHY a aussi manifesté une prédilection tendre pour les petits garçons de la Société de Saint-Louis de Gonzague. Le mardi soir de chaque semaine était le jour de la réunion ; et l'on voyait ces chers enfants, aux alentours de l'église, longtemps avant le moment fixé pour la réunion, parce qu'ils avaient hâte d'entendre les paroles sympathiques de leur bon Père Curé.

En sa qualité de délégué de l'Université d'Ottawa, le

Père MURPHY siégeait au Conseil consultatif d'Éducation de la Province d'Ontario et s'y faisait remarquer par la solidité de son jugement et la lucidité de ses remarques.

Il a aussi pris part au Concile plénier de Québec et fut choisi comme secrétaire d'une des commissions de cette grande et mémorable assemblée...

Au mois de janvier 1915, une affection cardiaque, dont le Père MURPHY souffrait depuis quelque temps, prit une tournure aiguë. Le repos absolu devint impératif.

Mais, malgré tous les soins que la science des médecins et le dévouement des Sœurs de l'Hôpital purent lui prodiguer, le pauvre malade s'affaiblit rapidement ; et il mourut, le 4 février 1915, après trois ou quatre semaines de grandes souffrances, à l'âge de quarante-sept ans.

R. I. P.



## V. — R. P. Eugène Chirouse, 1854-1926 (884) <sup>1</sup>.

La Province Saint-Pierre de New-Westminster vient de perdre l'un de ses Missionnaires les plus méritants, qui laisse après lui une trace bien glorieuse, un souvenir tout d'édification et de zèle apostolique. Pendant quarante-sept ans, le Père Eugène CHIROUSE a été, sans cesse, appliqué au ministère des Missions indiennes. Il y a constamment obtenu — outre le succès d'une solide prédication, en chinook et autres langues — celui qu'exclusivement ambitionne le véritable Oblat de MARIE : la conversion des pécheurs et la persévérance des âmes qui lui sont confiées. Il a payé de sa vie l'idéal que poursuivait son zèle. Comme un vaillant soldat, il a succombé

---

(1) Cette *Notice* a été composée par le R. P. François LARDON (1877-1896/98-1901), originaire du Diocèse du Puy et résidant, actuellement, à la Maison Saint-Charles de New-Westminster.

les armes à la main. Tandis qu'il visitait, au commencement de janvier, l'une de ses plus difficiles missions, dans la Vallée du Fraser, la maladie, qui le minait depuis trois ans, est venue le terrasser ; et, le 3 février, il mourait de la mort précieuse du fervent Religieux et du Missionnaire infatigable.

Eugène-Casimir CHIROUSE naquit, le 15 juin 1854, à Bourg-de-Péage, jolie petite ville du Diocèse de Valence, située sur les bords fertiles et riants de l'Isère. Son oncle, le Père Eugène-Casimir CHIROUSE — un des premiers Oblats venus, en 1847, dans les Missions de l'Oregon — avait dû prier beaucoup pour la vocation de l'un de ses neveux. En 1866, quand Mgr Louis d'HERBOMEZ partait pour la France, le P. CHIROUSE dit à son Vicaire de Missions :

— « Allez, à Bourg-de-Péage, chez mon frère, et ne partez pas, sans avoir obtenu que l'un de mes neveux. vienne, comme Oblat, me trouver en Colombie, pour m'y remplacer plus tard. »

La commission fut faite. Quelque temps après la visite de Mgr d'HERBOMEZ à la famille Chirouse, celui que nous venons de perdre entraît au Juniorat de Lumières.

\* \* \*

Le Père CHIROUSE aimait à parler de ses années de Juniorat.

— « *Le jour de mon arrivée* », disait-il, souvent, « *le R. P. Supérieur me demanda : « Quel est votre nom, mon petit homme ? » — « Mais, je suis le neveu de mon oncle ! » répondis-je, tout étonné de n'être pas déjà connu comme le digne parent du Missionnaire des Indiens de la Côte du Pacifique.* »

Et il riait, de tout cœur, à ce souvenir.

La piété parmi les Junioristes, le dévouement paternel des Oblats en charge, les fêtes du Sanctuaire, tout l'inspirait et augmentait sa foi et sa ferveur. Après plus de 50 ans, l'Oblat si fidèle, que fut notre vétéran, puisait, dans cette mine de souvenirs, un enthousiasme tout

méridional. Il a gardé, toute sa vie, cette exubérance — de bon aloi, du reste — de notre Midi français.

Au mois d'août 1873, il commença son noviciat à Notre-Dame de l'Osier. La piété du Novice dut être constante, affectueuse et réelle, — solide fondation des longues années de sa vie de fervent Oblat. Notre cher défunt garda sa piété du noviciat jusqu'au dernier jour. On devinait l'élan de son âme vers DIEU, à l'ardeur de sa diction et au ton pénétré de sa voix, dans la récitation du bréviaire ou dans le chant liturgique, à son air recueilli dans la prière, à son entrain dans les missions. Il aimait à parler du Bon DIEU, — un entretien spirituel était toujours bienvenu auprès de lui. Quel bel éloge ! Garder toute la vie la ferveur du noviciat : ce fut, vraiment, le cas du Père CHIROUSE.

Le 15 août 1875, à Autun, il se donna à DIEU, pour toujours, par son Oblation perpétuelle. Sous la direction du P. Toussaint RAMBERT, le jeune Scolastique ne fut pas moins zélé que par le passé pour son avancement spirituel et dans l'accomplissement de ses nouveaux devoirs d'étudiant. Héroïquement fidèle à la devise de sa Famille religieuse, il voulait déjà les âmes les plus abandonnées, les plus dépourvues, les plus méprisables selon les idées du monde, — les âmes des Indiens. Plus tard, il ne se rassasiait pas de parler de ses ouailles. Certes, en Colombie, le P. CHIROUSE s'occupa fidèlement des missions parmi les blancs qui se trouvaient dans son vaste champ d'action. Mais les Indiens étaient ses favoris. On voyait que sa pensée était là, que là était son cœur et qu'il y était passionnément. Ce zèle pour les humbles remontait au temps de son scolasticat.

\* \* \*

Ordonné prêtre le 7 juin 1879, il recevait son obédience pour la Colombie. Les prières de l'oncle étaient exaucées. Il fit le voyage en compagnie de Mgr Paul DURIEU et du P. Jean-Marie Le JEUNE — son compagnon d'oblation et de prêtrise et son émule dans l'apostolat. Le trajet

fut long, par New-York, à travers les États-Unis, jusqu'à San-Francisco et, finalement, New-Westminster.

Avant d'être lancés dans le ministère actif, les deux jeunes Missionnaires restèrent, quelques mois, à la Maison Saint-Charles, où Mgr DURIEU, l'incomparable Apôtre des tribus du Pacifique, initia ses futurs soldats aux secrets du chinook et les prépara, en maître qu'il était, à la carrière qui s'ouvrait devant eux. Puis ce fut, pour le Père CHIROUSE, l'obédience qui l'envoyait à la Mission de Sainte-Marie.

A l'encontre du commun des mortels, dans la Famille religieuse de Mgr de MAZENOD, — où l'on change, de temps à autre, de résidence — notre P. CHIROUSE resta, pendant quarante-sept ans, à ce même poste de Sainte-Marie. D'aucuns appelleraient cela un *record*. Oui, la belle Résidence de Sainte-Marie devenait le centre d'où devait rayonner le zèle apostolique du jeune Oblat, sur un champ d'action dont l'étendue étonnerait nos Pères des « vieux pays » et de bien d'autres Missions dans les différentes parties du monde où flotte la bannière de MARIE Immaculée.

La Vallée du Fraser, la côte de l'Océan Pacifique, l'immense district de Lilloet et Pemberton ont été, pendant presque un demi-siècle, le théâtre de l'activité infatigable de notre vénéré défunt.

Durant les dix premières années de sa carrière apostolique, le bon P. CHIROUSE fut sous la direction des anciens Missionnaires Oblats qui évangélisaient encore la basse Colombie. Parmi ces ouvriers de la première heure se trouvaient Mgr DURIEU et son oncle, — le P. CHIROUSE « senior », comme il était toujours désigné parmi ses Frères en religion. Il ne pouvait être à meilleure école ! Ces vétérans avaient promené leur tente dans tous les camps indiens et dans les chrétientés blanches, encore à leur début, sur les côtes du Pacifique. Ces dignes Fils de Mgr de MAZENOD avaient enduré les privations des premiers temps. Tout en instruisant et baptisant leurs néophytes, ils avaient souffert la faim et la soif, se contentant d'une nourriture plus que grossière. Le cœur ne



fit jamais défaut à ces enfants de France, mais quel martyre continu ! En 1880, la facilité des communications avait quelque peu amélioré le régime des années héroïques ; cependant, combien encore était ardue la tâche de l'Oblat en Colombie !

Le P. CHIROUSE n'oublia jamais l'exemple de ses aînés dans l'apostolat. Leur méthode d'enseigner le catéchisme, leur ligne de conduite pour l'admission de leurs convertis aux Sacrements, leur manière de procéder dans les diverses éventualités : tout lui resta sacré.

— « *Le Règlement de Mgr DURIEU* », disait-il souvent, « *est et sera la voie la plus sûre que nous puissions suivre. Les circonstances extérieures se sont modifiées, en certains cas, mais les principes sont immuables. Gardons les traditions de nos premiers Pères, et nous nous en trouverons bien.* »

Quel excellent souvenir il gardait de ses années d'apprentissage dans la vie de missionnaire et, surtout, des réunions d'Indiens présidées par Mgr DURIEU, où différentes tribus étaient représentées, en grands nombres, avec leur Missionnaire respectif ! Chaque tribu se rendait à l'église, au temps marqué par le règlement, pour le catéchisme et une instruction dans sa langue. Puis, les réunions générales se déroulaient dans le plus grand ordre et la plus profonde piété. Quelles magnifiques manifestations de notre Sainte Religion ! Comme elles servaient à encourager un jeune apôtre, à le préparer pour le temps où il aurait la responsabilité entière des âmes !

\* \* \*

Ce temps arriva, bientôt, pour le P. CHIROUSE, et il devait durer longtemps. A la Mission Sainte-Marie, l'ardent Oblat de MARIE Immaculée a exercé, successivement, les charges de Directeur de l'École indienne et de Supérieur de la Maison, — tout en voyageant, par monts et par vaux, dans les vastes districts qui dépendaient de cette Résidence.

Il aimait tant la Mission ! Que de souvenirs se ratta-



chaient à Sainte-Marie, pour le cœur aimant de notre défunt, et ajoutaient aux charmes du séjour ! C'était là que se trouvait l'un des berceaux du Christianisme en Colombie, là que les pionniers Oblats avaient administré les Sacrements à leurs nouveaux convertis, là que son oncle achevait de tresser sa brillante couronne de Religieux fidèle.

L'éducation de la jeunesse des deux sexes, issue de parents indigènes, attira, dès le début, l'attention des Missionnaires. Ils n'épargnèrent aucun sacrifice pour ce point capital dans l'œuvre du salut des âmes. A cet effet, deux belles maisons — séparées, l'une de l'autre, par une assez belle distance et entre lesquelles se trouve l'église — furent construites à Sainte-Marie. Le salaire du P. CHIROUSE « senior » — pendant plusieurs années, Directeur de l'École indienne de Tulalyp, États-Unis — avait défrayé les dépenses de la construction. Toute sa vie, notre P. CHIROUSE devait se consacrer à l'œuvre commencée par son oncle. Il fit des pieds et des mains, pour se servir de son expression, de mission en mission, pour attirer et amener à Sainte-Marie les enfants Indiens catholiques, afin de leur offrir une excellente éducation et de les soustraire à l'influence protestante. Sur son lit d'agonie, il pouvait se donner le témoignage, avec ses Frères en religion, d'avoir fait son possible pour le succès de l'école — qui compte, maintenant, au delà de 120 enfants. Il a contribué, de toute son âme sacerdotale, à introduire, maintenir et développer l'esprit de piété qui anime les enfants de Sainte-Marie.

— « *Nous ne réussirons pas* », disait-il, à maintes reprises, « *à garder tous nos élèves fidèles à leur Religion ; cependant, leur éducation première laissera une empreinte ineffaçable, qui aura, au moins, son effet sur le lit de mort. Dévouons-nous, dépensons-nous, martyrisons-nous pour l'œuvre de l'école.* »

Et tous les Oblats qui sont passés à la Mission de Sainte-Marie, ont fidèlement collaboré avec le Père CHIROUSE.

Il fallait voir notre cher défunt, à son retour d'une

ournée apostolique ! Les enfants se groupaient — respectueusement et amoureusement — autour de leur Père spirituel vénéré, qui revenait de leur village natal. Alors, les nouvelles si « importantes » des camps visités étaient données, les messages des parents étaient délivrés, les commissions faites ; parfois, quelque favori de la fortune apprenait que son dépôt à la banque de l'école était augmenté. Le Missionnaire terminait toujours l'entretien par des paroles d'édification, d'encouragement et, parfois, de remontrances, — mais celles-ci étaient, invariablement, empreintes de la plus paternelle charité.

Aussi quel vide a causé la mort du P. CHIROUSE à l'École de la Mission !...

Combien difficile aussi de le remplacer dans le labeur évangélique accompli durant tant d'années !

Pour tout ce qui touchait au ministère des âmes, le P. CHIROUSE était bien méthodique. Son programme quotidien, dans les visites des villages indigènes, restait le même et ses ouailles le savaient. Telle heure pour le catéchisme, telle autre pour les confessions et la visite des malades : tout était déterminé à l'avance. Les Indiens recevaient le prêtre avec la joie d'enfants qui aiment, tendrement, leur Père. Ils franchissaient, parfois, de longues distances pour aller se procurer, dans les magasins des Blancs, la nourriture du Missionnaire. Mais notre cher défunt était satisfait de bien peu. Au fait, il était trop facile à contenter : sa santé si robuste en a souffert, les dernières années de sa vie. Ses compagnons d'apostolat ou ses successeurs dans ces visites des villages en ont aussi souffert quelquefois. La devise du P. CHIROUSE était : — « DIEU et les âmes, avant tout ! »

Dans les grandes réunions d'Indiens, le zèle de l'Oblat que nous venons de perdre se manifestait dans toute sa beauté. Il était le boute-en-train de ces assemblées. C'était lui qui en était, invariablement, le réglementaire. Chaque matin, la cloche du réveil sonnait, sans merci, à cinq heures, — même après une séance de catéchisme prolongée, le soir précédent, jusqu'à onze heures ou minuit. Le bon Père Victor ROHR, un compagnon de trente

années de sa vie de mission, et bien d'autres Oblats pourraient écrire des volumes sur cette cloche matinale et sur l'exactitude inexorable du réglementaire.

Mgr DURIEU et tous nos premiers Oblats du Pacifique s'appliquèrent, dès le début, à inspirer à leurs néophytes un grand amour pour le Sacrement de nos autels. C'est le culte fervent envers Jésus-Hostie qui a donné naissance à ces grandes réunions des Indiens catholiques dans notre Province. Ne pouvant avoir le Missionnaire, parmi eux, que de temps à autre, ils accourent, à des époques déterminées par leurs Pères spirituels, pour honorer ensemble le Divin Prisonnier du Tabernacle. Heures d'adoration, processions, Messes solennelles, — toutes les cérémonies sont imposantes et pleines d'une intime émotion. Après tout, ces centaines de fidèles sont de pauvres Indiens. Les Missionnaires ont une semaine de pénible labeur ; ils doivent prêcher en différentes langues, entendre de nombreuses confessions et arranger bien des cas d'éventualité. Le P. CHIROUSE était dans son élément. Il était l'âme de la réunion, prenant sur ses épaules le plus pesant fardeau. Notre Révérendissime Père Général doit se souvenir de ces magnifiques assemblées, qu'il présidait, si volontiers, quand nous avions le bonheur de le posséder en Colombie, — le Père CHIROUSE, en ces circonstances, était son bras droit...

Apôtre doué d'une intrépidité presque incroyable, le regretté défunt occupa le poste de Supérieur de la Mission Sainte-Marie, à différents intervalles. Certes, il ne pouvait pas éviter les absences. Chaque vendredi ou samedi, il lui fallait partir pour l'une de ses Missions, pour en revenir le lundi ou mardi, et des appels aux malades nécessitaient d'autres départs. Ses sujets savaient que le devoir obligeait leur vénéré Père à ces voyages et ils faisaient volontiers le leur. Comme Supérieur de résidence, la règle le trouva inflexible mais, selon les circonstances, assez conciliant et paternel toujours. Il fut obligé de sévir, mais les deux ou trois sujets, objets de ses avertissements, voire de ses réprimandes, s'ils sont sincères, ont reconnu, au dessus de son autorité,

l'autorité de la conscience, à laquelle le P. CHIROUSE a obéi toute sa vie.

Nous, ses compagnons de résidence, nous nous souviendrons, à tout jamais, du spectacle qu'offrait sa piété à la chapelle et partout. Piété solide, profonde, qui captive l'âme et la met en contact avec DIEU. Les heures de la prière ne lui paraissaient point trop longues. La cloche était la voix du Ciel : à son signal, il abandonnait la récréation la plus intime avec les Pères ou Frères.

Le P. CHIROUSE fut, avant tout, l'homme des âmes. En ce qui concerne les choses matérielles, il était plutôt conservateur des traditions du passé : les grandes entreprises l'effrayaient. Il avait été le témoin de la pauvreté des Oblats pionniers ; il avait partagé leur vie d'abnégation. Il avait le culte du passé et avait, je dirai, presque peur des changements apportés par le développement moderne et la facilité des communications. Les âmes, avant tout !

Longtemps, il fit partie du Conseil vicarial. Notre Rév<sup>me</sup> Père Général, ici encore, pourrait, plus que tout autre, redire le coup d'œil modéré, pratique et juste du défunt dans la solution des affaires. Peut-être était-il un peu timide dans son humilité, en donnant son avis. En tout cas, on ne pouvait se méprendre sur la sincérité de ses intentions et l'esprit de charité qui les inspirait.

Bien des Oblats ont été initiés par lui à la vie de missionnaire : Mgr Émile BUNOZ et les Pères Victor ROHR, Jacques WAGNER, Claude BELLOT et Théophile FAHLMANN, pour n'en citer que quelques-uns. Tous redisent, à l'envi, les vertus de leur Directeur de Mission. Son obéissance, son zèle et son affabilité, comme compagnon, restent comme un trésor d'exemples dans lequel puisent et puiseront tous les vrais Oblats de Colombie : « *Defunctus adhuc loquitur.* »

\* \* \*

En 1920, élu délégué de la Province au Chapitre Général, notre cher Oblat alla revoir sa patrie tant

aimée. Il se prépara, dans l'intime de son cœur, brûlant de foi, à faire de sa visite à la Ville Éternelle un vrai pèlerinage. Tous les instants libres, entre les sessions, il tint à les mettre à profit. Parmi les célèbres sanctuaires de Rome, il en est peu où il ne soit allé s'édifier de la vue de quelque précieuse relique, de quelque grand souvenir. Là, il répandait sa prière d'apôtre ; là, il recueillait des impressions. Quand il revint parmi ses Indiens, que de choses édifiantes et instructives il avait à leur raconter !

Le P. CHIROUSE avait à cœur d'instruire et édifier ses fidèles, Indiens ou Blancs, dans les centres plus considérables comme dans les plus humbles villages, où il se rendait ; et, cela, il l'a fait toute sa vie. Les masses de manuscrits, contenant d'innombrables sermons et instructions, qu'il conserva dans sa chambre, sont une preuve parlante de son zèle et de son application à l'étude. Le travail consciencieux de cet apôtre des humbles dans la préparation de ses homélies, l'esprit de piété qui les inspirait, tout donnait à sa parole une autorité, une édification et une onction qui trouvaient accès dans le cœur de ses bons auditeurs. Quand il prêchait, on sentait, tout de suite, que sa parole était bien l'image de ses convictions et l'expression de sa propre règle de conduite.

Sans flatterie aucune, ce qui jurerait dans une notice nécrologique d'Oblat, nous pouvons dire ici, pour l'édification de tous les Enfants de Mgr de MAZENOD, que nul ne peut se faire une juste idée du travail écrasant que le P. CHIROUSE a accompli, durant les quarante-sept ans où il a sillonné, en tous sens, — en canot, à cheval, à pied et, vers les derniers temps, en automobile — les vastes districts de la basse Colombie.

De retour à Sainte-Marie, après une réunion d'Indiens, — ce qui veut dire après de longues heures au confessionnal, prolongées bien avant dans la nuit — après un lever matinal, des chapelles suffocantes, un logis incommode, après tout cela, l'Oblat fidèle reprenait, immédiatement, la vie de communauté. L'avant-midi, il restait, généralement, dans sa chambre, faisant tous les



exercices prescrits par la Règle, tout comme au noviciat. Dans l'après-midi, tout en récitant son bréviaire ou en disant ses chapelets, il allait à la Grotte de Notre-Dame de Lourdes, érigée sur la propriété, et, de là, il se rendait à notre cimetière, — il aimait tant nos Oblats qui y reposent ! — et il s'y préparait à la mort...

En janvier 1924, il dut, pour la première fois, se rendre à l'Hôpital Saint-Paul, à Vancouver. Nous pensâmes le perdre ; mais sa robuste constitution — solide comme le Massif du Vercors, au pied duquel il avait vu le jour — l'emporta sur la maladie. Après deux mois, il se mettait, de nouveau, au travail. Il semblait même aussi intrépide que jamais.

Avec le P. Jean-Marie Le JEUNE, son compagnon d'Oblation, il célébra le cinquantième anniversaire de sa donation à DIEU dans la Famille de MARIE Immaculée. Ce Jubilé fut célébré, à New-Westminster, après la Retraite annuelle, au mois d'août 1925. Tout y revêtit un caractère vraiment oblat. Notre désir unanime était de posséder, longtemps encore, nos deux vétérans : les Missions indiennes ont tant besoin d'eux !

Le Bon DIEU en a jugé autrement. Au commencement de cette année, le P. CHIROUSE — qui avait fait le travail de deux Missionnaires, pendant plusieurs mois — fut appelé pour un malade, dans un village assez distant de Sainte-Marie. Il se sentait bien fatigué, après le surmenage occasionné par les fêtes de Noël ; et le temps était mauvais. Mais, n'écoutant que son zèle, il partit.

\* \* \*

Ce devait être le dernier acte de son ministère sacerdotal. Trois jours après, il était de nouveau à l'Hôpital Saint-Paul, où, jusqu'à sa mort, les Sœurs de la Providence se sont dévouées pour celui qu'elles vénéraient comme un saint. Le bon Père édifia tous ceux qui entourèrent son lit d'agonie, par sa patience, sa bonne humeur et sa profonde soumission à la Volonté de DIEU. Notre R. P. Provincial était souvent dans la chambre du malade,



ainsi que les Oblats de Vancouver, de New-Westminster et des environs. A la première nouvelle du malheur qui allait nous frapper, le P. ROHR, l'inséparable compagnon d'armes du P. CHIROUSE, s'en vint, de William's Lake, pour rester au chevet de son ami, jusqu'à son dernier soupir.

Un grand nombre d'Indiens, d'aucuns venus de bien loin, accoururent pour recevoir un dernier conseil et une dernière bénédiction de leur bon Père « *Chilouse* », comme ils l'appelaient. Nos Catholiques de Vancouver et environs vinrent si nombreux saluer, une fois encore, l'Oblat qu'ils admiraient tous, que les Autorités de l'Hôpital durent défendre ces visites, à cause de la faiblesse croissante du cher malade. Jusque vers les derniers jours, les Oblats et les membres du clergé séculier venaient réciter le bréviaire ou le chapelet près du Père. Comme il s'unissait avec ferveur et esprit de foi à toutes ces prières !

C'était deux jours avant la fin. « Père », lui dit le Père ROHR, « bénissez la France ! » Le malade, ramassant toutes ses forces, eut le courage de s'asseoir sur son lit et fit un grand signe de croix. Geste suprême où brillait le patriotisme profond du digne enfant de la France. Il avait, toute sa vie durant, tant aimé son pays natal ! La persécution stupide, que les Catholiques s'y laissent imposer, lui brisait le cœur.

Le vénéré patient avait reçu l'Extrême-Onction, dans des sentiments de foi sacerdotale qui avaient ému tous ceux qui assistaient à ce touchant spectacle. A cause des vomissements qui lui causaient d'indicibles souffrances, il ne pouvait que rarement recevoir la Sainte Hostie. Mais comme il a dû, souvent, s'unir à Notre-Seigneur par la communion spirituelle, lui qui la recommandait à ses chrétiens avec tant d'instance ! Il renouvelait, avec bonheur, la formule de son Oblation. Au Père ROHR, qui l'assistait, il répétait :

— « *Je suis, de nouveau, dans notre Chapelle du Scolasticat d'Aulun ! Que je suis heureux de mourir Oblat !* »

La plupart de ceux qui le visitaient lui demandèrent de prier pour eux, quand il serait en Paradis.

— « *Bien volontiers* », répondait-il.

Et ses traits reflétaient déjà un peu de la beauté céleste.

Il nous quitta pour un monde meilleur, le 3 février, à 9 heures 30 du soir. Vers les 7 heures, les Pères Herbert BESSETTE et François LARDON vinrent lui demander une suprême bénédiction. Ils furent les derniers visiteurs qu'il reconnut et à qui il parla :

— « *La volonté de DIEU ! Oui, je prierai pour vous tous !* »

Le R. P. WELCH, notre Provincial, mandé en toute hâte, arriva, à 8 heures, de Westminster ; mais le malade avait perdu connaissance. Il mourut sans agonie, sans peine, sans faire entendre un soupir, comme un enfant qui s'endort. Autour de la couche funèbre, avec le Rév. Père WELCH, se trouvaient le P. ROHR et plusieurs autres prêtres de Vancouver.

En attendant que le corps fût transporté, d'abord, à New-Westminster, et puis à Sainte-Marie, les Religieuses de la Providence demandèrent, comme une faveur insigne, de le garder dans leur chapelle. Revêtu des ornements sacerdotaux, il fut exposé dans l'Hôpital et visité par une foule de fidèles, depuis le vendredi jusqu'au dimanche après midi. Nombreuses furent les personnes qui faisaient toucher leur rosaire ou leur livre de prières aux restes inanimés de l'Oblat qu'elles savaient déjà si près du Trône de DIEU.

Un premier service solennel fut chanté, dans notre Église paroissiale de New-Westminster. Mgr l'Archevêque de Vancouver officia à l'autel et donna l'absoute. Le P. BESSETTE prononça l'éloge funèbre du vétéran des Missions, devant la foule qui emplissait le saint lieu et parmi laquelle se trouvaient plus de 25 membres du clergé séculier et des délégations de toutes nos communautés de Religieuses.

C'était, comme de juste, à Sainte-Marie que le défunt tant regretté devait recevoir les derniers honneurs. Le service, à New-Westminster, avait eu lieu le lundi ; et le mardi, à onze heures, la Messe des funérailles fut chantée par le Père ROHR, et notre R. P. Provincial, à l'évangile, laissa parler son cœur d'Oblat. Il redit, aux nombreux

Indiens présents, l'amour sacerdotal qui avait embrasé le cœur de leur Père spirituel ; et il les supplia de ne pas oublier les leçons enseignées, de fait et d'exemple, par celui qui était mort à leur service.

Quand le cortège se rendit au cimetière, les fanfares des Squamish et des Katz dirent leurs chants lugubres, si impressionnants en cette circonstance où tant de larmes coulaient !

Le Père CHIROUSE avait déjà obtenu une faveur pour lui-même. Cette matinée de février était délicieuse et, devant la foule recueillie et en prières, se déroulait le panorama splendide qui est une des gloires de la Mission Sainte-Marie. Panorama qui réjouissait toujours le cœur, resté jeune, de l'Oblat du Midi de la France !

Au cimetière, le délégué du Consul Français de Vancouver prononça quelques mots sentis à l'honneur de celui qui, avec tous nos Missionnaires répandus dans le monde entier, restent la gloire la plus pure de la patrie. Et, maintenant, la dépouille mortelle du P. Eugène CHIROUSE repose dans cette nécropole qu'est le Cimetière des Oblats de la Colombie, à Sainte-Marie. Mais son souvenir restera dans l'âme de ses humbles enfants spirituels ; et son exemple de Religieux fervent vivra comme un stimulant pour chacun de ses Frères en religion.

*R. I. P.*



## VI. — R. P. Léopold Farbos, 1858-1916 (1109).

Le R. P. Bernard-Léopold FARBOS vint au monde dans le pays pittoresque des Landes, à Mont-de-Marsan, le 17 janvier 1858.

Il suivit son cours complet d'études classiques, pendant six ans, au petit Séminaire d'Aire et fit, ensuite, une année de grand séminaire dans la même ville.

Le 31 octobre 1879, il commença son noviciat, à Notre-Dame de l'Osier. Tout en étant un fervent Novice, il se fit remarquer par cette bonne humeur et cette jovialité de bon aloi qui le distinguèrent, pendant toute sa vie, et rendirent sa compagnie si agréable à ses confrères, aussi bien que son ministère si profitable aux âmes.

Il fut, ensuite, envoyé au Scolasticat de Rome, où il resta trois ans, et y conquist la licence en théologie. C'est là aussi qu'il prononça ses vœux perpétuels, le 6 janvier 1882, et qu'il reçut les Ordres jusqu'au sous-Diaconat inclusivement.

C'est alors qu'il reçut son obédience pour Colombo, — où, au bout de quelques mois, il fut ordonné prêtre (29 mars 1884).

Ses postes successifs, à Ceylan, furent Kalutara, où il resta seulement un an, comme vicaire, — ensuite, Kotahena, où il resta une autre année, au même titre, — puis il devint Missionnaire proprement dit et séjourna trois ans à Moratuwa, trois ans à Grand Pass, quatre ans à Wennapuwa, deux ans à Haldanduwana, trois ans à Welligampitiya, sept ans à Duwa, deux ans à Nagoda, trois ans à Dalugama et, enfin, quelques mois à Tarala, en 1913.

Celle-ci fut sa dernière mission ; car il y fut frappé d'une attaque de paralysie et dut rentrer à Colombo, où il mourut, au bout de deux ans, dans sa 59<sup>e</sup> année.

\* \* \*

Le Père FARBOS fut transféré, pendant quelques années, dans le Diocèse de Jaffna. Ce fut pour lui l'occasion de montrer combien étaient grandes en lui, à la fois, son obéissance religieuse et son estime pour Monseigneur BONJEAN. Il écrivait au Très Révérend Père Général, en 1892 :

— « Mgr BONJEAN m'a remis l'obédience par laquelle vous me transférez au Diocèse de Jaffna. Je ne puis que prononcer Fiat devant la volonté de DIEU, si visiblement exprimée par celle de mes Supérieurs. Le sacrifice, toute-

*fois, est grand. J'aimais et estimais Mgr BONJEAN ; je m'étais dévoué, corps et âme, à toutes les œuvres qu'il avait bien voulu me confier. Je n'ai même pas craint d'ajouter, à mon travail ordinaire, un travail de surérogation, dès qu'il s'agissait d'aider mon vénérable Archevêque dans quelque-une de ses œuvres. J'étais fier de marcher sous sa bannière ; car il ne fallait rien moins que son prestige et ses talents pour nous faire accepter dans un Vicariat où la position des Oblats fut si pénible au début. C'est donc un grand sacrifice que l'obéissance m'impose, mais je sais l'accepter ; et mon dévouement à Mgr MÉLIZAN ne sera pas moindre. J'ai déjà reçu mon obéissance pour Kurunegala ; et je vais m'y rendre, dans quelques jours. »*

En arrivant dans cette mission, il eut à réprimer un abus criant parmi ses meilleurs Catholiques, lequel allait tourner au scandale en face des païens, mais dont la répression était une chose très délicate, — exigeant, en même temps, beaucoup de tact et de fermeté. Il eut l'un et l'autre dans la mesure voulue ; il les fit valoir si heureusement que l'abus fut promptement réprimé, sans froissement ni arrière-pensées ; et il en reçut les plus chaudes félicitations de son nouvel Évêque...

\* \* \*

Nous avons dit que le Père FARBOS était doué d'un naturel très joyeux. Cette gaieté franche et expansive, qui ne l'abandonna jamais, lui donna la plus heureuse influence sur les âmes, au cours de son ministère de trente et un ans, en lui aidant à produire la sérénité dans les cœurs troublés ou aigris et à pacifier les esprits divisés, si bien qu'il fut un grand pacificateur et comme l'apôtre de la paix.

Que de fois ne l'a-t-on pas vu recevant, avec son bon sourire et un calme parfait, des groupes turbulents de ses paroissiens pris entre eux de querelles, qui venaient lui exposer leurs griefs réciproques et même oser s'en prendre à leur Pasteur ! Il les écoutait, avec attention, puis il leur donnait sa réponse ; mais il y mettait tant



de bonne humeur et de jovialité, qu'il les amenait tous à rire de leurs doléances et les renvoyait satisfaits et réconciliés.

Cette gaieté bienfaisante et pacificatrice à l'égard de ses paroissiens, le Père FARBOS la déployait aussi envers ses confrères ; pour eux, elle devenait la charité la plus aimable. Il prenait plaisir à leur rendre service, et il y mettait tant de tact et d'abnégation qu'on aurait dit que c'était lui qui était l'obligé. Par son caractère jovial et ses dispositions si aimables, il était la vie et comme l'âme des réunions de Missionnaires, aux jours de fête. Il était doué d'une belle voix bien exercée, qui faisait valoir son répertoire infini de chansonnettes. Il avait, en outre, un admirable talent de conteur, pour égayer les récréations ; et, chose non moins remarquable, il savait prendre intérêt à ceux qui étaient moins bien favorisés que lui, quand ils contribuaient, pour leur part, aux délassements communs.

\* \* \*

Mais, par-dessus tout, le Père FARBOS était missionnaire et du type de ceux qui ont laissé leur empreinte partout où ils ont passé. Il a fait un bien immense aux âmes, durant sa longue carrière d'apôtre. Il avait un jugement droit, qui l'empêchait de se laisser entraîner par les enthousiasmes et les exubérances de sa nature de méridional. Son activité, quoique très grande, avait ainsi ce don de juste milieu qui eut la plus heureuse influence sur les Singhalais. Il apportait au ministère si dur du confessionnal une assiduité exemplaire, — à Nagoda, notamment, où il y passait des journées entières — sans négliger, cependant, ses exercices religieux, auxquels il montra toujours une grande fidélité.

En chaire, le Père FARBOS montrait une éloquence naturelle, que favorisait sa voix puissante et sympathique. Ses sermons étaient soigneusement préparés, bien qu'ils ne sentissent pas l'effort ; ils étaient, en même temps, très instructifs et très pratiques. Aussi ses fidèles



possédaient-ils bien la connaissance de la Religion ; et, de plus, ils réjouissaient son cœur en la pratiquant, fidèlement, sous sa vive impulsion. Au reste, il ne s'en tenait pas aux sermons de la chaire : il avait, également, recours aux catéchismes, aux allocutions près du confessionnal pour préparer les pénitents, aux visites fréquentes des écoles et à tous les autres moyens d'instruire et d'édifier que lui inspirait son zèle pour le bien des âmes.

\* \* \*

Ses visites des écoles n'étaient pas une pure formalité ; outre les instructions qu'il y donnait, il s'informait de la méthode d'enseignement des maîtres et s'efforçait de les améliorer sans cesse. C'est ainsi qu'il écrivit, à Duwa, un traité sur la *Méthode d'Enseignement et de Direction dans les Écoles*, que l'on peut regarder comme plus pratique et plus utile que bien d'autres écrits prétentieux sur ce sujet. Il possédait, d'ailleurs, une aptitude naturelle pour enseigner ; et les vices de méthode heurtaient son esprit aussi bien que les désaccords son oreille délicate. Voilà pourquoi il était animé d'une grande sévérité envers les maîtres qui amenaient, par leur faute, un relâchement dans la discipline ou dans la fréquentation des écoles, n'hésitant pas à les menacer de renvoi, s'ils ne s'amendaient pas.

Le Père FARBOS étendait aussi sa sollicitude au recrutement du clergé. Comme tous les bons éducateurs, il avait l'œil vigilant et perspicace sur les jeunes étudiants et savait discerner ceux qui possédaient des qualités d'aptitude au sacerdoce. Lorsqu'il en avait découvert, il mettait tout en œuvre pour développer en eux ces qualités et faire naître dans leurs cœurs les aspirations vers le ministère sacré. C'est ainsi qu'il enrichit le Diocèse de Colombo d'un certain nombre de vocations ecclésiastiques ou religieuses qui ont fait honneur à la Religion.

\* \* \*

Ce fut dans cette activité si féconde pour le bien des âmes qu'une attaque sérieuse de paralysie vint inter-

rompre ses travaux apostoliques, à la Mission de Tarala, sur la fin de l'année 1913. Son état ne faisant qu'empirer, on dut le ramener à Colombo, au commencement de 1914 ; et c'est là que, pendant deux ans, il édifia ses confrères en se préparant, sérieusement, à la mort.

Quoiqu'il fût dans une prostration assez complète, il eut le bonheur, cependant, de célébrer le Saint Sacrifice assez longtemps. Mais sa faiblesse augmenta, l'usage même de sa mémoire s'oblitéra, et il se vit obligé de renoncer à cette consolation suprême. Cette grande privation ne fut pas sans l'affecter beaucoup ; mais elle n'altéra pas sa patience ni sa sérénité, qui furent aussi remarquables pendant sa maladie que durant sa carrière apostolique.

Enfin, au mois d'août, il fut frappé d'une seconde attaque ; et, une quinzaine de jours après, il rendit le dernier soupir, le 30 août 1916.

R. I. P.



R. P. Marion, O. M. I. <sup>1</sup>.

Le 9 décembre, est décédé, à l'Hôpital Saint-Roch, Saint-Boniface, le R. P. Georges MARION, O. M. I. Il était originaire de Saint-Barthélemy, d'une famille profondément chrétienne, qui a fourni à l'Eglise trois Missionnaires Oblats, deux Frères convers et deux Religieuses. Il avait fait ses études au Séminaire de Saint-Hyacinthe et était entré chez les Oblats en 1868. Il fut ordonné prêtre le 24 septembre 1871. Il fit du ministère d'abord à Hull, puis à Montréal et ensuite aux Etats-Unis (à Tewksbury, à Plattsburg et à Lowell).


En 1902, le cher défunt vint dans l'Ouest Canadien, où il se dévoua, pendant de longues années, aux Missions sauvages : à Lestock, à Qu'Appelle, à Saint-Laurent et à Kenora. Depuis un peu plus d'une année, il vivait au Juniorat de Saint Boniface, miné et affaibli par l'âge. Il est mort à quatre-vingts ans.

Ses funérailles ont eu lieu, dans la Chapelle du Juniorat, le 12 décembre. NN. SS. les Archevêques de Saint-Boniface et de Winnipeg y assistaient, ainsi que plusieurs Prêtres et des Religieuses de diverses communautés. Il a été inhumé dans le Cimetière des Oblats, près du Juniorat.

R. I. P.

---

(1) Cfr. « *Les Cloches de Saint-Boniface* », Vol. xxvii, N° 1 (Janvier 1928), page 16 : — *Feu le R. P. Georges Marion, O. M. I.*



## REVUE DES LIVRES

---

### I. — Les Sœurs Grises aux Glaces Polaires <sup>1</sup>.

---



UX GLACES POLAIRES : *Indiens et Esquimaux*, par le R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, O. M. I. Ouvrage couronné par l'Académie Française. Nouvelle édition (76<sup>e</sup> mille). Volume in-8°, de 444 pp., illustré de nombreuses gravures hors texte (12 francs). Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris (V<sup>e</sup>) ; 1928.

APÔTRES INCONNUS : *Vie anecdotique des Frères Missionnaires O. M. I. dans les Régions arctiques*, par le R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, O. M. I. Nouvelle édition (34<sup>e</sup> mille). Volume in-8°, de 251 pages, illustré de nombreuses gravures hors texte (12 francs). Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris (V<sup>e</sup>) ; 1926.

FEMMES HÉROÏQUES : *Les Sœurs Grises Canadiennes aux Glaces polaires*, par le R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, O. M. I. Nouvelle édition (28<sup>e</sup> mille). Volume in-8°, de 255 pages, illustré de nombreuses gravures hors texte (12 francs). Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris (V<sup>e</sup>) ; 1927.

Les âmes les plus déshéritées trouveront toujours des apôtres ; car c'est la gloire de l'Église qu'il lui suffise de signaler des

---

(1) Nous remercions, bien vivement, le R. P. Louis Jalabert, S. J., d'avoir bien voulu — pour la troisième fois, en quelques mois — consacrer, à nos Missions de l'Extrême-Nord Canadien, de nombreuses et belles pages des « *Études* » ou de la « *Revue d'Histoire des Missions* ». Son intéressant article sur l'*Épopée blanche* a déjà paru dans nos « *Missions* », LX<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 228 (Septembre 1926), pp. 390-397 ; et nous reproduirons peut-être, bientôt, son émouvante étude sur *Les Missions indiennes des Oblats*. Le présent article est extrait des « *Études — Revue catholique d'Intérêt général* » (5, Place du Président-Mithouard, Paris-VI<sup>e</sup>), LXIV<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 16 (20 août 1927), pp. 435-456 ; *Dans le grand Silence blanc avec les Sœurs Grises*.

détresses pour faire surgir des dévouements. Dans ceux qu'anime la noble émulation du sacrifice, elle n'aura qu'à faire un choix ; et, pour un qu'elle comblera, combien de jaloux, consolés par le seul espoir d'un sacrifice encore plus dur ! Cependant, avec les Missions indiennes de l'Extrême-Nord, il semble qu'aient été atteintes les limites de la générosité, les dernières possibilités du courage humain.

Le climat le plus rude qui soit au monde, d'effroyables distances, un mortel isolement dans une solitude sans bornes : c'est à ce prix que le Missionnaire pourra entrer en contact avec les tribus sauvages qui vaguent aux abords des mers polaires. Quand il les aura rejointes, épuisé de fatigue, souffrant du froid et de la faim, il se heurtera à un abrutissement, fruit de vices honteux, et à des défiances dont ne pourra avoir raison la charité la plus inventive. Était-ce bien la peine de renoncer aux douces satisfactions apostoliques qui sollicitaient le partant, aux moissons prochaines qui eussent été si abondantes et si facilement recueillies ? A quoi bon quitter le certain pour courir l'héroïque et folle aventure ?

Ces raisons — et combien d'autres ! — n'ont pas retenu les Oblats de MARIE, appelés par la grande détresse des âmes de pauvres Peaux-Rouges et de misérables Esquimaux. Ils se sont lancés à l'assaut des *Glaces polaires* ; et ce fut la sublime magnificence de l'*Épopée blanche*, chantée par Louis-Frédéric Rouquette. Comme de juste, elle commença dans la douleur : l'hiver des âmes, plus désolé et plus morne que la grande nuit glacée, se prolongea pendant de terribles années, sans un rayon de soleil, sans une aurore boréale, mettant à une cruelle épreuve la ténacité obstinée des apôtres cramponnés à leurs champs de neige.

Mais vint un jour où — tels les souffles victorieux du printemps polaire, qui, en quelques semaines, balaie les tempêtes et fait éclater la carapace de glace qui emprisonne la vie — les prières ardentes, montant des autels auprès desquels les Missionnaires poursuivaient leur faction héroïque, triomphèrent de la glace séculaire des âmes : la débâcle du paganisme fraya la voie au renouveau. Sur ces terres de toujours infécondes, on vit blanchir hâtivement les premières moissons, — moissons d'âmes régénérées, engrangées, avec bonheur, par les Missionnaires qui avaient pris la relève des héroïques ouvriers des semailles douloureuses...

Que des hommes aient accompli cette tâche surhumaine, on s'en étonne, car ce furent missions de géants de l'apostolat que ces terribles Missions des régions polaires. Mais enfin, après tout, ce sont des hommes, et à leur viril courage nos pusillanimités font encore crédit. Mais, que des femmes aient rivalisé de courage et lutté d'endurance avec les coureurs des bois et les trappeurs de l'apostolat, c'est ce qu'on a peine à imaginer. Et, cependant, l'invraisemblable est devenu l'histoire des Sœurs Grises. Et cette histoire est un tel poème d'héroïque charité, un

tel tissu de pures merveilles qu'elle vaut bien la peine de nous retenir un instant, d'autant que, pour suivre les étapes de ces filles admirables, nous aurons pour guide l'incomparable historien des Missions indiennes qu'est le Révérend Père DUCHAUSSOIS.

\* \* \*

Le 13 septembre 1843, un grand vieillard à la soutane usée se présentait chez les Sœurs Grises de Montréal. Il se nommait Mgr Provencher, Évêque de la Rivière-Rouge et premier Missionnaire du Nord-Ouest Canadien. Depuis vingt ans, il cherchait des Religieuses qui pussent accepter de partager l'ingrate mission à laquelle il avait voué sa vie. Vainement, il avait fait appel à la France, à la Belgique, aux États-Unis, à Québec. De partout des réponses décourageantes lui étaient venues. Et, cependant, il fallait aboutir : le temps pressait. On avait fini par lui dire : — « Allez chez les Sœurs Grises : elles ne refusent jamais rien. »

Il était venu, il avait parlé à la petite communauté ; et les trente-huit Sœurs, en entendant le récit des misères laissées sans secours, avaient tressailli d'émotion. Trop loyal pour abuser de leurs bons cœurs, l'évêque avait tracé un tableau décourageant des épreuves qui attendaient les Missionnaires dans le royaume de la nuit et du froid ; il avait insisté sur les privations, l'isolement, le sacrifice de tout ; il avait dépeint la dégradation des pauvres sauvages auprès desquels la charité la plus prévenante devrait, longtemps, se dépenser à fonds perdus ; et il n'en avait pas fallu davantage pour que la petite communauté, sur laquelle venait de s'abattre le grand souffle et de s'allumer le feu de la Pentecôte, s'offrit tout entière.

Qu'était donc cette communauté, où fleurissaient tous les détachements et où s'enflammaient tous les héroïsmes ? Tout simplement, le petit grain de sénévé devenu un grand arbre, comme le devient toujours une œuvre humaine qui porte en soi la bénédiction de DIEU. Il y avait un peu moins d'un siècle, le 31 décembre 1737, une jeune veuve réunissait, autour d'elle, trois jeunes filles à qui elle avait fait partager le désir, que l'Esprit-Saint lui avait mis au cœur, de s'occuper des pauvres et de faire choix, parmi ceux-ci, des plus déshérités, des plus abandonnés.

Née Marie-Marguerite Dufrost de la Jemmerais, Madame d'Youville était de souche bretonne ; car son père, Christophe Dufrost, un Malouin, avait quitté son Château de la Jemmerais pour venir batailler contre les Iroquois. Par sa mère, elle descendait de René de Varennes et du Sieur Boucher de Boucherville, — tous deux, en leur temps, Gouverneurs des Trois-Rivières. Deux de ses oncles maternels étaient prêtres ; un troisième, le célèbre de la Vérandrye, a passé à la postérité avec la gloire de premier explorateur des régions de la Rivière-Rouge et de l'Assiniboine. Ces gloires familiales constituaient le plus clair du douaire de la jeune veuve.

Mais Marguerite-Marie d'Youville ambitionnait une autre for-



tune, lorsque, avec les compagnes de son choix, elle s'offrait à l'Immaculée, « pour servir, toute sa vie, les membres délaissés de son Divin Fils ». Le premier capital de la communauté naissante fut constitué par dix pauvres, recueillis dans la modeste maison de louage où elle s'abritait.

Les épreuves vinrent plus vite que les ressources. La Fondatrice leur faisait bon visage. Mais c'est avec un sourire plus gai qu'elle accueillait les insultes et les mépris dont le populaire a coutume de payer l'héroïsme qu'il ne comprend pas. N'allait-on pas jusqu'à soupçonner les pieuses filles de s'enivrer, et, sur leur passage, on montrait du doigt les Sœurs « grises ». Dans ce quolibet vulgaire, la Mère d'Youville discerna un signe de la Providence. Le nouvel Institut n'avait pas encore de costume : on adopterait le gris, et les Sœurs relèveraient, comme un honneur, le nom dont les avait affublées un baptême de dérision, — elles seraient donc les « Sœurs Grises ».

Vingt ans ne s'étaient pas écoulés, depuis les heures laborieuses de la fondation, que déjà les Sœurs avaient, d'année en année, étendu le programme de leur charité. Après les vieillards pauvres ou infirmes et les orphelins, elles s'étaient mises à rassembler les lépreux, les épileptiques, les chancreux, les gâteux, les insensés, — bref, tous les incurables — puis, ce fut le tour des femmes de mauvaise vie, des enfants trouvés, des femmes atteintes de la « picote » (variole) et des prisonniers de guerre, malades ou blessés. Enfin, par une décision, qui est comme le testament de son grand cœur, la Mère d'Youville avait encore élargi le champ ouvert au dévouement de ses filles : — « Elles seront toujours prêtes », écrivait-elle, « à entreprendre *toutes* les bonnes œuvres que la Providence leur offrira... »

Et, vraiment, c'était la Providence qui avait guidé le vieil Évêque de la Rivière-Rouge auprès des Sœurs Grises. Seules ces Missionnaires des pauvres ayant reçu, de leur Fondatrice mourante, un aussi sublime mot d'ordre pouvaient affronter l'ingrate mission à laquelle les conviait l'Apôtre des Peaux-Rouges.

La prudence conseillait de commencer modestement. Si l'essai réussissait, on verrait à organiser, sur une plus large base, le nouvel apostolat. Quatre Sœurs furent donc désignées pour former l'avant-garde. Parmi les heureuses élues, qui toutes portent des noms de chez nous, je relève le nom de Sœur Lafrance : la Providence permettait que, pour une fois qu'une mission se formerait en dehors d'elle, la France vît du moins son nom à l'honneur (1).

(1) J'aurais été bien surpris si la mère-patrie n'avait pas trouvé moyen de se glisser jusque dans cette fondation qui lui avait échappé. En effet, voici Sœur Gabrielle, Sœur Noullet, Sœurs Pulchérie et Marie Dréau, Sœur Grandin et quelques autres qui, au milieu des Missionnaires héroïques de la Nouvelle-France, maintiennent le droit d'aînesse de la vieille France. Cfr. DUCHAUSSOIS, *Femmes héroïques*, p. 71 (note).



\* \* \*

La petite caravane prit le départ, le 24 avril 1844. Mgr Provencher devait la conduire ; une maladie imprévue du prélat priva les Sœurs de ce soutien. A affronter toutes seules le redoutable inconnu, elles n'auraient que plus de mérite. Actuellement, le chemin de fer dévore, en quatre jours, les 800 lieues qui séparaient les voyageuses de leur destination. Installées, tant bien que mal et plutôt mal que bien, parmi les ballots et les caisses qui encombraient les canots, les bonnes Sœurs eurent vite fait de se rendre compte qu'elles ne portaient point pour une partie de plaisir.

Tant qu'il ne s'agirait que de navigation, on prendrait aisément son parti d'avoir les reins brisés et les membres rompus, sans pouvoir faire un mouvement pour se soulager. Parvenues à la zone des rapides, les pauvres voyageuses en viendraient à regretter leurs banquettes — où l'on avait, du moins, l'avantage d'être à peu près assises. Cinquante rapides, coupés de soixante-dix-huit portages et presque autant de demi-portages, leur feraient faire connaissance avec un autre genre de tribulations. Il fallait alors mettre pied à terre et, chargé de tout ce qu'on pouvait charger sur son dos, cheminer le long du fleuve, pendant que les rameurs remorquaient, traînaient ou portaient les canots. Trempées par d'incessantes averses, glissant ou enfonçant jusqu'à mi-jambes dans la boue des fondrières, se heurtant aux rochers, butant contre les troncs d'arbres, s'embarrassant dans les abatis, dévorées par les moustiques qui les assaillaient en nuées, les pauvres filles se traînaient jusqu'à l'étape.

Elles y arrivaient mortes de fatigue, comptant sur un peu de sommeil pour se refaire. Mais la pluie, qui tombait sans discontinuer, ne leur permettait pas une minute de repos. Serrées les unes contre les autres, inondées, transies de froid, elles attendaient, sans se plaindre, le lever du jour.

Le 2 mai, Sœur Lagrave, qui chantait au départ, écrivait, dans une lettre qui partirait DIEU sait quand : — « La tête me tourne, le cœur me palpite. » Huit nuits sans sommeil avaient eu raison de sa gaieté, mais sans entamer son courage, car elle se hâte d'ajouter : — « Il ne nous est encore rien arrivé de fâcheux. » Ce « rien de fâcheux » est admirable, quand on songe à tant de souffrances déjà accumulées.

Enfin, après cinquante-neuf jours de voyage, on arrivait à la Rivière-Rouge.

Le 11 juillet, les Sœurs Grises ouvraient leurs classes pour cinquante-trois enfants, la plupart Sautaux ou métis et quelques Sioux. Sœur Lagrave s'était réservé l'enseignement religieux au dehors. Tout l'hiver, alors que le thermomètre descendait à 40 degrés centigrades au-dessous de zéro à l'intérieur de la maisonnette, la vaillante fille se rendait à trois lieues de Saint-Boni-

face, conduisant elle-même son attelage, pour enseigner le catéchisme et les prières aux enfants, aux femmes et aux hommes. En outre, elle était le médecin de toute la région.

La première mission des Sœurs Grises était créée. Son succès encourageait de nouvelles fondations. Poussant toujours vers le Nord, les Sœurs arrivaient, en 1859, au Lac Sainte-Anne — qu'elles abandonnaient, quatre ans plus tard, pour se transporter à Saint-Albert.

Entre temps, une équipe nouvelle, conduite par Mgr GRANDIN, arrivait à l'Île à la Crosse, à 300 lieues de Saint-Boniface. Le voyage, qui n'avait pas demandé moins de soixante-trois jours, avait été terrible : deux fois, la petite caravane avait failli périr.

Une bonne histoire, qui n'est peut-être pas de cette date, donnera une idée des risques qu'un faux mouvement pouvait faire courir dans le passage scabreux des rapides. Laissons parler le brave « coureur de bois » Vincent, qui fut le guide de tant d'équipes de Sœurs Grises dans les dédales du Nord :

— « Oui, mon Père, nous étions dans le rapide, et un terrible. Le canot dansait, — je ne vous dis que ça. Mais (malheur !), à chaque saut qu'il faisait dans les grosses vagues, la Sœur se mettait raide, et elle voulait se lever comme pour sauter sur les roches. Plus je lui disais : « Ma Sœur, restez tranquille, autrement nous sommes perdus », plus elle devenait nerveuse, en s'accrochant à un bord ou à l'autre. Les Sœurs Grises, ça a, pourtant, coutume d'être vaillantes et de ne pas « s'exciter » dans les voyages ! Et, avec ça, elle pleurait. Enfin, au moment le plus dangereux, comme on allait se faire « poigner » par le remous et verser, je me suis souvenu de quelque chose que j'avais entendu dire comme infailliable pour les Sœurs, — quand j'étais à Sorel, dans le Québec, il y avait quarante ans passés, — et je criais : « Ma Sœur, au nom de l'obéissance, ne grouillez plus ! » Mon Père, le tonnerre l'aurait frappée qu'elle n'aurait pas écrasé plus net ; elle cala au fond du canot, à plat, et elle ne remua plus un doigt. C'est ainsi que nous ne sommes pas morts (1). »

Laborieuse dans ses débuts, la fondation de l'Île à la Crosse devait réserver bien des déceptions. Le 1<sup>er</sup> mai 1867, la maison était détruite par un incendie. Les ruines étaient à peine relevées, que l'inondation vint menacer les constructions nouvelles. Après une lutte, qui se prolongea trente ans, il fallut se résigner à la retraite. C'était en 1905. Mais c'est une loi de l'apostolat que les fondations tiennent au cœur à proportion des peines qu'elles ont coûtées et des larmes qu'on y versa. Et puis, des sauvages abandonnés, des appels arrivaient si déchirants, que les Sœurs Grises ne purent y résister. En 1910, elles revenaient donc ; mais, cette fois-ci, elles s'établirent 55 kilomètres plus au sud, à Beauval. En 1917, elles reprirent l'Île à la Crosse, où des aménage-

---

(1) Cfr. DUCHAUSSOIS, *Femmes héroïques*, p. 45.

ments nouveaux mettaient le site, désormais, à l'abri de l'invasion des eaux. Des eaux, mais pas du feu ; car la maison était à peine achevée qu'un incendie la détruisait, de fond en comble (1920). On remit en chantier une nouvelle construction. Peine perdue ; car, le 19 février 1926, à quatre heures du matin, l'incendie dévorait, une fois de plus, tous ces espoirs. Les pieds nus dans la neige, par 35° au-dessous de zéro, les Sœurs assistèrent à la disparition de toutes leurs pauvres ressources. Dans cette catastrophe, Notre-Seigneur, du moins, leur « restait ». Ce mot de Sœur Jubinville explique la sérénité de ces pauvres victimes et l'infatigable courage avec lequel elles ont repris, obstinément, l'édification d'un nouveau couvent. A l'heure qu'il est, les murailles de bois montent rapidement : l'Ile à la Crosse ne sera pas abandonnée.

\* \* \*

Il y avait vingt-trois ans que les Sœurs Grises se dépensaient à la Rivière Rouge et six ans qu'elles avaient occupé, par le Lac Sainte-Anne, l'Ile à la Crosse et l'Ile à la Biche (1862), à quelque mille kilomètres au nord de Saint-Boniface, — ce qui forme, aujourd'hui, l'Alberta et la Saskatchewan — lorsque s'ouvrit à elles l'Athabaska-Mackenzie.

Détaché de la juridiction de Mgr TACHÉ et confié à Mgr FARAUD, ce vaste territoire, qui contiendrait cinq fois la France, allait donner aux Sœurs Grises l'occasion d'un bond en avant dans l'Extrême-Nord. Elles allaient, pour la première fois, se trouver en contact suivi avec les Dénés.

Montagnais, Esclaves, Peaux-de-Lièvre, Loucheux, Plats-Côtés-de-Chien, Castors, Mangeurs-de-Caribous, Couteaux-Jaunes, ces bons sauvages semblaient avoir été préservés, par la vie nomade, des vices trop familiers aux tribus plus sédentaires déjà rencontrées par les Sœurs dans leur lente progression vers le Nord. Plus on montait vers le Pôle, plus ces pauvres gens paraissaient vifs, rieurs, ouverts, affectueux. Autant les Montagnais se faisaient remarquer par leur caractère taciturne, les Plats-Côtés-de-Chien par leur joie calme et lymphatique et les Esclaves par leur apathique abandon, autant les Peaux-de-Lièvre, pétulants et enthousiastes, aussi bons que laids, surprenaient par la légèreté de leurs allures. Cette peuplade — alerte et frisque comme une volière de hoche-queues, chaleureuse comme des Napolitains, loquace comme des Juifs, familière et sympathique comme des enfants — devait réserver de singulières consolations à ses apôtres. Ils en trouveraient, peut-être, plus encore chez les Loucheux, dont la cordialité et la gaieté retentissante sont demeurées célestes, à l'égal de leur indéracinable foi, qui les a fait surnommer les « Bas-Bretons » de l'Extrême-Nord.

Mais ces dons naturels, qui rendaient aimables les Dénés, avaient leur sombre contre-partie. Susceptibles, poltrons, d'un bavardage excédant, d'une mendicité importune et d'une impré-

voyance dépenrière : tel était le revers de la médaille. Défauts véniels, après tout, dont on se serait accommodé à la rigueur, si de plus terribles désordres n'avaient sévi parmi ces populations : polygames endurcis, les Dénés faisaient, également, preuve d'une odieuse cruauté envers leurs femmes et leurs enfants. « Ma femme » et « mon chien » se disaient du même mot, et le langage ne reflétait que trop les sentiments. Comme on se défait d'un chien qui ne peut plus tirer le traîneau, on n'hésitait guère à se débarrasser des bouches inutiles et, plus que les garçons, les fillettes étaient froidement sacrifiées, quand une petite bouche inutile venait s'ajouter à la famille. Il était grand temps que la charité chrétienne vînt réhabiliter la femme, dans ces contrées où elle comptait si peu, et que des mères secourables ouvrirent leur cœur aux pauvres petites que, pour un oui ou pour un non, on abandonnait froidement sur la neige.

Comment résister à cet appel ? Un petit groupe de Sœurs Grises partit donc de Montréal, à l'appel de Mgr FARAUD, le 17 septembre 1866. Il ne devait arriver au Fort Providence que le 28 août 1867. Quand les bonnes Sœurs hivernèrent à Saint-Boniface, 1.500 kilomètres les séparaient encore de ce « chez nous », où elles espéraient partager le sort des Missionnaires, suivant la convention naguère passée entre Mgr TACHÉ et la Supérieure Générale : — « Ensemble nous prions, nous travaillerons, nous jeûnerons. » Commencé sous « une abondante bénédiction de rosée céleste », — entendez des pluies torrentielles, qui durèrent quinze jours — le voyage fut un véritable martyre. Celui qu'on trouva à l'arrivée, dans cette Mission du Sacré-Cœur, vers laquelle les cœurs avaient tant soupiré, ce martyre nouveau, pour être d'un autre genre, ne fut guère moins crucifiant, et il se prolongea de mortelles années. On souffrait gaiement, sans se plaindre, se gardant bien d'écrire à la Maison-Mère qu'on n'avait ni soupe ni café, qu'on jeûnait plus souvent que de juste, qu'on se taillait des robes dans de la toile d'emballage, « parce qu'on avait trop peur d'être rappelées. »

Cependant, les nouvelles finissaient par filtrer jusqu'à Montréal ; et le Conseil, là-bas, décidait « qu'il était temps de mettre fin au martyre des Sœurs ». Le 28 juin 1881, arrivait, enfin, l'ordre du retour. Par bonheur, il arrivait trop tard pour qu'on pût se mettre en route, cette année-là. Mais n'empêche qu'il était là et qu'aux premiers beaux jours il faudrait obéir. Cet automne et cet hiver furent une lente agonie : chaque jour arrachait une fibre des cœurs, on se vouait à tous les saints du ciel. Qui sait si l'on n'obtiendrait pas un contre-ordre ? Enfin, un soir de mars, dans le silence de la nuit tombante, on entendit, de loin, la sonnette des chiens porteurs du courrier. Avec quelle hâte fébrile on déchira l'enveloppe qui apportait la suprême expression de la volonté de DIEU. Miséricorde divine ! Les Supérieures s'étaient laissé toucher : on laissait aux Sœurs de Fort Providence leur croix...

Toujours plus loin, toujours plus avant dans le Nord ! Le zèle dévorant des Oblats ne laissait pas de trêve au dévouement des Sœurs. Partout où ils s'aventuraient en éclaireurs, il fallait que les Sœurs Grises les rejoignissent, car le mot de Mgr TACHÉ demeurait toujours vrai : — « Sans religieuses, nous ne ferons rien de stable là-bas. » Et, comme il ne s'agissait pas de courir à l'aventure, partout où les Oblats prenaient pied, ils appelaient à la rescousse leurs saintes coopératrices.

Les voilà donc au Grand Lac des Esclaves, où elles prennent possession, en juin 1903, de l'Hospice Saint-Joseph. En fait d'hospice, il n'y avait encore debout qu'une vague charpente ; car la lettre qui annonçait les Sœurs arriva un mois après elles. Pour tout gîte, on ne put leur offrir qu'un grenier nauséabond, de quatre pieds de haut, servant à la fois de remise pour les attelages de chiens, et les traîneaux et de garde-manger à viande et à poisson sec. Le soir venu, on s'y glissait à genoux et on y dormait vaguement, disputant la place aux souris — qui y pullulaient « en nombre de mouches ». La nuit, on y étouffait et, le jour, on y cuisait. Enfin, le couvent se trouva achevé. Nouvelle déception : les architectes improvisés avaient calculé si parcimonieusement la place que, lorsqu'il fallut y loger neuf Sœurs et quarante-cinq enfants, on devait se livrer, chaque soir, à de véritables problèmes d'emmagasinage. Les Sœurs dormaient où elles pouvaient ; quant aux enfants, on en juchait sur les tables, sur les armoires, on en glissait sous les meubles.

Deux nouvelles fondations, au Fort Smith et au Fort Simpson, achevaient la poussée, vers le Nord, des Sœurs Grises.

Situé au pied des derniers rapides infranchissables à la navigation vers l'Océan Glacial, le Fort Smith devait à sa position d'être l'entrepôt nécessaire des voies fluviales de l'Alberta et du Mackenzie. La place d'un hôpital et d'une école y était marquée. Mgr BREYNAT y appela les Sœurs Grises : elles y ouvrirent un hospice, en 1914, et des classes, l'année suivante. La clientèle ne devait pas y faire défaut ; au premier, car les misères étaient nombreuses et sans secours, et, quant aux classes, elles virent accourir, par des froids de 50° et 60°, toute une population de catholiques et de protestants.

Pour s'installer au Fort Simpson, où le P. GROLLIER avait pris pied dès 1858, les Sœurs Grises durent attendre 1916. Nulle part, peut-être, elles n'avaient été plus désirées, car il s'agissait pour elles de s'installer en plein cœur du Mackenzie, dans cette citadelle du Protestantisme qui avait mérité le nom de « Babylone du Nord ». Il s'y faisait beaucoup de mal ; de la présence des Sœurs on attendait merveilles et on espérait que, grâce à leur industrielle et persuasive charité, la pauvre Mission, dédiée dès l'origine au Sacré Cœur de Jésus, deviendrait un jour le « Montmartre arctique ». Lorsqu'elles y parvinrent, les premières à les saluer, sur la grève où elles débarquaient, furent deux vieilles sauvagesses percluses. L'une d'elles semblait les avoir attendues



pour mourir. Quand la Supérieure lui retira de méchants mocassins, pour la préparer aux suprêmes onctions, elle en vit couler une espèce de sable. Elle n'en put croire ses yeux, lorsqu'elle vit grouiller et se mettre en mouvement ces poignées de vermine. Mais qu'importait, puisque l'âme était belle ?

\* \* \*

Au delà du Fort Simpson, il n'y avait plus que l'habitat des Esquimaux. Mais la terre esquimaude, c'était la *toundra* immense, où se perdraient cinq ou six Frances, et c'était l'hiver perpétuel. Que le charbon — qu'il faudrait faire venir de Vancouver, San-Francisco ou Montréal — vint à manquer, il faudrait manger crue la chair du gibier ou du poisson, il faudrait abandonner la maison de bois, devenue inutilisable, et se terrer dans une *iglou* ou maison de neige.

Cette misère, le P. FALLAIZE l'avait expérimentée ; n'avait-il pas dit, un jour, en riant de ce rire héroïque coutumier aux Missionnaires : — « Si le poisson cru que j'ai mangé, depuis que je suis au pays des Esquimaux, m'était payé un dollar la pièce, j'aurais assez d'argent pour faire le tour du monde » ?

Et c'est cette misère qui attirait les Sœurs. Après les rudes épreuves du Mackenzie, qui avaient trempé leur courage, il leur fallait la nuit perpétuelle, les camps infects des Esquimaux à convertir. Si elles frémissaient d'horreur au récit des dégradations abominables de ces abandonnés, elles se reprenaient pour s'écrier : — « Ce serait du missionnaire, ça ! » Aussi, quand Mgr BREYNAT venait à passer au milieu d'elles, il se trouvait harcelé de questions impatientes : — « Monseigneur, quand recommencerez-vous les Esquimaux ? Ce qu'on a hâte ! Vite donc ! »

En 1923, « l'Évêque du Vent » jugea venu le moment de tenter l'audacieuse fondation. Les Sœurs Grises s'installeraient à Aklavik, — la place de l'Ours brun — lieu le plus fréquenté des Esquimaux. Franchissant donc les 1400 kilomètres qui allaient les séparer de leurs plus proches voisins du Fort Simpson, les Sœurs arrivaient à Aklavik, en 1925, tout à l'extrémité du Delta du Mackenzie, en plein souffle de l'Océan Glacial. L'installation fut loin d'être un triomphe : mis en défiance par les missionnaires protestants, les Esquimaux fuyaient les « femmes de la prière ».

On comptait sur la séduction de la fête de Noël pour attirer ces grands enfants curieux. La Messe commença tristement dans l'humble chapelle, glaciale comme un tombeau, mais où les prières montaient si ferventes. Pour se consoler de leur douloureuse déception, les Sœurs venaient de recevoir dans leur cœur Celui qui les avait appelées. Il ne vint pas seul ; car, au moment où allait s'achever la Messe de l'aurore, la porte s'ouvrit brusquement et, dans le lourd piétinement de leurs bottes en peau de phoque, on entendit entrer toute une procession d'Esquimaux.



Ils arrivaient quarante. Et, quand ils partirent, ils avaient promis de revenir.

Lentement, la Mission s'organisa, avec son hôpital, son pensionnat, son école, sa garderie, — que sais-je encore ! Quel sera son sort ? En tout cas, en réservant, dans leur jardinet où peut-être aucune « patate » ne poussera, un coin qui sera leur futur cimetière, les vaillantes Sœurs Grises ont marqué leur intention de rester, dussent-elles ne jamais revenir. Un prédicant s'étonna de cette surprenante précaution. Comme on lui demandait si le cimetière de la Mission protestante n'avait reçu la dépouille d'aucun ministre, il fit cette curieuse réponse : — « Non, nous ne demeurons pas assez dans ce pays pour y mourir, et nous ne venons pas dans ce but. » Comment pouvait-il comprendre le sacrifice sublime de celles qui venaient *là* pour y mourir ?

Mais on ne mourrait pas, même en terre esquimaude, sans y avoir généreusement travaillé, sans s'y être dépensé jusqu'aux limites des forces humaines. Et c'est justement parce qu'il reste aux bras des forces et aux cœurs du courage que d'Aklavik même, où elles semblaient avoir atteint les extrémités du monde, les Sœurs Grises regardent encore plus loin. A quelques mille kilomètres à l'est de « la place de l'Ours brun », errent farouches, encore abandonnées, les tribus d'Esquimaux qui massacrèrent le P. ROUVIÈRE et le P. LeROUX. D'avoir donné deux martyrs aux Oblats constitue pour ces sauvages un titre à l'évangélisation : là où le sang des victimes s'est répandu, il est juste que la moisson germe, et c'est pour cela que le P. FALLAIZE songe à fonder — au bord de l'Océan Glacial, soit à l'embouchure du Coppermine, soit à la Rivière Perry — un nouveau centre missionnaire et pour cela aussi que les Sœurs Grises s'inscrivent pour l'avant-garde. D'un autre côté, au nord-ouest de la Baie d'Hudson, à Chesterfield Inlet, au Cap Eskimo, sur l'île Southampton, Mgr TURQUETIL appelle à l'aide ; et les Sœurs Grises répondent, réclamant leur place sur ces champs déshérités. Peu de mois se passeront, sans doute, avant que, par ces nouvelles fondations, les Religieuses Canadiennes aient inauguré leur héroïque faction sous le soleil de minuit...



En quelques pages rapides, nous avons présenté l'ensemble des lentes conquêtes des Sœurs Grises dans le « grand Silence blanc ». Ce pâle compte rendu donne l'impression d'une volonté décidée. Les vaillantes petites Sœurs n'ont pas cédé à une fugitive poussée d'enthousiasme : elles ont, longuement, mûri un plan de campagne d'une vaste envergure et, progressivement, elles l'ont réalisé, poussant méthodiquement vers le Nord leurs courageuses équipes. Au prix de quelles difficultés s'est effectuée cette laborieuse conquête, nous l'avons indiqué. Il reste à montrer comment ont pu vivre ces fondations dont la hardiesse déconcertait la prudence humaine ; comment aussi a été conçu et

organisé un apostolat dont le succès dépendrait de la formule qui tiendrait le mieux compte des difficultés à vaincre.

En arrivant dans le Nord, où tout serait à créer, il faudrait bâtir des couvents. Les enfants qu'on y attirerait, les infirmes qu'on y recueillerait, il faudrait les nourrir, les vêtir, les réchauffer, les guérir, et, de plus, par une sorte de défi à l'humaine sagesse, il faudrait demander ces ressources au pays le plus dénué du monde.

Naturellement, des sauvages il n'y avait rien à attendre. Ce que Mgr GRANDIN disait des Cris de la Prairie était vrai du Mackenzie, vrai de toutes les régions polaires : — « Vous vous sacrifierez pour nos pauvres sauvages », disait l'évêque ; « mais vous ne recevrez d'eux que leur vermine et, s'ils pouvaient supposer que vous en profiterez, ils vous demanderaient de la payer. » Cette contribution... en nature, les héroïques Missionnaires en ont gardé le souvenir cuisant. Mais ce fut bien la seule qu'elles durent à leurs ouailles.

Heureusement, d'autres secours leur vinrent et, comme de juste, la France y alla de sa générosité. C'est grâce à la Propagation de la Foi — dont le concours fut assuré, dès la première heure, à la Mission naissante — que l'évangélisation du Nord fut possible. Sans les grosses sommes qui arrivaient à Montréal, s'y transformaient en denrées de première nécessité ou en objets d'échange, et, après des mois et des mois de cabotage, de portage et de traînage, atteignaient les postes perdus où la misère tenait trop fidèle compagnie, jamais les Sœurs n'auraient pu se maintenir, jamais elles n'auraient pu nourrir leurs catéchumènes et, par le pain du corps, les rendre susceptibles de s'asseoir à la Table où se mange le Pain de vie. L'Œuvre de la Sainte-Enfance et l'Œuvre Apostolique ne firent jamais défaut à celles qui se vouaient à l'enfance et dont le zèle éminemment apostolique était digne de tous les appuis. Aux écoles, le Gouvernement Canadien accordait un subside annuel, proportionné au nombre des enfants. Mais ce concours, qui fut du reste long à obtenir, était trop parcimonieux pour équivaloir à une fondation et pour mettre maîtresses et élèves à l'abri du froid et de la faim. Restaient les ressources de la charité et le travail manuel des Sœurs. La charité ne laissa jamais protester les traites que l'esprit de foi et l'aveugle confiance en DIEU tiraient sur elle ; mais les bienfaiteurs étaient si loin, il fallait aller les relancer, par des lettres qui s'égarèrent dans les tempêtes de neige, par les visites de Missionnaires Oblats qui, plus d'une fois, reculaient devant la tournée de quêtes en Europe, — comment se décider à partir, quand le travail presse et que les Missionnaires sont rares ? Quant aux travaux que les pauvres doigts engourdis avaient tant de mal à exécuter, pendant les interminables soirées, à la lueur fumeuse des chandelles de suif nauséabond, ils étaient peu payés et pouvaient, tout juste, servir d'appoint destiné à équilibrer un misérable budget toujours en déficit.

Heureusement, la Providence avait mis le ravitaillement à portée de la ligne et du fusil. C'est donc à la chasse et à la pêche qu'il fallait demander le plus clair de la subsistance des petites bouches affamées, qu'on ne se résignerait à laisser jeûner que lorsque les pauvres Sœurs auraient conjugué le verbe à tous ses temps et à tous ses modes. Le fusil revenait de droit aux Missionnaires, — surtout, aux si dévoués Frères coadjuteurs, qui s'étaient faits les pourvoyeurs du garde-manger de leurs vaillantes Sœurs.

Cependant, celles-ci ne dédaignaient pas la chasse aux collets. Il paraît même que plus d'une était passée maîtresse dans l'art de « tendre », et les lièvres blancs avaient fort à faire pour échapper à leurs engins. Fallait-il prendre la carabine, une Religieuse du Nord devait être prête même à cet office inattendu. Un jour qu'on allait se passer de souper, car le chasseur en pied était revenu honteusement bredouille, Sœur Gabrielle de s'écrier : — « Eh bien, pour une fois, allons-y. » Elle empoigna le fusil et, ma foi, ce jour-là, les canards tombaient en paquets : elle n'en manqua pas un. Mais il y avait des jours où Sœur Gabrielle elle-même, avec son coup d'œil de Nemrod, n'aurait point fait bouillir la marmite. Le gibier, qui a ses habitudes, a aussi ses fantaisies ; et, quand les caribous et les orignaux font grève, c'est en vain qu'on bat la campagne. Alors, on se mettait à genoux ; et il arriva que Saint JOSEPH — dûment imploré, parfois même malmené, avec la confiance dont l'honorent les simples — se montra le meilleur pourvoyeur du garde-manger vide.

Une année qu'à Fort Résolution, sur le Grand Lac des Esclaves, la pêche d'automne avait été insuffisante et que, la chasse à l'original n'ayant rien donné, on voyait avec terreur arriver le grand « jeûne », le P. DUPONT se rendit au réfectoire. Une centaine de petits orphelins y expédiaient avec entrain les derniers morceaux de poisson grillé. — « C'est votre faute », dit-il aux petits, « si nous n'avons plus rien. » Les pauvres petits de pleurer, s'imaginant qu'on leur reprochait leur innocent appétit. — « Non, ce n'est pas cela », poursuivit le Père, « si je suis très fâché, c'est que vous ne priez pas assez bien. » Les petits ayant promis de prier, « de toutes leurs forces », le Père s'adressa à la Mère Supérieure : — « Que vous faut-il, ma Sœur ? » Celle-ci, mise en demeure, déclara qu'il lui fallait cent caribous, *pas un de moins*. — « Eh bien, mes enfants, à genoux, et vous, les chasseurs, atteler vos chiens. Allez nous tuer cent caribous, pas un de moins. Saint JOSEPH nous les doit, puisqu'il nous les faut et que nous les Lui demandons. » Or, il faut croire ce qui est la vérité : à deux jours de marche, les chasseurs rencontrèrent une véritable armée de caribous arrivant de l'Est, à l'encontre de toutes les lois suivies par ces bêtes nomades. Ils en firent un immense carnage ; et, quand ils comptèrent les pièces abattues, il se trouva *cent trois caribous*. Pourquoi cent trois, alors qu'on n'en demandait que cent à Saint JOSEPH ? — « Eh ! eh ! Monseigneur », s'écria une petite Sœur indienne, « et vous autres tous, vous êtes bien trop

savants ! Vous cherchez bien trop loin. Je m'en vais vous le dire, moi. C'est qu'on a si bien prié que Saint JOSEPH a voulu nous payer les intérêts à trois pour cent (1). »

Plus que la chasse, la pêche fournissait la nourriture habituelle des Sœurs et de leurs pupilles. C'est en automne que se capturent truites, saumons, brochets, carpes, poissons blancs et harengs, qui constitueront le plat de résistance, pendant toute la durée de l'hiver. Pour un couvent, son personnel et ses chiens, il ne faut pas compter moins de 20.000 à 25.000 poissons. Séchés, boucanés ou, tout simplement, gelés, ces milliers de poissons assurent la subsistance de longs mois. Mais que la pêche d'automne vienne à manquer ou que, la gelée tardant à venir, les réserves se fassent, voilà les pêcheurs condamnés à la plus dure besogne : faire, durant les mois de disette, par trente, quarante degrés de froid et plus, sous une glace épaisse de deux à six pieds, la pêche quotidienne. Pendant combien de saisons, d'obscurs héros, les humbles Frères pourvoyeurs, ont enduré ce martyre quotidien, avec l'angoisse que de leur coup de filet dépendait le repas de toute la maisonnée !

Enfin, les Sœurs n'auraient pas été les industrieuses ménagères qu'elles se sont montrées, si elles n'avaient pas essayé d'arracher à la terre ingrate une contribution au pot-au-feu et même un pen de pain. Partout où elles s'établirent, elles défrichèrent, de leurs vaillantes mains, un coin de terre, un bout de jardin. Hélas ! les semences, qui semblaient promettre, étaient tantôt brûlées par des gelées traîtresses, tantôt dévorées par les sauterelles ou rongées par les chenilles. A la Mission de la Providence, une année, la gelée ne laisse que quelques épis de blé ; les chenilles se sont chargées de l'orge ; et Sœur Brunelle n'a eu la consolation que de récolter *une* carotte et quelques oignons, qui ont trouvé grâce devant les sauterelles.

\* \* \*

Assurer le vivre et le couvert de ceux qu'on recueillait, n'était que le prélude de l'apostolat. Les Sœurs Grises portaient plus haut et plus loin leurs ambitions : il s'agissait de disputer les âmes des pauvres sauvages au Protestantisme, qui faisait de terribles ravages parmi eux. Mais, pour lutter contre l'influence des prédicants largement pourvus de ressources, qui donnaient sans compter sucre, thé et tabac, les Sœurs n'avaient que la muette éloquence de leur dévouement et l'influence conquérante de leur charité. Aux abords du pôle comme sous les tropiques, la meilleure prédication est encore celle de la charité ; et c'est ce qui inspira aux Sœurs Grises de se donner à toutes les souffrances. Aussi, partout où elles s'installèrent, ouvrirent-elles un hospice ou un hôpital. Nous les avons vues, à Fort Simpson, inaugurer leur

---

(1) Cfr. DUCHAUSSOIS, *Aux Glaces polaires*, pp. 125-126, et *Femmes héroïques*, pp. 179-180.

apostolat en recueillant deux pauvres sauvagesses, dont l'une semblait les avoir attendues pour mourir dans le baiser du Seigneur.

Plus qu'aucune autre, la Mission de la Providence justifia son nom : pendant plus d'un demi-siècle, toutes les misères du Mackenzie vinrent confluer dans ce havre de salut. Les noms de Marguerite l'aveugle, Lidwine la paralytique, Petit-Fou rappellent de longs dévouements.

Ce dernier, un Esclave, idiot et à demi paralytique, fut soigné, durant vingt ans, avec une maternelle tendresse, et DIEU sait, cependant, si le pauvre était peu intéressant. A force de patience, les Sœurs arrivèrent à dompter ce petit animal indocile : elles eurent raison de ses colères maladroites, le rendirent presque obéissant et, par un prodige d'instinct, elles parvinrent à lui apprendre assez de religion pour assurer son salut.

Il fallait, certes, pas mal de largeur d'esprit pour ne pas se laisser décourager par ce qui subsistait de sauvagerie dans les âmes laborieusement dégrossies et avoir à leur endroit l'indulgente mansuétude du Seigneur. Un vieux cannibale perclus — qui, au temps d'une famine, avait tué et dévoré sa femme et ses quatre enfants — se mourait, à l'Hôpital du Sacré-Cœur. Avant d'entrer en agonie, il attira à lui l'infirmière, qui l'avait longuement soigné, instruit, préparé à l'éternité, et lui fit cette suprême confidence : — « Ma Sœur, il me semble que si j'avais un peu de chair humaine à manger, j'engraisserais encore ! » Une Sœur de charité de chez nous eût frémi ; mais, quand on est Sœur Grise et sous le cercle polaire, on a appris à tout comprendre et, par conséquent, à tout excuser, sans s'émouvoir ni se décourager.

En même temps qu'elles recueillaient les infirmes dans leurs hospices, les Sœurs prodiguaient leurs soins aux malades, aux blessés qui fréquentaient leurs dispensaires ou que, sur leurs traîneaux, elles allaient découvrir dans les campements sordides. La première année de leur installation à Fort Smith, les Sœurs enregistrèrent 1582 pansements, 1642 prescriptions du médecin ou de la Sœur infirmière, 578 visites à domicile et 6 opérations chirurgicales. D'Athabaska, en 1925, on signale que la Sœur garde-malade est devenue le médecin du pays. Elle a fait 418 visites, exécuté 22 opérations chirurgicales, petites ou grosses, appliqué 906 traitements, donné 2565 prescriptions, arraché ou plombé on ne sait combien de dents.

\* \* \*

Recueillir les plus pauvres déchets humains, panser et soigner les corps préparait lentement la conquête des âmes. Mais ce n'est point par ces détours — qui aboutissaient, à l'heure de la grâce, à de rares conversions — que les Sœurs Grises auraient contribué à la formation de générations chrétiennes. Le moyen unique d'arracher ces pauvres sauvages à leur dégradation, de les civiliser et d'en



faire d'abord des hommes, puis des chrétiens, ce serait l'école : rassembler les enfants, les soustraire au milieu dissolu où ils risquaient de se perdre, c'est ce qui importait, avant tout, pour préparer l'avenir. Aussi le premier soin des Religieuses, partout où elles apparaissaient, était-il d'ouvrir une école et non point un externat laissant les enfants aux périls de l'ambiance mauvaise, mais un pensionnat, où il serait possible de purifier ces petites âmes peut-être déjà touchées par le vice, de les préserver si l'on arrivait assez tôt, de les initier à la foi et aux salutaires pratiques qui, divinement, corrigeraient un atavisme dégradant.

L'enfance éveille toujours, au cœur des éducatrices, le sublime instinct maternel d'où naissent tous les dévouements. Mais, pour se pencher avec amour sur ces sauvageons, seule la charité puisée à même le Cœur du Christ pouvait inspirer assez de courage, assez de surnaturelle abnégation. Débarrassés de leur vermine, ces petits, avec leurs bonnes mines rondes, attiraient par leurs grâces pataudes ; mais déjà, dans leurs gestes et dans leur regard, se trahissaient les tares héréditaires. Grossiers, inconstants, ingrats, précocement inclinés vers le vice, ils offraient une matière singulièrement rebutante.

Cette terre embroussaillée du paganisme, il faudrait la défricher, l'ameubler, y glisser les semences chrétiennes, en surveiller la lente germination, les protéger contre la poussée exubérante de la folle ivraie semée par « l'homme ennemi ». Imprégner de vie chrétienne ces esprits éveillés mais légers et superficiels, ces volontés paresseuses et instables, ces cœurs où rien ne s'éveillait de naturellement délicat : tâche ardue, qui eût déconcerté d'autres mères que celles qui étaient venues à ces enfants, précisément, parce qu'ils étaient plus malheureux que les autres.

Dans l'âme de ces petits sauvageons, les Sœurs Grises ont réalisé, à force d'amour, de pures merveilles. Leur charité s'est faite ouvrière de vrais miracles d'éducation. Mais, plus que cette charité des mères, deux moyens tout-puissants, deux forces divines, sont à l'origine de ces prodigieuses transformations. C'est l'Eucharistie et la dévotion à la Sainte Vierge qui firent pousser, dans ces champs de neige, les beaux lis qui ne s'épanouissent qu'au Divin Soleil.

Voici Baptistine qui meurt à quatorze ans, au Couvent de Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves. Cette fin prématurée, c'est elle qui naïvement l'a demandée et obtenue de la Sainte Vierge, afin de ne pas « retourner dans le bois », où elle sentait qu'elle aurait trop de peine à défendre la pureté dont elle avait fait la douce offrande à la Vierge tant aimée.

Baptistine, elle, avait quatorze ans ; mais que dire de ces deux angelots qui s'appelèrent Christine et Georges ? Petite sauvagesse de la tribu des Cris du Lac Athabaska, étonnamment précoce, Christine obtint de faire sa première Communion à deux ans et onze mois, le 8 décembre 1915. A la Noël précédente, alors qu'elle n'avait encore que deux ans, comme tous ses petits compagnons



se pressaient devant la crèche et regardaient avec ravissement bergers, anges et moutons, la fillette ne donnait aucune attention au Jésus de cire. Elle se faufilait vers le tabernacle et là, les mains jointes, elle récitait sa prière.

— « Pourquoi », lui dit la Sœur, « ne te voit-on jamais à la crèche ? Elle est si belle ! Et toutes les autres petites filles vont y voir le petit Jésus !... Toi, jamais ! »

— « Mais », répondit-elle, « là, le petit Jésus, Il vit pas. Ici, dans sa petite maison, Il vit, et moi Lui parle... »

Georges, le petit « voleur du Bon Dieu », était un Montagnais. Confié aux Sœurs, à dix mois, lors de la mort de sa mère, le petit nourrisson n'eut pas plutôt assez grandi pour comprendre, qu'il réclama, lui aussi, le bonheur de faire sa première Communion. Plus d'une fois, il tira par sa ceinture Mgr JOUSSARD et, se haussant sur ses pointes, lui demanda familièrement : — « Dis, Monseigneur ! quand tu vas me donner Jésus ? » Monseigneur répondait « bientôt » et exhortait le petit à être « bien sage ». Sage il l'était, mais le « bientôt » n'arrivait pas assez vite. Aussi qu'imaginait le petit ? Profitant d'un moment d'absence de la Sœur sacristine, Georges grimpa sur l'autel, ouvrit délibérément le tabernacle et se communia lui-même. Surpris, il dégringola de l'autel ; mais, lui si douillet d'ordinaire, il se releva radieux.

— « Georges, pourquoi as-tu fait cela ? »

— « Parce que Monseigneur n'a pas encore donné Jésus à Georges, Georges il L'a pris. »

Le chérubin voleur d'Eucharistie ne devait guère survivre à son grand bonheur. Il mourut à quatre ans. Comme il souffrait beaucoup et gémissait doucement, une Sœur lui dit :

— « Georges, demande donc à Jésus de prendre ton bobo. »

— « Non », répondit le pauvre. » Déjà Il a trop de bobo, Jésus. Il fait pitié. Non, non, pas capable donner mon bobo à Jésus. »

Et ce fut la dernière parole du petit martyr montagnais.

\* \* \*

Les fleurs sont les prémices des fruits.

Ces traits — et combien d'autres, qu'on pourrait y ajouter ! — montrent assez quelles générations chrétiennes lèveront des semences répandues, par les Sœurs Grises, dans le champ le plus ingrat que porte le monde. Voilà quatre-vingt-trois ans que les premières filles de la Mère d'Youville s'élançaient à la conquête des terres sauvages. D'année en année, elles ont élargi le champ de leur apostolat. A l'heure qu'il est, par leurs dernières fondations en terre esquimaude, elles ont atteint les limites extrêmes de l'habitat humain. Infirmières des corps, elles ont adouci les souffrances de milliers de pauvres sauvages, dont les uns semblaient avoir attendu leur venue, pour faire la suprême rencontre d'où dépend l'éternité, et dont les autres n'ont pu bénéficier d'une

charité inexplicable à leurs yeux, sans soupçonner la source divine d'où elle émanait. Sous la calotte polaire comme sous le zéro équatorial, la surnaturelle charité aura réalisé son miracle : ranimer l'espérance et frayer la voie à la foi qui sauve. Les conversions individuelles qui se sont multipliées, et dont les petites Sœurs Grises ont été les douces ouvrières, ont fait des élus de la onzième heure.

Mais, pour peupler de chrétiens les « loges » des campements, les tentes de peaux ou les *iglous* de neige, c'est à l'enfance qu'il fallait aller. Les Sœurs l'ont compris, et, dans leurs écoles, s'est formée toute une pépinière de petits régénérés. Quand ils ont grandi, ils ont formé des ménages chrétiens, dont les enfants sont l'espoir de demain. Les premières années — et elles furent longues — ont été dures ; mais à l'hiver des âmes engourdies dans le paganisme a succédé le renouveau, le printemps hâtif de là-bas, où le soleil semble prendre sa revanche de sa longue absence. D'après le dernier compte rendu que nous avons sous les yeux, 65 % des Peaux-Rouges confiés aux Pères Oblats seraient actuellement devenus chrétiens. Quelle part revient aux petites Sœurs Grises dans ce mouvement si consolant et si plein de promesses ? DIEU seul le sait et aussi ces vaillants Missionnaires qui confessaient humblement que, sans Religieuses, on ne saurait « rien faire de stable là-bas ».

Leur œuvre se continuera, et, maintenant, le Grand Silence blanc n'est plus peuplé de tristes errants : une Église y est née, elle y recrute déjà des Prêtres, des Religieuses, — joyeuses moissons où il fut donné à de simples femmes de mettre la faucille, après les plus laborieuses, les plus douloureuses des semailles.

LOUIS JALABERT, S. J.



## II. — Frère Paul Lavallée, « L'un des Vôtres ».



Aux Jeunes de mon Pays : L'UN DES VÔTRES — *Le Scolastique Paul-Émile LAVALLÉE, des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée* (1899-1922), par le Rév. Père Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I. Volume grand in-12, de 355 pages, illustré de 21 gravures (broché, 50 sous). Scolasticat des Oblats, Avenue des Oblats, Ottawa, Ont. (Canada) ; 1927.

### § I. — « **Revue des Lectures** » <sup>1</sup>.

Voilà, finement dessinée, la silhouette d'un de nos petits frères canadiens, décédé accidentellement, au cours d'une baignade, par un soir d'Assomption, à l'âge de 23 ans.

Charmant volume, bien imprimé et gracieusement illustré. Il n'est pas question de canoniser, d'emblée, le jeune Religieux dont ces pages esquissent la figure. Mais il tenait des saints, et ses efforts le placent, très légitimement, dans la galerie des modèles de la jeunesse studieuse des collèges et des séminaires.

On voit, dans ce livre, combien la France, la vieille patrie, est restée populaire au Canada. Ozanam, Mgr Baunard, Ollé-Laprune sont familiers au jeune Novice. Pendant la guerre, il pense à notre patrie...

### § II. — « **Canadien Français** », Montréal <sup>2</sup>.

Charmant livre, non seulement pour les jeunes auxquels il est spécialement destiné, mais pour tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre primordiale de l'éducation chrétienne et au rôle très fécond de la vie religieuse.

Nous y voyons le portrait, fidèlement dessiné, d'un jeune des environs de Berthier, que la Providence avait enrichi des dons les plus rares et à qui ses talents remarquables et ses premiers succès de parole et de plume, remportés au collège, semblaient promettre, dans le monde, le plus brillant avenir. Paul-Émile LAVALLEE — c'était son nom — entendit une voix plus haute et plus sûre que celle des avantages terrestres ; et, mû par une grâce de choix en même temps que par l'attraction d'un idéal qui l'avait de bonne heure séduit, il entra dans l'admirable Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée, pour y décéder, à l'âge de 23 ans, d'une mort soudaine et presque tragique.

C'est cette existence très brève, et cependant très remplie, que le R. P. Rodrigue VILLENEUVE, le distingué Supérieur du Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa, retrace, en un style vif, personnel et du meilleur aloi, à l'aide de notes, de souvenirs et de témoignages, qui font revivre sous nos yeux, d'une façon saisissante, la physionomie singulièrement attachante du Sco-

(1) Cfr. « *Revue des Lectures* », — Directeur : L'Abbé Bethléem, 77, Rue de Vaugirard, Paris (VI<sup>e</sup>), — XVI<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 2 (15 février 1928), page 191 : *Les meilleures Nouveautés*.

(2) Cette appréciation du « *Canadien Français* », due à la plume de Mgr Louis-Adolphe Pâquet, est extraite des « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée* », XXXIII<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 3 (Mars 1928), p.p 90-91 : — *Nouvelles diverses, Canada : L'un des Vôtres*.

lastique Oblat trop tôt ravi à l'affection de ses maîtres et aux justes espérances de sa Congrégation.

L'auteur met en relief les nombreuses qualités du jeune Paul-Émile, sans nous cacher ses défauts.

Il nous le montre avec cette belle intelligence qui lui assurait, dans les discussions et les concours collégiaux, une supériorité reconnue, — avec cette droiture de l'âme, cette noblesse du caractère et cette franchise du langage qui répandaient sur ses relations tant d'agrément et de confiance mutuelle, — avec ses élans patriotiques, — avec cette énergie de volonté que rien ne rebutait et qui lui faisait écrire à l'un de ses amis : « Tiens, avec une poigne de fer, la moindre de tes résolutions. »

Dans son état natif, Paul-Émile ne manquait pas de certains airs prétentieux et d'un fonds de suffisance. Par son extrême vigilance sur lui-même, par un travail de réforme soutenu et même obstiné, surtout par son esprit de prière et sa dévotion ardente envers le Cœur Sacré de Jésus et la Bienheureuse MARIE, il parvint à maîtriser la nature, à l'assouplir et à l'assujettir sous le joug d'une salutaire discipline.

L'humilité où il s'exerça, et qu'il cultivait chaque jour avec décision par des pratiques suivies et minutieuses, lui rendit de plus en plus facile l'exercice des autres vertus. Déjà on le voyait pousser la charité jusqu'à l'apostolat, soit auprès de ses confrères du noviciat et du scolasticat, soit dans ses rapports avec ses parents et avec ses anciens condisciples de collège. Et que n'aurait pas fait, plus tard, cet entraîneur et cet apôtre en possession de si précieuses ressources, déjà plein de l'esprit de DIEU et tout débordant d'activité surnaturelle, pieux non moins qu'éloquent, recueilli autant que sociable et persuasif, quelles merveilles de grâce n'eût-il pas opérées sur le théâtre des grands travaux apostoliques, si DIEU, dans ses desseins insondables, ne l'avait jugé digne, dès son début dans la carrière, des célestes récompenses ?

Mais l'apostolat du regretté Fr. LAVALLÉE ne s'est pas terminé avec sa mort.

Il sera continué par le livre du R. P. VILLENEUVE, si bien fait pour révéler, par l'exemple, tout ce qu'une âme généreuse peut vouloir, entreprendre et accomplir, dans l'intérêt, non seulement de sa sanctification personnelle, mais aussi du progrès moral de ceux avec qui l'on vit...

### § III. — Table des Matières.

CHAPITRE I : *Le Berceau natal* (p. 15) : — Les Lavallée ; Première Enfance.

CHAPITRE II : *Les Humanités* (p. 23) : — Le petit Docteur ; Le Journal du Collégien ; Essais poétiques ; Talent oratoire.

CHAPITRE III : *Les Souffles de l'Adolescence* (p. 37) : — Piété

du jeune Élève ; Ses Défauts ; Discipline et Réflexion ; Le Choix de ses Lectures ; Habitudes chrétiennes ; Droiture de Caractère ; Son bon Cœur ; Croquis pris sur le vif ; Le Portrait de Stellus.

CHAPITRE IV : *Les grands Vents de la Jeunesse* (p. 61) : — Ambitions humaines ; Les Appels du Monde ; La Culture de l'Éloquence ; L'Avocat en Herbe ; ses Préoccupations politiques ; Le Souci de sa Vocation ; La bonne Souffrance.

CHAPITRE V : *Le Coup de Barre décisif* (p. 85) : — A Saint-Sauveur de Québec ; Retraite de Décision ; Première Année au Séminaire ; La Tonsure.

CHAPITRE VI : *Le Noviciat, Port de Salut* (p. 101) : — Arrivée au Noviciat ; Zèle pour le Recrutement ; Excellence de la Vie religieuse ; Caractères de la Congrégation des Oblats ; Sa Joie en Communauté ; Formation religieuse ; Ses Revues du Jour ; Il apprend à se connaître ; Progrès intérieur ; Jugement du Maître des Novices ; Son Oblation.

CHAPITRE VII : *A la Conquête de la Science sacrée* (p. 133) : — Paul-Émile et les Études classiques ; L'Étude nécessaire au Prêtre ; Études de Philosophie et de Théologie ; Exercices littéraires ; Éloquence sacrée ; Questions sociales ; Conférence sur Albert de Mun ; Esprit surnaturel dans l'Étude.

CHAPITRE VIII : *La Vie intérieure* (p. 159) : — Désir de Sainteté ; Nécessité du Recueillement ; Vigilance habituelle sur l'Imagination et les Sens ; Pratiques spéciales de Vigilance ; Esprit de Prière ; Règlement quotidien de Vie surnaturelle ; Dévotion au Sacré Cœur de Jésus ; Dévotion à l'Immaculée Vierge MARIE.

CHAPITRE IX : *La Culture des Vertus* (p. 191) : — Son Orgueil naturel ; Souci d'acquérir l'Humilité ; Pratiques spéciales d'Humilité ; Attachement à l'Obéissance ; Application à la Pauvreté ; Pratiques de Mortification ; Estime de la Modestie ; Discipline d'Énergie.

CHAPITRE X : *La Charité fraternelle en Communauté* (p. 217) : — Résolutions de Dévouement pratique ; Amabilité ; Industries de sa Charité ; Attachement aux Supérieurs.

CHAPITRE XI : *L'Affranchissement du Cœur* (p. 235) : — Sa Sensibilité ; Ses Attachements fraternels ; ses Efforts de Détachement du Cœur ; Épreuves purificatrices ; Un Crépuscule symbolique.

CHAPITRE XII : *Les Flammes de l'Apostolat* (p. 255) : — Soif du Martyre, Apostolat suprême ; Zèle pour ses Condisciples du petit Séminaire ; Son Apostolat dans la Communauté ; Zèle pour la Retraite fermée ; Apôtre du Sacré-Cœur ; Apôtre par l'Évangile ; L'Apostolat auprès des Travailleurs ; Apostolat par la Lecture et le bon Journal ; Apostolat auprès des Siens ; La Prière et le Sacrifice, Ame de tout Apostolat.

CHAPITRE XIII : *Dernières Vacances, Joies innocentes et sublimes Désirs* (p. 299) : — La Campagne des Scolastiques Oblats ; La Saint-Jean-Baptiste, les Problèmes sociaux ; Joyeux Agréments ; Sublimes Aspirations ; Derniers Soucis apostoliques.



CHAPITRE XIV : *Une Fête de MARIE qui se couronne au Ciel* (p. 329) : — L'Assomption 1922, à la Blanche ; Cantique à Notre-Dame de la Blanche ; Vers le Foyer de la Sainte-Famille ; Lugubre Retour.

ÉPILOGUE : *Le Prédestiné de MARIE* (p. 343).



### III. — Les premiers Chapelains de Paris-Montmartre <sup>1</sup>.

Nous croyons pouvoir attirer l'attention de nos vénérés lecteurs sur les deux ouvrages suivants, — que les « Missions » ont annoncés, au moment de leur publication, — dans le but d'aviver, parmi les nôtres, le culte de nos modèles :

a) R. P. BAFFIE, *O. M. I.* : — LE PREMIER CHAPELAIN DE MONTMARTRE : *Le Bon Père Laurent-Achille REY, Oblat de Marie Immaculée* (1828-1911), par le Rév. Père Eugène BAFFIE, *O. M. I.* Volume in-12, de vii-373 pp., illustré de gravures (2 fr. 50). Librairie Saint-Paul, 6, Rue Cassette, Paris (vi<sup>e</sup>) ; 1912.

b) R. P. THIRIET, *O. M. I.* : — UN APÔTRE DU SACRÉ-CŒUR : *Le Père YENVEUX, Oblat de Marie Immaculée* (1848-1903), par le R. P. Edmond THIRIET, *O. M. I.* Vol. in-12, de xi-352 pages (2 fr. 50). Librairie Vic et Amat (Charles Amat, Éditeur), 11, Rue Cassette, Paris (vi<sup>e</sup>) ; 1904.

Avez-vous admiré, au Musée du Louvre, les magnifiques chefs-d'œuvre du génie de l'homme ?

Parmi les merveilles étalées sous les yeux, il en est qui retiennent le visiteur dans l'attitude d'une muette contemplation. Volontiers, il s'attarderait, de longues heures, à jouir du spectacle de cette vivante harmonie, qui fascine son regard et dilate son cœur.

---

(1) Cfr. « *Almanach de la Bonne Nouvelle* », — fondé et dirigé par le regretté Père Edmond THIRIET, — III<sup>e</sup> année, (1925), pp. 51-53 : — *Les premiers Chapelains de Montmartre* (Edmond THIRIET, *O. M. I.*).



Une impression analogue envahit le lecteur de l'hagiographie contemporaine. DIEU soit béni d'avoir donné, à notre époque de sottise incrédulité, une pléiade de saints personnages dont la vie et les œuvres constituent la plus éloquente apologie du Catholicisme !

Au premier rang des nobles existences vouées à l'apostolat, apparaît celle du « Premier Chapelain de Montmartre ». Son souvenir, comme un précieux parfum, embaume, encore aujourd'hui, les divers théâtres témoins des ardeurs de son zèle.

Il faut lire le récit de cette féconde carrière sacerdotale, dont la trame se dessine nettement sous la plume d'un brillant écrivain.

S'il vous plaît de parcourir ce livre, qui raconte la vie, les travaux et les vertus du « bon Père REY », vous subirez, à votre insu, le charme qui s'en dégage,

Est-ce sympathie pour l'auteur ? Est-ce admiration pour son héros ?... J'avoue que j'ai trouvé, dans ce volume, autre chose qu'« une collection de souvenirs et de récits parfaitement authentiques » ; il m'a procuré la satisfaction qu'on éprouve à lier conversation avec une élite. Au contact de belles intelligences et de grands cœurs, l'âme s'élève, sans effort, vers l'idéal. On se meut à l'aise dans le rayonnement de la splendeur du vrai.

Le lecteur saura gré au R. P. BAFFIE d'avoir esquissé, en un puissant relief, la sympathique physionomie du bon Père REY.

Aurait-il pu faire autrement, celui dont l'esprit juste et clair saisit les moindres nuances d'un portrait et dont la plume exercée décrit avec précision les linéaments d'un caractère ?

Oui, ce sont bien les traits de « l'Apôtre du Sacré-Cœur » : c'est le gracieux adolescent de Notre-Dame des Lumières, — l'enfant privilégié de MARIE, — le pieux lévite de Marseille, — c'est le prêtre inlassable, — le Missionnaire au verbe de feu, — l'élu de DIEU pour les grandes œuvres de Saint-Martin de Tours, de Montmartre, de Pontmain... Par-dessus tout, c'est le bon Père REY, tel que nous l'avons connu, doux, affable, généreux jusqu'à l'excès, dévoué jusqu'au sacrifice, incapable de soupçonner, chez les autres, des desseins obliques, tant la droiture de ses sentiments et la franchise de son caractère élevaient son âme au-dessus des vulgarités d'ici-bas.

Un aimable sourire reflétait constamment sur ses lèvres, même aux heures d'épreuve, l'attirante bonté d'une inépuisable tendresse. Ce dernier mot ne saurait être excessif pour qui se rappelle que la charité du Père REY avait sa source dans les profondeurs d'une solide plété.

\* \* \*

Mais voici que ce beau livre est pour nous une révélation. Quelle histoire attachante que celle de cette Famille religieuse, née sous le ciel de Provence, il y a un siècle à peine, et qui a donné à l'Église une telle lignée d'hommes éminents !...

L'auteur les fait évoluer sous nos yeux en un vivant cinéma-

tographe. Depuis l'imposante figure de Mgr DE MAZENOD, le vénérable Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, jusqu'à l'humble silhouette d'un Frère convers, employé aux soins du ménage, nous voyons se succéder, le long du chemin parcouru par le « Premier Chapelain de Montmartre », toute une phalange de saints Religieux, ses auxiliaires et ses émules, ses supérieurs ou ses subordonnés, animés les uns et les autres du même esprit, favorisés des mêmes élans, entraînés dans une même atmosphère de vie intense et d'admirable dévouement pour la gloire de DIEU et le salut des âmes.

C'est là, croyons-nous, ce qui donne à l'ouvrage un heureux cachet d'actualité. Nous avons tant besoin d'édification et de réconfort !

Les exemples de nos aînés dans les sillons de l'apostolat, leur action persévérante en dépit des difficultés et leurs triomphes sur le mal et les malfaiteurs serviront, sans nul doute, à relever les courages abattus. Ils nous aideront à poursuivre vaillamment notre tâche, le regard en haut, ne comptant que sur DIEU seul.

On suit, avec un réel intérêt, le développement rapide de cette Congrégation, qui n'avait que vingt-huit ans d'existence, lorsque le jeune Achille REY fut admis au Juniorat de Notre-Dame des Lumières. Fondée en 1840 par Mgr DE MAZENOD, cette École apostolique devança, de vingt-cinq années, celle que le Père de Foresta, S. J., établit, à Avignon, en 1865.

Comme le P. REY, d'intrépides Missionnaires Oblats, disséminés aujourd'hui dans les cinq parties du monde, sont sortis de ce Juniorat de Notre-Dame des Lumières.

Aussi bien, l'ancien Junioriste, il nous plaît de le constater, se montra-t-il, toute sa vie, le protecteur et le soutien de ces « Pépinières » de vocations religieuses et apostoliques.

Ajouterai-je qu'il en fut martyr ?

Ses chères « écoles », objet constant de sa « maternelle » sollicitude, des « misérables » les ont saccagées.

Ils ont dispersé à tous les horizons, comme une frêle couvée, « ses pauvres petits », devenus peut-être la proie de « la bête infernale ».

Il pleure et ne veut pas être consolé, parce qu'ils ne sont plus.

Proscrit lui-même, de cette terre d'exil où il va mourir, quelques jours avant de rendre son âme à DIEU, il écrit une dernière lettre à sa sœur Cécilia :

— « ... Le poids de l'épreuve, ajouté à celui de mes quatre-vingt-trois années, m'avertit que la fin approche... Tu me parles d'un pèlerinage à Notre-Dame des Lumières... Oui, ce me serait une grande consolation, avant de mourir, de faire une dernière visite à ce sanctuaire bien-aimé, berceau de ma vie religieuse... Mais !... Du moins je me transporte souvent, en esprit, aux pieds de ma sainte Protectrice, que j'aime toujours de tout mon cœur d'Oblat de MARIE Immaculée... »

Puisse l'exemple de ce courageux athlète susciter, parmi la jeunesse, une légion d'apôtres de l'Évangile et nous redonner à tous une flambée d'enthousiasme !...

\* \* \*

Parmi les ouvriers les plus méritants de l'*Œuvre du Vœu national* du Sacré-Cœur de Montmartre, il convient de signaler aussi le R. P. Alfred YENVEUX et le Frère Félix VIOSSAT, choisis tous deux, dès le début, et placés à des postes de confiance où ils ont fait merveille, — le premier comme chapelain du sanctuaire et le second en qualité d'humble serviteur de la communauté. Ils ont rivalisé de zèle et de ferveur en travaillant à la gloire du Sacré-Cœur, au double point de vue spirituel et temporel.

Par son attitude modeste, non moins que par l'attrait de sa vertu, toujours calme, doux et affable, le bon Frère Félix a obtenu des visiteurs d'abondantes souscriptions et de larges offrandes pour la construction de l'édifice. Il lui suffisait, sans jamais tendre la main, d'accueillir avec son bon sourire les étrangers de passage, tout en vaquant à son emploi, et les piécettes d'or et d'argent, les billets bleus et les chèques tombaient drus dans le tronc destiné aux travaux en cours. Comme on le félicitait de son dévouement, il se plaisait à répondre :

— « Que ne ferait-on pas pour le Sacré-Cœur ! J'ai de si beaux exemples sous les yeux qu'il est tout naturel que j'essaie de les imiter ! ».

Ces exemples lui étaient donnés par celui qu'on appelait, couramment, « le Saint de Montmartre ». Il y a tout lieu d'espérer que l'Église ratifiera, un jour, cette expression populaire. La cause du R. P. YENVEUX est en voie d'introduction en Cour de Rome. Nous avons publié sa *Vie*, quelques mois après sa mort — survenue, au lendemain des expulsions, le 1<sup>er</sup> octobre 1903. Six mille exemplaires de cet ouvrage ont été dispersés aux quatre coins du monde, parmi ses lecteurs, qui ont voulu, après s'être édifiés à son contact, connaître les détails d'une existence toute consacrée à glorifier le Sacré-Cœur. A la lecture de ce livre, beaucoup ont pensé que cet admirable apôtre jouissait d'un puissant crédit au ciel et l'ont invoqué, avec la satisfaction d'être exaucés. De là des lettres pressantes, nous suppliant de donner une nouvelle édition du volume qui raconte les détails de son apostolat.

— « La douce et austère physionomie du Saint de Montmartre », nous écrit-on, « doit rayonner en pleine lumière. N'est-ce pas le moment d'ajouter à sa biographie le chapitre des *miracles* ? Ne vous semble-t-il pas opportun de faire connaître quelques-unes des faveurs extraordinaires qu'il obtient, du Cœur de JÉSUS, aux fidèles qui sollicitent son intervention ? En ce qui nous concerne, je déclare que notre confiance n'a jamais été déçue. S'agit-il d'une grâce spirituelle, d'un bien temporel, d'un succès aux examens, d'une guérison ?... C'est à ce bon Père que nous

adressons notre requête. Et la réponse, toujours favorable, ne se fait pas attendre : nos prières sont exaucées... Vite, dans l'édition prochaine de la *Vie* du Père YENVEUX, révélez ces merveilles au grand public... »

De différentes communautés, nous parviennent les mêmes instances. Combien se disent redevables au « Bon Père » des plus insignes faveurs !

Aux innombrables lecteurs de l'*Almanach de la Bonne Nouvelle*, j'ose adresser, à mon tour, la prière de vouloir bien me signaler les grâces extraordinaires dont ils auraient été favorisés par l'entremise du « Saint de Montmartre ». J'attends leurs communications...

Edmond THIRIET, O. M. I.



---

*Nihil obstat.*

Romæ, die 17<sup>a</sup> Maii A.D. 1927.

† AUG. DONTENWILL, O. M. I.,  
Arch. tit. Ptol., Sup. Gen. O. M. I.

---

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

---

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 1006,8,28.

L. J. C. & M. I.

# MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

LXII<sup>e</sup> Année.

Septembre 1928.

Num. 234.

## GAUDIUM IN DOMINO

Jubilé Religieux du R. P. Servule Dozois.

### § I. — Fidèle au Rendez-vous.



L fait bien chaud, à Rome, au mois d'août. Aussi notre grande et belle maison de la Via Vittorino da Feltre est-elle presque déserte, à cette époque. Il n'y reste, ordinairement, que quelques membres de l'Administration Générale, avec trois ou quatre Frères convers. Toute la Communauté du Scolasticat s'est transportée, depuis le début de juillet, à Roviano, sur la ligne de Rome à Sulmona et Pescara (Adria-



tique), où — à plus de 500 mètres d'altitude, au milieu des montagnes de la Sabine, aux confins du Latium et tout près des Abruzzes — la Providence lui a ménagé, depuis 1899-1900, une magnifique maison de campagne, située sur le flanc du Colle Sabatino, avec une vue ravissante sur la Vallée de l'Aniene. L'air y est pur et vivifiant, et l'on y est loin des bruits du monde.

En plus des Pères et Frères du Scolasticat, cette année (1928) — où l'été est, si possible, encore plus beau et plus chaud que d'habitude, — Monseigneur le Supérieur Général s'y trouve aussi, ainsi que le R. P. BELLE.

Il faudra donc que le T. R. P. Servule Dozors, premier Assistant Général, malgré son inviolable fidélité à la Résidence romaine, s'y rende aussi, à l'occasion du 15 août. Car la fête patronale de la Résidence de Roviano, dédiée à l'*Assunta*, doit être rehaussée, cette année, par la célébration du Jubilé religieux du Révérend Père lui-même, — 50 ans d'oblation perpétuelle !

Il s'y décide ; et, accompagné ou suivi des autres membres de la Maison Générale qui se trouvent actuellement à Rome, il n'hésite pas à affronter, par cette chaleur torride de la canicule, les soixante kilomètres qui le séparent de Roviano. Et, après avoir contemplé la désolante aridité de la campagne romaine, les belles cascades de Tivoli (l'ancienne *Tibur* des Romains) et les collines assez boisées de Mandela-Sambuci, le voilà qui escalade, d'abord, le village de Roviano et puis, à travers des chemins aussi rocailleux qu'escarpés, la propriété des Oblats.

Essayons nos fronts ruisselants de sueur ; et, après avoir offert nos hommages au Divin Maître de céans, nos respects à notre Révérendissime Père et nos salutations à tous les autres membres de la communauté, jetons, autour de nous, un petit regard de curiosité et... d'admiration.

A l'intérieur, la grande maison est toute tapissée de verdure : « Tout n'était que festons, tout n'était qu'astragales ». Corridors, réfectoire et chapelle, surtout, ont pris un air de fête extraordinaire. Merci aux chers Scolastiques qui se sont ingéniés et dépensés pour honorer notre



vénéré Jubilaire en même temps que la Madone aux regards célestes qui trône, là-haut, au-dessus du maître-autel de notre pieuse chapelle !

## § II. — Hommages et Souhaits.

La fête commence dès la veille : premières vêpres... Tout le monde se réunit dans la salle des exercices, accueilli aux sons harmonieux et vibrants de la musique instrumentale — s'il vous plaît, — laquelle va nous jouer, naturellement, les plus beaux morceaux de son répertoire (surtout, canadien).

A peine sommes-nous installés, sous la présidence de Monseigneur notre Révérendissime Père, que le Frère Charles LAFRAMBOISE s'avance au milieu de la salle et, au nom du Scolasticat, lit au T. R. P. Dozois l'adresse suivante :

*Seigneur, mon DIEU, dans la simplicité de mon cœur, avec une grande joie, je vous ai tout offert (1).*

Voilà bien, Très Révérend Père, la prière qui, demain matin, s'élancera de votre âme reconnaissante. Certes, votre modestie eût préféré l'intimité parfaite, en ce jour si glorieux du cinquantième anniversaire de votre Oblation perpétuelle. Mais comment résister à l'invitation si pressante de tous ceux qui vous aiment ?... Et ne convenait-il pas que tous s'unissent à vous pour faire monter vers DIEU l'expression de votre gratitude et de votre espoir en sa bonté ?

Cinquante années de vie religieuse, de vie consacrée tout entière au service de l'Église et de notre chère Congrégation !... Cinquante années de bénédictions, de souffrances et de consolations éprouvées dans l'accomplissement fidèle de votre labeur quotidien !... Aussi, que d'émotions rempliront votre cœur, Très Révérend Père, lorsque, demain, vous monterez à l'autel pour remercier DIEU de tant de bienfaits ! Que de souvenirs se presseront dans votre mémoire !

A cinquante années de distance, vous reverrez votre cher Canada, vous reverrez la modeste chapelle du Noviciat, vous reverrez vos compagnons d'alors, — celui qui, depuis vingt ans, avec une inlassable bonté, préside au développement prodigieux

---

(1) Cfr. I *Paral.*, xxix, 17.

de notre Famille religieuse, notre Révérendissime Père Général, Monseigneur DONTENWILL, puis les JODOIN, les BRAULT, les BIGONESSE, etc., — cette forte génération d'apôtres, héritiers des exemples et des vertus de nos premiers Oblats. En un mot, vous revivrez les douces émotions du jeune cœur qui s'immole à DIEU pour l'éternité, et vous redirez avec joie : — « *O Domine DEUS, cum ingenti gaudio, in simplicitate cordis mei, lætus, obtuli universa!* »

Puis, ce sera toute votre vie apostolique qui, de nouveau, se déroulera sous vos yeux. Au premier plan, les années héroïques du Scolasticat, car, raconte-t-on, c'était héroïque alors que d'être Scolastique, puisqu'il fallait cumuler charges et besognes, et le traditionnel provisoire du « Séminaire-Scolasticat-Université » durait encore... Puis, le professorat qui, en dépit de sa brièveté, a suffi pour gagner à votre affection l'œuvre du Collège d'Ottawa... Puis, le ministère, peut-être moins obscur mais combien plus héroïque, du Missionnaire ambulant : mission des chantiers et mission des sauvages, avec leur cortège accoutumé de misères et de souffrances.

Mais l'œil vigilant de l'autorité reconnaît bientôt, en vous, les qualités de l'homme de commandement, — c'est là un témoignage de l'histoire. Très Révérend Père, que les jeunes peuvent répéter, sans aucune témérité. On vous fait donc monter aux premiers postes : Supérieur de Mattawa, Économe provincial, Provincial. C'est déjà l'ère des honneurs et, surtout, des responsabilités.

Enfin, la dernière étape, celle du dernier quart de siècle, passée tout entière au centre de notre Famille religieuse, aux côtés de notre Révérendissime Père Général. Celle-là, tout le monde la connaît : tous savent, en effet, les multiples marques d'estime et de confiance que vous ont témoignées, tour à tour, nos Chapitres Généraux et notre Révérendissime Père Général. Ils admirent en vous, avec toute la Congrégation, un esprit intégralement religieux, — esprit religieux, dont vous nous signifiez le prix en cette brève formule : « La valeur d'un Oblat se mesure, tout d'abord, à ce qu'il porte en lui de sainteté. » Et votre rôle à l'Administration Générale, par sa fécondité et sa durée, n'est pas sans rappeler les figures si nobles et si vénérées d'Assistants Généraux restés légendaires dans notre histoire.

Mais votre âme, sans doute, s'attardera bien peu, demain, à tous ces souvenirs. Elle ira plus loin ; et, sous cette théorie féconde d'années, elle contempera la Bonté et la Providence du Tout-Puissant, — elle computera les joies et les sacrifices de la vie religieuse, — elle s'appliquera à retracer l'image vivante de Jésus, que tout Oblat, selon le désir de notre vénéré Fondateur, doit buriner en son âme. Et votre cœur, tout consolé des merveilles opérées par la vertu de l'Esprit-Saint, ne manquera certes pas de remercier DIEU, de renouveler les promesses saintes et les liens bénis de la vie religieuse et de rajuster, une fois de plus, sur vos épaules, le joug si doux et le fardeau toujours léger.

Cet amour du travail et cette ardeur à la sanctification — caractéristique des âmes d'élite, — qui, plus que les Scolastiques, sont en devoir de l'admirer ? Nous profitons donc de cette occasion, Très Révérend Père, non seulement pour remercier DIEU, avec vous, du bienfait d'un demi-siècle de vie religieuse, mais pour vous dire l'admiration sincère que provoque, en nos jeunes cœurs, votre exemple et notre désir ardent de consacrer, tout comme vous, « nos talents, le repos de notre vie, notre vie même à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'avantage de l'Église et à la sanctification de nos frères ».

Et que le Seigneur et notre Mère Immaculée, en récompense de votre générosité à leur service, daignent accéder à nos désirs et vous accorder, Très Révérend Père, avec la plénitude des dons de l'Esprit-Saint, le privilège de vous dépenser, pendant de nombreuses années encore, à la gloire de notre Famille chérie !

### § III. — Réponse du Jubilaire.

Pendant qu'on applaudit, frénétiquement, ces paroles, qui résument si bien les pensées de tous, le vénéré Jubilaire, ému jusqu'aux larmes, se lève et — dans une improvisation bien touchante, dont nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs les parties essentielles — n'a pas de peine à nous faire partager son émotion et sa reconnaissance :

MONSEIGNEUR,  
MES RÉVÉRENDs PÈRES,  
MES BIEN CHERS FRÈRES.

Nous venons d'entendre, et lue à la perfection par son auteur, une bien jolie adresse. Comme toutes les œuvres de ce genre, si on la prenait à la lettre, elle ne contribuerait que faiblement à la modestie et à l'humilité de celui en l'honneur de qui elle a été composée.

Mais, n'en déplaise au cher Fr. LAFRAMBOISE, on sait à quoi s'en tenir là-dessus. D'ailleurs, je lui rends grâces de ce que, tout en ne ménageant pas les couleurs un peu vives, il ne m'a pas canonisé ni avantageusement comparé à aucun grand personnage historique et de ce que, dans le tableau qu'il a tracé, il s'en est tenu, surtout, aux faits de ma vie. Ainsi, on ne peut nier, moi moins que personne, qu'il y aura, demain, cinquante ans que j'ai prononcé — pour la première fois, et avec quel bonheur ! — la formule de mon Oblation perpétuelle, que... Mais, inutile de répéter ce que vous venez d'entendre.

Je remercie donc le cher Frère LAFRAMBOISE d'avoir évoqué tous ces souvenirs, qui me sont si chers.

Mais, comme il a été le porte-parole de toute la communauté, c'est à vous tous, Monseigneur, mes Révérends Pères, mes bien chers Frères scolastiques et convers, que va ma reconnaissance. Veuillez croire que ce sentiment — si naturel, d'ailleurs, en ce moment — agite mon cœur, bien vivement : au point que je me sens impuissant à lui donner l'expression qui lui conviendrait. Je ne puis que dire : Merci, merci ! Je ne puis m'étendre davantage sur un sujet si agréable, si délicat, mais si difficile à traiter, — au moins, pour moi. Encore une fois : Merci !...

En entrant dans la maison, j'ai été étonné, charmé même, à la vue des préparatifs d'une grande fête. Partout — surtout à la chapelle, comme de juste, mais aussi dans les corridors, au réfectoire, etc., — des fleurs, des guirlandes, en abondance et disposées avec un art et un goût qui m'ont paru parfaits. Que de travail, que de sueurs a dû coûter, en cette chaude saison, toute cette ornementation ! Notre Bonne Mère, dont nous fêtons demain la glorieuse Assomption, doit être contente de ses Oblats.

Mais on m'affirme que le Jubilaire que je suis a eu, lui aussi, sa part dans la pensée des nombreux artistes de toutes ces décorations. On me l'a dit, et pourquoi ne le croirais-je pas ? D'ailleurs, j'en ai vu une preuve palpable dans les fleurs et les guirlandes dont ils ont orné jusqu'à la porte de ma chambre. Je le crois donc.

Mes chers artistes — et, étant donnée la somme de travail fourni, je crois que je m'adresse au plus grand nombre de mes auditeurs, — mes chers artistes, vous avez donc voulu me faire plaisir. Je vous en remercie de tout cœur, et même je vous avouerai, franchement — naïvement, si vous le voulez, — que vous avez parfaitement réussi.

Ce qui me touche, veuillez le croire, ce n'est pas que vous vous soyez, dans tous vos travaux, préoccupés de mon humble personne. Vous vous êtes élevés plus haut, je n'en doute aucunement. C'est la charité fraternelle qui vous a inspirés. Il s'agissait d'un ancien, d'un vieux Frère, arrivant à cinquante ans d'Oblation perpétuelle. Vous avez voulu, dans votre charité, vous joindre à lui pour l'aider à raviver, dans son âme, le souvenir des grâces reçues pendant ces cinquante années, l'aider aussi à rendre plus agréables à DIEU ses actions de grâces.

Mais — permettez, ici, une courte parenthèse — avez-vous songé à demander, pour lui et avec lui, pardon de bien des manquements ? Votre indulgence, je le crains, vous a, peut-être, fermé les yeux sur ce côté de ma pauvre vie. S'il en est ainsi, permettez-moi de vous supplier de combler cette lacune. Mais que ce soit pour le *Te Deum*, que ce soit pour le *Parce Domine* — et ce sera pour les deux, — comment ne serais-je pas heureux du concours que me procure votre charité fraternelle ?

Mais, en constatant le bonheur que vous me causez, je pense aussi à d'autres qu'à moi-même et à qui, du même coup — je le crois, du moins, — vous avez fait grand plaisir.

Je mentionnerai, tout d'abord, notre vénéré Fondateur. Vous

savez jusqu'à quel point il a voulu que la charité régnât parmi ses Fils. Il en fait l'objet de ses dernières volontés, volontés sacrées d'un Père mourant : « *La charité, la charité, la charité !* » Ce testament de notre vénéré Père, il peut voir, aujourd'hui, — et tous les Oblats du ciel voient avec lui — que les Scolastiques de Rome y sont fidèles. Comment ce spectacle ne les toucherait-il pas ?

Me permettrai-je, ici, de vous rapporter un trait qu'on racontait, quand j'étais jeune Religieux, dans ma Province natale. On le tenait d'un curé Canadien qui avait parlé, à peu près, en ces termes :

— « Ces Oblats ! J'en avais deux, chez moi, qui donnaient une mission à ma paroisse. L'un d'eux devint mécontent de son compagnon, et il m'en parla assez librement. Comme je partageais son opinion, je trouvai la chose assez naturelle. Mais, quand je pris la parole à mon tour — renchérisant, peut-être, un peu sur ce qui venait de m'être dit, — je m'aperçus, bien vite, que je déplaisais fort et dus me taire. Ces Oblats ! Ils sont comme des frères. Ils peuvent avoir leurs petites chamailleries ; mais un étranger à la Famille qui ose s'en mêler s'aperçoit, bien vite, qu'il a mis le doigt entre l'arbre et l'écorce... »

Ils sont comme des frères ! Ce doit être notre marque. C'est ce qu'a voulu notre Père mourant. Je le répète : il doit être heureux, aujourd'hui, de voir que cette marque, ses Scolastiques de Rome, sous l'inspiration de leur Supérieur, la portent profondément gravée dans leur cœur et savent le faire voir.

Mais vous avez, au milieu de vous, le successeur et le principal héritier de notre premier Père, — héritier de son autorité, de sa dignité, héritier aussi de son grand cœur. N'est-il pas heureux, lui aussi, de vous voir mettre, en si belle lumière, la vertu qui est notre marque de Famille ? Il pourra vous dire lui-même ce qu'il en est. Mais je crois qu'on peut, sans crainte d'erreur, le deviner à ce signe : c'est qu'il a accepté de rehausser de sa dignité d'Archevêque, en une grande cérémonie pontificale, la Messe de demain, au cours de laquelle je dois, après cinquante ans, renouveler mes saints engagements.

Monseigneur, je suis profondément touché de cette marque de considération. J'y vois, surtout, la preuve de votre affection paternelle. Il m'est impossible d'exprimer ce que mon âme éprouve d'émotion. Je ne puis que dire et répéter : Merci, Monseigneur, merci !

\* \* \*

Maintenant, mes chers auditeurs, il conviendrait, peut-être, que je termine ici, après quelques mots d'édification encore, mon pauvre discours. Mais on m'a conseillé de revenir, avec un peu plus de détails, sur les souvenirs rappelés par l'adresse qui vient d'être lue. Que vous en semble ? Pour moi, cela me paraît une invite à parler de moi-même. Parler de soi-même.



sujet toujours odieux aux auditeurs ; et, avec cela, si on se décide à le tenter, ce ne peut pourtant pas être pour en dire trop de mal. Mais le conseiller est un homme si sage ! Enfin, si mon discours vous déplaît, à seule fin de me défendre, je vous livrerai son nom.

DIEU a été, pour moi, d'une bonté exceptionnelle. Permettez-moi de le croire et de le dire, comme je le pense, uniquement à sa louange, et pour vous inviter à tirer de ce fait quelques conclusions pratiques, — pratiques, au moins, pour moi, comme je vous l'expliquerai.

Mon père est mort, il y a soixante-cinq ans, à l'âge de trente ans. J'en avais quatre, et j'étais l'aîné de trois orphelins. Étant le fils d'un simple cultivateur Canadien et membre d'une famille de quatorze enfants, mon pauvre père, cela va de soi, n'avait pas de fortune à léguer à ses enfants. J'étais donc, suivant toute apparence, destiné à la pauvreté et, en tout cas, à ne recevoir que la seule instruction donnée par une petite école rurale.

Eh bien, le Bon DIEU voulut que je fusse placé dans un collège, pour en suivre tout le cours. Le moyen dont il se servit fut un frère de mon père, jeune prêtre, professeur dans ce collège, — cher oncle qui, depuis longtemps, jouit au ciel du prix de sa bienfaisance. Premier bienfait de DIEU à mon endroit : instruction secondaire. Sans qu'on me le dise, j' imagine que quelqu'un me demanderait, assez volontiers : « Mais, quel écolier avez-vous été ? » Je vous le dirai, en un mot : Tout ce qu'il y a de plus écolier, — moins, je l'espère du moins, le mauvais esprit réfléchi et conscient.

Voici un trait qui me fera connaître, sans me glorifier. Mon professeur de sixième — ou d'éléments latins, comme on dit encore, là-bas — s'aperçut que je négligeais les barres au T, les points et virgules et les accents sur les voyelles qui en avaient besoin. Comme je n'avais que neuf ans, il crut, sans doute, qu'une bonne admonestation aurait raison de cette mauvaise tendance. Admonestation écoutée avec respect : mais, après quelques jours, rechute lamentable. Alors, aux grands maux les grands remèdes. « Chacune de ces négligences, » m'annonça l'Abbé Villeneuve, — qui, soit dit en passant, est encore là, au même collège, auquel il a consacré toute sa vie, — « chacune de ces négligences », dit-il, « te rapportera un bon coup de férule sur les doigts ». Et je crois qu'il dut, une fois ou deux, exécuter cette engageante promesse.

Ce récit paraît vous amuser. En voici un autre. Mais de grâce, ne perdez pas de vue mon objet, qui est, uniquement, — et vous savez pourquoi — de vous faire connaître les miséricordes de DIEU à mon égard. Quand je fus en seconde, âgé de treize ans, le professeur découvrit que, dans certains thèmes arrangés pour faire observer quelques particularités du latin (les idiotismes), je trouvais, presque toujours, le moyen de rendre le sens du français en passant à côté de la difficulté. En m'interrogeant,



il constata que les règles spéciales en question, je les avais à peu près oubliées. Cette fois, la pénalité fut la perte d'un bon point chaque fois que je me permettrai de ces petites habiletés de traducteur qui ne présageaient rien de bon.

Par ces deux traits, vous pouvez juger de mon tempérament et, surtout, de mon application au travail — qui, pourtant, était alors mon devoir d'état. Mais je lis une question dans vos yeux, — une question que, par délicatesse, vous ne voudriez pas formuler. J'ai le droit d'être moins discret. Ma piété, mon application à mes devoirs envers DIEU, je l'avouerai, étaient au niveau de mon ardeur à l'étude. J'étais donc, comme je l'ai déjà dit, tout ce qu'il y a de plus écolier, en dehors de l'exception signalée. Si cette exception se maintint, comme je le crois, c'est qu'une grâce d'en haut — que je ne méritais guère, pourtant — me préserva. Voilà ce que j'ai été comme collégien.

Et c'est un pareil sujet que le Bon DIEU, dans sa miséricorde, amena, un beau jour, au Noviciat de Notre-Dame des Anges. Et il y arrivait, décidé — par l'effet de la même miséricorde, évidemment — décidé, autant qu'on peut l'être, s'il était admis à la profession, à persévérer jusqu'au bout, jusqu'à la mort, dans la Congrégation des Oblats.

Que pensez-vous de la grâce de cette vocation, en faveur du pauvre enfant que j'étais ? Pour ma part, je ne vois, pour l'apprécier, que le mot du Psalmiste : *Miserationes ejus super omnia opera ejus* (1). La bonté de DIEU, manifestée dans mon appel à la vie religieuse, je vous le déclare, m'impressionne, me touche plus que tout ce qu'Il a fait pour moi. Je crois que cette vocation est un don plus précieux que la vie, — plus précieux que le Baptême, qui m'a fait chrétien, — plus précieux que le sacrement de l'Ordre, qui m'a élevé à l'honneur du sacerdoce, — plus précieux que les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, qui m'ont rendu et conservé la vie de l'âme. Dans cette comparaison, chers théologiens, je fais, volontairement, abstraction de la nature des choses, pour ne les considérer qu'au point de vue pratique — et même personnel. Tous les autres bienfaits de DIEU auraient pu être, du fait de ma malice et de ma faiblesse, rendus inutiles pour moi, si j'étais resté dans le monde. Il me semble que le Bon DIEU les a mis en sûreté, pour toujours, — pour l'éternité, — en m'appelant à la vie religieuse, en m'y conservant pendant cinquante ans. Pouvait-Il me donner un gage plus assuré de persévérance finale ? Je ne le crois pas. *Reposita est hæc spes mea in sinu meo* (2). Si je fais erreur, je ne veux pas être détrompé, à moins que mon erreur mette mon salut en danger.

Si mon discours ne devait pas avoir une fin, j'aurais bien un mot à dire aussi sur le fait que DIEU m'avait appelé à faire partie d'une Congrégation dédiée à la Mère de son Fils Incarné.

(1) Cfr. *Psalm.* CXLIV, 9.

(2) Cfr. *Job*, XIX, 27.

Car j'appris bientôt, au Noviciat, que c'était un autre passeport qui m'assurait aussi l'entrée du ciel.

Encore une fois, mes chers auditeurs, je ne vous entretiens ainsi que dans l'espoir de me voir aidé, par vous, à rendre à DIEU de dignes actions de grâces...

Je vais tâcher, maintenant, d'être bref et de parler moins abondamment de moi-même. Ce thème vous est, désormais, assez connu.

Le noviciat de 1876-77 fut relativement nombreux. Le nombre dépassa la douzaine. Mais nous ne fûmes que dix à persévérer jusqu'à l'Oblation perpétuelle.

Le 15 août 1878, nous étions six Scolastiques à prononcer nos derniers vœux, avec un bon Frère convers, qui était venu se joindre à nous. Ces sept élus de la grâce sont encore dans la Congrégation ; seulement, quatre d'entre eux sont partis pour le ciel. Les survivants sont : a) le R. P. Stanislas BRAULT, homme d'une piété qui ne s'est jamais démentie, depuis son enfance — je parle ici de chose vue par moi, — et qui, avec une santé toujours débile, à force de savoir-faire, est, depuis plus de trente ans, le père nourricier du Juniorat d'Ottawa ; et, b) le cher Frère Alphonse LAPORTE, maître agriculteur à Maniwaki, depuis plus de trente-cinq ans ; et, c) enfin, moi-même. Deux des disparus ont fourni une assez longue et bien belle carrière. Ce sont : a) le R. P. Joseph JOBOIN, de digne et sainte mémoire, mort en 1919, après avoir occupé avec honneur, dans la Province du Canada, toutes les charges et rempli tous les ministères prévus par notre Règle, et, b) le R. P. Henri BIGONESSE, mort l'an dernier, qui était allé dans l'Ouest Canadien, avant la fin des temps héroïques, et y fut un très digne compagnon de nos grands Missionnaires de ces contrées. Les deux autres ont été appelés au ciel avant la fin de leurs études théologiques.

Voilà les compagnons au milieu desquels le Bon DIEU me plaça, tant au Noviciat qu'au Scolasticat : de saints jeunes gens, qui se soutenaient de leurs bons exemples mutuels et de leurs prières. En 1878, sous l'inspiration du saint Père BOISRAMÉ, à l'époque de leurs vœux perpétuels, les Oblats signaient un pacte par lequel ils devaient réciter la prière *O Domina mea* les uns pour les autres — spécifiquement, pour leur persévérance, — et ce document était inséré dans le livre de Règles de chacun. Le cher Fr. LAPORTE m'écrivait, ces jours-ci, qu'il croyait bien n'avoir jamais manqué à cet engagement. Cette fidélité — qui, je puis le croire, a été celle des sept Oblats du 15 août 1878 — explique-t-elle leur persévérance ?

La persévérance ! Une pensée attristante s'impose, ici, à mon esprit. Je n'en dirai qu'un mot, pour ne pas assombrir la joie de ce jour. Vous avez saisi, sans doute, la satisfaction avec laquelle je vous ai dit la fidélité des sept Oblats du 15 août 1878. Pourquoi, hélas ! ne puis-je dire la même chose de tous mes compagnons de scolasticat ? A l'ordination à la prêtrise, en 1881,

nous étions quatre. Il est vrai que mes trois compagnons n'étaient pas du noviciat de 1876. Après quelques années, ils quittaient nos rangs. Ils ont, depuis, paru devant DIEU ; et je prie pour leur âme. C'est une des tristesses de la vie religieuse de voir ainsi, parfois, des compagnons chéris, des Frères en MARIE Immaculée, qu'on a connus vertueux et fervents, regarder, plus tard, en arrière et forcer le Vicaire de JÉSUS-Christ, pour des motifs dont eux seuls portent la responsabilité, à rompre des liens sacrés — acceptés autrefois, avec allégresse, au pied de l'autel. Que le Bon DIEU, si possible, vous épargne cette tristesse ! Que, surtout, Il vous préserve, tous et chacun de vous, de la causer à vos Frères !

Pour moi, autre motif de reconnaissance que je vous signale encore, si la tentation de regarder en arrière s'est jamais présentée à mon esprit, l'attaque n'a pas dû être bien grave, car je n'en ai aucun souvenir. Que DIEU en soit loué !...

Mais vais-je continuer cet entretien, qui devient interminable ? Patience encore, je vous en prie, pour quelques minutes.

L'adresse a qualifié d'héroïque l'époque où, avec Monseigneur le R<sup>vé</sup>me Père Général et bien d'autres, j'étudiais la théologie, à l'Université d'Ottawa, dans le Scolasticat-Séminaire qui y était installé. Pour ma part, je n'ai jamais eu conscience d'être un héros, ni alors ni depuis. Mais c'est un fait que nous avions, la plupart d'entre nous, à nous occuper des collégiens — soit comme professeurs, soit comme surveillants — et que nous n'avions pas, comme vous ici, ni tout notre temps ni toute notre liberté d'esprit pour pénétrer les secrets des sciences ecclésiastiques, ni pour nous pénétrer nous-mêmes, avec la réflexion voulue, des enseignements de l'ascétisme religieux. Tout de même, on a connu, sortis de ce Scolasticat, de grands Missionnaires, d'excellents Supérieurs et Provinciaux et même un Supérieur Général, qui est Archevêque, sans compter un Assistant Général. Il n'en reste pas moins vrai que notre condition — comparée, surtout, à la vôtre, chers Scolastiques de Rome — était bien inférieure. Qu'en conclure ? Si, dans la carrière — et j'entends, ici, désigner la vie intérieure autant que les œuvres, — vous ne faites pas mieux que ceux de mon temps, et surtout mieux que moi-même... Mais passons...

Que vous dirai-je encore, pour mettre, en plus vive lumière, la bonté de DIEU à mon égard ?

Après mon ordination, je passai quatre ans à l'Université, surveillant d'étude et professeur.

En 1885, je fus envoyé à Maniwaki, l'antique Mission de la Rivière au Désert. J'y restai sept ans, — Missionnaire des Indiens, en été, et des hommes de chantiers, en hiver, dans la grande forêt canadienne.

En 1892, il me fut impossible de continuer la prédication, dans les conditions particulières de ces deux missions, — c'est-à-dire de dominer de la voix, chez les Indiens, les cris de puissants

bébés et les hurlements d'innombrables chiens se battant autour des chapelles, toutes fenêtres ouvertes, et même de parler plus modérément, dans les chantiers, souvent dans la fumée, près d'un gros feu, pour ensuite entendre les confessions, dans un coin où circulait un air glacial. Du moins, je crois que ce fut pour ce motif que je reçus, en 1892, une autre destination.

En 1900, l'obéissance vint me chercher à Mattawa, où j'étais Supérieur, pour m'imposer la charge d'Économe provincial. Mattawa était une ancienne Mission — ancienne pour le Canada, — Mission des Indiens et des chantiers, que nous avons cédée, depuis, au clergé du diocèse, parce qu'elle était devenue une paroisse rurale ordinaire.

En 1903, le vénéré P. JODOIN arrivait à la fin de son second terme comme Provincial. Il m'annonça que, appuyé de divers avis, il allait suggérer mon nom au Supérieur Général comme celui de son successeur. Vite, j'empoignai ma meilleure plume et écrivis, au Révérendissime Père d'alors, une lettre que je jugeai si bien tournée et si riche de solides arguments, que je crus avoir cause gagnée et me remis à dormir en paix. Mais, en octobre 1903, le R. P. DUCHAUSSOIS — connu de vous, au moins, par ses écrits — arrivait à Montréal, avec ma nomination dans ses bagages : et je dus accepter un fardeau bien lourd en soi et auquel rien, dans mon passé, ne m'avait préparé.

En 1904, avait lieu le Chapitre Général. Cette auguste assemblée me mit au nombre des Assistants Généraux. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su. Une chose, qui me paraît indubitable, c'est que les vénérables électeurs, soit dit sans dessein de les blâmer, n'avaient eu ni le temps ni les moyens d'étudier mon passé.

Ici, je place un aveu. C'est que je ne fus ni fâché ni écrasé de cette soi-disant promotion. Cette déclaration vous surprend et vous choque, peut-être. Voyons un peu. C'est tout simplement que, comparant les deux charges, je jugeais celle d'Assistant moins lourde de responsabilités que l'autre. L'Assistant ne répond que de son avis donné en Conseil, tandis que le Provincial se doit à des initiatives et à des décisions qui l'engagent beaucoup plus devant la Congrégation et devant le public. Et, puis, il y avait la perspective de retourner au pays natal, après six ans passés en Europe. Six ans de séjour en Europe, pour un Canadien encore relativement jeune, je vous affirme que cela ne manque pas d'être attrayant.

Mais, me défiant de la perspicacité de vos esprits cultivés, j'ouvre encore, ici, une autre parenthèse. Je crains que vous ne mettiez, au crédit de mon humilité, mon attitude devant ce qu'on appelle, trop souvent, les honneurs ou bien que vous vous étonniez de m'entendre tourner mon discours de manière à vous suggérer cette charitable pensée. Hélas ! non, mes bien chers auditeurs, l'humilité n'a rien à voir dans mon attitude et mes sentiments devant les responsabilités. Mon humilité — c'est-à-dire,

ce qui me manque de cette vertu — me fait même craindre que vous ne deviniez que trop mes motifs.

Et, depuis 1904, tous les Chapitres, comme vous le savez, se sont obstinés à me réélire. Et Monseigneur le Révérendissime Père et mes collègues continuent de me traiter avec la plus grande bienveillance, — tel que je suis, tel que je me connais.

A moins que je me sois bien mal exprimé, vous avez, maintenant, une idée — oh ! pas encore une connaissance complète ; mon discours ne finirait pas, si je devais vous renseigner à fond, — vous avez une idée assez exacte, dis-je, de ce que le Bon DIEU, sa Sainte Mère et cette autre Mère aussi, la Congrégation, ont fait pour moi.

\* \* \*

Vous dirai-je quelques mots, maintenant, de ce que j'ai fait, de mon côté, en retour de tant de bienfaits ? Oh ! non. Ce serait, sans doute, une belle occasion pour moi de m'humilier vraiment ; mais ce serait une longue et peu édifiante histoire.

Je compte, cependant, sur votre fraternel concours pour m'aider à obtenir les pardons dont j'ai besoin. Sur la croix, notre Divin Sauveur prépara un bandit à une entrée immédiate au ciel. Si je pouvais, avec l'aide de vos prières, m'élever, pour le peu de temps qui me reste à passer sur la terre, à un degré de ferveur et de sainteté un peu plus en rapport avec les grâces et les faveurs dont j'ai été comblé !

Mais j'estime que le principal devoir du moment, c'est de me réjouir et de rendre grâces : *Gaudete, — iterum dico : gaudete* (1). Je dois, sans doute, à cause des nombreuses fautes de mes cinquante ans, le faire avec modération : *Modestia vestra nota sit* (2). Mais l'insistance de l'auteur inspiré demeure : *Iterum dico, gaudete*.

Ce n'est pas par de simples paroles que je puis acquitter la dette de reconnaissance qui est la mienne. Mais, en ce moment, je n'ai rien autre à offrir.

De toute mon âme et de tout mon cœur, donc, je remercie DIEU, la Sainte Vierge et la Congrégation des bienfaits, infinis en nombre et en valeur, dont ils m'ont comblé, depuis cinquante ans et plus ;

Je remercie Sa Grandeur Mgr le Révérendissime Père Général de toute la bonté, de toute la patience dont il a usé envers moi, depuis vingt ans que je suis à ses côtés ;

Je remercie mes collègues et tous les Révérends Pères de la Maison de Rome de toute la bonté et de toute la considération qu'ils m'ont toujours témoignées ;

Je remercie les chers Scolastiques de Rome de leur affection, dont la manifestation est si éclatante dans la fête qu'ils m'ont préparée ;

(1) Cfr. *Philipp.*, iv, 4.

(2) *Ibid.*, 5.



Je remercie leur Supérieur de leur avoir permis, peut-être inspiré, cette démonstration de leur esprit de famille ;

Je remercie nos bons Frères convers des soins qu'ils m'ont toujours prodigués, en santé et en maladie ;

Je remercie tous les Pères de différentes Provinces qui — avisés, par je ne sais qui, de ce qui allait se passer, aujourd'hui, à Roviano — m'ont exprimé, par des lettres ou des dépêches, leur affection fraternelle ;

Je voudrais remercier aussi, de leur bonté et charité, — je ne leur ai jamais connu d'autres sentiments à mon égard — tous les Pères et Frères Oblats de MARIE Immaculée, dont, successivement, j'ai partagé la vie, depuis mon entrée au noviciat...

DIEU seul, évidemment, peut récompenser toute cette charité déployée à mon égard, pendant plus de cinquante ans, par tant de membres de notre Famille religieuse ; et c'est avec la ferveur brûlante d'un Séraphin que je voudrais pouvoir L'en supplier, toujours — mais, surtout demain, au moment de la rénovation de mon Oblation et du *Te Deum*.

Ce touchant discours terminé, Monseigneur notre Révérendissime Père, en quelques mots bien sentis, remercie le vénéré Jubilaire de tout ce qu'il a fait pour l'Église et la Congrégation, durant sa déjà longue carrière et — au nom de la communauté ou, plutôt, au nom de toute la Famille des Oblats — lui promet, surtout demain, de prier à toutes ses intentions. Et, après l'accolade traditionnelle, nous descendons tous à la chapelle, où nous assistons à un Salut solennel du Très Saint Sacrement, présidé par le R. P. Dozois. Et, au moment de la Bénédiction, avec et comme l'encens, montent vers JÉSUS-Hostie nos plus ferventes prières en faveur du vénérable prêtre qui, dans l'ostensoir doré, Le tient, en formant le signe de la croix, au-dessus de nos têtes inclinées...

#### § IV. — Sermon de Circonstance.

15 août. — Le soleil se lève, plus radieux que jamais : c'est l'aube d'un grand jour...

La Messe de Communauté est célébrée par le Rév. P. Dozois — qui, dans un *fervorino* bien prenant, engage le Fr. Sc. Valérien GAUDET, lequel va faire son Oblation perpétuelle, à se donner à DIEU, par MARIE Immaculée, avec toute la sincérité, la générosité et la confiance possibles...



A dix heures, grand'Messe pontificale, chantée par S. G. Mgr DONTENWILL, Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général, assisté du R. P. Isidore BELLE (prêtre), des PP. Goulven TRÉBAOL et Donat POULET (diacre et sous-diacre d'honneur) et des PP. Philippe EHRIARDT et Gérard LESAGE (diacre et sous-diacre d'office), — sous la direction du R. P. Nicolas SCHAFF, maître des cérémonies.

A l'évangile, le R. P. Euloge BLANC, Assistant Général, monte à l'autel. Et voici, à peu près *in extenso*, le texte du magnifique sermon qu'il nous adresse alors.

*Magnificat anima mea Dominum,*  
O mon âme, bénis le Seigneur (1).

MONSEIGNEUR,  
MON RÉVÉREND PÈRE,  
MES BIEN CHERS FRÈRES,

Quand notre vénéré Fondateur vint à Rome, pour obtenir l'approbation de nos Saintes Règles, il multiplia, vous le savez, avec un dévouement inlassable, démarches sur démarches. Finalement, il réussit dans son entreprise. Aussitôt, la reconnaissance éclata, triomphante, sur ses lèvres :

— « *Te DEUM laudamus, Te Dominum confitemur* », écrivit-il, immédiatement, au P. TEMPIER.

Or, dès le commencement de ses démarches, il s'aperçut que le nom qu'il voulait donner à ses Oblats n'était pas celui qui convenait. Il voulait donner aux membres de sa Congrégation le nom d'Oblats de Saint-Charles. Et, en effet, l'exemplaire des Règles qu'il apportait à Rome, pour le soumettre à l'approbation du Saint Siège, et qui est conservé encore dans les archives de la Maison Générale, porte comme titre : *Constitutiones, Regulæ et Instituta Societatis Oblatorum Sancti Caroli*.

— « Or, » dit-il, « il a été nécessaire de changer ce nom, car il est porté par une infinité d'autres Communautés religieuses. Il a été nécessaire de le changer, pour n'être pas confondus avec elles. »

Il demanda donc et obtint du Saint-Père que le nom d'Oblats de MARIE Immaculée nous fût donné.

Aussitôt, il est ravi lui-même de ce nom :

— « Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt », dit-il ?  
« Etre les Oblats de MARIE Immaculée, mais c'est un brevet pour le ciel ! Ce nom satisfait l'oreille et le cœur. »

Et, ailleurs, il dit encore :

— « Ne vous semble-t-il pas que c'est un signe de prédestination

---

(1) Cfr. S. Luc., 1, 46-55.

que de porter le nom d'Oblats de MARIE ? — c'est-à-dire : consacrés à DIEU sous les auspices de MARIE. Il y a de quoi faire des jaloux ! »

Monseigneur, vous êtes le successeur de ce Père bien-aimé, de ce Père pour qui tous les Oblats sentent, dans leur cœur, l'affection et la vénération la plus profonde ; et cette affection et cette vénération s'étendent à vous, qui le représentez parmi nous et qui tenez sa place dans notre chère Congrégation. Vous êtes le dépositaire de la même autorité, et c'est devant cette autorité que tous les Oblats s'inclinent.

C'est, en particulier, devant cette autorité que je me suis incliné moi-même dans la circonstance présente : vous m'avez demandé de prendre la parole, aujourd'hui, en ce moment. J'ai obéi, Monseigneur. Ce sera mon excuse devant la communauté et devant le Révérend Père ; mais j'espère que votre Paternité ajoutera à l'ordre qu'elle a donné l'indulgence qui sait compatir.

Du reste, Monseigneur, ce que vous voulez, surtout, c'est que nous montrions au vénérable Jubilaire, à celui qui est votre bras droit dans le gouvernement de la Congrégation, toute notre affection et toute notre reconnaissance pour les éminents services rendus à notre Famille religieuse : et cela, vraiment, c'est pour nous un bonheur de le faire.

Mon Révérend Père, je sais que vous ne voulez point de panégyrique ; je sais que vous ne voulez ni louanges ni compliments. Aussi je ne viens pas ici pour en faire. Mais il est une chose, en vous, que vous me permettez de louer sans réserve, d'exalter sans limites : c'est ce titre d'honneur et de gloire qui touchait si fort notre vénéré Fondateur dans les paroles que je viens de citer de lui, — c'est votre titre, c'est votre nom d'Oblat de MARIE Immaculée.

Ce titre, ce nom, vous l'avez reçu, au pied des autels, il y a cinquante ans, quand vous avez prononcé vos vœux de religion. A partir de ce jour, vous fûtes Oblat, — à partir de ce jour, une couronne orna votre front : la couronne de l'Oblat, — et aujourd'hui, après cinquante ans, cette couronne de l'Oblat de MARIE, je la vois encore resplendir sur votre tête dans tout son éclat, dans toute sa beauté accrue par toute une existence de travail et de sacrifice. Je vois ces diamants précieux qui s'appellent les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et cet autre diamant — plus précieux encore, aujourd'hui surtout, — le vœu de persévérance. Je vois cette vie tout entière passée auprès de MARIE Immaculée, sous sa bannière sainte, sous son manteau maternel, dans la constance, dans la fidélité à son culte et à son amour. Mon Révérend Père, permettez-moi de le dire, aucune louange ne vaut celle-là.

Lorsque le grand Apôtre Saint Paul sentit là-bas, à Rome, au moment de la grande persécution néronienne, que sa dernière heure était arrivée, il écrivit à son cher disciple Timothée les paroles suivantes : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi*, — J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma

course, j'ai gardé la foi. Mon Révérend Père, nous souhaitons tous que, de longues années encore, vous restiez sur la brèche, pour l'honneur et la gloire de notre Congrégation, et que, par conséquent, le *cursum consummavi* ne vienne pour vous qu'après que, longtemps encore, vous aurez consacré tout votre dévouement au bien de notre Famille religieuse ; mais déjà, après cinquante ans de vie religieuse saintement employée, vous pouvez dire, avec l'Apôtre, — en plus du *bonum certamen certavi*, le *fidem servavi*, — j'ai gardé la foi, la foi à mes engagements religieux, la foi à ma Mère Immaculée, la foi à ma Congrégation, la foi au programme de vie que j'ai accepté, il y a cinquante ans.

Aucune louange ne vaut celle-là. Et il me semble que l'hymne de la reconnaissance doit éclater sur vos lèvres : *Magnificat anima mea Dominum*. Ce sentiment de la reconnaissance, nous le faisons tous nôtre, en ce jour ; et, avec vous et pour vous, nous disons : *Magnificat anima mea Dominum* ! La présente solennité n'a pas d'autre but que celui-là.

\* \* \*

« Porter le nom d'Oblats de MARIE », a dit notre vénéré Fondateur, « c'est être consacrés à DIEU, sous les auspices de MARIE. » Tout est là.

En quoi consiste cette consécration ?

Cette consécration, c'est, d'abord, une offrande, — c'est une oblation, ainsi que nous l'appelons.

C'est aussi un sacrifice, c'est le sacrifice religieux, comme nous le chantons, au jour de notre profession religieuse : « Sacrifice d'amour, holocauste sublime... »

Mais, si notre consécration est cela de notre côté, du côté de DIEU qu'est-elle ? C'est une rénovation, une rénovation entière, une véritable régénération. Les Pères de l'Église n'ont même pas craint de l'appeler un nouveau baptême. C'est un nouveau baptême, par lequel nous naissons à une nouvelle vie et par lequel nous devenons, à un nouveau titre, enfants de DIEU.

Or, toutes ces choses s'opèrent « sous les auspices de MARIE », sous sa protection bénie, sous son regard maternel. Tous ces actes, si beaux en eux-mêmes, acquièrent — par le concours de MARIE, par l'assistance de MARIE, par les grâces dont les accompagne MARIE — un mérite incomparablement plus grand et plus beau.

Notre profession religieuse est une offrande : je n'ai pas besoin de m'étendre longuement sur ce point.

Nous nous offrons à DIEU totalement, entièrement, nous donnons tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes : nous donnons nos biens extérieurs, par le vœu de pauvreté, — nous donnons les biens du corps, par le vœu de chasteté, — et nous donnons notre âme et notre volonté, par le vœu d'obéissance.

Sans doute, tous ces biens appartiennent déjà à DIEU, Il en est le maître et l'auteur ; mais, enfin, Il nous les a donnés, nous pouvions les garder, et nous, par esprit de religion, nous y renonçons, nous les Lui offrons pour son honneur et pour sa gloire.

Et cette offrande n'est pas une offrande ordinaire : elle revêt la nature d'un sacrifice. C'est un sacrifice que nous offrons à DIEU.

C'est même le plus parfait de tous les sacrifices : c'est l'holocauste.

Et, sur ce point, je ne connais pas de définition plus belle, plus parfaite de la vie religieuse que celle de Saint Thomas : *Religiosi dicuntur qui se totaliter mancipant divino servitio, quasi holocaustum DEO offerentes*, — On appelle Religieux ceux qui se consacrent entièrement au culte de DIEU, en qualité d'esclaves, offrant par là à DIEU l'holocauste d'eux-mêmes.

Le Religieux, c'est bien cela : il devient esclave, esclave d'amour, esclave volontaire, mais esclave véritable. Et il se donne tout entier : c'est un holocauste qu'il offre. L'holocauste était le sacrifice par excellence, le sacrifice le plus parfait, celui qui honore le plus la Divinité ; et le sacrifice religieux, c'est cela, c'est un véritable holocauste, parce que le Religieux offre tout, consacre tout à DIEU, tous ses biens, tous ses actes, toute sa vie.

C'est Saint Thomas lui-même qui le déclare encore, en termes exprès : *Omnes actus Religiosi pertinent ad divinum cultum, sicut quædam sacrificia*, — Tous les actes du Religieux appartiennent au culte divin, comme autant de sacrifices.

Je ne connais rien de plus beau en l'honneur de la vie religieuse.

Le Prophète parle, quelque part, de cette *Oblatio munda* qui est offerte à DIEU *ab ortu solis usque ad occasum*.

Sans doute, il s'agit là, d'abord, de l'auguste Victime de nos autels. Mais ne peut-on pas appliquer aussi ces paroles à cette oblation de la vie religieuse qui fait de la vie tout entière un sacrifice à DIEU, depuis son premier jour jusqu'à son déclin ?

L'Apôtre Saint Paul nous recommande d'offrir nos corps, de nous offrir nous-mêmes en sacrifice spirituel, en sacrifice d'amour, comme des hosties vivantes, saintes et agréables à DIEU : *Obsecro vos ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, DEO placentem, rationabile obsequium vestrum*.

Ce sacrifice spirituel, ce sacrifice d'amour, c'est le Religieux, surtout, qui l'offre d'une manière parfaite ; et si, tous les matins, il a le bonheur de s'unir à la Sainte Victime par la Communion ou, mieux encore, par la Sainte Messe — comme vous, mon Révérend Père, depuis tant d'années, — ce sacrifice acquiert un mérite incomparable ; il participe aux mérites de la Victime vraiment sainte, vraiment pure, vraiment immaculée que nous offrons à l'autel, et nous pouvons dire, à cause de cette Victime, en union avec laquelle nous nous offrons : *Offerimus Tibi, de tuis donis ac datis, Hostiam sanctam, Hostiam puram, Hostiam immaculatam*.

\* \* \*

Mais il y a autre chose encore ; et c'est ce qui donne au sacrifice de l'Oblat son cachet propre, son cachet distinctif, son mérite particulier : c'est l'assistance de MARIE, c'est l'intercession de MARIE, c'est la protection de MARIE.

« Nous sommes consacrés à DIEU », a dit notre vénéré Fondateur, « mais sous les auspices de MARIE. » O bienheureux auspices, bienheureuse protection, bienheureuse médiation !

MARIE préside à tous les actes spirituels du Chrétien. La doctrine de sa médiation universelle est la doctrine même de l'Église. Comme JÉSUS est la source de toute grâce et de toutes les grâces, ainsi MARIE — associée, par son titre de Corédemptrice, au rôle de Rédempteur de son Fils — étend ses prières, étend sa protection, étend sa médiation aussi loin que les prières, que la protection, que la médiation de JÉSUS. C'est la doctrine générale de tous les Pères et de tous les Docteurs de l'Église : toutes les grâces nous viennent par l'intermédiaire de MARIE. Et, alors, comment ne présiderait-Elle pas à cet acte de l'Oblat, qui se consacre à Elle ou, plutôt, à DIEU, mais sous son nom béni, mais sous ses auspices maternels, mais sous son titre si beau de son Immaculée Conception ?

On discute, paraît-il, entre théologiens, de quelle manière le titre de Vierge-Prêtre appartient à MARIE. Je me garderai bien d'entrer dans ces controverses. Mais que ce rôle appartienne à MARIE, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; que MARIE ait exercé un sacerdoce, et un sacerdoce véritable, cela ne peut être mis en question.

N'a-t-Elle pas été la Vierge-Prêtre, dans toute la force du terme, au Calvaire, en offrant, avec son Fils, son Fils Lui-même, comme victime des péchés du monde ? JÉSUS s'offrait, et MARIE L'offrait avec Lui. C'est la Corédemptrice à côté du Rédempteur, c'est la Médiatrice de grâce à côté du Médiateur par nature.

Or, ce rôle, MARIE l'accomplit à chacune de nos Oblations : Elle est là aussi, étendant, comme JÉSUS, sa main invisible pour offrir la victime que nous offrons nous-mêmes.

Parmi les images, que l'on voit parfois, nous rappelant le rôle de MARIE dans le Sacrifice de la Messe, il en est une qui m'a toujours singulièrement frappé : on voit le prêtre à l'autel, élevant la Sainte Hostie, offrant la Divine Victime, et MARIE est là, élevée de terre comme l'Hostie Sainte qui est immolée, et Elle soutient, de sa main, la main du prêtre, et son regard plonge dans le ciel, cherchant le regard de DIEU pour Le prier, pour Le supplier d'agréer ce sacrifice, de le recevoir, comme une hostie d'agréable odeur, et de faire descendre, en échange, sa grâce sur la terre. Il me semble que c'est là une image, très expressive et très véridique à la fois, de ce qui se passe à l'Oblation de l'Oblat de MARIE. MARIE est là, Elle suit la formule que



vous lisez, Elle l'accompagne de son regard et de son cœur ; et ses supplications montent au ciel, priant son Divin Fils d'accepter cette offrande, d'agréer ce sacrifice et de recevoir la victime qui s'immole. Comment, avec cette maternelle protection, ce sacrifice ne serait-il pas accepté ?

Mais ce qui doit porter au comble la consolation de l'Oblat, c'est que cette protection, cette médiation l'accompagne, toute sa vie. Toute sa vie, je l'ai dit, est un sacrifice, toute sa vie monte au ciel comme une hostie sainte et pure, et MARIE est toujours là, offrant ce sacrifice, transmettant ce sacrifice, le faisant agréer, le relevant par ses mérites propres et par son intercession, suppléant, s'il le faut, à nos imperfections et à nos misères — car nous sommes des hommes, toujours, — et, le rôle de MARIE, c'est cela aussi : Elle supplée à nos lacunes, Elle nous fait part de ses mérites, Elle nous obtient grâce et miséricorde. Et, alors, comment ce sacrifice ne serait-il pas agréé ?

Oh ! sans doute, ce que nous offrons nous-mêmes est, parfois, peu de chose ; mais voyez la main qui le transmet, voyez le regard suppliant qui accompagne le don, voyez la puissance de la Médiatrice, voyez l'efficacité de la médiation ! Comment DIEU refuserait-Il une pareille intercession ?

Voilà la grande joie de l'Oblat, voilà sa grande consolation. Oui, c'est vraiment un signe de salut, un signe de prédestination que de porter ce nom ! Ce nom est, par lui-même, une glorification, une exaltation de MARIE et de sa médiation toute-puissante.

Notre profession religieuse, c'est cela de notre côté : c'est une offrande, un sacrifice. Du côté de DIEU qu'est-elle ? Je l'ai dit, les Pères et les Docteurs de l'Église n'ont pas craint de l'égaliser au baptême : la profession religieuse, de la part de DIEU, est un baptême.

C'est un baptême par les grâces reçues. Elle efface toutes les peines dues au péché ; la profession religieuse est l'acte de l'amour parfait de la part de la créature, qui se donne à DIEU, autant qu'elle le peut, et qui donne tout ce qu'elle peut ; et DIEU aussi répond à l'âme, selon la plénitude de son pouvoir divin, en lui faisant part de ses largesses divines.

C'est une restauration complète de l'homme nouveau, c'est une rénovation intérieure totale, c'est une véritable régénération spirituelle.

L'âme meurt, en quelque sorte, d'une manière plus radicale que dans le premier baptême, à toute vie mauvaise ; elle renonce, plus parfaitement, au vieil homme et à ses instincts ; elle s'ensevelit, plus profondément, dans la mort du Christ ; et elle y puise un germe de résurrection plus fort et plus glorieux.

L'âme vit, plus pleinement et plus entièrement, à la grâce de DIEU : c'est une véritable naissance nouvelle.

Or, quel est le principe de cette naissance, quel en est l'auteur,



de qui naissons-nous ? Oh ! sans doute, c'est de DIEU que nous naissons. Cette naissance se fait par l'action de DIEU, d'abord : DIEU est le grand et universel principe de toute grâce et de tout salut.

Mais ici aussi, à côté du père, il y a la mère. Cette naissance se fait aussi par l'action de MARIE. MARIE n'est pas seulement Médiatrice : elle est aussi Mère.

Et, si ici nous trouvons une nouvelle naissance, nous pouvons, sans crainte de nous tromper, l'affirmer hardiment : c'est par MARIE qu'elle s'opère, c'est de MARIE que nous naissons, c'est MARIE qui devient notre Mère, au jour de notre profession religieuse, à un titre nouveau, comme DIEU y devient notre Père d'une manière nouvelle et plus parfaite.

La maternité de MARIE, à l'égard des Chrétiens, a été expliquée, doctement et longuement, par les Pères et les Docteurs de l'Église. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet.

N'est-ce point Saint Augustin qui appelle MARIE la forme de DIEU, le moule des enfants de DIEU ? Tout Chrétien qui devient enfant de DIEU doit passer par MARIE : Elle est le moule adopté par DIEU pour donner la forme spirituelle et divine de DIEU à ses enfants.

Le jour où Elle a été choisie pour être la Mère du Sauveur, MARIE a été choisie aussi pour être la Mère de tous les membres de son corps mystique. La tête et les membres d'un même corps ne peuvent venir que d'une même mère, — je dirai même d'une même naissance. Et c'est pourquoi, le jour où MARIE est devenue effectivement Mère de JÉSUS, tous les frères de JÉSUS, tous les membres de son corps mystique ont été, en principe, conçus par MARIE : Elle les porte dans son sein maternel, et, à mesure qu'ils viennent à la vie divine, c'est Elle qui les enfante, c'est Elle qui les met au monde.

Et donc montrez-moi ce Religieux qui s'approche de l'autel : il lit une formule sainte, il prend des engagements sacrés, il se lie par des serments solennels, en présence de DIEU et de ses frères, du ciel et de la terre. Vous dites qu'il naît à une vie divine, la vie de DIEU, la vie de la grâce : c'est une naissance divine et surnaturelle. Et moi je vous dis, sans crainte de me tromper : ce Religieux naît de MARIE, en ce jour. C'est Elle qui devient sa Mère, c'est Elle qui est sa Mère, qui l'engendre à la vie divine et surnaturelle. Bien mieux que Saint Paul, Elle peut dire : *Tu es mon fils, car c'est moi qui l'engendre, aujourd'hui, pour que le Christ soit formé en toi.*

Appelez-le Oblat de MARIE — vous avez raison : il est offert à MARIE, il est consacré à MARIE, — mais appelez-le aussi Enfant de MARIE : il l'est au titre le plus élevé et le plus parfait.

Et cet Oblat, qui naît aujourd'hui, gardera toujours son privilège : que les années passent, qu'elles s'accumulent sur sa tête, il restera toujours sous la protection de MARIE, — Elle est sa Mère,

à jamais. La protection de MARIE l'accompagnera toujours, le suivra toujours. Une Mère n'abandonne jamais son enfant ; mais, si une mère pouvait délaisser le fruit de ses entrailles, MARIE ne nous délaisse jamais.

Que ces années arrivent au nombre de la plénitude, au nombre parfait, à l'année jubilaire, cela même c'est une grâce de MARIE, c'est le symbole le plus expressif des grâces de DIEU, reçues, par la médiation de MARIE, pendant le cinquantenaire de la vie religieuse. Et c'est pourquoi c'est la joie, la grande joie, le jubilé.

\* \* \*

Oui, il me semble qu'une parole seule répond à la circonstance présente et aux sentiments qui se pressent dans votre cœur et dans le nôtre : c'est la parole de MARIE, par laquelle elle exprimait elle-même sa reconnaissance à DIEU : *Magnificat anima mea Dominum*, — O mon âme, bénis le Seigneur.

Cette parole, c'est avec bonheur que toute la communauté et, je puis le dire aussi, toute la Congrégation, s'unissant à vous, la dit de tout cœur.

Merci à DIEU des grâces reçues, et, puisque les grâces sont venues par MARIE, que l'action de grâces monte aussi à DIEU par MARIE : *Magnificat anima mea Dominum*.

En ce jour, où ce chant éclate sur les lèvres de MARIE, d'une manière plus vibrante, où toutes les voix angéliques le répètent à l'envi, en célébrant son triomphe dans le ciel, nous le dirons nous-mêmes, sur la terre, pour remercier DIEU des grâces si nombreuses reçues, pendant ce demi-siècle de vie religieuse, du cœur maternel de MARIE.

Nous le dirons aussi pour attirer, pendant de longues années encore, des grâces précieuses sur vous, qui embelliront, toujours plus, votre couronne d'Oblat, pour le jour où, en présence de MARIE et de ses Anges, en présence de la Sainte TRINITÉ et de notre vénéré Fondateur, vous renouvellerez l'Oblation de vous-même, dans la joie sainte du Paradis, en commençant la célébration du Jubilé éternel.

La Messe terminée et le Très Saint Sacrement exposé, le R. P. Jubilaire, avec la même ferveur et le même enthousiasme qu'il y a cinquante ans, renouvelle son Oblation, au milieu de l'émotion générale...

#### § V. — Suite des Fêtes.

Après une matinée si émouvante et si chargée, on avait besoin de se restaurer. On se rendit donc au réfectoire — également, fort bien orné, — et l'on y fit honneur,

croions-nous, à l'excellent dîner que nous avaient préparé le R. P. Économe et le cher Fr. Cuisinier.

Ce repas, vraie réunion de famille, fut, d'ailleurs, charmé par les suaves mélodies de l'orchestre des Scolastiques, par la lecture des nombreux télégrammes adressés d'un peu partout au R. P. Dozois et, plus encore, par la Bénédiction de Notre Saint Père le Pape PIE XI.

On sera, sans doute, heureux de trouver ici la liste et même le texte de la plupart de ces télégrammes :

a) *Du R. P. Georges VILLENEUVE, Provincial du Canada, Montréal :*

— La Province en retraite vous offre ses hommages, à l'occasion de votre Jubilé.

b) *Du R. P. Josaphat MAGNAN, Provincial du Manitoba, Winnipeg :*

— Les Oblats du Manitoba vous offrent hommages, vœux et prières, à l'occasion de votre cinquantenaire d'Oblation.

c) *Du R. P. Jean-Baptiste BEYS, Provincial de l'Alberta-Saskatchewan, Edmonton :*

— Unis à la Communauté de Rome et à la Congrégation, pour honorer et fêter le vénérable Jubilaire, nous lui disons, de tout notre cœur : *Ad multos et faustissimos annos !*

d) *Du R. P. Eugène TURCOTTE, Provincial de la Province Saint-Jean-Baptiste, Lowell, E. U. A. :*

— Veuillez agréer nos meilleurs vœux.

e) *Du R. P. Bernard UEBERBERG, Provincial de la Province Sainte-Marie, Regina, Saskatchewan :*

— *Congratulationes optimaque vota, occasione Jubilæi.*

f) *Du R. P. Rodrigue VILLENEUVE, Supérieur du Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa :*

— Le Scolasticat d'Ottawa vous offre ses hommages, à l'occasion de votre Jubilé d'Oblation.

g) *Du R. P. Léonard LEYENDECKER, Supérieur du Scolasticat Saint-Boniface, Hünfeld :*

— Les Communautés de Hünfeld et de Burlo vous offrent leurs vœux les plus reconnaissants.

h) *Du R. P. Vincent ANZALONE, Supérieur du Scolasticat Saint-Joseph de San-Giorgio Canavese :*

— Agréer notre respectueuse adhésion à vos fêtes jubilaires : nous réjouissant avec vous, nous remercions et nous prions.

i) *Du R. P. Jacques NANNI, Supérieur de notre Maison de Naples :*

— La Communauté vous offre ses souhaits respectueux.

j) *Du R. P. Joseph IOPPOLO, Directeur de la Résidence Saint-Nicolas, à Rome :*

— Vœux sincères, à l'occasion du très heureux cinquantenaire.

k) *Du R. P. Dominique TAMMARO, du Juniorat de Santa-Maria a Vico :*

— La Communauté offre à votre Paternité un bouquet de souhaits très sincères.

l) *De la R. M. Louise de JÉSUS, Supérieure du Couvent de l'Espérance, à Rome :*

— La Supérieure et les Sœurs de la Sainte-Famille, dites de l'Espérance, avec leurs respectueux hommages.

Après les télégrammes, les *toasts*, dont nous regrettons de ne donner qu'un pâle résumé.

Le premier fut celui du R. P. BASILE, Provincial d'Italie, qui représentait, d'une certaine façon, nos œuvres d'Europe. Il nous lut une charmante adresse des *Apostolini* de Santa-Maria-a-Vico ; puis il nous dit les remerciements et les vœux qu'en union avec le reste de la Congrégation il avait l'honneur d'offrir à celui qui, depuis bientôt vingt-cinq ans, a tant travaillé, comme Assistant du Supérieur Général, au bien de notre chère Famille religieuse.

Après le R. P. BASILE, se leva le R. P. LABOURÉ, Provincial du Texas, qui, parlant un peu au nom de nos œuvres et missions des pays lointains, nous redit éloquemment les motifs que nos Pères et Frères de ces continents ont de remercier le Bon DIEU d'avoir donné, à notre Révérendissime et bien-aimé Père, un auxiliaire si dévoué et de demander au Divin Maître de nous le garder encore de longues, longues années.

Le R. P. BELLE, deuxième Assistant Général, se leva ensuite et, — selon son habitude — en termes extrêmement prenants et touchants, nous fit le résumé de tous les services signalés que, depuis vingt-deux ans sous ses yeux, le R. P. Dozois a rendus à la Congrégation, pour la gloire de DIEU et l'honneur de notre Mère Immaculée.

C'est au Bon DIEU et à MARIE Immaculée que, dans sa réponse émue et émouvante, le R. P. Jubilaire renvoie la gloire de tout ce qu'avec le secours de la grâce il a pu faire pour notre Famille, — ce qui n'empêche pas Monseigneur notre Révérendissime Père, pour terminer cette joute d'éloquence familiale, de remercier son premier Assistant, au nom de la Congrégation tout entière, d'avoir, si généreusement et si parfaitement, correspondu à la grâce divine et de le recommander, très instamment, à nos prières, afin que DIEU nous le conserve et que MARIE le protège jusque et au delà de ses Noces de diamant (1)! ...

A la sortie du réfectoire, la fête n'était pas finie. Mais, pour ne pas prolonger indéfiniment ce compte rendu, nous ne nous étendrons pas sur les cérémonies et les séances qui continuèrent à nous édifier et à nous charmer jusqu'au départ du R. P. Dozois pour Rome, le surlendemain (17 août).

Disons seulement que — le 15 au soir, après un Salut très solennel, donné par le R. P. BLANC, et un petit pèlerinage à notre Grotte de Lourdes — notre maison fut gracieusement illuminée, en l'honneur de l'*Assunta* et du digne Oblat que nous fêtons, ensemble, ce jour-là.

Le lendemain, au dîner, nous eûmes le plaisir d'entendre (et d'applaudir) les Frères Canadiens, habilement dirigés par le R. P. DONAT POULET, dans leur abondant répertoire de chants franco-canadiens.

Puis, dans la soirée, séance dramatique, très réussie, dont le principal sujet fut une pièce (revue et corrigée) de Labiche : *Un Chapeau de Paille d'Italie*...

---

(1) Rappelons, immédiatement, à nos vénérés lecteurs que le R. P. Dozois doit célébrer, le 2 septembre de l'année prochaine, ses Noces d'argent d'Assistant Général. — . . .



§ VI. — **Lettres au Jubilaire.**

Tous ceux qui l'auraient voulu n'ont pu assister aux fêtes jubilaires du R. P. Dozois. Il est bon, cependant, que soient conservées, dans la Congrégation, les lettres qu'eux (et d'autres) lui ont adressées, à cette occasion. Nous nous faisons donc un devoir et un plaisir d'en citer au moins les passages essentiels.

a) *De Sa Grandeur Mgr Augustin DONTENWILL, Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée* (1) :

— Mon bien cher Père Dozois, — A l'occasion de votre heureux cinquantenaire d'Oblation, je viens — premier Oblat, quant au rang sinon par les mérites — offrir, au deuxième Oblat, mes plus vives félicitations pour le bonheur que le Bon DIEU vous accorde de pouvoir célébrer cet anniversaire si plein de souvenirs.

Les souvenirs sont nombreux, en effet : souvenirs de grâces et de faveurs spirituelles incalculables, — souvenirs de sacrifices accomplis dans le service de DIEU et de la Congrégation, — souvenirs, enfin, de mérites pour le Ciel.

Avec mes félicitations, je vous offre mes vœux : vœux de santé, avec la prolongation de vos jours — lesquels seront, je le souhaite, pleins de bonheur et enrichis de nouvelles grâces et de nouveaux mérites...

b) *Du R. P. Jean PIETSCH, 4<sup>e</sup> Assistant Général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* (2) :

— Mon bien Révérend Père, — Permettez-moi de vous offrir mes meilleurs vœux, à l'occasion du Cinquantenaire de votre Oblation.

Pendant ces cinquante ans, le Bon DIEU s'est servi de vous pour faire un bien immense, dont toute notre Famille religieuse a profité.

Je Le remercierai, avec vous, de tout cela, le jour du 15 août, et je Le prierai de continuer, à votre égard, ses grâces et ses bienfaits. Et je n'ai pas besoin de vous dire qu'en ce jour du 15 août je serai d'esprit avec vous et prendrai part ainsi aux joies de la fête.

---

(1) Roviano (Roma), le 12 août 1928.

(2) Breslau (Prusse), le 11 août 1928.

C'est bien long, cinquante ans ; et, pourtant, cela a passé bien vite ; mais le bien que vous avez fait reste inscrit au livre de vie...

c) *Du R. P. Edmond DUBOIS, Économe Général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée* (1) :

— Mon Révérend et bien-aimé Père, — Si désireux que je sois de ne point vous distraire une minute de votre temps, il me semble que, pour une circonstance aussi rare et aussi solennelle que celle de votre Jubilé d'or, vous me pardonneriez, cette fois, une exception si motivée.

Il m'en coûterait trop, d'ailleurs, de ne pas joindre mes actions de grâces aux vôtres et à toutes celles qui, en ces jours bénis, s'élèveront, de toutes les régions de la terre, vers le Bon DIEU et l'Immaculée Vierge MARIE, pour commémorer, à cinquante ans de distance, l'Oblation que vous leur avez faite de vous-même, dans notre chère Congrégation.

J'unis donc, de tout mon cœur, mes remerciements, mes actions de grâces et mes félicitations à ceux des autres, à l'occasion de votre halte à cette étape mémorable de votre vie religieuse.

Depuis bientôt vingt-cinq ans, témoin de vos travaux et de votre dévouement à notre chère Famille, il m'est bien permis de dire que j'ai été à même de les apprécier, mieux que beaucoup d'autres, et que je puis mesurer, de plus près la somme de grâces que DIEU et notre très douce Mère vous ont accordées, durant ces cinquante ans d'Oblation, comme aussi l'étendue des soins, des sollicitudes et du dévouement qui ont correspondu, de votre part, aux dons du Souverain Maître.

Pour vous en porter le témoignage, je n'ai que ma prière de reconnaissance, pour le passé, et ma prière de supplication, pour l'avenir. Cette prière, heureusement, ne sera pas isolée, puisque tous les Oblats ne feront qu'un cœur et qu'une âme avec vous, dans la joie de votre Jubilé.

Bien plus, en célébrant, ce jour-là, l'office de la glorieuse Assomption de la Très Sainte Vierge, en offrant pour vous à DIEU le Saint Sacrifice, — l'Eucharistie par excellence, — je perdrai ma faiblesse et mon indigence dans les infinis trésors de la Toute-Puissance et de la Charité divines, mêlés à ceux de la tendresse et de l'amour de notre Mère.

Si belle que soit l'étape, pourtant, elle n'est point le terme. C'est pourquoi, sans rien enlever de leurs mérites aux cinquante ans écoulés qui restent écrits au Livre éternel, j'ajoute la prière la plus ardente, la demande la plus instante, que DIEU vous continue ses dons et l'Immaculée ses faveurs, afin d'accroître ces mérites, d'embellir cette couronne d'or et de la changer en

---

(1) Paris (xvi<sup>e</sup>), le 11 août 1928.

diamant, rubis, etc. Et, cette prière, je veux vous la traduire, en vous exprimant, de tout cœur, ce souhait, si commun mais si beau et si vrai : *Ad multos et felicissimos annos !*

Daignez, je vous prie, mon Révérend et bien-aimé Père, agréer cet hommage de mes félicitations et de mes vœux de tous les Jubilés de la terre et des cieux, en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

d) *Du R. P. Pierre MOUNIER, Provincial de la Province du Midi, 1<sup>re</sup> de France (1) :*

— Mon Révérend Père, — C'est avec grande joie que je viens m'unir, au nom de la Province entière du Midi, à tous les Pères et Frères qui se préparent à célébrer, dignement, le cinquantenaire de votre consécration religieuse.

Après vous avoir félicité pour ces années fécondes et bénies de DIEU, nous chanterons le cantique de l'action de grâces. Oui, nous remercierons, avec vous, le Maître souverain de toutes les destinées humaines pour tous les bienfaits dont Il a bien voulu remplir votre déjà longue carrière : grâces nombreuses, répandues d'abord en votre âme, et grâces plus multipliées encore, distribuées par vous aux autres âmes chrétiennes et religieuses, dans les divers postes et ministères où la Providence vous a fait successivement passer, au Canada et en Europe.

Au jour le jour, nous ne voyons guère bien le rôle de la Providence sur chacun de nous. Mais — quand, au bout d'une longue période, l'on regarde l'espace parcouru — c'est alors que, plus facilement, l'on aperçoit la main de DIEU qui a tout conduit, invisiblement mais réellement : *Digitus DEI est hic*.

Cinquante ans d'Oblation ! Ce n'est pas rien. Ce demi-siècle d'une vie pleine d'activité et, souvent, de lourdes responsabilités portées courageusement, en esprit de surnaturel dévouement, — ces hautes charges dans la Congrégation, — cette estime et cette confiance constantes des supérieurs et des inférieurs : tout cela trahit une suite ininterrompue de grâces d'En Haut. Nous en remercions le Bon DIEU pour vous et avec vous, mon Révérend Père.

Si je parlais en mon nom personnel, j'ajouterais ma filiale reconnaissance envers un Père — toujours accueillant, encourageant et bienveillant — dont les avis, positifs et pratiques, sont une aide efficace dans les difficultés et dont les remontrances même, tempérées et paternelles et affectueuses, obtiennent leur effet, sans jamais faire de la peine. Je puis bien le dire, car j'ai souvent senti qu'il faisait bon traiter les affaires avec vous, mon Révérend Père. Raison de plus pour m'unir aujourd'hui, de loin, à tous ceux qui, à Roviano, vous félicitent et vous aident à remercier le Bon DIEU.

---

(1) Aix (en Provence), le 11 août 1928..

Veillez agréer, mon Révérend et bien-aimé Père, mes sentiments d'affection filiale et l'assurance de mon faible concours au concert de félicitations et de prières de vos nombreux fils et amis reconnaissants. Et, puis, *ad multos annos* !

e) *Du R. P. Maximilien KASSIEPE, Provincial de la Province d'Allemagne (1) :*

— Mon Très Révérend et bien cher Père Assistant Général, — J'apprends que, dans quelques jours, vous allez célébrer vos Noces d'or comme Religieux Oblat.

En souvenir des six années que j'ai eu l'avantage de passer à côté de vous et à cause de la profonde vénération que tous les Oblats de la Province Allemande vous portent, je me permets de vous exprimer, non seulement mes souhaits personnels, mais aussi ceux de la Province tout entière.

Nous unissons nos prières aux prières de tous les Oblats de l'univers, — à celles, surtout, de tous les Pères et Frères du Canada, — pour que le Bon DIEU nous conserve, encore bien longtemps, notre cher et vénéré Père Nazaire-Servule Dozois.

f) *Du R. P. Josaphat MAGNAN, Provincial de la Province du Manitoba (2) :*

— Révérend et bien cher Père, — A ma grande confusion, ma lettre vous arrivera un peu en retard ; mais, au moins, je puis vous donner l'assurance que votre Jubilé d'or n'aura pas passé inaperçu à Saint-Boniface.

Le 15 août, vos frères de Manitoba se rencontreront avec vous dans le saint rendez-vous de la prière, pour remercier le Divin Maître des grâces nombreuses qu'Il vous a accordées, pendant vos cinquante années de vie religieuse. Ce jour-là, j'inviterai nos Pères, en retraite, à unir leurs actions de grâces aux vôtres.

Nous ne pouvons oublier, en effet, les services signalés que vous avez rendus à la Congrégation tout entière et, notamment, aux Provinces du Canada, depuis près de vingt-cinq ans, en qualité d'Assistant Général et, à plusieurs reprises, de Vicaire Général. Tous les Oblats seront heureux de s'acquitter de leur dette de reconnaissance... *Ad multos et faustissimos annos* !

g) *Du R. P. Lucien PESCHEUR, Provincial de la Province de Belgique (3) :*

— Mon Très Révérend Père, — Rentrant du Midi, où j'ai prêché les retraites de nos communautés, je m'empresse de vous offrir mes sincères félicitations et mes meilleurs vœux de bonne fête.

---

(1) Hünfeld (Hesse-Nassau), le 11 août 1928.

(2) Saint-Boniface (Manitoba), le 2 août 1928.

(3) Anderlecht (Bruxelles), le 12 août 1928.

C'est de tout cœur que les Oblats de la Province Belge s'associeront à leurs frères pour vous remercier, le 15 août, de tous les éminents services que vous avez rendus à la Congrégation, dans toutes les charges qui vous ont été confiées depuis cinquante ans. Vous avez, par votre sage administration et votre bonté paternelle, conquis un droit indéniable à l'estime et à l'affection de tous les membres de la Famille.

Nous prions le Sacré-Cœur et notre Mère Immaculée de vous récompenser, largement, de tout le dévouement que vous avez déployé pour l'extension des œuvres de la Congrégation et de vous conserver, longtemps, à l'affection de vos enfants.

h) *Du R. P. Jean METZINGER, Provincial de la Province d'Alsace et Lorraine (1) :*

— Très cher et Révérend Père, — Permettez-moi, au nom de notre Province tout entière, de venir vous présenter, en toute sincérité et avec la joie la plus cordiale, mes félicitations pour votre grand Jubilé.

Cinquante ans, c'est long ; et, quand on a pu les passer entièrement au service du Bon Maître, quelle somme de mérites cela ne représente-t-il pas ? Et, quand on les a passés, comme vous, au service de notre chère Congrégation — en se dévouant, aux différents postes qu'elle nous a confiés, — quelle grande œuvre cela ne constitue-t-il pas ? Et comme nous devons tous être reconnaissants au Bon DIEU d'avoir placé en si haut lieu un homme au sens pratique, au raisonnement logique, qui trouve toujours le mot juste pour résoudre une question !

Merci, Très Révérend Père, de tout ce que vous avez fait pour la Congrégation ! Merci, spécialement, de tout ce que vous avez fait pour nous et pour moi — et de tout ce que vous ferez encore, à l'avenir, car nous ne faisons que commencer et nous ferons encore souvent appel à vos lumières et à votre bon sens.

Je dirai la Sainte Messe pour vous, le 15, afin que le Bon DIEU continue à répandre ses faveurs sur vous, — faveurs d'âge et faveurs de grâces.

i) *Du R. P. François KOWALSKI, Provincial de la Province de Pologne (2) :*

— Mon Révérend et bien cher Père, — J'ai été heureux d'apprendre que, dans quelques jours, vous allez célébrer vos Noces d'or de vie religieuse.

La parole de l'homme est trop faible pour exprimer ses sentiments ; et, alors, il vaudrait mieux se taire. Mais je tiens, cependant, en vous adressant ces lignes, à vous témoigner toute mon estime et mon affection.

---

(1) Saint-Ulrich (Moselle), le 13 août 1928.

(2) Poznan, le 8 août 1928.



Je n'aime pas à faire des phrases qui ne correspondent pas à ce que je pense. Aussi ne vais-je pas essayer d'en faire. Je me contenterai d'exprimer mes vœux, en disant : Que DIEU conserve à la Congrégation, pour de longues années encore, une vie si précieuse et si entièrement dévouée à nos intérêts ! Le 15 août, dans toutes les maisons de notre Province, on pensera à vous...

j) *Du R. P. Auguste BOMMENEL, Pro-Directeur Général de la Sainte-Famille (1) :*

— Mon Révérend Père, — J'apprends, aujourd'hui seulement, que vous célébrerez, le 15 août, le cinquantième anniversaire de votre Oblation.

Je m'empresse de vous offrir, en mon nom et au nom des Pères Aumôniers de Bordeaux, nos félicitations les plus sincères, nos prières les meilleures et nos souhaits les plus pieux. Avec tous les membres de la Congrégation, nous bénissons le Ciel de toutes les grâces qu'il vous a accordées, pendant ces cinquante années, — de tout le bien que, pendant ce laps de temps, vous avez fait aux âmes, — et de tout le zèle que vous avez déployé pour la gloire de DIEU et pour les œuvres de notre chère Famille religieuse.

Que l'Immaculée, notre puissante et aimable Patronne, vous conserve, longtemps encore, et en excellente santé et au poste où vous rendez de si éminents et de si nombreux services !

Le 15 août, nos prières à vos intentions seront aussi ferventes que possible ; et nous partagerons, ce jour-là, la sainte joie qui remplira votre âme au souvenir des grâces, multiples et choisies, que le Bon DIEU vous a accordées, depuis le jour où vous vous êtes consacré à son service, sous la bannière de la Très Sainte Vierge, l'Immaculée MARIE... Bonne, heureuse et sainte fête !

k) *Du R. P. Léon HERMANT, Supérieur de notre Maison de Jambes-Namur (2) :*

— Mon Révérend et bon Père, — Je suis bien aise d'apprendre à temps, par une lettre du R. P. BLANC, la grande nouvelle de vos Noces d'or religieuses. Combien cette annonce me réjouit !

Agréez, mon Révérend et bon Père, mes vives et filiales félicitations. De tout cœur, je m'associe aux nombreux Oblats réunis autour de votre personne, à Roviano, pour faire monter vers le ciel le *Te Deum* de la reconnaissance.

Oui, DIEU soit béni de vous avoir appelé à la vie religieuse dans la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée ! Qu'Il soit béni pour y avoir fait bien riche votre moisson de mérites ! Qu'Il soit béni pour tout le bien que, Missionnaire Oblat, vous avez opéré au tribunal de la Pénitence, en chaire, dans les conseils de direction et dans les administrations dont vous avez

---

(1) Bordeaux (Gironde), le 12 août 1928.

(2) Jambes (Belgique), le 12 août 1928.

fait et faites encore partie, dans les communautés qui ont eu le bonheur de posséder en vous un fidèle observateur de la Règle !

Puissiez-vous, de longues années encore, continuer cette vie de mérites et d'édification !

Me permettez-vous un compliment ? Je vous croyais plus jeune. Je n'en remercie que davantage le Ciel de vous avoir conservé tant de verdeur ; et personne ne doute que vous ne soyez encore là dans dix ans...

A mes vœux j'unis ceux de la communauté dont je suis le chef. Je n'ai avec moi, en cette période, que les Frères convers ; mais comme nous allons bien prier pour vous !...

1) *Du R. P. Hilaire BALMÈS, Supérieur et Maître des Novices à Notre-Dame de Bon-Secours (1) :*

— Mon Révérend et bien cher Père, — C'est avec une grande joie, que j'ai appris la prochaine solennité de vos Noces d'or religieuses.

A cette occasion, je suis heureux de vous exprimer — en mon nom personnel et au nom de tous les Pères et Frères de la Communauté du Noviciat de Bon-Secours — nos souhaits les meilleurs et les plus respectueux...

Humble fleur, sans doute, dans le magnifique bouquet de reconnaissance que vous doit la Congrégation pour le dévouement que vous lui témoignez depuis de si longues années ; mais fleur toute suave de notre fraternelle et religieuse affection, que nous vous prions d'agréer comme l'expression de notre gratitude.

En ce beau jour de l'Assomption, nous vous serons donc unis dans la joie, l'action de grâces et la prière. Nous, prêtres, au saint Autel, et les Frères novices, dans leur Communion, nous aurons tous à cœur de porter votre paternel souvenir auprès de notre Divin Seigneur Jésus, afin qu'Il bénisse cette fidélité cinquantenaire par un surcroît de bienfaits célestes sur vous et sur toutes vos intentions.

Et, puisque nous sommes des Oblats, il est évident que nous ne vous oublierons pas auprès de notre douce Mère — la Vierge Immaculée. Qu'Elle vous donne le mérite de vous dévouer longtemps encore, et qu'Elle nous donne, à nous, la joie de profiter toujours plus de ce dévouement inlassable que vous déployez dans l'administration générale de la Famille !...

m) *Du R. P. Rosario GENTILE, Maître des Novices à Ripalimosani, Italie (1) :*

— Très Révérend et bien-aimé Père, — Permettez-moi d'unir ma note, toute discordante qu'elle puisse être, à la musique si

---

(1) Notre-Dame de Bon-Secours (Ardèche), le 11 août 1928.

(2) Ripalimosani (Campobasso), le 13 août 1928 (Traduction de l'italien).

harmonieuse qui, de toutes parts, vient charmer vos oreilles, à l'occasion de votre fête.

Il m'est doux de vous dire que même la petite Communauté de Ripalimosani prend part à la grande joie du Scolasticat international et que même la petite Communauté du Noviciat italien fait monter vers le Seigneur des hymnes d'actions de grâces pour toutes les faveurs spirituelles concédées, durant tant d'années, à notre très aimé Père Assistant, et demande au Cœur adorable du Rédempteur et à la Très Sainte Vierge, notre Mère, de bénir encore davantage le Père qui a rendu tant de services à notre chère Congrégation et donné tant d'exemples de vertus religieuses à toute la Famille.

Veuillez vous-même, Très Révérend et bien-aimé Père, vous souvenir, dans vos prières, de ces chefs Novices, espoir de notre jeune Province, et un peu aussi du pauvre Maître, sur lequel pèsent tant de responsabilités...

n) *Du R. P. Robert STREIT, Directeur de la Bibliothèque des Missions, à Rome (1) :*

— Mon Très Révérend et bien cher Père Assistant. — Profitant de l'occasion que j'ai de vous écrire, je vous présente mes meilleurs souhaits pour votre fête des Noces d'or de votre Oblation.

Que ce jour soit pour vous un jour de grâces et de bénédictions ! Et puissiez-vous, bien longtemps encore, vous réjouir du souvenir de ce beau jour, en travaillant, durant de longues années, pour le plus grand bien de notre chère Congrégation !...

o) *Du R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, le charmant Auteur des Glaces Polaires, etc. (2) :*

— Mon Très Révérend et cher Père, — Je me permets de blottir, à l'ombre de ceux du R. P. DUBOIS, mes humbles vœux de bonne fête jubilaire. Ce sera « à l'ombre » de Notre-Seigneur — *sub umbra illius* — que je les placerai, le 15 août, et dans le Cœur maternel de notre Divine Mère.

Tous les Oblats de MARIE n'atteignent pas leur cinquantième ; et tous ceux qui l'atteignent ne sont pas de même taille. Si vous n'aviez pas la triste réputation d'abhorrer les compliments, je n'aurais aucune difficulté à en couvrir ces quatre petites pages et bien d'autres grandes, — à commencer par le rappel de la scène du 5 octobre 1903, que j'eus l'honneur de déclencher, à titre de commissionnaire... Je vous apportai, ce jour-là, votre nomination de Provincial du Canada, sans m'en douter. Pour une fois, j'eus la main heureuse !...

Bref, *ad multos annos !* Vivez autant que votre vénérée maman du Canada, que je vais bien unir à vous, dans le *memento* des

(1) Hünfeld (Hesse-Nassau), le 11 août 1928.

(2) Paris, le 11 août 1928.

vivants du 15 août ; et soyez, tout ce temps-là, l'Assistant Major du grand Chef que nous aimons autant que vous !

Bénissez-moi, Très Révérend et cher Père, dans la mesure où je vous vénère, aime et remercie ; et j'aurai, de la sorte, une large part de ces faveurs jubilaires en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

p) *Du R. P. Jean KULAWY, du Scolasticat de Krobia, Pologne (1) :*

— Très Révérend Père, — Permettez-moi de vous offrir mes souhaits les plus sincères, à l'occasion de votre Jubilé d'Oblation.

Ne vous étonnez pas que mes vœux vous arrivent, non pas de Pologne, mais d'Allemagne. Je profite du temps calme des récoltes pour prêcher une série de petites missions à nos Polonais dispersés en Allemagne.

Ne pouvant me joindre à nos confrères pour vous remercier de la bonté que vous avez toujours témoignée à l'égard de notre jeune Province polonaise, je ne voudrais pourtant pas paraître ingrat envers votre vénérable personne.

Mes vœux et mes prières vous accompagnent, comme le petit Jésus accompagnait son Père nourricier. Vous êtes, en effet, le Joseph de notre Famille... Que le Bon DIEU vous conserve donc, de longues années encore, pour le bien de notre chère Congrégation !...

q) *Du R. P. Jean-Baptiste DINDINGER, Directeur-Adjoint de la Bibliothèque des Missions, à Rome (2) :*

— Mon Révérend et bien-aimé Père, — A l'occasion de vos Noces d'or d'Oblation, j'unis, de toute mon âme, mes souhaits à ceux de toute la Congrégation et de tous vos amis.

Que le Bon DIEU et son Immaculée Mère vous rendent, au centuple, tout ce que vous avez fait, pendant ces cinquante ans de travail et de sacrifices, pour notre Province du Canada et, ensuite, pour la Congrégation tout entière — laquelle, depuis près de vingt-cinq ans, vous a confié les fonctions et les charges les plus importantes ! Mes prières et *memento* au saint Autel se joignent aux prières des milliers d'Oblats qui penseront à vous, ces jours-ci...

Je prêche, en ce moment, la retraite préparatoire aux vœux perpétuels, à nos Scolastiques de Hünfeld, et je recommande à leurs ferventes prières le Révérend et bon Père Dozois...

r) *Du R. P. Joseph TISSIER, Secrétaire particulier de Mgr le Supérieur Général (3) :*

— Révérendissime et bon Père, — J'accours associer mes

(1) Dortmund (Allemagne), le 11 août 1928.

(2) Burlo (Westphalie), le 12 août 1928.

(3) Bordeaux (Gironde), le 12 août 1928.

humbles vœux à ceux de tous les Oblats et, particulièrement, des Oblats de Rome : *Ad multos et felicissimos annos !*

Puisque — il y a cinquante ans — notre Bonne Mère du Ciel a daigné vous marquer d'un rayon de sa glorieuse Assomption, je La prierai, mercredi, de vous continuer ses largesses et d'assurer votre propre triomphe dans les voies du salut, pendant que vous vous dévouerez, au cours des prochaines années (que je souhaite nombreuses encore), au service de notre chère Famille.

La prière des Jubilaires a une vertu spéciale. Je demande la vôtre, avec une bénédiction, que votre bon cœur ne refusera pas à votre humble frère, religieusement et affectueusement reconnaissant en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.



### Jubilés de Religion.

L'an prochain (1929), les Pères et les Frères *O. M. I.*, dont les noms suivent, célébreront, s'il plaît à DIEU, leurs Noces d'argent, d'or ou de diamant de leur oblation perpétuelle :

a) *Noces d'Argent (1904)* : — Les RR. PP. Damien ARNOLD, Joseph ARNOLD, Joseph BRITTEN, Joseph CARRIÈRE, Pierre COZANET, Auguste DUMAS, Eugène ETCHEVERRY, Galo FERNANDEZ, Aristide FERRI, Denis FINNEGAN, Rosario GENTILE, Jean HAAS, Paul HALLY, Michel HANNON, Martin HENTRICH, Julien JAMOAYS, Rodolphe KNACKSTEDT, Jean LAVOIE, Joseph MAINVILLE, Mathias MATHAR, François MOISAN, Michel O'DWYER, Camille PERREULT, Joseph PITARD, François RAPP, Ignace RENAUD, Jean SALLES, Joseph SCHUSTER, Charles SIEMES, Réginald SIMON, Antoine SYLLA, Julien THOMAS, Lucien THOMAS, Félix VACHON, Henri VEYRET, Jean WELCH et les FF. CC. Joseph BAST, Antoine CHALEYSSIN, Joseph CYRIS, Jacques GOLLBACH, Guillaume HESSEL, Hubert HEINRICHS et Joseph KLEIST.

b) *Noces d'Or (1879)* : — Les RR. PP. Jules COLLIN, Nicolas COCCOLA, Nicolas HEHN, Louis LeJEUNE, Louis MATHIEU, Adrien MORICE, Guillaume MURRAY, Joseph PELLETIER, Thomas RYAN et le F. C. Henri LAPORTE.

c) *Noces de Diamant (1869)* : — Les RR. PP. Thaddée-d'IS-TRIA, François LEMIUS et Joseph MAGNIN.





# INDIENS ET ESQUIMAUX

---

## Les Missions des Oblats de Marie <sup>1</sup>.

---



N siècle vient de s'écouler depuis le jour (17 février 1826) où Léon XII approuvait, solennellement, la Congrégation fondée, dix ans auparavant, par un simple prêtre du Diocèse d'Aix.

Le grain de sénévé est devenu un grand arbre. Quand Charles-Joseph-Eugène de MAZENOD se présentait au Pape et lui confiait son ambition d'aller aux pauvres, par les missions, les retraites et les catéchismes, et d'ajouter, à cet apostolat des déshérités, les œuvres de jeunesse dans les collèges et les séminaires, il n'avait, derrière lui, que quatorze prêtres, cinq clercs et cinq novices. Mais en vouant à la Vierge, sous le titre de *Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée*, la Congrégation naissante, le Pape lui donnait le gage le plus assuré de fécondité.

Ce premier siècle d'histoire a justifié la confiance du Pape et dépassé les ambitions du Fondateur. A l'heure présente, les Oblats comptent 16 archevêques ou évêques, 1.564 prêtres, 584 scolastiques, 611 frères convers et 275 novices, — au total, 2.775 religieux, répartis en 18 provinces et 12 vicariats apostoliques. Et les progrès de demain sont assurés par 23 juniorats ou écoles apostoliques, où 1.765 jeunes gens se préparent à l'apostolat (2).

---

(1) Cet intéressant article — dû à la sympathie et au talent du R. P. Louis Jalabert, S. J. — est emprunté à la « *Revue d'Histoire des Missions* » (Rue Soufflot, 17, Paris-V<sup>e</sup>), III<sup>e</sup> année, Num. 3 (1<sup>er</sup> septembre 1926), pp. 321-352 : *A propos d'un Centenaire* (1826-1926) : LES MISSIONS INDIENNES DES OBLATS.

(2) Ces statistiques et celles qui seront données plus loin sont empruntées au Num. 10 (Avril 1927) de l'« *État général du Personnel de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* ». — On trouvera de plus abondants détails dans le grand ouvrage du R. P. Théophile ORTOLAN, O. M. I., *Cent Ans d'Apostolat dans les deux Hémisphères*; Œuvre des Missions O. M. I., 75, Rue de l'Assomption, Paris (XVI<sup>e</sup>). Des six ou

### § I. — Coup d'Œil d'Ensemble.

C'est le sort des œuvres divines de déborder les limites où la prudence humaine, d'abord, les enferma. Ainsi en advint-il de la Congrégation dont l'Abbé de MAZENOD avait cru fixer les destinées.

Réservée, en principe, à la France — où les ruines à relever, au lendemain de la Révolution, semblaient suffire au dévouement le plus ambitieux, — la Congrégation aixoise vit, bientôt, s'élargir démesurément, devant elle, les champs d'apostolat. En 1830, le Révolution oblige à transporter en Suisse le noviciat ; aux diocèses de France, où se dépensent les premiers compagnons du Fondateur, s'ajoutent les Diocèses de Fribourg et de Genève. En 1840, des Oblats passent en Angleterre, en Écosse et en Irlande. En 1841, le Canada les appelle ; et, à l'exemple d'un autre conquérant d'âmes — qui, de ses dix compagnons, en sacrifiait deux aux Indes lointaines, — Mgr de MAZENOD envoyait quatre Pères et deux Frères à l'immense Canada (1). Six ans plus tard, nouvel appel et nouveau départ, — pour Ceylan, cette fois. En 1851, le Fondateur répond aux demandes qui lui viennent du sud de l'Afrique ; et les Oblats entreprennent l'évangélisation des Cafres, des Zoulous et des Basutos. Vingt-cinq ans, seulement, se sont écoulés depuis le jour de la solen-

sept volumes que doit compter cette Histoire générale de la Congrégation, trois seulement ont paru jusqu'ici. Les plus significatifs sont empruntés aux deux magnifiques volumes du R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, *O. M. I., Aux Glaces polaires : Indiens et Esquimaux* (50<sup>e</sup> mille) et *Apôtres inconnus* (22<sup>e</sup> mille). — Il faut y joindre le témoignage émouvant d'un journaliste, Louis-Frédéric Rouquette, *l'Épopée blanche* (Paris, 1926). — Enfin, pour compléter la documentation, il convient de consulter : M<sup>re</sup> Émile GROUARD, *Souvenirs de mes soixante Ans d'Apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie* (Lyon et Paris, 1924), — R. P. Émile JONQUET, *Mgr Grandin, Oblat de Marie Immaculée, premier Evêque de Saint-Albert* (Montréal, 1903), — R. P. DUCHAUSSOIS, *Femmes héroïques : Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord* (Paris et Lyon, 1927).

(1) R. P. ORTOLAN, *op. cit.*, II, p. 11.

nelle approbation, et déjà les Oblats sont établis dans quatre parties du monde. Il leur faudra attendre jusqu'en 1894 pour prendre pied en Australie : dès lors, la Congrégation sera « catholique », comme l'Église.

Quelques chiffres donneront une idée de l'œuvre immense accomplie par les Oblats dans les principales de leurs Missions.

Quand ils furent appelés au Canada, ils se virent attribuer, successivement, les quatre cinquièmes du territoire. A eux de défricher puis de transmettre au clergé — qui, peu à peu, se formait — paroisses et diocèses. A l'heure qu'il est, ils n'occupent plus que sept millions de kilomètres carrés, — environ douze fois la superficie de la France. Quand les premiers Pères s'établirent, il y a 80 ans, dans le Nord-Ouest canadien, ils n'y trouvèrent qu'un évêque, Mgr Provencher, 11 missionnaires, 5 églises ou chapelles et, tout au plus, 5.000 catholiques. Dans le même territoire, on comptait, en 1925, 12 évêques, 789 prêtres, 768 églises ou chapelles et 564.000 chrétiens. Plus spécialement voués à l'apostolat auprès des Indiens, les Oblats comptent 46.000 catholiques, sur la population sauvage (environ 70.000 âmes) disséminée dans leur immense domaine. Ils auraient donc converti 65 % des Peaux-Rouges qui leur ont été confiés. Au prix de quels durs sacrifices ? C'est ce que nous aurons à dire au cours de cet article.

A Ceylan, les Oblats ne trouvaient à leur arrivée, en 1847, que 80.000 catholiques ; ils sont, aujourd'hui, 328.000. Le clergé est passé de 25 à 194 prêtres, les églises de 200 à 609, les écoles de 30 à 809, et les écoliers qui les fréquentent de 1.200 à 65.000. Le pourcentage de catholiques, par rapport à la population totale, est passé de 4 % à près de 9 %, pour l'ensemble de l'île ; dans le domaine des Oblats, il atteint presque 15 %.

En Afrique du Sud, les Oblats possèdent cinq Missions : au Basutoland, dans le Natal et l'État libre d'Orange, au Transvaal et en Cimbébasie.

Chez les Basutos, les débuts furent décourageants. Au bout de dix ans d'efforts et de privations, on ne comptait

encore que 250 fidèles. Le grand essor de la Mission, qui longtemps végéta, date des premières années du siècle. En 1925, on compte, pour 26 Pères, 50.114 fidèles, 116 églises ou chapelles et 119 écoles pour 8.638 enfants. On espère un clergé indigène dans un avenir qui semble assez rapproché, puisque le grand séminaire compte déjà 5 aspirants au sacerdoce et que 15 autres jeunes gens se préparent à y entrer ;

Largement amputé au profit d'autres Congrégations, le Vicariat du Natal compte, à l'heure qu'il est, 38 prêtres, 29.116 fidèles, 99 églises ou chapelles, 7.013 enfants dans 72 écoles et 6 collèges ;

Dans la portion de l'État libre d'Orange qui leur a été conservée, les Oblats ont 16 prêtres, 4.500 catholiques, 23 écoles avec 2.610 enfants ;

Le Vicariat apostolique du Transvaal, qui ne correspond plus guère qu'à un quart des territoires primitivement confiés aux Oblats, compte 24.000 catholiques, évangélisés par 35 prêtres, 64 écoles et 6.054 enfants ;

Enfin, la Cimbébasie, la plus vaste des Missions oblates sud-africaines, la moins peuplée aussi, s'est montrée, longtemps, la plus réfractaire aux efforts des missionnaires. Telles positions n'ont été emportées qu'au prix de quatorze et quinze assauts. Mais, là encore, la vaillance des missionnaires triompha du sable, du soleil, de la pluie, de la faim, de la soif, des persécutions. Aujourd'hui, sur une population de 175 à 200.000 indigènes éparpillés dans un territoire plus vaste que la France, les 26 missionnaires comptent 5.378 catholiques, pour lesquels ils ont bâti 23 églises ou chapelles et fondé 29 écoles, qui reçoivent 713 enfants. La tribu des Béchuanas est tout entière convertie, à l'exception de 5 ou 6 individus.

En résumé, dans l'Afrique du Sud — où, en 1852, les Oblats trouvaient un prêtre hollandais, trois chapelles et quelques centaines de catholiques, — l'Église compte, aujourd'hui : 6 évêques, 8 préfets apostoliques, 291 prêtres, 192.000 catholiques, 430 églises ou chapelles, 454 écoles, 36.500 enfants.

La création de nouvelles divisions ecclésiastiques a

singulièrement réduit le champ primitivement confié aux seuls Oblats. Néanmoins, leur part reste belle : si, de la population globale, ils ne gardent que 48 %, leurs 113.108 catholiques constituent 62 % du nombre total des fidèles.

L'Australie ne figure au tableau des Missions oblates que pour la Mission de Fremantle, au Diocèse de Perth, qui, fondée en 1894, occupe actuellement 4 Pères et 1 Frère, et celle de Sorrento, au Diocèse de Melbourne, fondée en 1926 et où il se trouve 2 Pères.

Suivre les Oblats, sur tous les champs d'apostolat où leur zèle les a entraînés, nous obligerait à faire, avec eux, le tour du monde. Les limites d'un article n'y suffiraient pas. Nous nous contenterons donc de repasser, à grands traits, l'histoire de leur apostolat dans le Nord-Ouest canadien. L'immensité des territoires à évangéliser, la rigueur extrême du climat, le dénuement et l'isolement : autant d'obstacles qui auraient dû briser le courage des apôtres de ce champ déshérité entre tous. Montrer au milieu de quelles épreuves s'est poursuivie l'évangélisation des sauvages, de la zone des grands lacs jusqu'aux neiges polaires, — esquisser l'histoire de fondations qui coûtèrent de surhumaines dépenses de courage, — enfin, enregistrer les conquêtes lentement achetées dans des conditions qui sembleraient un défi à l'humaine sagesse : tel sera l'objet des pages qui suivent. Nul autre, plus que cet exemple, ne pourra donner, croyons-nous, la mesure des vertus apostoliques dont les Oblats de MARIE ont offert le spectacle sur tous les théâtres où les appela la réalisation de la devise reçue de leur Fondateur : *Evangelizare pauperibus misit me.*

## § II. — Champ d'Apostolat difficile.

Les premiers Oblats arrivèrent à Montréal, en 1841, et à Saint-Boniface, en 1845.

Incapable de pourvoir aux besoins spirituels de son diocèse, Mgr Bourget, le saint Évêque de Montréal, était venu demander de l'aide à Mgr de MAZENOD. Si le Fondateur cédait quelques-uns de ses religieux, il n'aurait



pas à regretter ce sacrifice que la vieille France consentirait, une fois de plus, à la Nouvelle-France. Avec ces renforts, on pourrait songer à organiser l'évangélisation des populations blanches de l'est du Canada, la fondation d'un collège à Ottawa serait possible et, par surcroît, les derniers survivants des tribus indiennes auraient des apôtres. Mgr de MAZENOD avait le cœur trop large pour ne pas se rendre à l'appel d'une pareille misère. Un petit groupe de missionnaires partit pour Montréal.

Encouragé par le succès de son frère dans l'épiscopat, l'Évêque du Nord-Ouest, Mgr Provencher, vint plaider, auprès du Père secourable, la cause de son incommensurable diocèse. Devant l'Évêque de Marseille, il déroulait la carte de ce paradoxal Évêché de Saint-Boniface, duquel on savait bien où il commençait, mais personne ne connaissait où il finissait. Rien que dans cette espèce de *no man's land*, — qui englobait les quatre futurs Vicariats apostoliques de l'Athabaska, du Mackenzie, du Yukon et du Keewatin, — il y avait place pour les deux tiers de l'Europe. Dans ces territoires immenses, quelques blancs sont disséminés, dont les besoins appellent des prêtres ; mais surtout, d'un océan à l'autre, vaguent de nombreux Peaux-Rouges et métis, que l'Église ne saurait laisser sans missionnaires. Jamais pareille détresse n'avait été exposée devant un évêque de France ; jamais, non plus, mission plus ingrate n'avait été proposée à un Fondateur d'Ordre. Double raison de toucher le cœur de Mgr de MAZENOD. De ses maigres réserves il détacha quelques hommes de choix ; et c'est ainsi qu'en 1845 le Père Casimir AUBERT et le Frère Alexandre TACHÉ abordèrent au Nord-Ouest sauvage (1).

Chaque mission a ses difficultés, chaque champ de l'apostolat ses épines. Ce n'est pas dans la lutte corps à corps avec le paganisme que les Missionnaires de l'Extrême-Nord ont eu à s'épuiser ; le paganisme des Dénés fera à peine une ombre de résistance, vite brisée. Point de persécutions violentes à redouter, — ces timides

---

(1) R. P. ORTOLAN, *op. cit.*, II, p. 152.

peuplades ne comptent pas de mandarins sanguinaires, — le sang coulera, cependant : odieux assassinats, toutefois, plutôt que martyres. Encore les assassins seront-ils des Esquimaux et non des Dénés. Ce n'est pas, non plus, contre l'inertie spirituelle des néophytes que se briseront, ordinairement, les efforts des convertisseurs : la ferveur des nouveaux baptisés, plus d'une fois, renouvellera les prodiges de la primitive Église. Les âmes à conquérir dans l'Athabaska-Mackenzie n'étaient que des captives.

La vie des missionnaires s'est usée à les atteindre par delà des barrières qui semblaient infranchissables, devant lesquelles le zèle le plus ardent se trouverait désarmé. De toutes ces barrières qui séparaient des âmes les missionnaires, le climat, les distances et les misères furent celles qui mirent leur courage et leur vertu à la plus rude et plus constante épreuve.

Le climat de l'Athabaska-Mackenzie est le plus dur qui soit au monde. Dans nos pays tempérés, où la neige fait de si rares et de si courtes apparitions, où maisons bien closes et abondance de combustible nous rendent facile la résistance, le froid est, tout juste, un excitant qui fouette le sang et fait goûter plus agréablement la douceur quiète des foyers bien calfeutrés. Là-bas, la neige s'entasse et s'immobilise durant des huit et neuf mois, pendant que le thermomètre marque des températures de 45° à 55° au-dessous de zéro. Dans la cabane en rondins vaguement calfatés de bousillage, avec ses lucarnes aveuglées de peaux transparentes qui laissent passer le vent, il gèle comme dehors. Sous l'amas de fourrures qui constituent sa literie, le missionnaire trouve, avec le repos, un peu de chaleur. Mais il faut s'en tirer pour les travaux du ménage, la corvée de bois, les soins à donner aux chiens, la pêche ou la chasse qui devront pourvoir aux besoins quotidiens. Et, puis, l'hiver interminable est la saison propice aux courses apostoliques. Propice, parce qu'en cette saison le prêtre rencontrera, dans les camps, les sauvages que la belle saison dispersera pour la chasse aux fourrures ou la pêche. Mais quelle

épreuve, quand la course, épuisante pour qui doit battre la neige devant les chiens ou guider le traîneau, doit se poursuivre, pendant plusieurs centaines de kilomètres, avec la perspective des nuits à la belle étoile et le risque constant du « bordillon », avec un plongeon dans l'eau glacée, ou de la « poudrerie » — cette tempête de neige tourbillonnante qui bouche l'horizon, efface tous les repères et prolonge, pendant des journées entières, l'angoisse d'être perdu, sans espoir, dans le grand silence blanc. A peine revenu d'une course, il faut reprendre ses raquettes, se soumettre au tiraillement douloureux qui vous disloque les hanches et vous tord les tendons des jarrets ; il faut, suivant la consigne du désert de glace, marcher ou mourir, sous peine de n'être plus le chasseur d'âmes qu'on s'est proposé d'être quand on a échangé la douceur de la patrie contre la glaciale obscurité des nuits polaires.

Vienne le bref été, qui dissout le pesant suaire de neige et rend la vie aux fleuves, aux lacs, aux forêts et aux plaines : suspendu par le solstice, le soleil ne se couche plus sur le champ arctique. Pendant ces brûlantes semaines, une frénésie de vivre s'empare de la nature. En quelques jours, la végétation foisonne : pour un peu, on verrait pousser l'herbe. Vers les pousses nouvelles, les bêtes accourent en foule : quand rennes et caribous font leur apparition, on dirait d'une forêt de ramures en marche, ébranlant le sol et remplissant l'air de bramelements sauvages, — par myriades, oies et canards s'abattent sur les lacs ou s'envolent en tourbillons de plumes blanches, — dans les fleuves aux eaux attiédies et dans les lacs libérés de leur carapace de glaçons, les poissons par millions évoluent en armées.

Ce foisonnement de vie réserve au missionnaire, que de longues courses contraignent à passer jour et nuit en plein air, la pire de ses souffrances. Si vous avez eu, quelque part, à vous défendre contre l'assaut des moustiques, vous pouvez vous faire une idée du supplice du voyageur aux prises avec des myriades de maringouins, dont la voracité n'a pas d'égale. Pendant l'été, en marche

durant le jour, au campement du soir, le blanc est dévoré par des millions de suceurs, dont la piqure cuisante brûle comme un fer rouge.

— « Je ne connais pas », écrit un missionnaire, « de plus grand supplice. »

Et un autre, le P. Jean SÉGUIN, trouve le moyen de plaisanter sur cette torture, en décrivant sa tête dont les maringouins avaient fait une courge, et ses doigts, des saucisses.

A lui seul, le climat serait un obstacle terrible. Joignez-y les distances, où les moindres étapes se chiffrent par centaines et centaines de kilomètres. Pour vous faire une idée de l'Athabaska-Mackenzie, reportez-vous, par la pensée, à la « Gaule chevelue », — refaites un tout de la Hollande, de la Belgique, de la France, de l'Espagne, de l'Italie, et élargissez encore jusqu'à ce que vous ayez égalé, six fois, la superficie de la France, — supprimez cités, bourgades, villages, routes et chemins, — des fleuves, des rivières, des lacs agrandis à l'échelle de cet énorme territoire, des champs couverts de neige, des forêts hérissées de glaçons, faites un bloc de glace et de neige : et vous aurez une idée, très approximative, du Vicariat d'Athabaska-Mackenzie. Dans ce désert, semez quelques mesures, aux points qui s'appellent Bruxelles, Lille. Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Madrid : ce sont les « forts », qui serviront de relais aux missionnaires, dans leurs voyages ou leurs courses apostoliques.

Débarqué à Saint-Boniface, l'Oblat voué aux régions nordiques doit, tout d'abord, gagner sa Mission. Aujourd'hui que le chemin de fer traverse d'une traite le Canada, d'un océan à l'autre, nous avons peine à nous faire une idée des formidables voyages d'il y a moins de trois quarts de siècle. Pendant deux mois, il fallait remonter, en barges ou en canots, quatre cents lieues de lacs et de rivières. Ajoutez, les unes aux autres, ces interminables journées passées à ramer, pour disputer au courant une avance insensible ; puis joignez-y les journées où, attelé à la bricole, le missionnaire doit haler les lourdes

embarcations, trébuchant contre les souches et se meurtrissant les pieds aux mille obstacles du sentier. Mais voici le mugissement des rapides qui, pendant des kilomètres, vont interrompre la navigation. L'obstacle est infranchissable. On le tourne. Et c'est le portage épuisant, la marche titubante sous l'écrasement de la charge. Et les forces s'en vont, que ne refont ni un sommeil réparateur ni un repas fortifiant, car le porteur novice est trop épuisé, le soir, pour manger et encore plus pour dormir, quand il s'effondre tout d'un bloc, terrassé par la fatigue, la tête vide et les articulations douloureuses.

Deux mois, trois mois de ce martyre ont amené le missionnaire dans ce qui sera sa Mission, là où s'élèveront *la Nativité, Notre-Dame des Victoires, la Providence* ou tel autre centre de rayonnement apostolique. L'ère du voyage est close : celle des courses commence. Dans ces pays, où l'on compte souvent une âme par deux cent cinquante kilomètres carrés, le moindre déplacement prend des proportions héroïques. C'est le P. Gabriel BREYNAT, l'Apôtre des Mangeurs-de-Caribous, traversant quarante-cinq fois, dont vingt-trois à la raquette et à la course, les deux cent quatre-vingts kilomètres du Lac Athabaska. Un jour, il y laissera un orteil gelé et, pour sauver le reste du pied menacé par la gangrène, il se fera trancher, avec un vieux rasoir, le pauvre doigt douloureux. A peine guéri de sa blessure, il reprendra ses raquettes et ses courses. En voici un autre — et c'est le P. Christophe TISSIER, — qui s'impose une course de six cents kilomètres pour aller quérir son vin de messe, resté en panne, et ne pas priver ses Castors de leur Messe de Noël. Cet autre, le P. Zéphyrin GASCON, l'Évangéliste des Couteaux-Jaunes, refera trois fois, coup sur coup, une randonnée de huit cent soixante-quinze kilomètres pour aller soutenir ses néophytes. Long, délabré, celui que les sauvages avaient surnommé « le Priant maigre » ou « le Priant de misère » ne calculait avec aucune distance ; c'est par dizaines de milliers de kilomètres que se totalisent les étapes de cet homme



exténué, dont la fragile carcasse obéissait à une âme indomptable.

De pareilles distances font, du missionnaire des glaces, un perpétuel isolé. Pendant sept ans, le Père Albert PASCAL demeure seul à *Notre-Dame des Sept-Douleurs*. Deux fois l'an, — à la raquette en hiver, en canot l'été, — il s'achemine vers *la Nativité*, pour faire sa retraite et sa confession annuelles.

— « J'avais le temps de faire mon examen de conscience en allant », remarque-t-il, « et ma pénitence en revenant. »

La solitude du Père TISSIER dura treize ans. au cours desquels il ne vit que le P. Dominique COLLIGNON trois fois et le P. Albert LACOMBE une fois, en de rapides visites qu'ils lui firent par charité fraternelle. Le premier Missionnaire résidant des Plats-Côtés-de-Chiens, le P. Bruno ROURE, détient peut-être le record de l'isolement. avec les quatorze années qu'il passa absolument seul, sauf les quelques mois où le Fr. Louis BOISRAMÉ vint lui bâtir une maison et le temps des visites « bisannuelles » de Mgr Isidore CLUT, son confesseur.

Perdu dans l'immensité des déserts de neige, le missionnaire, à défaut de frères dont la société serait un soutien et une douceur, trouve partout la compagne fidèle de l'apôtre — la misère. Dans sa hutte inconfortable, il n'aura pas toujours l'indispensable et, bien souvent, il manquera de tout. Dans ses courses et ses séjours chez les sauvages, il fait la connaissance avec la vermine. Grouillante et dévorante, elle s'acharne sur le blanc et n'épargne pas plus l'évêque que le simple missionnaire. « L'évêque pouilleux », Mgr Vital GRANDIN, a connu la réalité de ce petit martyr. avant que Louis Veuillot lui fit une gloire de cette abjection héroïque. Mais qu'est-ce que la vermine au prix de la faim ? La famine est la noire souveraine de ces immensités perdues. C'est elle qui règle la marche des nomades à travers les steppes ou les bois. — c'est elle qui décime les familles, la tribu et la nation, — c'est elle qui extermine des camps entiers, dont on retrouve les cadavres en débris sur le sol, à la fonte des

neiges. Plus prévoyant que les Indiens, le missionnaire échapperait, peut-être, à la sinistre rencontre ; mais sa charité le dépouille de ses réserves, qui deviennent la suprême ressource des affamés. A son tour, comme ses néophytes, il connaîtra la signification douloureuse d'un verbe dont nous avons perdu le sens. « Jeûner », dans les langues sauvages, c'est n'avoir plus mangé pendant des jours, — des semaines, quelquefois. Que le renne ait manqué ou que le courant ait emporté les filets des pêcheurs, la tribu jeûne, et le missionnaire apprend ce que c'est que la faim. Quand il aura mangé le dernier poisson de sa réserve ou râclé, au fond d'une caisse, les derniers débris de « pémican », il rongera ses « mocassins », comme le P. Pierre GROLLIER. Échappera-t-il même à la hantise de la viande qui saisira un sauvage devant un cadavre ? Retenu par un accident dans un campement de Cris, pendant les plus dures semaines de l'hiver 1870-1871, le P. TISSIER vit ces pauvres gens surveiller, avec des grands yeux luisants, l'agonie d'une pauvre malheureuse à laquelle il venait d'administrer les derniers sacrements.

— « Père », dirent les Indiens, « quand elle sera morte, nous permettras-tu de la manger ? »

— « Oui », répondit-il.

Et, en lui-même, il ne put se défendre de penser :

— « Aurai-je le courage d'en refuser ma part ? »

Une chasse inespérée épargna au missionnaire l'horreur de ce repas suprême. Quatre originaux abattus par un groupe de Cris, qui couraient la forêt à proximité du camp où l'on agonisait, ramenèrent l'abondance et rendirent quelques forces aux faméliques.

### § III. — Poursuite des Indiens.

Ce bref tableau d'ensemble était nécessaire pour reconstituer le cadre de souffrances dans lequel s'est déroulé l'apostolat des missionnaires des terres nordiques et pour esquisser la physionomie de ces missions — les plus ingrates qui soient au monde. Il faut, maintenant, revenir au point de départ et accompagner les Oblats dans leurs

étapes à travers le désert glacé à la recherche des Indiens (1).

Le premier Oblat que Mgr Provencher ait lancé à la conquête des tribus nouvelles qui se levaient à la lumière de la Foi, — avec cette consigne héroïque : « Allez aussi loin que vous le pourrez », — fut le P. TACHÉ. Oblat : c'est tout juste s'il l'était, car il ne comptait pas encore les douze mois réglementaires de noviciat. « Un enfant... », murmurait l'évêque mécontent ; mais cet enfant, à la mine fraîche et candide, serait, dès ses débuts, un apôtre magnifique. Descendant de Joliette, le découvreur du Mississipi, et arrière-neveu de Varennes de la Vérandrye, le premier explorateur de l'Ouest canadien, Alexandre-Antonin TACHÉ se destinait au clergé séculier, quand, après trois mois de séminaire, savocation religieuse et apostolique s'illumina dans un regard. Le jour de la fête de Saint François Xavier 1843, il rencontre, sur le chemin de la cathédrale, les premiers Oblats français, débarqués de la veille à Montréal, les PP. Jean HONORAT et Pierre TELMON. Réveillant, au tréfonds de son âme, un atavisme de pionnier et de conquérant, cette rencontre décida de sa vie. Pionnier, il le serait, et mieux que Joliette, et conquérant aussi, et plus excellemment encore, à la manière de son arrière-grand-oncle. Dix mois de noviciat se sont à peine écoulés qu'il faut faire droit à une vocation impérieuse ; et, novice de 22 ans, Alexandre TACHÉ sera envoyé, avec le premier Père Oblat, aux missions sauvages. Le 25 août 1845, après soixante et un jours de payage et de portage, le P. AUBERT et le F. TACHÉ débarquèrent à la Rivière Rouge. Quand il arrive à Saint-Boniface, de cet « enfant » Mgr Provencher fait, rapidement, un prêtre — un prêtre de 22 ans et deux mois. « Allez aussi loin que vous pourrez », avait dit l'évêque au nouveau prêtre et à son compagnon. Fidèles à la consigne,

---

(1) Les traits que nous avons groupés — en tâchant, puisqu'il fallait choisir, de retenir les plus significatifs — sont empruntés aux deux magnifiques volumes du R. P. DUCHAUSSOIS, *O. M. I.*, *Aux Glaces polaires : Indiens et Esquimaux* (50<sup>e</sup> mille) et *Apôtres inconnus* (22<sup>e</sup> mille) : Éditions Spes, 17, Rue Soufflot, Paris (v<sup>e</sup>).

les deux missionnaires débutaient par une formidable étape de quatre-cents lieues ; et, le 10 septembre 1846, ils s'arrêtaient à l'Ile à la Crosse, point de ralliement d'un district presque aussi étendu que la France entière, où erraient des Montagnais et des Cris, dont le nombre n'atteignait pas deux mille.

Pour évangéliser ces ouailles, il fallait, tout d'abord, apprendre leur langue. Voilà donc les deux missionnaires qui se font écoliers. Pour maître ils ont découvert un vieil Indien, qui ne sait pas plus de français qu'ils ne connaissent de montagnais et de cris. Sous sa direction, ils s'évertuent consciencieusement. Au prix de quels efforts, le P. TACHÉ nous l'apprend, quand il nous confie :

— « Le cris n'est pas une langue difficile ; mais le montagnais, quant à la prononciation, dépasse tout ce que j'avais imaginé de difficulté. »

Et M. Laflèche, qui avait précédé d'un an à l'Ile à la Crosse les nouveaux arrivants, ajoutait :

— « On craint de se déraciner la lnette, tant il faut que la langue fasse de contorsions dans la bouche. »

Les premiers temps, il fallut recourir à un interprète, car le zèle bouillant du P. TACHÉ ne souffrait pas de retard. Malheureusement, il arrivait parfois au truchement de gloser, de façon imprévue, le texte qu'il saisissait à demi. Un jour, qu'au cours d'une tournée apostolique le P. TACHÉ s'était arrêté au Portage de la Loche, pour donner une petite mission aux néophytes de l'endroit instruits par M. Thibault, il requit les services d'un trappeur pour suppléer à son éloquence. Antoine Morin, brave homme mais un peu court de théologie, traduisait à la satisfaction de tous. Mais voici qu'au fil du sermon, le missionnaire en vint à parler de la *chasteté*. Il prononce le mot et recommande la vertu, qui, dit-il, « demande beaucoup de précautions, de prudence, de défiance de l'ennemi, de réserve vis-à-vis de certaines personnes ». Or, voici ce que devient la saine doctrine sur les lèvres du trappeur, plus expert en montagnais qu'en morale et en ascétisme :

— « Le Père », explique-t-il, « dit qu'il faut faire la *chasse d'été*. Nous ne devons donc pas nous contenter de la chasse d'hiver paresseux de Montagnais que nous sommes. Mais attention, mes amis, la chasse d'été est bien difficile : il faut beaucoup de précautions pour approcher les orignaux dans les bois, car ils entendent de loin. Et puis, défiez-vous de l'ennemi, le *dénédjéré*, qui vous guette partout dans les broussailles. Fuyez, si vous le voyez. Et, puis encore, il ne faut plus emmener les femmes avec nous à la chasse d'été, de peur qu'elles ne mangent les mufles des orignaux et que nous ne puissions plus rien tuer alors... Tout de même, c'est dur ce que dit le petit Père, car c'était bien commode, les femmes, pour faire sécher la viande au soleil, quand les hommes avaient fini de tuer. Mais, — que voulez-vous ? — le Père a parlé : il faut faire ce qu'il nous dit... (1). »

Le P. TACHÉ dut comprendre que mieux valait compter sur les contorsions laborieuses de sa propre langue que sur l'agilité de celle d'un Antoine Morin pour catéchiser ses Montagnais. Car c'est à eux que, décidément, il allait. Le 2 septembre 1847, il débarquait au Fort Chipweyan, sur la rive méridionale du Lac Athabaska, au moment où la chasse aux oies battait son plein. Les volatiles bénéficièrent d'un armistice ; car, dès l'arrivée de « l'homme de la prière », les 200 chasseurs montagnais et les 15 chasseurs cris, qui se trouvaient alors au Lac Athabaska avec leurs familles, abandonnèrent leurs mousquets, afin de lui livrer leurs âmes, pendant les quatre semaines qu'il venait passer près d'eux.

Le 5 septembre, le P. TACHÉ célébrait la première Messe qui eût été dite sur le versant de l'Océan Glacial. Tous ses néophytes y assistaient. Ils faisaient preuve, du reste, d'une admirable bonne volonté ; et le missionnaire se livrait à eux jour et nuit. Cette consolante visite se termina par 194 baptêmes, et tous les polygames abandonnèrent leurs femmes illégitimes (2).

L'année suivante (1848), le Père TACHÉ retrouva ses néophytes fidèles à leurs engagements.

En 1849, le P. FARAUD vint résider au Lac Athabaska ; et, le 8 septembre 1851, il dédiait à la Sainte Vierge

---

(1) DUCHAUSSOIS, *Aux Glaces polaires*, p. 117, n. 1.

(2) *Ibid.*, p. 215.



la première cabane-presbytère et la première chapelle bâties de ses mains. Pur Français, natif de Gigondas dans le Vaucluse, le P. Henri FARAUD avait, lui aussi, comme le P. TACHÉ, de qui tenir, puisque son ascendance maternelle faisait de lui un neveu d'Henriette Faurye, Religieuse du Saint-Sacrement de Bollène, guillotinée sous la Révolution. En dépit de ce glorieux héritage, le jeune écolier se signalait, surtout, par sa dissipation. Son premier bulletin scolaire le signalait comme un « franc tapageur ». Et sa mère désolée pronostiquait déjà qu'Henri « ne ferait jamais rien de bon ». Cette menace, jointe à une grâce toute spéciale, convertit si bien le garçonnet qu'à 23 ans nous voyons Henri FARAUD arriver, en 1846, à Saint-Boniface, sous les livrées des Oblats. Trois ans plus tard, nous le retrouvons à *la Nativité*, dont il fut le fondateur.

Voyageur entreprenant, missionnaire intrépide, le P. FARAUD ne négligeait rien pour gagner le cœur des sauvages. Au besoin, il se faisait médecin ; et l'homœopathie, qui avait ses préférences, lui valut plus d'une cure retentissante. Catéchiste émérite — en trois langues, puisqu'il parlait le cris aussi bien que le montagnais et qu'il arrivait à placer encore, souvent, un sermon en français, — le P. FARAUD jouissait d'une réputation d'orateur dont témoigne le métis Pierre Beaulieu, avec une précision qui ne manque pas de saveur :

Ben oui, j'te dis, ça prêchait, ça, Mgr FARAUD. Il chantait ben mal, mais il prêchait ben bien... Il criait, pareil comme une grue blanche ; et, puis, il levait sa chaise en l'air, et il frappait avec sur le plancher, et il suait... Ah... ben oui, ça l'aimait donc, les *savages*, Monseigneur Père FARAUD (1).

Administrateur hors ligne, le P. FARAUD n'avait pas tardé à être distingué par ses supérieurs, et le P. TACHÉ, devenu évêque à vingt-six ans, n'avait pu trouver plus digne coadjuteur que le fondateur de *la Nativité*. En 1862, il se dessaisissait, en sa faveur, de l'Athabaska-Mackenzie,

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 176.

érigé par le Souverain Pontife en Vicariat apostolique. Vingt-huit ans, il géra cet immense diocèse, donnant aux missions une vigoureuse impulsion. Succombant à des fatigues surhumaines, bien plus qu'à la maladie, il voulut donner à ses missionnaires, jusqu'à la dernière minute, un exemple de joviale charité. Voyant en larmes les prêtres et les sœurs qui l'entouraient et venaient d'assister aux suprêmes cérémonies de la recommandation de l'âme, il retrouva son large sourire des jours vaillants :

— « Allons... Allons... », dit-il, « réjouissons-nous... Un chrétien doit mourir gaiement... Qu'on me donne ma vieille pipe du Nord, et contons des histoires... »

Continuée par les PP. GROLLIER, GRANDIN, CLUT et GROUARD, la Mission montagnaise de *la Nativité* prospéra admirablement, comme en témoignent, actuellement, sa vaste maison pour les missionnaires, son couvent abritant 12 religieuses et 150 orphelins, sa coquette église romane, sa scierie mécanique et son bateau à vapeur. Elle dut ces succès au caractère des Montagnais — sociables, gais, plaisants et même spirituels, — de braves gens, somme toute, moins leur manie de vouloir tout ce que possédaient les missionnaires. Mais elle en fut, surtout, redevable à la trempe des missionnaires, puisque de tous ceux que nous avons nommés, à commencer par le P. TACHÉ, la Propagande fit des évêques de l'Extrême-Nord.

Comme leurs frères ou cousins les Montagnais, et comme les six autres tribus avec lesquelles nous aurons à faire connaissance, les Mangeurs-de-Caribous appartiennent à la race Dénée, peuplade d'origine asiatique, répandue dans l'Athabaska-Mackenzie. Ces beaux grands sauvages bronzés, parlant la même langue que les Montagnais, ne tardèrent pas à attirer l'attention des Missionnaires de *la Nativité*. N'ayant eu que peu de contacts avec les Blancs, la race s'était conservée saine : elle semblait prête pour l'évangélisation.

Parti du fort de Chipweyan, le P. GROLLIER, le premier Missionnaire des Mangeurs-de-Caribous, vint

passer l'hiver et le printemps de 1853-1854 au Fond-du-Lac, où 600 Indiens donnaient la chasse à d'immenses troupeaux de rennes. Il y revint, chaque printemps, jusqu'en 1858. Il céda, alors, la place aux PP. CLUT, SÉGUIN, EYNARD et FARAUD. La conquête de cette Mission de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, que les Oblats devaient considérer comme un de leurs joyaux apostoliques, s'annonçait assez bien, lorsqu'en 1862 Mgr CLUT ne trouva plus que des ruines : ses fidèles s'étaient dispersés, nombre d'entre eux s'étaient mis à blasphémer et plus d'un avait fait retour à la polygamie. L'homme ennemi avait passé par là. Con vaincu de l'inefficacité de ces visites passagères, pour maintenir les sauvages dans le devoir, Mgr CLUT aurait voulu établir, au Fond-du-Lac, une Mission permanente. L'urgence d'autres tâches l'empêcha de réaliser ce projet. Il fut repris par Mgr FARAUD, en 1875 ; et la fondation de *Notre-Dame des Sept-Douleurs* assura la conversion définitive de la tribu. L'honneur d'être le premier missionnaire résidant chez les Mangeurs-de-Caribous échut à un robuste Vivarois, le P. Albert PASCAL, que Mgr CLUT était allé cueillir dans son Séminaire de Viviers. Installé dans le semblant de maison-chapelle, bâtie vingt ans auparavant par le P. GROLLIER, le bon P. PASCAL fut vite aimé des sauvages. « On voit son cœur », disaient-ils, et cette bonté gagnait les moins sensibles.

— « Ah ! il n'était pas fier, le P. PASCAL », aimait à répéter le métis Louison Robillard. « Il était pareil comme nous autres. Il prêchait si bien qu'il nous faisait aimer le Bon DIEU, malgré nous. Avec ça, il savait tirer les caribous. Ça, c'est gros pour les sauvages... Oui, tout le monde il aimait le P. PASCAL » (1).

On l'aimait si bien que les conversions allaient bon train. Il fut donné au P. BREYNAT de recueillir la moisson généreusement semée par ses prédécesseurs. Deux histoires valent la peine d'être contées : la conversion du sorcier Michel et la dernière visite de la vieille « Petite-Flèche ».

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 241.

Devant le pécheur scandaleux qu'était Michel avaient échoué les efforts de tous les missionnaires. L'heure de la grâce vint. Un jour, le P. BREYNAT, l'ayant rencontré dans les bois, avait refusé de lui toucher la main et lui avait dit :

— « Personne ne m'a fait autant de peine que toi. Tu as fait pleurer le cœur de ton père. »

Michel se sentit retourné. Quelque temps après, il vint à la mission et se confessa, avec d'abondantes larmes. S'estimant indigne de communier, il demandait seulement que le missionnaire laissât un petit papier pour l'autoriser à faire ses pâques, s'il persévérait jusque-là. On imagine bien qu'il n'attendit que jusqu'au lendemain pour recevoir son DIEU.

Sortant de la chapelle radieux, Michel trouva son garçon, dont il avait fait un parfait chenapan.

— « Mon fils », lui dit-il, « jusqu'ici, je t'ai toujours donné le mauvais exemple : j'ai fait ceci, cela (toute la confession y repassa). Tu m'as toujours imité fidèlement. Tu vois ce que j'ai fait hier et ce matin. A ton tour, tu vas te confesser ; et, à partir d'aujourd'hui, si tu ne changes pas de vie, ta chair malade je ferai (tu auras la volée) » (1).

L'histoire de « Petite-Flèche » est plus consolante encore. Presque centenaire, énorme, impotente, la bonne vieille avait envoyé son fils saluer le Père, à son départ, et lui avait envoyé, suprême douceur, un sachet de viande pilée pour la route. Or, voici que, le lendemain, « Petite-Flèche » en personne, courbée sur son gourdin, pousse la porte de la mission. Elle expliqua, en riant aux éclats, qu'elle n'avait pu se résigner à laisser partir le Père, sans venir lui toucher la main, — « l'eau lui était venue aux yeux ». Et alors la Louise, sa fille, s'était attelée à un traîneau ; trois jours durant, elle avait remorqué sa vieille maman, et voilà.

— « Ah ! mon petit-fils ! Tu vois comme je t'aime... Mais tu sais, moi, je ne suis pas venue au fort pour voir les com-

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 253-254.

merçants. Je veux me confesser. Demain, tu me donneras encore le Pain du Bon DIEU. Et puis je m'en irai contente » (1).

De pareilles joies étaient bien faites pour consoler le missionnaire de ses épreuves, surtout quand il les cucillait à l'heure où celui qui devenait « l'évêque du vent », le perpétuel vagabond, devait dire adieu à ses chers Mangeurs-de-Caribous de *Notre-Dame des Sept-Douleurs...*

A l'origine de la Mission des Castors, nous retrouvons, une fois de plus, le nom du P. FARAUD. Pendant sa résidence au Lac d'Athabaska, plus d'une fois il avait poussé une pointe dans l'ouest, sur la Rivière de la Paix. Parmi les trois nations de race peau-rouge qui habitaient sur la rivière — Cris, Hurons-Iroquois et Castors, — ces derniers attirèrent, spécialement, son attention. La pitié entraînait, pour une large part, dans cette prédilection. A l'heure, en effet, où le P. FARAUD entraînait en contact avec les Castors, la peuplade, jadis nombreuse et prospère, dépérissait. De 6.000 le nombre des Indiens était tombé à 2.000. Ce dépeuplement était le résultat de causes diverses. La pratique des unions consanguines et les maladies apportées par les blancs avaient accéléré la déchéance de la race. Les famines provoquées par la destruction inepte des castors, pourchassés sans merci par les trappeurs et leurs auxiliaires Cris et Iroquois, avaient décimé les survivants. Ceux qui restaient achevaient de consommer leur ruine, grâce à leur passion pour le *jeu à la main*. N'avait-on pas vu des joueurs, totalement décavés, mettre en enjeu leurs femmes, leurs enfants et jusqu'à leur propre scalpe (chevelure) ?

En les civilisant, la Religion chrétienne pourrait seule enrayer cette déchéance d'une race destinée à périr. Les Castors se montraient, d'ailleurs, désireux de se convertir. « Ils disaient mourir de chagrin d'être, sans cesse, privés de la présence du prêtre qui devait les instruire et leur ouvrir la porte du ciel. » Ces dispositions décidèrent le P. FARAUD à leur multiplier ses visites. Il y recueillit, surtout, des déceptions. D'un

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 255.



caractère doux, les Castors faisaient preuve de zèle pour étudier les prières. Mais, sans consistance, ils se refusaient à renoncer au jeu et à abandonner leurs pratiques de sorcellerie. Avertis d'avoir à faire baptiser leurs enfants, ils se dérobaient, sous prétexte que, ne pouvant plus faire sur eux « de la médecine », les petits mourraient. Concluant, en 1860, son rapport à Mgr TACHÉ, le Père FARAUD se demandait s'il ne faudrait pas « abandonner cette tribu à son sens réprouvé ».

Devenu Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, le missionnaire fit une nouvelle apparition parmi les Castors. Il les trouva dans un état de misère indescriptible, et presque tous étaient malades. Un groupe d'une trentaine qu'il rencontra n'avaient plus que la peau et les os. L'évêque leur demanda s'ils voulaient le baptême.

— « Nous ne vivons », répondirent-ils, « que pour cela. Déjà nous serions morts, depuis longtemps : mais nous avons demandé à DIEU de vivre assez pour te voir et être baptisés » (1).

Une telle détresse appelait des secours. Mgr FARAUD se décida donc à installer chez les Castors, au Fort Dunvegan, un missionnaire plein de jeunesse, de zèle et de santé. Le P. TISSIER devait consacrer seize ans aux Castors (1867-1883). Peu de missions pouvaient rivaliser avec ce Bethléem du Nord : le dénuement y était complet et la solitude totale, puisqu'en treize ans le P. TISSIER ne reçut que quatre visites de ses confrères. Son successeur, le P. Auguste HUSSON, vécut de la même misère. Il fallut attendre 1894 pour connaître la joie d'une précaire moisson. Elle était réservée au Père Joseph Le TRESTE, qui fut, dix-huit ans, Missionnaire au Fort Dunvegan. Il note à cette date, au retour d'un voyage au Fort Saint-Jean, un changement dans les dispositions des Castors.

— « C'est la première fois », écrit-il, « que j'ai trouvé une population Castor si accueillante et dans de si bonnes dispositions et qu'ils m'ont montré qu'ils savaient qu'ils ne sont pas,

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 268.

uniquement, sur la terre pour manger de la viande d'original. Tout différemment des autres fois, ils n'ont fait aucune difficulté pour laisser baptiser leurs enfants. J'ai baptisé aussi cinq adultes et un vieillard. A peu près tous sont venus pour me voir et me dire qu'ils priaient le grand-prêtre (l'évêque) de m'envoyer chez eux, non plus pour quelques jours, mais pour y demeurer. J'ai eu la chance, également, de trouver, à Saint-Jean, la plupart des Castors de Hudson's Hope, dont les bonnes dispositions ne le cédaient pas à celles de leurs frères de Saint-Jean » (1).

Fallait-il que le champ fût ingrat pour qu'après plus de trente ans de sillons péniblement ouverts dans la friche, le missionnaire pût se réjouir d'aussi maigre récolte et de si chétifs espoirs !

#### § IV. — Vers le Nord.

La Mission des Couteaux-Jaunes marquait une étape vers le nord, puisqu'on rencontre, surtout, la tribu dans le voisinage du Grand Lac des Esclaves. C'est pour elle que fut fondé *Saint-Joseph* du Fort Résolution. Quand, en 1852, le P. FARAUD apparut au Lac des Esclaves, il y fut accueilli comme le Messie.

— « Regarde mes cheveux blancs », lui disait un vieillard ; « mes reins affaiblis par les ans m'ont fait courber vers la terre. Souvent j'ai dit : « Fasse le ciel que je vive assez longtemps pour voir son *priant*... » ... J'étais malade et abattu, et je disais à mon grand-père (DIEU) : « Quelques-uns des nôtres ont été voir le prêtre, l'an passé, et le prêtre leur a dit : *Dites à vos vieillards que je leur défends de mourir et veux les voir tous*. Me laisserez-vous lui désobéir ? » DIEU a écouté mes prières ; et, avant de me plier pour toujours, je te vois. Je sais que tu as une eau qui lave le cœur ; tu ne partiras pas d'ici avant de l'avoir versée sur moi ; et, alors, je mourrai content » (2).

De tels faits ne sont-ils pas l'illustration vivante de la thèse sur la volonté salvifique universelle du Christ et des prodiges qu'elle réalise pour le salut des sauvages de bonne volonté (3).

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 268.

(2) *Ibid.*, p. 272.

(3) *Ibid.*, p. 281.

Débutant par de telles prémices, l'histoire religieuse des Couteaux-Jaunes fut celle d'un véritable triomphe. Sans doute, des heures de tristesse vinrent à la traverse ; mais les défaillances furent toujours réparées, et les convertis, comme les néophytes, furent si solides dans leur foi que le ministre protestant prêcha, plus de vingt ans, au Fort Résolution, sans gagner un sauvage.

Cette fidélité est, sans doute, à l'honneur de la stabilité des Couteaux-Jaunes, d'étoffe humaine incontestablement supérieure à celle des Castors. Mais les missionnaires n'en furent-ils pas les meilleurs soutiens ? Entre tous ceux qui résidèrent à Saint-Joseph, le P. Zéphyrin GASCON mérite une mention spéciale. Ce malade, qui n'avait pas souvenir que les crampes d'estomac l'eussent laissé dormir plus d'une heure par nuit et dont les longues insomnies se passaient à la chapelle, à « tenir compagnie à Notre-Seigneur », ce « priant de misère » était le dévouement incarné. Sans cesse en route, en dépit du « mal de neige », qui manqua de lui faire perdre la vue, il visitait jusqu'au moindre campement, pourvu qu'il y eût quelques enfants ou quelques retardataires à catéchiser.

Quand venait l'époque des rassemblements des Indiens, — le printemps, l'automne ou Noël, — le P. GASCON profitait de l'occasion pour donner une mission. Trois fois par jour, sinon quatre, il réunissait son monde. La cloche sonnée, le missionnaire circulait dans le camp ; et sa gaule, qui cinglait les retardataires, hâtait le rassemblement dans la maison-chapelle. Le « priant maigre » avait tous les droits, celui de bâtonner les traînants et aussi celui d'éveiller les distraits : le sermon était, plus d'une fois, ponctué de gifles sonores qui n'épargnaient pas plus les vieilles mines tannées que les faces mignonnes.

L'œuvre de ce hardi défricheur fut achevée par les PP. Louis DUPIRE, Alphonse MANSOZ, Alphonse DUPORT et Pierre FALLAIZE. Sous l'impulsion de ces apôtres au cœur de feu, la ferveur des Couteaux-Jaunes s'est développée d'une manière merveilleuse. La dévotion au Sacré-Cœur, prêchée à ces pauvres sauvages, a produit, parmi

eux, les prodiges des grandes promesses de Paray-le-Monial. Des trappeurs délaissent chasse et pêche, quand approche le premier Vendredi du mois, et s'imposent plusieurs journées de marche pour ne point manquer leur communion mensuelle. Tels autres, plus éloignés, se rattrapent, en communiant tous les vendredis qu'ils passent dans la mission. Nombreux sont même ceux qui sont arrivés à la communion quotidienne.

Un Montagnais du Fort Résolution, qui avait participé à l'élan de ferveur qui transforma les Couteaux-Jaunes, léguait, en mourant, ce suprême conseil à sa femme :

— « Je te donnerai seulement, comme dernière recommandation, de bien aimer le Sacré Cœur de Jésus et de Le faire aimer de nos enfants. Ne leur apprends pas autre chose. Il n'y a pas longtemps que j'ai appris cela ; mais j'ai fait ce qu'a dit le Père, et j'ai vu que c'était bien vrai » (1).

Les Plats-Côtés-de-Chiens, qu'ils avaient déjà rencontrés sur le Grand Lac des Esclaves et pour qui avait été fondée la Mission de *Saint-Michel* du Fort Rae, entraînèrent les missionnaires plus avant encore dans le nord ; car leur habitat s'étend le long des rivières et des lacs échelonnés entre le Grand Lac des Esclaves et le Grand Lac de l'Ours jusqu'aux terres où l'on ne rencontre plus que des Esquimaux. La conquête valait ce nouvel effort, car la tribu était restée dans la simplicité de ses mœurs : habits de peau, saleté prodigieuse, ignorance totale des formes civilisées, mendicité outre-cuidante, mais foi de Nathanaël. C'est chez eux que Mgr GRANDIN disait avoir trouvé la réalisation, sans ombre, de son rêve sur l'Indien de nature, se donnant tel quel à la Religion divine.

Mais, pour les gagner à Jésus-Christ, il fallait, d'abord, se faire l'un d'entre eux. Plus qu'aucun autre, le Père DUPORT avait réalisé cette courageuse assimilation, comme en témoigne l'appel qu'il reçut quand il quitta ses chers sauvages.

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 292.

— « Ah ! Notre Père Plat-Côté-de-Chien, tu étais bien comme nous autres : tu courais, tu parlais, tu riais, tu avais des poux, tu faisais pitié comme nous. Quand reviendras-tu ? Reviens donc, reviens ; tu étais un vrai Plat-Côté-de-Chien. Jamais on n'aurait pensé qu'un Blanc pouvait devenir Plat-Côté-de-Chien comme tu l'es devenu. Oui, reviens chez nous » (1).

Si un simple visiteur, comme le P. DUPORT, avait pu à ce point « s'adapter », combien l'assimilation du P. Bruno ROURE dut être parfaite ! Premier missionnaire résidant chez les Plats-Côtés-de-Chiens, le Père ROURE ne les quitta point de 1872 à 1911. De ces trente-neuf années, il en passa quatorze absolument seul. Dans ce poste sibérien, hors de toute voie de communication, le P. ROURE était condamné à être le dernier servi. Son ravitaillement était, du reste, plus que simplifié. Il racontait que son ballot contenait, ordinairement, une chemise. Une manche de cette chemise était pleine de farine : sa ration pour l'année. L'autre manche renfermait ses articles de chapelle, de toilette, de cuisine et d'échange commercial.

Pauvre et solitaire, le P. ROURE n'en gardait pas moins le « sourire », — témoin l'histoire du péril que courut le peu de cheveux que la Providence lui avait laissés. Un jour qu'une femme Plat-Côté-de-Chien se perdait dans le récit d'un crépage de chignon, dont elle était toute marrie, le Père, qui se trouvait pressé ce jour-là, eut le malheur de stimuler sa pénitente d'une question :

— « Enfin, dis-moi exactement ce que tu as fait à cette malheureuse ? »

— « Tiens... », répondit-elle : « voici... »

Ce disant, elle prend, avec les deux mains, tout ce qu'elle peut empoigner des cheveux du Père et se met à les tirer à elle de toutes ses forces.

— « Assez, assez... Lâche-moi... Je comprends bien, maintenant. »

— « Non, tu ne peux pas me comprendre encore, car je l'ai tenue plus longtemps que cela, et j'ai tiré plus fort. Je veux que tu saches tout. »

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 292.



Et les pauvres cheveux de pâtre de plus belle, pendant les minutes que dura la leçon de choses.

— « Bien... », fit-elle à la fin, en regardant les débris qui restaient dans ses doigts : « c'est à peu près comme cela. Si tu avais eu plus de cheveux, j'aurais pu te faire mieux comprendre. Mais c'est égal : tu peux avoir l'idée de mon chagrin, quand je pense à ma mauvaise action. Bénis-moi, ô Père de mon cœur, et demande au Bon DIEU de me pardonner » (1).

D'âmes aussi simples il eût été facile de faire de bons chrétiens. Mais, pour atteindre ce résultat, il fallut déraciner d'innombrables superstitions. La patience des missionnaires en vint, pourtant, à bout et si bien que les Plats-Côtés-de-Chiens devinrent, avec les Loucheux, les meilleurs catholiques du Mackenzie. Ils en donnèrent une preuve, qui toucha profondément le cœur de Pie X, lorsque, ayant appris que le P. ROURE partait pour un grand voyage « par delà les grandes terres et le Grand Lac Salé », ils le supplièrent de se rendre auprès du Très Grand Chef de la Prière, pour lui présenter « tous les cœurs contents » des Plats-Côtés-de-Chiens. Au Pape ils envoyèrent les présents que leur simplicité jugeait devoir lui faire le plus plaisir : un morceau de « pémican », fait exprès pour lui par la sauvagesse la plus pieuse, une grasse langue fumée de caribou et une paire de souliers fins en peau de renne, damassés en poil de porc-épic (2)...

Les succès apostoliques, remportés par les missionnaires auprès des Plats-Côtés-de-Chiens, devaient avoir leur contre-partie dans la demi-réussite des premières années de la Mission des Esclaves. « Ceux qu'on laisse vivre » (parce qu'ils ne valent pas la peine qu'on les extermine) : ce nom déné des Esclaves disait assez qu'il n'y avait pas grand fond à faire sur la mollesse et la lenteur paresseuse de cette tribu. DIEU sait, cependant, si les efforts furent épargnés pour les convertir ; ils eurent la fleur et le nombre des missionnaires. Pour eux, également, furent multipliées les fondations : *Notre-Dame de la*

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 295-296.

(2) *Ibid.*, p. 304.

*Providence, Mission du Sacré-Cœur, Saint-Raphaël, Saint-Paul, Sainte-Anne, Notre-Dame du Sacré-Cœur.* Et c'est encore pour eux que furent appelées les premières Sœurs Grises, installées à *la Providence* en 1867.

Là, comme ailleurs, la misère était gaillardement supportée, comme en témoignent ces lignes de Monseigneur GROUARD :

— « Ah... là, on s'en donnait de rire. On mangeait du chien, du corbeau, du putois et, des fois, rien du tout ; mais pas un de nous, je vous le promets, n'aurait changé de place avec le Shah de Perse... » (1).

Les épreuves des débuts de *la Providence* ne furent rien, cependant, auprès de celles qui marquèrent les premières années de la *Mission du Sacré-Cœur* du Fort Simpson. Sa chronique pourrait s'écrire avec les larmes de ses missionnaires. De 1858 à 1876, le prêtre catholique, en butte à l'hostilité des « bourgeois » du Fort, n'eut d'autre pied-à-terre que sa tente de voyage, tandis que le ministre anglican se prélassait dans une maison commode. Pendant ces dix-huit ans donc, le protestantisme mettait onze mois à défaire l'ouvrage que l'Oblat avait ébauché pendant les quatre semaines de sa visite annuelle. Enfin, vint l'heure où il fut possible d'établir, à Fort Simpson, un missionnaire résidant ; et de ce jour data le retour progressif des prodiges. Le coup de grâce fut donné à l'hérésie par l'ouverture (1916) de l'hospice des Sœurs Grises, destiné à recueillir tous les infirmes et les vieillards du Bas Mackenzie, de Fort Simpson à l'Océan Polaire. Rien n'égalait la témérité de pareille fondation, puisque les pêcheries, d'où dépendait la subsistance de l'hospice, en étaient éloignées de trois cent vingt kilomètres. Mais le Sacré-Cœur, qui avait suggéré cette audace, ne put décevoir l'héroïque confiance des missionnaires : la fondation réussit au delà de toutes les espérances.

La dureté des débuts présageait des succès. S'ils tardèrent à venir, ils n'en furent que plus consolants.

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 312.

A la Mission *Saint-Raphaël*, du Fort des Liards, les Esclaves — que Mgr GROUARD qualifiait encore, en 1890, de « peuple revêche, difficile à convertir et prompt à retourner à ses mauvaises habitudes », — ces braves gens sont, aujourd'hui, tous catholiques. Quelques groupes plus isolés réservèrent même au missionnaire de bien douces consolations, tant il y rencontra de belles âmes affamées de vérité, — telle la chefferesse Monique, baptisée, le 8 décembre 1902, par le P. Joseph Le GUEN. Comme il lui rappelait les souffrances de Notre-Seigneur, en lui montrant son crucifix, Monique, accroupie à côté de lui, lui frappait les genoux de ses vieilles mains ridées, en répétant :

— « Eh ! Eh ! Eh ! Est-il possible ! Est-il possible ! »

Et elle pleurait sur la croix, « pour Jésus qui faisait pitié » (1).

La Mission *Saint-Paul*, au Fort Nelson, amorcée par le P. GROUARD, en 1868, eut, elle aussi, ses heures pénibles — et elles furent longues, — mais la consolation finit par venir. Quand, en 1909, le P. Le GUEN remit la mission au P. François MOISAN, toute la population était baptisée, à l'exception d'un seul homme.

La Mission *Sainte-Anne*, création du P. GASCON (1869), compte au nombre de celles où l'instabilité morale des Esclaves a réservé le plus de déboires aux missionnaires. En 1894, la plupart des Indiens tournaient le dos à Mgr GROUARD, venu leur prêcher une mission. En 1900, elle fut reprise par le P. GRANDIN, qui n'y trouva que trois vieilles métisses restées fidèles à leur baptême. En vingt ans, les âmes ont été reprises, une à une ; aux dernières nouvelles, la mission comptait 81 catholiques contre 42 protestants. Seront-ils fidèles, ces Esclaves qui s'en vont, à tour de rôle, quêter chez le missionnaire :

— « Si tu ne me donnes pas du thé, du tabac, des habits, je serai obligé d'aller en chercher chez le ministre : il m'en offre tant que j'en veux, lui... »

Il faut un héroïque courage pour demeurer à ces

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 326.

postes ingrats. Les Oblats ne raisonnent pas leurs sacrifices : ils « tiennent »...

Pétulants et enthousiastes, bons mais laids, les Peaux-de-Lièvres surprirent le P. Petitot par la légèreté apparente de leurs allures. Cela ne ressemblait, en rien, à ce qu'il avait vu jusqu'alors. Au lieu de la taciturnité montagnaise, de la joie calme et lymphatique des Plats-Côtés-de-Chiens, de l'apathique abandon des Esclaves, il rencontrait une peuplade alerte et frisque comme une volière de hoche-queues, chaleureuse comme des Napolitains, loquace comme des Juifs, familière et sympathique comme des enfants (1).

Deux missions ont été consacrées à ces Napolitains du Nord : *Sainte-Thérèse*, du Fort Norman, et *Notre-Dame de Bonne-Espérance*, du Fort Good-Hope.

*Sainte-Thérèse*, située à cinq cent vingt kilomètres au nord du Fort Simpson, marque le record des espaces entre les missions du Mackenzie. Le premier missionnaire à y passer fut le P. GROLLIER. Mais des quelques baptêmes qu'il y fit, en 1859, il ne devait pas rester grand'chose quand, le 28 mars 1876, le P. Xavier Ducot arriva à Fort Norman, avec deux cognées, trois scies et huit clous.

Tout était à bâtir, à convertir, à créer. Le P. Ducot se donna à cette tâche avec un magnanime courage...

Et, pendant que le P. Ducot peignait à *Sainte-Thérèse*, le P. GROLLIER dévorait l'espace. De Mgr TACHÉ il avait sollicité « la grâce d'être envoyé aussi loin que la terre pourrait le porter ». La réponse se fit attendre un an ; enfin, elle arriva, et c'était « la carte blanche » sur l'Extrême-Nord. Le 2 septembre 1859, il offre la première Messe du Cercle polaire. Asthmatique, sentant que ses réserves de vie sont courtes, il brûle les étapes, avec la hâte fébrile de ceux qui sentent venir « la nuit où l'on ne pourra plus travailler ». Ses formidables étapes se chiffrent par milliers de kilomètres. Il prêche sans discontinuer, catéchise sans arrêt ; et, les derniers jours, ne pouvant

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 339.

plus parler, il fait par signe une suprême leçon de catéchisme.

Puis la mort le prend à 38 ans, après douze années d'un apostolat dévorant, et on l'ensevelit, sur sa demande, à Good-Hope, entre deux sauvages, le visage tourné vers la croix.

Son successeur, le P. Jean SÉGUIN — à qui la Providence réservait 46 ans d'apostolat parmi les Loucheux, chez qui il retourna trente fois, et les Peaux-de-Lièvres — recueillit le fruit des héroïques sacrifices du P. GROLLIER. Par sa prudence et sa charité indulgente, il fut l'ouvrier de la conversion des Peaux-de-Lièvres, que son prédécesseur avait dû, surtout, défendre contre l'hérésie. En 1894, la tribu suggérait l'image de la plus fervente des communautés. C'était plaisir de voir les Indiens, par des 50° de froid, ne jamais manquer la Messe du matin et se réunir encore, le soir, pour l'exercice du Mois de la Sainte-Enfance. Le vendredi, quand le poisson manquait, on jeûnait au camp. Si le missionnaire leur suggérait qu'en pareille nécessité la loi n'oblige plus :

— « Nous savons que manger de la viande ne serait pas péché », répondaient-ils ; « mais nous aimons mieux jeûner, pour faire pénitence. »

Le P. GROLLIER n'eut pas la consolation de voir ses chers Peaux-de-Lièvres convertis ; mais qui lui refusera l'honneur d'avoir préparé ce merveilleux retour ?

### § V. — Soleil de Minuit.

Cordialité dans l'accueil, gaieté retentissante, obstination en toute entreprise : ainsi pourrait-on caractériser les Loucheux, les plus reculés de la nation Dénée, vers le nord. La foi de ces « Bas-Bretons de l'Extrême-Nord » a triomphé de toutes les superstitions et reste lumineuse, impulsive, indéracinable.

— « Quels braves gens ! » s'écriait Mgr GROUARD, les rencontrant, pour la première fois, en 1890... « Je n'ai jamais vu tant de foi, de piété et d'entrain que chez eux. »

Pendant la famine de 1888-1889, deux familles lou-



cheuses, *jeûnant* depuis des semaines, se traînèrent à *Notre-Dame de Bonne-Espérance*. Hélas ! les missionnaires n'avaient rien à leur donner.

— « Nous le savions », répliqua le seul qui pût encore parler, « mais nous sommes venus pour entendre encore une Messe... Après cela, nous pourrions mourir. Nous serons contents. »

Un camp affamé se voit proposer un odieux marché :

— « Faites-vous protestants », leur disait-on, « et vous aurez des vivres, du plomb, de la poudre et des vêtements. »

— « Gardez vos biens », répondirent les Loucheux. « Nous mourrions de faim, s'il le faut ; mais nous resterons catholiques (1). »

Cette foi magnifique était le fruit des visites multipliées, par le P. SÉGUIN, de 1862 à 1890. Mais elle était due, dans une large mesure, à une vieille femme qui avait été le précurseur, puis l'auxiliaire, du prêtre dans sa tribu. Cécile était une des premières conquêtes du P. GROLLIER. Du jour où elle sut son catéchisme, la sauvagesse se fit apôtre. Avant qu'elle eût enseigné le loucheux au P. GROLLIER, elle se faisait son interprète. A son défaut, elle n'était pas embarrassée pour prêcher. Elle tranchait les cas de conscience, et, quand Cécile avait dit, on s'inclinait. Énorme de carrure, sa prestance donnait, à son verbe cinglant, une irrésistible autorité ; elle n'hésitait pas, du reste, à appuyer de coups de trique ses arguments.

Un jour qu'un de ses petits-fils, superbe gaillard et chef au Fort Mac-Pherson, inclinait à écouter le prédicant protestant, la chefferesse se traîna jusqu'à lui :

— « Comment, toi », lui dit-elle, « un de mes enfants, tu abandonnerais la Foi catholique... Entends-le bien : tant que Cécile sera capable de tenir un bâton, pas un de ses Loucheux ne deviendra apostat. »

Trois coups de gourdin sur la tête achevèrent de convaincre le chef, qui promit d'être sage.

La mère des Loucheux mourut presque centenaire, dans la plus extrême détresse, mais riche d'avoir tant fait et tant souffert pour la Foi : belle âme, sur laquelle,

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 379.

affirmait le P. Henri GIROUX, on ne pouvait trouver l'ombre d'une faute (1)...

Avec les Loucheux, nous avons passé en revue la dernière branche de la race Dénée et nous avons atteint, au Fort Mac-Pherson et à la Rivière Rouge Arctique, la pleine région polaire, avec sa nuit sans midi de l'hiver et son jour sans minuit de la brève saison d'été. Au delà, il n'y a plus que les glaces éternelles, parmi lesquelles vaguent les Esquimaux.

Combien sont-ils ? Huit ou dix mille, quinze ou vingt mille ? Qui le dira ? Langue, traditions, mœurs, coutumes : autant de traits qui décèlent en eux des Asiatiques. Leur visage presque circulaire, aux traits larges et plats, aux pommettes saillantes, des joues rebondies, grasses et potelées, une bouche large, toujours béante, une barbiche de bouc soulignant la lèvre inférieure pendante, leur dessinent un facies mongolique nettement caractérisé.

Intelligents, avides de s'instruire, gais et rieurs, courtois et accueillants, d'une volonté tenace, les Esquimaux ne manqueraient pas de ressources naturelles propres à faire d'eux de sérieux chrétiens, si ces heureuses qualités n'étaient contrebalancées par de terribles défauts. menteurs, voleurs jusqu'au crime, d'une révoltante immoralité, les Esquimaux sont, par ailleurs, en proie à toutes les superstitions de la sorcellerie.

Ces obstacles semblaient de nature à décourager tout apostolat. Ils n'ont fait que stimuler le zèle des missionnaires. Pendant de longues années, cependant, ils ne connurent que des échecs. Échecs du P. GROLLIER qui, deux fois, se risqua, sans succès, parmi les tribus errantes à l'embouchure du Mackenzie. Échecs de ses successeurs, les PP. SÉGUIN et Petitot et, pareillement, le P. Camille LEFEBVRE — qui, en sept ans, n'enregistra que quelques baptêmes d'enfants et de moribonds. Après plus d'un demi-siècle d'efforts, l'espoir commence à luire : la fondation, à Aklavik, d'un orphelinat-hôpital des Sœurs

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 386.

Grises (1925) laisse entrevoir les consolantes perspectives qu'ouvre toujours la charité.

Sur deux autres terrains, où les missionnaires s'attaquèrent aux Esquimaux, sur les côtes de l'Alaska et au Lac Caribou, l'évangélisation fut moins décevante. D'octobre 1873 à septembre 1874, le P. Auguste LeCORRE eut la consolation de baptiser beaucoup d'enfants, en longeant les côtes de l'Alaska jusqu'à la Mer de Behring. Quatre ans plus tard, les Jésuites recueillaient la mission naissante et faisaient fructifier les semences intrépidement jetées par l'Oblat.

Le troisième essai d'évangélisation, parti du Lac Caribou en 1868, ne devait donner des résultats que près d'un demi-siècle plus tard, en 1917. Une pincée de terre, prise au tombeau de Sainte Thérèse de Lisieux, acheva l'œuvre entreprise par les cinq années d'efforts infructueux du P. Arsène TURQUETIL. La douzaine de néophytes dont la conversion est attribuée à la petite Sainte de chez nous constitue les prémices de la Mission de *Notre-Dame de la Délivrante*.

Enfin, une quatrième équipe de missionnaires avait été lancée par Mgr BREYNAT au nord du Grand Lac de l'Ours, dans la direction du Golfe du Couronnement. Les deux missionnaires qui la composaient, le P. Guillaume Le ROUX et le P. Jean-Baptiste ROUVIÈRE, devaient tomber sous les coups des sauvages (1913) (1). Sept ans plus tard, le P. Joseph FRAPSAUCE — qui, sitôt connue la mort de ses confrères, avait brigué l'honneur de prendre leur place — périssait dans un accident. Dix années de labeur, trois victimes : telles furent les semailles au champ esquimau du Mackenzie. Deux mois après, la moisson levait. A Noël 1920, le P. FALLAIZE baptisait les prémices du peuple évangélisé : trois adultes et deux enfants. Et, bientôt, l'Église de *Notre-Dame du Saint-Rosaire* se dressera à l'extrémité de la Grande Terre Stérile, au bord de l'Océan Glacial Arctique. Ainsi s'accomplira le double vœu du Père

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 416.

GROLLIER, lorsque, le 14 septembre 1860, il unissait les mains des chefs Loucheux et Esquimaux au pied de la croix. Au chef des Esquimaux, il remettait une image du Sauveur crucifié, au bas de laquelle il avait écrit : « Toutes les extrémités de la terre ont vu la rédemption de notre Dieu », et faisait présent au chef Loucheux d'une image de MARIE avec cette inscription : « Toutes les générations me proclameront bienheureuse » (1).

### § VI. — Avis aux Jeunes.

Dans ces pages trop rapides, tous les faits n'ont pu trouver place, ni tous les noms des apôtres obscurs qui ont été les ouvriers magnifiques de la sublime épopée dont les chants passent en beauté les plus nobles poèmes. « Passe en Macédoine, et viens à notre secours. » Comme Paul, dans la vision fameuse qui devait le lancer à la conquête de la Macédoine, l'Oblat, aux jours de sa jeunesse sacerdotale, a entendu, au fond de son âme, l'appel des âmes déshéritées du Nord. Ou bien c'est un vétéran des glaces qui, racontant la détresse de sa mission, concluait, comme Mgr GRANDIN, la conférence où sa loyauté n'avait rien caché des épreuves qui attendent le missionnaire, par cette exclamation :

— « Dans ce pays de sauvages et de bêtes fauves, sous ce ciel glacial, sur ce sol couvert de neige, il vient, cependant, des commerçants, qui s'exposent à tous les dangers pour acheter des peaux d'ours et de martres : pas une queue de loup ne se perd dans ces pays de désolation... Et on ne trouverait pas des prêtres pour y venir chercher des âmes !... ».

Le jeune prêtre s'est offert. Il est parti dans l'enthousiasme de son tout nouveau sacerdoce. Quelque temps, l'espoir des conquêtes apostoliques l'a soutenu. Elles ne sont pas venues. Alors, il a compris, au plus intime de son âme, qu'il lui fallait souffrir pour payer la rançon des chers païens. Il se pliera à la providentielle loi de

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 363.

la souffrance. Dans l'obscurité, le froid, la misère et l'isolement plus dur que toute autre épreuve, il réalisera à la lettre la mission de l'apôtre : « Ce qui manque aux souffrances du Christ, je l'achève pour son corps, qui est l'Église. »

Combien sont-ils, parmi les missionnaires de l'Extrême-Nord, ceux qui ne virent pas la récompense de leur héroïque martyre, — ce « martyre sans gloire » qui émouvait Pie IX ? Qui le dira jamais ?

Qu'importe... Ils n'ont pas retiré leur sublime offrande, ceux à qui leur Fondateur mourant légua, dans un dernier souffle, sa suprême consigne : « *La charité ! la charité ! la charité !* » La vertu divine entre toutes a réalisé, jusqu'aux extrémités du monde, son miracle. Après les longues et dures heures des semailles douloureuses, est venu le moment de la moisson. Déjà elle blanchit les terres arctiques. Daigne le Maître du champ payer aux laborieux semeurs leur salaire de gloire, et qu'Il veuille bien aussi envoyer des renforts aux Oblats qui peinent là-bas, à en mourir, « sous le signe de MARIE » !

Louis JALABERT, S. J.

### Postcards des Missions.

« Collection incomparable de cartes postales », au dire des connaisseurs les plus compétents et les plus difficiles.

Trois cents sujets divers formant, à eux seuls, le plus bel album qu'on puisse rêver sur nos Missions de l'Extrême-Nord Canadien, du Sud Africain et de Ceylan.

Et ces trois cents sujets se répartissent ainsi :

a) Onze séries, de dix cartes chacune, pour l'Amérique du Nord ;

b) Dix séries, de dix cartes chacune, pour Ceylan ;

c) Neuf séries, de dix cartes chacune, pour le Sud Africain.

C'est un film merveilleux que tous nos lecteurs voudront voir défiler sous leurs yeux : — Ouvriers et ouvrières apostoliques ; types divers ; apôtres inconnus à l'œuvre : scènes de voyage et de vie de mission ; maisons du Bon Dieu et maisons de missionnaires ; métiers et professions : bédés noirs, « café au lait » et peaux-rouges ; apostolat chez les petits ; etc., etc...

Ces cartes se vendent, — prises aux bureaux des « *Petites Annales* », 75, rue de l'Assomption, Paris (16<sup>e</sup>), — 2 francs la pochette de dix, *port en plus* ; et 0 fr. 20 l'unité.



## NOUVELLES ET VARIÉTÉS <sup>1</sup>



### X. — La Mort du Doyen des Oblats <sup>2</sup>.

11 AOUT. — *Monseigneur*, — L'état de santé du R. P. GANDAR, notre vénéré Doyen, sans être alarmant, ne laisse pas que de donner de sérieuses inquiétudes (3).

Depuis une quinzaine de jours, nous constatons, chez notre cher malade, une baisse notable dans les facultés intellectuelles.

De là, le devoir pour nous de mettre nuit et jour, auprès de lui, une infirmière qui le surveille et le soigne attentivement. Ce sont les Sœurs de l'Espérance, de la

---

(1) Voir « *Missions* », LXII<sup>e</sup> année, Num. 233 (juin 1928), pp. 30-87.

(2) Extraits de lettres adressées, — les 11, 12, 17, 20, 23 et 25 août 1928, — à S. G. Mgr notre Révérendissime Père Général, par le R. P. Auguste BOMMENEL, Pro-Directeur Général de la Sainte-Famille de Bordeaux.

(3) Le R. P. Joseph-Édouard GANDAR est mort le 23 août, comme on le lira plus loin. Il était né, le 22 juillet 1839, à Flocourt (Diocèse de Metz). Après quatre ans d'études, au Petit Séminaire de Montigny, il était entré, le 28 septembre 1859, au Noviciat de Nancy. Il fit son Oblation perpétuelle, le 17 février 1861, au Scolasticat de Montolivet, et fut ordonné prêtre, le 21 mai 1864, au Scolasticat d'Autun. Voici, par ordre chronologique, les principales charges qu'il a remplies dans la Congrégation : — a) Professeur, au Scolasticat d'Autun (juin 1864) ; b) Aumônier de la Sainte-Famille, à Bordeaux (janvier 1867) ; c) Maître des Novices, à Notre-Dame de l'Osier (octobre 1871) ; d) Provincial du Midi (juillet 1882) ; e) Supérieur du Scolasticat de Bleyerheyde, transféré à Liège en 1891 (août 1888) ; f) Assistant Général, à Paris (mai 1898) ; g) Pro-Directeur Général de la Sainte-Famille de Bordeaux (1904) ; h) Premier Assesseur de la Maison de Bordeaux (mai 1923).

Rue Labirat, qui s'acquittent de ce ministère, avec un dévouement que nous ne saurions trop reconnaître et pour lequel nous n'avons pas assez de remerciements.

A cette fatigue, qui s'est attaquée surtout aux facultés mentales, s'en est ajoutée une autre qui réclame des soins intimes — dont le R. P. TISSIER, avec un dévouement au-dessus de tout éloge, a bien voulu se charger. Nous devons à ce bon Père une très grande reconnaissance pour ce service, qui, ajouté à beaucoup d'autres, augmente la dette de gratitude que nous avons contractée envers lui.

Nous prions et faisons prier notre vénéré Fondateur, afin qu'il obtienne de DIEU, en faveur de notre cher Doyen, le retour à l'usage parfait de ses facultés intellectuelles...

\* \* \*

b) 12 AOÛT. — *Monseigneur*, — La maladie du R. P. GANDAR s'est si rapidement et si fortement aggravée que, samedi soir à 9 heures, nous avons administré l'Extrême-Onction à notre cher malade.

Tous les Pères de la Rue de Berry, ainsi que le R. P. COMBALUZIER et le R. P. COLAS, étaient présents à cette cérémonie. Le temps nous avait manqué pour prévenir les autres amis présents à Bordeaux.

Il ne nous a pas été possible de donner le Saint Viatique à notre vénéré malade, parce qu'il n'avait plus conscience, depuis quelques heures, de ce qui se passait autour de lui. Mais, la veille et les jours précédents, il avait fait, en pleine connaissance, la Sainte Communion.

A l'heure où je vous écris, le mal ne fait qu'empirer ; et nos deux dévouées infirmières, Sœur Saint-Hilaire et Sœur Marie-Gabriel, craignent un dénouement fatal — très prochain.

Les soins les plus empressés et les plus intelligents sont prodigués à ce cher Doyen, pour lequel on prie, avec ferveur, dans toutes les maisons de la Sainte-Famille de Bordeaux, — prévenues, par la Bonne Mère, de l'état de santé de leur ancien, dévoué et vénéré Pro-Directeur.

\* \* \*

c) 17 AOÛT. — *Monseigneur*, — La journée du 15 et celle du 16 ont été relativement bonnes pour notre cher malade. Il a pu, à plusieurs reprises, se rendre compte, assez parfaitement, de ce qui se passait autour de lui.

C'est là, de toute évidence, une grâce qu'en la fête de son Assomption l'Immaculée MARIE a obtenue, du Cœur de JÉSUS, au Religieux qui a été un serviteur si dévot de la Très Sainte Vierge et un ami si parfait de Notre-Seigneur.

Nous avons profité, lundi matin (13), à 11 heures, du moment où notre vénéré Doyen jouissait d'une certaine lucidité pour lui donner le Saint Viatique. Il l'a reçu dans un calme profond et avec des signes de piété qui prouvaient, à toute l'assistance, qu'il avait conscience de la cérémonie qui s'accomplissait alors.

A cette cérémonie touchante assistaient tous les Pères Aumôniers — lesquels vont de temps en temps, sans le fatiguer cependant, faire visite au cher malade et lui donner, par là, un témoignage éloquent du respect et de l'affection dont ils se plaisent à l'entourer.

Aujourd'hui (17), le mieux se maintient ; et je me suis empressé de faire, au Révérend et cher Père, le message que Votre Grandeur a bien voulu me confier, — «lui exprimer vos sentiments d'affection et de sympathie ». Il m'a parfaitement compris ; et, dans l'impuissance où il était de me dire, par le son de la voix, la joie que ce message lui apportait, il m'a laissé deviner, par des signes de tête et par des regards très expressifs, combien il était heureux de la paternelle attention que Votre Grandeur avait daigné avoir pour lui.

Il m'a semblé, à ce moment-là, que des larmes remplissaient ses yeux. Je les ai prises — et j'en avais le droit et le devoir — pour le remerciement, bien vif et bien sincère, que vous adressait, alors, et que je m'empresse de vous transmettre, Monseigneur, celui qui a toujours été un Religieux particulièrement attaché à la Congrégation et à son Chef.

Nous prions pour que, le mieux s'accroissant, notre cher malade puisse se rendre parfaitement compte de son état, recevoir de temps en temps la Sainte Communion et faire très consciemment le sacrifice de sa vie, — acte que, jusqu'ici, il n'a pu faire avec toute la perfection qu'il y mettra, j'en suis sûr, à l'heure où il aura assez de lucidité pour comprendre que le Bon DIEU est sur le point de l'appeler à Lui, pour le récompenser de ses vertus et de ses mérites.

\* \* \*

d) 20 AOÛT. — *Monseigneur*, — L'état de santé du R. P. GANDAR ne varie guère ; il est tout aussi alarmant aujourd'hui qu'hier ; et nous ne savons pas ce que demain nous réserve ou, plutôt, nous ne le savons que trop, puisque — à moins d'un miracle de premier ordre — c'est à un dénouement fatal que nous devons nous attendre.

\* \* \*

e) 23 AOÛT. — *Monseigneur*, — Le R. P. GANDAR n'est plus. Tantôt, à 10 heures du matin, sans souffrance apparente et dans le calme le plus parfait, notre vénéré Doyen a rendu sa belle âme à DIEU.

Dès 8 heures, voyant que notre cher malade était entré en agonie, tous les Pères présents à la Rue de Berry — c'est-à-dire les PP. LEVOYER, TISSIER, DESLANDES et BOMMENEL — se sont réunis autour de la couche de leur bien-aimé confrère. A plusieurs reprises, nous avons, ensemble, récité les prières que la Sainte Liturgie et nos Saintes Règles prescrivent en pareille circonstance.

Et, à 10 heures — comme un fruit mûr se détache, doucement, du rameau qui le portait, — ainsi l'âme du ce saint Oblat s'est, tranquillement, séparée du corps qu'elle animait et est allée recevoir, au paradis, la couronne de gloire et de félicité que le Seigneur lui tenait en réserve.

Les Sœurs de la Sainte-Famille monteront une pieuse garde, et la nuit et le jour, auprès de la dépouille mortelle

de notre regretté défunt et, cela, jusqu'à samedi matin (25), — heure à laquelle auront lieu les funérailles.

Les funérailles se feront à l'Église Sainte-Eulalie et l'inhumation aura lieu, à Talence, dans le caveau des Pères Oblats.

Car nous avons obtenu de la Mairie de Talence — mais non sans difficulté — que le cadavre de notre cher défunt soit déposé à côté des Oblats qui attendent, là, l'heure de l'universelle résurrection. Une douzaine des nôtres dorment, là, leur dernier sommeil. Il nous a semblé que c'est là aussi qu'il convenait de déposer les restes de celui qui fut un si parfait Oblat et qui aimait ses frères en religion d'une charité si vraie et si profonde.

Dans toutes les maisons de la Sainte-Famille, à Bordeaux, l'on prie pour le repos de l'âme du bon Père, qui fut, également, un parfait Pro-Directeur, en même temps que le modèle vivant de toutes les vertus religieuses et ecclésiastiques.

\* \* \*

f) 25 AOÛT. — *Monseigneur*, — Nous revenons du Cimetière de Talence, où nous avons rendu les suprêmes devoirs au R. P. GANDAR.

Cette cérémonie funèbre a été simple mais particulièrement pieuse.

La levée du corps a été faite, Rue de Berry, par le clergé paroissial ; la Messe de *Requiem* a été chantée par le R. P. LEVOYER, qu'assistaient, en qualité de Diacre et de Sous-Diacre, les RR. PP. COLAS et TISSIER ; l'enterrement a été présidé par le Père Pro-Directeur de la Sainte-Famille.

Une soixantaine de Sœurs, appartenant aux diverses branches de cette Congrégation, ont assisté à la Messe et une quarantaine d'entre elles ont accompagné la dépouille mortelle de notre vénéré confrère jusqu'au caveau où elle reposera en attendant la résurrection générale.

Dans le sépulcre, où nul Oblat n'avait été enterré depuis 1902, dorment leur dernier sommeil vingt-deux des nôtres. Leurs cendres ont dû tressaillir d'un doux tres-



saillement, lorsque sont venus prendre place, parmi elles, les restes vénéré de celui qui fut un prêtre si digne, un si parfait Oblat de MARIE Immaculée et un enfant si dévoué de Monseigneur de MAZENOD.

Que DIEU donne à tous ces chers défunts la paix de la tombe, et qu'Il accorde à leur âme le bonheur de la bienheureuse éternité !...

Le vide que le R. P. GANDAR laisse, parmi nous, est très grand. Il ne sera plus là pour nous édifier par ses exemples, — pour nous diriger par ses conseils si sages, — pour nous parler des débuts de la Congrégation, de notre vénéré Fondateur et de nos anciens Pères, — pour prier et souffrir en faveur des œuvres de notre Congrégation et de la Congrégation de la Sainte-Famille.

Mais, du haut du ciel — où déjà il se trouve, nous osons le croire, en possession de la gloire et de la félicité, — il continuera à s'intéresser à nous et à nous obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin pour remplir, dignement, le rôle que la sainte Obéissance nous a confié...

Je ne veux pas achever cette lettre sans attirer l'attention de Votre Grandeur sur le dévouement très grand dont les RR. PP. Joseph LEVOYER et Joseph TISSIER, ainsi que les gardes-malades (Sœur Marie-Gabriel et Sœur Saint-Hilaire), ont fait preuve, durant les jours de la maladie de notre regretté défunt. Le ciel se chargera de les récompenser de tout ce qu'ils ont fait en faveur de celui qui vient de nous quitter.

Tous les autres Pères sont venus, fréquemment, faire visite, pendant qu'il était souffrant, à celui qui était notre Doyen et respecté et aimé.

Ces circonstances, douloureuses pour tous et de bien des façons, nous ont montré, une fois de plus, combien fraternels et forts sont les liens qui unissent les membres de notre chère Congrégation...

Enfin, il est de mon devoir de rendre hommage et de dire toute notre reconnaissance à la Bonne Mère, aux Révérendes Mères Conseillères et à un grand nombre de Supérieures et de Sœurs de la Sainte-Famille, qui nous

ont donné, au cours de l'épreuve qui vient de nous visiter, des preuves très délicates d'une très religieuse sympathie...

Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels je suis de Votre Grandeur le fils très humble et très obéissant, en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Auguste BOMMENEL, *O. M. I.*



## XI. — Le Jubilé sacerdotal du Père Durif.

— Heure du Ciel, jour de DIEU, fête intime :

Monte à l'Autel, DIEU va venir...

Cinquante ans, à ta voix, Il s'est fait ta Victime :

Quel prélude au grand jour qui ne doit pas finir!...

Tel était le cantique brillamment enlevé par les Frères Novices, au matin du 18 juin dernier, tandis que le R. P. DURIF gravissait les degrés de l'Autel...

Oui, heure du Ciel, jour de DIEU, fête intime, le 18 juin 1928 fut tout cela, et bien plus encore, au Noviciat de la première Province de France.

Ne nous attardons pas sur les préparatifs, — indispensables, pourtant, à toute fête. Préparation lointaine, préparation immédiate, préparation des choses, préparation des cœurs... Durant les quinze derniers jours, surtout, quelle animation inaccoutumée!... Songez donc : maison à revoir de fond en comble, guirlandes à tresser, allées du bosquet à ratisser, et nombreux visiteurs à recevoir.

\* \* \*

Enfin, le 17 au soir, la fête commence. Déjà nos illustres et vénérés invités sont arrivés : le R. P. Euloge BLANC, Assistant Général, — le R. P. Pierre MOUNIER, Provincial du Midi, — le R. P. Giovanni BASILE, Provincial d'Italie, — le R. P. Léon PÉRIÉ, Supérieur d'un de nos Juniors, — le R. P. Benjamin SALEL, ancien compagnon

d'armes (en Espagne) du vénéré Jubilaire, — le R. P. Henri FLAUGIER, etc., sans oublier nos chers voisins, les Pères Missionnaires de la Maison Saint-Antoine...

18 heures... — Toute la communauté se réunit, pour offrir, au digne héros de ce jour, ses vœux de bonheur et ses religieuses félicitations (1).

Le R. P. Assistant prend la parole. Il laisse, d'abord, parler son cœur d'ancien Novice, disant, avec reconnaissance, le souvenir qu'il a gardé du dévouement paternel du R. P. DURIF. Puis il présente les souhaits et les remerciements de notre Révérendissime Père Général, ainsi que le souvenir des Sœurs de la Sainte-Famille.

— « Nous n'oublions pas, mon bien cher Père », ajoute-t-il, « que vous n'avez pas été seulement Maître des Novices, mais que vous avez occupé de nombreuses charges et, il faut le dire, à la satisfaction de tous. Je suis heureux de trouver, autour de moi, — dans la personne du R. P. Provincial d'Italie, dans les anciens Pères Provinciaux et Pères ici présents, — des témoins vivants de la bienfaisante activité par vous déployée au cours de votre existence... Au nom de tous, je remercie DIEU pour la belle carrière sacerdotale qu'Il vous a donné de parcourir ; et nous Le prions de ratifier, du haut du Ciel, le vœu que nous formons, aujourd'hui, en vous disant : *Ad multos annos !* »...

Très ému, le R. P. DURIF exprime sa gratitude au R. P. Assistant pour les souhaits qu'au nom de tous il vient de lui exprimer. Certes, c'est un grand bonheur pour lui de voir accomplie sa cinquantième année de Sacerdoce ; mais, en considérant la sublimité du ministère qu'est celui d'offrir la Sainte Victime, quelle responsabilité!... Voilà pourquoi il compte, instamment, sur les actions de grâces et les prières de tous.

On présente alors, au vénéré Jubilaire, deux magnifiques bouquets. Puis, de chaleureuses accolades sont échangées ; et chacun, dans son cœur, peut goûter la joie suave de la charité fraternelle que nous a léguée notre saint Fondateur et qui, DIEU merci, continue à régner parmi ses enfants.

---

(1) Le R. P. Alphonse DURIF — né, le 9 juin 1850, à Fix-Saint-Geney's (Le Puy) — a été ordonné prêtre, à Autun, le 15 juin 1878.

\* \* \*

18 juin. — C'est le grand jour...

8 heures... — Le maître-autel du Sanctuaire apparaît dans la splendeur des plus belles solennités : fleurs variées, candélabres massifs et riches tapis, baldaquins, voile et bannières qui, pendant la saison des pèlerinages, disent aux fidèles les gloires de MARIE...

Dans le chœur, prennent place tous les Pères, vraie couronne sacerdotale autour du célébrant, — *Corona fratrum*. Près des orgues-harmonium, la chorale des Frères Novices qui, sous la direction du R. P. SERVEL, exécutera, tout à l'heure, ses plus beaux chants. Et, dans la nef, belle assistance, avec (aux premiers rangs) les Sœurs de Saint-JOSEPH et leurs hospitalisées, dont le R. P. DURIF est, actuellement, l'aumônier.

Et c'est la Messe solennelle qui commence, — Messe avec diacre et sous-diacre. Mais, en voyant l'officiant gravir les degrés de l'autel, avec un maintien si ferme et un pas si assuré, qui pourrait croire à une Messe jubilaire ?... Vraiment, notre vénéré P. DURIF réalise bien la parole de nos Saints Livres : *Justus ut palma florebit*... Et, en entendant sa voix harmonieuse, forte et soutenue, qui fait vibrer tous les cœurs, nous ne pouvons que remercier DIEU de lui avoir accordé une si verte vieillesse.

Maintenant, le *Kyrie* et le *Gloria* de la Messe d'Oscar Van Duren résonnent sous l'immense voûte et s'élancent vers le Très-Haut, pour implorer son regard bienveillant sur le sacrifice offert à sa louange. *Gloria in excelsis DEO*... *Laudamus Te*... *Benedicimus Te*... Oui, tout chante votre gloire, DIEU d'amour et de bonté : ce vénérable vieillard pieusement incliné devant l'autel, cette couronne de religieux-prêtres, ces jeunes aspirants missionnaires... N'est-ce pas comme un reflet du ciel ?

A l'évangile, le R. P. MOUNIER, Provincial du Midi, prend la parole pour le sermon de circonstance. Avec chaleur et onction, il va dégager les leçons de cette belle

fête du sacerdoce ; et la pieuse attention, avec laquelle on l'écoute, dit combien il y réussit.

— Sans doute, Saint Éphrem, que l'Église solennise en ce jour du 18 juin, n'a jamais voulu être prêtre, puisque, par humilité, il demeura diacre toute sa vie. Mais DIEU a ses desseins ; et, s'Il a tenu quelques-uns de ses serviteurs au pied de l'autel, par contre Il demande à d'autres d'en gravir courageusement les marches, — en définitive, c'est Lui seul qui appelle à une dignité si élevée...

*Quid retribuam Domino ?...* Quelles actions de grâces pourra rendre au Seigneur le vénéré Jubilaire que nous fêtons en ce jour ? Car, chez le prêtre, quelle intimité avec DIEU, — intimité de pensées, d'action, de sacrifice...

a) Intimité de pensées, pendant les longues et laborieuses années d'études pour la conquête de la science sacrée et, surtout et toujours, pendant le cœur à cœur des oraisons silencieuses au pied des Saints Tabernacles... *Quam dilecta tabernacula tua!*...

b) Intimité d'action. Le prêtre, instrument dans les mains de DIEU pour le salut et la sanctification des âmes, est comme le pinceau dans les mains d'un artiste. Toute la gloire est pour celui-ci. Mais le pinceau a son utilité, et quel honneur pour lui de coopérer à un chef-d'œuvre ! Bienheureux ceux qui sont choisis pour une telle collaboration !...

c) Intimité de souffrances et de sacrifices. On n'est vraiment amis que lorsqu'on souffre l'un pour l'autre... A l'autel, le prêtre s'immole avec Jésus-Hostie, pontife et victime avec Lui, corédempteur avec le Rédempteur...

Quelle amitié !... Quelle intimité !... Et pendant cinquante ans !...

Que rendrez-vous au Seigneur, vénéré Jubilaire ?... Vous prendrez le calice du salut : *Calicem salutaris accipiam*...

Et nous tous, avec vous, nous chanterons le *Magnificat* de la reconnaissance...

Et la Sainte Messe se poursuit. La fumée de l'encens, l'harmonie des chants et l'humble prière des cœurs montent vers DIEU. Puis, c'est la Divine Victime qui, au-dessus des fronts prosternés, s'élève, par les mains du Jubilaire, vers le Tout-Puissant, dans un sacrifice d'amour, de louange, d'adoration et d'action de grâces...

Ce n'est pas tout : le jour de la première Messe doit être rappelé au souvenir de tous. On se prostérne, aux pieds du nouveau prêtre descendant de l'autel, heureux de recevoir sa précieuse bénédiction. De même, aujour-



d'hui, chacun vient, à son tour, baiser les mains sacerdotales du vénéré Jubilaire et recevoir sa bénédiction, toute chargée des richesses divines, tandis que la chorale alterne, avec feu et enthousiasme sacré, les versets du Psaume *Credidi* et le joyeux refrain *Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo...*

\* \* \*

L'autel est la table du Seigneur. C'est le rendez-vous des âmes. Mais à l'homme il en faut une seconde : celle des agapes fraternelles. Comme la première, du reste, elle est un symbole : symbole d'union, symbole de charité.

Au milieu de notre réfectoire, blanchi à neuf, se dresse une magnifique table d'honneur. Tout autour, ce ne sont que guirlandes et couronnes de feuillages et, en lettres verdoyantes, sur le mur, face aux convives, ces mots, résumé de toute vie vraiment sacerdotale : *Sacerdos aller Christus*.

Ne parlons pas du menu, si ce n'est pour louer DIEU qui, par un effet de la charité des uns ou des autres, voulut nous gâter, et pour remercier aussi notre jeune et dévoué Frère cuisinier, le Fr. Gaston BOUSQUET, qui, vraiment, se surpassa, au témoignage de nos hôtes vénérés.

\* \* \*

Enfin, au dessert, l'heure attendue des *toasts* arrive...

Le R. P. Hilaire BALMÈS, Supérieur et Maître des Novices, se lève, le premier, pour féliciter le héros de la fête, au nom de la communauté, et lui offrir comme un bouquet formé de diverses fleurs :

— a) La *rose* de la reconnaissance, pour le bien accompli et les exemples de régularité donnés, journellement, par le vénéré Jubilaire ;

b) Le *romarin* du souvenir..., et il évoque celui de la pieuse mère du R. P. DURIF, qui, semblable à la mère des fils de Zébédée, eut la sainte ambition d'avoir deux fils assis à la droite et à la gauche du Seigneur. Elle fut exaucée : elle eut deux fils prêtres, —

le R. P. DURIF, que nous fêtons aujourd'hui, et son frère, décédé, depuis longtemps, mais sûrement présent, de cœur et d'âme, à cette réunion de famille ;

c) Le *géranium*, qui marque le nombre et la qualité, symbole de tous les frères en religion ici présents, en ce beau jour, dont la plupart occupent ou occupèrent de hautes charges et parmi lesquels nous sommes heureux de saluer sept Provinciaux ou anciens Provinciaux ;

d) Le *genévrier*, à l'ombre duquel se reposa le Prophète Élie, symbole de la protection divine, qui a couvert et couvrira toujours notre cher Jubilaire ;

e) Enfin, la plus belle des fleurs, la plus odoriférante, la plus précieuse de toutes : la *bénédiction du Souverain Pontife*, notre Saint Père le Pape PIE XI...

Et, tandis que le Jubilaire admire le gracieux et touchant document, des applaudissements nourris prouvent combien est aimé, dans notre Communauté du Noviciat, le Vicaire du Christ...

Le Benjamin des Novices salue, ensuite, le R. P. DURIF, au nom de ses jeunes Frères, et, dans une gentille petite poésie, il le compare à un grand-père, à Saint JOSEPH, à un fidèle ouvrier de la moisson des âmes dont il a offert les épis dorés au Seigneur...

— Gloire au bon laboureur, à l'ouvrier fidèle,  
Que DIEU nous a donné comme notre modèle !  
Daigne DIEU le bénir, et tous, d'un cœur aimant,  
Puissons-nous célébrer ses Noces de diamant !...

Tour à tour, le R. P. PAVILLET, Économe Provincial, le R. P. SALEL et le R. P. BASILE, Provincial d'Italie, prennent la parole :

a) Le premier, pour remercier le R. P. DURIF d'avoir grandement contribué à sa vocation d'Oblat. Il lève son verre, au nom des anciens Novices et au nom de la petite patrie du Velay, qui a eu la gloire de donner à la Congrégation, avec notre cher Jubilaire, d'éminents Religieux, — entre autres, le P. Jean FAYARD, Économe Général, et surtout Mgr Paul DURIEU, oncle maternel de notre R. P. Provincial actuel. Et, aux applaudissements de tous, il boit aux nouvelles générations qui montent et qui leur succéderont, un jour, sur les champs de bataille de l'apostolat...

b) Le R. P. SALEL parle en espagnol... Tant de souvenirs l'unissent au héros de ce jour... Il en rappelle quelques-uns, surtout le souvenir de la chère Espagne et les belles journées de Madrid...

c) Le R. P. Provincial d'Italie s'excuse, d'abord, de délaissier, pour un instant, la langue de Corneille et de Racine ; mais, s'il emprunte celle du Dante, c'est que seule la langue maternelle de chacun peut traduire, parfaitement, les sentiments du cœur. Or, c'est avec son cœur qu'il veut parler, aujourd'hui, pour dire la grande joie qu'il a de se trouver à cette fête de famille et d'y sentir palpiter, si fort, l'ardente charité léguée par Mgr de MAZENOD. Au nom de la Province d'Italie, il félicite le Jubilaire pour son dévouement dans la Congrégation. Et, donnant ensuite lecture d'un télégramme de congratulations adressé par sa Province, il termine en exprimant le vœu que l'Italie puisse être représentée, un jour, aux Noces de diamant sacerdotales du R. P. DURIF.

C'est au R. P. BLANC, Assistant Général, qu'il appartiendra de couronner cette belle série de *toasts*. Ayant pris la parole, hier, au nom de Notre Révérendissime Père Général, il ne le ferait pas de nouveau, surtout après les bonnes et délicates choses qui viennent d'être prononcées... Mais, il entend une voix qui les ratifie, et, se tournant vers le portrait de Mgr de MAZENOD,

— « C'est », dit-il, « la voix de notre vénéré Fondateur, qui, du haut du ciel, assiste à cette fête et s'unit à tous les Oblats ici présents pour dire au bien-aimé Jubilaire : — *Tu as bien mérité de la Congrégation : tu as fait mon œuvre* »... Oui, notre vénéré Fondateur est content de vous, cher Jubilaire. Tour à tour, professeur de scolasticat, maître des Novices, Provincial, aumônier, vous avez été, toujours, un homme de règle, un homme de devoir... Que ces exemples sont précieux, — le vôtre et celui du R. P. LE CUNFF dont nous exaltons, il y a quelques jours, la magnifique carrière... Oui, quels beaux exemples, surtout lorsqu'ils émanent de la Province-Mère, d'où sont sortis tous les Oblats. Ils méritent d'être proposés à tous, pour leur dire : *Fac sicut exemplar*...

« J'entends », ajoute le R. P. Assistant, « une autre voix : c'est celle du Bon Père Noailles, Fondateur de la Sainte-Famille de Bordeaux, au service de laquelle vous vous êtes dévoué, durant de si longues années. Ce vénéré Père vous dit, lui aussi : « *Bene*

*meruisti de me* »... Actuellement, nos deux Congrégations travaillent à la Cause de Béatification de leurs Fondateurs et, cela, avec d'encourageantes perspectives. Mais, nous le savons, c'est plutôt par la sainteté de notre conduite que par notre activité extérieure que le succès de ces Causes, si chères à nos cœurs d'Oblats, pourra être obtenu. La sainteté de nos œuvres prouvera la sainteté de nos Fondateurs et attirera les bénédictions divines... Eh bien, vénéré Jubilaire, soyez heureux et félicité d'avoir travaillé vous-même à cette œuvre, en promouvant partout l'esprit de sainteté... Au nom de tous, merci !... »

Les applaudissements crépitent... Mais voici le vénéré Jubilaire qui, doucement ému et souriant, se lève enfin. Avec un *humour* charmant et une délicatesse exquise, il remercie toute l'assistance des congratulations qui viennent de lui être prodiguées. D'un mot aimable et cordial, il exprime — à chacun en particulier et, surtout, au R. P. Assistant — sa vive gratitude et sa spéciale reconnaissance. Et il n'oublie personne de tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la touchante manifestation de sympathie que lui ont valu ses Noces d'or sacerdotales...

\* \* \*

Mais cette belle fête aura son couronnement, le soir, dans le Sanctuaire de Notre-Dame de Bon Secours, à la Chapelle de la Vierge miraculeuse. La Bénédiction du Très Saint Sacrement clôturera cette ravissante journée, dans les transports de la plus vive allégresse. N'est-ce pas aux pieds de notre Divin Maître et aux pieds de notre tendre Mère que nous devons rapporter le bonheur de ce jour du ciel ?...

*O Cor amoris victima !... O gloriosa Virginum !...* Que ce mot et que cette hymne s'élèvent, de nos cœurs et de nos lèvres, vers Vous, ô Cœur Sacré de JÉSUS, pour Vous dire notre amour et notre reconnaissance..., et vers Vous aussi, glorieuse Vierge MARIE, Reine du Clergé, Reine, Patronne et Mère des Oblats !...

Et, tandis que résonne le chant joyeux du *Magnificat*, nos âmes murmurent, encore une fois, à l'adresse du vénéré Jubilaire, le souhait traditionnel : *Ad multos annos !...*



## XII. — Le Pèlerinage de Saint-Laurent en Saskatchewan <sup>1</sup>.

---

Il nous faut remonter à l'année 1881 pour retrouver les premières origines du Pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Laurent. La colonie de Saint-Laurent avait été fondée, en 1870, par quelques familles métisses, venues de la Rivière-Rouge. Elles avaient obtenu de Mgr GRANDIN un Missionnaire pour s'occuper de leurs intérêts spirituels.

### § I. — La Mission métisse.

La mission était des plus pauvres. La maisonnette occupée par les Pères était construite de troncs d'arbres et couverte de terre et de foin. Elle renfermait un minuscule oratoire, une salle commune et une chambre à coucher. Le grenier servait de dortoir à tous les employés. Elle avait, nous dit le chroniqueur, l'avantage précieux, pour les Missionnaires, d'être conforme à leurs Saintes Règles : *Angustis cubiculis humilis respondeat supellex*.

L'église faisait suite à la maison des Pères et y communiquait par une porte. C'était une espèce de grange, de quarante pieds de long sur vingt de large. Les murs, en billots blanchis, étaient, à cette époque, fort détériorés. Elle était basse et mal éclairée. Le plafond était en planches brutes, sans la moindre peinture. L'autel se trouvait dans un renforcement plus élevé que l'église. Le fond du sanctuaire était tapissé d'une courte-pointe à carreaux de diverses couleurs, qui fut remplacée, peu après, par une draperie de cor-du-roi crème, ornementée de papier d'argent. La même main pieuse plaça, des deux côtés de

---

(1) Cfr. PÈLERINAGES CANADIENS, *Monographies des principaux Lieux de Pèlerinage au Canada*, — Imprimerie du « *Messenger* », Rue de Bordeaux, 4260, Montréal (1928), — pp. 133-154 : *Notre-Dame de Lourdes à Saint-Laurent de Grandin (Saskatchewan)*, par le R. P. Jules Le CHEVALLIER, O. M. I.



l'autel, de beaux rideaux de dentelle. Sur l'autel, se trouvait la statue de Notre-Dame de la Salette, donnée par Mgr GRANDIN. Le P. Petitot, à son passage, orna le devant de l'autel d'un *Agnus Dei*, auréolé d'or, et peignit, de chaque côté, des bouquets de marguerites jaunes d'un très bel effet. Le sanctuaire était encombré, des deux côtés, par les bancs des enfants, faits en croûtes. Ceux de la nef n'étaient guère plus décoratifs, bien que plus commodes. Un clocheton branlant surmontait l'église.

A une petite distance de là, se trouvait une misérable masure — servant de cuisine, de salle de classe, de réfectoire et de chambre pour les femmes. Entre cette maison et l'église, se trouvait le jardin potager, admirablement entretenu et entouré de solides clôtures.

Plus loin, le cimetière, situé sur un monticule, dominait la mission.

La forêt vierge, encombrée de troncs d'arbres couchés et enchevêtrés dans les broussailles, encerclait la mission d'un rempart presque impénétrable. A peine pouvait-on apercevoir, par quelques éclaircies, le cours majestueux de la Saskatchewan — distant, à peine, de quelques arpents.

Un sentier, traversant le jardin des Pères, conduisait à un petit filet d'eau limpide coulant, à mi-côte, sur le bord d'un marécage. De là provenait l'eau nécessaire à la mission. Cet endroit était appelé la Source.

## § II. — Le Missionnaire Oblat.

A cette époque, la Mission de Saint-Laurent avait pour directeur le P. Vital FOURMOND, de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée. Homme de grande expérience, de science vaste et éclairée et de zèle infatigable, il savait faire du bien partout où il passait. Doué d'une constitution robuste, il ne craignait pas de manier la hache, la varlope, la pioche ou la tille, pour occuper le moindre de ses moments libres.

A la fin de ces journées si bien remplies, — où la part

de DIEU n'avait, certes, pas été oubliée, — on le voyait passer de longues veilles au pied du tabernacle.

Une nuit, sa maîtresse d'école l'examinait de sa chambre, à la lueur de la petite lampe du sanctuaire. Il était minuit passé. Le Père agenouillé faisait d'héroïques efforts pour vaincre le sommeil et continuer son oraison. Le lendemain, elle se hasarde à lui faire un reproche :

— « Mon Père, pourquoi vous fatiguer par des veilles si prolongées ? Vous ne pouvez plus prier ; vous succombez de sommeil. »

Le Père, un peu confus d'avoir été surpris, répondit humblement :

— « Le maître est toujours heureux de voir son petit chien dormir à ses pieds. »

Après ces veilles, il s'étendait, tout habillé, sur un sofa, dans la salle commune, avec une seule couverture pour se garantir du froid. A cinq heures, il était debout pour commencer une nouvelle journée.

— « Je ne sais comment il peut vivre », disait un vieux Métis : « il mange, sans doute, mais il ne dort pas. »

Dur pour lui-même, il portait un collier de gros fil de fer autour du cou. Il ne se ménageait pas les disciplines.

Il mangeait tout ce qui lui était servi ; il est vrai que le *pémican* et la galette indienne n'étaient guère faits pour flatter le palais. Si on lui servait autre chose, il savait le rendre désagréable.

Ses vêtements ? Une salopette attachée à la cheville, une soutane courte et décolorée, une paire de mocassins sans cesse rapiécés.

### § III. — La Source attirante.

Le P. FOURMOND avait une filiale dévotion envers la Sainte Vierge. Il n'épargnait rien pour étendre son règne. Il réussit à faire réciter le rosaire, dans chaque famille de sa mission, avant la prière du soir.

On le voyait souvent descendre à la Source — soit seul, soit en compagnie des écoliers, — pour y réciter le cha-

pelet ; il engageait les autres à suivre son exemple. C'était sa retraite de prédilection, parce que ce lieu portait au recueillement.

A l'automne de 1880, un jeune Frère coadjuteur, le Fr. Jean-Pierre PIQUET, natif du Diocèse de Tarbes — qui avait vu Lourdes et connu Bernadette Soubirous, — lui fit remarquer combien ce site rappelait celui de la Grotte de Massabielle, avec sa fontaine et son petit ruisseau figurant le Gave.

Au mois d'avril de l'année suivante, le Père FOURMOND donna à un de ses serviteurs, Dodet Ouellette, l'ordre de faire une entaille dans un arbre, près de la Source, et d'y insérer une image de Notre-Dame de Lourdes, recouverte d'une vitre.

Le 26 juillet, Monseigneur arrivait, — amenant avec lui une maîtresse d'école, M<sup>lle</sup> Onésime Dorval. Il séjourna, environ trois semaines, à la mission.

— « Après le départ de Monseigneur », écrit M<sup>lle</sup> Dorval, le P. FOURMOND me dit : « Venez : je vais vous montrer une belle petite place pour dire le chapelet, le soir, avec les enfants. » Il nous conduisit à la Source, disant qu'on y avait déjà placé une petite image dans un arbre. Je ne vis, sous une vitre brisée, qu'un papier sale, déchiré et sans la moindre trace de dessin. Le bon Père ajouta qu'une fille, nommée Georgina et que tout le monde appelait la Marie, y venait, souvent, dire son chapelet.

« L'aspect de cet endroit sauvage était vraiment impressionnant. Le bon Père, sans doute inspiré du ciel, nous dit : « *Qui sait ? Plus tard, ce lieu deviendra, peut-être, célèbre par un pèlerinage ; le paysage ressemble tant à celui de Lourdes.* » En effet, quoique couvert de broussailles, de petits filets d'eau limpide apparaissaient à la place du puits actuel et faisaient penser au Gave.

« Séance tenante, il fut convenu qu'on remplacerait l'image fanée par une des statuette de Notre-Dame de Pontmain que le Père avait dans sa chambre. Je mis une couche de bleu sur la robe et un peu de jaune sur les étoiles ; et je la fixai, solidement, dans l'entaille de l'arbre. »

Quelques semaines plus tard, le Révérend Père, avec l'aide des écoliers, nettoya le ruisseau, bêcha un parterre en forme de cœur, devant l'arbre, et l'entoura d'une petite clôture.

Tous les soirs, quand le temps le permettait, on se rendait ensemble à la Source, pour réciter le chapelet.

Le printemps suivant, les enfants firent, dans une caisse, une grotte de Lourdes, en papier d'étain, avec des personnages découpés et collés sur des planchettes. Ils la posèrent sur un tertre de gazon, au milieu du marais. Tout ceci n'était connu ou apprécié que du personnel de la mission.

#### § IV. — Le Frère Piquet.

Au mois de juillet, le Fr. PIQUET revint, définitivement, à Saint-Laurent. La mort tragique du Père Gérard CHAPELIERE — noyé, le 11 juillet 1882, en essayant de sauver un enfant, au Lac Maskeg — l'avait tellement affecté qu'il faillit en perdre la raison. Le Père Alexis ANDRÉ songeait à l'envoyer à Saint-Albert ; mais, voyant ses répugnances, il consentit à le garder à Saint-Laurent.

Désormais, tous ses efforts et toutes ses forces furent employés à faire régner MARIE dans ce petit coin de terre. Construire une grotte et établir un lieu de pèlerinage à la Source, tel était son rêve. Il en parlait à tout venant. Il ne comptait, pour cela, que sur DIEU, sur son cœur et sur ses bras. Tous ses moments de loisir furent occupés à défricher la forêt, à niveler l'emplacement choisi et à détourner la source pour la faire arriver à cet endroit. Il sut intéresser les gens à son œuvre et recueillit, sou par sou, des offrandes considérables — qui lui furent enlevées, en une nuit, par un aventurier. Cela ne le découragea pas.

Une autre épreuve l'attendait. Le jour de la fête de Saint Pierre, la mission reçut la visite du R. P. Louis SOULLIER, Assistant Général, et du P. Joseph TABARET, accompagnés de Mgr GRANDIN. « Nos visiteurs voulurent, immédiatement, entrer à l'église. Je lisais, sur leur phy-

sionomies, l'impression d'étonnement mêlé de tristesse que leur causait la vue de la Maison de DIEU si pauvre et si misérable. Ils semblaient, à la vue de cette construction faite de gros pins superposés, vouloir s'écrier avec le Roi Salomon : *Est-il croyable que notre DIEU daigne habiter ici ?* Aussi, quand on leur parla de pèlerinage, ils se contentèrent de dire que, avant d'en créer, il fallait songer à avoir des églises convenables, répondant aux besoins de la population. Lorsqu'ils virent les travaux gigantesques du Fr. PIQUET, ils haussèrent les épaules, en se disant : *Ut quid perditio hæc*, — Pourquoi ce gaspillage ? » La Vierge ne tarda pas à répondre par un miracle.

#### § V. — Une Guérison prodigieuse.

Une des personnes les plus influentes de la colonie, ancien Député au Parlement du Manitoba — que sa charité envers les Missionnaires et les pauvres faisait surnommer « le bon M. Nolin », — voyait son épouse dépérir, de jour en jour, d'une maladie qui la tenaillait depuis dix ans : crachements de sang, vomissements, insomnie, maux d'yeux, souffrances de toutes sortes. Les médecins de la Rivière Rouge et, plus tard, ceux de Prince-Albert s'avouaient impuissants à enrayer le progrès du mal. M. Nolin résolut de s'adresser à Celle que l'on appelle « Santé des Infirmes », pour en obtenir un miracle.

Le P. FOURMOND, qui visita la malade dans la journée du 16 décembre 1884, put constater combien urgent était cet appel à MARIE. Au Frère, qui demandait des nouvelles, il répondit :

— « Elle est mourante : peut-être est-elle déjà morte. »

Le Frère partit, sur-le-champ, pour visiter la malade.

— « Ne désireriez-vous pas guérir ? »

— « Oh ! oui », répondit-elle péniblement : « mes enfants sont si jeunes ! »

— « Demandez-le à la Sainte Vierge ; faites une neuvaine et promettez-Lui quelque chose. »

— « Que faut-il promettre ? » demanda M. Nolin.



— « Promettez une belle statue de Notre-Dame de Lourdes ; j'en désire une, depuis longtemps, mais je ne sais où la trouver. Je lui bâtirai une grotte. »

— « Qu'à cela ne tienne ! Achetez la statue ; je la paierai. Quant à la neuvaine, montrez-nous comment la faire. »

Le soir même, la neuvaine commença par le chant des cantiques, alternant avec la récitation du chapelet. Ensuite, le plus jeune des enfants de la malade, « pur et beau comme un chérubin », lava les parties malades, à plusieurs reprises, avec de l'eau de Lourdes. Tout à coup, la malade s'écrie :

— « Je vois la lumière de la chandelle. Donnez-moi mes habits ; je veux me lever. »

Elle se leva et s'habilla. Puis elle voulait, tout de suite, témoigner sa reconnaissance à sa Libératrice, en allant prier devant la petite statue de Notre-Dame de Pontmain. Son mari l'en dissuada, à cause de l'heure avancée :

— « Demain matin, nous irons ensemble. »

La malade était complètement guérie. La neuvaine se continua, jusqu'à Noël, en action de grâces.

## § VI. — Une Insurrection avortée.

La volonté de MARIE était, désormais, manifeste : Elle avait accordé un miracle, parce qu'Elle voulait une statue et une grotte dans ce lieu de prédilection. L'avenir du pèlerinage semblait assuré, quand une nouvelle bourrasque menaça de tout détruire.

Aux premiers jours du printemps de 1885, les Métis s'étaient soulevés, réclamant leurs droits méconnus. Ce mouvement, pacifique d'abord, dégénéra bien vite, sous l'impulsion de Louis Riel, en une révolte à main armée.

Le 19 mars, à la grand'Messe, l'église était remplie de femmes éplorées ; presque toutes communierent.

— « Dans mon instruction », écrit le P. FOURMOND, « j'insistai fort sur la bonté et la puissance de Notre-Dame de Lourdes et de Saint JOSEPH, leur assurant que, si elles priaient fort, l'orage passerait en grondant autour

de nous, et nous épargnerait. A l'issue de la grand'Messe, je fis prendre, par chaque mère de famille, une heure de la journée pour la récitation du rosaire, tout le temps que durerait le trouble. »

Quelques jours plus tard, Riel consommait son apostasie et se déclarait en rébellion ouverte contre l'Église. Il ordonna à tous les Pères de se rendre à son quartier général, où ils furent gardés prisonniers.

Dès les premiers jours d'avril, Saint-Laurent était désert. Les apostats décrétèrent l'incendie de la pauvre mais vénérable église. Un homme se leva :

— « Plutôt mourir », s'écria-t-il, « que de survivre à un pareil crime. Vous me passerez par-dessus le corps, avant d'accomplir vos abominables projets. Du reste, je le vois, je ne suis pas le seul prêt à donner ma vie pour la sainte Maison de Dieu. Frappez, si vous l'osez. »

Tant de fermeté arrêta la main des incendiaires.

Saint-Laurent, miraculeusement conservé, se releva, de plus en plus, grâce à Notre-Dame de Lourdes.

### § VII. — La nouvelle Statue.

La statue de Notre-Dame de Lourdes, promise par M. Nolin, ne tarda pas à arriver. Elle fut, provisoirement, placée dans l'église, du côté droit de l'autel, en attendant que le Fr. PIQUET eût terminé la grotte.

Certes, bien qu'il travaillât de toutes ses forces, il ne fit pas œuvre artistique. Son travail grossier ressemblait plutôt à une barricade qu'à une grotte : des rondins de tremble, superposés horizontalement et surmontés d'une balustrade faite de rondins debout. Au milieu de cette balustrade, la statue fut mise dans une niche grossière. De ce trône rustique, la Vierge continuait à répandre ses faveurs sur ses dévots serviteurs (1).

---

(1) *Huc catervatim pia turba nostris, huc ab externis peregrina terris affluit, supplex, et epem potentis. Virginis orat. Excipit Mater lactimas precantum; donat optatam mi ei salutem; compos hinc voti, patrias, au oras turba revertit.* (Office de l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes.)

## § VIII. — Une Mort héroïque.

En 1890, il se passa un fait extraordinaire. Laissons à M<sup>lle</sup> Onésime Dorval le soin de le raconter, afin de ne le défigurer en rien.

— « Alors que j'étais à Battleford, je vins passer quelques jours de vacances à la Mission de Saint-Laurent. M<sup>lle</sup> Odile Pelletier, qui faisait l'école, me raconta quelque chose de merveilleux, qui s'était passé pendant l'octave de la fête du Très Saint Sacrement.

« Voici. Par une fenêtre ouverte, au haut de l'escalier de la maison d'école, l'ombre d'un grand crucifix, d'environ deux pieds, vint se projeter sur la cloison de bois, éclairée par le soleil. Les contours de JÉSUS crucifié étaient nettement dessinés sur cette croix sombre. Rien au dehors ne pouvait causer une projection semblable ; je le vérifiai moi-même. Comme elle avait avec elle les trois petits Sauvé, elle envoya l'un d'eux chercher le P. FOURMOND. Surpris, ému, le bon Père les fit mettre à genoux, en disant : — *C'est mystérieux : prions*. Ensemble, ils prièrent, pendant quelque temps. Cette apparition se renouvela, pendant plusieurs jours consécutifs.

« Avant d'ajouter foi à ce récit », continue la narratrice, « je voulus avoir l'opinion du Père, J'allai, immédiatement, le trouver ; et je lui exposai les faits, tels que je venais de les entendre. *C'est vrai*, me dit-il d'un air triste et abattu. »

Le bon P. FOURMOND comprit-il le sens de cette apparition ? Était-ce un message de joie ou de deuil ? Il ne nous l'a pas dit.

C'est à cette époque qu'il commença à ressentir les premières étreintes du mal qui devait, à brève échéance, le conduire à la tombe. Mais la souffrance ne ralentit pas son activité.

L'année suivante, à l'occasion de la solennité de l'Assomption, il y eut grande procession à la Grotte. Le Père fit vœu d'y revenir, chaque année, en pèlerinage, si la Vierge exauçait ses prières pour la récolte. Il obtint ce

qu'il demandait ; mais, l'année suivante, il n'était plus là pour accomplir sa promesse.

Le 24 octobre, il envoya ses vœux de fête à Mgr Vital GRANDIN, dans une touchante lettre qui ressemble plutôt à un billet d'adieu. Une sainte amitié avait uni ces deux Vital, depuis la première enfance sur les bancs de l'école d'Arou ; elle s'était continuée, pendant les jours heureux du séminaire ; et, aussi tenace que celle de David et de Jonathas, elle se continua jusqu'à la mort.

— « Chaque année », écrit-il, « ramène, en ce jour, de bien touchants souvenirs d'enfance, souvenirs de toutes sortes, qui, heureusement, ne s'effacent pas avec le temps et que la séparation ne rend que plus saints et plus forts... Je me suis, plus d'une fois, demandé pourquoi la Divine Providence m'avait donné un martyr pour patron : mes souffrances me le font comprendre. Ayant passé par des épreuves plus grandes que les nôtres, comment ne nous prendrait-il pas en pitié, en nous obtenant les grâces de patience, de force et de courage dont nous avons besoin pour marcher sur ses traces ? »

Le 20 janvier, il quittait Saint-Laurent, pour aller consulter les médecins de Prince-Albert. Le cas était grave. On le fit partir, le 4 février, pour l'Hôpital de Saint-Boniface — où, avec l'autorisation de ses Supérieurs, il consentit à se faire opérer.

— « Je veux mourir par obéissance », disait-il ; « quoi qu'il arrive, je ne veux, je ne désire rien que la sainte et adorable volonté de DIEU. »

Il fut, jusqu'à sa mort, d'une patience héroïque.

— « J'ai demandé à DIEU », disait-il, « de faire mon purgatoire en ce monde. »

Quelqu'un lui dit : — « Mon Père, vous avez beaucoup souffert ? »

— « Non », répondit-il, « comment pourrais-je dire que je souffre, quand j'ai sous les yeux Celui qui est mort en croix ? »

Il mourut, à trois heures précises, le 24 février et fut enterré, le lendemain, dans le Cimetière de Saint-Boniface.

### § IX. — La Mission abandonnée.

Le décès du P. FOURMOND semble avoir donné le coup de mort à Saint-Laurent. A la visite canonique, — qui fut faite, l'année suivante, par le T. R. P. SOULLIER, Supérieur Général, — il fut décidé de démembrer cette mission, à cause de la pénurie des prêtres et de la proximité des autres centres paroissiaux.

Le personnel fut rappelé ailleurs, les bâtisses furent démolies ou abandonnées, et l'église fut dépouillée de tout ce qu'elle possédait. La statue de Notre-Dame de Lourdes resta seule dans sa niche.

### § X. — Un Renouveau merveilleux.

Ce qui semblait être le coup de mort du pèlerinage devint, au contraire, le point de départ d'un mouvement religieux sans pareil dans tout le Nord-Ouest. Ne faut-il pas que le blé meure pour produire au centuple ?

Les Métis des alentours venaient, fidèlement, faire leur prière à la Grotte. Fréquemment, des groupes français, de Duck-Lake, ou slaves, de Fish-Creek, se joignaient à eux.

A cette époque, il y avait, à Fish-Creek, un Frère coadjuteur Oblat, qui, depuis dix ans, souffrait énormément d'une blessure à la jambe. Mgr PASCAL lui conseilla de demander du soulagement à la Vierge de Saint-Laurent. Le 21 septembre 1893, il parcourut à pied, le bâton à la main, les neuf milles qui séparent Duck-Lake de Saint-Laurent. Par deux fois, il crut qu'il ne pourrait atteindre le terme de son pèlerinage, tant la fatigue de la jambe malade était grande ; mais, ranimant son courage, il repartait. Après trois heures de prières à la Grotte, il ne ressentit aucune amélioration dans son état. Sa foi ne faiblit pas, cependant. Il se dit, intérieurement : « Je ne partirai pas avant ma guérison. » Il continua sa prière. Puis, tout à coup, il se lève, sans bâton, et part. Il est guéri, et il ne ressentira plus jamais de douleur à cette jambe.



De Fish-Creek, où il demeurait, le bon petit Fr. Célestin GUILLET continua l'œuvre du F. PIQUET, entretenant la Grotte et y conduisant de nombreux pèlerins.

Le premier pèlerinage officiel eut lieu le 15 août 1905. Il fut organisé par le P. Auguste FORNER, *O. M. I.*, qui y conduisit les Polonais de Fish-Creek. Le P. VICTOR PIRNEAU, de Duck-Lake, et le P. Maximilien KRIST, de Carlton, se joignirent à lui avec leurs paroissiens.

Depuis lors, il y eut un pèlerinage diocésain, tous les ans, le 15 août d'abord, puis le 16 juillet. Quelques centaines de pèlerins vinrent, au début : actuellement, ils y arrivent par milliers. L'Administration diocésaine confia l'entretien de l'œuvre et l'organisation des pèlerinages aux Pères Oblats de l'École indienne de Duck-Lake.

En 1900, la Grotte du Fr. PIQUET fut reconstruite, sur le modèle de celle de Lourdes. Un portique ouvert peut abriter plus de trois mille personnes devant la Grotte.

### § XI. — La Fête annuelle.

Le Pèlerinage de Saint-Laurent a une physionomie toute particulière, dans le beau cadre de la Vallée de la Saskatchewan — que rien ne vient déparer : ni hôtels, ni mercantis, ni amusements profanes. Tout y porte au recueillement et à la prière, comme aux jours du bon P. FOURMOND.

Les pèlerins commencent à arriver la veille au soir. Les uns sont à pied, seuls ou en groupes — gardant, pendant leur marche, un religieux silence. Ils ont, parfois, parcouru des distances considérables : on en a vu venir de 40 milles. Les autres, se servant de tous les moyens de locomotion, arrivent de deux ou trois cents milles à la ronde.

Une ville de tentes surgit, comme par enchantement, à l'orée de la forêt. La longue file des automobiles se range, en lignes interminables, des deux côtés du chemin. La nuit venue, chacun gîte où il peut, sous les tentes, dans les autos ou à la Grotte, chantant des cantiques ou récitant le chapelet, à la lueur des cierges. Jusqu'à minuit, les confessionnaux ne désemplissent pas : on confesse en

toutes langues, — crise, polonaise, hongroise, allemande, anglaise, etc.

Dès les premières lueurs de l'aurore, les Messes commencent : plus de trois mille personnes se succèdent à la Sainte Table. A partir de sept heures, chaque nationalité a sa Messe de pèlerinage et son sermon. A dix heures, la grand'Messe réunit tous les pèlerins.

Après le frugal repas de midi, la procession s'organise. Toutes les personnes valides doivent y prendre part. Chaque nationalité se masse autour de sa bannière et s'avance au chant du cantique marial, tandis que la foule entière répète, avec un ensemble imposant, les enthousiastes *Ave* du refrain. A la fin du cortège, vient l'ostensoir ; et, après un court arrêt au reposoir, on s'en retourne à la Grotte, dans le même ordre, — Indiens en tête. Là, après les acclamations, a lieu la bénédiction des malades. Pour terminer la cérémonie, la foule fait résonner les échos de la Vallée de la Saskatchewan des accents enflammés de leur profession de foi : à l'unisson, on chante le *Credo* de la *Messe royale*, de Dumont.

## § XII. — Les Bienfaits célestes.

La Bonne Vierge ne reste pas sourde à ces démonstrations de foi et d'amour. De nombreuses faveurs ont été obtenues à la suite de ces pèlerinages. Qu'il nous suffise d'en énumérer les plus frappantes.

M. Vachon, frère d'un ancien Missionnaire de Saint-Laurent, vit disparaître un affreux cancer qu'il avait à la figure.

Une Religieuse de Prince-Albert, paralysée depuis longtemps, fut rendue à la santé, à la suite d'une neuvaine.

Un vieux Métis fut guéri d'une hernie, en revenant de la Communion.

Au pèlerinage de 1923, M<sup>me</sup> H. Quesnel fut, subitement, délivrée du mal de Bright, pendant la bénédiction des malades.

Notre-Dame de Lourdes n'oublie pas les petits et les humbles : les Indiens sont ses amis privilégiés, à cause

de leur foi naïve. Une petite Indienne crise de la Réserve de Sweet-Grass, Etha Sakewew — aveugle, depuis quatre ans, par suite de maladie, — recouvra totalement la vue, deux jours après son pèlerinage ; et son frère, Jean-Baptiste, qui avait l'épine dorsale déformée, se redressa, avant la fin du voyage de retour.

Terminons cette longue et sèche nomenclature, en citant le cas de Marie Cénez, âgée de huit ans, qui souffrait de tuberculose à la hanche. Elle passa quinze mois à l'Hôpital de Saskatoon et y fut opérée sans résultat. Elle ne pouvait marcher qu'à l'aide d'une béquille. Le 17 juillet 1924, elle fut conduite à Saint-Laurent. Après la procession, comme elle gravissait la côte, elle s'écria, tout à coup : — « Ah ! j'ai oublié ma béquille. » En effet, sans s'en apercevoir, elle marchait, déjà depuis quelque temps, sans aide, et sa jambe s'était allongée de deux ou trois pouces. Bien qu'elle boite encore légèrement, la guérison est considérée par les médecins comme complète et définitive.

Combien d'autres faveurs plus intimes ne sont connues que par les heureux privilégiés !

Jules LeCHEVALLIER, O. M. I.



### XIII. — Les premières Impressions d'un jeune Missionnaire <sup>1</sup>.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous m'aviez demandé, avant mon départ de Paris, de vous donner de mes nouvelles. Je ne veux pas tromper votre attente ; et, bien que la prose d'un jeune Mission-

---

(1) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* » (75, Rue de l'Assomption, Paris-xvii<sup>e</sup>), XXXIII<sup>e</sup> année, Num. 1 (Janvier 1928), pp. 14-18 : — AMÉRIQUE DU NORD, VICARIAT DE GROUARD : *Des Côtes de France au Nord-Ouest Canadien* (Lettre du R. P. Jacques HUGUERRE).

naire soit, parfois, ennuyeuse par sa prolixité, je me hasarde, néanmoins, à vous écrire.

Partis d'Europe le 4 juin, nous avons eu une bonne traversée, grâce à une « belle mer » qui nous a été propice. Mais les trois jeunes — les Frères TESNIÈRE, LAHAYE et moi — avons, cependant, payé notre tribut aux poissons : les jeunes ne sont-ils pas toujours portés à donner et même à trop donner ?... Un dernier salut à la France et un dernier au revoir aux côtes normandes et bretonnes, et — vive DIEU ! — en avant pour le pays de nos rêves apostoliques !...

Monseigneur GROUARD, malgré ses 88 ans, supporta le voyage alertement ; Monseigneur BREYNAT, malgré sa santé précaire, sut se faire tout à tous ; et, avec les chers Pères FALLAIZE et HABAY, notre voyage fut des meilleurs. Vous étonnerai-je en vous disant que Monseigneur GROUARD joua aux cartes, pendant la traversée ? Je ne le crois pas. Distraction bien innocente — n'est-il pas vrai ? — et qui ne nous faisait pas oublier nos exercices de piété.

Le 13 juin, nous débarquions à New-York. Ville fiévreuse et rendue plus fiévreuse encore par suite de l'entrée de Lindbergh, ce jour-là, dans la Capitale des États-Unis. Nous fûmes reçus très aimablement, au débarcadère, par les RR. PP. du Saint-Sacrement.

Mais les États-Unis ne nous intéressaient pas : l'apostolat des régions polaires nous attendait !... Et, le soir même, nous repartions, en *sleeping-car*, pour nous retrouver, le lendemain, à Montréal : nous étions au Canada !

A la gare, nous trouvâmes Monseigneur TURQUETIL et le cher Père CLABAUT, qui nous conduisirent chez nos Pères, Rue Visitation, où nous fûmes accueillis avec une charité fraternelle tout oblate.

Le 15, nous allâmes à une Journée missionnaire, aux environs de Montréal, où Monseigneur TURQUETIL faisait une conférence, avec projections, sur ses Missions de la Baie d'Hudson.

Le 16, nous étions à Ottawa et assistions à l'ordination et aux premières Messes de six nouveaux prêtres.

Le soir de l'ordination, Monseigneur TURQUETIL présida à la cérémonie du départ de deux Pères : le R. P. Eugène FAFARD, pour la Baie d'Hudson, et le R. P. Joseph ROUSSEAU, pour le Basutoland. Le Révérend Père Supérieur voulut que le R. P. CLABAUT et moi leur fussions adjoints ; et ce n'est pas sans émotion que nous vîmes à nos pieds toute la communauté se prosterner, pour les baiser affectueusement, pendant le chant du cantique toujours si touchant :

O Bonne Mère  
Du Missionnaire,  
Sois son appui,  
Veille sur lui !...

Le 19, nous quitions Montréal, heureux de notre séjour, mais plus heureux encore de toujours nous rapprocher de nos chères Missions.

Le 21, nous arrivions à Winnipeg. Nous vîmes nos Pères de Saint-Boniface ; et nous ne manquâmes pas de faire un pèlerinage au tombeau de Monseigneur TACHÉ.

Le lendemain, nous reprenions les « chars » (expression chère aux Canadiens), pour nous rendre à Edmonton. Nous profitâmes de notre séjour, pour nous rendre à Saint-Albert et prier sur les tombeaux de Monseigneur GRANDIN et de ses vénérés coopérateurs, les RR. PP. LACOMBE et LEDUC. Monseigneur GROUARD présida aux fêtes en l'honneur du centenaire de la naissance du regretté Père LACOMBE. Il parla, en termes émus, de ces glorieux devanciers, qui ont tant fait pour l'Église et le Canada. Il remit, à cette occasion, la Croix de la Légion d'honneur à M. Suzor, Consul de France à Vancouver.

Edmonton était le lieu des séparations. Monseigneur BREYNAT, avec le Père FALLAIZE et le Frère TESNIÈRE, se dirigeaient vers le Mackenzie, et le Père HABAY rejoignait son poste au Vermillon. Monseigneur GROUARD, le Frère LAHAYE et moi quitions, à notre tour, la civilisation pour Grouard, le 4, et nous y arrivions, le 5 juillet, au matin.

Comment vous décrire la joie et l'émotion qui m'étrei-



gnirent à la vue de tous ces bons Chrétiens de Grouard, heureux de venir saluer et embrasser leur Père vénéré : Sœurs, enfants (au nombre de plus d'une centaine) et Indiens rivalisaient de zèle pour venir baiser l'anneau de Monseigneur et recevoir sa bénédiction. Les cloches sonnaient, celles de la cathédrale et celles des maisons des Sœurs et des Pères, et les fusils se déchargeaient en l'honneur du retour, si ardemment désiré, du vaillant Évêque. Après avoir embrassé les Pères de la Mission — les RR. PP. FLOC'H, FALHER, GIROUX et PÉTOUR — et les chers Frères convers, nous dîmes nos Messes, demandant à Jésus-Hostie de consoler ceux que nous avions quittés et de bénir notre futur apostolat...

Vous désirez, sans doute aussi, connaître quelques-unes de mes premières impressions. Elles sont bien nombreuses et bien difficiles à analyser, en vérité. Tout d'abord, ce qui me frappa le plus, ce fut le manque de prêtres dans le Vicariat. En effet, nous ne sommes que 21 pour un si grand territoire, et nos Pères sont surchargés de besogne. Tous demandent à Monseigneur du renfort, et il ne peut que répondre :

— « On m'en promet ; mais quand viendront-ils ?... »

C'est donc ici, comme partout, et nos Missionnaires crient : — « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux !... Priez le Maître de la moisson, pour qu'Il envoie des ouvriers !... »

Et, pourtant, je vous assure que nos Pères se dévouent et font plus que force même, toujours en chemin, — et quels chemins parfois ! — à travers les bois et les terres incultes !... Il est vrai que, çà et là, nous avons des routes parcourues par des autos, — car la civilisation commence à se faire sentir, même ici ; et, dans un avenir plus ou moins éloigné, le pays sera très florissant ; mais ce qui manque, pour le rendre tel, ce sont les voies de communication. Jugez donc des fatigues de nos Pères à parcourir de longues distances à cheval ou dans des voitures, — et quelles voitures ! — dans ces conditions. Mais nos Pères sont pleins de générosité et ne se refusent aucune peine, lorsque le bien des âmes est en jeu.

Que vous dire de nos Cris ?... Évidemment, ils subissent, parfois, la mauvaise influence des Blancs et des Protestants et deviennent un peu indifférents. Je sais que nous ne les visitons pas aussi souvent que nous le voudrions et qu'alors ils se laissent, trop facilement, séduire par les ministres. De plus, dans certains endroits où la civilisation se fait le plus sentir, la moitié des habitants est protestante. Et comment empêcher nos gens de ne pas se laisser entraîner par le mauvais courant qui les attire et — parfois, hélas ! — les emporte, lorsqu'on ne peut les visiter qu'une fois par mois ?... Je ne vous parle que de Grouard et des Missions qu'il dessert, — Grande Prairie, Saint-Antoine, Lac Poisson Blanc...

Quant à nos Chrétiens, beaucoup sont fervents. Dans l'École de Grouard, beaucoup d'enfants communient chaque jour. Nous avons, chaque premier Vendredi du mois, exposition du Saint Sacrement, toute la journée, et, le soir, au Salut, amende honorable. Mais, encore une fois, si nous étions plus nombreux, quel bien n'en recevraient pas les âmes qui nous sont confiées !

Je vous parle de nos enfants. A Grouard, nous possédons une école où sont instruits plus de 100 enfants. Nous y avons quelques protestants, mais les protestants doivent suivre le même règlement que les catholiques — donc assister à la Messe, comme les autres, — et, cela, nous y tenons. Les enfants parlent cris, anglais et français. Notre école jouit d'une grande réputation dans la région ; et des parents protestants n'hésitent pas à confier leurs enfants à nos bonnes Sœurs de la Providence. D'ordinaire, ils sont intelligents ; et plusieurs d'entre eux sortent de notre école avec leurs diplômes.

Vous parlerai-je encore de nos offices ?... Évidemment, je ne vous dirai pas que nous chantons. Eh bien, si : nous chantons, et nos enfants s'en donnent à cœur joie. Peu de *pianos*, assez bien de *mezzo-fortés*, mais surtout beaucoup de *fortissimos*. A cela près, ce n'est rien, et on finit par s'y habituer. De temps à autre, la parole du prédicateur se trouve couverte par un marmot qui crie et qui a soif. Vite, le biberon ; et le bébé, content,

se tait ! Pas plus de cérémonie que cela, ici !... C'est en français et en cris que se fait le service : c'est ainsi que, chaque dimanche et à toutes les fêtes de la Sainte Vierge, des Apôtres et de Notre-Seigneur, on récite, à trois heures, le chapelet et l'on chante le Salut.

Je me permettrai de citer une curieuse habitude du pays, pour le jour du mariage. Cortège très restreint : le marié, la mariée et quelques parents, six ou huit personnes. Après la Messe, le cortège sort ; et la mariée devient une cible, cible contre laquelle s'acharnent des enfants qui lui jettent du riz. Pourquoi le riz ? Je ne le sais. Serait-il, pour les Indiens, un symbole de fécondité ? Peut-être ?... Toujours est-il que la coutume existe. Le soir, la journée se termine, après un ou deux repas, par une danse.

Je suis trop novice encore, mon Révérend Père, pour vous dire ce que je pense de la langue crise. Elle a ses difficultés, comme toute langue ; toutefois, elle possède une grande logique, et elle est douce à parler. C'est une question de temps, et je vous assure qu'elle est très belle à entendre. A ce propos, je vous demanderai de prier un peu pour moi, afin que je l'apprenne le plus vite possible, pour me rendre utile et décharger un peu, du lourd fardeau qui pèse sur leurs épaules, nos Pères du Vicariat.

Peut-être serez-vous heureux d'avoir quelques échos de la visite des hôtes éminents que nous avons possédés à Grouard, ces derniers temps.

Ce fut, d'abord, notre Révérendissime Père Général, Monseigneur DONTENWILL. Le 12 août, nous avons, en effet, le bonheur de recevoir Sa Grandeur. Vous ne doutez pas du plaisir que nous avons éprouvé à revoir notre auguste visiteur. Il dit la Messe en arrivant, le matin, à la cathédrale ; et, pendant cette Messe, nos enfants firent entendre, en français, leurs plus beaux cantiques. A midi, Monseigneur présidait notre repas, avec cette amabilité qui lui est coutumière.

Dans l'après-midi, les enfants de nos écoles lurent à Monseigneur une adresse de bienvenue, dans laquelle

ils lui exprimaient leur bonheur de posséder et de voir celui qui préside aux destinées de la chère Congrégation des Oblats. Monseigneur remercia, en anglais, les enfants de leur beau compliment et félicita nos Sœurs de leur dévouement auprès d'eux. Puis ce fut une scène inoubliable pour tous ceux qui la virent. Monseigneur se fit petit avec les petits ; on reconnaissait, alors, l'ancien Professeur d'Ottawa, oubliant, quelque temps, sa haute dignité pour se faire distributeur de bonbons et les lançant à travers la salle, à la grande joie des enfants, qui se bousculaient pour les recueillir, au milieu des éclats de rire.

Puis, Monseigneur présidait le Salut du Très Saint Sacrement et nous quittait, après nous avoir donné sa plus paternelle bénédiction. Monseigneur GROUARD ne savait comment remercier notre Père de sa visite, — de telles aubaines sont si rares ici. Il nous quittait, pour se rendre à Saint-Bruno, accompagné du Rév. Père FALHER, et, de là, visiter successivement Falher, Peace River, Grande Prairie et le nord de la Rivière la Paix.

C'est ainsi que Monseigneur put se rendre compte, par lui-même, de l'état de notre Vicariat, de ses pressants besoins et de l'avenir matériel de cette région qui s'ouvre à la civilisation. Tous, nous avons conservé de cette visite le plus agréable souvenir ; et nous ne saurions trop le remercier d'être venu nous donner ses plus paternels et affectueux encouragements...

Puis, les 6, 7 et 8 septembre, nous avions le plaisir de recevoir Monseigneur BREYNAT. Notre vieil Évêque se sentait rajeuni de posséder « son fils », comme il aime à l'appeler souvent. — (Monseigneur BREYNAT fut, en effet, ordonné prêtre et consacré Évêque par Monseigneur GROUARD.) A Grouard, se trouvait aussi Monseigneur JOUSSARD, coadjuteur de Monseigneur GROUARD. Le 8 septembre, nous possédions trois Évêques qui avaient fait leur preuve à la Mission de la Nativité. Délicate attention de MARIE, qui procure de si douces consolations à ses enfants.

Je termine ma trop longue missive, mon Révérend Père... Priez pour moi, et croyez-moi toujours votre frère, affectueusement dévoué, en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

Jacques HUGUERRE, O. M. I.



#### XIV. — Les Remerciements d'un Misssionnaire du Keewatin <sup>1</sup>.

BIEN CHERS BIENFAITEURS, PARENTS ET AMIS,

Enfin, me voici ! Que de fois j'ai voulu vous écrire, ne fût-ce qu'un mot ! Même ce minimum m'a été impossible.

Mais mon cher compagnon, le R. P. Paul PIOGET, est de retour ; et, avant de me mettre à reconstruire, je veux vous dire, au moins, que je vis toujours, que je ne vous ai pas oubliés et que je prie pour vous, tous les jours.

Notre communauté se compose maintenant de quatre membres : deux Pères et deux bons Frères. Monseigneur nous a envoyé le Frère Édouard BOUCHER, pour nous aider à nous refaire une maison.

Dans notre habitation actuelle — une cabane de sauvages, — nous sommes entassés, un peu comme des sardines en conserve. Un lit dans chaque coin, après avoir, pour ma part, couché par terre jusqu'à ces jours derniers ; j'écris sur mes genoux. Un poêle, une table, servant à tous les usages, et des caisses, de toutes formes et de toutes dimensions, remplissent tout l'espace.

Le froid n'a cessé que le 23 avril. Mais ce froid que vous redoutez a été pour nous, cette année, une aubaine

---

(1) Lettre (30 avril 1928) du R. P. Jean-Baptiste DUCHARME, Directeur de la Mission de la Visitation, à La Loche, Sask., lequel, en juillet dernier, a perdu, dans un incendie, sa maison avec tout ce qu'elle contenait : meubles, livres, linge, etc.



que nous avons bénie. Il nous a permis d'aller chercher, à Cheecham, les précieuses caisses que vos mains pieuses ont remplies de tant de si bonnes et belles choses.

Inutile de vous dire combien je suis heureux de revoir mon cher P. PROGET, après huit mois de séparation. Pendant ce temps, je n'ai vu de confrère prêtre qu'une fois, en octobre dernier. Je commençais à m'encrasser. Heureusement que de bonnes âmes prient pour moi. Que le Bon DIEU le leur rende !

Mais, par exemple, une chose qui m'a été impossible, ç'a été de m'ennuyer : pas une minute pour la rêverie ou la divagation ! Rien que dans les courses que j'ai dû faire, j'ai trouvé un puissant préservatif.

Voici un bilan assez exact de mon hiver : vingt-deux voyages qui m'ont fait courir 1.355 milles — à pied, en traîne à chiens ou en traîneau à chevaux, — les uns difficiles, les autres moins difficiles, mais toujours avec assez de misère pour gagner quelque chose pour le ciel, en quoi il y a toujours la petite part pour les amis.

Je me rappelle qu'à la fin d'octobre je fus appelé auprès d'un vieux Montagnais, au Lac du Poisson Blanc. Il fallait traverser notre Lac de La Loche, qui était en train de se geler, dans les baies et les détroits. Je partis donc, avec mes chiens, sur les *bordages*, — glace qui se forme aux premiers froids, près des rives. A quelques milles, ce fut le tour du canot, la glace faisant défaut. Puis, la tempête nous força de mettre pied à terre, — après quoi, le véhicule du père Adam s'imposa pour une bonne distance. Enfin, un brave homme nous mit à même de continuer avec sa traîne à chiens... Au retour, on traversa le lac sur la glace, entre une pointe de terre et la terre ferme. C'était la nuit. Les reflets de la lune nous montraient des mares d'eau, à droite et à gauche. Convenez que la Sainte Vierge a soin de ses Oblats.

Tel est le type ordinaire de nos voyages. Il y en a de plus durs, et il y en a de plus faciles.

Je suis allé, deux fois, à Cheecham : 360 milles, aller et retour.

La première fois, c'était pour quérir les planches

nécessaires à la future maison. Le vieux Charlot, par deux fois, fit culbuter ma charge. Ne gagnant rien — faisant rire de lui, au contraire, — il me laissa la paix.

La deuxième fois, je partis, le lundi de Pâques, avec les chevaux de la Mission. J'en engageai d'autres, en cours de route. Dès le premier jour, deux de ces bêtes furent à bout de force, bien qu'elles n'eussent à tirer que leur traîneau sans charge. Je dus laisser une de ces voitures à la Rivière Pembina... Au retour, cela alla mieux, car le froid maintenait les chemins de neige. A une journée de la Mission, deux traîneaux retournèrent et trois autres remirent à plus tard de continuer leur voyage. Je rentrai donc seul. Mais, depuis lors, tous mes voituriers ont fini par arriver, chacun avec sa charge au complet.

Comme tout, en ce bas monde, ne peut aller sur des roulettes parfaitement rondes, il est arrivé que, les caisses ayant été mises sur des wagons de chemin de fer différents, quelques-unes ne se sont pas trouvées présentes à l'appel. Toutes celles que le cher P. PROGET a apportées de sa chère France sont en panne, à Edmonton. Il faut se résigner et attendre l'automne pour les voir. Pourvu que trop de souris n'y établissent pas leur domicile !...

J'avais résolu de vous écrire longuement et même mis la main à l'œuvre. Mais j'ai dû laisser la plume pour la hache, car la saison avançait. Il fallait, sur les chemins de neige, sortir de la forêt le bois nécessaire à la charpente de notre future maison. Maintenant, après avoir manié la hache, manœuvré des pièces de bois vert et pesant, j'ai les doigts raides, les reins malades et la tête... à toute autre chose qu'à écrire, quoi que le cœur en dise, même à de chers amis et généreux bien-faiteurs.

Je les prie donc d'agréer cette pauvre épître, telle qu'elle est. J'ajoute que, le courrier étant à la veille d'arriver, je vais bien être dans la nécessité d'écrire environ cinquante lettres — particulières ou d'affaires.

En terminant, je remercie, du fond du cœur, tous ceux

qui se sont intéressés à ma pauvre Mission, si éprouvée. Grâce à eux, nous allons être à même de nous remonter une résidence convenable ; et la Mission, relativement ancienne déjà, de la Visitation du Portage la Loche va continuer son œuvre. Nous n'avons jamais pensé, d'ailleurs, qu'il pût en être autrement. Ne connaissons-nous pas la générosité des amis des Missions et des Missionnaires ?

Tous les jours, Missionnaires et fidèles, nous prions pour nos bienfaiteurs. Le Jour de Pâques de cette année, j'ai exposé longuement à mes Indiens ce qu'ils doivent à ces amis de leurs âmes et leur ai expliqué les moyens de s'acquitter de leur dette de reconnaissance. Je suis certain d'avoir été compris. Vous pouvez donc, chers amis et bienfaiteurs, compter sur la reconnaissance et les prières des Indiens de la Loche et de leurs Missionnaires.

Du haut du ciel, notre Divin Sauveur, sa Sainte Mère, la bonne petite Patronne des Missionnaires et nos saints devanciers entendront nos prières. Ne connaissent-ils pas vos œuvres, d'ailleurs ?

Veillez, enfin, agréer l'expression de la reconnaissance du pauvre sauvageon que je suis :

Jean DUCHARME, O. M. I.

---

## XV. — La Mission Esquimaude de Baker Lake.

### § I. — Mgr Turquetil, Préfet <sup>1</sup>.

Je viens de recevoir des nouvelles de nos deux jeunes apôtres de la Mission Saint-Paul, à Baker Lake. *Deo gratias* ! Notre confiance en DIEU était bien placée. Voici quelques

---

(1) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée* » (75. Rue de l'Assomption, Paris-xvi<sup>e</sup>), XXXIII<sup>e</sup> année, Num. 6 (Juin 1928), pp. 167-169 : — BAIE D'HUDSON : *Au milieu des Esquimaux* : Lettre de Mgr TURQUETIL, Préfet Apostolique (Chesterfield Inlet, 14 février 1928).

extraits des lettres des Révérends PP. Marcel Rio et Alphonse CLABAUT.

Notre maison n'est pas mal du tout. Vue de loin, elle ne tranche guère sur l'ensemble du paysage ; mais, à mesure qu'on en approche, on y découvre ce quelque chose qui fait qu'on l'aime et qu'on y entre volontiers. On passe, d'abord, par le grand porche de neige que le vieux Joseph nous a construit, pour nous protéger du froid, du côté sud, devant la porte. A l'est, le vent s'est chargé de la chose : il a amoncelé la neige jusqu'à la hauteur du toit. On creuse des tranchées devant les fenêtres ; et, comme il *poudre* souvent, on s'arme de pelles et on refait sa tranchée, — comme, autrefois, au front.

A l'intérieur, le rez-de-chaussée est presque terminé, mais il n'y a pas longtemps. On fit sécher le bois, jusqu'à la fin d'octobre. Alors, les gros froids d'hiver commencent ; on entend des craquements dans toute la bâtisse ; la lampe se balance au plafond, tant la maison vibre sous la force du vent ; il fait froid, et on se réveille avec des glaçons dans la barbe.

Il est temps de commencer l'aménagement intérieur. Nous avons fait un petit autel improvisé, pour la Fête du Christ-Roi, avec chapelle provisoire ; nous y conservons encore, avec bonheur, la Sainte Eucharistie, pendant quinze jours. Puis, à la mi-novembre, on se met à boiser l'intérieur ; et, ensuite, nous faisons l'autel, le tabernacle, et finissons juste pour la Messe de minuit.

Depuis lors, le Bon DIEU est toujours avec nous. Une cloison mobile cache l'autel ; à l'heure des offices, on l'ouvre, et toute la maison devient chapelle. En dehors des offices, la seule salle commune sert à tout ; on y fait la cuisine, on y mange, on y dort ; là on reçoit les notabilités de l'endroit, Esquimaux, chrétiens et païens ; on y soigne les malades, on y lave le linge, on y étudie l'esquimau et on y fait le catéchisme.

Et, quand un païen vient nous voir pour la première fois, on ouvre la chapelle. Il voit les statues de JÉSUS, MARIE et Thérèse qui le regardent. Il ne comprend pas

grand'chose ; mais, de ce petit « *iglou* où demeure JÉSUS », il sortira plus d'une grâce de conversion. Une fois boisée en dedans et renchaussée à l'extérieur, notre petite maison est chaude ; et on l'aime bien...

Si on imprime un « Guide Officiel » pour ce pays, il faudra y mettre : — « *Baker Lake, grand lac de 120 kilomètres de long sur 50 ou 60 de large, gelé 9 mois de l'année, rendez-vous des rafales, tempêtes et poudreries du Nord Esquimau. Petite ville du même nom, située à l'extrémité Ouest du lac : 4 maisons, 12 iglous, 7 blancs, 38 Esquimaux, 70 chiens, 3 appareils de radio, bureau de poste à 1.500 kilomètres, — le courrier une fois par an. Cure d'eau ou de neige pour les maladies de poitrine.* »

Mais ce pays a ses charmes : on s'y attache, on l'aime. Sans doute, il est aride, rocailleux, désert, froid, gelé ; et, actuellement, il faut la lampe jusqu'à onze heures du matin et dès une heure après midi. Mais, quand il ne vente pas trop, c'est beau et attirant : le ciel est bleu, la neige prend des teintes verdâtres, le vent l'a creusée en tous sens, — on dirait des vagues subitement gelées, — l'air est pur, on marche avec plaisir. Pour moi, j'aime le pays, j'aime ses habitants, j'aime son climat, j'aime tout : je suis heureux, et les blancs qui sont par ici n'y comprennent rien. Ils ne savent pas pourquoi le Missionnaire est venu ici.

Les agents des Compagnies se montrent très aimables pour nous. Avec le ministre nos rapports sont plus rares : nous ne nous voyons que, par hasard, à la Compagnie. Alors, rien de tendu : on cause, on rit et puis, le reste du temps, on ne s'occupe pas plus de lui que s'il était resté au fond de sa verte Irlande.

Nous sommes bien heureux d'avoir, avec nous, la famille du vieux Joseph, premier converti de Mgr TURQUETIL, il y a dix ans ; il commence à traîner la jambe et n'y voit pas très clair, mais sa ferveur n'a pas diminué ; sa femme Marie, beaucoup plus jeune, à la figure tatouée de lignes bleues qui s'écartent progressivement vers les quatre points cardinaux, toujours prête à rire et toujours prête à prier le Bon DIEU, — Louis, leur fils, et sa femme



Anna, laquelle n'est encore que catéchumène, et deux enfants, Lucie, 8 ans, aux yeux tout noirs qui vient jaser avec nous, et Armand, bébé de 11 mois, qui pleure pendant la Messe et, le reste du temps, essaie ses premiers pas sur le plancher, en costume imperméable. Ce sont nos Chrétiens ; ils font notre bonheur et notre consolation.

Quant aux païens, quelques-uns viennent nous voir. Akular, le grand sorcier du pays, est des nôtres. Un jour, j'avais parlé de la toute-puissance de DIEU dans la création ; les païens avaient presque peur. Mais, ajoutai-je, DIEU nous aime et, quand nous Lui parlons, nous Lui disons : Notre Père. Alors, les figures changent, les grandes prunelles noires nous regardent et les lèvres disent : Merci !... Tout le monde était sorti. Akular restait. Il avait fumé bien des pipes, et il était encore là. A la fin, il se met à parler.

— « Comme ça, c'est bien vrai que le Bon DIEU nous aime ? »

— « Mais oui, bien certainement. »

— « Eh bien, moi aussi, je veux Le prier... »

Issumatar vient tous les jours nous voir, et Punna et sa famille sont nôtres. Je vais les catéchiser ; et, quand vous viendrez, ils seront prêts à être baptisés. Quatre catéchumènes adultes, la première année : avons-nous le droit de nous plaindre ?

Les autres qui ne viennent pas chez nous, nous allons les voir chez eux, — une fois par semaine, au moins. Les figures se dérident, les enfants s'apprivoisent, mais le ministre donne tant !... A Noël, chaque Esquimau a eu un beau pantalon, chaque femme un manteau, et chaque enfant une poupée. Nous autres, nous n'avons rien à leur donner. Le vieux Joseph et sa famille ont reçu des présents ; et, comme Marie avait des scrupules, nous lui avons dit de ne rien aller chercher mais de prendre tout ce qu'on lui apporterait.

Les grands travaux terminés, nous nous sommes mis à l'étude de la langue ; puis nous faisons le ménage et la cuisine, — en nous passant la queue de la poêle, à

tour de rôle, chaque samedi. Au printemps, nous aurons à finir le grenier ; nous n'avons pu y installer nos lits, — c'était trop froid. Nous serons à court de bois, probablement ; alors, on attendra l'arrivée du bateau.

D'ici là, nous vous attendons. On nous demande, toujours, quand vous viendrez, comme si on n'avait qu'à crier :

— « Grand-père, viens, viens ! »

On ne criera pas ; mais vous viendrez, quand même...

J'ai fini de transcrire les lettres de nos deux jeunes braves Missionnaires. Je n'y ai pas mis un mot de moi. J'espère, avec l'aide de DIEU, que leur attente ne sera pas trompée.

Je pars, dans quatre jours, pour le Cap Esquimau, 400 kilomètres au sud ; de là, je dois me rendre, en ligne droite, à Baker Lake, 500 kilomètres ; et je rentrerai ici vers la fin du mois de mai.

Ainsi, notre devise reste toujours : Confiance et espoir ! Ils se convertiront, grâce à la Petite Thérèse de Jésus et grâce à la charité de ses amis envers nos Missions. A tous, en son nom, un nouveau merci du cœur !

Arsène TURQUETIL, O. M. I.

## § II. — Père Clabaut, Missionnaire <sup>1</sup>.

Ce n'est pas souvent qu'on reçoit des lettres du pays des Esquimaux : une fois ou, tout au plus, deux fois par an... Le reste du temps, c'est le silence : on pense les uns aux autres, on prie les uns pour les autres, — et c'est tout !...

Le courrier doit partir au début de février ; il ira en traîne jusqu'à *Chesterfield*, soit 350 kilomètres, puis jusqu'à *Churchill*, toujours en traîne à chiens, environ 600 kilomètres. Ma pauvre lettre aura bien le temps de geler ; heureusement, ce que je vous dis ne gèlera pas et l'affection que je vous porte ne se refroidira pas.

A l'heure actuelle, chez nous, c'est l'époque des jours

---

(1) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée* », XXXIII<sup>e</sup> année, Num. 8/9 (Août-Septembre 1928), pp. 228-231 : — AMÉRIQUE DU NORD, BAIE D'HUDSON : *De tout un peu, au Pays des Esquimaux* : Lettre du R. P. Alphonse CLABAUT, O. M. I., à des Bienfaitrices.

très courts et très froids. Le soleil se lève, paresseusement, vers 10 heures  $\frac{1}{2}$ , et, vite, se dépêche de se recoucher, vers 2 heures  $\frac{1}{2}$ , — on dirait qu'il a peur de se geler. Il ne monte pas beaucoup au-dessus de l'horizon, et le ciel reste toujours rouge.

Il fait froid aussi : le plus que nous ayons eu, c'est 36° au-dessous de zéro. Il ne fait pas bon se promener, sans habits esquimaux, par un temps pareil, — on risquerait fort de se geler quelque chose. Il y a quelques jours, en portant un paquet, il s'est produit un peu d'espace entre mon gant et mon vêtement de peau de caribou ; et cela a suffi pour que je me gèle le poignet. Il y a eu de grosses cloques, comme après une brûlure, puis la peau est partie. Maintenant, c'est presque guéri.

Il est des jours où le soleil ne se montre pas et où il est impossible de mettre le nez dehors. Ce sont les jours de *poudrerie*. Le vent souffle avec violence. Récemment, il a brisé nos fils d'antenne pour la radio. La neige tourbillonne et forme comme un épais nuage, qui vous aveugle et vous empêche de voir à quelques pas de vous. Facilement, si l'on s'éloignait un peu de la maison, ces jours-là, on la perdrait de vue et on ne pourrait la retrouver. On pourrait errer toute la journée et toute la nuit, sans rien voir, jusqu'à ce que la poudrerie cesse, qu'on retrouve sa route ou bien qu'on meure de froid et de faim...

Nous n'avons, comme Catholiques ici, qu'une seule famille d'Esquimaux. C'est la famille du vieux Joseph, qui, le premier de tous les Esquimaux, a demandé et reçu le baptême. Son *iglou* est juste en face de notre petite maison. Il y habite avec sa femme Marie, sa petite-fille Lucie, son fils Louis et la femme de son fils, Anna, qui n'est pas encore baptisée. Souvent, je vais leur rendre visite.

Il y a, en face de leur *iglou*, deux ou trois autres maisons de neige. Il faut descendre des marches, passer à quatre pattes par de petits trous, ouvrir de petites portes et, enfin, on arrive au bout, où se tient toute la famille. Ils ont un grand lit en neige, sur lequel ils ont mis toutes

les peaux da caribou qu'ils ont et c'est là qu'ils dorment, qu'ils travaillent et qu'ils mangent.

Quand j'y vais, c'est aussi là, à côté d'eux, que je m'assieds. Et il fait bon dans leur *iglou* : le vent ne peut pas y pénétrer, et la chaleur de la lampe et celle du corps réchauffent l'atmosphère. Lorsqu'on a ses habits de caribou, on s'y trouve très bien. Ce sont les seuls Esquimaux qui viennent à la Messe, en semaine et le dimanche.

Tous les autres sont encore païens. Un certain nombre d'entre eux s'en vont, souvent, chez le ministre protestant, qui s'est établi non loin de notre Mission ; ils ont entendu dire que le ministre allait faire, pour Noël, une distribution de vêtements et, pour saisir quelque chose, ils fréquentent, assidûment, les offices protestants.

Marie, la femme de Joseph, y est allée une fois, avant que nous arrivions ici, et elle nous disait, il y a quelques jours :

— « On ne prie pas là-bas. On ne se met pas à genoux ; on ne fait pas le signe de la Croix. L'interprète esquimau traduit ce que le ministre a écrit sur un papier, et c'est tout. »

Cela déroute un peu les Esquimaux de voir ainsi deux sortes d'Églises qui parlent du même Bon DIEU et du même ciel. Pour eux, il n'y a pas de différence : les deux sont bonnes.

Priez bien pour que tous ces pauvres gens voient clair, pour que le Bon DIEU leur donne une grâce qui les illumine et leur fasse comprendre où est la vérité et le salut...

2 janvier 1928. — Nous avons fini notre chapelle pour Noël. Mais je vous assure qu'il a fallu travailler dur ; j'étais fatigué de scier, du matin au soir, d'enfoncer des clous et de raboter, — j'en avais des courbatures plein le corps. J'ai eu le bonheur de faire l'autel avec un Esquimau nommé Louis. Nous l'avons terminé, tout juste, pour la Messe de minuit. Maintenant, le Bon DIEU est là, tout près de nous. Il n'y a qu'une petite cloison qui Le sépare de nous ; et la porte est toujours

ouverte, pour permettre à la chaleur de réchauffer la température.

C'est là qu'en disant la Messe je pense et je prie pour vous, comme vous le faites vous aussi, n'est-ce pas ?

Nous avons fait une petite crèche en papier et, avec de l'encre et un peu de farine, nous avons imité la neige et les rochers.

A la Messe de minuit, quatre Esquimaux étaient là, — plus deux enfants, la petite Lucie, 6 ans, que l'on avait couchée sur une couverture dans un coin et qui dormait de tout son cœur, et le petit Armand, un an  $\frac{1}{2}$ , qui ronflait sur le dos de sa maman. Nous n'étions pas encombrés par la foule, mais le nombre ne fait pas la ferveur. Ils ont prié et chanté de tout leur cœur. Après la Messe, nous leur avons donné un petit réveillon : quelques gâteaux, du riz, du cacao, etc.

A la grand'Messe, un Esquimau, nommé Punna, sa femme et sa petite fille étaient venus ; au Salut, il y en avait encore deux autres en plus, — ce qui faisait onze.

La veille de Noël, nous avons eu la visite d'une jeune fille entre 15 et 20 ans.

Un Esquimau nous a dit, après qu'elle était partie :

— « Tu vois cette fille ?... L'année dernière, son père et sa mère sont morts de faim et, pour se sauver, elle a mangé quatre hommes qui étaient morts de faim. »

Et l'Esquimau ajoutait :

— « Pensès-tu que soit bonne la chair de l'homme ? »

C'est une grosse fille. C'est peut-être cela qui l'a fait engraisser...

Souvent, des Esquimaux meurent de faim. L'année dernière, la Compagnie de la Baie d'Hudson a distribué pour plus de 500 dollars de nourriture à des affamés. Ce sont de pauvres gens, dans un pauvre pays ; mais, pour rien au monde, ils ne voudraient le quitter et s'en aller ailleurs, — ils ont autant de peine à le quitter que nous à quitter la France !...

Hier, c'était le 1<sup>er</sup> janvier, — jour de fête, en France et pour chacun de vous. Vous avez beaucoup de parents et d'amis, que vous allez voir et auxquels vous présentez



vos souhaits. Ici, nous ne sommes pas nombreux. Les Esquimaux ne s'occupent pas de la nouvelle année. Ils ne savent pas même en quelle année nous sommes ni quel âge ils ont. Seuls le savent les quelques blancs du pays : deux Français, un Irlandais (le pasteur protestant) et quelques Écossais...

Nous étions tous réunis, chez l'un d'eux, pour souper et nous distraire ensemble. Mais il faisait mauvais, — c'était effrayant, — une grosse *poudrerie*, comme je vous en ai parlé plus haut. Pour revenir chez nous, il y a, à peu près, un quart d'heure de marche sur le lac gelé. Il ventait, il neigeait, — et la neige, en poudre qui tourbillonne, vous aveugle et vous fait perdre toutes notions de direction.

Un Esquimau nous guidait ; seuls, nous aurions été certains de nous perdre et de nous geler. Nous étions quatre ; et nous nous donnions le bras, pour ne pas nous égarer et offrir plus de résistance au vent, qui aurait bien été capable de nous emporter sur la glace. Le vent et la neige nous arrivaient en pleine figure ; instinctivement, je baissais la tête et je me renfonçais dans mon capuchon de fourrure, qui ne laisse passer que les yeux, le nez et la bouche.

Nous marchions toujours derrière notre Esquimau, — glissant, tombant, gelant, — et nous ne savions pas où nous allions et comment nous arriverions. Tout à coup, nous sommes tombés devant un *iglou* : l'Esquimau s'est arrêté, — c'était la Mission... Alors, nous nous sommes reconnus ; et, vite, nous sommes rentrés, pour nous mettre à l'abri du vent, du froid et de la neige...

Tout à l'heure, je suis allé chercher de l'eau. Ce n'est pas une petite affaire que d'aller chercher de l'eau, dans ce pays. On met le tonneau sur une traîne, et on s'en va loin sur le lac, — là où l'on espère que l'eau n'est pas gelée jusqu'au fond.

Alors, on prend un outil spécial, qui sert à casser la glace, et on fait un trou d'un mètre, un mètre cinquante, quelquefois deux mètres. C'est dur et c'est long. Pendant ce temps, on sent le froid qui vous pique la figure ; la

barbe et la moustache se congèlent. On creuse toujours, jusqu'à ce qu'un petit peu d'eau jaillisse. Alors, avec un seau, vous remplissez le tonneau. On revient jusqu'à la maison, en tirant la traîne.

En arrivant, l'eau du tonneau est gelée ; et les gouttes que vous avez renversées sur vos habits sont comme de petites perles de glace. Je vous assure qu'on n'y va pas pour son plaisir...

Ici, je suis cuisinier : je fais la soupe, je prépare du macaroni, du riz, des haricots. De temps en temps, c'est bon ; de temps en temps, c'est moins bon ; mais cela va, tout de même !...

Alphonse CLABAUT, *O. M. I.*

### § III. — Père Rio, Directeur <sup>1</sup>.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Au mois de septembre 1927, Mgr TURQUETIL, le R. P. CLABAUT et moi arrivions à Baker Lake, pour fonder la Mission Saint-Paul...

Après bien des péripéties, ces deux derniers terminaient l'aménagement intérieur de la Maison-Chapelle, dans la nuit du 24 au 25 décembre, — quelques minutes avant la Messe de minuit...

Notre Maison-Chapelle, qui mesure dix mètres de long sur cinq de large, se partage en chapelle, grande salle et magasin. Elle est située à l'extrémité du Lac Baker et à environ trois kilomètres nord-est de l'embouchure de la Thelon...

Le poste comprend deux Compagnies de fourrures et deux Missions. L'an dernier, l'Église anglicane s'y installait. Le prédicant appartient à l'Église invisible d'Irlande ; aussi le voit-on très rarement.

La population esquimaude qui dépend de Baker Lake

---

(1) Lettre du 20 juillet 1928, adressée à Mgr le Supérieur Général par le R. P. Marcel Rio, de la Mission Saint-Paul de Baker Lake, Préfecture Apostolique de la Baie d'Hudson. . .

appartient à la tribu des *Krairnermits* (habitants des rochers). Elle se subdivise en plusieurs bandes, dénommées suivant leur terrain de chasse. En tout, ils sont, peut-être, aux environs de deux cents individus.

Une trentaine d'Esquimaux restent toujours au poste, engagés chez les Blancs. Plusieurs, parmi eux, ont séjourné, autrefois, à Chesterfield et connaissent les Missionnaires, depuis plusieurs années. Ceux-ci nous sont hostiles, par rancune et par instinct, car leur conduite n'a pas toujours été digne d'éloge.

Je vais les voir, chez eux, tous les deux ou trois jours. L'accueil est meilleur qu'au début. Parfois, les grand-mères y vont de leurs grandes confidences. Les Esquimaux aiment à faire des visites, à parler et à rire. J'en profite pour apprendre la langue et m'habituer à leurs mœurs.

Mais aucun de ceux du poste ne vient à la Mission. Ils vont tous, chez le ministre, prendre le thé.

Parmi les Esquimaux du *bled*, plusieurs n'ont pas encore vu le Missionnaire. Ils sont mieux disposés que ceux du poste et ont moins abusé de la grâce : quelques-uns ont demandé à prier comme nous. Quand ils viennent traiter au poste, ils nous font une visite. Mais ils ne sortent pas de la Mission, avant d'avoir entendu une question de catéchisme, visité la chapelle et vu le petit *iglou* du Bon Jésus.

Au cours de l'hiver, Mgr TURQUETIL est parti pour Baker Lake, en passant par le Cap Esquimau. Le Vendredi Saint, après le chemin de croix, nous voyons quelqu'un entrer à la Mission. Nous essayons de le dévisager, pour le reconnaître. Ce n'est pas chose facile, car on ne distingue que du caribou, des pieds à la tête, — tout juste, une petite ouverture devant les yeux.

A la question du R. P. CLABAUT :

— « Tiens ! voilà un nouveau. Qui c'est-y ? »

Nous entendons une voix qui répond :

— « Eh bien, les amis, comment ça va ? »

Du coup, nous n'avons fait qu'un bond au cou de Monseigneur...

Dehors, il *poudrait* tellement, que nos voyageurs ont failli construire un *iglou* à cent mètres de la Mission. Mais Sœur Thérèse est venue à la rescousse.

Monseigneur est resté ici jusqu'à l'Ascension. Son séjour nous a paru très court. Jamais encore je n'avais aussi bien saisi la signification de l'*Ecce quam bonum et quam jucundum...*

Le 15 octobre prochain, j'espère avoir le bonheur de prononcer mes vœux d'Oblation perpétuelle. Si la famille chrétienne que nous avons amenée ici de Chesterfield est repartie, il est presque certain qu'il n'y aura personne pour y assister. Mais, par la pensée, les deux Oblats de Baker Lake s'uniront à tous les Oblats.

Les vœux perpétuels sont une fête pour tous et, spécialement, pour l'heureux bénéficiaire. Aussi permettez que je sollicite de vous, Monseigneur et bien-aimé Père, un souvenir tout spécial pour moi, le 15 octobre, au Saint Sacrifice. Que, ce jour-là, votre bénédiction s'en aille au nouvel Oblat et à ses Frères de la Préfecture de la Baie d'Hudson !...

Ci-jointe une fleur du pays. Elles sont éparses et assez rares. En été, les petits Esquimaux les recueillent et nous les apportent. Nous en faisons des bouquets, que nous plaçons devant nos statues du Sacré-Cœur, de la Sainte Vierge et de Sainte Thérèse. Au mois d'octobre, il n'y aura plus de fleurs ; la terre aura déjà disparu sous la neige. Ce sera le pays des Oblats de MARIE Immaculée ! (1)...

Daignez agréer, Monseigneur et bien-aimé Père, mes affections toutes filiales en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Marcel RIO, O. M. I.

---

(1) Les Oblats sont, en effet, « les spécialistes des Missions difficiles. — *Gli specialisti delle Missioni difficili* ». C'est notre Saint-Père le Pape PIE XI lui-même qui l'a dit, et plus d'une fois et dans des audiences solennelles (v. g., 2 février 1927 et 1928). Nous ne l'oublierons pas !

N. D. R.



## XVI. — Un Discours français aux Indes anglaises <sup>1</sup>.

---

REV. FATHERS, LADIES & GENTLEMEN,

Lorsque, il y a quelques jours, le Rév. Père Recteur m'a invité à venir, aujourd'hui, présider cette cérémonie, au jour de la fête patronymique du Collège Saint-Joseph, c'est avec un grand plaisir que j'ai accueilli sa demande. C'est qu'en effet, depuis sept ans que j'habite Ceylan, j'ai toujours suivi, avec un grand intérêt, la vie du Collège Saint-Joseph, les efforts des professeurs, les travaux et les succès de ses élèves. Pendant cet agréable séjour parmi vous, j'ai appris à connaître et à aimer cet établissement ; et j'avoue que j'éprouve une bien légitime satisfaction à le voir dirigé par un groupe choisi de mes compatriotes. Tous sont dignes des plus grands éloges pour la réputation de haute intellectualité dont ils ont marqué le Collège Saint-Joseph. Mais, parmi eux, il m'est agréable de détacher et de mettre en relief le héros de la fête d'aujourd'hui, celui en l'honneur de qui nous sommes réunis : le R. P. Yves Le JEUNE.

Il y a bientôt quatre ans, vous vous en souvenez, lorsque j'ai apporté au Rév. Père Maurice Le Goc, Recteur de ce Collège, les insignes d'Officier de l'Instruction publique, j'ai associé, à l'œuvre d'éducation magnifique accomplie par lui, la figure fine et originale du Père Le JEUNE. Car ces deux éducateurs de la jeunesse ne peuvent être séparés dans la tâche, grandiose mais écrasante, qu'ils ont assumée. Aussi est-il impossible de ne point apporter, à l'un comme à l'autre, le même tribut d'hommages et de louanges.

Arrivé à Ceylan en 1905, muni de ses diplômes de

---

(1) Discours prononcé, le 19 mars 1928, au Collège Saint-Joseph de Colombo, par M. François Dupuy, Consul de France, à l'occasion de l'attribution, au R. P. Yves Le JEUNE, des insignes d'Officier de l'Instruction publique.



Bachelier en Sorbonne, de Docteur en Théologie de Rome et de Maître ès Arts de Cambridge, le Père Le JEUNE a consacré, depuis cette époque, tout son temps — on peut dire : chaque minute de sa vie — à cet établissement d'instruction de premier ordre qu'est le Collège Saint-Joseph. Il s'est appliqué, avec une grande intelligence et avec beaucoup de patience, à enseigner et à éduquer des générations d'élèves qui, à l'heure actuelle, font partie de cette société ceylanaise, de cette élite qui existe, aujourd'hui, dans notre grande île. Combien d'avocats, de magistrats, de *lawyers*, de médecins et aussi de propriétaires terriens qui sont redevables de leur savoir et de leurs bonnes manières au Père Le JEUNE !

Qui d'entre eux, élèves et anciens élèves du Collège Saint-Joseph, ne se souviendra, toute sa vie, de la personnalité souriante et quelquefois malicieuse du Père Le JEUNE ? Le Père Le JEUNE ! Mais c'est, à lui seul, le résumé du Collège Saint-Joseph, tellement sa présence est partout à la fois dans cet établissement. S'agit-il de classes à faire, d'examens à préparer ? Le Père Le JEUNE s'en charge. Y a-t-il une fête sportive, une distribution de prix, une représentation à organiser ? Aussitôt, on voit apparaître l'aimable silhouette du Père Le JEUNE, le chef revêtu de son petit bonnet de velours noir. C'est lui qui donne des ordres pour tout et à tous. Avec sa compétence, — on peut dire universelle, — il monte les pièces, dirige les chœurs et l'orchestre, au besoin adapte la musique : il est, tout à la fois, professeur, organisateur de jeux, chef d'orchestre et directeur de théâtre.

Esprit très fin et cultivé, doué d'une superbe intelligence, au regard pétillant et malin, le Père Le JEUNE est un maître d'élite ; et c'est un grand honneur pour vous, élèves et anciens élèves de Saint-Joseph's College d'avoir ou d'avoir eu, pour guider vos pas, un maître tel que lui. Il a été aussi pour vous, durant toute sa carrière de professeur, comme une « mère » par les conseils, la sympathie et l'affection qu'il vous a donnés et témoignés.

C'est encore au Père Le JEUNE qu'est due la brillante organisation des cours de français, dont le succès s'est

affirmé de telle façon que je n'ai pas hésité à créer, avec l'assentiment du Gouvernement Français, un prix destiné à récompenser le meilleur élève du cours supérieur de français. Mais il m'a semblé que, s'il y avait lieu de récompenser les élèves pour leur ardeur au travail, le professeur ne devait pas être exclu, pour la compétence et le zèle qu'il a toujours montrés dans l'accomplissement de son devoir quotidien.

Aussi ai-je appris avec la plus vive satisfaction la nomination du Rév. Père Le JEUNE au grade d'Officier de l'Instruction publique. En conférant au Père Le JEUNE la plus haute distinction universitaire, le Gouvernement Français a voulu reconnaître les services éminents rendus par lui à la diffusion de la langue française ; il a voulu aussi décerner à un compatriote distingué, à un enfant de la fière Bretagne, la juste récompense de son labeur et de son mérite.

En procédant, maintenant, à la remise de la rosette de l'Instruction publique au nouvel Officier, je tiens à ajouter mes félicitations personnelles et celles de tous les Français de Ceylan à la décision du Gouvernement Français ; et je saisis cette occasion pour dire au Père Le JEUNE toute l'admiration et toute l'estime que j'ai toujours eus pour lui. Je suis certain que toute l'honorable assemblée ici présente s'associe, avec plaisir, à mes paroles pour rendre hommage au brillant maître et éducateur du Collège Saint-Joseph, — j'ajouterai, en ce qui me concerne, au compatriote et à l'ami...



### Rayonnement du Sacré-Cœur.

*Précis de Vérités premières sur le Rayonnement du Sacré-Cœur dans la Pensée humaine*, par le R. P. Félix ANIZAN, O. M. I. Volume in-12, 19 × 12 ½, de 94 pages. Librairie Lethiel-leux, 10, Rue Cassette, Paris (VI<sup>e</sup>) : 1928.

« Des Chrétiens se sont unis, qui aiment à regarder toutes choses dans la lumière de l'Amour divin que JÉSUS nous présente en son Cœur. » Ces amis ont demandé à l'auteur un *Précis* qui montrât le bien fondé de cette manière de voir. Ce *Précis* contient vingt-sept chapitres — très intéressants et très suggestifs.



## XVII. — Une Visite pastorale au Natal Africain <sup>1</sup>.

Je comprends vos plaintes ; mais je comprends aussi l'état d'esprit de mes Missionnaires, qui cause ces plaintes.

Vous désirez qu'ils écrivent, qu'ils vous fassent part des joies, des sacrifices, des souffrances de leur apostolat ; vous voulez être — et, avec vous, la grande famille des *Annales*, — vous voulez être de moitié dans les triomphes que vos prières ont préparés. C'est juste !

Vous — c'est-à-dire toutes les âmes apostoliques, dont la mesure est celle du monde entier, — vous formez au loin, à l'arrière du champ de bataille, la phalange serrée des travailleurs qui préparent, aux combattants, les précieuses munitions qui leur assureront la victoire. Vous faites descendre la grâce toute-puissante, qui seule peut convaincre les esprits, chasser les ténèbres, fondre les glaces et forcer les volontés rebelles.

Nous, Missionnaires, nous sommes les combattants — oui, — mais qui, sans vous, seraient des soldats sans armes et, par là même, voués à la défaite et à la déroute.

Et c'est pour cela que nous n'aimons pas à écrire, à dire nos succès dans la lutte pour les âmes ; nous avons peine de nous vanter, de nous approprier ce qui vous appartient autant qu'à nous et, peut-être, davantage. Nous n'aimons pas, non plus, à dire nos défaites : nous sentons trop la part que nous y avons, et nous craignons de vous décourager, au moment même où nous avons le plus besoin de vos prières, de votre sympathie et de vos généreux sacrifices. Nous n'aimons pas à écrire...

Faut-il aussi accuser un peu de paresse ?... Mais est-ce vraiment de la paresse, cet abattement physique et même intellectuel du Missionnaire qui rentre de ses courses aux âmes et qui se trouve en face de son bréviaire inachevé et de ses exercices religieux forcément remis jusqu'au soir ? Est-il vraiment paresseux, cet Oblat dont la pauvre tête est farcie de mille préoccupations matérielles et spirituelles et qui peut à peine faire l'effort nécessaire pour se recueillir dans la prière ?...

Mais assez de ce plaidoyer *pro domo*. Ce soir, j'ai pris une résolution ferme : je suis loin du bureau où aboutissent tous les fils administratifs, loin du bureau de poste, je suis à 300 kilomètres de Durban, et j'ai quelques heures devant moi. Donc,

(1) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* », XXXIII<sup>e</sup> année, Num. 8-9 (Août-Septembre 1928), pp. 232-238 : — NATAL, SUD-AFRIQUE : *En Tournée épiscopale* : Lettre de S. G. Mgr Henri DELALLE, O. M. I., Vicaire Apostolique du Natal.

j'ai décidé de faire une amende honorable, au nom de mes Missionnaires, et d'écrire pour vous et pour tous les vénérés lecteurs de nos « *Missions* ». Je vais, tout simplement, vous faire le récit de ces derniers huit jours.

### § I. — Mission Notre-Dame, Estcourt.

C'est la première étape de mon voyage vers le nord du Vicariat, à 210 kilomètres de Durban.

Une petite ville, coquettement assise dans un nid de verdure, sur les bords d'une rivière, qui chante en courant sur les rochers. Au point le plus saillant, se dressent un petit clocher, avec son église, et, dans leur ombre, un couvent de Sœurs cloîtrées...

Des Sœurs cloîtrées, en pays de Mission ? Eh ! oui, des Sœurs Augustines, qui ont la clôture épiscopale et qui partagent leur vie entre Marthe et Marie, qui tiennent un hôpital et un pensionnat et qui fournissent au prêtre vivre et couvert.

La ville n'a guère que 3 ou 4.000 habitants, de toutes races et de toutes nuances de peau.

Si nous ne nous occupions que des Européens, Estcourt serait une sinécure pour le Missionnaire ; mais, tout autour, se pressent des foules de noirs, et, aux yeux de la Foi, la petite ville prend une importance sérieuse.

C'est une paroisse — mais grande comme un diocèse de France, — où sont dispersés presque 2.000 catholiques, et des païens et des protestants en nombre considérable. Il n'y a là qu'un prêtre, et il doit se dépenser sans relâche : il faut la Messe aux Sœurs, à Estcourt même, et il la faut à la Chapelle Saint-Gérard Majella, à Saint-Philippe, à Saint-Jacques, à Sion ; et la Sacrée Congrégation des Rites permet, au plus, deux Messes, le dimanche !

Alors, on jeûne, à tour de rôle ; et les Sœurs, en vraies missionnaires, savent en prendre leur parti. Le Père court d'une extrémité à l'autre, parfois en chemin de fer, souvent à cheval et à pied ; par ses catéchistes, il est partout — partout où se révèlent des âmes de bonne volonté, touchées de la grâce, — et, là où ne peut atteindre le

prêtre, le catéchiste enseigne, convertit et, au besoin, baptise les pauvres païens.

Mais il y faudrait deux Pères, le plus tôt possible. Le P. Arthur Van der LAENEN, un Flamand, est sans cesse à faire des plans pour atteindre plus d'âmes. Il a, pour cela, un talent particulier ; mais, hélas !... Quand, pour réaliser ses plans, il frappe à la porte du coffre-fort épiscopal, il entend sonner le glas de ses espérances ! Il recommence, cependant, et parvient à créer de nouvelles missions et de nouvelles écoles. Que n'a-t-il une mine d'or à sa disposition : il en ferait des œuvres merveilleuses... Ce son creux de la caisse épiscopale est le cauchemar de tous les Missionnaires ; mais c'est le cauchemar spécial de celui d'Estcourt.

Pendant mon séjour à Estcourt, j'ai eu la consolation de baptiser une Religieuse... Oui, une Religieuse anglicane qui, touchée d'un rayon d'en haut, avait découvert le vrai Bercaïl du Bon Pasteur. Baptême conditionnel, sans doute, mais qui constituait, de la part de cette belle âme, un acte héroïque d'humilité. DIEU l'a récompensée : elle est, maintenant, postulante à la vie religieuse vraie et légitime.

## § II. — Mission Saint-Charles, Ladysmith.

Ville plus importante qu'Estcourt, Ladysmith a eu son heure de célébrité. C'était pendant la Guerre des Boërs. Elle fut investie par ces derniers et subit un long siège. Pendant ce siège — ô ironie des choses, — le Couvent des Sœurs françaises fut bombardé par les canons français du Creusot.

Mais l'eau de la Rivière Klip a coulé sous le pont de Ladysmith, comme le temps a coulé sur nos vies, et l'on ne parle plus guère des neiges d'antan. Le couvent s'est remis de ses blessures de guerre, il a grandi, normalement, et ses murs abritent un hôpital et une école supérieure.

Placé sur une colline dominant la ville, il fait descendre sur elle la pluie des grâces divines. Au flanc de la tour de l'Église Saint-Charles, la statue du Sacré-Cœur appelle les âmes.



Malheureusement, la population européenne du district est, surtout, une population de Boërs calvinistes, dont on a bourré le crâne des idées les plus saugrenues sur la Religion catholique. Le croirait-on ? Il y a de ces pauvres gens qui croient encore que le prêtre catholique a des pieds de bouc ! Les ministres font tout leur possible pour cultiver, dans leurs adeptes, cette ignorance et la haine de tout ce qui est catholique.

Bien des années passeront avant que soient dissipées ces nuées d'erreurs et de ténèbres. Les Sœurs préparent l'avenir, dans les écoles où viennent un certain nombre d'enfants boërs : ces enfants ne voudront plus croire aux calomnies ou sornettes de leurs ministres, et un grand pas sera fait vers la vérité complète. Les quelques rares conversions de Boërs nous portent à croire qu'une fois gagnés ils deviendront d'excellents catholiques. Puisse ce jour luire bientôt !

Mais, s'il n'y a pas grand espoir de conversions en masse, de la part des blancs, et si le ministère du prêtre doit se restreindre, à leur égard, au maintien des positions prises et à une avance occasionnelle, il n'en est pas ainsi du côté des noirs. Ils sont nombreux et bien disposés ; mais il faut que le Missionnaire aille à eux, les attire par son dévouement et sa charité, et qu'il prenne des mesures pour cette révélation du Sauveur à leurs âmes ; il faut, non seulement qu'il passe au milieu d'eux en versant la lumière, mais qu'il s'établisse parmi eux et reste avec eux en contact constant. Cela se fait par ce que nous appelons des *Stations*, qui comportent une église ou chapelle, une école, un catéchiste et des instituteurs.

Le Père doit visiter ces stations, une ou deux fois par mois, y dire la Sainte Messe, y donner des instructions et y prendre contact avec ses gens. A l'occasion d'une fête spéciale — d'une Confirmation, par exemple, — ils se rendront, tous ou presque tous, à la Mission centrale, à trente ou quarante kilomètres. On les verra arriver, de tous les points de l'horizon, marchant en groupes et, cela, dès la veille, — il se confient, pour le vivre et le couvert, à la Bonne Providence. La Bonne Providence, dans

l'espèce, ce sont les Sœurs, qui devront faire des prodiges d'organisation pour loger 300 et, peut-être, 400 de ces braves gens.

Heureusement, ils ne sont pas difficiles ; ils ne réclament ni matelas, ni draps, ni couvertures ; du foin, de la paille, dans un hangar quelconque, et quelques vieux sacs, et c'est assez. Quant à la nourriture, ils seront heureux si on leur donne de la viande, mais ils se contenteront d'une bouillie de maïs, avec un peu de sel ou de sucre, et d'un morceau de pain.

Ainsi fut fait, le 22 avril, à Ladysmith. Les noirs étaient venus en nombre des cinq stations, — la Nativité, Saint-Georges, Saint-Augustin, Saint-Louis et Saint-Benoît Labre. C'était comme un siège nouveau de la colline du couvent, et les Sœurs se multiplièrent pour faire face à tout.

Le dimanche, après la Messe, je confirmai cent cinquante-trois de ces indigènes ; et, l'après-midi, ils repartaient heureux, après m'avoir remercié avec effusion. C'est leur prêtre qu'ils devaient surtout remercier, — le Père Corentin Le LOUËT. Ce Père, placé à Ladysmith à son retour de la Grande Guerre, avait compris la situation : à l'âge de 52 ans, il s'était mis à apprendre la langue difficile des Zoulous, et il s'était lancé dans l'arène. Il a déjà une récompense, dans le nombre et la ferveur de ses chrétiens, de ses néophytes et catéchumènes.

Le mercredi suivant, c'était fête encore : la Communauté des Sœurs Augustines célébrait les noces de diamant d'une de ses Mères, la Mère Saint-Joseph, Assistante. C'était la première fois qu'une telle fête se présentait au sud de l'Afrique. Aussi un nombre de prêtres étaient accourus de leurs Missions pour offrir leurs vœux à la vénérable Jubilaire. Il y eut Messe pontificale, Sermon, Bénédiction solennelle et, faveur qui fit verser des larmes, une Bénédiction du Saint-Père. Aussi, c'est de toute son âme et d'une belle et forte voix que la Jubilaire, en dépit de ses 86 ans, entonna un vibrant *Te Deum*... Nous nous demandons quoi faire pour célébrer dignement ses noces de rubis, car elle a la ferme intention d'y arriver.

### § III. — Mission Maria Ratselictz.

Le R. P. Lucien DELAGNES, un Aveyronnais de vieille race, était venu aux fêtes de Ladysmith. Il a pu se procurer une automobile, bien nécessaire à cause de ses jambes dont il a beaucoup souffert. Ce n'est pas une *Renault*, bien capitonnée, qu'il manœuvre sur les routes de son district de Dundee : c'est une vulgaire *Ford*, des temps passés, mais qui, si elle le secoue passablement, du moins ne le laisse pas en panne sur les routes épouvantables où il doit la conduire, — et c'est le principal.

Donc le P. DELAGNES me prit dans son auto pour me conduire à Dundee. Son district comprenait, jadis, une partie du Zululand, — en particulier, l'endroit fatal où tomba jadis, sous les sagaies des Zoulous, le Prince Impérial, fils de Napoléon III. Nous avions, autrefois, voulu fonder, à cette même place, une Mission qui serait un memento perpétuel de cet excellent jeune homme, — l'espoir de beaucoup de Français, alors. Mais l'Impératrice Eugénie fit arrêter notre entreprise par le Gouverneur du Natal. Pourquoi ? A quels motifs obéissait-elle ? Qui le saura jamais ? Aujourd'hui que le Zululand a été séparé du Natal, pour devenir un nouveau Vicariat, le P. DELAGNES a moins d'espace à parcourir. La plus éloignée de ses stations n'est guère qu'à 40 kilomètres !

Il est, en ce moment, à lutter pour une de ses écoles, dans la Station de Bandhlabatwa. La loi ne permet pas qu'une école soit ouverte à une distance de moins de trois milles de la voisine, — du moins, si l'on veut avoir droit à un subside, et nous pouvons rarement maintenir les écoles sans ce subside de l'État. Or, il arrive que des inspecteurs, plus ou moins inféodés à quelque secte protestante, s'opposent au subside qui nous est dû, pour un raison ou pour une autre. L'Inspecteur de Dundee s'opposait, précisément, aux réclamations du P. DELAGNES. Mais il ne connaissait pas les Rouergats ; et, après une lutte de près d'un an, l'inspecteur a dû baisser pavillon.

Cette question des écoles est, pour les Missions, une question de vie ou de mort. Les sectes y dépensent des sommes formidables, et nos ressources sont bien maigres pour nous permettre de lutter contre elles. Heureusement, nous avons pour nous un capital qu'ils ne possèdent pas, — je veux dire : le dévouement admirable de nos Prêtres, de nos Religieuses et de beaucoup de nos Catholiques indigènes.

C'est la réflexion que me faisait, un jour, un grand Protestant, Ministre de la Justice du Natal, et c'est par là qu'il s'expliquait ce qu'il appelait deux grands miracles : le premier miracle était de voir combien peu de chose les Protestants pouvaient faire avec beaucoup de ressources, et l'autre miracle était celui des magnifiques œuvres que les Catholiques pouvaient faire avec si peu de moyens...

Mais, aujourd'hui, je n'ai rien de spécial à faire à Dundee, sinon de constater que tout va bien, et, le jour suivant, la fidèle *Ford* m'emmène à une nouvelle Mission, au nord-ouest, — la Mission de Maria Ratselietz.

C'est au pied d'une belle montagne, au Hlatikulu, que se trouve cette Mission. C'est un des contreforts du Drakensberg, qui sépare le Natal du Basutoland et de l'État Libre d'Orange.

La Mission — dédiée à Notre-Dame de Ratselietz, un vénérable sanctuaire d'Autriche — se trouve à 4.000 pieds d'altitude, et, au-dessus d'elle, la montagne élève ses flancs arrondis, couverts d'arbres rabougris ou de vert gazon, par endroits ravinés par les grandes pluies. Tout au sommet, dominant la plaine à une grande distance, s'élève une croix de pierre, qui étend ses bras vers un peuple, en majeure partie aveuglé par les ténèbres de l'hérésie et du paganisme.

La Mission est confiée aux Missionnaires de Marianhill mais fait partie du Vicariat du Natal. Une église de briques et de pierres taillées, style roman, s'ouvre à la piété des indigènes établis sur les fermes environnantes ; sa belle tour envoie, à tous les échos, l'appel de ses cloches d'acier.

Mon arrivée est solennelle : un escadron de cavaliers

noirs est venu attendre l'auto, à quelques milles, et nous modérons notre vitesse pour leur permettre de nous suivre. Tout le monde est à l'entrée, pour attendre l'Évêque, et les cous se tendent, et les yeux blancs, dans les visages noirs, s'ouvrent, tout grands, pour apercevoir un bout de violet ou de l'or de la crosse, sans que les mains cessent de rester jointes. Et la procession se met en marche, les cloches sonnent en volée, et les voix puissantes des noirs leur font concurrence. C'est la fête qui va commencer, au pied de l'autel, par la Bénédiction solennelle du Saint Sacrement.

Tout le reste de l'après-midi, les enfants manifesteront leur joie par des marches dansantes et des mélopées — étranges mais harmonieuses et parfaitement rythmées. Le soir, un concert commencera par un chant pieux qui donnera la note du jour : *Hæc dies quam fecit Dominus* — Voici un jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons de bonheur : *Alleluia* !

Et, maintenant, voici l'ordre du jour, tel qu'il s'est déroulé, le lendemain dimanche :

a) Messe pontificale, à 9 heures 30, durant laquelle l'Évêque distribue la Sainte Communion à tous les Confirmands, hommes et femmes, vieux aux jambes branlantes, garçons et filles de tout âge : ils sont 340, et tous ont voulu communier de la main de leur Évêque. Immédiatement après la Sainte Messe, Confirmation et Sermon, puis Bénédiction papale et, enfin, Bénédiction du Saint Sacrement.

b) A 1 heure, tout est fini ; mais, avant de briser le jeûne eucharistique, il faut encore se grouper autour du Pasteur, pour lui dire merci, — cela veut dire : deux autres discours.

c) A 3 heures, visites aux Sœurs du Précieux Sang, qui se dévouent au travail de la Mission.

d) A 4 heures, visite des fermiers protestants, qui viennent discuter, avec le Chef du Diocèse, quelques points litigieux.

e) A 5 heures, réception des instituteurs, qui enseignent dans les différentes écoles de la Mission et qui viennent



demander avis, encouragements et aussi quelques compliments.

f) A 5 heures 30, c'est le tour des catéchistes, qui veulent savoir si l'Évêque est content d'eux : deux d'entre eux sont des prêcheurs protestants, convertis à la Foi, et qui veulent réparer leurs erreurs inconscientes de jadis.

Et c'est tout ! Journée fatigante, mais pleine de consolations ! Chers enfants noirs, que ne sont-ils plus nombreux encore ! Mais ils font de leur mieux pour répandre, autour d'eux, la lumière de la Foi et la flamme de la charité. Ils ont tous l'ambition de devenir des *Christophores*, des porte-Christ, au milieu de ceux de leur race.

En ce moment, le démon s'agite, et le virus soviétique nous menace. Il s'est formé, parmi les noirs, une association plus ou moins communiste, dont les chefs sont allés chercher leurs inspirations à Genève et même à Moscou ; ils promettent à tous les noirs richesse, abondance de bestiaux, et annoncent qu'incessamment tous les Européens seront jetés à la mer et qu'une fois encore le Sud africain sera le Royaume des Noirs. Et beaucoup de ces grands enfants croient à ces promesses et sont prêts à tout pour amener ce bienheureux Grand Soir. Il nous faut veiller, sans relâche, pour garantir de la contagion notre fidèle troupeau et pour l'agrandir, malgré tout...

Je comptais rentrer à Durban, le lundi ; mais il fallait, pour cela, que l'auto arrivât à temps pour me porter au train. Hélas, l'auto manqua son heure, le train fut fidèle à la sienne ; et, malgré des efforts inouïs, le train gagna la course, et... cela me donna la journée qui me permet de vous envoyer ces notes.

Si vous les jugez propres à intéresser vos lecteurs, publiez-les ; sinon, jetez-les aux gémonies.

Mais, en tout cas, priez et faites prier pour les Missionnaires, Prêtres et Sœurs, pour les noirs et, un peu, pour l'Évêque qui aime à se dire votre tout dévoué, en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Henri DELALLE, O. M. I.



## XVIII. — Une Course à travers nos Œuvres.

---

### § I. — Ordination à San-Giorgio <sup>1</sup>.

Les Ordinations, de toutes les fêtes du Scolasticat la plus touchante et la plus solennelle, ont eu chez nous, cette année, un caractère spécial d'intime allégresse.

Notre vénéré Père Général, Monseigneur DONTENWILL — faisant un accroc à la loi qu'il s'était imposée, en rentrant de son long voyage en Amérique, de ne pas quitter Rome de longtemps — a daigné venir célébrer ces Ordinations, dont les rites sacrés, beaux et émouvants toujours, deviennent une fête du ciel quand ils sont accomplis par le Père de la Famille lui-même.

Monseigneur est arrivé au Scolasticat, dans la matinée du 6 juillet, accompagné de son secrétaire occasionnel, le P. Goulven TRÉBAOL. Monsieur le Comte di San-Giorgio avait eu l'amabilité de mettre sa belle automobile à la disposition de Sa Grandeur et d'aller lui-même la prendre à la gare de Turin.

Le Révérend Père Provincial d'Italie nous était arrivé, la veille, pour rendre plus solennelle la réception de Monseigneur et pour mettre le comble à la joie de nos jeunes Scolastiques.

L'Ordination eut lieu, dans la matinée du 8, avec la magnificence habituelle voulue par la Sainte Église. Monseigneur était assisté du Révérend Père Giovanni BASILE, Provincial, et du Révérend Père Vincenzo ANZALONE, Supérieur. Le Révérend Père Emmanuele DORONZO avait la direction des cérémonies, — et il s'en acquitta avec une vraie *maestria*.

Les ordinands étaient au nombre de six : trois reçurent

---

(1) Cfr. « *La Voce di Maria* » (10, Via S. Teresa a Chiaia, Naples-15), VIII<sup>e</sup> année, Num. 9 (Septembre 1928), pp. 212-213 : — S. GIORGIO CANAVESE (AOSTA) : *Studentato dei Missionari Oblati di Maria Immacolata*.

les deux derniers Ordres mineurs, un le Sous-Diaconat et deux la Prêtrise. Ces deux derniers étaient le Père Armando MESSURI et le Père Vincenzo de LUCA.

Le Père MESSURI eut la joie d'être assisté de son frère Don Alessandro, professeur au Séminaire de Teano, et de donner, immédiatement après l'Ordination, la Sainte Communion à un second frère, étudiant en médecine. Qu'il était donc sympathique, ce groupe de trois frères : le nouveau prêtre, confus et tremblant, guidé par son frère aîné qui se tenait à ses côtés, et le jeune frère qui, agenouillé à ses pieds, recevait de ses mains la Divine Hostie !

L'autre — fils aîné de Monsieur le Marquis Ciro de Luca, de la noblesse napolitaine, membre du barreau et lauréat de l'école des ingénieurs — était assisté de l'âme sainte de sa regrettée mère et de la pensée de son vénéré père, lequel, à l'immense regret des deux, n'avait pu, à cause de ses infirmités, se rendre près de son fils tant aimé, en cette mémorable occasion.

Au dîner de gala nous eûmes l'honneur de voir participer le Révérend Monsieur l'Archiprêtre et Monsieur le Comte di S. Giorgio (avec son fils). Selon l'usage, introduit chez nous pour honorer le Sacerdoce, les deux nouveaux prêtres avaient été invités à prendre place à côté des Supérieurs. Ajoutons que tous les commensaux n'eurent que des paroles d'admiration et d'éloge pour l'ingéniosité du Père Économe et l'art du Frère cuisinier...

Le lendemain, les nouveaux prêtres, pour la première fois, célèbrent les Saints Mystères ; et les confrères admirèrent, les larmes aux yeux, leurs compagnons montés si haut, si près de la Divinité, et s'approchent, tout émus, de la Sainte Table pour recevoir, de leurs mains à peine consacrées, le Corps sacré de notre Sauveur.

A midi, second dîner de gala, à la fin duquel les jeunes étudiants firent un peu de fête à leur bien-aimé Père et lui exprimèrent leurs sentiments de joie, de reconnaissance et de filial dévouement. Monseigneur voulut bien y répondre, avec l'aimable simplicité qui le distingue. Puis, pour terminer, le Révérend Père Provincial prit

la parole pour confirmer l'attachement indéfectible de la Province Italienne au Chef vénéré de la Congrégation.

Et ainsi finit la douce fête ; mais les doux souvenirs en durent encore et, pendant longtemps, nous reconforteront et nous sanctifieront (1).

## § II. — Conférence à Nancy.

La grande Manifestation missionnaire de Nancy, du 3 au 12 juin 1928, fut couronnée d'un succès incomparable — qu'on était, d'ailleurs, vraiment en droit d'espérer, car, pour le faire naître, on avait, sans rien épargner, mis à contribution tous les moyens... divins et humains. Il y eut, par exemple, plus de deux cents conférences, — la plupart, illustrées de projections lumineuses. De celle du R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, sur les *Glaces Polaires*, voici ce qu'écrivit, dans « *Les Missions Catholiques* », M. Valérien Groffier, Secrétaire général de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Lyon (2) :

Sous le titre *Aux Glaces Polaires*, on savait d'avance que, le 9 juin, serait faite une conférence d'un intérêt exceptionnel. Aussi était-elle impatientement attendue. Et elle attira — ce qu'on n'aurait pas cru possible — un public plus compact encore que celui des soirées précédentes.

C'est donc dans une salle archicomble — où sévissait, par suite de l'affluence, une chaleur équatoriale, — que

---

(1) Plusieurs de nos vénérés lecteurs savent qu'avant de devenir le Scolasticat de notre Province d'Italie (4 août 1926), la Maison Saint-Joseph de San-Giorgio Canavese (actuellement, Province d'Aoste) a hébergé, d'abord, le Scolasticat (1913) et, ensuite, le Noviciat (1921) de la Province du Midi (1<sup>re</sup> de France). Aussi, dans notre visite au cimetière de la paroisse, avons-nous remarqué que la liste est déjà longue des Pères et Frères O. M. I. qui y sont enterrés. On nous saura gré de publier ici leurs noms : — a) F. Sc. Antoine DIETRICH, 19 mai 1892-18 septembre 1918 ; b) F. Sc. Félix SANCHEZ, 18 mai 1894-27 septembre 1918 ; c) R. P. Alphonse FABRE, 10 février 1865-19 mars 1920 ; d) F. C. François RAVEL, 24 février 1840-17 décembre 1920 ; e) R. Père Louis TROUIN, 4 novembre 1827-6 février 1923.

(2) Cfr. « *Les Missions Catholiques* » (12, Rue Sala, Lyon-2<sup>e</sup>, et 20, Rue Cassette, Paris-6<sup>e</sup>), LX<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 3067 (1<sup>er</sup> août 1928), pp. 359-360 : — LA GRANDE MANIFESTATION MISSIONNAIRE DE NANCY : *Aux Glaces Polaires* (Valérien GROFFIER, Lyon).

(piquant contraste) il fut, longuement, question du glacial Canada arctique.

On avait très judicieusement choisi, pour nous en parler, le Révérend Père Pierre DUCHAUSSOIS, un Oblat de MARIE Immaculée qui fut apôtre là-bas, vingt années durant, et qui a publié, sur les Missions hyperboréennes, des ouvrages dont un succès retentissant a récompensé la valeur.

Nous ne saurions dire à quel point l'illustre auteur de *Aux Glaces Polaires* (chef-d'œuvre que l'Académie Française a couronné) et de *Femmes Héroïques* et de *Apôtres Inconnus* nous intéressa par ses projections et par ses piquants détails sur les conquêtes de l'apostolat chez les Indiens — aux noms si bizarres (*Couteaux-Jaunes*, *Peaux-de-Lièvres*, *Plats-Côtés-de-Chiens*, etc.) et aux mœurs si étranges — qui peuplent l'extrême-nord du Dominion.

Quel héroïsme il faut pour s'en aller, bénévolement, passer sa vie dans un pays qui, pendant huit mois de l'année, est gratifié d'une température variant entre 30 et 60 degrés, au-dessous de zéro, et au milieu de sauvages dont la cruauté et l'ignorance dépassent tout ce que l'on peut imaginer ! Mais ces sauvages ont des âmes, qu'il faut tâcher de gagner à DIEU, — le prix d'une âme est si grand ! En outre, le Missionnaire est heureux de leur procurer les bienfaits de la civilisation, — ils en ont tant besoin ! Les pauvres enfants des glaces et des forêts canadiennes commencent à le comprendre. Touchés du dévouement de celui qu'ils appellent la *Robe Noire*, ils abandonnent, peu à peu, leur état bestial...

En terminant sa conférence, qui lui valut une ovation extraordinaire, le Révérend Père DUCHAUSSOIS recommanda à nos prières la conversion des Esquimaux restés, jusqu'à ces dernières années, irréductiblement rebelles à la grâce (1).

Valérien GROFFIER, Lyon.

---

(1) Nous avons, maintes fois et longuement parlé, dans cette Revue, des charmants ouvrages du R. P. DUCHAUSSOIS sur nos Missions de l'Extrême-Nord. Il nous plaît, maintenant, d'annoncer la prochaine publication de son nouveau livre — *Sous les Feux de Ceylan*. Avis à nos vénérés lecteurs !



### § III. — Impressions d'une Visite <sup>1</sup>.

S. G. Mgr DONTENWILL est rentré à Rome, après un voyage d'une année en Amérique du Nord.

Le Supérieur Général des Oblats de MARIE Immaculée est né en Alsace, mais il s'est rendu tout jeune au Canada : c'est là qu'il a fait ses études, là qu'il est entré en religion, là qu'il a été sacré évêque.

Il gouvernait le Diocèse de New-Westminster, depuis douze ans, et venait de recevoir le titre d'Archevêque de Vancouver — son évêché étant, en même temps, promu et rebaptisé, — quand le Chapitre des Oblats l'élut Supérieur Général.

Pie X lui permit, alors, de renoncer à son Église canadienne et lui conféra le titre d'Archevêque titulaire de Ptolémaïs...

— « J'ai passé trente-six ans en Amérique », nous dit Mgr DONTENWILL. « Et cela fait la moitié de ma vie », ajoute-t-il en souriant.

Nous aurions cru que cela en faisait bien davantage ; et nous avons peine à nous défendre de cette idée, en écoutant le vaillant prélat énumérer quelques étapes du voyage qu'il vient d'accomplir.

— « Il y avait dix-huit ans que je n'étais plus allé en Amérique », nous dit-il ; « et, comme je devais y faire la visite de quelques Provinces, j'en ai profité pour faire un petit voyage dans d'autres régions du Canada et des États-Unis.

« Vous savez que notre Congrégation compte plusieurs Vicariats apostoliques et plusieurs Provinces dans ces pays. J'ai eu le réconfort de trouver leurs Missions extrêmement florissantes.

---

(1) Cfr. « *Le Patriote de l'Ouest* », — 585, 19<sup>e</sup> Rue Est (Réd.) et 1303, 4<sup>e</sup> Avenue Ouest (Adm.), Prince-Albert, Sask., Canada, — XVIII<sup>e</sup> année, Num. 17 (4 juillet 1928), page 4, col. 4-5 : — LES NOUVELLES, CHEZ NOUS ET AILLEURS : *Le Supérieur Général des Oblats a recueilli, en Amérique, des Impressions très consolantes.*

« J'ai visité nos Provinces du Canada ; puis j'ai poussé jusqu'à l'extrême-ouest, pour revoir mon ancien Diocèse de Vancouver. Au nord, j'ai pu aller jusqu'à Grouard ; j'ai vu aussi le sud du Yukon, Edmonton, Winnipeg, Regina ; et j'ai traversé les États-Unis, pour me rendre au Texas ».

— « Vous avez vu, là-bas, des réfugiés mexicains ? »

— « Oui, beaucoup, et pas seulement des réfugiés. Nos Missions ne sont séparées du Mexique que par le Rio Grande ; et beaucoup de Catholiques mexicains passent le fleuve, pour venir chercher les secours religieux qu'on leur interdit chez eux.

« C'est ainsi qu'un jour où j'ai confirmé, chez nos Pères, environ six cents personnes, plus de la moitié des confirmés venaient du Mexique. Le soir de ce jour-là, on est venu me demander, après souper, de confirmer encore les enfants de deux familles qui venaient d'arriver dans notre Mission...

« Ma visite s'est terminée par le nord des États-Unis et l'est du Canada — où j'ai été témoin de la magnifique réception organisée en l'honneur du Cardinal Rouleau, Archevêque de Québec, à son retour de Rome, où il était venu recevoir le chapeau. Ces fêtes ont été grandioses. »

— « Et quelles sont, Monseigneur, vos impressions d'ensemble ? »

— « Ces impressions sont très consolantes. Partout, j'ai trouvé des manifestations du progrès merveilleux du Catholicisme, grâce à une liberté que ne vient entraver aucune mesquinerie ; partout, surgissent des églises, des collèges, des communautés ; et l'avenir promet encore des moissons bien abondantes. »

#### § IV. — Monseigneur Taché Écrivain <sup>1</sup>.

Une évocation des premiers temps de notre histoire manitobaine et un hommage à l'un de ceux qui les ont

---

(1) Cfr. « *Les Cloches de Saint-Boniface* » (619, Avenue McDermot, Winnipeg, Man.), Vol. XXVII, Num. 2 (Février 1928), pp. 30-31 : — Monseigneur TACHÉ, *Écrivain*.

illustrés entre tous : tel a été le dernier dîner-causerie de l'Alliance Française. M. Donatien Frémont nous a parlé de Mgr TACHÉ écrivain. C'est un aspect des nombreux talents de l'illustre prélat qui demeure un peu trop dans l'oubli.

Historien des Missions, géographe érudit du Nord-Ouest, épistolier délicat et habile polémiste, il n'est pas seulement le premier en date des écrivains français de l'Ouest. Aucun de ceux qui l'ont suivi ne l'a égalé pour la richesse du fond et l'élégance de la forme. Son œuvre littéraire n'est pas en marge de son œuvre épiscopale ; elle en jaillit, au contraire, comme le prolongement naturel. Et elle a toute pour objet l'Ouest lui-même, avec les nombreux problèmes d'ordre religieux, politique, agricole, économique et social que soulevait, il y a soixante ans, la naissance de notre jeune pays plein de promesses.

Le conférencier analyse ses deux principaux ouvrages : *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique* et *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*.

Le premier est un tableau, tracé à grandes lignes, des œuvres des Missionnaires Oblats, — simple rapport général écrit pour les *Annales* de la Congrégation et qui n'était pas destiné au public. Outre sa valeur documentaire indiscutable, le livre possède des qualités littéraires d'un rare mérite. Ces pages, tracées d'une plume rapide, ne visent pas à l'œuvre d'art ; et, cependant, elles y atteignent, sans effort, par la sobriété et la précision du style, la variété du récit et des aperçus, l'émotion communicative qui s'en dégage. L'auteur s'y révèle tout entier, avec ses riches qualités et sa personnalité attachante. Avant tout, âme d'apôtre zélée pour le salut des pauvres ouailles qui lui sont confiées, mais aussi homme plein de bonté et de délicatesse, bienveillant pour ses confrères, très sensible aux joies et aux peines des Missionnaires, plein de sollicitude pour sa Communauté — dont il enregistre avec satisfaction, d'année en année, les consolants progrès.

L'*Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique* est une étude sur la nature et l'histoire de notre pays qui com-

plète les *Vingt années de Missions*. Un critique français de l'époque l'a proclamé « le recueil le plus complet et le plus exact de renseignements hydrographiques, ethnologiques, botaniques et zoologiques, sur cette vaste région, qui ait jamais été publié dans notre langue ». Le talent descriptif de Mgr TACHÉ y trouve maintes occasions de se déployer, comme aussi son art de conter l'anecdote ; et M. Frémont en cite quelques exemples typiques. A noter que l'*Esquisse* renferme, également, un très fort plaidoyer en faveur des Métis français calomniés, dont l'auteur se plaît à mettre en relief les qualités bien connues.

Le conférencier nous fait admirer les lettres de l'Archevêque à sa mère, qui sont autant de petits chefs-d'œuvre de délicate piété filiale ; et il le montre, en dernier lieu, dans son rôle de polémiste, prenant vigoureusement la défense des Métis, après les événements de 1870-71, et, au lendemain de l'exécution de Riel, dénonçant l'injustice de la trop fameuse Loi de 1890, qui nous privait de nos droits scolaires.

« *Liberté* », de Winnipeg.

#### § V. — Mort d'un Oblat.

Le 28 janvier dernier, à midi, le R. P. Zéphyrin LIZÉE, O. M. I., s'est éteint, doucement, à l'Hôpital Général des Sœurs Grises, à Edmonton. Depuis près de six mois, il avait dû se rendre dans cette institution, miné qu'il était par une maladie des reins qui, lentement mais sûrement, tarissait en lui les sources de la vie.

Né à Montréal, le 18 juin 1856, le futur Oblat reçut, dans l'Église Notre-Dame, le saint Baptême des mains du R. P. Damase DANDURAND, le premier Oblat Canadien — mort lui-même, à Saint-Boniface, le 13 avril 1921, à l'âge de cent deux ans. En 1868, le jeune Zéphyrin reçoit la Confirmation des mains de Mgr Ignace Bourget, premier Évêque de Montréal, et, quelques jours après, il fait sa première Communion.

En 1870, il entre au Collège des Sulpiciens, à Montréal.

Puis, après six ans de cours classiques et deux années de philosophie, il cède à l'appel de DIEU et demande son admission au Noviciat des Oblats, à Lachine, — où, sa probation terminée, il prononce ses premiers vœux, le 8 septembre 1881.

Passé, ensuite, au Scolasticat d'Ottawa, pour ses études théologiques, il est obligé de les interrompre, les médecins lui ordonnant un repos complet. C'est alors que Mgr Vital GRANDIN, de passage dans la Province de Québec, le prend avec lui, dans l'espoir que le grand air de l'Ouest ramènera le jeune étudiant à la santé.

En 1884, il prononce ses vœux perpétuels et, le 25 mars 1885, il est ordonné prêtre, à Saint-Albert, par Monseigneur GRANDIN.

Le nouveau Prêtre est, immédiatement, placé parmi les Indiens, dont il apprend, bientôt, la langue ; et il leur consacrera toute sa vie. Tour à tour, à Lucas (1885), au Lac Sainte-Anne (1886), à Hobbema (1896), à Stony Rain (1897) et, enfin, à la Rivière-qui-Barre, son dernier poste, — partout, il a travaillé, de toute son âme simple et ardente, au bien de ses Indiens, faisant un peu tous les métiers : maître d'école, journaliste (c'est lui qui a commencé la publication du premier journal cris), constructeur, cuisinier, etc...

DIEU lui a accordé de voir venir la mort et de s'y préparer ; et il a couronné, par la mort des justes, une carrière humble et cachée mais toute de dévouement constant aux âmes les plus abandonnées, — accomplissant, à la lettre, la devise de son Institut : *Evangelizare pauperibus misit me.*

« Patriote de l'Ouest. »

## § VI. — Monseigneur de Grouard.

On a voulu me faire assister à la fête organisée, pour le Centenaire du Père Albert LACOMBE, à Saint-Albert.

Fête magnifique, à laquelle le Gouvernement Français s'était fait représenter par M. Suzor, Consul de France à Vancouver (Colombie Britannique). N'est-ce pas joli,



de la part de la France ? Et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que M. Suzor, ayant été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur et n'ayant trouvé personne pour lui donner la croix et l'accolade, m'avait attendu longtemps et avait obtenu pour moi l'autorisation de le recevoir dans notre Ordre national.

Jugez si j'étais fier de remplir une si haute fonction, d'autant plus que M. Suzor est un excellent Chrétien et un grand ami des Missionnaires !

Mais voici le bouquet : Mgr DONTENWILL, notre Supérieur Général, était alors en Colombie Britannique. Je le priai de vouloir bien nous rendre visite. Et, à notre immense joie, il est venu ici — à Grouard. Oui, il y a encore d'heureux moments dans la vie !

Ensuite, on a tellement tenu à ce que j'allasse bénir la nouvelle Église de Spirit River que je n'ai pu résister aux instances du Père Louis GIRARD. Le Père Arsène ALAC m'y a conduit.

Enfin, pour finir, devinez ce qui vient de se passer ici : je le donne en mille et dix mille... Eh bien, les Catholiques du Vicariat sont venus me faire un beau présent — une automobile superbe !...

— « Oui, » direz-vous, « mais les chemins vous permettent-ils de rouler en automobile ? »

Je le crois bien : le Gouvernement de l'Alberta est déterminé à ouvrir des *autostrades* partout. Et voyez : une procession de plus de trente automobiles, venues de différentes paroisses ou missions, escortaient la belle voiture — qu'on m'offrait avec des compliments joliment tournés.

Comment répondre à tout cela ?... J'ai dit que, me voyant la vie dure, on voulait, tout simplement, se débarrasser de moi ; car les journaux sont remplis d'accidents mortels causés par ces « machines infernales ». On a protesté qu'on voulait, au contraire, conserver mes jours. Et il m'a fallu croire ces bonnes intentions et offrir, en retour, mes plus vifs remerciements !...

† Émile GROUARD, O. M. I.

### § VII. — Missions du Yukon <sup>1</sup>.

Je visite, pour la troisième fois cet été, nos nouvelles Missions du Cassiar jusqu'à la Haute Liard (Upper Liard). Mgr BUNOZ avait bien voulu aussi faire sa première visite pastorale dans cette partie de son Vicariat.

Nos nouveaux néophytes ne sont pas encore devenus des saints, — tant s'en faut. Mais ils montrent toujours de la bonne volonté par leur régularité à assister à la Sainte Messe, de bonne heure le matin, ainsi qu'aux instructions. Monseigneur a jugé bon d'en admettre plus d'une centaine aux Sacrements de Pénitence et de Confirmation. Et leurs dispositions étaient vraiment consolantes. Quand on songe qu'il y a à peine trois ans la plupart d'entre eux n'avaient encore jamais vu de prêtre, on ne peut s'empêcher d'y voir l'œuvre de la grâce divine et d'espérer que tous deviendront de bons chrétiens.

Avant ma première course apostolique chez les Indiens des Rivières Dease et Upper Liard, le Ministre anglican de Telegraph Creek avait déjà fait quelques incursions chez eux, mais sans succès. Cet été, son successeur, sous prétexte de venir les vacciner — prévoyant sa déconfiture, comme médecin des âmes, il pensait mieux réussir, peut-être, en se présentant comme docteur des corps, — osa tenter une autre visite, qui ne réussit pas mieux que celles de ses prédécesseurs. Voyant les Indiens, à notre appel, se grouper si fidèlement autour de nous, il ne fit, du reste, que passer dans les différents camps — et partit, sans avoir même osé ouvrir une seule de ses fioles de vaccin.

— « Je vois », dit-il lui-même, « que ces Indiens vous appartiennent tous : je ne reviendrai plus ici »...

---

(1) Cfr. « *Missions Catholiques* » (Lyon), LX<sup>e</sup> année, N° 3060 (16 avril 1928), page 179 : — INFORMATIONS DIVERSES : Yukon (Canada).

Que n'avons-nous plus de ressources et aussi plus de Missionnaires prêts à se dévouer à ces pauvres Indiens !

Joseph ALLARD, O. M. I.

§ VIII. — Révérend Père Coquil <sup>1</sup>.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Plusieurs de vos lecteurs me seront, sans doute, reconnaissants de leur faire part, par votre gracieux intermédiaire, de la douloureuse nouvelle de la mort — survenue, à Colombo, le 17 juillet — du R. P. Louis COQUIL, de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, à l'âge de 72 ans (moins un mois), dont 46 ans de vie religieuse et 44 ans de vie sacerdotale et apostolique, entièrement passés, peut-on dire, dans nos consolantes mais pénibles Missions de Ceylan (Indes Anglaises).

Le vénéré défunt était né à Plonévez-du-Faou (Diocèse de Quimper), le 12 août 1856. Après de bonnes études au Petit Séminaire de Pont-Croix (1872-1879), il entra au Grand Séminaire de Quimper, — où il reçut la Tonsure, le 9 août 1880. Mais le jeune Séminariste voulait être Religieux et Missionnaire, totalement consacré à JÉSUS par MARIE, pour pouvoir s'adonner, comme son Divin Maître, au salut des âmes abandonnées.

Admis dans la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée, après avoir fait son noviciat à Neerbeek (Hollande), il passa au Scolasticat du Sacré-Cœur, que les fameux décrets de mars 1880 venaient d'exiler d'Autun et qui avait émigré en Irlande. Ce fut là, à Inchicore près Dublin, qu'il commença et termina ses études théologiques, qu'il fit son Oblation perpétuelle (15 août 1883) et qu'il reçut les Ordres sacrés, sauf la Prêtrise.

---

(1) Cfr. « *La Semaine Religieuse du Diocèse de Quimper et de Léon* » (3, Place Saint-Mathieu, Quimper, Finistère), XLIII<sup>e</sup> année, Num. 32 (10 août 1928), pp. 564-565 : — CHRONIQUE DU DIOCÈSE : *Nécrologie*.

Entre temps, en effet, il avait eu son obédience pour les Missions de Ceylan ; et c'est à Colombo qu'il fut ordonné prêtre, le 9 décembre 1884. Nous n'entrerons pas dans le détail des fonctions exercées par le bon Père COQUIL pendant ses 44 années de séjour et de labeurs apostoliques au Diocèse de Colombo.

Disons, seulement, qu'il y fut d'abord professeur et puis, successivement et à plusieurs reprises, Supérieur du Petit et du Grand Séminaire, Maître des Novices et, deux fois, Vicaire des Missions ou Provincial des nombreux Oblats (Européens et Indigènes) qui travaillent dans les deux Diocèses de Colombo et de Jaffna, à nous confiés.

C'est au Grand Séminaire Saint-Bernard qu'il est mort — sur la brèche, nous pouvons bien le dire, — après avoir fait un bien immense, surtout comme formateur du clergé indigène (séculier et régulier) du grand et florissant Archidiocèse de Colombo, où le Finistère est encore représenté par une bonne quinzaine de vaillants Pères et quelques Frères Oblats de MARIE Immaculée.

*Ra zeuio c'hwaz, Bretoned, kalz c'hwaz henvel out-ho : rag an eost a zo puill, hag an eosterien a zo kalz re nebeud anez-ho !... (1).*

G. M. T.

### § IX. — Visite au Basutoland <sup>2</sup>.

Son Excellence Mgr Arthur HINSLEY, Évêque titulaire de Sebastopolis et Visiteur apostolique des Écoles catholiques missionnaires en Afrique Britannique, a commencé son enquête par le Basutoland — territoire placé, depuis 1884, sous l'autorité directe de la Couronne Britannique, bien qu'enclavé dans l'Union Sud-Africaine.

---

(1) Qu'il vienne encore, Bretons, qu'il en vienne encore beaucoup qui leur ressemblent ; car la moisson est abondante, et les ouvriers sont beaucoup trop peu nombreux !...

(2) Cfr. « *Missions Catholiques* », de Lyon, LX<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 3064 (16 juin 1928), pp. 273-274 : — INFORMATIONS DIVERSES : *Basutoland (Afrique méridionale)*. Voir, également, nos « *Missions* », LXII<sup>e</sup> année, Num. 233 (Juin 1928), pp. 84-87 : — *Mgr Arthur Hinsley en Afrique Méridionale*.

A une certaine distance de Roma, chef-lieu de la Mission, des indigènes à cheval allèrent à sa rencontre, pour lui faire escorte, et chevauchèrent, en procession, derrière son automobile. Le Vicaire apostolique du Basutoland — Mgr Jules CÉNEZ, O. M. I. — accompagnait Son Excellence. Un grand nombre d'indigènes catholiques attendaient le représentant du Pape, à son arrivée à la Mission, et lui offrirent des souhaits de bienvenue enthousiastes.

Pendant son séjour à Roma, Mgr Hinsley visita l'École Saint-Joseph, où l'on forme des professeurs pour le Vicariat. L'accueil des étudiants suivit la coutume basuto ; et ils entonnèrent, à son arrivée, le *Ho rorisoe Yesu Kriste* (Loué soit Jésus-Christ). Mgr Hinsley félicita les Frères Maristes de leur œuvre méritoire et souligna, avec bienveillance, l'intelligence et l'habileté des enfants indigènes.

Le jour de son départ, dans l'après-midi, le Grand-Chef indigène — Griffith, Roi des Basutos, qui est catholique — donna une réception à l'Évêque dans sa résidence de Matsieng. Les termes de son discours marquaient son dévouement au Saint Siège. Ce roi jouit, d'ailleurs, d'une excellente réputation et offre un bel exemple à ses sujets.

Le Basutoland est un plateau élevé et accidenté, qui s'étend, en parallélogramme, au nord-est du Cap de Bonne-Espérance. Il couvre une superficie qui égale celle de la Belgique, jouit d'un climat excellent et est, en outre, abondamment irrigué. Le *Statesman's Year-Book* en parle comme de la contrée la plus riche en céréales dans toute l'Afrique Méridionale ; et ses gras pâturages facilitent l'élevage de nombreux troupeaux de bétail.

Le Vicariat a une population qui s'élève à environ un demi-million d'habitants, dont un dixième (44.234) est catholique.

C'est la plus prospère des Missions confiées aux Oblats de MARIE Immaculée en Afrique.





# COMMUNiquÉS DE L'ADMINISTRATION

---

## I. — La nouvelle Édition de nos Saintes Règles <sup>1</sup>.

---

NOS BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES,



Il y a un an déjà, nous vous annoncions que la Sacrée Congrégation des Religieux avait daigné approuver, à peu de chose près, les modifications de nos Saintes Règles préparées par le Chapitre de 1926.

Nous ne vous donnions, alors, que quelques renseignements, parce que nous nous proposions de vous entretenir, plus en détail, de ce même sujet, lorsque nous pourrions vous faire parvenir le nouveau texte imprimé. Actuellement, les expéditions sont commencées, de sorte que vous recevrez le volume, à peu près, en même temps que la présente *Circulaire*.

Les explications qui vont suivre vous aideront, nous en avons la certitude, à mieux apprécier nos Constitutions, telles que le Saint-Siège vient de les approuver plus solennellement que jamais ; et elles vous porteront à remercier Dieu des bénédictions toutes spéciales qu'Il a bien voulu répandre sur notre Congrégation, en cette circonstance.

### § I. — Préparation du Texte.

En vous présentant cette nouvelle édition de notre Règle, nous croyons nécessaire de vous exposer, d'abord, ou, du moins, de vous rappeler les motifs qui nous ont fait entreprendre la revision d'un texte relativement récent, puisqu'il ne datait que de 1910, et de vous raconter les événements qui ont abouti à la rédaction que nous vous communiquons aujourd'hui.

---

(1) *Circulaire* N° 140, datée du 16 juillet 1928 et adressée, par S. G. Monseigneur le Supérieur Général, à tous les Membres de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée.

Le *Code de Droit Canonique*, publié en 1917, devenait obligatoire dès le jour de la Pentecôte de l'année suivante. Par le fait même, en vertu du canon 489, étaient abrogées, dans les Règles et Constitutions de toutes les Sociétés religieuses, les prescriptions contraires à quelque canon du nouveau Code. Il fallait donc faire un travail général de revision et de correction, en vue d'établir, partout, une parfaite conformité avec la nouvelle législation canonique.

Cependant, pour éviter de gros inconvénients, la Sacrée Congrégation des Religieux se réserva le droit exclusif d'approuver les changements à introduire, à cet effet, dans les Constitutions de Droit Pontifical ; et elle exprima le désir que chaque Institut profitât du rapport quinquennal, pour lui soumettre, en même temps, les modifications qu'il croirait devoir proposer. Telles furent les ordonnances publiées par la Sacrée Congrégation des Religieux, le 26 juin 1918 (1).

Une revision de nos Saintes Règles s'imposait donc. Cependant, comme la Sacrée Congrégation laissait un certain laps de temps pour préparer les corrections, nous crûmes opportun de différer, jusqu'au Chapitre Général, une affaire de cette gravité...

Le Chapitre de 1920 examina donc, très soigneusement, cette question qui lui avait été ainsi réservée. Mais, dès les premières discussions, il constata que le travail serait beaucoup plus long qu'on ne l'avait cru d'abord. Une Commission spéciale fut nommée pour examiner s'il serait possible de faire, immédiatement, la revision projetée ou, dans le cas d'impossibilité, pour étudier les meilleurs moyens de la faire après le Chapitre. Voici les conclusions de la Commission, qui furent approuvées dans diverses séances du Chapitre.

Il fallait distinguer un double travail : celui de l'adaptation au Code, qui nous était prescrit par le Saint-Siège, et celui des autres modifications qui pouvaient paraître opportunes ou nécessaires mais qui n'étaient pas exigées par le Code. Après mûre délibération, on

---

(1) Cfr. « *Acta Apostolicæ Sedis* », Vol. X (1918), pag. 290.

jugea que ni l'un ni l'autre de ces travaux ne pouvait être fait, d'une manière satisfaisante, pendant la durée normale d'une assemblée capitulaire. L'œuvre demandait une étude approfondie, qui ne pouvait être le fait que d'un petit nombre, et un temps considérable, dont le Chapitre ne pouvait pas disposer.

Dans sa quinzième séance, le Chapitre décida, en conséquence, de « confier le travail d'adaptation au Conseil Généralice, qui s'adjoindrait les RR. PP. Joseph LEMIUS et Auguste ESTRÈVE. Il rédigerait un schéma, qui serait imprimé et communiqué aux Provinciaux, avec recommandation de le faire examiner par des spécialistes de la Province et de le renvoyer à l'Administration Générale, en y adjoignant les observations faites. Alors, l'Administration Générale rédigerait le texte définitif à présenter à la Sacrée Congrégation (1). »

Quant aux autres modifications à introduire dans notre Règle, il en fut question, à plusieurs reprises, dans les séances capitulaires ; mais ce travail parut, bientôt, plus difficile encore et plus long que celui de la simple adaptation au Code. C'est pourquoi, dans les séances vingt-sixième et vingt-septième, le Chapitre en vint aux décisions suivantes :

a) « La préparation des retouches à nos Saintes Règles sera confiée à une Commission post-capitulaire ;

b) « Les Capitulants sont invités à écrire leurs propositions, bien précisées et bien motivées, et à les remettre à la Commission, — avant la fin du Chapitre, si possible, ou, au moins, dans les trois mois qui suivront ;

c) « La Commission étudiera toutes les propositions qu'elle aura reçues, codifiera le résultat de son travail et en fera un schéma, qui sera envoyé aux Provinciaux en charge ;

d) « Ceux-ci auront six mois pour l'examiner, avec le concours de quelques Pères de leur choix ; ils le renverront ensuite, avec leurs observations, à la Commission, qui sera à même, alors, de rédiger le texte définitif ;

---

(1) Cfr. *Registre des Actes du Chapitre Général de 1920*, p. 318.

e) « Cependant, ce texte ainsi préparé ne pourra être présenté à l'approbation du Saint-Siège qu'après avoir été examiné et approuvé par le prochain Chapitre Général ;

f) « Enfin, la Commission post-capitulaire chargée du travail de retouches à la Règle sera celle-là même qui est chargée de préparer l'adaptation au Code. »

On aura remarqué que le Chapitre demande une procédure un peu plus compliquée et donne à la Commission un peu moins d'autorité pour la préparation des retouches à la Règle que pour l'adaptation au Code de Droit Canonique. Le motif de cette conduite est facile à comprendre. Pour les changements à faire en conformité avec le Code, la Commission avait une règle fixe, dont elle ne pouvait s'écarter : le Code lui-même. Pour les autres modifications, au contraire, il y avait liberté d'opinion. Il était donc prudent, avant de les adopter, de connaître la pensée des principaux représentants de la Congrégation ; et il était presque nécessaire, avant de les présenter au Saint-Siège, de les faire approuver par un autre Chapitre Général.

Dès qu'elle put se mettre à l'œuvre, après le Chapitre, la Commission constata qu'il n'y avait pas de limites bien précises entre les deux travaux qu'on lui avait confiés et que, par conséquent, il n'était guère possible de les exécuter séparément et qu'il y avait, surtout, des inconvénients à faire approuver le premier par le Saint-Siège, en remettant, à plus tard, la rédaction définitive et l'approbation du second. D'autre part, dans une déclaration parue le 26 octobre 1921, la Sacrée Congrégation des Religieux n'insistait plus sur la limite de temps qu'elle avait, d'abord, indiquée pour la présentation des Constitutions revisées et rendues conformes au Code. La Commission jugea donc plus sage de ne préparer qu'un seul schéma, où seraient indiqués tous les changements au texte de nos Saintes Règles, — soit ceux qui étaient exigés par la lettre ou l'esprit du Code, soit ceux que l'on jugerait nécessaires ou utiles pour quelque autre motif, — et de les soumettre, tous ensemble, au prochain

Chapitre, avant de présenter quoi que ce soit à l'examen du Saint-Siège.

Pour ce travail, la Commission avait donc, devant elle, six années complètes. Elle étudia longuement, consulta de divers côtés, examina soigneusement toutes les observations qu'on voulut bien lui communiquer ; et enfin, en juillet 1925, elle adressait, aux Provinciaux et Vicaires des Missions, quelques exemplaires d'une brochure portant le titre suivant : — *Emendationes Constitutionum et Regularum, ad mentem Codicis Juris Canonici, aliæque opportunæ correctiones a Commissione Generalitia propositæ et proximo Capitulo Generali pro approbatione subji-ciendæ*. Le texte de ces *Emendationes* était disposé de telle sorte que, pour une colonne d'imprimé, il y avait une page et demie en blanc, pour permettre à chacun d'y inscrire ses observations ou suggestions.

Conformément à la décision du Chapitre, une période de six mois était accordée aux Provinciaux et Vicaires des Missions, ainsi qu'aux Pères de leur choix, pour examiner les *Emendationes* et les renvoyer à Rome, six mois environ avant la réunion du Chapitre — qui devait être convoqué pour le mois de septembre 1926.

Les réponses parvinrent très nombreuses à la Commission et, comme il était à prévoir, parfois bien divergentes. Elles furent collationnées, avec soin ; et la Commission put constater que, dans leur ensemble, les modifications proposées dans les *Emendationes* étaient acceptées par la grande majorité des consultants. Il y eut, cependant, quantité d'utiles observations, dont la Commission fut heureuse de profiter pour amender son texte et préparer ainsi, d'une manière plus immédiate, les propositions à soumettre au Chapitre Général.

De tous les travaux qui occupèrent le Chapitre de 1926, la revision du texte de nos Saintes Règles fut, de beaucoup, le plus important et le plus long. La matière des délibérations était préparée, il est vrai, autant qu'on pouvait le désirer ; mais il y avait tant de points à examiner qu'on se demandait comment, dans les limites et la durée normale d'un Chapitre, il serait possible d'en



venir à bout. Ce fut le mérite de la Commission capitulaire des *Emendationes* — composée des Pères qui, par leurs charges passées ou présentes, étaient censés le mieux connaître nos Saintes Règles — d'organiser et conduire si bien la discussion que le travail put être mené à bonne fin, à la satisfaction de tous et sans la prolongation démesurée du Chapitre qu'on avait semblé redouter au début.

On classa en trois catégories les changements proposés : ceux qui étaient exigés par la lettre du Code, — ceux qui étaient demandés, plutôt, par l'esprit du Code, — et ceux qui étaient désirables, quoique ne se rapportant à aucune prescription canonique. On les désigna par les expressions : *juxta Codicem*, *ad mentem Codicis* et *præter Codicem*.

a) Pour les premières, *juxta Codicem*, il n'y eut presque aucune difficulté ; toutes avaient été prévues par les *Emendationes* ou par les observations reçues. La plupart furent adoptées dans les termes mêmes du Code ou à peu près et, dans quelques cas, plus simplement encore, par un renvoi au canon auquel se réfère tel ou tel article de la Règle.

b) Pour les deuxièmes, *ad mentem Codicis*, on se limita à un tout petit nombre de prescriptions, pour compléter quelques articles trop peu explicites de nos Saintes Règles : par exemple, sur la comptabilité différente à employer pour les biens de la communauté, d'une part, et pour ceux de la paroisse, de l'autre, — sur les droits des Évêques dans les Séminaires, — sur la Communion fréquente, etc.

e) Pour les troisièmes, *præter Codicem*, la discussion fut naturellement plus longue, soit à cause de la multitude des petites modifications demandées, soit à cause de la liberté d'opinion que chacun pouvait avoir en pareille matière. Nous devons déclarer, cependant, devant toute la Congrégation, que le plus parfait esprit religieux guida, constamment, les Pères capitulants et que leur unique pensée, fréquemment exprimée, était celle-ci : Que ferait ou proposerait notre vénéré Fondateur, s'il était visiblement présent au milieu de nous ? Cette pensée

se traduit par les principes suivants, votés à l'unanimité, comme devant régler et dominer toutes les délibérations :

1°) « Autant que possible, on conservera le texte actuel de la Règle et on ne le modifiera que quand un changement sera nécessaire ;

2°) « Dans les parties de notre Règle qui codifient notre vie spirituelle et notre discipline régulière, on ne changera rien, sinon pour des détails purement matériels ;

3°) « Dans la partie administrative de nos Saintes Règles, on admettra plus facilement les perfectionnements demandés par les nécessités actuelles et notre continuel développement ;

4°) « Toutes choses égales par ailleurs, on se résoudra plus difficilement à modifier un texte de la Règle primitive qu'un texte propre aux éditions récentes ;

5°) « Toutes choses égales d'ailleurs, on acceptera plus facilement un changement affectant seulement la rédaction que les changements affectant le sens des articles de la Règle ;

6°) « Enfin, on se montrera plus facile encore pour les simples changements d'une expression qui serait peu exacte ou qui ne serait pas latine (1). »

Guidée par ces principes, la Commission spéciale pour la revision de la Règle se mit à l'œuvre, en prenant pour point de départ la brochure *Emendationes Constitutionum et Regularum*, qui se trouvait entre les mains de tous les Capitulants, et en s'aidant des diverses suggestions et propositions qui avaient été envoyées à Rome avant le Chapitre. Les conclusions de la Commission, après chaque séance, étaient polycopiées et remises, pour les séances plénières, à chaque Capitulant, qui avait ainsi sous les yeux ce que la Commission proposait : maintien ou changement de tel article de la Règle, — adoption, modification ou rejet de tel article des *Emendationes*, — addition ou suppression de tel ou tel détail. De cette manière, les explications verbales, à fournir par

---

(1) Cfr. *Registre des Actes du Chapitre Général de 1926*, pp. 431-432.

le rapporteur de la Commission, étaient singulièrement abrégées et on pouvait, rapidement, prendre le vote du Chapitre. C'est ainsi que, dans un nombre relativement restreint de séances, nos Saintes Règles purent être complètement revues et examinées et qu'un nombre considérable de décisions purent être prises, en parfaite connaissance de cause.

Malgré tout le soin apporté par la Commission et par le Chapitre, il fallait prévoir quelques autres modifications purement verbales dans le texte préparé, surtout afin de joindre grammaticalement, au texte ancien, les parties nouvellement adoptées. C'est pourquoi, à la dernière séance, « la Commission des *Emendationes* propose la formation d'une Commission post-capitulaire, composée de trois membres, pour la mise au point de la rédaction à présenter à l'approbation de la Sacrée Congrégation des Religieux. On propose : 1<sup>o</sup>) qu'il y ait trois membres, — 2<sup>o</sup>) qu'on ne touche pas au sens de nos Règles, — 3<sup>o</sup>) qu'on se livre à un simple travail de rédaction, — et 4<sup>o</sup>) que les décisions soient prises à l'unanimité. Comme membres de cette Commission, on indique les RR. PP. ESTÈVE et PERBAL et un membre de l'Administration Générale à désigner par Mgr le Supérieur Général. Le Chapitre approuve cette décision (1). »

Cette Commission post-capitulaire, que nous complétâmes par la nomination du R. P. BLANC, s'en tint, scrupuleusement, au programme qui lui avait été tracé par le Chapitre. Elle ne fit que quelques changements de mots, n'affectant aucunement le sens, et termina son travail en janvier 1927.

On se mit, dès lors, à préparer les deux exemplaires de notre Sainte Règle corrigée, qui devaient être présentés à la Sacrée Congrégation des Religieux. Ce fut à la fin d'avril que le R. P. Procureur Général put, enfin, soumettre au Saint-Siège le nouveau texte si soigneusement élaboré.

---

(1) Cfr. Registre des *Actes du Chapitre Général de 1926*, page 480.

Nous pouvions avoir à craindre de sérieuses difficultés pour en obtenir l'approbation ; car, au premier coup d'œil, les changements paraissaient nombreux, tandis que les motifs qui nous avaient amenés à les accepter ne paraissaient pas toujours évidents. Cependant, le sérieux du travail fut, bientôt, reconnu et apprécié par la Sacrée Congrégation ; et, après nous avoir exprimé, officieusement, sa parfaite satisfaction et demandé quelques modifications — que nous vous avons déjà signalées, dans notre *Circulaire* N° 139, en août dernier, — elle nous accordait l'approbation désirée, par le Décret suivant, que nous transcrivons ici, parce qu'il n'est pas reproduit dans la nouvelle édition de nos Saintes Règles :

#### SACRA CONGREGATIO

##### DE RELIGIOSIS

2817/27. — M. 29.

##### DECRETUM.

Emendationes praesenti exemplari Constitutionum Congregationis Missionariorum Oblatorum Beatissimae et Immaculae Virginis MARIAE, insertae ad conformitatem Codicis Juris Canonici, revisae sunt et ratae habentur ab hac Sacra Congregatione, una cum additis emendationibus praeter Codicem.

Datum Romae, ex Secretaria Sacrae Congregationis de Religiosis, die secunda Julii 1927.

L. † S.

Vinc. La Puma, Secretarius.

### § II. — Changements au Texte.

Nous voudrions, maintenant, vous donner une idée exacte et assez complète des changements apportés, de la sorte, au texte de nos Saintes Règles ; il nous est impossible, cependant, d'entrer dans tous les détails. Déjà, dans notre *Circulaire* mentionnée plus haut, nous vous avons indiqué ceux qui nous ont été imposés par la Sacrée Congrégation elle-même ; nous n'y reviendrons pas ici. Nous croyons, également, inutile de vous citer ceux qui étaient exigés par le Code : pour ce qui regarde, par exemple, l'administration des biens, la nomination des

Supérieurs, l'admission au noviciat ou à la profession, le renvoi des sujets, etc. Il suffira de consulter le Code — ainsi que les tables, dont nous vous dirons quelques mots, plus loin — pour constater, facilement, en quoi le nouveau texte diffère du précédent. Nous nous contenterons donc de vous signaler quelques-unes des modifications adoptées *præter Codicem*. Elles suffiront pour vous montrer dans quel esprit a été faite la revision de nos Saintes Règles. On n'a rien touché à la substance de l'œuvre de notre vénéré Fondateur ; mais on a essayé d'y apporter tous les perfectionnements de détail que comporte la discipline actuelle de l'Église et qui semblaient exigés par les besoins de notre Congrégation ou désirés par la plupart de ses membres.

1) *De Fine Congregationis*. — Dans ce premier chapitre, plusieurs auraient désiré voir disparaître, au moins, les expressions qui donnent pour but à la Congrégation de réparer les ruines laissées par la Révolution Française. Mais la grande majorité des Capitulants fut d'avis contraire, parce qu'il aurait fallu aussi, pour la même raison, remanier et presque supprimer les deux premiers paragraphes de l'admirable Préface de nos Saintes Règles, que tous voulaient cependant conserver, et parce que le texte actuel indique clairement, en même temps que la fin de la Congrégation, ses origines historiques.

Pour plus de conformité, cependant, avec l'ordonnance habituelle des Constitutions religieuses récemment approuvées par le Saint-Siège, les Pères capitulants jugèrent bon d'ajouter ici deux articles : le premier, indiquant les deux catégories de membres de la Congrégation, — et, à cette fin, on transporta, presque mot à mot, au n. 9, l'article 797 de l'ancien texte, concernant nos Frères convers, — et le deuxième, qui fut voté à l'unanimité, proclamant l'Immaculée Vierge MARIE Mère et Patronne de la Congrégation. Nos Règles parlent fréquemment de la tendre dévotion que les Oblats doivent avoir envers leur Mère Immaculée. Elles n'avaient, pourtant, pas d'article spécial se rapportant à la Très Sainte Vierge comme Titulaire de la Congrégation. La raison de ce silence, c'est



que, lors de la rédaction du texte primitif, — qui fut présenté au Saint Siège, par le T. R. P. de MAZENOD, en 1825, — les Oblats n'étaient encore que les Oblats de Saint-Charles.

2) *De Missionibus.* — A l'article 19, le Chapitre a voulu préciser l'autorité du supérieur ou chef de mission. Pour ce qui regarde le travail de la mission, comme pour ce qui a trait à la vie religieuse — règlement, exercices, sorties, visites, — il a vraiment l'autorité d'un Supérieur. Il n'a pas, cependant, le droit de prendre connaissance de la correspondance de ses compagnons (article 323).

A l'article 44, le Chapitre a voulu préciser un point très important de l'administration des biens temporels, — à savoir, la distinction entre les biens de la paroisse, mission ou œuvre, et ceux de la communauté ou de la Congrégation. Ces deux catégories de biens doivent être inscrits dans des registres distincts et administrés selon des lois ou des règlements différents.

3) *De Seminariis.* — On a supprimé, ici, la division en deux paragraphes, parce qu'en réalité, dans tout ce chapitre, il n'est question que des grands Séminaires. On a précisé davantage, d'après le Code, l'autorité des Évêques sur les Séminaires. De même, on a déterminé, avec plus de clarté, quelques points concernant les études et les Conseils d'administration et de direction. Mais, dans l'ensemble, le texte reste le même.

4) *De Juventutis Directione.* — A ce paragraphe on a ajouté un article important. Désormais, est tranchée la question, si longtemps discutée parmi nous, de savoir si, en acceptant des collèges, on ne sortait pas du but que la Congrégation doit se proposer. Cette décision d'inclure les collèges parmi les œuvres de notre Institut avait, déjà, été portée par le Chapitre de 1867 ; mais, comme elle n'avait pas été insérée dans la Règle, elle n'avait pas coupé court à toute divergence de vues. Voici ce que nous lisons dans la *Circulaire* N° 22, de mai 1871 :

— « Le Chapitre Général a voulu résoudre une question jusque-là indécise parmi nous. Pouvions-nous ou ne pouvions-nous pas accepter les établissements d'instruction

secondaire, pour l'instruction et l'éducation des jeunes gens ? Cette œuvre importante, de nos jours surtout, à tous les points de vue, et pour le bien général et pour le bien de la Congrégation en particulier, était-elle conforme ou contraire à la fin de notre Institut ? Le Chapitre Général, d'une voix unanime et après une discussion approfondie, a cru devoir faire cesser le doute et a résolu la question de manière à ce que, désormais, la Congrégation comptera, parmi les œuvres auxquelles tous ses membres pourront être appelés, l'éducation de la jeunesse dans les établissements d'instruction secondaire (1). »

Une pareille décision — prise, « d'une voix unanime et après une discussion approfondie », par un Chapitre Général tenu six ans seulement après la mort de Mgr de MAZENOD — aurait dû, semble-t-il, emporter l'adhésion universelle et convaincre tous les Oblats qu'elle n'avait rien de contraire à la pensée de notre vénéré Fondateur ; cependant, elle resta plus ou moins contestée et, plusieurs fois, elle fut remise en question dans les Chapitres suivants.

Finalement, le Chapitre de 1920 décida, dans sa vingtième séance, qu'on profiterait de la prochaine révision obligatoire de nos Saintes Règles pour demander au Saint-Siège l'approbation d'un article permettant, expressément, l'acceptation des œuvres d'enseignement (2). C'est en exécution de ce décret qu'a été rédigé l'article 133 de l'édition actuelle. Désormais, il ne saurait plus y avoir de doute : nous pouvons accepter des collèges de tout ordre, soit pour l'enseignement secondaire, soit pour l'enseignement supérieur. Il reste vrai, néanmoins, que les œuvres d'enseignement ne sont qu'une des fins secondaires de notre Institut.

5) *De Horis canonicis*. — Le Chapitre a maintenu toutes les prescriptions de la Règle au sujet de la psalmodie de l'Office divin ; mais il a tenu à déclarer que nos communautés n'ont pas, en vertu des lois de l'Église et sous

---

(1) Cfr. *Circulaires administratives*, Vol. I, page 201.

(2) *Id.*, Vol. III, pp. 380-381

peine de péché pour les Supérieurs, l'obligation quotidienne du chœur, comme les communautés des Ordres à vœux solennels. C'est pourquoi il a autorisé expressément une coutume, reçue parmi nous depuis l'origine, à savoir que la communauté elle-même peut, parfois, être dispensée de la récitation publique de l'Office.

Mais il a voulu, en même temps, maintenir, urger même, l'obligation de la psalmodie dans toutes les Maisons, même dans celles où, en raison du personnel trop restreint ou des occupations trop absorbantes du ministère extérieur, il serait impossible de psalmodier, habituellement, l'Office en entier. Dans ces cas, les Provinciaux devront établir des règlements particuliers, afin qu'on se rapproche, le plus possible, des prescriptions de la Règle.

6) *De Parœciis*. — On ne pouvait songer à insérer, dans ce paragraphe, toutes les prescriptions du Code concernant les paroisses. Le Chapitre s'est contenté de mieux préciser les devoirs du curé à l'égard des deux autorités dont il dépend : de l'Ordinaire, auquel il est soumis comme curé, et du Supérieur religieux, auquel il est soumis, en tant que religieux, et auquel il doit reconnaître, même comme curé, un droit de vigilance et d'inspection sur toute sa conduite. Tel est le sens des articles 159-163. Nous aurons soin de faire insérer, dans le *Directoire* en projet, de plus amples explications sur ce point, qui est, assez souvent, l'occasion de mésententes et de difficultés.

7) *De Voto Paupertatis*. — Rien n'a été modifié, ici, sinon pour conformer la Règle aux prescriptions du Code. Seul, l'article 191 a reçu une plus grande précision, afin d'écarter, définitivement, les interprétations trop larges qu'on donnait à l'ancien article 204, contrairement à nos traditions les plus authentiques. Il a toujours été interdit, chez nous, d'avoir de l'argent à sa propre et libre disposition, même si cet argent était déposé chez l'économe. Par la nouvelle rédaction de l'article 191, cette défense est exprimée plus clairement.

Les deux articles précédents, 189 et 190, précisent

aussi un autre point : tout ce que l'Oblat acquiert par son travail ou par dons, *même personnels*, est acquis à la communauté, — il n'a aucun droit sur ces biens, pas plus que sur les autres biens de la communauté. Le seul titre d'acquisition personnelle que la Règle reconnaisse, après la profession, est le titre d'héritage ou de cession considérée comme l'équivalent d'un héritage (article 187).

8) *De Voto Obedientiæ*. — L'article 9 de l'ancien texte, au sujet de la soumission due aux Évêques, a été transporté ici, à l'article 227, où il est mieux placé à la suite de ce qui concerne l'obéissance au Souverain Pontife.

Pour exprimer l'importance des Constitutions, comme norme de la vie religieuse, on ne pouvait mieux faire que de transcrire le canon 593. Le Code parle, à plusieurs reprises, de l'obligation des Constitutions. Nulle part, il ne dit, à notre connaissance du moins, que les Constitutions n'obligent pas sous peine de péché. C'est pourquoi on a supprimé les deux premières lignes de l'ancien article 240 ; bien qu'exprimant une vérité théorique, elle se prêtaient, trop facilement, à de fausses interprétations de la part d'esprits peu fervents. Le canon 593 et le nouvel article 228, qui en est la transcription, nous ont paru de nature à donner une idée plus exacte en même temps qu'une plus haute estime des Constitutions.

Dans les articles 241 et 242, le Chapitre a voulu exprimer, d'une manière plus concise et plus claire, les permissions dont doivent se munir ceux qui désirent publier quelque ouvrage ou, simplement, écrire des articles dans des revues ou des journaux.

9) *De Conventibus domesticis*. — Les articles qui réglaient l'ordonnance des conférences de la coulpe manquaient un peu de clarté, de sorte qu'ils avaient été, assez souvent, l'objet de doutes et de consultations. Le Chapitre a voulu — sans rien changer au sens de l'ancien texte ni à nos traditions qui, parfois, le complétaient — décrire plus clairement la manière dont doivent se tenir ces réunions dans nos diverses communautés : Noviciats, Scolasticats et Maisons ordinaires. Cela a amené quelques transpositions d'articles et de parties d'articles. On a

même ajouté un article nouveau, l'article 281, pour autoriser et consacrer un usage universellement reçu dans nos Noviciats. Ce paragraphe sera ainsi plus clair et plus complet ; mais, encore une fois, il ne change rien à nos usages et traditions.

L'article 284, conformément au canon 509, prescrit la lecture publique de nos Saintes Règles, au moins, une fois par an. Dans les communautés où la lecture spirituelle se fait ordinairement en commun, il suffira de continuer, selon l'usage, à lire chaque fois quelques articles. Dans les autres communautés, le Supérieur local devra établir un règlement particulier qui assure la lecture publique annuelle de toute la Règle. Le Provincial, à l'occasion de la visite canonique, ne manquera pas de voir si ce règlement a été bien observé ; et, s'il constatait des négligences sur ce point, il donnerait lui-même des ordres, selon qu'il le jugerait convenable. Afin d'obtenir, si possible, une certaine uniformité dans la Congrégation, nous suggérons la méthode suivante : aux Quatre-Temps du printemps, après la lecture de l'Écriture Sainte, au repas de midi, on commencera la lecture de la Règle par la Préface, et on continuera, aux repas suivants, en lisant, chaque fois, une page ou deux, jusqu'à ce qu'on ait achevé la première partie, — aux Quatre-Temps de l'été, on lira, de même, la deuxième partie, — à ceux de l'automne, on lira le chapitre premier de la troisième partie, — et, à ceux de l'hiver, ce qui reste, jusqu'à la fin de la Règle.

10) *De Sacramentis et Directione*. — Au canon 530, le Code — quoique laissant aux sujets toute liberté de s'adresser, pour la direction, à leurs propres Supérieurs — défend, cependant, à ces derniers d'induire leurs sujets à leur faire des ouvertures de conscience. Cette défense remonte au Décret *Quemadmodum*, du 17 décembre 1890. Portée, d'abord, pour les seuls Instituts de Religieuses ou de Frères, elle fut, bientôt, étendue à tous les Instituts à vœux simples ; elle est, maintenant, appliquée par le Code à toutes les Sociétés religieuses, sans exception.

Plusieurs regrettaient que cette loi, s'adressant aux



seuls Supérieurs, eût été l'occasion de retrancher de nos Règles, en 1908, tout ce qui concernait la direction de conscience considérée en elle-même. C'est pourquoi le Chapitre a jugé bon de rétablir, dans l'article 306, un résumé de la doctrine ascétique sur ce point important de la vie spirituelle.

11) *De Itineribus*. — Afin d'obvier à plusieurs abus, en matière de voyages, les articles 338-340 déterminent, clairement, les cas où il faut recourir au Supérieur Général ou au Provincial et ceux où l'autorisation du Supérieur local est suffisante.

12) *De Capitulo Generali*. — Plusieurs modifications ont dû être faites dans ce paragraphe, mais, presque uniquement, pour y insérer les prescriptions du Code touchant la manière de faire les élections. Un changement important se trouve aux articles 393-394. C'est celui dont nous vous avons parlé dans notre précédente *Circulaire* : pour l'élection du Supérieur Général, il faudra, désormais, les deux tiers des voix des Capitulants, et les scrutins devront se répéter jusqu'à ce qu'on arrive à ce résultat. Par suite de ce changement — qui, vous le savez, nous a été imposé d'office par la Sacrée Congrégation, — on a dû transporter, aux articles 417-420, les prescriptions qui s'appliquaient, autrefois, à toutes les élections capitulaires.

13) *De Superiore Generali*. — Ici, on notera, surtout, l'article 435, dans lequel le Chapitre a voulu énumérer, aussi clairement que possible, la plupart des affaires réservées au Supérieur Général et à son Conseil. L'article 441 prescrit au Supérieur Général de faire la visite de la Congrégation tous les six ans, au lieu de tous les trois ans.

14) *De Assistentibus Superioris Generalis*. — Les premiers articles de ce paragraphe sont nouveaux, quant à la rédaction mais non pas quant au sens qu'ils expriment. Le Chapitre a jugé bon de les ajouter, pour mieux décrire, selon l'esprit de la Règle, le rôle du Conseil à l'égard du Supérieur Général.

Les articles 454 et 455 établissent, suivant l'esprit du

Code, qu'en cas d'absence du Supérieur Général l'Assistant qui le remplace exerce les fonctions et a les pouvoirs de Vicaire Général. Cela n'enlève pas, d'ailleurs, au Supérieur Général, pour le cas d'une longue absence, la faculté de se choisir un remplaçant autre que le premier Assistant.

15) *De Œconomo Generali*. — L'article 471 précise mieux les biens qui sont confiés à l'Économe Général, c'est-à-dire les biens communs de la Congrégation, qui ne sont attribués à aucune Province ou Maison. L'article 477 a été proposé par le Chapitre, afin de distinguer, clairement, les actes administratifs ordinaires, que l'Économe peut faire en vertu de sa charge et sans permission spéciale pour chaque cas, et les actes administratifs extraordinaires, pour lesquels il est obligé d'obtenir, chaque fois, l'autorisation du Supérieur Général et de son Conseil.

16) *De Procuratore apud Sanctam Sedem*. — Le texte de ce paragraphe supposait, en plusieurs endroits, que la Maison Générale n'était pas à Rome. Il a donc fallu corriger quelques passages ; et, à cette occasion, on a mis un peu plus de concision dans quelques articles. Mais rien n'a été changé aux fonctions que l'ancienne Règle attribuait au Procureur.

17) *De Visitoribus*. — Le Chapitre a voulu préciser, ici, une double obligation pour le Visiteur : celle de faire et de promulguer un acte de visite pour chaque Maison (article 505), puis celle de rédiger l'acte de visite de toute la Province ou du Vicariat. C'était bien ce qui devait se faire d'après nos traditions ; mais l'ancien article 533 ne le disait que d'une manière implicite. De là provenait un défaut regrettable d'uniformité dans la manière de conclure les visites canoniques.

18) *De Provincialibus et Vicariis*. — L'article 511 détermine que, à moins d'une exception expresse, tout ce qui est dit des Provinciaux et des Provinces s'applique aussi aux Vicaires et aux Vicariats. Cet article nouveau a permis de supprimer presque partout, dans la Règle, ces expressions *Provinciæ vel Vicariatus* ou bien *Provinciales et Vicarii*, qui venaient si fréquemment et qui sont avantageusement remplacées par une seule phrase.

Dans les articles suivants (512-517), qui ont été longuement étudiés par le Chapitre, on a cherché à préciser les notions de Maison, District et Résidence, à propos desquelles surgissaient de fréquentes difficultés.

Un article nouveau (518) permet de confier à un Supérieur régional une partie de la Province qui serait trop éloignée de la résidence habituelle du Provincial. Le cas qui a été soumis au Chapitre, pour motiver cette nouveauté, était celui des Maisons d'Australie, qui font partie de la Province Anglo-Irlandaise. D'autres cas commencent à se vérifier, qui montrent l'opportunité de cette modification.

Un autre article nouveau (547) concerne un cas un peu semblable et a aussi quelque rapport avec les articles 455-456. Si le Provincial était empêché — par la maladie, une longue absence ou quelque autre motif — de remplir ses fonctions, le premier Consulteur prendrait la direction de la Province et en référerait au Supérieur Général, qui pourrait pourvoir d'une autre manière au remplacement, même simplement temporaire, du Provincial.

19) *De Provinciæ Œconomo*. — Le point principal qui a été précisé, ici, est celui des contributions. L'ancien texte, aux articles 586 et 587, ne parlait que du surplus des Maisons, qui devait être envoyé à l'Économe provincial ; dans l'actuel, on a voulu mieux exprimer ce qui se pratique chez nous, depuis longtemps, et qui a été reconnu par l'expérience comme le meilleur système.

Les contributions des Provinces à la caisse générale sont réglées par le Supérieur Général et son Conseil (article 435).

Les contributions des Maisons à la caisse provinciale sont fixées par le Provincial et son Conseil extraordinaire (articles 531, n. 12, et 556). Elles comportent, en principe, une contribution fixe, appelée par le Règle *tributum*, que les Maisons doivent considérer comme due à la Province et que, par conséquent, les Supérieurs et les Économes locaux doivent s'efforcer de réaliser sur leurs recettes, pour l'envoyer, au temps voulu, à l'Économe provincial. La contribution ainsi payée, s'il y a encore un

excès de recettes sur les dépenses, cet excès ou *superfluum* doit revenir aussi à la caisse provinciale, à moins d'une permission spéciale du Provincial avec son Conseil.

20) *De Capitulo Provinciæ*. — Le Chapitre a cru bon de supprimer l'ancien article 604, qui donnait voix consultative aux Scolastiques ; et, au contraire, il a donné voix active à tous les jeunes Pères qui ont achevé leurs études théologiques, même s'ils n'ont pas encore fait les vœux perpétuels (article 566).

Il a prescrit, en outre, une nouvelle condition pour le cas prévu à l'ancien article 606 : l'élection du délégué d'un Vicariat de Missions ne pourra pas se faire par écrit, à moins que le Vicaire n'ait obtenu, auparavant, l'approbation du Supérieur Général (article 572).

L'article 573 détermine, clairement, le rôle du délégué principal et du délégué subsidiaire et fait disparaître les difficultés qui pouvaient naître des anciens articles 603 et 607.

21) *De Superioribus localibus*. — Conformément à ce qui a été réglé à l'article 547 pour les Provinciaux, il est statué, à l'article 590, que — si le Supérieur est empêché, pour un temps assez long, d'exercer ses fonctions — le Provincial pourra nommer à sa place un Vice-Supérieur, qui ne sera pas, nécessairement, le premier Assesseur.

L'article 594 — après avoir répété les distinctions, déjà faites plusieurs fois, entre actes d'administration ordinaire et extraordinaire — élève, pour ce dernier cas, la somme qu'il est permis au Supérieur de dépenser, avec ou sans son Conseil. Il est clair qu'ici, comme dans les autres passages similaires de la Règle, quand il s'agit de francs, ce sont les francs-or qu'il faut entendre.

Enfin, les articles 604 et 605 déterminent un point qui a occasionné bien des discussions dans le passé : quel est le pouvoir du Supérieur d'une Maison incomplète, ou non formée, et le pouvoir d'un Directeur de Résidence.

22) *Quis Ordo in præcedendo tenendus*. — L'article 670 donne aux membres de l'Administration Générale les

mêmes droits de préséance dans toute la Congrégation que l'article 501 donne au Visiteur dans les Maisons qu'il visite.

L'article 677 détermine un point discuté jusqu'ici : dans nos Scolasticats, la dignité d'ordination l'emportera sur celle d'oblation, de sorte qu'un simple minoré passera avant un Oblat à vœux perpétuels qui n'aurait pas reçu ces ordres.

Enfin, l'article 681 s'appliquera dans les cas réglés aux articles 590, 547 et 456, c'est-à-dire que le Vicaire Général, le Vice-Provincial et le Vice-Supérieur auront les mêmes droits de préséance que ceux dont ils tiennent la place et, cela, aussi bien dans leurs Maisons respectives que dans les autres Maisons de la Congrégation.

23) *De Oblatione*. — En dehors des modifications exigées par le Code, un seul point a été précisé ici : les vœux peuvent être reçus, 1<sup>o</sup> par le Supérieur Général, en son nom propre, — 2<sup>o</sup> par le Provincial ou le Supérieur local, au nom du Supérieur Général, mais sans avoir besoin d'autre délégation que celle que leur donne la Règle, — 3<sup>o</sup> enfin, par tout autre prêtre Oblat à vœux perpétuels, avec délégation spéciale ou du Supérieur Général, dans toute la Congrégation, ou du Provincial, dans sa Province, ou du Supérieur local, dans sa Maison (article 740).

24) *De Domibus Studiorum*. — Les quatre premiers articles de ce paragraphe ont pour objet les Juniorats. De tous côtés, on avait exprimé le désir que cette œuvre si importante des Juniorats, qui occupe un si grand nombre de Pères, fût au moins mentionnée dans nos Saintes Règles. Le Chapitre a accepté ce vœu et condensé, dans les articles 747-750, en s'inspirant de ce que le Code dit des petits Séminaires, un certain nombre de projets qui avaient été présentés par plusieurs Provinciaux ou Supérieurs de Juniorats. Nous avons l'assurance que ces nouveaux articles donneront pleine satisfaction à tous nos Pères, professeurs ou supérieurs, qui se dévouent à la formation de nos chers Junioristes.

L'article 757 rend obligatoires, dans nos Scolasticats, la plupart des prescriptions disciplinaires que nos Saintes



Règles n'appliquaient qu'aux Séminaires mais qui, selon l'esprit du Code, sont valables aussi pour nos Scolasticats.

25) *De Egressu et Dimissione*. — Le Code réserve au Supérieur Général la décision du renvoi d'un profès à vœux temporaires et, à plus forte raison, d'un profès à vœux perpétuels. Nos Saintes Règles lui réservent, en outre, le droit d'imposer la prorogation des vœux temporaires, après les premiers trois ans (article 734), et, de même, le droit de renvoyer un sujet, par simple non-admission au renouvellement des vœux temporaires (articles 736 et 788). Ce dernier point était contenu implicitement dans l'ancien texte, mais pas assez clairement pour éviter tout malentendu.

L'énumération qui précède, quoique bien longue, est encore incomplète. Telle qu'elle est, cependant, elle vous donnera une idée du travail accompli par le Chapitre de 1926. Elle vous montrera le souci constant qu'on a eu non pas tant de changer la Règle que de la préciser en des points obscurs ou de la compléter dans des passages devenus insuffisants. Cette démonstration serait beaucoup plus forte encore, si nous pouvions vous parler de tous les autres points qui ont été discutés et sur lesquels le Chapitre s'est prononcé pour le maintien du texte ancien ; mais cela nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise de vous dire que tout a été examiné et que, par conséquent, tout ce qui est conservé a été maintenu, non par simple prétérition, mais bien par volonté expresse et délibérée du Chapitre.

### § III. — **Tables des Matières.**

Ce que nous venons d'exposer vous aidera à prendre une première connaissance sommaire de la nouvelle édition de nos Saintes Règles. Mais, évidemment, cela ne peut suffire ni remplacer l'étude personnelle, immédiate, que chacun doit faire du code de notre vie religieuse, tel qu'il vient d'être révisé et approuvé par la Sainte Église. Pour vous faciliter cette étude, une des principales de

tout Oblat de MARIE Immaculée, nous avons fait ajouter, à la fin du volume, des tables très complètes qui seront, croyons-nous, fort appréciées et fort utiles.

Depuis longtemps, on avait exprimé le regret que notre livre de Règles ne fût pas complété par une bonne table des matières, beaucoup plus détaillée que la simple table des chapitres et des paragraphes. Déjà, en 1914, le Scolasticat d'Ottawa avait fait publier un travail en français, du R. P. DUVIC, intitulé : *Table alphabétique des Matières contenues dans le Livre des Constitutions des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*. Cette table a rendu, jusqu'à présent, de grands services à tous ceux qui ont pu se la procurer ; et son utilité même a augmenté le désir général que quelque chose de semblable fût ajouté à la prochaine édition du livre de nos Règles. Le Chapitre de 1926 n'a pas eu besoin de se prononcer, directement, sur cette question. Le désir de tous était suffisamment manifeste ; et c'était chose entendue que nous aurions soin de répondre, aussi bien que possible, à l'attente commune.

Mais, avant de commencer ce travail, il nous fallait, nécessairement, attendre l'approbation du texte présenté à la Sacrée Congrégation des Religieux. Il nous était impossible, en effet, de prévoir les modifications que le Saint-Siège nous imposerait. Accepterait-il le texte proposé par le Chapitre, — ferait-il retrancher tel ou tel article ou même tel paragraphe, — ferait-il ajouter quelques canons du Code que nous ne faisons qu'indiquer ? Autant de questions auxquelles nous ne pouvions répondre. En tout cas, il était bien certain qu'il y aurait quelques changements et que les numéros des articles définitifs ne coïncideraient pas avec ceux du texte préparé.

Au début, on avait l'intention de ne faire qu'une seule table analytico-alphabétique, à la manière de celle du *Code de Droit Canonique*. Mais on s'aperçut, bien vite, que — à moins de grandes complications, qui nuiraient à la clarté — une table unique ne pourrait pas contenir tous les renseignements utiles qu'on voulait y faire entrer. On se résolut donc à faire deux tables — l'une analytique,

l'autre alphabétique, — très détaillées l'une et l'autre, mais qui se complèteraient, quand même, très heureusement...

La table analytique suit, exactement, l'ordre des chapitres, des paragraphes et des articles. Elle contient le résumé de toute la Règle. Par sa seule disposition matérielle, elle indique déjà, du premier coup d'œil, la division de chaque chapitre et même de chaque paragraphe un peu long. Quant aux articles, elle les résume tous, successivement, en quelques mots, aussi brefs que possible mais assez clairs, cependant, pour qu'on puisse y trouver le sens de tout l'article. Ainsi, par la lecture de quelques lignes, on pourra facilement se rendre compte du contenu d'un paragraphe ou encore trouver tel article dont on a besoin immédiatement.

Mais la plus grande utilité de cette table sera dans les indications qui accompagnent les numéros des articles. La note qui a été placée en tête de la page 201 donne les explications strictement suffisantes, mais il est bon de les développer ici avec quelques détails.

Il est dit, d'abord, que les numéros écrits en italiques, *cursivis characteribus*, désignent les articles qui, sauf peut-être quelque différence de mots, ont été approuvés par le Saint-Siège, du temps de notre vénéré Fondateur. Comme les exemplaires des éditions anciennes de nos Saintes Règles se font rares et ne peuvent guère se trouver dans nos Maisons de fondation récente, il était très opportun de pouvoir signaler à tous les Oblats, d'une manière ou d'une autre, ce qui constitue, dans nos présentes Constitutions, le texte légué par notre vénéré Fondateur. Quoique ce texte primitif n'ait pas plus de valeur canonique que les parties plus récentes, puisque tout est également approuvé par le Saint-Siège, on comprend facilement, cependant, que, pour le cœur des enfants, ce qui vient directement du Père soit plus précieux, — du moins, comme valeur de souvenir.

Or, la table analytique nous a permis, par une simple différence dans la forme des chiffres, de donner cette précieuse indication pour chacun des articles en particulier. Comme vous le savez, du temps de Mgr de MAZE-

NOD, il y eut une première revision de nos Règles, à l'occasion de l'établissement des Provinces et de l'acceptation des Missions étrangères. Les modifications furent préparées par le Chapitre Général de 1850 ; mais ce n'est qu'en 1853 que put être imprimée la deuxième édition de la Règle. Elle contenait — en plus de la première, qui datait de 1827 — le chapitre *De Institutione Clericorum in Seminariis*, mais surtout les paragraphes concernant les Provinces et les Vicariats : *De Provincialibus et Missionum Vicariis*, *de Provinciæ vel Vicariatus Procuratore*, *de Conventu Provinciæ et Vicariatus*. Les chiffres en italiques indiquent, indifféremment, les articles de ces deux premières éditions. Il eût été trop compliqué d'établir un nouveau signe pour distinguer ceux de la première et ceux de la seconde.

Toutefois, comme le dit encore la même note, ces articles proviennent de notre vénéré Fondateur, quant au sens ou à la substance, mais pas toujours quant aux mots ou aux expressions. Il y a, en effet, plusieurs passages où des précisions ont été ajoutées, des modifications secondaires faites ; malgré cela, la substance de l'article est restée telle qu'à l'origine. Ces passages ont été notés, dans la table, comme provenant du temps de Mgr de MAZENOD. Ici encore, il eût été trop compliqué d'indiquer, par un signe spécial, les articles conservés mot à mot — et ce sont, de beaucoup, les plus nombreux — et les articles plus ou moins modifiés. C'est ce que la note déjà citée exprime par ces mots :

— « *Cursivis characteribus designantur articuli qui, vel prout sonant vel paucis tantum mutatis verbis, tempore ven. Patris Fundatoris fuerunt a Sancta Sede approbati.* »

Les autres numéros, écrits en caractères ordinaires droits, indiquent, conséquemment, les additions faites à nos Saintes Règles depuis la mort de Mgr de MAZENOD. En voici les principales, d'après l'ordre chronologique.

A la suite du Chapitre Général de 1867, — outre quelques modifications secondaires, qui nous avaient été imposées par la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, — on ajouta les paragraphes *De Paræciis* et *De Procuratore*

*Generali apud Sanctam Sedem*. Il n'y eut pas cependant, à cette époque, de réimpression du livre des Règles ; on ne fit qu'ajouter, à la fin du volume, les Actes du Chapitre, en ayant soin de bien distinguer ce qui avait été approuvé par le Saint-Siège, comme devant faire partie des Constitutions, et ce qui n'avait été réglé que par l'autorité du Chapitre lui-même.

En 1894, eut lieu une réimpression complète, mais sans changement de texte ; on se contenta d'insérer, à leur place respective, les articles votés par le Chapitre de 1867.

En 1908, le Chapitre Général, sur l'ordre du Saint-Siège, eut à faire une revision considérable, pour mettre notre Règle en conformité avec les prescriptions désignées sous le nom de *Normæ*. Un bon nombre d'articles furent modifiés ; deux paragraphes, *Directorium pro Missionibus* et *De Oblatorum scholasticorum Moderatore*, furent supprimés ; deux autres, au contraire, *De Missionibus in Regionibus Infidelium* et *Aatholicorum* et *De Scholasteriis* furent ajoutés.

Le Chapitre de 1926 ne fit aucun changement de cette nature. Quelques Pères avaient demandé un paragraphe spécial concernant nos Juniorats, comme nous en avions déjà pour les Noviciats et pour les Scolasticats ; le Chapitre, cependant, jugea qu'il valait mieux se limiter à quelques articles, qui seraient unis au paragraphe *De Scholasteriis*, dont le titre deviendrait *De Domibus Studiorum*.

Ainsi donc, les chiffres qui, dans la table analytique, indiquent les articles nouveaux depuis la mort de Mgr de MAZENOD, se réfèrent, indistinctement, aux revisions de la Règle faites en 1867 ou en 1908 ou en 1926. Chacune de ces revisions a été l'occasion de quelques changements qui n'étaient pas exigés par le Saint-Siège. Cependant, il est à noter qu'aucune n'a été entreprise sinon par ordre du Saint-Siège : la première, à cause des Décrets qui nous concernaient spécialement, — la deuxième, à cause de l'adaptation aux *Normæ*, imposée aux Congrégations à vœux simples, — et la troisième, à cause du nouveau Code, auquel devaient être adaptées les Constitutions de tous les Instituts religieux.



Mais cette première table donne encore d'autres renseignements, qui sont, à un certain point de vue, plus précieux que les précédents. La note explicative du début dit :

— « Numeris vero interclusis (c....), notantur canones qui ad articulos Constitutionum directe vel indirecte referuntur. »

Les chiffres entre parenthèses indiquent les canons du Code qui traitent d'un sujet identique ou analogue à celui des articles correspondants de la Règle. Il ne sera pas nécessaire d'insister beaucoup pour faire saisir l'importance de ces indications. Il est clair, en effet, que les articles de la Règle qui reproduisent une prescription du Code tirent leur force, principalement, non pas du fait qu'ils sont dans la Règle, mais bien du fait qu'ils sont la transcription d'une loi de l'Église. Il importe donc de pouvoir connaître, facilement, quels sont ces articles et de pouvoir consulter immédiatement, si on le désire, les canons du Code auxquels ils se rapportent. La table analytique, telle qu'elle a été disposée, a permis de donner ces indications, sans recourir à de multiples répétitions — qu'on n'aurait pas pu éviter avec une table unique, faite à la manière de celle du Code.

Nous disons donc que les chiffres entre parenthèses indiquent les canons qui se rapportent, directement ou indirectement, au même sujet que les articles de la Règle. Ainsi, pour donner quelques exemples, à la page 217, au paragraphe *De Capitulo Generali*, aussitôt après le titre, sont indiqués les articles de la Règle qui composent ce paragraphe et ensuite, entre parenthèses, les canons du Code qui règlent les élections, soit spécialement chez les Religieux, soit plus généralement dans toute corporation ecclésiastique ; les premiers canons indiqués sont toujours ceux qui se rapportent, le plus directement, à la matière des articles de la Règle. A l'article 377 de ce même paragraphe, est cité le canon 162, non pas parce qu'il traite du sujet propre à cet article, mais parce qu'il s'applique à toute convocation en vue d'une élection canonique. Au contraire, à côté des articles 383-385, sont indiqués des canons dont le sens est, identiquement, reproduit dans la Règle.

Ces exemples suffiront pour faire voir la portée de ces citations : on a voulu faciliter, par là, l'étude canonique complète de nos Saintes Règles. Lorsque la Règle reproduit le sens direct de tel ou tel canon, il faudra étudier le Code lui-même ou les commentaires des canonistes, pour avoir le sens exact de la Règle ; si elle imite le Code, en matière différente quoique analogue, l'étude du Code indiquera comment on devra comprendre la Règle, pour rester en pleine conformité avec l'esprit de l'Église. Et, pour rendre plus aisée encore cette transition de la Règle au Code et réciproquement, nous avons adopté, dans notre nouvelle édition, l'orthographe même du Code. C'était pousser l'adaptation au delà de ce qui était commandé ; mais cela nous a paru la meilleure solution à prendre entre les diverses opinions qui auraient pu se manifester en cette matière.

Outre les citations du Code, on aurait pu souvent, par un renvoi aux *Acta Apostolicæ Sedis*, donner d'autres indications très utiles de Lettres des Souverains Pontifes, de Décrets ou d'Instructions des Congrégations Romaines ; mais cela aurait conduit à trop de complications. Une seule fois, on s'est départi de cette réserve : c'est au paragraphe *De Domibus Studiorum*, pour lequel — outre les canons du Code qui s'appliquent, directement ou indirectement, à nos Juniorats ou Scolasticats — on a cité trois documents très importants du Souverain Pontife Pie XI, au sujet de la formation cléricale ou religieuse.

Tous ceux qui prendront intérêt à consulter ces divers documents canoniques — et nous espérons qu'ils seront de plus en plus nombreux — auront à cœur de compléter, pour leur usage personnel, cette première table du livre de Règles, à mesure qu'ils auront l'occasion de trouver quelque autre document qui pourra leur être utile. Ils atteindront, par là, un double but : mieux comprendre le texte de la Règle et mieux connaître la législation canonique sur les matières dont parle la Règle...

A la suite de la table analytique, vient une seconde table, disposée plutôt comme celle du Code et qui est surtout alphabétique.

Elle a pour but principal, comme l'indique la note placée en tête de la page 236, de grouper, sous un titre commun, les divers passages de la Règle traitant des mêmes sujets mais dispersés en plusieurs endroits, de sorte qu'il n'est pas facile de les trouver au moyen de la première table toute seule. Par exemple, si on veut savoir ce que la Règle prescrit à propos des biens temporels, la première table n'aura que peu d'utilité ; elle indiquera bien ce qui, dans tel paragraphe donné, se rapporte à ce sujet, mais elle ne dira pas s'il n'y a pas ailleurs d'autres prescriptions qui s'y rapportent aussi. La table alphabétique, au contraire, sous la désignation commune de *Bona*, donnera, d'une manière méthodique, tout ce que la Règle contient sur les biens des Religieux en général, sur les biens de la Congrégation, d'une Province, d'une Maison, de chaque Religieux, des Novices, des Séminaires, des Missions ou des Paroisses ; il sera donc facile de trouver ce qu'on cherche, bien que cette matière soit traitée en vingt endroits différents. On pourra faire la même constatation, en parcourant chacun des titres principaux sous lesquels sont groupées un certain nombre d'indications, — par exemple, *Acta*, *Admissio*, *Caritas*, *Consilium*, etc.

Par contre, s'il s'agit de chercher un passage qui fait partie d'une série d'articles, où le sujet est traité *ex professo*, il sera plus avantageux de recourir à la première table. Mais ici encore, la table alphabétique facilitera ces recherches, en faisant trouver, immédiatement, la série d'articles à laquelle on veut se reporter. On veut, par exemple, consulter ce que la Règle dit sur la tenue des Chapitres provinciaux. On sait bien qu'il y a un paragraphe *De Capitulo Provinciæ vel Vicariatus*, qu'on peut trouver sans trop de difficulté dans la première table ; cependant, si on consulte d'abord la table alphabétique au mot *Capitulum*, on aura tout de suite, non seulement la série d'articles à laquelle il faut recourir, mais encore une vue d'ensemble sur tout le paragraphe et sur les autres passages de la Règle qui peuvent le compléter.

Ainsi donc, pour la première catégorie de citations —

articles dispersés dans diverses parties de la Règle mais pouvant être groupés sous un titre commun, — on a essayé de faire cette table alphabétique aussi complète que possible, sans aller toutefois jusqu'aux dernières minuties ; pour la deuxième catégorie de citations — matières traitées dans une série d'articles, un paragraphe, ou un chapitre, — on s'est contenté de donner, dans cette deuxième table, les indications qui renvoient à la première et en rendent l'usage plus facile.

Nous ne dirons rien de spécial sur la troisième table, *Index generalis* ; elle est la simple reproduction de celle qui existait déjà.

Les explications qui précèdent n'étaient, sans doute, pas nécessaires ; chacun de vous aurait pu y suppléer, facilement. Elles auront, du moins, l'avantage de vous montrer l'importance que nous attachons aux nouvelles tables de la Règle et tout le soin qui a été mis à les préparer. Ces tables ne seront pas parfaites, assurément ; nous croyons, cependant, qu'elles seront d'un grand secours pour faciliter à tous la claire et complète intelligence du code de notre vie religieuse.

#### § IV. — Nouveau Bref d'Approbation.

Comme vous le constaterez, ces deux tables nouvelles remplissent un bon nombre de pages. Pour ne pas voir notre livre de Règles devenir trop volumineux, nous avons dû, en conséquence, nous résoudre à supprimer plusieurs documents qui se trouvaient dans la précédente édition :

a) D'abord, les Décrets du Saint-Siège qui ne sont plus en vigueur depuis la promulgation du nouveau Code ;

b) Ensuite, l'instruction de Mgr de MAZENOD, *De exteris Missionibus*, qui pourra trouver place dans notre futur *Directoire* ;

c) De même, la lettre de Mgr de MAZENOD publiée à l'occasion de la deuxième édition de nos Saintes Règles, en 1853 ;

d) Enfin, les Brefs des Souverains Pontifes Grégoire XVI, Pie IX et Pie X, qui confirmaient la première approbation pontificale, donnée dès le début par le Pape Léon XII.

Des anciens documents nous n'avons conservé que les premiers en date, qui sont aussi les plus précieux :

a) Le Décret d'approbation donné, par la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, le 17 février 1826, celui dont nous célébrons solennellement la mémoire, chaque année, et qui, cependant, n'avait jamais été publié dans notre livre de Règles :

b) Ensuite, le Bref d'approbation *Si tempus unquam*, du 21 mars 1826, qui a été reproduit dans toutes les éditions de la Règle ;

c) Enfin, la lettre que notre vénéré Fondateur adressait de Rome à toute la Congrégation, le 25 mars 1826, dès qu'il fut en possession de ce Bref Apostolique qu'il avait si ardemment désiré.

Mais, au lieu des documents pontificaux que nous n'avons pas cru devoir reproduire plus longtemps, vous en trouverez un autre dans la présente édition, qui les remplace tous, avantageusement, et que les Oblats recevront avec les sentiments d'une profonde reconnaissance à l'égard du Souverain Pontife Pie XI, glorieusement régnant.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le texte soumis par le Chapitre Général à l'examen du Saint-Siège avait reçu l'approbation de la Sacrée Congrégation des Religieux, par Décret du 2 juillet 1927. Strictement parlant, c'était tout ce qu'il nous fallait ; et nous aurions pu faire imprimer, immédiatement, le nouveau livre des Règles. Cependant, comparé aux Brefs obtenus auparavant, toutes les fois que nos Saintes Règles avaient reçu quelques modifications un peu importantes, le Décret de la Sacrée Congrégation paraissait bien peu solennel. C'est pourquoi notre Conseil décida de solliciter de la bienveillance du Saint-Père un nouveau Bref, afin que la dernière révision de la Règle, la plus importante de toutes à bien des points de vue, ne semblât pas moins bien agréée du Saint-Siège que les précédentes.



Selon la procédure toujours suivie en ces circonstances, notre requête fut présentée, officiellement, au Pape par l'intermédiaire du Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation des Religieux. Le 10 janvier de la présente année, nous recevions un Rescrit de la même Sacrée Congrégation, nous informant que le Saint-Père avait accordé la faveur demandée et ordonné l'expédition de Lettres Apostoliques en forme de Bref. Quelles furent les paroles échangées entre le Pape et le Cardinal Préfet au sujet des Oblats de MARIE Immaculée, nous ne le saurons jamais ; mais, à en juger par les effets, elles durent être des plus honorables pour notre bien-aimée Congrégation.

La décision du Saint-Père une fois connue, il restait à traiter directement avec la Secrétairerie des Brefs. Inutile de vous raconter ici le détail des multiples démarches qu'il fallut faire. Mais nous ne pouvons nous empêcher de vous dire que grande fut la surprise de notre R. P. Procureur, quand il s'aperçut qu'on était disposé à nous donner plus que nous n'avions demandé. Notre intention, assez manifeste par l'ensemble du dossier présenté, était d'obtenir un Bref semblable aux précédents ; or, on nous offrait beaucoup mieux. Il ne s'agissait plus seulement d'un Bref qui resterait, pour ainsi dire, extérieur à notre Règle, mais d'un Bref dans lequel serait insérée la Règle tout entière, de telle sorte qu'elle ferait partie intégrante de l'acte pontifical par lequel elle serait approuvée. Pour nous, il devenait évident que cette marque de bienveillance si particulière ne pouvait venir que du Saint-Père lui-même, qui tient notre Congrégation en très haute estime et ne manque pas une occasion de nous le prouver.

Nous ne pouvions donc qu'accepter, avec empressement et reconnaissance, la faveur insigne qui nous était offerte. Cela devait retarder de quelques mois le travail d'impression ; mais c'était un inconvénient bien minime, à côté de l'honneur qui allait rejaillir sur notre chère Congrégation.

Le document qu'on nous préparait nous fut remis il y a quelques semaines à peine. Il est de longueur plus qu'ordinaire, car il comprend les Lettres Apostoliques

de Sa Sainteté le Pape Pie XI et nos Saintes Règles en entier, dans le même ordre où vous pourrez les lire, de la page 7 à la page 185 de la nouvelle édition. Le tout est magnifiquement calligraphié à la main, sur parchemin, et forme un volume grand in-4° de 132 pages. Le sceau n'est qu'indiqué à la page 185 de la Règle ; dans l'original, il représente Saint Pierre dans sa barque, occupé à tirer le filet, et porte autour l'inscription du Pape régnant. Sous cette forme, le sceau pontifical est appelé l'Anneau du Pêcheur, *Annulus Piscatoris*.

La première partie du Bref proprement dit, celle qui sert comme d'introduction à la Règle, est surtout historique. Elle rappelle la fondation et les progrès de la Congrégation, les diverses approbations qu'elle a reçues, la nouvelle revision de la Règle en conformité avec le Code, etc. C'est un aperçu général, où on ne pouvait pas, évidemment, tout mentionner ; aussi ne faudrait-il pas s'attendre à trouver là un résumé complet de l'histoire de la Congrégation ni, par conséquent, regretter qu'on ait omis tel ou tel détail, qui ailleurs aurait son importance.

La deuxième partie, celle qui fait suite au texte de la Règle, contient plus directement l'approbation. Exprimée dans les termes les plus solennels et les plus élogieux, elle est la meilleure confirmation qu'on pouvait désirer de l'approbation et des éloges donnés par le Saint-Siège, il y a un siècle, à l'œuvre de notre vénéré Fondateur. Par une attention toute spéciale de la Divine Providence, ce document si important est daté du 21 mai, anniversaire de la sainte mort de notre bien-aimé Père.

Quelques grands Ordres religieux sont approuvés dans une forme plus solennelle encore, par Constitution Apostolique ; on peut en voir deux exemples récents dans les *Acta Apostolicæ Sedis*, pour la confirmation de la Règle des Chartreux et de la Règle du Tiers-Ordre Régulier de Saint-François (1). Mais, généralement, même pour les anciens Ordres, la forme d'approbation est identique

---

(1) Cfr. « *Acta Apostolicæ Sedis* », Vol. xvi (1924), pag. 385, et Vol. xix (1927), pag. 361.

à celle que nous avons désormais. On peut voir, par exemple, le Bref accordé aux Cisterciens ou aux Frères de Saint-Jean de Dieu (1). Quand vous lirez les lignes que nous vous traçons, les *Acta Apostolicæ Sedis* auront, probablement, publié de la même manière le Bref qui vient de nous être accordé (2).

Ces quelques notes suffiront pour vous faire comprendre à quel degré d'honneur notre Congrégation se trouve ainsi élevée par le Saint-Siège. Elle est placée, en cela, au-dessus de la plupart des Congrégations récentes, surtout de celles qui ont été fondées depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, dont aucune, à notre connaissance du moins, n'a obtenu un tel privilège ; elle prend, pour ainsi dire, rang parmi ces vénérables et anciennes Familles religieuses qui se sont illustrées par leurs longs et nombreux services et que le Saint-Siège a faites siennes d'une manière plus immédiate et toute particulière.

Notre vénéré Fondateur a dû tressaillir de joie, en voyant sa Congrégation si honorée par le Saint-Siège. Il nous semble l'entendre nous adresser, du haut du ciel, ces paroles enflammées qu'il écrivait de Rome, le 25 mars 1826, après avoir reçu son premier Bref d'approbation :

— « *Congaudete mecum et congratulamini, dilectissimi, quia magnificavit Dominus facere nobiscum...* »

Ces sentiments d'allégresse et de reconnaissance, qui remplissaient alors l'âme de Mgr de MAZENOD, sont les nôtres aujourd'hui, et nous sommes persuadé qu'ils seront ceux de tous les Oblats de MARIE Immaculée. C'est pourquoi, nous faisant l'interprète de toute la Famille, nous avons cru devoir écrire au Saint-Père la lettre suivante, qui lui a été remise la veille de la Fête de Saint Pierre et de Saint Paul :

---

(1) Cfr. « *Acta Apostolicæ Sedis* », Vol. xvii (1925), pag. 64, et Vol. xix (1927), pag. 176.

(2) *Id.*, Vol. xx (1928), pag. 341.

## BEATISSIME PATER,

*Universa Oblatorum Beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ Familia, ad pedes Sanctitatis Vestræ provoluta, effuso animo gratias agit pro Litteris Apostolicis sub Anulo « Mirabili plane modo », diei XXI maii proxime elapsi, quibus Sanctitas Vestra ipsorum Regulas et Constitutiones sollemni modo confirmare benignissime dignata est.*

*Omnes el singuli Oblati B. M. V. Immaculatæ summo gaudio verba suscipiunt quibus ipse Christi Vicarius eorum zelum et operam pro Evangelii diffusionem extollit ; eaque tanquam maximum præmium habebunt, quia ipsum Christum Dominum in eis audient qui, per suum in terris Vicarium, Congregationem Oblatorum sibi acceptam et gratissimam, manifestiori quo nunc fieri potest modo, declarat.*

*Sciunt equidem has Sanctitatis Vestræ laudes ad antecessores suos præsertim referri, qui seminaverunt in lacrymis et ærumnis ; verum eosdem labores, veræque pietatis fructus, et ipsi æmulare intendunt, ut JESU Christi regnum magis magisque diffundant, ut Sanctæ Matri Ecclesiæ honorem et gaudium semper accrescant, ut tandem, propriæ sanctificationi assidue intenti, plurimas quoque animas Christo Regi amantissimo lucrifaciant.*

*Quod ut efficacius consequantur, DEI adjuvante gratia, iterum atque iterum obedientiam plenam humilemque animi demissionem Sanctitati Vestræ promittunt ; fidelitatem pariter promittunt in Constitutionibus servandis quas Sanctitas Vestra, in forma sollemni, nuper confirmare et Sua Apostolica sanctione roborare dignata est ; spiritu tandem sui Patris Fundatoris plenius vivere intendunt, fraterna scilicet ad invicem caritate, zelo pro animarum salute ardentissimo et tenerrima erga Beatam Virginem MARIAM Immaculatam dilectione.*

*Infrascriptus Superior Generalis, suorum omnium subditorum nomine, tales devotionis sensus sanctiorisque vitæ propositum Sanctitati Vestræ cum fiducia refert, sperans fore ut Congregatio Oblatorum B. M. V. Immaculatæ, tanta Sanctæ Sedis benevolentia circumdata et confortata,*

*in dies vegetior et sanctor evadat, simulque Ecclesiæ et animabus utilior existat.*

*Et, ut ipse hanc Familiam sibi commissam congruenter regere valeat, Apostolicam Benedictionem, pignus cælestium munerum, denuo implorat, et reverenter se profitetur Sanctitatis Vestræ humillimus et obedientissimus filius,*

† Aug. DONTENWILL, O. M. I.,

*Archiep. Ptolemaiden., Super. Gener.*

In vigilia Ss. Apostorum Petri et Pauli, die 28 junii 1928.

Voilà, bien chers Pères et Frères, ce que nous promettons en votre nom au Souverain Pontife, il y a quelques jours à peine. Vous aurez tous à cœur de ne pas faire mentir nos promesses et, par conséquent, de vous montrer, toujours plus, des fils aimants et soumis à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ et des Oblats fervents qui veulent constamment vivre de leur Règle et de l'esprit de leur saint Fondateur.

#### § V. — Observons la Règle.

Nous devrions vous parler, maintenant, de l'obligation qui s'impose à nous de bien garder nos Saintes Règles et des avantages que nous pouvons en retirer pour nous-mêmes, pour les âmes et pour la Congrégation. Mais notre *Circulaire* deviendrait, vraiment, trop longue ; c'est pourquoi nous nous contenterons de vous rappeler ce qu'en ont écrit notre vénéré Fondateur et son premier successeur — le T. R. Père FABRE. En vous remettant le nouveau volume de nos Constitutions, nous vous exhortons donc, très vivement, à relire ces magnifiques *Circulaires*, que nous lisons, dans toutes nos communautés, à l'occasion de la retraite annuelle : celles du T. R. Père FABRE, du 21 mars 1862 et du 21 novembre 1863, et celles, surtout, de Mgr de MAZENOD, du 2 août 1853 et du 2 fé-



vrier 1857, ainsi que ses méditations sur nos Saintes Règles, du 8 octobre 1831 (1).

Voici ce que disait notre vénéré Fondateur, au début de sa *Circulaire* du 2 août 1853, écrite dans des circonstances semblables à celles où nous nous trouvons aujourd'hui :

— « Le grand travail de la réimpression de nos Règles, telles que le Saint-Siège les a de nouveau approuvées, est enfin achevé. Je vous fais passer les exemplaires qui doivent être distribués à chacun de vous. C'est là le code que l'Église vous donne, pour que, le méditant assidûment, vous en fassiez la règle constante et imprescriptible de votre conduite et que vous vous acquittiez ainsi des devoirs de votre sainte vocation ; car c'est sur ce code que vous serez particulièrement jugés, pour être récompensés ou punis par Jésus-Christ (2). »

Ces fortes paroles de notre bien-aimé Père sont aussi vraies de nos jours que de son temps ; méditez-les sérieusement et lisez attentivement le commentaire qu'il en donne, afin qu'elles pénètrent profondément vos esprits et inspirent toujours plus votre conduite.

Nous ne pouvons, cependant, nous empêcher d'ajouter quelques mots, qui conviennent particulièrement à notre édition. Avant la publication du Code, la législation canonique sur les Religieux et la vie religieuse était loin d'être aussi précise que de nos jours ; aussi, dans les Constitutions des divers Instituts, tenait-elle relativement très peu de place. Maintenant, au contraire, un bon nombre de lois proprement dites sont incorporées au texte même des Constitutions ; et, par le fait même, beaucoup d'articles sont de véritables lois ecclésiastiques, obligatoires en conscience, — souvent même, sous peine de péché grave.

Dans nos Constitutions, cette insertion des ordonnances du Code a été poussée assez loin, afin que les Oblats, par le seul moyen de leur Règle, puissent connaître facilement,

---

(1) Cfr. « *Circulaires administratives* », Vol. I, pp. 121-130.

(2) *Ibid.*, pag. 108.

dans un ordre qui leur est familier, la plupart des obligations canoniques qui s'imposent à eux.

De là, une nouvelle nécessité d'étudier et de bien connaître notre Règle : nécessité commune à tous les Oblats, mais plus rigoureuse encore pour les Supérieurs. Ceux-ci, en effet, n'ont pas seulement à observer la Règle ; ils ont encore à l'expliquer et à la faire observer. Aussi chaque Supérieur doit-il se faire une loi absolue de connaître toutes les lois canoniques qui gouvernent sa charge et, tout d'abord, celles qui sont transcrites pour lui dans la Règle. L'honneur et la prospérité de la Congrégation en dépendent, en très grande partie.

Ce qui est vrai des Supérieurs s'applique aussi, proportion gardée, à tous ceux qui occupent quelque charge tant soit peu importante, — principalement aux Maîtres des Novices et aux Directeurs de Scolasticats. Dans la mesure de leur autorité, ils s'efforceront de communiquer, aux jeunes âmes qu'ils ont à former, l'amour et l'estime de la Règle ; ils leur apprendront comment ils doivent l'étudier et la comprendre ; ils les habitueront à considérer le *Code de Droit Canonique* et nos *Constitutions* comme deux livres qui se complètent et qu'il faut toujours étudier ou consulter ensemble. Le *Code de Droit Canonique* est le corps des lois qui s'appliquent à toute l'Église ; notre Règle et notre code particulier, code basé sur le premier, mais contenant beaucoup d'autres prescriptions qui viennent appliquer, d'une façon particulière, à notre Congrégation les lois générales de l'Église.

Nous voudrions que — dans nos Maisons de formation et, surtout, dans nos Noviciats — on fît apprendre par cœur, mot à mot, certaines parties plus importantes et même, autant que possible, la Règle tout entière. Ce serait un moyen très efficace pour arriver à la connaître et pour aider à bien se la rappeler au moment où il faudrait l'observer.

Dans nos Scolasticats, le Supérieur ou les Directeurs ne devront pas se borner à l'explication des parties ascétiques de la Règle, comme on l'a fait trop souvent, mais ils veilleront à bien expliquer aussi la partie admi-

nistrative et tout ce qui concerne le gouvernement de la Société. La plupart de nos Scolastiques auront, plus tard, à prendre part à l'administration des Maisons ou des Provinces, comme Supérieurs ou Consultants ou Assesseurs ; il faudra, absolument, qu'ils sachent tout ce qu'en disent la Règle et le Code. Et, s'ils ne commencent pas à l'apprendre au Scolasticat, il est fort à craindre que, plus tard, ils n'aient ni le goût ni les aptitudes pour se mettre à cette étude comme il le faudrait.

Nous nous arrêterons, nos bien chers Pères et Frères, sur cette pensée, que nous vous laissons comme le résumé de notre courte exhortation : — Notre *Règle* est le code particulier qui doit diriger, effectivement, toute notre vie religieuse : mettons-la donc sans cesse, dans notre estime, à côté du *Code* général de l'Église, dont elle est, pour nous, le supplément authentique et officiel.

#### § VI. — Cause du Fondateur.

Avant de conclure cette longue lettre, nous voulons vous dire encore quelques mots concernant, plus directement, la personne de Mgr de MAZENOD. Nous pouvons assurer que sa mémoire vit dans la Congrégation, beaucoup plus qu'avant nos fêtes du Centenaire, et que son assistance et sa protection nous semblent aussi plus manifestes.

Par piété filiale et par conviction de sa sainteté éminente, nous avons voulu faire commencer la Cause de sa Béatification. Nous sommes encore loin du but à atteindre ; cependant, nous avons eu, en ces deux dernières années, plus de preuves qu'il n'en fallait pour nous convaincre que cette entreprise de notre part est, véritablement, voulue par DIEU. Nous avons eu le procès diocésain principal à Marseille ; il a été complété par plusieurs commissions rogatoires à Paris, à Bordeaux et à Aix ; l'interrogatoire des témoins est presque achevé ; les travaux sont si avancés que, probablement dans le cours de l'année 1929, les actes de ces procès pourront

être portés à Rome et remis à la Sacrée Congrégation des Rites.

Nous voulons vous remercier, ici, des prières que vous avez faites pour le succès de cette œuvre et aussi des contributions pécuniaires que les Provinciaux et les Supérieurs ont bien voulu nous faire parvenir ; nous vous engageons à nous continuer les unes et les autres jusqu'au résultat final. C'est pour la glorification de notre Père que nous travaillons. Mais c'est, en même temps, pour notre bien à nous, car, plus la sainteté de notre Père sera connue et proclamée, plus nous serons portés à vivre de son esprit et à nous sanctifier comme lui ; c'est aussi pour le bien de la Congrégation, à laquelle il manquera toujours quelque chose tant que son Fondateur ne sera pas mis par l'Église au rang des bienheureux et des saints. Vous prierez donc encore et vous ferez prier autour de vous, afin que, par l'intercession de notre Mère Immaculée, nous puissions obtenir, bientôt, cette grande faveur — qui sera, pour notre Famille religieuse, le point de départ de nouvelles et plus abondantes bénédictions célestes...

Veuillez agréer, Révérends Pères et bien chers Frères, avec notre bénédiction paternelle, l'assurance de notre entier dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

† Aug. DONTENWILL, O. M. I.,  
Archevêque de Ftolénaïs, Supérieur Général.

~~~~~

#### Lauréats de Rome.

Voici la liste des grades obtenus, à la fin de la dernière année scolaire (juillet 1928), par nos étudiants du Scolasticat international de Rome :

a) 23 Bacheliers, dont 1 en Écriture sainte (*summa cum laude*), 11 en Théologie (4 *summa cum laude*), et 11 en Philosophie (2 *summa cum laude*) ;

b) 11 Licenciés, dont 5 en Théologie (1 *summa cum laude*) et 6 en Philosophie (1 *summa cum laude*) ;

c) 10 Docteurs, dont 3 en Théologie (2 *summa cum laude*) et 7 en Philosophie (2 *summa cum laude*).

~~~~~

## II. — Le Saint-Père approuve nos Règles revisées<sup>1</sup>.

PIUS PP. XI,

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

*Mirabili plane modo, primis Ecclesiæ sæculis, multus numerus credentium conversus est ad Dominum, Fidei præconum opera quos DEUS suscitavit, quique uberrimos fructus ex suo labore perceperunt, quia erat manus Domini cum eis ; ita etiam progressu sæculorum, pro opportunitate temporum et gentium necessitatibus, continenter in Ecclesia sua suscitavit, vivificat, dilatatque benignissimus DEUS sacros virorum cœtus qui, primæ christianæ ætatis præcones æmulati eorundemque spiritu accensi, in longinquas, a patrio loco valde dissitas, regiones lucem Christi-efferunt populosque ibidem degentes ad Fidem adducunt, atque, aliti vere a manu Domini ac sustenti, magis magisque in dies mirabiliter succrescunt, robore atque alumnorum numero augentur, gentes multas ad Dominum convertunt.*

*Hoc profecto dicendum de Missionariis Oblatis a MARIA Immaculata, quorum Institutum, abhinc fere biennium, vix centesimum annum a canonica sua confirmatione celebravit. Verum parva atque humilia habuit initia Congregatio ipsa, ad Aquas Sextias, prope Massiliam, opera præsertim Caroli Josephi Eugenii de MAZENOD, ab anno MDCCCXXXVII etiam sollertissimi Massiliensium Episcopi, qui quinque, sub titulo Missionariorum Provinciæ, sibi additis sociis, ad aberrantes populares in rectam salutis viam revocandos, anno MDCCCXVI, totum se dedit. At, dilata-  
tis in vinea Domini laboribus novisque venientibus sociis,*

(1) Cfr. CONSTITUTIONES ET REGULE CONGREGATIONIS MISSIONARIORUM OBLATORUM SANCTISSIMÆ ET IMMACULATÆ VIRGINIS MARIE, a Leone Papa XII, una cum Instituto, primum adprobata, postque Codicis Juris Canonici promulgationem a SS. D. N. Pio Papa XI, in forma specifica, confirmata, — Volume in-16 (17 × 11), de 262 pages : 1928, — pp. 7-12 et 183-185.



*pius Fundator, Societate sua juxta ceteras Religiosorum Familias constituta, Regulas quoque seu Constitutiones apte redegit, quas dein Litteris Apostolicis sub annulo Piscatoris, die XXI m. Martii, an. MDCCCXXVI, Leo Pp. XII, rec. mem. Decessor Noster, amplissime adprobavit, una cum Instituto ipso, quod, nomine «Congregationis Oblatorum Sanctissimæ Virginis Mariæ sine labe conceptæ » in posterum insignitum, ab eodem de MAZENOD, donec viveret, moderandum statuit.*

*Galliæ limites prætergressa Congregatio, vivo adhuc Conditore, in Anglia et in Hibernia domos habuit ; paulo post, ejusdem sodales, Americæ Septentrionalis terras peragrati, Missiones plures ibidem, a regione Mexicana ad mare Arcticum usque, constituerunt ; dein etiam in Orientalibus Indiis atque in Africa Meridionali, aliis novisque sedibus sibi factis, operam suam in gentes Fidei lumine inlustrandas Missionarii Oblati impenderunt. Ab initiis enim Fundator sibi sociisque sacras missiones in pagis atque in urbibus patriæ regionis prædicandi finem tantum proposuerat : sed brevi, Litteris quidem probantibus Apostolicis tum Gregorii XVI tum Pii IX, ipse ejusque sodales evangelizare quoque infideles in dissitis Missionum regionibus decrevere. Cum sollertissimis tamen studiosisque Oblatis a MARIA Immaculata hæc in nomine Domini agenda ne adhuc sufficerent, præter dictum primarium finem, tanquam finis secundarius Congregationi tum seminaria moderari, tum clerum finitimarum diœcesium reformare, juvenes laicos educare etiam propositum est. Ad quæ omnia consequenda Institutoris sociorumque ejus ætas multa laudis imitanda successoribus tulit : in JESUM amorem ardentem, obsequium in Ecclesiam plenum, et in Dominico agro laborandi studium validius quam aliam quamcumque rem eandemque vitam. Nil mirum itaque si, anno MDCCCLXI, quum Fundator ac tam frugiferæ Societatis Moderator, Carolus de MAZENOD, Massiliensium Episcopus, ex hac vita migravit, jam Congregatio ex quattuor provinciis religiosis constaret, ejusdemque sociis quinque vicariatuum cura in regionibus missionariis commissa esset. Nunc autem, ab approbatione prima Constitutionum vix sæculo*

elapso, plus quam tria millia sodalium, quorum sexdecim caractere episcopali insigniti, in octo et decem provincias distributa, Congregationem constituunt Missionariorum Oblatorum, qui multis in orbis partibus, vel longo terrarum marisque spatio sejunctis, sive in Europa et in Americis, sive in Africa Meridionali atque in Indiis Orientalibus, luculentissima suæ in Christo caritatis erga populos testimonia præbent, atque uberes salutis fructus colligunt. Vere manus Domini cum illis est !

Nostrorum igitur Decessorum vestigia prementibus, Nobis peropportunum videtur vigili cura prospicere ut hæc, tot tantisque nominibus optime merita, religiosorum viro-  
rum Familia iis omnibus muniatur præsiidiis, quæ ad ejus emolumentum ac bonum provehendum apta sint et quæ ipsius stabilitatem atque integritatem maxime procurent. Quapropter, cum hodiernus Moderator generalis Congregationis Oblatorum Beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ, Venerabilis Frater Augustinus DONTENWILL, Archiepiscopus titulo Ptolemaidensis in Phœnicia, suo atque universæ, cui præest, Familiæ religiosæ nomine, enixis precibus Nos rogaverit ut Congregationis Oblatorum Constitutiones, nunc ad Codicis Juris Canonici normam emendatas, consensu Nostro Apostolico munire dignaremur, Nos probe noscentes Constitutiones ipsas, a pio Congregationis ipsius Conditore jam primo exaratas et tanquam aptissimas ad fines Instituti pertingendos a Decessoribus Nostris pluries probatas fuisse, votis Nobis adhibitis adnuendum ultro libenterque existimavimus. Et re vera, post Litteras Apostolicas « Si tempus unquam » Leonis Pp. XII, Institutum Regulasque Oblatorum, quas supra memoravimus, adprobantis, Gregorius Pp. XVI, die xx m. Martii, an. MDCCCXLVI, Litteris Apostolicis sub annulo, Congregationem præfatam ejusdemque Constitutiones, propter Missiones tunc susceptas in regionibus infidelium, hic illic emendatas confirmavit ; itemque Pius Pp. IX, similibus Apostolicis Litteris, die xxviii Martii, an. MDCCCLI datis, alias, a generali Cætus Capitulo anni præcedentis MDCCCL propositas, immutationes auctoritate sua roboravit ; anno denique MCMX, rec. mem. Pius Pp. X, die vii m. Septembris,

*Instituti Regulas, cum additionibus atque innovationibus a Capitulo generali an. MCMVIII celebrato inductis, Litteris suis sub annulo Piscatoris plenissime sanxit. Verum etiam in præsens, ad ipsius Congregationis bono satius consulendum, aliæ emendationes atque additamenta, tum ob novas temporum ac locorum circumstantias, tum præsertim ob Juris Canonici Codicis promulgationem, in supradictis Constitutionibus desiderabantur ; ideoque novum Regularum schema, latino sermone exaratum, Sacræ Congregationi Religiosorum Sodalium propositum est, atque ab eadem recognitum, — cujus quidem tenor hic sequitur, videlicet :*

### CONSTITUTIONES ET REGULÆ

#### CONGREGATIONIS MISSIONARIORUM OBLATORUM SANCTISSIMÆ ET IMMACULATÆ VIRGINIS Mariæ (1)...

*Votis itaque Venerabilis Fratris Augustini DONTENWILL, Archiepiscopi titulo Ptolemaidensis, Moderatoris generalis Congregationis Missionariorum Oblatorum a Beata MARIA Virgine Immaculata, omniumque ejusdem Congregationis sodalium, ut uberiore ipsi cum fructu salutare ministerium suum in terris adimplere valeant, conlatis etiam consiliis cum Venerabilibus Fratribus Nostris Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalibus Congregationi præpositis pro Religiosorum Cætuum Negotiis pertractandis, omnibusque rei momentis attente perpensis, motu proprio atque ex certa scientia ac matura deliberatione Nostris, deque Apostolicæ Nostræ potestatis plenitudine, præsentium Litterarum tenore perpetuumque in modum, Constitutiones suprascriptas Missionariorum Oblatorum qui a Beata MARIA Virgine Immaculata nuncupantur, plenissime adprobamus eisdemque supremum Apostolicæ sanctionis robur adjicimus. Ominamur nunc propterea et cupimus ut benignissimus DEUS frugiferam hanc Congregationem servet ac foveat, ejusdemque sodales, adjutricis sapientiæ suæ lumine, in Evangelio infidelibus prædicando, in sacro animarum ministerio explendo, in sanctificatione adipiscenda, prosequa-*

---

(1) Suit le texte tout entier de nos Règles et Constitutions, précédées de la Préface de notre vénéré Fondateur.

tur ; atque interea, in cælestium munerum auspiciis, itemque in peculiaris benevolentiae Nostræ signum, Moderatori generali cunctæque Congregationi Missionariorum Oblatorum Apostolicam Benedictionem effuso animo impertimur.

Hæc indulgemus, statuimus, decernentes præsentibus Litteras firmas, validas atque efficaces jugiter exstare ac permanere, suosque plenos atque integros effectus sortiri vel obtinere, eidemque Congregationi Missionariorum Oblatorum a Beata MARIA Virgine Immaculata plenissime suffragari ; sicque rite judicandum esse ac definiendum, irritumque ex nunc atque inane fieri si quidquam secus, super his, a quovis, auctoritate qualibet, scienter sive ignoranter attentari contigerit. Non obstantibus Constitutionibus et ordinationibus Apostolicis ceterisque in contrarium facientibus quibuslibet. Volumus autem ut præsentium Litterarum exemplis, etiam impressis, manus alicujus Notarii publici subscriptis et sigillo personæ in ecclesiastica dignitate vel officio constitutæ munitis, eadem prorsus fides adhibeatur quæ ipsis præsentibus, si exhibitæ forent vel ostensæ, adhiberetur.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die XXI m. Maii, an. MCMXXVIII, Pontificatus Nostri septimo.

P. Card. GASPARRI,  
a Secretis Status.

L. † S.

### III. — Nécrologe du Trimestre (Juin-Septembre 1928) <sup>1</sup>.

19. — F. Sc. Henri FLANDIN, né à Bâle (Suisse) le 13 mars 1911, profès à Notre-Dame de Bon-Secours (France) le 16 juillet 1927 (premiers vœux), et décédé à Liège (Scolasticat) le 20 juin 1928.

(1) Voir « Missions », LXII<sup>e</sup> année, Num. 233 (Juin 1928), pp. 92-94 : — COMMUNIQUÉS DE L'ADMINISTRATION : Nécrologe du Semestre.

20. F. C. Jacques MATHÉ, né à Saint-Liguair (Poi-tiers) le 10 octobre 1905, profès à Thy-le-Château (Bel-gique) le 25 avril 1925 (premiers vœux), et décédé à Dinant (Nord) le 4 juillet 1928.

21. R. P. Augustin GRATON, né à Saint-Augustin (Montréal) le 12 septembre 1876, profès à Lachine (Ca-nada) le 8 septembre 1897 et à Ottawa le 8 septembre 1898, ordonné prêtre à Ottawa le 24 mai 1902, et décédé à Lowell (*Lowell*) le 13 juillet 1928.

22. R. P. Louis COQUIL, né à Plonévez-du-Faou (Quim-per) le 12 août 1856, profès à Neerbeek (Hollande) le 1<sup>er</sup> juin 1882 et à Inchicore (Dublin) le 15 août 1883, or-donné prêtre à Colombo le 9 décembre 1884, et décédé à Colombo (*Ceylan*) le 17 juillet 1928.

23. R. P. Grégoire WEILHOFER, à Gernach (Wuerz-burg) le 26 février 1893, profès à Saint-Gerlach (Hollande) le 15 août 1913 et à Huenfeld (Allemagne) le 15 août 1916, ordonné prêtre à Huenfeld le 1920 et décédé à Njangana (*Windhoek*) le 17 juillet 1928.


24. R. P. Arthur CLAVÉ de Otaola, né à Madrid (Es-pagne) le 12 février 1854, profès à Notre-Dame de l'Osier (France) le 15 août 1874 et à Autun le 10 octobre 1875, ordonné prêtre à Autun le 15 juin 1878, et décédé à Paris (Nord) le 17 août 1928.

25. R. P. Édouard GANDAR, né à Flocourt (Metz) le 22 juillet 1839, profès à Nancy le 29 septembre 1860 et à Montolivet (Marseille) le 17 février 1861, ordonné prêtre à Autun le 21 mai 1864, et décédé à Bordeaux (*Maison Générale*) le 23 août 1928 (1).

26. R. P. Augustin Husson, né à Omelmont (Nancy) le 7 janvier 1849, profès à Notre-Dame de l'Osier (France) le 13 (?) mai 1868 et à Autun le 8 mai 1870, ordonné prêtre à Autun le 30 mai 1874, et décédé à Edmonton (*Alberta-Saskatchewan*) le 23 septembre 1928.

---

(1) Nous publions, dans ce même fascicule, quelques détails circonstanciés sur la dernière maladie et la mort du P. GANDAR, — ainsi que le *curriculum vitæ* du P. COQUIL et une notice édi-fiante sur le Fr. FLANDIN.





## GALERIE DE FAMILLE

---

### VII. — R. P. Joseph Martin, 1803-1900 (13).

---



Le vénérable Père MARTIN s'éteignit, presque centenaire — les pieds fatigués de la longueur de la route et encore couverts de sa poussière, — sous le regard bienveillant de cette Vierge de Bon-Secours, dont il s'était plu à proclamer la puissance et les bienfaits à travers les paroisses du Vivarais.

Joseph-Alphonse MARTIN naquit, presque avec le siècle, le 5 août 1803, à Gap. La Congrégation naissante des Oblats l'accueillit dans son sein, cinq ans après sa fondation ; et, le 2 août 1821, à l'âge de dix-huit ans, il revêtit le saint habit. Après un noviciat de dix-huit mois, il eut le bonheur de prononcer ses vœux perpétuels, le 9 février 1823, et de se ranger le 13<sup>e</sup> parmi les disciples de notre Fondateur. Le 30 juillet 1826, n'étant pas même encore âgé de vingt-trois ans, il fut promu au sacerdoce ; et il allait avoir le glorieux privilège, accordé à fort peu, d'en goûter les saintes joies pendant plus de soixante-quatorze ans.

A peine ordonné, il commença sa carrière de Missionnaire rural, qui devait être bien fructueuse et démesurément longue.

Il fut initié à l'apostolat par un Missionnaire qui joignait une haute sagesse à l'expérience la plus pratique. — le R. P. Hippolyte GUIBERT, le futur Cardinal-Archevêque de Paris. A une si noble école, il reçut une forma-

---

(1) Voir *Missions*, LXII<sup>e</sup> année, Num. 233 (Juin 1928), pp. 95-150.

tion solide, qui devait porter les fruits les plus heureux. Il mit toute l'ardeur de son zèle à seconder ce vénéré Supérieur pour restaurer le Sanctuaire de Notre-Dame du Laus et ressusciter ce pèlerinage. Sous sa direction, le plus souvent, il évangélisa un très grand nombre de paroisses dans les Alpes et le Dauphiné.

Il fut, ensuite, placé à Nîmes, pendant quelques années ; puis il fut adjoint aux Pères qui fondèrent la Maison de Billens, en Suisse, et prêcha, pendant quatre ou cinq ans, des missions dans ce pays hérétique. Il en fut même l'un des apôtres les plus actifs et les plus marquants. Il eut le bonheur de prêcher à Lausanne, en 1833, la première mission qui ait été donnée, depuis la Réforme, dans cette ville, où l'on tolérait à peine le culte catholique. Non seulement les Catholiques du pays et des environs et même les étrangers en profitèrent, mais encore beaucoup de Protestants de toutes les classes assistèrent aux réunions. Les ministres eux-mêmes y parurent et y conduisirent leurs élèves, dans l'espoir de trouver les Pères en défaut et de leur susciter une querelle ; mais ils en furent pour leurs frais d'imagination.

— « *Que de dissidents auraient fini par se convertir* », écrivait le P. MARTIN, « *si le temps nous eût permis de compléter leur instruction !* »

Il revint dans cette ville, quelques années plus tard, au carême de 1837, et il constatait, dans une lettre, que le nombre des Catholiques avait augmenté :

— « *J'ai eu l'honneur* », ajoutait-il, « *d'y avoir pour auditeurs le Baron de Lucinge et le Baron de Charette, qui ont communiqué plusieurs fois ; ce sont les maris des deux filles du Duc de Berry ; elles aussi sont pieuses, comme des anges, et éminemment bienfaisantes.* »

Le P. MARTIN porta encore la parole de DIEU dans la plupart des paroisses du Canton de Genève (et, toujours, avec le plus grand fruit), puis dans le pays de Gex, notamment dans une paroisse voisine de la patrie de Voltaire, où la froide impiété du philosophe avait glacé les âmes. Le succès de sa mission fut tel, même auprès des hommes, qu'ils supplièrent l'ardent Missionnaire de la prolonger.

Il eut même le courage de s'attaquer à Ferney, la citadelle de l'incrédulité, et y prêcha le carême de 1834.

— « *C'est dans cette officine* », écrivait-il, « *que le démon de l'incrédulité a fabriqué tous les poisons qui infectent, depuis longtemps, la société. Sachez que Voltaire a, dans ce pays, des milliers de successeurs ; on ne parle de la Religion que pour la mépriser ; depuis dix ans, le curé, qui est parfait de dévouement et de zèle, a décidé à peine sept ou huit hommes à faire leurs Pâques.* »

Pendant quatre semaines, le P. MARTIN prêcha, chaque jour. S'il n'obtint pas un succès absolu, il réussit, cependant, à toucher plusieurs pécheurs de marque, qui se confessèrent et communierent. D'autres, s'ils n'eurent pas le courage d'aller jusque-là, cessèrent, du moins, de dénigrer la Religion et louèrent le zèle du prédicateur. Du reste, il préparait les voies à un triomphe plus éclatant — qui fut obtenu, deux ans plus tard, dans une mission qu'y prêchèrent d'autres Pères.

Dans une autre paroisse, non loin de là, cependant, le succès fut plus heureux, et le P. MARTIN écrivait :

— « *Que de vieux pécheurs revenus à DIEU ! Que de mariages réhabilités ! Que de familles ayant retrouvé l'honneur et la paix du foyer ! C'est presque la totalité des habitants qui a répondu à l'appel de la grâce...* »

Nous parlons avec quelques détails de l'apostolat du P. MARTIN en Suisse, parce que le souvenir en est tellement lointain qu'il est peut-être oublié. Nous nous contenterons, maintenant, d'indiquer les étapes successives de sa carrière apostolique.

La Maison de Billens ayant été abandonnée, en 1837, il revint à Notre-Dame du Laus, — où il continua sans répit, pendant cinq ans, le cours de ses missions. En 1842, les Oblats dirent, également, adieu à ce sanctuaire, qu'ils avaient restauré et comme ressuscité ; et le P. MARTIN, après avoir séjourné, quelque temps, dans nos postes éphémères d'Algérie, alla évangéliser le Comtat Venaissin et la Provence, comme membre de la Communauté de Notre-Dame de Lumières.

En 1880, il arrivait, comme Supérieur, à Notre-Dame

de Bon-Secours, — où devait s'écouler, presque en entier, le demi-siècle qu'il avait encore à vivre. Il y fit deux septennats, comme Supérieur, à trois ans d'intervalle, et y résida, de longues années, à titre de simple Missionnaire.

Il en fut détaché, pendant quelque temps, pour évangéliser le Bordelais, comme sujet de la Maison de Talence.

Puis, lorsque, arrivé à 80 ans et atteint de surdité, l'heure du repos eut sonné pour lui, il séjourna, quelques années, successivement à Marseille, à Aix et à Diano Marina.

Enfin, il revint définitivement, en 1887, à Notre-Dame de Bon-Secours, et y passa les treize dernières années de sa vie et s'y éteignit, pieusement et lentement, aux pieds de cette douce Vierge de Bon-Secours — qu'il avait tant glorifiée.

Lorsqu'il vint à Notre-Dame de Bon-Secours, pour la première fois, la fondation sortait à peine de ses langes ; il se mit, aussitôt, à l'œuvre avec toute l'ardeur de son tempérament, fait de l'activité la plus intrépide. Pour favoriser le pèlerinage, il s'employa à achever et à embellir le sanctuaire — en dirigeant la construction du chœur, du maître-autel et des stalles — et en préparant la consécration, qui fut faite par Mgr GUIBERT. A l'œuvre des missions il donna une impulsion très vigoureuse, en payant lui-même, très généreusement, de sa personne, — passant, pour ainsi dire sans relâche, d'une prédication à une autre, — et c'est ainsi que, pendant son long séjour dans cette maison, il parcourut presque toutes les paroisses du Vivarais et du Haut Languedoc.

Doué d'une santé très robuste, il n'écoutait que la fougue de son zèle apostolique et semblait ne pas tenir compte de la longueur et des fatigues des voyages — qui étaient alors si durs, dans ces régions d'ailleurs très accidentées, — pas plus que des besoins du corps ou de l'insuffisance de la nourriture. Un apostolat si généreux ne pouvait manquer d'appeler les bénédictions du ciel sur ses travaux ni de toucher les populations si chrétiennes de ces contrées. Aussi les prédications incessantes du P. MARTIN produisirent-elles les plus heureux fruits de

salut, en même temps qu'elles amenaient de longues théories de pèlerins aux pieds de la Vierge si aimée de Bon-Secours.

N'ayant pas en mains les témoignages des contemporains de l'intrépide Missionnaire, nous ne pouvons dire quel était le genre de sa prédication ; mais, pour qui a eu l'agrément de vivre auprès de lui pendant ses dernières années, il est facile de signaler le cachet qu'elle avait à cette époque. C'est, qu'en effet, malgré sa vieillesse extrême, il montait encore en chaire fréquemment dans le sanctuaire, tantôt pour faire le prône du dimanche, tantôt pour adresser la parole aux groupes de pèlerins. Sans doute, ce ministère ne lui était pas imposé ; mais il l'exerçait avec la plus grande satisfaction, soit pour rendre service aux Pères Missionnaires fatigués par leurs durs travaux, soit pour suppléer à leur absence, soit enfin pour satisfaire le zèle qui l'animait encore et, ajoutons-le aussi, son goût pour la parole. Et il sera même bien permis de révéler que plus d'un Père, sachant qu'il causerait un véritable plaisir au vénérable vieillard, lui cédait volontiers son tour de prédication, par gentillesse, — nous ne voulons pas dire, évidemment, par paresse.

Ce qui caractérisait alors ses discours, c'était la fraîcheur du sentiment et la poésie de l'expression. On ne pouvait être qu'émerveillé d'entendre ce prédicateur, plus que nonagénaire, parler avec des accents poétiques et un coloris d'imagination qui auraient gracieusement paré des lèvres de vingt-cinq ans et dénotaient une vivacité d'intelligence si extraordinaire au soir d'une si longue vie : et il y ajoutait un sourire et une grâce de physionomie, qui en rehaussaient encore le charme et augmentaient l'étonnement.

Au reste, cette tournure d'âme poétique, il y donnait souvent libre carrière, en cultivant la poésie. Il trouvait la plus agréable distraction à faire des vers. N'était-ce pas là une attention paternelle de la Providence envers ce vieillard si méritant, déjà atteint d'une surdité extrême et s'acheminant, peu à peu, vers la cécité ? Il préférait les vers alexandrins ; et, comme il les faisait de mémoire,



sa vue très faible et sa main tremblotante l'empêchant d'écrire, il pouvait bien, quelquefois, faire quelque petite erreur sur le nombre des pieds. Mais, si la facture manquait parfois de justesse, il y avait toujours, dans ses vers, la grâce, l'image et l'expression poétiques. L'une de ses plus douces joies naturelles et de ses meilleures récréations était de dicter ses odes aux jeunes Pères, qui se faisaient un plaisir de lui prêter leur plume. Il en composait sur tous les sujets — de préférence sur la Sainte Vierge — et pour tous les événements tant soit peu importants de la vie de communauté. C'est ainsi qu'il eut l'honneur de complimenter, un jour, Mgr l'Évêque de Viviers, venu à la tête d'un pèlerinage ; et celui-ci ne pouvait assez dire son admiration, en entendant des accents, empreints d'une verve et d'une grâce de jeunesse si extraordinaires, chez un poète de 95 ans.

Grâce à cette jeunesse et à cette poésie de sentiments, le P. MARTIN faisait le charme des récréations de sa communauté, — lorsqu'il se trouvait avec les jeunes Missionnaires. La vue d'une fleur éclatante, d'un beau fruit, l'allusion à quelque fête, à quelque événement lui fournissaient l'occasion de faire des applications gracieuses et pratiques pour la chaire, avec une vivacité d'imagination et une fraîcheur de cœur que la vieillesse n'arrivait pas à ternir.

Cette fraîcheur de cœur apparaissait, surtout, quand il parlait des origines de la Congrégation, de notre saint Fondateur — pour lequel il professait un vrai culte, — de nos premiers Pères, de leur vie si apostolique, de leurs travaux si rudes et si consolants. Témoin de ces heureux commencements et de ces vertueux exemples, il en avait gardé un souvenir indélébile ; et il en portait la vive empreinte dans sa conduite religieuse et son attachement profond à la Famille et à son esprit.

Malgré son grand âge, il pratiquait la plus grande régularité et se montrait assidu à tous les exercices communs. Il ne cessa de s'assujétir aux exigences de la Règle que lorsque les plus graves infirmités l'eurent consigné dans sa cellule, aux derniers mois de son existence. Il avait aussi

le sens très vif de la pauvreté ; il le poussa même jusqu'à l'excès, à la fin, et il fallait souvent l'obliger à changer de linge ou de vêtements, car il trouvait que c'était toujours assez bon, que cela pouvait durer encore, qu'il ne fallait pas faire de dépenses inutiles...

Au contact de nos ancêtres religieux, il avait reçu une formation si solide qu'il en garda le cachet jusqu'à la fin ; et, s'il racontait fréquemment, avec un grand plaisir, des anecdotes édifiantes sur eux, sur leur esprit de mortification, de régularité, de zèle apostolique, il était lui-même le vivant témoignage de l'efficacité de leurs saints exemples.

Ce fut en édifiant et en charmant ainsi la Communauté de Bon-Secours que le P. MARTIN passa les dernières années de sa longue existence. Quelques mois seulement avant sa mort, ses facultés s'obscurcirent peu à peu : les signes avant-coureurs de la fin commencèrent à se manifester ; et enfin, le 9 septembre 1900, il quitta paisiblement ce monde — qu'il avait édifié, pendant près d'un siècle, étant dans la 98<sup>e</sup> année de son âge, la 78<sup>e</sup> de sa profession religieuse et la 75<sup>e</sup> de son sacerdoce.

R. I. P.



## VIII. — R. P. Adolphe Dru, 1847-1925 (1004) <sup>1</sup>.

Aux premiers jours de l'année 1925, le Révérend Père Adolphe-François DRU s'éteignait, doucement, à Notre-Dame de Sion (Meurthe-et-Moselle).

Il naquit, le 18 octobre 1847, à Sarreguemines, où son père était capitaine des douanes. Il commença ses études à la Maîtrise et les acheva au Collège des Jésuites, à Saint-Clément.

---

(1) Notice composée par le R. P. Célestin LÉGLISE, de la Maison du Sacré-Cœur (Rue Châtillon, 1), à Metz.

Ordonné prêtre, le 25 mars 1871, l'abbé DRU commença son ministère sacerdotal à Saint-Maximin, — où le souvenir de son zèle et de sa piété s'est, fidèlement et longuement, conservé.

Du grand Séminaire de Metz il conserva toujours cette dignité grave, cette vie intérieure, cette solide piété qui caractérisent la formation sulpicienne.

Mgr Dupont des Loges nomma l'Abbé DRU Curé de Tucquenieux, paroisse qui appartenait alors au Diocèse de Metz et ne tarda pas à être incorporée, au moment de la séparation du diocèse, à celui de Nancy. Un peu plus tard, il administra la Paroisse de Genaville.

C'est de cette dernière qu'il partit pour entrer au Noviciat des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, au Montet, à Nancy, où il eut comme condisciple le R. P. Charles BRULÉ — qui fut si longtemps, le Supérieur estimé et aimé de Sion. Dans sa longue carrière apostolique, le Rév. Père reçut de nombreuses obédiences.

A deux reprises différentes, ses Supérieurs l'envoyèrent résider à Saint-Ulrich, — une première fois, à la fondation de cette Maison. Il y arriva, le 20 novembre 1880, rejoindre le vénéré Père Jacques BACH. La maison était abandonnée, depuis de longues années : le dénuement était partout. Ce furent de durs moments à passer que les premiers mois de cette fondation.

Parti, le 21 novembre 1882, pour le Sanctuaire du Sacré-Cœur de Montmartre, le Père DRU revint à Saint-Ulrich, le 5 août 1889, en qualité de Supérieur. Nombreuses furent les paroisses qu'il évangélisa, et très grand le bien qu'il fit, dans beaucoup de nos communautés religieuses, par les retraites qu'il y donna.

Pour motif de santé, il dut quitter la Lorraine — c'était en novembre 1894 — et aller demander, au climat du Midi, le rétablissement de ses forces. Durant dix années, il résida à Notre-Dame de Talence, où il fut l'Aumônier estimé et aimé des Sœurs solitaires de la Sainte-Famille.

Vers la fin de sa vie, il vint résider à Dinant (Belgique), puis à Bar-le-Duc, à la demande de Monseigneur de Verdun.

Nombreux sont les prêtres, les religieuses et les simples fidèles qui ont eu recours à son ministère et apprécié ses mérites.

Tous ceux qui l'ont connu n'oublieront jamais son visage calme et souriant, son accueil toujours paternel, ses manières nobles, sa direction pleine de lumière, de cœur et de force. Il laisse, vraiment, l'exemple d'une longue vie, parfaitement remplie, qui fait honneur à sa Congrégation.

Quand il sentit ses forces décliner, il demanda et obtint de venir finir ses jours auprès du Sanctuaire de Notre-Dame de Sion, Protectrice de la Lorraine. Cette dernière étape ne devait pas être longue, car le cœur fléchissait. C'est là qu'il s'éteignit, au début de l'année 1925, le samedi 3 janvier.

Ses funérailles furent modestes, comme l'avait été sa personne. M. le Chanoine Bourgeat, son parent, et M. le Chanoine Melchior, tous deux du Chapitre cathédral de Metz, lui apportèrent l'hommage de son diocèse d'origine, avec le R. P. Célestin LÉGLISE, ancien Supérieur de Saint-Ulrich.

R. I. P.



## IX. — F. Sc. Henri Flandin 1911-1928 (—)<sup>1</sup>.

### § I. — Vocation et Juniorat.

Henri-Joseph FLANDIN naquit, à Bâle (Suisse), le 13 mars 1911. Il passa ses premières années à Fribourg, où son bon cœur et son intelligence commencèrent à

---

(1) Cfr. « *La Revue Apostolique de Marie Immaculée* » (39, Quai Gailleton, Lyon-2, Rhône), VIII<sup>e</sup> Année, Num. 7 (Juillet 1928), pp. 169-177, et Num. 8 (Août-Septembre 1928), pp. 197-207 : *Fleur d'Apostolat* (FRATER, O. M. I.).

éclore, bien beaux. A l'âge de 8 ans, il vint, avec ses parents, s'établir en France, à Chirens (Isère), village natal de son père. Tout jeune, parmi ses sœurs plus âgées, il fut, on le devine, choyé mais, assurément, pas « gâté ».

C'est là que l'appel de DIEU retentit dans son âme. Des Missionnaires Oblats, venus pour donner une mission dans la paroisse, ne tardèrent pas à remarquer la piété du petit Henri et trouvèrent en lui des germes de vocation. Ils dirigèrent donc ses pas vers une de leurs écoles apostoliques où, avec d'autres enfants, il se préparerait au sacerdoce et à l'apostolat — vers lesquels la voix de DIEU l'appelait.

C'est au mois d'octobre 1921 qu'Henri quitta Chirens. Il n'avait que dix ans !... Sa vive intelligence le plaça d'emblée à la tête de sa classe ; et, cette position, il la gardera jusqu'au bout.

Dès le début de ses études, l'épreuve le visita. Un des premiers, il succomba à une épidémie de scarlatine qui vint s'abattre sur le Juniorat : sa constitution trop délicate ne put résister. Et, pendant quatre-vingts jours, la fièvre le cloua sur un lit d'hôpital. Suivit une longue convalescence, qu'il passa dans sa famille. Ce n'est qu'au mois de juin 1922 qu'il put retourner au Juniorat. Il se remit, de nouveau, à l'étude, avec la même ardeur qu'il y avait apportée avant sa maladie ; et son application fut récompensée des mêmes succès. Il reprit, de même, tout son bel entrain au jeu et sa franche gaieté.

Du Juniorat des petits, Henri alla continuer ses études à celui des grands. Les heureuses dispositions de son intelligence et de son cœur — que l'on n'avait fait qu'entrevoir, durant sa première année, d'ailleurs si éprouvée — s'épanouirent, alors, dans tout leur éclat.

Tous, maîtres et condisciples, l'aimaient et s'attachaient à lui. Il était une de ces natures franches et expansives qui, sans le chercher, s'attirent l'affection de ceux qui les entourent. Gai et plein d'entrain, il mettait de l'animation dans les jeux et les conversations. Il aimait à taquiner ; son esprit était fin. Mais la taquinerie, même bénigne et innocente, piquait-elle un peu celui qu'elle



visait ? Henri était aussitôt inconsolable, jusqu'à ce qu'il eût témoigné à « l'offensé » son affection et son grand regret de l'avoir involontairement peiné.

De toutes les images qu'il possédait, une fois même, il choisit la plus belle et, après y avoir écrit de touchantes paroles de contrition, il alla la glisser dans le bureau de sa « victime ». Ce petit trait nous dévoile la grande bonté de cœur d'Henri. Cette même bonté de cœur le portait à rendre service, en toute occasion, — comme, tout enfant, elle ne le laissait guère passer, devant un pauvre ou un vieillard, sans quelques paroles de consolation.

Ses succès dans les études étaient incontestés. Jamais, pourtant, ses condisciples ne se rappellent l'avoir vu en tirer vanité. Il n'était pas de ceux qui se grisent de leurs petites gloires scolaires et regardent d'un peu haut leurs camarades moins favorisés. Les allures hautaines répugnaient à son âme si simple et si candide.

Durant les quatre années qu'il passa à Lumières, il assuma les fonctions de sacristain du Sanctuaire de la Vierge. Son cœur était rempli de reconnaissance à l'égard de sa « bonne Maman du Ciel ».

Un jour qu'il était dans la crypte de l'église, il dit, tout bas, à son compagnon :

— « *Que nous sommes heureux ! La Sainte Vierge nous aime bien de nous avoir choisis comme sacristains, par l'intermédiaire du R. P. Supérieur.* »

Sa piété édifiait profondément ses condisciples. Le soir, lorsqu'il avait préparé, à la sacristie, les ornements pour les offices du lendemain, il aimait à s'agenouiller auprès de l'autel de la Très Sainte Vierge et là, immobile et recueilli, il priait de tout son cœur.

La grandeur et la beauté de sa vocation de prêtre missionnaire le ravissait d'une joie qu'il ne pouvait pas toujours contenir dans l'intime de son cœur. Parlant un jour, avec un de ses compagnons, de ceux de son cours qui avaient abandonné leur vocation, il s'écria :

— « *Puissent ceux qui restent être prêtres, un jour, pour monter au Saint Autel ! Que c'est beau d'être prêtre !...*

*Les gens du monde ne le comprennent pas. Oui, puissions-nous être prêtres et missionnaires ! »*

Servir la Messe faisait son bonheur. Lorsqu'aux jours de pèlerinage on désirait un servant, Henri était toujours disposé à s'offrir : c'était une grande satisfaction pour sa piété ! S'agissait-il d'orner un autel, un oratoire, demander son concours c'était faire jaillir de son cœur cette réponse :

— « *Que ne ferait-on pas pour le Bon DIEU !* »

Durant les deux mois de vacances qu'il allait passer dans sa famille, il ne manquait pas, un seul jour, de s'approcher de la Sainte Table, de servir la première Messe et d'aller prier dans l'église paroissiale. Chaque année aussi, pendant les vacances, il se rendait en pèlerinage au Sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier, non loin de Chirens, pour se recommander à sa bonne Mère du Ciel, qu'il aimait tant.

## § II. — **Vêture et Noviciat.**

La fête du Sacré-Cœur de 1926 (13 juin) apporta de bien douces consolations au pieux aspirant missionnaire : Henri revêtit, ce jour-là, le saint habit des Oblats de MARIE, la livrée du Bon DIEU. Dès lors il pouvait chanter :

— C'en est donc fait, ô vanités du monde,  
Retirez-vous : je vous ai dit adieu !  
Du ciel je goûte, enfin, la paix douce et profonde :  
Mon cœur est tout à DIEU !

Au soir de ce beau jour, Henri disait à un de ses compagnons :

— « *Des journées comme celle d'aujourd'hui sont des journées du ciel...* »

Quelques jours après, les portes du Noviciat s'ouvraient à lui. Il venait là se former, plus activement, à la vie religieuse, à la vie d'union à DIEU, sous les regards de MARIE Immaculée.

Au Noviciat, il ne perdit rien du joyeux entrain dont il avait fait preuve durant ses années de Junioriste. Ici encore, il était, souvent, l'âme des conversations et des jeux. Toutefois, il aimait à se retirer à l'écart, avec quel-

ques Frères ; et là, dans l'intimité des cœurs fraternels, il épanchait son âme, — à son insu, bien souvent. C'est au cours d'un de ces entretiens intimes qu'il découvrit, à l'un de ses Frères, un pressentiment qu'il avait au fond de son âme :

— « *Moi* », dit-il, « *je ne mourrai pas de vieillesse. Mais, comme Saint Louis de Gonzague ou Saint Jean Berchmans, je mourrai dans ma pleine jeunesse.* »

Sentait-il déjà les premières atteintes du mal qui devait le ravir, si vite, à la vie de la terre ? Ou bien ce pressentiment d'une mort prématurée lui était-il comme naturel ?... Nous ne saurions le dire.

Une autre fois, un Frère lui exprimait son impuissance à vivre de la vie intérieure. Il lui fit cette réponse :

— « *Oh ! on y arrive !* »

Ces trois mots, jaillis spontanément de son cœur, nous en disent long sur sa vie d'union à DIEU. Ils nous découvrent bien son âme, si droite et si simple, qui allait à DIEU sans détour.

— « C'était », nous dit son Père Maître, « une belle âme, généreuse, émule de Saint Louis de Gonzague par sa délicatesse et sa piété angélique. Ce qui m'a toujours frappé en lui, ce fut sa ferveur dans la prière : on sentait, rien qu'à le voir, une âme entièrement unie à DIEU. »

Sa charité était toute rayonnante. On le vit, spécialement, un jour où il se mit à consoler, avec beaucoup d'onction et de délicatesse, un de ses Frères qu'un deuil venait d'éprouver. Le baume qu'il mettait sur les plaies des cœurs souffrants était fait des pensées toutes surnaturelles dont son âme était remplie.

Sa mortification, qu'il aurait voulu ne point faire connaître — et c'est là le signe d'une véritable mortification, — paraissait, malgré tout, aux regards édifiés de ses Frères. De par nature, le Frère FLANDIN avait une véritable répulsion pour le travail des mains, ainsi qu'il l'avoua lui-même ; cependant, au Noviciat, on le vit se livrer à de durs travaux qui dépassaient quelquefois ses forces.

Durant son noviciat, son amour pour la Congrégation.

des Oblats de MARIE Immaculée, dont il devenait l'enfant, s'intensifia : et il le manifesta, souvent, dans ses conversations et dans ses lettres. A son amour pour sa Famille religieuse il joignait celui de l'Église, la grande Famille chrétienne. Il aimait aussi le Pape, le Père de cette immense Famille, et offrait pour lui les mérites de journées entières.

Un Novice si fervent était digne d'entrer dans la vie religieuse. C'est le 16 juillet 1927, fête de Notre-Dame du Mont Carmel, que le Frère FLANDIN se consacra à DIEU, par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Quels durent être les sentiments de son cœur, en ce jour ?... Pour être restés tout intimes, ils n'en furent pas moins intenses. DIEU et la Vierge MARIE les connurent et, sans doute, Ils acceptèrent, avec joie, le sacrifice que leur faisait de tout son être ce nouvel Oblat de MARIE Immaculée.

Après son Oblation, le Frère FLANDIN alla passer quelques jours dans sa famille. C'était la première fois que Chirens le voyait en soutane.

### § III. — Scolasticat de Liège.

Il prit, ensuite, la route de la Belgique, laissant derrière lui les pays ensoleillés du Midi de la France ; mais il en gardait, dans sa mémoire et dans son cœur, un souvenir que les brumes de la Belgique ne rendaient que plus vivant.

C'est dans notre Scolasticat de Liège qu'il nous arriva, au soir du 2 août. Il se fit aussitôt remarquer par sa gaieté, son entrain et son bon esprit. Son visage de 16 ans avait ce je ne sais quoi qui attire dans l'enfant ; et, pourtant, son âme rayonnait une réserve qui s'imposait. De grands yeux franchement ouverts, où se lisait toute l'innocence de son cœur. Point de pose dans ses allures, mais la plus grande simplicité en tout. Il était d'un abord facile, — toujours le sourire sur les lèvres et la plus franche gaieté. De caractère parfaitement égal, il charmait nos conversations par ses propos ordinairement joyeux, très sé-

rieux parfois, mais toujours réservés, délicats, spirituels. De l'esprit — certes, oui, — il en avait : on le devinait rien qu'à le regarder. Il en amusa, très finement, jusqu'à ses infirmiers et à son docteur, tout le long de sa maladie ; mais il en usait, vraiment, en divine charité. Son cœur était trop bon pour agir autrement. Se trouvait-il en récréation avec un Frère d'humeur peu expansive, il prenait alors des allures que l'on aurait, peut-être, pu taxer de trop enfantines : taquinerie, toutes petites histoires très courtes, très naïves même, quelques joyeux refrains. Il faisait si bien que le fou rire prenait, souvent, ses heureux compagnons.

Tel apparaissait le Frère FLANDIN, dès sa première rencontre ; et, à ne le regarder que superficiellement, on aurait pu le prendre pour un excellent Frère, sans doute, mais pour un Frère encore trop enfant. Tel n'est pas l'avis de ceux qui pénétrèrent plus avant dans cette âme d'élite. Ils voyaient en lui un privilégié du Bon DIEU.

A son enthousiaste expansibilité le Frère FLANDIN unissait un fond de sérieux peu commun. Tout jeune déjà, il avait une propension naturelle à l'étude, aux études sérieuses spécialement : les nombreuses notes qu'il laissa en font foi. Cette excellente disposition ne fit que s'accroître, dès son entrée dans la vie religieuse.

En voici un exemple. A son arrivée au Noviciat, il aimait encore à jouer quelques tours ; si, en temps de silence, l'occasion se présentait de glisser à l'oreille du voisin un mot plaisant, il saisissait parfois cette occasion, — oh ! non par malice, ni même par légèreté. Mais pensez donc, à 15 ans — avant d'avoir entendu les sages conseils d'un Père Maître, — il n'est que trop naturel de se laisser aller à ces petites espiègeries.

Mais, à son arrivée au Scolasticat de Liège, comme il était changé ! Dès que la cloche sonnait, il entrait dans le plus profond recueillement : lui demandait-on, alors, quelque renseignement, quelque service, il répondait toujours avec le moins de mots possible, donnait un petit sourire et rentrait dans le silence. Toujours avide de perfection, les derniers mois surtout, il voulait con-



naître tous les détails du règlement ; et ses questions embarrassaient même, quelquefois. Les instructions du R. P. Supérieur avaient-elles soulevé quelques doutes dans son esprit, il s'en ouvrait à l'un de ses Frères ; et, si ce dernier ne pouvait le tranquilliser, il allait — malgré sa timidité naturelle, que beaucoup ne supposaient même pas — chercher les explications du R. P. Supérieur, puis rapportait à son Frère les résultats de ses démarches.

Nous avons dit déjà que le Frère FLANDIN avait une véritable répulsion pour les travaux manuels. Mais, au Scolasticat encore, il avait tant abdiqué son plaisir personnel qu'on le voyait toujours parmi les Frères réputés pour leur dévouement.

Son amour de la vertu de pauvreté était non moins remarquable. Un petit trait le fera voir. Le bon Frère avait une paire de souliers très grossièrement faits et peu solides. Facilement, il aurait pu s'en procurer une autre paire ; et le Frère cordonnier lui-même lui en offrit une. Mais il refusa, par esprit de pauvreté et de sacrifice. Ne s'était-il pas donné tout entier à JÉSUS, au jour de son Oblation ?

Un autre trait. L'hiver liégeois est froid et humide. Henri, déjà un peu souffrant, dit un jour à un de ses Frères :

— « *Peut-on demander une douillette (manteau) ?* »

— « Oui, oui », lui répondit-on !

Mais jamais le Frère FLANDIN ne réclama de douillette. Et, quand on l'interrogeait pour savoir s'il avait tout ce qu'il lui fallait, c'était toujours un joyeux « oui » qu'il répondait.

En cela, comme en bien d'autres choses, il imitait Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus — pour laquelle il professait une grande dévotion, depuis quelques mois surtout. Chaque jour, il trouvait un instant pour lire une page ou deux de l'*Histoire d'une Ame*. Ces deux âmes se comprenaient : Henri voulait imiter Thérèse, et DIEU seul pourrait nous dire jusqu'à quel point il l'imita.

Il semble, à ne regarder que ce qui a pu paraître à l'extérieur, que le Frère FLANDIN, sur plusieurs points de

sa physionomie et de son caractère, se rapproche de la Sainte de Lisieux. Le visage de Thérèse était éclairé d'un doux sourire ; et ce sourire cachait une vie d'abnégation de tous les instants. Le visage d'Henri était, lui aussi, orné d'un aimable sourire ; et qui pourra nous révéler tous les sacrifices, petits ou grands, sur lesquels ce sourire a jeté le voile ?... Thérèse possédait, à un très haut degré, la belle et humble vertu de simplicité. Henri, lui aussi, possédait cette vertu : il était simple dans ses allures, dans ses conversations, dans toute sa personne, il était simple avec ses frères, il était simple aussi avec le Bon DIEU, — ainsi que nous le voyons, dans sa dernière maladie spécialement. Tous deux moururent de la même maladie. Les dernières paroles de Thérèse — « Mon JÉSUS, je vous aime » — furent un acte d'amour. Les dernières paroles qu'Henri nous laissa furent, elles aussi, le suprême acte d'amour que ses lèvres prononcèrent à l'égard de JÉSUS et de sa bonne Maman du Ciel...

A la reprise des cours, en octobre, le Frère FLANDIN se mit, avec tout l'enthousiasme de ses 16 ans, à l'étude de la philosophie. On pouvait espérer que, là comme ailleurs, son intelligence le mettrait en bonne place. Cependant, il comptait bien moins sur la valeur de son esprit que sur le secours de Celui qui possède tous les trésors de la sagesse et de la science ; et il inscrivit, sur la couverture de son manuel de philosophie, ces deux mots significatifs : — « *Deus providebit* : DIEU y pourvoira. »

Avant de se mettre au travail, le jeune philosophe baisait sa petite croix de Junioriste, qu'il gardait précieusement auprès de lui : il faisait de même, lorsque la cloche lui annonçait la fin de l'étude. Il allait ainsi vers l'avenir, en Scolastique fervent.

#### § IV. — Souffrir avec Jésus.

Mais DIEU voulait sanctifier, plus profondément, cette âme déjà si belle. Il lui envoya la souffrance ; et c'est dans l'acceptation, non seulement résignée mais amoureuse, de la souffrance que le Frère FLANDIN s'est sanc-

tifié et est arrivé, certainement, à un degré élevé d'union à DIEU...

Le Frère FLANDIN fut toujours, semble-t-il, d'une constitution plutôt délicate, affaiblie encore par sa maladie à Lyon et une croissance rapide.

Il arriva à Liège avec une toux déjà assez forte ; et cette toux, bien qu'intermittente, ne disparut jamais complètement. On n'y prit point garde, tout d'abord ; et lui-même ne s'en plaignit jamais, ni à ses frères ni à ses supérieurs. Il continuait à suivre, en tous points, le règlement habituel, comme si rien n'était. Il crut même pouvoir se ranger parmi les « forts » qui avaient la permission de jeûner, les trois jours par semaine que prescrit la Règle pour le temps de l'Avent, jusqu'à ce qu'un Frère lui fit remarquer que, vu sa santé délicate, il aurait dû en demander l'autorisation au R. P. Supérieur, — autorisation qui lui aurait été, certainement, refusée.

A quelqu'un qui lui manifesta quelque inquiétude sur sa santé :

— « *Oh ! mon Frère* », lui fut-il répondu, « *ce ne sont pas les plus gros qui vivent le plus longtemps. Et je suis bien sûr que je conduirai votre enterrement.* »

Et il se met à plaisanter sur les maigriots enterrant les florissantes santés.

Lorsqu'on lui disait :

— « Vous n'êtes pas sage, Frère FLANDIN, de tousser comme vous le faites : vous devriez le dire aux infirmiers. »

Il se contentait de sourire et de répondre :

— « *Eh bien, je m'assagirai.* »

Et il ne disait rien, — pas même aux Supérieurs lui demandant des nouvelles de sa santé. Ne jamais ennuyer personne semblait sa devise. Et, comme il était si franc, on croyait ses affirmations ; le cher enfant, il se trompait lui-même.

Un soir, cependant, après avoir récité son chapelet dans le parc, sous une bruine froide, il fit cette confidence à son compagnon, sur un ton moitié sérieux, moitié plaisant :

— « *C'est un peu dur de vivre dans ce pays de brume, alors*

*que, dans le Midi, ce sont les arbres en fleurs, le grand soleil, un ciel tout bleu, les châtaigniers, les cigales !... »*

Quelques jours avant d'aller à l'infirmerie, on le vit en pleurs ; mais c'était à la chapelle, aux pieds de Jésus consolateur. Et, tandis que l'ombre de ce soir d'hiver envahissait lentement le sanctuaire, l'enfant béni épanchait son cœur, peut-être déjà bien souffrant, dans le Cœur du Divin Prisonnier du Tabernacle.

L'après-midi du 19 janvier, le Frère FLANDIN fut pris d'un accès de toux très violente. Les Frères qui étaient avec lui s'en émurent et le forcèrent de se montrer aux infirmiers. Ce jour-là, il ne résista pas ; et, malgré ses répugnances, il alla demander quelques soins. Le lendemain matin, il était encore à la Messe de communauté ; mais la fatigue l'obligea de regagner l'infirmerie, aussitôt après.

La maladie resta, d'abord, imprécise. La toux persistante donnait quelques appréhensions ; la fièvre montait. Un spécialiste fut appelé et ne put que constater le mal : le poumon droit était attaqué, la tuberculose faisait son travail. Tout s'expliquait : et ce malaise continu, et ces quintes de toux multipliées, et cette haute température qui ne descendait jamais au dessous de 39 degrés. Et, cependant, cinq mois encore séparaient notre Frère de son oblation céleste, — cinq mois, tous employés à préparer cet acte suprême, qui est le passage, par la mort terrestre, en la vie éternelle, — cinq longs mois, où il contemplerait vraiment la mort en face, puisqu'elle devait approcher d'un pas lent mais non moins certain.

A plusieurs reprises, il fut question de clinique, de sanatorium ; mais le Bon DIEU avait décrété que jamais notre Frère FLANDIN ne quitterait Liège. Quelle douce joie pour lui de rester avec ses frères ! Le R. P. Supérieur était, pour ainsi dire, continuellement à son chevet, lui apportant le réconfort de ses paroles toutes paternelles, qui lui apprenaient à sanctifier ses souffrances et qui le préparaient au suprême sacrifice. Les RR. PP. Professeurs étaient assidus à le visiter ; et notre Frère s'en réjouissait. Les Frères scolastiques eux-mêmes, tant que

ses forces le permirent, lui procurèrent quelques bonnes heures de gaieté toute fraternelle. Un autre avantage d'être resté dans cette maison, c'est qu'il fut soigné par des confrères ; absolument à l'aise avec les infirmiers, il leur disait son bonheur d'être soigné par eux, et il les aimait.

Des lettres venaient, très fréquentes, lui procurer d'agréables distractions — lettres nombreuses et si belles de ses parents, lettres d'Oblats, — et toutes étaient lues, avec intérêt, et même relues. Parfois, il en conservait l'une ou l'autre ; mais, après quelques jours :

— « *Tenez, mettez-la au feu.* »

— « *Mais vous devriez garder celle-là !* »

— « *Il faudra bien s'en séparer, un jour ou l'autre : allez, brûlez-la...* »

C'est ainsi qu'il saisissait l'occasion de pratiquer la vertu de détachement.

On caressa, un moment, l'espoir de pouvoir l'envoyer dans le Midi : peut-être un soleil plus chaud et un climat plus sec lui procureraient un regain de vie. Aussi fut-il décidé que, tous les jours, le Frère sortirait, deux heures, au soleil : c'est ainsi qu'il put encore goûter les charmes de notre parc. Mais la fièvre persistait, les fatigues augmentaient ; il fallut renoncer à cet espoir, et, à partir de mai, le Frère ne quittera plus la chambre.

Malgré tout, son moral était excellent, grâce à son esprit de piété et aux secours de notre sainte Religion. En reconnaissance de toutes les prières faites à son intention, il offrait ses souffrances à Jésus. Il avait une grande dévotion envers la Sainte Vierge, « sa Maman divine », comme il l'appelait. Fidèle à égrener quelques grains de son chapelet, quand il se sentait moins fatigué il récitait l'une ou l'autre des heures du petit office de la Sainte Vierge ; au temps pascal, il demanda par écrit l'oraison du *Regina Cæli*, pour qu'il pût réciter cette prière. Les dimanches du mois de mai, il faisait ouvrir porte et fenêtre, pour entendre et suivre, plus facilement, les cantiques de la procession en l'honneur de la Sainte Vierge.

Il n'avait garde, non plus, d'oublier Saint JOSEPH ;



cette simple parole, spontanément jaillie de son cœur, le prouve largement :

— « *Comme j'aime bien le bon Saint JOSEPH !* »

Sur son désir, l'infirmier lui récitait la prière du soir, au pied du lit, parfois tout entière, parfois seulement les actes de foi, d'espérance et de charité, et parfois uniquement ce dernier ; ensuite, il traçait sur lui un signe de croix avec de l'eau bénite, et il s'abandonnait au Seigneur pour la nuit, presque toujours enveloppé dans une bénédiction spéciale du R. P. Supérieur.

En une telle générosité on devinait une surabondance de grâces. Ses confessions hebdomadaires et ses communions quotidiennes achevaient de purifier sa belle âme et de la rendre, chaque jour, plus digne du Seigneur. Les trois premiers mois de sa maladie, il assistait, de son lit, à la Messe qui se célébrait à la chapelle de l'infirmier ; et, à part une seule fois où la toux fut plus violente, il reçut, dans sa poitrine et dans son cœur, le Pain qui fait les forts, Jésus-Hostie. Il confiait lui-même son bonheur :

— « *C'est tout de même beau* », disait-il, « *que je puisse communier tous les jours !* »

En effet, quand les nuits étaient calmes, au réveil, le travail d'expectoration devenait plus pénible ; et il craignait que cela ne finît par devenir un obstacle à la Communion. Mais Jésus était avec lui. Un matin, particulièrement, il dit, juste avant la Messe :

— « *Encore une demi-heure de toussotage qui va venir.* »

— « C'est possible », répond l'infirmier : « la belle occasion de l'offrir avec Jésus qui s'immole. »

— « *Oh ! oui : bien sûr !* »

Et ne voilà-t-il pas que le temps de la Messe se passe plus calme que jamais. Jésus s'était contenté de l'offrande.

Malheureusement, on dut le mettre dans une chambre à part, pendant deux mois, — durant lesquels notre Frère se vit privé de la Sainte Messe. Mais DIEU mit fin à l'épreuve pour le dernier mois de sa vie ; et, réinstallé à l'infirmier, il assista de nouveau à la Messe, tous les jours, jusqu'au jour de sa mort inclusivement.

### § V. — Charité dans l'Immolation.

Le 17 février, pendant que les Oblats du monde entier se redonnaient à DIEU, le Frère FLANDIN fit à DIEU le don total de lui-même, pour la vie et pour la mort, par ses vœux « à l'article de la mort ». Depuis ce jour, la croix et le scapulaire, appendus à côté de son lit, furent l'une des sources où il puisait les forces dont il avait besoin. Avec le 17 février, une date importante pour notre Congrégation est bien le 21 mai, qui nous rappelle la mort de notre vénéré Fondateur. Ce jour-là, notre cher malade reçut l'Extrême-Onction ; et il trouva, dans ce sacrement, une nouvelle force dans ses épreuves.

Il était visiblement heureux de voir les Missionnaires qui passaient par Liège ; et, sur leur demande, il promettait d'offrir ses souffrances pour les Missions et pour leurs œuvres.

Au début de juin, son père et sa mère ne reculèrent point devant les fatigues et les sacrifices d'un voyage jusqu'à Liège. Le Bon DIEU permettait aux parents et à l'enfant de se revoir, encore une fois, sur terre. La séparation ne serait-elle pas trop pénible à la nature ? Sans en parler, en effet, tous les trois ne prévoyaient-ils pas la mort à brève échéance, — dans quelques jours, peut-être ?... Qu'importe : le Christianisme ne rend-il pas les âmes fortes ? De part et d'autre, le sacrifice fut complet ; et nous ne savions lesquels admirer davantage, ou de l'enfant qui se séparait, avec tant de surnaturel abandon, de ses parents, ou de ceux-ci qui, selon l'expression même du Fr. FLANDIN, offraient, si généreusement, leur enfant au Seigneur. Ce fut là, certes, un grand sacrifice pour notre cher malade.

Ce ne fut pas le seul. S'il y eut le côté des consolations dans sa maladie, il y eut un autre côté plus profond, plus sanctifiant, plus immolant aussi : celui de la souffrance. La souffrance, mais n'est-ce pas le partage de toutes les âmes que JÉSUS aime ?

La nature elle-même et la longueur de la maladie, quel

sujet d'immolation ? Condamné à l'inaction, alors qu'on est débordant de vie, — cloué au lit, cinq mois durant, — sentir vivre, autour de soi, une grande communauté de plus de 100 jeunes gens, — avoir, dans l'intime de son être, le désir de vivre, d'autant plus intense qu'il est plus naturel, et être le témoin de sa propre consommation, lente mais progressive, mais implacable, — sentir ses forces diminuer chaque jour, — mourir, enfin, à dix-sept ans : tout cela, n'est-ce pas souffrir ? La toux elle-même ne parvint point à lui faire perdre patience. Oh, cette cruelle toux ! Elle ne lui laissait, à certains jours, aucune minute de repos. Racontait-il une petite histoire ? La toux l'arrêtait net, et il en souffrait. Remuait-il tant soit peu dans son lit, riait-il ou parlait-il tant soit peu fort ? Il s'ensuivait une quinte de toux si forte, parfois, qu'elle secouait tout son être.

Ces souffrances commencèrent avec la maladie et se poursuivirent jusqu'à la fin ; d'autres vinrent s'y ajouter. Une nature vive et ardente et l'épuisement lui occasionnaient, parfois, des crises douloureuses de surexcitations nerveuses. Il en était visiblement contrarié ; car il craignait que les infirmiers vissent, dans cette agitation, une espèce de mécontentement ou d'impatience, et il éprouvait, la crise passée, le besoin de leur témoigner son affection, de façon particulière ; il leur prenait, alors, la main et la serrait dans la sienne, avec un regard affectueux. D'ailleurs, quand on lui rendait le plus léger service — donner à boire, à manger, soutenir sa tête fatiguée, — il ne s'étendait pas en longs discours, mais un simple :

— « *Oh ! mon Frère, que je vous remercie !* »

Ou bien, en un tutoiement enfantin :

— « *Tiens, prends ce bonbon, ce raisin, cette fraise : ça te fera du bien.* »

Il s'excusait de donner du travail à ses confrères qui le soignaient, surtout quand il les faisait se lever, la nuit :

— « *Oh ! mon Frère, je vous empêche de dormir !* »

C'est le même sentiment qui lui fit dire, un jour :

— « *Est-ce que je vous donnerai du travail encore longtemps ?* »

— « Tant que le Bon DIEU voudra », fut la réponse.

Son regard s'enflamma :

— « Oh ! que vous êtes gentil pour moi ! Oui, tant qu'Il le voudra ! »

Les derniers jours, les douleurs devinrent plus aiguës. Il l'avoua lui-même :

— « Rien ne peut me reposer, — ni la poitrine, ni la tête, ni les jambes, — rien. Enfin, pour Lui (c'était Jésus, Lui), il faut, pourtant, que je donne un petit peu !... Je ne puis pas, mon DIEU. Je vous l'offre. »

Une autre fois :

— « Pourquoi, mon Frère, je tousse tant ? »

— « Parce que le Bon DIEU envoie ses souffrances à ceux qu'Il aime, pour réparer le mal de ceux qui ne l'aiment pas. »

Heureux de cette réponse :

— « Oh ! oui », fit-il, « c'est bien vrai ; oui, ça c'est vrai. »

Les souffrances ne l'empêchaient point, non plus, de compatir aux souffrances de ses frères. Quand la grippe alita, successivement, la moitié de la communauté, il demandait des nouvelles de celui-ci, de celui-là. Il demandait à DIEU d'adoucir les souffrances de son cher compagnon de maladie, le Frère Jean VELD'HUIS — qui mourut deux mois avant lui.

Apprenant qu'un Frère était retenu en chambre par des rhumatismes :

— « Le pauvre Frère ! ce mal ne laisse aucun repos ! »

Et toujours, à travers tout, son aimable jovialité. Il racontait lui-même de petites histoires, pendant qu'on le soignait. Que de fois il disait à un Révérend Père, qui le visitait très souvent :

« Allons, mon Père, une petite histoire. »

Et, si le Père s'excusait, lui, prenant un petit air malin et le plus grave possible :

— « Hé ! vous l'aviez, pourtant, promis ! »

Le bon Saint JOSEPH, le jour de sa fête, ne lui apporta pas ce qu'il avait demandé. Il fut mis en quarantaine :

— « Allons », dit-il, désignant du regard l'image de Saint JOSEPH, « mets-Le dans le tiroir : ça Lui apprendra ! »

Puis, dans la soirée : « *Oh ! ne laisse pas Saint JOSEPH en pénitence : Il est trop bon pour ça !* »

## § VI. — Soumission et Abandon.

Mgr Gay, en des pages admirables, a dit, très justement, que le sommet de l'amour, sa dernière cime, c'est la vie d'abandon. A quel degré d'amour divin notre regretté Frère était-il parvenu ? DIEU le sait ; ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'un trait saillant de sa maladie, le plus caractéristique peut-être, fut son esprit de très simple abandon. Il fit preuve de cet esprit d'abandon par la sereine tranquillité avec laquelle il regardait venir une mort assurée. Jamais, jamais, la moindre crainte de la mort. Dès son entrée à l'infirmerie, il en parlait comme d'une chose devant bientôt arriver :

— « *Quelques semaines, tout au plus quelques mois* », répétait-il : « *si ce n'est pas pour le printemps, ce sera à la chute des feuilles.* »

Lorsqu'on voulut le persuader de demander sa guérison, il se récria, vivement :

— « *C'est au Bon DIEU de voir.* »

Et, l'avant-veille de sa mort, n'affirmait-il pas n'avoir jamais demandé de guérir ni de mourir ? Sa réponse à tout était :

— « *Comme le Bon JÉSUS voudra !* »

« Comme le Bon JÉSUS voudra » : telle fut, pour ainsi dire, sa devise, tant en pratique qu'en théorie.

— « *Prie bien pour moi : je vais bientôt mourir... Peut-être, dans une heure, ce sera fini ; mais, après tout, on sera mieux au ciel... Dans quelques instants je serai, tout de même, mieux qu'à présent* » (il parlait du ciel)... « *Cela ne tardera pas* », disait-il une autre fois. »

— « Je serais, pourtant, content de venir dire ma première Messe à l'infirmerie », lui dit un infirmier...

Un sourire hésitant fut la seule réponse.

Ces réflexions et d'autres semblables, recueillies les derniers jours, montrent que le Frère voyait, nettement, sa fin prochaine. La mort allait venir, en effet.



Le samedi 16 juin, il fait détacher du mur sa croix d'oblation, la baise longuement, se la fait suspendre au cou, la serre contre son cœur. Il la garde sur sa poitrine, depuis 9 heures du matin jusqu'à minuit, malgré la fatigue que lui occasionnait son poids. Il en fut de même pour les images et le scapulaire épinglés à l'oreiller : il les demanda et les baisa avec amour.

Le mardi 19, au matin, il perdit connaissance, pour la première fois. Cet état ne dura que quelques minutes. Il eut aussi quelques moments de délire ; il prononçait, alors, des mots sur l'état ecclésiastique, la Religion, les Missions, sa mère, MARIE, JÉSUS, le Bon DIEU. Mais, le soir, il montra, de nouveau, sa gaieté habituelle. Pendant le souper, il trouva même moyen de plaisanter, avec le R. P. Supérieur, sur ses petits exploits de jeunesse.

Cependant, au moment du coucher, le R. P. Supérieur et un R. P. Professeur décident de le veiller, la nuit. Contre toute prévision, la nuit est relativement bonne. Le matin, le Frère, un peu reposé, peut recevoir JÉSUS-Hostie, pour la dernière fois, en pleine connaissance et en pleine ferveur. Les deux heures suivantes voient plusieurs courtes pertes de connaissance. Après un petit quart d'heure de sommeil, il se réveille, subitement, vers 9 h.  $\frac{1}{2}$ . Il appelle l'infirmier, lui tend les bras, lui demande de soulever sa poitrine : il se sent oppressé, la respiration devenant de plus en plus difficile. A la réflexion : « Tout pour JÉSUS, n'est-ce pas ? » il répond par un « oui » dont la force manifestait bien la générosité de son sacrifice. L'agonie commençait ; elle allait durer, exactement, une heure.

Le R. P. Supérieur, appelé en toute hâte, lui donne l'absolution, l'encourage à refaire tous ses actes d'abandon et d'offrande à l'amour du Bon DIEU. Le cher Frère répète, avec ferveur, les actes qu'on lui suggère ; mais la respiration devient plus pénible, puis plus faible ; graduellement, tout se calme et, pour ainsi dire, s'endort doucement, s'éteint suavement. Après une dernière absolution, le bon Frère passe ses bras au cou du R. P. Supérieur, comme pour lui demander un dernier soutien

paternel. Il baise le crucifix. Encore quelques oraisons jaculatoires :

— « JÉSUS, MARIE, JOSEPH, *je vous donne mon cœur, mon esprit, ma vie... JÉSUS, je vous aime... Je vous l'offre... Tout pour vous... Pour la Maman du ciel... JÉSUS... Amour... Amour... JÉSUS... (puis, à peine perceptible) Ma...man.* » Ainsi, en véritable Oblat, sa dernière parole fut pour sa Maman du ciel.

Des RR. PP. professeurs et les Frères infirmiers récitaient, pendant ce temps, les prières pour les agonisants. Alors, tout doucement, sans la moindre secousse, mercredi 20 juin, vers 10 heures  $\frac{1}{2}$ , à la veille de la fête de Saint Louis de Gonzague, il quitta les bras de son Père spirituel pour s'en aller vers ceux de son Père céleste.

Quelle mort d'Oblat..., de fleur d'Oblat !...

« *Consummatus in brevi* : en peu de temps, il consumma sa course et l'oblation de son amour à DIEU autant que d'autres qui ont vécu de longues années.

« Vivre longuement ou intensément ! Vivre intensément peut dispenser de vivre longuement. Mais vivre longuement, sans vivre intensément, à quoi bon ? Que c'est beau une vie rapidement épanouie, fructifiée, consommée en perfection divine éternelle !

« Ah ! chère oblation de l'Apôtre, qui par MARIE se livre à cette action toute-puissante de DIEU ! C'est pour l'immolation peut-être rapide, profonde ; mais c'est donc aussi pour la transformation divine de plus en plus belle, et c'est pour l'immense rédemption des âmes ! Quelques semaines, quelques mois de cette vie d'oblation d'amour à Dieu ; cela vaut, cela vit la vie entière. »

Cher petit Oblat — divinement grand peut-être, maintenant, dans les cieux — faites tomber, vous aussi, une pluie de grâces d'amour. Obtenez ce vrai esprit d'oblation à l'Amour infini, dont vous êtes mort, surtout aux nombreux jeunes gens qui aspirent aux sublimités du Sacerdoce apostolique, dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée.

R. I. P.



## X. — R. P. Jacques O'Reilly, 1852-1915 (850).

---

Le R. P. O'REILLY est mort dans l'exercice de la charge de Provincial des Iles Britanniques, qu'on lui avait renouvelée pour un second terme.

James O'REILLY, Irlandais de cœur comme de nom, était né à King's Court, au Diocèse de Meath, le 25 août 1852. Ses études furent faites, jusqu'à 19 ans, soit au Collège des Jésuites, soit au Juniorat de Sickling-Hall. Il entra alors, le 14 août 1871, au Noviciat de Belmont. Il fut, ensuite, envoyé en France, pour faire son Scolasticat à Autun, et y fut noté comme un Frère « d'une piété et d'une régularité exemplaires, très docile et d'un caractère très doux ». C'est là qu'il prononça ses vœux perpétuels, le 12 juin 1874, et qu'il reçut l'onction sacerdotale, aux quatre-temps de Pentecôte, en 1877.

De retour en Angleterre, son premier poste fut Kilburn, où il desservit l'Église du Sacré-Cœur, pendant dix-sept mois. Il alla, ensuite, passer un an à Sickling-Hall, comme professeur du Juniorat, puis il fut placé à Leeds. Son séjour y fut de neuf ans, à deux reprises, d'abord comme sujet, puis comme Supérieur ; il y fit bâtir une grande école. Après cela, il revint à Londres, mais, cette fois, à la Mission de Tower-Hill. Les cinq années qu'il y resta furent employées au service des Irlandais, si nombreux dans ce quartier de la ville. Il s'y porta avec un tel dévouement que sa santé en fut atteinte assez gravement ; et on jugea à propos de lui procurer, pendant quelque temps, un climat plus doux, — il alla ainsi exercer le saint ministère, pendant quelques mois, au Sud de l'Afrique.

En rentrant en Europe, au mois de juin 1893, il fut attaché, un an, à la Maison d'Inchicore ; mais, la prédication des missions rurales étant au-dessus de ses forces, on le transféra à Rock-Ferry. Au bout de trois ans, il fut élevé à la charge de Supérieur ; puis il revint, en cette

qualité, à la Maison de Kilburn. Pendant les douze ans qu'il eut la direction de la communauté et de la paroisse, il déploya le plus grand zèle pour le progrès des œuvres et l'embellissement de l'église ; il y fit des décorations et des additions importantes et y laissa le souvenir d'un bon Pasteur, zélé pour le salut des âmes et la beauté de la Maison de DIEU.

Il fut, ensuite, mis à la tête de la Maison de Liverpool ; là aussi, il donna une vive impulsion aux œuvres si importantes de la paroisse et prépara les grandes fêtes de diamant de l'église, qui furent célébrées le 9 mai 1909. Au mois d'octobre de l'année suivante, on lui confia les fonctions de Provincial des Iles Britanniques, qu'il garda jusqu'à sa mort.

Son administration de cinq ans a été marquée au coin de la sagesse pratique et a laissé les meilleurs souvenirs au cœur de ses confrères. Malheureusement, sa santé ne fut pas à la hauteur de sa bonne volonté. Elle déclina, peu à peu, sans laisser d'espoir de guérison, vers la fin de 1914. Pour mieux lui procurer tous les soins que réclamait son état, on le fit transporter dans un hôpital catholique, à proximité de Kilburn, dans les premiers jours de février ; mais la maladie ne fit qu'empirer ; et, une semaine après, le vénéré malade rendait, pieusement, son âme à DIEU, le 10 février 1915, à l'âge de 63 ans.

Ses funérailles eurent lieu à l'Église de Kilburn et furent imposantes par le grand concours des fidèles qui voulurent donner un dernier témoignage d'affection à ce zélé Pasteur, — lequel avait si bien su conquérir leur estime. Son Éminence le Cardinal Bourne voulut bien offrir un hommage public à la Congrégation et à son regretté Provincial d'Angleterre, en venant les présider lui-même.

Le Rév. Père Fletcher, ami personnel du vénéré défunt, fit son éloge funèbre dans les termes les plus touchants. Nous en donnons un court résumé :

— « Si j'ai demandé à prendre la parole, c'est à cause des liens d'amitié qui m'unissaient au si regretté Père O'REILLY. Vous l'avez tous connu et estimé ; et vous savez qu'il ne voulait pas qu'on le mît sur un piédestal,

ni qu'on le crût au-dessus des autres ; mais, si sa modestie était grande, vous n'en avez pas moins apprécié les charmes de sa personne, l'amabilité de son caractère et son influence sur vos âmes. Vous avez aimé en lui le Pasteur si dévoué de votre paroisse, le directeur éclairé de vos consciences, votre consolation dans vos peines, votre guide dans les difficultés de la vie. Au reste, tout parle de lui dans cette église, qu'il a mis un soin pieux à embellir ; en contribuant, si grandement, à orner la Maison de DIEU et à rehausser la beauté des saintes cérémonies, il a gravé dans vos cœurs un souvenir qui ne s'effacera pas de longtemps.


« Mais ce que vous n'avez pas assez remarqué, peut-être, et ce dont je tiens aujourd'hui à honorer sa mémoire, c'est son action, en dehors des limites de cette paroisse, pour répandre le culte de la Très Sainte Vierge. Il a eu l'honneur — et, cet honneur, je l'ai partagé avec lui — d'être le premier à glorifier MARIE dans les rues de votre Capitale, en y renouvelant les processions d'autrefois, en y faisant porter en triomphe son image vénérée. Il a, en outre, exalté puissamment la douce Vierge de Lourdes, en organisant et en conduisant lui-même de nombreux pèlerinages à son sanctuaire des Pyrénées.

« Il fut ainsi, non seulement un Prêtre très zélé, un Religieux éminent, dont sa Congrégation avait apprécié le mérite en lui confiant la charge de Provincial ; mais il fut encore un grand Apôtre de MARIE. Que ce titre nous le fasse estimer encore davantage et nous porte à prier avec ferveur, pour le repos de son âme, la Reine du Ciel, qu'il a si bien glorifiée ici-bas » (1).

R. I. P.

---

(1) C'est le P. Philippe Fletcher qui, en 1887, avec son ami Mr. Maurice Lister Drummond, a fondé la Ligue de Notre-Dame de la Rançon (*Guild of Our Lady of Ransom*), laquelle — par la prière, les pèlerinages, les processions et les conférences — a tant fait pour la conversion de l'Angleterre,





## XI. — R. P. Joseph McSherry, 1863-1919 (1214).

---

Le R. P. Joseph-Marie McSHERRY était issu d'une vieille souche catholique qui, pendant de longues générations, a donné à l'Église des prêtres et des religieuses. Dans sa propre famille, il avait quatre sœurs religieuses et deux frères consacrés à DIEU, l'un dans notre Congrégation et l'autre dans le clergé séculier, — lequel devint et est encore, aujourd'hui, Vicaire Apostolique du District oriental du Cap de Bonne-Espérance (Port-Elisabeth), dans l'Afrique du Sud.

Joseph naquit à Loughgilly, au Diocèse d'Armagh, en Irlande, le 25 juillet 1863. Il fit ses premières études au Séminaire diocésain de Newry ; puis, à l'âge de 19 ans, le 16 septembre 1882, il entra au Noviciat de Belmont House (Stillorgan).

Dès le commencement, il fit preuve de ces qualités de piété, de sérieux, de solide bon sens et de parfaite droiture de caractère qui semblaient annoncer déjà la part importante qu'il devait prendre, plus tard, dans le développement des œuvres de la Congrégation.

Il suivit les cours du Scolasticat, à Inchicore (Dublin), et à Belcamp-Hall (Raheny), et y fit ses vœux perpétuels, le 8 décembre 1884. « Sa piété, sa régularité et son application au travail ne se sont pas démenties », disait son Supérieur, en le présentant aux Saints Ordres, « et il deviendra un bon sujet. Quoiqu'il ait un peu de raideur dans le caractère, sa conduite est très satisfaisante. »

Il reçut le sacerdoce, à Dublin, le 24 septembre 1887, et fut, aussitôt, placé dans la Maison de Kilburn, à Londres. Pendant quatre ans, il y donna les prémices d'un zèle tout apostolique, qui lui attira la sympathie universelle.

En 1891, le P. McSHERRY fut transféré à Leeds, où un champ tout différent et plus vaste lui était offert, au milieu d'une population ouvrière. Son application géné-

reuse à ses nouveaux devoirs et ses succès apostoliques mirent en relief la trempe solide de sa personnalité ; et, au bout de quatre ans, en 1891, bien qu'il ne fût encore âgé que de 32 ans, on lui confia la direction de la Communauté importante de Holy-Cross, à Liverpool. Peu après, on lui donna encore un nouveau témoignage de confiance, en le nommant Consulteur de la Province Britannique.

Durant les neuf ans de son administration, les œuvres de cette grande paroisse reçurent une impulsion vigoureuse, qui les rendit de plus en plus prospères. Pendant toute sa vie sacerdotale, il s'adonna, spécialement, à l'apostolat des enfants ; mais, à Liverpool, il en fit l'objet de son attention la plus dévouée et la plus incessante. Il entreprit la lourde tâche de leur élever de belles et vastes écoles ; et, mendiant de porte en porte, sans jamais se laisser rebuter, il recueillit la somme de cent mille francs (100.000). Il put ainsi élever un édifice spacieux et bien aménagé, qui restera comme le monument impérissable de son amour pour la jeunesse. A l'intérieur de la maison, il sut montrer des qualités à la fois religieuses et aimables, aussi bien pour les membres de la communauté que pour les Pères ou amis de passage, envers qui il savait pratiquer la plus cordiale hospitalité.

Cependant, la bonne réussite du P. McSHERRY dans l'administration l'avait mis en relief ; et, en 1904, on lui confia la charge de Provincial des Iles Britanniques. Il se transporta, alors, à Inchicore, où il résida jusqu'à la fin de sa vie, — sept ans, à la tête de la Province et puis, huit ans, comme Supérieur de la communauté.

Dans l'exercice du Provincialat, le P. McSHERRY se dépensa, sans réserve, pour le bien général de la Congrégation ; il fit preuve d'un gouvernement juste et aimable, et tous les Pères et Frères qui ont vécu sous son administration lui ont gardé une grande estime.

Comme Supérieur d'Inchicore, il se dévoua à sa tâche, avec un grand désir de remplir son devoir le plus parfaitement possible. Il est même permis de dire qu'il travailla au-dessus de ses forces et que ce fut la cause de sa mort prématurée. Il mourut sur la brèche. Durant la terrible

épidémie d'influenza qui sévit après la Guerre, il se prodigua pour porter secours aux malades. Il fut atteint lui-même ; et, après une semaine de maladie, il mourut, victime de son dévouement, le 18 février 1919, à l'âge de 56 ans.

Le vaste concours des fidèles et du clergé à ses funérailles manifesta toute l'estime que l'on avait pour cet Ouvrier de DIEU, si actif, si bon, si zélé pour sa gloire. Ce furent, surtout, les enfants qui témoignèrent une grande douleur ; car à Inchicore, comme dans toutes ses autres missions, il s'était fait leur apôtre le plus aimé et le plus dévoué ; et leurs larmes ont été, sans doute, une de ses meilleures recommandations auprès de Celui qui aime tant, ici-bas, les petits enfants.

*R. I. P.*



## XII. — F. C. Antoine Talbot, 1840-1900 (829).

Le Frère Joseph-Antoine TALBOT était originaire de la Province de Québec. Né, en 1840, d'une famille qui n'avait guère, pour toute fortune, que de nombreux enfants, il fut obligé de pourvoir à sa propre subsistance, dès un âge assez tendre. Il donna ses premiers services aux presbytères, — guidé, sans doute, par la main de la Providence, qui préparait le futur sacristain de l'avenir. Sous le toit sacerdotal, sa vocation religieuse naquit et se fortifia ; et, à l'âge de 26 ans, en 1866, le jeune Antoine se présenta au Noviciat des Pères Oblats.

L'arrivée à Lachine de ce postulant fut tout un événement. Un jeune homme à la stature de tambour-major, droit comme un officier et portant des moustaches de général, n'était pas un Novice ordinaire. Ces charmes extérieurs engageaient le Père Maître à ne pas lui ménager les épreuves, et il fut loin de l'en priver. Chaque jour voyait arriver une humiliation nouvelle ; mais le fervent

Novice étonnait ses frères par son humilité et son obéissance, — son âme était encore plus belle que son corps. Le Maître des Novices atteignit son but ; et, lorsqu'il présenta le Frère TALBOT à l'Oblation perpétuelle, en 1873, c'était un vrai Religieux, dans toute la force du terme, qu'il donnait à la Congrégation.

Le Frère TALBOT a été un Religieux solidement constitué : sa vertu a été inébranlable, parce qu'elle avait pour fondements la piété et l'humilité. Le démon de la vanité dut, cependant, lui faire subir plus d'un violent assaut.

On se rappellera longtemps, à Ottawa, le fier succès que remporta le Frère TALBOT dans une grande démonstration. Il s'agissait de la réception officielle du Gouverneur Général du Dominion, qui devait avoir lieu dans une des grandes salles du Parlement. Pour y avoir accès, il fallait des titres, des cartes, etc., si bien que plusieurs Pères s'en étaient vu refuser l'entrée. Le Frère TALBOT portait sur son imposante personne et sa carte et ses titres ; quand il arriva, vêtu en *clergyman*, les portes s'ouvrirent à deux battants, et il fut conduit à un siège réservé aux grands personnages.

Mais l'humble Religieux ne laissait pas ébranler sa vertu par ce succès et tant d'autres de ce genre : il se contentait d'en rire et continuait à être un simple Frère convers.

Ferme dans la vertu, le Frère TALBOT l'était aussi pour tenir les emplois ou diriger les affaires qui lui étaient confiées. Quelquefois malin, il était toujours poli envers les personnes du monde ; mais il les dominait, comme tout naturellement. C'est au point qu'on le consultait souvent ; et ce n'est pas trop dire que d'affirmer que plusieurs hommes d'affaires de Montréal lui doivent leur prospérité. Dans les moments difficiles, il savait, généralement, se tirer d'affaire par des traits d'esprit, qui montraient la force de sa détermination et le laissaient maître de la situation.

Le Frère TALBOT n'était pas un homme instruit ; mais il avait une vive intelligence naturelle, et il était doué d'un jugement très sûr. Aussi plusieurs Pères prenaient

plaisir à l'interroger sur des cas de conscience concernant la justice. Ils disaient :

— « Allons voir ce que dit le bon sens ; nous verrons, ensuite, ce que disent les théologiens. »

Cette sûreté de jugement l'avait aidé à bien comprendre le rôle qu'il avait à jouer dans la Congrégation, l'amour dont il devait l'entourer et les services qu'il était obligé de lui rendre. Il était de la vieille école, — c'est-à-dire qu'ayant travaillé et souffert avec les anciens Oblats, qui avaient eu à supporter les peines des débuts et des fondations, il s'était, forcément, attaché à eux, à leurs œuvres, à leur manière de comprendre et de pratiquer la vie religieuse.

Et il s'attachait ainsi davantage à la Congrégation. On peut dire que le trait caractéristique du Frère TALBOT fut un entier dévouement à sa Famille religieuse. Malheur à celui qui aurait dilapidé les biens des Oblats, quand il était là ! Le Faubourg de Québec le voit encore se dirigeant, tous les lundis, soit vers la banque, où il allait déposer ses quêtes de la veille, soit chez les marchands, avec lesquels il allait régler les comptes de la semaine précédente ; et il était, justement, occupé à ces fonctions, quand il fut frappé de paralysie.

C'est aussi à la sûreté de son jugement qu'il devait son inaltérable discrétion. Un Religieux de grand jugement peut-il livrer, à des personnes étrangères, les secrets de sa Congrégation ? Cette parfaite discrétion a valu, à l'honneur du Frère TALBOT, ce mot d'un homme d'esprit :

— « Il était assez bonne pompe *aspirante*, mais pas *foulante* du tout. »

Le Frère TALBOT a été, tour à tour, sacristain et homme de confiance dans les Maisons d'Ottawa, de Québec et de Montréal. Comme sacristain, il avait à commander un peu à tout le monde, — aux enfants de chœur, aux employés d'église, voire à tous les paroissiens qui s'approchaient de la sacristie ; et les Pères eux-mêmes recevaient, plus d'une fois, ses ordres. Que voulez-vous ? Est-ce qu'un si long service à l'autel ne semblait pas lui donner quelques droits à l'autorité d'un curé ? Du reste, s'il allait, parfois,



jusqu'à faire quelque abus de pouvoir, on l'aimait trop pour lui en garder rancune.

Une si belle vie devait avoir le couronnement que DIEU donne à ses privilégiés : elle se termina avec édification, dans une douloureuse épreuve. Le Frère TALBOT fut atteint par une paralysie qui le rendit impotent et le retint longuement dans sa cellule. Ses dernières années furent adonnées, exclusivement, à la prière et à la souffrance. La maladie le rendit excessivement sensible, et il versait fréquemment des larmes. Espérons que ces larmes et ces prières auront achevé de purifier ce bon Religieux, ce vrai Oblat de MARIE, — qui s'endormit, paisiblement, dans le Seigneur, à Montréal, le 18 décembre 1900, à l'âge de 60 ans.

R. I. P.



« Ordo » 1929 : Errata.

Janv.	2. —	.....	C. D.
	12. —	.....	V. pr. de seq. <i>Magi</i> , v. <i>Reges</i> , com. præc. et Dom. <i>Fili</i> , v. <i>Omnes</i> , C. D.
	23. —	.....	Color albus..... m. t. v.
	30. —	.....	Off. non est fer., sed Ps. dic. de Psalt. (II). — Dici possunt Missæ vot. et quot. pro def.
	31. —	.....	m. t. v.
Févr.	7. —	.....	m. t. v.
	10. —	.....	Omitt. or. imp.
	13. —	.....	Præf. Quadr. usq. ad Dom. Passionis.
Mars	3. —	.....	Ad Prim. Preces Dom.
	17. —	.....	Præf. de Cruce usq. ad Cœnam Dni.
Avril	3. —	.....	C. D.
	27. —	.....	m. t. v.
Mai	1. —	.....	Credo.
	10. —	.....	m. t. v..... Jej. Reg.
	11. —	.....	Præf. Marialis.
	15. —	.....	m. t. v.
	30. —	.....	In V. pr. com. B. M. V., S. Jos. et S. Angelæ. C. D.
Juin	2. —	.....	Non dic. Seq.
	7. —	.....	Dupl. 1 cl. c. oct. comm.
	11. —	.....	In V. pr...
	12. —	.....	m. t. v.
	20. —	.....	Color albus.



# REVUE DES LIVRES <sup>1</sup>

---

## IV. — Les Droits et Devoirs des Religieux <sup>2</sup>.

---

### § I. — Titre et Préface.



**L**ES RELIGIEUX A VŒUX SIMPLES, *d'après le Code*, par le R. P. Hilaire BALMÈS, O. M. I. Volume in-12, 19 × 12, de XXIV + 239 pages (Troisième mille) : 5 fr. 75 pour la France et 6 francs pour l'Union postale. *Secrétariat des Œuvres du Sacré-Cœur*, 16, Rue du Général-Petit, Paray-le-Monial, — *Œuvre apostolique de Marie Immaculée*, 39, Quai Gailleton, Lyon, — et *Action catholique*, 79, Chaussée de Haecht, Bruxelles ; 1921.

« Ceci veut être un livre utile. Pas autre chose. Ni œuvre littéraire, ni savante étude.

« Selon Bossuet, l'utilité des enfants de DIEU est la suprême loi de la chaire. Voilà bien, aujourd'hui, la règle d'or des publications catholiques. Il faut des chefs-d'œuvre. Mais les âmes ont, surtout, besoin qu'on mette à leur portée les enseignements de l'Église.

« Assez de puits profonds sont incapables de fournir, aux oiseaux, la goutte d'eau nécessaire. Mieux vaut le ruisseau à fleur de sol, très accessible.

« Nombre de Religieux à vœux simples (Frères, Sœurs et Prêtres) et de prédicateurs ou confesseurs réclament un ouvrage français exposant, brièvement et clairement, — sans appareil scientifique mais avec quelques explications théologiques — leurs droits et leurs devoirs, tels qu'ils résultent du nouveau Code et des récents décrets du Saint-Siège.

---

(1) Voir « *Missions* », LXII<sup>e</sup> année. Num. 233 (Juin 1928), pp. 151-176.

(2) Voir « *Missions* », LV<sup>e</sup> année, Num. 213 (Juin 1921), pp. 223-224 : — NOTRE BIBLIOTHÈQUE O. M. I. : *Livres et Brochures parus depuis 1918*.

« On a voulu répondre à ce désir. Et voici, modeste et sans apprêts, le petit volume demandé, riche de la substance canonique, un peu didactique de forme et facile à consulter pour tous.

« L'auteur tient, naturellement, à déclarer que, — si la traduction des canons était, parfois, en désaccord avec le texte officiel — celui-ci fait seul autorité. Et il adhère, d'avance, aux décisions de la Commission pontificale d'interprétation du *Codex*.

« Et il prie la Vierge Immaculée de daigner agréer ces humbles pages, de les bénir et de les rendre utiles. »

## § II. — Table des Matières.

CHAPITRE I : *Nature de l'État religieux* (pp. 1-17) : — a) Notions générales sur l'État religieux ; b) But et raison finale de l'État religieux ; c) Origine de l'État religieux ; d) Essence de l'État religieux (sa note constitutive) ; e) Excellence de l'État religieux.

CHAPITRE II : *Notions préliminaires à tout Traité des Religieux* (pp. 18-32) : — a) Valeur et emploi de différents termes canoniques ; b) Rapports des Règles et Constitutions religieuses avec le Code ; c) De la préséance dans une Congrégation, entre les différentes Religions et vis-à-vis du Clergé séculier.

CHAPITRE III : *Érection et Suppression* (pp. 33-42) : — a) des Religions ; b) des Provinces et Maisons.

CHAPITRE IV : *Le Gouvernement extérieur des Instituts religieux* (pp. 43-57) : — a) Relations des Instituts religieux avec le Souverain Pontife ; b) Relations des Instituts religieux avec leur Cardinal Protecteur ; c) Les Instituts religieux et les Congrégations Romaines ; d) Rapports des Instituts religieux avec l'Ordinaire du lieu ; e) En particulier, rapports des Instituts religieux avec les Vicaires et Préfets apostoliques.

CHAPITRE V : *Le Gouvernement intérieur des Instituts religieux* (pp. 58-85) : — a) Les Supérieurs ; b) Les Chapitres et les Élections.

CHAPITRE VI : *Biens temporels des Religieux* (pp. 86-100) : — a) Possession, administration et aliénation des biens temporels ; b) De la dot ; c) Fondations pieuses et fidéicommiss.

CHAPITRE VII : *De l'Entrée en Religion* (pp. 101-145) : — a) La vocation religieuse ; b) Le postulat ; c) Le noviciat ; d) La profession religieuse.

CHAPITRE VIII : *Devoirs et Obligations des Religieux* (pp. 146-173) : — a) Obligations communes aux Clercs ; b) Devoirs relatifs aux vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté ; c) Devoirs relatifs aux Règles et Constitutions ; d) Obligations diverses : vie commune, clôture, etc.

CHAPITRE IX : *Privilèges des Religieux* (pp. 174-188) : — a) Notions générales ; b) Acquisition et possession des privilèges chez les Religieux à vœux simples ; c) Usage et perte des privilèges ; d) Obligations et privilèges d'un Religieux promu à une dignité ecclésiastique ou à la tête d'une paroisse.

CHAPITRE X : *Choses et Autres* (pp. 189-214) : — a) Les Religieux et la Très Sainte Eucharistie ; b) Les Religieux et le sacrement de Pénitence ; c) Les Religieux et l'Extrême-Onction ; d) Les Religieux et le sacrement de l'Ordre ; e) Lieux sacrés et culte divin chez les Religieux ; f) Les Religieux et l'instruction chrétienne ; g) Les études dans les Religions cléricales.

CHAPITRE XI : *Départ de l'Institut* (pp. 215-230) : — a) Du passage à une autre Religion ; b) Sortie de l'Institut ; c) Renvoi des Religieux.

CONCLUSION. — INDEX ALPHABÉTIQUE.

### § III. — Approbation de Monseigneur <sup>1</sup>.

L. J. C.

&

M. I.

Rome, le 8 mai A. D. 1921.

MON BIEN CHER PÈRE,

En lisant les bonnes feuilles de votre livre — *Les Religieux à Vœux simples*, — je suis frappé, avant tout, de l'incomparable utilité d'un recueil comme celui-là. C'est une mine complète et facile. Religieux et Religieuses y trouveront élucidés tous les problèmes qui les intéressent, traitées toutes les questions qui se rattachent à leur état ; rarement, se sont trouvées ainsi réunies tant de choses qui touchent à leurs devoirs et à leurs droits.

Et le grand mérite de ce livre, c'est qu'il est clair. Le style en est simple, l'exposition ordonnée, la disposition typographique ingénieuse et secourable à l'œil. Vous avez visé à l'utilité, et vous avez réussi. Votre mine est riche, bien agencée, d'accès commode, d'exploitation — j'oserai le dire — agréable.

Mais ce n'est pas seulement un ouvrage à consulter, lorsqu'on cherche la solution d'un cas ; que vous l'ayez voulu ou non, votre livre forme l'âme religieuse, parce qu'il l'instruit et qu'il l'émeut.

On ne peut le lire sans voir grandir, à mesure que tournent les pages, l'idéal religieux qui s'en dégage. La sollicitude maternelle de l'Église : mais vous la soulignez, continuellement ! Et n'est-elle pas déjà une preuve éclatante, quoique extrinsèque, de la haute valeur de notre saint état ? A voir l'Épouse immortelle du Christ — penchée, avec tant d'amour, sur cette partie privilégiée de sa nombreuse famille — multiplier les précautions et les préservatifs, prodiguer les conseils, les privilèges et, parfois aussi, les menaces, on ne peut que conclure, avec elle et avec vous, à la grandeur et à l'excellence de l'État religieux.

(1) Lettre de Sa Grandeur Mgr Augustin DONTENWILL, Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée.

En pénétrant, à votre suite, à travers les articles du *Code* qui nous concernent, on les comprend avec une si parfaite clarté, on en saisit avec tant d'aisance l'enchaînement logique et les raisons profondes, qu'il n'est pas possible de sortir de cette lecture, de cette étude, sans avoir reçu la forte empreinte d'un puissant élément de formation. C'est ce qui me fait augurer un grand bien de la présence de votre livre dans les maisons où s'élaborent les âmes religieuses.

Instructif, émouvant déjà, et rien que par la vertu de la lumière qu'il renferme, votre ouvrage communique à l'âme un enthousiasme et une ardeur que vous n'avez pu vous défendre d'y laisser percer bien des fois. Certes, vous avez prétendu faire œuvre plutôt utile et positive : mais le Religieux que vous êtes n'a pu se contenir quand, par exemple, il s'est trouvé devant le dogme de la sainteté de l'Église et qu'il a dû indiquer la grande part des Religieux dans cette note distinctive de notre Mère, — *Sancta Mater Ecclesia*. On sent vibrer votre fierté, votre bonheur de si bien appartenir à l'Église et de contribuer si puissamment à sa splendeur. On reconnaît votre cœur si catholique et si romain, dont la grande passion est de chanter l'Église et de la faire aimer. De cela vous n'avez pu ni vous retenir ni vous cacher. De cela, qui vibre partout dans votre travail, nous vous félicitons et vous bénissons !

Que notre bénédiction multiplie les fruits de cette œuvre précieuse, réalisée par vous avec tant d'esprit de foi ! Qu'elle aide votre livre à faire connaître partout, outre les conditions régulières de la vie religieuse, sa beauté, sa grandeur, son inestimable prix ! Que le bien effectué de cette sorte soit votre consolation et votre récompense ! C'est pourquoi je la confie à la Vierge Immaculée, afin qu'elle vous arrive, cette bénédiction, chargée des dons de Celui qui a dit : « Si vous voulez être parfait, venez, suivez-moi... »

† Augustin DONTENWILL O. M. I.  
*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.*

#### § IV. — Cardinaux et Évêques.

A. Son Éminence le Cardinal Louis Maurin, Archevêque de Lyon et Primat des Gaules (1) :

MON RÉVÉREND PÈRE, — Je n'ai pu parcourir qu'aujourd'hui votre excellent livre sur *Les Religieux à Vœux simples*.

Cette lecture m'a vivement intéressé ; et je suis persuadé que les communautés religieuses et les prêtres qui s'en occupent trouveront dans votre travail, en parfaite conformité avec le *Code*, les renseignements les plus utiles.

(1) Lyon, le 11 avril 1922.



Je demande donc au Bon DIEU de bénir l'œuvre et l'ouvrier ; et je vous prie d'agréer, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

† Louis Card. MAURIN, *Archevêque de Lyon*.

B. *Sa Grandeur Mgr Maurice Rivière, Archevêque d'Aix, Artes et Embrun (1) :*

MON RÉVÉREND PÈRE, — Je reçois bien, aujourd'hui, votre ouvrage *Les Religieux à Vœux simples*, que vous avez eu l'amabilité de m'envoyer. Je vous en remercie. Il sera utile à bon nombre de communautés de femmes, surtout, auxquelles la lecture du *Code* n'est pas facile.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur,

† MAURICE, *Archevêque d'Aix*.

C. *Sa Grandeur Mgr Antoine COUDERT, O. M. I., Archevêque de Colombo (2) :*

MON BIEN CHER PÈRE, — C'est avec grand plaisir et un vif intérêt que j'ai parcouru votre petit traité — *Les Religieux à Vœux simples, d'après le Code*. Aussi je joins, volontiers, mon approbation à celle de notre Révérendissime Père Supérieur Général, qui a porté un jugement si élogieux sur le travail excellent que vous venez de faire.

Ce traité — qui a mis à profit tous les articles du *Code* se rapportant à l'État religieux — est, selon moi, destiné à rendre aux Congrégations les plus précieux services. Il sera, surtout, d'une grande utilité à ceux qui sont appelés à préparer les âmes pour la vie religieuse ou à les guider quand déjà elles l'ont embrassée.

Permettez-moi de vous féliciter et d'exprimer le souhait que votre excellent ouvrage se répande et produise les fruits que vous désirez. Je ne manquerai pas, à l'occasion, de le recommander.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Antoine COUDERT, O. M. I.,  
*Archevêque de Colombo*.

D. *Sa Grandeur Mgr Augustin Simeone, Évêque d'Ajaccio (3) :*

MON RÉVÉREND PÈRE, — Je vous suis bien reconnaissant de m'avoir fait parvenir votre ouvrage — *Les Religieux à Vœux simples, d'après le Code*.

(1) Aix, le 28 juin 1921.

(2) Archbishop's House, Colombo (Ceylan), le 16 août 1921.

(3) Ajaccio (Corse), le 25 juin 1921. — Mgr Simeone est, actuellement, Évêque de Fréjus.

Je suis persuadé que ce volume rendra les plus grands services à tous les Religieux, qui y trouveront, avec une traduction exacte du *Code*, tous les renseignements qu'ils peuvent désirer, aux points de vue canonique, théologique et ascétique.

Ce n'est pas un petit mérite d'avoir su résumer avec clarté, en quelques pages, toutes les notions essentielles pour la vie religieuse. Je vous félicite d'avoir pleinement réussi dans ce travail. Vous pourrez vous rendre le témoignage que vous avez contribué à faire un très grand bien.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, avec mes paternelles bénédictions, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST,

† AUGUSTIN, *Évêque d'Ajaccio*.

E. Sa Grandeur Mgr Mathieu Filipello, *Évêque d'Ivrée* (1) :

TRÈS RÉVÉREND PÈRE, — Je vous dois un sincère remerciement pour le précieux hommage que vous avez daigné me faire de votre livre — *Les Religieux à Vœux simples, d'après le Code*. Je l'ai lu avec attention, et je suis heureux de vous dire que votre travail est réussi au gré de vos désirs.

Ce volume très opportun est vraiment clair, simple et concis. Il ne manquera pas de rendre de grands services, soit aux Religieux pour lesquels il est spécialement composé, soit aux prêtres qui en ont, à un titre quelconque, la direction ou le gouvernement.

Vos belles pages illuminent l'esprit du lecteur et, en même temps, elles lui font connaître et le grand prix de cet insigne *Donum DEI* qu'est la vocation religieuse et la correspondance dont doivent user les âmes qui en sont favorisées, en avançant, avec fidélité et constance, dans la voie de la perfection.

Déjà votre Révérendissime et si digne Supérieur Général, ainsi que quelques-uns de vos méritants confrères, vous ont exprimé leurs félicitations. Je les trouve justes et pleinement méritées ; et, de tout cœur, je vous les renouvelle, formant le vœu que beaucoup lisent, avec fruit, votre travail.

Et, s'il m'est permis de vous exprimer un désir, je vous demanderais d'ajouter aux fatigues, déjà soutenues pour expliquer les canons du Droit canonique regardant les Religieux, celles plus légères de traduire votre volume en langue italienne. Ainsi, votre livre destiné à être lu par un plus grand nombre de personnes, l'avantage que vous en espérez deviendra d'autant plus grand.

En attendant, je prie, de tout cœur, le Bon DIEU de vous bénir ainsi que vos labeurs.

Avec reconnaissance et respect, votre tout dévoué serviteur,

† MATHIEU, *Évêque d'Ivrée*.

---

(1) Ivrée (Aoste), le 26 juin 1921.

F. *Sa Grandeur Mgr François Boutry, Évêque du Puy* (1) :

MON RÉVÉREND PÈRE, — Si je n'avais pas expérimenté, par moi-même, l'utilité pratique de votre manuel — *Les Religieux à Vœux simples, d'après le Code*, — je me serais abstenu d'ajouter mon appréciation à celles que vous avez déjà reçues et qui sont plus que suffisantes pour le recommander. Mais je suis évêque d'un diocèse où les vocations germent encore abondamment, ce qui me met en rapports journaliers avec les âmes qui en sont favorisées et avec les institutions nombreuses qui continuent à vivre sur ce sol fécond.

Je me rends compte ainsi du grand service que vous avez rendu aux Congrégations et à ceux qui s'en occupent. Vous offrez, pour chaque cas, une solution nette, précise, facile à trouver, grâce à une table des matières qui renvoie, par le plus court chemin, le lecteur à la page et au numéro qu'il a besoin de consulter.

Recevez, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués aussi bien que l'hommage de mes félicitations.

† FRANÇOIS, *Évêque du Puy.*

G. *Sa Grandeur Mgr Charles de Ligonès, Évêque de Rodez et de Vabres* (2) :

MON BIEN CHER PÈRE, — Je ne saurais trop vous remercier de m'avoir envoyé votre excellent ouvrage sur *Les Religieux à Vœux simples*. C'est clair, complet et fort utile.

Tous les souvenirs de famille que vous me rappelez sont loin d'être oubliés par moi : tous ceux d'entre les vôtres, qui ont quitté cette terre, sont certainement allés constituer, au Paradis, une vraie communauté. De là-haut, ils vous béniront de ce que vous avez fait pour faciliter la sainteté de vie aux âmes qui se sont consacrées au Seigneur. Je multiplie les vœux pour que votre livre se répande dans toutes nos communautés.

Priez, cher ami, pour votre tout affectionné en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST,

† CHARLES, *Évêque de Rodez.*

H. *Sa Grandeur Mgr Henri DELALLE, O. M. I., Evêque de Thugga, Vicaire Apostolique du Natal, Afrique Méridionale* (3) :

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE, — Merci de votre livre ! Je l'ai lu, avec grand intérêt : vous avez su, par de judicieuses réflexions et un court énoncé des principes surnaturels qui dominent la vie religieuse, enlever ce qu'aurait eu d'aride la simple énumération des canons du *Code*.

(1) Le Puy, le 6 juillet 1921.

(2) Rodez, le 21 juillet 1921.

(3) Durban (Natal), le 6 août 1921.

Les lois de l'Église, concernant les Religieux, en revêtent un caractère plus impressionnant et plus pressant, la sagesse de l'Église y apparaît plus divine, et, pendant que les esprits s'éclairent, les cœurs s'enflamment d'admiration et d'amour pour DIEU, qui a voulu créer, ici-bas, un parterre d'âmes choisies, où Il vient se reposer des indifférences et des lâchetés du monde.

Votre livre fera du bien ; et, de tout mon cœur d'évêque et de frère, je vous souhaite de le voir se répandre partout.

Je vous bénis, avec effusion, dans la charité du Cœur de JÉSUS.

† Henri DELALLE, O. M. I.,  
Vicaire Apostolique du Natal.

I. Sa Grandeur Mgr Ovide CHARLEBOIS, O. M. I., Évêque de Bérénice, Vicaire Apostolique du Keewatin (1) :

BIEN CHER PÈRE, — J'ai reçu et parcouru, avec plaisir, votre volume — *Les Religieux à Vœux simples, d'après le Code*.

J'avoue qu'il y a beaucoup de bien à dire de cet ouvrage, fait de main de maître. Mais puis-je ajouter quelque chose à ce qui a été dit, dans la magnifique lettre de notre Illustrissime Père Général et dans les autres qui précèdent votre Préface ? Qu'il me suffise de témoigner qu'ils n'ont rien dit de trop et que votre ouvrage a tous les mérites qu'ils lui attribuent. Comme preuve de ma sincérité, je vous prie de m'en envoyer dix-huit exemplaires ; car je tiens à ce que chacun de mes Missionnaires en possède un à sa disposition.

A mes félicitations je joins ma sincère bénédiction, pour vous-même et pour votre œuvre ; et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus fraternels en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Ovide CHARLEBOIS, O. M. I.,  
Vicaire Apostolique du Keewatin.

J. Sa Grandeur Mgr Jules BRAULT, O. M. I., Évêque de Jaffna (2) :

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE, — Je vous remercie de l'envoi de votre ouvrage — *Les Religieux à Vœux simples*. Ce travail sera d'une grande utilité pratique pour les Religieux et Religieuses. Vous avez déjà reçu les félicitations de personnages éminents par leur autorité et leur science du Droit ecclésiastique ; je suis heureux de joindre les miennes à celles de vos nombreux admirateurs.

Je me contenterai de vous dire que votre livre m'a été d'une grande utilité personnelle. Ayant à retoucher les Règles de la Congrégation diocésaine des Frères de Saint-Joseph (Frères ceylanais), que j'ai soumises dernièrement à la Sacrée Congrè-

(1) Le Pas, Manitoba (Canada), le 10 août 1921.

(2) Jaffna (Ceylan), le 21 décembre 1921.

gation de la Propagande, votre publication m'est parvenue au moment opportun. Peu de personnes auront apprécié, autant que moi, l'ordre, l'exactitude et la clarté de ces pages, qui m'ont été si utiles dans la refonte du travail délicat qui m'était imposé.

C'est vous dire, mon Révérend Père, que je crois être l'un de ceux qui se sont le plus réjouis de la réception de votre livre utile et pratique et qui vous garderont la plus vive reconnaissance.

Votre affectueusement dévoué en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Jules BRAULT, O. M. I.,  
Évêque de Jaffna.

K. Monseigneur Jean Ogier, Prélat de Sa Sainteté, Directeur de la Ligue « Pro Pontifice et Ecclesia » (1) :

TRÈS CHER PÈRE, — Merci de votre volume sur les Religieux. Je l'ai lu avec attention et avec un grand intérêt. En toute sincérité, laissez-moi vous dire que c'est un petit chef-d'œuvre. C'est clair, c'est complet, c'est bien ordonné.

Surtout, vous avez su donner une âme, de la vie, à un sujet qui, par lui-même, ne semble guère en avoir. Vous avez remis les Instituts religieux à leur vraie place. C'est beaucoup. Il importe que prêtres séculiers et laïcs — abusés, parfois, par le naturalisme, qui se faufile partout — voient que l'État religieux est autre chose qu'un accessoire dans l'Église : *Vos estis sal terræ*.

A vous *toto corde, in Christo et Ecclesia* !

J. J. OGIER, P. S. S. (2).

## § V. — Prêtres et Religieux.

A. Don Pietro Albera, Supérieur Général des Salésiens de Don Bosco (3) :

TRÈS RÉVÉREND PÈRE, — Vous avez voulu m'envoyer, à titre d'hommage, votre livre — *Les Religieux à Vœux simples, d'après le Code*, — l'accompagnant d'une gentille et cordiale expression de sympathie pour l'œuvre des Fils de Don Bosco,

(1) Talloires (Haute-Savoie), le 30 septembre 1921.

(2) Autres approbations épiscopales : — a) Son Éminence le Cardinal Augustin Richelmy, Archevêque de Turin ; b) Sa Grandeur Monseigneur Charles Cox, O. M. I., Évêque de Dioclée et (naguère) Vicaire Apostolique du Transvaal ; c) Sa Grandeur Monseigneur Émile BUNOZ, O. M. I., Évêque de Tentyre et Vicaire Apostolique du Yukon ; d) Sa Grandeur Monseigneur Jean Bouchany, Évêque titulaire d'Hadrumète et Auxiliaire de Lyon.

(3) Oratorio S. Francesco di Sales, Via Cottolengo, 32, Turin, le 22 juin 1921.



qui, avec leurs écoles, ont concouru à l'impression de votre ouvrage.

Je vous suis sincèrement reconnaissant de cette aimable idée et de votre sympathie pour notre œuvre.

J'ai jeté un rapide coup d'œil sur votre livre, et je n'ai qu'à me louer et à me réjouir du beau travail accompli. Vous commencez la courte préface de l'ouvrage par ces paroles : « Ceci veut être un livre utile », et je crois être à même d'affirmer que vous avez atteint votre but.

Loin de vous perdre en discussions, vous avez plutôt cherché l'utile et le pratique ; et, cela, vous l'avez exposé dans une forme synthétique, avec ordre, clarté et précision. Les Instituts religieux d'hommes et de femmes à vœux simples, de droit diocésain et de droit pontifical non exempts, pour qui ce livre a été directement composé, y trouveront un manuel vraiment précieux, capable de leur servir de guide sage pour préciser leurs propres droits et devoirs vis-à-vis de la discipline ecclésiastique. La sobriété même et la brièveté, avec laquelle vous avez su développer ce traité, feront rechercher votre volume.

Votre tout dévoué *in Corde JESU*,  
SAC. P. ALBERA.

B. Dom Augustin Martin, de l'Ordre de Cîteaux, Abbé de la Trappe de Notre-Dame des Neiges (1) :

MON RÉVÉREND PÈRE, — Je vous remercie d'avoir pensé à m'offrir votre ouvrage — *Les Religieux à Vœux simples, d'après le Code*. C'est avec grande satisfaction que j'y ai trouvé, exprimés d'une façon claire et attrayante, tous les renseignements canoniques, théologiques et ascétiques qui sont indispensables sur ce sujet et que je n'avais vus, nulle part, aussi bien réunis. Votre livre vient à son heure ; il rendra service et fera du bien.

Il sera lu dans notre Abbaye, et je le ferai connaître dans notre Ordre, — quoiqu'il y manque, pour nous, les questions relatives aux vœux solennels, que vous avez laissés, à dessein, hors de votre cadre. Le succès de cet ouvrage vous engagera, sans doute, à le compléter par les articles qui concernent, plus spécialement, les grands Ordres religieux exempts.

Je vous reste bien dévoué en Notre-Seigneur,

Dom Augustin MARTIN,  
Abbé de la Trappe.

C. Le Révérend Père Auguste ESTÈVE, O. M. I., Procureur Général près le Saint-Siège :

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE, — L'impression d'ensemble que laisse votre livre est excellente.

(3) Abbaye de la Trappe de Notre-Dame des Neiges. le 20 août 1921.

Si mes félicitations pouvaient ajouter quelque chose à celles que vous avez reçues de tous côtés et même de très haut, je vous les présenterais bien sincères.

Continuez à travailler pour la gloire de DIEU, le salut des âmes et l'honneur de notre Congrégation.

Auguste ESTÈVE, O. M. I.

D. Le Révérend Père François-Xavier CIANCIULLI, O. M. I., ancien Professeur de Séminaire et, actuellement, Supérieur de notre Maison de Maddaloni, Italie (1) :

MON RÉVÉREND PÈRE, — Laissez-moi vous dire que, par votre récente publication, vous venez de rendre un service bien signalé aux Sociétés religieuses à vœux simples.

En effet, remarquable par l'ordre, la clarté et l'exactitude, complet et court à la fois, ne traitant de chaque question que ce qu'il faut, mettant bien en lumière le côté le plus pratique de chacun des canons, votre ouvrage — le premier de ce genre, en langue française — est tout indiqué pour être comme le *Vade mecum* de tous ceux (Supérieurs, Maîtres des Novices et Aumôniers) qui ont la grave obligation de connaître, sérieusement, la doctrine canonique relative à cette importante matière de *Religiosis*.

D'ailleurs, dans ces pages, ce n'est pas seulement le poids et la mesure de la science canonique qu'on trouve. Ça et là, vous y faites aussi une large part aux deux sciences, théologique et ascétique, qu'elle suppose ou appelle. En disant cela, je fais allusion, particulièrement, au premier chapitre, dans lequel, expliquant en maître le canon 487, vous réussissez à condenser si bien tout ce qui peut se dire de plus beau sur la nature et l'excellence de la vie religieuse !

Veuillez agréer, mon Révérend Père, avec mes félicitations, l'expression de mes sentiments respectueux.

F.-X. CIANCIULLI, O. M. I.,

Docteur en Théologie et en Droit Canonique.

Professeur de Théologie Dogmatique.

E. Le Révérend Père Auguste DUMAS, O. M. I., ancien Maître des Novices au Prieuré de Saint-Pierre, et, actuellement, Supérieur de notre Scolasticat de Liège (2) :

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE, — J'achève la lecture de vos pages. Je vous remercie des lumières que cette lecture m'a données et de la joie qu'elle m'a procurée. Je n'aurais pas soupçonné qu'on pût, en un espace si restreint, réunir tant de données utiles ni mettre tant d'attraits dans un livre de Droit canon. Votre livre est une mine, une mine très riche, où se trouve

(1) Ajaccio, le 26 avril 1921.

(2) Prieuré de Saint-Pierre (Vallée d'Aoste), le 8 mai 1921,

en abondance un métal précieux et pur de tout alliage. Celui qui vous suit peut s'enrichir d'une foule de connaissances, sans soupçonner — tant l'exposé en paraît facile — la somme de travail qu'a dû vous coûter la composition de ces chapitres.

On trouve, chez vous, tous les éclaircissements que l'on chercherait vainement ailleurs, réunis dans un même ouvrage. C'est là, me semble-t-il, la marque distinctive et le côté si utile de votre travail : vous avez rassemblé, en quelques pages, toutes les données essentielles de la Théologie dogmatique et ascétique et du Droit canon, concernant la vie religieuse. Et tous ces renseignements, très nombreux, s'enchaînent si bien ! Vous nous conduisez, si aimablement, à travers les sentiers abrupts du Droit, qu'en votre compagnie on ne se lasse pas d'étudier ces lois si sages de l'Église, on se prend à les aimer davantage encore et, tout naturellement, on sent se fortifier la volonté de les mettre en pratique.

Vous avez fait une œuvre qui, j'en ai l'espoir, fera du bien aux âmes privilégiées pour lesquelles vous l'avez écrite et qui sera, en même temps, éminemment utile à tous ceux qui ont à diriger ces âmes. Aussi mon vœu bien ardent est-il que votre livre ait une très large diffusion.

Auguste DUMAS, O. M. I.,  
*Docteur en Philosophie et en Théologie,*  
*Maître des Novices.*

F. Le Révérend Père Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I., Supérieur du Scolasticat d'Ottawa (1) :

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE, — Je viens de lire votre excellent petit traité canonique des Instituts à vœux simples. Il est difficile d'ajouter aux éloges du Révérendissime Père Général et du Canoniste dont vous avez inséré la lettre en tête de votre livre ; mais c'est un singulier plaisir pour moi d'y observer, à toutes les pages, la vérité et l'exactitude de leurs louanges. Il me plaît, particulièrement, de relever comme vous avez su, dans un traité canonique, faire couler la doctrine théologique et ascétique à plein bord. Vous avez — en parlant de l'Église, comme on l'a dit aussi — une éloquence du cœur qu'on sent toute filiale et chaude autant que communicative. DIEU en soit loué !

C'est un livre vraiment bien fait, un de ceux qui feront le plus d'honneur à notre chère Famille et des plus utiles aux âmes choisies du Bercail du Seigneur. Sans poser en connaisseur en fait de droit ecclésiastique, il me semble qu'on pourrait difficilement exiger plus de précision et de juste nuance dans les matières d'opinion, par exemple, — et, cela, vous l'avez fait,

---

(1) Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa, Ontario (Canada), le 15 juillet 1921.

à mon avis, dans une langue brève et pleine. Le « *Commentarium pro Religiosis* » a déjà, au surplus, invoqué l'autorité de votre ouvrage à l'appui de ses dires.

A l'effet de vous donner une preuve tangible de la sincérité de mes sentiments, mon Révérend Père, je vous prie de m'adresser cinquante (50) exemplaires de votre livre. Et j'ose croire que ce n'est qu'un commencement ; car, outre que nos Scolastiques auront votre traité entre leurs mains, je me propose de le disséminer dans nos diverses communautés, — et je le ferai avec une légitime fierté.

Veuillez croire à l'expression de fraternelle estime et de profond dévouement avec lesquels j'ai la joie de me dire votre très humble frère en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I. (1).

## § VI. — Articles de Revues.

A. La « REVUE FRANCISCANE » (mai 1922), sous la signature du Révérend Père Georges-Albert, O. F. M., Lecteur de Droit canonique :

...La doctrine de cet ouvrage est celle du *Code*, qui est fidèlement traduit, brièvement expliqué et quelquefois illustré de quelques applications. Les réponses de la Commission d'interprétation ont été mises à contribution. Les références bien choisies permettent au lecteur d'aller chercher, auprès des meilleures autorités, un supplément de renseignements.

Cette étude exacte et claire se recommande d'elle-même aux communautés religieuses ; je la signale, en particulier, aux sept cents Franciscaines de nos monastères canadiens ; elles y trouveront un enseignement complet sur leur état de vie.

---

(1) Autres lettres de remerciements et d'éloges : — a) Monsieur le Chanoine M. Aiglón, Vicaire Général de Mende ; b) Révérend Père Jean-Baptiste LEMIUS, O. M. I., ancien Supérieur des Chapelains de Montmartre ; c) Révérend Père Adolphe MUNIER, O. M. I., ancien Provincial de la Province du Nord ; d) Révérend Père Narcisse LEFRÈRE, O. M. I., ancien Vicaire des Missions de Ceylan ; e) Révérend Père Vicente BLANCO, O. M. I., Supérieur de la Maison d'Urnieta (Espagne) ; f) Révérend Père Félix ANIZAN, O. M. I., Secrétaire général de la Rédaction de « *Regnabit* », à Paris ; g) Très Honoré Frère Albéric, Supérieur Général des Frères du Sacré-Cœur ; h) Cher Frère Benoît-Marie, Secrétaire Général des Frères de Saint-Gabriel ; i) Frère Eustobe, des Petits-Frères de Marie (Frères Maristes) ; j) Révérende Mère Gonzague de MARIE, Supérieure Générale des Sœurs de la Sainte-Famille (de Bordeaux).

B. La « NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE » (octobre 1922), sous la signature du Révérend Père J. Creusen, S. J. :

L'auteur a voulu écrire : « Un livre utile, — pas autre chose. — ni œuvre littéraire, ni savante étude ». Il pourra se féliciter d'avoir atteint son but, en mettant, à la portée des Supérieurs et des simples Religieux, une explication, à la fois claire et solide, des droits et des devoirs de l'État religieux,

En s'écartant très peu de l'ordre du *Code*, il a su grouper tous les canons qui intéressent les Religieux à vœux simples. Le commentaire est sobre, judicieux, appuyé sur les opinions de très bons auteurs.

Dans nombre de réflexions ou de conseils, on remarque l'expérience du prêtre qui ne connaît pas seulement la vie religieuse par les articles du *Code* et les commentaires juridiques. A tous points de vue, c'est un petit ouvrage excellent.

C. La « REVUE THOMISTE » (Num. 17, 1922), sous la signature du Révérend Père A. Gigon, O. P. :

L'auteur a voulu, avant tout, faire œuvre de vulgarisation et mettre, à la portée de tous les Religieux et Religieuses à vœux simples, une petite synthèse de la législation canonique qui les concerne. Il importe que tous, même les Novices, puissent apprendre à connaître, non seulement les lois de leur Institut, afin de ne pas donner dans un esprit particulariste. Nous remercions sincèrement le Révérend Père d'avoir travaillé à combler cette lacune.

Étant donné son but et les lecteurs qu'il se propose d'instruire, l'auteur expose certaines questions théologiques, comme celles-ci : « Quelle est la nature de l'État religieux, — de la vocation ? »

Tout l'ouvrage est écrit avec piété ; on y sent un grand amour de l'Eglise, et, en quelques conclusions, — par exemple, en ce qui touche au choix du confesseur, — le Révérend Père exprime, parfaitement, ce qui nous paraît être l'esprit du législateur (1).

(1) Autres articles de Revues : — a) « REGNABIT » (*Revue universelle du Sacré-Cœur*), Paris ; b) *COMMENTARIUM PRO RELIGIOSIS*, Rome ; etc.

### Neuvaine à Marie

R. P. LOOS, O. M. I. : — NOVENE ZU EHREN DER LIEBEN MUTTER GOTTES, insbesondere U. L. Frau von Lourdes, von P. Alphonse Loos, O. M. I. Plaquette in-24, 14 × 10, de 40 pp. (1 fr.). Salvator-Verlag, Mulhouse (Haut-Rhin) ; 1928.

Cette neuvaine en l'honneur de la Sainte Mère de Dieu et, en particulier, de Notre-Dame de Lourdes, avec Réflexions et Prières, est suivi d'un Cantique à Notre-Dame de Lourdes et des Litanies de Lorette (en allemand).



## V. — La « Bibliotheca Missionum » du Père Streit<sup>1</sup>.

### § I. — Titres de l'Ouvrage.

BIBLIOTHECA MISSIONUM, von Robert STREIT, O. M. I. :

a) Erster Band : *Grundlegender und allgemeiner Teil* (Partie fondamentale et générale), 1502-1909. Volume in-4, 24 × 16, de XII + 24 + 877 pages. Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, Munster i. W. ; 1916.

b) Zweiter Band : *Amerikanische Missionsliteratur* (Littérature missionnaire Américaine), 1493-1699. Volume in-4, 24 × 16, de XI + 25 + 939 pages. Xaverius-Verlagsbuchhandlung A.-G., Aachen ; 1924.

c) Dritter Band : *Amerikanische Missionsliteratur* (Littérature missionnaire Américaine), 1700-1909. Volume in-4, 24 × 16, de XIV + 32 + 1172 pages. Aachener Missionsdruckerei A.-G. in Aachen ; 1927.

d) Vierter Band : *Asiatische Missionsliteratur* (Littérature missionnaire Asiatique), 1245-1599. Volume in-4, 24 × 16, de XII + 24 + 626 pages. Aachen Missionsdruckerei A.-G. in Aachen ; 1928.

### § II. — Tables des Matières.

a) Volume I. *Partie fondamentale et générale* : — I. XVI<sup>e</sup> siècle, 1502-1599 (p. 1) ; II. XVII<sup>e</sup> siècle, 1600-1699 (p. 116) ; III. XVIII<sup>e</sup> siècle, 1700-1799 (p. 332) ; IV. XIX<sup>e</sup> siècle, 1800-1899 (p. 558) ; V. XX<sup>e</sup> siècle, 1900-1909 (pp. 765-812).

b) Volume II. *Littérature missionnaire Américaine* : — I. XV<sup>e</sup> siècle, 1493-1499 (p. 1) ; II. XVI<sup>e</sup> siècle, 1500-1599 : 1. Amérique espagnole (p. 12), 2. Brésil (p. 331) ; III. XVII<sup>e</sup> siècle, 1600-1699 : 1. Amérique espagnole (p. 362), 2. Amérique portugaise (p. 739), 3. Canada (pp. 772-882).

c) Volume III. *Littérature missionnaire Américaine* (suite) : — I. XVIII<sup>e</sup> siècle, 1700-1799 : 1. Amérique espagnole (p. 1), 2. Amérique portugaise (p. 422), 3. Canada et États-Unis (p. 455) ;

(1) Voir « Missions » : — a) LVII<sup>e</sup> année, Num. 221 (Septembre 1923), pp. 724-725 : NOTRE BIBLIOTHÈQUE O. M. I., DERNIERS OUVRAGES REÇUS : R. P. Streit, O. M. I. ; b) LIX<sup>e</sup> année, Num. 225 (Septembre 1925), pp. 67-68 : LES OBLATS A L'EXPOSITION DES MISSIONS : *Bibliothèque et Statistiques* ; c) LIX<sup>e</sup> année, Num. 226 (Décembre 1925), page 368 : LETTRES DU CARDINAL GASPARRI AUX ÉCRIVAINS : R. P. Streit, O. M. I.

II. XIX<sup>e</sup> siècle, 1800-1899 : 1. Amérique latine (p. 497), 2. États-Unis et Canada (p. 724) ; III. XX<sup>e</sup> siècle, 1900-1909 : 1. Amérique latine (p. 971), 2. États-Unis et Canada (pp. 1009-1031).

Volume IV. d) *Littérature missionnaire Asiatique* : — I. XIII<sup>e</sup> siècle, 1245-1299 : Mission des Pays Mongols (p. 1) ; II. XIV<sup>e</sup> siècle, 1300-1399 : Mission des Pays Mongols (p. 37) ; III. XV<sup>e</sup> siècle, 1400-1499 : 1. Mission des Pays Mongols (p. 91), 2. Indes portugaises (p. 102) ; IV. XVI<sup>e</sup> siècle, 1500-1599 : 1. Indes (p. 104) 2. Philippines (p. 308), 3. Japon (p. 368), 4. Chine (pp. 516-556).

### § III. — Appréciation sur l'Ouvrage <sup>1</sup>.

Nous ne faisons qu'annoncer la reprise et la continuation de l'œuvre monumentale due à la singulière érudition du digne fils de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée qu'est le Révérend Père STREIT — lequel occupe, actuellement, le poste de chef de la Bibliothèque des Missions, qui est venue se former à côté de l'Exposition missionnaire du Vatican.

Je le répète : nous nous bornerons, ici, à annoncer les volumes, non que la matière, contenue dans les quelques milliers de pages de cet ouvrage, soit sans intérêt pour nous ou pour ceux qui s'occupent sérieusement de l'œuvre missionnaire, mais ce livre est l'un de ceux qu'en terme bibliothécaire on nomme « fers du métier » et qui demandent une analyse minutieuse et complète.

En attendant qu'il nous soit possible d'offrir à nos lecteurs une étude de cette sorte, plus en rapport avec l'importance de l'ouvrage, nous sommes heureux d'en annoncer la publication, en priant DIEU de donner à l'auteur le temps de mener ce travail à bonne fin, pour la plus grande gloire de son Divin Nom et l'utilité des Missions.



## VI. — Ouvrages O. M. I. récemment adressés aux « Missions ».

1. R. P. ANIZAN, *O. M. I.* : — LE DIEU AU CŒUR QUI RAYONNE, par le R. P. Félix ANIZAN, *O. M. I.* Volume in-12, 19 × 12, de v + 238 pages. Pierre Lethielleux, Librairie-Éditeur, 10, Rue Cassette, Paris (VI<sup>e</sup>) ; 1928.

TABLE DES MATIÈRES : — *Note liminaire* (p. v). — I. CE QU'IL VEUT : 1. Cœur à cœur (p. 3) ; 2. Ayez confiance (p. 9) ; 3. Comme

(1) Cfr. « *Revue illustrée de l'Exposition missionnaire Vaticane* », II<sup>e</sup> année, Num. 12 (31 mai 1925), page 392 : — LIVRES REÇUS : D<sup>r</sup> Robert STREIT, *O. M. I.*, *Bibliotheca Missionum*.

des petits enfants (p. 14) ; 4. Si vous faites ce que Je vous commande (p. 17) ; 5. Fais, avec grand amour, ton humble part à toi (p. 20) ; 6. Allez à Celui qui a du cœur (p. 26) ; 7. Donnez, et il vous sera donné (p. 29) ; 8. Tu aimeras (p. 33) ; 9. Sois cordial (p. 39) ; 10. Servir (p. 42) ; 11. Portez votre croix (p. 46) ; 12. *Tollite lapidem* (p. 50) ; 13. *Abneget semelipsum* (p. 54) ; 14. Encore plus (p. 57). — II. CE QU'IL EST : 15. Celui qui sème (p. 63) ; 16. Celui qui nous invite au festin (p. 67) ; 17. Celui dont la joie est de pardonner (p. 74) ; 18. Celui qui est venu appeler les pêcheurs (p. 80) ; 19. Bon JÉSUS (p. 84) ; 20. Celui qui insiste (p. 86) ; 21. Celui qui tire le bien du mal (p. 95) ; 22. Il est la lumière (p. 99) ; 23. Il est la beauté (p. 106) ; 24. Il est la vie (p. 110) ; 25. Il est l'amour (p. 116) ; 26. Celui qui commence (p. 120) ; 27. Celui qui transforme (p. 129) ; 28. Celui qui parachève (p. 135) ; 29. Celui qui veut agir par notre effort (p. 141) ; 30. Celui qui se donne (p. 147) ; 31. Celui qui unit (p. 155). — III. COMMENT IL SE MANIFESTE : 32. Sous le signe de l'Amour vivant (p. 165) ; 33. Un Cœur de chair (p. 172) ; 34. Un Cœur qui bat (p. 177) ; 35. Le Symbole qui palpite (p. 179) ; 36. « Fêru au Cœur » (p. 185) ; 37. « Je voy ton Cœur perçiet » (p. 196) ; 38. La plaie béante (p. 206) ; 39. C'est bien Lui (p. 212) ; 40. C'est tout Lui (p. 217) ; 41. Le Révélateur (p. 225) ; 42. Le beau rayonnement du grand Cœur qui rayonne (p. 231).

2. R. P. EYL, O. M. I. : — HERZ JESU MONAT : *Das Herz Jesu im Evangelium*, von Y. d'Isné, aus dem Franzoesischen übertragen von P. Jakob EYL, O. M. I. Volume in-12, 19 × 12 ½, de VIII-174 pages. F. X. Le Roux et C<sup>ie</sup>, S. A., Imprimeurs-Éditeurs, Strasbourg ; 1928.

Ce *Mois du Sacré Cœur de JÉSUS* contient, pour chaque jour du mois, une réflexion sur un texte approprié extrait du Saint Évangile, — avec, à la fin du volume, les Litanies du Sacré-Cœur et une Consécration au Cœur de JÉSUS.

3. R. P. LE GOC, O. M. I. : — INTRODUCTION TO TROPICAL BOTANY, by Rev. Maurice LE GOC, O. M. I., Ph. D. (Rome), M. A. (Cant.), B. Sc. (Lond.). Brochure in-12, 18 ½ × 12 ½, de x-357 pages, avec nombreuses illustrations (4<sup>e</sup> Édition). Macmillan et C<sup>o</sup>, limited, Madras et London ; 1928.

TABLE DES MATIÈRES : — I. Une plante (p. 1) ; II. La racine (p. 6) ; III. La tige (p. 19) ; IV. Structure interne de la tige et de la racine (p. 42) ; V. La feuille — sa structure et son travail (p. 78) ; VI. Physiologie générale (p. 106) ; VII. La fleur et la reproduction des plantes (p. 131) ; VIII. Le fruit et la diffusion des plantes (p. 160) ; IX. La graine ou semence et sa germination (p. 173) ; X. L'écologie ou végétation (p. 189) ; XII. Plantes possédant des méthodes spéciales de nutrition (p. 210) ; — Appendice (pp. 224-357).

4. R. P. HAGEL, O. M. I. : — KLOSTER ELCHINGEN, von P. Franz-Josef HAGEL, O. M. I. Brochure in-8, 25 × 16, de 55 pages, avec 30 gravures hors texte. Verlegt bei Benno Filser, Augsburg (Bavière) ; 1928.

En 1921, l'Évêque d'Augsbourg confia aux Oblats la desserte du Pèlerinage et de la Paroisse d'Oberelchingen. En s'y installant, nos Pères y trouvèrent les traditions d'un grand passé : ils devenaient, après plus d'un siècle d'interruption, les successeurs des fils de Saint Benoît. Mais de l'ancienne Abbaye d'Elchingen, fondée au XII<sup>e</sup> siècle et sécularisée en 1803, il ne reste presque plus de traces ; seule la magnifique église a échappé aux dévastateurs. On célèbre, cette année, le huitième centenaire de la fondation de l'ancien monastère et de la consécration de la première église abbatiale. A cette occasion, le P. HAGEL, Supérieur de notre Maison d'Oberelchingen, a voulu présenter au public l'histoire et les beautés artistiques de l'église actuelle. C'est un édifice à trois nefs, long de 63 mètres, en style baroque, œuvre du XVIII<sup>e</sup> siècle. Si, au dehors, il n'offre rien de remarquable, l'intérieur est d'une richesse et d'une splendeur étonnantes. « C'est le salon du Bon Dieu », a dit Napoléon, lorsqu'il visita l'église, en 1805, après la bataille d'Elchingen, qui a eu lieu autour de la colline dont le sommet est couronné par l'église. L'auteur esquisse, rapidement, l'histoire mouvementée du sanctuaire et décrit, ensuite, l'architecture, les peintures et autres œuvres d'art de l'église. De splendides illustrations accompagnent son exposition. Une chapelle latérale est dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs ; de nombreux pèlerins viennent, de près et de loin, en vénérer l'image miraculeuse. J. P.

5. R. P. KORTENBACH, O. M. I. : — KLOSTER MARIA ENGELPORT, im 25. Jahre seines Bestehens. Brochure in-8, 22 × 14 ½, de 24 pages, avec 10 gravures. Reklameverlag J. Hüll, Koeln (Cologne) ; 1928.

Il y a vingt-cinq ans que les Oblats ont pris possession des ruines de l'ancien Couvent de Maria Engelport, pour y bâtir la maison actuelle. Fondé en 1220, le Monastère *Beatæ Mariæ Virginis in Porta Angelica* abrita, pendant des siècles, des Religieuses de l'Ordre de Prémontré. Elles en furent expulsées, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et, en 1808, l'église et le monastère furent détruits. L'auteur de la présente brochure — il cache modestement son nom — expose, brièvement, ce qu'était l'ancien monastère et ce que les Oblats y ont fait depuis vingt-cinq ans.

6. R. P. LABOURÉ, O. M. I. : — PROCEDURE IN THE DIOCESAN MATRIMONIAL COURTS OF FIRST INSTANCE, by Rev. Theodore LABOURÉ, O. M. I., Ph. D., D. D., and Hon. William Byrnes, Jr., Judge of the civil District Court for the Parish of New Orleans. Volume 1n-8° (relié), 22 ½ × 14 ½, de xvi + 263 pa-

ges. Benziger Brothers, Printers and Publishers, 36-38, Barclay Street, New-York (U. S. A.) ; 1928.

TABLE DES MATIÈRES : — a) Préface des Auteurs (p. v) ; b) Introduction (p. xiii). — I<sup>re</sup> Partie : LE TRIBUNAL MATRIMONIAL DIOCÉSAIN : I. *Les Membres du Tribunal* : A. Les Juges (L'Ordinaire local, l'Officiel, les Vice-Officiels, les Juges synodaux et pro-synodaux, l'Auditeur, le Tribunal collégial et l'Arbitre : p. 1), B. Les autres membres du Tribunal (Le Défenseur du lien matrimonial, le Promoteur de la justice, le Secrétaire, le Shérif, le Messenger et l'Interprète : p. 13) ; II. *Devoirs, Serment et Sanctions* : Devoirs des membres du Tribunal (p. 31), Serment d'office (p. 36), Sanctions pénales (p. 38) ; III. *Juridiction du Tribunal* (p. 41) ; IV. *Règlements à observer par le Tribunal* (Ordre de procédure, Délais, Lieu où doit se tenir le Tribunal, Sessions du Tribunal, Vacances légales, Personnes qu'on doit admettre dans la salle du Tribunal, Pénalités pour mépris du Tribunal, Procès-verbal du cas jugé, Dépens : p. 44) ; V. *Les Plaideurs* (Le Plaignant et le Défendeur, le Procureur et les Avocats : p. 59). — II<sup>e</sup> Partie : I. *Procès solennels* : A. Procédure à suivre par un Tribunal matrimonial diocésain agissant comme Tribunal de première instance : a) Actes préliminaires (Nomination du Procureur du Plaignant, Pétition du Plaignant, Essai de réconciliation, Nomination des Juges associés, Avis au Defensor vinculi, Première session et acceptation de la pétition du Plaignant, Citation du Défendeur, Nomination du Procureur du Défendeur, Exceptions, Réponse du Défendeur : p. 69), b) Le Procès (Examen des parties en litige, Témoins — citation et examen, Publication du témoignage et des preuves et du procès-verbal, Clôture du procès : p. 82), c) La Défense (Dossiers des Procureurs, Argument du Defensor vinculi : p. 94), d) Le Jugement (Reddition et publication du Jugement : p. 99) ; e) L'Appel (Avis au Tribunal inférieur d'une intention de faire appel : p. 103) ; B. Procédure à suivre par un Tribunal agissant comme Tribunal d'appel (Proposition d'appel, le Procès, la Sentence, Publication de la sentence, Appels ultérieurs, Exécution de la sentence : p. 108) ; II. *Procès sommaires* (p. 120). — III<sup>e</sup> Partie : FORMULAIRES : Formules (p. 129). — *Appendice* : a) *Matrimonium ratum, non consummatum* (p. 247) ; b) *Nomenclature latine des Diocèses des États-Unis* (p. 253) ; c) *Index alphabétique* (p. 257).

7. R. P. LEMIUS, O. M. I. : — L'APPARITION EUCHARISTIQUE DE BORDEAUX ET LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE, Conférences aux Religieuses de la Sainte-Famille, par le R. P. Jean-Baptiste LEMIUS, O. M. I. Volume in-12, 19 × 12, de 150 pages. Garnier, Neau et C<sup>ie</sup>, Rue Paul-Louis-Lande, 44 (anciennement, Rue Sainte-Eulalie), Bordeaux ; 1928.

TABLE DES MATIÈRES : — I<sup>re</sup> Conférence : *L'Apparition miraculeuse et la Sainte Messe* : a) L'apparition est l'image de la



Messe, représentation de la Passion de Notre-Seigneur ; b) L'Apparition est l'image de la Messe, vrai Sacrifice (p. 13). — II<sup>e</sup> Conférence : *L'Apparition miraculeuse et la Messe du Corps mystique* : a) L'Apparition et l'idée de Corps mystique ; b) L'Apparition et la fonction du Corps mystique à la Messe ; c) L'Apparition et la Messe, source de la vie du Corps mystique (p. 47). — III<sup>e</sup> Conférence : *L'Apparition miraculeuse et les fruits de la Messe* : a) Les producteurs et les distributeurs des fruits de la Messe ; b) Les fruits de la Messe ; c) Les usufruitiers de la Messe (p. 89). — IV<sup>e</sup> Conférence : *L'Apparition miraculeuse et la Communion* : a) La reproduction du miracle par la Communion (la transformation en l'image de Jésus) ; b) Les trois phases du travail de transformation (pp. 121-148).

8. R. P. LINGUEGLIA, O. M. I. : — LA DOTTRINA CRISTIANA IN AZIONE : *Letture catechistiche per Fanciulli*. Volume in-16, 17 × 11, 333 pages. Consiglio Superiore « Unione fra le Donne cattoliche d'Italia », Piazza Pasquale Paoli, 15, Rome ; 1928.

TABLE DES MATIÈRES : — Préface (p. 3). I<sup>re</sup> PARTIE : *Vérités qu'il faut croire* (p. 5) ; b) Introduction (p. 9) ; I. Le Symbole des Apôtres (p. 12) ; II. Existence de DIEU (p. 14) ; III. Nature de DIEU (p. 19) ; IV. Mystère de l'Unité et de la Trinité de DIEU (p. 31) ; V. Les Anges (p. 37) ; VI. L'Homme (p. 41) ; VII. Création et Chute de l'Homme (p. 52) ; VIII. Incarnation du Fils de DIEU (p. 59) ; IX. Le Mystère de la Rédemption (p. 70) ; X. L'Église de Jésus-Christ et ses Caractères (p. 76) ; XI. Pasteurs et Fidèles (p. 85) ; XII. Les Fins dernières (p. 93) ; XIII. Profession de Foi et Signe de la Croix (p. 103). II<sup>e</sup> PARTIE : *Devoirs qu'il faut accomplir* (p. 109) ; a) Commandements de DIEU : I. Le Décalogue (p. 113) ; II. Premier Commandement (p. 115) ; III. Deuxième Commandement (p. 124) ; IV. Troisième Commandement (p. 128) ; V. Quatrième Commandement (p. 133) ; VI. Cinquième Commandement (p. 139) ; VII. Sixième et neuvième Commandements (p. 145) ; VIII. Septième Commandement (p. 150) ; IX. Huitième Commandement (p. 156) ; X. Dixième Commandement (p. 165) ; b) Préceptes de l'Église : XI. Autorité de l'Église (p. 167) ; XII. Premier Précepte (p. 169) ; XIII. Deuxième Précepte (p. 172) ; XIV. Troisième Précepte (p. 175) ; XV. Quatrième Précepte (p. 180) ; XVI. Cinquième Précepte (p. 182) ; c) Vertus et Vices : XVII. La Vertu en général (p. 184) ; XVIII. Les Vertus théologiques (p. 186) ; XIX. Les Vertus cardinales (p. 199) ; XX. Le Pêché (p. 206) ; XXI. Péchés capitaux et Vertus opposées (p. 212). III<sup>e</sup> PARTIE : *Moyens qu'il faut employer* (p. 233) ; a) La Grâce (p. 237) ; b) Les Sacrements : I. Les Sacrements en général (p. 245) ; II. Le Baptême (p. 248) ; III. La Confirmation (p. 254) ; IV. L'Eucharistie (p. 257) ; V. La Pénitence (p. 280) ; VI. L'Extrême-Onction (p. 296) ; VII. L'Ordre (p. 300) ; VIII. Le Mariage (p. 308) ; c) La Prière : I. La Prière en général (p. 311) ; II. L'Oraison

Dominicale et la Salutation Angélique (p. 315); III. Exercices du Chrétien (p. 317).

9. R. P. MASSON, O. M. I. : — *MOIS DE MARIE DE NOTRE-DAME DE L'OSIER : Comment la Sainte Vierge a terrassé le Protestantisme en Dauphiné*, par le R. P. François MASSON, O. M. I., Recteur de la Basilique. Brochure in-16, 17 × 12, de 248 pages (5 francs). Abbé Joseph SESTIER, Notre-Dame de l'Osier (Isère); 1928.

TABLE DES MATIÈRES : — Ces Lectures pour chaque jour du mois de mai comprennent : — 1° Une page d'histoire, retraçant l'action de la Sainte Vierge pour arrêter les progrès du Protestantisme en Dauphiné; 2° Une réflexion sur cette page de l'intervention miraculeuse de MARIE en Dauphiné; 3° Un trait historique retraçant la bonté de MARIE; 4° Une courte prière finale.

10. R. P. PIETSCH, O. M. I. : — *BLUETEN UND FRUECHTE : Bei den Deutschen in West-Kanada*, von P. Johannes PIETSCH, O. M. I. Volume in-12, 20 × 13, de 84 pages, avec 13 gravures et 1 carte. Verlag der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria, Hünfeld (Hesse-Nassau); 1928.

TABLES DES MATIÈRE : — Préface (p. 6); 1. Introduction: Est Canadien (p. 7); 2. L'Ouest Canadien, l'un des greniers du monde (p. 16); 3. Chez les Colons allemands (p. 25); 4. Le ministère auprès des Immigrés allemands (p. 35); 5. Winnipeg et Regina (p. 45); 6. Prelate, les Colonies Saint-Pierre et Saint-Joseph (p. 55); 7. La question scolaire (p. 66); 8. La presse et l'Union populaire (p. 71); 9. La population allemande dans les diverses parties du Canada (p. 76); 10. Le Canada comme but d'émigration (p. 80); 11. Le chant du Canadien allemand (p. 83).

11. R. P. SAINDON, O. M. I. : — *EN MISSIONNANT : Essai sur les Missions des Pères Oblats de Marie Immaculée à la Baie James*, par le R. P. Émile SAINDON, O. M. I. Brochure grand in-8, de 81 pages, illustrée de 17 gravures hors texte. Imprimerie du « Droil », Ottawa, Ont., Canada; 1928.

TABLE DES MATIÈRES : — Lettres-Préfaces de S. G. Mgr Joseph Hallé, Vicaire apostolique de l'Ontario-Nord, et du R. P. Georges VILLENEUVE, Provincial du Canada (p. 7); I. Avant-propos (p. 10); II. Baie d'Hudson (Histoire), a) Découvertes et b) Compagnie de la Baie d'Hudson (p. 12); III. Évangélisation, a) Premiers Missionnaires, b) Vingt-cinq ans de Mission et c) Nouvelle Impulsion (p. 13); IV. Indiens, a) Mœurs et caractère, b) Le Chrétien et c) Physique (p. 18); V. Pays, a) Terrain et b) Ressources (p. 51); VI. Vie du Missionnaire (p. 61).

12. R. P. SIMARD, O. M. I. : — *UN CENTENAIRE : Le P. Tabaret, O. M. I., et son Œuvre d'Education*, par le R. P. Georges

SIMARD, O. M. I. Plaquette in-8, 21  $\frac{1}{2}$   $\times$  14, de 40 pages. Université Catholique, Ottawa (Canada); 1928.

Texte d'une Conférence donnée au « Club littéraire d'Ottawa » et à la « Société historique de Montréal ». « Ce n'est pas la biographie du prêtre ni du religieux » exemplaire que fut le Père TABARET. Ce n'est pas, non plus, « l'historique, même incomplet, du monument élevé par une belle intelligence et un cœur intrépide », — je veux dire : l'Université catholique d'Ottawa. « C'est l'exposé des principes qui ont guidé un éducateur de haut vol dans l'organisation d'une maison d'enseignement érigée à la croisée mouvante et trouble des races et des églises » du Canada.



---

*Nihil obstat.*

Romæ, die 17<sup>a</sup> Octobris A.D. 1928.

† AUG. DONTENWILL, O. M. I.,  
Arch. tit. Ptol., Sup. Gen. O. M. I.

---

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

---

Bar-le-Duc. — Impr.-SAINT-PAUL. — 2111,1,29.

L. J. C. & M. I.

# MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

LXII<sup>e</sup> Année.

Décembre 1928.

Num. 235.

## REGINA SS. ROSARII

### I. — Le Sanctuaire du Cap de la Madeleine <sup>1</sup>.



CHEZ les peuples, comme chez les individus, le culte de la Mère de DIEU est le thermomètre de l'esprit chrétien.

Et puisque, pour la diffusion et le maintien d'une dévotion, il n'est, peut-être, pas de moyen plus efficace que les pèlerinages, il importait que la Vierge MARIE eût, au Canada — tout comme sa glorieuse Mère et son humble Époux, — son sanctuaire national. Or, il semble bien qu'Elle ait fixé son choix sur celui du Cap-de-la-Madeleine.

(1) Cfr. PÈLERINAGES CANADIENS : *Monographies des principaux Lieux de Pèlerinage au Canada*, — Imprimerie du « *Messenger* », 4260, Rue de Bordeaux, Montréal, 1928, — pp. 51-66 : *Notre-Dame du Cap*, par le R. P. Arthur JOYAL, O. M. I.

De ce lieu de pèlerinage nous retracerons, d'abord, les lointaines origines ; puis, après en avoir rappelé les rapides développements, nous essaierons de soulever un coin du voile qui nous en dérobe encore les splendides destinées.

### § I. — Origines du Pèlerinage.

Les indices de la prédestination du Cap-de-la-Madeleine à devenir le centre par excellence, au Canada, de la dévotion mariale remontent aux premiers temps de l'évangélisation et de la colonisation dans la région trifluvienne.

Elle y fut inculquée, vers le milieu du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle — par les Pères Jésuites, fondateurs de ce poste de missions, — aux chasseurs des diverses tribus indiennes qui s'y rassemblaient, chaque année, pour la traite des pelleteries ; et ces néophytes, apôtres à leur tour, enseignèrent, à leurs familles respectives, à réciter le chapelet et à chanter le *Salve Regina*. Ainsi, déjà, le Cap-de-la-Madeleine était-il, pour le Canada, un foyer de piété envers la Sainte Vierge.

En butte aux attaques incessantes des Iroquois, les colons français, établis sur les deux rives de la Métabéroutin (le Saint-Maurice), mirent en Elle une si grande confiance qu'au témoignage de M. l'Abbé Faillon ils ne durent leur conservation qu'au recours extraordinaire qu'ils eurent à sa toute-puissante protection.

— « Si les Iroquois avaient pris les Trois-Rivières », écrivait à Pierre Boucher, au lendemain de sa victoire décisive, M. de Lauzon, « tout le Canada était perdu ! »

Ne semble-t-il pas que, dès lors, la Sainte Vierge jouât, au point de vue temporel, le rôle qu'Elle était appelée à remplir un jour, de sa forteresse du Cap-de-la-Madeleine, contre les ennemis spirituels de son peuple de prédilection, au Canada ?

En l'année 1694, la dévotion envers la Sainte Vierge s'implanta, en permanence, sur son promontoire privilégié, sous la forme d'une Confrérie du Très Saint Rosaire, qui y fut érigée dans une minuscule chapelle de bois.



Obligés, par Mgr de Saint-Vallier, de remplacer ce modeste oratoire par une église en pierre, mais incapables de subvenir, par eux-mêmes, aux dépenses de cette bâtisse, les habitants de la Paroisse Sainte-Marie-Madeleine durent, sur la suggestion de leur bon Curé Vachon, solliciter des aumônes auprès des trois principales villes du pays : Québec, Montréal et Les Trois-Rivières.

— « A deux cents ans de distance, ce souvenir a du charme », disait, en 1915, Sa Grandeur Mgr François Cloutier, Évêque des Trois-Rivières : « puisqu'à sa naissance ce sanctuaire a réuni, dans un acte de charité, tous les principaux éléments de la colonie, cela pouvait bien être un indice que, plus tard, il serait l'un des grands centres de la piété des Canadiens français et une source de bienfaits pour eux. »

Florissante à ses débuts, la Confrérie du Saint Rosaire, à raison du défaut d'un curé résidant, a subi, durant plus d'un siècle, un sérieux ralentissement. En 1854, elle était remise en vigueur dans sa petite chapelle latérale fraîchement restaurée ; et, sur un autel érigé tout exprès, une belle statue de la Sainte Vierge y était solennellement installée. L'heure fixée, par la Divine Providence, pour l'éclosion de son œuvre mariale allait, bientôt, sonner.

Préposé, en 1864, à la Cure de la Paroisse Sainte-Marie-Madeleine, M. l'Abbé Luc Désilets s'employa, avec ardeur, à la rénover dans l'esprit du Christ, mais sans beaucoup de succès.

Un jour, veille de l'Ascension, qu'il revénait tout attristé de la sacristie, où il avait vainement attendu ses ouailles au saint tribunal de la Pénitence, il aperçut, devant l'autel du Rosaire, un pourceau tenant, entre ses dents, un chapelet. Vite, il chassa le vil animal ; mais une pensée le frappa, qu'il considéra comme un avis du ciel :

— « Les hommes », se dit-il, « laissent tomber le chapelet, et les animaux le ramassent ! »

Prosterné, à deux genoux, aux pieds de la Reine du

Rosaire, il Lui jure, séance tenante, de consacrer le reste de sa vie à rétablir sa dévotion dans sa paroisse et même, autant que possible, dans le Diocèse des Trois-Rivières.

Après s'être placé, avec tous ses fidèles, sous sa protection spéciale, il se mit à prêcher le Rosaire et ses dévotions connexes aux roses et aux cierges rosariés. Un peu partout, il fit du recrutement pour sa confrérie, dont le nombre des membres s'éleva, bientôt, à plus de trois mille.

La Sainte Vierge daigna féconder ses efforts en lui obtenant, pour ceux qui eurent recours à son ministère, des faveurs signalées dont le bruit, répandu dans la région, attira, aux pieds de sa Madone, un fort courant de pèlerins, de tout âge et de toute condition, en quête de guérisons spirituelles ou corporelles.

Sa vieille église revêtit, dès lors, le cachet d'un pèlerinage privé.

## § II. — Développement du Pèlerinage.

Au printemps de l'année 1879, un événement prodigieux devait amener la dédicace de ce temple vénéré à la Reine du Très Saint Rosaire.

— « Un décret de Mgr Laflèche » — pour nous borner au résumé autorisé de son successeur, Mgr Cloutier, — « ayant ordonné, en 1872, la construction d'une nouvelle église, l'ancienne devait être démolie. La pierre requise pour cette érection avait été préparée à Sainte-Angele-de-Laval, sur la rive sud du Saint-Laurent. La transporter par bateau eût été trop dispendieux : il fallait attendre l'hiver. Tous les dimanches, après la Messe, on récitait le chapelet pour obtenir un pont de glace. Mais on avait beau prier : le fleuve demeurait toujours libre. Janvier et février étaient passés, mars s'écoulait de même ; la saison des grands froids était finie ; il semblait que l'on n'eût plus rien à espérer. M. Désilets fit, alors, le vœu que, si la Sainte Vierge lui obtenait un pont glacé à cette saison avancée, il conserverait

la vieille église pour la lui dédier, avec l'agrément de l'Ordinaire, sous le vocable de Notre-Dame du Très Saint Rosaire.

« Enfin, le 15 mars, l'anse du Cap apparut couverte d'une couche de neige parsemée de petits bancs de glace, qu'un vent violent avait détachés du rivage. Le lendemain, qui était un dimanche, M. le Vicaire Duguay entreprit, avec quelques paroissiens, de découvrir un passage sur le fleuve. C'était une tentative hardie. Les glaçons, épars et séparés par des espaces variant de cinq à cent pieds environ, n'étaient joints ensemble que par de la neige flottant sur une légère contexture de paillettes glacées. Persuadés que la Vierge du Rosaire les protégerait, ils n'hésitèrent pas, néanmoins, à entreprendre cette traversée périlleuse. Quelques heures plus tard, ils atteignirent heureusement à la rive sud. La nuit était venue. On décida qu'il fallait, quand même, baliser le passage et arroser d'eau, pour en faire une glace solide, la neige flottante qui reliait les glaçons. Soixante à quatre-vingts hommes travaillèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit, sans presque de lumière et sans le moindre accident. Ils constatèrent, clairement, l'absence de glace solide en maints endroits, soit en enfonçant jusqu'à l'eau un bâton, le pied ou la main, soit en entendant l'eau qu'ils versaient bruir à travers la neige et reprendre le courant du fleuve. La foi de ces hommes en la protection de MARIE était telle qu'ils travaillèrent, sans crainte, au milieu de tous ces périls, se disant avec assurance, en regardant la lumière du presbytère :

— « Il n'y a pas de danger : M. Désilets récite son chapelet. »

« Les jours suivants, « le pont des chapelets », comme l'a appelé la foi des Paroissiens du Cap, parut couvert de voitures chargées de cailloux ; et il se désagrégea, de lui-même, aussitôt que la quantité de pierre demandée eût été charroyée... »

Répandue comme une trainée de poudre, la nouvelle de ce prodige créa toute une sensation dans la région trifluvienne. Le mouvement des pèlerinages s'accrut

davantage, si bien qu'en 1883, — l'année même de la première *Encyclique* de Léon XIII sur le Rosaire, — avait lieu, au Cap-de-la-Madeleine, un premier pèlerinage public, organisé par l'Hôpital des Trois-Rivières.

En 1888, conformément au vœu de M. Désilets, l'antique sanctuaire fut, solennellement, dédié à Notre-Dame du Très Saint-Rosaire — qui, selon trois témoins oculaires, aurait manifesté sa satisfaction de tout ce qui avait été fait, jusque-là, pour sa gloire, en laissant voir grands ouverts ses yeux modestement baissés.

Approuvée par l'autorité épiscopale, cette dédicace consacrait le sanctuaire comme lieu de pèlerinage public.

Mgr le Grand Vicaire Désilets pouvait, alors, chanter son *Nunc dimittis*; et, de fait, il s'endormit, dans la paix du Seigneur, au mois d'août suivant, en remettant à son *alter ego*, M. l'Abbé Duguay, le soin de poursuivre l'œuvre si bien lancée.

La fondation d'une revue, en 1892, et la célébration grandiose, en 1894, du deuxième centenaire de l'érection de la Confrérie du Saint Rosaire firent monter le chiffre annuel des pèlerins à plus de quarante mille. Ce qui décida Monseigneur l'Évêque des Trois-Rivières à procurer à M. le Curé Duguay une organisation temporaire, en lui assurant les services de deux Religieux de l'Ordre de Saint-François, les PP. Frédéric et Augustin.

— « Jusqu'à décision contraire », écrivait-il, en 1900, à la fin d'un mandement spécial à ses ouailles, « la dévotion au Saint Rosaire, dans notre diocèse, aura son centre au Cap-de-la-Madeleine, et le curé de cette paroisse en sera le directeur. Chaque paroisse devra y faire annuellement un pèlerinage. »

Par le fait même, le Sanctuaire de la Reine du Saint-Rosaire devenait un lieu de pèlerinage diocésain.

L'affluence des pèlerins devint, alors, si considérable que, deux ans après, Mgr Cloutier jugea l'heure venue d'en confier la desserte à une Congrégation religieuse; et, comme il le dira plus tard, « par un concours de circonstances où la volonté divine, bien plus que celle des hommes, se laissa voir et s'imposa », il arrêta son

choix sur les Oblats de MARIE Immaculée. « Nous ne croyons pas qu'il y ait témérité », concluait-il, en annonçant cette nouvelle à son diocèse, « à espérer qu'un jour notre peuple entier viendra rendre ses hommages à sa divine Protectrice dans son Sanctuaire national du Saint Rosaire. »

Ce légitime espoir se fixa en son âme comme une idée obsédante. Aussi, le 12 octobre 1904, après avoir, au nom de S. S. Pie X, déposé, sur l'auguste front de sa Madone bien-aimée, le glorieux diadème de sa dignité royale, n'hésitera-t-il plus à s'écrier, en présence de Son Excellence le Délégué Apostolique, de la plupart des archevêques et évêques du Canada, d'un nombreux clergé et d'une foule immense de pèlerins :

— « Grâces soient rendues à MARIE, qui, après avoir fait de son modeste sanctuaire un lieu de pèlerinage privé puis diocésain, daigne, en ce jour de grande solennité, le faire reconnaître comme lieu de pèlerinage national ! »

Grave affirmation, en vérité, qui devait recevoir, en 1909, le *confirmatur* implicite des Pères du Concile plénier de Québec.

— « Il est désirable », déclarèrent-ils, « que les fidèles visitent, en pieux pèlerinages, le Sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine, où, il y a deux siècles, a été érigée une Confrérie du Très Saint Rosaire et dans lequel une statue de la bienheureuse Vierge MARIE, récemment couronnée par l'autorité de Pie X, en présence de son délégué et d'un grand nombre d'évêques, est l'objet de solennelles manifestations de foi et de piété. »

Ratifié par le Saint-Siège, ce vœu des vénérables Pères de l'Église du Canada a été généralement interprété dans le sens d'une reconnaissance officielle du vénéré sanctuaire comme lieu de pèlerinage national.

— « De ce moment », affirmait donc à bon droit Mgr Cloutier, à l'occasion de son deuxième centenaire, « le Sanctuaire du Cap est devenu en droit ce qu'il était déjà en fait : pèlerinage national des Canadiens français. »

Il s'opère, au Cap-de-la-Madeleine, des merveilles



d'ordre corporel et spirituel qui semblent bien tenir du miracle.

Ainsi, en 1915, à l'occasion du deuxième centenaire du Sanctuaire, M<sup>lle</sup> Alice Gariépy, de Montréal, souffrant de néphrite chronique déclarée incurable, a obtenu de son médecin, au lendemain de la fête, une attestation de guérison complète. Entrée, selon son vœu, chez les Sœurs de l'Espérance, elle ne s'est jamais ressentie de cette maladie.

En 1926, M<sup>lle</sup> Maude Statetz, de New-York — en visitant, avec une compagne, notre lieu de pèlerinage, — a été si profondément impressionnée que, de retour chez elle, elle se fit instruire des vérités de la Religion catholique et revint, en septembre dernier, recevoir la grâce du Baptême et faire sa première Communion aux pieds de Notre-Dame du Cap.

### § III. — Destinées du Pèlerinage.

Le Pèlerinage de Notre-Dame du Cap n'est donc plus une œuvre qui puisse être menacée de disparaître avec le talent ou le zèle individuel. Marquée du sceau divin, elle continuera de se développer jusqu'à son parfait épanouissement.

La suppression, par suite de la Guerre de 1914-1918, des taux spéciaux, pour fin de pèlerinage, sur les trains de chemin de fer de même que sur les bateaux, semblait, de prime abord, devoir lui porter un coup terrible. Et, cependant, si, d'un côté, le nombre des pèlerinages organisés a sensiblement diminué, celui des pèlerins individuels ou en groupes — qui, d'autre part, s'y rendent en voitures, en autobus ou en automobiles — s'est quintuplé. Si bien qu'en 1927 le total des pèlerins à Notre-Dame du Cap a sûrement atteint, pour la première fois, les cent cinquante mille.

De même, en dépit de la crise financière, la circulation des « *Annales de Notre-Dame du Cap* » s'est accrue au point d'intéresser, chaque mois, plus de deux cent mille lecteurs.

Grâce aux généreuses aumônes qui leur sont venues, de tous côtés, à jets continus, les gardiens du pèlerinage ont pu, en vingt-cinq ans, bâtir un vaste édifice pouvant contenir un millier de pèlerins et faire charroyer — pour aplanir le terrain du sanctuaire, y tracer des allées, le couvrir d'arbres et de gazon et ériger tout autour, sous forme d'une immense couronne, les quinze Mystères du Rosaire — plus de deux cent mille voyages de terre. Avec les stations d'un magnifique Chemin de Croix sur le bord du fleuve, un Calvaire impressionnant et, au-dessus du ruisseau qui la contourne, un pont artistique symbolisant l'événement du « pont des chapelets », ces groupes font, de la propriété de Notre-Dame du Cap, l'un des coins de terre les plus pittoresques du Canada et qui se prête admirablement au déploiement des foules comme aussi aux grandioses manifestations...

L'automne dernier, au lendemain du second incendie à Sainte-Anne-de-Beaupré, les Pères Oblats, selon le désir de Mgr Cloutier, décidèrent de mettre leur Sanctuaire à l'épreuve du feu et menèrent, au cours de l'hiver, leur entreprise à bonne fin...


Afin de s'assurer à perpétuité, pour le succès de leur œuvre, l'élément indispensable de la prière et de la pénitence, ils eurent l'idée d'établir, à proximité du Sanctuaire, une communauté de moniales contemplatives et ils invitèrent, à cet effet, les Servantes de JÉSUS-MARIE, de Hull, à y fonder un monastère...

De leur côté, les Sœurs Dominicaines, des Trois-Rivières, se préparent à se mettre au service de leur Mère du Rosaire, en organisant, pour ses pèlerins, une hôtellerie où elles donneront des repas à tous, durant le jour, et hébergeront les dames, pour la nuit...

Il ne lui manquera plus qu'une superbe basilique pour attirer à Elle les milliers de pèlerins et de touristes qui, au cours de la belle saison, peuvent facilement, de tous les points du Canada et des États-Unis, la visiter, soit par nos deux maîtresses voies ferrées, soit par bateau ou, mieux encore, en auto, par la double route nationale longeant les rives du Saint-Laurent.

Et, si l'on tient compte que ce lieu de pèlerinage est avantageusement situé au centre de la Province de Québec, à mi-chemin entre Québec et Montréal et tout près de la si florissante Cité de Lavolette, l'on se surprend à rêver, pour Notre-Dame du Cap, les plus splendides destinées.

Déjà, du reste, pouvons-nous affirmer, avec Mgr Cloutier, « le Cap-de-la-Madeleine est le théâtre de mystérieuses opérations qui touchent, très sensiblement, à l'avenir de notre pays et à la mission providentielle de notre peuple ».



## II. — Notre Dame du Rosaire à Madhu <sup>1</sup>.

---

### § I. — Popularité du Pèlerinage.

Le peuple de Ceylan aime à revenir, chaque année, aux pieds de la douce Vierge de Madhu. Aussi, à l'approche des grandes solennités, qui se déroulent dans son sanctuaire entre le 23 juin et le 2 juillet, c'est, peut-on dire, l'île entière qui s'ébranle. Des Indes même, de pieux pèlerins se mettent en route, passent la mer et viennent remercier, supplier *Mādāvā* (la Mère) qui leur a accordé ses faveurs.

Combien sont venus, cette année, au grand sanctuaire marial ? Les vieux habitués de Madhu — qui parlent encore, avec enthousiasme, des grandioses manifestations du couronnement, en 1924, et qui ont encore bien présentes à l'esprit ces scènes inoubliables — assurent qu'en cette année 1927 « ils étaient plus nombreux » ! Or, en 1924, cent mille pèlerins — d'après des statistiques — s'étaient trouvés réunis pour acclamer la Vierge couronnée !... Il semble que, comme aux Roches Massa-

---

(1) Cfr. « *Les Petites Annales de Marie Immaculée* » (75, Rue de l'Assomption, Paris-XVI<sup>e</sup>), XXXIII<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 10 (Novembre 1928), pp. 317-322 : — CEYLAN (SUD-ASIE), Diocèse de Jaffna : *Notre-Dame de la Jungle* (Henri MOREAU, O. M. I.).

bielle, la Céleste Dame ait voulu qu'il vienne à Madhu beaucoup de monde.

... Donc le 23 juin dernier, au coucher du soleil, les trois cloches de la Mission s'ébranlaient joyeusement, — de tous les côtés, dans le camp, les pétards craquaient sec, par dizaines, — et, enfin, les petits mortiers noircis, bourrés jusqu'à la gueule, hoquetaient bruyamment... La neuvaine était commencée. Lentement, au long du grand mât de fête, s'élevaient les couleurs de Notre-Dame, tout comme on hisse le pavillon sur le navire-amiral, quand le chef est à bord... De fait, c'est bien Elle qui conduira, qui expliquera toute la fête...

A cette date, une forte avant-garde est déjà campée : ce sont ceux qui désirent participer à tous les exercices de la neuvaine et faire leurs dévotions en paix, avant l'arrivée du gros de l'armée... Ça et là, encore clairsemés, des feux de campement pétillent sous les grands arbres, mais que sera-ce dans trois jours et dans huit ? Les retardataires devront aller bien loin, pour trouver quelques pieds carrés de terrain « *campable* ».

## § II. — Coups de Crayon.

Au matin du 24, arrive l'état-major : Sa Grandeur Mgr Alfred GUYOMARD, Évêque de Jaffna, accompagné du R. P. François BIZIEN, Vicaire Général. Les Pères arrivent aussi, par petits groupes, de Jaffna, de Colombo, de Kandy même : une trentaine sont attendus pour prendre en mains la direction spirituelle de l'éphémère cité.

Les autorités civiles et militaires suivent de près. Le Gouvernement anglais a délégué un agent ; l'*adigar*, préfet indigène du district, est sur les lieux ; les médecins du service sanitaire organisent un hôpital de fortune ; l'employé des postes est à son guichet et timbre les correspondances d'un pompeux *Madhu Camp* ; enfin, voici la force publique — un commissaire et vingt-cinq agents, de braves gens, de ceux « qui se balladent tout le temps », comme le fait remarquer la chanson.

Et les pèlerins ? Ils déferlent vers le sanctuaire, encombrés d'*impedimenta*. Les uns sont venus à pied — pour accomplir un vœu, peut-être. — et, depuis plusieurs jours, ils trottaient, dans la poussière, sous le grand soleil : les autres arrivent par charrettes à bœufs, par *bus*, par chemin de fer... La route de Madhu — la seule carrossable — connaît à certaines heures, surtout à l'arrivée des trains spéciaux, la cohue des grands boulevards parisiens ! Un long convoi, où s'enchevêtrent piétons et véhicules, s'étire depuis la gare jusqu'au sanctuaire : mais il y a de l'ordre dans cette foule en mouvement... *Mādavé* est là, qui veille sur son peuple.

Suivons, dans ses remous, une vague de pèlerins... Un *bus* vient de stopper près de l'église. En un clin d'œil, le véhicule est débarrassé de ses passagers et de leurs bagages. Tandis qu'un des membres de la famille s'occupe des accessoires du campement, les autres vont saluer, avec des gestes de touchante piété, la Vierge couronnée qui sourit à ces nouveaux arrivés : les grands joignent les mains des petits, et tous, sans respect humain, commencent leur pieux bavardage, à mi-voix, à haute voix, en tendant leurs bras... Mais il faut céder la place : car d'autres pèlerins attendent, impatients, sous les vérandas ; et, puis, il faut trouver un gîte pour la semaine !...

Après ce premier *Ave*, les pèlerins se dispersent à travers le camp. Les uns retrouvent le grand arbre qui les a abrités, l'année précédente. Les autres s'installent au petit bonheur, coupent des branchages dans la forêt et enclosent le lopin de terre choisi pour camper. Celui-ci creuse le trou pour la cuisine, celui-là range les bagages, les nattes, les poteries, et le tour est joué... Pourvu, maintenant, que la pluie ne vienne pas troubler les habitants de la cité des bois !

Ainsi, en quelques jours, une ville véritable est jaillie de terre, comme ces fameuses villes-champignons de l'Ouest Américain... Maintenant, elle bruit, elle vit intensément, mais sans cette ardeur fébrile des cités commerçantes. Il y a, il est vrai, au long des principales



rues, — car il y a des rues ! — des boutiquiers qui débitent, dans leurs échoppes, un invraisemblable bric-à-brac d'objets de piété et d'articles alimentaires ; mais ce « quartier des affaires » n'est pas le cœur de la cité. Encore une fois, c'est une véritable ville, gouvernée, policée, dotée — ô luxe ! — d'un bureau de poste, de bains publics très fréquentés, avec cette particularité que, dans son enceinte, on ne peut trouver un édifice de pierres — mises à part l'église et la résidence des Pères. Soixante-dix hectares de *jungle* ont été débroussaillés, en respectant les arbres à feuillage épais : c'est sous leur riche frondaison que les pèlerins campent, — un seul toit, un seul plancher !

Une semaine plus tôt, c'était, ici même, la grande *jungle* silencieuse. A la nuit tombante, les fauves — éléphants, buffalos sauvages, léopards, daims et chevreuils — quittaient leurs fourrés impénétrables, traversaient, en maîtres incontestés, le champ désert et s'abreuvaient, paisiblement, sur les bords de l'étang. Devant cette pieuse invasion, ils ont dû céder la place et s'enfoncer dans les halliers. On n'entend plus leurs cris, mais un long murmure qui s'élève, sous les grands arbres, quand le camp tout entier s'agenouille pour la prière du soir.

### § III. — Attraction du Sanctuaire.

Le cœur de cette cité, c'est le Sanctuaire de Notre-Dame, vers lequel flue et reflue, sans cesse, la masse des fidèles. Pas de touristes à Madhu, — seulement des pèlerins, qui viennent pour prier. Les catholiques sont en majorité : mais à eux se joignent des païens, des bouddhistes, des musulmans, des protestants... Bon nombre de ces égarés trouvent, ici, leur chemin de Damas : le doux sourire de la Vierge et de l'Enfant-Dieu les attire à notre Sainte Religion.

Nos catholiques se retrempent, à Madhu, ou y reprennent — s'ils les avaient oubliées — les pratiques de vie chrétienne. Ils assistent au Saint Sacrifice, offert, trênte

fois par jour, sur les sept autels du sanctuaire, — s'approchent de la Sainte Table, — assiègent les confessionnaux, où ils sont entendus en trois langues. Là, dans le grand *hall* en feuilles de cocotiers, loin du bruit, s'opèrent des merveilles de conversion : inlassablement, des mains se lèvent pour absoudre, pour ramener la paix dans les âmes.

Chaque soir, ont lieu, au *portico* — à la façade de l'église, — les cérémonies de la neuvaine. La foule accourt, à l'appel de la cloche, et se masse dans cette immense basilique qui a, pour voûte, le ciel étoilé et, pour piliers, les troncs des grands arbres. Des milliers de voix répondent, en chantant, au chapelet qu'un chef d'église module sur une plaintive mélodie... Un Père entretient, ensuite, l'immense auditoire des grandeurs de MARIE ; et les têtes s'inclinent pour recevoir la solennelle Bénédiction du Très Saint Sacrement.

Pendant le reste de la journée, les pèlerins peuvent satisfaire leurs dévotions privées. Matin et soir, ils aiment à revenir aux pieds de *Màdàvé*, pour apporter leurs offrandes, pour accomplir une promesse et pour L'entretenir, familièrement, de toutes leurs affaires. A certaines heures, il est impossible, non seulement d'approcher l'autel de la statue, située tout à fait au fond de l'église, mais encore d'obtenir une toute petite place dans la nef. Patiemment, les derniers arrivés attendent l'instant favorable pour avancer ; et, quand ils ont, enfin, atteint le pied de l'autel que domine la Vierge miraculeuse, ils jettent dans l'enclos leurs offrandes ou leurs *ex-voto* : miniatures d'argent et même d'or, promises à Notre-Dame. Ils baisent l'autel, le touchent respectueusement, se signent, tendent les bras vers la statue et se retirent, après avoir courbé leur front jusqu'à terre. Dans la grande nef, d'autres pèlerins s'avancent, à genoux, en récitant les litanies de *Màdàvé* ; parfois, autour de leur bras, est roulée l'extrémité d'un long cierge allumé : c'est que le pèlerin avait promis un cierge à sa taille. D'autres amassent, dans de petits paniers tressés, quelques poignées de la précieuse terre de Madhu : elle joue

le même rôle que l'eau de la Grotte, à Lourdes, et fait des miracles.

Ainsi, pendant neuf jours, des milliers et des milliers de pèlerins sont venus présenter leurs hommages à Notre-Dame. Dès quatre heures, chaque matin, le sanctuaire, l'église entière étaient envahis ; et, le soir, un peu avant minuit, les Pères devaient se *gendarmer*, pour obliger les gens à sortir. *Compelle intrare* : pas besoin ici !...

#### § IV. — Fête du Triomphe.

Le 1<sup>er</sup> juillet au soir, les cloches, l'artillerie du camp, appelèrent les fidèles à la dernière réunion nocturne de la neuvaine : en un clin d'œil, le vaste espace découvert, aux alentours du *portico*, est submergé par la foule.

Tous les regards convergent vers l'autel, paré de somptueuses gerbes de fleurs tropicales et de candélabres géants. De la voûte pendent de longues cornes d'abondance, d'où s'échappent des flots de verdure. Enfin, de tous côtés, des milliers de minuscules pavillons de papier colorié froufroutent au vent.

Et la lumière ? Pour cette ultime assemblée, le portique est éclairé *a giorno*. L'électricité — qui, pendant toute la fête, a prodigué, sans défaillance, sa belle lumière — est, encore une fois, mise à contribution : c'est le coup de boutoir définitif aux quinquets fumeux et malodorants et à tout le matériel à incandescence... Les deux petits groupes électrogènes — qui ronronnent, sous leur abri de tôle ondulée, dans un coin de la Mission — sont, désormais, les maîtres...

Mais pourquoi s'arrêter dans la voie du progrès ? L'électricien improvisé s'est lancé dans la « grande illumination » ; et son essai, il faut le dire, est jugé, tout de suite, coup de maître... Des rampes lumineuses, qui courent sur toutes les corniches, dessinent, en traits de feu, l'énorme masse du *portico* et le fronton de l'église... Là-haut, le spectacle est encore plus beau ! Toutes les étoiles sont allumées : c'est fête au ciel et sur la terre.

Ce fut dans ce cadre grandiose que Sa Grandeur Mgr GUYOMARD chanta les premières Vêpres solennelles... Au chœur, de noirs chérubins, aux voix puissantes, traduisaient la grande prière qui s'élevait de la foule recueillie : *Speciosa facta es et suavis in deliciis tuis, Sancta DEI Genitrix...*

De grand matin, le 2 juillet, l'église est prise d'assaut. Les Messes se succèdent, sans interruption, à tous les autels. La Sainte Communion est distribuée, sans arrêt, pendant près de quatre heures, par quatre et six Pères, qui parcourent les balustrades établies dans toute la largeur de l'édifice, — c'est un banquet de 47.000 communions qui aura été offert pendant la neuvaine. Avec JÉSUS dans le cœur, les pèlerins iront, dans quelques instants, acclamer sa Mère.

A 7 heures, Monseigneur monte à l'autel du *portico*, pour la grand'Messe pontificale. Malgré le soleil déjà haut sur l'horizon, les assistants ne quitteront pas la place mais suivront, jusqu'au bout, l'imposant déroulement liturgique.

### § V. — Procession et Enthousiasme.

Le Saint Sacrifice est terminé : la procession s'organise. Mais, d'abord, il faut descendre la statue de sa niche et la fixer sur le brancard. Ce n'est pas chose facile que mener à bien cette opération : le sanctuaire est littéralement inabordable. Aussi de grandes mesures s'imposent : faire évacuer complètement l'église. Après bien des stratagèmes — grâce, surtout, à la bonne volonté des gens, — les portes sont closes et gardées par de vigilants et incorruptibles cerbères. Le Révérend Père Administrateur et quelques Pères pénètrent dans le sanctuaire silencieux, descendent la pieuse image et la parent de ses plus beaux manteaux et de tous ses bijoux.

Au dehors, la foule attend, anxieuse, creusée de larges remous qui font déferler de véritables vagues humaines

à la base du *portico*. Pas de cris, cependant, mais des prières qui s'élèvent en un doux murmure : c'est le calme avant la tempête.

La grande porte s'ouvre ! En surplis et en étole, le R. P. Administrateur s'avance, portant bien haut la statuette miraculeuse... La tempête se déchaîne... Douze porteurs, aux robustes épaules, s'avancent, courbés sous la niche processionnelle. Le Père y fixe l'image de la Madone ; et la procession commence.

Une fois, raconte la chronique du sanctuaire, cette marche triomphale fut arrêtée à quelques pas de son point de départ. Cette année, le même fait va-t-il se reproduire ? Non ; grâce à une consigne très sévère, une large allée a été ouverte à l'avance, et le cortège peut quitter le *portico*... Précédée de la croix, la fanfare et les porte-bannières, la statue suit, protégée par une double haie de solides gaillards. Mais cette barrière, trop fragile encore, sera rompue, cent fois, durant le trajet !... Qui donc peut résister à l'assaut formidable de cette foule débordante d'enthousiasme ?

Des milliers de bras se tendent, des bouches crient leur prière... Il en est une qui doit monter droit Là-Haut, tant elle est tenace, persistante, tant elle est pleine de confiance. Elle est sur toutes les lèvres, sur celles du païen, sur celles du bouddhiste, sur celles de tous les chrétiens : — *Màdàvé, Màdàvé ! O Mère, O bonne Mère !*... Et la douce Vierge et le divin Enfant semblent s'incliner et sourire.

La foule s'ébranle. Le brancard roule et tangué au-dessus des têtes, comme une barque sur une mer démontée. Par rafales, le riz grêle sur la Sainte Image, lancé, à pleines mains, par les pèlerins : cette curieuse mode d'offrande des fruits de la terre est, ici, signe de suprême hommage. Puis le cortège disparaît sous les arbres, qui se courbent au passage de la Reine...

Deux heures plus tard, les bannières réapparaissent, puis la foule. Après de savantes manœuvres, le brancard, assailli vingt fois, accoste, sans dommage, au *portico*. Monseigneur attend, entouré de son clergé : à Sa Grandeur



est réservé le geste final qui clôture les solennités annuelles.

La statue miraculeuse est retirée de sa niche processionnelle et portée sur l'autel : Monseigneur, au nom de la foule, présente l'encens, reçoit la Madone et, par trois fois, étend, sur la multitude agenouillée, le signe de la Croix.

Oh ! ce geste attendu, qui fait couler des larmes, qui arrache des cris à ces milliers de poitrines, qui fait tendre les bras !... La Vierge, jadis, n'avait-elle pas prédit ce triomphe ? *Beatam me dicent*, disait-Elle, dans une extase, devant sa cousine Elisabeth : « Désormais, toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Aujourd'hui, ce peuple entier, qui l'acclame, réalise sa prophétie...

#### § VI. — Adieux et Retour.

La fête est terminée. Déjà les bœufs sont sous le joug et les moteurs ronflent. Après une dernière visite à *Màdàvé*, après une dernière bénédiction, le convoi s'ébranle sur la route du retour : de la joie, de la vraie joie, brille dans tous ces grands yeux d'enfants. Trois jours après, l'arrière-garde de cette immense armée a quitté la place : la cité des bois n'est plus... Le sanctuaire redevient silencieux, et le camp, désert, est repris par la *jungle* et par ses sauvages habitants...

Maintenant, les pèlerins sont chez eux. Ils racontent, à ceux qui sont restés au village, ce qu'ils ont vu et entendu. Chaque soir, dans la hutte, la famille, assemblée, répète, devant la statuette bénie, achetée à Madhu, l'ineffable prière à *Màdàvé*. Plusieurs fois dans l'année, des pèlerinages locaux rassembleront, au cher sanctuaire, quelques centaines, un millier de pèlerins. Chaque jour, Notre-Dame verra à ses pieds quelques-uns de ses enfants, de passage ; mais il faudra attendre au 2 juillet pour voir la foule enthousiaste, pour entendre ses acclamations...

O Mère ! O Notre-Dame du Saint Rosaire, vénérée dans le Sanctuaire de Madhu, bénissez vos enfants, qui

aiment à Vous proclamer bienheureuse... Obtenez-leur les grâces dont ils ont besoin... Régné sur ce peuple qui Vous est cher : régné sur Ceylan, ô *Màdàvé* !

Henri MOREAU, O. M. I.



### III. — La Vierge rayonnante de Paray, Basutoland <sup>1</sup>.

#### § I. — Catéchistes et Colporteurs.

Il y a une dizaine d'années, la Station de Paray — devenue, depuis, Mission-résidence — venait d'être fondée, au Basutoland. Bien petite encore, puisque les bâtisses se bornaient à deux petites huttes rondes, dont l'une servait d'habitation au catéchiste-instituteur et l'autre d'église-école. Quelques dizaines de chrétiens et de catéchumènes, plus une vingtaine d'enfants à l'école, — et c'était tout...

Un beau soir, au coucher du soleil, Moïse le Catéchiste voit arriver deux voyageurs, qui demandent l'hospitalité pour la nuit ; et, selon la coutume du pays, il les reçoit aimablement, leur fournit un pot de bière de maïs pour leur souper, et puis les introduit dans la hutte servant d'école, pour qu'ils puissent s'y reposer.

C'étaient deux Indiens. Il y en a pas mal au sud de l'Afrique ; le Basutoland en possède aussi quelques-uns, — les uns, ayant obtenu une licence du Gouvernement, y ont une boutique ordinairement bien achalandée, tandis que les autres, plus pauvres, y font le métier de colporteur, transportant leur magasin, à dos d'âne, à travers la montagne, où les boutiques sont plutôt rares, ou bien se proclament médecins et, à ce titre, sont sûrs d'avoir bonne clientèle.

---

(1) Récit du R. P. Henri LEBRETON, Directeur de la Mission de Paray, P. O. Sehlathebe, via Qacha's Nek, Basutoland, S. A.

Le métier de médecin est toujours lucratif, en ce pays : il suffit d'avoir quelques drogues dans son sac et une langue bien pendue au palais, pour pouvoir décrire — avec force détails et une assurance qui ferait se pâmer d'admiration les charlatans, autrefois si communs dans les foires de chez nous — les différentes maladies dont souffre la pauvre gent humaine.

Il faut les entendre raconter au Cafre, qui l'écoute bouche bée, comment ses oreilles sont mal attachées, comment son cœur est mal suspendu ou comment la sorcellerie d'un ennemi a introduit, subrepticement, un vilain serpent dans le corps de sa fille. Point de village où il n'y ait quelque enfant galeux ou rachitique, de vieilles endolories par les rhumatismes, de femmes stériles, de gens enrhumés et toussant à fendre l'âme ; et point de maux que la médecine ne puisse guérir, comme par enchantement.

Un boniment bien débité, quelque tour de prestidigitation, où les Indiens sont très habiles, pour montrer la puissance et la science du médecin, — et la médecine se vendra à merveille. Comme, de plus, le Cafre donne toujours, volontiers, à ses hôtes le vivre et le couvert, les dépenses de la route sont réduites au minimum et les profits sont plus faciles.

## § II. — « Faisons la Prière ».

Nos deux Indiens étaient donc médecins : et la journée avait dû être bonne, car ils étaient de charmante humeur, et la soirée se passa, le plus gaiement du monde, autour du pot de bière et en conversations joyeuses. Tout fut bien jusqu'à ce que, l'heure du coucher étant venue, Moïse déclara, solennellement, qu'on allait faire la prière, comme il convenait dans une maison servant d'église.

— « Une église ici ? Quelle église ? » demanda le plus jeune.

— « Mais l'église romaine ! Ne vois-tu pas l'image de MARIE ? »

Et il montrait la pauvre image, de papier colorié,

fixée au mur par quatre épingles. Alors, les choses se gâtèrent. Notre Indien avait au cœur la haine du Christianisme et, surtout, la haine de la Sainte Vierge. Il déclara, tout net, que jamais il ne prierait avec des gens qui adoraient une femme : et il fallut que Moïse lui déclarât, sans phrase, qu'il ferait la prière ou reprendrait la route, au milieu de la nuit, pour qu'il consentît à s'unir à Moïse et à sa femme pour la prière.

Sitôt celle-ci finie, la discussion recommença de plus belle : car nos chrétiens sont très susceptibles sur tout ce qui touche au culte de la Très Sainte Vierge, et Moïse s'était mis dans la tête de convaincre son interlocuteur. Celui-ci était de l'espèce la plus haineuse et ne reculait pas devant le blasphème, si bien que la discussion tourna, bientôt, en dispute et que, peut-être, on en serait venu aux coups, si la femme du catéchiste, effrayée de la tournure que prenaient les événements, n'avait fini par persuader son mari de venir, dans l'autre hutte, prier pour les pauvres aveugles.

Le pauvre homme était hors de lui : parler en pareils termes, chez lui, de notre Mère du ciel, c'était trop fort. Il lui fallut du temps et toute la diplomatie de sa femme pour le calmer un peu, puis enfin :

— « Femme », dit-il, « tu as raison : il nous faut prier pour eux, et, quoique nous ne soyons que de pauvres pécheurs, demandons à DIEU de faire un miracle pour venger l'honneur de sa Mère. »

Et tous deux de s'agenouiller et de réciter le chapelet, avant d'aller se coucher.

Le brave Moïse était trop excité pour pouvoir dormir ; et probablement son adversaire ne l'était-il pas moins, car on l'entendit, bientôt, sortir de la hutte voisine, et il n'y rentra pas de la nuit...

Le lendemain, au point du jour, quand Moïse sortit, il trouva les chevaux des voyageurs déjà sellés :

— « Déjà partis, si tôt ? »

— « Nous allons loin. »

— « Mais il vous faut manger, avant : vous ne pouvez partir ainsi. »

— « Nous n'avons pas faim. »

Moïse, étonné, demandait au second voyageur — qui, la veille, avait pris peu de part à la discussion — ce que pouvait avoir son compagnon. Il ne put en tirer qu'un mot :

— « *O Isohile*, Il a peur. »

— « Mais peur de quoi ? »

— « Il a peur », se contenta de répéter l'homme.

Et, avant que le catéchiste ait eu le temps de demander d'autres explications, nos Indiens, fouettant leurs chevaux, étaient déjà loin. Dans leur précipitation, ils avaient oublié leur sac de médecine et ne vinrent jamais le réclamer.

Jamais Moïse ne put savoir où ils s'étaient dirigés.

### § III. — Victoire de Marie.

Dix ans se passèrent. Ni Moïse ni sa femme ne pensaient plus à l'événement ; il avait, d'ailleurs, cessé d'être catéchiste et était parti chez les blancs chercher fortune, pendant que sa femme demeurait chez ses parents...

Il y a quelques mois, celle-ci était tranquillement occupée à ses travaux ordinaires, dans le village, quand arriva un Indien.

— « Loué soit JÉSUS-Christ ! »

— « Et MARIE Immaculée !... Qui es-tu ? »

— « Et, toi, n'es-tu pas la femme d'un catéchiste romain qui, il y a de longues années, donna l'hospitalité à deux Indiens, avec qui il se disputa à propos de MARIE ? »

— « Je me le rappelle parfaitement et même que, dans leur hâte, ils oublièrent leur sac de médecine. Les connais-tu ? »

— « Je suis l'un d'eux, celui-là même qui parlait si mal. »

— « Et, maintenant, tu es chrétien ?... »

— « Oui, grâce à vous ; et je suis heureux de te rencontrer, pour pouvoir te remercier. »

Et il fit, à la femme étonnée, le récit de cette nuit,



qui l'avait si épouvanté et qui avait causé son départ subit :

— « Après votre départ, j'étais furieux, blasphémant, en mon cœur, et jurant que jamais on ne me reprendrait à prier cette Femme : puis nous nous couchâmes. A peine couché, je vis l'image qui avait amené la dispute s'éclairer, d'une façon incompréhensible, et des rayons de lumière s'échapper de ses mains. Effrayé, je me couvris la tête de ma couverture, afin de ne plus rien voir ; mais les rayons lumineux la pénétraient et redoublaient ma terreur, si bien que, n'y pouvant plus tenir, je sortis, ne voulant pas dormir près de cette image. Peine inutile : les rayons traversaient la porte et venaient me chercher. Ah ! quelle nuit j'ai passée ! Et voilà pourquoi, le lendemain, nous avons fui si précipitamment...

« Mais le souvenir de cette image lumineuse m'a suivi partout ; malgré mes efforts, je n'ai pu m'en débarrasser, jusqu'à ce que, vaincu, je vienne demander à un prêtre de me recevoir dans cette Religion que j'avais tant haïe. J'ai bien pensé à vous, depuis ; et combien je suis heureux, aujourd'hui, de te rencontrer pour m'excuser et te faire part de la grâce que DIEU m'a accordée par l'entremise de sa Sainte Mère !... »

— « Eh ! bien, prions ensemble, à nouveau, et remercions DIEU... »

Et, tous les deux — l'Indien converti et la femme chrétienne — récitèrent, dévotement, leur chapelet.

Henri LEBRETON, O. M. I.



### Jubilés de Diamant.

Nous sommes heureux de pouvoir corriger et compléter la liste des Pères Oblats qui doivent, s'il plaît à DIEU, célébrer, l'an prochain (1929), leurs Noces de diamant d'Oblation perpétuelle (1869) :

RR. PP. Thaddée d'ISTRIA, 17 février (Autun), — Auguste KEUL, 17 février (Nancy), — Thomas DAWSON, 19 mars (Autun), — et Joseph MAGNIN, 8 septembre (Autun).

*A nos vénérables frères nous disons, cordialement : Ad per multos et faustissimos annos !*



## GLOIRES ET MODÈLES

---

Rév. Père Louis LeDoussal, 1835-1923<sup>1</sup>.

---

MONSEIGNEUR ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE,



J'ai bien tardé à vous envoyer ces notes biographiques sur le Révérend Père LeDOUSSAL. J'avais besoin de certains renseignements de sa famille et de son Maître des Novices.

Aujourd'hui, les ayant en mains, je me fais un bonheur de remplir ce devoir fraternel, mais non sans crainte d'être bien en deçà de la réalité.

Monseigneur et Révérendissime Père, c'est à genoux que je devrais dévoiler, aux regards de mes Frères Oblats, cette figure de saint, toujours aimable, toujours souriant, sous une montagne de souffrances. Mais n'anticipons pas.

\* \* \*

Louis-Marie LeDOUSSAL naquit, le 2 février 1835, à Quéven, Diocèse de Vannes (Bretagne). Il était le fils de François LeDoussal et de Marie-Julienne LeLeslé, deux

---

(1) Notes biographiques sur le Révérend Père Louis LeDOUSSAL, O. M. I., mort, en odeur de sainteté, le 25 mars 1923, à la Mission de la Nativité, Fort Chypewayan (Alberta), Canada, à l'âge de 88 ans, dont 47 de vie religieuse. Ces notes ont été composées, et adressées à Monseigneur notre Révérendissime Père Général, par Sa Grandeur Monseigneur Célestin JOUSSARD, O. M. I., Évêque titulaire d'Arcadiopolis et Coadjuteur de Monseigneur Émile GROUARD, O. M. I., Évêque titulaire d'Ibora et Vicaire apostolique de Grouard, Canada.

excellents Chrétiens, appartenant à des familles généreuses et dévouées à toutes les bonnes œuvres.

Il fit ses études secondaires au petit Séminaire diocésain de Sainte-Anne d'Auray, où il n'eut que de bien modestes succès.

Il fut toujours très édifiant, comme enfant et comme élève ; et, plus tard, comme vicaire, il fut très aimé et très estimé de ses paroissiens, qui tous déjà le regardaient comme un saint.

Dès sa plus tendre enfance, Louis manifesta le désir d'être prêtre ; et son esprit de foi le poussait à des pratiques qu'on rencontre rarement, même dans la jeunesse des saints.

Voici ce que raconte une de ses plus jeunes sœurs :

— « Notre frère aimait beaucoup la solitude et évitait les jeux bruyants de ses camarades.

« Derrière la maison familiale, à quelques mètres de distance, il avait, avec des branches et de la fougère, construit une petite case, où il se retirait pour prier et pour étudier. Il essayait aussi d'y attirer ses petites sœurs, pour leur apprendre leurs prières. »

D'après celle qui vient de nous donner ces détails, il n'avait pas grand succès. Dans les cases des Indiens, sans doute, il en a eu davantage.

\* \* \*

Son désir d'être Missionnaire le poursuivait partout, dès le grand séminaire comme pendant son vicariat ; mais sa famille le suppliait de rester au pays, au milieu de ses parents. Il n'avait de préférence pour aucune Congrégation en particulier ; s'il s'est décidé à entrer chez les Oblats, c'est grâce au Révérend Père Auguste LeCORRE, qui — allant, pour la première fois, d'Athabaska en France, chercher des recrues — trouva, à Pleuhinec, le Vicaire LeDOUSSAL.

Enthousiasmé de tout ce qu'il venait d'entendre sur les Missions des Oblats dans l'Amérique du Nord, il voulut, immédiatement, tout quitter, pour se consacrer à ces Missions, et ne voulut plus écouter d'autres voix que

celle de DIEU. Cependant, plusieurs voix s'étaient fait entendre ; mais rien n'y fit.

L'abbé Louis LEDOUSSAL avait été ordonné prêtre, le 17 mars 1860, dans la chapelle du grand Séminaire de Vannes, par Monseigneur de la Haillandière, ancien Evêque de Vincennes, — Monseigneur de la Mothe, Evêque de Vannes, étant malade, en ce moment, d'une attaque de paralysie.

\* \* \*

Il vint dans l'Extrême-Nord canadien avec le Révérend Père LeCORRE, — qui devint son Maître des Novices, à la Mission de la Providence, sur le Fleuve Mackenzie.

Le Révérend Père LeCORRE, tout aveugle qu'il est, vient de m'écrire, lui-même, ses impressions sur son Novice d'autrefois. Voici ses paroles :

— « Son noviciat fut celui d'un saint. Comme régularité, sa vie fut une édification continue. Dans ses heures libres, il se livrait, avec ardeur, à l'étude de la langue crise, dans laquelle personne, à la Mission, ne pouvait le guider, à son grand regret. Aux récréations de midi, on le voyait, hiver comme été, une hache à la main, se diriger, d'un pas alerte, vers la forêt.

« J'aimais à le faire prêcher, assez souvent. Ses sermons, du genre de ceux du Curé d'Ars, faisaient toujours une bonne impression sur toute l'assistance.

« En un mot, son passage à la Providence a laissé partout, en fait de vertus — à la Mission, au convent et jusque dans nos familles métisses. — des souvenirs impérissables. »

\* \* \*

« La vertu du prêtre », dit Saint Ambroise, « ne supporte pas de médiocrité ». Le bon Père LEDOUSSAL comprit et accomplit ce principe, toute sa vie. Nous l'avons vu, on l'a toujours regardé comme un saint, — tout jeune enfant au sein de sa famille, Vicaire dans la Paroisse de Pleuhinec et Novice à la Providence.

Dès son arrivée ici, à la Mission de la Nativité, l'opinion générale continua de le nommer « Le saint Père LEDOUSSAL » : et, depuis cette époque reculée, cette estime n'a fait qu'augmenter, sans jamais ni diminuer, un seul

instant, ni même s'arrêter, tant soit peu, dans cette marche ascendante vers la renommée de sainteté.

En 1880, Monsieur MacFarlane, gros bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson, bien que protestant, disait, à qui voulait l'entendre :

— « Si le Père LeDOUSSAL ne va pas au ciel, je n'ai pas à y compter, — ni moi, ni personne !!!... »

Et voici, d'autre part, ce que le bon Frère François HÉMON, qui connaissait bien le Père pour avoir passé de nombreuses années avec lui, me racontait, dernièrement :

— « Quand je suis venu à la Mission de la Nativité, le Père Albert PASCAL, alors Supérieur, me disait :

— « Ici, nous n'avons pas beaucoup d'instructions sur la vie religieuse, ni sur nos Saintes Règles, mais nous avons un modèle devant les yeux, nous n'avons qu'à le suivre : c'est le Révérend Père LeDOUSSAL. »

\* \* \*

La foi — base de l'édifice spirituel et racine merveilleuse à laquelle les autres vertus doivent leur épanouissement — apparaissait aux yeux de tous, d'une manière intime, dans tout ce que faisait le bon Père.

Ce qui a fait du Père LeDOUSSAL une âme exceptionnellement adonnée à la prière et à l'étude de la langue crise — de façon à ne pas perdre une seule minute, comme tout le monde le reconnaît et le proclame, — c'était son grand désir de sauver des âmes.

Ce fut là sa grande ou, mieux, son unique occupation, pendant plus de quarante années. Ainsi que son Maître des Novices le disait tout à l'heure, ce travail ardu a commencé aux temps libres du son noviciat ; et il s'est continué jusqu'à peu de mois avant sa mort, ainsi que le témoignait le petit bruit grinçant de son couteau effaçant, sur le papier, le moins bien pour le mieux.

Toute la journée et même une partie de la nuit, ce bruit, révélateur du labeur incessant du bon Père, se répercutait dans toute la maison, — comme put le constater le Révérend Père DUCHAUSSOIS, lors de son passage, ici, durant son voyage au Mackenzie, pour se documenter en vue de son prodigieux livre : *Aux Glaces Polaires*.



— « Père », disais-je, au Père LeDOUSSAL, un jour que, presque aveugle, il était encore occupé à remettre son ouvrage sur le métier, un mois à peine avant sa mort. « Père, c'est assez travaillé : vous vous fatiguez, et, puis, vous connaissez assez le cris... »

— « *Oh ! Monseigneur* », m'a-t-il répondu, avec son bon sourire de saint, « *oh ! non, je ne le connais pas encore assez ; et, d'ailleurs, mieux je le connaîtrai et plus je ferai de bien aux âmes.* »

Paroles modestes de sa part, modestes comme toute sa personne, qui ne traduisaient pas la vérité du bien opéré par lui, mais révélaiient le motif surnaturel, toujours actuel, de sa vie.

\* \* \*

Chargé de l'instruction des Cris, le Père LeDOUSSAL s'y est dévoué, corps et âme.

Ces Indiens, au moment où le Père en a été chargé, étaient à moitié païens et, surtout, adonnés aux pratiques superstitieuses, à la jonglerie. Quant à la Religion et aux prières, ils n'en savaient que fort peu de chose ou même absolument rien, pour le plus grand nombre. Il y avait, parmi les Métis et les Montagnais, une espèce de dicton : « C'est un vrai Cris », — pour signifier un homme qui ne prie pas.

Le bon Frère HÉMON nous indique les méthodes employées par le cher Frère pour instruire et convertir ses sauvages.

Le Père commençait par les recommander à DIEU, dans des prières ardentes :

« — *Sans la prière* », aimait-il à répéter souvent, « *nous ne pouvons rien.* »

Ensuite, il se mettait à les instruire, à leur apprendre leurs prières et la Religion et profitait, pour cela, de toutes les occasions qui se présentaient ou qu'il suscitait lui-même.

Ainsi, voici un moyen assez original qu'il employait pour les faire venir à la Mission et, ainsi, avoir l'occasion

de les instruire. Il était, alors, Supérieur de la Mission. Bien loin d'être de l'avis du Père MURPHY, — qui, dans son *Acte de Visite* du Vicariat de l'Athabaska, dit que les sauvages, quand ils viennent à la Mission, font perdre le temps aux Pères, — lui, il faisait tout ce qu'il pouvait pour les attirer. Et, quand il pouvait y réussir, après leur avoir dit quelques mots dans la salle, il les faisait entrer dans sa chambre et commençait par leur faire faire la prière; après quoi, il leur donnait une bonne leçon de catéchisme.

Un autre moyen, qui lui réussissait assez bien auprès des enfants qui demeuraient près du fort et des jeûneurs qui ne manquaient pas en ces temps-là, c'était, en hiver, de leur distribuer les pommes de terre qu'il avait pu faire déposer, à cet effet, dans la cave du presbytère. Il ne leur en donnait, jamais, pour deux jours à la fois; il fallait qu'ils vinssent, tous les jours, en demander; et cela commençait, toujours, par la prière et le catéchisme; puis il leur octroyait leur ration. Et il ne se plaignait jamais de ce qu'ils ne vinssent pas ensemble.

Je me suis demandé souvent comment, avec si peu de patates, il pouvait en distribuer ainsi tout l'hiver; car ceci se passait avant que le Gouvernement eût commencé à fournir des secours aux Indiens et à tous ceux qui étaient dans le besoin.

\* \* \*

Aussi ces pauvres Cris l'estimaient et l'aimaient-ils. Et il n'est pas étonnant qu'à une école si sainte, qui dura plus de quarante ans, ils soient devenus de bons chrétiens, pouvant rivaliser, avantageusement, avec la plupart de nos Montagnais — pourtant, réputés excellents chrétiens. Je l'ai constaté avec bonheur, cette année, non sans penser au dévouement infatigable du bon Père Le-DOUSSAL.

J'ai dû faire, cet hiver, la visite de plusieurs camps Cris. Or, tous se sont approchés des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et ont été bien fidèles à l'assistance-

à la Messe, au chapelet et aux instructions. — plusieurs d'entre eux disent le chapelet, tous les jours. Et ces bonnes et consolantes dispositions sont, évidemment, le résultat du zèle du bon Père : tout le monde le reconnaît.

Mais aussi quelle assiduité au travail, non pour limer son style ni pour faire des phrases plus arrondies, — jamais, j'en suis certain, pareille pensée n'a même effleuré son esprit, — c'était pour mieux se faire comprendre, mettre plus d'ordre dans son enseignement et ainsi mieux instruire son monde. Aussi, grâce à une telle application, ses sermons étaient-ils de petits chefs-d'œuvre, au dire d'un connaisseur, le Révérend Père Joseph LETRESTE, son Supérieur pendant plusieurs années.

Il ne perdait, du reste, pas une minute. Toujours au travail ou à la prière, à part le temps des récréations, il trouvait encore le moyen de faire une grande part au Bon DIEU ; on pouvait, facilement, s'en apercevoir. Mais, en cela, il n'était nullement gênant pour ses frères : pas de bigoterie, chez lui, et jamais personne, en le voyant prier ainsi en lui-même, n'a soupçonné, de sa part, une contrefaçon ou un manque de sincérité, — au contraire, tous les étrangers, qui en étaient témoins, en étaient grandement édifiés, comme nous l'étions nous-mêmes en notre particulier.

\* \* \*

Mais, là où son esprit de foi et de piété apparaissait aux yeux de tous, c'était à la chapelle. On sentait qu'il parlait, continuellement, à Notre-Seigneur, présent devant lui. Avec la tête un peu penchée de côté et les mains jointes, il était beau à voir, abîmé dans sa prière. De même que son extérieur nous rappelait la belle figure d'un Saint Vincent de Paul ou d'un Saint Curé d'Ars, ainsi son intérieur ne devait, sans doute, pas être moins fervent. Dans la récitation des prières vocales, l'expression qu'il y mettait faisait impression : on comprenait, tout de suite, qu'il avait conscience de la Majesté de Celui à qui il s'adressait et que c'était l'ardeur de son amour pour DIEU qui se manifestait à l'extérieur.

Son angélique piété se montrait, d'une manière admirable, bien visible dans ses rapports avec DIEU, à l'oraison, aux prières quotidiennes, mais, surtout, à l'Office divin, à la Sainte Messe et à son chemin de croix. On parle de la piété des Saints canonisés, de leur profond esprit de foi, de leur assiduité et de leur attention à la prière, de leurs extases, etc. Mais, vraiment, je ne vois pas en quoi ils ont surpassé — en esprit de foi, en assiduité, en attention durant la prière — le bon et saint Père LeDOUSSAL.

Des extases, à faire perdre l'usage des sens par les ravissements célestes. je n'en connais pas, il est vrai, à l'actif du Père.

Mais, des heures entières passées, à genoux, devant le Tabernacle ou devant le Saint Sacrement exposé ou devant la statue du Sacré-Cœur, n'étaient pas chose si rare qu'elle n'ait pas été remarquée.

Ainsi, par exemple, le premier Vendredi de décembre 1920, durant la nuit, il demeura en prière, devant une grande image du Sacré-Cœur, à la salle de l'Évêché, pendant trois heures consécutives.

De même, le premier Vendredi de mai 1921, il resta aussi, très longtemps, agenouillé devant le Saint Sacrement exposé.

Ici, à la Chapelle de l'Évêché, combien de fois ne l'a-t-on pas vu absorbé et comme perdu en DIEU, au point d'en perdre le sens de la durée ! A diverses reprises, je me suis vu forcé d'aller lui dire, à l'oreille :

— « Père, il est temps d'aller vous reposer. »

Alors, seulement, il quittait DIEU, par obéissance. Et, pourtant, cette habitude de rester longtemps à genoux devait lui être terriblement pénible, à cause d'une hernie monstrueuse, qu'il avait contractée dans ses longs et fatigants voyages.

\* \* \*

Pour mieux juger encore de l'ardeur de sa foi et de sa prodigieuse piété, il aurait fallu le voir faire son chemin de croix. A genoux, les mains jointes devant la

poitrine et tout le corps à moitié plié en avant, il était saintement beau à voir et, intérieurement, on était forcé de se dire : — « Voilà un saint en prière. »

Il faisait ainsi son chemin de croix, presque tous les soirs et, toujours, avec la même dévotion. Et c'est, sans doute, en considérant si souvent les douleurs du Sauveur que le bon Père trouvait la force, l'énergie, la vertu dont il avait besoin pour souffrir si saintement le martyre de toute sa vie.

Car, s'il était beau à voir parcourant le chemin de croix de Jésus, il était encore plus édifiant à contempler parcourant son propre chemin de croix et mourant sur son propre calvaire.

Ces dévotions particulières, bien que facultatives, le Père LEDOUSSAL les pratiquait avec une rare perfection. Il y mettait toute son énergie, toute son âme : il n'y avait pas, pour lui, de vertus médiocres ni de dévotions mesquines.

\* \* \*

Mais, quand il s'agissait d'un devoir d'obligation, son application à le remplir avec toute la perfection possible était insurpassable.

Ainsi, pour la récitation du Saint Office. Ici, la communauté n'ayant pas le personnel suffisant pour la récitation en commun, le Saint Office se dit en particulier.

En 1916, venant de la Nativité comme Supérieur, quelle ne fut pas ma surprise d'entendre, à la chapelle, au-dessus de mes appartements, la psalmodie du bréviaire ! Je prête l'oreille, j'écoute et me convaincs qu'il n'y a qu'une voix. C'était celle du saint Père LEDOUSSAL, qui, à des heures régulières, montait devant le Saint Sacrement réciter son office, en entier, à voix semi-haute. Mais, pour ne gêner personne, — et, sous ce rapport, il était d'une délicatesse extrême — dès que quelqu'un entrait dans la chapelle, tout de suite il baissait la voix.

Et, tout cela — je le répète — n'était point l'effet d'une envie de se distinguer ou de jeter le blâme à qui ne faisait pas comme lui. Je crois bien, d'ailleurs, qu'il



n'a jamais eu pareille tentation à repousser. C'était, chez lui, naturel, simple et saint, — comme, du reste, tout ce qu'il faisait.

\* \* \*

Sa dévotion envers MARIE, la Mère de DIEU, notre Mère et Patronne Immaculée, ne peut, non plus, être égalée.

A part la récitation quotidienne du chapelet, prescrite par la Règle, les chapelets dits par le Père LeDOUSSAL, en l'honneur de cette bonne Mère, peuvent se compter, non par centaines, mais par milliers, — et tous dits avec une ferveur qui se traduisait, surtout dans ses dernières années, par un élan du cœur vraiment filial et par une prononciation plus élevée, plus lente, mieux sentie.

Vers la fin de sa vie, ne pouvant plus dire son office, à raison de la faiblesse de ses pauvres yeux, il se rabat-tait sur son chapelet et le répétait, bien des fois, dans la journée.

— « Monseigneur », me demandait-il, parfois, « j'ai déjà dit trois chapelets ; serait-ce assez pour remplacer l'office que je ne puis dire ? »

« — Oui, certainement », lui répondais-je.

Cette demande de sa part se rapportait au strict minimum ; car sa journée comptait, d'ordinaire, à son avoir six, huit et dix chapelets, — et, chaque fois, pour la plus grande édification de la population.

Car celle-ci en était souvent témoin, et voici comment. Dans nos maisons de ce pays-ci, il y a une salle, plus ou moins grande, où tout le monde est également reçu. Les chambres des membres de la communauté sont autour de cette salle ; et celle du bon Père LeDOUSSAL y était justement contiguë.

Or, quand il disait son chapelet, ordinairement il marchait à pas lents, de sa cellule à l'autre côté de la salle, le long de la boiserie, sans déranger personne. Ceci s'est passé, les trois ou quatre dernières années de sa vie, quand il ne pouvait plus travailler à son bureau.

Il récitait, alors, son chapelet à mi-voix intelligible,

ne faisant nullement attention à qui rentrait ou sortait. Eh ! bien, sa pose, sa figure ascétique, sa façon de tenir son chapelet, l'expression de sa voix à demi voilée, — tout cela faisait une impression d'autant plus extraordinaire sur les visiteurs, comme sur nous, que l'on savait la sincérité absolue de sa foi et de sa piété.

Sans doute, encore une fois, quelque autre, moins renommé pour sa sainteté que le bon Père, se serait permis cette dévotion extérieure, qu'on l'aurait blâmé et qu'on la lui aurait même défendue. Mais, à son sujet, aucune pensée de blâme ; car on le considérerait comme un saint, et on le prenait pour ce qu'il était !

\* \* \*

Mais, où sa grande foi et son insigne piété se montraient encore plus vives et plus sensibles, c'était dans la célébration du Saint Sacrifice de la Messe.

Oh ! qu'il la disait avec ferveur ! Tout était bien fait, bien dit, bien senti. C'était la foi pénétrant le fond du mystère adorable : JÉSUS-Christ présent, JÉSUS-Christ entendant, JÉSUS-Christ parlant.

Nous — ses habituels compagnons, pourtant, — c'était toujours avec une vraie édification que nous assistions à sa Messe. La seule prononciation des paroles liturgiques révélait, en lui, un prodigieux fonds de foi actuelle intime. L'air de sainteté — qui rayonnait sur toute sa personne, quand il priait — devenait, au Saint Sacrifice, anéantissement devant la Majesté suprême de son DIEU ; et, quand il arrivait aux conclusions : *Per Dominum JESUM Christum*, l'inclination prescrite, qu'il faisait très accentuée, traduisait énergiquement son ardente conviction en la présence de Celui à qui s'adressaient ces paroles.

Il était vraiment magnifique d'humilité, de foi, d'amour et (je dirais) de cœur à cœur avec JÉSUS, son DIEU et son Sauveur. Aussi combien de fois ma préparation à dire la Sainte Messe, après la sienne, n'a-t-elle pas consisté à le regarder à l'autel ! Et, je l'avoue, c'était, de toutes, ma meilleure préparation.

Lui, il commençait invariablement, dès la veille, à se préparer à célébrer ; et le chemin de croix — qu'il faisait, presque chaque jour, comme dernier exercice de la journée — l'initiait, admirablement bien, au Sacrifice non sanglant du lendemain. Il priait, dans sa cellule, jusqu'à ce que le sommeil lui fermât les paupières ; et, dans ses insomnies, la prière sortait ardente de ce cœur épris de l'amour de son DIEU, de son JÉSUS Eucharistie ; et sa première prière, comme sa première pensée, était pour DIEU et sa Sainte Mère.

Des indiscretions, comme celles de Monseigneur Camus envers Saint François de Sales, me permettent de relater ces choses, — dont j'étais témoin, chaque jour, mes appartements n'étant séparés de la cellule du bon Père que par une simple épaisseur de planches mal jointes.

\* \* \*

L'action de grâces rejoignait la préparation, car il ne se contentait pas du quart d'heure ou des vingt minutes de règle. Il revenait, souvent, à Celui qu'il avait sacrifié et reçu, le matin ; et, seul avec Notre-Seigneur, il s'entretenait avec Lui, comme deux amis s'entretiennent ensemble, — à voix basse, mais pas assez pour n'être pas entendu.

On le voyait et on l'entendait prier, tout le temps, tandis qu'il allait d'un exercice à l'autre. Sortait-il ou rentrait-il ? Quand on l'épiait un peu, et même sans l'épier, on le voyait, constamment, converser avec DIEU. La prière était son élément divin.

Et cette sainte passion de rester, sans cesse, en communication avec DIEU n'avait rien de singulier, rien de pénible, de gênant pour personne. C'était tellement naturel, chez lui, et tellement habituel, chez nous, qu'on n'y prêtait attention que pour s'en édifier et se dire intimement : Voilà un saint !

Après la prière du soir, il était toujours le dernier à sortir de la chapelle, bien que nos bons Frères y restassent longtemps, par dévotion ou pour suppléer à quelque

exercice de la journée. Et si, dans la journée, il n'avait pu faire son chemin de croix, il le faisait alors.

Et, combien de fois dans ses dernières années — ne pouvant plus ni lire ni écrire, à cause de sa pauvre vue, — ne l'a-t-on pas vu, assis dans sa chambre, la tête appuyée contre le mur de sa pauvre cellule, priant et s'entretenant toujours avec le Ciel !

\* \* \*

Mais, si des étrangers s'adressaient à lui, immédiatement, avec son bon sourire, il s'occupait d'eux, laissant tout de suite de côté son entretien avec DIEU.

En un mot, aisance partout, à la prière et à la récréation, avec les étrangers comme avec nous. Au contraire, il n'était jamais maussade ni triste, bien que, pour ainsi dire, il nageât dans la souffrance.

Son esprit de foi se manifestait, d'une manière bien édifiante aussi, dans ses rapports avec ses Supérieurs.

Le bon Père LEDOUSSAL a été Supérieur de l'importante Mission de la Nativité ; et ce n'est que sur ses instances réitérées, à cause de son grand âge et de ses nombreuses infirmités, que Monseigneur GROUARD le déchargea, à regret, poussé seulement par l'absolue nécessité.

En effet, Sa Grandeur Mgr GROUARD me disait, un jour, au sujet du bon Père :

— « Le Père LEDOUSSAL me demande en grâce de le décharger du supériorat ; et moi qui voulais l'y maintenir jusqu'à son dernier souffle ! »

Et ce fut à regret que Monseigneur accéda à la nécessité de soulager le pauvre Père à bout de forces. Et le bon Père, lui, de se frotter les mains, comme il savait si bien le faire dans les circonstances heureuses.

Je ne puis dire ce qu'il fut pour ses autres Supérieurs ; je puis, cependant, affirmer que, quand ils parlent de lui, ils l'appellent toujours, comme tout le monde d'ailleurs : « Le saint Père LEDOUSSAL. » C'est assez dire ses excellents rapports avec eux.

Quant à moi — qui ai été, six ans, son Supérieur, —

je puis vous assurer que sa déférence, son obéissance et son profond respect à mon égard ne se sont jamais démentis, un instant. Il me les témoignait, en toutes circonstances : dans les conversations et dans les rencontres qu'on se fait, à chaque instant, en communauté. Dans ces dernières, il déviait un peu, cédant la voie, saluant, par une faible inclination de tête et d'épaules, et se découvrant invariablement. Et, tout cela, naturellement ou, mieux, tout surnaturellement.

\* \* \*

En récréation, son respect était bien senti, bien exquis. Il savait tenir une conversation et même une discussion, mais d'une manière si pondérée et si aimable que son opinion était toujours subordonnée à la plus grande charité. Il se faisait une loi scrupuleuse de ne jamais blesser personne par des paroles trop mordantes ou trop tenaces, à supposer même qu'il fût dans le vrai : et, s'il arrivait que sa conscience lui reprochât trop de fermeté dans son opinion, il ne tardait pas à le désavouer, — d'abord, intérieurement et, ensuite, en public.

C'est ce qui arriva, une fois, dans une certaine discussion. Le Père avait pleinement raison, comme les événements l'ont prouvé. Mais, comme son Supérieur était de la partie, le bon Père crut être allé trop loin, ce dont nous ne nous étions nullement aperçus, — mais les saints voient autrement clair que de pauvres mortels ordinaires. Aussi l'affaire passa-t-elle au jugement de DIEU, pendant la nuit ; et la sentence fut qu'il devait venir me demander pardon ainsi qu'à la communauté. De fait, le lendemain matin, il vint me trouver, se jeta à mes genoux, les larmes aux yeux et les mains jointes, en me disant :

— « Monseigneur, pardonnez-moi : Monseigneur, pardonnez-moi ! Je vous ai gravement manqué, hier, à la récréation, en tenant trop à ma manière de voir, et j'ai, par là même, scandalisé la communauté. Pardonnez-moi ; et veuillez me permettre de demander pardon à la communauté, ce soir, à la lecture spirituelle. »



— « Relevez-vous, mon Père ; et veuillez m'expliquer ce à quoi vous faites allusion, car je ne comprends pas. »

— « *Hier au soir, Monseigneur, au moment de notre discussion, j'ai manqué envers mon Supérieur, envers mon Évêque. Ah ! pardonnez-moi, et permettez-moi, je vous en supplie, de demander pardon à la communauté, que j'ai scandalisée !* »

Et il pleurait.

— « Non, non, mon Père, vous ne m'avez manqué en rien ; et vous n'avez scandalisé personne. »

Il insistait, en pleurant ; et ce n'est que sur mon « non » formel qu'il s'est résigné et s'est retiré, le visage inondé de pleurs.

Le ton de la voix, les larmes de ce bon et saint vieillard à mes pieds m'ont bouleversé d'émotion et m'on fait rêver aux plus beaux exemples d'humilité, de charité et de respect cités dans les plus belles vies de saints. Et son obéissance était extrême : le moindre désir du Supérieur était un ordre pour lui...

\* \* \*

Depuis assez longtemps, le Père LEDOUSSAL n'avait plus conscience de ses actes : le chancre qui lui rongait le nez, ayant développé ses germes du côté du cerveau, lui avait enlevé l'usage normal de ses facultés intellectuelles. Il baissait à vue d'œil : son grand âge et ses nombreuses infirmités le minaient rapidement. On dut le veiller...

Bientôt, il reçut les derniers Sacrements, entouré des deux communautés et des enfants de l'école. Il n'avait pas sa connaissance, alors ; cependant, le Père qui l'administrait lui demanda une bénédiction pour les deux communautés et pour l'école.

— « *Oh ! oui, je les bénis !* » dit-il.

Et, levant les bras, il fit un grand signe de croix, comme en pleine connaissance.

Ce fut le jour des Rameaux, 25 mars 1923, qu'il rendit son âme à DIEU.

Dès que le bruit de sa mort fut répandu dans le pays, des témoignages de sympathie et de vénération nous arrivèrent de toutes parts ; Protestants comme Catholiques nous ont donné des marques non équivoques de leurs sentiments de vénération pour le bon Père. Plusieurs Protestants — entre autres, le Juge de paix — se présentèrent même pour faire le cercueil et la fosse.

Une preuve évidente de la haute idée qu'on se faisait de la sainteté du Père LeDOUSSAL, idée qui avait pénétré jusqu'aux centres les moins favorables, c'est cette lettre de condoléances que m'écrivit le Rév. *Bishop* Lucas, du Fort Chypewayan. En voici le texte :

THE RIGHT REV. MGR. C. JOUSSARD, D. D.,  
CHYPEWAYAN, ALTA.

MY DEAR BISHOP,

Please allow me to assure you of my heartfelt sympathy and condolence upon the great loss you have sustained through the death of Father LeDOUSSAL, of which I have just heard.

After a very long life spent in loyal loving service to one common Lord and Saviour, he has passed to his rest.

May we have grace given us to follow him as he followed Christ !

Yours very sincerely in Christ,

Jas. R. LUCAS,

Bishop of Mackenzie River (1).

Et toute la population, sans exception, avait les mêmes sentiments, au souvenir du bon Père.

---

(1) Voici, maintenant, la traduction de cette lettre : — « MON CHER EVÊQUE, Veuillez me permettre de vous assurer de ma cordiale sympathie et de mes sincères condoléances, à l'occasion de la grande perte que vous avez subie de par la mort du Père LeDOUSSAL, dont la nouvelle vient de me parvenir. Après une très longue vie loyalement et amoureusement passée au service d'un Seigneur et Sauveur commun, il est entré dans son repos. Pussions-nous obtenir la grâce de le suivre comme il a, lui, suivi le Christ!... »

\* \* \*

Voici des témoignages de personnes qui ont intimement connu le Père LEDOUSSAL.

a) J'ai déjà cité celui de son Maître des Novices, le R. P. LeCORRE :

— « C'était déjà un saint, dans l'opinion de tous », dit le Révérend Père.

b) Le R. P. Louis RIOU, O. M. I., Directeur de la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, répond ainsi à la question que je lui avais posée au sujet de ce qu'il pouvait connaître concernant le Père LEDOUSSAL :

— « MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE, Vous me demandez un rapport sur notre Père LEDOUSSAL ; je ne pourrai que répéter ce que d'autres vous ont déjà dit. Des plumes bien plus autorisées que la mienne ont dû célébrer ce bon et vénéré Père, d'une manière plus éloquente que je ne pourrais le faire.

« La première fois que je rencontrai le R. P. LEDOUSSAL, ce fut le 8 juin 1908, jour de mon arrivée à la Nativité. Ce qui me frappa en lui, ce fut son air de sainteté, mais aussi sa bonté condescendante.

« Dix jours plus tard, le feu détruisait l'ancienne maison d'habitation, qui servait alors de dépôt. Suivant toutes les prévisions humaines, toute la mission devait y passer. Le R. P. LEDOUSSAL fait un vœu..., et le danger disparut. Tout le monde attribua cette cessation du fléau aux prières du Révérend Père.

« Je n'ai passé que quinze jours avec le R. P. LEDOUSSAL, à la Mission de la Nativité. Cela m'a suffi pour connaître un peu la grande sainteté du bon Père. Il était très dur pour lui-même et très bon pour les autres.

« Pour le temporel, il travaillait autant que n'importe qui, s'assurant des travaux au-dessus de ses forces, pour ne pas déranger les autres membres de la communauté ; et c'est, précisément, ce qui déterminait une hernie, qui le fit beaucoup souffrir.

« Et sa douceur inaltérable ! Un jour, je me trouvais dans ma chambre. De là, je ne pus m'empêcher d'entendre un colloque que j'eusse préféré n'avoir pas à écouter. C'était une certaine personne qui injurait le cher Père ; et, certes, si quelqu'un devait respecter le Révérend Père, c'était bien cette personne-là. J'avais bien envie de sortir et de lui dire ses quatre vérités, en lui rappelant le respect dû au caractère sacerdotal ; mais la douceur du bon Père me désarma. Il répondait bien poliment à toutes ces injures ; et pas un mot déplaisant ne sortit de sa bouche.

« Comme un vrai saint, il pratiqua toutes les vertus, pendant tout le temps que j'eus le bonheur de vivre avec lui.

« A part les faits relatés plus haut, je n'ai rien de remarquable à noter ici. D'ailleurs, la sainteté ne consiste pas dans ces faits prodigieux, qui ne sont qu'une manifestation extraordinaire de la sainteté ; mais elle consiste, précisément, dans la pratique journalière des vertus religieuses et sacerdotales.

« Tout ce que je puis dire, c'est que tout le monde, et de longue date, a considéré le R. P. LeDOUSSAL comme un vrai saint. Et *Vox populi, vox DEI.* »

\* \* \*

c) Rapport de Sœur M.-Z. Dufault, Principale de l'École des Saints Anges, à Chypewayan, Alberta, Canada (1) :

— « Je connaissais le Révérend Père LeDOUSSAL, depuis vingt-trois ans ; et il a été mon confesseur, pendant une vingtaine d'années. Je l'ai toujours regardé comme un saint : jamais je n'ai remarqué, chez lui, une parole ou une action qui ne fût édifiante.

« Son humilité était à toute épreuve. Il traitait toujours avec un grand respect jusqu'à la dernière petite Sœur. Et il en usait de même avec tout le monde, même avec les enfants.

« Sa patience était plus admirable qu'imitable. Il eût pu entendre les plus grossières injures sans en paraître ému ; il fut victime, parfois, des plus insultants procédés de la part de gens grossiers, qui prenaient plaisir à essayer sa patience inlassable.

« Son union avec DIEU paraissait continuelle et se trahissait par son maintien toujours digne.

« En conversation, à la moindre occasion, qui ne tardait pas à naître, il parlait des choses spirituelles avec une aisance et une conviction qui allaient droit au cœur.

« L'amour de DIEU et des âmes était son unique souci, ce qui ne l'empêchait pas de se dépenser, sans mesure, dans les choses matérielles dont il était chargé, — telles que l'économat, pendant de longues années. Dans les travaux des champs ou autres, il était le premier à la besogne avec les ouvriers.

« Au confessionnal, on eût pu le retenir, jour et nuit : les plus longues séances ne semblaient pas le fatiguer. — on aurait cru qu'il n'avait pas autre chose à faire.

« Ses sermons étaient préparés avec grand soin. Malheureusement, durant ses dernières années, sa mémoire ne le servait plus : alors, il lisait ses sermons, mais il s'y perdait quand même. C'est quand il était obligé d'improviser qu'il était le plus éloquent.

« Sa piété profonde et communicative semblait ignorer les ari-

---

(1) Couvent des Saints-Anges, Chypewayan, 28 mars 1923.

dités ; il savait, cependant, parler à merveille du détachement des consolations sensibles.

« Son détachement à lui était universel. Dans le logement, la nourriture et le vêtement, tout semblait lui être indifférent, — ce en quoi il était encore plus admirable qu'imitable. Il ne mangeait jamais ni beurre, ni dessert, excepté dans les derniers temps de sa vie, où il ne savait plus ce qu'il prenait.

« Il ne portait jamais de bas ni de chaussons ; en hiver, il s'enveloppait les pieds, comme le faisaient les gens du pays. Dans les deux ou trois dernières années de sa vie, on réussit, cependant, à lui faire accepter des chaussons.

« Quand, il y a vingt-trois ans, j'arrivai au pays, j'entendis parler du Saint du Mackenzie, — c'était du Père LEDOUSSAL qu'il s'agissait. Si, un jour, sa Cause est introduite en Cour de Rome, personne de ceux qui l'ont connu n'en serait surpris.

« Pussions-nous suivre ses traces et mettre en pratique tant de beaux exemples et de saintes leçons reçues de lui (1) ! »

\* \* \*

Une famille Métisse du village, sachant que je préparais une *Notice* sur le R. P. LEDOUSSAL, m'a apporté ce qui suit, s'adressant directement au Pape lui-même.

— « TRÈS SAINT PÈRE, Quoique bien indignes, nous venons vous retracer quelques traits de la vie de notre saint Père LEDOUSSAL.

« En lui brillaient l'humilité la plus parfaite et une pureté incomparable. Son zèle et son dévouement à visiter les malades, à leur donner les derniers Sacrements, afin qu'ils pussent voir DIEU et son beau ciel, n'avaient pas de bornes. Son ambition était de sauver des âmes et, pour cela, il était prêt à tout : quel que fût le temps, et malgré les tempêtes de neige et les plus grands froids de nos pays, le bon saint marchait toujours, — décidé, coûte que coûte, à accomplir son ministère de Missionnaire.

« C'était, vraiment, un autre Saint François Xavier, montrant le vrai chemin du ciel aux Indiens (les Cris) dont il avait la charge,

---

(1) La Sœur Dufault ajoute : — « Un jour, le Père LEDOUSSAL étant malade au lit, j'accompagnai la Sœur garde-malade, qui allait le visiter. Je remarquai que son moustiquaire était rempli de maringouins, dont plusieurs étaient tout bouffis de son sang. (Il faut savoir que, dans ces pays, on ne saurait dormir, durant l'été, sans être protégé par un moustiquaire). Pendant que je secouais le moustiquaire pour en chasser les vilains insectes, qui avaient toute facilité pour s'y introduire, le bon Père me dit, en riant : — « *Laissez-les donc : il faut qu'ils fassent leur besogne !* »



les baptisant et leur enseignant à servir DIEU. Sa vie de Missionnaire fut traversée par bien des croix ; mais le désir de sauver et de cueillir des âmes pour DIEU le rendait prêt à tous les sacrifices.

« La prière était sa continuelle occupation, — ce qui ne l'empêchait pas de se livrer aux travaux les plus pénibles, dans lesquels ce bon prêtre a fait preuve de la plus grande ardeur, jusqu'au dernier jour de sa vie...

« Daignez, Très Saint Père, dans votre bonté paternelle, nous accorder Votre sainte Bénédiction.

« Vos humbles Enfants,  
« Onésime VILLEBRUN et sa Famille. »

\* \* \*

Voilà, certes, des témoignages qui indiquent assez en quelle réputation de sainteté était le bon Père LeDOUSSAL ; et ces citations ne sont que la traduction fidèle du sentiment de toute la population, de tous ceux qui l'ont connu, Protestants aussi bien que Catholiques, sans aucune exception.

Et, j'ajoute : serait-il, dès demain, déclaré Saint par le Souverain Pontife, ce ne serait une surprise pour personne. Tous, au contraire, y applaudiraient de grand cœur.

\* \* \*

Pour terminer cette *Notice*, je dois signaler certains faits extraordinaires attribués au Père LeDOUSSAL et racontés par des témoins :

a) Il y a de cela quatre ou cinq ans, nos jardins étaient ravagés par des myriades d'insectes, qu'il était impossible de détruire. On pria le Père LeDOUSSAL de faire des exorcismes pour les chasser. Le bon Père fit le tour des champs et des jardins, en récitant des prières ; et tout disparut — ou, du moins, ce qui y restait de ces insectes ne causait plus de dommage, — pendant qu'au fort même l'herbe était rasée, si bien qu'on accusa le Père d'y avoir chassé les insectes de la Mission. Le Père, lui, craignant qu'on ne lui attribuât quelques miracles, s'évertuait à dire que ces prières avaient une efficacité extraordinaire, par elles-mêmes, laquelle ne dépendait pas de celui qui les faisait.

b) Un autre fait, — sans exorcisme, cette fois, — connu et raconté par le Frère HÉMON et les autres, Pères ou Frères, qui faisaient alors partie de la maison et y sont peut-être encore. Autrefois, disent-ils, ils semaient un peu d'orge et, quelquefois, un peu de blé ; mais ils étaient obligés de les disputer aux étourneaux, de sorte qu'ils se levaient, à tour de rôle, de bon matin, pour chasser ces vilains oiseaux. Quand vint le tour du bon Père Ledoussal, celui-ci fit le tour du jardin et du champ ; et les étourneaux ne revinrent plus. Et l'on n'eut plus besoin de garder le champ.

c) « Un jour », dit encore le Frère HÉMON, « il me demanda de l'accompagner chez un jeune métis qui se mourait. Le malade lui dit, devant moi : — Si je meurs, c'est parce que tu ne m'aimes pas ; car, si tu demandais ma guérison au Bon Dieu, je suis sûr qu'Il te l'accorderait. »

d) « Monseigneur et bien-aimé Père », m'écrivit encore le bon Frère HÉMON, ancien compagnon du Père Ledoussal pendant de nombreuses années, « la nouvelle de la mort du cher Père Ledoussal, quoique attendue, nous a surpris, mais pas attristés, car je sais que lui-même la désirait depuis longtemps. Oh ! que le Bon Jésus a dû lui faire bon accueil, après qu'il L'a tant aimé et tant travaillé pour Le faire aimer en ce monde !

« Déjà, avant mon arrivée dans le pays, tout le monde le regardait comme un saint.

« Quinze jours après mon arrivée à la Nativité, on nous envoya faire un *cajeu* (radeau) de bois sur la Rivière d'Embarras. Tout alla bien jusqu'à notre arrivée sur le bord du lac ; mais, là, il nous fallait un vent propice pour le traverser. Après avoir attendu inutilement, durant quelques heures, on se décida à rentrer à la Mission. Puis, quand le vent devint bon, le bon Père vint, avec nous, pour chercher le *cajeu*. Mais on mit beaucoup de temps pour aller à la rame, à cause du vent debout, et atteindre notre *cajeu*. Puis, à peine l'avions-nous amené au large que le vent changea ; et, au lieu de nous envoyer vers la Mission, il nous conduisit vers le grand Lac, —

et, maintenant, impossible de l'arrêter. Nous étions désolés. Quelque temps après, le Frère Joseph LARUE vient à moi et me dit :

— « Ne craignez pas : j'ai vu le Père LeDOUSSAL lever les yeux au ciel, — le temps va bien changer. »

« Et, en effet, quelques minutes après, le temps changea ; et nous arrivâmes heureusement à la Mission. »

\* \* \*

Monseigneur GROUARD disait du Père LeDOUSSAL, au Scolasticat de Liège, en 1908 :

— « Je ne connais qu'un défaut au bon Père LeDOUSSAL, c'est qu'il vieillit trop vite. »

Et, l'année dernière, le vaillant prélat me disait, à moi-même :

— « De ma vie, je n'ai vu un prêtre plus saint que le bon Père LeDOUSSAL ! »

Et tous ceux qui l'ont connu rendent le même témoignage.

Ainsi, toute la vie de ce bon et saint Oblat est encerclée de la réputation de sainteté, depuis son enfance et puis son noviciat jusqu'au dernier de ses jours. Aussi, en attendant la décision de l'Église, le vénérons-nous, en notre particulier, comme un vrai Saint à canoniser.

\* \* \*

En terminant, je ne puis omettre l'histoire de son chapelet.

Immédiatement après sa mort, on s'empara des petits objets qui étaient à son usage. Et tous convoitaient son chapelet, — moi, tout le premier, et je le réclamai par droit d'aînesse. Mais personne ne l'avait vu, ne l'avait pris. Le Frère qui avait assisté aux derniers moments du bon Père avait eu, lui aussi, l'intention de se saisir de son chapelet ; mais il ne le trouva pas. On pensa donc qu'il était perdu, pour toujours.

Cependant, une de nos Sœurs désirait, également,

beaucoup avoir ce chapelet ou, du moins, le trouver. Et voilà qu'un jour, en préparant le poisson pour le dîner, à la buanderie, elle pensait encore à ce chapelet et demandait au Père LEDOUSSAL de le lui faire trouver, quand, tout à coup, elle entend, dans le grenier où était le linge à laver, un bruit comme celui d'un chat qui poursuit une souris. Mais le chat était en bas. Sans y prêter plus d'attention, elle continua d'arranger son poisson. Immédiatement le même bruit se fait entendre. Elle monte et ne voit que le linge à lessiver, — avec, tout près, le chapelet du Père. Le fait est assez extraordinaire pour mériter une mention.

\* \* \*

Voici, pour finir, quelques pensées recueillies dans les écrits du Père LEDOUSSAL :

1) *O mon JÉSUS, que ne Vous ai-je toujours aimé !*

2) *O mon JÉSUS, que ne suis-je mort avant de Vous avoir offensé !*

3) *Ici-bas, on ne sait pas Vous aimer ! Oh ! que j'ai hâte de Vous aimer à la façon du ciel !*

4) *Merci, mon DIEU, de m'avoir appelé à la foi ; sans cela, je n'aurais jamais pu ni Vous connaître ni Vous aimer !*

5) *Merci de m'avoir appelé à la vie religieuse ; sans cela, au lieu de Vous aimer, moi comme tant d'autres, je n'aurais peut-être aimé que le monde et ses faux biens.*

6) *Je voudrais, ô mon JÉSUS, je voudrais mourir pour Vous, comme Vous êtes mort pour moi !...*

† Célestin JOUSSARD, O. M. I.,

*Évêque titulaire d'Arcadiopolis, Coadjuteur de Grouard (1).*

---

(1) Ces notes sont contresignées par les RR. PP. Édouard JASLIER et Napoléon LAFERTÉ, O. M. I., et par les dix Religieuses du Couvent de la Nativité, — à savoir : les Sœurs M.-Z. Dufault, Létourneau, Aubertin, Métivier, Saint-Omer, Caron, Dussault, Évariste et Julienne, des Sœurs Grises (de Montréal).



## NOUVELLES ET VARIÉTÉS <sup>1</sup>

---

### XIX. — Jubilé religieux du R. P. Stanislas Brault <sup>2</sup>.

---

#### § I. — Pourquoi ce Jubilé ?



Tous les ans, les Oblats du monde entier célèbrent, solennellement, l'Immaculée Conception de la Vierge MARIE. Cette année, les Oblats du Juniorat du Sacré-Cœur, d'Ottawa, et leurs enfants bien-aimés, les Junioristes, fêtèrent, avec encore plus de solennité et d'éclat que d'habitude, cette joyeuse journée du 8 décembre.

En plus de chanter le glorieux privilège de leur Mère chérie, les Oblats avaient à louer les héroïques vertus et le zèle inlassable d'un vénérable, — le Père BRAULT, — qui, surchargé d'années et de mérites, vient d'atteindre la cinquantième année de sa vie religieuse.

Personne, mieux que ce vertueux prêtre, n'avait, certes, mérité du Ciel l'insigne faveur de renouveler, pour la cinquantième fois, les vœux sacrés de l'Oblation perpétuelle.

Un demi-siècle durant, il fit l'édification de tous ceux qui le connurent, par sa vive piété, par son humilité, par son ardent amour de la Congrégation et de son pays.

---

(1) Voir « *Missions* », LXII<sup>e</sup> année, Num. 233 (Juin 1928), pp. 30-87, et Num. 234 (Septembre 1928), pp. 247-321.

(2) Cfr. Journal « *Le Droit* », d'Ottawa, 10 décembre 1928, page 8 : — LES NOCES D'OR OBLATES DU R. P. STANISLAS BRAULT, O. M. I. : *Heureuse Coïncidence des Fêtes avec celles de l'Immaculée Conception, le R. P. Brault renouvelle ses Vœux, Messe solennelle.* etc.



et, surtout, par son zèle inlassable pour le bien des Junioristes.

Ceux-ci furent toujours l'objet de sa plus tendre prédilection et les heureux bénéficiaires de ses nombreux labeurs. Pendant trente-cinq ans, il fut, pour ainsi dire, leur Père nourricier.

Pour eux, il créa l'importante Œuvre du *Denier du Sacré-Cœur*, — répandue, maintenant, jusque dans les contrées les plus lointaines de l'Amérique du Nord et encouragée par plus d'un million de membres. Elle a assuré et assurera encore longtemps, nous l'espérons, des ressources pécuniaires pour la formation sacerdotale et oblate de nombreux enfants — incapables, sans elle, de gravir la montagne sublime du sacerdoce.

C'est pour eux qu'il a dépensé les trente-cinq dernières années de sa méritante carrière, dans sa pauvre cellule monastique, oublié parfois des hommes mais jamais de DIEU.

C'est pour eux, maintenant, qu'il vit — et qu'il vivra encore de longs jours, nous le souhaitons ardemment. Il leur sera un vivant exemple de piété et d'humilité et leur enseignera les sublimes leçons du dévouement et du sacrifice.

Comme les voix de la nature saluent et bénissent, à son coucher, l'astre fécond qui partout a répandu la vie et la lumière, ainsi les voix des cœurs reconnaissants de ses frères en religion, qu'il avait édifiés par ses vertueux exemples, et celles de ses enfants chéris, les Junioristes, chez qui il avait entretenu et même allumé le feu sacré de la vocation sacerdotale, voulurent-elles saluer et bénir, à son déclin, cette existence qui s'est passée à faire le bien et dont les dernières lueurs sont encore une leçon et un bienfait.

Et ils le firent magnifiquement ! Que l'on en juge par ce splendide programme, qu'ils remplirent si admirablement et pour lequel ils méritent de si vives et si chaleureuses félicitations.

## § II. — Récit des Fêtes.

Le matin, à 6 heures, le vénérable Jubilaire célèbre, lui-même, la Messe de communauté, dans la chapelle du Juniorat, brillamment décorée. Un frère octogénaire (Monsieur Jean-Baptiste Brault), un neveu (Monsieur Adrien Brault) et deux Sœurs de Sainte-Anne, dont l'une est sa nièce, ainsi que d'autres parents et amis que l'amitié et le respect avaient amenés là, s'unirent à lui pour remercier le Ciel des dons précieux qu'Il lui avait accordés, tandis que la puissante Chorale des Junioristes demandait au Seigneur, dans ses chants harmonieux, de le bénir et de le conserver, encore de longs jours, à leur affection.

Le Révérend Père Supérieur du Juniorat, le R. P. Gilles MARCHAND — assisté du R. P. Albert TOUPIN, cousin du Jubilaire, comme diacre, et du R. P. Jean BERGEVIN, comme sous-diacre, — chanta la Messe solennelle, à huit heures. Le R. P. Georges SIMARD, O. M. I., ancien élève du Jubilaire, prononça, à l'évangile, une touchante allocution sur les hautes vertus que son ancien maître a toujours fait briller d'un vif éclat.

A la communion, le Jubilaire renouvela ses vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de persévérance perpétuelles. Oh ! qu'elle fut touchante, cette impressionnante rénovation des vœux ! Elle émut le cœur de tous les assistants. Le R. P. BRAULT lui-même était touché jusqu'au plus profond de son cœur, et c'est d'une voix tremblante de sainte émotion qu'il prononça la formule sacrée de ses serments. Sans doute, il se rappelait, à cet heureux moment, les pénibles sacrifices qu'il avait dû s'imposer, durant ces **quaantre-neuf** dernières années de sa vie oblate, et les douces consolations qu'il avait goûtées en retour. Et qui ne tremblerait pas de bonheur à ce doux et réconfortant souvenir ?...

L'après-midi se passa, pour le bon Père, à parler, avec ses parents et amis, des joyeuses réminiscences de son glorieux passé.

Le soir, à 6 heures, il donna lui-même la Bénédiction du Très Saint Sacrement.

Puis suivit le banquet, dans le réfectoire des Junioristes — orné, avec un goût vraiment artistique, de guirlandes, de chaînettes d'or, de phrases symboliques, etc...

Sa Grandeur, Mgr Guillaume Forbes, Archevêque d'Ottawa, le R. P. Georges-Étienne VILLENEUVE, *O. M. I.*, Provincial, le R. P. Uldéric ROBERT, *O. M. I.*, Recteur de l'Université d'Ottawa, et plusieurs chanoines et prêtres séculiers daignèrent venir, en personne, présenter leurs vœux à celui que l'on fêtait et honorer de leur présence ce magnifique banquet donné en son honneur.

D'autres, retenus par de sérieuses raisons ou par de grandes distances, ne purent féliciter, de vive voix, l'heureux septuagénaire. Mais ils ne le firent pas moins par lettres, lui exprimant toute la peine qu'ils avaient de ne pas être près de lui, à ce moment :

Ainsi, son Excellence le Délégué Apostolique, Mgr André Cassulo, qui, au nom du Saint-Père, bénit, de tout cœur, sa vertueuse carrière, — Mgr Augustin DONTENWILL, Supérieur Général des Oblats, qui le félicita de ses fructueux labeurs et lui souhaita de vivre encore longtemps au Juniorat, — Mgr Louis RHÉAUME, *O. M. I.*, Évêque d'Haileybury, ancien Junioriste et son élève affectueux, qui promit de venir en personne, dans quelque temps, lui présenter l'hommage de sa gratitude et de ses vœux les plus ardents.

Le Révérend Père MARCHAND, Supérieur du Juniorat, donna lecture de ces messages de félicitations, à la fin du repas.

Après quoi, Mgr l'Archevêque d'Ottawa adressa quelques touchantes paroles à l'endroit du vénéré Religieux. Il lui rappela les douces années qu'il avait passées dans son heureux voisinage, alors qu'il était Maître des Novices, à Lachine, et que lui, loin de rêver de l'épiscopat, desservait les sauvages de l'autre côté du fleuve. Il lui assura que, durant tout le temps qu'il occupa le trône épiscopal de Joliette, il s'était toujours souvenu de lui. Il lui dit

comme il avait été heureux de le retrouver à Ottawa. Il le bénit, de tout cœur, et lui offrit, en terminant, les vœux sincères de tous les invités : *Ad multos annos !*

Ce fut, ensuite, le tour du Provincial, le Révérend Père VILLENEUVE, à lui redire, une fois de plus, comme il avait bien mérité de la Congrégation.

— « Père BRAULT », dit-il, « avant de manœuvrer les petites choses, *Colligite fragmenta*, vous aviez appris à manœuvrer les grandes. Vous avez rempli avec honneur des charges importantes dans nos maisons : l'économat, le professorat, etc.... »

Il le propose *a)* comme un puissant exemple de *ténacité* : « Devant les obstacles nombreux et difficiles qu'il rencontra sur sa route, jamais il ne recula et toujours il sut les renverser », — *b)* exemple de *fidèle observance* de la Règle : « Jamais, ses Supérieurs ne purent lui reprocher la plus légère des fautes contre la Sainte Règle », — *c)* exemple de *douce humilité* : « Non seulement son humilité n'avait rien de l'originalité, mais elle portait en elle ce je ne sais quoi qui séduit et entraîne à l'imiter tous ceux qui l'ont approché. »

Il termina en lui souhaitant, au nom de la communauté, une longue vie et une place choisie au milieu des Oblats du ciel...

Enfin, pour clôturer dignement les fêtes solennelles de son Jubilé d'or, les Junioristes Oblats donnèrent, à 8 heures, une séance dramatique et musicale, en l'honneur de leur bien-aimé protecteur.

En plus des nombreux invités du banquet, assistaient à cette séance plusieurs représentants du clergé séculier et des diverses communautés religieuses de la ville : Dominicains, Capucins, Rédemptoristes, Pères de MARIE, les Scolastiques Oblats, les philosophes de l'Université d'Ottawa, etc....

Plus de deux cents bienfaiteurs et zélateurs — qui soutiennent, par leurs généreuses aumônes et par leur zèle inlassable, l'œuvre si importante du Juniorat — remplissaient la vaste salle.

Salué par une salve bien nourrie de vifs applaudis-

sements, celui qui était l'objet de tous ces joyeux vivats entra dans la salle, richement décorée en son honneur.

La séance commença aussitôt. L'Harmonie de Mazenod, sous la direction du R. P. Émery VERVILLE, exécuta le premier morceau de son riche programme musical. Son directeur et tous les jeunes musiciens ont fait preuve de grand mérite dans l'exécution de ces pièces. Contentons-nous donc de dire aux acteurs que, comme toujours, ils se sont fait admirer de tous et qu'ils ont mérité de légitimes félicitations...

Puis, à la fin de la soirée, le bon Père BRAULT — que déjà, depuis longtemps, nous voulions entendre — adressa, en termes très heureux, ses remerciements les plus sincères à tous ceux qui avaient voulu prendre part à la célébration de son Jubilé d'or. Ce fut le R. P. MARCHAND qui fit la lecture de son touchant discours.

Toute l'assistance entonna, enfin, le *Magnificat* de cette fête inoubliable de la Vierge Immaculée et de son Oblat jubilaire. Il convenait de remercier publiquement la douce Mère du ciel des bienfaits accordés à son fils, « le bon Père BRAULT », durant cette longue carrière, tout entière consacrée à son service.

### § III. — Adresse des Junioristes.

Voici le texte de l'adresse des Junioristes au Jubilaire. Elle a été présentée par M. Léopold Lambert :

MON RÉVÉREND PÈRE,

« Pour les âmes délicates », a écrit une célèbre comtesse, « la gratitude est moins encore un devoir qu'un plaisir : c'est une dette qu'elles aiment à payer, constamment, sans jamais se croire acquittées. »

La dette que votre attachement nous a fait contracter, Révérend Père, est grande, très grande... Aussi sera-ce toujours avec ardeur que nous tâcherons de la diminuer. Cette pensée a souvent ému nos cœurs, à la perspective encore lointaine de cette fête si grande et si belle.

Et voilà que ce désir, mûri par de longues semaines



d'attente, se réalise, enfin, ce soir. Partout, ces banderoles aux plis gracieux. — ces bannières qui déploient, avec triomphe, leurs motifs de religieuse affection et de souhaits ardents. — ces invités : un frère octogénaire, compagnon de vos premiers ébats, des parents, des amis, des frères en religion, vous félicitant et vous exprimant des vœux sans nombre, — cette atmosphère parfumée de gaieté, — ces fanfares harmonieuses et puissantes, écho fidèle de nos sentiments à votre égard : tout, en ce jour, n'est-il pas chant d'allégresse et ne proclame-t-il pas le bonheur qui règne en ces lieux ?

Et nous, les Benjamins de la maison, nous sommes particulièrement saisis et édifiés au spectacle de toutes ces solennités pour la célébration de votre Jubilé d'or — cinquante opulentes années de vie religieuse, oblate, mariale.

L'occasion s'offre belle pour nous, aujourd'hui, de vous renouveler les témoignages d'amour, de respect et de profonde reconnaissance qui jaillissent du fond de nos cœurs, où le souvenir les a gravés en lettres d'or.

Pendant les cinquante années qui viennent de s'écouler, depuis le jour de votre Oblation, vous nous avez donné l'exemple d'une vie chrétienne et religieuse, d'une vie de travail et de haute dignité. Permettez-nous de retracer, un moment, le chemin de l'honneur, du sacrifice et du devoir que vous avez suivi, depuis vos premiers pas, afin de recueillir, pour notre jeunesse inexpérimentée, de précieuses leçons.

Comme la nature, dans le cours d'une année, connaît le printemps et ses fleurs, l'été et ses fatigues, l'automne et ses trésors, ainsi la vie religieuse se déroule, elle aussi, dans des saisons qui ont leurs charmes et leurs mérites.

Oui, salut à toi, beau printemps de la vie ! disiez-vous, à l'âge des vastes espérances et des exubérantes promesses d'avenir, — à l'âge où le jeune homme s'enthousiasme de rêves et de chatoyantes illusions, — à l'âge où tout n'est que fleurs et tressaillements de joie. Très jeune encore, vous quittiez votre bien-aimé village de l'Acadie pour le Collège de l'Assomption. Vous donniez, là,

l'exemple d'un travail énergique et d'une conduite excellente. Et, au terme de vos études, vous n'avez pas voulu imiter ces âmes de vingt ans qui, enivrées de leurs succès, lancent leur esquif sur les écueils de cette mer orageuse qui s'appelle le monde.

Vous avez offert à DIEU tous les enthousiasmes et toutes les énergies de votre cœur par votre entrée au Juniorat des RR. PP. Oblats, à Lachine — vous êtes l'un des premiers Junioristes canadiens, — puis, le 14 août 1876, vous revêtiez le saint habit, au Noviciat actuel. C'est là que vous avez appris la sublime science de tout sacrifier pour le nom, pour la gloire et pour l'amour de DIEU. C'est là que votre cœur, déjà si *oblat*, s'est enflammé au contact de la charité ardente qui embrasait le cœur de notre vénéré Fondateur. Les épreuves, que DIEU plaça sur votre route, devinrent des points d'appui en faveur de votre ascension vers la perfection religieuse. Le Cœur de Jésus vous demandait de mourir, selon la chair, à votre famille et à votre patrie, de mourir à vous-même par la mortification et la soumission. Vous avez renoncé, de bon cœur, à toutes les nécessités du cœur et de l'esprit. Oui ; *sacrifice d'amour, holocauste sublime !* Voilà le radieux sommet de votre jeunesse. Qu'il soit aussi le nôtre !

L'été était venu, époque où le moissonneur devance l'aurore aux champs, pour arroser de ses sueurs les épis d'or qu'il cueillera, bientôt, avec allégresse. Ainsi, mon Révérend Père, vous avez manifesté votre grand zèle et votre grand amour du travail, en vous mettant à l'œuvre, dès que l'on vit briller sur votre front le double diadème religieux et sacerdotal. Où il a fallu de l'héroïsme, vous avez mis de l'héroïsme ; où il a fallu du sacrifice, vous n'avez pas reculé. Votre idéal était bien de vous dévouer à la défense de la vérité et de la justice, en allant, au milieu du monde, réveiller les hommes qui languissent à l'ombre de la mort ; vous ambitionniez de réchauffer les âmes tièdes, de consoler les affligés, d'éclairer ceux qui s'écartent de la bonne voie, d'assister les malades, de vous dévouer à sauver des âmes dans le saint ministère.

Telle a été, en effet, votre part, durant quinze ans. Toutefois, ce n'a pas été dans l'ivresse des champs de bataille de l'apostolat que vous avez, le plus longtemps, travaillé et dépensé vos forces : DIEU vous a départi la vie cachée, mais combien féconde ! Ne sait-on pas que les pierres précieuses brillent d'un éclat d'autant plus vif et pur qu'elles ont joui d'une retraite plus profonde ; de même, l'âme de l'apôtre.

Depuis trente-cinq ans, vous vous êtes épuisé à la plus noble des causes : l'éducation. Onze ans, les petits de l'Orphelinat Saint-Joseph trouvèrent en vous l'Oblat, le père officiel des humbles, en vous le trop rare professeur de catéchisme tel que le voulait le saint Pape Pie X. En même temps, comme aujourd'hui encore, vous vous êtes intéressé à vos *figlioli* Oblats. Bien malgré vous, vous n'êtes pas descendu, chaque jour, en récréation. Vous avez été retenu chez vous par le poids de vos ans, la fatigue des longues journées et des épuisantes veilles consacrées à d'incessantes correspondances, semeuses de bien, moissonneuses de pain pour votre cher Juniorat. Car votre dévouement s'incarna dans une œuvre qui est d'un bien grand mérite et que vous avez fondée : « Le Denier du Sacré-Cœur ». Combien cette œuvre vous enrichira de mérites devant DIEU ! Que de prêtres doivent leur vocation à cette organisation bénie ! Veuillez croire, mon Révérend Père, que le « Denier du Sacré-Cœur » fait l'honneur du Juniorat, dont il est un fort soutien, depuis près de vingt-cinq ans. Voudrait-il nous indiquer en lui l'espérance, Saint Jean Chrysostome nous le montrerait comme une chaîne d'or tenant suspendue une ancre de diamant. Oh ! qu'elle est féconde, votre vie cachée !

— « Braver la mort sur un champ de bataille est l'acte d'un grand cœur », disait le Cardinal GUIBERT, *O. M. I.*, « mais mourir, durant toute sa vie, pour la plus grande cause, et verser son sang, goutte à goutte, jusqu'à l'épuisement, dans le silence et l'obscurité d'une œuvre sans éclat, cela est d'un plus grand cœur encore, parce que cela suppose un courage plus profond et une volonté plus constante. »

Aussi, quelle récolte de fruits, dans cet automne ! Quels trésors abrités dans votre âme de prêtre ! Vous avez magnifiquement rempli votre mission ; et vous avez raison de consacrer votre soir au repos de la méditation et de la prière. Qu'importe si les jours deviennent plus courts et si, maintenant, les feuilles tombent !... C'est l'heure des détachements, — l'heure des suaves colloques avec Celui pour qui vous avez peiné, — l'heure des aspirations plus vives du côté des collines éternelles, — l'heure de l'édification dans le cercle intime du foyer oblat.

Au nom de tous les élèves de notre Juniorat du Sacré-Cœur, anciens et actuels, recevez, Révérend Père, nos plus sincères hommages d'admiration, de gratitude, nos félicitations et nos vœux — qu'avec ferveur nous avons demandé, à DIEU et à notre Immaculée Mère, de bénir.

Vivez, vivez encore longtemps, parmi nous, occupé de l'office souverainement fécond de l'exemple et de la prière et, comme a dit l'un de nos poètes, pour « compter l'or de vos jeunes années ».

*Les Élèves du Juniorat du Sacré-Cœur.*

#### § IV. — Réponse du Jubilaire.

En réponse à l'adresse qui lui a été présentée par les Junioristes, le R. P. BRAULT, O. M. I., s'est exprimé en ces termes :

RÉVÉRENDIS PÈRES, MESDAMES ET MESSIEURS,  
BIEN CHERS JUNIORISTES,

Il y avait cinquante ans, le 15 du mois d'août dernier, dans la chapelle du Noviciat de Lachine, sept jeunes gens, arrivés au terme de leur probation religieuse, étaient admis à se consacrer à DIEU, pour la vie, dans la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée. Les quatre premiers sont, maintenant, disparus de la scène de ce monde : à savoir les Frères scolastiques TERENCE KIEVAN, LOUIS CHOQUET, JOSEPH JODOIN et HENRI BIGONESSE ; — le cinquième était le Frère Servule DOZOIS, aujourd'hui premier Assistant de notre Révérendissime Supérieur Général ; — j'étais le dernier des Frères scolastiques ; et

la septième victime, présentée à DIEU par les mains de la Reine du Ciel, était notre Frère convers Joseph LAPORTE, dont on a célébré les Noces d'or religieuses, le 8 septembre dernier, à Maniwaki.

Tous agenouillés, au pied de l'autel — devant la Sainte Hostie, que tenait solennellement élevée le R. P. Joseph LEFEBVRE, futur Provincial et fondateur du Juniorat actuel, — ils étaient heureux d'émettre les quatre vœux de religion : pauvreté, chasteté, obéissance et persévérance. Il s'agissait, pour eux, de contracter un engagement solennel, qui les liait, pour toute la vie, dans l'universalité de leurs biens spirituels et corporels, et les constituait dans un état auquel ils ne pouvaient être attirés par la nature.

Aussi bien, si nous lisons l'admirable formule de leurs engagements, nous voyons que, le Nom de Notre-Seigneur JÉSUS-Christ invoqué, ils s'adressaient à l'Auguste TRINITÉ, à la Sainte Vierge MARIE, aux Anges et aux Saints et à tous leurs Frères réunis autour d'eux, pour Les constituer témoins de leurs serments et Les invoquer comme garants de leur persévérance.

La fête de ce jour m'a rappelé, plus vivement que jamais, cette inoubliable promesse ; et je l'ai redite, ce matin, avec peut-être moins de ferveur sensible, mais avec une volonté plus ferme et, surtout, avec un cœur débordant de la plus vive reconnaissance et de la joie la plus parfaite que l'on puisse goûter sur la terre.

On nous conseille, dans la vie religieuse surtout, d'éviter de parler de nous-mêmes, — soit en bien, soit en mal. La chose me paraît difficile, si je dois répondre à une adresse et à des fêtes où l'on s'est appliqué à exalter les mérites que j'ai et que je n'ai pas. C'est pourquoi je sens le besoin de m'excuser d'avance de ce que je pourrai dire de plus ou moins déplacé et qui ne cadrerait pas avec les instructions reçues, il y a plus de cinquante ans, de mon saint Maître des Novices — le Père Prosper BOISRAMÉ.

La Divine Providence n'a pas été, pour moi, prodigue de ce qu'on appelle des avantages temporels. Petit de taille, de santé toujours débile, manquant de voix et des



autres dispositions naturelles pour acquérir assez de science et devenir un professeur de quelque valeur ou un prédicateur capable d'arriver à quelque succès, j'admets, cependant, que je n'ai pas lieu de me plaindre. Le Bon DIEU, qui sait employer les faibles moyens pour opérer ses œuvres, m'a, en effet, donné la grâce de faire certaines petites choses que l'on veut bien apprécier. A tout considérer, j'ai donc, aujourd'hui, l'impérieux devoir d'être reconnaissant, à DIEU et à sa Sainte Mère, pour les faveurs qu'ils m'ont départies.

Cette reconnaissance, je veux aussi la témoigner à tous ceux qui m'ont aidé à réaliser le peu de bien que j'ai pu faire, durant ma longue carrière religieuse.

Parmi ces bienfaiteurs, je n'ai garde d'oublier la longue lignée de mes ancêtres dans la Foi, qui, depuis des siècles, m'ont apporté, tout fait, un noble héritage de religion, de traditions chrétiennes et de profonde piété. — dépôt précieux, enrichi de génération en génération, qui m'est échu, sans aucun mérite de ma part, et que ni l'étude ni le travail n'auraient pu m'apporter avec autant d'abondance. Et tout cela m'est venu par mes parents, dignes et fidèles dépositaires de ces nobles traditions, qu'ils se sont appliqués à me transmettre dans leur intégrité. Parents vénérés, dont le souvenir m'est d'autant plus cher, en ce jour, que nous ne sommes plus que deux, sur la terre, pour le garder comme le plus précieux de tous les héritages. A ce père et à cette mère vénérés j'unis, aujourd'hui, dans mon cantique d'actions de grâces, mes autres parents, amis et bienfaiteurs, les éducateurs, prêtres et laïques, qui se sont intéressés à mon corps et à mon âme, ceux surtout qui m'ont admis aux sacrements, catéchisé, éduqué dans les sciences profanes et religieuses, mes maîtres, mes initiateurs et formateurs dans ma chère Congrégation. Ils sont disparus ; et je reste, moi, encore un peu, — comme une pauvre épave, il est vrai, mais avec le grand désir d'attester encore et leur dévouement et l'amour dont leur cœur était plein pour DIEU, son Église et le salut des âmes.

Que dirai-je, maintenant, de ma chère Congrégation,

de ma très douce Mère selon la grâce, — après DIEU et l'Église, l'objet de toutes les ardeurs de mon âme ? Les mots me manquent pour en parler comme je le voudrais, puisque je lui dois tout. Imaginez, en effet, si vous le pouvez, le vide insondable de ma pauvre existence, si je n'avais pas eu la grâce d'être Oblat de MARIE Immaculée. Qu'elle veuille au moins, cette Mère de mon âme, accepter les faibles accents de ma gratitude et l'assurance que je passerai mon ciel — que j'espère gagner, grâce aux moyens qu'elle a mis à ma disposition, — que je passerai, dis-je, mon ciel à lui remettre ce qu'elle a fait, pour moi, en bienfaits de toute sorte.

Mais ma reconnaissance doit se porter bien au delà des cadres de ma communauté, au delà même des frontières de ma Province et de mon pays. DIEU a voulu que je m'occupasse d'œuvres ; et, si j'y ai pu faire quelque bien, c'est grâce à cette multitude innombrable de bienfaiteurs inconnus qui ont répondu à mes appels. C'est par millions qu'il me faudrait les compter : zélateurs, abonnés, associés des différentes œuvres auxquelles mon nom a été mêlé. Je ne puis, humainement, les atteindre tous, mais DIEU les connaît. Il a vu leur action, Il a vu leur obole tomber dans la main des pauvres ; c'est sur son inspiration et pour sa gloire que j'ai été poussé à recueillir les miettes ; qu'il les rende, maintenant, fécondes et qu'elles produisent, pour tant de bienfaiteurs, une abondante moisson spirituelle ! Et, parmi ces bienfaiteurs, je dois une mention spéciale à NN. SS. les Archevêques d'Ottawa, qui ont toujours, si généreusement, approuvé et encouragé nos œuvres de charité, au grand nombre de nos zélateurs et zélatrices, aux membres de nos vaillantes communautés religieuses, à nos dévouées institutrices, qui tous n'ont épargné ni leur temps ni leurs fatigues ni même les légitimes exigences de leur amour-propre, pour recueillir ces miettes et donner leur nourriture à nos chers enfants du Juniorat.

Mais je m'aperçois que j'ai déjà longtemps parlé et, cependant, je n'ai encore rien dit de vous, très chers Junioristes, qui avez été, pourtant, l'objet de ma vie,

depuis plus de trente-cinq ans. Parmi tous les témoignages que j'ai reçus en ces jours, il n'en est pas qui m'aient plus vivement ému que ceux reçus de nos anciens du Juniorat du Sacré-Cœur. Ces années, passées dans cette sainte maison, ont été remplies de bien grandes consolations : mais les plus suaves à mon cœur d'Oblat ont été de voir vos devanciers prendre le chemin du Noviciat et devenir, peu à peu, mes frères dans la grande Famille de Mgr de MAZENOD. Or, mon cœur n'a pas changé ; et, la consolation de ma vieillesse, c'est encore de vous voir suivre les traces de vos aînés, devenir ce qu'ils sont devenus, vous préparer à prendre la place de ceux de ma génération, qui s'en sont allés ou qui s'apprêtent à s'en aller, bientôt, rejoindre notre Père et tous les Oblats du ciel. A ceux d'entre vous, qui hésiteraient devant les sacrifices de la vie religieuse, je veux laisser ce mot d'encouragement : jamais, pendant ces cinquante ans de vie religieuse, je n'ai eu même la pensée de me repentir de m'être donné à DIEU, dans la Famille de MARIE Immaculée ; et, aujourd'hui plus que jamais, je comprends l'éminente dignité de notre belle vocation.

Il me reste à vous remercier, très chers Junioristes, des belles paroles et des beaux sentiments que vous avez tout à l'heure exprimés, de ces splendides fêtes que votre amour du Juniorat, vos maîtres dévoués et vos talents remarquables ont su vous inspirer.

Enfin, je ne puis terminer, sans supplier tous ceux qui sont, aujourd'hui, l'objet de ma reconnaissance, de continuer, pour mes successeurs, l'appui qu'ils m'ont toujours donné, et, pour moi, de s'intéresser à ma sanctification, afin que je puisse finir, dans la paix du Seigneur, ma carrière de Prêtre et de Religieux Oblat de MARIE Immaculée.

#### § V. — Sermon de Jubilé.

Nous sommes heureux de reproduire, ci-dessous, le texte complet du sermon prononcé, à la Messe solennelle du Jubilé du R. Père BRAULT, par le R. P. Georges SIMARD, O. M. I., Professeur à l'Université d'Ottawa.

Il m'eût été pénible de refuser le Révérend Père Supérieur du Juniorat, m'invitant à porter la parole, à l'occasion de la belle fête oblate de ce jour. Mais il serait périlleux, pour l'assistance, de vouloir imaginer *a priori* les motifs de ma courageuse acceptation.

Ma qualité de Junioriste et d'ancien élève du Jubilaire, le plaisir de louer un aîné méritant, la gratitude à l'égard d'une maison où souvent j'ai trouvé de bons Samaritains, qui sont lévites, n'étaient pas des raisons à dédaigner dans le choix du parti à prendre. Pourtant, une considération d'un autre genre a pesé, avec plus de poids, sur mon jugement. Est-ce le goût d'esquisser le portrait du Religieux idéal ? Non. Je ne tiens pas à traiter, en raccourci, les vérités exposées fréquemment, avec ampleur, dans cette chapelle monastique. Serait-ce l'envie de raconter des luttes quasi homériques, à travers lesquelles quelqu'un des nôtres aurait dû passer avant d'atteindre à la paix que nous constatons et admirons ? Encore moins. Car le Révérend Père BRAULT, formé par des mains que le Christianisme spiritualisait depuis longtemps, a tout juste de matière humaine ce qu'il faut pour appartenir à la descendance adamique. Peu d'hommes ont manié autant d'argent que lui en se souillant si peu les doigts. Sa sensibilité, extrêmement vive, n'a jamais vibré que pour le bon et le beau. Et il n'a connu qu'une forte ambition, l'ambition de la gloire..., la gloire éternelle. Véritablement, il semble avoir très peu arraché dans le jardin de son âme. Il y a surtout planté, — ce qui l'apparente beaucoup moins à Saint Augustin et à Sainte Madeleine qu'à Saint François de Sales et à Saint Stanislas de Kostka. Et encore, parmi les gens d'Eglise de son espèce, convient-il de distinguer, dès qu'on veut le situer à sa place. En effet, les uns acquièrent la vertu, si j'ose m'exprimer ainsi, avec violence et impétuosité, tel François d'Assise sautant à bas de sa monture pour baiser les plaies contagieuses d'un misérable lépreux ; les autres s'acquittent de cette besogne ardue avec un luxe de simplicité tel qu'ils nous fascinent, sans nous éblouir ni écraser, ainsi la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Vous allez voir, en suivant cette allocution, — trop semblable, peut-être, à une sanguine, — si ce cachet d'incomparable modestie ne m'a pas attiré et conquis définitivement.

\* \* \*

#### A. Travail dans l'Obscurité.

En 1856, des cloches joyeuses annonçaient, à l'Acadie de Saint-Jean, l'initiation baptismale d'un Canadien nouveau-né.

Le fils d'Ève — que le flot des générations jetait dans une chaumière paisible, sur les bords sinueux d'une rivière à peine capable d'emportements printaniers — courrait-il les équipées à la fois enivrantes et amères des passions ou suivrait-il l'âpre sentier du devoir et de la vertu ? Question angoissante, que durent se poser, à l'instar d'Élisabeth et de Zacharie, les parents chrétiens qui contemplaient, dans son berceau, le tendre fruit de leurs amours légitimes. S'il y eut des signes célestes en matière de réponse, je l'ignore. En est-il besoin ? Au foyer, à l'église paroissiale ornée de saints et de saintes, à l'école primaire, l'enfant manifesta vite que son cœur et son intelligence étaient susceptibles de piété et de savoir.

Au Collège de l'Assomption et au Juniorat que les Oblats venaient d'ouvrir à leur Noviciat, il fit ses humanités, franchissant hâtivement les première étapes. Alors, plus encore que de nos jours en certains quartiers, le *Trivium* et le *Quadrivium* ne marchaient pas toujours de pair. Le postulant arrivait donc à Lachine plus initié aux lettres qu'aux sciences. Il est aisé de supposer que quelques mois de surplus ne s'imposèrent pas pour achever la formation d'un Novice ayant montré, *ab incunabulis*, les meilleures dispositions à la vertu.

Les études philosophiques et théologiques terminées, le Religieux devint prêtre.

Puis, ce fut l'économat à l'Université, le professorat au Scolasticat et au Juniorat. Le maître d'Écriture



Sainte, de latin, de français et d'apologétique n'eut jamais l'attitude foudroyante. Je soupçonne même que, dans ses classes, la crainte ne fut pas toujours du côté des auditeurs.

La « *Bannière* » — jolie revue chargée de visiter, une fois l'an, les bienfaiteurs du Juniorat du Sacré-Cœur — occupa, longtemps, le vénéré Jubilaire. Lisez-la : parmi de nombreux articles, bien pensés et fort intéressants, vous en remarquerez de particulièrement clairs, mesurés, classiques au possible, dont la signature est en blanc. Ne discutez pas sur l'auteur, vous le tenez : car la vertu, aussi, a ses industries. Ici, elle se couvre pour la plus grande gloire de DIEU, comme, ailleurs et chez d'autres, elle se dévoile pour la même fin.

Je m'en voudrais de ne pas souligner onze ans de « chapelinat », au Mont Saint-Antoine, où le Père BRAULT excellait dans l'art d'expliquer, aux tout petits, les vérités si élevées de notre Catéchisme.

Que notre héros ait eu des tendances marquées pour le genre modeste, il vous le paraît bien. Pourtant, n'avez-vous pas, comme moi, une objection à résoudre, avant d'adopter à demeure ce point de vue sublime ?

Notre ami a été dramaturge, ayant monté un théâtre — oh ! fort chrétien. Il a inventé aussi un cadran généalogique, un tableau-catéchisme, et l'œuvre du denier qui est son fils de prédilection. Son nom — par des lettres et par des primes, portuses de lumière et de consolations — a volé, plus d'un million de fois, vers tous les points du globe. Les milliers de dollars, glanés par son dévouement, ont fait beaucoup de bruit en tombant dans la caisse des économes. Le titre de Père nourricier du Juniorat d'Ottawa, que les contemporains lui ont décerné et que la postérité lui conservera, vaut bien telles et telles distinctions honorifiques. N'est-ce pas là l'éclat, la renommée, une fusée de gloire humaine ? Non pas. C'est le surcroît que DIEU donne aux âmes cherchant d'abord le royaume des cieux, — surcroît qui prouve, avec évidence, que l'apôtre dont la personne n'est visible nulle part, quoique son nom et ses œuvres soient répandus partout, aime vraiment la vie retirée, cachée, obscure.

### ***B. Courage dans la Souffrance.***

Du moins, dans l'espace circonscrit par les quatre murs d'une cellule étroite et pauvre, convenable tout au plus pour un ouvrier en pension, notre Jubilaire a dû déployer son activité à l'aise. Il semble, plutôt, que l'épanouissement lui ait été difficile et pour une cause tout à fait involontaire.

Il était né délicat et frêle. En rien, en rien de rien, il ne ressemblait à l'Ésaü de la *Genèse*, passionné de courses et de chasses mouvementées. Comme Jacob le prédestiné, il se complaisait dans la compagnie de sa mère. A Thagaste ou à Carthage, il se fût placé, avec Augustin, contre les *eversores* qui bouleversaient les classes de ces temps reculés. Est-ce hérédité, est-ce conséquence d'un système d'éducation ayant trop négligé la culture physique, est-ce les deux ensemble ? Qui le sait bien ? Le fait est que notre jeune homme ne triompha jamais d'une certaine faiblesse constitutionnelle. Je n'oserais affirmer que nul médecin, nul supérieur, nul augure ne pensèrent à lui recommander l'ordination avant l'heure, de crainte que des troubles aggravants ne le privassent du bonheur de célébrer, sur terre, et de pouvoir s'unir plus intimement, dans le ciel, au mystérieux Sacrifice que le Christ y offrira sans fin.

Évidemment que le sacerdoce ne rétablit pas, complètement, le nouveau prêtre. L'onction sainte n'est pas, de soi, un remède : autrement, combien de malades se découvriraient une vocation certaine et combien de directeurs de scolasticats et de séminaires seraient embarrassés dans le triage de tant de candidats !

Toute sa vie, il semble que le Père BRAULT n'éprouva jamais cette sensation de santé qui vous rend léger, actif, — un peu, par analogie lointaine, à la façon des corps ressuscités et incorruptibles. La souffrance, sans lasser son courage — et c'est là la merveille, — fut donc la compagne habituelle du zélé Missionnaire. Oh ! non pas, sans doute, une souffrance toujours aiguë. Chez lui, la croix elle-même ne devait avoir rien d'absolument tragique. Et c'est double bonté de la Providence. Car bien des

hommes redoutent les calvaires trop abrupts non moins que les montagnes trop escarpées. Ils les visitent, un instant, telles des scènes rares et étranges ; le plus souvent, ils les délaissent. Quand un crucifié gémit sur un gibet dépassant la hauteur commune, ils l'observent d'un peu loin, le raillent, et parfois, attendent, d'ordinaire, qu'il se sauve avant de lui faire confiance et de croire en lui. Jamais le Père BRAULT n'a subi la tristesse des grandes douleurs isolées. Toujours des Cyrénéens bienveillants l'aidèrent à porter son fardeau quotidien. Il a pu arriver que des heureux, des forts, les « chargés de leurs propres affaires » et d'autres encore aient traversé ou barré sa route, sans lui accorder les honneurs et les ménagements requis. Auraient-ils, ceux-là, oublié, quelques minutes, que les croix de chair, façonnées avec les membres meurtris du Christ mystique, méritent la révérence plus encore que les croix de bois de nos chemins ? Il serait déraisonnable de s'en étonner sérieusement. Ici-bas, — hélas ! — ainsi vont la distraction, la fragilité, les vues et les passions humaines. Et DIEU qui regarde, les mouvant de haut, tolère ou ordonne qu'elles agissent de cette sorte, afin que les âmes, spécialement destinées à concourir au salut du monde, puissent effectuer leur rude et glorieuse tâche.

### *C. Délicatesse dans la Piété.*

Vous devinez qu'une vie de travail, dans la souffrance continue, ne se soutient pas toujours égale à elle-même, sans qu'il soit besoin de la renouveler, constamment, à une source d'exceptionnel réconfort. Je touche à la piété du Père BRAULT, — effrayé, toutefois, d'avoir à soulever le voile dense qu'il a tenu fermé sur ce coin particulièrement intime de son être. Mais, dans l'éloge d'un prêtre et d'un cénobite de cette trempe, l'omission de l'aspect surnaturel principal serait tout à fait surprenante et répréhensible.

Il m'eût été agréable de retracer, jusque dans ses origines, la psychologie religieuse du Jubilaire. J'y aurais trouvé un père et une mère parfaitement craignant DIEU, — comme l'on disait si bien, jadis.

Nos aïeux — soit influence générale d'une époque où les monarques courbaient les peuples à leurs pieds, soit pénétration secrète d'une doctrine systématisant la crainte et le pessimisme — adoraient le Seigneur autrement que nous, c'est-à-dire (vais-je risquer ?) mettaient, dans leur religion, plus de respect et de vénération visibles, moins de confiance et d'abandon réels que nous. Il semble que leur DIEU fût plus absolu que le nôtre, le culte dont il l'entourait moins démocratique. Leur foi était sincère et profonde, leur conduite grave et honnête. Inflexibles dans l'accomplissement du devoir, ils estimaient parole donnée serment juré. Auprès d'eux — je vois ces anciens défiler sous mon regard ému, — l'on sentait vivement que le Tout-Puissant est le Maître, le Souverain, le Roi des rois.

Je suis sûr que les parents du Père BRAULT se rangeaient dans cette catégorie de fidèles exemplaires et rigides et qu'il a hérité d'eux son âme essentiellement religieuse et austère.

Et, d'abord, voyez son esprit. Que de fois, à l'audition d'une théorie plus ou moins hardie et nouvelle, le Révérend Père s'est-il redressé, comme si un sens supérieur, celui des mystiques, l'eût averti des dangers de l'hétérodoxie ! En a-t-il pris des précautions pour préparer ses cours de catéchisme, pour ne jamais glisser dans son enseignement quoi que ce soit prêtant flanc à l'équivoque doctrinale ! Et, dans ses conversations, quand s'est-il permis des réflexions, des boutades, — inoffensives, à coup sûr, mais, tout de même, plus spirituelles que bien sonnantes en soi ?

Et, si je passe à la volonté, quelle scrupuleuse observance des vœux, quelle fidélité à la Règle et au règlement, quelle docilité à l'égard des Supérieurs j'y constate !

Montons à la dignité suprême, où je ne veux pas m'attarder, puisque le Jubilé d'or de l'ordination viendra en son temps. Dites-moi, quand même, si jamais prêtre a offert l'auguste Sacrifice de la Messe, récité le Bréviaire, fréquenté les Offices liturgiques, avec plus de souci, plus d'attention, plus de délicatesse de conscience ?

Peut-être bien qu'à la suite de Bérulle, l'aïeul de la spiritualité des Oblats, concevait-il en DIEU la majesté du Créateur avant la bonté du Père. Mais, s'il nous est apparu, dans sa dévotion, un peu timide — comme légèrement frissonnant, si près du foyer de toute charité, — c'est que, sur terre, la « crainte chaste » frémit encore de l'invasion possible du mal ou de pouvoir déplaire au Cœur aimé avec flamme et sans mesure.

Or, ce travail dans l'obscurité, ce courage dans la souffrance, cette délicatesse dans la piété, si haut que je remonte dans mes souvenirs déjà âgés, je les trouve et je sais, sur témoignage, qu'ils durent, maintenant, depuis cinquante ans.

\* \* \*

Il serait très faux de déduire, de ce croquis rapide et imparfait, que notre confrère et ami, notre parent, a vécu dans la mélancolie. Bien au contraire. La joie — jaillissant du labeur accompli, de la souffrance acceptée en vue de collaborer au rachat des hommes, de la présence de DIEU dans l'âme — a accompagné tous les pas de sa course assez longue. Elle a rajeuni, sans cesse, et revigoré son esprit fin, délié et capable d'humour, de traits heureux, voire piquants. Elle a égayé des centaines de Junioristes, ses témoins journaliers et ses admirateurs fidèles. Je le signale, pour que les adolescents de cette assemblée ne se méprennent pas sur l'existence que l'on a à vivre en communauté.

Enfin, je songe parfois, en regardant cette chair émaciée, que l'âme, qui l'informe, bientôt s'en dégagera. Sûrement, elle n'a pas à craindre — Rachel généreuse, prête à l'hymne de gloire — que des Lias égoïstes ne lui disputent, à l'heure dernière, le Fiancé divin qui l'a choisie pour toute l'éternité. Il y aura, pourtant, arrêt au séjour des expiations légères. Non pour aucune peccadille que je saurais préciser. Rien que pour ne pas modifier l'horaire commun : ce serait changer l'allure d'une vie ayant fui avec soin le singulier, l'inaccoutumé et l'extraordinaire.



Je pense toutefois, mon Révérend Père, que vous ne resterez pas là longtemps. Effet des Messes dont nos Saintes Règles vous assureront la célébration plutôt que de nos suffrages fraternels. Nous serons, nous, plus portés à vous invoquer qu'à implorer pour vous. Je crains bien, un peu, que votre intercession ne nous procure pas tout ce que nous pourrions désirer. Dans le concert des bienheureux, votre voix osera-t-elle s'élever et s'imposer avant que tous les quémandeurs aient été entendus et servis ? Il est vrai qu'auprès de DIEU l'humilité a une audience de choix. Puisse donc votre carrière de modestie et de belle simplicité chrétiennes vous rendre médiateur puissant, parmi les thaumaturges habitués à parler haut dans le ciel comme sur la terre ! Et, alors, souvenez-vous de nous, qui vous fêtons aujourd'hui.

D'ici là, nous ne cesserons, pleins d'estime, d'affection et de déférence pour votre personne vénérable, de demander au Bon DIEU qu'Il prolonge les jours que vous employez si bien à L'aimer et à Le servir, à nous édifier, à nous charmer, à démontrer « comme il est bon et doux pour des frères d'habiter ensemble » !

#### § VI. — Messages au Jubilaire.

Parmi les messages de félicitations reçus par le R. P. Stanislas BRAULT, O. M. I., à l'occasion de ses Noces d'Or de profession religieuse, on compte ceux de Son Excellence le Délégué Apostolique, du Supérieur Général des Oblats de MARIE Immaculée et de S. G. Mgr Louis RHÉAUME, O. M. I., Évêque d'Haileybury. Nous en reproduisons la teneur, dont lecture fut faite après le banquet qui eut lieu, au Juniorat du Sacré-Cœur, le soir des fêtes :

a) *Délégation Apostolique, Ottawa.* — Lettre de Son Excellence le Délégué Apostolique, à l'occasion des Noces d'or du R. P. BRAULT :

Ottawa, 3 décembre 1928.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR,

*Je viens d'apprendre, avec plaisir, que le Révérend Père BRAULT, O. M. I., célèbre, cette année, le cinquantenaire de sa profession religieuse.*

*Le Délégué Apostolique est bien heureux de se joindre à tous ceux qui entourent le P. BRAULT de leur sympathie, en lui offrant vœux et félicitations. Vous aurez donc l'opportunité de dire au vénéré Jubilaire, qui a donné tout son zèle et son enthousiasme religieux pour le bien des âmes, que le représentant du Saint-Père le félicite, bien vivement, et qu'il lui envoie une bénédiction toute spéciale.*

*Dans le désir de venir bientôt vous exprimer, à vous tous, les meilleurs sentiments de mon cœur, je vous bénis.*

† André CASSULO, Archevêque,  
Délégué Apostolique, Ottawa.

b) Mgr DONTENWILL, O. M. I. — Lettre de S. G. Mgr Augustin DONTENWILL, Supérieur Général des Oblats :

L. J. C. & M. I.

Rome, 14 novembre 1928.

MON BIEN CHER PÈRE BRAULT,

*J'apprends, avec une bien vive satisfaction, que la Maison du Sacré-Cœur s'apprête à célébrer votre Jubilé d'Oblation.*

*En souscrivant, de tout cœur, au programme que les affections qui vous entourent ne peuvent manquer d'inspirer très solennel et très beau, puis-je contribuer à lui donner encore plus d'éclat ?...*

*Cinquante ans de vie religieuse, c'est une si glorieuse couronne ! Quand on les a passés, comme vous, mon bien cher Père BRAULT, dans l'exacte observance des Saintes Règles, dans la pratique des vertus du véritable Oblat de MARIE, et dépensés dans un dévouement, sans défaillance, de trente-cinq ans consacrés à l'œuvre de formation de nos futurs Missionnaires, au développement de laquelle votre plume a si vaillamment combattu, on ne craint pas de dire que votre couronne de Jubilaire est une couronne d'or.*

*Aussi ai-je grandement à cœur de vous apporter ma paternelle bénédiction et de vous assurer vœux et prières de notre Maison Généralice, au moment où vos frères se pré-*

parent à vous fêter. Comme bien vous pensez, notre cher Père premier Assistant s'associe, plus spécialement, à vous pour vous dire l'Ad multos annos !

Oui, DIEU veuille que, de longues années encore, vous puissiez servir la Congrégation, en fils toujours aimant et généreux !

Votre bien paternellement dévoué en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Aug. DONTENWILL, O. M. I.,  
Supérieur Général O. M. I.

c) Monseigneur Louis Rhéaume. — Extrait d'une lettre de S. G. Mgr RHÉAUME, O. M. I., ancien élève du Rév. Père BRAULT :

New Liskeard. Ont., 6 décembre 1928.

CHER PÈRE SUPÉRIEUR,

Merci de m'avoir invité aux fêtes du R. P. BRAULT. J'aurais, certainement, été de la partie, si quatre discours ou sermons ne me retenaient ici pour le 8.

J'ai l'intention de faire une courte visite à Ottawa, la semaine prochaine, en route pour Montréal ; et je saluerai le Jubilaire.

Assurez-le de ma reconnaissance devant le saint Autel.  
Un bonjour fraternel !

† Louis RHÉAUME, O. M. I.,  
Évêque de Haileybury.



### Jubilé d'Or d'Oblation.

Voici les dates exactes de l'Oblation perpétuelle des Pères et du Frère qui, s'il plaît à DIEU, doivent en célébrer, l'an prochain (1929), le 50<sup>e</sup> anniversaire :

a) 9 octobre 1879 (*Autun*) : les RR. PP. Nicolas HEHN, Louis LeJEUNE, Louis MATHIEU, Adrien MORICE, Guillaume MURRAY, Thomas RYAN et Pierre VERNHET ;

b) 20 octobre 1879 (*Lachine*) : le R. P. Joseph PELLETIER ;

c) 8 décembre 1879 : le R. P. Nicolas COCCOLA (*L'Osier*) et le F. C. Henri LAPORTE (*Maniwaki*).



## XX. — Les Débuts des Oblats à Québec <sup>1</sup>.

---

Le 16 octobre dernier, les Oblats ont célébré le soixante-quinzième anniversaire de leur arrivée à Saint-Sauveur. A cette occasion, nous croyons profitable de redonner à nos lecteurs l'histoire de la formation de cette paroisse. Nos anciens sauront en extraire une leçon de profonde et filiale reconnaissance à l'Autorité religieuse qui leur ouvrit ce champ d'apostolat, et nos jeunes sauront en dégager une leçon de vie plus généreuse au service de Dieu et de la Sainte Église.

Les Oblats de MARIE Immaculée arrivèrent dans notre pays, le 2 décembre 1841, et fixèrent leur résidence dans le Diocèse de Montréal. Un vaste champ d'évangélisation s'ouvrait devant leur zèle. Deux années durant, ils semèrent la Divine Parole dans les villes et les campagnes de Montréal.

Le Diocèse de Québec ne devait pas tarder à leur ouvrir ses portes. En effet, le 3 octobre 1844, Mgr Signay, Archevêque de Québec, fit appel à leur dévouement. Il voulait des Missionnaires d'une vertu solide, d'un savoir-faire éprouvé et d'une santé robuste, pour entreprendre le travail d'évangélisation des établissements du Saguenay et de toutes les Missions disséminées sur la côte nord jusqu'au haut du Labrador. Les premiers Oblats appelés à ce poste d'honneur et de sacrifices furent les PP. Jean HONORAT, Flavien DUROCHER, Médard BOURASSA et Pierre Fisette.

C'est à Saint-Alexis de la Baie des Ha ! Ha !, situé à soixante-trois milles de l'embouchure du Saguenay, qu'ils établirent leur résidence. Sans retard, les Oblats se mirent à l'œuvre pour christianiser, coloniser et développer ces régions, dans lesquelles s'élèvent, aujourd'hui,

---

(1) Cfr. « *L'Étincelle du Sacré-Cœur* », — Bulletin paroissial de Saint-Sauveur (15, Avenue des Oblats), Québec, Canada, — XII<sup>e</sup> année, Num. 11 (3 octobre 1928), pp. 1-2 : — LES OBLATS A SAINT-SAUVEUR DEPUIS 75 ANS : *Les Oblats et la Formation de Saint-Sauveur* (Isidore LECLERC, O. M. I.).

de nombreuses et prospères paroisses. Dans ce labeur d'apôtres, que de sacrifices, que de souffrances, que de traits édifiants de courage et de vertu !

Après neuf années (1844-1853) de travail apostolique dans ces régions alors isolées, les Oblats — ayant, comme fin principale, la prédication des missions et retraites paroissiales — sentirent la nécessité d'habiter des endroits plus accessibles aux demandes de retraites ou missions dans les villes et les campagnes, des endroits d'où ils pourraient rayonner plus facilement. Voilà pourquoi, à la suite d'un arrangement pris avec Mgr l'Archevêque du diocèse, ils quittèrent le Saguenay pour se transporter à Saint-Sauveur de Québec.

C'est donc au mois d'octobre 1853 que les Oblats de MARIE Immaculée arrivèrent au Village de Boisseauville de Saint-Sauveur.

Qu'était Saint-Sauveur, à cette date ? Qu'était notre paroisse, en 1853 ?

Pour nous faire une juste idée de ce qu'était Saint-Sauveur, à l'arrivée des Pères Oblats, revenons quelques années en arrière et signalons quelle cause donna naissance à ce quartier de la ville.

Le 28 mai 1845, un violent incendie se déclarait dans une tannerie de la Rue Saint-Vallier et détruisait l'Église Saint-Roch et les deux tiers des habitations de cette paroisse. Privés de leurs résidences, les plus pauvres décidèrent de s'établir, à moins de frais, sur les terrains que Monsieur Pierre Boisseau possédait dans le voisinage de Saint-Roch. Ils furent, bientôt, suivis par bon nombre de travailleurs, ouvriers et manœuvres, employés à la construction des navires sur la Rivière Saint-Charles. Ce fut là l'origine du Village de Boisseauville. Boisseauville n'était donc pas tout Saint-Sauveur mais les terrains de M. Boisseau, limités par les Rues Sauvageau et Bayard.

Afin de faciliter la pratique de la Religion à ces braves gens, en 1846, M. Boisseau donna, à la Fabrique de Saint-Roch, deux propriétés : la première devait servir de cimetière et la seconde devait être affectée à la construction d'une église, dans l'espace de dix ans...



Jugeant que le temps était venu de profiter de cette donation, le 10 juin 1850, M. l'Abbé Charest, Curé de Saint-Roch, et ses paroissiens présentèrent une requête à Mgr Turgeon, afin d'avoir, à Boisseauville, une succursale de leur paroisse. Monseigneur de Québec ayant exaucé leur demande, le 3 juillet de la même année, on commença sans tarder, à Boisseauville, la construction d'une église-succursale.

Et, bien qu'inachevée, elle fut ouverte au culte, le 29 juin 1853.

M. l'Abbé Léon Lahaie, Vicaire à Saint-Roch, la desservait depuis quelques mois, lorsque les Oblats vinrent lui succéder, sur l'ordre de Monseigneur de Québec. La prise de possession, par les Pères, de cette église-succursale eut lieu le 16 octobre.

Le presbytère n'existant pas encore, les Pères s'abritèrent, alors, sous le toit hospitalier de M. Pierre Giroux, au coin des Rues Lasalle et Boisseau. Leur Supérieur était le R. P. Flavien DUROCHER.

Quant à l'apparence de leur nouveau champ d'apostolat, elle est ainsi décrite par un chroniqueur du temps :

— « Boisseauville de Saint-Sauveur est un petit village, à physionomie triste, ne paraissant pas appelé à de brillantes destinées. Habité par une population pauvre, vivant au jour le jour, il semble condamné à ne jamais s'élever au-dessus du rang d'une simple bourgade inhospitalière. Les rues tortueuses ne vous offrent pas le choix entre la poussière et la boue et les débris les plus disparates. Les maisons, presque toutes en planches, sont bien garnies d'enfants ; mais à ces chers petits l'eau pure semble faire défaut aussi bien que l'éducation domestique. »

Laissons, à nos vieux d'autrefois, la tâche délicate d'apprécier cette sévère description du Village de Boisseauville. Toutefois, affirmons, sans crainte, que — même au cas où le chroniqueur aurait été sincère — il a été fort mauvais prophète, car Saint-Sauveur a laissé, depuis fort longtemps, son titre de bourgade inhospitalière.

Ceci revient à dire que les Oblats ne demeurèrent pas inactifs. Sous leur religieuse initiative, Saint-Sauveur devenait, en quelques années, un centre florissant, comptant une population douée des qualités qui font et

le bon chrétien et l'honnête citoyen. Ils obtinrent ces merveilleux résultats en le dotant d'édifices scolaires fort convenables et en créant, chez lui, les belles œuvres que voici :

- a) Confrérie du Scapulaire ;
- b) Société de Tempérance ;
- c) Bibliothèque paroissiale ;
- d) Confrérie de la Sainte-Famille ;
- e) Société du Bon-Secours ;
- f) Conférences de Saint-Vincent de Paul (au nombre de quatre) ;
- g) Congrégation des Enfants de MARIE (elle prit naissance au Couvent de la Congrégation, en 1864, et fut transférée à l'église paroissiale, en 1871).

M. le Curé Charest, en homme de DIEU, se réjouissait grandement des succès apostoliques remportés par ses desservants dans la succursale de Boisseauville et n'usait, à leur égard, que de procédés délicats.

Les Oblats comptaient donc poursuivre leur œuvre sans difficulté, lorsque leurs espérances furent, bientôt, déçues par le désastreux incendie du dimanche 14 octobre 1866. En effet, sur ce vaste terrain où, la veille, on comptait plus de deux mille maisons et, tout spécialement, une église, un couvent et une école de Frères, l'œil n'apercevait plus que des ruines. Quel pénible résultat, au point de vue humain, pour treize années d'abnégation et de sacrifices !

Dans les desseins de la Providence, toutefois, c'était « la pierre angulaire » de la future Paroisse de Saint-Sauveur ; car, le 17 octobre de la même année, le R. P. DUROCHER se présentait chez Mgr Baillargeon, alors administrateur du diocèse, et lui demandait humblement, avec les cendres de Saint-Sauveur, la permission d'avoir une paroisse sous leur dépendance.

Le 19, un écrit de Sa Grandeur permet de s'entendre avec Saint-Roch pour obtenir les propriétés et les droits de paroisse. Après quelques difficultés, produites par la pensée que les marguilliers ne présideront pas à la gestion des affaires comme dans les paroisses ordinaires, le projet des Oblats est accueilli favorablement, dans une assemblée générale tenue, le 7 février 1867, sous la présidence du

Grand Vicaire Cazeau. Le 28 février, avait lieu l'érection canonique et, le 16 mai, l'érection civile.

C'est alors que le Père DÜROCHER et ses auxiliaires se remirent à l'œuvre pour remettre en honneur les œuvres organisées antérieurement et pour en créer de nouvelles. Reconstruction du collège et du couvent, — agrandissement et reconstruction de l'église paroissiale (bénite, par Mgr Baillargeon, le 15 décembre 1867), — célébration des noces d'or sacerdotales du Père DÜROCHER (29 septembre 1873), — érection de la Congrégation des jeunes Gens (1874), — belle et sainte mort du Père DÜROCHER (6 décembre 1876), — érection de la Congrégation des Hommes (1880), — érection des deux Fraternités du Tiers-Ordre franciscain, — construction et bénédiction de la chapelle de Notre-Dame de Lourdes (8 décembre 1880), etc.

Au point de vue religieux, la Paroisse de Saint-Sauveur allait donc de l'avant ; mais, au point de vue matériel, il en était autrement. L'indigence des contribuables interdisait à la municipalité toute amélioration importante. Aussi des malins avaient-ils donné, à notre Village de Saint-Sauveur, le qualificatif peu enviable de « faubourg des tuyaux ». Cette apparence extérieure se modifia, cependant, en 1889 et dans les années qui suivirent ; car le terrible incendie du 15 mai 1889, qui détruisit près de 500 maisons, mit la municipalité dans l'heureuse obligation de s'annexer à la Ville de Québec. (L'annexion — tout d'abord, acceptée par un règlement du Conseil, le 30 août 1889 — fut, ensuite, approuvée par le vote des électeurs, le 26 septembre, et finalement confirmée, les 14 et 15 octobre). Québec avait fait des promesses à son nouveau quartier ; il tint à honneur de les exécuter et y commença, immédiatement, d'importantes améliorations matérielles.

Ici se termine l'histoire de la formation de Saint-Sauveur. Résumons-la en disant que les feux de 1845 et de 1866 lui donnèrent son existence religieuse et celui de 1889 sa transformation extérieure.

Isidore LECLERC, O. M. I.



## XXI. — Une Débâcle terrible à Albany, Canada<sup>1</sup>.

---

MON RÉVÉREND PÈRE.

Cette fois-ci, je vous écrirai assez longuement, — bien que le travail de préparation à la mission de nos Indiens soit pressant, attendu que cette mission va bientôt commencer. Je dois vous mettre au courant des événements qui viennent de se passer à la Baie James, afin de recevoir de vous quelques solutions aux problèmes qui se posent en face des graves dangers auxquels nous sommes tous exposés, — comme nous l'avons été, ce printemps.

### § I. — La Glace s'ébranle.

La débâcle a été terrible, cette année, — au point que je me demande si, instruits par les faits, il serait prudent que nous risquions de passer, une fois de plus, le temps de la débâcle dans nos maisons, au niveau actuel de la Mission d'Albany. Jugez-en vous-même. Je vais vous raconter ce qui est arrivé, en me faisant un devoir strict de rester dans la plus scrupuleuse réalité.

Ce printemps, le froid s'est soutenu ; puis, tout à coup, il est tombé à un tel point qu'en quelques jours l'énorme quantité de neige que nous avons eue, cet hiver, était fondue. C'est à la course que nous avons dû terminer les préparatifs que nous faisons, habituellement, en vue de l'inondation. Ce travail, interrompu le dimanche 6 mai, était repris le lundi 7 mai, avec une ardeur que stimulait l'imminence du danger.

C'est avec peine que nous achevons, avec le concours de nos enfants de l'école, de mettre, en piles élevées, les cinq cents cordes de bois de chauffage dont nous aurons besoin, l'hiver prochain. Nous montons, au premier étage de la maison, les patates, les autres légumes et

---

(1) Lettre du R. P. Arthur BILODEAU, Directeur de la Mission d'Albany, au R. P. Georges-Étienne VILLENEUVE, Provincial des Oblats de MARIE Immaculée, à Montréal (Canada).

différentes provisions que nous avons dans la cave. Les Frères conduisent, en toute hâte, les animaux de la ferme dans la grange de la Compagnie de la Baie d'Hudson, moins exposée que la nôtre à l'inondation.

Vers huit heures du soir, on vient me dire que la glace s'ébranle sur la rivière. C'est le cri d'alarme. Je cours au rivage : l'eau est déjà à pleins bords. Dans un instant, la rivière sortira de son lit, c'est évident, car l'eau monte avec rapidité. Il n'y a pas un instant à perdre ; tout fait croire qu'il va se passer quelque chose de terrible.

## § II. — Sauvetage des Marchandises.

On court, de tous côtés, pour sauver le plus de marchandises possible ; on a l'impression qu'un grand danger nous menace, car cette crue si rapide des eaux est de fort mauvais augure.

Les Frères Conrad LAVOIE et Léo BEAUDOIN mettent à l'abri les animaux qui ne l'étaient pas encore.

De leur côté, les Révérendes Sœurs Grises, à l'école, se préparent aux événements : elles veillent aux enfants, les encouragent et organisent tout, comme pour un siège.

Pendant ce temps-là, le Frère Joseph TURGEON et votre serviteur transportent, dans leurs bras, les veaux et les chiens, pour les mettre en sûreté, soit dans le fenil, soit sur le toit de la grange.

Puis, le même Frère conduit à la course, vers la grange de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le bœuf que nous avions encore.

Enfin, avec le même Frère, je continue de transporter autant de choses que possible au second étage, — mais sans beaucoup de succès : l'eau monte trop vite.

En effet, après avoir conduit les animaux à la grange de la Compagnie, les Frères furent obligés de se servir d'un canot pour revenir à la maison ; et encore durent-ils lutter contre un courant furieux.

Quand ils ouvrirent la porte, ce fut comme si une digue s'était rompue : à peine le temps de le dire, et nous avions plus de quatre pieds d'eau sur le plancher.



Il fallait penser à la chapelle de notre maison et sauver le Saint Sacrement. Je suis en bottes et en habit de travail ; mais il n'y a pas à hésiter, je m'efforce de suppléer à l'inconvenance de la mise par des actes intérieurs de foi et de charité.

En entrant à la chapelle, je me souviens que le tabernacle s'enlève tout d'une pièce ; il n'y a donc qu'à le prendre à brassée et le transporter au second étage dans l'une de nos chambres qui, de ce fait, deviendra notre chapelle ; nous aurons ainsi, tout près de nous et partageant notre vie de dangers, le Divin Maître Lui-même...

Il est impossible de continuer le sauvetage : nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture. Alors, on se rassemble au second étage, près du poêle que le vieux Frère François BRODEUR a allumé. Nous sommes tous transis ; et, de plus, il se dégage de l'eau un air glacé qui nous pénètre jusqu'aux os. La fatigue et l'anxiété se lisent sur toutes les figures. L'eau, disent nos anciens, dépasse le niveau qu'elle a atteint au cours de la fameuse débâcle de 1914 ; et, bientôt, d'épaisses ténèbres viennent ajouter à l'horreur de la situation. Ceux dont c'est le tour de garde, cette nuit, sont invités à aller se reposer : je les remplacerai. Je sais que, pour moi, il ne peut être question de dormir, dans de telles circonstances. Que de fois, pendant cette nuit terrible, je suis allé, à la fenêtre, tâcher de découvrir la marche des eaux, — mais ce fut en vain.

### § III. — **Nous sommes inondés...**

Enfin, la matin est venu. Quel spectacle ! Nous sommes au milieu d'un lac sans fin.

A l'ouest, je ne vois que la tête de la palissade que le Père Léon CARRIÈRE a fait planter pour protéger la maison contre la glace venant d'en haut, en cas d'inondation.

Au nord-ouest, les épinettes rouges du marais émergent de l'eau — qui, en ce moment, recouvre, évidemment, toute l'île.

Au sud, c'est quelque chose d'effrayant. A quelque cent pieds de nous, la Rivière Albany, sur une largeur de plus d'un mille, est recouverte de montagnes de glace qui, resserrées par les rivages, constituent un barrage puissant ; pour peu que cela tienne, quelques heures, c'est toute la rivière qui va se jeter sur nous, avec ses glaces sans fin — que rien ne pourra arrêter. C'est avec cette perspective que nous avons passé toute la journée du mardi, 8 mai.

Les Indiens — logés autour de nous, dès le premier signe de la débâcle — avaient fui dans le marais, pour s'y réfugier sur les points les plus élevés ; mais, finalement, ils avaient dû prendre les canots et remonter au milieu des glaces vers les parties plus hautes de la rivière. Nous ne pouvions pas songer à les suivre, avec tout notre monde de Sœurs, d'enfants et de malades : d'ailleurs, était-il possible de fuir et de prendre avec nous toutes les provisions nécessaires pour ce personnel — peut-être, pour huit ou quinze jours, — et, en outre, où aller ?

En tout cas, nous ne pouvions plus, en ce moment, songer à prendre les canots ; car la glace, partout autour de nous, barrait le passage. Le parti le plus sûr était encore de rester dans nos maisons et d'espérer le secours d'En Haut et de se confier à la Divine Providence. Tant de fois, nous avons éprouvé les bienfaits de sa tendre sollicitude ; une fois de plus, devait se faire sentir sa maternelle protection.

#### § IV. — Un Spectacle terrifiant.

L'eau a continué de monter, lentement, jusque vers quatre heures du soir. Puis, voilà que, tout à coup, la crue des eaux se fait à vue d'œil.

Le danger, pour nous, devient imminent, quand les glaces du bord se détachent et sont entraînées vers nous... Toute la rivière se met en marche... Mais, hélas ! le barrage tient... La rivière sort de son lit et se précipite

sur nous. Les glaces, charroyées par un courant rapide, arrivent sur nos maisons...

Les murs craquent, les fenêtres sont brisées, les vitres volent en éclats. Dehors, le spectacle est terrifiant : les banquises balaient tout sur leur passage, — les bâtisses plus légères sont emportées comme rien, — les poteaux du petit téléphone, entre la maison d'école et la nôtre, tombent comme des allumettes, — les balançoires des enfants de l'école sont emportées, — les trottoirs, les clôtures, les arbres, tout est arraché et s'en va à la dérive, avec notre bois de chauffage et tous les débris de nos pauvres dépendances, qui n'ont pu résister à ce torrent. Tout est emporté comme de frêles roseaux.

On sent bien que nos maisons ne pourront pas résister, car la force de l'eau va en augmentant sans cesse : nous allons être balayés !

#### § V. — **Seigneur, sauvez-nous !**

Pas besoin de vous dire dans quelles transes nous étions, — nous, dans la maison des Pères, et les Religieuses, dans leur école, avec leurs enfants. Chez les Sœurs, comme chez nous, il ne restait plus qu'un seul espoir, mais combien grand celui-là : le Bon DIEU !

En effet, chez les Sœurs aussi bien que dans notre maison, le Maître, dans la Sainte Eucharistie, était avec nous ; et si, dans nos maisons entourées d'eau, nous sommes un peu comme les Apôtres dans la barque ballottée par les flots, comme ces derniers nous sommes sur le point d'être emportés par le torrent ; alors, à l'exemple des Apôtres, nous pouvons bien *réveiller* le Maître qui semble dormir.

J'entre donc dans notre chapelle improvisée, où j'avais déposé le tabernacle. Après avoir offert nos vies pour nos chers petits Indiens de la Baie James, auxquels nous enseignons à aimer le Bon DIEU et à mettre en Lui toute leur confiance, j'ai répété, à peu près, la prière de Saint Pierre et, je le crois bien, avec les mêmes sentiments de frayeur... et d'espoir.

Du reste, en ce moment, — vous le devinez facilement, — toutes les mains, comme les cœurs, étaient tournées vers le ciel. Les Sœurs avaient conduit les enfants dans la chapelle et priaient — vous imaginez avec quelle ferveur — le Bon DIEU de les sauver.

Pendant ce temps-là, les Frères — partis, en canot, pour aller porter de la nourriture aux animaux — sont surpris par la rapidité de la crue des eaux ; ils n'ont rien de mieux à faire que de grimper sur le toit de la grange, d'où, sachant trop ce qui allait se passer, exposés à être engloutis, ils imploraient, avec ferveur, la protection de notre vénéré Fondateur...

Nous n'avons pas entendu la voix de Notre-Seigneur commander à la rivière de rentrer dans son lit ; mais nous pensons bien que le Bon Maître a entendu tant de prières — surtout, celles des petits enfants — et qu'Il a commandé à la rivière de reprendre son cours normal et d'aller jeter, dans la Baie James, ses eaux furieuses et les glaces menaçantes qu'elles charroyaient.

En effet, un quart d'heure était à peine écoulé, que la digue, faite de montagnes de glace entassées les unes sur les autres, et qui bloquait la rivière, s'écroulait avec fracas. Nous étions sauvés !

Immédiatement, l'eau s'est mise à baisser. Le 10, à midi, nous pouvions aller prendre notre repas à l'école, sans nous servir de canots, mais en marchant au milieu des piles de glace et de toutes sortes de débris.

Dans l'école, l'eau a monté de six pieds et cinq pouces ; un pied de plus qu'en 1880 et trois pieds de plus qu'en 1914. Devant l'école, il y avait des monceaux de glace de plus de douze pieds de hauteur ; autour de notre maison, il y en avait de plus de quinze pieds. Quel spectacle, partout autour de nous, et quels dégâts !

Dans les maisons, bien des choses auraient défié une inondation ordinaire, même comme celle de 1914 ; mais nous ne nous attendions pas à une semblable débâcle. Tout était par terre, pêle-mêle et couvert de glaise. Tout ce qui pouvait être gâté, l'était : on ramassait

dans la boue des livres, du linge, des provisions, des linges d'autel, des ornements sacrés, — le tout, horriblement massacré, gâté, perdu...

### § VI. — La Ruine complète...

Au dehors, tout est lamentablement désorganisé — tout ce qu'il y avait de poteaux pour notre petit téléphone entre l'école et nous et pour le séchage du linge, ainsi que les balançoires pour les enfants. De nos clôtures il ne restait pas même un soupçon : tout a été rasé, cassé, et emporté, un peu partout, par le torrent. Tout notre bois de chauffage, laborieusement mis en pile, a été balayé, dispersé et, en partie, emporté dans le marais : seule une petite partie de ce bois nous est restée, en s'arrêtant sur nos bâtiments — qu'elle a, d'ailleurs, failli emporter sous la force du courant. Tous nos autres travaux de petites constructions, — comme, par exemple, la petite voie ferrée dont nous nous servions pour monter les tonnes d'eau, le foin et les autres produits nous venant par eau, puis les trottoirs et, enfin, toutes les petites dépendances que nous avons construites, avec le temps, pour améliorer le sort de nos chers Frères, — tout est balayé, ruiné, détruit. Dans le reste du poste, une dizaine de maisons ont été déplacées, renversées ou endommagées.

Heureusement, nous n'avons pas à déplorer de perte de vie...

Maintenant, jugez du travail qui s'impose pour réparer tant de dégâts ; il est impossible de s'en faire une idée. Nos chers Frères — occupés, au Lac Sainte-Anne, aux travaux préliminaires des constructions que nous devons y faire — ont dû tout abandonner, pour venir à notre secours. Depuis deux semaines, les efforts de tous sont centralisés sur ce champ de carnage, pour tout remettre en place ; mais il semble qu'il n'y ait encore rien de fait. Franchement, c'est presque décourageant !...



### § VII. — Courage, quand même !

Pourtant, les courages, grâces à DIEU, ne faiblissent pas ; et c'est un témoignage que je suis heureux de rendre à tout le personnel. Le même esprit de courage se manifeste chez les bonnes Sœurs Grises aussi bien que chez leurs élèves, — ce dont, vous le pensez bien, je remercie le Bon DIEU et notre Immaculée Mère du Ciel.

Cette débâcle, cependant, nous contrarie et nous dérange beaucoup dans nos plans. En effet, nous nous proposons de profiter de la crue des eaux, au printemps, pour faire le *flottage* du bois que nous avons préparé, au cours de l'hiver, en vue de la reconstruction de nos établissements au Lac Sainte-Anne. De même, nous avons pris des mesures pour charroyer aussi, au Lac Sainte-Anne, le sable dont nous y aurons besoin ; en un mot, nous nous proposons de pousser, fort activement, les travaux de construction.

Or, voici que nous sommes obligés de consacrer un temps considérable pour nous dépêtrer de la boue fangeuse dans laquelle nous a laissés la trop fameuse débâcle. Enfin, nous sommes tous en vie ; et, avec une ardeur nouvelle, nous allons nous mettre à l'œuvre, plus confiants que jamais en la divine protection de la Providence et de la Sainte Vierge, la Reine des Missionnaires.

Cependant, souffrez, mon Révérend Père, que je vous demande de prier pour nous et aussi de faire prier pour vos pauvres Missionnaires de la Baie James.

Vous parlerai-je de la question finances ? Vous savez, aussi bien que moi, en quel état financier nous nous trouvons : vous pouvez alors, très facilement, imaginer notre détresse ; et, pourtant, il n'y a pas à reculer. J'ose croire que vous pourrez peut-être intéresser, à notre sort aussi bien qu'au sort de nos chers Indiens, vos amis et obtenir pour nous quelques aumônes, qui nous aideront à reconstruire, au plus tôt, au Lac Sainte-Anne, afin que nous ne soyons plus, comme nous l'avons été au printemps, exposés à être tous noyés.

§ VIII. — **Problèmes de Demain.**

Maintenant, mon Révérend Père, le premier problème qui se pose est celui-ci : Devrons-nous, une fois de plus, risquer de passer ici le printemps, avec cette perspective d'être tous noyés ? Peut-on exposer ainsi tant de vies ? C'est bien vrai, de telles débâcles ne se produisent pas tous les ans ; mais on ne sait jamais quand elles nous viendront ; et le fait que nous en avons eu une effrayante, ce printemps, ne nous assure pas qu'elle ne recommencera pas, le printemps prochain.

En effet, avec le déboisement qui se fait dans le pays où prend sa source la Rivière Albany, il y a tout à penser que ces débâcles terribles, autrefois assez rares à Albany, vont être de plus en plus fréquentes.

A mon humble avis, je n'oserais pas exposer, une fois de plus, tant de vies à la merci d'une nouvelle inondation, dans des maisons qu'elle pourrait emporter comme rien. Cependant, si vous me dites de rester ici, dans l'espoir que pareil fléau ne se renouvellera pas l'an prochain, je suis prêt à le faire.

Si, au contraire, vous me dites : « Non, il ne faut plus ainsi vous exposer », alors, se pose le second problème : Que faire ? Faut-il, pour la débâcle, renvoyer les enfants dans leur famille ? C'est impossible, car ces familles sont dispersées sur une immensité de territoire.

Faut-il donc les renvoyer dans leur famille et attendre, pour les faire revenir, que nos constructions soient terminées, au Lac Sainte-Anne, pour nous y recevoir tous et nous y mettre à l'abri des inondations ? Fermer ainsi notre école serait, simplement, un désastre pour nos chers enfants ; ce serait toute une génération lamentablement privée de l'instruction religieuse ; de plus, ne seront-ils pas, ces chers petits, invités à aller dans les écoles protestantes ?

Alors, ce serait aussi exposer à la ruine une Mission qui a coûté tant de sacrifices à tous les Oblats, Pères et Frères, qui ont peiné par ici ; ce serait s'exposer à

avoir toute une génération dont l'ignorance serait extrême et, conséquemment, pourrait être une proie facile pour le protestantisme. A mon avis, que je vous donne en toute simplicité, il ne peut être question de fermer l'école.

Donc, si vous nous dites que nous ne devons plus nous exposer à une nouvelle inondation et, d'autre part, si nous ne devons pas fermer l'école, nous devons toujours bien être en quelque endroit. Eh bien, permettez-moi de vous exposer mon humble sentiment : il faudrait tout mettre en œuvre pour finir, au plus tôt, nos constructions au Lac Sainte-Anne.

Mais, pour cela, il nous faudrait plus de Frères ; et je n'ose vous en demander, car, je le sais, vous avez fait tant de sacrifices pour nos chères Missions de la Baie que je n'ai pas le courage d'insister.

Je me contente donc de faire comme le lépreux de l'Évangile et de vous montrer, tout simplement, nos maux, nos misères et notre indigence ; après cela, nous nous en remettrons à votre décision qui sera, pour nous, la volonté de DIEU Lui-même.

En tout cas, mon Révérend Père, nous serons prêts à faire ce que vous voudrez, — soit à rester dans nos maisons et à nous confier à la garde de la Divine Providence, soit à déménager au Lac Sainte-Anne, pour la débâcle, et à y vivre sous des tentes, en attendant que soit terminée la maison, soit à renvoyer les enfants dans leur famille jusqu'au complet achèvement de nos constructions.

### § IX. — Tous nous « tiendrons ».

Je termine là ce long rapport sur la terrible épreuve de notre Mission. Mais, veuillez le croire, je puis vous affirmer que les courages ne faiblissent pas ici, pas plus chez vos enfants. Pères et Frères Oblats de MARIE Immaculée, que chez les bonnes Sœurs Grises. Tous ici veulent *tenir*, car nous savons que le bien des âmes et le salut de nos chers Indiens le demande. Mais nous réclamons

le secours de vos prières, la lumière de vos bons conseils, et votre bénédiction.

Dans notre immense détresse, c'est tout ce qui nous reste. Je vous en prie, tâchez d'intéresser quelques bonnes âmes à notre sort, non pas, certes, pour en recevoir des douceurs et passer à une vie plus facile, mais pour abriter nos personnes et nos chers enfants... et pour vivre !...

Veuillez, mon Révérend et cher Père Provincial, nous croire tous vos enfants soumis très filialement ; et de votre humble frère je vous prie d'agréer les saluts respectueux en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Arthur BILODEAU, O. M. I.



## XXII. — Nos Œuvres en faveur des Esquimaux.

Il n'y a pas lieu de s'étonner si, en certains milieux, on entend beaucoup parler des Missions protestantes dans le Nord canadien, sans qu'il soit fait mention des Pères Oblats dans ces mêmes régions.

Ce qui surprend, c'est que, au cours de ces dernières années, quelques journaux aient parlé « d'invasion de prêtres français en pays esquimau », — c'est que certaines revues aient tenté de représenter les Pères Oblats comme des intrus qui, n'ayant pas eu le courage d'aborder jadis les sauvages encore païens, se contentent aujourd'hui d'envahir le champ déjà cultivé par les ministres d'une autre Église, — c'est que certaines gens parlent des droits évidents de l'Église d'Angleterre, droits de première occupation et de prescription, dit-on, en vertu desquels les Catholiques devraient être exclus des Missions arctiques, — ce qui surprend, enfin, c'est cette mentalité des Missionnaires de l'Église anglicane, qui ont accoutumé de penser et de dire que leur Église a été la seule à s'occuper des Esquimaux, c'est-à-dire que les Pères Oblats n'ont rien fait, dans le passé, pour l'évangélisation des Esquimaux.

Pareille assertion ne cadre pas avec la vérité. L'Histoire a ses droits. Voici un aperçu du travail des Pères Oblats chez les Esquimaux du Mackenzie et chez ceux de la Baie d'Hudson.

### § I. — Au Mackenzie-Ouest.

a) 1860 : — *Les Pères Oblats furent les premiers à baptiser les Esquimaux.*

Arrivés à la Rivière-Rouge (aujourd'hui, Saint-Boniface), le 25 août 1845, les Pères Oblats se mirent tout de suite, en 1846, à parcourir l'immense Nord-Ouest, évangélisant nombre de tribus sauvages ; en moins de quinze ans, ils atteignaient les Esquimaux du bas Mackenzie.

C'était le 14 septembre 1860. Le R. P. Pierre GROLLIER, O. M. I., « descendit le Mackenzie jusqu'au fort situé sur la Peel, qui était, alors, le rendez-vous des Loucheux, où ces Indiens avaient coutume de rencontrer les Esquimaux et d'en massacrer autant qu'ils en pouvaient surprendre. Animé d'un saint zèle à la vue des représentants de cette nouvelle race, le Missionnaire porta Loucheux et Esquimaux à se réconcilier solennellement et cimenta la foi qu'ils se jurèrent, au moyen d'une cérémonie significative et sur sa croix d'Oblat, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix. Il fit plus : il se donna la consolation de régénérer, dans les eaux du baptême, quelques-uns des enfants qu'il rencontra, puis retourna au Fort Good Hope, dans un esquif en peau de baleine.

« Ainsi furent baptisés les premiers Esquimaux du bout du monde (1). »

b) 1860-1875 : — *Les Pères Oblats furent les premiers, dans tout le Canada, à publier un dictionnaire de la langue esquimaude.*

En 1875, le R. P. Émile Petitot, O. M. I., publiait — outre une *Grammaire*, suivie d'un *Dictionnaire* de trois dialectes Dénés, 367 pages in-folio — un *Vocabulaire esquimau*, avec *Notes grammaticales*, le premier écrit du genre sur la langue esquimaude au Mackenzie et au Canada.

---

(1) Cfr. *L'Église Catholique dans l'Ouest Canadien*, par le R. Père Adrien MORICE, O. M. I. : Édition de 1921, vol. I, page 308, et vol. II, page 1183.



Personne n'ignore que les nombreuses publications du R. P. Petitot sur les Esquimaux font encore autorité, aujourd'hui, dans le monde des savants, aux points de vue linguistique et ethnologique, — sans parler de ses travaux comme géologue et géographe.

Or, ces travaux ne se font pas en un jour ; ils supposent autre chose qu'une rencontre fortuite avec les Esquimaux ; ils sont le fruit de longues années d'études et de contact avec ce peuple. Il faut donc admettre que les Pères Oblats ont fait quelque chose pour les Esquimaux, depuis leur première rencontre avec cette tribu.

c) 1875-1925 : — *Toujours les premiers, les Pères Oblats ouvrent un hôpital en pays esquimau.*

Sans parler des travaux de Mgr Isidore CLUT et du R. P. Auguste Le CORRE, qui se rendirent jusqu'à l'Île Saint-Michel et Nulatto. sur le Pacifique, nous voyons Mgr Émile GROUARD et le P. Camille LEFEBVRE ouvrir une Mission pour les Esquimaux du bas Mackenzie.

Toutefois, à cette époque, la famine, l'immoralité et l'infanticide, — déjà dénoncés, en 1807, par W.-F. Wentzel, dans son livre : *Les Bourgeois du Nord-Ouest* (1), — tout cela décimait rapidement, les grands Esquimaux du Delta. Là où le R. P. Petitot comptait environ 2.000 Esquimaux. en 1875 (2), le recensement officiel du Gouvernement donne 600, en 1921. Encore faut-il savoir que ce chiffre de 600 comprenait un assez bon nombre d'Esquimaux venus de l'Alaska. Les circonstances ne favorisaient donc guère l'établissement de postes fixes : par ailleurs, les Pères Oblats avaient à fortifier leurs Missions indiennes, dont le succès est si connu (3).

C'est ainsi que, en 1895, les Pères Oblats durent sus-

---

(1) Cfr. *Les Bourgeois du Nord-Ouest*, par W. F. Wentzel (1807), Vol. I, page 86.

(2) Cfr. *Vocabulaire esquimau*, Préface.

(3) Voir le recensement officiel de 1901, qui donne la population totale des Indiens du Mackenzie, et répartit ainsi les dénominations : Indiens catholiques, 1.396, — Protestants, 184, — Presbytériens, 5.

pendre, momentanément, leurs travaux chez les Esquimaux du Delta. Lorsque, plus tard, ils voulurent les reprendre, ils trouvèrent les ministres protestants installés au pays. Toutefois, ils réussirent à bâtir une école puis un hôpital, à Aklavik, pour subvenir aux besoins des Chrétiens du bas Mackenzie et en vue aussi de reprendre les travaux d'apostolat chez les Esquimaux.

*Ils furent ainsi les premiers à ouvrir un hôpital en pays esquimau.*

## § II. — Au Mackenzie-Est.

De ce côté, les Pères Oblats furent les premiers à rencontrer les Esquimaux blonds — dont Stephanson devait tant faire parler, peu après. C'était en 1911.

La même année, le Père Jean ROUVIÈRE s'établissait chez les Esquimaux de la Baie Dease, hivernait au Lac Rouvière et, l'année suivante, avec le Père Guillaume Le Roux, accompagnait les Esquimaux jusqu'à la Mer Glaciale.

Puis le silence se fit ; on n'entendit plus parler des Missionnaires jusqu'au jour où, en 1914, un explorateur rencontra des Esquimaux affublés de soutanes et d'ornements sacerdotaux. On sut, bientôt, que les deux Oblats avaient été massacrés par les Esquimaux, entre le 29 octobre et le 2 novembre 1913, sur la rive gauche de la Rivière du Cuivre, huit à dix milles en amont de la Chute Sanglante.

Le Père Joseph FRAPSAUCE, reprenant l'œuvre des deux martyrs, passe, d'abord, un an seul avec les Esquimaux ; puis, l'année suivante, le Père Pierre FALLAIZE se met en route pour lui prêter main-forte. Après un voyage de 54 jours, il arrive à la Mission — mais trouve la maison vide : le Père FRAPSAUCE s'était noyé, la veille même, en faisant la pêche sous la glace.

Malgré ces terribles épreuves, les Pères Oblats n'abandonnent pas les Esquimaux. Prévoyant l'arrivée prochaine de nouveaux renforts, Mgr BREYNAT commande au Père FALLAIZE de faire un voyage d'exploration sur

la côte du Coronation Gulf ; les Protestants, qui avaient pu se procurer le matériel et l'équipement laissés par la *Canadian Arctic Expedition*, s'étaient établis à Cambridge Bay, après la mort des PP. ROUVIÈRE et Le ROUX.

Le rapport du Père FALLAIZE concluait à la fondation d'une Mission dans le Golfe Coronation.

On s'y prépara et, à l'été de 1928, trois Oblats partaient, à bord de leur propre bateau, pour s'établir en cet endroit. Les Protestants, qui voulaient fonder à Shingle Point, en bas du Delta, changent alors leurs plans et filent vers le Coronation, où ils veulent arriver les premiers. Une voie d'eau se fait au bateau des Pères Oblats, qui sont obligés d'atterrir et de s'établir à Letty Bay, à peine à moitié chemin de l'endroit où ils voulaient aller. Mais il se trouve que Letty Bay est un petit village, un point central, et que, sans l'avoir prévu, les Pères Oblats se trouvent au milieu des Esquimaux, que les ministres viennent d'abandonner, à l'ouest, dans le but de devancer les prêtres catholiques plus à l'est.

Les ministres ne sont pas en nombre suffisant pour s'opposer au progrès des Pères Oblats. Du Delta du Mackenzie jusqu'au nord de la Baie d'Hudson, ils ne sont que deux, qui viennent de se rendre là ; les Oblats y ont trois Missionnaires, bien que, de ce côté, trois des leurs soient morts tout jeunes et de façon tragique, comme nous l'avons vu.

Et donc, à l'est du Mackenzie, les Oblats n'ont pas été en retard sur les ministres, pas plus que du côté du Delta.

### § III. — Esquimaux du Nord-Est.

a) 1851 : — *L'Autorité du pays préfère les Missions protestantes, entend les aider et exclut les Oblats de la Baie.*

C'était au temps où la Compagnie de la Baie d'Hudson jouissait encore de la chartre que lui avait octroyée le Roi Charles II, en 1670. Mgr Provencher, Vicaire apostolique de la Baie d'Hudson et de la Baie James, demanda

l'autorisation d'établir une Mission permanente à York Factory, sur la côte ouest de la baie. La Compagnie refusa, donnant pour raison que le conflit de croyances hostiles serait nuisible aux intérêts spirituels et matériels des Indiens (1).

Une seconde demande, en 1851, attira cette réponse :

— « Le comité... fait des préparatifs pour étendre davantage dans le pays le système de Missions adopté par l'Église d'Angleterre, qu'il se propose d'aider autant qu'il est en son pouvoir. Et il n'a aucune crainte de perdre dans l'estime publique ou de mettre sa charte en danger, en préférant les missionnaires protestants aux prêtres catholiques romains comme instructeurs de la population indigène (2). »

On ne permettait même pas, aux Oblats venant d'Europe, de passer par la Baie. Leur maigre bagage annuel venait bien de Londres à York Factory, pour remonter, ensuite, les rivières du Nord-Ouest. Mais les Missionnaires, eux, devaient passer par Québec et se rendre dans le nord en canots, barges, voitures à bœufs, raquettes, etc. Une seule fois, en 1857, sir G. Simpson permit aux Oblats de passer par la Baie d'Hudson. Telle était la situation en 1851.

Les Ministres de l'Église anglicane venaient directement d'Angleterre à leurs Missions indiennes de York Factory et de Churchill. Ils jouissaient de la faveur et du haut patronage de gens de marque en Angleterre ; les Esquimaux de la côte ouest de la Baie devaient leur appartenir, ce semble.

Or, qu'est-il advenu ? Il est advenu que les Pères Oblats fondaient, en 1860, une Mission au Lac Caribou, aux confins du territoire esquimau ; il est advenu qu'en 1868 l'un d'eux, le R. P. Alphonse GASTÉ, passait un été entier avec les Esquimaux de Doobant Lake et les persuadait de venir traiter leurs fourrures au

---

(1) Cfr. MORICE, *L'Église Catholique dans l'Ouest Canadien*, vol. II, page 10 : Barclay, secrétaire de la Compagnie de la Baie d'Hudson (24 août 1850).

(2) Cfr. MORICE, *Op. cit.*, vol. II, page 11 : Barclay (14 février 1851).

Lac Caribou, — à l'avantage de la Compagnie, sans doute, mais au grand avantage de l'Église aussi. Depuis lors, chaque année, les meilleurs chasseurs parmi les Esquimaux se rendaient au Lac Caribou, et, souvent, les Oblats les accompagnaient à leur retour au Barren Land. Résultat : Esquimaux et Montagnais apprirent à se connaître, — il n'y eut plus jamais un seul meurtre entre ces deux nations ennemies. De plus, les Esquimaux devinrent les amis des Oblats et leur confièrent un petit orphelin, qui apprit à parler montagnais, cris, anglais, français et reçut le saint baptême.

L'heure était venue de fonder une Mission permanente en plein pays esquimau. Plusieurs voyages et séjours chez ce peuple firent comprendre aux Oblats qu'il leur fallait aller par la Baie, s'ils voulaient être à même de ravitailler une Mission et d'en attendre des fruits durables. Ce fut fait en 1912. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait vendu sa charte en 1870. Déjà — à cette date et, surtout, depuis lors, — elle avait appris à apprécier le système des Missions catholiques.

Dans tous leurs voyages et séjours parmi les Esquimaux de l'intérieur, les Pères Oblats n'avaient aperçu qu'un seul vestige d'activité protestante auprès des Esquimaux : ils entendirent avec peine quelques Esquimaux appeler leurs chiens Godi (GOD) et Jesusi (JESUS). C'était le résultat d'une faible propagande par le moyen d'un Esquimau qui avait fréquenté Churchill et était décoré du titre de catéchiste. Aucun ministre n'avait pénétré à l'intérieur du pays.

b) 1912 : — *Les Oblats jurèrent les premiers à fonder une Mission pour les Esquimaux de la Baie d'Hudson.*

A leur voyage d'exploration dans la Baie, en 1911, et depuis leur installation à Chesterfield Inlet, en 1912, les Pères Oblats ne rencontrèrent, en fait de vestige d'activité protestante, qu'une notion bien vague du jour du dimanche. Encore provenait-elle du contact des Esquimaux avec les baleiniers. Les Missions protestantes de York Factory et de Churchill, pourtant si anciennes, étaient restées stationnaires. On ne s'occupait que des



Indiens, on n'avait pas fait un seul voyage chez les Esquimaux, personne ne parlait leur langue.

Cela n'empêcha pas certaines gens de crier, bien haut, que les Oblats venaient s'établir en plein cœur d'une Mission protestante ; et ce fut le point de départ des activités de l'Église d'Angleterre de ce côté. Après bien des tâtonnements, un synode fut tenu, à Toronto, en 1924. Les journaux d'alors parlaient du danger imminent, pour l'Église d'Angleterre, de perdre toute emprise sur le peuple esquimau. Une organisation inter-diocésaine fut créée. Puis — à l'encontre du principe si alléchant et si souvent répété, alors, qu' « il n'est pas bon pour une poignée d'Esquimaux d'avoir affaire, au même endroit, à des Missionnaires de croyances différentes », — on envoyait un jeune ministre au Cap Esquimau, là où les Oblats étaient établis depuis deux ans. C'était en 1926. La même année, les Oblats fondaient leur troisième Mission à Southampton Island ; on leur opposa un catéchiste esquimau. En 1927, on envoie un second ministre à Baker Lake, au milieu d'Esquimaux dont les Pères Oblats s'occupaient depuis quinze ans.

De la sorte, l'Église d'Angleterre compte aujourd'hui, depuis deux ans seulement, deux ministres arrivés au pays quatorze et quinze ans après les Pères Oblats, — cela, contre neuf Missionnaires Oblats sur la côte ouest de la Baie d'Hudson qui, pendant de longues années, avait été exclusivement réservée à l'Église d'Angleterre.

A l'est de la Baie, une Mission protestante a été établie, à Harrison, en 1926. C'était la première fondation anglicane de ce côté. Elle est fermée, aujourd'hui, — du moins, pour un an.

Dans le Détroit d'Hudson, les activités de l'Église d'Angleterre remontent à un certain nombre d'années. Toutefois, il n'y a actuellement, à notre connaissance, qu'un seul ministre résidant à Fort Chimo, Ungawa. La Mission de Lake Harbour est fermée depuis l'été 1927.

Sur la terre de Baffin, il y a une autre Mission, à Cumberland Gulf.

On voit donc que, dans tout ce territoire esquimau,

— Baie d'Hudson, Détroit, Terre de Baffin, — les Pères Oblats, arrivés seulement en 1912, comptent plus de Missionnaires aujourd'hui que l'Église d'Angleterre.

Sur quoi se base-t-on, alors, pour dire que le prêtre catholique n'a rien fait pour les Esquimaux et pour dire que les Ministres de l'Église anglicane ont tant fait, ont tout fait, ont été les seuls à faire quelque chose pour les Esquimaux ?

Mieux vaudrait s'en tenir aux faits !

† Gabriel BREYNAT, O. M. I.,  
*Vicaire apostolique du Mackenzie.*

---

### XXIII. — La Préfecture Apostolique du Pilcomayo, Bolivie.

---

#### § I. — Fondation et Difficultés.

C'est le 16 juillet 1924 que fut érigée et confiée aux Oblats cette Préfecture du Pilcomayo.

Ses premiers Missionnaires, au nombre de cinq — le Préfet, deux autres Pères et deux Frères convers, tous Oblats de MARIE Immaculée, — arrivèrent, le 2 décembre 1925, au Pilcomayo, après un long et pénible voyage.

Le poste militaire d'Esteros leur ayant été désigné comme l'endroit principal du Chaco-Bolivia, ils s'y fixèrent. Outre à peu près cent soldats, Esteros compte une population blanche de 72 âmes. Un deuxième village, Balivian, un peu plus petit, est situé, sur le fleuve, à 280 kilomètres plus au nord. Dans l'intérieur du Chaco, il y a deux autres postes militaires. Quelques familles sont aussi dispersées en aval et en amont du fleuve, à de grandes distances les unes des autres. Sur le territoire de la Préfecture — dont les limites vers le sud et l'est ne sont pas bien fixées, à cause des différends entre la

Bolivie et le Paraguay, — on compte un grand nombre d'Indiens.

Ces Indiens sont à peine civilisés et appartiennent à différentes tribus, parlant toutes des langues entièrement différentes. Dans mes voyages, j'ai appris à connaître personnellement les Chulupí, les Lenguas, les Macas, les Matacos et les Chrotis. Au dire des Chulupí, il y a encore d'autres tribus. Une grande partie du territoire n'a pas encore été explorée, — les forêts sont impénétrables. On ne peut donc pas déterminer le nombre de ces Indiens, même approximativement. Les environs d'Esteros — 300 kilomètres en amont du fleuve, 180 en aval et 160 vers l'intérieur du pays — sont habités, presque exclusivement, par les Chulupí, dont nous estimons le nombre à 3 ou 4.000. C'est à eux que la Mission se consacrera, en premier lieu.

## § II. — Épreuves et Maladies.

Ce n'est qu'à contre-cœur que les autorités militaires locales nous reçurent. On voyait en nous un obstacle aux débauches pratiquées, par plusieurs des membres de la garnison, avec les jeunes filles des Indiens. Et même, à l'arrivée du nouveau commandant, anticlérical notoire, la résistance passive du début se changea en résistance active.

La population blanche, presque exclusivement aux services de la garnison, subit son influence délétère. D'ailleurs, n'ayant jamais été atteinte par le ministère paroissial, elle est, au point de vue religieux, presque aussi ignorante que les païens. Le dimanche, les exercices militaires sont réglés de manière à empêcher les soldats d'assister à la Messe ; en conséquence, l'assistance aux offices est très faible. Dans le Chaco, je ne connais que cinq ménages mariés devant l'Église.

Nos deux Frères convers, ne pouvant obtenir d'aide, incommodés d'ailleurs par la chaleur et une nourriture insuffisante, compromirent leur santé : un congé de plusieurs mois en Argentine fut nécessaire.

Les moyens de transports sont très primitifs, les chemins impraticables, pendant plusieurs mois, et les marchés très éloignés — le plus rapproché, Formosa, est à 450 kilomètres, — et, en conséquence, marchandises et vivres sont d'un prix très élevé.

En septembre 1926, un Missionnaire dut être renvoyé en Europe, à la suite d'une maladie grave, provoquée par les hostilités de la garnison et les calomnies faites sur le compte des Missionnaires. Le Préfet, le R. P. Joseph ROSE, malade lui aussi, fut déchargé de ses fonctions. Nous avons reçu, depuis, un Père et un Frère ; et actuellement, octobre 1928, un pareil contingent est en route pour venir nous prêter main forte. Nous serons donc, en tout, trois Pères et quatre Frères convers.

### § III. — **Présent et Avenir.**

Sur de faux et calomnieux rapports de la garnison, le Gouvernement de La Paz nous expulsa de la partie inférieure (sud-est) du Chaco, où étaient les Indiens. Après explications personnelles de la part du Préfet de la Mission, liberté complète nous fut rendue de fonder des Missions ; et une réserve de 10.000 hectares de terrain, à notre choix, nous fut accordée.

Il nous fallait des terrains cultivables pour civiliser et christianiser nos Indiens. Nous croyons avoir trouvé, sur les rives de la Laguna Escalante, un endroit propice. Nous ne pouvions, cependant, abandonner la population blanche d'Esteros ni interrompre nos communications avec l'Argentine — d'où nous viennent les vivres et les matériaux de construction. Nos Frères convers y ont donc construit deux bâtiments, comprenant chapelle, maison pour les Pères et Frères, atelier et magasin.

Nous n'attendons que l'arrivée des nouveaux Missionnaires pour commencer les travaux de notre nouvelle Mission chez les Indiens. Ce nouveau site est soustrait aux vexations des garnisons et de la population blanche, étant à 40 kilomètres à l'intérieur des terres ; mais il nous faudra, alors, frayer un chemin à travers la brousse,

pour nous y rendre, et transporter ensuite, de Formosa, les matériaux nécessaires à la construction.

Pour vaincre les difficultés de communication et de transport, il nous faudrait des sommes considérables. Nous comptons sur la Providence et sur les secours des bienfaiteurs qu'Elle ne manquera pas de susciter à notre œuvre naissante.

Henri BREUER, O. M. I.



## XXIV. — Un Bateau, une Église, des Cloches <sup>1</sup>.

Ce fut un bien triste spectacle que celui de ce vaillant apôtre, le Père Adrien FAVRIL, le jour où, désarmé devant la tempête, impuissant à sauver son bateau, il vit celui-ci se briser sur les récifs de la côte de Ceylan.

On imagine la détresse de l'Évangélisateur des Pariahs, implorant la Divine Providence en faveur de ses protégés — perdus dans les îles de l'Océan Indien. On croit entendre son ardente prière, parmi le tumulte des éléments déchaînés...

Et voici que la bourrasque emporte, par delà les mers, ses paroles que beaucoup croiraient perdues dans la tourmente... Et des jours passent...

Des jours passent... Un coin de terre française, une brise légère, que le printemps rend plus douce et qui n'est, peut-être, que le dernier souffle d'un ouragan lointain... Miracle ! Voici qu'il parle, ce vent de chez nous. Comme il module fidèlement la prière du Missionnaire !...

Cet écho de là-bas, la *Sainte Famille* de Saint-Honoré d'Eylau, à Paris, le recueille et l'amplifie. Elle est vénérée,

---

(1) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* », XXXIII<sup>e</sup> année, Num. 10 (Novembre 1928), pp. 323-325 : — CLOCHES DE REIMS, CLOCHES DE CEYLAN : *Un Bateau, une Église, des Cloches...*



cette voix qui parle de si loin, cette demande que des humbles vont combler.

Et l'effort de longues semaines commence : le sou qu'économise l'apprenti voisine avec la piécette de la mère de famille... Lentement, irrésistiblement, voici qu'une somme se forme. Mais un bateau, que l'on veut offrir solide et bien gréé, exige un effort soutenu de cette charité que rien ne rebute.

Hardi ! et l'on entame la dernière centaine !...

... Voici des mois — déjà ! — que le *Saint-Honoré* flotte, là-bas, sur le rivage de ces terres perdues que fréquenta le Père FAVRIL...

\* \* \*

Et puis on a conté l'histoire — parmi tant d'autres de chez nous — à ces pauvres Indiens : on leur a parlé de la petite Sœur Thérèse, cette belle jeune fille qui apparaît en France, consolant ceux qui pleurent et réconfortant ceux qui souffrent. Et, bientôt, comme une merveilleuse floraison, s'élèvera, là-bas, une église qui sera le sanctuaire offert à l'Ange de Lisieux, à la Patronne des Missions.

Nous avons écrit : *s'élèvera*, car, à la date du 2 mai, l'Apôtre des Pariahs, successeur du Père FAVRIL, le Père Émile VIARD, écrivait :

— « Cette année, à cause de la grande sécheresse, nous n'avons pas encore commencé les travaux. Mais, en octobre, les matériaux seront prêts, et nous espérons de bonnes pluies. Dans ma Mission, ce n'est pas une petite affaire de bâtir. Il faut faire venir les ouvriers de Jaffna..., les troncs d'arbres aussi..., et le transport coûte plus que les arbres eux-mêmes. Cependant, nous sommes sûrs que la Petite Thérèse ne nous abandonnera pas. »

\* } \* \*

La *Sainte Famille* de Saint-Honoré d'Eylau se devait de parachever son œuvre. A ceux-là, perdus dans la brousse, exposés aux dangers de la jungle, il fallait faire entendre l'appel de la Maison de DIEU, le carillon

d'un clocher, l'heure du recueillement, — et qui ne s'est pas recueilli sur nos chemins, quand, au crépuscule, s'élève la note cristalline d'un *Angelus* de village ?...

Cloches, qui riez, quand l'aube s'allume,  
Cloches, qui pleurez, quand le jour s'enfuit,  
*Angelus* du soir, perdu dans la brume,  
Glas des trépassés, qu'emporte la nuit ;  
. . . . .

Infiniment douce, infiniment tendre  
Est votre chanson de chaque matin ;  
Et moi, l'oublieux, rien qu'à vous entendre,  
Je retrouve encore un peu de latin ;

Un peu de latin de l'hymne à MARIE,  
Que disait ma mère, en vous écoutant.  
A l'heure de paix et de rêverie  
Où la lune rose était sur l'étang...

Une nouvelle souscription fut donc ouverte. Trois cloches — *Marguerite-Marie-Georgette*, *Élisabeth-Antoine-Eugénie* et *Marie-Thérèse* — furent coulées, à Colmar ; et, le 16 septembre, Son Éminence le Cardinal Luçon, Archevêque de Reims, baptisait, solennellement, les filleules de bronze des travailleurs parisiens en même temps que deux autres cloches destinées à l'Église Sainte-Jeanne d'Arc de Reims.

La cérémonie se déroula, par un temps magnifique, dans un cadre imposant. Les Scouts de France étaient venus, en grand nombre, apportant, à cette manifestation de foi chrétienne, le concours de leur jeunesse ardente et résolue. Le Supérieur Général des Oblats de MARIE Immaculée, S. G. Mgr Augustin DONTENWILL, avait bien voulu désigner le Rév. Père Henri VEYRET, O. M. I., Missionnaire à Ceylan, ainsi que le Rév. Père Cyprien DELOUCHE, Directeur des *Petites Annales*, pour le représenter. De nombreuses et éminentes personnalités entouraient le vénéré Cardinal. Relevons particulièrement les noms de MM. Chandon, Léon Harmel, Henri Lanson, Pigeon Saint-Bonnet et, enfin — ayant été à la peine, il était juste qu'ils fussent à l'honneur, — M. et M<sup>me</sup> Georges Marchand.

— « Dès 15 heures  $\frac{1}{2}$  », raconte le correspondant du Journal « *La Croix* », « plus de 3.000 personnes se pressent sur l'esplanade et acclament le Cardinal qui, accompagné de Mgr Camu, traverse la foule, sous un arc de triomphe formé par les bâtons et fanions des scouts. Une grande partie de la population ouvrière de Bétheny assiste à la cérémonie et entend un intéressant et complet rapport de M. l'Abbé Caillau, Curé de la paroisse. Il remercie surtout, parmi les innombrables bienfaiteurs recrutés par M. Marchand, la population ouvrière, les humbles et les petits de la *Sainte Famille* de Saint-Honoré d'Eylau, qui ont offert les deux grosses cloches à sa paroisse. Il cite, avec émotion, l'exemple de cette jeune aveugle qui, non loin de Paris, ramassa 700 francs parmi ses relations ; celui aussi de cette employée de bureau qui préleva 500 francs de sa modeste bourse ; celui encore de cette mère de famille nombreuse qui se priva, sans doute, du nécessaire et donna, joyeusement, 100 francs pour les cloches de Jeanne.

... Puis les cérémonies du baptême se déroulent, imposantes... »

Après que le vénéré Cardinal Archevêque eut fait tinter, trois fois, le bronze sacré, parrains et marraines, M. et M<sup>lle</sup> Cressonnier, M. Ruyssen et M<sup>me</sup> Heidsieck, M. Marchand et M<sup>lle</sup> Ricordel, imitant le geste du saint prélat, firent de nouveau vibrer l'air de notes claires et joyeuses, dont la foule devait renouveler le carillon jusqu'à la tombée même de la nuit.

Ainsi, les générations à venir retrouveront sur les cloches les armes des Oblats de MARIE Immaculée ; ainsi, les humbles seront appelés à venir vers Celui qui les aimait tant ; ainsi, dans cette Ile de Ceylan, là, de même qu'au Canada ou dans le Sud Africain, la divine, l'héroïque mission se poursuivra, pour la plus grande évangélisation des âmes.

Après le *Saint-Honoré*, après l'Église d'Iranativu, Sainte Thérèse nous guidera là où tout reste à accomplir ; vers vous, Missionnaires des Esquimaux, qui vous efforcez de construire une chapelle aux confins du Pôle Nord — ces dernières marches du monde, au delà desquelles plus rien ne tressaille.

Un jour viendra où la *Sainte Famille*, peut-être, vous enverra la cloche qui carillonnera, sur les blanches étendues, la gloire de Thérèse et l'amour de son DIEU.

D'ici quelques jours, un Missionnaire s'en ira vers

Ceylan ; et le souvenir de la si belle journée de Reims se poursuivra, là-bas, par delà les mers.

Une relique précieuse des cendres de Sœur Thérèse y sera gardée, que plus d'une de nos grandes cathédrales enviera, peut-être.

Vous, les Pariahs — les derniers de notre pauvre humanité, — vous aurez, comme les bergers de la Crèche, comme les humbles de toujours, la première part du Maître qui, Lui-même, se fit le plus humble de tous.

Et, quand la brise, caressant les hautes têtes des palmiers de la côte, vous apportera, pêcheurs hardis de l'Océan Indien, les dernières notes mourantes de votre clocher d'Iranativu, quand, ayant sonné, à s'en briser leur poitrine de bronze, vos cloches, vos trois cloches, se reposeront dans l'air embrasé, votre âme montera, en prières de reconnaissance, vers la Petite Fleur de France qui vous aura procuré la joie inespérée, Pariahs, de prier, comme le désirait, pour tous ses fils, le Saint Pontife Pie X, « dans un peu plus de beauté ! »...

(Signé) Henri YGNARD.



## XXV. — Le vieux Sacristain du Père Sorel <sup>1</sup>.

*Sinna Muppu* naquit, un jour de printemps, il y a de cela si longtemps, si longtemps, que personne, dans le village, ne se le rappelle plus. Et il est si vieux, si vieux, qu'il a cessé de vieillir...

Tous les Pères qui se sont succédé dans la Mission en font la même description. Il est petit, sec, ratatiné, et sa peau, luisante et parcheminée, est d'une belle couleur de vieux bronze. Ses bras nus sont tellement amaigris que les jointures font saillie, et ses tibias si

---

(1) Cfr. « *La Revue Apostolique de Marie Immaculée* » (39, Quai Gailleton, Lyon-2<sup>e</sup>), VIII<sup>e</sup> année, Num. 1 (Janvier 1928), pp. 6-8 : — SINNA MOUPPU : Jaffna (Ceylan).

secs qu'on a peur, à chaque instant, de les voir se briser. Il est légèrement voûté ; et sa démarche est lente et légère, comme celle d'un revenant.

Dans ce corps, tout dématérialisé, habite une âme moitié de la terre, moitié du ciel. Cet homme a une histoire, — oh ! très simple, mais justement, parce que toute simple, toute de beauté.

*Sinna Muppu*, ou le petit chef, n'a jamais connu que deux choses : sa modeste hutte, couverte de feuilles de palmier, et son église. Il n'a jamais eu que deux amours : l'amour de sa sœur, avec laquelle il habite — aussi vieille que lui, aussi fanée, aussi ridée, aussi courbée et aussi pieuse, — et... l'amour de DIEU. Il n'a connu qu'une ambition : celle de vieillir sous la lampe du Saint Sacrement, d'allumer les cierges devant la statue de Notre-Dame et de sonner la cloche, — en un mot, d'être le serviteur du Maître, dans sa maison.

Debout longtemps avant le soleil, il n'a jamais manqué, un seul matin, de sonner l'*Angelus*. Il s'est souvent trompé d'heure, je l'avoue, nous mettant sur pieds à quatre heures au lieu de cinq. Mais ce n'est pas sa faute : il ne dort presque pas et ne sait pas ce que c'est qu'une horloge. Il ouvre la porte, allume un cierge à la Madone ; et, accroupi sur ses talons, le corps aussi droit qu'il le peut, il parle à son Maître, le premier, dans le silence pieux de son église.

Pendant la Messe, pour laquelle il aura tout préparé, il se tiendra, tout près de l'autel, dans l'angle d'un pilier... C'est là qu'il s'est toujours mis ; et, tantôt joignant ses vieilles mains, tantôt se courbant jusqu'à terre, la tête contre le sol, il s'unira, de tout son cœur, au Saint Sacrifice et se préparera, de toute son âme, à la visite du Seigneur dans sa tremblante demeure.

Le reste du jour, il trottinera dans l'église, allumant les cierges que les fidèles apportent, — ravivant la veilleuse qui s'éteint, — grimpant, je ne sais trop comment et au prix de quels efforts, jusqu'aux pieds de la statue de la Vierge, pour changer sa couronne ou arranger les plis de son manteau ; ou bien il rôdera aux abords du



temple, en quête de quelques services à rendre au Père ou aux Chrétiens du village.

Toute sa vie, il l'a passée ainsi, à l'ombre de la Maison de DIEU, dans l'antichambre du Paradis. Aussi toute sa personne a-t-elle l'aspect d'une chose sainte, d'un objet du culte, que des mains profanes n'oseraient toucher, de peur de le ternir. Ses yeux, reflet de son âme, ont quelque chose de la claire pureté des yeux des tout petits.

Je le regardais, ce soir, à l'église, pendant que nous récitons le chapelet. Assis sur ses talons, dans son coin habituel, et, se raidissant aux *Gloria Patri*, pour maintenir droit son vieux corps, il fixait le tabernacle.

Un tout jeune enfant était assis devant lui ; et le pauvre petit — fatigué, sans doute, par la monotonie de la prière — s'était endormi. Le vieux, s'en étant aperçu, le tirait par les bras ; et, n'en pouvant plus lui-même, sa tête penchait et se relevait par saccades, pendant quelques secondes, dont l'enfant profitait pour un autre somme, qui ne durait aussi que quelques instants, jusqu'à la reprise de connaissance de son compagnon.

Cela m'a distrait et fait sourire, et j'ai pensé que, là-haut, MARIE aussi devait sourire à ses deux enfants.

*Sinna Muppu* mourra-t-il, un jour ? Je n'en sais rien. Il est si vieux, je vous l'ai dit, qu'il ne vieillit plus. Cependant, comme c'est une loi divine, dans son humilité, il ne voudra pas s'y soustraire. En tout cas, je ne serais pas étonné qu'il mourût dans son église, près du tabernacle qu'il a si bien gardé, à sa place habituelle, dans l'angle du pilier du sanctuaire.

Son âme se détachera toute seule de sa vieille carcasse de corps (il lui en reste si peu !) ; et, blanche comme une hostie, image de sa vie, elle s'envolera, tout droit, dans l'autre Maison du Bon DIEU, pendant que la cloche de l'église du village chantera, dans le soir, l'*Angelus*...

Pierre SOREL, O. M. I.



## XXVI. — Les Écoles du Vicariat du Basutoland <sup>1</sup>.

---

Qu'on nous permette, avant de parler de la situation scolaire au Basutoland, de brosser, brièvement, le cadre où elle se place.

Contrée continentale de l'Afrique Australe, d'une superficie de 28.000 kilomètres carrés — soit, à peu près, celle de la Belgique, — le Basutoland possède une population de 530.000 habitants. La densité est donc de 20 habitants par kilomètre carré.

Une partie du pays, la Montagne, peut être comparée à la région des Alpes ; l'autre, beaucoup plus petite, — improprement, appelée la Plaine, — ressemble fort à la Haute-Belgique : contrée de collines et de vallons.

Depuis que les guerres ont cessé, grâce à la domination anglaise, la population s'est rapidement accrue : de 127.000, en 1875, et 348.000, en 1904, elle est passée à 530.000. Aussi la partie montagneuse, jadis inhabitée, a-t-elle été envahie. Les Basutos se sont faits pasteurs, et d'immenses troupeaux de moutons couvrent ces régions déshéritées. Le pays tout entier, d'ailleurs, est pauvre ; aussi n'y rencontre-t-on que 1.400 Blancs, — pour la plupart, protestants.

Les Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée y évangélisent la nation la plus intéressante du Sud Africain, — une race intelligente, au caractère chevaleresque, qui évoque les Francs de Clovis. Les Basutos ont, du reste, leur Clovis dans la personne de leur roi ou grand chef, qui est un Catholique convaincu et fervent.

Il y avait, au Basutoland, 8.000 Catholiques en 1928,

---

(1) Cfr. « *Le Petit Missionnaire de Marie Immaculée* » (Rue Saint-Guidon, 71, Anderlecht-Bruxelles, Belgique), 1<sup>re</sup> année, Num. 1 (Janvier-Février 1928), pp. 12-16 : — Le BASUTOLAND AU POINT DE VUE SCOLAIRE : *Rapport présenté, à la v<sup>e</sup> Semaine de Missiologie, de Louvain, le 13 août 1927, par le R. P. Henri MAZURE, O. M. I., Directeur de l'Association Missionnaire de Marie Immaculée, en Belgique.*

15.000 en 1914, 27.000 en 1920, et 41.000 et 10.000 catéchumènes en 1926, — soit, environ, cinquante mille âmes, confiées à trente Missionnaires belges, français, alsaciens-lorrains et canadiens-français. Et de ce petit contingent plusieurs ont été désignés, tout spécialement, pour s'occuper de la formation d'un clergé indigène. Ceci m'amène, en droite ligne, au sujet que je me propose de traiter : le point de vue scolaire.

\* \* \*

Tout d'abord, *l'enseignement primaire*. — Pour avoir son école, le Missionnaire s'en fera concéder le terrain par les chefs indigènes. Cette école, une fois bâtie, sera soutenue par les allocations du Gouvernement anglais, à condition qu'il n'existe pas d'autre école similaire dans un rayon de 50 kilomètres et que l'école réunisse un nombre suffisant d'élèves. Les subsides sont, du reste, accordés, pour chaque école, en proportion du nombre d'élèves qui la fréquentent.

De là, pour le Missionnaire catholique, la nécessité de multiplier les écoles ; car, partout où les Protestants s'installent en premier lieu, les subsides leur reviennent de droit, et il devient presque impossible au Missionnaire catholique, pauvre au milieu d'une population pauvre, d'entretenir une école sans ces subsides.

Déjà, le seul fait d'avoir à bâtir, d'abord, et de ne recevoir des allocations qu'à partir du moment où l'école fonctionne constitue une énorme difficulté, vu la pénurie des ressources. D'autant plus que les églises, à leur tour, deviennent trop peu nombreuses et trop petites, — ce qui nécessite de nouvelles dépenses.

En 1908, nous avions 13 écoles primaires, comptant 865 élèves, — en 1914, 23 écoles et 2.000 élèves, — en 1926, 120 écoles et 9.500 élèves, dont 5.320 élèves catholiques et 4.180 païens.

Les Protestants ont pénétré au Basutoland longtemps avant les Catholiques : aussi comptaient-ils 80.000 adeptes,

390 écoles et 21.800 élèves, en 1920, alors que nous ne comptions, à cette date, que 72 écoles et 6.500 élèves. Leurs écoles fonctionnent sous le contrôle de la Société des Missions évangéliques, de France, et de l'Église d'Angleterre.

Les Calvinistes français ont, méthodiquement, divisé le pays en zones et se sont installés partout. Ce système ne pouvait réussir que moyennant des fonds réguliers ; mais au Basutoland, comme ailleurs, les Protestants ne manquent pas de fonds. Ils ont bâti des églises, des écoles, une école de théologie, une école supérieure pour les garçons et une autre pour les filles, une œuvre de presse et un journal. Quelques Missionnaires protestants sont des hommes d'étude. L'un d'eux a composé une grammaire et un dictionnaire de la langue indigène. Leur œuvre de presse inonde le pays de livres et de publications. Les manuels scolaires, usités au Basutoland, sortent de chez eux.

Dans les écoles, subsidiées ou non, les Missionnaires entretiennent les maîtres qui les dirigent ; mais ils ont aussi à entretenir ceux de leurs catéchistes qui ne sont pas instituteurs et qui, eux, sont entièrement à la charge de la Mission catholique.

\* \* \*

Dix-huit grandes écoles primaires, pour enfants des deux sexes, sont tenues par les Religieuses de la Sainte-Famille, de Bordeaux, et les Religieuses de la Sainte-Croix, qui toutes ont des Sœurs indigènes.

Comme exemple, prenons la Mission de Lorette : quatre Sœurs y travaillent, — deux européennes et deux indigènes. Elles font la classe, la cuisine, et donnent leurs soins aux malades. Le matin, vers 9 heures, on voit arriver les enfants, garçons et filles, à travers champs, — la plupart, pieds nus, tête rasée, et enveloppés dans des couvertures aux couleurs voyantes. Il en est qui viennent de très loin, d'une heure ou une heure et demie de marche. Ils mangent, avant de partir, restent à l'école, depuis 9 heures du

matin jusqu'à 2 heures de l'après-midi, et retournent, ensuite, manger à la hutte paternelle.

En plus des écoles tenues par les Sœurs, dans les centres principaux, il y a, un peu partout, une centaine d'écoles tenues par des instituteurs indigènes.

\* \* \*

Deux établissements donnent une instruction supérieure à celle des écoles primaires et constituent, en quelque sorte, *l'enseignement moyen* catholique, au Basutoland. Ces établissements sont : le Pensionnat des Sœurs de la Sainte-Famille et le Collège des Frères Maristes, à Roma, principal centre religieux et résidence du Vicaire Apostolique.

Le Couvent des Sœurs de la Sainte-Famille et leurs écoles forment un ensemble de bâtisses assez petites, très diverses de forme, visiblement construites à des époques différentes. Les bâtiments portent la trace des longues années de progression de l'apostolat au Basutoland. Les locaux actuels, sans être somptueux, réalisent les conditions d'hygiène requises. Les classes sont dirigées par trois Sœurs européennes et trois Sœurs indigènes. On y trouve des élèves de tout âge, — de la fillette à la jeune fille, et, cela, dans toutes les classes.

Les méthodes d'enseignement sont analogues à celles d'Europe. En temps normal, il y a trois cents élèves. Durant les années de famine, le nombre décroît de moitié, car une partie des externes n'ose se présenter, faute d'habits décents, et les pensionnaires ne parviennent pas à payer leur très modique pension de cinquante francs par an. On a beau ne pas la leur réclamer, par pitié, — rien n'y fait : le point d'honneur l'emporte ! De même, les jours de mauvais temps, vu le froid et la distance, bon nombre d'externes ne viennent pas.

En majorité, les têtes sont rasées, — ce qui n'empêche pas la coquetterie, telles que des lignes visibles sur la peau du crâne. De plus, les jeunes filles aiment les bracelets : bracelets de fer, faits de lamelles et de fils de fer



tressés, et bracelets de cuivre plus minces. Elles en ont, parfois, quatre ou cinq au même poignet. Les boucles d'oreilles, en cuivre ou en or, sont plus rares chez les Chrétiennes.

Les cours de travaux manuels sont très suivis, — surtout, la couture. On tisse la paille de blé, pour en faire des chapeaux d'hommes ; la paille de maïs sert à confectionner des tapis artistiques, très recherchés des Blancs, à cause de leur résistance ; les fibres d'aloès servent à tresser des corbeilles et paniers solides et jolis. Coton et lin sont filés au rouet, comme le faisaient nos grand-mères. On file encore de la laine, l'excellente laine des moutons du Basutoland ; on tricote même des bas pour les petits pieds frileux des bébés, des gilets pour les grands frères ou les papas. Seize machines à coudre aident à la confection des robes aux tons criards. On fabrique encore des articles qui ne seraient déplacés dans aucune classe de couture : broderies, dentelles, paniers, boîtes à ouvrages, porte-journaux et toutes espèces d'objets les plus divers.

\* \* \*

Les Petis-Frères de MARIE ne sont venus à Roma que bien après les Sœurs : aussi ont-ils pu s'installer, dès le début, sur une plus grande échelle. Leur établissement offre une plus grande unité, ayant été conçu, dès l'origine, sur un plan très précis. Les classes sont spacieuses, et les salles répondent aux besoins variés de la petite population à laquelle elles sont destinées. Il y a, de plus, un grand jardin où les jeunes Basutos s'exercent au jardinage, des champs où ils apprennent la culture, une cordonnerie, une menuiserie et une forge, pour l'apprentissage des métiers les plus nécessaires.

Le dortoir offrait une difficulté : comment amener, si loin de toute communication, des centaines de lits en fer ? Un bon Frère alsacien imagina un système très pratique. Le voici : de grandes barres de fer, placées dans le sens de la longueur du dortoir, suspendent de solides toiles de couchage, formant des hamacs, sur lesquels les enfants

dorment à leur aise, enroulés dans leurs couvertures, selon l'habitude du pays. Au moment des vacances, on enlève les toiles, pour le nettoyage ; chaque semaine, les couvertures sont étendues en plein air. Les barres étant suspendues à cinquante centimètres du sol, on peut balayer le parquet, tous les jours, sans aucune difficulté.

Comme lavoir, on place, en plein air, un bac en ciment, de six mètres de long, creusé en courbe concave assez douce ; au-dessus, un tube en fer, percé de trous latéraux, distribue l'eau.

Les Frères ont, environ, deux cents élèves. Ils les préparent aux examens officiels du Cap ; ils donnent aussi des cours de jardinage et d'agriculture, très appréciés par le Gouvernement. Parmi les étudiants des Frères, se trouvent de grands normaliens et des élèves-instituteurs, — précieuses recrues pour les Missionnaires qui veulent fonder des écoles, car ces jeunes gens joueront, à la fois, les rôles d'instituteurs, de catéchistes, de chefs de prière, voire même de conseillers et de casuistes, en l'absence du Père.

\* \* \*

Le Collège des Frères Maristes fournit aussi les candidats au *Séminaire* organisé par les Pères Oblats. Les élèves sont encore peu nombreux : deux étudiants en philosophie et six petits séminaristes. Plusieurs autres jeunes gens, qui ont manifesté le désir de faire des études en vue de devenir prêtres, sont encore à l'École préparatoire des Frères Maristes. Nous disons *des jeunes gens*, et non pas *des enfants*, car il faut se rappeler que nous sommes en Afrique, dans un pays qui sort à peine de la barbarie et du paganisme, et, pour pouvoir être assuré de la persévérance des recrues, on ne les agrée qu'à un âge assez avancé.

Ce Séminaire est l'espoir de l'avenir ; car, en ce moment, le mouvement des conversions s'accélère. Dix mille catéchumènes se préparent au baptême et, si cela continue, dans une ou deux générations, il y aura, au Basutoland, un demi-million de Catholiques ; jamais l'Europe ne

pourra fournir les quelques centaines de prêtres qui leur seront nécessaires, alors. Au clergé indigène incombera l'entretien de cette Religion que les prêtres blancs auront enseignée à leurs aïeux. D'ici là, il faudra encore faire appel aux vocations et aux ressources de nos contrées catholiques...

L'espoir est donc pour nous ; et le passé et le présent sont les meilleurs garants des futurs succès. En effet, quand, il y a trois ou quatre ans, Monseigneur le Délégué Apostolique d'Afrique Australe vint visiter les Missions du Basutoland, il tint à marquer sa satisfaction, notant le zèle des Missionnaires Oblats, leur pauvreté, leur abnégation et, surtout, le progrès rapide réalisé par la Sainte Église Catholique, dans cet intéressant petit pays.



## XXVII. — Funérailles d'un Chef païen au Basutoland.

Le Père Gérard MARTIN vient de me quitter et s'en est allé à une station voisine. Il me laisse seul pour une couple de jours, dans une petite hutte perdue au milieu des montagnes, à mi-chemin entre Roma et Paray. Je fais mes exercices religieux « en commun », comme un fervent Novice. Je tâche de me débrouiller de mon mieux avec les Noirs qui viennent me voir. Entre temps, voici les lignes que je griffonne.

### § I. — Voyage à Paray.

Nous partons de Roma, le Père MARTIN et moi, le 10 janvier à midi. Quatre heures de chevauchée agréable — coupée d'une conversation, à bâtons rompus, sur le pays natal, — et nous arrivons à la petite Mission solitaire de la Rivière Mahaleng. Là, une question se pose : Coucherons-nous ici, afin de pouvoir célébrer la Messe, demain matin, ou bien traverserons-nous, dès ce soir, afin de n'être pas barrés par les eaux, qui pourraient se gonfler soudainement ?

Nous cassons une croûte. C'est entendu : dès ce soir, nous irons coucher chez Rafaël, là-haut, sur la montagne, à une heure environ d'ici.

Nous traversons le Mahaleng. Pour la première fois, je côtoie un véritable précipice : mais mon cheval ne s'effraie pas.... — il grimpe.... grimpe.... grimpe... toujours. Le Père MARTIN, déjà cavalier aguerri, précède. Il conçoit quelque peu d'inquiétude à mon sujet.

— « Tu n'as pas peur, Jos ?... »

— « Non ! Mais, n'empêche, je ne fais pas le gros !... »

Nous voici à un endroit critique. Lui le passe, comme si rien n'était. Je fais le brave et : en avant !... Mon agile grimpeur avance, et je me tiens prêt à sauter du bon côté. Tout à coup, il dérape et tombe à genoux. Jos n'est plus dessus... : il a mis pied à terre, au bon endroit.

Je me remets en selle, et le reste du trajet s'accomplit à souhait. Bientôt, nous arrivons chez Rafaël, excellente famille cafre, où nous sommes reçus en vrais seigneurs.

On nous installe dans une hutte propre. Pour la première fois, je vais coucher chez les Cafres. A souper, Madame, pieds nus et tête rasée, nous apporte un plat de *mafi* (espèce de lait caillé), recouvert de pain de maïs, puis une chaudronnée de mouton. Il y a même du thé, du thé très dense ; sans mentir, il pourrait porter un coin de fer. Nous terminons, en buvant le fin nectar du pays — le *leteng*.

On mange bien chez les Basutos, après une chevauchée de cinq heures. Mais ne soyez pas difficile : sauf la cuillère, les autres ustensiles ne sont guère connus. Vers l'heure du coucher, notre bonne dame noire nous arrive, avec une douzaine de peaux de moutons et de bœufs puis des couvertures, — tout ce qu'il faut, enfin, pour monter un bon lit sur un plancher de « bouse de vache ».

Les deux Missionnaires s'étendent, de leur mieux, après avoir fait la prière en commun avec les gens du village. Pour cette fois, nous nous soucions peu du grand silence de la nuit. Bien qu'il fasse très noir, nos yeux restent ouverts : le thé était par trop fort. D'ailleurs, les puces arrivent pour souper, et nous sommes obligés de

leur prêter notre dévouement jusque vers les deux heures...

Mais déjà le soleil brille à une fente de la porte ! Le Père MARTIN tend la main vers sa montre...

— « Ah, sapristi ! sept heures !... »

Tant pis ! Nous paierons cela, en route, si le gros temps vient. Nous faisons à la hâte une toilette sommaire, puis la prière en commun. (Nous sommes privés de Messe, en pareille circonstance). Nous déjeunons à l'israélite, — et en route pour Marakabei !

Il est huit heures. Il fait un beau soleil. Nous allons faire un excellent voyage, pensons-nous...

Vers midi, nous arrivons au plus haut point de notre route : trois mille pieds au-dessus de Roma, — ce qui fait plus de neuf mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est, vraiment, un beau poste d'observation. Les nuages eux-mêmes ne trouvent guère mieux, puisqu'ils viennent s'y accrocher. Le temps est venu, maintenant, de payer notre paresse matinale. Nous sommes encore loin du terme de notre voyage ; et l'orage nous attrape pour de bon. Le vent, jaloux de nous voir si haut, essaie de nous désarçonner ; mais, maladroit qu'il est, il nous prend par derrière et ne fait que nous aider à poursuivre notre route. Une pluie abondante et glaciale nous fouette les oreilles mais ne pénètre pas nos imperméables... Après un pareil temps, impossible de tenir sur nos montures : force nous est de marcher à pied, pendant une heure et demie, dans la boue, tirant les chevaux par la bride et veillant à ne pas glisser au fond des précipices.

A trois heures, nous arrivons à notre petite hutte de Marakabei. A vrai dire, nous commençons à être un peu brisés. Vite, ouvrons le sac de *majaho* — provisions de voyage, — et mangeons, à la bonne franquette, tandis qu'un bon feu de bouse de vache, amassée par terre, nous séchera et nous réchauffera. Nulle inquiétude pour la nuit prochaine. Il y a deux petits lits de camp qui nous attendent ; et je crois bien aussi que nous ne nous laisserons pas bercer longtemps avant de tendre les bras au divin Morphée.



## § II. — Mort de Marakabei.

Aujourd'hui, 12 janvier, commence la retraite des catéchumènes. Nous sommes venus à Marakabei, pour faire le grand baptême et bénir, solennellement, la petite chapelle-école, dimanche prochain.

Mais, le 13 au matin, une circonstance imprévue se présente. Un cavalier arrive, une lettre en main : c'est l'assistant du chef qui appelle le prêtre.

Nous nous rendons, sans tarder, au *moreneng* et trouvons le Chef Marakabei gravement malade. Il ne parle plus et ne manifeste aucune connaissance. Nous le croyons d'abord à l'extrémité ; mais, nous dit-on, il est dans cet état depuis quatre jours. En face de ce malade païen, le Père MARTIN se demande quoi faire ? Il interroge les gens ; mais on lui répond qu'il n'a pas manifesté le désir du baptême. Alors, nous l'abandonnons à la Miséricorde divine et prions, tous ensemble, pour qu'il obtienne une parfaite contrition. La prière à peine terminée, Marakabei s'agite, d'une façon un peu étrange, et rend, presque aussitôt, le dernier soupir.

Nous retournons avertir nos catéchumènes de s'en aller : inutile de continuer la retraite. Nous ne pouvons guère faire une telle fête, à l'église des enfants du chef, le jour même de l'enterrement de leur père. Nous remettons le baptême et la retraite à la semaine prochaine...

Entre temps, nous arrive le Père Henri LEBRETON, de Paray, pour prendre part aux fêtes annoncées. En apprenant la nouvelle du jour :

— « L'avez-vous baptisé ? » demanda-t-il.

Sur notre réponse négative, il ajoute :

— « C'est malheureux. En vérité, vous ne pouviez pas le baptiser, avec les seules données que vous aviez ; mais, moi, je sais qu'il désirait le baptême, car il m'a dit, souvent, qu'il ne voulait pas mourir sans baptême... »

Dimanche, 15 janvier. — Il n'y a pas d'enterrement, bien que le cadavre soit déjà en décomposition. Le Grand Chef n'ayant pas encore donné ordre d'agir, on ne bouge

pas. Faudrait-il attendre quinze jours ou plus, les Noirs se laisseraient empestes, jusqu'à la mort, plutôt que d'enfreindre cette loi.

Enfin, lundi après-midi, arrive le délégué du Grand Chef : — « Le Grand Chef dit de reconduire Marakabei à sa dernière demeure. » On commence à procéder ; mais on n'est jamais pressé, chez les Cafres. On prend cinq minutes pour tourner à droite et, au moins, quinze pour revenir à sa gauche.

Dès le matin, nous étions déjà prêts ; mais nous avons pu prendre notre dîner et attendre encore quatre heures, avant qu'ils aient terminé.

A midi et demi, nous arrivons sur place et trouvons une grande foule de Basutos, revêtus de leurs plus vieilles couvertures. — c'est le costume de deuil. Ils sont tous réunis, par groupes, au milieu du village, — les uns stationnaires ou marchant, d'autres accroupis sur leurs talons ou étendus, par terre, à plat ventre. Tous ont l'air heureux et parlent avec entrain, comme aux jours de fête. Ils sont, pourtant, venus enterrer leur chef. Malgré cela, on se croirait sur un terrain d'exposition, où chacun passe et repasse, pour parler et rire avec celui-ci et celui-là...

Mais voici le plus beau de l'histoire. Depuis l'arrivée des ministres protestants au Basutoland, en 1833, il est d'usage que les chefs morts païens ne soient pas enterrés simplement par la famille, selon l'ancienne coutume païenne, mais d'après les rites de ces ministres. Moshuesh, le Père de la Nation, fut le premier enterré par les Protestants et, depuis lors, tous — sauf les Catholiques, évidemment — ont été enterrés par les Protestants.

Aujourd'hui, Marakabei est mort sans le baptême, comme la plupart des autres chefs. Les Protestants, comme de raison, vont réclamer les honneurs de le porter en terre. Mais, par contre, Marakabei est mort entre nos mains ; et plusieurs membres de sa famille sont catholiques, alors que les autres sont païens, sauf sa mère et sa septième femme, qui sont protestantes. Il n'en faut pas davantage pour les ennuyer. Cependant, nous Catholiques,

nous n'avons fait aucune démarche pour présider à l'enterrement de ce païen. Les Protestants ont déjà pris leurs précautions pour tirer à eux la couverture : car, dès notre arrivée, quelques-uns des nôtres nous disent que c'est pratiquement décidé que les Protestants présideront à l'enterrement.

Nous allons saluer la première femme de Marakabei, laquelle est catholique. On lui demande qui doit faire l'enterrement. Elle n'en sait rien. De là, nous allons aux envoyés du Grand Chef :

— « La question n'est pas encore réglée », disent-ils. « Nous vous répondrons dans cinq minutes, après délibération. »

Les cinq minutes ne durent qu'une heure et demie : et nous ne sommes pas plus avancés qu'avant. On nous demande au *kholla* (réunion générale).

Or, voici ce qui s'était passé, au comité, avant notre arrivée. Le Chef Tsiu (calviniste), un des frères de Marakabei, nous avait calomniés, en disant que, l'an dernier, nous avions fait tout notre possible pour présider l'enterrement de la mère du Chef Ntaote et que, malgré cela (étant anglicane), elle avait été enterrée par les Calvinistes. S'appuyant sur cette calomnie, Tsiu avait dit :

— « Les Romains nous ont fait des difficultés, l'an dernier. Cette année, donnons-leur la chance d'enterrer Marakabei pour les contenter. »

Et, sur ce, on nous appelait pour nous dire de présider. Mais, pendant qu'on venait, Tsiu allait annoncer cela à la mère calviniste de Marakabei. Celle-ci de protester, ne voulant, pour rien au monde, laisser enterrer son fils par les Romains — ces espèces de corbeaux voraces !

Nous voilà donc tous réunis au *kholla*. Tsiu, qui cache son jeu, tente encore la discussion, pour essayer de donner raison à la mère de Marakabei. (En ce moment, nous ne savons encore rien de ce que le comité avait décidé en notre absence). Tsiu prend la parole :

— « Vous savez tous que Marakabei est mort dans le paganisme. Il n'appartient donc ni aux Romains ni aux Calvinistes ; mais, comme c'est la coutume que les chefs

soient enterrés par les ministres, je demande à ceux qui ont connu Marakabei, à ceux qui l'ont assisté à ses derniers moments, de dire quels étaient ses sentiments vis-à-vis des religions, afin que nous puissions juger dans quel sens, romain ou calviniste, il était versé. »

Aussitôt, un Calviniste de dire :

— « Marakabei était plutôt calviniste : il m'a dit vouloir se faire calviniste. »

Et, vous le pensez bien, tous les gens de la secte d'abonder dans le même sens.

Alors, le Père LEBRETON, sans s'énervier, se lève :

— « Je ne suis pas venu ici pour discuter ni pour faire des difficultés à qui que ce soit ; seulement, il convenait que je vinsse, par déférence envers un chef défunt, qui fut mon ami. Marakabei, en vérité, n'est pas mort chrétien. Je ne réclame pas, non plus, le droit de présider à son enterrement. Faites-le inhumer par qui vous voudrez : cela m'est bien égal. Mais, comme Tsiu interroge les connaissances de Marakabei, je puis dire, moi aussi, quelque chose sur son compte, car je le connais depuis plus de vingt ans. »

Un grand silence règne, et le Père continue :

— « Quels étaient les sentiments de Marakabei, au moment de la mort, je l'ignore ou, plutôt, je ne puis me prononcer là-dessus avec certitude. Tout de même, je puis affirmer, en vérité, que Marakabei a réellement manifesté, à plusieurs reprises, le désir du baptême catholique. Un jour, entre autres, il m'a dit : *Je ne puis me décider, maintenant, à être baptisé* (et vous savez que sa polygamie était l'obstacle). *mais je ne veux pas mourir comme cela.* Ce qui montre aussi que Marakabei n'était pas très calviniste, c'est qu'un jour cinq ministres calvinistes sont venus pour recevoir sa première femme dans leur secte. Il a refusé net, disant : *Je me ferai, plus tard, catholique et non protestant ; je tiens à ce que toi, ma femme, tu sois dans la même Église que moi ; inutile donc de te faire entrer dans l'Église calviniste, pour t'en faire sortir lors de mon baptême.* Puis il m'a écrit de venir, sans tarder, pour la faire catholique romaine. Ce que je

fis. De plus, lorsque je suis venu, pour la première fois, dans la montagne, c'est chez Marakabei lui-même que j'ai célébré ma première Messe ; et il en fut très heureux. Enfin, je n'ai jamais eu de difficultés avec lui, sauf une fois : je voulais bâtir ma Mission chez Jérôme, mais Marakabei voulait que je bâtisse chez lui. Depuis ce temps, la paix régnait entre nous... »

Ensuite, Tleberi, un des principaux conseillers de Marakabei, reprend pour soutenir que son chef voulait se faire calviniste.

Le Père LEBRETON de répliquer :

— « Mais pourquoi donc, voyant Marakabei si malade, n'as-tu pas fait venir ton ministre, au lieu d'appeler le Père MARTIN, par écrit ? »

— « Je l'ai fait venir », dit-il, « non pour cela, mais pour parler de la fête qui devait avoir lieu, à l'occasion de la bénédiction de ton église... »

C'était faux, car la lettre disait bien que le Père était demandé pour rendre visite au chef mourant.

Pour couper court à tout cela, le Père LEBRETON ajoute encore :

— « Faites-le enterrer par qui vous voudrez : ça ne me fait rien. Vous savez, du reste, que je n'ai jamais pris les devants pour présider aux enterrements des non-Catholiques. Et toi, Tsiu, tu me connais ? »

— « Oui », dit celui-ci..

— « Tu te souviens de ce que j'ai fait, l'an dernier, à l'enterrement de la mère de Ntaote ? »

— « Oui, Père. »

— « Tu sais que Ntaote est venu me prier de présider à l'enterrement de sa mère ? »

— « Oui, Père. »

— « Tu sais aussi que j'ai *refusé* et que ce sont les Calvinistes qui ont présidé ? »

— « Oui », dit-il encore, bien qu'il ait affirmé le contraire avant notre arrivée.

— « Eh bien, si Marakabei était lui aussi protestant, je n'accepterais pas de présider à son enterrement, car je n'empiète sur les droits de personne. Agissez donc,



aujourd'hui, comme vous l'entendrez : vous êtes parfaitement libres. »

Puis, s'adressant à l'envoyé du Grand Chef :

— « Tu as entendu ce qui s'est dit ici ; je veux que tu rapportes tout au Grand Chef. »

Alors, tous se lèvent ; on ne sait pas encore qui l'emportera. L'envoyé du Grand Chef marmotte quelque chose, à l'oreille de son voisin, et dit, en secouant les épaules :

— « Le Grand Chef est romain, la femme de Marakabei est romaine, plusieurs de ses enfants aussi : que Marakabei soit donc enterré par les Romains ! »

### § III. — L'Enterrement de Marakabei.

On se dirige vers la dépouille mortelle. Les Catholiques rient, dans leur barbe ; les Calvinistes sont en furie. Comme il s'agit d'enterrer un Païen, il n'y aura pas de sépulture ecclésiastique ; mais, nous prêtres, nous aurons la présidence d'honneur, et, aux yeux des Païens, cela a plus de poids que vous ne le pensez.

Le cercueil est lié à trois longues perches avec de bonnes cordes de peaux de bœufs. Le Père LEBRETON dit trois *Pater* et *Ave*, aux intentions de la famille, et le cortège funèbre se met en marche.

Un homme passe devant, une bêche sur l'épaule. C'est la croix de procession des Païens et des Calvinistes. Le cercueil est levé sur les épaules des porteurs et, tous ensemble, hommes et femmes, nous descendons la côte, l'un suivant l'autre. Il n'y a pas d'enfants aux enterrements des Basutos. D'ordinaire, les femmes font entendre des gémissements épouvantables ; cette fois, point. Chemin faisant, tous chantent, sur un ton lugubre, un cantique des morts entonné par nos Chrétiens.

Une fois à la fosse, nous ne manquons pas d'en constater la profondeur : dix pieds bien comptés. Les Basutos ont une sainte frayeur des morts : ils ne veulent pas qu'ils sortent de terre et, surtout, ils craignent que les ennemis viennent enlever les cadavres pour en faire des médecines

à sorcellerie. C'est pourquoi, pendant les premières nuits, le tombeau sera bien gardé.

Une fois que la bière est descendue en terre, il est d'usage que les chefs, présents à l'enterrement, et les hommes importants fassent des discours ou panégyriques du défunt. Ils commencent par raconter les détails de la maladie et de la mort. Et ils ne se foulent pas pour trouver les expressions délicates : ils y vont crûment.

Pour ce qui concerne Marakabei, c'est au P. LEBRETON qu'il appartient de parler en premier lieu. Il ne craint pas de dire, comme leçon aux auditeurs païens, que Marakabei a trop retardé pour demander le baptême, bien que DIEU ait pu lui faire miséricorde. Il fait, dans la mesure du mérite, la louange du défunt et rappelle à son fils Maama, le futur chef, les devoirs et les obligations qui pèseront sur ses épaules. Finalement, nous nous agenouillons tous, une dernière fois — Catholiques, Protestants et Païens, — et nous prions pour le bien spirituel de la famille affligée.

Déjà un gros orage se fait menaçant : personne autre ne pourra ajouter un seul mot, — pas même le *moneri* (ministre calviniste).

Nous jetons, enfin, une pelletée de terre dans la fosse, et chacun des membres de la famille d'en faire autant ; puis, c'est tout. Chacun fuit la pluie, à qui mieux mieux...

Joseph ROUSSEAU, O. M. I.

---

### Encore des Jubilés.

a) Notre Saint Père le Pape PIE XI (Achille RATTI) va célébrer solennellement, en 1929, le 50<sup>e</sup> anniversaire de son Ordination sacerdotale (Rome, 20 décembre 1879).

b) Sa Grandeur Mgr Henri DELALLE, Evêque titulaire de Thugga et Vicaire apostolique de Natal, doit également célébrer, en 1929, le 25<sup>e</sup> anniversaire de sa Consécration épiscopale (Nancy, 2 juin 1904).

c) Enfin, les RR. PP. Léon LEGRAND (Nord), Jean-Marie LeJEUNE (New-Westminster) et Jules LeFALHER (Nord) célébreront aussi, s'il plaît à DIEU, l'an prochain, leurs Noces d'or sacerdotales (Arras, 7 juin 1879 ; Autun, 7 juin 1879), et Vannes 20 décembre 1879).

---

## GALERIE DE FAMILLE <sup>1</sup>

---

### XIII. — R. P. Joseph Bourg, 1840-1928 (622) <sup>2</sup>.

---



Le 29 mai 1928, s'éteignait pieusement, à l'âge de 88 ans, le P. BOURG Joseph-Albert, dans cette Maison de Notre-Dame de l'Osier qui vit passer, en un siècle, tant de générations d'Oblats.

Revenu, sur sa demande, près du pieux Sanctuaire de MARIE qui avait été le berceau de sa vie religieuse, il souhaita, ardemment, être enterré dans le cimetière de la communauté ; et il fut exaucé.

Ses dernières années furent, uniquement, occupées à se préparer à la mort ; et, quand elle vint frapper à la porte de sa cellule, il l'accueillit avec calme. Il était prêt : et ses derniers instants firent l'édification de ses frères en religion.

Ceux qui l'ont connu, autrefois, s'étonneront, peut-être, à l'annonce d'une *Notice nécrologique* et seront tentés de faire la réflexion que faisait la Sœur cuisinière du Carmel de Lisieux, à la mort de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus :

— « Je me demande, vraiment, ce que notre Mère pourra dire... (de la petite Sœur) : car, tout aimable qu'elle fût, elle n'a, pour sûr, rien fait qui vaille la peine d'être raconté (3). »

Nous n'avons pas, pour le P. BOURG, comme la Prieure de Lisieux, une autobiographie, des miracles et une pluie de roses, mais nous ne sommes pas embarrassé, pour autant ; car cette longue vie a deux côtés très édifiants, et ceux qui pourraient s'étonner, parce qu'ils ont peut-être souffert par lui en communauté, seront heureux d'apprendre qu'au soir de sa vie ce vieillard, courbé dans la prière et d'une régularité exemplaire, a magnifiquement réparé, par l'aménité de ses manières, ce qu'il y avait eu de fierté et même de violence dans son caractère.

---

(1) Voir « *Missions* », LXII<sup>e</sup> année, Num. 233 (Juin 1928), pp. 95-150, et Num. 234 (Septembre 1928), pp. 367-402.

(2) Cette *Notice* a été composée par le R. P. François Masson (1871-1893/1894-1898), Supérieur de notre Maison de Notre-Dame de l'Osier.

(3) Cfr. *Histoire d'une Ame*.

Et, si une vie se jauge, non pas aux incidents passagers d'une existence, mais à sa fin, comme l'envergure de l'aigle se mesure en étendant ses ailes, c'est en étendant les deux extrémités de cette vie qu'il faut apprécier ce Missionnaire. Ce sera donc jusqu'à son dernier soupir qu'il faudra voir, dans le P. BOURG, le travail de la grâce. Et, si le milieu laisse apercevoir des taches — eh ! qui n'en a pas ? — la fin, calme et religieuse, marque une ascension sublime qui mérite d'être racontée, car elle souligne de grands progrès dans la vie spirituelle.

En admettant donc tous les griefs qui ont été formulés contre lui, on n'en admirera que davantage les efforts de ce Père, dans sa vie apostolique et dans sa sainte mort, quand on saura d'où il est parti pour atteindre ce sommet.

\* \* \*

Le P. Joseph BOURG naquit — à Vaulnavays (Diocèse de Grenoble), aux pieds de la sublime chaîne des Alpes, au cœur même du Dauphiné — le 10 avril 1840. Il a donc passé, durant ses 88 ans d'existence, par toutes les phases de la vie religieuse en France, depuis la plus brillante jusqu'à la plus lamentable. Sa grande peine, avant de mourir, fut de ne pouvoir réintégrer ce vieux couvent où, jeune Novice, il avait chanté :

Je T'ai fait, DIEU d'amour, une ardente prière...

Entends, exauce mes désirs :

Que j'habite, Seigneur, dans ton doux sanctuaire,

Jusqu'au dernier de mes soupirs !

Du moins, sa dépouille mortelle repose dans le cimetière de la communauté, près de ses frères en religion.

Il fit ses études au petit Séminaire du Rondeau, à Grenoble. Après sa rhétorique, il vint à Notre-Dame de l'Osier, pour étudier sa vocation. A l'issue de cette retraite, il sollicita son admission au Noviciat des Oblats. C'était en 1860 ; il avait 20 ans.

L'année suivante, marquée par la mort du vénéré Fondateur, le jeune BOURG s'enrôlait sous le bannière de MARIE Immaculée par ses premiers vœux. Son Oblation perpétuelle eut lieu, à Autun, en 1862. C'est également à Autun, après ses études de philosophie et de théologie, qu'il fut ordonné prêtre, en 1867.

\* \* \*

Le Père BOURG a 27 ans. Il est prêtre ; il sera missionnaire. Ce rêve de ses jeunes années, il le vivra plus de soixante ans.

Il débuta, à Marseille, au Sanctuaire de Notre-Dame de la Garde ; mais il ne fit qu'y passer.

Le Père François BERMOND, alors Provincial, en l'envoyant à Aix, au berceau de la Congrégation, lui écrivait :

— « J'espère que vous irez volontiers faire votre apprentissage de la vie apostolique dans cette maison, tout imprégnée de l'esprit du Fondateur, que nos Pères ne quittent qu'avec regret. »

Il devait y passer ses plus belles années. Lorsqu'il s'en éloigna, pour venir à Notre-Dame de l'Osier, en qualité d'économe, ce fut avec un vrai déchirement de cœur ; mais ce sacrifice fut adouci par l'obéissance simultanément donnée à ses deux amis, — le R. P. Jean GARNIER, qui devenait Supérieur de l'Osier, et le R. P. Émile LAMBLIN, son compagnon de noviciat.

Ce séjour à Notre-Dame de l'Osier fut de très courte durée, puisque, deux ans après, nous retrouvons, de nouveau, les trois inséparables au berceau de la Congrégation.

Enfin, nous aurons fini ce rapide *curriculum vitæ*, en disant qu'en 1903 il était chapelain à Notre-Dame de la Garde, d'où la persécution le chassa.

Il prit, alors, comme tous les « dispensés », une location particulière, à Marseille, pour continuer sa vie apostolique, jusqu'à la fin de la guerre.

C'est à cette époque que, brisé par l'âge, il sollicita du Provincial la permission de venir finir ses jours à Notre-Dame de l'Osier. Et c'est là, en effet, qu'il s'est éteint, doucement, après avoir passé neuf années dans la retraite, pour se préparer à bien mourir. Et la Vierge Immaculée, qui protégea le berceau de sa vie religieuse, garde encore son tombeau.



\* \* \*

Belle carrière que ces soixante ans d'apostolat ! Car ils représentent, au moins, vingt à vingt-cinq mille sermons, donnés à toutes les catégories de personnes.

Nous ne le suivrons pas sur ces champs de bataille, dont quelques-uns — comme Marseille, Toulouse, Avignon, Romans et Nantes — furent remarquables ; mais nous insisterons sur sa « manière » de prêcher.

Ce sont des retraites, des carêmes et, spécialement, des missions qu'il a données. Sur l'ordre de ses Supérieurs, il acceptait des carêmes ; mais, en vrai fils du P. de MAZENOD, il préférait les missions, parce que, disait-il, « *c'est dans les missions qu'on fait le plus de bien* ».

Il avait le tempérament missionnaire. Il appartenait à la génération d'apôtres qui succédait au Fondateur ; et, à l'école des premiers Pères, son âme puisa cet esprit apostolique qu'il s'efforçait d'inculquer aux jeunes Pères de Notre-Dame de l'Osier, lorsque — « *ne pouvant plus que prier* », comme il disait — il ne cessait de les interroger, à leur retour de mission.

Apprenait-il qu'une innovation avait été introduite, par l'un d'eux, à la méthode oblatique, il coupait court à la conversation, en disant, avec ce ton tranchant que nous lui avons bien connu :

— « *Le Fondateur ne faisait pas comme ça !* »

Il entendait, par là, qu'une mission étant un assaut donné à une paroisse pour en déloger le démon, il y fallait employer de la stratégie, mais que cette manœuvre ne s'improvisait pas : elle devait avoir été apprise à l'école des anciens et mûrie par l'expérience.

Volontiers, il donnait aux jeunes ce qu'on pourrait appeler des cours de prédication.

— « *Il faut* », disait-il, « *qu'à son arrivée le Missionnaire soit reçu solennellement, à la porte de l'église, par le clergé, comme un ambassadeur du Christ ! Le curé lui remet la croix, — ce symbole de la Rédemption qu'il arborera comme un drapeau et qu'il devra planter, à la clôture de la mission,*

comme un signe de prise de possession par Jésus-Christ. Le premier contact avec la population — c'est-à-dire : le sermon d'ouverture — devra être à l'emporte-pièce. Il s'agit de créer un courant magique, entre l'apôtre et les fidèles, et de l'intensifier, au fur et à mesure que la mission avance, en tenant les âmes en haleine, par un crescendo d'exercices et de fêtes, jusqu'au dénouement final, — c'est-à-dire : jusqu'à la confession et la communion. Pour cela, les fêtes des enfants, de la Sainte Vierge, du Saint Sacrement, la cérémonie pour les défunts, les conférences dialoguées, les visites à domicile et, finalement, la plantation de croix, tout sera prévu, combiné, harmonisé et mis en œuvre pour attirer, captiver et conquérir les âmes... »

Les visites à domicile, avec le P. BOURG, n'étaient jamais omises, à moins d'impossibilité absolue. Dans ce dernier cas, il y suppléait par une lettre d'invitation, signée du Pasteur et des Missionnaires. Les malades eux-mêmes n'étaient point oubliés, quel qu'en fût le nombre. L'Apôtre Saint Paul n'a-t-il pas écrit : *Monens unumquemque vestrum... publice et per domos* (1).

L'ordre des exercices était, aussi, rigoureusement tracé, au commencement de chaque semaine, dans une conférence tenue entre tous les Missionnaires, afin que tous les sujets fussent traités, mais sans empiétement sur le sujet du voisin.

Il était inexorable quant au fait de faire prêcher à tour de rôle, sans toutefois laisser deviner aux fidèles la personne du prédicateur, afin qu'on ne se réserve pas pour tel Missionnaire, et aussi pour lutter contre la méthode, dite « ligurienne », d'attribuer toujours le grand sermon du soir au chef de mission et la petite instruction du matin au second.

Il maintenait, avec fermeté, la glose à la fin de l'exercice, contre la tendance qui voudrait la placer au début :

— « *Le Fondateur* », disait-il, « l'a toujours placée après la Bénédiction du Saint Sacrement, parce que l'esprit, au début, a plus de ferveur pour écouter les graves sujets, tandis

---

(1) Cfr. *Actus Apostolorum*, xx, 31 et 20.

*que, fatigué par vingt minutes de glose, il n'a déjà plus la force de suivre un raisonnement. »*

En effet, la glose, pétillante d'esprit, s'écouterait toujours, surtout si le chef de mission, à qui en incombe toujours le souci, sait faire passer, avec humour, des vérités utiles qu'on ne pourrait introduire dans un grand sermon, et s'il a soin de tout résumer dans un trait final, bien choisi, qui fixera, dans l'esprit de l'auditoire, les principales vérités du sermon.

Le Père BOURG ne se déroba jamais pour son tour de prédication. Il gravissait lentement la chaire ; et sa haute stature et son port majestueux en imposaient, dès l'abord. Il commençait par un beau signe de croix, que sa voix grave et bien timbrée faisait encore ressortir.

On a beaucoup parlé de cette « voix, qui faisait courir tout Marseille ». Il faut avouer qu'il dut à son bel organe les plus éclatants succès oratoires. Il aimait à citer ce mot d'un artiste du Conservatoire :

— « Mon Père, vous avez cent mille francs dans le gosier. »

— « *Je n'ai* », répondait-il humblement, « *que ce que le Bon DIEU m'a donné : il est bien juste que je l'emploie pour Lui et pour le salut des âmes.* »

Sa parole se faisait entendre, sans peine, dans les plus vastes cathédrales ; et c'était plaisir de l'écouter et de le suivre, là où d'autres s'époumonnaient sans succès. Il a raconté cette piquante anecdote, où sa voix décida du succès d'une mission !

C'était dans les environs d'Aix. La mission, depuis quatre jours, piétinait sur place. On ne venait pas. Le Père BOURG eut l'idée de faire annoncer, par les enfants, que, le soir, il y aurait un concert spirituel, à l'église, donné par des artistes de passage ! Ce soir-là, il y eut foule, car on aime le chant, au pays des cigales.

Aux trois coups de la cloche, une voix majestueuse entonne le *Credo du Paysan* :

— Je crois en ta bonté, Maître de la nature...

C'était la voix du P. BOURG qui, derrière l'autel, se

déployait avec une ampleur que le silence de la foule rendait impressionnante.

Puis, ce fut un *Esprit-Saint* chanté, en duo, avec l'autre Missionnaire.

Et le Père monta, hardiment, en chaire, pour faire un sermon sur le *But de la Vie*. Le sermon fut écouté, religieusement.

A peine fini, l'*O salutaris* et un *Tantum ergo*, en deux parties, ravissent la foule. Mais, ce qui excita l'enthousiasme, ce fut un *Laudate* à la Lambillotte.

On voulut voir les artistes. Le P. BOURG s'avance à la Table sainte et déclare que ce sont les Missionnaires qui ont chanté et qu'ils chanteront, chaque soir, si on leur fait l'honneur de venir les écouter.

L'on vint en foule ; et ce fut un engouement indescriptible, durant cette mission si mal commencée.

Mais, ce qui fut le plus beau, c'est qu'au matin de la clôture on compta un grand nombre de retours.

— « *Je n'avais pas* », disait le Père, « *chanté en vain dans le désert.* »

Toutefois, il ne comptait pas uniquement sur sa voix ! Il travaillait ses sermons. Jusqu'au dernier jour, il s'astreignit à les apprendre par cœur, — ce qui lui demandait un travail considérable. Avec cela, il avait la composition lente et peu ou presque point de verve ; mais il savait lire et empruntait, aux meilleurs auteurs, ce qui lui manquait naturellement. Il ne se cachait pas de ses emprunts, — « *pourvu* », disait-il, « *que cela fasse du bien aux âmes* ». Il aurait pu ajouter ce mot de Saint Augustin, dictant lui-même ses propres sermons à des prédicateurs embarrassés :

— « Il n'y a de plagiaires que celui qui vit autrement qu'il n'enseigne. »

Le Père BOURG vivait ce qu'il prenait aux autres ; mais, quand il ne put plus prêcher, il brûla, impitoyablement, tous ses sermons ; et, comme l'un de nous lui disait son regret :

« — *Vous les trouverez, comme moi, dans les auteurs...* »

La troisième source de ses succès, ce fut le milieu où

il vécut ! Il était, avons-nous dit, de la génération qui hérita de l'esprit du Fondateur.

Cette génération a fait école dans la Maison d'Aix, avec les GARNIER, les Gondrand et les NICOLAS, — pour ne parler que des principaux. Tout en gardant, précieusement, la tradition oblatique, cette école l'enrichit d'un esprit propre, en lui donnant un cachet spécial. Elle avait le culte de la phrase, du mot à mot, à ce point que le Père GARNIER n'improvisait jamais et que le Père Gondrand, qui le pouvait facilement, ne se le permettait que dans les modestes localités. Tout le monde sait qu'à la clôture générale de la mission d'Avignon, le Père GARNIER donna, sans manquer une virgule, un remarquable sermon tout écrit de la main du Père Gondrand, malade à Saint-Chef, où il était curé et où se tenaient, fréquemment, les séances de cette petite académie.

Le Père BOURG, qui se sentait en communauté d'idées et de méthodes avec ces maîtres de la parole, avait, peut-être, trop servilement copié cette « manière », qui lui donna beaucoup de travail et qui paralysait, parfois, les élans de l'orateur.

Cependant, il faut, pour être juste, ajouter qu'il savait, à l'occasion, s'emparer d'un incident, d'un fait extraordinaire, qui survenait en mission.

Je fus le témoin, à la mission de Nantes, d'un mouvement oratoire d'une très grande puissance, dû à la mort subite du Père Paul SOUILLARD, dans l'Église cathédrale, qui était voisine de Sainte-Croix, où nous étions.

Un jeune homme nous avait apporté cette triste nouvelle, à la fin du sermon. Sommairement, il avait fait, à la sacristie, le récit du drame. Et le Père BOURG — fort ému, comme nous l'étions tous — remonte en chaire, pour les avis. Ils furent courts. Puis, d'une voix pleine de sanglots, il dit, simplement :

— « *Nous allons terminer par la récitation du De profundis pour le repos de l'âme du P. SOUILLARD, qui vient de tomber mort, au pied de la chaire, après avoir prononcé ces dernières paroles : Je prie DIEU que celui d'entre nous qui doit, le premier, paraître à son saint tribunal*



soit le mieux préparé. DIEU *a jugé que c'était son Missionnaire ; prions, mes frères, pour le repos de son âme.* »

La foule, saisie, ne put répondre au *De profundis* ; elle éclata en sanglots.

Ce fut le meilleur sermon de la mission...

Le Père BOURG avait une âme d'apôtre, mais aussi d'artiste ; car l'école à laquelle nous faisons allusion, tout à l'heure, employait l'art musical des cantiques comme un facteur puissant du bien. Et il y avait précisément, au sein de cette école, un maître incomparable, initiateur des cantiques rythmés — le Père NICOLAS. Le Père BOURG aimait tout, dans le Père NICOLAS, même ses excentricités ; et sa douleur fut profonde, quand il vit que la Province du Midi n'utilisait pas son recueil de *Cantiques rythmés*. A cela on peut répondre que — si le recueil n'a pas été adopté, malgré sa réelle valeur — c'est que l'auteur lui-même n'a pas pris le temps de l'adapter aux foules ; et il fallait tout le talent musical et la belle voix du P. BOURG pour faire exécuter et apprécier les cantiques du P. NICOLAS...

Enfin, à tous ces moyens humains le P. BOURG joignait, en mission, les moyens surnaturels. Il priait. Il nous a avoué qu'il ne s'était jamais servi de l'indult qui dispense, en mission, de la récitation de l'Office (sauf Vêpres et Complies), — et, cela, même les jours de confessions, où le travail était écrasant et durait jusqu'à 11 heures du soir.

— « Oh ! » disait-il, « je devais, forcément, le dire, par morceaux, entre deux confessions ; mais j'ai toujours réussi à le réciter. »

Cette assiduité à la prière était alimentée par une dévotion très filiale à la Très Sainte Vierge, Patronne des Oblats.

Il citait, à ce propos, un trait de protection par lequel sa Bonne Mère lui fit éviter une grande catastrophe. C'était à la mission de Romans. Le Père BOURG, jeune Missionnaire, avait été chargé de dresser le reposoir pour la fête de la Sainte Vierge. Il l'avait fait avec tout son cœur d'Oblat et d'artiste ; le coup d'œil était magnifique,

en présence de ce millier de bougies qu'en un clin d'œil le fulmicoton devait embraser. Malheureusement, une sacristine, mal avisée et à l'insu du Père, avait entouré un vase de fleurs d'une dentelle légère. Le fulmicoton, en portant la lumière jusqu'à la voûte, laissa tomber une flammèche sur la dentelle, qui prit feu. Le reposoir devint, en quelques instants, un vaste brasier. Ce fut un affolement indescriptible dans la foule, qui se rua vers les portes de sortie. Comment, dans cette bousculade formidable, n'y eut-il personne d'écrasé ?

— « *La Vierge nous a protégés* », disait le P. BOURG, « *comme Elle a, d'ailleurs, protégé sa statue en bois qui, au milieu de ce brasier incandescent, demeura intacte, — noircie, à peine, par le feu, pour marquer qu'elle avait été au milieu du brasier.* »

A ce souvenir, le Père était ému, et il ajoutait :

— « *Dans vos illuminations, ne laissez jamais, sur l'autel, de matières inflammables.* »

Puisque nous en sommes aux fêtes de la mission, disons, tout de suite, qu'en dehors des fêtes traditionnelles le P. BOURG ne pouvait supporter ces exhibitions qui font de l'église un théâtre.

— « *Laissons* », recommandait-il, « *les projections et le cinématographe à nos salles d'œuvres ; et respectons le Lieu saint.* »

Un jour qu'on lui parlait d'une fête du travail dans la mission, avec exposition de tous les instruments aratoires placées en illumination dans le chœur de l'église :

— « *Allons* », disait-il, en branlant la tête, « *c'était une fête du comice agricole ; il n'y manquait que le discours du garde champêtre.* »

Oui, pas de comédie, à l'église ; pas d'excentricités qui amusent et dissipent. Faire le bien, éclairer les esprits, fortifier les âmes dans la vertu : tels furent les buts de ses soixante ans d'apostolat. Il y employa, avec ténacité, les méthodes et les traditions des premiers Oblats.

Le P. Joseph BURFIN, dans son *Testament du Missionnaire*, dit, avec raison, « que la méthode ne s'improvise pas, mais qu'elle est le résultat de l'expérience et le fait

d'un judicieux stratège, et que celui qui se vante d'avoir sa méthode à lui est un écervelé. »

Le Père BOURG reçut et appliqua la méthode traditionnelle, religieusement et intégralement. C'est ainsi qu'il fit le bien.

Nous aurons tout dit de cet apostolat, en ajoutant qu'il appliqua la méthode oblatique *surnaturellement*. Par là, il réalisa ce but essentiel de la Congrégation, que la Règle précise par ces mots : *Omnes studeant ut munus istud accurate persolvant* (1). Il a rempli son rôle de Missionnaire avec un grand soin.

\* \* \*

Arrivé à une extrême vieillesse, le Père BOURG pouvait dire, à la manière de Saint Paul, mais sans comparaison : — « J'ai prêché, pendant soixante ans et dans des circonstances difficiles ; j'ai subi deux expulsions ; j'ai été traqué par la police, comme Religieux ; j'ai connu les horreurs de deux grandes guerres. »

Tout cela, il l'a supporté religieusement ; mais tout cela avait brisé les ressorts de cette rude existence ! Il se sentit accablé et incapable de continuer sa vie apostolique. Il pria le Provincial de l'envoyer mourir sur cette terre du Dauphiné, sa petite patrie, à l'ombre du Sanctuaire de MARIE.

L'Immaculée accueillit ce grand vieillard comme Elle avait accueilli, à 20 ans, le jeune homme. C'est là — et à partir de cet instant, surtout — que se manifesta ce travail intérieur de la grâce, qui devait le conduire à une fin si édifiante.

Ce n'est pas que, plus jeune, il ait négligé sa vie spirituelle. Mais, trop souvent, dans l'homme apostolique, l'activité extérieure, si elle n'absorbe pas toute la vie intérieure, la déborde et la paralyse ; tandis que, dans ce recueillement total des derniers jours, dans ce calme des passions éteintes et dans la continuité des longues

---

(1) Cfr. *Constitutiones et Regulæ*, Pars I, Cap. II, § 1, Art. 11.

méditations, la vie du dedans reprend ses droits et son activité, pour s'épanouir sous l'action de la grâce.

Dans cette retraite paisible, le Père BOURG s'efforça, par la bonté et la maîtrise de lui-même, de briser les saillies de son caractère. Cet effort sur lui-même était visible aux yeux de tous, tant il y mettait de vertu. Ce fut le beau côté de cette vie, qui allait s'éteindre. Son âme progressait, sur le rude chemin de la perfection, en une ascension merveilleuse jusqu'aux sommets abrupts de la sainteté.

Mgr Baunard — dans son livre : *Le Vieillard* — semble décrire cette sublime montée de l'âme :

— « Le monde païen a vu passer le vieillard. Il descendait une colline, un bâton à la main : sa tête blanchie branlait au vent du soir. Le regardant cheminer ainsi, courbé vers la terre, l'antiquité s'est inclinée, compatissante et respectueuse : *Res sacra miser*. C'était à la terre qu'il s'en retournait. Et ce salut était un adieu sans retour.

Le monde chrétien a vu passer le vieillard nouveau. Il montait, d'un pas tranquille, vers un sommet invisible mais proche. C'était le dernier stade de sa longue carrière. Sa tête dénudée se relevait pour chercher et déjà saluer le faite désiré. Il y touchait. Les nuages roulaient sous ses pieds. Une lumière, descendue d'en haut, ceignait son front. Le ciel s'ouvrait. De ce côté, plein de sourires, des voix aimées l'appelaient vers elles : Viens avec nous ! Et, du côté de la terre, d'autres voix lui disaient : Au revoir ! Non, ce vieillard n'est pas un mortel qui finit : c'est un immortel qui commence (1). »

Ainsi la vie monte, se concentre, s'illumine, et, surtout, elle s'épure. A ces derniers instants, quand le corps n'est plus qu'une loque, l'âme, qui est plus près de DIEU, se dégage plus rayonnante. « La sagesse », dit Fénelon, « est le repos dans la lumière et la vertu. » A cette altitude, plus de nuages dans l'esprit ni dans le cœur : c'est la paix. Cet âge a sa poésie d'hiver, faite de mélancoliques chants intérieurs, de souvenirs bienfaisants et d'espérances éternelles. La solitude du vieillard s'irradie de mystères et de longues méditations. « Vieillir », a dit Mgr Baunard, « c'est s'améliorer ». Ce n'est pas tomber

---

(1) Cfr. Mgr Baunard, *Le Vieillard*.

dans la décrépitude, mais s'élever ; et le temps est un doux ascenseur.

C'est ainsi que nous avons compris les derniers jours du Père BOURG, durant les neuf dernières années. Placé sur le dernier palier, où l'a hissé l'ascenseur, au seuil de la demeure du Père qui est dans le ciel, il a fait les derniers préparatifs, il s'est amendé merveilleusement ; puis il est entré dans ce Sinaï, où DIEU allait se montrer, face à face, devant lui.

Lacordaire, sur son déclin, écrivait à un ami :

— « Je me sens vieillir : le corps change, les rides se creusent, les cheveux blanchissent, les sens perdent de leur énergie, mais l'âme surnage au-dessus des ruines qui commencent, comme la lumière du jour éclaire et dore les colonnes d'un temple qui croule. »

Ce phénomène de la vieillesse nous rappelle la loi de la gravitation ; mais, vraie pour le corps, qui retourne à la terre son centre, elle joue en sens inverse pour les âmes, dont le centre de gravité est en DIEU. Le corps descend, mais l'âme monte vers ce divin centre ; et, comme le vieillard est près de l'éternité, il s'y précipite, rapidement porté sur les ailes de l'amour.

Avant d'arriver au terme, cependant, DIEU demande aux meilleurs âmes une dernière purification d'amour, pour leur épargner la purification de justice. Il leur envoie l'épreuve.

Elle vint, au cher Père, sous la forme de misères intimes dont nous ne comprîmes toute l'intensité qu'après sa mort, en lui faisant sa dernière toilette. De ces souffrances séniles il ne laissa voir que ce qu'il ne pouvait nous cacher. JÉSUS, sur le tard, a ainsi façonné cette âme, en la jetant dans le creuset de la souffrance, — Il l'a, peu à peu, détachée de la terre et d'elle-même, pour se l'attacher, uniquement, comme le Souverain Bien.

Le Père BOURG en eut-il l'intuition, en demandant à venir à l'Osier pour finir ses jours ?

Peut-être oui, mais peut-être aussi non ; car la crainte qu'il éprouva toujours, à la pensée de la mort dont il parlait constamment, laisse entendre que DIEU lui voila,



dans sa miséricorde, le mystère de cette lente préparation, puisqu'il mit neuf ans à l'y disposer. Mais, quand l'œuvre fut accomplie et que la mort se présenta, le Père l'accueillit avec sérénité : il était prêt. Comme le bon ouvrier s'endort, sa tâche accomplie, après une pénible journée, et trouve bon le repos du soir, ainsi l'homme de Dieu se coucha dans la tombe, avec la confiance d'une âme apaisée.

Si, dans les premiers jours après son arrivée à Notre-Dame de l'Osier, il se prêtait encore volontiers à quelques petits ministères, bientôt il renonça à tout : car ses forces le trahissaient. Il se consacra dès lors, exclusivement, à sa sanctification. Tout son temps était employé à la prière, à des lectures pieuses, qu'il faisait au moyen d'une loupe, et aux longues oraisons en présence du Saint Sacrement.

Tant qu'il put se rendre à la Basilique, il le fit ; et la seule vue de ce vieillard en prière faisait l'édification de la paroisse tout entière. Les petites Junioristines de la Sainte-Famille, en l'entendant prier presque à haute voix et avec tant de ferveur, disaient :

— « Nous voudrions bien savoir le latin, pour comprendre ce que le P. BOURG dit au Bon Dieu, avec tant de ferveur, dans son action de grâces. »

Lorsque les Pères allaient le saluer, avant de partir en mission, et recommander leurs travaux apostoliques :

— « Oui, je prierai, — je ne puis faire que cela, — mais, vous, priez pour que je fasse une bonne mort, car, quand vous reviendrez, je ne serai plus. Oh ! alors, priez encore pour le repos de mon âme. »

Ces paroles se vérifièrent, à la fin du mois de mai 1928.

Il baissait visiblement. Sa grande stature se courbait de plus en plus ; son visage amaigri était, parfois, diaphane.

Sa famille, étant venue le visiter, l'avait décidé à aller, une dernière fois, bénir la maison paternelle. Il accepta : mais ce ne devait être qu'un désir, et, avant de mourir, il en demanda pardon comme d'une imperfection.

Le 28 mai, il dit la Messe, comme d'habitude et sans cette fatigue significative qui eût pu faire supposer que c'était la dernière. Après déjeuner, il dit son office ; et, sur la fin, il se sentit défaillir. Il appela le Frère CHALEYS-SIN, son infirmier dévoué, pour le soutenir.

A midi, il ne descendit pas au repas de communauté ; la faiblesse s'accroissait. Le médecin, appelé, ne lui trouva aucun mal ; et, quand le Père, avec sa rude franchise, lui demanda :

— « *Eh ! bien, Docteur, qu'est-ce que c'est ?* »

— « Rien, mon Père : c'est l'usure des années ! »

— « *Ah ! je le sais bien* », fit-il simplement.

Et, quand le médecin fut parti, il manda son médecin spirituel. Il avait, avec soin, préparé sa dernière confession. Il la fit dans des sentiments d'une profonde humilité et d'une grande componction.

Vers 9 heures du soir, ne se sentant aucun mal, il ne voulait pas nous imposer, disait-il, la fatigue d'une longue veille :

— « *Je resterai seul avec le Bon DIEU.* »

On ne pouvait acquiescer à ce désir, à cause de son extrême faiblesse. Le Frère lui fit entendre que ce ne lui serait pas une fatigue de passer la nuit, sur un fauteuil, dans sa chambre. Il accepta avec reconnaissance. La nuit fut calme.

Vers 4 heures du matin, un gémissement laissa apercevoir les signes avant-coureurs de la fin. Il demanda, avec instance, la Communion et l'Extrême-Onction. Et il répondit, avec une grande foi, à toutes les prières liturgiques. Après chaque onction, l'*Amen* retentissait avec fermeté et une profonde conviction.

Quand tout fut fini, le malade paraissant tranquille, le Père SESTIER alla dire sa Messe. Il arrivait, à peine, au pied de l'autel que le Père BOURG rendait son âme à DIEU, sans secousse, sans émotion, dans le calme du bon serviteur de DIEU.

C'était le 29 mai 1928. Il avait 88 ans et un mois. Il avait célébré, sur la terre, ses noces sacerdotales d'or et de diamant ; il était allé célébrer ses noces éternelles.

Le Supérieur et les Pères de la communauté, absents pour cause de prédication, rentrèrent pour assister aux funérailles.

\* \* \*

Le corps repose dans le cimetière de la communauté, — où l'on n'avait plus enterré personne, depuis les expulsions. Cette grâce suprême, il l'avait demandée à DIEU, avant de mourir. Son âme a dû tressaillir de joie, en voyant le funèbre cortège se diriger vers le petit enclos béni où reposent tous nos anciens Pères.

Ses funérailles furent modestes — mais combien édifiantes par le nombre des prêtres et par la piété des fidèles !

Un grand vide s'est fait dans la maison ! Jamais nous n'avions mieux compris l'avantage d'avoir un ancien dans une communauté.

Le Père BOURG laisse, parmi nous, le souvenir d'une tradition vivante, d'une grande piété et d'une oraison continuelle.

*Defunctus adhuc loquitur !...*

R. I. P.



#### XIV. — R. P. Hyacinthe Nédélec, 1834-1902 (904).

Le R. P. NÉDÉLEC est un de ces humbles que leur mauvais état de santé, uni à leur modestie, retient dans des occupations obscures mais qui n'en sont pas moins un pieux trésor pour les communautés qui les possèdent, à cause du parfum d'édification que répandent leurs vertus.

Hyacinthe-François NÉDÉLEC vint au monde, — à Plouaret, Diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier, en pleine Bretagne, — le 17 avril 1834.

Dès sa première enfance, il commença à manifester cette dévotion à la Très Sainte Vierge qui devait le con-

duire, plus tard, dans notre Congrégation. Il aimait à aller Lui offrir son cœur dans une chapelle, dite de Kernitron, en Lanmeur, près de Morlaix, où Elle était spécialement honorée.

Il étudia, pendant huit ans, au Collège de Saint-Pol-de-Léon, et il y fut un élève studieux et même brillant. De là, il entra au grand Séminaire de Quimper, où il se montra « pieux et aimable », nous dit un de ses condisciples, « toujours disposé à rendre service, d'une bonne et franche gaieté, sans sortir jamais d'une délicatesse et d'une réserve de bon aloi ».

Après avoir été revêtu du Sacerdoce, à Quimper, le 5 juillet 1858, il fut nommé Vicaire dans la grande paroisse de Plouigneau. Il y fit paraître une grande piété et y passait pour un bon prédicateur. Mais, sa faible santé ne pouvant supporter les fatigues qu'entraînait le service d'une paroisse si étendue, il fut transféré, peu après, à Rédéné. Pendant les deux années qu'il y séjourna, il eut à souffrir de l'isolement et du manque d'occupation, la paroisse étant très petite ; et on le plaça à Lanvéoc, pays voisin de Crozon, où son frère aîné était Vicaire.

Cependant, le désir de la vie religieuse le poursuivait, depuis quelque temps. Il finit par y céder et se présenta chez les Pères Jésuites.

L'état de sa santé l'obligea, bientôt, à les quitter ; et il fut envoyé comme Vicaire à Trégourez, dont son frère était Recteur. Il sut bien s'y conformer aux devoirs de sa situation ; avec cette réserve et cette modestie qui le caractérisaient, il s'appliquait à s'effacer devant le Curé, tout en remplissant son rôle subalterne avec un sincère dévouement ; il ne se faisait remarquer que par sa charité envers les malades et les malheureux. Il y vivait, d'ailleurs, en famille, — ayant, outre celle de son frère, la compagnie de ses deux sœurs.

Il s'arracha, cependant, aux douceurs de cette vie familiale, d'abord, en acceptant un poste d'aumônier chez les Sœurs de la Miséricorde, à Kernisy, près Quimper. Il ne put l'occuper longtemps, à cause du mauvais état de sa santé ; mais il y laissa le meilleur souvenir.

— « Ce qu'on dit, à l'unanimité », écrivait la Supérieure, c'est qu'il était déjà un saint prêtre et de grande édification, et nos pénitentes ajoutent qu'il était un excellent directeur. »

Enfin, il rompit les dernières attaches avec la vie de famille, en satisfaisant — et, cette fois, d'une manière définitive — le désir de la vie religieuse qui ne cessait de le poursuivre. Il entra à notre Noviciat de Nancy, à la fin de mai 1875, à l'âge de 41 ans, et y fit son Oblation perpétuelle, le 25 mai de l'année suivante.

Voici l'édifiant portrait que traçait de lui son Maître des Novices, en le proposant pour l'Oblation :

— « Le P. NÉDÉLEC est d'une grande piété ; il s'est trouvé heureux et comme à sa place durant tout son noviciat. Il a toujours été très édifiant. Un seul défaut en lui : un peu de lenteur, qui provient de ce qu'il est trop absorbé en DIEU. Il a bon caractère, mais cause peu, pour le motif que je viens de signaler... Son intelligence est cultivée, son jugement droit — mais hésitant, par vertu ou timidité naturelle. Le travail de mémoire et de composition lui coûte beaucoup : mais, malgré cela, il est capable de parler et d'instruire avec des canevas et de simples notes. Son style est simple, un peu lourd, mais plein de choses et animé d'un véritable esprit religieux. C'est, surtout, un homme de règle et de prière, et il pourrait suivre, exactement, un programme d'emploi qui lui aurait été assigné. Je crois qu'il pourra édifier la Congrégation et lui être utile dans un ministère sédentaire. La santé n'est pas forte : mais il n'a pas été arrêté, pendant son noviciat... »

Pendant six ans, il ne fit que des séjours très courts dans diverses maisons de la Province du Nord, — à Tours (où il passa deux fois), à Angers (trois fois), à Notre-Dame de Talence, à Notre-Dame de Pontmain et à Notre-Dame de Sion.

A Angers, il remplit les fonctions d'Aumônier du Dépôt de Mendicité. Il écrivait, alors :

— « Je trouve, ici, une position assez semblable à celle que j'occupais, avant d'entrer dans notre chère Congrégation. Le monde méprisait les âmes auprès desquelles j'exerçais mon ministère, et je menais une vie obscure et cachée. C'est dans la solitude que DIEU est venu m'appeler ; avec joie, j'ai obéi à sa voix ; et je ne saurais jamais assez Le remercier des grâces dont Il m'a comblé. »



A Talence, il fut chargé du Noviciat des Frères des Écoles chrétiennes et se dévoua, avec le plus grand zèle, à cette œuvre importante, pendant deux ans.

Enfin, en 1882, le P. NÉDÉLEC fut placé au poste qu'il devait garder, pendant vingt ans, jusqu'à la fin de sa vie, — à l'Aumônerie de la Sainte-Famille, à Bordeaux. Il y continua à mener cette vie obscure et cachée, qui avait toujours eu ses préférences, édifiant ses confrères de la Rue de Berry par ses humbles vertus religieuses et faisant le plus grand bien aux Religieuses par sa direction sûre et toute paternelle.

Sa santé était toujours assez précaire ; mais cela ne l'empêchait pas de pratiquer la régularité la plus scrupuleuse ; et, dans la nourriture ou les soins du corps, il n'y avait rien qui ne fût religieux et n'exclût la pure satisfaction sensuelle. La monotonie de son existence et de ses fonctions ne lui arrachaient aucune plainte ; il y voyait, au contraire, le meilleur moyen de mener cette vie intérieure qui avait toujours été la caractéristique de sa piété.

Enfin, après vingt ans d'un ministère si effacé mais si plein de fruits pour les âmes qu'il dirigeait, il s'éteignit, doucement, à l'âge de 68 ans, le 23 novembre 1902.

*R. I. P.*



## XV. — R. P. Morgan O'Dwyer, 1840-1894 (481).

---

« Le R. P. Morgan O'DWYER est mort, à la Maison du Noviciat de Belmont, en Irlande, le 27 janvier 1894. Tout Oblat qui l'a connu peut dire : C'est lui qui prie pour nous au ciel. Ce n'est pas d'un Religieux de vertu ordinaire que l'on peut parler avec cette confiance ; mais le P. O'DWYER a montré une sainteté de vie entièrement au-dessus de l'ordinaire. La prière était devenue, pour lui, non seulement un devoir, accompli avec fidélité, mais un vrai besoin, en même temps qu'un plaisir délicieux. Les choses de ce monde ne possédaient plus, pour lui, aucun charme, si jamais elles en avaient eu ; il avait renoncé aux désirs

de sa volonté personnelle et mettait sa joie à rendre service et à faire plaisir aux autres. »

C'est en ces termes, si élogieux, que notre « *Missionary Record* », de Dublin, annonçait la mort de ce vénéré défunt.

Morgan-James O'Dwyer naquit, à Cullen, dans le Comté de Tipperary, en Irlande.

Sa famille occupait un certain rang, et il avait une parenté très honorable. Son cousin était Évêque de Limerick ; le cousin de son père était Sir Henry Sheehy-Keating, qui fut longtemps un des Juges de sa Majesté, à Westminster ; et il était très proche parent du fameux Michel Doheny, l'exilé et le poète, dont certaines œuvres sont mémorables, — entre autres, le *Felon's Track*.

Le jeune Morgan passa quelque temps au Juniorat ; puis il entra, à l'âge de dix-sept ans, au Noviciat de Sickling-Hall, et y fit son oblation, le 1<sup>er</sup> novembre 1858.

Dès son entrée dans la vie religieuse, il s'appliqua, sérieusement, à la pratique des vertus de son état ; et voici le portrait que firent de lui ses deux Maîtres de Novices successifs :

— « Le Frère O'DWYER est le premier fruit de notre Juniorat et le modèle de tous nos Novices. Il excelle dans toutes les vertus. Si le Bon DIEU nous le conserve, il fera honneur à la Congrégation. »

Puis, à la veille de ses premiers vœux :

— « Quoique jeune, il n'a pas l'inconstance de la jeunesse. Son caractère est très doux. Il ne s'irrite jamais, quelque remarque que ses Supérieurs lui fassent. Cette patience, qui ne se dément jamais, ne semble pas venir de sa nature mais être l'effet d'une grande vertu. Sa piété n'est point sensible, mais elle est douce, continue, bien entendue. Il faut, parfois, modérer ses disciplines extraordinaires. Dans une direction plus intime que d'habitude, il m'avoua, un jour, qu'il n'avait jamais ressenti aucune révolte de la chair. Il aime la prière, l'oraison, le recueillement : il fait ses délices des choses de DIEU. Il m'est arrivé de lui faire rendre compte de ses méditations, devant les autres, pour leur apprendre comment ils doivent faire les leurs. Il est très régulier ; et quelques Frères ont, plusieurs fois, témoigné de l'aversion pour lui, parce que sa conduite pieuse et édifiante est une condamnation de la leur. J'ajoute, en finissant, que, depuis huit mois que je connais

le Frère O'DWYER, je ne l'ai jamais vu commettre aucun péché véniel, — au moins, de propos délibéré. Il n'a que des talents ordinaires, mais qui sont amplement suffisants. »

Sa conduite exemplaire ne se démentit pas au Scolasticat de Montolivet, où il fut ensuite envoyé. Il y fut noté, tout le temps, comme « très bon, très régulier, très appliqué à ses devoirs, mais gêné par l'excès de sa modestie ». Cette modestie dégénérait même en timidité excessive, qui le rendait, parfois, gauche et emprunté. C'était, chez lui, une vraie morbidité, qui était, évidemment, le fruit d'une cruelle infirmité, dont il portait déjà le germe et qui éprouva, très douloureusement, ses dernières années. Il fut élevé au Sacerdoce, le 17 mai 1864, à Marseille.

Revenu en Angleterre, les premières années de son ministère se passèrent à Londres. Il fut, ensuite, envoyé à Leith, en Écosse, où il séjourna de longues années. Il s'y fit remarquer par une piété sérieuse et soutenue et par un grand zèle pour le salut des âmes. L'obéissance le plaça, plus tard, au Réformatoire de Philipstown ; et, pendant le long séjour qu'il y fit, il montra le plus parfait dévouement pour le bien moral et spirituel des jeunes détenus, — les éclairant et les soutenant de ses bons avis, mais les édifiant plus encore par les bons exemples de sa sainte vie.

Il plut à DIEU de mettre le comble à sa vertu, en l'éprouvant par une infirmité pénible, qui le priva, sur ses derniers jours, des joies du saint ministère et même de ce qui était, pour lui, la consolation suprême, — du bonheur suprême de monter à l'autel. Il se retira, alors, à Belmont-House (Stillorgan), où il passa ses dernières années, dans l'abandon le plus parfait et le plus méritoire à la sainte volonté de DIEU.

Il eut, cependant, la consolation d'être entouré, jusqu'à la fin, par les soins assidus et l'affection inlassable de son jeune frère, le P. Bryan O'DWYER, qui l'avait rejoint dans la Congrégation, attiré par les saints appels de sa vertu. Il jouit aussi de l'avantage de conserver l'usage de ses facultés jusqu'au moment suprême ; et

ce fut après avoir dit qu'il voulait recevoir l'absolution qu'il rendit le dernier soupir, remettant son âme à DIEU, non seulement avec paix mais encore avec joie, — car. en lui, l'amour avait chassé la crainte.

Ainsi s'éteignit cette humble vie de 54 ans, qui s'était écoulée dans les œuvres les plus modestes, mais qui avait laissé, en tous lieux, un suave parfum d'édification et un souvenir durable de sainteté.

Les offices des funérailles eurent lieu à Belmont, avec le concours d'un grand nombre de Pères ; et ses restes furent, ensuite, transportés à Inchicore, où ils furent inhumés dans le cimetière particulier des Oblats, — tandis que, dans la petite Ville de Cashel, où résidait une de ses sœurs, tous les magasins étaient fermés, pour rendre hommage à sa mémoire et à ses vertus.

*R. I. P.*



## XVI. — R. P. Charles Cahill, 1857-1917 (915).

Le P. Charles CAHILL unissait en lui ces deux nobles races, française et irlandaise, qui ont donné tant de vaillants Missionnaires au Canada. Il était de descendance Irlandaise, par son père, et Canadien-Français, par sa mère — Arthémise Ouellette.

Charles naquit, le 13 juin 1857, à Sainte-Anne, dans l'Île de Calumet, Province de Québec. Il fit ses études à l'Université d'Ottawa, dont il suivit les cours pendant quatre ans.

En 1875, il entra au Noviciat de Lachine ; et il prononça ses vœux perpétuels, à Ottawa, le 8 septembre de l'année 1877. Sa santé commença, dès lors, à se trouver ébranlée ; et, durant toute sa vie, elle se maintint, dans un état assez précaire, — ce qui ne l'empêcha pas de s'adonner, avec ardeur, aux travaux de l'apostolat dans les missions pénibles des sauvages ou des chantiers ou

dans le ministère, plus sédentaire mais guère moins méritoire, des paroisses.

Ses études théologiques durent être forcément écourtées et même suspendues pour cette raison ; il passa deux années de son scolasticat à la Résidence de Témiskamingue, — séjour qui lui fut très utile, disait-il lui-même, pour s'initier à la vie et aux œuvres du Missionnaire des Sauvages.

Il reçut la prêtrise, le 21 décembre 1881, à Ottawa, des mains de Mgr Duhamel, et fut envoyé au Texas, où il exerça le saint ministère pendant près de quatre ans.

En 1885, le P. CAHILL vint au Manitoba et fut attaché, pendant trois ans, comme Vicaire, à l'Église de Sainte-Marie de Winnipeg. Il fut, ensuite, employé à desservir les chantiers du Lac des Bois et les groupes de Catholiques échelonnés le long de la voie du Pacifique Canadien, jusqu'aux limites orientales du Diocèse de Saint-Boniface.

Le 26 juillet 1889, il prit charge des Missions indiennes du voisinage du Lac des Bois et de la Rivière La Pluie mais continua à desservir les Missions des environs du Portage du Rat et de Fort Frances. Jusque-là, il avait conservé ses quartiers généraux à Winnipeg ; mais, le 9 septembre 1889, il fut donné à la Paroisse du Portage comme assistant, tout en continuant à desservir de nombreuses missions.

Ce fut au labeur si pénible de ces dures missions qu'il consacra les plus belles années de sa vie. N'ayant qu'une santé toujours chancelante, il lui fallait une dose peu commune de zèle et d'énergie pour affronter les longs voyages, les mauvais temps, les fatigues harassantes que demandait ce laborieux ministère. Mais son amour pour ces pauvres habitants des bois lui fit tout surmonter.

Le 18 septembre 1893, il fut nommé Supérieur de la Mission de Fort Frances ; et il y a laissé, comme souvenir durable, une bâtisse qui servit, pendant plusieurs années, d'église et de presbytère.

Trois ans plus tard, il devenait surintendant des Missions indiennes du Lac des Bois ; et, en 1897, on lui



confia la tâche difficile d'organiser une école-pensionnat pour les enfants sauvages. Cette école de Saint-Antoine de Kenora, qui est toujours florissante, demeure comme un monument de son zèle et de son talent d'organisation.

Mais le Missionnaire des Indiens était destiné à de plus grandes choses. Le 25 février 1903, il fut nommé Supérieur de la Résidence Sainte-Marie, dans la Ville de Winnipeg, et Curé de la Paroisse. Et, pendant six ans, il se dévoua, généreusement, aux fonctions multiples et assez ardues de ce double poste. Les Paroissiens de Sainte-Marie gardent de lui le souvenir le plus reconnaissant et le plus ému, car il avait su trouver le chemin de leurs cœurs. C'est sous son administration que fut construite la nouvelle École paroissiale de Sainte-Marie, — œuvre du savoir-faire du Pasteur, mais aussi de la générosité des paroissiens, qui lui donnèrent un parfait témoignage de leur attachement, en répondant à son appel avec l'empressement le plus touchant. Ce fut aussi sous sa direction que le Cimetière de Sainte-Marie, commun à tous les Catholiques de Winnipeg, fut considérablement amélioré et embelli et que la chapelle mortuaire actuelle y fut construite.

Pendant cet espace de temps, ses confrères, l'ayant vu à l'œuvre, surent l'apprécier et lui donnèrent un grand témoignage d'estime en le désignant comme Délégué pour représenter le Manitoba au Chapitre Général de 1906.

De 1909 à 1911, le R. P. CAHILL continua à exercer le saint ministère dans la Paroisse de Sainte-Marie et fut, en même temps, Directeur de la « *North-West Review* ». Ce fut, surtout, dans cette tâche délicate qu'il eut l'occasion de déployer ses hautes qualités de tact et de montrer sa grande largeur de vues.

Ces qualités solides, quoique enveloppées d'un voile de modestie, furent si bien appréciées par l'Autorité supérieure de la Congrégation qu'on l'appela au poste de Provincial du Manitoba, le 28 mai 1911. Et il s'acquitta avec tant de soin de ses hautes fonctions que ses Supérieurs majeurs lui renouvelèrent leur confiance, trois

ans après, pour un nouveau terme. Et, cet espace de temps écoulé, il gisait déjà sur un lit d'hôpital, où il devait expirer, lorsqu'il reçut, pour la deuxième fois, le renouvellement de son mandat (troisième triennat). Plus beau témoignage ne pouvait être rendu à son administration.

Bien que sa santé laissât toujours plus ou moins à désirer, il se montrait si énergique dans l'accomplissement de ses devoirs qu'on aurait pu espérer qu'il prolongerait encore sa belle carrière. Mais, pendant l'hiver de 1916, les atteintes du mal qui l'a emporté commencèrent à donner des inquiétudes à ses frères en religion et à ses nombreux amis. Depuis lors, il ne fit que décliner et, bientôt, il se vit obligé de se confiner à l'hôpital, où il dut passer tout l'été. Ses forces l'abandonnèrent, graduellement ; et le dénouement se produisit, paisiblement, le 6 septembre 1917.

Il n'était encore âgé que de 60 ans et en avait passé 32 dans le laborieux ministère des Missions du Manitoba. Il laisse un souvenir qui vivra longtemps dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Son inaltérable dévouement, sa grande modestie, son affabilité et sa douce gaieté lui avaient gagné l'estime et l'affection générales.

Ses funérailles furent imposantes par le vaste concours des Pères Oblats et des prêtres séculiers et l'immense assistance des fidèles, qui remplirent la pro-Cathédrale de Saint-Mary's. Mgr BREYNAT chanta la Messe du Service solennel, en présence de Mgr Sinnott, Archevêque de Winnipeg, de Mgr Béliveau, Archevêque de Saint-Boniface, de Mgr Budka, Évêque des Ruthènes, et des représentants de Mgr LEGAL, Archevêque d'Edmonton, de Mgr CHARLEBOIS, Vicaire Apostolique du Keewatin, et de Mgr Mathieu, Archevêque de Regina.

Mgr Cherrier, Vicaire Général, en quelques paroles très émues, paya un touchant tribut aux vertus et aux qualités du cher défunt, et les journaux de la région célébrèrent à l'envi ses louanges.

Et nous disposerons, comme épitaphe, sur sa tombe, dans la chapelle mortuaire du Cimetière de Sainte-Marie,

qu'il avait fait ériger lui-même, les lignes suivantes de l'une de ces feuilles catholiques :

— « Le R. P. CAMILL était un saint Prêtre, un Missionnaire infatigable, un Religieux d'une modestie et d'une humilité exemplaires : sa mort a causé des regrets universels, et c'est une grande perte pour les populations du Canada. »

R. I. P.

---

## XVII. — R. P. Edmond Peytavin, 1848-1918 (762)<sup>1</sup>.

---

Le P. Edmond PEYTAVIN naquit, à Alger, le 6 novembre 1848, de parents sincèrement chrétiens. Son père était agent consulaire dans cette ville et appartenait à une ancienne famille de Bagnols-les-Bains, en Lozère. Sa mère était Belge ; et c'est, probablement, le motif pour lequel notre cher défunt eut, toute sa vie, une grande sympathie pour cette héroïque petite nation.

Il suivit ses parents dans leurs divers postes, — d'abord, à Constantinople, et puis à Budapest, en Hongrie, où il fit sa première Communion, et, enfin, à Bruxelles. Son père prit, alors, sa retraite et revint dans son pays natal, à La Canourgue, en Lozère.

Tous ces changements de résidence ne nuisirent pas à l'éducation du jeune Edmond. Ses parents connaissaient trop bien leurs devoirs à cet égard et ne cessèrent de l'exhorter, par leurs paroles et leurs exemples, à la pratique de la piété, au milieu de ces voyages à travers une grande partie de l'Europe.

À l'âge de 15 ans, il fut envoyé au Collège de Langogne, en Lozère ; et c'est là qu'il sentit l'appel divin au Sacerdoce et que son âme s'éprit du désir de se dévouer au labeur héroïque des Missions étrangères. Il se détermina,

---

(1) Cette *Notice* est l'œuvre du P. Anselme PEYTAVIN, mort lui-même, à Rome, le 4 juin 1920.

bientôt, à entrer dans la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée et se rendit au Juniorat de Notre-Dame des Lumières pour y achever ses études classiques.

Le 12 mai 1868, à l'âge de 20 ans, il prenait le saint habit, à Notre-Dame de l'Osier ; et, après son année de probation, il allait au Scolasticat d'Autun, où il fit ses vœux perpétuels, le 31 mai 1870.

Il donna, à ce moment-là, un grand exemple d'humilité et d'attachement à la Congrégation. On refusait de l'admettre à l'Oblation perpétuelle, à cause de l'insuffisance de ses talents. Il insista vivement auprès du Très Rév. Père Supérieur Général pour être admis dans la Congrégation en qualité de simple *Frère catéchiste* pour les Missions étrangères ; et sa demande fut agréée.

Quelque temps après, il reçut son obédience pour la Colombie Britannique, où nous verrons cet humble Frère catéchiste mériter, par ses qualités et son dévouement, d'entrer dans le sacerdoce et d'occuper des postes éminents.

Après un long voyage, il arriva à Mission City, où il reçut une chaude bienvenue du P. LÉON FOUQUET, avec lequel il se lia d'une étroite amitié, qui devait durer jusqu'à sa mort.

Cependant, il parut bientôt évident que ses moyens seraient suffisants pour faire honneur au Sacerdoce. Il reçut ordre de s'y préparer ; et la suite de sa vie prouva combien il était à la hauteur de cette dignité. Ayant fait, rapidement, ses études théologiques, il fut ordonné prêtre, à New-Westminster, le 6 octobre 1872 ; et il eut l'honneur d'être le premier Oblat de MARIE à recevoir l'onction sacerdotale dans ces régions sauvages.

N'écoutant que son zèle, il se mit, aussitôt, à l'œuvre, avec la plus grande ardeur, pour ne déposer le harnais apostolique qu'à la fin de sa vie, après une laborieuse carrière de quarante-quatre ans, quand une maladie grave et douloureuse vint le condamner au repos.

Que ce soit aux confins éloignés de Fort Rupert et de William's Lake, dans les parages de Kootenay ou de Kamloops, au sein des Montagnes Rocheuses ou sur

les bords de l'Océan, ou encore le long des lignes du *Canadian Pacific*, il s'est donné, avec un zèle inlassable, aux besoins spirituels des Blancs et des Sauvages. Le zèle pour les âmes, l'humilité et la simplicité sont, dans le prêtre, les sûrs indices de la vraie grandeur du caractère. En le mesurant à cette marque, le P. PEYTAVIN possédait, véritablement, une grande âme ; et, ce qui était frappant dans son zèle, c'est qu'il était le fruit d'un sens surnaturel très profond. Comme un vrai humble, il ne prétendit jamais mieux faire que ses confrères ; et il ne se choisit jamais, lui-même, sa propre sphère de travail.

Ce fut aux Indiens de la Vallée du Fraser qu'il donna les prémices de sa vie apostolique, en compagnie du P. FOUQUET. Il y subit de grandes et nombreuses privations et y courut même de graves dangers, enseignant la Religion aux Sauvages, plus d'une fois, au risque de sa vie.

— « *C'était, vraiment, une existence très dure* », nous disait-il, un jour. « *Nous vivions, complètement, avec les Indiens, n'ayant aucun de ces agréments qu'on nomme la civilisation. Nous dormions sous leurs tentes, mangions avec eux et cherchions à gagner, peu à peu, leur confiance, pour leur inculquer les préceptes de notre Sainte Religion.*

« *Voici, entre autres, une anecdote bien savoureuse de cette vie de sauvages. Un soir, j'entrai dans une tente, pour y visiter une famille. Chacun s'assit, à la ronde, autour d'une marmite sur le feu, où cuisait je ne sais quoi. Je me mis en devoir de parler de notre Sainte Religion ; et, tandis que mon discours se déroulait, je m'aperçus que trois ou quatre sauvages s'exerçaient à un tir d'adresse, lequel consistait à cracher au beau milieu de la marmite. Je fis, quand même, bonne contenance et continuai mon instruction, malgré mes vives appréhensions — qui ne furent que trop réalisées. Bientôt, en effet, la marmite passa de main en main ; et je fus obligé, par convenance, pour ne pas humilier mes hôtes, d'y puiser comme les autres et de manger de cet infect ragoût.* »

En 1880, le vaillant Missionnaire fut envoyé à la



Mission Saint-Eugène, parmi les Sauvages Kootenays. Pendant six ans, il s'y dépensa, avec le plus grand zèle, dans un travail incessant ; et l'on peut dire que les fervents Catholiques qui font, aujourd'hui, l'honneur de cette mission sont, pour une bonne part, le fruit de son labeur apostolique.

Le P. PEYTAVIN fut, ensuite, envoyé au Lac Caribou, où les Indiens surent bien profiter de sa parole et de son dévouement, Mais il dut, bientôt, leur dire adieu, pour se rendre au poste de Kamloops. De là il rayonna pendant six ans, soit dans les missions sauvages, soit dans les chantiers de travailleurs blancs employés à la construction du chemin de fer du Pacifique. Là, comme ailleurs, son zèle obtint les meilleurs résultats. Puis, il fut envoyé à la Mission de Revelstoke, où il sembla ne compter pour rien les longs et fatigants voyages qu'il était, sans cesse, obligé d'entreprendre pour assurer l'évangélisation de ses ouailles.

Cependant, on avait constaté qu'à son dévouement inlassable pour les âmes le P. PEYTAVIN joignait d'autres qualités très sérieuses : et il fut jugé capable d'être placé à la tête des Missions importantes de Willam's Lake. Et, là, il remplit si bien ses devoirs de Supérieur et de Missionnaire qu'on lui donna, après quelques années, un nouveau témoignage de confiance, et il fut nommé, en 1901, Supérieur de la Mission Saint-Charles, dans la Ville de New-Westminster.

Sur ce nouveau théâtre, son zèle eut un champ encore plus vaste à travailler ; mais il ne recula devant aucune fatigue pour remplir dignement sa charge. Il visitait, régulièrement, les Missions du Delta et les camps indiens du voisinage. Il était, également, chargé de l'aumônerie du Pénitencier de la Colombie Britannique, et il prit le plus grand intérêt à cette œuvre. Il adressa de nombreuses lettres, en faveur de ses détenus, au Gouvernement d'Ottawa et s'occupa, avec une grande générosité, de leur procurer les secours spirituels et temporels que réclamait leur condition.

Il remplit ces divers emplois jusqu'en 1906 ; et ce fut,

sans doute, la sagesse judicieuse qu'il sut y montrer qui lui valut l'honneur d'être désigné comme le Délégué de Vicariat de la Colombie Britannique au Chapitre Général tenu, à Rome, en septembre 1906.

A son retour, on lui confia la direction du District de North Vancouver, où il eut à s'occuper, à la fois, de quelques missions indiennes et d'une population blanche de Catholiques en pleine prospérité. Dans ce poste important, il donna un tel exemple d'activité pour le saint ministère et, en même temps, de sagesse dans toute sa conduite qu'il est permis de dire que personne n'y jouit jamais d'une plus grande estime que lui. Il reçut, du reste, un beau témoignage de la reconnaissance populaire. Lorsqu'on bâtit une église pour les Catholiques blancs, à l'Avenue Mahon, les fidèles voulurent qu'elle portât le nom chrétien de leur zélé Pasteur, et elle fut dédiée à Saint Edmond, son saint Patron.

Ce fut à cette époque qu'il fut nommé Vicaire Général par Mgr DONTENWILL ; il occupa ces hautes fonctions et remplaça le Vicaire Apostolique, durant ses absences, à la satisfaction générale.

En 1911, sa santé commença à décliner ; on jugea que le travail était au-dessus de ses forces, et il fut transféré à la Paroisse du Saint-Rosaire. De là, tout en dirigeant ses ouailles, il surveillait les nombreux Indiens épars dans le district. Mais, bientôt, ses forces le trahirent ; il était atteint d'un mal d'entrailles, qui s'annonçait très grave, et il dut aller prendre un repos bien mérité, à l'Hôpital Saint-Paul, en 1915.

Au bout de quelque temps, il eut comme un regain de santé, et il put quitter l'hôpital. Mais, hélas, ce ne fut pas pour longtemps ; une nouvelle reprise de son mal l'obligea à se retirer, définitivement, à l'Hôpital de New-Westminster. Les privations et les souffrances incessantes qu'il avait endurées, pendant de si longues années, eurent raison de sa forte constitution. Il s'étendit sur une couche de douleurs, où il resta, pendant vingt mois, sans presque jamais se relever. Mais, de son lit ou de sa chambre, il ne cessa pas d'édifier et de prêcher

par sa parfaite soumission à la volonté de DIEU et son admirable patience dans les souffrances.

Il n'est pas exagéré de dire qu'aucun Missionnaire Oblat de MARIE, en Colombie Britannique, ne s'attira plus de sympathies et ne gagna une meilleure popularité que lui, parmi les Blancs et les Indiens. Sa nature était exceptionnellement aimable, et personne ne pouvait résister aux charmes de son grand cœur et de sa gracieuse bonté. Il possédait, en outre, une humilité sincère : il occupa des positions élevées, parmi ses frères en religion, mais on voyait qu'il se soumettait aux honneurs plutôt qu'il ne les acceptait et, dans tous les cas, il ne les rechercha jamais.

Doux et affable dans ses manières, il était accessible à tout le monde, — toujours prêt à rendre service et incapable de conserver un ressentiment, même après une offense. Avec cela, il possédait un fonds de connaissances pratiques et un trésor de prudence et de sagesse qui, plus d'une fois, dans les Conseils provinciaux du Vicariat, donnèrent une grande valeur et beaucoup de poids à ses opinions, dans des matières d'importance.

L'humilité est la mère de l'obéissance, et le P. PEY-TAVIN était toujours prêt à se soumettre, même à ceux qui avaient été ses sujets. Quelle que fût l'obéissance ou l'ordre qu'on lui donnait, jamais aucun murmure ne s'entendit sur ses lèvres : à tout moment, il était disposé à obéir à ses Supérieurs. Même lorsqu'il était souffrant, il ne refusait pas d'aller, de nuit ou de jour et par tous les temps, apporter les secours de la Religion aux malades et aux mourants. Et l'on comprend ainsi qu'il avait raison de dire, sur la fin de sa vie, aux jeunes Missionnaires de ces régions :

— « Vous autres, aujourd'hui, vous ne connaissez pas les duretés de la vie. »

Il avait, pour ainsi dire, la simplicité d'un enfant, et elle caractérisait chaque détail de sa vie. Naturellement modeste, il se tenait loin des regards du public. Mais il trouvait son bonheur au milieu des enfants et, partout où il a passé, il a toujours été l'ami des petits. Sa candeur

d'âme se manifestait dans les traits de sa figure ; et sa bonne humeur et sa longanimité servirent, plus d'une fois, à faire tomber des préjugés et des malentendus et arrêterent même les attaques du sectarisme.

En un mot, le dévouement, l'exactitude et l'esprit pratique qu'il apporta dans l'accomplissement de sa tâche de chaque jour, comme les nombreux et signalés services qu'il rendit aux Missions de la Colombie, pendant ses quarante-quatre ans d'apostolat, ne peuvent être entièrement appréciés que par ceux qui vécurent avec lui ou, mieux encore, par l'œil vigilant de DIEU...

Les souffrances de ses derniers jours furent assez aiguës — pas autant, cependant, qu'il y aurait eu lieu de le craindre. Sa patience admirable, qui ne s'était jamais démentie au cours de cette longue et douloureuse agonie, fut plus édifiante que jamais à la fin. Et, après avoir reçu, avec un grand esprit de foi, tous les secours de la Religion, il rendit paisiblement son dernier soupir, le 3 février 1918, à l'âge de 70 ans.

Ses funérailles témoignèrent de la profonde affection dont il était entouré, par l'énorme concours de prêtres et de fidèles qui s'y rendirent. Mgr l'Archevêque de Vancouver voulut bien les présider et faire l'éloge du cher défunt en quelques paroles sorties de son cœur (1).

Toute la presse, tant protestante que catholique, s'associa, du reste, aux regrets et aux éloges unanimes qui s'élevèrent, de toutes parts, à l'annonce de la mort du P. PEYTAVIN ; DIEU lui donnait, à son départ de ce monde, un peu de cette gloire humaine qu'il avait tant méprisée !

R. I. P.

---

(1) Nos lecteurs savent que le Siège épiscopal de New-Westminster — d'abord, occupé par Mgr Paul DURIEU (1890-1899), coadjuteur puis successeur de Mgr Louis d'HERBOMEZ (1863-1890), Vicaire Apostolique de la Colombie Britannique — venait d'être transféré à Vancouver, avec le titre d'Archevêché, lorsque le nouvel Archevêque, S. G. Mgr Augustin DONTENWILL, fut élu Supérieur Général de notre chère Congrégation (20 septembre 1908).

N. D. R.



## XVIII. — R. P. Jules Piat, 1852-1914 (882).

---

Pendant trente-cinq années, il fit de la politique.

Quelle politique ?

Écoutez, car c'est un bon Religieux, un saint Prêtre, un vrai Missionnaire qui — quelques semaines, quelques jours peut-être, avant sa mort — résumait ainsi sa vie, sur un bout de papier retrouvé sur son bureau :

1. Pendant vingt-neuf ans, j'ai fait, à Brownsville et à Roma, la politique du devoir rude et constant ;

2. Pendant deux années et quatre mois, à Rio-Grande, j'ai fait la politique du mécontentement et de l'ennui..., et j'ai manqué :

3. Pendant deux mois, à Mission, c'était la politique du mutisme et presque du désespoir ;

4. Pendant six mois, à Mercedes, c'était la politique d'attente, d'observation et de vraie guerre ;

5. A Brownsville, depuis le 6 janvier 1912, c'est la politique d'effacement.

C'est en ces termes, d'une franchise admirable, que le P. Jules-André PIAT, O. M. I., Missionnaire parmi les Mexicains du Texas, se faisait à lui-même, en un jour de retraite, un jugement sur sa conduite.

Prenons les deux termes extrêmes de ce résumé :

« Pendant vingt-neuf ans, j'ai fait la politique du devoir rude et constant, » — c'est-à-dire : j'ai fait, d'une manière constante, mon devoir, devoir rude et pénible du Missionnaire des *Ranches* ; et, certes, comme nous le verrons, c'était une vie de sacrifices continuels, un vrai martyre de chaque jour ;

Puis, pendant les dix-huit derniers mois de sa vie, « à Brownsville, ce fut la politique d'effacement », — c'est-à-dire que, lorsque l'âge et la maladie l'empêchèrent de se dévouer, aussi activement, au salut des âmes, il s'appliqua, d'une manière plus spéciale, à pratiquer (ce qui n'était pas nouveau pour lui) la règle de conduite que l'auteur de l'*Imitation* exprime en ces mots : *Ama nes-ciri et pro nihilo reputari.*



N'est-ce pas là, en quelques mots, l'histoire de la vie d'un saint, auquel ne manquèrent pas les épreuves purificatrices — ces tentations de mécontentement, d'ennui, de désespoir, de guerre, etc., — qui sont la note caractéristique des trois périodes intermédiaires de sa vie ?

Oui, et — comme, d'ailleurs, cette conclusion est confirmée par l'opinion générale de ceux qui l'ont connu et l'ont vu à l'œuvre — on ne pourra que s'édifier, en lisant les quelques pages qui suivent, extraites, en grande partie, des notes intimes écrites par l'apôtre.

\* \* \*

Le R. P. PIAT naquit, le 30 novembre 1852, dans la petite Ville de Chatonnay, au Diocèse de Grenoble (Isère), France. Il fut baptisé, le même jour, et reçut les noms de Jules-André.

On cite parfois, dans la vie des grands hommes ou des saints, un mot dit au jour de leur naissance ou de leur baptême et qui semble être une prophétie de l'avenir réservé au jeune bébé. Eh bien, la parole dite au moment du baptême de Jules PIAT ne se réalisa pas. Lui-même le notait, en ces termes, dans son journal :

— « 30 novembre : jour anniversaire de mon baptême. Chose étrange, occurrence qui me frappe et me rappelle le temps passé : on m'appelle pour faire un baptême. Je me hâte, car l'enfant est malade. En arrivant, je me trouve en présence de la marraine et demande où est l'enfant, car je ne le vois pas. Elle me montre, alors, un tout petit être — qui ne doit guère peser plus que moi, il y a 28 ans, lorsque l'eau baptismale vint régénérer mon âme. Le Frère sacristain me dit, alors, ce que Pauline Milau et Annette Gaudin disaient de moi à ma mère : *Oh ! celui-là ne fera jamais un homme !* »

Pauline Milau et Annette Gaudin n'étaient pas prophétesses, car le tout petit être, transformé alors en enfant de DIEU, fut un homme, dans toute l'acception du terme, — un homme fort, au physique et au moral, un homme de science, un homme de volonté, un homme de devoir et de dévouement, un saint.

Jules-André, élevé par des parents foncièrement chré-

tiens, fit, avec grande ferveur, sa première Communion, dans l'Église paroissiale de Chatomay, le 12 juin 1863.

Entendit-il, en ce beau jour, la voix divine qui l'appelait à l'apostolat ? C'est probable, car, trois ans plus tard, en octobre 1867, il entra à l'École apostolique ou Juniorat où les RR. PP. Oblats de MARIE Immaculée, à l'abri du Sanctuaire de Notre-Dame des Lumières, formaient, à la pratique des vertus religieuses et apostoliques, de jeunes enfants — qui furent, dans la suite, des Apôtres de JÉSUS et de l'Immaculée, des sauveurs d'âmes.

Quelque temps auparavant, l'étudiant avait eu la douleur de perdre sa pieuse mère ; mais, dès lors, sa sœur chérie, M<sup>lle</sup> Louise Piat, fut pour lui une mère au cœur d'or. Il l'écrivait, dans son journal, en janvier 1892 :

— Cette année commence par l'annonce d'une bien douloureuse nouvelle : celle de la mort (20 décembre 1891) de ma chère et unique sœur, Louise Piat, qui était pour moi, non une sœur bien-aimée, mais une mère au cœur d'or. Depuis vingt-cinq années, elle remplaçait notre mère au foyer domestique, et, n'eût-ce été la privation de cette regrettée mère, nous n'eussions presque pas ressenti sa perte, tant fut grand l'amour de cette sœur aimée, tant furent tendres et continuels ses soins fraternels. Avec toute la sincérité de mon âme, je puis bien dire que je la pleure à l'égal de ma très regrettée mère. »

Jules Piat passa six années au Juniorat de Notre-Dame des Lumières. Ayant achevé ses humanités, il entra au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, pour étudier, d'une manière plus parfaite, sa vocation religieuse et se former à la pratique des conseils évangéliques.

Le 29 juillet 1874, il prononça ses premiers vœux et se rendit au Scolasticat d'Autun, dans cet ancien couvent bâti par Sainte Jeanne de Chantal, embaumé par ses vertus et où les Oblats de MARIE Immaculée, de 1862 à 1880, enseignèrent, à leurs jeunes profès, les sciences sacrées — la philosophie et la théologie.

Le 15 août 1875, Jules-André Piat s'enrôlait, pour la vie, sous la bannière de MARIE Immaculée et jurait d'être, jusqu'à la mort, son fidèle Oblat. Serment solennel que, chaque année, il renouvelait avec bonheur ; car il fut tou-

jours, et à juste titre, saintement fier d'appartenir à cette humble mais vaillante Congrégation d'apôtres.

Quatre ans plus tard, le 7 juin 1879, les anges chantaient pour lui le cantique du Sacerdoce éternel : *Tu es sacerdos in æternum !...*

Au soir de ce jour du ciel, agenouillé aux pieds de son Supérieur, représentant Jésus lui-même, il entendait les paroles créatrices de la race illustre des apôtres :

— « *Ite..., docete omnes gentes* : Jeune Religieux Oblat, jeune prêtre, levez-vous ! Allez : votre champ d'apostolat sera le Texas, les dures et pénibles Missions des bords du Rio Grande... Ne craignez point : avec vos armes, votre croix de Missionnaire Oblat et votre chapelet de fils chéri de l'Immaculée, vous triompherez... »

Ému jusqu'au plus intime de l'âme, il se releva joyeux, plein d'ardeur, disposé à partir et prêt à tous les sacrifices.

Celui qui écrit ces lignes a le regret de n'avoir aucun autre détail sur ces douze années de la formation apostolique du P. PIAT et de ne pouvoir dire ce que furent l'Étudiant, le Novice ni le Scolastique (1).

\* \* \*

Après avoir passé quelques semaines dans sa famille, après de touchants adieux à son père, à sa sœur et à ses frères — dont l'un, imitant son exemple, se consacrerait au service de DIEU, comme Frère des Écoles chrétiennes, — le futur Missionnaire des Mexicains se rendit à Paris, à la Maison Générale des RR. PP. Oblats, pour y recevoir les précieux conseils et la paternelle bénédiction de son Supérieur Général, le Très Révérend Père Joseph FABRE. Il trouva, là aussi, ceux qui devaient être ses guides et des compagnons de voyage.

---

(1) Voici seulement les notes, si expressives dans leur concision, qu'à la veille de son Ordination sacerdotale son Supérieur de Scolasticat envoyait, à son sujet, à l'Administration Générale : — « Santé robuste, moyens ordinaires, piété et régularité exemplaires... »  
N. D. R.

Le 20 novembre, à minuit, le P. PIAT quittait Paris, sans émotion bien vive, car, écrit-il :

— « Comment le cœur pourrait-il s'épancher, au sein des mille préoccupations d'un lointain voyage, d'un voyage de 8.347 kilomètres et parmi le tumulte de la Capitale ? Quelle place pour les larmes !... ».

Le lendemain, il s'embarquait, au Havre, sur le *Labrador*, en compagnie d'apôtres qui, pendant plusieurs années déjà, s'étaient dévoués dans les Missions du Texas et qui devaient être ses supérieurs et ses modèles :

a) Le F. Florent VANDERBERGHE, qui, Supérieur de la Maison de Brownsville, pendant une épidémie de fièvre jaune, s'offrit à DIEU comme victime et dont le généreux sacrifice fut accepté, le 28 août 1882 ;

b) Le P. José-Maria CLOS, dont nous reparlerons, puisqu'il sera, pendant vingt-sept ans, le directeur du P. PIAT ;

c) Le P. Germain MICHEL, un autre vaillant du Texas ;

d) Puis, cinq Religieuses de Saint-Joseph et quatre postulantes pour le Couvent du Verbe-Incarné, de Brownsville. Précieuse compagnie, dont les ferventes prières assureront un heureux voyage...

Après une traversée assez mouvementée, nos voyageurs arrivèrent à New-York, le 3 décembre. Sans visiter la grande ville, ils prirent, le lendemain, le chemin de fer qui devait les conduire à la Nouvelle-Orléans.

Ce fut un plaisir, pour le Missionnaire, de passer deux jours à visiter cette ville française d'origine, aux coutumes françaises, — « où », dit-il, « tout rappelle le pays », — et d'y jouir de la franche et aimable hospitalité de Mgr Perchet.

— « Ici », écrit-il, « tout rappelle le pays. Pour la première fois depuis mon départ de France, aujourd'hui, 8 décembre, fête de notre Immaculée Mère, je célèbre la Sainte Messe... J'aurais bien voulu y apporter toute la ferveur et toute l'attention dont je suis capable. Mais on est si fatigué. Le BON DIEU tiendra compte de ma bonne volonté, je l'espère, et me donnera les grâces que je voulais solliciter de sa bonté. Il m'accordera d'être un zélé Missionnaire. »

Pour célébrer cette Messe, le voyageur avait dû faire

des sacrifices. La veille, les provisions manquant, il n'avait presque rien mangé.

— « Coûte que coûte », écrit-il, « nous voulons dire la Messe... Tandis que nos Sœurs et nos compagnons de voyage prennent du café et les quelques biscuits qui nous restent, nous rions de nos mésaventures et nous nous serrons la ceinture. »

« Nous » : c'était lui et celui qui sera son modèle — le P. José-Maria CLOS.

DIEU tint compte de sa bonne volonté. Il lui accorda les grâces qu'il sollicitait ; car, après avoir été, pendant trente-cinq ans, un Missionnaire au zèle ardent, il viendra mourir dans cette ville où, pour la première fois sur la terre d'Amérique, il célébra le Saint Sacrifice.

De la Nouvelle-Orléans, nos voyageurs, traversant le houleux et périlleux golfe du Mexique, se rendirent, par bateau, à Galveston et, de là, à Brownsville, par l'embouchure du Río Grande.

En route, pour se distraire, ils firent un pari, — celui de savoir qui d'entre eux verrait, le premier, la terre du Texas. Ce fut le nouvel apôtre qui, autre Christophe Colomb, s'écria : « Terre !... Terre !... » et « salua, joyeusement, sa nouvelle patrie ».

Le 12 décembre, après divers incidents, les voyageurs arrivaient à Brownsville, où on leur fit une chaude et fraternelle réception.

— « Comme nous nous apercevons bien que là nous sommes chez nous, que ce sont des frères, des frères très aimés, qui nous reçoivent ! Oh, oui ! Au Seigneur toute notre reconnaissance ! A Lui toute notre gratitude ! A Lui tous nos remerciements, nos actions de grâces les plus sincères et les plus affectueuses ! ... A MARIE, notre Immaculée Mère, merci !... Nous étions partis le 21 novembre, fête de la Présentation de MARIE au temple ; nous arrivons le 12 décembre, fête de Nuestra Senora de Guadalupe, Patronne de nos bons Mexicains. Pouvions-nous faire autrement que d'être bénis de MARIE, que d'être protégés par Elle ? Elle l'a fait et bien visiblement. Oh ! ma Mère, merci ! merci ! merci ! »

Après trois jours de repos et de fêtes, chez les Sœurs du Verbe Incarné, qui avaient fait préparer, par leurs élèves, des séances récréatives en espagnol et en anglais,



pour célébrer le retour des Missionnaires et l'arrivée des postulantes, le P. PIAT commença sa vie d'apôtre, — « sa politique du devoir rude et constant ».

\* \* \*

Le 17 décembre, pour la première fois, il monta à cheval et, sans avoir suivi les cours d'une école de cavalerie, le voilà transformé en parfait cavalier.

— « Nous sommes cavaliers, du premier coup. Timides et craintifs au départ, osant à peine quitter les mains de la selle, nous revenons hardis, fiers..., au trot..., au galop..., et, cela, sur des chevaux vifs comme la poudre. »

Après une seconde sortie à cheval, le 20 décembre, il ajoute :

— « Décidément, nous sommes devenus des cavaliers de première classe. Rien ne nous arrête ; nos chevaux marchent au grand galop, et nous sommes solides dessus. Le mien fait un saut dans la prairie : et, malgré la surprise, je reste ferme. »

Quelle est l'école de cavalerie où, sans maîtres, on puisse faire de tels progrès ? Ah ! c'est qu'il en est qui ne se font pas cavaliers pour le plaisir de monter et de dompter un cheval fringant, mais qui se font cavaliers par amour du Christ, pour être capables de courir à la recherche des pauvres pécheurs.

Le P. Chicard, le Chevalier-Apôtre, disait, je crois :

« — Je veux être saint, mais un saint à cheval ! »

C'est ce que devaient dire et faire les premiers Missionnaires du Texas. C'est ce que fit, à leur exemple, le P. Jules PIAT, qui passa un tiers de sa vie d'apôtre à cheval, parcourant des lieues et des lieues pour chercher les âmes égarées et les ramener au Bercaïl du Père de Famille. On le comprendra, quand on saura que la Mission confiée, à cette époque, aux Pères Oblats de Brownsville et de Roma avait une étendue de 80 lieues de long sur 30 à 40 lieues de large. Cet immense territoire ne comptait, alors, qu'une population de 30 à 35.000 âmes, dont 8.000 dans la Ville de Brownsville. Les chemins de fer et les routes n'existaient pas ; il fallait, pour se rendre d'un *ranche* à un autre, suivre des sentiers à peine tracés

dans la brousse et souvent recouverts par les couches de sable que le vent amenait de la côte. Le Missionnaire devait être cavalier — bon cavalier, dur à la fatigue — pour pouvoir faire son ministère.

Le P. PIAT l'avait compris, dès le début, et voilà pourquoi il était si heureux de se trouver ces aptitudes. Est-ce à dire qu'il n'eut point à souffrir, dans ses courses sans nombre ? Non, mille fois non : elles lui procurèrent de rudes et sanglantes disciplines. — plus méritoires, sans doute, que celles que sa fervente mortification lui inspirait de se donner, « par-dessus le marché », quand il se trouvait dans sa communauté.

Il avait, à cheval, un port noble et fier, — ce qui ne l'empêcha pas de prendre, parfois, des « billets de par terre » et même des bains forcés dans l'eau des torrents ou dans la boue.

Pendant que nous sommes sur ce sujet, voyons ce que furent, dès le début, ces courses à cheval.

Le 16 février, deux mois après son arrivée au Texas, le Missionnaire achète son premier cheval, un petit cheval brun, et, l'enfourchant, il part pour tenir compagnie à l'un de ses confrères, visiter les *ranches*, s'orienter et apprendre à connaître les coutumes mexicaines. Ils restèrent trente-deux jours hors de leur communauté. Voici ce qu'il écrivait au retour, dans son style expressif :

— « Trente-deux jours de voyage d'un *ranch* à un autre. Rien d'extraordinaire. Baptême d'une fille de 18 ans. Mariage d'une concubinaire de 75 ans. Beaucoup de peines, de fatigues, de tracas, de travail, de déboires et d'isolement. Résultat relatif, à cause de la grande corruption des gens de la frontière. Trois ennemis corporels, petits mais qui exercent la patience : les puces, les moustiques et les *garrapatas*. Autres causes de souffrances : la chaleur, le froid et la faim... Mais le bien se fait. Tout pour DIEU ! »

Et, de ces courses-là, il en fit plusieurs, chaque année, pendant trente ans.

Pour être Missionnaire des *ranches*, il ne suffit pas d'aller à cheval. Le Missionnaire est, par excellence, le semeur de la Bonne Nouvelle, le semeur de la Parole divine. Pour la semer, il faut être capable de se faire

comprendre par ceux à qui l'on s'adresse. C'est ce que notait le jeune apôtre, dès sa première sortie.

— « il ne fait pas bon aller en promenade et ne pouvoir rien dire à ces braves gens, qui viennent tous — hommes, femmes, enfants — vous baiser la main. Aussi, il faut travailler, sans relâche, à l'espagnol, sous l'habile direction du R. P. Jean MAUREL. *O. M. I.* »

Il travailla avec tant d'ardeur qu'il parla, bientôt, l'espagnol aussi bien que les plus instruits de ses paroissiens. Le 24 mai 1880, il pouvait prêcher son premier sermon aux habitants du *Ranche* de Santa-Gertrudis.

On dit que bon nombre d'orateurs, avant de parler en public, se sentent indisposés, que l'émotion les gagne... Eh bien, le P. PIAT, qui devait être considéré comme un orateur parmi les Missionnaires du Texas, ressentit, sans doute, ces effets ; car on peut lire, dans son cahier de notes, immédiatement après ces mots : « Premier sermon, en espagnol, à Santa-Gertrudis » :

— « Obligé de rentrer, pour cause de fatigue et de douleurs d'entrailles !... »

Non, ces douleurs n'étaient pas la conséquence de son sermon, mais celle des privations et de la mauvaise nourriture auxquelles son estomac n'était pas encore habitué. J'en trouve la preuve dans les notes qui suivent l'annonce de son premier sermon solennel en la pro-Cathédrale de Brownsville :

— « 16 janvier 1881, premier sermon dans l'Eglise de Brownsville. Satisfaction générale. Force compliments... Gâteau de bonne réussite !... »

Le 26 juillet, sept mois après son arrivée, les Supérieurs jugèrent que le P. PIAT était capable d'aller seul, en campagne, livrer les bons combats du Seigneur. Il est cavalier habile ; il parle le mexicain ; il connaît les usages des gens qu'il doit visiter ; il est fait à la fatigue ; il a l'expérience que les études du Scolasticat n'avaient pu lui donner... En avant, donc !

Copions les notes de cette course apostolique : elles nous feront connaître et ce qu'était l'apôtre et les dangers qu'il devait, parfois, surmonter.

« Je pars, seul, pour donner la mission. Jamais acte d'obéissance ne m'a plus coûté. On le veut pour mon bien, pour accélérer ma formation...

« Je pars donc, après avoir exposé mes craintes et mes répugnances... Chose étrange, à peine sorti de la maison, toutes mes hésitations et mes inquiétudes tombent, d'elles-mêmes, et je pars comme si j'avais déjà l'expérience et le savoir-faire d'un ancien. Durant toute la tournée, je ressens cette même aisance dans mes relations avec mes gens. J'ai fait mon travail, sans même faire douter de mon embarras ; je parlais comme si, toujours, je m'étais exprimé en espagnol... A DIEU mes actions de grâces ! Première récompense de l'obéissance. J'ai prêché, confessé, baptisé, marié, et j'ai pu m'acquitter de ces importantes fonctions sans trop de difficultés... DIEU soit béni !...

« Même succès dans les difficultés matérielles. La *cresiente* (crue du Fleuve Rio Grande) me surprend en route. Je poursuis ma marche. Au *Rancho* La Blanca, l'eau arrive à la selle de mon cheval, et je passe... Au retour, même facilité, malgré les puits creusés par l'eau dans le sable. Un instant, mon cheval tombe dans un de ces puits, fait mine de ne plus vouloir avancer, mais il craint la cravache et avance. Au *Rancho* Santa-Maria, il faut marcher dans l'eau, pendant une demi-heure ; et même, pendant quelques instants, le cheval doit nager... Je suis trempé et cherche une maison amie pour changer. J'ai une chemise sèche. On me prête des pantalons et des souliers. Les lendemain et surlendemain, autres passages moins difficiles. — l'eau n'arrive qu'au poitrail du cheval.

Enfin, je rentre à Brownsville, à l'étonnement de tous, sain et sauf et bien content d'être ainsi sorti de ce mauvais pas. Bonne chance pour la première fois !... *Deo gratias !* »

Voilà la « politique du devoir rude et constant » bien commencée...

Elle continuera ainsi pendant vingt-neuf ans.

Le 11 février, le Supérieur de la Maison de Brownsville déterminait quelle était la partie de la mission désormais réservée aux soins du P. PIAT. Le 7 mars, celui-ci partait pour la campagne du Carême.

— « Le cœur bat un peu fort », écrit-il. « Comment se débrouiller ?... Comment se tirer d'affaire, au milieu de tant de difficultés, seul, sans appui, sans expérience, presque sans avoir eu le loisir de se préparer ! A la garde de DIEU ! On me le commande. L'obéissance fait des miracles. *Omnia possum in Eo qui me confortat...* »

Au retour, le 7 avril, il ajoute :

— « Presque cinq semaines de travail et de peines. Grâce à DIEU, j'ai pu me débrouiller. Rien de bien frappant. Il faut triom-

pher de l'apathie et de l'ignorance de ces pauvres Chrétiens. Quel travail ingrat ! Nulles sont les consolations du saint ministère ! Il faut attendre le ciel pour recevoir la récompense. »

Difficultés sans nombre, travail excessivement pénible, résultat en apparence presque nul, pas de consolations spirituelles : est-ce assez pour faire entrevoir combien dur était le devoir du Missionnaire ?

Le 15 août 1881, le P. Jules PIAT recevait son obédience pour la Mission de Roma, mission plus pénible encore que celle de Brownsville, parce que plus loin de toutes les commodités de la civilisation. Il l'accepta en bon Religieux et se contenta d'écrire :

— « Obédience pour Roma. Nouvelle un peu surprenante, mais il faut se soumettre. Il y a, aujourd'hui, six ans que je faisais le vœu d'obéissance. »

Suivons-le sur son vrai champ d'apostolat.

\* \* \*

Roma est une petite ville — disons mieux : un village — de 800 âmes, situé à 200 kilomètres de Brownsville, sur les bords du Rio Grande, qui sert de frontière entre les États-Unis et le Mexique. C'était le centre d'une mission plus étendue que le plus grand diocèse de France et qui comptait, à l'époque, moins de 10.000 habitants, éparpillés sur un territoire aride et desséché, mission desservie par deux Pères Oblats et un Frère coadjuteur, mission qui, dès ce moment, fut privilégiée par la présence de ce que l'on appela, familièrement, le « Bienheureux Trio de Roma » : — Le P. José-Maria CLOS, Supérieur et Curé ; le P. Jules-André PIAT, Missionnaire des *Ranches*, connu sous le nom de « Padre Julio » ; et le Frère Pierre CHARREST, que tous appelaient « el hermano Pedrito ».

Trio de saints Religieux :

Trio d'hommes du devoir et de la Règle ;

Trio d'hommes mortifiés, contents de se voir privés de toutes les aises que procure la civilisation ;

Trio auquel l'amour divin ne donnait qu'un seul cœur et qu'une seule âme pour travailler, chacun dans sa sphère, à la gloire de DIEU et au salut des âmes :

Trio méconnu du monde mais que les Anges contem-



plaient avec ravissement et qui maintenant, au ciel, doit jouir de la plus magnifique récompense !

Pendant vingt-sept ans, le P. PIAT aura, pour Supérieur, le pieux mais austère et rigide Père CLOS et, malgré une grande différence de caractère, arrivera à s'identifier avec lui :

Vingt-sept ans avec le même Supérieur, au cœur d'une délicatesse extrême mais à la volonté autoritaire et, parfois, rude à l'excès ;

Vingt-sept ans suivant, dans ses moindres détails, la Règle des Oblats, sans jamais connaître les adoucissements, même les mieux justifiés ;

Vingt-sept ans dans une résidence isolée et bien peu agréable, avec le même travail pénible à la nature : ces longues courses à cheval et seul, ces privations de chaque jour, ces dangers courus et, pour le cœur, ce manque de consolations :

Vingt-sept ans avec le même Frère, meilleur Religieux que cuisinier, dont les plats n'étaient guère capables de satisfaire le goût !...

Voilà, si je ne me trompe, un magnifique diplôme de constance et de sainteté. Pour faire, pendant vingt-sept ans, et la faire joyeusement, « cette politique du devoir rude et constant », il faut de la vertu, beaucoup de vertu, — il faut de l'héroïsme, — il faut de la sainteté. S'il n'a pas plu à DIEU de manifester ici-bas, par des miracles, cette admirable vertu, c'est qu'Il s'est réservé de le faire, au grand jour de la gloire.

\* \* \*

Il faut savoir ce qu'était, il y a trente ans, la vie du Missionnaire des *Ranches*, au Texas, pour se faire une petite idée des sacrifices qu'elle imposait et de la somme de vertu qu'elle exigeait.

Chaque année, le P. PIAT passa de cent vingt à cent cinquante jours en dehors de la Maison de Roma, courant à cheval à travers des plaines brûlées et desséchées par un soleil tropical, sans chemins bien tracés, où souvent il ne trouvait que difficilement un peu d'herbe.

pour son cheval, et, pour lui, une misérable nourriture. D'autres fois — car, ici, les extrêmes se rencontrent, — c'étaient des pluies torrentielles, qui traversaient ses habits, transformaient la plaine en lac, formaient des torrents qu'on ne pouvait traverser sans s'exposer à la mort.

Un jour, revenant à sa résidence, il s'arrêtait, pendant neuf heures, près du ruisseau « le Tigre », devenu torrent, et disait :

« — *Je ne l'aurais pas traversé pour mille francs.* »

Cependant, dans une circonstance semblable, il l'avait passé, parce qu'il s'agissait d'aller voir un malade, de sauver une âme.

Parfois encore, en hiver, il partait pour sa mission, sous un soleil ardent, avec une température de 30 degrés centigrades. Tout à coup, un vent violent arrivait du nord, soulevant des nuages de poussière et, en deux heures, faisait tomber la température au zéro centigrade, — changement dangereux pour la santé et qui rendait plus pénible encore le travail de l'apôtre.

Le voilà donc, à cheval — pendant sept, huit, dix heures et plus, — exposé, selon les circonstances, à un soleil de feu, à des froids relativement intenses, à des pluies torrentielles, courant à travers les plantes rabougries et épineuses du Texas, où, dit-on, il n'y a pas de plantes sans épines, pour se rendre auprès de quelque pauvre Mexicain, pour faire un baptême ou un mariage, entendre une confession, assister un mourant...

Quand la course était plus longue, — quand, par exemple, il devait se rendre à San Ignacio, à 160 kilomètres de Roma, — il fallait passer la nuit dans les plaines et coucher, à la belle étoile, sur le sable. Comme ces héros de *Sambre-et-Meuse*, dont on chante que

« Souvent ils couchaient sur la dure,  
N'ayant que leur sac pour oreiller »,

le Missionnaire n'avait, pour reposer sa tête, que la selle de son cheval ou même pas une pierre, comme son Divin Maître. Le danger couru, pendant ces nuits, était réel. Les animaux, dont les morsures ou les piqûres

étaient graves, abondaient dans ces plaines : serpents à sonnettes, chats sauvages, *coyotes* (loups), tarentules, scorpions, mille-pieds, etc... Quel martyr que ces longues courses, seul, sans autre compagnon que son cheval — qui même, quatre ou cinq fois, lui faussa compagnie !

Le Missionnaire arrivait dans les *ranches*. On le recevait ordinairement bien, avec respect. Tous ceux qui n'étaient pas au travail, venaient lui baiser la main. Sachant qu'il avait dû faire une longue course, on lui offrait quelque nourriture, — la nourriture peu appétissante de ces pauvres gens : des *tortillas* ou galettes de maïs, des *frijoles* (haricots cuits dans l'eau ou la graisse), un peu d'eau noircie avec du café. C'était le menu ordinaire. Les gens plus à l'aise y ajoutaient, parfois, un œuf ou sacrifiaient une poule, en l'honneur du *Padrecito*. Mais, les années de sécheresse, la quantité de nourriture faisait défaut ; et il fallait serrer d'un cran la ceinture, pour ne pas entendre le lugubre chant de l'estomac, mécontent et réclamant ce qui lui manquait.

Alors, l'apôtre commençait l'œuvre de son ministère. Réunissant les enfants des diverses familles du *ranch*, il leur enseignait les prières, les premières notions du catéchisme, — répétant, trente à quarante fois, la même chose pour la graver dans ces jeunes mémoires incultes.

A la nuit tombante, tous se réunissaient dans une hutte ou au pied d'un arbre. On récitait le chapelet, en chantant, entre chaque mystère, quelques couplets d'un cantique populaire. Puis, le Père donnait une instruction, expliquait tel ou tel point de la doctrine, et invitait les gens à profiter de sa présence pour se confesser et communier, le lendemain, à la Sainte Messe.

La nuit venue, il fallait dormir. Où ?... Seul, dans une hutte, sur une couverture étendue à terre, — c'était superbe ! Ou, en d'autres circonstances, dans un coin de la hutte, le reste étant occupé par toute la famille, — père, mère, enfants, chiens, chats, poules et autres petits animaux qui, pénétrant furtivement sous les habits, venaient éprouver la patience de l'homme de Dieu.

Oh ! que l'amour de DIEU et, pour lui, que l'amour des âmes doit être fort, pour donner le courage d'accepter toutes ces fatigues et ces privations et de les accepter joyeusement, comme savait le faire le P. PIAT ! Combien de gens du monde — s'ils vivaient, huit jours, la vie du Missionnaire des *ranches* — se croiraient des héros !

Au lever du soleil, le prêtre célébrait le Saint Sacrifice de la Messe, sur un autel improvisé. C'était, pour JÉSUS Eucharistie, la pauvreté de la Grotte de Bethléem. Les distractions involontaires venaient, parfois, troubler le sacrificateur : — c'étaient de grosses et laides araignées qui marchaient sur le corporal ; c'étaient des poussins qui tuitaient autour de l'autel, cherchant quelques grains ; c'était, comme le 15 septembre 1880, une petite vipère qui tombait du toit de chaume sur l'autel et que le Père saisissait vivement, par la queue, et jetait, au hasard, dans le chapeau d'un Mexicain.

Après la Messe, nouvelle instruction. Puis, le Missionnaire faisait les baptêmes, célébrait les mariages, bénissait les *santitos* (images qu'il avait données comme récompense) et, prenant une tasse de café, montait à cheval pour se rendre à un autre *ranch*.

Pendant la campagne du carême, le *Padre Julio* restait, plusieurs jours, dans le même *ranch*, pour préparer ses gens à faire leur pâques.

Quel était le résultat de ces courses apostoliques ? Quelles consolations apportaient-elles au cœur ardent de l'apôtre ? Hélas, relativement peu de chose. Je dis *relativement*, car ce serait injuste de dire que ces vaillants n'obtenaient rien. Ils travaillaient dur ; ils semaient dans les larmes ; et DIEU, dont les desseins sont impénétrables, ne voulait pas leur donner la joie d'une abondante moisson. Leurs mérites n'en étaient que plus grands.

Le P. PIAT, qui faisait tout avec ordre, a noté, chaque année, le résultat de son travail. Prenons le résumé d'une année (1887), — elles se ressemblent toutes.

1. Messes omises, 17.

2. Messes dites dans les *ranches*, 132.

3. Mariages, 32.

4. Baptêmes faits dans les *ranches*, 188.

5. Baptêmes faits à Roma, 79.

6. Confessions et communions, au temps de Pâques, 225.

Il fit ainsi, pendant sa vie de Missionnaire des *Ranches*, environ 7.000 baptêmes, près de 1.000 mariages et entendit de plus nombreuses confessions.

\* \* \*

Rentré dans sa communauté, quelle était la vie du P. ПІАТ ? Une vie de repos bien mérité ? Non ; mais la vie régulière et mortifiée, la vie d'étude et de travail d'un parfait Religieux Oblat de MARIE Immaculée.

L'humble Résidence de Roma, formée par le « Bienheureux Trio » dont il a été parlé, était peut-être la Maison où la Règle était observée avec le plus de rigidité.

Un Visiteur Général, le R. P. Aimé MARTINET, pouvait écrire que, « si la Règle des Oblats se perdait, on la retrouverait, intacte dans sa pratique, dans la Maison de Roma. »

Le Supérieur, l'austère Père José-Maria CLOS, — lui aussi, vaillant apôtre, qu'aucun obstacle n'aurait arrêté, cavalier émérite qui, à l'âge de 80 ans, pouvait en remontrer à des jeunes (lesquels, certes, se croyaient très habiles), homme d'une santé robuste et d'une volonté inflexible, — ne semblait pas connaître de fatigues capables de dispenser de la Règle.

Celui qui écrit ces lignes visita un jour le « Trio » de Roma. Arrivé à 11 heures du matin, — après une course de plusieurs lieues, au mois de juillet, par une température de 100 degrés Fahrenheit, soit 37° centigrades, — il avait eu à peine le temps de saluer les Pères et de se laver, pour s'enlever les traces de sueur et de poussière, que la clochette de la communauté se faisait entendre. Le P. CLOS, passant près de la porte de la chambre où se trouvait le voyageur, s'écriait, de sa voix claironnante : « Office »... C'était une façon un peu rustre, avouons-le, d'inviter le visiteur à s'unir aux deux Pères de la résidence pour réciter les petites Heures devant le Saint Sacrement.



Formé à cette rude école, le P. PIAT ne manqua jamais, par sa faute, un exercice de règle, même après les courses les plus fatigantes. Prières, méditation, Messe, Office divin devant le Saint Sacrement, visites, chapelet, etc..., tout se faisait à l'heure exacte, et il n'y a rien de comparable à cette exactitude pour former des hommes du devoir, pour faire de bons et saints Religieux.

Dans la Résidence de Roma, donc, le P. Jules PIAT aidait son Supérieur dans les travaux de la paroisse. Il baptisait, confessait, visitait les malades, prêchait, enseignait le catéchisme, préparait les enfants à la première Communion et dirigeait la Congrégation des Enfants de MARIE. Il ne dédaignait pas, non plus, les travaux manuels, soit dans l'église, soit dans la maison, soit dans le jardin. C'était l'homme à tout faire ; et, comme le faisait remarquer son Supérieur, tout ce qu'il faisait était bien fait.

Bien fait, parce que c'était fait par amour de DIEU, par obéissance, par vertu... Soit ! Mais, bien fait artistiquement..., cela est relatif : à Roma, — à l'autre bout de la civilisation, comme on le disait, en riant, — peut-être !...

Des traits, qui paraissent insignifiants, peuvent servir pour faire connaître la vertu d'un homme. Voilà pourquoi il ne me semble pas hors de propos de citer l'occasion qui inspira au P. CLOS de faire de son sujet l'éloge que l'Évangéliste applique à Notre-Seigneur : *Bene omnia fecit*.

Lors de la Visite à Roma dont il a été parlé ci-dessus, le Visiteur trouva le P. PIAT occupé à réparer les chromos du chemin de croix de l'église paroissiale, endommagés par les mites. Le Père avait, devant lui, une collection des étiquettes en couleur que l'on trouve sur les boîtes de conserve. Il coupait — ici dans une pomme, là dans un homard, ici dans une tomate, là dans une sardine argentée — le morceau de papier dont la couleur pouvait réparer les robes des personnages représentés sur les diverses stations du chemin de croix. A cette vue, le voyageur ne put s'empêcher de sourire et de dire :

— « Mon bien cher Père, vous feriez bien mieux d'inviter le Père H... à venir passer deux jours ici : c'est un artiste qui, en quelques coups de pinceau, vous remettrait à neuf votre chemin de croix. »

Le P. PIAT ne répondit rien, mais le P. CLOS prononça cette sentence que, peut-être, bien peu de Supérieurs diraient de leurs sujets :

— « Tout ce que fait le Père PIAT est bien fait. »

Maintenant, en y réfléchissant, je conclus que ce bon Supérieur avait raison : car un homme intelligent, un homme habile, un homme aux goûts artistiques, comme le P. *Julio*, faire ce travail !... ce ne pouvait être que par vertu, par obéissance, par amour de la pauvreté ou tout autre motif semblable...

Chaque année, il construisait, dans l'église, une crèche de Noël qui causait l'admiration générale.

Il arriva au *Padre Julio* d'être obligé, en l'absence du Frère *Pedrito*, de revêtir le tablier blanc du cuisinier (si, du moins, c'était chose connue à Roma) et de préparer les aliments. Était-ce, alors, jour de fête pour la petite communauté ? Il m'est impossible de le dire...

Le P. PIAT vécut à Roma, pendant vingt-sept ans, sous la direction du P. CLOS, en parfait Religieux. L'obéissance — vertu qui fait, par excellence, le Religieux — semblait ne rien lui coûter, tant il obéissait promptement et joyeusement. Est-ce à dire qu'en réalité elle ne lui faisait pas acquérir de nombreux mérites ? Non, car un caractère fort, énergique, comme le sien, plus fait pour le commandement que pour la soumission, devait se réveiller, parfois, et lui imposer la lutte. En 1896, il écrivait, après une de ces luttes intérieures, qui avait duré plusieurs jours :

— « Enfin, l'orage est passé. Avec la grâce de DIEU, je crois avoir triomphé de la tentation... Je n'ai rien dit ; mais on a compris mon silence. »

De quoi s'agissait-il ? Le P. CLOS, — qui, cependant, l'aimait comme un fils, — sans doute pour éprouver sa vertu, lui refusait la permission d'acheter des choses que le Père jugeait nécessaires : des essuie-mains et des

*chivarras* (pantalons de peau de chèvre pour se protéger, dans les courses à cheval, contre les épines et la pluie)...

Prêtre à la piété robuste, le P. PIAT célébrait, chaque jour, avec grande ferveur, le Saint Sacrifice de la Messe. Nous avons dit comment il resta à jeun jusqu'à 11 heures, après n'avoir presque rien mangé la veille, pour célébrer sa première Messe sur la terre d'Amérique. Telle était, pour lui, la privation de ne pouvoir offrir le Divin Sacrifice, pendant ses courses dans la plaine déserte, que la première chose qu'il notait, dans le résumé de chaque année, était le nombre de fois où il s'était vu obligé de ne pas le faire... Ce seul trait suffit pour nous dire combien grand était son bonheur d'offrir la Sainte Victime et de s'unir à Elle.

Jamais il n'omit la récitation de l'Office divin. Il pouvait, sans ostentation, l'affirmer, à la fin de sa vie, et s'étonner d'entendre de jeunes Missionnaires dire que, ne pouvant le réciter dans leurs voyages, ils l'avaient remplacé (ce que l'Évêque avait autorisé) par le rosaire...

Nous avons déjà fait remarquer que l'apôtre puisait, dans la fidélité à tous les exercices de règle, la force nécessaire pour accomplir son devoir.

Orateur, le P. PIAT n'eut guère l'occasion de développer ses dons naturels. Son auditoire ordinaire — des enfants ou de pauvres gens ignorants — ne pouvait profiter de la Parole divine qu'à la condition de la recevoir présentée sous la forme d'entretiens excessivement simples, d'explications du catéchisme. Le Missionnaire excella dans ce genre. Se faisant tout à tous, il parlait si simplement que les enfants accouraient, avec plaisir, pour l'entendre. Il les préparait, d'une manière admirable, à la première Communion ; et tous étaient ravis de voir ces pauvres enfants, vêtus de guenilles, recevoir la Divine Eucharistie avec une foi ardente et une piété angélique. L'onction et la conviction rendaient impressionnants les sermons de l'Oblat. Dans les missions qu'il prêcha, dans les principales villes du Texas, on lui reconnut ce don promis, par le Sacré Cœur de Jésus, aux prêtres qui se font les

apôtres de sa dévotion — le don de toucher les cœurs les plus endurcis.

Pendant quinze années, il fut, à Roma, le Directeur aimé de l'Association des Enfants de MARIE. L'une d'elles pouvait écrire que, sous la direction de ce prêtre zélé, l'association fut toujours prospère et fit que des centaines de jeunes filles se faisaient un devoir et un plaisir de travailler à imiter les vertus de la « Bonne Mère ».

Ah ! c'est qu'en véritable Oblat de MARIE le Père PIAT aimait la Très Sainte Vierge et voulait La faire aimer. Chaque jour, sans exception, il récitait les quinze mystères du Rosaire. Pendant ses longues courses à cheval, le chapelet était son compagnon, son consolateur, son sauveur. Les Anges, seuls, pouvaient compter les *Ave Maria* qu'il semait, amoureusement, dans les plaines incultes qu'il traversait. Que d'*Ave Maria* n'a-t-il pas récités, avec ferveur, pour obtenir, de la « Bonne Mère », une pluie qui devait rendre plus pénible son voyage mais devait sauver, de la famine, les pauvres qu'il allait visiter ! Après avoir été exaucé, il pouvait écrire :

— « La pluie tombe. O puissante protection de la Bonne Mère !... On peut semer... »

Il attribuait à son chapelet d'avoir échappé à bien des dangers. Citons un trait. Le 18 septembre 1891, il écrit :

— « Je revenais, au grand galop, vers 9 heures du soir, d'administrer une mourante, quand mon cheval *tordillo* (gris pommelé) fait un faux pas et me jette à terre. Je ne me fais aucun mal. En me relevant, je crois que mon cheval s'est tué, tant la chute a été violente. Il est sans mouvement, les quatre fers en l'air. Alors, oui, j'ai eu un instant de crainte et j'ai oublié mon chapelet... Je prends le cheval par les oreilles et la crinière et le secoue. Il se relève... Grâce à DIEU et à la Vierge du Rosaire, d'une chute qui aurait pu être mortelle, je sors sans une égratignure... Le lendemain, je vais rechercher mon chapelet et le retrouve. »

N'est-ce pas admirable ? Et, cela, raconté avec tant de simplicité !... Ce chapelet, certes, valait bien la peine d'être retrouvé.

Si j'avais à faire un portrait du R. P. PIAT, voici la scène qui m'inspirerait. Je le représenterais fièrement campé sur son cheval lancé au galop, sa croix d'Oblat

brillant sur sa large poitrine comme une croix d'honneur, tenant d'une main la bride de son cheval et de l'autre égrenant son chapelet, qu'il récite avec autant de ferveur que s'il était pieusement agenouillé au pied de l'autel.

Bon prêtre, le P. Jules PIAT devait être aussi un excellent confesseur et directeur d'âmes. Comme il savait relever les tombés ! Comme il savait consoler et inspirer de saintes résolutions ! Son Évêque, Mgr Verdaguer, l'avait deviné. Plusieurs fois, quand l'Oblat était en visite à Laredo, ville épiscopale, il reçut, de l'Évêque, l'ordre d'aller confesser les Religieuses de la ville et de régler de graves difficultés.

Il aimait à donner de bons conseils, et il le faisait avec un zèle paternel ; mais aussi il voulait que ce ne fût pas en vain, — sa direction était forte comme sa vertu. Un jour qu'il exhortait une personne, qu'il qualifie de « dite pieuse », il s'aperçut, à la fin, que cette bonne pénitente, au lieu de l'écouter, unissait sa voix à celle de chanteuses qui s'exerçaient dans l'église... Il avait prêché dans le désert. Il recommença ses exhortations.

Zélé Missionnaire, bon Prêtre, excellent Religieux, aimant la sainte pauvreté à l'égal de l'obéissance, content de la nourriture la plus misérable, des vêtements les plus pauvres qu'il réparait lui-même, le P. PIAT écrivait, dans la pratique, le beau chant de son Oblation perpétuelle :

— Je veux être pur comme un ange...  
Je veux n'aimer rien que mon DIEU ! ..

Telle fut la période première de la vie du vaillant apôtre. Il avait bien ses petits défauts, mais qui ne les a pas ? Qu'ils étaient petits auprès de ce dévouement héroïque !

La charité fraternelle est la vertu caractéristique de l'Oblat de MARIE Immaculée. Le P. PIAT sut la pratiquer. Il était toujours prêt à rendre service à ses frères. Il ne craignait pas d'offrir son aide et le faisait si gracieusement qu'il était difficile de refuser.

Lorsqu'en 1882 une épidémie de fièvre jaune fit des



ravages dans la Ville de Brownsville, grande fut l'inquiétude des Oblats de Roma, — inquiétude qui augmenta, lorsqu'ils apprirent que trois des Pères étaient atteints, et ne connut plus de limites, quand ils reçurent la nouvelle de la mort héroïque du P. VANDERBERGHE, qui s'était offert comme victime. Le P. PIAT et son Supérieur firent, deux fois, un voyage de plusieurs lieues pour se rendre à Rio Grande, afin d'envoyer des télégrammes pour proposer leurs services. N'est-ce pas là de la vraie charité ?

C'est cette même charité qui le fit étudier la médecine, pour soigner ses pauvres paroissiens, incapables d'appeler, de Rio Grande, un médecin dont ils n'auraient pu payer les visites.

Que dire de l'humilité de ce héros de l'apostolat ? Homme d'une intelligence ouverte et ornée de nombreuses connaissances, homme au cœur débordant des plus nobles aspirations, homme capable de briller dans de plus hautes situations — son Évêque, Mgr Verdaguer, qui, dans ses tournées de confirmation avait appris à le connaître, avait sérieusement pensé à le demander comme coadjuteur, — il resta, par obéissance, sans demander de changement, pendant près de trente ans, « humble vicaire d'un humble curé, dans le plus humble des villages, chargé du plus humble travail », comme nous l'avons vu. Laissons au lecteur le soin de qualifier cette humilité.

Avait-il raison de dire : — « *Pendant vingt-neuf ans, j'ai fait, à Brownsville et à Roma, la politique du devoir rude et constant.* » Oui, il avait raison de le dire. Bienheureux sont ceux qui peuvent se rendre le témoignage d'être des politiciens de sa trempe ! Ce n'est pas là, certes, la politique mensongère du monde. C'est la politique du ciel... C'est la politique qui donne des titres à la noblesse divine... C'est la politique des Saints.

\* \* \*

Impénétrables sont les desseins de la Divine Providence... L'Artiste divin qui veut modeler, à sa propre

image, les âmes de ses élus, ne se contenta pas de cette vie rude et pénible, de ce dévouement sans bornes, de ces sacrifices joyeusement acceptés, de cette fidélité parfaite à la Règle, de cette forte piété, de ces vertus pratiquées, nous semble-t-il, jusqu'à l'héroïsme.

Son burin devait pénétrer plus avant, devait graver des traits plus délicats et plus parfaits. L'épreuve morale vint donc pour le R. P. PIAT. Elle commença par la mort de son pieux et aimé Supérieur, de ce noble *gentleman*, — de cet idéal curé français, comme l'appelait le Journal catholique de San-Antonio. Le P. José-Maria CLOS mourut, plein de mérites, à l'âge de 82 ans, dans les bras de son fils et fidèle ami — le P. Jules PIAT.

Cette mort — consolante, cependant, par les admirables dispositions du vénéré vieillard — impressionna vivement ceux qui, avec lui et sous sa direction, avaient formé le « Bienheureux Trio de Roma ». Ils se sentirent, tous les deux, atteints dans les fibres les plus intimes de leur cœur.

Le bon Frère *Pedrito* alla rejoindre au ciel, deux mois plus tard, celui qu'il avait tant aimé et servi si fidèlement. Ce fut une nouvelle épine, qui pénétra le cœur sensible du Père PIAT.

Il semblait que le Trio voulût se reformer auprès du trône de l'Immaculée et que les Voyants appellassent le Voyageur resté en arrière. Le Missionnaire commença à perdre ses forces. Il resta, pendant un an, comme Supérieur de la Mission de Roma, se dévouant, comme par le passé, mais vivant de souvenirs qui ravivaient ses souffrances.

Ses Supérieurs jugèrent bon de le changer de poste. Il alla ainsi à Rio Grande, à Mission et à Mercedes, — nouvelles résidences établies sur le pays desservi, autrefois, par les Pères de Brownsville et de Roma, — et, dans ces postes divers, ce fut, comme lui-même le dit dans son résumé de vie, la lutte et la souffrance. DIEU permit que cet homme fort, que ce vaillant apôtre se considérât comme méconnu, comme dédaigné de ses Supérieurs ; et, les souffrances physiques aidant, son caractère jovial s'aigrit un peu. De là, ces tentations de découragement,

d'ennui, de mutisme et de désespoir dont il parle. De là, cette guerre que, s'inspirant de ce qui se passait à l'époque où il écrivait ces notes, il qualifiait de vraie guerre... C'était, pour lui, la guerre terrible des tranchées !

Oh ! qu'il dut souffrir ! Quelle torture pour son cœur délicat ! Notons ce seul mot, qu'il ajoute, après avoir parlé de sa « politique de mécontentement et d'ennui » ! « *Et j'ai manqué !* » On le voit, en son intérieur, il reconnaissait ses torts, — disons mieux : les faiblesses qui lui firent, parfois, céder à ces tentations. — tout en étant persuadé avoir raison et agir pour le mieux.

Il est à regretter qu'une main amie, croyant bien faire, ait détruit les notes intimes de cette époque troublée. Elles eussent pu, nous n'en doutons pas, servir à nous édifier plus encore que celles de sa vie active.

Pour porter remède à ses souffrances, ses Supérieurs lui accordèrent — ce qu'il avait bien mérité — la faveur de retourner en France, après 30 années d'exil volontaire, et de revoir sa famille. Grande fut sa joie. Son compagnon de voyage, un de ses plus fidèles amis, affirme que le Père retrouva, dès lors, toute la jovialité de son beau caractère. Pendant quelques mois, il oublia ses souffrances, physiques et morales, et goûta de nouveau, auprès de ses frères et de ses neveux et nièces, quelque chose des joies de la vie de famille.

Il visita Rome, la vraie Rome, la Rome des martyrs, la Rome des souvenirs chrétiens et des Papes, la Rome artistique. Cette visite le ravit d'admiration et fit, sur son âme sensible, une douce et profonde impression. Oblat de MARIE Immaculée, il voulut aussi se rendre à Lourdes, pour accroître, si possible, sa dévotion envers la Reine du Ciel et y retrouver les ardeurs d'une nouvelle jeunesse.

De retour au Texas, il eut encore le bonheur de venir à Mexico, Capitale du Mexique, non pour y admirer les merveilles que la nature et l'art y ont semées à profusion, mais pour avoir la joie intime de voir et de contempler l'Image miraculeuse de la « Virgen de Guadalupe », de se prosterner, plein de ferveur, à ses pieds et de L'invoquer,

dans ce lieu même où Elle apparut à Juan Diego, se proclamant la Reine et la Mère de ces Mexicains dont il était l'Apôtre infatigable, depuis 30 ans.

\* \* \*

Le 26 janvier 1912, le P. PIAT retournait à Brownsville, sa première Mission, — à Brownsville, où il avait débuté dans l'apostolat et où il trouvait, comme Supérieur, un de ses meilleurs amis.

Il commença, alors, ce qu'il appelle sa « politique d'effacement », — c'est-à-dire qu'il continua à se dévouer, principalement en chaire et au confessionnal, où il était très estimé, mais en s'appliquant, de son mieux et d'une manière très spéciale, à la purification, à la sanctification de son âme, par la pratique d'une profonde humilité.

Purifier son âme de tout ce qui est humain, pour l'unir, plus intimement, à DIEU ; s'oublier soi-même, se renoncer à soi-même, pour ne penser qu'à DIEU ; chanter, dans la pratique de la vie : « DIEU seul, DIEU seul, — *Soli Deo honor et gloria !* » C'est la politique d'effacement.

L'Artiste divin voulut donner les derniers coups de ciseau à cette âme crucifiée et la diriger là où il voulait la cueillir pour son ciel. Le R. P. Jules PIAT se sentit attaqué d'une maladie étrange, qui, de temps en temps, le faisait souffrir un véritable martyre. En dehors de ces crises, il se dominait tellement qu'il restait joyeux et jovial, — ce qui fit croire, à quelques-uns, que l'imagination jouait un grand rôle dans sa maladie. De là, nouvelle épreuve pour le Père, qui, sachant fort bien que son martyre n'était pas le fruit de son imagination, demandait, avec instance, d'aller consulter des docteurs plus experts que ceux qu'il rencontrait à Brownsville et qui s'avouaient incapables de le guérir. Ses forces diminuant à vue d'œil, il reçut la permission d'aller, à la Nouvelle-Orléans, consulter l'un des médecins les plus fameux des États-Unis.

En route, dans le *pullman* (wagon-lit), telle était la souffrance que ressentait le malade, que des soupirs et

même des plaintes s'échappaient, involontairement, de ses lèvres. Son Supérieur, le R. P. François BUGNARD, qui l'accompagnait, lui fit remarquer qu'il dérangeait ainsi les autres voyageurs et les empêchait de dormir... Dès ce moment, cet homme, à la volonté de fer, ruiné par la maladie, sut se dominer au point de ne plus laisser entendre la moindre plainte.

Pour procurer quelque repos au malade, les voyageurs s'arrêtèrent à Houston, où les RR. PP. Oblats desservent, entre autres, une chapelle pour la colonie mexicaine de la ville. Malgré son extrême faiblesse, le Missionnaire voulut se rendre à cette chapelle pour la Messe du dimanche ; et, faisant un effort qu'il est permis d'appeler héroïque, il y prêcha un long et éloquent sermon, qui devait être le dernier de sa vie.

Arrivé à la Nouvelle-Orléans, le médecin l'ausculta et, reconnaissant l'existence d'un cancer d'une gravité extrême, proposa une opération dont le résultat, s'il était favorable, devait prolonger, quelque peu, les jours du malade et diminuer ses dernières souffrances.

L'opération fut faite, avec succès, le 19 septembre 1914, si bien que, le 24 du même mois, le R. P. Henri CONSTANTINEAU, Vice-Provincial, et le R. P. BUGNARD, jugèrent inutile de rester près du malade et retournèrent à leurs postes, après l'avoir confié aux bons soins des RR. PP. Lazaristes.

La séparation ne fut pas trop pénible. Le Père se sentait mieux, le docteur assurait que, dans trois ou quatre semaines, il pourrait retourner à Brownsville ; d'ailleurs, il était soigné par de braves et pieuses infirmières, qui lui parlaient en sa langue natale et récitaient avec lui le chapelet, — ce qui lui faisait oublier la souffrance.

Quatre jours plus tard, le P. Jules-André PIAT rendait son âme à DIEU, assisté par le Supérieur des RR. PP. Lazaristes, qui lui donna les derniers Sacrements et ne craignait pas d'affirmer que la mort de l'Oblat avait été la mort édifiante d'un saint.

Il mourait à la Nouvelle-Orléans, dans cette ville où,



pour la première fois, sur le continent américain, il avait offert la Sainte Victime sur l'autel, demandant la grâce de vivre et de mourir en zélé Missionnaire. Son vœu était exaucé...

Qui dira le pourquoi de cette coïncidence ? Est-ce la conclusion d'un admirable sacrifice de lui-même, commencé ici par l'apôtre, il y a trente-cinq ans ? Ne cherchons pas à pénétrer les secrets de DIEU.

\* \* \*

Les restes mortels du défunt furent rapportés de la Nouvelle-Orléans à Brownsville. Toute la paroisse voulut revoir, une dernière fois, la figure si connue et si aimée de l'Oblat. Elle défila, pleine d'émotion, pendant plus de trois heures, devant son cercueil.

Le lendemain, une Messe solennelle de *Requiem* fut célébrée par Mgr Nussbaum, Évêque du nouveau Diocèse de Corpus-Christi, auquel appartiennent les Missions de Roma et de Brownsville. Une vingtaine d'Oblats et quatorze prêtres séculiers s'étaient réunis pour rendre les derniers hommages à leur confrère et ami.

Le P. Evaristo REPISO, O. M. I., — apôtre de la même race et formé à la même école, longtemps voisin du P. PIAT, qui, quelques jours auparavant, fuyant, sous un déguisement, la Révolution Mexicaine et la persécution religieuse, était arrivé de Mexico et qui, quatre mois plus tard, mourra de la même maladie, — le P. REPISO prononça une éloquente et touchante oraison funèbre. Sa Grandeur Mgr Nussbaum voulut ajouter quelques mots montrant, dans le défunt, un modèle et pour les prêtres et pour les fidèles...

Maintenant, le corps du Missionnaire des *Ranches* repose, près de l'Église de Brownsville, dans le caveau des Oblats, là où dorment leur dernier sommeil d'autres héros de l'apostolat, des victimes du devoir et de la charité, attendant, avec lui, le jour de la Résurrection glorieuse.

Son âme, nous n'en doutons point, s'est jointe à la

grande Communauté des Oblats du Ciel, à cette Communauté que le vénéré Fondateur voyait, à une place d'honneur, tout près du trône de l'Immaculée.

Le « Trio de Roma » — qui, maintenant (nous le croyons), mérite, vraiment, le titre de Bienheureux — s'est reformé dans la gloire, — gloire méritée par la « Politique du devoir rude et constant, unie à la politique d'effacement ».

R. I. P.

**« Ordo » 1929 : Errata.**

Juillet	3. — . . . . .	Color albus.
	16. — . . . . .	In V. pr., com. S. Jos. et seq. C. D.
	29. — . . . . .	Ad. Prim., preces.
Août	31. — . . . . .	C. D.
	8. — . . . . .	V. de seq., com. præc. et S. Ro- mani.
	9. — . . . . .	S. JOANNIS-M. VIANNEY, Cf. — D. — II. — 9 l. vig., cuj. et S. Rom. com. in L. et M. Ev. V. — V. pr. de seq., com. præc.
	14. — . . . . .	Prohib. Missæ vot. et quotid. pro def. Jej. eccl.
	18. — . . . . .	In V., com. seq., oct. et S. Jos.
	19. — . . . . .	S. JOANNIS EUDES, Cf. — D. — II. — Com. oct. et S. Jos. in L. et M. — V. a cap. de seq., com. præc., oct. et S. Jos.
	21. — . . . . .	Color albus.
Septembre	2. — . . . . .	m. t. v.
	11. — . . . . .	V. pr. de seq., com. S. Jos. C. D.
	12. — . . . . .	C. D.
	28. — . . . . .	Com. Dom. ( <i>Adaperiat</i> ).
Octobre	1. — . . . . .	m. t. v. Suff. Ad Prim., preces.
	6. — . . . . .	Color viridis.
	13. — . . . . .	In V., com. seq. et S. Eduardi.
	17. — . . . . .	V. pr. de seq. sine com. C. D.
	20. — . . . . .	Color viridis.
	27. — . . . . .	Præf. pr.
	29. — . . . . .	Lect. de 1 Noct. Dom. 5.
	30. — . . . . .	Lect. de fer. 2.

# MUTATIONS AU PERSONNEL

## I. — Oblations des Années 1927 et 1928.

### § I. — Année 1927 (93).

1. 3922.	MARTINEZ Eustaquio . . . . .	Castroville . . . . .	1 <sup>er</sup> janvier . .	Leon (1905).
2. 3923.	FERNANDEZ Tomas. . . . .	Castroville . . . . .	1 <sup>er</sup> janvier . .	Leon (1905).
3. 3924.	GAUTHIER Irénée . . . . .	Le Pas . . . . .	1 <sup>er</sup> janvier . .	Joliette (1898).
4. 3925.	BEAUDOIN Siméon . . . . .	Ottawa. . . . .	4 janvier . .	Ottawa (1895).
5. 3926.	HARDIMAN James . . . . .	Belmont . . . . .	2 février . .	Achony (1906).
6. 3927.	MONDOR Charles . . . . .	Gravelbourg . . . . .	2 février . .	Joliette (1895).
7. 3928.	DAMMANN Anton (F. C.) . . . . .	Burlo . . . . .	17 février . .	Muenster (1888).
8. 3929.	MESSIER Camille (F. C.) . . . . .	Ottawa. . . . .	17 février . .	Springfield (1901).
9. 3930.	ALLIE Aimé (F. C.) . . . . .	Résolution . . . . .	17 février . .	Nicolet (1900).
10. 3931.	KERBOUL Jean-Marie. . . . .	Liège . . . . .	17 février . .	Quimper (1902).
11. 3932.	MORIN Bernard . . . . .	Liège . . . . .	17 février . .	Vannes (1904).
12. 3933.	LESSARD Odilon (F. C.) . . . . .	Providence . . . . .	15 mars . .	Québec (1887).
13. 3934.	LAVOIE Joseph (F. C.) . . . . .	Providence . . . . .	15 mars . .	Québec (1903).
14. 3935.	JAFFRÈS Jean . . . . .	Liège . . . . .	17 avril . .	Quimper (1901).
15. 3936.	LAFLAMME Joseph (F. C.) . . . . .	Attawapiskat . . . . .	20 avril . .	Québec (1902).
16. 3937.	GOSSMANN Aloys. . . . .	Huenfeld. . . . .	11 mai . .	Paderborn (1902).
17. 3938.	DE LUCA Vincenzo . . . . .	S. Giorgio . . . . .	12 mai . .	Naples (1900).

18. 3939.	VOLANT Jacques (F. C.) . . . .	Chesterfield Inlet . . . .	16 mai. . . .	<i>Quimper</i> (1900).
19. 3940.	GALLAGHER Robert (F. C.) . . . .	Philipstown . . . .	19 mai. . . .	<i>Leeds</i> (1884).
20. 3941.	SCHIALBERT Albert . . . . .	Liège . . . . .	31 mai. . . .	<i>Malines</i> (1902).
21. 3942.	RAINVILLE Ovila (F. C.) . . . .	Ville La Salle . . . .	11 juin. . . .	<i>St-Hyacinthe</i> (1894).
22. 3943.	Vogt Johann (F. C.) . . . . .	Aufhofen. . . . .	13 juin. . . .	<i>Rollenburg</i> (1893).
23. 3944.	JOCIHEIM Heinrich (F. C.) . . . .	St-Charles . . . . .	13 juin. . . .	<i>Cologne</i> (1900).
24. 3945.	PALM Josef (F. C.) . . . . .	Huenfeld. . . . .	16 juillet. . . .	<i>Trèves</i> (1886).
25. 3946.	SIEJKA Vincent (F. C.) . . . . .	Markowice . . . . .	25 juillet. . . .	<i>Poznan</i> (1899).
26. 3947.	FLESKES Johann (F. C.) . . . . .	Niederlahnstein . . . .	25 juillet. . . .	<i>Cologne</i> (1901).
27. 3948.	PELLETIER Séverin . . . . .	Rome . . . . .	2 août . . . .	<i>Rimouski</i> (1901).
28. 3949.	AUBIN Fernand . . . . .	Rome . . . . .	2 août . . . .	<i>Haileybury</i> (1905).
29. 3950.	ORTEGA Antonio . . . . .	Urnieta . . . . .	14 août . . . .	<i>Madrid</i> (1905).
30. 3951.	MOSLER Bernhard (F. C.) . . . .	St-Charles . . . . .	15 août . . . .	<i>Breslau</i> (1902).
31. 3952.	GUÉGUEN Victor . . . . .	Roma (Basutoland) . . .	15 août . . . .	<i>Quimper</i> (1905).
32. 3953.	BOSSART Alphonse . . . . .	Roma (Basutoland) . . .	15 août . . . .	<i>Namur</i> (1888).
33. 3954.	WOLF Louis . . . . .	Liège . . . . .	15 août . . . .	<i>Strasbourg</i> (1900).
34. 3955.	WATSON Edgar . . . . .	Rome . . . . .	15 août . . . .	<i>Sault Ste-Marie</i> (1904).
35. 3956.	CHOLETTE Paul . . . . .	Beauval . . . . .	15 août . . . .	<i>Ottawa</i> (1904).
36. 3957.	CLABAUT Armand . . . . .	Chesterfield Inlet . . . .	20 août . . . .	<i>Lille</i> (1900).
37. 3958.	DELAJOD Jean-Marie . . . . .	N.-D. de l'Osier . . . .	22 août . . . .	<i>Anneey</i> (1905).
38. 3959.	MATTES Joseph (F. C.) . . . . .	Strasbourg . . . . .	8 septembre.	<i>Strasbourg</i> (1900).
39. 3960.	SCHMIDT Franz (F. C.) . . . . .	St-Charles . . . . .	8 septembre.	<i>Paderborn</i> (1901).
40. 3961.	SANTOS Agapito . . . . .	S. Antonio . . . . .	8 septembre.	<i>Leon</i> (1904).
41. 3962.	CALLEJA Jesus . . . . .	S. Antonio . . . . .	8 septembre.	<i>Burgos</i> (1905).
42. 3963.	BOISSONNAULT Fernando . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre.	<i>Québec</i> (1896).
43. 3964.	LABRECQUE Honorat . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre.	<i>St-Hyacinthe</i> (1897).
44. 3965.	ROY Henri . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre.	<i>Portland</i> (1898).
45. 3966.	DE VARENNES Vincent . . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre.	<i>Ottawa</i> (1899).

46.	3967.	DANDENAULT Germaln	. . . . .	Ottawa	. . . . .	8 septembre.	<i>St-Hyacinthe</i> (1899).
47.	3968.	NADEAU Amédée.	. . . . .	Ottawa	. . . . .	8 septembre.	<i>Québec</i> (1900).
48.	3969.	L'ABBÉ Jean	. . . . .	Ottawa	. . . . .	8 septembre.	<i>Rimouski</i> (1900).
49.	3970.	MOREAU Alcide	. . . . .	Ottawa	. . . . .	8 septembre.	<i>Québec</i> (1902).
50.	3971.	LANGLOIS Paul	. . . . .	Ottawa	. . . . .	8 septembre.	<i>Montréal</i> (1902).
51.	3972.	PAGEAU Émile.	. . . . .	Ottawa	. . . . .	8 septembre.	<i>Québec</i> (1902).
52.	3973.	LABOSSIERE Philippe	. . . . .	Ottawa	. . . . .	8 septembre.	<i>St-Hyacinthe</i> (1902).
53.	3974.	LYONS Joseph	. . . . .	S. Antonio	. . . . .	8 septembre.	<i>Monterey</i> (1902).
54.	3975.	LIBERTO Vincent.	. . . . .	S. Antonio	. . . . .	8 septembre.	<i>Galveston</i> (1903).
55.	3976.	CHARBONNEAU Victor.	. . . . .	Ottawa	. . . . .	8 septembre.	<i>Montréal</i> (1903).
56.	3977.	GUAY André	. . . . .	Ottawa	. . . . .	8 septembre.	<i>Haileybury</i> (1906).
57.	3978.	QUINIVAN John.	. . . . .	S. Antonio	. . . . .	8 septembre.	<i>Toledo</i> (1906).
58.	3979.	COUTURE Damase	. . . . .	Ottawa	. . . . .	8 septembre.	<i>Québec</i> (1899).
59.	3980.	OUELLET Léon.	. . . . .	Lebel	. . . . .	8 septembre.	<i>Rimouski</i> (1900).
60.	3981.	PIGEON Irénée.	. . . . .	Ottawa	. . . . .	8 septembre.	<i>Montréal</i> (1901).
61.	3982.	FRANÇOIS Jules	. . . . .	Liège	. . . . .	8 septembre.	<i>Namur</i> (1898).
62.	3983.	BEAULIEU Fidèle.	. . . . .	Lebel	. . . . .	8 septembre.	<i>Boston</i> (1899).
63.	3984.	MCGUINN Albert	. . . . .	Washington	. . . . .	8 septembre.	<i>Ogdensburg</i> (1900).
64.	3985.	SWEENEY Leonard	. . . . .	Washington	. . . . .	8 septembre.	<i>Boston</i> (1902).
65.	3986.	SWEENEY Eugene	. . . . .	Washington	. . . . .	8 septembre.	<i>Boston</i> (1903).
66.	3987.	LINNEHAN John	. . . . .	Washington	. . . . .	8 septembre.	<i>Boston</i> (1903).
67.	3988.	POULET Joseph	. . . . .	Lebel	. . . . .	8 septembre.	<i>Nicolet</i> (1903).
68.	3989.	GARRITY Joseph	. . . . .	Washington	. . . . .	8 septembre.	<i>Boston</i> (1903).
69.	3990.	LEHOULLIER Alban.	. . . . .	Rome	. . . . .	8 septembre.	<i>Nicolet</i> (1903).
70.	3991.	WARD Edward	. . . . .	Washington	. . . . .	8 septembre.	<i>Boston</i> (1903).
71.	3992.	OGDEN William	. . . . .	Washington	. . . . .	8 septembre.	<i>Peoria</i> (1904).
72.	3993.	MCCABE Hugh.	. . . . .	Washington	. . . . .	8 septembre.	<i>Boston</i> (1905).
73.	3994.	HENNESSEY Paul	. . . . .	Washington	. . . . .	8 septembre.	<i>Syracuse</i> (1905).



74. 3995.	KELLEY William.	Washington	8 septembre.	Boston (1905).
75. 3996.	SCHALLER Lucien	Huenfeld.	12 septembre.	Metz (1903).
76. 3997.	RANNOU Jean-Louis	Coigny.	12 septembre.	Quimper (1899).
77. 3998.	MURPHY John	Washington	24 septembre.	Hartford (1899).
78. 3999.	ALLEN Christopher	Belmont	29 septembre.	Ferns (1902).
79. 4000.	CURTIN John	Belmont	29 septembre.	Cloyne (1903).
80. 4001.	COOKE John	Belmont	29 septembre.	Hexham & Newcastle (1906).
81. 4002.	LE PAILLEUR Adrien	Chambly	2 octobre	Montréal (1899).
82. 4003.	GILTAIRE Léon (F. C.)	Waereghem.	7 octobre	Namur (1901).
83. 4004.	DONOVAN Edward	Washington	7 octobre	Boston (1902).
84. 4005.	KREMER Joseph (F. C.)	Fortin Esteros	15 octobre	Trèves (1890).
85. 4006.	BROHAN Raymond	Rome	31 octobre	Vannes (1904).
86. 4007.	L'ÉCUYER Philippe (F. C.)	Chipwayan	1 <sup>er</sup> novembre	Montréal (1899).
87. 4008.	JACQ Jean	Liège	1 <sup>er</sup> novembre	Quimper (1904).
88. 4009.	CASSIDY James	S. Antonio	15 novembre	New-York (1900).
89. 4010.	DELANDE Lucien	Liège.	21 novembre	Nevers (1901).
90. 4011.	RANKER Jakob (F. C.)	Huenfeld.	8 décembre	Trèves (1886).
91. 4012.	MONABITO Giuseppe	S. Giorgio	8 décembre	Patti (1906).
92. 4013.	IGARD Louis	Ajaccio	8 décembre	Marseille (1875).
93. 4014.	MAIER Kaspar (F. C.)	Burlo	25 décembre	Rottenburg (1895).

## § II. — Année 1928 (107).

1.	MOLL Thaddaeus (F. C.)	Niederlahnstein	22 janvier	Rottenburg (1900).
2.	ROY Gustave (F. C.)	Ottawa	25 janvier	Ottawa (1903).
3.	DALPATADO James	Borella.	25 janvier	Colombo (1901).
4.	PILLAI Emilianus	Rome	25 janvier	Colombo (1901).
5.	COORAY Benjamin	Rome	25 janvier	Colombo (1901).

6.	DE SILVA Linus . . . . .	Borella. . . . .	25 janvier . . .	Colombo (1902).
7.	PAUL Joseph . . . . .	Borella. . . . .	25 janvier . . .	Madras (1903).
8.	FERNANDO Aloysius . . . . .	Borella. . . . .	25 janvier . . .	Colombo (1903).
9.	GURUSAMY Anthony . . . . .	Borella. . . . .	25 janvier . . .	Jaffna (1904).
10.	MULLANY Joseph . . . . .	Belmont . . . . .	2 février . . .	Kilmore (1905).
11.	MAHÉ Roger . . . . .	Liège . . . . .	17 février . . .	Vannes (1904).
12.	MOORE James . . . . .	Rome . . . . .	17 février . . .	S. Antonio (1907).
13.	SIMON Joseph . . . . .	Rome . . . . .	17 février . . .	Régina (1907).
14.	HÉBERT Henri (F. C.) . . . . .	Fort Smith. . . . .	17 février . . .	Montréal (1892).
15.	LAMANDÉ Noël . . . . .	Liège . . . . .	26 février . . .	Quimper (1903).
16.	KAYSER Alexandre. . . . .	Liège . . . . .	26 février . . .	Strasbourg (1904).
17.	PENNEC Hervé . . . . .	Liège . . . . .	26 février . . .	Quimper (1904).
18.	BINAMÉ Antoine . . . . .	Norman . . . . .	16 mars . . .	Namur (1900).
19.	FLYNN Patrick (F. C.) . . . . .	Daingean. . . . .	25 mars . . .	Cashel (1892).
20.	ESTIVALS Gabriel . . . . .	Liège . . . . .	1 <sup>er</sup> mai . . .	Rodez (1885).
21.	ÉRASMÉ Philip. . . . .	Belmont . . . . .	13 juin . . .	V. Transvaal (1905).
22.	WHELAN Patrick. . . . .	Belmont . . . . .	13 juin . . .	V. Transvaal (1907).
23.	Moss William . . . . .	Gravelbourg . . . . .	15 juin . . .	Shrewsbury (1890).
24.	HÉBERT Jean-Paul (F. C.) . . . . .	Fort George . . . . .	21 juillet. . .	Québec (1898).
25.	VASSAL Achille . . . . .	Liège . . . . .	25 juillet. . .	Perpignan (1903).
26.	DES ROSIERS Delphis . . . . .	Rome . . . . .	2 août . . .	Ottawa (1906).
27.	CARON Vincent . . . . .	Rome . . . . .	2 août . . .	London (1906).
28.	JOBIN Roméo (F. C.) . . . . .	Ville La Salle . . . . .	15 août . . .	Québec (1904).
29.	MAZZAROLO Pietro (F. C.) . . . . .	S. Giorgio . . . . .	15 août . . .	Trévise (1862).
30.	WIDMANN Friedrich (F. C.) . . . . .	Fortin Esteros . . . . .	15 août . . .	Rollenburg (1895).
31.	LE GALL Guillaume . . . . .	Liège . . . . .	15 août . . .	Quimper (1904).
32.	HÉLIAS Pierre . . . . .	Liège . . . . .	15 août . . .	Quimper (1904).
33.	DE LUCA Archimede . . . . .	S. Giorgio . . . . .	15 août . . .	Penne (1905).

34.	ABRAMO Sebastiano	.	.	.	S. Giorgio	.	.	15 août	<i>Siracusa</i> (1907).
35.	KOPPE Paul	.	.	.	Krobia.	.	.	15 août	<i>Katowice</i> (1902).
36.	FROENLICH Albert	.	.	.	Burlo	.	.	15 août	<i>Fulda</i> (1903).
37.	JANSEN Johann	.	.	.	Burlo	.	.	15 août	<i>Cologne</i> (1903).
38.	OSTWALD Friedrich	.	.	.	Burlo	.	.	15 août	<i>Cologne</i> (1904).
39.	SKRZYŃIECKI Jean	.	.	.	Krobia.	.	.	15 août	<i>Chelmino</i> (1904).
40.	SCHWANZ Franz	.	.	.	Burlo	.	.	15 août	<i>Muenster</i> (1904).
41.	KISTER Franz	.	.	.	Burlo	.	.	15 août	<i>Fulda</i> (1904).
42.	LITZ Theodor	.	.	.	Burlo	.	.	15 août	<i>Fulda</i> (1904).
43.	FORGER Heinrich	.	.	.	Burlo	.	.	15 août	<i>Paderborn</i> (1904).
44.	BRZEZINA Charles	.	.	.	Krobia.	.	.	15 août	<i>Katowice</i> (1905).
45.	MANKOWSKI Joseph	.	.	.	Krobia.	.	.	15 août	<i>Gniezno</i> (1905).
46.	FIEGEL Albert	.	.	.	St-Ulrich.	.	.	15 août	<i>Melz</i> (1905).
47.	VON THIENEN Albert	.	.	.	Burlo	.	.	15 août	<i>Cologne</i> (1906).
48.	WEBER Alphons	.	.	.	Burlo	.	.	15 août	<i>Trèbes</i> (1906).
49.	GAUDET Valérien	.	.	.	Rome	.	.	15 août	<i>Edmonlon</i> (1905).
50.	FAUCHER Émile	.	.	.	Beauval	.	.	30 août	<i>Montréal</i> (1895).
51.	NICOL Jean	.	.	.	Liège	.	.	8 septembre.	<i>Quimper</i> (1903).
52.	CABON Henri	.	.	.	Liège	.	.	8 septembre.	<i>Quimper</i> (1905).
53.	POMERLEAU Rodolphe	.	.	.	Ottawa	.	.	8 septembre.	<i>Québec</i> (1900).
54.	HÉBERT Louis	.	.	.	Ottawa	.	.	8 septembre.	<i>St-Hyacinthe</i> (1902).
55.	DUFFY Clarence	.	.	.	S. Antonio	.	.	8 septembre.	<i>New-York</i> (1903).
56.	MARTEL Jules	.	.	.	Ottawa	.	.	8 septembre.	<i>St-Hyacinthe</i> (1905).
57.	RIFFEL Peter	.	.	.	Lehret	.	.	8 septembre.	<i>Regina</i> (1905).
58.	MASSÉ Joseph	.	.	.	Ottawa	.	.	8 septembre.	<i>Québec</i> (1905).
59.	MATTHEU Alzire	.	.	.	Ottawa	.	.	8 septembre.	<i>Québec</i> (1905).
60.	BURNS Charles	.	.	.	S. Antonio	.	.	8 septembre.	<i>S. Antonio</i> (1906).
61.	MEEREBOER Albert	.	.	.	Lehret	.	.	8 septembre.	<i>Haarlem</i> (1893).

62.	BLAIS André . . . . .	5.	Ottawa . . . . .	8 septembre.	<i>Fall River</i> (1902).
63.	GUINDON Arcade. . . . .		Ottawa . . . . .	8 septembre.	<i>Ottawa</i> (1903).
64.	GRAVEL Dionède . . . . .		Ottawa . . . . .	8 septembre.	<i>Trois-Rivières</i> (1904).
65.	LAVIGNE René. . . . .		Ottawa . . . . .	8 septembre.	<i>Alexandria</i> (1905).
66.	FRANCO Daniel . . . . .		S. Antonio . . . . .	8 septembre.	<i>Astorga</i> (1907).
67.	DION Édouard. . . . .		Ottawa . . . . .	8 septembre.	<i>Montréal</i> (1904).
68.	BURNS Joseph . . . . .		Lebret . . . . .	8 septembre.	<i>Salford</i> (1898).
69.	BURNS George. . . . .		Lebret . . . . .	8 septembre.	<i>Salford</i> (1900).
70.	RENSON Édmond . . . . .		Liège . . . . .	8 septembre.	<i>Namur</i> (1903).
71.	VAN HEMELRICK Cornille . . . . .		Rome . . . . .	8 septembre.	<i>Malines</i> (1904).
72.	NOONAN Matthew . . . . .		Washington . . . . .	8 septembre.	<i>Boston</i> (1904).
73.	NEWTON Vincent . . . . .		Washington . . . . .	8 septembre.	<i>Providence</i> (1904).
74.	PISON Charles . . . . .		Liège . . . . .	8 septembre.	<i>Bruges</i> (1905).
75.	O'SULLIVAN James . . . . .		Washington . . . . .	8 septembre.	<i>Boston</i> (1905).
76.	CONNORS Daniel . . . . .		Washington . . . . .	8 septembre.	<i>Boston</i> (1905).
77.	CROMLEY Henry . . . . .		Washington . . . . .	8 septembre.	<i>Boston</i> (1905).
78.	REBRY François . . . . .		Liège . . . . .	8 septembre.	<i>Bruges</i> (1905).
79.	DEGUÉE Louis. . . . .		Rome . . . . .	8 septembre.	<i>Liège</i> (1906).
80.	ADAM Jean-Baptiste . . . . .		Liège . . . . .	8 septembre.	<i>Namur</i> (1906).
81.	WOHLRAB Charles . . . . .		Washington . . . . .	8 septembre.	<i>Buffalo</i> (1906).
82.	NOVALER Dieudonné . . . . .		Liège . . . . .	8 septembre.	<i>Liège</i> (1907).
83.	BOURBONNAIS Joseph. . . . .		Beauval . . . . .	15 septembre.	<i>Valleyfield</i> (1903).
84.	LE DRÉAU Guillaume . . . . .		Vleeschfontein . . . . .	29 septembre.	<i>Quimper</i> (1902).
85.	BYRNE William . . . . .		Belmont . . . . .	29 septembre.	<i>Kildare</i> (1904).
86.	O'DWYER Philip . . . . .		Belmont . . . . .	29 septembre.	<i>Cashel</i> (1904).
87.	PHAIR James . . . . .		Belmont . . . . .	29 septembre.	<i>Kilmore</i> (1906).
88.	GREANY James . . . . .		Belmont . . . . .	29 septembre.	<i>Cloyne</i> (1906).
89.	GERAGHTY John . . . . .		Belmont . . . . .	29 septembre.	<i>Salford</i> (1906).

90.	O'ROURKE Lewy.	. . . . .	Belmont . . . . .	29 septembre.	<i>Dublin</i> (1907).
91.	KEEGAN Cuthbert	. . . . .	Belmont . . . . .	29 septembre.	<i>Mencia</i> (1907).
92.	CALOZET Léon	. . . . .	Nieuwenhove . . . .	7 octobre . .	<i>Namur</i> (1886).
93.	FORCADE Gérard.	. . . . .	Edmonton . . . . .	11 octobre . .	<i>Springfield</i> (1900).
94.	GODBOUT Lucien.	. . . . .	Edmonton . . . . .	11 octobre . .	<i>Edmonton</i> (1904).
95.	LARVOR Jean . . . .	. . . . .	Liège . . . . .	15 octobre . .	<i>Quimper</i> (1904).
96.	KEIGHLEY Louis . .	. . . . .	Lebrét . . . . .	15 octobre . .	<i>Salford</i> (1904).
97.	LE ROUX François.	. . . . .	N.-D. de Sion . . . .	15 octobre . .	<i>Rennes</i> (1904).
98.	FEUVRIER Alphonse	. . . . .	Liège . . . . .	15 octobre . .	<i>Rennes</i> (1905).
99.	LE FRIANT Pierre . .	. . . . .	Liège . . . . .	15 octobre . .	<i>Quimper</i> (1906).
100.	RANC Victorin . . .	. . . . .	Rome . . . . .	29 octobre . .	<i>Viviers</i> (1905).
101.	SCHUEFER Theodor .	. . . . .	Huenfeld . . . . .	1 <sup>er</sup> novembre	<i>Limburg</i> (1900).
102.	HEYDT Friedrich . .	. . . . .	Huenfeld . . . . .	1 <sup>er</sup> novembre	<i>Rollenburg</i> (1905).
103.	HABY Joseph (F. C.).	. . . . .	Strasbourg . . . . .	21 novembre .	<i>Strasbourg</i> (1899).
104.	SCHIEDEL François (F. C.)	. . . . .	Engelport . . . . .	8 décembre .	<i>Rollenburg</i> (1888).
105.	PREUSSER Josef (F. C.)	. . . . .	Engelport . . . . .	8 décembre .	<i>Cologne</i> (1894).
106.	FELTRACCO Ignazio .	. . . . .	S. Giorgio . . . . .	8 décembre .	<i>Trévise</i> (1905).
107.	WINDRICH Josef . . .	. . . . .	Tepci . . . . .	8 décembre .	<i>Lilomerice</i> (1881).

### § III. — Remarques et Statistiques.

1. Il y a donc eu, chez nous, 93 Oblations perpétuelles, en 1927. et 107, en 1928, — soit, en tout pour les deux dernières années, 200 Oblations perpétuelles. Chiffre assez consolant, pensons-nous. Encore faut-il remarquer que, dans les 107 Oblations de 1928, ne sont pas comptées celles des Pères ou Frères BAZIN Étienne (Midi), Bousquet Florentin (Midi), Migeot Marius (Midi), Rio Marcel (Baie d'Hudson), Roy Émile (Mackenzie) et SERONT René (Belgique), dont les feuilles d'Oblation ne nous sont pas encore parvenues.

Le record de ces Oblations est détenu par la *Province du Canada*, qui en a compté 19, en 1927, et 13, en 1928, — au total, 32 Oblations perpétuelles. Cette Province a été suivie de près par celle du Nord (*11<sup>me</sup> de France*),



où il y en a eu 28, soit 9, en 1927. et 19 en 1928, et par la *Province d'Allemagne*, qui en a compté 11, pour 1927 et 14, pour 1928, donc 25 pour les deux années.

Viennent, ensuite, la Province des États-Unis (Ire), avec 12 et 6 (18), la Province Anglo-Irlandaise, avec 5 et 11 (16), le Scolasticat de Rome, avec 5 et 10 (15), la Province du Texas (11<sup>me</sup> des États-Unis), avec 9 et 3 (12), la Province d'Italie, avec 2 et 4 (6), la Province de Pologne, avec 1 et 4 (5), et les Vicariats du Mackenzie, avec 3 et 2 (5), et de Ceylan, avec 0 et 5 (5), etc.

2. Maintenant, si l'on compte les Oblations par maisons, la palme reviendra au *Scolasticat d'Ottawa*, qui nous a donné 26 Oblations perpétuelles, durant ces deux dernières années (16 en 1927 et 10 en 1928), et le premier accessit au *Scolasticat de Liège*, où il a été célébré 8 Oblations perpétuelles en 1927 et 16 en 1928, soit 24 en tout. Mais il est juste de remarquer que tous les Scolastiques de Liège n'appartiennent pas à la Province du Nord ; la Belgique, l'Alsace-Lorraine et jusqu'à la dernière rentrée) le Midi y envoient aussi leurs étudiants. Le deuxième rang reviendrait donc, en somme, au *Scolasticat de Washington*, qui a compté 12 Oblations perpétuelles en 1927 et 6 en 1928, soit 18 pour les deux années.

Puis viennent le Scolasticat de Huenfeld (y compris Burlo), avec les chiffres de 5 et 11 (16), le Scolasticat international de Rome (et Roviano), avec 5 et 9 (14), et le Scolasticat de Belmont, avec également 4 et 10 (14).

Mentionnons aussi le Scolasticat de San Antonio (et Castroville), avec 8 et 3 (11), le Scolasticat (interprovincial) de Lebrét, avec 4 et 5 (9), le Scolasticat de San Giorgio, avec 2 et 4 (6), celui de Borella-Colombo, avec 5 (pour 1928), celui de Krobä, avec 4 (pour 1928), et celui de Beauval, avec 3 (pour 1927-1928), etc.

3. Ces vocations nous ont été fournies, sauf erreur, par quatre-vingt-deux diocèses (82) différents : nous continuons à devenir de plus en plus « catholiques », comme la Sainte Église dont nous sommes les auxiliaires et les pionniers.

Le diocèse, qui en a donné le plus grand nombre, est celui de *Quimper et Léon* :  $6 + 9 = 15$ , — « Nous ne sommes donc pas les derniers des Bretons ! » Après Quimper, viennent les Diocèses de *Québec*, avec  $8 + 5 = 13$ , et *Boston*, avec  $9 + 4 = 13$ .

Méritent, également, d'être cités à l'ordre de la Congrégation les Diocèses de Montréal (8), Namur (7), Ottawa et Rottenburg et Saint-Hyacinthe (6), Colombo (5), Cologne et Salford et Strasbourg et Trèves (4), Fulda et Leon et Nicolet et Paderborn et Rimouski et Vannes (3), etc.

## II. — Tableau des Obédiances données en 1928.

### 1. Maison Générale, Rome.

1. 1416.	5-7 . . .	F. C. Adolphe KIEL (1842), Breslau (Sc.) . . .	de la Province du Nord.
2. 1417.	5-7 . . .	F. C. Gabriel VINCEUX (—), Paris (Sc.) . . .	de la Province du Nord.
3. 1437.	19-9 . . .	R. P. Joseph MÉHEUST (2123), Saint-Brieuc (B.) . . .	de la Province du Nord.
4. 1438.	19-9 . . .	R. P. Émile DURAND (1714), Grenoble (B.) . . .	de la Province du Midi.
5. 1461.	21-12 . . .	R. P. Félix ANIZAN (2220), Nantes (P.) . . .	de la Province du Nord.

### 2. Province du Midi.

6. 1401.	11-6 . . .	R. P. Clément CHAIGNE (3814), Luçon . . .	du Scolasticat de Liège.
7. 1430.	28-7 . . .	R. P. Aristide PHILIPPOT (2716), Nantes . . .	de la Province de l'Alta-Sask.
8. 1435.	20-8 . . .	R. P. Yves GUÉGUEN (3730), Quimper . . .	de la Province du Nord.
9. 1439.	21-9 . . .	R. P. Georges VIDAL (3156), Astorga . . .	de la Province du Texas.
10. 1440.	22-9 . . .	R. P. Jean GUENNEUGUËS (2039), Quimper . . .	de la Province du Texas.
11. 1456.	13-10 . . .	R. P. Pierre RICHARD (2299), Grenoble . . .	de la Province du Nord.

### 3. Province du Nord.

12. 1400.	5-6 . . .	R. P. Auguste DUMAS (2483), Nîmes . . .	de la Province du Midi.
13. 1404.	12-6 . . .	R. P. Henri TASSER (3894), Rouen . . .	du Scolasticat de Liège.
14. 1405.	12-6 . . .	R. P. Jean-Louis KANNOU (3997), Quimper . . .	du Scolasticat de Liège.

### 4. Province du Canada.

15. 1394.	29-5 . . .	R. P. Alphonse RAJOTTE (3780), Saint-Hyacinthe.	du Scolasticat d'Ottawa.
16. 1395.	29-5 . . .	R. P. Wilbrod LABERGE (3782), Valleyfield . . .	du Scolasticat d'Ottawa.
17. 1396.	29-5 . . .	R. P. Paul VANIER (3783), Montréal . . .	du Scolasticat d'Ottawa.

18.	1397.	29-5 . . .	R. P. Auguste MORISSET (3788), Fall River . . .	du Scolasticat d'Ottawa.
19.	1398.	29-5 . . .	R. P. Alphonse TESSIER (3866), Chicoutimi . . .	du Scolasticat d'Ottawa.
20.	1460.	24-11 . . .	R. P. Emmanuel DUPLAIN (3242), Québec . . .	du District de la Baie d'Hudson.

### 5. Province Anglo-Irlandaise.

21.	1422.	23-7 . . .	R. P. Joseph RYAN (3717), Down et Connor. . .	du Scolasticat de Belmont.
22.	1423.	23-7 . . .	R. P. Thomas PURCELL (3724), Shrewsbury . . .	du Scolasticat de Belmont.
23.	1424.	23-7 . . .	R. P. Patrice COSTELLOE (3716), Tuam . . . . .	du Scolasticat de Belmont.

### 6. Province des États-Unis.

24.	1441.	30-9 . . .	R. P. Antoine STEVENS (3792), Boston . . . . .	du Scolasticat de Washington.
25.	1442.	30-9 . . .	R. P. Timothée WHOLEY (3794), Boston . . . . .	du Scolasticat de Washington.
26.	1443.	30-9 . . .	R. P. Joseph BOYD (3795), Boston . . . . .	du Scolasticat de Washington.
27.	1444.	30-9 . . .	R. P. Guillaume DARLEY (3796), Brooklyn . . . . .	du Scolasticat de Washington.
28.	1445.	30-9 . . .	R. P. Thomas FLEMING (3797), Manchester . . . . .	du Scolasticat de Washington.
29.	1446.	30-9 . . .	R. P. Guillaume McKAY (3799), Boston . . . . .	du Scolasticat de Washington.
30.	1447.	30-9 . . .	R. P. Joseph TULLY (3800), Boston . . . . .	du Scolasticat de Washington.
31.	1448.	30-9 . . .	R. P. Jean LEARY (3801), Manchester . . . . .	du Scolasticat de Washington.
32.	1449.	30-9 . . .	R. P. Joseph SULLIVAN (3804), Boston . . . . .	du Scolasticat de Washington.

### 7. Province d'Allemagne.

33.	1365.	30-3 . . .	R. P. Henri SACUSE (3701), Cologne. . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
34.	1367.	30-3 . . .	R. P. Jacques STEFFES (3759), Trèves . . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
35.	1368.	30-3 . . .	R. P. Laurent MEIREN (3768), Trèves . . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
36.	1369.	30-3 . . .	R. P. Frédéric FECKE (3772), Fulda . . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
37.	1370.	30-3 . . .	R. P. Jean KOWALSKI (3805), Cologne. . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
38.	1371.	30-3 . . .	R. P. Joseph STENDEBACH (3806), Paderborn. . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
39.	1372.	30-3 . . .	R. P. Gauthier LASKOWSKI (3766), Paderborn. . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.

40.	1373.	30-3 . . .	R. P. Joseph KLING (3770), Fulda . . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
41.	1374.	30-3 . . .	R. P. François LUTZ (3904), Banjaluka . . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
42.	1382.	17-4 . . .	R. P. Ferdinand ADAM (3080), Metz. . . . .	de la Province d'Alsace-Lorraine.
43.	1403.	12-6 . . .	R. P. Jacques DRINCK (3762), Cologne . . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
44.	1429.	27-7 . . .	R. P. Guillaume CARDUCK (2344), Cologne . . . . .	de la Province de Pologne.

### 8. Province du Texas.

45.	1385.	12-5 . . .	R. P. Mathias MEDIÁVILLA (3754), Leon . . . . .	du Scolasticat de San-Antonio.
46.	1386.	12-5 . . .	R. P. Valentin RODRIGUEZ (3755), Leon . . . . .	du Scolasticat de San-Antonio.
47.	1387.	12-5 . . .	R. P. Aurèle PRIETO (3757), Leon. . . . .	du Scolasticat de San-Antonio.
48.	1388.	12-5 . . .	R. P. Tércencien MONTERO (3807), Leon . . . . .	du Scolasticat de San-Antonio.
49.	1389.	12-5 . . .	R. P. Guillaume MOORE (3777), Dublin . . . . .	du Scolasticat de San-Antonio.
50.	1390.	12-5 . . .	R. P. Frédéric CALDWELL (3781), San-Antonio . . . . .	du Scolasticat de San-Antonio.
51.	1391.	12-5 . . .	R. P. Aloys CARTIER (3785), San-Antonio . . . . .	du Scolasticat de San-Antonio.
52.	1392.	12-5 . . .	R. P. Édouard BURNS (3787), Newark. . . . .	du Scolasticat de San-Antonio.
53.	1393.	12-5 . . .	R. P. Jacques DECERT (3868), Trenton . . . . .	du Scolasticat de San-Antonio.

### 9. Province de Belgique.

54.	1406.	12-6 . . .	R. P. Henri BRIGOU (3895), Namur . . . . .	du Scolasticat de Liège.
-----	-------	------------	--	--------------------------

### 40. Province d'Alsace-Lorraine.

55.	1407.	18-5 . . .	R. P. Laurent BÉRINGER (3671), Strasbourg . . . . .	du Scolasticat de Rome.
-----	-------	------------	---	-------------------------

### 41. Province d'Italie.

56.	1457.	27-10. . .	F. C. Philibert de la Cuesta (—), Leon . . . . .	du Noviciat d'Urnieta.
-----	-------	------------	--	------------------------

### 42. Province de Lowell.

57.	1412.	5-7 . . .	R. P. Arthur SALVAS (3784), Boston. . . . .	du Scolasticat d'Ottawa.
-----	-------	-----------	---	--------------------------

**13. Province de Pologne.**

58.	1425.	25-7 . .	R. P. Félix ADAMSKI (3760), Fribourg . . . . .	du Scolasticat de Krobia.
59.	1426.	25-7 . .	R. P. Paul GRZESIAK (3761), Poznan . . . . .	du Scolasticat de Krobia.
60.	1427.	25-7 . .	R. P. Julien GORECKI (3767), Gniezno . . . . .	du Scolasticat de Krobia.
61.	1428.	25-7 . .	R. P. Joseph CEBULA (3769), Breslau . . . . .	du Scolasticat de Krobia.

**14. Province de New-Westminster.**

62.	1362.	11-1 . .	R. P. Félix BECK (2386), Gand . . . . .	de la Province de Belgique.
-----	-------	----------	---	-----------------------------

**15. Province de Regina.**

63.	1408.	18-5 . .	R. P. Nicodème FEIST (3673), Tiraspol . . . . .	du Scolasticat de Rome.
64.	1413.	5-7 . .	R. P. Stanislas WACHOWICZ (3789), Edmontou . . . . .	du Scolasticat de Lebreton.
65.	1414.	5-7 . .	R. P. Jean BOEKENFOHR (3790), Omaha . . . . .	du Scolasticat de Lebreton.
66.	1415.	5-7 . .	R. P. Casimir HOLICK (3798), Lwow . . . . .	du Scolasticat de Lebreton.

**16. Province de Tchecoslovaquie.**

67.	1375.	30-3 . .	R. P. Charles HAUER (3827), Fulda . . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
68.	1377.	30-3 . .	R. P. Robert SCHAEFER (3765), Paderborn . . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.

**17. Vice-Province de Belleville.**

69.	1402.	12-6 . .	R. P. Jean FUCHS (2463), Trèves . . . . .	de la Province d'Allemagne.
-----	-------	----------	---	-----------------------------

**18. Vicariat de Ceylan.**

70.	1364.	19-2 . .	R. P. Augustin BROWN (3529), Salford (J.) . . . . .	de la Province Anglo-Irlandaise.
71.	1418.	23-7 . .	R. P. Alphonse GORMICAN (3718), Doon & Connor (C.) . . . . .	du Scolasticat de Rome.
72.	1419.	23-7 . .	R. P. Virgile BANIM (3723), Dublin (C.) . . . . .	du Scolasticat de Rome.
73.	1432.	28-7 . .	F. Sc. Joseph SCHUERMANS (—), Liège (J.) . . . . .	du Scolasticat de Liège.



74.	1451.	15-10.	F. C. Vincent SIEJKA (—), Poznan . . . . .	de la Province de Pologne.
75.	1452.	15-10.	F. C. Stanislas WYRYMA (—), Poznan. . . . .	de la Province de Pologne.
76.	1453.	15-10.	F. C. Étienne DUDA (—), Breslau . . . . .	de la Province de Pologne.
77.	1454.	15-10.	F. C. Étienne ANDRZEJEWSKI (—), Gniezno. . . . .	de la Province de Pologne.
78.	1455.	15-10.	F. C. Léonard STOLLA (—), Breslau. . . . .	de la Province de Pologne.
79.	1458.	12-11.	F. Sc. André CIERPKA (—), Poznan. . . . .	du Scolasticat de Krobia.
80.	1459.	12-11.	F. Sc. François SMIGIELSKI (—), Poznan. . . . .	du Scolasticat de Krobia.

#### 19. Vicariat du Natal.

81.	1384.	4-5 . .	R. P. Noël de GERSIGNY (3811), Natal . . . . .	du Scolasticat de Liège.
-----	-------	---------	--	--------------------------

#### 20. Vicariat de Grouard.

82.	1383.	24-4 . .	R. P. Florian BORSUTZKY (2347), Olmutz . . . . .	du Vicariat de Windhoek.
-----	-------	----------	--	--------------------------

#### 21. Vicariat de Kimberley.

83.	1376.	30-3 . .	R. P. Antoine PAULSEN (3822), Trèves . . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
84.	1381.	30-3 . .	R. P. Albert HUMPERT (2425), Paderborn . . . . .	du Vicariat de Windhoek.

#### 22. Vicariat du Transvaal.

85.	1420.	23-7 . .	R. P. Richard McNABB (3720), Down et Connor . . . . .	du Scolasticat de Behmont.
86.	1450.	29-9 . .	F. C. Jean KOCK (3207), Utrecht . . . . .	du Vicariat de Kimberley.

#### 23. Vicariat de Windhoek.

87.	1366.	30-3 . .	R. P. François MARX (3750), Trèves . . . . .	du Scolasticat de Huenfeld.
88.	1433.	4-8 . .	F. C. Christian BUCHER (—), Trèves . . . . .	de la Province d'Allemagne.
89.	1434.	4-8 . .	F. C. Joseph PICHMANN (3118), Paderborn . . . . .	de la Province d'Allemagne.

#### 24. Vicariat du Mackenzie.

90.	1399.	9-6 . .	R. P. Eugène PICARD (3833), Vannes . . . . .	du Scolasticat de Liège.
-----	-------	---------	--	--------------------------

## 25. Vicariat du Yukon.

91. 1421. 23-7 . . R. P. Jean HAMMOND (3726), Salford . . . . . du Scolasticat de Belmont.

## 26. Vicariat du Keewatin.

92. 1363. 5-2 . . F. C. Gérard LAMBERT (—), Québec . . . . . de la Province du Canada.

## 27. District de Pilcomayo.

93. 1379. 30-3 . . R. P. Paul STAHL (3771), Trèves . . . . . du Scolasticat de Huenfeld.  
 94. 1436. 26-8 . . F. C. Louis SCHMIDT (—), Trèves . . . . . de la Province d'Allemagne.

### III. — Nécrologe de l'Année 1928 (39 Décès).

1-3011.	28-1 .	R. P. Lizée Zéphyrin (1191) . . .	1856-1882 /84-1885.	Edmonton (Alta-Sask.).
2-3012.	21-2 .	R. P. GAUDIN Eugène (1196) . . .	1880-1883 /84-1888.	Aix-en-Provence (Midi).
3-3013.	4-3 .	R. P. SCHARSCH Simon (1138) . . .	1860-1881 /82-1886.	Bonn (Allemagne).
4-3014.	22-3 .	R. P. LAMIEL Armand (1402) . . .	1866-1888 /89-1891.	Ville-La-Salle (Canada).
5-3015.	2-4 .	F. C. SYLVESTRE Alexis (2784) . . .	1871-1901 /08. . . .	Gravelbourg (Manitoba).
6-3016.	14-4 .	F. Sc. VELD'HUIS Jean (—) . . . .	1906-1927. . . . .	Liège (Belgique).
7-3017.	18-4 .	F. C. RAU Jean (3008) . . . . .	1884-1904 /10 . . .	Andara (Windhoek).
8-3018.	26-4 .	F. C. BARASSÉ Félix (1855) . . . .	1863-1888 /96 . . .	Lac-Bon-Poisson (Alta-Sask.).
9-3019.	30-4 .	F. C. BECKER Thomas (3728) . . . .	1888-1913 /24 . . .	Saint-Charles (Allemagne).
10-3020.	1-5 .	R. P. VACHON Félix (2506) . . . .	1878-1903 /04-1908.	Plattsburg (Lowell).
11-3021.	1-5 .	R. P. CLOSSET Louis (2664) . . . .	1886-1905 /06-1910.	Korokoro (Basutoland).
12-3022.	1-5 .	F. C. MARION Isaïe (876) . . . . .	1845-1869 /75 . . .	Saint-Laurent (Lowell).

13-3023.	5-5 .	R. P. BONNALD Étienne (738) . . .	1847-1868 /69-1872.	Winnipeg (Manitoba).
14-3024.	20-5 .	F. C. LORFEUVRE Joseph (1141) . .	1847-1876 /82 . . .	Providence (Mackenzie).
15-3025.	26-5 .	R. P. O'NEILL Jean (1888) . . .	1874-1894 /96-1900.	Vancouver (New-Westminster).
16-3026.	29-5 .	R. P. BOURG Joseph (612) . . .	1840-1862 /63-1867.	L'Osier (Midi).
17-3027.	29-5 .	R. P. GÉRAIS Henri (1200) . . .	1864-1883 /84-1889.	Maniwaki (Canada).
18-3028.	31-5 .	R. P. ALBERT Augustin (1928) . . .	1876-1895 /97-1900.	Negombo (Ceylan).
19-3029.	20-6 .	F. Sc. FLANDIN Henri (—) . . .	1911-1927. . . . .	Liège (Midi).
20-3030.	4-7 .	F. C. MATHÉ Jacques (—) . . .	1905-1925. . . . .	Dinant (Nord).
21-3031.	13-7 .	R. P. GRATON Augustin (2028) . . .	1876-1897 /98-1902.	Montréal (Lowell).
22-3032.	17-7 .	R. P. COQUIL Louis (1156) . . .	1856-1882 /83-1884.	Colombo (Ceylan).
23-3033.	17-7 .	R. P. WEILHOEFER Grégoire (3210) .	1893-1913 /16-1920.	Njangana (Windhoek).
24-3034.	17-8 .	R. P. CLAVÉ Arthur (887) . . .	1854-1874 /75-1864.	Paris (Nord).
25-3035.	23-8 .	R. P. GANDAR Édouard (531) . . .	1839-1860 /61-1864.	Bordeaux (Maison Générale).
26-3036.	23-9 .	R. P. HUSSON Augustin (760) . . .	1849-1868 /70-1874.	Edmonton (Alta-Sask.).
27-3037.	18-10.	F. C. KIEL Adolphe (1842) . . .	1865-1890 /96 . . .	Rome (Scolasticat).
28-3038.	20-10.	F. C. MARTINEAU Joseph (1634) . .	1868-1887 /93 . . .	Duluth (Manitoba).
29-3039.	26-10.	R. P. PLAUGIER Henri (1566) . . .	1867-1890 /92-1895.	Lumières (Ceylan).
30-3040.	31-10.	F. C. McHUGH Hughes (3831) . . .	1894-1920 /26 . . .	Glencree (Irlande).
31-3041.	4-11.	F. C. MUIR Benjamin (1904) . . .	1858-1890 /97 . . .	Québec (Canada).
32-3042.	5-11.	R. P. MAHÉ Pierre (1780) . . .	1865-1894 /95-1895.	Colombo (Ceylan).
33-3043.	8-11.	R. P. SCHWIETE Guillaume (3344) .	1892-1914 /20-1921.	Pretoria (Transvaal).
34-3044.	13-11.	R. P. GOEBEL Charles (2907) . . .	1887-1908 /09-1913.	Warnsdorf (Tchécoslov.).
35-3045.	26-11.	R. P. CRÉTINON Aloys (975) . . .	1851-1877 /78-1880.	Durban (Natal).
36-3046.	26-11.	F. Sc. LE ROUX François (—) . . .	1904-1925. . . . .	Nancy (Nord).
37-3047.	1-12.	F. N. LAVALLÉE Augustin (—) . . .	. . . . .	Ville-La-Salle (Canada).
38-3048.	27-12.	R. P. Van HECKE Alphonse (1665) .	1872-1892 /93-1897.	Johannesburg (Transvaal).
39-3049.	31-12.	R. P. BERNAD Marcel (1073) . . .	1860-1879 /80-1884.	Liège (Nord).

# TABLE DES MATIÈRES

## Sommaire des Numéros 233 à 235.

### § I. — Numéro 233 (Juin).

Pages :

#### 1. PATRONNE DES MISSIONS :

<i>La nouvelle Fonction de Sainte Thérèse. . . . .</i>	3
§ I. Historique du Mouvement. . . . .	3
§ II. Supplique au Saint-Père . . . . .	6
§ III. Circulaire aux Évêques . . . . .	7
§ IV. Lettre au Pape . . . . .	9
§ V. Annonce du Succès . . . . .	11
§ VI. Décret des Rites . . . . .	11

#### 2. MONSIEUR DE MAZENOD :

I. <i>Sa Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. . . . .</i>	13
II. <i>Monseigneur de Mazenod fait-il des Miracles ?</i>	23
III. <i>Le Jugement d'une Revue de 1861 (1). . . . .</i>	28

#### 3. NOUVELLES ET VARIÉTÉS :

I. <i>Monseigneur au Canada : Ottawa et Cap-de-la-Madeleine . . . . .</i>	30
§ I. Présentation du Visiteur . . . . .	30
§ II. Séjour à Ottawa . . . . .	32
§ III. Pèlerinage au Cap-de-la-Madeleine . . . . .	33
II. <i>La Maison du Sacré-Cœur à Hull. . . . .</i>	37
III. <i>Nos Œuvres de Presse au Canada. . . . .</i>	47
IV. <i>La Mission-École de l'Espérance, Lestock. . . . .</i>	52
V. <i>Mgr Joussard en Tournée de Recrutement. . . . .</i>	56
VI. <i>Incendie de l'École-Mission de Beauval. . . . .</i>	61
§ I. Récit de l'Incendie . . . . .	61
§ II. Lettre de l'Évêque . . . . .	63
§ III. Monseigneur du Scolasticat . . . . .	64

(1) T. R. P. Augier, O. M. I. . . . .	29
---------------------------------------	----

## Pages :

VII. <i>Le Jubilé d'un Missionnaire du Natal</i> . . . . .	66
§ I. L'Homme et l'Oblat . . . . .	66
§ II. Les Noces d'Or . . . . .	68
§ III. « Toast » de Jubilé . . . . .	72
VIII. <i>Sa Majesté le Roi du Basutoland</i> . . . . .	76
§ I. Conversion de Griffith . . . . .	76
§ II. Grand-Chef du Basutoland . . . . .	78
§ III. Charité du Grand-Chef . . . . .	80
§ IV. L'Oratoire de Griffith . . . . .	81
§ V. Mission de Saint-Louis . . . . .	81
§ VI. Protestants contre Catholiques . . . . .	82
IX. <i>Mgr Arthur Hinsley en Afrique Méridionale</i> (1). . . . .	84

## 4. COMMUNIQUÉS DE L'ADMINISTRATION :

<i>Administration des Provinces : Changements et Prorogations</i> . . . . .	88
§ I. Nouveau Provincial d'Italie . . . . .	88
§ II. Province du Midi . . . . .	89
§ III. Première Province Américaine . . . . .	90
§ IV. Province Anglo-Irlandaise . . . . .	91
§ V. Province de Pologne . . . . .	92
§ VI. Nécrologe du Semestre . . . . .	92

## 5. GALERIE DE FAMILLE :

I. <i>R. P. Léon Delpeuch, 1827-1897</i> (308) . . . . .	95
II. <i>R. P. Michel Bonichot, 1870-1926</i> (1717) . . . . .	116
III. <i>R. P. Patrice Brady, 1844-1900</i> (630) . . . . .	123
IV. <i>R. P. Guillaume Murphy, 1865-1915</i> (1304). . . . .	127
V. <i>R. P. Eugène Chirouse, 1854-1926</i> (884) . . . . .	132
VI. <i>R. P. Léopold Farbos, 1858-1916</i> (1109) (2). . . . .	145

## 6. REVUE DES LIVRES :

I. <i>Les Sœurs Grises aux Glaces Polaires</i> . . . . .	151
II. <i>Frère Paul Lavallée : L'Un des Vôtres</i> . . . . .	168
§ I. « Revue des Lectures » . . . . .	169
§ II. « Canadien Français », Montréal . . . . .	169
§ III. Table des Matières . . . . .	170
III. <i>Les premiers Chapelains de Paris-Montmartre</i> . . . . .	172

(1) Scolasticat de Lebreton . . . . .	87
(2) R. P. Marion, O. M. I. . . . .	150



## § II. — Numéro 234 (Septembre).

Pages :

## 7. GAUDIUM IN DOMINO :

<i>Jubilé religieux du R. P. Servule Dozois. . .</i>	177
§ I. Fidèle au Rendez-vous. . . . .	177
§ II. Hommages et Souhaits . . . . .	179
§ III. Réponse du Jubilaire . . . . .	181
§ IV. Sermon de Circonstance . . . . .	190
§ V. Suite des Fêtes . . . . .	198
§ VI. Lettres au Jubilaire (1). . . . .	202

## 8. INDIENS ET ESQUIMAUX :

<i>Les Missions des Oblats de Marie (2) . . . .</i>	212
---	-----

## 9. NOUVELLES ET VARIÉTÉS :

X. <i>La Mort du Doyen des Oblats. . . . .</i>	247
XI. <i>Le Jubilé sacerdotal du Père Durif . . . . .</i>	253
XII. <i>Le Pèlerinage de Saint-Laurent en Saskatchewan</i>	261
§ I. La Mission métisse . . . . .	261
§ II. Le Missionnaire Oblat. . . . .	262
§ III. La Source attirante . . . . .	263
§ IV. Le Frère Piquet . . . . .	265
§ V. Une Guérison prodigieuse . . . . .	266
§ VI. Une Insurrection avortée . . . . .	267
§ VII. La nouvelle Statue . . . . .	268
§ VIII. Une Mort héroïque . . . . .	269
§ IX. La Mission abandonnée. . . . .	271
§ X. Un Renouveau merveilleux . . . . .	271
§ XI. La Fête annuelle . . . . .	272
§ XII. Les Bienfaits célestes . . . . .	273
XIII. <i>Les premières Impressions d'un jeune Missionnaire . . . . .</i>	274
XIV. <i>Les Remerciements d'un Missionnaire du Keewatin</i>	281
XV. <i>La Mission Esquimaude de Baker Lake. . . .</i>	284
§ I. Mgr Turquetil, Préfet . . . . .	284
§ II. Père Clabaut, Missionnaire . . . . .	288
§ III. Père Rio, Directeur . . . . .	293
XVI. <i>Un Discours français aux Indes anglaises (3) .</i>	296

(1) <i>Jubilés de Religion . . . . .</i>	211
(2) <i>Postcards des Missions . . . . .</i>	246
(3) <i>Rayonnement du Sacré-Cœur . . . . .</i>	298

	Pages :
<b>XVII. Une Visite pastorale au Natal africain . . . .</b>	<b>299</b>
§ I. Mission Notre-Dame, Estcourt . . . .	300
§ II. Mission Saint-Charles, Ladysmith. . . .	301
§ III. Mission Maria Ratselictz . . . . .	304
<b>XVIII. Une Course à travers nos Œuvres . . . . .</b>	<b>308</b>
§ I. Ordination à San-Giorgio. . . . .	308
§ II. Conférence à Nancy . . . . .	310
§ III. Impressions d'une Visite . . . . .	312
§ IV. Monseigneur Taché, Écrivain . . . .	313
§ V. Mort d'un Oblat . . . . .	315
§ VI. Monseigneur de Grouard . . . . .	316
§ VII. Missions du Yukon . . . . .	318
§ VIII. Révérend Père Coquil . . . . .	319
§ IX. Visite au Basutoland. . . . .	320

#### 10. COMMUNIQUÉS DE L'ADMINISTRATION :

<b>I. La nouvelle Édition de nos Saintes Règles. . .</b>	<b>322</b>
§ I. Préparation du Texte . . . . .	322
§ II. Changements au Texte . . . . .	330
§ III. Tables des Matières . . . . .	342
§ IV. Nouveau Bref d'Approbation . . . .	350
§ V. Observons la Règle . . . . .	356
§ VI. Cause du Fondateur (1) . . . . .	359
<b>II. Le Saint-Père approuve nos Règles revisées. .</b>	<b>361</b>
<b>III. Nécrologe du Trimestre (Juin-Septembre 1928). .</b>	<b>365</b>

#### 11. GALERIE DE FAMILLE :

<b>VII. R. P. Joseph Martin, 1803-1900 (13) . . . .</b>	<b>367</b>
<b>VIII. R. P. Adolphe Dru, 1847-1925 (1004) . . . .</b>	<b>373</b>
<b>IX. F. Sc. Henri Flandin, 1911-1928 (—) . . . .</b>	<b>375</b>
§ I. Vocation et Juniorat . . . . .	375
§ II. Vêture et Noviciat . . . . .	378
§ III. Scolasticat de Liège . . . . .	380
§ IV. Souffrir avec Jésus. . . . .	383
§ V. Charité dans l'Immolation . . . . .	388
§ VI. Soumission et Abandon. . . . .	391
<b>X. R. P. Jacques O'Reilly, 1852-1915 (850) . . . .</b>	<b>394</b>
<b>XI. R. P. Joseph McSherry, 1863-1919 (1214) . . .</b>	<b>397</b>
<b>XII. F. C. Antoine Talbot, 1840-1900 (829) (2) . .</b>	<b>399</b>

(1) Lauréats de Rome . . . . .	360
(2) « Ordo » 1929 : Errata . . . . .	402

	Pages :
12. REVUE DES LIVRES :	
IV. <i>Les Droits et Devoirs des Religieux</i> . . . . .	403
§ I. Titre et Préface . . . . .	403
§ II. Table des Matières . . . . .	404
§ III. Approbation de Monseigneur . . . . .	405
§ IV. Cardinaux et Évêques . . . . .	406
§ V. Prêtres et Religieux . . . . .	411
§ VI. Articles de Revues . . . . .	415
V. <i>La « Bibliotheca Missionum » du Père Strett.</i> . . . .	417
§ I. Titres de l'Ouvrage . . . . .	417
§ II. Tables des Matières . . . . .	417
§ III. Appréciation sur l'Ouvrage . . . . .	418
VI. <i>Ouvrages O. M. I. récemment adressés aux</i> <i>« Missions »</i> . . . . .	418

### § III. — Numéro 235 (Décembre).

13. REGINA SS. ROSARI :	
I. <i>Le Sanctuaire du Cap de La Madeleine.</i> . . . .	425
§ I. Origines du Pèlerinage . . . . .	425
§ II. Développements du Pèlerinage . . . . .	428
§ III. Destinées du Pèlerinage . . . . .	432
II. <i>Notre Dame du Rosaire à Madhu</i> . . . . .	434
§ I. Popularité du Pèlerinage . . . . .	434
§ II. Coups de Crayons . . . . .	435
§ III. Attraction du Sanctuaire . . . . .	437
§ IV. Fête du Triomphe . . . . .	439
§ V. Procession et Enthousiasme . . . . .	440
§ VI. Adieux et Retour . . . . .	442
III. <i>La Vierge rayonnante de Paray, Basutoland.</i> . . . .	443
§ I. Catéchiste et Colporteurs . . . . .	443
§ II. « Faisons la Prière » . . . . .	444
§ III. Victoire de Marie (1). . . . .	446
14. GLOIRES ET MODÈLES :	
<i>Le Père Louis LeDoussal, 1835-1923</i> . . . . .	448
15. NOUVELLES ET VARIÉTÉS :	
XIX. <i>Jubilé religieux du R. P. Stanislas Brault.</i> . . . .	471
§ I. Pourquoi ce Jubilé ? . . . . .	471
§ II. Récit des Fêtes . . . . .	473
(1) <i>Jubilés de Diamant.</i> . . . .	447

	Pages :
§ III. Adresse des Junioristes . . . . .	476
§ IV. Réponse du Jubilaire . . . . .	480
§ V. Sermon de Jubilé . . . . .	484
§ VI. Messages au Jubilaire (1) . . . . .	492
XX. <i>Les Débuts des Oblats à Québec</i> . . . . .	495
XXI. <i>Une Débâcle terrible à Albany, Canada</i> . . . . .	500
§ I. La Glace s'ébranle . . . . .	500
§ II. Sauvetage des Marchandises . . . . .	501
§ III. Nous sommes inondés . . . . .	502
§ IV. Un Spectacle terrifiant . . . . .	503
§ V. Seigneur, sauvez-nous ! . . . . .	504
§ VI. La Ruine complète . . . . .	506
§ VII. Courage, quand même . . . . .	507
§ VIII. Problèmes de Demain . . . . .	508
§ IX. Tous nous « tiendrons » . . . . .	509
XXII. <i>Nos Œuvres en faveur des Esquimaux</i> . . . . .	510
§ I. Au Mackenzie Ouest . . . . .	511
§ II. Au Mackenzie Est . . . . .	513
§ III. Esquimaux du Nord-Est . . . . .	514
XXIII. <i>La Préfecture Apostolique du Pilcomayo, Bolivie</i> . . . . .	518
§ I. Fondation et Difficultés . . . . .	518
§ II. Épreuves et Maladies . . . . .	519
§ III. Présent et Avenir . . . . .	520
XXIV. <i>Un Bateau, une Église, des Cloches</i> . . . . .	521
XXV. <i>Le vieux Sacristain du Père Sorel</i> . . . . .	525
XXVI. <i>Les Écoles au Vicariat du Basutoland</i> . . . . .	528
XXVII. <i>Funérailles d'un Chef païen au Basutoland</i> . . . . .	534
§ I. Voyage à Paray . . . . .	534
§ II. Mort de Marakabei . . . . .	537
§ III. L'Enterrement de Marakabei (2) . . . . .	542
16. GALERIE DE FAMILLE :	
XIII. R. P. Joseph Bourg, 1840-1928 (622) . . . . .	544
XIV. R. P. Hyacinthe Nédélec, 1834-1902 (904) . . . . .	559
XV. R. P. Morgan O'Dwyer, 1840-1894 (481) . . . . .	562
XVI. R. P. Charles Cahill, 1857-1917 (915) . . . . .	565
XVII. R. P. Edmond Peytavin, 1848-1918 (762) . . . . .	569
XVIII. R. P. Jules Piat, 1852-1914 (882) (3) . . . . .	576

(1) Jubilé d'Or d'Oblation . . . . .	494
(2) Encore des Jubilés : . . . . .	543
(3) « Ordo » 1929 : Errata . . . . .	603

	Pages :
17. MUTATIONS AU PERSONNEL :	
I. <i>Oblations des Années 1927 et 1928</i> . . . . .	604
§ I. Année 1927 (93). . . . .	604
§ II. Année 1928 (107). . . . .	607
§ III. Remarques et Statistiques . . . . .	611
II. <i>Tableau des Obédiences données en 1928</i> . . . . .	613
III. <i>Nécrologe de l'Année 1928 (39 Décès)</i> . . . . .	618
18. TABLE DES MATIÈRES :	
<i>Sommaire des Numéros 233 à 235.</i> . . . . .	620
§ I. Numéro 233 (Juin). . . . .	620
§ II. Numéro 234 (Septembre) . . . . .	622
§ III. Numéro 235 (Décembre) . . . . .	624




---

*Nihil obstat.*

Romæ, die 17<sup>a</sup> Januarii A.D. 1929.

† AUG. DONTENWILL, O. M. I.,  
Arch. tit. Ptol., Sup. Gen. O. M. I.

---

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

---

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 2323,3,29.



# MISSIONS

DE

LA CONGRÉGATION

DES

## Missionnaires Oblats

DE

MARIE IMMACULÉE

---

Tome LXIII (1929)

---



ROME (102)

MAISON GÉNÉRALE O. M. I.

5, Via Vittorino da Feltre, 5.

—  
1929



L. J. C. & M. I.

# MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

LXIII<sup>e</sup> Année.

Jun 1929.

N<sup>o</sup> 236.

## SPLENDOR IN CIRCUITU

Le Centenaire du Père Tabaret, *O. M. I.* <sup>1</sup>



EN constatant que je veux vous entretenir d'un centenaire, peut-être montrerez-vous quelque impatience. Si vous signifiez par là que, depuis plusieurs années, ces sortes d'apothéose se multiplient beaucoup, e n'en disconvien-drai pas. Est-ce ma faute, toutefois, si le monde vieillit ? Et, si nous nous plaignons déjà des conséquences heureuses de son âge, que deviendront nos arrière-neveux, quand ils auront à célébrer toutes nos gloires ?

(1) Cfr. UN CENTENAIRE : *Le Père Tabaret, O. M. I., et son Œuvre d'Éducation*, Conférence donnée, au Club littéraire d'Ottawa et à la Société historique de Montréal, par le R. P. Georges SIMARD, *O. M. I., Ph. D., Th. D.* Plaque-tte in-8, de 40 pages. Université d'Ottawa ; 1928.

Il ne me déplairait pas que ma causerie vous ménageât le plaisir d'une excursion lointaine dans la compagnie de ces personnages dont la mise en scène évoque le fracas des guerres ou les habiletés de la politique, les spéculations du génie ou les anathèmes foudroyants des réformateurs de carrière. Il n'en sera rien. Nous resterons au Canada, auprès d'un homme modeste, encore que son œuvre compte parmi celles dont on est libre d'affirmer qu'elles sont des signes de contradiction. A peine quitterons-nous Ottawa ; et, dans Ottawa, nous évoluerons, presque uniquement, sur la Côte de Sable.

Les habitués de ce quartier de la Capitale ont remarqué, au bas de l'escalier du portique central de l'Université, une statue de taille naturelle. Elle représente un Religieux vêtu de noir, portant à sa ceinture une croix de missionnaire. Il se tient, debout, sur son socle de granit : l'épaule gauche un peu inclinée et la figure ferme, sereine, tout illuminée d'une pensée sublime. Peu de bronzes ont si bien reproduit les héros qu'ils cherchent à immortaliser. Car le Père TABARET a vécu d'une grande idée, — l'éducation ; et, pendant trente-trois ans, il a soutenu une grande œuvre, — le Collège et l'Université d'Ottawa.

Vous avez là tout le dessein de cette conférence. Ce n'est pas la biographie du Prêtre ni du Religieux que je viens vous offrir, si édifiante soit-elle à raconter. Non plus est-ce l'historique, même incomplet, du monument élevé par une belle intelligence et un cœur intrépide. C'est l'exposé des principes qui ont guidé un éducateur de haut vol dans l'organisation d'une maison d'enseignement érigée à la croisée mouvante et trouble des races et des églises de notre Canada. Tout autre aspect considérerait les traits communs, non les caractéristiques, de l'homme. Or fait-on, vraiment, connaître quelqu'un, tant qu'on en laisse ignorer les qualités propres ?

Je ne me dissimule pas quels écueils environnent un tel sujet. Il est toujours périlleux d'aborder les problèmes où les rapprochements nécessaires peuvent être pris pour des comparaisons indélicates et malveillantes. Malgré cet inconvénient, peu à craindre dans l'assemblée choisie à laquelle j'ai l'honneur de m'adresser, il me semble que — dans un pays jeune, au sein de populations qui nous observent avec l'espoir malin de découvrir nos côtés faibles — nous n'avons pas le droit de négliger d'étudier, pourvu qu'on le fasse froidement, les questions même les plus brûlantes, dès là que cette étude importe à notre survivance et à notre développement.

Nos méthodes d'instruction et de formation passeront, forcément, sous nos regards. Je les manifesterai, sans aucun but de polémique ou de propagande, en historien qui raconte les événements et les idées qui ont commandé à ces événements. Affaire de ressusciter un mort illustre, de reconstituer une vie remplie de leçons et de directives. Si, après m'avoir entendu, vous estimez mieux un maître et une institution que j'aime, je ne serai pas

mécontent ; mais, pour être pleinement satisfait, il me faudrait emporter la conviction que les opinions émises auront projeté quelque lumière sur notre situation scolaire et qu'elles auront été écoutées dans les sentiments de droiture et de sincérité avec lesquels je me mets à vous les exposer, — sans plus d'explication ni de retard.

\* \* \*

Joseph-Henri TABARET naquit, le 10 avril 1828, à Saint-Marcellin, Diocèse de Grenoble, dans le Département de l'Isère. Sa famille était excellente. Deux de ses oncles, prêtres, remplirent les fonctions de grand vicaire et de supérieur d'une communauté de Religieuses. Un frère puîné sera, également, revêtu de la dignité sacerdotale.

Dès l'éveil de sa raison et de son cœur, l'enfant manifesta les plus heureuses dispositions tant pour les études que pour la piété. Aussi prit-il bien jeune le chemin d'un pensionnat situé non loin de son village natal, à un endroit modestement appelé Bourg-de-Péage.

En ce temps-là, la France essayait la Monarchie librepenseuse de Juillet. Louis-Philippe avait reconnu la liberté de l'enseignement primaire ; mais il s'était refusé, obstinément, à accorder le même privilège aux collèges classiques. Il redoutait l'Église enseignant à la jeunesse — démesurément, disait-il — le *Deposuit potentes de sede*. Toutefois, les établissements ecclésiastiques, voués à la seule préparation des clercs, étaient autorisés. Aussi le jeune TABARET ne fut-il pas inquiété pendant son cours de lettres, qu'il suivit avec solidité et éclat.

Une retraite l'ayant mis en contact avec la Communauté naissante des Oblats de MARIE Immaculée, il résolut de se vouer au Seigneur, sous la livrée de cette nouvelle milice. Entré, à dix-sept ans, au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, il y prononce ses vœux de religion, le 14 septembre 1846. De là, il est envoyé à Marseille, au Scolasticat de sa Congrégation, afin d'y suivre les cours de philosophie et de théologie.

Pendant ses années de collège, le jeune homme avait, maintes fois, exprimé à ses intimes « qu'il ne portait qu'une ambition au cœur : trouver un *coin* où il pourrait



se consacrer à l'éducation des enfants ». Le Bon DIEU allait le servir à souhait, mais par des voies qui déconcertent la sagesse humaine et conduisent, pour ainsi dire, à reculons au but entrevu et désiré.

En effet, le Scolastique, affaibli par les études antérieures, dépérissait visiblement. Sa faiblesse devint extrême, et le médecin dut lui déclarer qu'une seule chance lui restait d'échapper à la tuberculose : l'exil dans un climat où l'air pur et vif accomplirait, peut-être, ce que l'art d'Esculape se reconnaissait impuissant à produire. Devant ce danger pressant et cet espoir minime, les supérieurs consentirent à céder un sujet sur les qualités duquel ils eussent voulu appuyer leurs vastes projets d'Europe.

Le Frère TABARET fut donc envoyé au Canada. Il y arriva dans l'automne de 1850.

La Congrégation des Oblats, fixée au pays depuis neuf ans — on me permettra de le mentionner, — y opérait des prodiges. Outre les missions de paroisse, qu'elle prêchait sur l'ancien territoire québécois, elle s'était partagé les forêts et les terres immenses où s'ébattaient et peinaient les Indiens, les hommes de chantier et les colons des centres naissants. Sur la Côte Nord et au Saguenay, du Saint-Maurice à l'Outaouais et jusqu'à la Baie d'Hudson, des Chaudières à la Rivière-Rouge, à travers la Prairie infinie et par delà les Rocheuses, elle avait dispersé sa poignée d'apôtres. Ils étaient ardents mais, enfin, des hommes et, à ce titre, incapables de répondre à tous les besoins du pays grandissant.

Or, Mgr Bourget — cet évêque auquel la sainteté donnait, souvent, les intuitions du génie — crut encore bon de proposer et de conseiller, à la jeune Congrégation, la desserte de quelques paroisses particulièrement difficiles. C'est ainsi que les Oblats, surchargés de besogne, se virent moralement contraints d'accepter une église qui causait, dès cette époque, de nombreux soucis à ses pasteurs. Bytown, avec sa population mi-canadienne mi-irlandaise, n'était pas édifiante. En temps ordinaire, un curé bilingue la pouvait paître convenablement. A

l'automne et au printemps, quand sept ou huit milliers de jeunes gens et d'hommes mûrs y passaient, tout bouillants de vie et de passions, il fallait un renfort de desservants. Et où trouver un clergé mobile, alors que les prêtres manquaient partout ? De plus, la population stable augmentait, rapidement, sous le flot d'une double immigration.

Comme pour forcer notre Famille religieuse à enfouir ses ressources et ses sujets à ce carrefour de commerçants et de bûcherons, les évêques appelèrent au siège épiscopal, qu'ils y établirent en 1848, le Provincial qui, depuis quatre ans, la dirigeait, fort habilement, en Canada. Monseigneur GUIGUES trouvait, dans son diocèse, sept prêtres séculiers et quatre Oblats. Naturellement, il se mit à implorer la Maison Généralice de lui envoyer du secours pour le défrichement et la culture de la vigne, à peu près sauvage, qui lui était confiée.

Parmi les recrues obtenues, se trouvait « le condamné à mort » Henri TABARET. Il n'était que diacre. En décembre, il fut ordonné prêtre et envoyé en mission. Le nouveau ministre du Seigneur, venu chez nous pour lutter contre les bacilles de Koch, eut à desservir le territoire où s'étaient, aujourd'hui, l'Original, Alfred, Caledonia, Vankleek Hill, Hawkesbury, Grenville, Monte-Bello et Papineauville. Sans ménagement, il se dépensa à cette tâche épuisante, s'initiant aux besoins de la région et, par surcroît, améliorant sa santé.

Après deux ans de cet apostolat itinérant, en 1853, le Père Henri TABARET se voyait attaché au Collège de Bytown. Il était âgé de vingt-cinq ans.

L'Abbé Trochu rapporte qu'un prêtre, professeur dans un petit séminaire, se sentant attiré par la vie religieuse, s'en ouvrit au Curé d'Ars, — qui lui conseilla de demeurer à son poste. Par la suite, le même prêtre, ayant été transféré dans un collège, revint à la charge. Saint Jean-Marie Vianney de lui répondre, cette fois :

— « La plus belle œuvre que l'on puisse faire, dans le siècle où nous vivons, c'est l'éducation de la jeunesse. »

Le Père TABARET ne pensait pas autrement. De toute

son âme, il allait essayer de réaliser l'idéal de son adolescence.

J'ai nommé le Collège de Bytown. En effet, Monseigneur GUIGUES, en bon évêque français, avait compris, tout de suite, que la première œuvre qui s'imposait, pour l'amélioration de son diocèse, c'était la fondation d'un collège. Sacré en juillet 1848, dès le mois de septembre de la même année il inaugura le nouvel établissement. Le premier collège — une maison en bois, de quatre-vingts pieds de longueur et à trois étages — occupait le jardin actuel de l'archevêché, bordant la Rue de l'Église (aujourd'hui, Rue Guigues) et faisant face au palais épiscopal. L'évêque s'intéressait trop à cette œuvre d'enseignement pour qu'il la laissât, longtemps, dans ce provisoire. En 1853, il transporte son monde intellectuel dans une jolie résidence de la Rue Sussex. Cet immeuble devenant lui-même insuffisant, une plus ample construction, érigée sur la Côte de Sable, reçoit, en 1856, toute la gent écolière de la ville. A cette date, Mgr GUIGUES cédait, à sa Famille religieuse, « l'œuvre par excellence de son diocèse », le collège où il admirait, avec tant de bonheur, « le bien qui s'y faisait et qu'il ambitionnait par-dessus tout ».

De ce collège il nous faut, maintenant, étudier le fonctionnement intérieur. Car les murs ne sont que l'accessoire dans les établissements scolaires. Ce qui constitue la substance et l'âme de ceux-ci, c'est l'idée qui les guide et dont ils vivent.

Or donc, l'Évêque d'Ottawa — ayant observé, sans effort du reste, que son diocèse, en partie québécois et en partie ontarien, se composait d'une population canadienne et irlandaise — voulut un collège qui procurât, également, les avantages d'une éducation classique à la jeunesse des deux nationalités dont il était le premier pasteur. Sur ce point, sa pensée ne prête à aucune équivoque, soit dans les lettres qu'il a laissées, soit dans les articles des périodiques du temps. Comme j'ai déjà eu l'opportunité de publier les unes et les autres dans des brochures et des revues que la poussière n'a pas encore ensevelies tout à fait, je me contenterai d'une citation

empruntée au « *Courrier d'Ottawa* », livraison du 17 avril 1861 :

— Voyant son diocèse occupé par deux populations, dont les idées sont différentes mais dont les intérêts principaux sont les mêmes, le vénérable évêque se dit : — Il est de la plus haute importance d'unir ces deux peuples, appelés à vivre sur le même sol et à combattre pour les mêmes intérêts. Rien de plus désirable que de faire disparaître l'antipathie et les préjugés qui existent, généralement, entre les différentes races et qui naissent, la plupart du temps, du défaut de connaissance qu'ont ces races les unes des autres. Que faire pour obtenir ce résultat ? *Établir une maison d'éducation qui, offrant absolument les mêmes avantages aux deux populations*, attirera nécessairement les enfants que la Providence appelle à jouer, plus tard, les rôles les plus importants dans cette partie du pays. Ces jeunes gens, vivant et grandissant ensemble, apprendront, dès l'enfance, à se connaître et à s'estimer ; et ainsi ils pourront, *en conservant chacun tout ce qu'il y a de noble dans le sentiment national*, se préparer à combattre, de concert et avec intelligence, les combats de la Religion et de la Patrie.

Ce dessein de respecter les intérêts de l'une et de l'autre race fut comme le *leitmotiv* dont s'inspira, également, le Père TABARET dans la confection des programmes et des règlements disciplinaires de son collège. C'est ce qui ressort, soit de la première phase, soit de la seconde phase de sa longue carrière d'éducateur.

A l'origine, les élèves se groupent, dans les classes, sans distinction de nationalité, d'après leur degré de connaissances. Touchant les matières d'études et la distribution des maîtres, ils peuvent se croire à Québec, sinon en France. Ils ne rencontrent, vraiment, du neuf que sur le point du langage. L'avant-midi, l'enseignement se donne en anglais ; l'après-midi, en français. Et chaque enfant traduit les classiques dans sa langue maternelle.

Ne plaignons pas trop vite nos grands-pères et nos grands-oncles : ils exultent de ce système. Ainsi le « *Courrier d'Ottawa* », à l'endroit déjà indiqué, écrit emphatiquement :

— Il n'y a pas longtemps, il nous a été donné de visiter nous-même cet établissement. Nous nous empressons de dire que nous avons été le plus agréablement surpris en voyant, dans une ville aussi nouvelle qu'Ottawa, une maison d'éducation aussi avancée et offrant d'aussi grands avantages aux élèves. Notre admiration,

nous dit-on (et nous n'en sommes pas surpris), a été partagée par plusieurs Membres du Parlement bas-canadien et, généralement, par tous les étrangers qui ont visité ce collège. C'est là, en effet, un établissement dont Ottawa a, justement, raison d'être fière et que nous sommes heureux de pouvoir signaler à l'attention de nos compatriotes du Bas-Canada, aucun autre collège sur ce continent n'offrant — outre l'étude des langues grecque et latine, des mathématiques, de la physique et de la chimie — le même avantage pour l'étude de l'anglais et du français, qui sont enseignés sur un pied parfait d'égalité et qui, généralement, sont parlés indifféremment par tous les élèves.

Nos législateurs, dans les longs discours qu'ils prononcent au dernier Parlement de l'Union, en 1866, à l'effet d'obtenir une charte universitaire civile pour le Collège d'Ottawa, ne contredisent en rien à ces pensées :

— « Combien y a-t-il de collèges, au Canada », s'écrie Letellier de Saint-Just, « où l'on enseigne, pratiquement, les deux langues ? Il n'y en a pas. Cependant, c'est une nécessité, pour chacun de nous, de savoir les deux langues. Or, on ne les sait pas en naissant ; mais il faut les étudier, il faut les apprendre ; et, pour les apprendre, il faut qu'elle nous soient enseignées. Donc il nous faut cette Université d'Ottawa, où l'on donne ce double enseignement pratique. »

Le Père TABARET — content, lui aussi sans doute, des résultats obtenus — ne se méprend pas, complètement, sur les inconvénients du procédé ; mais il les accepte, généreusement, pour des raisons qui ne manquent ni de pédagogie, ni de politique, ni de sagesse surnaturelle.

Dans son *Journal*, le 3 et le 10 avril 1864, il consigne ces réflexions :

— « *Le mélange des deux langues présente une difficulté ; mais elle n'est pas insurmontable. Autrement, il faudrait dire qu'un homme ne peut, absolument, connaître qu'une langue et que tout les peuples modernes ont eu tort de former la jeunesse par l'étude des langues mortes et des langues vivantes. Les meilleurs écrivains, dans chaque langue, n'ont-ils pas su plusieurs langues parfaitement ? Et puis, supposé même que l'on perdît quelque peu quant à la perfection du style, n'y trouverait-on pas une ample compensation dans la largeur d'idées que l'on acquiert ? Qui donc*



*a dit qu'un homme vit autant de vies qu'il parle de langues ? Au reste, dans cette partie du Canada, la nécessité des deux langues ne se discute point : elle s'impose. L'an prochain, Ottawa deviendra la Capitale. Point de position officielle pour ceux qui ne parleront pas l'anglais. D'ailleurs, en réunissant ainsi, dès leur première jeunesse, ceux de ces nationalités diverses qui devront, un jour, diriger l'opinion publique, on contribuera puissamment à raffermir l'union parmi les catholiques et à diminuer ces préjugés funestes qui divisent deux peuples si bien faits pour s'estimer l'un l'autre. Préjugés dont la force semble, surtout, provenir de ce que ces deux peuples — qui vénèrent la même Mère et qui se réunissent dans la même église pour prier — n'échangent pas leurs idées et vivent côte à côte sans se connaître et semblent ne se voir qu'à travers le prisme de leurs préventions réciproques. »*

Le Collège d'Ottawa — même lorsqu'il fut devenu Université civile et jusqu'en 1874, date de la mort de Mgr GUIGUES — vécut de ce régime. Preuve que la race française ne se refuse pas aux lourds sacrifices, dès que les justes aspirations des peuples les réclament de son savoir et de son dévouement.

Avant de quitter la figure imposante du premier Évêque d'Ottawa, saluons-la comme il convient : elle mérite de prendre rang dans la théorie des défenseurs de nos droits. Non seulement Mgr GUIGUES jeta les bases d'une maison d'éducation qui devait contribuer hautement à la conservation de notre race, mais il lutta, toute sa vie, contre les tendances annexionnistes de la Province ecclésiastique de Toronto, estimant que la dépendance religieuse qui s'ensuivrait causerait « un malheur très grand à la population canadienne-française considérable qui se trouvait sur la rive droite de l'Outaouais ».

\* \* \*

Or, sur la tombe à peine fermée du premier Évêque de la jeune Capitale, avant même la nomination du successeur, un changement notable s'opérait dans l'œuvre du

collège. Le Père Joseph LAVOIE, professeur distingué, excellent religieux et patriote irréductible — dans une lettre célèbre, relative à ce que j'appellerai le grand Dérangement de 1874, — affirme ignorer quelle influence amena le Père TABARET à modifier le cours. Il oublie, cette fois ; autrement, il n'eût pas fait une déclaration semblable. L'un de ses collègues, qui prête sa voix et sa plume enthousiastes, son esprit fécond et son thomisme au Supérieur dont il est heureux de se dire le disciple fidèle et l'ami sincère, le Père Joseph FILLIATRE, dans une notice nécrologique attristée autant qu'élogieuse, nous a laissé, sur cet épisode, quelques lignes inquiètes qu'il me plaît de citer en entier :

— L'homme, auquel les travaux d'agrandissement et d'embellissement semblaient une distraction plutôt qu'une occupation et qui ne perdait jamais le but au milieu des détails, arriva, un jour, avec un plan étonnant d'études et d'éducation. Tout le monde fut surpris de sa hardiesse : ce n'était rien de moins qu'une révolution, dans l'enseignement catholique, qu'il allait tenter. Où trouverait-il les collaborateurs nécessaires pour faire réussir une entreprise pareille ? Comment parviendrait-il jamais à la faire comprendre et accepter du public ? N'échouerait-on pas misérablement ?

De son côté, notre *Annuaire* de 1878 rapporte que « le nouveau programme est dû à l'habileté consommée et à la longue expérience de l'éducateur qui, depuis 1853, n'a pas cessé, un instant, de jouer un rôle actif et prépondérant dans la direction du collège ».

Je me suis demandé, jadis, si la modification, pendant la vacance épiscopale, du régime jusque-là en vigueur, ne signifiait pas que Mgr GUIGUES se dressait en face de tout changement sérieux dans la vie intellectuelle du collège. La fréquentation assidue des documents a levé mes doutes. En effet, dans l'oraison funèbre qu'il prononce auprès de la dépouille de son maître et de son ami intime, Mgr Duhamel déclare « que le Père TABARET avait réussi, en 1874, à surmonter les plus graves difficultés qui s'opposaient à la mise en pratique de son vaste plan d'études ». La prudence et la délicatesse les plus élémentaires auraient empêché l'évêque de parler ainsi dans la chaire sacrée,

si les difficultés évoquées eussent été les vœux de son prédécesseur. Pour son compte, Mgr TACHÉ témoigne de la parfaite union des esprits et des cœurs qui exista toujours entre le Père TABARET et Mgr GUIGUES.

Les obstacles en question sont ailleurs ; et nous les découvrirons, aisément, si nous parcourons, avec quelque attention, la voie méritoire du chef qui parvint à les vaincre tous ou presque tous.

Mais, avant de nous aventurer sur cette route poussiéreuse et montante, il est bon que nous prenions de notre héros une plus ample connaissance.

Le Père TABARET est un Religieux vraiment supérieur, doué d'une intelligence étendue. Sur son front, comme s'exprime Mgr TACHÉ, le divin sculpteur a buriné les traits qui marquent les hommes destinés aux grandes choses. Il est théologien et philosophe : il a le sens du divin et le goût de la recherche des causes. Possédant à un haut degré le côté pratique du génie, il est naturellement observateur, observateur des faits humains. Il se complaît dans la lecture des sociologues contemporains. *La Réforme sociale*, de Leplay, *La Richesse et la Société*, de Charles Perrin, *La Cité antichrétienne*, de Dom Benoît, sont ses compagnons de chevet. Il médite, avec une piété toute filiale, les superbes *Encycliques* de Léon XIII : ce qui n'est pas pour surprendre, le Romanisme, même dans le sens où il s'oppose aux diverses formes du Gallicanisme, étant l'une des notes glorieuses que Mgr de MAZENOD a attachées à la Congrégation des Oblats.

A l'école de tels maîtres, il apprit à voir grand, non dans un télescope renversé ou à la manière de tant d'intelligences qui « soumettent la conduite universelle du genre humain au point de vue de leur siècle et de leur foyer ». Aussi ne souffrit-il pas du tout de la manie ou de l'espèce de fanatisme et de manichéisme inconscients qui poussent, à priori, à rejeter comme fausses n'importe quelle idée, n'importe quelle coutume, dès là qu'elles vous arrivent d'une autre race ou d'une autre croyance. S'il avait eu à se donner une devise, en plus de l'*Evangelizare pauperibus misit me* de sa Congrégation, volontiers il eût choisi

les paroles que le plus juif d'entre les Apôtres, ravi par les beautés de la Grèce et de Rome, adressait à ses amis de Philippes :

— « Que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honorable, tout ce qui est juste... soient l'objet de vos pensées. »

Cette tournure d'esprit — quelque peu empirique, mais large, élevée, sympathique à tout ce qui est humain — valut au Père TABARET de s'apercevoir que, sur les bords de l'Outaouais, il ne vivait plus en France ni même dans la Province de Québec : trouvaille qui peut n'être pas fréquente et sans mérite. Il découvrit les Canadiens français et les Irlandais... et le Haut-Canada ou l'Ontario. Il remarqua la passion scientifique et les allures indépendantes de son siècle. Et il crut que les habits antiques de l'Europe, pour convenir à la jeunesse de chez nous, avaient besoin d'être retailés et réajustés, d'après un patron plus moderne et plus canadien. C'était s'en tenir à la formule d'Aristote, qui prétend que les natures universelles n'existent pas et qu'il ne se rencontre, sur notre planète, que des hommes bien individualisés par la race, la patrie, le lieu et le temps.

Après s'être familiarisé avec les complexités de son milieu et de son époque et avoir approfondi les divers programmes d'études du continent et du nouveau monde, le Père TABARET se décida à lancer son audacieux projet. Aussi peut-on dire, dans la mesure où les idées fixent la physionomie des institutions scolaires, que le Collège d'Ottawa date de l'émission du nouveau plan d'études. Plan très complet, embrassant à la fois la culture et la formation de l'intelligence, ainsi que la discipline de la volonté. Nous l'allons voir à la lumière des documents qui l'exposent et essaient d'en démontrer le bien-fondé. De ces écrits, souvent officiels, toujours authentiques, les uns, comme nos *Annuaire*s, ont été rédigés ou approuvés par l'Administration elle-même ; d'autres, telles l'*Oraison funèbre* et la *Notice nécrologique* du Père TABARET, sont dues à Mgr Duhamel et au Père FILLIATRE ; d'autres encore, ainsi des discours et des brochures, proviennent de disciples fidèles ou d'amis dévoués. Nous y puiserons,

largement, soit pour garantir l'exactitude de la pensée du maître, soit pour assurer à l'histoire la conservation de pièces aussi rares que précieuses. L'on pardonnera, aisément, la sonorité et l'emphase d'un style qui trahit, parfois, l'annonce, le prospectus et l'éloquence d'apparat.

Or donc, « en 1874, un programme nouveau d'études, d'un dessein plus élevé et plus vaste que le premier, est introduit au collège. Ce programme, inférieur en rien à celui d'aucune des maisons d'enseignement les plus prospères du Dominion, a été élaboré en vue de répondre aux besoins de la jeunesse, que cette jeunesse se destine au commerce ou aux professions libérales. » Nous suivrons cet ordre.

Premièrement, le commerce :

— Une éducation commerciale de bonne frappe est de la plus haute importance pour les hommes d'affaires, obligés de rechercher le succès dans le tourbillonnement des concurrences économiques modernes. L'on devrait se mettre en tête, une fois pour toutes, que le meilleur entraînement imaginable, en arithmétique et en tenue des livres, ne suffit pas pour rendre parfaite la préparation à la carrière du commerce. Il y faut un certain degré de culture intellectuelle, que seule l'étude de la littérature et des sciences naturelles peut procurer. Un cours commercial, qui vise seulement à former des comptables parfaits, est incomplet. Il doit tendre encore à préparer l'élève à remplir avec honneur, pour son avantage et celui des siens, les positions qu'il occupera dans sa vie d'homme.

Venons-en « au cours classique, qui doit être organisé de telle façon qu'il donne son plein rendement, puisqu'il est entendu que la place d'honneur lui revient ».

Et, d'abord, les lettres. « Quatre langues », — ici je résume divers textes, — « le grec, le latin, le français et l'anglais, s'offrent à l'avidité des jeunes esprits. Elles sont obligatoires pour tous. Des thèmes, des versions, des analyses et des synthèses, méthodiquement sériés, les leur apprennent. En sorte que, parvenus en rhétorique, les élèves — soumis à cette gymnastique, au lieu d'être tout au plus capables de réciter quelques vers de Shakespeare ou de Corneille — peuvent découvrir et indiquer, dans un discours de Démosthène, de Cicéron, de Burke ou de Bourdaloue, les idées principales, les arguments,



l'ordre, les beautés littéraires et les fortes pensées. » Oh ! le bel idéal et les étudiants heureux !

Nous touchons, maintenant, à Charybde. Pussions-nous n'y pas sombrer !

— Le Collège d'Ottawa, instruit par les événements, a cru bon de rajeunir le vieux système des écoles, ouvrant par là une ère nouvelle dans l'histoire de l'éducation secondaire. Le cours traditionnel des langues et de la littérature, suffisant autrefois pour certaines classes de la société, doit maintenant entrer en compromis avec le monde actuel et tenir compte des connaissances qui demandent des modifications dans les méthodes et les programmes. Les sciences, que les découvertes et les inventions récentes ont fait surgir de toutes parts en notre siècle, ont reculé l'horizon des esprits et provoqué des goûts intellectuels jusqu'ici inconnus. En nous invitant à scruter avec amour leurs secrets et leurs mystères, elles ont pour but de nous rendre plus lisible le nom de l'Auteur qui a créé les merveilles de la matière. Pénétrés de cette idée, le vénérable président et ses collaborateurs se sont employés à faire de leur collège une institution vraiment moderne. A cette fin, ils ont associé aux lettres les diverses branches des mathématiques. Les sciences dites naturelles — à savoir la chimie, la botanique, la zoologie, la minéralogie et la géologie — ont leur classe respective. En physique et en chimie, les étudiants apprennent à manipuler les nombreux instruments du cabinet de physique et du laboratoire. Tout cela, non seulement parce que ces études révèlent des beautés sans nom, mais encore parce qu'elles sont utiles et que ni clerc ni laïque ne peuvent se permettre de les traiter comme des intruses dans les écoles et refuser de faire connaissance avec elles à un degré d'intimité plus ou moins considérable.

A son tour, le Père FILLIATRE, confident des pensées de son supérieur et préfet des études, appuie la même thèse par des motifs semblables.

Jusqu'au grave et discret Mgr Duhamel, qui révèle des arguments, en louant « les cours particuliers sur les sciences naturelles dont la nécessité se fait sentir dans notre pays, où il ne faut pas seulement des notaires, des avocats et des médecins, mais aussi des industriels, des ingénieurs, des chimistes et des minéralogistes... » Si cette vérité eût été mieux comprise, il y a cinquante ans, peut-être n'aurions-nous pas à déplorer, aujourd'hui, une conquête économique anglaise et américaine aussi générale et profonde...

Cette attitude des maîtres d'Ottawa, touchant les sciences, a sa genèse véritable dans les observations nombreuses que je viens de rapporter. Si elle coïncide, bien légèrement toutefois, avec la manière de voir des éducateurs d'une autre culture, est-ce une raison pour l'improver ? La fine riposte, que donnait le polémiste d'Hippone aux adversaires de l'étude des lettres profanes, se présente ici, tout naturellement, à l'esprit. Son application est si facile qu'il suffit de la citer :

— Il n'y a aucune raison pour nous de ne pas apprendre les lettres, sous prétexte que Mercure, dit-on, les a découvertes... ; de même que ce n'est pas une raison de fuir la justice et la vertu, parce que les païens ont dédié des temples à la justice et à la vertu. Mais, plutôt, tout chrétien doit comprendre que la vérité, quel que soit l'endroit où on la trouve, appartient au Seigneur. C'est ainsi qu'ont fait les Hébreux, à leur sortie d'Égypte : ils ont emporté les vases précieux des Égyptiens. C'est ainsi qu'ont pensé et agi Cyprien, Lactance, Victorinus, Optat, Hilaire et un grand nombre de Grecs...

Mais revenons au programme :

— La philosophie reçoit toute l'attention requise. L'élève, qui s'est initié aux arts et aux sciences, peut tendre vers un savoir plus élevé : étudier les facultés et les opérations de l'âme, les multiples problèmes de la vie, les perfections de DIEU. Aucune éducation n'est complète sans cette connaissance supérieure, si intimement mêlée au sort de chaque homme, si utile pour l'alimentation des causeries qui font le charme des rapports sociaux. Les diverses sciences sont mises en contact avec les vérités philosophiques. Par là, l'élève, qui a appris les unes et les autres, se trouve en état de comparer les données des deux et de tirer, par lui-même, les conclusions qui en découlent. Toutefois, la philosophie ne doit jamais oublier sa dépendance à l'égard de la Religion... Celle-ci étant la compagne inséparable de l'éducation, l'élément qui doit compénétrer et assaisonner tout le savoir, afin de le rendre sain pour l'esprit et pour le cœur, un soin tout particulier est donné à la formation religieuse. Un cours approfondi et pratique de catéchisme enseigne la doctrine catholique à tous les élèves, tandis que des exercices efficaces nourrissent et développent, chez eux, une solide piété. Ils sont ainsi bien aguerris contre les difficultés de la vie post-scolaire : dangers des passions, dangers d'une pseudo-science, dangers du contact journalier avec les ennemis du Christianisme. Ils sont encore préparés à conserver cette intégrité de vie et cette pureté des mœurs qui font l'ornement et l'armature de la société chrétienne.

Digne langage d'un prêtre honoré, par Léon XIII, du titre de docteur en théologie !

Après les matières d'études, un mot des méthodes :

— Il ne saurait être inopportun de noter ici qu'à part l'acquisition des connaissances, fruit des leçons des maîtres, des lectures et des réflexions personnelles, un autre élément capital est requis pour que l'éducation soit solide et réussie. Un savoir étendu des lettres et des sciences n'est pas le premier bienfait du collège. Les plus sérieux efforts du professeur doivent s'appliquer à la *discipline de l'esprit*. A cette formation l'élève visera lui-même, avec soin, durant tout son cours. Car, au milieu des batailles de la vie, voilà l'arme qui lui rendra les plus précieux services. Ses succès, quelque position qu'il occupe dans le monde, dépendront entièrement de la *vigueur intellectuelle* que lui aura communiquée l'entraînement des études. L'habituer, dès le début de sa carrière académique, à trouver une raison à tout ce qui est soumis à son observation, à analyser et comparer, à distinguer et classer, c'est là l'exercice par excellence qui donnera à son intelligence la force et le ressort durable, la virilité et l'indépendance qui lui seront si nécessaires, quand les revers et l'opposition menaceront de l'abattre, quand la prospérité et le plaisir risqueront de l'énerver.

Dans le même sens, le Père FILLIATRE écrit ces lignes suggestives :

— Un des traits les plus caractéristiques de l'époque est de raisonner, à tort et à travers, sur toutes choses... Au nom de la raison, on attaque tout : la foi, les traditions, les principes de la loi naturelle, la raison même... N'est-il pas hors de doute, comme l'a dit Joseph de Maistre, que le syllogisme, c'est l'homme ? Dès lors, entre les deux systèmes qui se disputent aujourd'hui encore les collèges catholiques, notre choix ne pouvait être douteux. Nous adoptâmes la méthode rationnelle, qui développe la raison de préférence à la mémoire.

Vous pressentez que la poursuite de ce noble but, à travers l'enseignement varié de tant de matières, sollicitait une dernière réforme. Elle ne fut pas omise.

— La méthode universitaire, qui consiste à imposer à chaque professeur une branche spéciale, remplace le système précédemment suivi dans lequel une classe entière et toutes les branches enseignées dans cette classe étaient confiées au même homme, — accumulation qui rend impossible le développement des talents spéciaux, des attraites et des aptitudes des maîtres. La méthode actuelle, par le fait qu'elle permet au professeur d'acquérir une connaissance plus approfondie et qu'elle assure aux élèves un

progrès plus rapide, est de beaucoup plus agréable pour les deux. Le professeur n'est plus distrait de son étude favorite par d'autres objets, pour lesquels il n'a aucun goût et que, du reste, il ne peut enseigner qu'imparfaitement et superficiellement. De son côté, l'élève éprouve un réel plaisir à écouter des éducateurs tout remplis, tout enthousiasmés de leurs sujets.

Jusqu'ici, rien qui favorise ce que l'auteur distingué de *Nos Humanités* estime « une surcharge demandant des surhommes qui deviennent rares ». Continuons notre citation :

— L'élève jouit, en outre, de l'avantage, non dédaignable, de voir, tour à tour, passer dans la chaire des hommes compétents qui, non seulement lui livrent les richesses de leur savoir, mais encore les lui exposent, chacun à sa manière. Il est ainsi à même de comparer les méthodes et de choisir la meilleure.

Ce qui veut dire, si je ne m'abuse, que, grâce à la diversité des maîtres, tous les élèves, « types de travail intellectuel, types d'observation, types d'intelligence concrète ou abstraite », trouveront de quoi se développer dans le sens de leur idiosyncrasie. Ici,

— Les lacunes de tel professeur, *horresco referens*, sont comblées et compensées par les qualités de tel autre. C'est ainsi que l'élève, invinciblement inattentif ou paresseux avec le premier, se ressaisira et redoublera d'attention avec le second. De plus, cette méthode est grandement favorable au développement des facultés intellectuelles, des *puissances de raisonnement*. Et tous les pédagogues sont d'accord pour affirmer que tel est le but que doivent avoir sans cesse, devant les yeux, les éducateurs de la jeunesse. En effet, le professeur qui a la maîtrise de son sujet est en mesure d'analyser et d'illustrer, de condenser ou d'amplifier, selon que ses jeunes auditeurs le requièrent, pour une parfaite et plus rapide compréhension. Comme c'est son devoir, son avantage et son plaisir de posséder à fond sa matière, il garde sur celle-ci, dans toutes ses études, une vue bien arrêtée. De cette façon, il tire, des différentes branches du savoir, les rapprochements capables de projeter sur son enseignement une lumière pénétrante, d'éveiller et de soutenir un vif intérêt. En faisant converger tout ce qu'il voit, entend et lit vers son sujet de prédilection, il est plus en état d'indiquer à sa classe les relations utiles et attrayantes qui existent entre ce sujet et les autres éléments de la science humaine.

Dans le système préconisé, « la concentration » de l'enseignement s'obtient par les maîtres, prêtres et religieux,

sachant que les langues et les sciences doivent, sans cesse, révéler DIEU, le Christ et son Église. Le préfet des études groupe les matières d'après leur affinité et la logique. Les réunions des maîtres qui ont affaire aux mêmes élèves, réunions prévues et organisées par notre charte canonique, s'efforcent d'équilibrer les leçons et les devoirs. Rien n'empêche, non plus, que la division du travail ne s'applique dans le cours collégial plus sobrement que dans celui des arts. Enfin, les professeurs connaissent beaucoup mieux leur petit monde que d'aucuns veulent l'imaginer, puisqu'ils lui servent la même matière pendant plusieurs années consécutives.

Voilà, en substance, comment le Père TABARET, unissant, dans son programme, « l'élément formel et l'élément matériel du savoir — c'est-à-dire les langues et les mathématiques, d'une part, et les faits scientifiques et les faits historiques, d'autre part, » — tenta, le premier chez nous, « la conciliation et l'alliage désirables de la méthode déductive et de la méthode inductive, de la culture désintéressée et de l'enseignement utilitaire (1) ».

\* \* \*

Il reste à dénouer la question des langues, ce nœud gordien des éducateurs d'Ottawa.

Notons, d'abord, que Mgr GUIGUES, en fondant son collège, nourrissait un double dessein : « assurer des vocations ecclésiastiques et donner à la société des hommes capables d'en comprendre et d'en défendre les intérêts ». Son œuvre ressemblait aux institutions secondaires, propres à la Restauration, où accourait la jeunesse catholique désireuse d'éviter les lycées de la Révolution et de Napoléon. Comme là-bas, futurs prêtres et futurs citoyens s'instruisaient aux mêmes maîtres et vivaient du même régime. Suivant les brisées de son évêque, le Père TABARET voulut, lui aussi, une maison d'éducation où « les enfants et les jeunes gens se prépareraient à embrasser

---

(1) Cfr. *Nos Humanités*, pages 194-197.



toutes les carrières qui s'ouvrent devant eux ». La raison — je cite une lettre qu'il adressait à son Général, en octobre 1863, — la voici :

— L'avenir du Catholicisme, dans le bassin de l'Outaouais, réclame de bons prêtres, formés à la science ecclésiastique et à leur saint état ; il exige aussi que l'on procure aux catholiques les moyens de lutter, avec avantage, contre les sectes protestantes.

Canadiens français et Irlandais pouvaient se présenter au Collège d'Ottawa comme des hôtes invités et attendus paternellement. Ils n'étaient encore qu'une poignée. Car, à peine venaient-ils de découvrir le pays des Chaudières, où ils s'étaient fixés, — les premiers, par hasard, au reflux des migrations qui jetaient, chaque automne, des milliers de nos compatriotes dans les forêts de l'Outaouais et de ses affluents, et, les seconds, par nécessité, pour fuir une marâtre cruelle qui leur avait légué la pauvreté, la famine et le typhus. Longtemps, ils fournirent à l'*Alma Mater* un nombre à peu près égal d'étudiants. Et, pour satisfaire à leurs justes aspirations, un système original — unique, peut-être, dans l'histoire de l'éducation — fut inventé et pratiqué. Mais, si ce système sauvegardait la substance de la pédagogie et permettait à chaque enfant d'apprendre le français et l'anglais, il n'est pas moins vrai que les paresseux trouvaient des chances exceptionnelles de flâner et que le personnel enseignant se voyait obligé à un entraînement littéraire extrêmement pénible à acquérir.

Une heure sonna où le changement des méthodes parut très désirable, sinon tout à fait nécessaire. Le tragique, c'est que l'unique modification possible, vu le petit nombre des élèves, exigerait le sacrifice partiel d'une langue. Laquelle consentirait au rôle de victime ?

Le Père TABARET savait — pour l'avoir appris parmi ses sujets et au Sénat académique de l'Université de Toronto, dont il avait été fait membre par le Gouverneur-Général — que les corps enseignants tiennent, jalousement, à exercer leur part d'influence dans la direction des maisons où ils se dévouent, si souvent, jusqu'à l'héroïsme. Il n'ignorait pas que, dans les lettres comme en politique, le seul moyen d'asseoir et d'agrandir la république, c'est

de la confier à une plèbe et à un patriarcat responsables, tous deux, de son salut et de son expansion. Son esprit, du reste, l'inclinait à agir sur ses semblables à la manière des hommes vraiment supérieurs, par la persuasion d'abord, rarement par voie d'autorité, par finasseries ou par ukases jamais. Il convoqua donc ses Pères et, « avec cette façon délicate de faire voir ses idées », il leur exposa la situation, les priant de se préparer à émettre leur avis sur le problème en délibéré.

A la réunion convenue, le débat s'engagea. Prenons des mots sonores.

Le parti anglais raisonnait ainsi : — « Les Irlandais ne consentiront jamais à traduire les classiques en français, parce qu'ils ne sont pas convaincus du besoin urgent de la connaissance de cette langue. Si on les force à se franciser, ils quitteront l'institution et iront se perdre dans les *High Schools* protestantes, vers lesquelles ils ne sont déjà que trop portés. Il n'en est pas ainsi des Canadiens français. Vivant dans une province anglaise et dans la Capitale d'un Gouvernement où l'anglais domine en fait, s'ils veulent pratiquer leurs devoirs de citoyen, remplir des charges, occuper des positions et s'élever aux honneurs, il importe qu'ils sachent bien la langue de la majorité. A ceux d'entre eux qui désireraient une formation plus en conformité avec leur tempérament ethnique, il reste la facile ressource de fréquenter « les collèges anciens et bien assis, nombreux et estimés » de la Province de Québec. Une seule solution s'impose donc : agréer l'anglais comme langue d'enseignement et maintenir deux cours de littérature française — l'un, approfondi, à l'avantage des Canadiens français, et l'autre, moins poussé, pour les élèves de langue anglaise. »

Le parti français répliquait : — « Les Canadiens, plus que les Irlandais, prient l'étude des langues mortes, langues qui, au surplus, sont les racines de leur idiome. Pourquoi, alors, les mettre dans des conditions qui les priveront, dans une bonne mesure, d'un bien que leurs compagnons utilisent peu ou point ? » Nos défenseurs alléguèrent-ils aussi la majorité des nôtres dans la

*région* ? Il est permis de l'inférer d'un passage de la lettre du Père LAVOIE.

Et c'est tout ce que je trouve comme argument. Je crois bien que l'on ignorait l'épître dans laquelle Mgr GUIGUES déclare à Sir Hippolyte Lafontaine :

— « Je me borne, simplement, à vous dire, en particulier et confidentiellement, que ce collège a été fondé dans l'intérêt du Bas Canada plutôt que dans celui du Haut Canada. La langue et les usages français disparaissaient, entièrement, dans cette partie de la province. Un collège seul pouvait arrêter ce qui, à mes yeux, était un véritable malheur... »

Mais on devait connaître le document présenté à la députation en vue d'obtenir la charte universitaire civile. Or, cette pièce était un atout de première valeur dans la partie jouée, puisqu'elle affirmait que :

— Le Collège d'Ottawa est particulièrement important dans cette partie du pays pour la nombreuse population française qui, sans lui, serait en une certaine mesure privée des avantages d'une éducation supérieure...

Observons que ce collège, si semblable aux fils qui traînent dans leurs veines le sang de deux races, subit, à l'âge critique de sa croissance, la pression, de plus en plus forte, non de son ascendance franque mais de son ascendance celtique. Les contemporains s'accordent pour soutenir que, autour de 1874 et durant quelques années, la grande majorité des élèves est de langue anglaise. Mgr Duhamel lui-même le concède, et même devant Rome, dans sa réponse au *Mémoire* irlandais de 1901. Et comment en serait-il autrement ? Jusqu'en 1873, Ottawa ne renferme que trois paroisses : Notre-Dame, qui est bilingue, — Saint-Patrice, dont la population se compose exclusivement de fidèles de langue anglaise, — et Saint-Joseph, qui compte cinquante familles canadiennes-françaises contre deux cents irlandaises ou écossaises. Le reste de l'Ontario est encore plus étranger à notre race que la jeune Capitale. Et, partout, nos compatriotes éprouvent le besoin et manifestent le désir de se familiariser avec l'anglais.

Observons aussi que le Collège, devenu Université civile, songe, doit songer à son développement. Or, Qué-

bec possède Laval. Pour Ottawa, l'avenir et le devoir ne seraient-ils pas de s'orienter du côté de l'élément catholique anglais ?

Et, cependant, le Père TABARET répugnait à restreindre le français dans le cours classique. Déjà, il s'était dressé en face des tentatives du Père RYAN, l'un des premiers parangons de la cause irlandaise chez nous. Contre lui, il avait maintenu le bilinguisme originel. Cette fois, la force des raisons l'acculant à la nécessité d'ostraciser l'une ou l'autre langue de ses enfants également chers, le cœur lui manqua, et, pour statuer sur le conflit, il appela le Père Joseph ANTOINE, l'un de nos Provinciaux français les mieux appréciés et les plus aimés. A première vue, le geste surprend. Le Sénat académique existant à cette date, c'est à lui que revenait le droit de régler le différend de façon légale et définitive. Pour éviter le problème des « juridictions », disons donc que l'on dut s'entendre sur le recours de l'arbitrage, quitte à sanctionner, par la suite, le verdict reçu.

La solution ne tarda pas, ainsi qu'en témoigne notre *Annuaire* de 1878 :

— Dorénavant, les classiques grecs et latins seront traduits, non plus en anglais et en français, mais uniquement en anglais. Il va sans dire, toutefois, qu'une attention spéciale sera donnée à l'étude de la langue et de la littérature française.

Sur ce dernier point, jamais il n'y aura fléchissement, en principe du moins, malgré des tendances d'exclusivisme que tous les ayants droit combattront avec courage et sans relâche.

Cette décision m'incline à penser que le Père TABARET avait fini par ne pas s'opposer à la thèse anglaise. Un éducateur de son poids devait peser singulièrement sur l'esprit de l'arbitre. Et il est bien rare que les Provinciaux se prononcent en faveur des sujets contre les Supérieurs.

Neuf ans plus tard, justifiant un règlement auquel il n'avait pas été mêlé, le Père FILLIATRE écrit ces lignes, où il me semble percevoir, tout de même, comme un accent de mélancolie et de tristesse :

— Nos Pères espéraient faire plus sûrement, de cette façon,

l'œuvre de DIEU, de l'Église et du Canada. Car ils offraient des avantages d'éducation tout particuliers aux deux éléments catholiques, et ils leur préparaient un moyen de se connaître et de s'estimer davantage.

Pour ma part, il m'a été donné de rencontrer avant ce jour, à travers mes modestes recherches historiques, cet épisode de notre Famille religieuse.

— Les Pères, ai-je écrit, qui avaient à résoudre le problème, désiraient plus d'élèves, meilleures finances et la paix intérieure. Ils ne manquaient ni d'intelligence ni de savoir. La fascination que la qualité de sujet britannique exerce sur certains esprits, même de valeur, les portant à outrer la nécessité de la connaissance de l'anglais, et un peu d'assoupissement patriotique eurent-ils une part d'influence sur les tergiversations de quelques Pères Oblats ? L'arbitre du différend, nouvellement arrivé chez nous, avait-il déjà acquis l'expérience des choses canadiennes ? Autant de questions toutes naturelles à qui recherche les causes des événements.

Une plus ample information me fait craindre avoir exercé une sévérité excessive à l'égard de mes confrères et de mes aînés. Pour expliquer leur conduite, dégager davantage leur responsabilité, montrer peut-être « qu'ils surent empêcher l'irréparable en collaborant à l'inévitable », j'eusse dû rappeler quelques considérations générales sur la mentalité des contemporains de 1867. N'est-il pas vrai que la Confédération avait trop laissé entendre aux Canadiens français qu'ils n'étaient véritablement chez eux que dans la réserve québécoise ? Est-ce faux que l'Ontario, fondé par les loyalistes, les Écossais et les Irlandais, s'estimait la terre promise et le boulevard invincible de la langue anglaise ? La paix, signée avec nos persécuteurs d'un siècle, n'avait-elle pas endormi les défiances de notre patriotisme ? N'a-t-il pas fallu les désenchantements de deux à trois décades, avant que nous nous remettions à l'étude et à l'enseignement de notre histoire nationale ? Comment donc des Religieux, venus d'outre-mer, eussent-ils été plus en éveil à l'égard du mouvement et de l'avenir de notre race ? Au fond, ils n'étaient tenus qu'à une seule chose : comprendre que, pour vivre, la première des conditions essentielles, c'est de continuer d'être. Sans compromettre irrémédia-



blement leur dessein des premiers jours, ils se plièrent aux nécessités de l'heure et réservèrent l'avenir. Plus vite ils auraient fait retour au passé, si les diverses forces sociales d'alors se fussent unies pour grossir le nombre des élèves canadiens-français. N'est-il pas vrai que, à la longue, les questions vitales qui s'agitent dans les collèges se résolvent toujours en fonction de la gent écolière ? D'autres, après nous, ont appris cette leçon, de façon amère comme nous, pour avoir embrassé, dans un moment de passion, la même tactique boudeuse et impolitique.

\* \* \*

Au milieu de ces fluctuations pénibles, sans rien perdre de sa belle humeur ni de son courage intrépide, le Père TABARET régnait. Son biographe affirme qu'il eût fait un premier ministre extraordinaire. Il était né meneur d'hommes, et il appartenait à cette catégorie de chefs qui procurent le bonheur de leurs sujets. Sa volonté, à la fois force et amour, eût pu s'imposer, inspirer la crainte et, au besoin, écraser : elle préféra attirer, éveiller la sympathie et la confiance.

Il faut noter que son éducation l'avait merveilleusement préparé à gouverner par l'affection plutôt que par la sévérité. Au collège de sa prime jeunesse, il avait vécu sous un supérieur sachant commander avec douceur sans compromettre la fermeté. Chez les Oblats, à l'école de Mgr de MAZENOD, l'une des âmes les plus tendres qui aient vibré dans une poitrine du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'avait pu que fortifier son penchant vers la bonté. Aussi bien les anciens élèves et ses compagnons, rares survivants d'une époque héroïque, s'entendent-ils pour vanter son cœur immense, son air de bonté et de miséricorde, son regard affectueux et fascinateur, les charmes de son sourire, la touche chaude de sa main de père.

— Rien n'était beau, écrit le Père FILLIATRE, comme de voir cet homme, aux membres robustes, s'arrêter, au coin de la cour ou au détour d'un corridor, et là, par une étreinte paternelle ou un bon mot du cœur, sécher les pleurs de quelque petit.

Sa chambre, toujours ouverte, a vu bien de ces scènes, dans lesquelles l'étourderie de l'âge cédait devant la prudente bonté de l'expérience et prenait une résolution aussi durable que l'existence. S'il rencontrait un enfant indomptable et sans cœur, il en éprouvait une peine indicible ; et, plus d'une fois, nous avons vu des larmes sillonner son mâle visage, à la pensée de la douleur qu'une expulsion causerait à la famille du délinquant.

Le Père TABARET avait grandement à cœur que son collège fût une famille à laquelle il présiderait comme un père et non comme un chef de bureau ou un capitaine de troupes. Aussi insistait-il « sur l'importance de l'étude constante et appliquée du caractère du jeune homme et sur la nécessité de mettre à profit, dans son éducation, les ressorts les plus maniables chez lui. »

A ses yeux, les étudiants n'ont rien de l'individu vague que Porphyre a situé au pied de son arbre métaphysique. Ce sont des Canadiens français, des Irlandais, des Républicains d'outre-45<sup>e</sup> qu'il discipline et entraîne. Ces fils de l'Amérique et du XIX<sup>e</sup> siècle redoutent la contrainte, par atavisme de race, par lassitude du joug, parce qu'étant nés dans un pays nouveau ils ont grandi à la manière des pousses sauvages, parce qu'ils ont goûté à l'indépendance de leur temps. Ils aiment la liberté : ce qui n'est pas un mal, puisque, après la vérité et la grâce, la liberté est le premier don que DIEU ait fait aux hommes. Leur liberté, comme celle de tout le monde, alanguie par le péché d'origine, réclame des étais, des appuis extérieurs, pour se maintenir dans la voie du bien. Malheureusement, la société dans laquelle ils vivent, se déchristianisant de plus en plus, les leur offrira de moins en moins. Plus tard, il leur faudra compter à peu près sur eux seuls, s'ils veulent accomplir honorablement leur tâche d'homme.

— Parler à la raison que l'on éclaire, au cœur que l'on émeut ; se servir des exhortations publiques, des entretiens privés, des rapports habituels, pour implanter un bon principe et susciter un sentiment généreux ; par là, respecter et sauver, diriger et accroître toute l'énergie intérieure, toute l'initiative personnelle des jeunes gens, — voilà où doivent tendre, journellement, les efforts infatigables des maîtres et des éducateurs modernes.

C'était le programme du Père TABARET. En quoi il ne faisait que transposer, sur le plan de l'éducation fonda-

mentale, la conduite des auteurs de la vie spirituelle qui, aux <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles, pour remédier au relâchement que la Renaissance et le Protestantisme avaient introduit dans les classes sociales, élaborèrent une méthode de formation monastique et sacerdotale propre à dresser les gens d'Église surtout par le dedans, afin que — de ce centre ferme, immobile pour ainsi dire — il leur fût possible de s'élancer, sans trop de risques, à l'accomplissement de leur dangereux apostolat.

L'illustre Don Bosco, contemporain de notre héros, pensait-il autrement ?

Reconnaissons, là, une manière humaine d'appliquer le vieux règlement de tous les collèges.

Car, il va sans dire que le Père TABARET « soumettait son petit royaume à une loi et à une obéissance nécessaires ». Sur le point de l'autorité, il était ferme comme un roc. D'ordinaire, « un mot, un signe, un regard de lui suffisaient à maintenir l'ordre. S'il lui fallait infliger un blâme, un reproche, il le faisait, quoique sur un ton paternel, qui provoquait les larmes plutôt que la colère. Quelques récalcitrants s'obstinaient-ils à méconnaître les ménagements de sa patience ou les appels de sa mansuétude, d'une parole brusque il les remettait au pas ». Il paraît même qu'en certaines circonstances les Pères, aussi bien que les élèves, saisissaient que mieux valait obéir que de parlementer.

Ce Religieux parfait, ce prêtre si pieux savait trop bien que la loi, sans la grâce divine, ne contribue guère à rendre les hommes meilleurs, pour qu'il ne s'efforçât pas d'implanter, dans son collège, les traditions d'une piété saine et éclairée. Aussi bien ses élèves sont-ils tenus de suivre, et dans leur langue, des cours spéciaux d'instruction religieuse, le jeudi et le dimanche. Lui-même leur donne, deux fois la semaine, un entretien spirituel d'environ une demi-heure. Le dimanche encore, internes et externes assistent à la grand'Messe et entendent un sermon, qui leur est prêché par un Père professeur, sinon par le Supérieur. Celui-ci « tenait extrêmement », nous apprend son biographe, « à ce que les enfants n'appro-

chassent de la Table sainte que bien préparés ; mais, une fois cette condition remplie, il aimait à les voir communier souvent ». Fait assez surprenant chez un homme de sa génération. Fait qui s'explique, pourtant, si l'on réfléchit à l'orientation que la Congrégation des Oblats sut prendre, dès le début, contre le Jansénisme étriqué et froid. Et peut-être touchons-nous là à la cause principale qui amena le Père TABARET à vouloir conduire les hommes, selon la belle expression d'Osée, « avec des cordeaux d'humanité et des liens d'amour ».

Je ne puis résister à la tentation de transcrire un passage que j'emprunte au Journal « *Le Canada* », numéro du 3 janvier 1882. Intitulé : *Une adresse qui dit quelque chose*, il reproduit le discours lu par les élèves du Collège d'Ottawa à leur vénéré Supérieur, lors des fêtes du jour de l'an, et résume admirablement les idées que j'ai essayé de développer en ces pages. Vous vous souviendrez qu'il provient de la jeunesse, en écoutant des paroles qui ne masquent ni n'atténuent les pensées et les sentiments.

— Oui, révérend et bien-aimé Père, plus que jamais peut-être, nous avons apprécié, cette année, l'intelligence profonde et le dévouement absolu avec lesquels vous préparez notre avenir. Ayant fait de la société, au milieu de laquelle nous serons appelés à vivre et, DIEU aidant, à exercer notre part d'influence, une étude constante et appliquée, vous avez voulu rendre le Collège d'Ottawa une pépinière d'hommes vraiment utiles, et vous n'avez reculé devant aucun labeur pour réaliser cette idée. Grâce à un plan d'études neuf et pratique, les lettres et les sciences, trop longtemps séparées comme deux irréconciliables rivales, ont pu, telles des sœurs, s'unir et se prêter les unes aux autres un mutuel appui ; au lieu de phrases seulement sonores<sup>1</sup>, vous nous avez appris à décrire des idées, et les idées, ornées ainsi des brillantes couleurs du style, ont exercé sur notre esprit un charme puissant que nous espérons bien, un jour, faire partager à d'autres. Vous nous le répétez souvent : Rendez-vous compte de votre travail, raisonnez tout, scrutez jusqu'aux détails. Ce conseil, nous le suivons, mais comment l'aurions-nous mis en pratique jusqu'au bout, si votre main n'avait toujours été là pour nous guider, pour soutenir nos efforts et redresser notre marche ?

Il est un autre bienfait dont nous vous sommes redevables.

---

(1) *Nos Humanités*, page 196, disent « faire travailler à vide les facultés ».

Pour nous, trop souvent, nous aurions dit, avec le vieux La Fontaine : « Notre ennemi, c'est notre maître. » L'autorité et la liberté nous avaient semblé être situées aux antipodes du monde moral. La sévère douceur avec laquelle vous ne cessez de nous traiter, l'initiative que vous nous laissez dans les limites d'un ordre toujours ferme, le sentiment affectueux qui couvre même votre réprimande, nous ont complètement désabusés. Quesi, parfois, les uns et les autres ont paru ne pas le comprendre, soyez assuré que tous cependant, en tout temps, ont dit, sans la malice du poète, mais avec grand plaisir, que leur ami, c'est leur bon maître, et qu'ils l'ont dit en aussi bon français qu'en excellent anglais.

De cette substantielle synthèse, le Père FILLIATRE, que je soupçonne caché derrière l'un de ses élèves, eût été capable de nous présenter une analyse savante et détaillée. Mais voyez comme nos désirs sont vains.

— Il faudrait un livre, écrit-il, pour donner une idée exacte de notre programme d'études et en montrer l'ordonnance graduée. Ce livre, je ne me sens guère plus d'humeur à l'écrire, le soir après quatre ou cinq heures de classe, que mes lecteurs ne seraient disposés à le parcourir. Je me contenterai donc de dire que nous avons essayé de réaliser, dans notre plan, ce que la philosophie de Saint Thomas et l'observation nous ont appris du développement des facultés chez le jeune homme, et que, jusqu'à ce jour, rien ne nous montre que nous nous soyons trompés.

On regrettera toujours que le distingué professeur de philosophie, thomiste enthousiaste avant Léon XIII, n'ait pas eu les loisirs suffisants pour entreprendre une étude aussi passionnante que profitable...

A constater la sorte d'instance avec laquelle nos premiers *Annuaire*s, le Père TABARET, Mgr Duhamel et le Père FILLIATRE, pour ne citer que ces sources, retournent ces problèmes d'éducation, on devine une opposition quelque part. De fait, il en est une, montant de la vallée des *nordais*, où — je n'incrimine ni ne récrimine — rien de semblable n'existe tant pour l'instruction que pour la discipline.

Mon DIEU, qui ne sait nos malheurs !

Nos vainqueurs auraient bien voulu nous crétiniser. Non contents de regarder avec joie s'éteindre les Pères Jésuites, nos maîtres de cent cinquante ans, ils refusèrent, pendant plus d'un quart de siècle, aux Évêques de Québec



et aux Sulpiciens, l'autorisation de recevoir, dans la colonie, des prêtres français qui eussent entretenu la culture latine sur les bords du Saint-Laurent. Il arriva un temps où les professeurs durent s'improviser. Tout, jusqu'aux livres, manquait dans la colonie. Les petites écoles elles-mêmes tardaient à se fonder ou périclitaient misérablement de ce que, pour conserver leur langue et leur foi, nos arrière-grands-pères, d'accord avec le clergé, dédaignaient les offres alléchantes d'un gouvernement perfide.

D'autre part, la cession — en nous séparant de la France, au moment où nous allions être exposés aux contrecoups de la Révolution — laissait durer, chez nous, l'atmosphère de l'Ancien Régime. Or, l'ancien Régime, admirable sous tant de rapports, était fêré d'absolutisme et de rigorisme. Sans doute — et c'est miracle, — notre clergé et notre peuple échappèrent à ce que ces courants d'idées charriaient de vraiment pernicioeux. Mais l'on peut bien dire qu'ils aimaient la *manière forte* et qu'ils soulignaient beaucoup plus le mot *autorité* que celui de *liberté*.

Cette situation, faite d'éléments intellectuels et moraux, exerça-t-elle une impression quelconque sur les éducateurs qui façonnèrent les programmes et les règlements de nos institutions d'enseignement ? C'est possible, puisque les professeurs d'alors, pas plus que ceux d'aujourd'hui, ne devaient être imperméables aux influences du milieu. Est-ce une réalité ? Il serait instructif d'entendre, là-dessus, les rares historiens qui ont étudié à fond les faits, les doctrines et les tendances ecclésiastiques de notre pays.

Du moins est-il clair qu'un état de choses, imposé par les contingences historiques ou par la force des principes ou par les deux à la fois, avait fini par créer des habitudes d'esprit chez les gens d'Église, de tous les hommes les plus enclins à se reposer mollement sur la tradition, les coutumes et l'acquis. Ces habitudes d'esprit étant troublées inopinément par les nouveautés d'Ottawa, il y eut surprise et puis... critique. Surprise et critique, qui n'ont

jamais altéré ni l'estime ni la vénération de l'Ottawa français à l'égard de la Province-mère.

Mais, une fois qu'il avait mûri un projet ou pris une décision au pied du Tabernacle, le Père TABARET « restait impassible, au milieu des contradictions les plus acharnées ». Il laissa donc dire et continua d'agir.

Et il arriva ce que le Père FILLIATRE, qu'il m'est agréable de citer encore une fois, va nous raconter, de sa plume nerveuse et concise :

— Léon XIII daignait approuver le plan d'études du collège (1). Mgr Duhamel témoignait, chaque jour, son dévouement à l'*Alma Mater*. Les Supérieurs majeurs et les membres de la Congrégation des Oblats appréciaient mieux les avantages d'une œuvre d'enseignement. Les hommes intelligents du pays se rapprochaient d'un système qu'ils avaient longtemps méconnu. La confiance des familles augmentait. Les élèves se faisaient, chaque année, plus nombreux et plus constants. Un nombre de professeurs expérimentés, formés par le fondateur lui-même et recevant sa direction avec bonheur, se dévouaient généreusement au progrès de l'institution. Toutes ces choses donnaient au Père TABARET l'assurance que son collège était bien établi, cette fois, et qu'il pourrait, désormais, tenir debout au milieu des orages.

Ces orages, le Père TABARET ne les essuierait pas lui-même. Après douze années d'essais et d'expériences, une mort foudroyante l'enlèverait à sa Famille religieuse, à l'État canadien et à l'Église. Le 28 février 1886, le lettré distingué, le prêtre zélé, le professeur émérite et, plus que tout cela, le bon et bien-aimé père s'en allait, au ciel, recevoir la récompense de sa bonne et fidèle administration.

\* \* \*

Daniel Webster compare, quelque part, l'homme vraiment grand, doué d'une intelligence supérieure et dominatrice, non à l'éclair qui scintille et meurt, sans laisser de traces dans la nuit qu'il déchire un instant, mais à

---

(1) C'était en 1879. Cette année-là, le Pape, qui aura, toute sa vie, la noble préoccupation d'incorporer les sciences modernes dans le savoir chrétien, couvrait de sa haute autorité le programme par lequel l'Abbé Mercier allait poursuivre le même idéal à l'Université de Louvain.

l'étincelle vive, au rayon brillant, illuminant et embrasant l'atmosphère, la conservant dans la lumière et la chaleur, même après qu'ils ont disparu, tant leur action a d'efficacité durable et salutaire.

Tel fut le Père TABARET : non un éclair fugitif, mais un rayon durable de lumière et de chaleur, — non un esprit sans ardeur et sans consistance, mais un génie original et personnel. Heureux, de son vivant, parce que son savoir, son courage et sa puissance réussirent à allumer un foyer de culture intellectuelle et de formation chrétienne. Plus heureux, après sa mort, de ce que ses idées et ses méthodes inspirent toujours les gardiens et les continuateurs de son œuvre. En effet, les caractéristiques de son système d'éducation — à savoir la « combinaison heureuse des lettres et des sciences », la spécialisation des maîtres et un principe de confiance dans la liberté de l'élève — se sont maintenus en son collège-université. Et j'entends par là qu'entre le maître et les disciples les dissemblances sont peu profondes. C'est vraiment merveille qu'ayant eu à voguer entre le courant de la tradition et les remous des nouveautés modernes, le pédagogue outaouais ait su diriger sa barque de découvreur dans la ligne de l'évolution bienfaisante et féconde. Après cela, aurait-il, le long de sa course périlleuse, oscillé quelque peu dans l'application de ses principes, que faudrait-il en conclure sinon qu'il fut un homme ? Les initiateurs intellectuels, avant de jalonner de phares lumineux les routes inexplorées, ont tous côtoyé ou heurté des récifs. Les plus grands génies, ceux-là même qui n'ont eu qu'à construire, d'après les plans et avec les matériaux des prédécesseurs, ont laissé des traces de la faiblesse humaine dans leurs écrits et leurs institutions.

Nul doute que, si le Père TABARET revenait au milieu de nous, après quarante ans, il observerait, avec les héritiers de sa pensée, qu'Ottawa et Québec se ressemblent singulièrement.

Ne sommes-nous pas d'accord à exiger un programme de sciences qui réponde aux besoins modernes ? Ne con-

venons-nous pas que la spécialisation des maîtres comporte, dans une certaine mesure, la distribution du travail d'après les compétences ? Ne traitons-nous pas tous, avec grand respect, la liberté et la dignité de l'élève ?

Québec tient aux classiques ; nous voulons « garder au cours de lettres son axe, qui est l'éducation de la pensée par le langage ». Même nous avons cette particularité de donner des leçons de littérature, pendant les deux années de la philosophie, quand l'élève plus mûr peut en bénéficier davantage. Nous cultivons les mathématiques en même temps que les lettres. Mgr Camille Roy n'a-t-il pas soutenu, en plein congrès, à Québec, que tous les pays latins d'Europe agissent de cette façon ? Nous glissons, chaque année, une petite science à travers les lettres : une heure par semaine. L'auteur de *Nos Humanités* ne trouvera sûrement pas cela exagéré, lui qui écrit :

— Il est impossible de pratiquer un dosage heureux des sciences, le long même du cours de lettres, sans révolutionner ce dernier. On peut aller jusqu'à affirmer que cet alliage est plus conforme à l'esprit et à la vraie pratique du *Ratio* que la séparation systématique des lettres et des sciences, sans pénétration mutuelle (1).

Mgr Camille Roy, que je veux citer encore, consent à des leçons de choses d'au moins vingt minutes par semaine. D'autres demandent plus que lui et concèdent autant que nous. Les actes des congrès pédagogiques, tenus à Québec et à Montréal en juin 1927, l'attestent clairement. Alors, les jeunes ne feraient-ils pas bien de cesser leurs chamailleries sur des points substantiellement admis par leurs maîtres ? Ou voudraient-ils donc imposer au cours classique, jusque dans les détails, une uniformité qui est réprouvée à l'école primaire ? Oublieraient-ils que des conditions sociales différentes appellent, exigent une certaine variété dans les études et les méthodes de formation classique ?

Je ne tairai pas le fait que, chez nous, la chimie même,

---

(1) Cfr. *Nos Humanités*, page 197.

depuis l'année dernière, et quelques notions de physique s'enseignent pendant les lettres et réclament un certain nombre d'heures pour les expériences du laboratoire. Peut-être est-ce là une anticipation discutable. Mais, si c'était un tribut payé à l'Ontario dans l'intérêt des Canadiens français qui, autrement, se verraient interdit l'accès des carrières libérales ?

Cet aveu de ma part m'obtiendra, je l'espère, l'autorisation de pousser une pointe dans le Québec. Oh ! sans malice, sans intention d'apostolat. Le plaisir d'exprimer une pensée. Des études suivies, des réflexions longues sur ces questions de pédagogie me portaient, depuis longtemps, à croire que le programme québécois s'améliorerait, grandement, s'il mêlait aux lettres, dans son horaire de chaque semaine, deux ou trois heures de mathématiques et une bonne heure de petites sciences. Il permettrait à ses élèves, disais-je, grâce au temps et à la répétition des actes, d'acquérir le véritable *habitus* scientifique ; il donnerait plus d'heures à la philosophie, qui a bien son importance ; et les philosophes, conformément aux vœux de l'Encyclique *Æterni Patris*, apprendraient, plus aisément et mieux, comment appliquer le thomisme, « pour faire produire, aux sciences physiques et naturelles, tous les fruits dont elles sont susceptibles. » Or, c'est fait ou en train de se faire ; et c'est là « la simultanéité modérée des lettres et des sciences » que prône l'auteur de *Tradition et Évolution* et des *articles*, publiés dans la *Revue Trimestrielle*, sur les problèmes de notre enseignement secondaire.

Entendons-nous, tout à fait, pour reconnaître que nos élèves sont souvent moins préparés que ceux du Québec, qu'ils vivent dans un milieu bilingue et que l'Île Outaouaise n'est pas le Mont Royal ni le Cap Diamant.

Confession dont on ne se servira pas à l'effet d'humilier les Franco-ontariens, car j'en sais qui rappelleraient que le plus considérable des apôtres grandit et se forma au pays de la Dispersion.

Non qu'Ottawa soit une Tarse capable de rivaliser avec nos Athènes et nos Alexandrie.



Il n'a pas dépendu du Père TABARET si, de son vivant, l'Université ne fut pas décorée du titre de catholique. Les tractations entre Mgr Duhamel et le Saint-Siège, qui durèrent de 1879 à 1889, le privèrent de ce bonheur. Non plus eut-il la joie d'établir un bilinguisme plus équitable que celui de 1874, l'accroissement des élèves n'ayant permis qu'en 1901 la division des classes d'après le principe des nationalités. On peut être sûr, toutefois, qu'il eût accompli cet acte de justice à l'égard de nos compatriotes. Je note aussi, pour l'exactitude historique, que le coin qui fit éclater l'ancien système unilingue, ce fut le nombre sans cesse grandissant de nos Junioristes canadiens-français. Depuis lors, avec ses deux cours parallèles, anglais et français, l'œuvre de Mgr GUIGUES et du Père TABARET offre, vraiment, les mêmes garanties de formation aux divers groupes catholiques du Canada central.

Il ne faut pas être clerc consommé, il me semble, pour remarquer les avantages exceptionnels que retirent les nôtres d'une *direction* appartenant à leur nationalité. Quant à espérer plus, c'est la question de savoir s'il vaut mieux traiter les Frères Siamois par la thérapeutique ou par la chirurgie. Or, il ne manque pas d'esprits, fermes et bien intentionnés, qui préfèrent toute médecine lénitive à n'importe quelle opération grave. D'autres opinent à l'inverse. Tous, cependant, manifestent hautement vouloir coordonner les nationalismes en fonction de la catholicité. Eh ! grand DIEU, des laïques parcourent le Dominion et l'Ontario prêchant, non sans succès, l'entente entre les races. Ne surgira-t-il donc jamais un apôtre qui parviendra effectivement, à force de vérité et de charité, à unir les fidèles sur le point si simple de l'emploi raisonnable des langues maternelles à l'église et à l'école ?

Je ne puis ne pas souligner le passage d'un discours prononcé à Québec, l'été dernier, par un membre de l'Excursion patriotique *Je me souviens*. Écoutons :

— Après vingt-cinq ans de lutte, de travail et d'efforts, je suis optimiste, je vois un avenir plus favorable aux nôtres, je vois une autre province de Québec se développer dans la province voisine

qu'on appelle la Province d'Ontario. Et, la preuve, c'est que nous y avons un collège classique, qui, après dix ans d'existence, sentant le besoin de secouer le joug anglais, car il était établi sur le principe des collèges anglais, s'est affilié à l'Université Laval de Québec (1),

Une affirmation de ce genre est des plus funestes, et elle ne sert pas les intérêts qu'elle vise à défendre. Quoi ! depuis nombre d'années, nous sommes sur la ligne de front. Si j'ose ainsi parler, nous y avons joué défense, accumulant des monceaux de documents, n'épargnant ni les hommes ni l'argent. Nous portons les marques des coups graves, sinon mortels, que nous avons reçus dans la mêlée. Et nous serions des anglicisateurs ! Notre situation est telle, parce qu'elle ne peut pas être autre et parce que, de tout temps, utiliser le présent, en préparant l'avenir, a été la stratégie des esprits sages et prudents. La vraie politique n'est-elle pas « l'art de se rapprocher des principes immuables, autant que les circonstances contingentes le permettent » ?

Vraiment, l'idée n'a pas été heureuse de suspecter le patriotisme des éducateurs d'Ottawa, quand ils venaient de fonder et qu'ils entretenaient à leurs frais une École normale d'entraînement pédagogique bilingue et au moment où ils étudient la possibilité de créer des chaires d'enseignement supérieur.

Le Père TABARET, pour qui de telles fondations étaient le plus vif des désirs, avait ouvert une École de génie civil, dès 1875, sinon plus tôt. Il dut la fermer, faute d'élèves. Sous son long supériorat, à plusieurs reprises, le projet d'ériger des chaires proprement universitaires fut mis en avant par l'élite des anciens élèves. Mais, l'argent, qui le procurerait ? Après quatre-vingts ans, nous serions insolables de notre état modeste, s'il n'avait pas fallu plusieurs siècles aux écoles de Paris avant de devenir l'Université célèbre de la Ville-Lumière. Sans doute, dans la société moderne, tout court et tout vole, tout est automobile ou aéroplane. Mais sait-on qu'en Ontario Osgoode-Hall a seule le droit d'enseigner la Loi ? Que le Gouver-

---

(1) Cfr. « *Le Devoir* », 8 juillet 1927.

nement n'accorde aucun octroi aux institutions catholiques secondaires et supérieures (1) ? Pense-t-on que les ressources privées, requises pour une Faculté de Médecine, seront trouvables tant que les catholiques, pour des raisons de race ou pour tout autre motif, demeureront douloureusement divisés ? Qu'on nous donne la liberté, l'appui des pouvoirs publics, l'union, la paix, et... pour le moins nous marcherons, essayant d'entraîner de notre mieux, sur la voie du progrès, les deux peuples commis à notre sollicitude. Je dis les deux peuples : car l'attitude qui consisterait à négliger l'une ou l'autre moitié de l'Église ontarienne, digne de politiciens si elle était prise en vue de quelques profits purement nationaux, ne saurait convenir à des éducateurs religieux. Assurément, ce ne sont pas des prêtres-apôtres qui oublieront la hiérarchie des apostolats, telle que l'Église nous la trace dans ses belles prières liturgiques du Samedi Saint : les frères dans la foi, d'abord, — les hérétiques ou les schismatiques, ensuite, — et la multitude des infidèles, en troisième lieu.

Ce que nous voulons devenir, le voici tel que le Recteur l'a exprimé, par son représentant, au IV<sup>e</sup> Centenaire de l'Université de Louvain.

— L'avenir que l'Université d'Ottawa rêve n'aura, pour être beau, très beau, qu'à s'inspirer de l'idéal tracé par son véritable organisateur, le Père TABARET, un Religieux qui pourrait prendre place parmi les meilleurs et les plus heureux éducateurs de notre époque. Car, comme bien d'autres, ayant compris, après de longues années d'études et d'observations, que la formation et la culture contemporaines exigeaient un certain rajustement des principes immortels aux aspirations d'un siècle épris de science et de critique, il n'eut de cesse qu'après avoir élaboré des programmes et formé des professeurs répondant à ses vastes et puissantes conceptions. En sorte que si la Providence, qui décide du sort des écoles non moins que de celui des royaumes, permettait jamais à l'Université d'Ottawa de se développer tout à fait, celle-ci s'orienterait, naturellement, dans le sens du grand dessein que votre savant Cardinal Mercier a su réaliser dans votre institution universitaire.

Qu'un Oblat ait eu l'honneur de parler ainsi, dans un

---

(1) Il y a plus : les catholiques paient pour l'entretien des *High Schools* protestantes.

tel cénacle, c'est peut-être le plus grand succès du Père TABARET.

Personne, autant que lui, n'a contribué à aiguiller la Congrégation sur la voie de l'enseignement.

— « *La Providence* », écrivait-il, en 1863, « *en se servant des Oblats pour créer le Diocèse d'Ottawa, ne semble-t-elle pas nous imposer l'œuvre (du collège) commencée par notre vénéré Fondateur ?* »

Mgr de MAZENOD, on le sait, destinait sa Famille religieuse aux missions de paroisse. DIEU, qui parle à ses saints par les mouvements suaves de la grâce, ne se départit jamais du droit de les instruire par la voix éclatante des événements. Une première fois, se manifestant en la personne de Léon XII, il voulut que le Fondateur acceptât la direction des grands Séminaires. Quand le vénérable Bourget, en quête d'ouvriers évangéliques, découvrit le *pusillus grex* de l'Évêque de Marseille, celui-ci comprit que DIEU lui proposait les missions lointaines. De même interpréta-t-il l'offre de Mgr GUIGUES, puisqu'il agréa le Collège d'Ottawa, déclarant au Père TABARET que cette œuvre était bien une besogne d'Oblat. Jugement sanctionné par l'Autorité souveraine, le jour où Léon XIII nous confiait, à perpétuité, notre Université catholique. Éclairés par ces faits, nos Chapitres Généraux ont inscrit eux-mêmes l'enseignement dans les buts de notre Congrégation. C'est ce que rappelle *L'Un des Vôtres*, dans la gracieuse biographie que nous devons à l'un des membres de nos assises générales de 1926.

Cette déclaration peut rassurer les penseurs qui voient une œuvre de cette importance entre nos mains ; et j'espère qu'elle ne nous vaudra pas d'ennemis. Le monde est grand, et ses besoins sont immenses. Les ouvriers de l'esprit ne sont pas si nombreux qu'ils se doivent chicaner et nuire. Le XVII<sup>e</sup> siècle est bien fini : le procès qu'il intenta aux nouveaux venus dans la carrière de l'enseignement ne se rouvrira pas.

La jeunesse oblate, qui se forme dans nos scolasticats, apprécie hautement la grandeur de la mission qui lui est confiée ; et elle marchera sur les traces du frère illustre

dont nous commémorons, présentement, le premier centenaire. Elle aura de quoi faire. Si elle dépense, dans les pays civilisés, pour les peuples qui montent, seulement la moitié de l'héroïsme qu'elle déploie, en contrées infidèles, pour les tribus mourantes, elle aura vite cueilli la gloire incomparable qui s'offre à ses saintes ambitions.

Enfin, si bien des entraves ont gêné, jusqu'ici, l'ascension de l'Université d'Ottawa, une ère de prospérité va se lever, bientôt, pour elle. Dans le district fédéral, qui ne tardera longtemps, qu'on le veuille ou non, elle jouira, nous l'espérons, d'un *modus vivendi* assorti à l'esprit régénéré de la Constitution. Or, une Université catholique, où le français est tout à fait chez soi, songe-t-on à tout ce que cela comporte d'espoirs pour notre race, d'influences et de triomphes pour l'Église de DIEU ?...

Georges SIMARD, O. M. I.

~~~~~

**« Ordo » 1929 : Errata.**

- Novembre 2. — . . . . . Color niger . . . V. sem. de seq. (IV).  
 4. — . . . . . m. t. v.  
 9. — . . . . . Credo.  
 15. — . . . . . (col. 2) . . . In V. com. seq. (v. *Benedicta* e Laud.).  
 17. — . . . . . (col. 2). Deleantur omnia quæ scriptasunt inter verba : Ppr. et rubricam de V.  
 20. — . . . . . m. t. v. . . C. D.  
 28. — . . . . . cum resp. fer. 5.  
 Décembre 4. — . . . . . Color albus.  
 8. — . . . . . 9 lect. Dom.  
 9. — . . . . . In V. 2 or. S. Jos. 3 Dom. præced. imped. md.  
 29. — . . . . . Color albus.  
 30. — . . . . . V. dupl. Nat. . . . .

N. B. — Festum Sacratissimi Cordis JESU, quod celebratur feria VI infra hebdomadam II post Octavam Pentecostes, deinceps erit *duplex I classis cum Octava privilegiata III ordinis*.

~~~~~



# MAISONS ET RÉSIDENCES

---

## I. — La Genèse d'une Fondation en France <sup>1</sup>.

---



N 1908, à l'époque où les Oblats de Waereghem commençaient à se faire une place sous le soleil des Flandres, un Oblat de La Panne, le Révérend Père Léon MARCHAL, au retour de ses missions de Lorraine, jetait souvent des regards d'envie vers ce Nord de la France si longtemps convoité.

Bien que d'excellents travaux eussent été donnés par les nôtres, à des intervalles très espacés, dans les centres importants de Lille, Roubaix et Tourcoing, rien n'amorçait la fondation désirée ; et, puis, les lois draconiennes de 1900 interdisaient, plus que jamais, l'entrée de ce paradis rêvé de l'apostolat.

Il fallut attendre l'heure de DIEU, que fit sonner la « Grande Guerre ». Et le 1<sup>er</sup> juin 1920 fut la date du véritable effort pour la prise de possession d'une terre martyrisée et saccagée pendant quatre ans.

Malgré ses ruines accumulées, le Nord français garde une source incomparable de richesses morales et matérielles. Si la guerre a pu l'appauvrir, elle n'a su détruire ni sa foi, ni son activité prodigieuse, ni la fécondité de sa race.

Au lendemain de sa paix avec l'Allemagne, la France voulait, également, sa paix à l'intérieur.

La voix du pays se fit entendre jusqu'à ses extrêmes

---

(1) Nous avons cru devoir différer jusqu'aujourd'hui la publication de ce *Rapport*, dû à la plume, très alerte et très vivante, du R. P. Charles LIONNET.

frontières ; et c'est ainsi qu'aux bannis de 1900 les élections de 1920 firent espérer la justice libératrice.

A chaque voyage dans la région lilloise, où m'amenaient quelques courants d'affaires, je constatais l'ardeur apostolique de Sociétés connues et prêtes à récupérer les situations d'autrefois. En face d'une confiance aussi audacieuse que générale, l'idée ne pouvait venir que d'en avoir autant. Or, un Oblat s'est rencontré pour oser prendre à son compte la confiance commune ; et, dans cet ensemble de recherches, d'observations et de calculs qui précèdent toujours la solution d'une affaire importante, il m'arriva de croire à la réalisation du rêve entrevu il y a vingt ans.

En effet, grâce à un concours de circonstances toutes particulières et, aussi, à l'active volonté d'amitiés positives et fidèles, on put donner suite à des projets de fondation. Mais une fondation dans un pays saccagé n'est pas ce qu'on aurait appelé, jadis, « la fondation commune », avec la *pauvreté* légendaire à sa base. Non ! Celle-ci se présentait au milieu de grosses difficultés, avec la *misère* à ses trousses. Or, avant de mettre sur pied l'affaire, il fallait être convaincu d'une solution possible ; et, au point où en étaient les choses, on eut, comme premier souci, de mettre le Bon DIEU dans nos papiers.

Après quatre à cinq mois de tâtonnements discrets près de certains propriétaires d'immeubles, — après quelques démarches très officieuses auprès de l'Administration diocésaine, — après avoir diagnostiqué la sympathie du vénéré Pasteur de l'endroit, — après avoir amorcé, près de l'Administration provinciale du Nord, le projet d'une fondation, qui semblait pleine d'avenir, on eut toute raison de croire, au 1<sup>er</sup> juin 1920, que les Oblats pouvaient frapper, avec confiance, aux portes du beau Diocèse de Lille.

Ces portes pouvaient s'ouvrir, puisque nous y frappions au début de ce mois du Sacré-Cœur, qu'on appelle, volontiers, « le mois des grâces faciles ».

Il faut dire, également, que d'heureux préliminaires avaient ouvert les voies à cette fondation, puisque les missions de Canteleu et de Mons-en-Barœul, prêchées par

les Oblats de MARIE Immaculée, avaient fait ressortir la valeur des nouveaux apôtres.

J'ai dit que les recherches n'avaient pas manqué pour situer, le plus heureusement possible, la « *nuova casa oblatica* ». Il restait bien quelques appréhensions dans ce choix, surtout au souvenir de certaines exigences évangéliques, très excusées par l'expérience du besoin de communications faciles ; car ce fut toujours l'inévitable cauchemar des fourriers que de trouver, *hic et nunc*, le point terminus du « confortable » à la campagne, tout en étant aux portes de la ville...

Ici, nous devons à Monsieur Salembier, Curé de Mons-en-Barœul, un merci reconnaissant. Sur ses indications, il me fut permis de visiter la propriété qui resta vite, à mes yeux, l'idéal cherché : situation unique, au point de jonction des villes de Lille, Roubaix et Tourcoing, — campagne et ville tout à la fois. La maison d'habitation est bien bâtie, bien distribuée, convenablement aménagée dans ce qu'il y a de plus moderne..., beau potager, deux grands vergers bien plantés..., pâture à même de nourrir un futur bétail..., une aviculture dernier modèle..., des dépendances et écuries parfaitement comprises..., bref, un ensemble répondant aux nécessités du présent comme aux espérances de l'avenir.

C'est donc sur cette propriété qu'allaient se concentrer les efforts de cinq mois, pour en faire l'acquisition et pour surmonter les difficultés déjà trop établies. La guerre — qui, depuis cinq ans, mettait partout aux prises propriétaires et locataires — allait continuer, en temps de paix, ses méfaits et ses chicanes ; et c'est ainsi que, dans le cas présent, on eut tous les avantages des imprévus sucrés, que savent doser, au compte-gouttes, les avocats et les avoués.

On mit deux longs mois à faire, tant bien que mal, les accordailles entre gens qui ne voulaient pas ou qui ne savaient pas s'accorder ; et il fallut ces soixante jours pour gagner ce prix de patience, que résume bien le proverbe : « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. »

Le 30 juin marqua donc le terme final à cet *imbroglio* de misères ainsi qu'à toutes les concurrences ; et, pour être définitivement sûr de la prise de possession du bâtiment, on eut l'idée pratique d'en faire passer les clefs de la poche du gardien dans celle des *O. M. I.*

Avertie, après coup, de cette initiative originale, la propriétaire ne put que sourire de cette méthode nouvelle ; et les choses se poursuivirent en pleine harmonie.

\* \* \*

Une fois les deux pieds dans la place, il fallut songer à une rapide mise en état. Au premier aspect, cet immeuble (appelé « Les Glycines ») — vidé de ses habitants d'occasion, à la date du 11 novembre 1918 — donnait l'impression, avec ses volets fermés, d'une maison de fort belle apparence et sans grandes blessures. Mais, lorsqu'il nous fut donné de pouvoir en visiter à fond l'intérieur, nos yeux se fixèrent tristement sur ce qui fut une beauté de luxe et de confort.

Sous les averses périodiques des grandes pluies, les toitures passaient à certains plafonds le trop plein de leurs gouttières et de leurs trous sans ardoises.

Les tapisseries pendaient, lamentablement ; et les vitres-glaces, brisées en maints châssis, donnaient, à bon marché, l'aération tant réclamée par l'hygiène.

Les châssis eux-mêmes, dépareillés en plusieurs endroits, avaient cédé la place aux toiles d'emballage.

Les armoires et boiseries avaient subi, dans différentes pièces, la réquisition des cheminées.

Les conduites d'eau avaient perdu, dans la débâcle, la richesse de leur tuyautage coûteux.

Les radiateurs du chauffage central avaient cédé le pas à ce qu'on appelle, dans le quartier, des « poêles à diable ».

L'éclairage, fourni par un grand compteur à gaz de 50 lampes, n'offrait plus que le désarroi complet de tubes coupés ou arrachés.

Le luxueux mobilier de l'ancien locataire avait trouvé place un peu partout dans les environs.

La céramique des cuisines et arrière-cuisines avait, en certains coins, opté pour les cuisines du voisinage.

En résumé, on offrait, à la première impression du visiteur, une maison sans eau, sans lumière, sans chauffage, sans même les places réservées aux intimes besoins de la nature.

En présence de ce fouillis de dégradations malveillantes, le tableau se présentait plutôt mal ; mais il fallait, tout de suite, imaginer ce que pouvait redevenir cette propriété, avec du travail, de la méthode dans la réorganisation, de la ténacité dans la volonté et quelques liards dans le gousset. Le premier tableau, celui des ruines, ne sut retenir mon attention ; le second, tout plein de lumières et de beautés, se fixa obstinément devant mes yeux, puisqu'il profilait, dans une perspective pas trop lointaine, un renouveau parfait dans des tracés harmonieux, des réfections possibles et des lavages soignés.

Si je descends, avec vous, les deux étages pour embrasser, d'un seul coup d'œil, la propriété sur ses 112 ares de superficie, on est plus satisfait !

Les pelouses, où l'on enfonce à mi-jambe dans les herbes de juin, laissent deviner de très agréables vallonnements et des parterres de roses, en leurs gracieux contours.

Les saules pleureurs et les charmilles chargées de glycines reprendront, sous le travail du sécateur, la vigueur d'antan.

Les serres, de 15 mètres de longueur, sauront redonner, avec quelques vitres nouvelles, la chaleur voulue aux vignes qu'elles abritent.

Les poulaillers, de 30 mètres de long sur 8 de large, trouveront une population active et productrice.

Les garennes, à leur tour, pourront offrir, dans leurs retraites obscures, une multiplication à jet continu.

Les écuries, en bon état, pourront, avant longtemps, ouvrir très grandes leurs portes à toutes les vaches Io les meilleures ; et, de ces étables, sortiront, sur un Decauville qui n'a point servi au transport des munitions, la richesse fertilisante des pâtures et des vergers.

Les potagers, bordés de pyramides aux branches vieilles



d'une taille de trois ans, sauront, avec leur terreau en pleine valeur, redonner, à leurs nouveaux propriétaires, tout ce qui doit entrer dans le pot-au-feu.

La « faisanderie » pourra se transformer en « canarderie », grâce à des pièces d'eau pratiquement aménagées.

Enfin, la grande pâture, avec ses arbres en haut vent bien garantis de solides tuteurs, ne verra pas, sans déplaisir, son herbe grasse broutée par des génisses au poil roux.

Et croyez bien que je ne lis pas du La Fontaine sur le dos de Dame Perrette. Non !... Je dis ce que je sais et je peins ce que je vois, — ni plus ni moins.

Aura-t-on la malchance de vouloir sauter trop tôt, d'espoir transporté ? Alors, tant pis pour le pot-au-lait de Mons-en-Barœul !

\* \* \*

Seulement, nous ne sauterons pas ! Et le tableau, bien sur son chevalet, commence, depuis le 20 juillet, à prendre ses tons et ses couleurs.

En vingt et un jours, en effet — je ne parle pas des trois jours d'attente sur les trottoirs des douanes, — en vingt et un jours, l'ébauche de la fondation du Nord fait déjà prévoir ce que sera le fini d'ensemble, puisque nous voyons, au rez-de-chaussée, les cuisines pourvues de leur matériel : cuisinière et batterie.

Le savon noir et la potasse ont déjà fait reluire le carrelage en mosaïque et les murs en céramique.

Les buffets, en *pitchpin*, ont retrouvé leur vernis ; et les étagères sont heureuses de leurs porcelaines et de leurs cafetières.

Les lavabos et les éviers fonctionnent normalement et les *w. c.* sont au point d'orgue !

La bibliothèque est prête à recevoir les Saint Thomas à venir.

Le corridor, aboutissant à cette bibliothèque et emprunté à l'une des chambres du premier étage, est terminé.

Tous les châssis manquants sont remplacés ; et les

vitres nous enlèvent déjà les désagréments des courants d'air.

Les boiseries et les plafonds de toutes les pièces ruissellent sous l'eau pure, revenue dans nos pompes toutes neuves ; et la poussière de l'invasion se fond, à vue d'œil, dans le tout à l'égout.

Les caves, remarquablement belles, sont vidées de leurs boîtes de conserves ou de leurs détritits innommables ; et le charbon a déjà repris son ancien domicile.

Les fruitiers s'organisent ; en un mot, le sous-sol reprend sa vie de propreté.

La chapelle de communauté, riche de deux autels, commence sa toilette ; et la sacristie se meuble, tout doucement, de l'indispensable.

Le peintre et le tapissier ont commencé l'œuvre du rajeunissement complet de toutes les pièces habitables.

Le plafonneur et le maçon finissent les travaux jugés nécessaires.

Les couvreurs ont restauré les trois grandes toitures en ardoises ; et le zingueur remplace des chéneaux ou met en soudure des trous de shrapnells.

Trois jardiniers ont taillé les hauts bois envahissants, ont tracé les allées et retourné les carrés destinés à nous donner, en hiver, poireaux, céleris et fines herbes, — le plus varié et le plus copieux sera pour l'an prochain.

Les fosses à engrais sont préparées ; les foin sont coupés et rentrés ; et les fruits attendent la cueillette du légitime occupant.

Les poulaillers ont déjà des pondeuses ; et les garennes, en leur coin, sont en prospérité de trois familles de race.

Des chèvres, sœurs de celle du bon M. Séguin, arriveront à point pour brouter les regains et les ronces.

Les clôtures, de deux mètres de hauteur, se préparent — et seront placées, quand j'aurai transcrit ces notes...

En somme, il semble que l'ébauche ne se présente pas trop mal, après trois semaines de mise en mains. Attendons, maintenant, le dernier coup de pinceau pour rendre le tableau plus saisissant de vie et de valeur.

Espérons, dans un avenir prochain, l'arrivée de nouveaux ouvriers sur ce champ préparé. Il est tout naturel, en effet, que la semence de la terre prépare la récolte du ciel (1).

Charles LIONNET, O. M. I.



## II. — La Maison St-Joseph de Winnipeg<sup>2</sup>.

La Maison Saint-Joseph, de Winnipeg, a été fondée en 1904. Au cours des quelques années précédentes, il s'était formé, dans cette ville, un noyau de catholiques de langue allemande.

D'abord, ces catholiques allemands, ainsi que les catholiques de langue polonaise, furent desservis par le Père Albert Kulawy, à l'Église de l'Immaculée-Conception, dont M. l'Abbé Cherrier était le Curé. Plus tard, après la construction de l'Église du Saint-Esprit pour les Polonais, les Pères occupés à la desserte de cette église furent aussi chargés, provisoirement, des catholiques de langue allemande. Ce furent, d'abord, le Père Albert Kulawy et son frère, le Père Guillaume KULAWY ; ensuite, on leur adjoignit les Pères Adolphe ENCK, Augustin SUFFA-Joseph Cordes, Charles GROETSCHER et Paul HILLAND,

De l'Église du Saint-Esprit, ces Pères rayonnaient, un peu partout, pour visiter les catholiques de leurs lan-

---

(1) Voir, plus loin (pp. 55-65), *Les Débuts d'une Fondation en France*. (Charles LIONNET, O. M. I.)

(2) Ce rapport sur *La Maison Saint-Joseph de Winnipeg* date du temps où cette Maison appartenait encore à notre Province du Manitoba (1920). Nous le publions, néanmoins, avec le plus vif plaisir, à cause de l'intérêt qu'il présente pour l'histoire de cette œuvre, — en attendant que le Révérend Père Joseph RIEDINGER, Supérieur actuel, veuille bien nous envoyer le chapitre complémentaire qui nous racontera les événements qui s'y sont passés depuis que ce rapport a été écrit par le Révérend Père Paul HILLAND.

gues, Polonais et Allemands, non seulement dans le Manitoba, mais aussi dans la Saskatchewan — connue, alors, comme partie des Territoires du Nord-Ouest — et même jusque dans la Colombie Britannique. Mentionnons aussi que, dans ce temps-là, nos Pères s'occupaient, également, des Ruthènes.

A Winnipeg, l'immigration constante fit vite sentir le besoin d'avoir une église spéciale pour les catholiques de langue allemande. Le 19 mars 1904, à l'occasion d'une visite de famille de notre regretté Mgr LANGEVIN, la fondation d'une nouvelle paroisse fut décidée ; et, après avoir choisi l'emplacement de l'église sur la Rue du Collège, le P. Cordes fut nommé premier Curé, proprement dit, de la Paroisse allemande de Winnipeg. A cause de la solennité du jour de cette décision, la nouvelle fondation fut mise sous le patronage de Saint JOSEPH ; et, bien souvent au cours des années — surtout dans les crises financières, — nous avons pu constater la protection spéciale de ce saint Patron des pauvres.

\* \* \*

Le printemps suivant, le P. Cordes, organisateur habile et d'un esprit d'initiative peu commun, commençait l'organisation de la nouvelle paroisse. Avec la permission et le secours financier de l'Administration provinciale, il acheta plusieurs *blocks* autour du terrain de la future église, les divisa en lots et les vendit à des catholiques allemands. Il réussit ainsi à grouper, autour de son église, ses paroissiens qui, jusque-là, étaient dispersés dans toutes les parties de la Ville de Winnipeg ; et, par là, il rendit possible l'administration régulière de la paroisse et l'instruction religieuse des enfants. C'est grâce à cette idée ingénieuse du premier Curé qu'aujourd'hui encore toute la Paroisse de Saint-Joseph se répand, exclusivement, sur les rues avoisinant l'église.

Dès 1904, avec l'Église temporaire de Saint-Joseph, — imposante bâtisse, en bloc de ciment, devant servir, en même temps, d'école et de salle de réunion pour les cercles

paroissiaux, — on vit s'élever un grand nombre de maisons destinées à abriter les membres de la paroisse future.

Le 4 octobre 1904, Mgr LANGEVIN pouvait déjà bénir la nouvelle église ; et le P. Cordes prenait ainsi possession du nouveau presbytère — qui consistait en une petite maisonnette, construite à côté de l'église. Quelques jours plus tard, le P. HILLAND — qui, jusqu'à ce temps, avait desservi les Missions allemandes de Gretna et de Morden, avec résidence au Saint-Esprit — vint le rejoindre, en qualité de vicaire de la paroisse. Ce fut le commencement de la nouvelle communauté.

Comme cuisinier et ménager, on avait un jeune Juif russe, converti depuis quelques années. Il faisait la cuisine à la juive, c'est-à-dire qu'il épargnait sur tout et un peu partout ; et, en maintes circonstances, il économisait même à un tel point qu'on ne pouvait pas manger ce qu'il nous servait ; sans compter qu'en hiver, de peur de dépenser trop de charbon, il nous faisait geler dans nos chambres. On ne manqua donc pas d'occasions de pratiquer la sainte pauvreté.

\* \* \*

D'ailleurs, ce ne furent pas les seules occasions qu'on nous fournit de pratiquer la pauvreté : d'autres se présentèrent d'elles-mêmes et bien souvent. Les immigrants, qui formèrent la nouvelle paroisse, étaient bien pauvres, en arrivant d'Europe, et étaient forcés de travailler bien fort pour se créer une existence et un foyer à eux dans ce nouveau pays.

C'est alors que les Oblats du Manitoba ont écrit une des plus belles pages de l'histoire de leur Province. Sur les instances de Mgr LANGEVIN, Archevêque de Saint-Boniface, l'Administration provinciale, dans un esprit vraiment apostolique et sans considération de nationalité, se mit à l'œuvre pour fonder des églises, des écoles et des salles de réunion pour les pauvres immigrants de langues polonaise et allemande ; et, pendant des années, les Oblats maintinrent, de leurs propres deniers, ces pa-



roisses — qui étaient trop pauvres pour se soutenir par elles-mêmes. On comprend ainsi que ces paroisses durent être un grand fardeau pour la Province ; et ce fardeau devint plus lourd encore, dans la suite, avec l'accroissement des besoins des paroisses.

Puis, en 1906, le feu se déclara dans l'édifice érigé par le P. Cordes et en détruisit la partie supérieure, qui servait d'église. Ce feu arrivant presque immédiatement après l'achèvement des constructions, l'assurance n'était pas encore bien forte ; de sorte que la reconstruction devenait une grosse perte pour la caisse provinciale. Mais on fit ce sacrifice-là aussi et, bientôt, Mgr LANGEVIN pouvait bénir la nouvelle église, née des cendres de l'incendie.

Comme Winnipeg n'était, pour la plus grande partie des immigrants, qu'une place de passage et un pied-à-terre seulement, avant de se rendre sur les terres de l'Ouest que le Gouvernement canadien distribuait gratuitement, il est facile de comprendre que la Paroisse de Saint-Joseph ne pouvait compter que sur une population flottante. Beaucoup de paroissiens ne restaient en ville que pour gagner l'argent nécessaire pour s'établir sur une terre et partaient, après deux ou trois ans, laissant la place à d'autres plus pauvres qu'eux.

Mais, quand même, un bon nombre s'y établirent d'une manière permanente, formant ainsi le noyau d'une belle paroisse. Peu à peu, avec l'amélioration de leur condition de vie, ils devenaient même capables, jusqu'à un certain degré, de soutenir leur église et leur école paroissiales. Et, ici, on peut rendre, aux Catholiques allemands de Saint-Joseph, le témoignage qu'ils se sont montrés bien généreux dans l'accomplissement de ce devoir ; et leur esprit de sacrifice, en payant leurs contributions pour le maintien de leur église et de leur école, a souvent été l'objet de louanges spéciales de la part de l'Autorité diocésaine.

\* \* \*

Une époque de crise pour la nouvelle et déjà florissante paroisse, ce furent les années de guerre. Comme

paroisse allemande — dont la plupart des membres venaient, originairement, de pays ennemis, — on fut, naturellement, exposé à des chicanes et même à des persécutions. Souvent, on refusa de l'ouvrage à nos gens ; et, quelquefois, il y eut même des raisons de trembler pour la sécurité de nos Pères desservants et pour celle des Sœurs allemandes attachées à notre école. En janvier 1919, on fut forcé de fermer notre école et de congédier nos Sœurs Ursulines, parce que des groupes de soldats, de retour du front — poussés par le fanatisme de quelques hypernationalistes, — menaçaient d'attaquer l'école et la maison des Sœurs. Pendant quelques jours, l'église et le presbytère même furent en danger. Le bon Père Provincial a eu la délicate attention de venir demeurer à Saint-Joseph, pendant ces jours de crise, pour nous sauvegarder, en mettant en balance sa nationalité française. De même, Mgr de Winnipeg nous témoignait toutes ses sympathies : chaque jour, il venait en personne, avec son Vicaire général, nous faire une visite ou il s'informait par téléphone de ce qui se passait. Ces attentions délicates des autorités et ces encouragements charitables nous furent d'un grand secours, dans ces temps difficiles et troublés.

Ce fut grâce à la protection du bon Saint JOSEPH que tout se passa ainsi sans dommage sérieux pour l'existence de notre paroisse. Ces années furent des années d'angoisse, mais aussi des années de bénédictions pour nos œuvres. Des paroissiens, jusque-là négligents dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, retrouvèrent le chemin de l'église et des sacrements ; et jamais l'union, le dévouement et l'esprit de sacrifice ne s'étaient montrés plus grands. Ne rencontrant souvent que le mépris et la haine parmi leurs concitoyens d'autre origine, surtout dans les villes, ils se groupèrent, plus que jamais, autour de leur église et de leurs prêtres. Du reste, leur conduite a été toujours absolument correcte, et ils se sont montrés tranquilles et loyaux envers leur pays d'adoption.

Depuis lors, les conditions et les relations s'améliorent, de jour en jour ; et nous espérons que la haine et ses

tristes conséquences auront, bientôt, complètement disparu, pour faire place à la charité et au dévouement mutuels.

\* \* \*

Les premiers Pères de la Maison de Saint-Joseph furent le P. Cordes, comme Curé, et le Père HILLAND, comme assistant. Ce dernier continua à desservir, en même temps, les Missions allemandes de Gretna et Morden, ainsi que Grenfeld et Saint-Pius-Colonie (aujourd'hui, Windthorst).

En 1905, le P. Joseph RIEDINGER, nouvellement arrivé du Scolasticat de Hünfeld, prenait la place du P. HILLAND, qui se rendait, pour une année, à la Maison de Regina (Saskatchewan). Puis, l'année suivante, le P. Pierre BOUR nous arrivait aussi de Hünfeld.

A cette époque-là, le P. Cordes avait entrepris la publication d'un journal allemand, — intitulé *West Canada*, — et les Pères de la Maison Saint-Joseph s'étaient chargés, en partie, de la rédaction des articles de fond.

En même temps, le P. HILLAND, revenu de Regina, commençait à prêcher des missions et des retraites, dans les paroisses allemandes des États-Unis, sous la direction du P. Joseph LAUFER, qui avait une expérience de longues années dans ce genre de travail.

Au Canada, l'immigration était à son apogée, — surtout, dans la Saskatchewan, où de nouvelles lignes de chemin de fer ouvraient, continuellement, de nouveaux terrains à la colonisation. Des milliers de catholiques de toutes langues arrivaient dans le pays ; et il s'agissait d'aller les trouver, de leur donner les secours religieux et de les aider dans la formation de nouvelles paroisses.

A ce vrai travail d'apôtres et de missionnaires, nos Pères allemands se vouèrent, avec un enthousiasme digne de nos plus belles traditions d'Oblats. C'est la raison pour laquelle nos Pères ne purent pas rester longtemps dans une même maison ; ils durent changer de place, continuellement.

Saint-Joseph de Winnipeg devint un avant-poste, où les jeunes Pères restaient, une année ou deux, pour se

faire au pays et apprendre l'anglais, avant d'être lancés dans les grands districts de l'Ouest, pour y prendre soin des catholiques de toutes langues et nationalités. Ainsi, les PP. Joseph RIEDINGER, Philippe FUNKE, Pierre BOUR, Pierre HABETS, Guillaume SCHULTE et Louis HERMANDUNG furent tous, successivement, attachés à la Maison de Saint-Joseph, avant d'être envoyés au grand champ de travail de l'Ouest, où tous ont montré un zèle vraiment apostolique. La Maison de Saint-Joseph fut ainsi le point de départ, la *Divisio Apostolorum*, pour les Missionnaires de l'Ouest.

\* \* \*

En 1910, le P. Cordes demanda, à ses Supérieurs majeurs, d'être déchargé de la Cure de Saint-Joseph et de pouvoir prendre charge de la Paroisse de Windthorst, Sask., où il voulait attirer et grouper de nouveaux colons catholiques, sur les nombreuses terres encore libres, et ainsi organiser une grande paroisse. Les Supérieurs hésitèrent, d'abord ; mais, enfin, ils se rendirent aux instances du Père.

Pour succéder au P. Cordes, comme Curé de Saint-Joseph, ils nommèrent le P. Jean Van GISTERN, alors Supérieur du Juniorat de Saint-Boniface. Les Pères de la Province, aussi bien que les Paroissiens de Saint-Joseph, se promettaient de grandes choses de la part de ce nouveau Père Curé, qui était regardé, estimé et respecté comme un des meilleurs Pères de la Province.

Mais, ici encore, se vérifia le proverbe : « L'homme propose et DIEU dispose. » A peine avait-il pris charge de Saint-Joseph qu'une fièvre typhoïde le jeta sur son lit de mort. DIEU l'appela à Lui, le 30 juillet 1910, après huit semaines de maladie ; il n'avait été Curé de Saint-Joseph que cinq mois seulement.

\* \* \*

Au mois de septembre suivant, le P. HILLAND fut nommé Curé et Directeur de la Maison de Saint-Joseph,

— laquelle fut érigée, canoniquement, en *domus incompleta*, à l'occasion de la visite du R. P. Servule Dozors, Assistant général. Les paroissiens se montrèrent heureux et manifestèrent une grande joie de la nomination du P. HILLAND. Ils l'avaient vu à l'œuvre, depuis la fondation. Pendant que le P. Cordes s'occupait, surtout, du temporel, des constructions et des finances, le P. HILLAND, comme vicaire, s'approchait de l'âme du peuple ; c'est lui qui annonçait la parole de DIEU, le plus souvent, c'est lui qui enseignait le catéchisme, c'est lui qui avait la plus grande part dans les visites aux malades et l'administration des sacrements. Lors de sa nomination comme curé, le temps des constructions et de la création des œuvres était fini ; le travail principal consistait donc dans l'organisation intérieure de la paroisse, au point de vue religieux, et aussi dans un effort héroïque pour essayer de payer les dettes. Quant à ces dernières, grâce à l'esprit d'organisation et à la générosité des paroissiens — qui, pauvres ouvriers pour la plupart, s'imposent de lourdes taxes annuelles pour le maintien de l'église et de l'école catholiques, — on a réussi, peu à peu, à en payer les intérêts et même un peu de la somme principale.

\* \* \*

Mais, pour dire vrai, nos Pères ont beaucoup mieux réussi au spirituel : ils ont relevé la vie religieuse et la piété de nos gens, et ils ont fait de Saint-Joseph une des paroisses modèles du diocèse. Beaucoup d'immigrants ont retrouvé, ici, la foi et la piété de leur enfance ; beaucoup, qui auraient été absorbés par l'esprit d'indifférence religieuse ou par les agitations socialistes, ont été préservés, grâce au zèle traditionnel des Oblats pour les âmes. La fréquente réception des sacrements et l'assistance régulière aux offices religieux présentent un spectacle vraiment consolant. Le Cercle des Hommes, la Congrégation des Femmes, l'Association de Saint-Louis de Gonzague pour les jeunes Gens, la Congrégation des Enfants de MARIE et celle de Sainte-Agnès pour les Filles sont autant



d'œuvres qui font un bien immense et attachent les familles à l'Église, en les menant à DIEU.

Il n'y a que l'œuvre des missions populaires qu'on a dû négliger forcément, ces dernières années, parce qu'il n'y avait que le nombre de Pères à peine suffisant pour le travail de la paroisse. Et c'est bien regrettable, parce que, pour ce genre de ministère, il y a un champ immense ouvert devant nous, dans l'Ouest du Canada et aux États-Unis, parmi les centaines de paroisses allemandes.

La preuve certaine que Saint-Joseph est, vraiment, une paroisse d'Oblats et, en même temps, la raison d'un orgueil justifiable de la part des Pères et des fidèles, c'est le fait que la paroisse — avec, à peine, seize années d'existence — a déjà donné, à la Congrégation, deux prêtres Oblats, trois Scolastiques et un bon nombre de Junioristes. Aussi, pour récompenser la paroisse, l'Administration provinciale et l'Autorité diocésaine ont permis que les deux prêtres (Thomas SCHNERCH et Frank PLEISCHKE) fussent ordonnés et que deux Frères Scolastiques fissent leurs vœux perpétuels dans l'église paroissiale même. Chaque événement de ce genre est devenu une fête pour toute la paroisse et l'occasion de nouvelles vocations religieuses.

\* \* \*

Ainsi, l'histoire de la jeune Paroisse de Saint-Joseph — quoique difficile et épineuse, parfois — trouve son rang et sa place, à côté de nos autres grandes œuvres, dans l'histoire de notre chère Congrégation. Ici, l'on peut dire que les Oblats se sont créé un monument de leur esprit de sacrifice, et leur zèle des âmes est reconnu même de ceux qui, par ailleurs, trouvent à peine un mot de louange pour la Congrégation.

Pour les Pères Oblats allemands qui sont venus, en cette Province, travailler au salut des âmes de leurs compatriotes, dans cette paroisse comme dans bien d'autres de la Saskatchewan, c'est un bien doux devoir d'exprimer, publiquement, leurs sentiments de gratitude

et de reconnaissance envers notre Administration provinciale : sans distinction de personnes ou de nationalités, elle s'est montrée toujours très large et très généreuse pour mettre l'argent et le crédit de la Province à la disposition de nos œuvres, chaque fois que l'intérêt des âmes et le bien commun le demandaient. Sans cette générosité, des milliers de catholiques auraient perdu la Foi ; et il n'y aurait que des protestants et des indifférents où s'élèvent, aujourd'hui, des paroisses catholiques florissantes et ferventes.

Espérons que la gratitude des paroissiens et le dévouement des Pères seront capables, un jour, de rendre au centuple, à notre chère Congrégation, ce qu'elle a fait dans cette partie de la Vigne du Seigneur.

Paul HILLAND, O. M. I.



### III. — Les Débuts d'une Fondation en France <sup>1</sup>.

Quand mon Supérieur avait 15 ans, je lui faisais faire sa page ! Aujourd'hui que je frise la soixantaine, il me fait faire la mienne ! C'est, dans la vie, le jeu plaisant des contrastes !

Le devoir qui m'est aujourd'hui imposé l'est, surtout, avec l'idée que je suis le seul resté à pied d'œuvre depuis les débuts de cette fondation dans le Nord.

Monseigneur, je vais donc faire ma page, — avec le bec usé d'une vieille plume, sans même pouvoir courir le risque d'une admission possible au *bachot*.

Écrire l'histoire d'une fondation, Monseigneur : c'est dire la cause qui l'a fait naître, — c'est en rappeler les origines, — c'est parler de ses débuts et de ses tâtonnements, — c'est grouper en un faisceau les difficultés, qui en ont fait un bloc indestructible, — c'est en marquer le développement, — et c'est, enfin, croire à son avenir !

Cette mise en page — que désire le Révérend Père Albert DEVILLE, second Supérieur de la Maison des Oblats de Mons-

---

(1) Ce *Rapport* est la reprise et la suite de celui qu'on vient de lire plus haut (pp. 39-46) : *La Genèse d'une Fondation en France*.

en-Barœul — n'a, après tout, sa raison d'être que dans la simple application de la Règle, qui exige, pour les archives de l'Administration Générale, un *Rapport* au moins sexennal.

Qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit ! Ce sera la seule excuse que réclame la plume qui va mettre en leur cadre et les hommes et les choses.

### § I. — Origine de l'Œuvre.

Pourquoi cette fondation d'après guerre ? Pourquoi, à Mons-en-Barœul, cette nouvelle maison dans le Nord, plutôt qu'à Lille, Roubaix ou Tourcoing ?

Cette fondation — des Évêques Oblats la souhaitaient depuis trente ans !

Et pourquoi ?

Parce que des hommes — comme Nosseigneurs GRANDIN, BONJEAN, PASCAL et GROUARD — connaissaient cette région de la France pour être un centre de foi, de générosité pour les œuvres et de recrutement pour leurs missions.

C'est donc sur cette idée, née sous la mitre, que se greffa, en 1916, cette autre idée d'une rapide mise à pied d'œuvre, après la guerre, des initiatives, des bonnes volontés et des énergies.

Voilà pourquoi le Nord attirait un centre d'Oblats !

Voilà pourquoi le Nord leur offrait du travail, comme ailleurs !

Voilà pourquoi le Nord donnait l'espoir de recrues plus qu'ailleurs !...

Le nom d'Oblat était-il connu dans cette région ?

Pas beaucoup ou, pour mieux dire, il ne l'était que par l'entrée chez nous de ceux qui, morts aujourd'hui, s'appelaient Mgr Louis d'HERBOMEZ et les Pères Henri d'HALLUIN et Charles MASSIET.

Quant aux vivants, qui continuent actuellement la liste de ceux qui sont partis au ciel, nous les voyons dans la personne du R. P. LÉON LEGRAND, ancien Provincial, et des Pères Paul LION, Louis VASSEUR, Pierre DUCHAUSOIS, Adolphe WATELLE et Maurice DEBOUDT.

Les Ordres religieux de tout costume, qui se trouvent

largement représentés dans le pays, ne nous y avaient que rarement vus. C'était donc une lacune à combler ! La guerre et l'après-guerre furent, en quelque sorte, la cause de certaines initiatives qui deviennent, parfois, nécessaires dans l'histoire des Sociétés religieuses.

A Lyon, en 1917, Mgr le Très Révérend Père Général, informé, encourage !

A Paris, en 1920, le Révérend Père Provincial, ausculté, ne prend point peur !

Les circonstances, enfin, sont telles que le fer, battu très chaud, se laisse travailler !

C'est de la Belgique libérée que vient le vent, qui va gonfler les voiles de ce nouveau bâtiment mis en chantier.

Le Révérend Père Marcel BERNAD, Provincial du Nord, va faire inscrire, au budget de sa trésorerie, les frais de cette nouvelle unité de combat !...

Les plans sont dressés, adoptés et proposés pour la mise en œuvre.

## § II. — Organisation de l'Œuvre.

En avril 1920, le R. P. BERNAD vient, à Waereghem, demander, pour cette entreprise, la collaboration du Supérieur du Séminaire apostolique.

Celui-ci — qui n'est pas loin de la frontière et qui en a fini, dans sa maison, avec les réparations de l'après-guerre — accepte d'être l'intermédiaire et aussi l'ouvrier de la première heure de cette œuvre d'Oblats, toute nouvelle dans le Nord.

Il sait aussi qu'incorporé à la Province Belge, à l'époque des expulsions, il est sur le point de réintégrer sa Province d'origine, en raison des nouveaux événements politiques.

Cette considération l'amène à conduire en même temps, pour la parachever, la réorganisation matérielle de sa maison et, pour la commencer afin de la finir, la fondation en vue.

Avec la première, il sortira de la Province Belge, satisfait d'avoir remis sur pied une œuvre d'avenir.

Avec la seconde, il rentrera dans le giron de sa Pro-

vince, soutenu par l'espoir de ne pas y rentrer avec l'offre gratuite d'une machine aux trois quarts usée.

Ainsi donc, grâce à un concours de circonstances toutes particulières et aussi à l'active volonté d'amitiés fidèles aux Oblats, on peut hardiment tourner les regards vers le Nord, — qui garde toujours, malgré les ruines de l'invasion, une source incomparable de richesses morales et matérielles.

Si la guerre a pu l'appauvrir, elle n'a su détruire ni sa foi dans l'avenir, ni son activité prodigieuse, ni la fécondité de sa race.

A considérer ces trois puissants facteurs, la fondation avait intérêt à se faire vite, au moment où tous les expulsés rentraient chez eux.

« Si tu veux que l'affaire se fasse, vas-y », dit un vieux proverbe ; « si tu ne le veux pas, envoie-y ! » Cette fondation s'en est tenue au « Vas-y » !

Mais une fondation, dans un pays saccagé pendant quatre ans, ne pouvait être ce qu'on aurait appelé, jadis, la fondation normale, avec la « pauvreté » traditionnelle à sa base... Non !

Celle-ci se présentait au milieu de grosses difficultés, avec la « misère » à ses trousses.

Or, avant de mettre sur pied l'affaire, il fallait réaliser cinq nécessités de premier plan :

- a) l'autorisation épiscopale,
- b) l'acceptation curiale,
- c) le vote du projet par l'Administration provinciale,
- d) le *confirmatur* officiel de l'Administration générale.
- e) enfin, la location ou l'achat d'un immeuble.

Ces points une fois acquis, c'est la mise en marche de toutes choses !

Du mois d'avril au mois de juin 1920, c'est la période des tâtonnements, des démarches et des imprévus, sous toutes les formes.

En avril, une première éclaircie se fait au ciel un peu sombre des recherches.

M. le Curé de Mons-en-Barœul — chez qui deux Oblats de Belgique avaient donné, l'année précédente, les exer-



cices de la mission — ne craint point d'ouvrir, largement, ses bras aux nouveaux ouvriers, qui demandent leur admission dans sa paroisse.

En mai, le R. P. BERNAD obtient, de son Conseil, l'approbation de la fondation nouvelle et puis, quelques jours après, le contre-seing de l'Administration générale.

En juin, le sceau épiscopal de Mgr Charost — à la demande de son Vicaire général, M. l'Abbé Lecomte, aujourd'hui Évêque d'Amiens — nous fixe au catalogue, officiellement reconnu, des Missionnaires du Diocèse de Lille.

Maintenant, reste à trouver l'immeuble-abri dans une région désorganisée, à tout point de vue, dans son centre comme dans sa banlieue.

Les uns — les expérimentés — font des vœux pour que la future maison soit à deux longueurs de canne de la gare : vœu compréhensible mais irréalisable !

Les autres — les amateurs — souhaitent trois ou quatre chambres louées au centre de la ville et aussi près des guichets de la gare : souhaits quelque peu arriérés dans le domaine du possible ! A cette époque-là, on ne trouve pas même une mansarde en location aux portes de Douai, de Gand, d'Arras ou de Paris.

D'autres — les sages — insistent particulièrement sur la location, parce que moins exposée aux vicissitudes d'un avenir qui pourrait redevenir mouvementé : désir parfaitement raisonné mais, lui aussi, irréalisable.

Après trois mois de recherches, dans tous les sens comme dans tous les coins, il faut en revenir au lieu où l'accueil se fait sympathique dans le cœur de M. Salembier, Curé de Mons-en-Barœul.

Mons-en-Barœul est situé à un point d'intersection, des plus favorables, entre Lille, Roubaix et Tourcoing.

C'est une commune d'environ 6.000 habitants. Elle est considérée, dans la région, comme la mieux appropriée aux cures d'air — si recherchées, partout.

Quand on a, paraît-il, réalisé des économies supplémentaires dans l'industrie ou dans le commerce, on en consacre un morceau à se bâtir une villa hygiénique à Mons-en-Barœul.

De Lille au point terminus de cette commune, le train vous y mène, en montant insensiblement. On dit même qu'une fois arrivé au sommet de ce pays de bière et de briques, on s'y trouve à la hauteur du clocher de Sainte-Catherine de Lille.

Ainsi, on se trouve à la campagne, si propre au repos de l'esprit pour les Missionnaires assoiffés de tranquillité, tout en étant aux portes des villes tumultueuses de Lille, Roubaix et Tourcoing.

Pour les uns — les pratiques — la situation est un rêve !

Pour les autres — les imaginatifs — l'emplacement est une erreur !

Mais, entre le rêve et l'erreur, il n'y a pas de choix : on va réaliser le rêve !

Accepter, bonnement et simplement, ce que les circonstances offrent de moins désavantageux, c'est la bonne méthode commune !

On s'en tient à celle-ci, qui fera peut-être, dans la suite, le bonheur des uns ou la tristesse des autres.

Et puis, le Missionnaire, n'est-il pas un peu bohème ! Il ne tient guère sa cellule à la semelle de ses souliers, et, pour lui, le soleil est bon partout !

... Un immeuble, juste à la lisière des communes de Mons-en-Barœul et de Marcq-en-Barœul, est libre de toute occupation.

Il est vide aussi de ses portes et fenêtres, sans compter le reste.

L'invasion, l'occupation étrangère ou alliée, avec celle des réfugiés de tout acabit, ont fait de cette propriété, superbe en 1914, un cloaque sans nom.

La propriétaire est discrètement pressentie sur un bail de 3-6-9 ! Elle ne veut rien entendre !

Elle s'en tient *mordicus* à une vente réalisable en espèces sonnantes au contrat d'achat.

Il faut en passer par là, si nous ne voulons pas risquer de voir cet immeuble tomber en d'autres mains, puisqu'à cette époque la chasse aux maisons est ouverte sur toute l'étendue du territoire.

La propriété est, plusieurs fois, visitée de fond en com-

ble. A première vue, elle offre des avantages, que les uns trouvent excessifs et que d'autres veulent utiliser en prévision de l'avenir.

Comme, en toute chose, il faut voir loin et considérer la fin, il est bon de ne point s'en tenir seulement à la longueur de son nez.

Les prévisions de restauration dans le pays tout entier, le développement des grands centres industriels, les travaux considérables entrepris pour la fusion des trois grands centres du Nord, tout cela donne à réfléchir et fait comprendre que les « Glycines » — nom de baptême de la propriété — finissent par se trouver, dans un avenir plus ou moins lointain, au centre d'une agglomération, qui lui donnera une plus-value incontestable.

Somme toute, celui qui saurait, en achetant cette propriété, nourrir son portefeuille de patience et de bon sens, celui-là ferait un placement de tout repos — susceptible, plus tard, d'un deux cents pour cent !...

La dernière visite de cet immeuble, faite avec le Révérend Père Provincial, laisse une bonne impression, malgré les 120.000 francs d'indemnités, que représentent les dommages de guerre, acceptés par les bureaux de la reconstruction.

La maison est bien bâtie, bien distribuée, convenablement aménagée dans son sous-sol. Elle a ce qu'il y a de plus pratique et de plus moderne. Elle n'a point de voisinage immédiat, — ce qui la met dans un hygiénique courant d'air mortel à tous les microbes.

Le potager est suffisamment grand. Les deux vergers, qui le continuent, sont bien plantés.

Le fond de terrain, qui fait terminus, peut se transformer en un second potager de grosse culture.

Les dépendances, — écurie, garage d'auto, chambres de domestiques, séchoir pour lessive, — tout est bien compris.

Bref, c'est un ensemble qui peut répondre aux besoins du présent comme aux espoirs de l'avenir...

On dit que, de toutes les viandes de boucherie, celle qui profite le plus à l'énergie morale, c'est la vache enragée !

Pas trop n'en faut, c'est vrai ; mais ceux qui n'en mangent point une certaine dose ne se mettent jamais du fer dans les muscles.

Cette fondation du Nord sut en fournir une bonne ration à celui qui reçut le mandat d'envisager l'affaire sous toutes ses faces et de l'organiser au mieux des intérêts de la Province.

Deux Frères convers, pris au Juniorat de Waereghem, vont l'aider, considérablement, dans sa tâche (1)...

Mais, il ne suffit pas de réparer, de cultiver, de se mettre en clôture ; il faut aussi se meubler.

Il faut pouvoir dormir, s'asseoir, manger sur autre chose que sur des tonneaux renversés.

Un achat de mobilier, après la guerre, coûte les yeux de la tête et se refuse au gaspillage. Il faut l'indispensable, jusqu'au jour où l'utile pourra s'acheter.

Comment va-t-on trouver le mobilier de sept chambres et de trois salles communes ? Comment va-t-on trouver celui de la chapelle et de la sacristie ?

La caisse provinciale se met à grelotter, à chaque appel de fonds ! Elle aime beaucoup les « rentrées » et très peu les « sorties » !

Les indemnités de guerre vont se faire généreuses ; elles achèteront la bonne bibliothèque d'un chanoine breton, qui n'en a cure au ciel.

Le reste — lits, chaises, tables, fourneaux, chapelle, sacristie, ustensiles de cuisine et de ménage, — le tout viendra des greniers du Séminaire apostolique de Waereghem, pour prendre le chemin des frontières.

C'est un amas hétéroclite de choses qui n'a de nom dans aucune langue commerciale mais qui prend un sens pour une fondation qui n'a rien.

En 1909, ce matériel fut expulsé en Belgique. En 1920, il rentre en France !

C'est en somme un « rendu » pour un « prêté » ; mais ce « rendu » est réduit à sa plus simple expression.

---

(1) Voir, dans le précédent *Rapport* du Révérend Père, les détails circonstanciés qu'il donne au sujet des difficultés qu'il eut à surmonter dans l'aménagement de sa fondation.

Le Juniorat de Waereghem — acheté par la Province du Nord, en 1900, considérablement agrandi, de 1908 à 1914, avec exclusivement des secours de France, et totalement restauré, en 1919, avec des ressources de même provenance — se trouvait, en juillet 1920, exactement au point où l'avait trouvé, en 1914, la déclaration de guerre.

Il ne lui manquait rien du nécessaire et de l'utile. Il gardait même, dans ses greniers, de ces biens qu'on appelle « oisifs ».

C'est à ces biens-là que le sens de la pauvreté fit appel, pour éviter, à la nouvelle fondation, les faux frais coûteux d'après-guerre.

Tous les droits de la Règle sauvegardés, tous les canons évoqués, tous les droits de l'équité mis à jour, on dirigea, vers les frontières, tout ce qui devait revenir à son point de départ.

On mit douze heures à passer aux douanes, surveillées par dix Corses !

Malgré la parfaite régularité des droits de franchise — octroyés, d'une part, par le Bourgmestre de Waereghem et, d'autre part, par le Consul français de Courtrai et, enfin, par le Directeur général des douanes de Lille, — ces Messieurs, en culottes bleues liserées de rouge, se font un honneur professionnel de surélever encore leurs barrières devant la barbe d'un moine. Rien ne devait, paraît-il, rentrer de Belgique en France, sans que les nez effilés d'une maréchaussée en bottes aient repéré même l'ombre de toute contrebande.

N'entrons point dans des détails qui friseraient le burlesque ; disons, simplement, que les quatre camions belges franchirent, à 7 heures du soir, les bornes françaises, après être arrivés, aux poteaux belges, à 7 heures du matin !

Bref, hommes, chevaux et mobilier arrivent, à minuit, au terme de leur voyage.

C'est le cas de dire, en s'asseyant sur le premier matelas venu : *Hic sævimus multa, quæ alteri sæculo prosint !*



### § III. — Constitution d'une Résidence.

L'immeuble est à peu près à son point final. Le Rév. Père BERNAD va désigner ceux qui seront appelés à faire rayonner notre nom un peu dans tous les coins du Nord.

En entrant dans la maison, ceux-là n'auront qu'à mettre leurs pieds dans leurs pantoufles, pour attendre le programme des travaux dressé par le Supérieur canonique.

Pour trouver cette tête organisatrice des premiers travaux des Oblats dans le Nord, il fallut du temps !

Le choix se porte, finalement, sur le Révérend Père Edmond LOUIS qui, comme Supérieur, se livre à la tâche, avec le personnel qui lui est adjoint.

Une santé désorganisée lui rendra difficile et pénible sa nouvelle acclimatation.

Les travaux, tels qu'ils se présentent ici, seront-ils le but unique des efforts ? — Non !

Ils auront, comme conséquence nécessaire, un recrutement à organiser, comme l'organisent les autres Sociétés.

Le recrutement donnera à cette fondation sa vraie raison d'être : car le recrutement ne peut se faire, aujourd'hui, que dans les régions où les familles nombreuses sont à l'honneur. Le Nord est de ce nombre !

Si les différents budgets des trois premières années prétendent que les travaux donnés ne nourrissent pas leur homme, ils disent aussi qu'il ne meurt pas de faim ! Qu'on s'invite à la table des « Glycines » ; et l'on jugera d'un régime, qui n'a rien du gourmet, mais que beaucoup de chez nous n'ont pas.

La caisse locale ne capitalise pas, mais elle vit sans dettes.

L'exploitation du terrain, qui fait de la propriété une propriété de rapport sur place, boucle ses dépenses, en ajoutant sa quote-part à l'avoir commun.

Oui, le recrutement est l'objectif positif et le plus en vue ! Si la rente des travaux ne se met point au coffre-

fort, les recruteurs-amateurs peuvent envoyer — dans les juniorats, noviciats et scolasticats — de ces sujets dont nos Évêques missionnaires disaient :

— « Ils doivent et peuvent faire, *chez nous*, un bloc régional solide ! »

Le bloc se forme et se solidifie tous les jours !... Et l'avenir est en vue ! Il repose de bien des misères ; et il s'abrite sous le manteau du second Supérieur de cette fondation, le dévoué Père Albert DEVILLE.

Dinant et Autun ont mis sa personnalité suffisamment en vue, pendant la guerre et après la guerre. L'Administration provinciale, présidée alors par le Révérend Père Léon LEGRAND, a donné, à la Maison du Nord, le Supérieur désiré.

Après avoir quitté Autun, où il fut regretté, il est installé à Mons-en-Barœul, le 7 mai 1924 !

Il adopte, avec joie et sourire, cette grosse fille du Nord, qui a fini, non sans peine, sa dentition. Il l'appelle, volontiers, du doux nom des « Glycines ». Il étudie son caractère. Il tâche de découvrir les défauts constitutionnels dont avait parlé, pendant trois ans, la renommée aux cent bouches. Il remarque, sans peine, que — probablement, sous l'influence d'une physionomie toujours aimable et sans cesse épanouie — cette vigoureuse progéniture, issue de la guerre, a tout de même fort bonne mine. Il ne doute pas qu'un jour elle fera grand honneur à ceux qui l'ont vue naître, comme à ceux qui sauront l'éduquer.

Depuis cinq ans, en effet, le R. P. DEVILLE s'est mis, sans embarras et sans cris, à la formation de cette dernière venue dans la Province. Et elle prend du ton, des maières et de l'allure. Et elle se fait même des amis ou des conquérants.

La preuve en est, en décembre 1925, dans les dix Junioristes à Jersey, dans les quatre à Pontmain (ou Estaires), et dans les six Novices scolastiques à Coigny, dans les deux Théologiens à Liège et les deux Romains...

On avait raison de dire que la Fondation du Nord a l'avenir devant elle ! Charles LIONNET, O, M. I.



# COMMUNIQUEÉS DE L'ADMINISTRATION

---

## I. — Facultés et Pouvoirs concédés aux Oblats.

---

### § I. — De Altari privilegiato.

La faveur de l'*Autel privilégié* est concédée, *in perpetuum*, quatre fois par semaine, à tous les prêtres Oblats de MARIE Immaculée.

#### BREVI APOSTOLICI

---

Num. 919.

---

PIUS PP. XI,

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.



NIMARUM igne detentarum bono consulentes, Romani Pontifices Decessores Nostri Missarum privilegio Altaria auxerunt, ut, Divini Redemptoris meritis suffragantibus, eædem animæ, peculiaribus a flammis liberatæ, ad æternam beatitatem advolarent.

Hoc quidem ducti consilio, precibus, quas Nobis humiliter adhibuerunt Sacerdotes Congregationis Oblatorum Beatæ MARIE Virginis Immaculatæ, ultro libenterque adnuendum censemus.

Quapropter, audito dilecto Filio Nostro S. R. E. Cardinali Pœnitentiario Majore, de Omnipotentis DEI misericordia et BB. ejus Apostolorum Petri et Pauli auctoritate confisi, præsentium Litterarum Apostolicarum tenore, omnibus et singulis Presbyteris Congregationis præfatæ Oblatorum Beatæ MARIE Virginis Immaculatæ

concedimus ac largimur ut Missæ, ad quodvis cujusque ecclesiæ sive sacelli altare, a quocumque ex iisdem Presbyteris quater in hebdomade celebrandæ, pro cujuscumque Christifidelis anima, quæ Deo caritate conjuncta e vita migraverit, animæ ipsi, pro qua Missæ celebratæ fuerint, perinde suffragentur ac si AD PRIVILEGIATUM ALTARE celebratæ fuissent, — contrariis non obstantibus quibuslibet. Præsentibus perpetuis futuris temporibus valituris.

Volumus autem ut præsentium Litterarum exemplis etiam impressis, manu alicujus Notarii publici subscriptis et sigillo personæ in ecclesiastica dignitate vel officio constitutæ munitis, eadem prorsus fides adhibeatur, quæ adhiberetur ipsis præsentibus, si forent exhibitæ vel ostensæ.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die xiv mensis Julii, anno MCMXXVIII, Pontificatus Nostri septimo.

L. S.

P. Card. GASPARRI,  
e Secretis Status.

## § II. — De Immaculata Conceptione.

Est concédée de nouveau, *ad quinquennium*, la faculté de célébrer, dans nos églises ou oratoires, une Messe basse ou solennelle de l'Immaculée Conception, le Dimanche dans l'octave de cette Fête.

### SACRA CONGREGATIO RITUUM

C. 374/928.

BEATISSIME PATER,

*Superior Generalis Oblatorum Beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ humillime provolutus, prorogationem implorat Indulti Sacræ Rituum Congregationis diei 22 Februarii 1923 (Num. C. 23/923), vi cujus concessa est facultas ut, in cunctis ecclesiis vel oratoriis ejus Congregationis, haberi queat, die Dominica*

*infra Octavam Immaculatæ Conceptionis, unica Missa cantata vel lecta ipsius Festi Immaculatæ Conceptionis, ad quinquennium.*

CONGREGATIONIS OBLATORUM  
BEATÆ MARÆ VIRGINIS IMMACULATÆ.

Sacra Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio PP. XI tributis, atque attentis expositis, petitam prorogationem supradicti Indulti ad proximum quinquennium benigne concessit, servatis clausulis et conditionibus præcedentis concessionis (1), — contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 4 Novembris 1928.

L. S. Ant. Card. VICO, *Episcopus Portuen., Præfectus.*  
Angelus MARIANI, S. R. C. *Secretarius.*

§ III. — De Scapularis Benedictione.

La Sacrée Congrégation des Rites nous concède de nouveau, *ad quinquennium*, le pouvoir de bénir et d'imposer le Scapulaire du Cœur Immaculée de MARIE.

SACRA CONGREGATIO RITUUM

Num. C. 375/928.

BEATISSIME PATER,

*Superior Generalis Congregationis Oblatorum Beatæ MARÆ Virginis Immaculatæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ humillime provolutus, enixe petit prorogationem Indulti anni 1920 (Num. 53/920), quo sibi, et Sacerdotibus suæ Congregationis ab ipso delegatis, concessa est facultas, ad quinquennium, benedicendi et imponendi Scapulare ab Immaculato Corde Beatæ MARÆ Virginis.*

(1) Clausulæ præcedentis concessionis hæc sunt : — « Dummodo non occurrat Festum duplex primæ classis aut aliquod Festum ipsius Deiparæ Virginis, et servantur rubricæ. »



CONGREGATIONIS OBLATORUM  
BEATÆ MARIE VIRGINIS IMMACULATÆ.

Sacra Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio PP. XI tributis, attentis expositis, petitam supradicti Indulti prorogationem ad proximum quinquennium benigne concessit, servatis clausulis et conditionibus præcedentis concessionis (1), — contrariis non obstantibus quibuscunque.

Die 4 Decembris 1928.

L. S.            Ant. Car. VICO, *Episcopus Portuen., Præfectus.*  
                  Angelus MARIANI, *S. R. C. Secretarius.*

§ IV. — **De Crucifixis benedicendis.**

Est concédé, *in perpetuum*, — aux Supérieurs majeurs de la Congrégation, et aux Supérieurs de nos Maisons et Résidences, — le pouvoir de bénir et d'indulgencier crucifix, médailles, chapelets, etc., même en dehors des exercices de nos missions ou retraites.

SECRETARIA STATUS — BREVIA APOSTOLICA.

Num. 672.

PIUS PP. XI,  
AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

Exponendum Nobis curavit Procurator Generalis Congregationis Oblatorum Beatæ MARIE Virginis Immaculatæ admodum sibi suisque confratribus esse in votis ut facultates, quas Decessor Noster rec. mem. Benedictus PP. XV Presbyteris Congregationis eorundem Oblatorum memoratæ quod ad benedicendos Crucifixos et similia atque eisdem Indulgentias adnectendas ad decennium concessit, de benignitate Nostra in perpetuum confirmare velimus.

Nos autem, cum quæ ad pietatis studia Christianam

---

(1) Unica clausula hæc erat : — « Juxta ritualement formam. »

plebem excitant ea fovere Nobis maxime acceptum sit, hujusmodi supplicationibus adnuendum ultro libenterque existimavimus.

Quamobrem, audito quoque Dilecto Filio Nostro Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinali Pœnitentiario Majore, de Omnipotentis DEI misericordia atque ejus Apostolorum BB. Petri et Pauli auctoritate confisi, omnibus et singulis presbyteris nunc et in posterum eandem in Congregationem Oblatorum Beatæ MARIE Virginis Immaculatæ ubique terrarum adlectis vel in posterum adlegendis, facultatem facimus, extra Urbem, etiam publice, in actu Missionum et Exercitiorum spiritualium, prævio Ordinarii loci consensu, Cruces, Crucifixos, sacra Numismata ac Rosaria benedicendi eisque applicandi Apostolicas Indulgentias nuncupatas, quæ numerantur in elencho a Suprema Sacra Congregatione die v mensis Septembris anno MCMXIV edito, necnon applicandi Coronis precatoriis Indulgentias illas, quæ a Sancta Birgitta vocantur; ejusdem autem Congregationis Moderatori Generali, quatuor ejus Adsistentibus, Procuratori generali, Moderatoribus provincialibus, Moderatoribus localibus domorum Congregationis, necnon cuilibet Rectori domorum quas residentias vocant, potestatem etiam extra tempus Missionum atque Exercitiorum spiritualium, servatis statutis condicionibus, easdem benedictiones impertiendi in Domino concedimus, — non obstantibus contrariis quibuslibet. Præsentibus perpetuis futuris temporibus valituris.

Volumus autem ut præsentium Litterarum exemplis, etiam impressis, manu alicujus Notarii publici subscriptis et sigillo personæ in ecclesiastica dignitate vel officio constitutæ munitis, eadem prorsus fides adhibeatur, quæ adhiberetur ipsis præsentibus, si forent exhibitæ vel ostensæ.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die 2 mensis Maii anno MCMXXIX, Pontificatus Nostri octavo.

L. S.

P. Card. GASPARRI,  
*e Secretis Status.*

### § V. — De Communione paschali.

Par privilège de nouveau concédé, *ad quinquennium*, par la Sacrée Congrégation du Concile, les fidèles, qui suivent les exercices de nos missions ou retraites, peuvent toujours remplir, en communiant durant ces exercices, le précepte de la communion pascale (1).

#### SACRA CONGREGATIO CONCILII

Num. 2097/29.

BEATISSIME PATER,

*Superior Generalis Congregationis Oblatorum Beatæ MARIE Virginis Immaculatæ, perdurantibus iisdem causis, a Sanctitate Vestra humiliter postulat ut sibi prorogetur Indultum jampridem concessum, — per Rescriptum S. C. Concilii, die 27 Martii 1924, — circa Communionem paschalem extra tempus paschale.*

Sacra Congregatio Concilii, attentis expositis, petitam prorogationem, in terminis et forma præcedentis Rescripti, benigne impertita est ad aliud quinquennium (2).

Datum, die 4 Aprilis 1929.

L. S.

A. D. Card. SBARRETTI, *Præfectus*.

Julius, Episc. titul. Lampsacen., *Secretarius*.

† (1) « Ton Créateur tu recevras, au moins, à Pâques, humblement. »

(2) Præcedenti Rescripto S. C. Concilii, die 27 Martii 1924 (Num. 1831/24), concessum fuit, ad quinquennium, privilegium quo « omnes Christi fideles, qui sacras frequentarint missiones aut exercitia spiritualia, quocumque anni tempore tradita a sodalibus Congregationis Oblatorum Beatæ MARIE Virginis Immaculatæ, et tunc ad sacramenta Pœnitentiæ et Eucharistiæ accesserint, adimplere hoc actu possint præceptum annuæ confessionis et communionis paschalis, si in id Ordinarii locorum accesserint. »

§ VI. — De Communionem Infirmorum <sup>1</sup>.

Simplification des prières prescrites pour la Communion des Malades, demeurant dans la même maison ou le même hôpital.

## SACRA CONGREGATIO RITUUM.

Quo breviori et faciliiori sacra Communio pluribus infirmis ministrari valeat, Sacra Rituum Congregatio sequentem instructionem probari posse censuit, nimirum :

Quando sacra Communio distribuitur pluribus infirmis, qui in eadem domo vel in eodem hospitali sed in distinctis cubiculis degant, Sacerdos vel Diaconus ministrans in primo tantum cubiculo recitet plurali numero omnes preces ante infirmorum Communionem dicendas juxta *Ritualet Romanum* (Tit. iv, cap. iv) ; — in aliis autem cubiculis dicat tantummodo preces : *Misereatur tui...*, *Indulgentiam...*, *Ecce Agnus DEI...*, semel *Domine non sum dignus...*, *Accipe frater (soror)...* vel *Corpus Domini nostri JESU Christi...* ; — et in ultimo cubiculo addat versum *Dominus vobiscum*, cum suo responsorio et cum sequente oratione, plurali numero dicenda : *Domine sancte...* ; ibique, si qua particula consecrata superfuerit, benedictionem eucharisticam impartiat ac, tandem, reliquas preces præscriptas in ecclesia de more persolvat.

Facta, postmodum, de his omnibus Sanctissimo Domino nostro Pio XI per infrascriptum Cardinalem Sacre Rituum Congregationi Pro-Præfectum relatione, Sanctitas sua præfatam instructionem ratam habuit et confirmavit, eamque pro opportunitate adhibendam benigne concessit, — contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 9 Januarii 1929.

L. S. Camillus Card. LAURENTI, S. R. C. Pro-Præfectus.  
Angelus MARIANI, Secretarius.

---

(1) Cfr. « *Acta Apostolicæ Sedis* », Annus XXI, Num. 2 (Februar. 1929), pag. 43. — Étant donnée l'importance pratique de cette *Instructio de Communionem plurium Infirmorum*, nous croyons devoir la publier, bien qu'elle ne soit pas destinée particulièrement aux Oblats, pour l'avantage de ceux des nôtres qui ne la trouveraient pas ailleurs.



## II. — Administration des Provinces : Changements et Prorogations.

### § I. — Province du Texas <sup>1</sup>.

L. J. C.  
&  
M. I.

*Rome, le 15 mai 1929.*

NOS BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES,

Après en avoir délibéré avec notre Conseil, nous avons renommé le R. P. Théodore LABOURÉ, pour un second triennat, Provincial de votre Province.

Le Conseil provincial sera composé comme précédemment :

- a) R. P. Paul LECOURTOIS, 1<sup>er</sup> Consulteur ordinaire et Admoniteur ;
- b) R. P. Albert ANTOINE, 2<sup>e</sup> Consulteur ordinaire ;
- c) R. P. Bernard HERMANN, 1<sup>er</sup> Consulteur extraordinaire ;
- d) R. P. Arthur DUSSEAU, 2<sup>e</sup> Consulteur extraordinaire ;
- e) R. P. Henri CONSTANTINEAU, Économe provincial.

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, la nouvelle assurance de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.  
*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.*

### § II. — Province de Regina <sup>2</sup>.

L. J. C.  
&  
M. I.

*Rome, le 21 mai 1929.*

NOS BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES,

Le P. Bernard UEBERBERG étant arrivé au terme de son mandat, comme Provincial, nous avons décidé, avec

(1) *Circulaire* adressée aux Religieux Oblats de MARIE Immaculée de la II<sup>e</sup> Province des États-Unis.

(2) *Circulaire* adressée aux Religieux Oblats de MARIE de la Province de Sainte-Marie de Regina.



notre Conseil, de lui donner pour successeur le Rév. Père Thomas SCHNERCH.

Nous lui adjoignons le Conseil suivant :

- a) R. P. Bernard UEBERBERG, 1<sup>er</sup> Consulteur ordinaire et Admoniteur ;
- b) R. P. Paul HILLAND, 2<sup>e</sup> Consulteur ordinaire ;
- c) R. P. Joseph RIEDINGER, 1<sup>er</sup> Consulteur extraordinaire ;
- d) R. P. Pierre BIELER, 2<sup>e</sup> Consulteur extraordinaire ;
- e) R. P. Conrad MEYER, Économe provincial.

Nous saisissons cette occasion pour vous souhaiter la continuation des bénédictions célestes ; et nous vous renouvelons l'assurance de notre affection en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.  
*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.*

### § III. — Province des États-Unis <sup>1</sup>.

L. J. C.

&

M. I.

*Rome, le 21 mai 1929.*

NOS RÉVÉREND PÈRES ET CHERS FRÈRES,

La charge de Provincial de votre Province étant vacante, par suite de la mort (en février dernier) du très regretté Père TIGHE, nous avons décidé, de l'avis de notre Conseil, de lui donner comme successeur le R. P. Térance W. SMITH.

Jusqu'à nouvel ordre, le Conseil provincial sera composé des mêmes Consultants que sous le Père TIGHE.

Nous souhaitons, au Révérend Père SMITH, une administration heureuse et prospère et, à la Province, la continuation des bénédictions du Bon DIEU.

Croyez, nos Révérends Pères et chers Frères, à notre paternelle affection en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,  
*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.*

---

(1) *Circulaire* adressée aux Révérends Pères et aux Frères Oblats de MARIE Immaculée de la 1<sup>re</sup> Province des États-Unis.



### III. — Nécrologe du Premier Semestre de 1929.

---

1. R. P. Rodolphe DESMARAIS, né à Saint-Marc (*Saint-Hyacinthe*) le 4 septembre 1880, profès à Lachine le 9 août 1904 et à Ottawa le 13 mai 1906, ordonné prêtre à Ottawa le 1909, et décédé à Hull (*Canada*) le 1<sup>er</sup> janvier 1929.

2. R. P. François PALM, né à Knopp (*Spire*) le 19 août 1881, profès à Saint-Gerlach le 5 août 1902 et à Hünfeld le 15 août 1903, ordonné prêtre à Hünfeld le 9 mai 1907, et décédé à Grosswerder (*Regina*) le 2 janvier 1929.

3. F. C. Patrice MALONE, né à Cargen (*Down et Connor*) le mars 1841, profès à Stillorgan le 8 décembre 1866 et à Inchicore le 19 mars 1873, et décédé à Belcamp-Hall, Raheny (*Irlande*) le 9 janvier 1929.

4. R. P. Ferdinand BADER, né à Ingwiller (*Strasbourg*) le 8 septembre 1855, profès à Notre-Dame de l'Osier le 25 mars 1890 et à Marseille le 2 février 1891, ordonné prêtre à Marseille le 29 juin 1893, et décédé à Marseille (*Midi*) le 30 janvier 1929.

5. F. Sc. Jean JACQ, né à Saint-Pol-de Léon (*Quimper*) le 5 septembre 1904, profès à Thy-le-Château le 15 août 1924 et à Liège le 1<sup>er</sup> novembre 1927, et décédé à Notre-Dame de Sion (*Nord*) le 31 janvier 1929.

6. R. P. Prosper MONNET, né à Pajay (*Grenoble*) le 10 mai 1855, profès à Notre-Dame de l'Osier le 1<sup>er</sup> novembre 1875 et à Autun le 8 décembre 1876, ordonné prêtre à Autun le 22 mai 1880, et décédé à Notre-Dame de Bon-Secours (*Midi*) le 8 février 1929.

7. R. P. Joseph MAHER, né à Dublin (*Dublin*) le 6 novembre 1870, profès à Stillorgan le 15 août 1892 et à Liège le 15 août 1894, ordonné prêtre à Dublin le 13 novembre 1904, et décédé à Dublin (*Kimberley*), le 8 février 1929.

8. R. P. Laurent TIGHE, né à Lowell (*Boston*) le 16 juillet 1871, profès à Tewksbury le 15 août 1892 et à Archville le 8 septembre 1893, ordonné prêtre à Ottawa le 12 juin 1897, et décédé à Lowell (*États-Unis*) le 21 février 1929.

9. R. P. Henri SASSEVILLE, né à L'Assomption (*Mont-réal*) le 27 août 1877, profès à Lachine le 8 septembre 1900 et à Ottawa le 19 mars 1902, ordonné prêtre à Ottawa le 6 juin 1903, et décédé au Cap-de-la-Madeleine (*Canada*) le 7 mars 1929.

10. R. P. Jean FITZPATRICK, né à Rock-Ferry (*Shrewsbury*) le 7 mai 1859, profès à Stillorgan le 8 septembre 1879 et à Autun le 8 septembre 1880, ordonné prêtre à Maynooth le 1<sup>er</sup> juillet 1883, et décédé à Lee-on-Solent (*Angleterre*) le 9 mars 1929.

11. R. P. Émile BOUVIER, né à Mayenne (*Laval*) le 11 mars 1867, profès à Saint-Gerlach le 1<sup>er</sup> août 1886 et à Notre-Dame de Sion le 15 août 1887, ordonné prêtre à Colombo le 20 août 1890, et décédé à Colombo (*Ceylan*) le 13 mars 1929.

12. F. Sc. Florentin BOUSQUET, né à Glassac (*Rodez*) le 30 mars 1905, profès à San-Giorgio le 22 août 1924 et à Ajaccio le 1928, et décédé à Notre-Dame des Lumières (*Midi*) le 24 mars 1929.

13. S. G. Mgr Antoine COUDERT, né à Manglieu (*Clermont*) le 17 mars 1861, profès à Colombo le 16 avril 1887, ordonné prêtre à Colombo le 10 avril 1886, sacré Évêque à Colombo le 30 novembre 1898, et décédé à Colombo (*Ceytan*) le 31 mars 1929.

14. F. Sc. Jacques BURKE, né à (Boston) le 29 juillet 1907, profès (premiers vœux) à Tewksbury le 1927, et décédé à Newburgh (*États-Unis*) le 20 avril 1929.

15. F. Sc. Michel CANÉVET, né à Quimper (*Quimper*) le 6 septembre 1907, profès (premiers vœux) à Coigny le 29 septembre 1926, et décédé à Berder (*Nord*) le 21 avril 1929.

16. R. P. Thomas LEAHY, né à Dublin (*Dublin*) le 14 juin 1873, profès à Stillorgan le 15 août 1891 et à Liège le 15 août 1892, ordonné prêtre à Liège le 12 juillet 1896, et décédé à Dublin (*Irlande*) le 28 avril 1929.

17. F. C. Alexandre THIVIERGE, né à Trois-Rivières (*Trois-Rivières*) le 8 juillet 1879, profès à Lachine le 8 septembre 1906 et le 8 septembre 1912, et décédé à Ottawa (*Canada*) le 18 mai 1929.

18. R. P. Henri OLIVE, né à Saint-Mars-la-Jaille (*Nantes*) le 10 janvier 1861, profès à Saint-Gerlach le 29 septembre 1893, ordonné prêtre à Nantes le 29 juin 1886, et décédé à La Villeneuve (*Nord*) le 25 mai 1929.

19. R. P. Patrice MURPHY, né à Brooklyn (*Brooklyn*) le 24 mars 1901, profès à Tewksbury le 8 septembre 1921 et à Washington le 8 septembre 1924, ordonné prêtre à Washington le 29 avril 1927, et décédé à Newburgh (*États-Unis*) le 26 mai 1929.

20. R. P. Agapit PAGE, né à Saint-Philippe (*Montréal*) le 26 octobre 1853, profès à Lachine le 8 septembre 1882 et à Ottawa le 8 septembre 1883, ordonné prêtre à Ottawa le 8 mars 1884, et décédé à Winnipeg (*Manitoba*) le 9 mai 1929.

21. R. P. Henri JACOB, né à Kefferhausen (*Paderborn*) le mars 1881, profès à Saint-Gerlach le 15 août 1900 et à Hünfeld le 15 août 1901, ordonné prêtre à Hünfeld le 14 mai 1905, et décédé à Windhoek (*Windhoek*) le 6 juin 1929.


22. R. P. Albert HUMPERT, né à Letmathe (*Paderborn*) le 21 février 1883, profès à Saint-Gerlach le 15 août 1902 et à Hünfeld le 15 août 1903, ordonné prêtre à Hünfeld le 9 mai 1907, et décédé à Taungs (*Kimberley*) le 8 juin 1929.

23. R. P. Mathurin TRÉGAROT, né à Roc-Saint-André (*Vannes*) le 15 janvier 1862, profès à Angers le 26 mai 1901, ordonné prêtre à Pontchâteau le 29 juin 1886, et décédé à Uzurbil (*Maison Générale, B.*) le 9 juin 1929.

24. R. P. Louis BOISSEAU, né à Verchère (*Montréal*) le 15 mars 1879, profès à Lachine le 8 septembre 1900 et à Ottawa le 8 septembre 1901, ordonné prêtre à Ottawa le 29 juin 1903, et décédé à Montréal (*Canada*) le 12 juin 1929.

25. R. P. Marcel NICKS, né à Remichampagne Hompré (*Namur*) le 16 août 1887, profès à Nieuwenhove le 8 septembre 1908 et à Liège le 4 juillet 1909, ordonné prêtre à Liège le 9 juillet 1911, et décédé à Namur (*Belgique*) le 12 juin 1929.

R. I. P.



### Congrès de Durban.

Les Evêques et Préfets apostoliques de l'Afrique australe ont décidé de tenir un Congrès eucharistique national, et ils ont choisi, pour cela, le présent mois de juin et la Ville de Durban.


On sait que Monseigneur Henri DELALLE, O. M. I., Vicaire apostolique du Natal, en résidence à Durban, fête ses Noces d'argent épiscopales le 2 juin 1929.

Les Catholiques du Sud africain sont au nombre d'environ un demi-million, sur une population totale de sept millions d'habitants. Il y a, dans la région, 20 circonscriptions ecclésiastiques, dont 10 Vicariats, 9 Préfectures et une Mission indépendante — érigée le 16 janvier dernier. Le clergé comprend une centaine de prêtres de nationalité anglaise, des Français et des Allemands surtout; les autres sont Hollandais, Belges, Canadiens, Autrichiens, Italiens, Polonais, etc. Les indigènes commencent à entrer dans les rangs du sacerdoce.

Durban, la ville choisie pour être le siège du Congrès, compte environ 200.000 habitants, dont 70.000 blancs, 25.000 Indiens, plus de 86.000 noirs et un certain nombre de représentants des races asiatiques.

Le Vicariat de Natal a 23.000 catholiques et catéchumènes, 40 Missionnaires, 23 Frères, 462 Religieuses, 104 écoles avec 9.958 enfants.

Durban possède la cathédrale la plus vaste et la plus belle de tout le Sud africain. Cette cathédrale fut construite par Monseigneur Charles JOLIVET, Oblat de MARIE Immaculée, et achevée il y a environ vingt-cinq ans.





## NOUVELLES ET VARIÉTÉS <sup>1</sup>

---

### I. — Le Jubilé d'Oblation du Père Keul <sup>1</sup>.

---



ALGRÉ le froid, Sion a eu de belles journées, en février. Le 17 en fut une d'une particulière et émouvante piété. Réunis dans une chapelle gracieusement ornée, nous célébrions le 60<sup>e</sup> anniversaire de la profession religieuse de l'un des nôtres.

Le bon Père Auguste KEUL — dont les pèlerins de Notre-Dame de Sion connaissent l'aimable sourire, l'infatigable dévouement, et qui, à le voir aller, venir, passer dans les rangs, rendre mille petits services, lire sans lunettes, à l'entendre prêcher, chanter la grand'Messe, ne peuvent se douter qu'il a 81 ans — faisait, il y a en ce jour soixante ans, sa consécration à DIEU, que nous appelons l'Oblation, dans la jolie Chapelle de la Rue du Montet, propriété autrefois des Oblats de MARIE Immaculée. C'étaient donc, le 17 février, ses noces de diamant.

Nous devons à la beauté de cette date sacrée, à notre vénération pour le bon prêtre religieux, à notre admiration pour cette longue vie toute consacrée à la gloire de DIEU, au culte de MARIE et au salut des âmes, nous devons à notre affection fraternelle de célébrer, aussi solennellement qu'il nous était possible, cet heureux anniversaire.

Et, puis, le Père KEUL est vraiment un fils de Sion. Il y est venu, pour la première fois, à l'âge de 18 ans, pour

---

(1) Cfr. « Notre-Dame de Sion, Protectrice de la Lorraine » (Bulletin mensuel du Pèlerinage et de la Confrérie), — Sion, par Prayessous-Vaudémont (Meurthe-et-Moselle), — VII<sup>e</sup> année, Num. 73 (Août 1929), pp. 12-13 : CHRONIQUE DU SANCTUAIRE (Testis).

achever ses études, et fut ainsi un des tout premiers Junioristes de cette École apostolique, d'où devaient sortir de si nombreux et si zélés Missionnaires.

Il y revint en 1873, après son Ordination sacerdotale, comme professeur. On l'y revoit, plus tard, comme économiste de la maison. Et enfin, pour la quatrième fois, au soir de cette belle vie consacrée à l'apostolat sous toutes ses formes, il y revient, en 1927, offrir à Notre-Dame de Sion ce qui lui reste de forces, de voix et de zèle : et c'est un riche présent.

Nous sommes tous là, autour de lui, heureux de son bonheur, émus de son émotion, que l'on devine aisément. Un de ses neveux, M. Perpignant, Contrôleur général aux Chemins de Fer de l'État, représente sa famille, qu'un temps particulièrement dur a empêchée de venir, comme elle le désirait et l'avait promis. Des amis, venus du voisinage, veulent aussi apporter au vénérable jubilaire leurs félicitations et s'unir à nos prières de reconnaissance à DIEU et à MARIE.

Le Père Supérieur n'a pas voulu céder à un autre l'honneur et la joie de dire ce que furent ces soixante années de vie religieuse et apostolique. Il le fit dans une allocution où il mit tout son cœur d'ami et de frère.

On chanta au bon Père le même cantique, dont les paroles expressives et l'harmonie pieuse avaient salué sa première Oblation et expliqué la beauté de son sacrifice. Au moment de la Communion, comme il y a soixante ans, il vint s'agenouiller au pied de l'autel ; et, d'une voix ferme, il redit l'acte de sa consécration à DIEU par MARIE, dans le Saint Institut de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, jusqu'à la mort.

Entraînés par son exemple, ses frères, tout à tour, refirent le même serment, et JÉSUS bénit tous ceux dont Il avait dit, un jour : *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs mais mes amis.*

Toutes les personnes qui avaient assisté à cette touchante cérémonie, passèrent à la sacristie, pour saluer et féliciter le toujours jeune Père KEUL ; et ce fut ainsi

une belle journée pour Sion, qui n'avait jamais, je crois, eu l'occasion de fêter des noces de diamant religieuses. Étant donnée la verte vieillesse du Jubilaire, nous vivons avec la joyeuse espérance qu'il célébrera ses noces de rubis, celles de platine et puis — pourquoi pas ? — son centenaire, en attendant les noces éternelles.

*Ad permultos et faustissimos annos !*



## II. — Mgr Cassulo au Sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine <sup>1</sup>.

La fête patronale du Sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine a été marquée, l'année dernière, par un événement extraordinaire : la première visite officielle de Son Excellence le Délégué apostolique au Canada et à Terre-Neuve, Mgr Andrea Cassulo, Archevêque de Léontopolis.

Deux fois déjà, nous avons espéré voir Son Excellence s'agenouiller aux pieds de Notre-Dame du Cap ; mais, pour des raisons de force majeure, sa venue avait dû être différée. Ne semble-t-il pas que la Reine du Très Saint Rosaire se la soit réservée pour le jour de sa Solennité ? *Mirabilis DEUS in viis suis*. La circonstance, en tout cas, se prêtait admirablement à la manifestation que nous avions en vue ; et, eussions-nous été laissés à notre propre discrétion, nous n'aurions, certes, pas mieux choisi.

Le programme de la réception de Son Excellence dans le Diocèse des Trois-Rivières comportait — il va sans dire, — pour le lendemain de son arrivée, un pèlerinage solennel au Cap-de-la-Madeleine.

---

(1) Cfr. « *Annales de Notre-Dame du Cap, Reine du Très Saint Rosaire* » (Cap-de-la-Madeleine, Co. Champlain, P. Q., Canada), XXXVII<sup>e</sup> année, Num. 12 (Décembre 1928), pp. 531-539 : — CHRONIQUE DU PÈLERINAGE : *Béni soit celui qui vient au Nom du Saint-Père !*

Grâce à la sympathique annonce que Messieurs les Curés, à la suite de nos bons journaux, en firent, le dimanche précédent, du haut de la chaire, nous avons réussi à attirer au Sanctuaire, en dépit de la saison avancée, pour acclamer le Représentant de Notre Saint Père le Pape, un concours de plus de douze mille personnes.

La journée s'ouvrit par une série de cinq Messes, au Sanctuaire, à chacune desquelles furent distribuées près d'un millier de communions.

Vers 10 heures, sous la direction du R. P. Elphège RICHARD, O. M. I., un groupe d'environ 500 pèlerins défilèrent, dans la grande allée du parterre, en récitant le Rosaire, entrecoupé du chant et de la méditation des mystères.

De bonne heure, dans l'après-midi, les pèlerins commencèrent d'affluer de tous côtés, — à pied, en tramways et, surtout, en automobiles.

Deux bateaux, « Le Pèlerin » d'abord, puis « Le Lauzon » — gracieusement mis à la disposition des Voyageurs de Commerce et des Enfants de MARIE de la Cathédrale, les organisateurs conjoints, — nous arrivèrent chargés, chacun, de plus de 500 Trifluviens, accompagnés respectivement du bataillon des Zouaves et de la fanfare de l'Union musicale.

Massée aux abords du Sanctuaire, la foule attendait, avec impatience, l'arrivée du personnage annoncé.

De l'évêché, sous le contrôle du Cercle catholique des Voyageurs de Commerce, l'imposant défilé d'une centaine d'autos, décorées aux couleurs papales, s'était mis en marche, à la suite de Son Excellence, accompagnée de Mgr Comtois, Évêque-auxiliaire, de NN. SS. L. Chartier, Vicaire général, et É. Paquin, Procureur, et du Rév. Père Arthur JOYAL, O. M. I., Supérieur.

À la sortie du Pont Saint-Maurice, la procession dut s'arrêter, un moment, pour permettre aux trois Curés du Cap-de-la-Madeleine, le R. Père Athanase FRANCŒUR, O. M. I., et Messieurs les Abbés E. Fusey et A. Brunellé, ainsi qu'à M. le Maire A. Paquin et aux notables de la

ville, de présenter leurs respectueux hommages à leur Illustrissime Visiteur.

Soudain, les cloches de l'église paroissiale s'ébranlent. Son Excellence arrive, descend de voiture et se rend, à travers la foule agenouillée, à la sacristie, pour y revêtir les ornements pontificaux. De là, Elle se rend, en faisant une halte prolongée aux pieds de la Reine du Très Saint Rosaire, en face du Sanctuaire, où Elle prend place, sur un trône dressé en plein air, pendant que l'immense assistance l'applaudit et l'acclame avec enthousiasme :

— « Vive Son Excellence ! Vive Monseigneur ! Vive le Pape PIE XI ! Vive la Reine du Rosaire ! Vive le Christ-Roi ! »

Le P. Joseph DÉCELLES monte en chaire, et, d'une voix tremblante d'émotion, il lui souhaite, au nom des Gardiens du Sanctuaire et de tous leurs pèlerins assemblés, la plus cordiale bienvenue.

— « Béni », dit-il, « soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! A l'heure où tant de sectaires méconnaissent l'autorité intellectuelle et morale du Saint-Père, il est doux, pour notre population catholique du Canada, de manifester encore plus d'attachement à l'égard du Saint-Siège, plus de fidélité que jamais à la pratique des vérités évangéliques comme aussi aux directions qui lui viennent de la Ville Éternelle. »

Puis, après avoir remercié S. G. Mgr Cloutier, dans la personne de son digne Auxiliaire, de nous avoir ménagé cette fête grandiose, il termina, en offrant à Son Excellence, comme gage de piété filiale, l'assurance d'une prière fervente à l'autel de notre Madone Nationale, afin de l'aider à remplir sa délicate mission diplomatique en Canada.

Visiblement ému, Mgr le Délégué tint à répondre immédiatement à cette sympathique allocution.

— « La magnifique réception dont je suis l'objet en ce moment », dit-il, en substance, « me touche profondément. Ce n'est pas moi, mes chers Frères, que vous acclamez, mais bien Celui qui m'a envoyé vers vous, Notre Très



Saint Père le Pape, le Vicaire de JÉSUS-Christ sur la terre. Oh ! quelles consolations ne goûtera-t-il pas, quand Il apprendra qu'il m'a été donné de venir célébrer avec vous la Solennité du Très Saint Rosaire, dans votre vénéré Sanctuaire — si modeste, il est vrai, mais si pieux et si riche de souvenirs. C'est avec un cœur rempli d'une profonde satisfaction que je vous vois animés d'une si grande dévotion envers la Sainte Vierge. Continuez à La vénérer, à L'aimer, à L'invoquer, et vous deviendrez, de plus en plus, des chrétiens fervents et des apôtres de la vérité, assurés de leur salut éternel, puisque, selon la parole de Saint Bernard, un vrai serviteur de MARIE ne saurait périr. »

A son tour, le Rév. Père FRANCŒUR, O. M. I., Curé de notre paroisse Sainte-Marie-Madeleine, prend la parole et prononce un bref mais vibrant sermon.

— « Bien que Notre-Dame du Cap », dit-il, « ait été couronnée sous ce titre, en 1904, elle n'en est pas moins restée, depuis, la Reine du Très Saint Rosaire ; et ce sera toujours sous ce vocable qu'Elle voudra être connue, vénérée et invoquée au Cap-de-la-Madeleine.

« Aussi bien, en la fête du Rosaire, le Sanctuaire de Notre-Dame du Cap se voit-il envahi par de nombreux pèlerins, accourus de toutes parts pour offrir à leur bonne Mère l'hommage de leur amour, de leur reconnaissance et de leur soumission. A ce motif général s'en ajoute, cette année, un autre tout particulier et bien puissant : celui de pouvoir unir, en un acte public et solennel, à l'amour de la Reine du Rosaire, celui de la Papauté, représentée par votre auguste personnalité. »

A larges traits, il résume, alors, l'historique du Sanctuaire ; il brosse un vivant tableau des cérémonies impressionnantes qui s'y déroulent, comme à Lourdes, à l'occasion des pèlerinages, et il rappelle les faveurs signalées qui y sont, chaque année, obtenues par l'intercession de la Médiatrice Universelle de toutes grâces.

— « Voilà », conclut-il, « ce qui se passe, Excellence, en ce lieu de pèlerinage, tout à la gloire de Notre-Dame du Saint Rosaire. Nul doute que le souvenir que vous

en emporterez comptera parmi les meilleurs de votre passage en notre chère Province de Québec.

« Ah ! nous ne saurions mieux faire, pour terminer, que de réciter la prière de Monseigneur Cloutier, « l'Évêque du Saint Rosaire », le soir du Couronnement de sa Madone de prédilection :

— « O Notre-Dame du Très Saint Rosaire, daignez accepter le témoignage public et solennel de notre gratitude, et continuez, nous Vous en supplions, de nous bénir de plus en plus abondamment.

« Bénissez le Grand Pontife qui gouverne l'Église avec tant de sagesse et d'amour. Donnez-lui force et courage dans ses douloureuses épreuves ; rendez-le victorieux de ses ennemis : que par lui la foi se réveille partout et que la charité embrase tous les cœurs.

« Bénissez son illustre Représentant, qui préside avec éclat la solennité de votre jour du Rosaire et dont la haute direction favorise les intérêts religieux de notre pays.

« Bénissez notre chère Église du Canada, représentée par ces milliers de pèlerins accourus de partout pour Vous faire fête.

« Bénissez, surtout, notre diocèse si grandement honoré et auquel votre bienveillante protection semble particulièrement acquise.

« O Notre-Dame du Très Saint Rosaire, voyez nos besoins à tous ; ayez pitié de nous, et prenez-nous sous votre protection toute-puissante. Nous Vous promettons d'être fidèles à suivre vos leçons et vos exemples, d'aimer Jésus, votre divin Fils et notre adorable Sauveur, de Le faire régner sur nous, sur nos familles, sur notre société, jusqu'à ce qu'il Lui plaise de nous appeler à régner, avec Lui et avec Vous, dans l'éternité des siècles. »

« A ces paroles, Excellence, daignez ajouter le grand bienfait de votre paternelle bénédiction, que je sollicite pour les Gardiens et tous les Pèlerins de Notre-Dame du Très Saint Rosaire, de Notre-Dame du Cap-de-la-Madeleine. »

Dirigée par le Père Ernest CASTONGUAY, O. M. I., la procession du Saint Rosaire s'ébranla, précédée de la Croix et suivie de Son Excellence — portant le Très Saint Sacrement, entre deux haies de zouaves. Le Rosaire fut récité en entier, avec, à chaque dizaine, le chant des mystères et de l'*Ave Maria*, répété avec entrain par toute la foule et la fanfare. Le soleil, durant le parcours,

semblait plus radieux, la brise plus douce et moins froide et les échos d'alentour plus sonores.

Au retour, Son Excellence déposa l'Ostensoir sur un autel érigé en plein air et présida la Bénédiction. Après le *Salut à Dieu* des zouaves, l'immense assemblée entonna, à plein cœur, les strophes enflammées du *Magnificat*. Monseigneur le Délégué, touché jusqu'aux larmes, tint à adresser encore quelques paroles à nos milliers de pèlerins, avides de le voir, de l'entendre et de l'acclamer, une dernière fois, avant de vénérer la relique de Saint Dominique et de se disperser.

Immédiatement après la cérémonie, qui dura plus de deux heures, Son Excellence exprima le désir de rendre visite à nos Petites-Sœurs de la Sainte-Famille, « parce que », dit-Elle, « ce sont leurs Sœurs en religion qui ont soin de la Délégation à Ottawa ».

Puis, Elle fut invitée à présider notre modeste banquet de famille, offert en son honneur à une cinquantaine de convives choisis parmi les personnages officiels du clergé trifluvien.

A la fin du repas, le Rév. Père JOYAL, Supérieur, se leva et, d'une voix affaiblie par une bronchite aiguë dont il venait à peine de se libérer, crut devoir ajouter un complément aux hommages déjà présentés, « en souhaitant à Son Excellence la plus religieuse, la plus filiale et la plus affectueuse bienvenue sous le toit des Gardiens du Pèlerinage de Notre-Dame du Cap, et en La remerciant d'avoir daigné venir s'asseoir à notre table pour présider nos agapes fraternelles ». Il fit ressortir le caractère national du Sanctuaire, donna les dernières statistiques relatives aux pèlerinages et aux abonnés, énuméra les diverses œuvres confiées aux Oblats dans le Diocèse des Trois-Rivières, — celles, notamment, des retraites proprement dites et de tous genres, des retraites fermées d'hommes et de femmes, de la Paroisse Sainte-Marie-Madeleine, — et il assura le Représentant du Père commun des fidèles que « les Oblats entendaient bien faire avant tout, au Cap-de-la-Madeleine, l'œuvre de notre Mère la Sainte Église, en accueillant, avec une

égale sympathie et un même zèle apostolique, tous ceux qui viennent s'y rapprocher du vrai DIEU, en se jetant dans les bras de sa Très Sainte Mère...

« Comme partout ailleurs, les Fils de Mgr de MAZENOD », termina-t-il, « remplissent ici leur mission d'évangélisateurs des pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me*. Ils font œuvre éminemment catholique en s'efforçant, toujours sur les hauteurs sereines du surnaturel, de prêcher à tous l'Évangile du Christ, — c'est-à-dire, le règne de la paix, basée sur la justice et la charité.

« Et ce travail spirituel, si nous avons l'immense bonheur de l'opérer, nous le devons avant tout à DIEU, l'Auteur de tout don parfait, et ensuite à Sa Grandeur Mgr Cloutier, notre Évêque vénérable et profondément vénéré, comme à son très digne et si sympathique Auxiliaire, qui nous ont invités à cultiver l'une des plus belles portions de leur vigne trifluvienne, à tous nos bons amis du clergé régulier et séculier, si bien représenté ici ce soir, qui nous permettent de nous dévouer en faveur de leurs ouailles, soit en nous les amenant au Sanctuaire, ou à notre chapelle de retraites fermées, soit en nous confiant la prédication de leurs exercices spirituels.

« Excellence, en signe de reconnaissance, veuillez avoir pour agréable, avec le fruit de notre quête auprès de nos pèlerins et l'offrande d'une réplique de la statue de Notre-Dame du Cap, — destinée à être installée en permanence dans le Palais de la Délégation apostolique, à Ottawa, — l'assurance d'un souvenir fréquent et fervent, à ses plus chères intentions, aux pieds de notre Madone Nationale.

« En retour, Excellence, daignez bénir nos deux Communautés, avec toutes leurs œuvres, et prendre, dès maintenant, l'engagement de nous revenir, l'an prochain, à l'occasion du jubilé d'argent du couronnement de Notre-Dame du Cap, présider nos grandioses cérémonies et chanter, en notre nom et au nom des milliers de pèlerins qui viendront acclamer, en votre Auguste Personne, Notre Très Saint Père le Pape, notre Messe d'action de grâces et notre *Magnifical*. »

Cette adresse, toute débordante de filiale confiance, eut l'heur de plaire à Son Excellence qui, en dépit des fatigues excessives de la journée, daigna se lever pour y répondre de la façon la plus aimable. Après nous avoir exprimé son entière satisfaction de tout ce qu'elle avait vu et entendu depuis son arrivée sur notre terre Mariale, Elle ajouta :

— « Je suis allé à Sainte-Anne-de-Beaupré, ces jours derniers. A Québec, j'ai vu de beaux et vastes hôpitaux ; mais Sainte-Anne-de-Beaupré est le premier hôpital du Canada, hôpital des âmes où les pécheurs vont se guérir des blessures de leur âme, — hôpital des corps aussi, parce que plus d'un malade y retrouve la santé. Je suis, aujourd'hui, au Cap-de-la-Madeleine ; et je place votre Sanctuaire à côté de celui de Sainte-Anne-de-Beaupré, comme un merveilleux hôpital des âmes. De nombreux blessés viennent ici se refaire ; et vous jouez, à leur égard, le rôle du Bon Samaritain.

« Conservez l'esprit de votre Fondateur, soyez des hommes de DIEU, remplissez-vous de sa grâce, pour pouvoir la donner plus facilement aux autres, comme les sources qui débordent pour arroser toute une contrée. A l'exemple du bon Père Frédéric, qui priait avant de prêcher, allez à JÉSUS avant d'aller aux fidèles...

« L'œuvre des retraites fermées me tient au cœur. Ce n'est que dans le silence que l'on peut entendre la parole de DIEU. Oh ! oui, qu'elle soit bien conduite, parce que c'est l'œuvre des œuvres de JÉSUS !...

« Quant à vous promettre, dès ce soir, de me rendre, l'été prochain, à votre aimable invitation, je ne puis le faire sans ajouter : *Si Deo placuerit*, si c'est le bon plaisir de DIEU et... du Saint-Père, dont je ne suis que l'humble ministre. Mais je puis vous dire, tout de suite, que je souhaite de tout mon cœur venir célébrer, avec vous et vos pèlerins, la grande fête que vous avez déjà en vue. En attendant, je vous bénis avec affection, vous et vos œuvres. »

Sa Grandeur Mgr Comtois voulut bien clôturer le programme.



— « Excellence », dit-il, « je vous affirmais, ce matin, à la Cathédrale, que la plus grande harmonie règne, dans notre diocèse, entre les autorités religieuses et les autorités civiles, entre ses deux Évêques, entre les prêtres et leurs supérieurs ; je me réservais de vous dire, ce soir, que la plus grande harmonie règne aussi entre le clergé régulier et le clergé séculier, et la présence des prêtres nombreux et distingués réunis ici, ce soir, en est une preuve évidente ?

« Me serait-il permis » — ajoute-t-il, en désignant Mgr L.-E. Duguay — « de joindre, aux félicitations adressées aux Pères Oblats, un bon mot à l'adresse de celui qui, après avoir été, à la suite de Mgr Désilets, le principal fondateur du Pèlerinage de Notre-Dame du Cap, a poussé l'esprit de sacrifice jusqu'à y renoncer en faveur de ceux qui devaient être appelés à en assurer le plein développement ?

« Excellence, inutile d'ajouter, au nom de l'autorité que je représente, que, si la Divine Providence veut bien vous accorder le bonheur de revenir au Cap-de-la-Madeleine l'an prochain, vous serez encore la bienvenue dans le diocèse qui est si heureux, en ce moment, de vous posséder ».

Malgré l'heure avancée, Mgr le Délégué eut encore l'obligeance, sur l'invitation du Rév. Père Curé, de visiter l'église paroissiale, bâtie avec la pierre du miracle.

Enfin, Elle s'arrêta chez nos Servantes de JÉSUS-MARIE, pour y donner la Bénédiction du Très Saint-Sacrement, recevoir les hommages de la Communauté et y aller, une dernière fois, d'une causerie toute de piété communicative et de paternelle charité...

La manifestation était terminée, ne laissant après elle que des impressions agréables et un ineffaçable souvenir.

Aux précieux encouragements apportés par Celui qui, à l'instar du Divin Maître, était passé parmi nous en faisant le bien, *transiit benefaciendo*, s'alliait en nos âmes l'ineffable satisfaction d'avoir mis en pratique la très sage recommandation de Sa Sainteté le Pape Benoît XV, à l'occasion du troisième centenaire de la Foi au Canada :

— « Vous aimerez, avec plus d'ardeur que jamais, la discipline catholique ; et vous vous attacherez au Siège Apostolique par des liens plus étroits encore d'amour et d'obéissance ».

Et nous nous plaisons à nous redire : — « Béni soit Celui qui vient au nom du... Saint-Père ! »



### III. — S. G. Monsgr V. J. Grandin, 1829-1929 <sup>1</sup>.

Il y a eu cent ans, le 8 février dernier, le Vicaire d'une modeste bourgade du Département de la Mayenne, — autrefois, dénommée *Saint-Pierre-la-Cour* et, actuellement, *Saint-Pierre-sur-Orthe*, — écrivait ce qui suit, au *Registre* paroissial des Baptêmes :

— « *Le huit février mil huit cent neuf, je, soussigné, ai baptisé Justin-Vital GRANDIN, né, ce matin, du légitime mariage de Jean Grandin et de Marie Veillard, mariés dans l'Église de Montreuil-le-Chétif et, maintenant, habitants de Saint-Pierre-la-Cour. Le parrain a été Michel Patry, oncle de l'enfant et habitant de Montreuil-le-Chétif ; la marraine est Marie Bernard, du Bourg de Saint-Pierre-la-Cour.*

« *Le Père présent et soussigné.* »

L'humble vicaire traça, alors, son nom : « *Julliot, Vicaire de Saint-Pierre-la-Cour* ». Le père de l'enfant, le parrain et la marraine l'imitèrent : « *Jean Grandin ; Marie Bernard ; Michel Patry* ».

Justin-Vital GRANDIN était dûment et valablement baptisé.

\* \* \*

Et — quand, ensemble, père, parrain, marraine portant l'enfant sortirent, comme il convenait, par la grande

(1) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* », XXXIV<sup>e</sup> année, Num. 2 (Février 1929), pp. 51-56 : — GLORIEUX CENTENAIRE : S. G. Monseigneur V. J. Grandin, O. M. I. (1829-1929).

porte des processions — les cloches saluèrent, joyeusement, l'entrée d'un nouveau chrétien au giron de notre Mère la Sainte Église.

Aucun ne se doutait qu'arrivé neuvième dans une famille chrétienne, qui devait compter quatorze enfants, il porterait glorieusement, en conquérant pacifique de l'ancien et du nouveau monde, ce nom de Vital-Justin qui venait de lui être donné.

Aucun ne se doutait quel Religieux, quel Missionnaire, quel Évêque naissait, à la vie d'ici-bas et à celle de là-haut, en ce jour du 8 février 1829.

*Quis, putas, puer iste erit ?* La Providence se plaît à suspendre, au-dessus de tous les berceaux qu'elle ouvre à la lumière, le même point d'interrogation.

1829-1929.

Deux dates qu'il est particulièrement doux aux « *Missions* » d'évoquer, en les rapprochant dans leurs pages d'apostolat.

Deux dates qu'elles y voudraient buriner, avec amour, à la gloire de l'un des évêques les plus grands du XIX<sup>e</sup> siècle, d'un des fils les plus aimants et les plus aimés de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée : Sa Grandeur Mgr Vital-Justin GRANDIN, O. M. I., premier Évêque de Saint-Albert, au Canada.

— « Il est bien rare », écrivait en 1903, au début de l'Introduction à la Biographie du saint Évêque, le R. Père Émile JONQUET, O. M. I., « il est bien rare de voir une longue vie s'achever glorieusement dans l'unité de principe et d'action.

« Le principe de Mgr GRANDIN fut l'amour passionné de Notre-Seigneur JÉSUS-Christ. Son action, pour prouver cet amour, fut de sauver des âmes, à travers toutes les difficultés, tous les obstacles, malgré l'horreur des plus grands sacrifices.

« Partout où JÉSUS-Christ n'est pas, il est mal à l'aise ; et, quand il ne peut s'occuper activement du salut des âmes, il est malade.

« Il y a, dans cette vie, du François Xavier, du Vincent de Paul, du Pierre Claver, du François de Sales.

« C'est bien un François Xavier que ce voyageur géant. On a calculé que — si l'on mettait, bout à bout, toutes ses expéditions sur terre et sur mer, en canot d'écorce, en raquettes, ou en traîneaux à chiens — on ferait huit ou neuf fois le tour du globe. Partout, il a laissé des traces profondes de ses pas d'apôtre.

« Sa vaste compassion pour les membres souffrants du Christ, pour les malades, les pauvres et les orphelins, rappelle Saint Vincent de Paul. Il leur donna, surabondamment, le sourire de ses yeux, les paroles de ses lèvres, le travail de ses bras, l'amour de son cœur. Il ne donna pas seulement ; il se donna. Jamais son cœur ne fut émoussé pour les douleurs d'autrui.

« Comme François de Sales, son charme vainqueur fut la bonté. C'est par le cœur qu'il a vécu, c'est par le cœur qu'il a souffert, c'est par le cœur qu'il a triomphé.

— « O grand prêtre », lui disait un sauvage Montagnais, « que le Grand Esprit doit être bon, puisque, pour venir à nous, Il a pris ta bonne figure ! »

« De Claver il eut la prédilection marquée pour les sauvages les plus déshérités. Comme lui, il fut un fruit que DIEU presse dans la souffrance ; comme lui, il eût voulu user ses forces, dans un labeur sans gloire et sans douceur, auprès des pauvres Indiens, enterrer toutes les énergies de son âme dans leurs misérables loges, choisir ses bien-aimés parmi ces malheureux et ployer son cœur à ne battre que pour eux.

« De la vie entière de Mgr GRANDIN, déborde, comme d'un vase trop plein, l'esprit sacerdotal et religieux, l'héroïsme apostolique. Il a connu l'héroïsme de la foi, l'héroïsme de la charité, l'héroïsme du zèle, l'héroïsme du sacrifice.

\* \* \*

« Monseigneur GRANDIN fut religieux, missionnaire, évêque.

« Religieux, il voulut l'holocauste complet, s'immola dans son corps, dans son âme, dans son cœur, et garda,

toute sa vie, une fidélité de Novice à ses vœux, à ses règles, à ses exercices de piété. »

— « *Le nom d'Oblat que je porterai* », écrivait-il à son frère, à la veille de sa profession religieuse, le 15 décembre 1852, « *dit assez à quoi je m'oblige. Que signifie ce mot, en effet, sinon victime et victime, non d'un moment, mais de toute sa vie ? C'est bien ce que signifie aussi la croix de missionnaire que l'on me suspendra au cou, ce jour-là. Tout cela ma crie bien haut : la vie d'Oblat, la vie de missionnaire est une vie de croix et d'immolation continuelle...* »

Et, dans une lettre suivante : — « *Cette croix (de mon Oblation) ne doit plus me quitter. Peut-être qu'un jour elle sera mon unique compagne et, probablement, mon unique consolation. Aussi je l'aime, ma croix, je l'aime et la baise sans cesse... Oh ! si tu savais combien je suis heureux de l'avoir !... Elle est suspendue à mon cou par un cordon et passée à ma ceinture comme une épée. La nuit, je la tiens avec les deux mains, comme un vieillard tient son bâton ; et j'espère que je mourrai en la tenant de la sorte...* »

\* \* \*

« Le missionnaire », poursuit le R. P. JONQUET, « porta, dans un corps maladif, la passion de toutes les choses généreuses. Difficilement on se représente une existence plus agissante, plus entreprenante, plus dévouée que la sienne. Joseph de Maistre disait de ses livres : « J'y ai versé toute ma tête. » Dans son œuvre d'apostolat, Mgr GRANDIN versa tout son cœur. »

Il arrivait à pied d'œuvre aux difficiles Missions de la Rivière Rouge, le 2 novembre 1854 ; et la terre d'évangélisation qui lui était échue en héritage devait, quarante ans durant, consumer le meilleur de son âme dans la pratique d'une sanctification ininterrompue, — la pauvreté et le dénuement joyeusement acceptés, l'oubli de soi porté à l'extrême, l'amour de DIEU et des âmes comme unique mobile et unique fin.

Faut-il redire qu'il fut, au cours d'un voyage de trois



longues années, le premier évêque missionnaire à franchir le Cercle polaire ?

Plus loin, toujours plus loin, pour les âmes !

Et quels voyages, au milieu des bancs de neige durcie et des grandes dunes de glace !

— « *Lorsque, arrivant à l'étape, le soir* », écrivait-il lui-même. « *j'avais un peu réchauffé mes mains et ma figure, je me déchaussais et je me lavais les pieds avec de la neige. On m'avait enseigné ce remède pour prévenir le mal de raquettes ; je l'ai employé, chaque soir, et je m'en suis bien trouvé.* »

« *Pendant ce temps, mes hommes faisaient fondre de la neige, se procuraient ainsi de l'eau et organisaient notre souper. Notre cuisine consistait à faire bouillir un morceau de viande à moitié sèche et à préparer le thé qui nous servait de boisson... Je ne vous parlerai pas de la propreté avec laquelle se faisait notre cuisine ; ce mot doit être rayé du dictionnaire des sauvages et même de celui des voyageurs du pays...* »

« *Après la prière du soir, nous faisons notre lit, en étendant des couvertures sur les branches. En France, on se déshabille pour dormir : ici, on fait tout le contraire. Pour me coucher, je reprenais mes bas et mes chaussures, j'ajoutais à mes habits ordinaires une grosse capote ; et, afin d'avoir part à la chaleur de mes sauvages, je leur faisais partager mes couvertures, au risque de partager leur vermine. Le matin, à notre réveil, nous avions quelquefois une épaisse couche de neige sur le dos, toujours de la gelée... »*

Et de la pauvre maison du Fort Norman, où il était arrivé, après s'être traîné bien souvent — l'expression est de lui — à quatre pattes, pendant la nuit, au milieu de champs de glace :

— « *C'est ma chambre obscure* », disait-il. « *Cependant, vous ne sauriez croire combien je m'y trouve heureux. J'ai, dans ma petite chambre, notre Divin Sauveur, en personne ; Il est mon pain quotidien, mon compagnon, mon soutien, mon tout.* »

\* ... *J'ai pu organiser une petite alcôve, dans un coin*

*de ma chambre ; j'ai tapissé les murs de papier et d'images ; et, dans un tout petit tabernacle, je conserve le Saint des Saints. Malheureusement, mon cher petit sanctuaire n'est séparé du reste de ma chambre que par un morceau d'indienne, qui n'est pas même assez large. Je ne sais si le Pape approuverait ma conduite, en pareil cas... ; mais je puis assurer que je renoncerais de suite à cette précieuse consolation, si je savais que cela pût déplaire à mon Sauveur. »*

« Louis Veuillot », écrit encore le P. JONQUET, « a dit du vaillant prélat cette phrase qui sent son homme : — « Cet évêque des neiges fait bien comprendre que le froid brûle. » L'évêque fut l'homme du ministère sacré « plus doux que le miel, plus intrépide que le lion », sachant faire entendre le langage respectueux, digne, désintéressé de la charité, de la vérité, de la justice, un de ces hommes robustes en Israël... Son courage grandissait avec les périls et ses lumières avec son ardeur. »

Et, pourtant, nul plus que lui ne mit tout en œuvre pour écarter de ses épaules le redoutable fardeau de l'épiscopat.

Il n'avait que 29 ans !

Au reçu de la nouvelle de sa préconisation à l'Évêché de *Satala in partibus infidelium* et à la coadjutorerie de Saint-Boniface, il écrivait à son frère, le 27 juillet 1858, en lui cachant encore cette nouvelle, qui l'avait atterré lui-même :

— « *J'ai passé une année heureuse... ; mais je suis accablé d'inquiétudes et de soucis. Je ne puis t'en dire la raison, mais ne fais pas de jugement téméraire... Je te dis cela, mon cher frère, afin que tu pries beaucoup pour moi... Donne de mes nouvelles au bon M. Sébaux (son bienfaiteur) ; dis-lui que j'ai de la peine, et il priera pour moi. Ne manque pas non plus de me recommander aux prières de tant de personnes qui s'intéressent à moi... Ne t'inquiète pas au sujet de ce que je t'écris, mon cher frère ; encore une fois, je me porte bien, je suis bien avec mes supérieurs, je suis bien avec mon confrère, je suis bien avec les sauvages ; grâce à la miséricorde de mon DIEU, j'espère être bien avec Lui, — SEULEMENT, LE CHEMIN DU CIEL SERA, PRO-*

BABLEMENT, POUR MOI UN CHEMIN DE CROIX PLUS RUDE QUE LES AUTRES... »

— « Tu seras évêque, je le veux ; mais tu n'en seras que plus Oblat », lui avait écrit son Supérieur Général, Mgr de MAZENOD.

A qui il répondait :

— « *Pauvre paysan, sans éducation, timide, malade, je n'avais aucune espérance fondée de voir se réaliser mon désir du sacerdoce... Et voilà que, malgré mes misères, le Seigneur veut m'élever à un honneur que je n'aurais jamais osé espérer, dont je ne puis même qu'être épouvanté, si je n'avais lieu de penser que sa miséricorde répondra à sa générosité...* »

« ... Si l'on m'a fait évêque », répétait-il, plus tard, « *c'est à cause de mes longues jambes* », faisant allusion aux randonnées interminables des apôtres du Nord.

Et, dans les jours qui précédaient sa consécration épiscopale, il écrivait à une bienfaitrice, le 12 novembre 1859 :

— « *Je suis devenu sauvage pour bien des choses, mais, chez moi, le cœur au moins est resté français : tout sauvage que je suis, je ne puis oublier un bienfait. Prêtre par charité, évêque par charité, je ne veux être habillé que par charité.* »

La charité ! C'est avec cette vertu à plein cœur qu'il débuta dans sa rude et féconde carrière épiscopale ; c'est elle qui fut l'accompagnatrice obligée de ses innombrables randonnées d'apôtre, de pacificateur d'âmes, de mendiant pour l'œuvre de DIEU.

Il savait que ceux qui demeurent dans la charité demeurent en DIEU et DIEU en eux.

« Il n'était pas de ceux qui ne donnent pas leur cœur, mais qui le prêtent avec usure. »

\* \* \*

1829-1929.

Il convenait d'évoquer la figure prodigieusement attrayante de ce géant de l'apostolat des neiges au début de son année centenaire.

Partout où il est passé, sa mémoire, comme celle du juste, est demeurée en bénédiction.

De l'humble église du pays natal, qui entendit ses premiers cris, ses premières prières d'enfant, et où l'affection de ses compatriotes a gardé vivace son souvenir, de la maison natale, jalousement et pieusement conservée à l'ombre de l'orme plus que centenaire qui fut témoin de ses premiers pas, jusqu'aux abords de son tombeau de pierre où, sous la croix qu'il planta et défendit, religieux, missionnaire, évêque, il repose en paix, dans la crypte de Saint-Albert, le lumineux sillage de sa surnaturelle personnalité s'est creusé.

Il ne s'effacera pas.

Et ce souvenir se double d'une pieuse vénération pour qui sait, pour qui espère qu'un jour — puisse-t-il être proche ! — la Sainte Église, grande faiseuse d'hommes, grande faiseuse de saints surtout, inscrira au livre de ses Bienheureux Vital-Justin GRANDIN, Oblat de MARIE Immaculée, Évêque de Saint-Albert.

*Ceux qui, pendant leur vie, auront été des éclaireurs d'âmes, brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités !*

O. M. I.



#### IV. — Oblats Belges dans les Glaces Polaires <sup>1</sup>.

Alors que nous nous extasions sur les explorateurs qui s'efforcent de pénétrer les périlleux mystères du Pôle Nord, n'oublions-nous pas que des Missionnaires catholiques travaillent, jusque dans les îles de l'Océan Glacial, à l'évangélisation des Esquimaux ?

---

(1) Cfr. « *Vers l'Avenir* » (10-11, Boulevard Mélot, Namur), XI<sup>e</sup> année, Num. 57 (8 mars 1929), page 1 (1 gravure), et « *Le Patriote Illustré* » (18, Rue Lenglentier; Bruxelles), XLV<sup>e</sup> année, Num. 11 (17 mars 1929), pp. 326-330 (10 gravures) : — DES BELGES DANS LES GLACES POLAIRES (Louis WILMET, *Artiste-peintre*).

Loin de s'y rendre avec tous les secours d'expéditions richement organisées, loin de n'y passer que les mois les moins mauvais de l'année, nos Missionnaires y vont et y vivent, jusqu'à la mort, dans le dénuement le plus absolu.

Leur but n'est ni le lucre ni la gloire humaine, mais uniquement la conquête des âmes ; et le public (qui accorde tant d'attention aux sportifs, aux criminels, aux vedettes de cinémas) ignore ces héros obscurs, dont quelques rares *Revue*s sont seules à relater les exploits — des exploits surpassant en héroïsme ceux des explorateurs les plus fameux et des guerriers les plus sillustres.

La Mission du Grand-Nord — inaugurée, vers 1841, par les enfants de Mgr de MAZENOD, les Oblats de MARIE Immaculée — reste, encore à ce jour, leur fief exclusif ; et une cinquantaine de Missionnaires, Pères et Frères, de cette Association luttent, là-bas, sur un territoire vaste comme cinq ou six Frances.

La Belgique peut être fière de compter quelques-uns de ses fils parmi ces évangélisateurs, qu'un Protestant a pu nommer des *civilisateurs merveilleux*. Ce sont le Frère ..... SCHEERS, un sabotier de Meulebeke (au Diocèse de Malines), — le Frère Léopold BERENS, un cultivateur occupé au Fort Smith, dans la ferme la plus septentrionale du monde, — le Frère Michel CORNIL (du Diocèse de Gand), parti il y a deux ans, — enfin, un unique prêtre, le Père Antoine BINAMÉ, natif d'Evrehailles, dans le Namurois.

Celui-ci remplace, depuis 1927, les RR. PP. Jean ROUVIÈRE et Guillaume LeROUX, massacrés et dévorés, en 1913, par des Esquimaux. Il espère fonder une mission centrale sur les côtes de l'Océan Glacial, à l'embouchure du Fleuve Coppermine ou de la Rivière Perry. Déjà sa tâche se révèle si gigantesque, qu'il réclame de l'aide et lance un éperdu *Da mihi Belgas !*

Son appel a ému le cœur d'un de nos compatriotes ; et le deuxième prêtre belge du Pôle Nord s'appellera le Père GATHY et s'embarquera, au mois d'avril, pour arriver, en octobre, dans les régions polaires.

Le Père Alfred GATHY, de Ferrières (Province de



Liège), était, il y a un an encore, Vicaire à Neufchâteau ; et l'Ardenne conservera, longtemps encore, le souvenir de cet abbé dont la piété ardente, le zèle inlassable et l'inépuisable charité prédisaient la vocation missionnaire. Honneur à lui ! Honneur à l'Institut qui forme des apôtres si profondément pénétrés de l'amour de DIEU et des âmes, qu'ils vont, librement, au-devant de l'existence la plus atroce et des labeurs les plus pénibles, de l'apostolat le plus ingrat et de la mort la plus cruelle, — qu'ils y volent, le sourire aux lèvres et le cœur inondé de joie !

Qui dira toute l'abomination de la contrée où, bientôt, le Père GATHY luttera et souffrira aux côtés du Père BINAMÉ ? Il faut avoir médité les ouvrages de Monseigneur GROUARD, du Père DUCHAUSSOIS et de Frédéric Rouquette, pour en comprendre toute la désolation, toutes les misères. Tous ceux qui la connaissent s'accordent pour la nommer la plus inhospitalière du globe, le séjour du chaos et de l'horreur éternelle, la terre stérile, le pays de la faim et de la soif, des froidures et des ténèbres, du silence et de la solitude, — bref, la géhenne du corps et de l'âme.

Ah ! si, comme en certaines régions africaines, le Missionnaire n'avait qu'à jeter ses filets pour pêcher en masse les païens avides de religion, il compterait pour rien toutes ses souffrances ; mais, là-bas, les âmes semblent aussi glacées que le sol, aussi réfractaires à la morale catholique qu'aveuglément asservies à la sorcellerie la plus démoniaque et aux coutumes les plus grossières. Des 8.000 à 12.000 Esquimaux — errant sur l'immense *Barren Land* évangélisé, par intermittence, depuis 1860 — quelques douzaines, à peine, ont reçu le baptême.

Les Missionnaires, pourtant, ne se découragent jamais. Les *grizzly* et les ours blancs les déchireront, peut-être, moins terribles que l'indigène qui frappe dans le dos et dévore les entrailles ; le froid — un froid qui, durant les neuf mois d'hiver, tombera jusqu'à 60 ou 70 degrés sous zéro — leur brûlera et gangrènera les membres ; durant les trois mois d'été, des nuées d'insectes s'acharneront sur eux ; toujours, une irrépressible vermine fourmillera

dans leurs vêtements ; sans cesse, des cyclones les assailliront, qui brisent tout sur leur passage ; la noire souveraine de la *Toundra* canadienne, la famine, les suivra, partout, et les réduira, parfois, à l'agonie ; la soif les torturera, cruellement, durant leurs interminables randonnées ; la mal de neige leur corrodera les yeux et affolera leur cerveau ; ils courront des jours entiers, des nuits entières, avec leurs traînes à chiens, à travers les déserts de neige et sur des lacs congelés, exposés à sombrer dans des crevasses, à périr dans les *bordillons*, à succomber dans les *poudreries*, criant de douleur quand les saisit le mal de la raquette. Mais, que leur importe ! Ils cherchent des âmes...

Ils subiront de plus déprimantes souffrances, les souffrances morales, les pires... : — celle de la solitude absolue, durant de longs mois ; celle du manque de nouvelles, le « jeûne de lettres », pendant un an et davantage ; celle de la privation de toute consolation intellectuelle ; celle, la plus douloureuse pour les prêtres, de ne pouvoir célébrer la Sainte Messe, faute de pain ou faute de vin ; celle aussi que leur inflige la compagnie nauséabonde des sauvages les plus abjects qui soient au monde... Ils iront jusqu'au bout, jusqu'à la limite extrême des forces humaines... Ils cherchent des âmes...

Non contents de ces épreuves, ils pratiqueront la folie de la Croix : ils jeûneront par surcroît dans leur famine, et ils se soumettront à des pénitences surrogatoires qui effrayeraient les ascètes de nos couvents les plus austères.

Rien, d'ailleurs, n'abattra leur belle humeur. Dans leurs pires aventures, ils chanteront, ils jubileront ; et les steppes arctiques ont retenti des cantilènes wallonnes, des complaints flamandes de nos confrères et de notre prêtre belges...

Leur résistance aux innombrables et perpétuels périls est un miracle, — ne cesse de constater leur historien, le Père DUCHAUSSOIS, à chaque page de ses poignants ouvrages. Leur vie est un martyre, un lent et obscur martyre, — ainsi que le dira Sa Sainteté le Pape Pie XI,

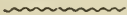
en écoutant le récit de leurs hauts faits d'armes apostoliques.

Ah ! s'ils disposaient des opulentes ressources dont jouissent les pasteurs protestants du Grand-Nord ! Mais ils n'ont que les maigres subsides des bonnes volontés catholiques, sollicitées déjà par tant et de si urgents besoins dans toutes les Missions du monde.

Si, pourtant, nous songions davantage à nos vaillants compatriotes perdus dans les glaces polaires, à 3.000 lieues de leur patrie, n'aurions-nous pas à cœur de leur donner plus généreusement de notre superflu, plus joyeusement de notre nécessaire même ? N'aimerions-nous pas savoir que, grâce à nous, le Père BINAMÉ et, bientôt, le Père GATHY, des prêtres de chez nous, souffriront moins, dans leur corps et dans leur âme, qu'ils travailleront, avec plus de succès, dans leur héroïque tâche, et qu'ils feront plus rapidement luire, sur les esprits Esquimaux, la vérité de DIEU et régner, jusqu'aux confins du globe, la charité du Christ-Roi ?

Donnons-leur et nos prières et nos oboles ; et bientôt le nouvel apôtre, le Père GATHY, pourra planter une nouvelle croix sur les bords de l'Océan Glacial, — une croix hissée au sommet de l'étendard de notre chère Belgique.

Louis WILMET, *Artiste-peintre.*



## V. — Sainte Thérèse au Pays de Bouddha <sup>1</sup>.

---

— « Victoire ! Victoire ! Victoire ! Nous aurons notre église ! »

Il y a huit jours, le chef désigné de la future Église de Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus tombait ici comme

---

(1) Cfr. « *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* » (75, Rue de l'Assomption, Paris-xvi<sup>e</sup>), XXXIV<sup>e</sup> année, Num. 4 (Avril 1929), pp. 112-117 : — CEYLAN, SUD-ASIE, ARCHIDIOCÈSE DE COLOMBO : *Sainte Thérèse au Pays de Bouddha* (Louis THOMAS, O. M. I.).

un bolide. Il m'apportait, de la part du Gouvernement, le permis de bâtir.

A vrai dire, jamais je n'avais désespéré. Mais, tout de même, je trouvais que l'on ménageait un peu trop l'épiderme de nos « amis ».

Hier, près d'un banyan qui lâchait toutes ses béquilles, j'ai rencontré un bonhomme au museau de fouine percé de deux yeux en trous de vrille. A ma vue, il a détourné la tête. Ah ! c'est qu'il n'est pas fier. Ne prétendrait-il pas nous empêcher de construire notre église ? Aussi bien faut-il être simple pour oser s'attaquer à Sainte Thérèse !

Si encore le malheureux s'était contenté de s'en prendre au Père THOMAS, peut-être eût-il pu réussir. Mais s'acharner contre Sainte Thérèse : voyez-vous cela ? Non, non : il n'est pas fier, le gaillard ! Si, comme moi, vous aviez vu cette figure chafouine, vous auriez parié gros que le possesseur d'une telle tête avait jeûné, deux carêmes, au pain et à l'eau !

Le temps est passé où ce rageur s'échauffait à ses propres goguenarderies et où il débitait des billevesées en une véritable expectoration oratoire. Il avait juré de quitter le pays, si nous obtenions la permission de bâtir. Eh bien, que ne va-t-il ailleurs ruminer ses projets, où passe le souffle de l'enfer ? Ceux qu'il croyait ses amis l'assomment, aujourd'hui, de leurs sarcasmes gouailleurs. Il n'est pas jusqu'aux enfants qui, sous le nez de leurs parents, poussent l'audace jusqu'à jouer des tours à cet hurluberlu. Voilà ce que l'on gagne à s'attaquer à Sainte Thérèse.

J'aurais bien aimé rencontrer le compère de ce farceur ; car, il faut bien vous le dire tout de suite, ils étaient deux pour ourdir le complot. Mais on le dit affalé sur sa natte. Le malheureux en ferait-il une maladie ? Il s'est débattu tout autant que le diable dans un bénitier. Et voilà à quoi ont abouti tant d'efforts. Il se gardera bien de sortir de son antre : il sait ce qui l'attend de la part de ceux qu'il a voulu tromper. Sa toge d'or ne l'épargnerait pas. Lui, qui a une tête en boule d'ivoire, a juré que, le jour

où les chrétiens commenceraient leur église, il porterait un chignon flanqué d'un peigne de la plus riche écaille de tortue. Eh bien, nous n'avons pas encore fini de rire. Nous verrons s'il tient parole.

Nous aurons notre église. Et nous l'aurons à Kelaniya.

\* \* \*

Mais qu'est-ce donc que Kelaniya ?

Ce nom ne vous dit pas grand'chose. Il est, pourtant, connu de tout le monde bouddhiste. Tout vrai bouddhiste le vénère et le chante. Aussi bien, voici ce que l'on raconte.

Un jour — oh ! il y a de cela des siècles, — Bouddha eut la fantaisie de visiter notre Sri Lanka Dwipaya, notre Ile de Ceylan. Voulant éviter les chemins battus, il s'en vint par la route des airs. Arrivé à l'embouchure du Kelaniya Ganga, le fleuve du nom de Kelaniya, il se mit à le remonter sur une dizaine de kilomètres.

Mais ce long voyage avait, sans doute, fatigué le surhomme. Ce qui est certain et plus que certain, c'est que Bouddha se posa doucement, tout doucement, sur la berge : il était au village de Kelaniya.

Les habitants sortirent de leurs huttes et firent fête à l'illustre personnage. Touché de la généreuse hospitalité de ces gens simples et bons, Bouddha ne voulut point les quitter sans leur avoir donné un gage de sa bienveillance.

— « Bâissez ici un temple », leur dit-il ; « tous ceux qui y viendront m'offrir des fleurs sont assurés du *Nirvâna* (le ciel bouddhique). »

Ainsi parla Bouddha, avant de prendre son vol pour le Pic d'Adam.

Le temple a été bâti en briques et en torchis. C'est immense, c'est colossal. Dans une vaste salle, un Bouddha couché sur le côté, dans l'attitude d'un homme endormi. La tête ne mesure pas moins de 75 centimètres de diamètre, et le corps a près de neuf mètres ! C'est une statue de grandeur naturelle, car Bouddha était un géant parmi les géants. Je n'en veux pour preuve que la dent qu'à cette époque l'on montre au Daladâ Maligâwa (Palais de la Relique de la Dent), à Kandy !



\* \* \*

Kelaniya ! Comme ce nom résonne, suave et mélodieux, à l'oreille bouddhiste ! On y accourt de toutes parts. Pensez donc ! Y vint-on l'âme noire comme du charbon, on est sûr de s'en retourner purifié et l'âme plus blanche que la neige ! Aussi faut-il voir ces foules grouillantes qui, à chaque nouvelle lune, encombre les chemins conduisant au temple. Des vagues humaines déferlent, s'entassent, se bousculent. De temps en temps des clameurs s'élèvent : — « *Sâdou ! Sâââdou ! Sââââââdou ! ! !* » C'est l'ovation à Bouddha !

Arrivé au temple, tout pèlerin est tenu de se laver les pieds ; alors, seulement, il est admis dans le Saint des Saints. A la vue de Bouddha, il se jette la face contre terre ; et, le front dans la poussière, il reste quelque temps abîmé dans la contemplation. Puis, se traînant sur ses genoux, il fait ses offrandes de fleurs de palmiers.

Chaque nouvelle lune amène 15, 20 mille et même plus de pèlerins. Mais, quand vient le *Vesak*, c'est-à-dire l'anniversaire du jour où Goutama devint l'« Illuminé » ou le Bouddha, oh ! alors, c'est par centaines de mille qu'il faut compter ceux qui, pour une fleur de palmier, s'en viennent acheter le *Nirvâna*.

Je ne mentionne point les processions qui se déroulent entre temps. Si, parfois, elles souffrent de leur maigreur, elles se rattrapent par le bruit des pétards et les cris de « *Sâdou* ».

On y voit de tout, dans ces processions, — sauf de la dévotion. Pas plus tard que la semaine dernière, l'une d'elles passait devant mon Église de Saint-François de Sales, à Dalugama. Une troupe de danseurs et de jongleurs ouvrait la marche. Le visage caché sous des masques affreux, et le corps couvert d'oripeaux, ils se livraient, les pieds couverts de grelots, à une danse échevelée, avec des bonds et des soubresauts inimaginables. Venaient, ensuite, des musiciens qui, de leurs instruments plus que dix fois séculaires, faisaient entendre des sons si

criards que l'on se serait cru à une invasion de tous les diables. Derrière eux, des femmes et des enfants, quelques hommes, tout de blanc vêtus, clamaient leurs « *Sâdou* ». Au milieu du défilé, trois voitures disparaissaient sous la verdure ; sur chacune, un arbre était dressé et, dans ses branches, des singes grimaçaient !

A la vue de ces foules aveugles, qui ne s'écrierait, avec Jésus : *Misereor super turbam* ! Que de bien ne ferions-nous pas, si nous étions plus nombreux ! Parmi tant de pieux jeunes gens de nos collèges et séminaires, n'y en aura-t-il pas pour remplacer ceux qui tombent sous le poids des travaux et des ans ?

Venez ! parlez de Jésus à ces foules ; montrez-leur autre chose que ce stupide *Nirvâna* ; ouvrez-leur le ciel tout grand ; et, un jour, elles vous béniront, pendant toute l'éternité. *Misereor super turbam* !

\* \* \*

Il ne faudrait pourtant pas vous imaginer que toute la population de Kelaniya soit bouddhiste. Grâce à DIEU, nous avons là d'excellents chrétiens, Ils sont plus de douze cents ; et leur nombre ira encore grandissant, le jour où Sainte Thérèse fera tomber ici sa pluie de roses.

Au temps de l'occupation portugaise, nous avions une église tout proche du fameux temple. Son emplacement est encore bien connu. On l'appelle le *Palliyawatta*, c'est-à-dire le jardin de l'église. Mais la persécution hollandaise n'y laissa pas pierre sur pierre. Quand, avec la domination anglaise, s'ouvrit l'ère de liberté, on voulut rebâtir ; mais le *Palliyawatta* avait passé en d'autres mains : les bouddhistes ne voulurent plus nous le rendre.

Il nous fallut donc chercher ailleurs. L'église fut reconstruite à un kilomètre et demi du temple, du côté de Colombo. Cette église fut la mère de notre Église actuelle de Sainte-Anne, à Sinhara-Mulla. Cette dernière fut terminée, il y a une trentaine d'années seulement.

Malheureusement, elle se trouve, aujourd'hui, fort menacée. Le fleuve était sage, alors. Rien ne faisait

prévoir qu'un jour il aurait la fantaisie de se déplacer. Depuis vingt ans et plus, le fleuve ronge sa rive droite, il grignote en sourdine, creuse des tunnels ; et, un jour, à la suite des inondations si fréquentes ici, un quadrilatère se détache et tombe dans les flots. Et le fleuve reprend, de plus belle, son œuvre destructive. La sacristie, qui me servait aussi de demeure, a été emportée lors des dernières inondations. A sa place, il y a un trou béant, de plus de vingt pieds, où le fleuve s'amuse à faire des tourbillons. Le sanctuaire partira, un jour ou l'autre, et le reste suivra. Nous avons consulté les ingénieurs les plus réputés. Ils prétendent qu'il n'y a rien à faire : on ne saurait plus enrayer la marche vagabonde du fleuve.

En pareille conjoncture, pas n'est besoin de vous faire le dénombrement des tracas et soucis du Missionnaire. Quelle peine au cœur de voir une de ses belles églises condamnée à disparaître bientôt ! Quel affreux supplice que d'assister, impuissant, à cette destruction acharnée et de tous les instants ! Chaque flot n'emporte-t-il pas comme quelque chose de lui-même ? Si encore ses admirables chrétiens pouvaient se tirer d'affaire ! Hélas ! la fortune ne les a pas gâtés ; à leur égard, elle s'est montrée plutôt avare de ses dons. La plupart sont pauvres, beaucoup sont dans la misère. Il faut donner des livres aux enfants des écoles, voire même des vêtements, souvent une poignée de riz. Comment rebâtir, alors que je n'ai économisé que des dettes !

Heureusement, Sainte Thérèse veillait !

\* \* \*

Nous étions au mercredi des Cendres 1928.

L'Église de Dalugama s'était peu à peu vidée. Seul un vieillard prolongeait sa prière devant le Saint Sacrement. Avant de se retirer, je le vis aller invoquer Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Ses dévotions finies, il vint me trouver. C'était Sainte Thérèse qui m'envoyait un sauveur !

Ce vieillard ne m'était pas inconnu. On le disait riche.

Je ne m'en serais, pourtant, jamais douté ! Il vivait dans un taudis, au milieu d'un jardin de cinq à six acres, planté de palmiers. Il ne passait pas, précisément, comme généreux. Les méchantes langues — il y en a, partout — répétaient à tout venant qu'il aurait partagé un sou en deux. Jadis, son grand-père avait fait don à l'église d'un bout de terrain, — oh ! grand comme un mouchoir, — mais l'église n'en avait jamais eu la jouissance. Tel était celui que Sainte Thérèse envoyait à notre secours.

Au fond, j'étais bien aise d'avoir sa visite. Enfin, j'allais savoir le fin mot sur ce fameux terrain donné par le grand-père. Je n'y allai pas par quatre chemins. Que voulez-vous ? Je ne connais point les ruses des diplomates.

Sa réponse ?

— « Mon grand-père a donné un bout de terrain, il est vrai, mais à la condition expresse d'y bâtir une église. Au jour où vous remplirez cette condition, je vous remets le terrain... Mais j'ai réfléchi : cette parcelle n'est pas suffisante... Tenez, je vous donne la moitié de ma terre, si vous consentez à bâtir... »

— « Bâtir ?... Bâtir ? C'est facile à dire ! Encore faudrait-il avoir des fonds. Tout coûte, vous le savez bien, les yeux de la tête ! »

— « Père, allez de l'avant ! Je vous aiderai pour une bonne part des dépenses. »

L'affaire fut contée à Mgr l'Archevêque. Une commission vint visiter les lieux et juger de l'opportunité d'une nouvelle église. Son rapport fut favorable ; car, bientôt, j'avais l'approbation de l'Ordinaire.

Un mois après notre première entrevue avec l'envoyé de Sainte Thérèse, — oh ! j'en eus bien d'autres, dans la suite, — nous étions, à Colombo, chez le notaire. L'acte de cession valait pour la moitié du terrain, comme c'était entendu. Il ne restait plus qu'à signer.

— « Mais je n'en veux point, de cet acte », s'écrie le donateur ; « je n'en veux à aucun prix. Déchirez-le, déchirez-le ! »

Stupeur générale ! Nous en restâmes bouche bée !

— « Eh bien ? » fit le notaire, quand le choc fut passé...

— « Mais je donne tout ! tout ; vous entendez bien. Je n'ai ni femme ni enfants ; je n'ai que des arrière-neveux, auxquels je ne dois absolument rien et qui ne penseront guère à moi, quand le Bon DIEU m'aura rappelé à Lui. Écrivez : je donne tout à la nouvelle Église de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, à Kelaniya. »

Quand, le soir, je racontai à un ami les événements de la journée :

— « Bah ! » me dit-il, « Sainte Thérèse n'en est plus à son premier miracle ; mais, certes, en voilà un qui compte ! »

Cette nouvelle provoqua, parmi les chrétiens, un enthousiasme indescriptible. Tout le monde criait, chantait, riait, pleurait ; et les feux de salve crépitaient.

\* \* \*

C'était trop beau, pour que le diable ne vint pas troubler la fête !... Il vint !

Deux meneurs — précisément, les gaillards dont j'ai parlé, au début de ce long article — composèrent un mémoire, en vue de l'adresser en haut lieu : ils voulaient nous empêcher de construire ! Comme pas un bouddhiste de Kelaniya ne tenait à souscrire à ces élucubrations, ils s'en allèrent chercher des signatures à dix milles à la ronde. Et, puis, il furent servis à souhait : la pleine lune amena des milliers et des milliers de pèlerins.

Quatre-vingt-dix-neuf sur cent auraient été bien en peine de vous dire ce que signifiait le chiffon de papier au bas duquel ils apposaient un nom. Mais on n'y regarde pas de si près ! Pour donner plus de force à leur mémoire, nos deux inséparables firent gémir la presse. Les journaux bouddhistes de langue singhalaise partirent en guerre contre Sainte Thérèse !

Eh ! bien, le croirez-vous ? Cette campagne eut le don d'émoustiller mes catholiques. Quand je réclamai des hommes de bonne volonté, pour abattre les palmiers et creuser des tranchées en vue des fondations du nouvel édifice, plus de deux cents jeunes gens se présentèrent !



Et, puis, l'idée me vint d'avoir une sorte de vente de charité. Grâce encore à la propagande intense de mes deux « amis », nous n'avons pas fait de trop mauvaises affaires. Voyez : si malin qu'il soit, le diable se fait encore « rouler » ! Heureusement pour nous !

Au commencement d'août, tous les matériaux étaient prêts pour les fondations. Une équipe de maçons se disposait à venir, quand on m'intima l'ordre d'attendre la fin d'une enquête pour continuer les travaux. Du coup, mes deux compères ne se possédaient plus : ils trépi-gnaient de joie, ils se grisaient de leur succès. Artaban avait beau être fier ; à coup sûr, il ne l'était pas plus que ces deux braves. Ils avaient sauvé la patrie en danger : non, les catholiques n'auront pas leur église !...

Leurs feux de joie furent des feux de paille ! L'enquête a pris fin. La réponse définitive est venue : « Vous pouvez bâtir ».

Victoire ! Victoire ! Victoire !

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aura son Église.

Elle l'aura d'autant plus vite que des âmes généreuses de son beau pays de France tiendront, sûrement, à imiter le geste de celui que, désormais, j'appelle mon bienfaiteur.

Daigne Sainte Thérèse déverser, bientôt, sur cette contrée une abondante pluie de roses ! Hâtez ce jour par vos ferventes prières et vos généreux sacrifices.

Louis THOMAS, O. M. I.

---

## VI. — Une Visite pastorale au Natal africain <sup>1</sup>.

---

J'ai donné, dans les « *Missions* » de septembre dernier, une vue générale du District Nord dans le Natal. On me demande, maintenant, de faire de même pour les autres districts.

---

(1) Voir « *Missions* », LXII<sup>e</sup> année, Num. 234 (Septembre 1928), pp. 299-307. — Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* », XXXIV<sup>e</sup> année, Num. 6 (Juin 1929), pp. 175-183 : — NATAL, SUD-AFRIQUE : A Vol d'Oiseau (Lettre de S. G. Mgr Henri DELALLE, O. M. I., Vicaire apostolique du Natal).

Il va sans dire que je n'entre pas dans les détails, qui, pourtant, donnent à une narration un intérêt plus vivant. Ce sera une vue à *vol d'oiseau*, qui, toutefois — du moins, je l'espère, — ouvrira les yeux et les cœurs et, peut-être aussi, les bourses, car les Missionnaires sont des quémandeurs-nés : il y a toujours tant à faire, et rien ne se fait de rien.

Le Missionnaire est riche de grandes vues, de grands désirs, riche de dévouement, prodigue de ses énergies, parce qu'il voit partout les chères âmes pour lesquelles il s'est livré, sans mesure, aux bons vouloirs du Maître. Mais encore faut-il que ses mains trouvent les matières premières des visions dont il veut faire des réalités : une église, une chapelle, une école ne se bâtissent qu'au moyen de matériaux divers, et les matériaux ne se trouvent pas dans les champs de l'idée, dans le royaume de l'imagination, — ils se trouvent là, seulement, où l'or et l'argent peuvent les amener à pied d'œuvre.

### § I. — District de Pietermaritzburg.

J'aurais dû, logiquement, commencer par les Districts par lesquels la Mission a commencé, mais ce qui est fait est fait ; et, après le District du Nord, que nous appelons le District de Ladysmith, je parlerai du District Central, celui de Pietermaritzburg.

Pietermaritzburg est la capitale de l'ancienne Colonie du Natal, — aujourd'hui, l'une des Provinces de l'Union Sud-Africaine. C'est une ville de 35.000 habitants, qui doit son nom à deux des grands chefs Boers qui dirigèrent les grandes émigrations blanches, — les *treks*, comme les appelle l'histoire.

Les Boers, amoureux de liberté, ne voulurent pas rester au Cap de Bonne-Espérance, où l'Angleterre venait de s'installer en maîtresse. Chargeant leurs dieux lares sur des *wagons* traînés par 18 ou 20 bœufs, ils cherchèrent, vers le nord, des pays nouveaux. Ils découvrirent l'Orange, puis le Vaal, et puis redescendirent vers le sud-est, vers le Natal, chassant devant eux les Noirs et les rejetant vers le Zoulouland. *Pieter Retief* et *Maritz*, chefs de clans, fondèrent ainsi la Ville de Pietermaritzburg, à 70 milles de la côte, à une altitude de 2.500 pieds.

Elle est coquette, la Ville de Maritzburg, assise au pied de hautes collines couronnées de forêts, au bord d'une

petite rivière, l'Umsundusi, avec ses larges rues pleines de soleil et de fleurs, et ses jolis cottages tous abrités d'une véranda. Elle est fière de son bel Hôtel de Ville, de son Parlement et de ses traditions aristocratiques, car, jusqu'au jour de l'Union, elle formait une petite cour autour du représentant du Roi d'Angleterre.

Il est évident que le premier Vicaire apostolique du Natal, Mgr François ALLARD, *O. M. I.*, se devait à lui-même et devait à la dignité de la Capitale d'y commencer, tout de suite, une œuvre. Cette œuvre fut une école, d'abord dirigée par le R. P. BARRET et le Frère TIVENAN, puis remise aux mains expertes des premières Sœurs de la Sainte-Famille.

L'école a maintenu dans la foi les quelques catholiques de la Capitale et fait sentir son influence en dehors de ce petit cercle. Aujourd'hui, la ville compte un millier de catholiques européens, et l'école s'est étendue et multipliée. Il y a, maintenant, un collège de garçons, longtemps dirigé par les RR. PP. Oblats et aujourd'hui confié aux Frères Maristes, une école supérieure de filles, un jardin d'enfants et une école primaire paroissiale.

Les noms du R. P. BARRET et du R. P. Auguste CHAUVIN y sont restés en vénération. Il faut aller aux archives de la Congrégation et relire les lettres des premiers temps, pour savoir sur quelles fondations de dévouement reposent ces souvenirs.

Le R. P. Amand LANGOUET a continué les traditions, et son zèle vient d'élever à Maritzburg une église, digne du passé et digne du présent. Cette église romane redira, aux générations à venir, quels vaillants pionniers furent, à Maritzburg, les Missionnaires Oblats. Assisté du R. Père LeBRAS, un vétéran des Missions du Transkei — passées, aujourd'hui, en d'autres mains, — il a fait de sa paroisse une famille riche de piété et de ferveur...

Il y avait, à Natal, des émigrants venus de l'Inde, pour travailler sur les fermes et, surtout, sur les plantations sucrières. Après avoir rempli leur contrat de travail, au lieu de retourner aux Indes, ils firent du Natal leur patrie d'adoption ; travailleurs sérieux, courageux, entrepre-

nants, ils purent acquérir quelques terrains, qu'ils transformèrent en jardins, et devinrent les fournisseurs attitrés du marché aux légumes dans les grands centres.

Parmi eux se trouvaient quelques catholiques ; et d'autres, certainement, étaient disposés à écouter la voix qui leur parlerait de DIEU et du Ciel. La Mission fut donc entreprise. Elle a été bénie de DIEU : et, aujourd'hui, c'est un centre de vie catholique intense. Il y a là, non seulement une jolie église dédiée à Saint Antoine, le patron favori des pauvres Indiens, mais aussi une école, où les Sœurs de la Sainte-Famille enseignent, à la fois, la science d'ici-bas et la science d'en haut à 340 élèves. Il y a quelques semaines, un envoyé du Gouvernement de l'Inde, l'Honorable Mr. Sastri, déclarait cette école la meilleure de celles qu'il avait vues, au Sud de l'Afrique, pour les Indiens.

Au progrès de cette Mission sont attachés, par la reconnaissance de ces pauvres gens, les noms des RR. PP. CHAUVIN et Pierre GOURLAY.

Aujourd'hui, hélas ! la Mission indienne de Maritzburg est en souffrance. Par suite du manque de prêtres, elle n'a pas eu, depuis plusieurs années, de Missionnaires bien à elle : les Pères de Maritzburg s'y sont dévoués de tout leur cœur, mais il y faudrait un prêtre à demeure, exclusivement occupé de ces âmes si intéressantes dans leur pauvreté. Je viens d'y placer un prêtre séculier ; mais ce sont des Oblats qu'il nous faut.

La lumière commence à luire à l'horizon et l'espoir à poindre dans les cœurs. Il y a en ce moment, à Rome, deux jeunes Indiens du Natal, Oblats, qui, dans cinq ans, nous reviendront avec l'auréole du sacerdoce et l'ardeur des Apôtres : il y aura, alors, de beaux jours pour les Missions indiennes, à Natal... Mais, cinq ans, que c'est long !

Il faut dire que ces braves Indiens ne sont pas toujours faciles à conduire, qu'il faut avec eux un doigté et un tact que l'expérience seule peut donner. Ils sont bien différents des pauvres Indigènes. Mais il y a, parmi eux, de belles âmes et des âmes dévouées... Et, après tout,

est-ce que les âmes ne se gagnent pas toujours par la croix et le sacrifice ?

Il me souvient d'un de ces Indiens, qui avait cultivé, pour l'église, des fuchsias de toute beauté. Une dame européenne lui en offrit un prix qui eût été une petite fortune pour le pauvre jardinier. Il refusa : c'étaient des fleurs du Bon DIEU et de Saint Antoine, — il ne pouvait les donner ni les vendre ailleurs.

Ce même Indien, père de huit enfants encore en bas âge, apprend la mort d'un autre Indien, qui laisse cinq orphelins : sans hésiter, il les reçoit chez lui et les adopte comme ses enfants.

Sûrement, il y a là des trésors à cultiver pour DIEU. Puissent nos futurs Missionnaires le comprendre !

## § II. — Mission de Maryvale.

La Mission de Maryvale était l'une des joies et des gloires de Mgr JOLIVET. C'était, avec la Mission du Bluff, près de Durban, son principal effort pour les Noirs au Natal. Je dis, au Natal, car il avait continué à promouvoir le développement des Missions commencées au Basutoland par Mgr ALLARD.

Maryvale, la Vallée de MARIE, était une propriété de quelques hectares, à l'extrémité de la Ville de Maritzburg. Mgr JOLIVET l'avait offerte aux Indigènes pour en faire un village cafre. Le Père qui s'en occupait habitait la ville, où se trouvait l'église, mais c'est à Maryvale que se trouvait l'école, où deux Sœurs de la Sainte-Famille la dirigeaient.

Un prêtre séculier, petit de taille et contrefait, en fut longtemps chargé. Plein de zèle, connaissant la langue à fond, il s'imposait aux Noirs ; et c'était plaisir de le voir morigéner et menacer ces grands et beaux hommes, quand ils avaient fait une sottise, — ils se tenaient tout penauds, devant lui, tendant le dos dans l'attente de la punition. Hélas ! ce bon prêtre tyrolien quitta, un jour, le Natal, pour aller, au Swaziland, aider les Révérends Pères Servites dans leurs premiers essais d'évangélisation ;



et, là, il fut assassiné par un Noir, qui lui avait vu quelques pièces d'argent en main. Le malheureux trouva dans son crime l'occasion de son salut : condamné à mort, il reçut le baptême, le matin de son supplice, — victoire de la grâce, due sans doute aux prières du saint Missionnaire, la victime du zèle apostolique.

Le R. P. Augustin IENN, *O. M. I.*, lui succéda et développa la Mission, puis le R. P. Albert HANON, *O. M. I.*, continua l'œuvre. Sous la direction de celui-ci, Maryvale changea d'aspect ; il cessa d'être un village cafre, car le Missionnaire trouvait, dans ce village, plus de déboires que de consolations, et, d'ailleurs, ce village était devenu inutile. Le nombre des chrétiens noirs exigeait un second centre, et Maryvale ne s'occupe plus que du sud.

Le R. P. Félix COUPÉ, *O. M. I.*, a parachevé la transformation ; il habite, maintenant, Maryvale ; il y a bâti une jolie église, dédiée à Sainte Jeanne d'Arc, et son école, en pleine prospérité, compte près de 200 élèves. Il n'a plus de Religieuses, et ses professeurs noirs exigent une sérieuse surveillance. D'autre part, il doit s'occuper de quatre autres centres, des missions encore en formation. Il lui faut visiter deux établissements très importants : l'hôpital indigène de la ville et l'asile des aliénés indigènes de la Province. Ajoutez à cela le soin de la prison, et vous aurez quelque idée du travail qui lui incombe.

La prison mérite une mention spéciale : c'est là que sont amenés tous les condamnés à mort de la Province. Le R. P. COUPÉ en est le chapelain officiel, seul reconnu par le Gouvernement pour les catholiques et pour les autres condamnés à mort, qui désirent son ministère. La plupart de ces pauvres malheureux le demandent ; et il les instruit avec un dévouement infatigable. Ministère pénible, mais qui a ses joies, — la grande joie de baptiser, quelques instants avant leur mort, ces pauvres malheureux. Il a aussi le privilège d'être délégué pour leur administrer le sacrement de Confirmation. Après leur avoir conféré ces deux sacrements, il reste avec eux, les accompagne à la potence et les soutient, de sa présence et de ses prières, jusqu'au moment fatal.

### § III. — Mission d'Edendale, Maritzburg.

La Mission d'Edendale, au nord de Maritzburg, pourrait s'appeler de quatre noms différents, car elle se compose de quatre centres, dont aucun, jusqu'ici, ne peut réclamer la priorité. Le Missionnaire, en effet, réside à Maritzburg, et c'est de là qu'il rayonne et dirige son travail. Il est dans une position plutôt fausse, en dehors d'un large district, qui s'étend de divers côtés. Il devrait être établi au centre, pour rendre son travail plus effectif. Mais, hélas ! pour l'établir, il faut bâtir ; pour bâtir, il faut de l'argent ; et, une fois établi, il lui faudra de l'argent encore pour manger, si frugale que soit sa table.

Quoique placé dans cette position anormale, le Missionnaire — le R. P. Arthur Van der LANEN, O. M. I., d'abord, et puis, maintenant, le R. P. Germain BOLD, O. M. I., — le Missionnaire a fait un travail admirable. La Mission, séparée de celle de Maryvale il y a quelques années, compte aujourd'hui 2.800 catholiques indigènes, plus 180 catéchumènes ; elle possède huit écoles élémentaires, avec 427 élèves, et le nombre des baptêmes, l'an dernier, s'est élevé au chiffre de 373.

Et tout cela pour un seul Père ! Heureusement, il a su organiser son travail et se procurer des aides précieux, des catéchistes et des instituteurs ou institutrices indigènes. Dans deux de ces centres, le travail du dimanche est effrayant : arrivé la veille, le Missionnaire est au confessionnal, le dimanche matin, à 6 heures ; il s'interrompt, à 8 heures  $\frac{1}{2}$ , pour dire une première Messe, puis rentre au confessionnal, jusqu'à 1 heure. Il dit, alors, la deuxième Messe, prêche, donne la Bénédiction du Saint Sacrement, écoute le rapport des catéchistes, administre la justice, règle les différends, et fait le catéchisme. Quand tout est fini, le Missionnaire est, lui aussi, à peu près fini.

Est-ce que le jour viendra, bientôt, où il aura, au centre de ses gens et de ses chrétientés, son petit presbytère ? Est-ce que des Religieuses se trouveraient pour lui faciliter

la tâche et prendre sur elles les soucis des écoles ? Est-ce que l'arrivée de jeunes Missionnaires permettra de diviser à nouveau le district ?... C'est l'espoir de tout cela qui donne au R. P. BOLD, dont la barbe blanchit déjà, la force de durer et d'attendre. Hélas ! et il n'est pas le seul que l'espoir seul soutient !

Voici le nom des centres qui forment ce que j'ai appelé la Mission d'Edendale :

Saint-Augustin, avec trois annexes. C'est ici qu'une institutrice indigène, faisant un compliment à Mgr Augustin DONTENWILL, Supérieur Général des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, lui exprimait la satisfaction des Noirs, à la pensée qu'ils avaient le même saint Protecteur que Sa Grandeur, et que ce Protecteur était un Africain, et par conséquent, un noir comme eux !

Saint-Joseph, avec sept annexes : Saint-Édouard, avec cinq annexes ; Saint-Michel, avec cinq annexes ; Nottingham, avec une annexe.

La moisson est mûre, en vérité, et les moissonneurs ne suffisent pas à la tâche. Qu'ils viennent, les jeunes, avec leur bel enthousiasme, avec leurs grands désirs des âmes : nous avons de quoi les satisfaire ! Mais aussi que les bourses se délient, car l'enthousiasme ne nourrit guère, et le coffre-fort du pauvre Vicaire apostolique est comme le tonneau des Danaïdes !

#### § IV. — Mission de Greytown.

C'est une Mission qui date seulement de quelques années. Pendant longtemps, Greytown, une ville et un district, en majorité peuplés de fermiers boërs, ne connaissait pas le prêtre catholique. Le R. P. CHAUVIN commença à y faire des visites ; et il y trouva un vieillard allemand qui, loin de tout prêtre, avait abandonné les pratiques de la foi. Il s'était marié devant le ministre boër et avait élevé sa famille dans l'Église hollandaise réformée. Mais DIEU eut pitié de lui, et, sur ses vieux jours, il revint aux pratiques catholiques et mourut avec les sacrements de l'Église. En souvenir de leur père, ses fils,

quoique protestants, nous firent don d'un terrain pour y bâtir une église et, de plus, contribuèrent généreusement de leurs deniers, à la construction de l'édifice.

Des Sœurs Dominicaines y ouvrirent une école européenne, qui n'eut guère de succès. Mais, s'il y avait peu à faire du côté des Européens, le champ était vaste du côté des Noirs ; et la nouvelle Mission pouvait devenir l'anneau qui réunirait les Missions du Nord et celles du Sud.

Le R. P. Joseph ROSENTHAL, *O. M. I.*, y fit de bon travail, et le R. P. Brian KELLY, un jeune Père, a repris la tâche. Il se dévoue, sans compter, et déjà la Mission donne de beaux résultats. Il y a là 800 catholiques, et des écoles commençantes instruisent 140 enfants. Le nombre des baptêmes s'est élevé, l'an dernier, à 180.

Mais ce n'est que le commencement. Il y a, entre Greytown et Dundee et Estcourt, un immense triangle où vivent de nombreux Indigènes. Le pays qu'ils occupent est composé de deux grandes et profondes vallées, celles de la Tugela et de la Mooi, et de montagnes. Il fait une chaleur torride dans ces vallées, à ce point que des Indigènes, venus d'autres parties du Natal, ne peuvent y vivre. Aussi, il y a là peu de missions protestantes, et un champ à peu près libre nous y est ouvert.

Nous ne pouvons songer à y installer des Pères à demeure, au moins pour le moment ; mais nous attaquons la place de trois côtés à la fois. Le R. P. KELLY vient d'y ouvrir une école, et nous pouvons espérer des résultats consolants dans un avenir rapproché, quoique les indigènes soient assez mal notés.

Le Père va dire la Sainte Messe, une fois le mois, dans les centres suivants : Schroeders, Seven Oaks, Keat's Drift, Tugela Ferry, Utumjambili, Umden.

C'est bien le travail des Apôtres, de Saint Paul, qui ouvrirait des centres partout où il passait, centres qui se développaient avec le temps : le grain de sénevé prenait du temps pour germer et pousser, mais il devenait un grand arbre.

### § V. — Mission de Saint-Pierre.

Filiale de la Mission d'Oakford, commencée par les convertis du R. P. Louis MATHIEU et confiée, tout d'abord, au R. P. BOLD, la Mission de Saint-Pierre s'est admirablement développée, sous la direction du R. P. Jules L'HOTE, le Missionnaire à la barbe flottante mais, heureusement, pas encore à la barbe fleurie.

Elle s'étend sur trois Divisions civiles, et elle est placée bien au centre, sur un des côtés de la Vallée des Mille Collines, sur les hauteurs du Noodsberg. C'est le phare qui jette, sur ces immensités, les lumières de la vraie Foi ; c'est la fournaise d'où jailliront les étincelles qui embraseront tout ce beau pays. Lorsque, dans le grand silence de la montagne, un soir d'hiver, on contemple la plaine ondulée qui s'étale au pied de la Mission, on voit tout à coup, à quelque point de la plaine, jaillir une flamme. La flamme monte, elle s'étend, elle devient une longue ligne de feu, qui s'élance à l'assaut de la montagne. Le crépitement commence comme un murmure et devient comme la voix de l'Océan qui brise ses vagues sur les rochers. La flamme s'arrête, et sa grande voix se tait, quand tout a été consumé et purifié.

C'est l'histoire de Saint-Pierre : l'étincelle a jailli, l'incendie s'est allumé, mais il n'a pas tout atteint. La voix dans le feu se fait entendre, elle augmente de volume tous les ans, mais ce n'est pas encore la voix qui fait taire toutes les autres voix... Cela, c'est l'avenir, dont la date et le jour sont le secret de DIEU. Il faudra encore bien des efforts, bien des sacrifices, pour finir la conquête ; et les jeunes seront là — nombreux, je l'espère — pour parfaire l'œuvre des anciens.

Saint-Pierre possède, maintenant, une belle église en béton, bâtie, sous la direction du P. L'HOTE, par le Frère Charles POIRIER. Ce bon Frère est notre grand bâtisseur d'églises, ardent au travail et ne se donnant de répit que quand la grande œuvre est terminée. Hélas ! il n'a pas d'élèves ; et, quand ses forces seront épuisées, nous ne



saurons comment le remplacer. Il n'est plus jeune, et les jeunes Frères convers n'apparaissent guère à l'horizon.

C'est à Saint-Pierre qu'on a placé le Noviciat des premières Sœurs indigènes au Natal. Trois déjà ont fait leurs premiers vœux. La fondation ne réalise pas mon idéal, mais l'avenir seul dira ce qu'il en est. Quel secours seraient des Sœurs indigènes pour nos Missions ! Nous ne pouvons qu'attendre et prier.

Ce sont les Sœurs Dominicaines d'Oakford qui aident le R. P. L'HOTE dans son travail, avec un dévouement et un zèle admirables. Elles avaient ouvert aussi une école européenne pour les enfants des fermiers des environs. Cette école devait fournir des ressources à la Mission indigène. Elle est fermée, aujourd'hui, pour des raisons trop longues à exposer. Espérons que la Mission n'en souffrira pas trop.

A 30 milles à l'est de Saint-Pierre, se trouve une location indigène très considérable — le District de Mapumulo. Ce ne sont que rochers abrupts, gorges presque inaccessibles, au fond desquelles coulent de petites rivières, — petites en hiver, mais que la pluie transforme en torrents furieux. Des vallées sont par là, et les Indigènes y plantent leur maïs, leur sorgho, et y construisent leurs huttes. C'est un pays presque inaccessible et, par là même, peu recherché par les protestants.

Le R. P. L'HOTE en a fait son royaume, il y a commencé et solidement établi deux Missions : la Mission Sainte-Philomène et la Mission Sainte-Jeanne-d'Arc. Tous les mois, le Père s'y rend à cheval, pour y dire la Sainte Messe ; plus souvent, il y est appelé pour des malades... Ce sont des courses fatigantes, épuisantes, mais nécessaires.

A Sainte-Philomène, le Père avait bâti, avec ses Noirs, une église-école, — murs faits de boue et de pierres, toit de chaume, — et les Noirs admiraient cette grande hutte et l'audace du Père. Mais les vents et la pluie ont fait rage depuis près de 20 ans, et la *belle* église menace ruine.

Le Père a bâti lui-même, en béton, une salle d'école ;

et, en ce moment, il creuse les fondations d'une église nouvelle, en béton elle aussi, qui sera aussi belle que celle de Saint-Pierre... Mais la difficulté était de faire venir les matériaux jusqu'à la Mission. Le Père est devenu, pour l'occasion, Ingénieur des Ponts et Chaussées ; et, sous sa direction, les Indigènes ont tracé et construit une route sur laquelle peuvent rouler les camions automobiles !...

Nous sommes loin du jour où j'avais béni la première église ! Le Père avait fabriqué des bancs à Saint-Pierre ; et une trentaine d'enfants de l'école avaient fait, à pied, leurs trente milles pour venir les chercher. Ils s'en étaient retournés, le lendemain, chacun portant sur sa tête un banc de trois mètres de long !...

La Mission Sainte-Jeanne-d'Arc est à trois heures de chevauchée de celle de Sainte-Philomène. Elle est sur les hauts plateaux, en face d'un magnifique panorama, et son église se voit de très loin ; ses murs blancs, son toit de tôle, ses belles proportions tirent l'œil et provoquent l'admiration. On se demande comment, dans un endroit si inaccessible, on a pu élever une telle bâtisse. Comment ? Demandez-le aux Indigènes, qui ont transporté sur leur tête tous les matériaux, d'une distance de cinq heures de marche, à travers les rochers et les torrents ; demandez-le au P. L'HOTÉ, qui en a été l'architecte, l'entrepreneur et le maçon !

Enfin, il vient de recevoir un aide, le R. P. PFISTER ! Il était temps ! Il y a là 1.270 catholiques et 200 catéchumènes ; 127 baptêmes ont été administrés et 21.730 communions distribuées en un an !...

#### § VI. — Mission de Sainte-Thérèse.

La Mission de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus se trouve dans la Vallée des Mille Collines. Le R. P. HANON l'a voulue comme Patronne de sa Mission, et il l'a proclamée la Reine de cette immense Vallée aux Mille Collines, où les Indigènes sont si nombreux.

Ce fut une belle fête que cette dédicace. La statue avait été placée en dehors de la petite église ; et les

Noirs étaient accourus nombreux, — catholiques, catéchumènes, protestants et païens. Ils étaient venus de très loin, quelques-uns de dix, quinze et vingt milles. Ils regardaient de tous leurs yeux, écoutaient de toutes leurs oreilles... ; et la petite Sainte, proclamée Reine des Missions et Protectrice des Missionnaires même avant la décision pontificale, la petite Sainte semblait sourire à ces pauvres Noirs. Beaucoup remarquèrent ce sourire, qui semblait tant promettre. On en parla, longtemps, dans les huttes de la vallée.

Et les promesses de Sainte Thérèse ont été tenues. Le R. P. HANON, sur le nouvel emplacement de la Mission, vient d'élever une église-école, qui domine tout le pays. Placée sur le bord d'une immense gorge, elle semble appeler tous les Noirs de la vallée à la lumière de la vraie Foi. Juste au-dessus de la route qui conduit de Durban à Maritzburg, elle rappelle aux nombreux voyageurs qui passent là, chaque jour, que le monde passe et que DIEU seul reste.

Le Père est ambitieux : il veut que Sainte Thérèse l'aide à bâtir une église distincte de l'école, un couvent pour les Sœurs et une maison de communauté pour les Oblats, — car sa Mission a été canoniquement érigée en noviciat pour les Frères convers indigènes. La petite Sainte fera-t-elle ce miracle d'inspirer le désir de la vie religieuse à un nombre suffisant de ces pauvres Noirs ? Espérons ! Le Frère POIRIER, qui vient de bâtir l'église-école, serait heureux de pouvoir passer sa truelle à un bon Frère indigène, quand le temps du repos forcé sonnera pour lui.

Je vois, dans le *Directoire*, sept noms de postes où le Père doit aller dire la Sainte Messe, — quelques-uns bien éloignés. Ce sont les postes de Bethléem, de Béthanie, de Naïm, de Sainte-Anne, de Sainte-Madeleine, de Sainte-Marthe et de Sainte-Véronique, où plus de mille chrétiens sont à la charge du Père. Les baptêmes de l'année y ont passé la centaine, et 185 enfants fréquentent les écoles.

† Henri DELALLE, O. M. I.



## GALERIE DE FAMILLE

---

### I. — Le R. P. Auguste Bernard, 1870-1926 (1625) <sup>1</sup>.

---



LE R. P. Auguste-Joseph BERNARD naquit, le 7 février 1870, à Crastatt, près Saverne, en Alsace. C'est une localité située, au pied des Vosges, au milieu d'une campagne très fertile.

L'église est un sanctuaire de pèlerinage, en l'honneur de Saint Augustin, que les fidèles des environs viennent invoquer en grande confiance.

Les pieux parents du R. P. BERNARD eurent soin de placer leur nouveau-né sous la protection de cet illustre Saint, en lui en imposant le nom.

Le petit Auguste était un enfant éveillé et expansif, — qualités qui, chez lui, ne se sont jamais démenties, dans la suite.

Mais la piété dominait chez lui. Son digne curé, l'Abbé Fritsch, en fut vivement impressionné. Il lui confia le soin des autels et de la sacristie. Bien plus, découvrant en lui des signes manifestes de vocation, il songea à le diriger vers la Congrégation des Oblats, — à laquelle il avait déjà fourni toute une pléiade d'apôtres.

Il l'initia aux premiers éléments du français et du latin et ne tarda pas à solliciter son admission au Juniorat de Sion.

Le petit BERNARD gravit, avec joie, en octobre 1884, les pentes de la sainte colline, symbole de ses futures

---

(1) Cette *Notice* — comme, précédemment, quelques autres — a été composée et nous a été gracieusement communiquée par le R. P. Alphonse Loos, de notre Maison de Rouffach.

ascensions dans la science et dans la vertu ainsi que dans sa vocation de religieux et de prêtre.

Il se sentit, aussitôt, en famille et se distingua par son humeur joviale et son entrain aux joyeux ébats des récréations. Rentré à la salle d'étude, il avait l'esprit bien dispos, bien reposé, et il se gardait de perdre une seule minute. Il était, du reste, stimulé par l'exemple de quelques excellents condisciples qu'il voulut égaler, — au moins, dans leur ardeur au travail. Il passait pour un bon élève qui contentait ses maîtres par sa docilité, son application et ses progrès. Et sa piété était à l'avant ; et il était vraiment édifiant par sa tenue respectueuse à la chapelle et son attitude pénétrée aux exercices de dévotion.

\* \* \*

En 1890, il prit le chemin de la Hollande, pour se mettre sous la direction du R. P. Frédéric FAVIER, Maître des Novices, à Saint-Gerlach. Il trouva l'homme qu'il fallait à sa nature un peu hésitante dans la vie intérieure. L'esprit éclairé et décidé du R. P. Maître eut vite dissipé ses perplexités. La voie à suivre se dessinait, lumineuse, devant l'humble Novice. Une impulsion vigoureuse lui était imprimée et hâtait ses pas dans la voie de la formation religieuse. Il fut jugé digne de prononcer ses premiers vœux (2 octobre 1891).

Le Scolasticat de Liège l'attendait. Là encore, il fut l'élève studieux, économe de son temps et s'en tenant, en toute conscience, à la matière assignée par le professeur. Son application lui était d'autant plus méritoire que sa santé se trouvait, parfois, assez éprouvée. De ses années de scolasticat, il emporta une forte somme de connaissances théologiques — dont ses confrères apprécièrent, bien des fois, l'étendue et la profondeur.

Mais ce qui faisait, surtout, l'objet de ses constants efforts, c'était l'acquisition, toujours plus intense, de l'esprit de sa vocation. Il s'y trouvait, au reste, fortement excité par la perspective des grandes grâces qui allaient lui être conférées, comme l'Oblation perpétuelle



(20 mars 1893) et la réception des différents Ordres. Il se préparait, avec ferveur, à ces actes si importants de sa vie, dont le sacerdoce était le point culminant.

Au début de sa prêtrise (juillet 1898), sa santé exigeait des ménagements. Aussi ses Supérieurs l'appelèrent-ils, tout d'abord, à des postes faciles, en Belgique.

Puis, après quelques années, ils le jugèrent assez fort pour l'envoyer, dans notre Maison de Missionnaires, à Saint-Andelain (août 1900).

La tâche à accomplir convenait à ses qualités natives. Il avait la voix sonore, la parole facile, le débit persuasif, le geste expressif et une prestance imposante : tout ce qu'il fallait pour impressionner, profondément, l'âme du peuple.

Plus tard, il aimait à rappeler ses pérégrinations apostoliques, à travers le Nivernais, et à faire ressortir la visite si pénible des hameaux écartés où, souvent, les fidèles se groupaient, dans une simple grange, pour entendre la divine parole. Il était dédommagé de ses peines par de consolants succès.

En 1914, quand la Guerre éclata, il reçut son obéissance pour l'Île de Jersey. Il y fut chargé de la desserte d'une annexe de l'Église Saint-Mathieu, assez éloignée. Le dimanche, il devait s'y rendre, à pied et à jeun, pour s'en revenir, de même, midi passé. Mais son zèle ne compta pas avec cette fatigue — dont, cependant, il ressentit, encore plus tard, les suites.

\* \* \*

Après l'armistice, il demanda la permission de faire partie de la Province d'Alsace et de Lorraine. Elle lui fut généreusement accordée (15 mai 1920). La prédication française gagnait une recrue de plus. Il évangélisa plusieurs paroisses des Diocèses de Metz et de Strasbourg, au grand contentement du clergé, — quand, au milieu d'une mission, à Mulhouse, il fut arrêté dans son élan. Le mal, qui devait le terrasser, s'accrut d'une façon inquiétante.

Il s'en remit, cependant, assez pour assumer la charge d'Économe du Juniorat de Strasbourg (1922). Ce fut un économe soigneux, qui eut l'œil à tout et qui remonta, par sa sage gestion, les finances de la maison. Il sut faire appel à la bienveillance de quelques âmes généreuses, qui l'aidèrent, surtout, par des dons en nature, — ce qui lui permit de réduire ses dépenses.

Mais certaines rechutes plus graves pronostiquaient sa fin, dans un temps assez rapproché. Lui-même en eut un pressentiment et parlait, parfois, de son enterrement.

Ces prévisions ne se réalisèrent que trop vite. Une crise des plus violentes se déclara et le réduisit à la dernière extrémité. Quelques heures après avoir reçu les derniers Sacrements, il rendit son âme à DIEU, le 22 novembre 1926.

Faute de caveau de la Congrégation à Strasbourg, il fut enterré dans son pays natal. L'assistance de presque toute la paroisse prouva que le R. P. BERNARD, aussi bien que sa famille, jouissait, à Crastatt, de profondes sympathies. Les dix Oblats présents lui dirent un dernier adieu, emportant avec eux le souvenir de ses aimables vertus, qui avaient fait l'édification de sa communauté.

*R. I. P.*



## II. — R. P. Joseph Hugonard, 1848-1917 (839).

---

Toute la vie apostolique du Père HUGONARD s'est écoulée dans la Vallée de Qu'Appelle, en Canada, de 1874 à 1917 ; et il s'y est comme incarné dans l'École industrielle de Lebreton, qu'il a dirigée pendant trente et un ans.

Cette école, la plus remarquable du genre en Amérique, lui doit une reconnaissance éternelle. Il en a choisi le site ; il a présidé à ses développements successifs ; il est allé lui recruter des élèves jusque chez les tribus païennes ;

et il l'a fait renaître de ses cendres, lorsqu'un cruel incendie l'eut dévoré, en 1904.

Son souvenir y demeurera en bénédiction, et l'amour y gardera sa tombe. Sa grande âme d'apôtre continuera à planer sur cette Vallée de Qu'Appelle et veillera sur l'heureux développement des germes de vie qu'il y a semés avec la plus entière abnégation.

\* \* \*

Le P. Joseph HUGONARD naquit, à Colombe, au Diocèse de Grenoble, le 1<sup>er</sup> juillet 1848. Il fit ses études au petit Séminaire de la Côte Saint-André et au grand Séminaire de Grenoble. A l'automne de 1872, il entra au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, étant diacre ; et il y fit ses vœux perpétuels, le 18 octobre de l'année suivante. Il se rendit ensuite au Scolasticat d'Autun ; et c'est là qu'il reçut la prêtrise, le 28 février 1874, des mains de Mgr GRANDIN (1). Deux mois après, il s'embarqua, au Havre, à destination des Missions de Saint-Boniface. Il était l'une des dix-sept recrues que le saint Évêque de Saint-Albert avait faites pendant son séjour en France.

Il est édifiant de connaître l'origine et le mobile de ses aspirations vers les Missions étrangères. Voici comment il les expose au T. R. P. Général, à la veille de son Oblation perpétuelle :

— « *Depuis ma cinquième, le désir des Missions étrangères est constant en moi. En sortant de ma quatrième, pour rentrer en vacances, je trouvai ma mère mourante. Je fis, alors, le vœu d'aller aux Missions étrangères, si DIEU me la conservait. Elle revint, en effet, à la santé. J'avais, alors, 16 ans. Je ne regardais la vie religieuse que comme un*

---

(1) Voici les notes qu'il y obtint : — « Piété et régularité exemplaires. Caractère très aimable et très bon envers ses frères et ses Supérieurs. Ce Frère paraît être un excellent sujet sous tous les rapports. » Il ne s'était, d'ailleurs, pas démenti depuis son Noviciat, où il mérita ce précieux éloge : — « Le Fr. HUGONARD va laisser un grand vide au Noviciat : de longtemps, je le crains, nous n'aurons un sujet aussi solide, sous tous les rapports. »

*moyen de faire plus de bien et de courir moins de dangers dans les Missions. Plus tard, mon directeur trancha la question de ma vocation religieuse.*

*« Voici, maintenant, les raisons qui me font croire que DIEU m'appelle aux Missions étrangères. Je désire tout quitter, afin de n'avoir, ici-bas, d'autre consolation qu'en DIEU. J'ai besoin, ensuite, d'une vie de souffrances, pour lutter contre l'empire de mon corps ; et je ne me sens pas la force de m'imposer cette lutte de chaque instant, comme il faudrait le faire en France. Il me semble qu'il y a un plus grand besoin de prêtres, qu'on fait plus de bien et qu'on amasse plus de mérites dans les Missions étrangères. Ensuite, le Missionnaire est comme forcé de ne s'attacher qu'à DIEU et de se tenir toujours prêt à la mort.*

*« Je désire instinctivement le Nord ; et, en raisonnant, voici ce que je crois en être le motif. Le froid me laisse toute ma vigueur et me fait faire des actes de résignation et de conformité, tandis que la chaleur me laisse peu de force morale. Enfin, j'ai très peu de facilité pour parler et prêcher des sermons, comme on le fait ici, tandis que j'aimerais à catéchiser... »*

\* \* \*

A son arrivée à Saint-Boniface, il reçut son obédience pour la Mission de Qu'Appelle, afin d'y prêter secours au vaillant P. Jules DECORBY, débordé par le travail.

A cette époque, il n'avait encore à son service que la langue française ; mais, en un très court espace de temps, il arriva à posséder une telle maîtrise de l'anglais et même du cris qu'il put converser, très facilement, dans ces deux langues. Il s'adonna avec le plus grand zèle à la desserte des postes de Wood Mountain et de Willers Bunch et, en 1880, il devint Supérieur de la Mission.

En 1884, l'érection d'une école industrielle y fut décidée, par Mgr TACHÉ, pour les enfants des nombreux émigrants qui allaient se fixer dans ces régions. Le P. HUGONARD la fit construire sur un terrain avoisinant la Mission, que l'on appelle, maintenant, du nom de Lebret. Il en fut nommé le Directeur ; et, à partir de ce jour, tous ses

soins, tout son labeur, toute sa vie furent consacrés à l'éducation religieuse et technique des élèves de cette école. Il en fut l'âme, pendant trente-trois ans ; et, sous sa direction, elle arriva à un tel état de prospérité qu'elle devint, de l'aveu de tout le monde, la meilleure de toutes celles tenues par le Gouvernement. Elle reçut, d'ailleurs, les plus chaudes louanges de l'Inspecteur officiel, qui, après les avoir prodiguées à chaque ligne de son rapport, concluait par ces mots : — « Cette école est la perle de nos Missions et la principale espérance pour la conversion des sauvages. » C'est qu'en effet l'instruction religieuse y primait tout ; et chaque année, à l'occasion du Samedi saint, l'apôtre éducateur avait la consolation de présenter un bon nombre d'enfants au saint Baptême.

\* \* \*

Au Chapitre général de 1898, Mgr **LANGEVIN**, Archevêque de Saint-Boniface, rendait ainsi hommage au zèle apostolique et au talent organisateur du P. **HUGONARD** :

— « L'École industrielle de Qu'Appelle est la merveille des écoles de ce genre, et les officiers du Gouvernement canadien se sont plu à le reconnaître, en plusieurs circonstances. Les enfants sont pieux ; ils aiment à recevoir les Sacrements, à prier, à chanter des cantiques en leur langue. Chaque année, une bonne retraite ravive leur foi et purifie leur conscience. Ils semblent plus avides d'apprendre à lire et à écrire que la généralité des enfants Peaux-Rouges. Outre l'écriture, la grammaire, le calcul et même la musique, on leur enseigne la culture de la terre ; et quelques-uns d'entre eux apprennent le métier de charpentier, de boulanger, de cordonnier ou de forgeron.

« Il y a, dans cette maison, une vie, un cachet de gaieté et un entrain qui font plaisir à voir. Les anciens élèves aiment à y revenir, pour revoir leurs anciens compagnons et leurs bienfaiteurs.

« Le bon Père **HUGONARD** est aimé de tous comme un Père. Il faut le voir, le matin d'une fête religieuse, ou le jour des noces d'un ancien enfant de l'école, ou au retour d'une absence de trois ou quatre jours. Il y a alors, chez les enfants, de véritables explosions de joie et de bonheur. Il est aisé de voir qu'il est bien l'âme de l'institution.

« Un fait qui prouvera combien l'école a fait du bien, c'est qu'avant son établissement nos Pères ne pouvaient pas planter, impunément, leurs tentes sur les réserves sauvages qui entourent



la Mission, tandis que, maintenant, ils sont reçus, partout, avec empressement, non seulement chez les nouveaux chrétiens, conquis souvent à la foi par les prières et les exemples de leurs enfants, mais même dans la loge des païens, adorateurs obstinés du Soleil ou de l'Ours Jupiter.

« Un autre résultat heureux de cette école, c'est l'espérance que donne une petite colonie, composée de jeunes ménages chrétiens, établie à proximité. Il est certain que cette école — obtenue du Gouvernement, avec tant de peine, par Mgr TACHÉ — a été le salut des peuplades sauvages de la Vallée de Qu'Appelle ; et aucune n'a aussi bien réalisé le rêve apostolique de Mgr GRANDIN, qui, le premier de tous, a eu l'idée de fonder des écoles de ce genre.

« Honneur donc à qui de droit ! Honneur et remerciements, surtout, au bon Père HUGONARD, qui a été choisi comme délégué au présent Chapitre général, précisément, à cause des grands services qu'il a rendus au Vicariat et à la Congrégation entière, en dirigeant une si belle œuvre avec un zèle infatigable. »

\* \* \*

Hélas ! la rage de l'enfer s'abattit sur cette œuvre si belle, pour essayer de l'étouffer. Le 4 janvier 1904, un violent incendie détruisit la magnifique école. Il n'y eut aucune perte de vie à déplorer, mais presque tout devint la proie des flammes. Le P. HUGONARD était absent, à ce moment ; il se trouvait à Ottawa, pour traiter des intérêts de ses chers sauvages auprès du Gouvernement. On imagine quelle terrible épreuve ce fut pour son cœur. Et elle fut encore augmentée par son anxiété pour l'avenir, car le Gouvernement faisait la sourde oreille à ses demandes pressantes de construction. Mais, enfin, il céda à ses instances émouvantes ; et, le P. HUGONARD s'étant mis à l'œuvre avec la plus grande énergie, l'école fut bientôt reconstruite.

Mgr LANGEVIN vint la bénir, le 1<sup>er</sup> octobre 1905 ; et, au banquet qui suivit la cérémonie, il provoqua une ovation à l'infatigable P. HUGONARD, en le montrant assis sur les ruines de son ancienne école et le comparant aux généraux romains couronnés, par le Sénat, pour n'avoir pas désespéré de la chose publique, après un revers ou une défaite.

Une école si florissante et si bien dirigée s'acquitt,

bientôt, une réputation bien méritée ; et nombreux furent les personnages de marque qui tinrent à la visiter, ainsi que son directeur, depuis le Marquis de Lorne jusqu'à Sir Wilfrid Laurier.

Le P. HUGONARD était doué d'une grande force de caractère en même temps que d'une énergie indomptable ; c'est pourquoi il réussissait à mener à bonne fin toutes les œuvres qu'il entreprenait. Il joignait à cela des manières aimables et attrayantes, — avec une grande bonté de cœur, qui le portait à se dévouer pour les autres, sans réserve, et à rendre au centuple ce qu'on avait fait pour lui. Il y avait, en lui, une sorte de magnétisme qui attirait, — ce qui explique pourquoi il a possédé une si forte emprise sur les sauvages et qu'il ait joui, auprès d'eux, d'une très grande popularité.

Il eut même assez d'ascendant sur eux pour préserver son école d'un massacre projeté. L'un des grands chefs des Indiens de File Hills était descendu, avec ses guerriers, dans la vallée et les avait retranchés dans des ravins, au nord de l'école, dans le dessein de l'attaquer et d'en massacrer les occupants. Le P. HUGONARD eut le courage de se porter à sa rencontre, et il fit si bien qu'il le détermina à renoncer à son projet meurtrier.

Son zèle pour la conversion des sauvages mérite les plus grands éloges ; malheureusement, ses travaux et ses fatigues n'ont guère été écrits que dans le livre de la vie éternelle, comme aussi dans les cœurs reconnaissants de ces pauvres enfants du bois. Il fit sa dernière conversion et administra son dernier baptême deux semaines seulement avant sa mort. Le vieux Missionnaire voyait ses forces décliner, depuis deux ans déjà ; il était même alité, depuis quelque temps, lorsqu'un jeune sauvage Sioux se présenta à l'école, demandant à prendre « la prière du P. HUGONARD ». Celui-ci, n'écoutant que son zèle, voulut instruire et baptiser lui-même ce dernier néophyte, malgré son grand état de faiblesse. Ce fut le beau couronnement de son fructueux ministère de quarante-trois ans. Il retourna à son lit de moribond, où, quinze jours plus tard, il rendit son âme à DIEU, entouré de ses frères

en religion et béni par son archevêque, lequel était venu en hâte, de Québec, pour assister à ses derniers moments. C'était le 11 février 1917, jour anniversaire de l'apparition, à Lourdes, de la Sainte Vierge, — envers laquelle il avait nourri, toute sa vie, la plus tendre dévotion.

\* \* \*

Ses funérailles furent très imposantes ; et au service solennel, célébré dans sa chère école et chanté par Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface, assistèrent des représentants des trois provinces ecclésiastiques du Nord-Ouest aussi bien que du Lieutenant-Gouverneur et du Gouvernement de la Saskatchewan.

A ces hommages envers le vénéré défunt se joignirent des éloges funèbres prononcés par le R. P. Hippolyte LEDUC en cris, par le P. Paul ÉTIENNE en sioux, et à la fois en français et en anglais par Mgr Mathieu, Archevêque de Regina.

Nous terminerons cette *notice* par un court extrait de ce dernier discours, qui sera la belle épitaphe de notre regretté défunt :

— « La mort nous a enlevé celui que nous aimions tous à appeler le « bon Père HUGONARD ». La Communauté des Oblats de MARIE, à laquelle nous ne pourrons jamais assez témoigner de reconnaissance pour le bien qu'elle a fait dans nos diocèses de l'Ouest, a vu ainsi disparaître un de ses plus saints Religieux, un de ces hommes remplis de cette patience qui vient à bout des pires difficultés, de ce robuste optimisme qui sait attendre les échéances lointaines, de cette heureuse incapacité de découragement qui fait des merveilles.

« L'Archidiocèse de Regina a perdu un prêtre d'un zèle admirable, un prêtre qui a toujours suivi les sentiers du devoir, respirant la résolution tranquille et indomptable d'un homme décidé à vaincre, à force de vaillance, ou à mourir au champ d'honneur, dans la gloire due aux héros.

« Le Canada, notre chère patrie, s'est vu enlever un de ces hommes qui font honneur à l'humanité et dont l'existence, consacrée à l'accomplissement d'un grand dessein, offre, à l'admiration de l'univers, un exemple de ce que peut faire un grand cœur rempli de DIEU. »

R. I. P.



### III. — F. Sc. François LeRoux, 1904-1928 (—) <sup>1</sup>.

---

Le Frère scolastique François LeRoux naquit, à Cancale (Diocèse de Rennes, Dol et Saint-Malo), le 22 décembre 1904, de parents chrétiens et laborieux.

Son père, un brave de ce pays breton, qui en compte presque autant que d'hommes, avait, pendant trente ans, navigué sur toutes les mers du monde. Sa mère, courageuse comme le sont toutes les femmes de marins, avait vécu, ces trente années, sans cesse partagée entre la crainte et l'espérance, les revoirs joyeux et les départs attristés ; elle élevait sa petite famille dans la crainte de DIEU et la fidélité au devoir chrétien.

Le petit François grandissait — en face de cet océan qui, si souvent, lui prenait son père — auprès de sa maman, qui se réjouissait de constater les effets de la grâce dans l'âme de son cher enfant. Tout jeune, il donnait des marques d'une solide piété. Sa grande distraction, son jeu préféré était d'élever des autels à la maison, d'entourer de fleurs et de lumières l'image de MARIE. Du reste, cette dévotion à l'égard de la Mère du Ciel rejaillissait sur la maman de la terre et sur le papa, car l'enfant se montrait très serviable pour ses parents ; il restera d'ailleurs, toute sa vie durant, plein d'affectueuse tendresse pour eux.

François fut, d'abord, envoyé à l'école laïque, puis chez les Frères de Ploërmel. La profonde influence d'un de ceux-ci — Monsieur Hamon, mort en odeur de sainteté, — ajoutée à celle de sa maman, donnèrent à François le sens, remarqué plus tard, de la vraie piété. Une vie chrétienne sérieuse et une grande dévotion à la Très Sainte

---

(1) Cette *Notice* est une combinaison de deux autres, que nous avons trouvées, a) dans le Bulletin de « *Notre-Dame de Sion, Protectrice de la Lorraine* », vi<sup>e</sup> année, Num. 70 (Février 1929), pp. 15-18 : UNE FLEUR POUR LE CIEL, et b) dans la « *Revue Jeanne d'Arc* » du Scolasticat de Liège, Num. 1 (Janvier 1929), pp. 15-18 : FRÈRE FRANÇOIS LEROUX.

Vierge furent, ce semble, les deux grandes caractéristiques de notre frère. C'est à cette époque de sa vie qu'il en faut chercher la source.

— « *Les plus beaux jours de ma jeunesse* », racontera-t-il, plus tard, « *furent mes promenades à la mer, avec Monsieur Hamon et mes camarades. Monsieur Hamon portait, avec lui, une statue de la Très Sainte Vierge. Arrivés sur la plage, nous cherchions, dans la falaise, une grotte d'occasion pour exposer notre statue ; puis nous chantions des cantiques et nous récitons des Ave.* »

Monsieur Hamon lui enseigna plusieurs pratiques de piété que le Frère LeRoux conservera, toute sa vie. C'est de lui qu'il tenait cet esprit de mortification dans les petites choses qu'on remarquera, plus tard, chez lui.

Au jour de sa première Communion (1915), à laquelle il se prépara de tout son cœur, il parut triste : des nuages semblaient assombrir son âme. Sa mère — inquiète de ces dispositions, si contraires à son caractère et aux joies que l'on goûte en ce jour solennel — lui demanda :

— « Qu'as-tu, François ? Serais-tu en souci de ta Communion ? Ne l'aurais-tu pas bien faite ? »

— « *Oh ! si, maman. Mais...* »

Et il semblait retenir un secret qu'il avait peur de révéler, craignant de faire de la peine à sa mère.

— « Mais quoi ? »

— « *Je voudrais être missionnaire !* »

Ainsi, JÉSUS, en cette journée bénie, avait parlé au cœur de François et réclamait de lui tout son zèle, tout son dévouement, tout son amour, — car, être missionnaire, c'est cela.

Sa mère était trop chrétienne pour ne pas se réjouir de ce que DIEU choisissait un de ses enfants pour cette haute vie, qui est, tout entière, consacrée à DIEU et au salut des âmes les plus abandonnées.

Vers cette époque, le R. P. Charles COTARMANACH, O. M. I., alors Vicaire intérimaire à Cancale, prit le Frère LeRoux comme enfant de chœur. Le Révérend Père exigeait, de sa petite troupe de lévites, une tenue irréprochable, — ce qui favorisait beaucoup leur piété. Alors



aussi, François devint le répondant habituel d'un prêtre de la ville, qui devinait en lui les germes d'une vocation sacerdotale. Chaque jour, en allant à l'école, l'enfant s'arrêtait, à l'église, devant la statue de Notre-Dame de Lourdes et, après la classe, faisait sa visite au Très Saint Sacrement.

Sa mère, constatant que le désir d'être prêtre et missionnaire persistait dans l'âme de son enfant, et sûre du consentement de son mari, lui permit donc d'essayer de le réaliser. En juillet 1918, il commença ses études dans ce but. Et, comme il était un peu faible, un Séminariste de Cancale se chargea, d'abord, de l'initier au latin.

\* \* \*

Puis, en septembre 1918, François quitta Cancale, sa maman, son maître vénéré — le bon M. Savatte, dont les leçons et les encouragements n'avaient, sans doute, pas peu contribué à lui inspirer cette vocation, — et il partit pour le Juniorat de Jersey, où les Oblats de MARIE préparent les enfants qu'on leur confie, par l'étude et la prière, à la vie d'apostolat dans les Missions.

Là, François, sans être un très brillant élève, s'appliqua, de son mieux, à acquérir la science nécessaire et à se plier aux exigences d'un règlement — d'ailleurs, bien facile. Bon camarade, complaisant, vif, enjoué, il s'épanouissait, heureux, dans ce milieu choisi.

Il y resta trois années environ, après quoi, comme il prenait de l'âge, on l'envoya en Belgique, à Thy-le-Château, dans la maison du Noviciat — où, en attendant de faire l'apprentissage de la vie religieuse, il continua et acheva ses études.

Le Frère LeRoux se montra, durant cette période — ce qu'il fut, du reste, toute sa vie, — gai, joyeux, plein d'entrain, aimant les bons tours et en faisant. On eût cru, à le voir, que la souffrance ne le visitait pas et, pourtant, il avoua, un jour, qu'il avait parfois beaucoup à souffrir intérieurement. Malgré tout, sa bonne humeur n'en fut jamais altérée.

De caractère vif, il s'emportait facilement, mais on sentait en lui la lutte pour réprimer la nature ; et, quand il croyait avoir blessé quelqu'un, son premier mouvement était toujours pour demander pardon.

Il professait, pour la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée, un amour tout filial. Chaque jour, il s'efforçait de la mieux connaître : il s'intéressait à toutes ses œuvres ; et, de fait, il acquit de notre Famille religieuse une connaissance remarquable. On fut frappé de son attachement à sa belle vocation d'Oblat de MARIE Immaculée ; et il avait pour le monde une aversion totale qui étonnait.

Ses façons, du reste, étaient simples, son âme droite, franche et sans détours, son jugement était sûr et son esprit perspicace. Il était bon causeur, agréable conteur et, malgré cela, il aimait la vérité et ne souffrait pas qu'on la blessât.

Il avait pour la Très Sainte Vierge, nous l'avons dit, une ardente dévotion. Ce lui était un devoir très doux de réciter, tous les jours, le petit office et le chapelet. Ses promenades préférées étaient Walcourt et Berzée, célèbres pèlerinages de la contrée, où l'on honorait MARIE. Il avait une particulière affection pour Notre-Dame des Grâces, de Berzée.

— « Quand nous étions seuls », assure son confrère, « il aimait à chanter l'*Ave maris Stella*, qui lui rappelait les doux souvenirs du passé. »

Le Frère LeRoux aimait beaucoup aussi Saint François Xavier, son saint Patron ; et il invoquait souvent, également, Monsieur Hamon, qu'il regardait comme un saint.

Nous avons mentionné, plus haut, son esprit de mortification. C'était une règle, chez lui, de ne jamais manger quoi que ce fût, entre les repas. Il fut souvent envoyé, au jardin, cueillir des fruits, — prunes, cerises, fraises, etc., — mais jamais il ne voulut en porter un à sa bouche, même quand la permission en était donnée.

Certes, nous ne voulons pas canoniser notre frère. Il avait ses défauts ; il avait ses manies. Mais qu'on ne

s'étonne point de ces notes édifiantes : nous le répétons, le Frère LeRoux avait reçu une éducation profondément chrétienne, il avait subi l'influence d'un homme de DIEU, et il fit tout pour ne mettre obstacle ni à l'une ni à l'autre.

\* \* \*

Après Thy-le-Château, ce fut le noviciat, à Coigny, — où l'on remarqua, surtout, sa gaieté. C'est pendant cette année de probation, vers le mois d'août, qu'il éprouva les premières atteintes de sa maladie.

Il fit ses premiers vœux, le 15 octobre 1925, en la fête de Sainte Thérèse. Puis il partit pour Liège, où il devait faire ses études philosophiques et théologiques. En passant à Paris, il alla, avec ses compagnons, se consacrer au Sacré-Cœur, dans le Sanctuaire du Vœu national, à Montmartre. La journée était grise, le temps était froid. Ascension trop rapide ? Courants d'air méprisés ? Les deux, peut-être, causèrent un malaise au jeune Scolastique, — qui ne s'en inquiéta pas.

Arrivé à Liège, où se trouve la maison du Scolasticat, il se mit aussitôt à l'œuvre, travaillant généreusement, selon que le lui permettaient ses facultés et, surtout, sa santé, — qui commença à donner des inquiétudes. Il eut des crachements de sang, et la toux ne lui laissa plus de répit jusqu'à Noël. Son immense désir d'être prêtre lui fit, cependant, supporter le séjour en chambre, — lui si actif, pourtant. Il eut, toutefois, des moments d'abattement : ce qui l'attristait, c'était la perspective du sacerdoce reculé.

On pensa que le climat de Belgique, trop humide, n'était pas favorable à ses poumons blessés. A Noël, il dut donc quitter le Scolasticat.

Après un court passage dans un sanatorium du Morbihan, il se rendit à Pontmain, — avec le Frère Louis GÉDOUIN, atteint de la même maladie que lui et qui mourut, chez ses parents (à La Boussac), peu de temps après (7 juin 1926).

Puis il rentra dans sa famille, absolument à bout de

forces. Là, sa pieuse mère l'entoura de soins délicats. Le docteur exigea la chaise longue. Ce fut le moyen dont le Bon DIEU se servit pour fermer la plaie du poumon. Sa mère, elle, disait :

— « C'est Sainte Thérèse qui a sauvé mon enfant. »

Mais le cher Frère avait l'ardent désir de vivre en communauté. Il fut donc envoyé à Sion. Tout de suite, ce changement d'air et de régime lui fit du bien. Alors, tout en prenant les ménagements nécessaires, il se dévoua, autant qu'il le put, à l'Œuvre de Sion, s'occupant de la sacristie, ornant les autels, préparant les fêtes avec beaucoup d'entrain et aidant, autant qu'il le fallait, à la bonne marche des cérémonies. Entre temps, il continuait sa philosophie, — sous la direction du bon Père Léger CAUX, qui devait mourir, juste un an avant lui, le 31 décembre 1927.

Puis, sa santé s'étant affermie — il semblait, du moins, — et désireux de retourner à son cher Scolasticat, il repartit pour Liège (septembre 1927).

Quelques jours après son arrivée, il fit à pied, avec les autres Scolastiques, le pèlerinage de Notre-Dame de Chèvremont. Et qu'il était heureux et que ses compagnons l'étaient avec lui !

Hélas, le mieux n'était réellement qu'apparent. A peine avait-il commencé à savourer son bonheur de pouvoir reprendre ses études, qu'il se remit à cracher le sang. Le coup fut rude pour lui. Il eut une crise de découragement. Il la surmonta, cependant ; et, dans l'espoir de se remettre, il repartit pour Sion, — où il se trouva, immédiatement, mieux.

On le chargea, alors, de la sacristie. Il s'y donna généreusement et peut-être se fatigua-t-il un peu. Puis, il dut se contenter de faire un peu de reliure. Toujours, il a eu la volonté de guérir et l'espoir d'être prêtre. On peut dire qu'il avait grande confiance en la Vierge de Sion. Il était toujours prêt à rendre service, — ce qui, parfois, le fatiguait outre mesure.

Mais, sournoise et implacable, la maladie suivait son cours. On lui offrit, alors, d'aller embrasser sa maman et

de se refaire dans l'air natal. La proposition lui fit un grand plaisir : il partit (juillet 1928)...

Le pauvre Frère n'est plus qu'un squelette, — mais un squelette qui veut vivre, à tout prix. Sa pauvre mère espère, elle aussi. Le 15 août, elle s'en va, à 3 heures du matin, en pèlerinage à quatre kilomètres de Cancale.

Mais notre Frère baisse de plus en plus. Il s'illusionne sur son état ; et, malgré sa grande faiblesse, il veut retourner à Sion. C'est que la date de ses vœux perpétuels approche. Ne voyant pas venir l'appel, il s'impatiente et s'énerve. Puis, quand il sait qu'il va repartir, le calme revient. « On ne le reconnaissait plus », disait-on ; François n'a plus qu'une pensée : faire son Oblation aux pieds de la « Mère très bonne », qu'il avait appris à aimer.

Il réclama Sion et n'hésita pas, malgré l'état de faiblesse dans lequel il était, à faire le long trajet de Cancale à Paris, puis de Paris à Sion.

Là, le 15 octobre 1928, il prononça ses vœux perpétuels, qui le faisaient Oblat pour l'éternité. On voulait, à cause de sa fatigue et de son extrême faiblesse, abréger la cérémonie ou même la faire dans sa chambre. Mais le Frère tint à venir à la chapelle ; et, là, il fit son Oblation devant toute la communauté.

L'éternité n'était plus loin pour lui. Quelques jours après cette consécration, une voiture d'ambulance le transportait au Sanatorium de Villemin, où les Sœurs de Saint-Charles, si dévouées, qui avaient déjà soigné si maternellement le jeune Brénieres, son condisciple de Jersey, le reçurent avec une religieuse sympathie.

La veille de son entrée, André Brénieres était parti pour le ciel. Le Frère LeRoux resta un mois dans cette hospitalière maison, où médecins et sœurs rivalisèrent d'attentions et de soins pour essayer d'atténuer, sinon de terrasser, le mal qui minait notre jeune Frère. Il édifiait son entourage par sa piété, sa douceur, sa résignation ; et puis, après quelques alertes, il arriva ce que les prières et les neuvaines avaient essayé, au moins, de retarder.

Ce fut la fin, le renouvellement des vœux, le sacrifice de la vie, le dernier regard du cher mourant à son beau



crucifix d'Oblat, le dernier souffle, et Frère François LeRoux était devant DIEU. C'était le lundi, à 4 heures et demie.

Les parents étaient en route pour le voir, une dernière fois. Les dépêches, qui devaient hâter leur arrivée, ne les atteignirent pas ; et, bien qu'on eût attendu jusqu'au mercredi midi, ils ne trouvèrent plus leur enfant à Nancy, quand enfin ils y arrivèrent. Le soir, ils étaient à Sion ; et, le lendemain, jour des funérailles, ils ne trouvèrent plus leur fils qu'enveloppé dans le dernier vêtement avec lequel on descend dans la tombe — le cercueil. Leur douleur faisait mal à voir. Mais, résignés, comme de bons chrétiens, aux volontés de DIEU, ils conduisirent courageusement leur fils François — accompagnés de prêtres amis, de paroissiens de Saxon et de voisins qui l'estimaient — à sa dernière demeure.

Il repose auprès de tant de ses frères, dans le petit enclos en haut du cimetière, tout près du sanctuaire vénéré, sous la main bénissante de MARIE. Une simple croix est fixée sur le tertre qui le recouvre, avec son nom et ces dates : 1904-1928, — 24 ans !

*R. I. P.*



#### IV. — R. P. François Gouret, 1827-1901 (431).

Il est bien à regretter que nous ne possédions que fort peu de détails sur la vie du R. P. GOURET, qui s'est dévoué, sans compter, pendant un long apostolat de quarante-quatre ans, à l'évangélisation du Diocèse de Jaffna, à Ceylan.

François GOURET naquit, le 8 septembre 1827, à Saint-Mars-la-Brière, Diocèse du Mans. Il fit ses études classiques au Collège du Mans et sa théologie au grand Séminaire de la même ville, — où il reçut le Sacerdoce, le 5 juin 1852.

Il fut, alors, nommé à un poste de confiance : celui d'auxiliaire du Curé d'Ernée. Pendant cinq ans, il exerça le saint ministère dans cette paroisse, avec une activité et un dévouement qui lui valurent les plus beaux succès et excitèrent de grands regrets à son départ.

Mais il avait entendu la voix de DIEU, qui l'appelait plus haut ; il voulut donner plus de mérite à son zèle, qui produisait déjà tant de fruits, en entrant dans une vie plus parfaite. Il alla frapper à la porte du Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, et y fit ses vœux perpétuels, le 13 janvier 1857. Il y laissa un souvenir édifiant, comme en témoigne cette note de son Père Maître :

— « La vocation religieuse du P. GOURET était sûre, depuis longtemps ; mais des raisons de famille l'ont retenu dans le ministère paroissial, où il a mérité, tout le temps, la meilleure approbation de ses Supérieurs. Au Noviciat, il a été un modèle de régularité et de piété, aux mœurs simples, et aimant la vie de communauté. D'une santé robuste et d'un caractère énergique, il accepte tout. Son attrait pour les Missions étrangères est très prononcé et, cependant, calme et soumis. Sa piété est solide, son obéissance et son humilité sont sûres ; il est bon frère, charitable et complaisant, d'un extérieur doux et agréable. »

Peu après avoir fait son Oblation, il eut le bonheur d'être enrôlé dans la petite escouade de Missionnaires emmenés, à Jaffna, par Mgr Étienne SEMERIA, qui venait d'être nommé Coadjuteur du Vicaire apostolique et d'être sacré, à Marseille, par notre saint Fondateur.

A peine arrivé et après avoir fait les plus heureux progrès dans l'étude du tamoul, il reçut la charge importante de la Mission de Mantotte, qui était considérable par son étendue et le nombre de ses chrétiens.

Il inaugurait ainsi un long apostolat de quarante-quatre ans, pendant lequel il donna les meilleures preuves du zèle le plus actif aussi bien que d'une constante abnégation, car il exerça, presque toujours, son ministère dans les régions où le climat était le plus insalubre. Mais aucune appréhension ni aucune fatigue ne pouvaient avoir raison de sa soif des âmes et de son dévouement à l'œuvre de DIEU.

Ce ne fut qu'en 1895, après trente-huit ans des plus

dures fatigues et étant déjà presque septuagénaire, qu'il consentit à prendre un repos si bien mérité. Il lui était, du reste, entièrement nécessaire ; car sa santé avait subi les contre-coups de la *malaria* et des autres fièvres des contrées insalubres, et elle fut, pendant quelque temps, assez sérieusement en danger, — par suite, notamment, d'un abcès très grave.

Mais sa robuste constitution avait encore des réserves d'énergie et le remit, bientôt, à flot. Aussi c'est avec joie qu'il partit pour la Mission d'Ilavalai, où il continua encore, vigoureusement, ses labeurs apostoliques, pendant l'espace de cinq ans, — c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

Il reçut, à cette époque, un haut témoignage d'estime de la part de son Évêque, Mgr JOULAIN, qui le nomma membre du Conseil épiscopal. Tous ses confrères et ses nombreux amis s'étaient, également, flattés de l'espoir de fêter ses noces d'or sacerdotales ; et il était même à la veille de célébrer cette touchante fête et de recevoir les plus sincères témoignages d'amitié fraternelle et de reconnaissance, quand la mort vint le ravir au diocèse...

Une des caractéristiques de ce vaillant Missionnaire fut la bonté, tout empreinte d'obligeance et d'affabilité, laquelle semblait contraster, à première vue, avec sa forte voix et sa puissante structure ; et c'est, assurément, l'un des secrets de la fécondité de son apostolat.

Il fit la fin la plus édifiante, le 28 novembre 1901, à l'âge de 74 ans, laissant après lui la réputation d'un apôtre zélé, qui avait bien accompli tout ce qu'il avait fait.

R. I. P.



## V. — R. P. Alphonse Van Hecke, 1872-1928 (1665).

Le R. P. Alphonse-Edmond Van HECKE naquit, à Zele, en Flandre Orientale (Diocèse de Gand), le 25 septembre 1872.

Son frère l'avait précédé dans la carrière apostolique : d'abord Missionnaire de Scheut, il devint ensuite Missionnaire Jésuite.

Le jeune Alphonse fut admis à l'École apostolique des Pères Jésuites, à Turnhout. C'est là qu'il fit ses humanités.

A cause de la loi alors en vigueur en Belgique, Alphonse Van HECKE demanda à entrer dans la Congrégation des Oblats et à être envoyé, immédiatement, à l'étranger, pour échapper au service militaire. C'est ainsi qu'il fut envoyé au Canada, où il fit son scolasticat.

Pendant les grandes vacances, les Scolastiques canadiens font du *camping*. Il arriva au Frère scolastique Van HECKE d'être désigné comme cuisinier de la bande joyeuse. Dès la première matinée où il exerça ces hautes fonctions, il se mit en devoir de faire cuire des pommes de terre pour le repas de midi. On lui avait bien recommandé de les saler comme il faut. Il n'y manqua pas, et y versa tout un gros paquet de sel. Quand il voulut les goûter, pour voir si elles étaient appétissantes, le goût de sel lui emportait la bouche. Pour remédier au mal, il eut un trait génial : il versa, dans les pommes de terre, un gros paquet de sucre pour corriger le goût du sel. A midi, malgré leur solide appétit, les Scolastiques ne purent avaler les pommes de terre ; mais cet incident ne fit qu'accentuer la bonne humeur, et le bon Frère Van HECKE rit lui-même, de bon cœur, de sa mésaventure. Tout de même, pour la fin des vacances, le jeune Frère était devenu aussi bon cuisinier qu'il s'était montré bon philosophe pendant l'année scolaire.

\* \* \*

Quand le Père Van HECKE eut terminé son scolasticat, en 1898, — il avait fait son Oblation perpétuelle, à Archeville, le 9 septembre 1893, et avait été ordonné prêtre, à Ottawa, le 12 juin 1897, — il fut envoyé au Transvaal. Là, il fut, à Pretoria, le vicaire du Rév. Père Gilles Van LAER.

Le Père Van LAER, un Hollandais, avait aussi passé

par le Canada, où il avait exercé le ministère, en anglais. Quand le Scolasticat d'Autun, après avoir émigré d'abord à Inchicore et avant d'être fixé à Liège, s'établit dans le Limbourg hollandais, le Père Van LAER fut appelé, du Canada, pour y remplir les fonctions d'Économe. Il accompagna, ensuite, le Scolasticat — qui était transféré à Liège.

Un jour qu'il prêchait, à son tour, une instruction à la communauté, à l'occasion de la récollection mensuelle, le Père Van LAER ne trouva rien de mieux que de donner un sermon qu'il avait, autrefois, prêché aux bonnes gens du Canada. Il le donna fidèlement, sans y rien changer. Aussi les Scolastiques ne furent-ils pas peu surpris, quand ils entendirent le brave prédicateur s'écrier :

— « Où *vous*-nous, mes Frères ? Où en sommes-nous de nos devoirs de chrétiens et de pères de famille ? »

C'était une distraction de haute envergure, qui eut un succès mérité. Le bon Père Van LAER, en même temps qu'économe, était professeur d'anglais.

— « Il n'y a rien d'aussi ridicule que de se tromper dans les verbes, lorsque l'on parle anglais », disait-il, un jour, à ses élèves. « Faites bien attention, car il y a des verbes dont le radical au parfait est tout différent du radical du présent ou de l'infinitif. »

Puis, s'adressant à l'un de ses auditeurs :

— « Voyons, Frère. Comment diriez-vous, en anglais : Je *montis* à ma chambre et je posa le *book* sur la table ? »

Il faut avouer que le *bouc* sur la table eut un énorme succès d'hilarité...

Comme, à Liège, la population parle français, la présence du R. P. Van LAER n'était plus nécessaire ; et il fut envoyé au Transvaal, où, comme nous l'avons dit, le Père Van HECKE devint son second. Connaissant tous deux l'anglais, — ainsi que le hollandais ou le flamand, qui ressemblent, de très près, à la langue des Boers, — ils accomplissaient parfaitement leur ministère et dans la plus parfaite harmonie.

Toutefois, dans ce ciel serein, il y avait, parfois, un léger nuage. Pendant la récréation de midi, on jouait au



billard ; et, si d'aventure le jeune Père Van HECKE gagnait la partie, l'orage éclatait : le Père Van LAER tonnait... et le Père Van HECKE s'esquivait.

\* \* \*

Un an après l'arrivée du Père Van HECKE au Transvaal, en 1899, éclatait la Guerre anglo-boer. Il fallait un aumônier catholique pour la Brigade irlandaise, qui allait combattre dans les rangs des Boers. Le R. P. Léon MARCHAL fut, d'abord, nommé ; mais, après quelques jours, ce fut le R. P. Van HECKE qui prit sa place.

Il partagea, avec cette glorieuse brigade, tous les périls et toutes les vicissitudes de la guerre. La Brigade irlandaise faisait partie de l'armée du Général Botha. Quand la grande guerre dégénéra en *guerrilla* ou guerre de partisans, les troupes des Boers s'éparpillèrent en *commandos* ou petits groupes, qui harcelaient les armées anglaises. L'activité du Père Van HECKE se limita, alors, à l'un des *commandos* irlandais qui s'obstinaient à tenir la campagne et, par des déplacements rapides, échappaient à l'encerclement des troupes anglaises.

C'est alors que le talent de cuisinier que le Père Van HECKE avait acquis, pendant les vacances du Scolasticat, trouva son application. Quand ses hommes revenaient, fatigués et affamés, le bon Père Van HECKE leur avait préparé le thé et la nourriture.

Il fut un des derniers à quitter Johannesburg, quand les troupes britanniques y entrèrent. Il partit pour Pretoria, à bicyclette. Il prit le dernier train qui quittait Pretoria, pour se rendre à Lourenço Marques, où, avec les restes glorieux de son régiment décimé, il s'embarqua pour l'Europe, en l'année 1901.

Avant de se séparer de sa chère Brigade, les soldats reconnaissants lui offrirent leur glorieux drapeau irlandais — qu'il conserva, avec un soin jaloux, jusqu'au jour de sa mort. Un bon nombre de ces combattants étaient des Irlandais d'Amérique. Plusieurs sociétés américaines, dé-

sireuses de posséder ce drapeau, demandèrent qu'il leur fût cédé ; mais il restera à jamais à Pretoria, auprès de ce grand et vaillant Missionnaire, qui l'a si bien gardé.

\* \* \*

Revenu en Belgique, à peu près en même temps que son ami le Père MARCHAL, le Père Van HECKE et le Père MARCHAL donnèrent une série de conférences sur le Transvaal, un peu partout, en Belgique. Le Père Van HECKE donnait les conférences en langue flamande et le Père MARCHAL, en langue française...

Cependant, en octobre 1901, grâce à l'activité du Rév. Père Cyprien DELOUCHE, on fonda le Juniorat de Waereghem, sous l'appellation éphémère de Petit Séminaire du Transvaal. Le R. P. Albert NAESSENS fut rappelé du Canada, pour être le Supérieur de la nouvelle fondation.

Le R. P. Van HECKE fut attaché à la Maison de Waereghem mais avait pour travail personnel de desservir la chapelle publique de Nieuwenhove, à quarante minutes du Juniorat. Les Pères Henri MAZURE et Godefroid PESKENS furent chargés du petit groupe des Junioristes du début. Dans les premiers mois de l'année 1902, le R. P. Van HECKE fut appelé à Paris, pour y célébrer le mariage du Major MacBride, de l'ancienne Brigade irlandaise, avec Miss Maud Gonne, agitatrice irlandaise.

Vers la fin de l'année 1902, pour l'ouverture de la seconde année scolaire, tout changea d'aspect au Juniorat de Waereghem. C'était l'époque des expulsions des Religieux de France. Le R. P. NAESSENS put retourner au Canada. Le R. P. PESKENS fut envoyé de maison à Anvers. Le R. P. MAZURE resta à Waereghem comme professeur. Mais une trentaine de Junioristes — la plupart de Sion, quelques-uns de Lumières — furent envoyés à Waereghem, avec quatre Pères de Sion et un professeur de Lumières. Le R. P. Albert LOUVEL, ancien Chapelain de Montmartre, fut nommé Supérieur. C'était une situation qui demandait beaucoup de tact et de délicatesse.

Le R. P. Van HECKE, homme doux et pacifique, en eut beaucoup à souffrir. Il écrivit au Supérieur Général, pour lui demander de pouvoir retourner au Transvaal. Le Supérieur Général, qui était déjà au courant de ce qui se passait, décida, aussitôt, que Nieuwenhove serait érigé en résidence distincte et indépendante de Waereghem, avec le R. P. Van HECKE comme Directeur.

\* \* \*

Dès lors, le R. P. Van HECKE put donner libre cours à son zèle. Ce n'était pas un orateur, mais c'était un homme de bon conseil et d'un grand jugement pratique. Il fit beaucoup de bien à Nieuwenhove, où, pourtant, la situation était très difficile.

L'église avait été bâtie par la population, malgré l'opposition des autorités, tant civile qu'ecclésiastique. L'Évêque de Bruges avait refusé de fournir un prêtre ; et la population, surexcitée, tomba dans une sorte de schisme. Les gens refusaient d'aller à l'église paroissiale et se réunissaient, pour prier, dans l'église qu'ils s'étaient bâtie, à l'heure de la Messe du dimanche. Pour faire cesser le scandale, l'évêque avait confié l'église aux Oblats de Waereghem.

Le Père Van HECKE eut donc à ramener le calme dans les esprits et la paix dans les consciences. De plus, les bâtiments étaient insuffisants. L'église était bâtie ; mais il n'y avait pas de voûte sous le toit, le pavement n'était pas encore placé, et le mobilier provisoire était des plus sommaires. Le Père Van HECKE acheva l'intérieur de l'église, la meubla convenablement, et réussit même à l'agrandir. Il fit construire des écoles, avec trois classes primaires pour les garçons, et une école, tenue par des Religieuses, avec une classe gardienne et trois classes primaires pour les filles. Il fit agrandir et meubla le presbytère, de façon à en faire une résidence pour plusieurs Pères et Frères. A partir de 1905, Nieuwenhove devenait même le Noviciat de la jeune Province belge. Toutefois, le R. P. Van HECKE resta constamment chargé de l'église

publique, tandis qu'un autre Père exerçait la charge de Maître des Novices. Le Père Van HECKE fut d'un dévouement admirable ; sa bonté, sa modestie et sa bonhomie lui attiraient de nombreuses sympathies ; et il savait trouver, sans bruit, les ressources nécessaires.

\* \* \*

Cependant, le bon Père n'oubliait pas son ancienne Mission du Transvaal et ne cessait de demander à y retourner. Enfin, en février 1914, il reçut, à nouveau, son obédience pour le Transvaal.

La Guerre mondiale n'allait pas tarder à éclater (au mois d'août suivant). Le R. P. Van HECKE reprit son service d'aumônier, et il l'exerça, pendant toute la durée de la guerre, dans l'Ouest africain, où il fut le chapelain, très zélé et très apprécié, du 12<sup>e</sup> Régiment d'infanterie — le Régiment de Pretoria. Il fut, à juste titre, aimé et estimé par tous les soldats, catholiques et autres, et jouit d'un véritable prestige.

Après la guerre, pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de Curé à Lijdenburg et y resta jusqu'au jour où il fallut céder cette partie du Transvaal aux Prêtres du Sacré-Cœur.

Le « *Messenger de Marie-Immaculée* » a publié quelques lettres, écrites de Lijdenburg par le R. P. Van HECKE, et qui nous donneront quelque idée du ministère que le Révérend Père exerça dans ce vaste district.

En juin 1922, le « *Messenger* » publia une lettre du R. P. Van HECKE au R. P. MAZURE, donnant le récit intéressant d'une course apostolique du vaillant Missionnaire (1) :

-- Vous désirez savoir quelles sont mes occupations. Ici-même, à Lijdenburg, mon travail ordinaire est celui d'un curé avec, comme supplément, tous les soirs, une instruction pour les Noirs. En plus, j'ai un immense district à visiter. Lijdenburg est le

---

(1) Cfr. « *Messenger de Marie-Immaculée* », III<sup>e</sup> Année, Num. 6 (Juin 1922), pp. 140-142 : — TRANSVAAL : *Course apostolique, Une Histoire de Lions, L'Auto Restaurant.*

terminus d'une ligne de chemin de fer ; mais, pour occuper les Blancs sans travail, la ligne va se prolonger plus loin.

Dernièrement, j'ai visité ceux qui travaillent le long de la nouvelle ligne. Le Docteur de Lijdenburg m'avait offert de l'accompagner en auto. Pendant qu'il visiterait les malades — et il y en a toujours parmi ces vieux buveurs, — je devais visiter les Catholiques.

Ce jour-là donc, je dis la Messe à 6 heures ; et, à 7 heures précises, nous partions. Tout le long de la route, nous admirions les magnifiques montagnes ; mais la route est mauvaise, et l'automobile faisait des bonds, à tout instant.

— « Oh ! cela fait du bien au foie ! » disait le Docteur.

Bientôt je m'écriai :

— « *Docteur, voici une rivière !* »

— « Ne craignez rien », dit-il : « il n'y a pas beaucoup d'eau. » *All right !* nous la traversons sans incident.

Plus loin, à cinquante mètres du chemin, en contre-bas de la route, se trouve une petite ferme. La maison d'habitation est couverte de fleurs et de verdure.

Il n'y a pas bien longtemps que des lions dévorèrent, pendant la nuit, un cheval devant cette maison. Le fermier ne se réveilla point. Le lendemain matin, tous les chasseurs des environs organisèrent une battue et cherchèrent, en vain, les lions.

Quelques semaines après, on finit par en trouver un. Aussitôt, les chasseurs se mirent en campagne. Un Noir l'aperçut, le premier, sur une montagne voisine. Il tira sur l'animal et le blessa légèrement. Le lion, blessé, s'enfuit dans la forêt. Bientôt, les chasseurs l'eurent traqué et entouré de tous côtés ; et le roi des forêts tomba, percé de balles.

Restait la lionne. Elle avait tué encore quelques veaux et des ânes, pendant la nuit. On empoisonna les restes de ces animaux. La lionne revint pour achever de dévorer sa proie ; et on la trouva crevée, le lendemain.

Le lion et la lionne étaient deux superbes fauves, d'une espèce très féroce. Le mâle avait trois mètres de long.

Pour nous, nous rencontrons seulement, de-ci de-là, quelques serpents ou quelque babouin ou grand singe des bois.

Nous traversons un pont, qui relie deux rangées de montagnes : et, bientôt, nous arrivons sur un haut plateau, qui s'étale devant nous, splendide.

Nous quittons, alors, la grand'route, pour suivre un semblant de chemin qui nous rapproche des travailleurs que nous cherchons. Tous vivent en plein air, sous des tentes. Heureusement qu'il fait toujours chaud ici, — même trop chaud, pendant l'été : de mars à octobre, nous n'aurons plus de pluies.

Nous nous arrêtons, de kilomètre en kilomètre, pour visiter les travailleurs. Midi approche : nous mangeons une pomme, en attendant le dîner. Vers une heure, nous arrivons près d'un embryon de village, où nous pouvons trouver une tasse de thé.



Un magasin et deux maisons, voilà tout. Devant le magasin, une sorte de place publique. Le reste viendra.

— « Père », dit le docteur, « nous nous arrêterons, un quart d'heure ».

Je cours voir un jeune homme, brave catholique. Il avait commencé ses études pour devenir prêtre ; mais l'état de santé de son père l'obligea à arrêter ses études.

C'est grand dommage pour la Mission, qui a tant besoin d'ouvriers évangéliques. Nous avons, dans nos Missions du Transvaal et de l'Orange, un million et demi de Noirs, — et seulement deux Pères pour s'en occuper spécialement. Croyez-moi, ils viendraient aussi facilement à nous que les Noirs du Basutoland. A Lijdenburg, plusieurs indigènes sont venus me demander d'ouvrir une école pour leurs enfants. J'ai acquis le terrain, mais je n'ai pas de Sœurs pour fonder cette école.

Nous continuons notre voyage. Le pays est toujours admirable. C'est un grand ouvrage que celui du chemin de fer, qui serpente le long des montagnes et traverse des vallées semées de maïs et d'avoine.

Nous arrivons encore devant une rivière, qui paraît avoir beaucoup d'eau. Une Cafrine consent, complaisamment, à en sonder la profondeur. A l'endroit le plus profond, l'eau ne lui vient que jusqu'aux genoux. Nous traversons, et tout va bien.

Nous rencontrons un groupe d'ouvriers. Voici un nouveau venu qui a besoin d'être examiné par le docteur. Il a épuisé ses dernières ressources en cherchant des diamants. C'est un ivrogne, comme la plupart de ses camarades. Le docteur visite encore quelques autres individus qui réclament ses soins.

Il est plus de deux heures. Nous commençons à avoir l'estomac vide. Heureusement, les Sœurs m'ont muni de quelques provisions : une poule et du pain. Faute de thé, nous mangeons notre dernière pomme et du raisin de ma vigne. L'auto nous sert de restaurant. Nous sommes quatre pour partager ce modeste menu. Mais nous nous consolons, en pensant que nous serons de retour avant la nuit.

Nous voilà au bout de la ligne et de notre voyage. Je ne comprends pas que notre auto puisse grimper des pentes pareilles. Nous prenons le chemin du retour.

Nous sommes de nouveau devant la rivière. L'auto y entre, résolument, mais reste en panne au beau milieu. Nous appelons au secours, et six jeunes Noirs s'élancent dans la rivière, poussent à qui mieux mieux, et nous atteignons l'autre rive. Ils nous avaient volontiers aidés, mais ils attendent une récompense. Que leur donner ? De l'argent ? Ils sont trop nombreux. Je donne à chacun une belle grappe de raisins, — tout ce qui reste de mes provisions.

Enfin, à quatre heures, nous reprenons la grand'route ; et, à six heures, nous rentrions à Lijdenburg, au son de l'*Angelus*.

\* \* \*

Le « *Messenger* » de janvier 1923 publia une autre lettre, non moins intéressante, du R. P. Van HECKE au Rév. Père MAZURE, relatant un autre voyage, où nous ferons connaissance avec les Boers, dont il est rarement parlé dans les lettres de nos Missionnaires (1).

— Je viens de faire un voyage à travers mon district de mission, qui est plus grand que toute la Belgique. En mon absence, un Père Rédemptoriste a rempli mes fonctions de Curé à Lijdenburg. Je n'avais donc pas d'inquiétude. Il faut que je vous conte ce voyage.

Mon *boy* noir, solide gars de seize ans, porte à la station ma valise, contenant le nécessaire pour célébrer la Messe et du linge pour un mois. Je le suis à pas pressés, car le ciel s'obscurcit et devient menaçant.

Je suis à peine arrivé à la gare que la grêle s'abat avec une telle violence que tout est ravagé dans les champs et dans les jardins. Bien des fenêtres ont leurs vitres brisées, et même plusieurs glaces ont volé en éclats aux portières du train.

Le soir du premier jour, j'arrive au village de Dullstroom. *Dull*, en anglais, signifie sombre ou triste ; et c'était, certes, l'endroit le plus sombre de l'Afrique. Il régnait un brouillard tellement épais que le conducteur de la voiture ne pouvait plus diriger ses deux chevaux. Il fallut qu'un jeune nègre marchât en avant, avec une lanterne ; et, malgré cela, nous sortîmes encore, parfois, de la route. Heureusement, le trajet de la gare au village ne dura qu'une demi-heure.

Le lendemain, à 6 heures, nous attelons ; et je vais dire la Messe dans une ferme habitée par une famille irlandaise catholique. Il y a là un brave jeune homme qui veut se marier. Tous les membres de la famille assistent à la Messe et communient.

Après le déjeuner, nous partons pour une autre ferme, située deux lieues plus loin, où habite la fiancée de mon jeune homme. C'est une jeune protestante, de race boer.

Elle accepte toutes les conditions de l'Église catholique pour son mariage : — l'union doit être bénite par moi ; et les jeunes gens ne se présentent pas devant le pasteur de la secte calviniste, dite Église hollandaise réformée ; de plus, tous les enfants seront élevés dans la Religion catholique.

Pour la circonstance, la voiture qui doit nous mener est attelée de quatre vigoureux chevaux. De toutes parts, nous voyons arriver des gens qui se rendent à la ferme, où la jeune fille attend

---

(1) Cfr. « *Messenger de Marie Immaculée* », IV<sup>e</sup> Année, Num. 1 (Janvier 1923), pp. 17-19 : — UN MARIAGE AU TRANSVAAL.

son futur mari. On n'y parvient pas sans difficultés : car les chevaux ne sont pas habitués à être attelés ainsi à la voiture.

Quand nous arrivons, la maison se remplit de curieux et, surtout, de curieuses. Pas étonnant que la curiosité soit du féminin. Tous et toutes sont avides de voir un mariage célébré par un « Romain ».

Je trouve, d'abord, la réception un peu froide. Cela sent le milieu protestant. Toutefois, le père de la fiancée se rapproche de moi. Il est vrai qu'il est presque aveugle et pas mal sourd. Le jeune homme se retire dans une chambre pour réparer le désordre de sa toilette et donner à sa moustache une tournure irréprochable. Je suis disposé à commencer la cérémonie et vais trouver mon jeune homme. :

— « Eh bien ! Patrick, êtes-vous prêt ? »

— « Pas encore, mon Père ! »

J'attends un moment. Enfin, les fiancés arrivent. Le frère de la fiancée et la sœur du fiancé servent de témoins au mariage. Je donne à la cérémonie tout l'éclat possible et permis : et je fais une instruction sur le mariage, selon le *Rituel* romain. Quand la cérémonie est terminée, le frère de la fiancée me dit, en me prenant la main :

— « Père, il y a trois mois, je me suis marié ici-même, devant un ministre boer. Mais sa cérémonie était loin d'être aussi touchante que la vôtre. »

— « Je vous crois », lui répliquai-je. « Je viens d'accomplir une cérémonie de l'Église de Jésus-Christ, et votre Église est l'œuvre d'un homme. Qui donc a inventé votre secte hollandaise, si ce n'est un certain Calvin, qui ne fit qu'imiter l'Allemand Luther ? »

Tout à tour, la mère, la sœur et les frères vinrent me féliciter et me remercier d'avoir accompli une si belle cérémonie religieuse.

— « Nous avions peur », me disent-ils, naïvement. « Nous pensions que notre fille et sœur allait devoir passer par des rites étranges et effrayants. »

Cet aveu m'amuse et m'encourage.

On se met à une table couverte de gâteaux de toutes sortes et des boissons les plus diverses. Le plus jeune frère s'empresse à me servir et me demande mes préférences. J'accepte un peu de vin, et tous les verres se remplissent. Je lève le mien et porte la santé des nouveaux mariés. J'en profite pour leur faire tout un discours, qui est plutôt un sermon. Ils ouvrent tous de grands yeux, en m'entendant parler ; et, dès que j'ai fini, tous à l'envi se mettent à me complimenter.

— « Oh ! Père, que de préjugés vous avez fait tomber ! Nos ministres nous ont raconté tant de choses contre vous ! »

— « Je ne le sais que trop », leur dis-je. « Ils n'épargnent aucune calomnie pour nous rendre odieux. »

Tous m'accablent de questions ; et je n'ai guère le loisir de goûter toutes les bonnes choses qu'on me présente, tant j'ai fort à faire pour répondre à tout le monde...

La journée fut trop courte, à mon gré ; mais j'avais d'autres brebis à visiter. Les jeunes mariés partirent pour aller voir de leurs parents dans la contrée ; et je pris une autre direction...

\* \* \*

Quand le district de Lijdenburg passa aux Prêtres du Sacré-Cœur, le R. P. Van HECKE fut chargé de la Paroisse de Bezuidenhout Valley, faubourg de Johannesburg. Il aurait pu couler des jours heureux et paisibles dans cette belle paroisse ; mais, quand il fallut trouver, en 1906, un Père pour la pauvre Mission indigène de De Wildt, près de Pretoria, il accepta volontiers ce poste de dévouement et de sacrifice. L'église était bâtie, mais elle manquait de bien des choses. Une hutte servait de presbytère provisoire. Monseigneur O'LEARY, O. M. I., Vicaire apostolique, et le Délégué apostolique d'Afrique australe vinrent visiter le dévoué Missionnaire dans sa pauvre habitation ; et Mgr O'LEARY lui promit de faire bâtir une maison convenable. De son côté, le R. P. Van HECKE frappait à toutes les portes, pour procurer le nécessaire à son église et à sa sacristie.

En octobre 1927, l'« *Écho de Notre-Dame de la Mer* » publiait un appel du R. P. Van HECKE :

— Je suis, maintenant, chargé de la Mission indigène de De Wildt. Il y a bien une église, et même une cloche que nous devons à la générosité des lecteurs des Revues des Oblats de Belgique. Mais, pour tout le reste, c'est la plus grande pauvreté, pour ne pas dire la misère. Je n'ai pas d'habitation convenable ; la sacristie est excessivement pauvre en ornements pour la célébration des offices ; et l'église manque de tant de choses que je ne sais que vous demander d'abord.

Toutefois, je crois qu'il nous faudrait, d'abord, une statue du Sacré Cœur de Jésus. Si le Divin Maître a des préférences, c'est bien pour les pauvres et les déshérités de ce monde ; et, certes, mes pauvres paroissiens de De Wildt sont du nombre. Et, parmi ces pauvres Noirs, il y a de bien belles âmes, qui se réjouiront vivement et exciteront davantage encore leur ferveur, quand elles contempleront, dans la statue du Sacré-Cœur, le touchant symbole de l'amour de Jésus pour nous.

D'autres lettres suivirent, précisant les différents besoins. Elles lui valurent de recevoir trois grandes statues

du Sacré-Cœur, de Notre Dame de Lourdes et de Saint JOSEPH, des ornements de toutes les couleurs liturgiques, des vases sacrés et quantité d'autres objets de culte. Il voulait encore ériger une grotte de Notre-Dame de Lourdes, et rêvait même de doter sa paroisse d'une petite fanfare.

\* \* \*

Mais l'homme propose et DIEU dispose. Il vient un moment où le Maître appelle son serviteur : — *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui* : Allons, serviteur bon et fidèle, le moment est venu d'entrer dans la joie de ton Seigneur.

Le numéro de mars 1929 du « *Petit Missionnaire de Marie-Immaculée* », Bulletin bimestriel de l'Association de MARIE Immaculée pour la Belgique, publiait la lettre suivante :

*De Wildt, 31 décembre 1928.*

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE MAZURE,

Longtemps avant que cette lettre ne vous parvienne, vous aurez appris la triste nouvelle de la mort de votre vieil ami — le Père Van HECKE. Par cablogramme du jour même, j'en ai informé l'Administration générale à Rome. Vous me saurez gré, j'en suis sûr, de vous donner quelques détails sur les derniers jours de notre regretté défunt.

Vous saviez, sans nul doute, que le cher Père souffrait d'une faiblesse du cœur. Déjà à Lijdenburg, il y a de cela plusieurs années, il eut une attaque, qui le mit à deux doigts de la mort. Plus récemment, il y a environ deux mois, il se sentit bien fatigué. Il consulta un médecin, qui prescrivit un changement d'altitude. Informé par son Supérieur, le Père Louis FOLEY de Pretoria, je vins voir le cher malade et lui proposai un séjour sur la côte du Natal.

— « Père », me dit-il, « de grâce, n'insistez pas. Je me suis fatigué à bâtir ma nouvelle maison. Maintenant qu'elle est construite, je me reposerai ici mieux que partout ailleurs. »

Depuis lors, sa santé semblait s'améliorer, si bien que nous étions sans inquiétude à son sujet. Aussi ce fut comme un coup de foudre, lorsqu'un télégramme nous annonça sa mort, jeudi dernier, 27 de ce mois. Ce jour-là, le cher Père avait dit sa Messe, comme de coutume. Après son déjeuner, il s'était rendu au bureau de poste, à un kilomètre environ de la Mission. C'est là que la mort l'attendait. Comme il sortait du bureau, le cœur



lui manqua ; et il rendit son âme à DIEU. Il s'y attendait. Il avait dit aux bonnes Religieuses :

— « *Un jour, vous me trouverez mort !* »

C'est vous dire qu'il était préparé.

Parmi les lettres qu'il mit à la poste ce jour-là, il y en avait une pour le Procureur provincial, à qui il rendait ses comptes. Aussi bien était-il prêt à rendre des comptes à son Créateur !

Nous n'avions pas, dans le Vicariat, de prêtre plus surnaturel et plus selon le Cœur de DIEU que le bon Père Van HECKE. Je lui avais demandé de prêcher la retraite annuelle aux Pères du Transvaal. Il y travaillait de tout son cœur d'Oblat.

Le corps du cher Père, auquel le Père MÉROUR vint rendre les derniers soins, fut transporté, le soir même, à Pretoria ; et c'est là que l'enterrement eut lieu, au milieu d'une affluence considérable. Vous en trouverez un compte rendu dans une coupure de journal que je joins à cette lettre.

Un détail qu'on a omis, c'est la présence, à l'enterrement, d'un fort contingent de Catholiques indigènes de la Mission de De Wildt. Ces braves gens, une soixantaine environ, avaient parcouru à pied les huit lieues qui séparent De Wildt de Pretoria. Ils avaient marché toute la nuit pour arriver à temps. En les voyant, Monseigneur O'LEARY put à peine maîtriser son émotion ; et c'est avec les larmes aux yeux que le bon évêque leur accorda à chacun une bénédiction spéciale. Ils la méritaient bien pour une telle preuve d'attachement à leur saint prêtre. Nous leur promîmes qu'ils ne resteraient pas sans pasteur ; et je m'offris à Monseigneur pour prendre, auprès d'eux, la place du cher défunt.

Le corps du cher Père Van HECKE repose, maintenant, au Cimetière de Pretoria, auprès d'un autre Oblat — le Père QUINLIVAN. Son âme, sans nul doute, repose en DIEU. Les prières de ses chers paroissiens lui sont assurées. Dimanche prochain, il y aura Communion générale pour le repos de son âme. De leur côté, ses confrères Oblats et ses nombreux amis ne l'oublieront pas dans leurs prières.

Vous connaissez, sans doute, la famille du Père Van HECKE. Veuillez, je vous en prie, être auprès d'elle l'interprète de ma plus vive sympathie.

Bien à vous en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

YVES SACCADAS, O. M. I.,  
Vicaire des Missions.

Cette lettre de son Provincial est le plus bel éloge que l'on puisse faire du digne Religieux que fut le Père Van HECKE. Aux approches de cette mort, à laquelle il s'attendait, il pouvait dire, comme l'Apôtre Saint Paul : — « *Bonum certamen certavi* : J'ai combattu le bon combat.

Je suis resté fidèle à mes vœux d'Oblat et à ma vocation de Missionnaire. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de gloire que le DIEU bon et juste réserve à ceux qui l'ont fidèlement servi. »

R. I. P.



## VI. — F. C. Adolphe Kiel, 1865-1928 (1842)<sup>1</sup>.

Le Frère Adolphe-Émile KIEL naquit, le 11 février 1865, à Geisa, petite ville catholique de Thuringe, dans le Diocèse de Fulda.

Il aimait à rappeler qu'il était le premier Oblat de ce diocèse — qui, depuis, a donné un si grand nombre de sujets à la Congrégation. C'est dans ce même diocèse que, plus tard, quand le Frère était déjà membre de la Congrégation, devait s'établir, à Hünfeld, à une dizaine de kilomètres de sa ville natale, la maison la plus importante de notre Province d'Allemagne.

Ses parents furent François-Nicolas Kiel et Catherine-Agathe née Fleck. Le père exerçait le métier de forgeron.

Grâce à une solide éducation chrétienne, le jeune Adolphe fut imprégné, dès sa plus tendre enfance, de cet esprit de foi et de piété, de cet amour du devoir et de cette soif de dévouement qui le caractérisèrent, toute sa vie.

Après avoir fréquenté l'école jusqu'à l'âge de 14 ans, il entra, comme apprenti, dans un atelier de reliure. Puis, l'apprentissage fini, il se mit en voyage, conformément aux habitudes du pays, pour voir le monde et se perfectionner dans son métier, en travaillant dans d'autres ateliers. Il se dirigea vers le sud de l'Allemagne et séjourna en plusieurs villes de Bavière.

---

(1) Cette Notice a été composée par le R. P. Jean PIETSCH, Assistant général.

Il devint membre du *Gesellenverein*, association catholique des compagnons-ouvriers ; et cette puissante organisation, qui a des cercles dans toutes les villes un peu importantes d'Allemagne, lui offrit un refuge contre les nombreux périls dont la foi et les mœurs de la jeunesse ouvrière sont menacées.

\* \* \*

Mais, bientôt, le jeune homme sentit qu'il n'était pas fait pour le monde ; et il aurait voulu se consacrer, d'une manière spéciale, au service de DIEU. La vie religieuse l'attirait.

Mais il était bien difficile, en ces temps-là, de suivre une vocation de ce genre. La persécution religieuse avait fermé, dans une grande partie de l'Allemagne, les couvents d'hommes ; et, à cette époque, à peine y en avait-il un, ici ou là, qui avait osé rouvrir ses portes.

La Divine Providence fit tomber, on ne sait par quel hasard, entre les mains du jeune homme, une petite notice sur le Juniorat que les Oblats avaient ouvert, trois ans auparavant, à Saint-Charles, près Fauquemont, en Hollande. Il y entrevoyait même l'espoir de devenir encore prêtre et missionnaire. Une petite feuille, sur laquelle il a noté les dates importantes de sa vie, nous apprend qu'il entra au Juniorat le 7 février 1888.

Mais il était déjà âgé de 23 ans, et il se convainquit, bientôt, que son esprit ne pouvait plus se faire à l'étude : il résolut donc d'embrasser la vie plus humble de Frère convers.

Le Noviciat de Saint-Gerlach (Houthem) était tout près, — à peine une demi-heure de marche de Saint-Charles. Il y prit l'habit religieux, le 24 janvier 1889. Son Maître des Novices fut le R. P. Frédéric FAVIER, — plus tard, Économe général de la Congrégation.

Comme souvenir de son noviciat, il conserva, jusqu'à la fin de sa vie, un petit livret dans lequel il avait copié, d'une écriture très soignée, la traduction allemande du

*Catéchisme des Vœux*, de Cotel ; le petit livre porte les traces d'un usage fréquent.

Le 25 janvier 1890, le Frère KIEL faisait ses premiers vœux, dans les sentiments de la ferveur et de la joie les plus vives.

\* \* \*

Sa première obéissance fut pour le Juniorat de Saint-Charles. Il y installa, aussitôt, un atelier de reliure.

En septembre 1903, l'obéissance l'envoya à Notre-Dame de Sion. Il y fit les vœux perpétuels, le 2 février 1896, et y resta jusqu'au moment où les expulsions, en avril 1903, amenèrent la dispersion de cette communauté.

Nous le retrouvons, ensuite, au Noviciat du Bestin : et, quand cette maison fut abandonnée, en 1912, il fut transféré, avec tout le Noviciat, à Thy-le-Château, où il demeura jusqu'à ce que le Noviciat fut transplanté en France, en 1924.

Cette fois, il ne put plus suivre cette communauté, qui lui était si chère. Il songea, alors, un moment à demander une obéissance pour la Province d'Allemagne, pour passer le reste de sa vie dans sa patrie, — après avoir, si longtemps, vécu à l'étranger. Mais, réflexion faite, il sacrifia ce désir et se mit, entièrement, à la disposition de ses Supérieurs — qui, après un court séjour à Liège, le destinèrent au Juniorat de Jersey.

\* \* \*

Dans toutes les maisons où il passa, il resta fidèle à son métier de relieur, dans lequel il était arrivé à une habileté remarquable. Comme à Sion, au Bestin et à Thy-le-Château, les maisons qu'il quittait étaient dissoutes en même temps, il emporta, dans ces déménagements, ses machines et son outillage jusqu'à Jersey.

Le Frère KIEL avait trouvé, dans la vie religieuse, ce qu'il y avait cherché : fuir le monde, vivre caché dans la maison de DIEU, travailler à sa sanctification, se dévouer pour les intérêts du Divin Maître et le bien de son pro-

chain. Ce programme de vie, il l'a admirablement rempli. Qu'il nous suffise de citer ces quelques lignes, qu'on nous écrit sur son séjour à Jersey.

— « Arrivé au Juniorat Saint-Joseph de Jersey, à la fin de décembre 1924, le Frère KIEL le quittait, au commencement d'août 1928, pour se rendre au Scolasticat de Rome. C'est donc un peu moins de quatre ans que ce cher Frère a passés dans notre maison, où il a laissé, à son départ, la réputation d'un ardent travailleur et d'un fidèle observateur de la Règle.

« Il était d'une ponctualité et d'une assiduité aux exercices véritablement édifiantes ; et je crois qu'il eût été difficile, à cet égard, de le prendre en défaut. Le Frère souffrait de fréquents maux de tête et était, à certaines époques de l'année, secoué de violentes quintes de toux, qui torturaient, littéralement, la pauvre victime. Plus d'un, à sa place, se serait autorisé de ces motifs — assurément, très légitimes, — pour s'exempter ou, plutôt, pour se faire exempter de certains exercices communs et prolonger, par exemple, le repos du matin. Il était rare que notre cher Frère cherchât à se procurer ces adoucissements à la discipline ; et il fallait que le mal le terrassât, pour qu'il consentît à s'accorder quelque relâchement et à solliciter quelque dispense.

« L'esprit de foi du Frère KIEL était profond et, chaque fois que ce bon Religieux reprenait, à la reliure, son travail interrompu pour une cause ou une autre, il ne manquait pas d'en renouveler, par une prière fervente, l'offrande au Divin Maître.

« A cet esprit de foi si vif s'ajoutait une délicatesse de cœur non moins frappante ; et, s'il apercevait quelqu'un autour de lui en proie à quelque peine, le bon Frère n'avait rien de plus pressé que d'en demander la cause et d'y porter remède, dans la mesure où cela lui était possible. Il était, à ce point de vue, un vrai fils de Monseigneur de MAZENOD ; et, cette charité qu'il témoignait à ses frères, il l'étendait à la Congrégation entière, dont il était fier d'être l'enfant et qu'il était heureux de voir à l'honneur. »

Tel a été le Frère KIEL, toute sa vie, dans toutes les maisons auxquelles il a successivement appartenu.

\* \* \*

Nous arrivons à la dernière étape, bien courte celle-ci, de la vie de notre cher Frère. Ses Supérieurs croyaient remédier à ses fréquents maux de tête, en le transférant dans un autre climat. En juillet 1928, il reçut son obédience pour le Scolasticat de Rome. Ce fut une surprise mais aussi une grande joie pour le Frère. Il était heureux



d'être ainsi rapproché du centre de la Famille ; et il allait passer, désormais, sa vie à l'ombre du Siège de Pierre.

Hélas, la fin était plus proche qu'il ne le croyait. Il arriva à Rome au commencement d'août et passa, aussitôt, à Roviano, où la Communauté du Scolasticat se trouvait en vacances.

Avec son dévouement habituel, il se mit au travail que l'obéissance lui assignait.

Pendant une excursion à Subiaco, il eut une défaillance de cœur qui causa quelque inquiétude. Mais, comme il s'en remit bientôt, on n'y attacha pas grande importance.

\* \* \*

Quand la communauté retourna à Rome, en octobre, il commença, de nouveau, à souffrir de maux de tête et de douleurs au cœur. Le médecin lui ordonna quelques jours de repos ; et, pour qu'il fût moins troublé, le R. P. Supérieur l'envoya à l'infirmerie. Personne ne croyait que son état présentât le moindre danger.

Le 18 octobre, quand, à six heures du matin, le Frère infirmier alla voir ce que devenait le malade, il le trouva mort dans son lit. Un coup d'apoplexie du cœur avait mis fin à ses jours. Le médecin déclara que la mort avait dû survenir vers quatre heures du matin.

Il était mort sans secousse, sans traces visibles d'agonie. Il était mûr pour le ciel ; et le Bon DIEU a rappelé à Lui son bon et fidèle serviteur, pour lui donner la récompense due à une vie entièrement dévouée à son service.

R. I. P.



### Thérèse de Lisieux.

SAINTÉ THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS (1873-1897), *according to the official Documents of the Carmel of Lisieux*, by Mgr. Auguste LAVEILLE, Apostolic Protonotary and Vicar-General of Meaux ; a Work crowned by the French Academy, and translated by Rev. Michael FITZSIMONS, O. M. I. Volume in-12, relié, de xvi + 447 pages (6 shillings). Burns, Oates & Washbourne, Ltd., Publishers to the Holy See, 28, Orchard Street, London-W. 1 ; 1929.



# REVUE DES LIVRES

---

## I. — Histoire de Monseigneur Eugène de Mazenod.

---



ISTOIRE DE MONSIEUR CHARLES-JOSEPH-  
EUGÈNE DE MAZENOD, *Évêque de MARSEILLE*,  
*Fondateur de la Congrégation des Missionnaires*  
*Oblats de MARIE Immaculée* (1782-1861), par le R. Père  
Achille REY, O. M. I. 2 volumes in-4, 28 × 22, de VII-  
758 + 912 pages. Maison Générale O. M. I., 5, Via Vito-  
rino da Feltre, 5, Rome (102) ; 1928.

### § I. — Avant-Propos de l'Ouvrage.

La présente publication de l'ouvrage écrit par celui dont on ne parlait qu'en disant le « Bon Père REY » est une édition documentaire exclusivement réservée à la Famille des Oblats (1).

En 1886, alors qu'il touchait déjà aux années de la vieillesse

(1) L'*Histoire de Monseigneur C.-J.-E. de Mazenod*, par le Père Achille REY, était un des documents principaux à présenter à la Sacrée Congrégation des Rites, dans la Cause de Béatification (heureusement commencée) du Serviteur de DIEU. Au lieu de faire simplement transcrire, à cet effet, le volumineux manuscrit du « Bon Père », la Postulation jugea qu'il serait préférable de le faire imprimer, afin de donner en même temps, à notre Famille, le moyen d'en profiter et de mieux connaître notre vénéré Fondateur. Le tirage en fut, cependant, restreint à 300 exemplaires, soit par raison d'économie, soit surtout parce que le travail du Père REY n'avait pas reçu de son auteur la rédaction définitive et ne pouvait donc être publié que pour sa valeur documentaire. La Postulation en a offert, gracieusement, un exemplaire à chacune de nos maisons provinciales ou vicariales et à chacun de nos Scolasticats, Noviciats et Juniorats. L'ouvrage est réservé à ces maisons ou à quelques autres qui feraient valoir des motifs spéciaux pour en avoir un exemplaire. S'adresser, pour cela, au Révérend Père Postulateur, à Rome.

— il avait 58 ans, — le R. P. REY reçut du T. R. P. FABRE, son Supérieur Général, la lettre suivante :

— « *L'idée m'est venue de vous proposer d'écrire la VIE de notre vénéré Fondateur. Vous avez tout ce qu'il faut pour cela. Vous avez connu et aimé notre Père; vous l'avez vu de bien près; vous êtes l'enfant de la Famille depuis plus de quarante ans. Je vous fais cette demande avec confiance. Pensez-y devant le Bon DIEU. Avec vous, je prierai le Sacré-Cœur de vous inspirer la réponse que je sollicite. Ce sera un nouveau service, après tant d'autres, que la Congrégation recevra de vous.* »

Avec une affection et une obéissance également filiales, il se mit à l'œuvre, tout en prévoyant qu'il ne parviendrait pas à l'achever.

— « *Le succès ne me regarde pas* », écrivait-il, plus tard : « *il sera celui que la Providence aura réglé. J'ai fait tout ce que je pouvais faire, même au prix de douloureux sacrifices. Je ne me sentais pas les aptitudes nécessaires; mais j'ai obéi.* »

— « *La perspective de ma mort* », écrivait-il encore, « *me donne une force double pour travailler à l'achèvement de la VIE de notre Fondateur. Je m'enthousiasme, de plus en plus, en présence de cette figure, où se trouvent réunies les perfections de l'évêque et celles du religieux, se confondant dans une sainteté vraiment suréminentes.* »

Toutefois, il ajoutait, à ce sujet, dans une lettre à un de ses neveux :

— « *Je crois que ma destinée est de commencer et de ne rien achever...* »

Il ne sera pas sans intérêt de noter ici, à grands traits, quelques dates importantes de la vie, merveilleusement remplie et saintement féconde, de cet Oblat toujours fidèle aux leçons longtemps recueillies auprès du grand et noble cœur de Monseigneur de MAZENOD (1).

Achille-Yves-Laurent REY naquit, à Briançon (Hautes-Alpes), le 18 octobre 1828. Il y suivit les cours du Collège universitaire, de 1837 à 1841. Le 1<sup>er</sup> octobre de cette dernière année, le « saint » Père François BERMOND, qui avait mis la main sur l'enfant de chœur de Briançon, l'accueillit au Juniorat de Notre-Dame de Lunières. A la fin de l'année scolaire 1844, il commença son noviciat, à Notre-Dame de l'Osier; et, le 15 août 1845, il y fit sa profession. Puis, après sa philosophie dans cette Maison de l'Osier, il étudia la théologie à Marseille; et, le 16 novembre 1852, il y reçut le sacerdoce des mains de Monseigneur de MAZENOD — qui l'attacha au Grand Séminaire, jusqu'en 1861.

Élu Supérieur Général, en décembre 1861, le Très Révérend

(1) Cfr. LE PREMIER CHAPELAIN DE MONTMARTRE : *Le bon Père Laurent-Achille REY, Oblat de Marie Immaculée* (1828-1911), par le Révérend Père Eugène BAFFIE, O. M. I. Volume in-12, de vii-373 pages. Librairie Saint-Paul, 6, Rue Cassette, Paris (VI<sup>e</sup>); 1913.

Père FABRE s'attacha le Père REY comme Secrétaire. En 1867, cédant aux instances de Mgr GUIBERT, il l'envoya se dévouer à l'œuvre de la restauration de Saint-Martin de Tours, où il le laissa pendant huit ans, — c'est-à-dire jusqu'au moment où le Cardinal GUIBERT le demanda, de nouveau, pour lui confier, en 1875, le Vœu national de Montmartre. En 1885, le Père REY fut nommé Provincial du Nord et, en 1891, Supérieur de Pontmain, pour se fixer enfin, après d'autres étapes, au Scolasticat de Liège, en 1903, et y mourir, de la mort des prédestinés, le 27 avril 1911...

Le Révérend Père travailla au présent ouvrage pendant son provincialat, à Notre-Dame de Sion, pendant son supériorat de Pontmain et pendant les quelques années de son séjour à la Maison Générale, à Paris, jusqu'aux expulsions de 1903, — en tout, presque quinze ans. Mais, comme le fait remarquer le Révérend Père BAFFIE, dans sa *Vie du Bon Père Rey* :

— « *Il n'était pas un fouilleur d'archives ni un homme de bureau, dans le sens habituel du mot. Fréquemment interrompu et repris, le manuscrit languit, d'abord, dans la cellule du vénérable Religieux, qui était moins écrivain qu'apôtre. L'usure de l'âge et les infirmités croissantes paralysèrent encore, non pas la bonne volonté, mais l'activité de l'auteur. Toujours humble et défiant de lui-même, il demanda à un de ses jeunes confrères de reviser, de parfaire même sa rédaction. Mais celui-ci, retenu par sa crainte révérentielle, n'osa pas répondre affirmativement à cette requête ; et cette grande œuvre demeure encore, aujourd'hui, à l'état d'ébauche (1).* »

Belle et précieuse « ébauche », toutefois, que notre « crainte révérentielle » ne nous permet pas de laisser cachée, au moment où les témoins se pressent autour des tribunaux ecclésiastiques pour proclamer la sainteté héroïque de notre Père et Fondateur. Le Père REY a droit à l'honneur de peser dans la balance du Procès de Béatification, en sa qualité de témoin d'exceptionnelle valeur.

Sans doute, il n'aurait pas livré son ouvrage, au public auquel il était destiné, dans l'état où il l'a laissé en mourant : il y a des détails de style et de forme littéraire qu'il aurait désiré modifier, — il y a, peut-être même, des détails de fond (secondaires, du reste) qu'il n'avait pas pu préciser suffisamment et que les historiens futurs mettront au point, quand ils auront à leur service l'enquête sévère des Procès de Canonisation. Mais, en attendant, nous avons, dans cette *Histoire*, un riche trésor de documents de première main, choisis avec une conscience, une franchise et une sincérité incontestables. Comme témoignage, dans le Procès de Béatification, cet ouvrage semblera d'autant plus précieux qu'il a coulé de la plume de son auteur, pour ainsi dire, du premier jet et sans artifice, dans toute la spontanéité de l'inspiration et la franchise des documents utilisés.

---

(1) Cfr. BAFFIE, *Op. cit.*, p. 275.

Le Père REY se faisait un scrupule de puiser ses renseignements aux sources les plus sûres, — témoin cette correspondance, longue et minutieuse, avec le profond érudit et délicat chercheur qu'était Monsieur le Marquis Eugène de Boisgelin, le neveu de Monseigneur de MAZENOD, et témoin aussi ce tribut payé, loyalement, par Monseigneur Ricard, dans sa *Vie de Monseigneur de Mazenod* :

— ... « *Aux annales d'une vie prodigieusement féconde qui, sous la plume du Révérend Père REY, offriront un jour, aux amis de la famille et aux curieux d'histoire contemporaine, le détail vraiment complet, que nous ne pouvons même tenter de résumer ici (1).* »

Et Monseigneur Ricard ajoute, en note, à la même page :

— « *Le travail considérable et, par certains côtés, vraiment effrayant auquel s'est livré et se livrera encore longtemps le Révérend Père REY, avant d'avoir épuisé sa rude tâche, nous a été d'un grand secours, dont nous ne saurions assez nous montrer reconnaissant. Avec une abnégation personnelle, qui n'étonnera personne, le Révérend Père nous a permis de puiser, chez lui, les meilleurs éléments de ce travail. Qu'il daigne ajouter, à ses bontés pour le biographe, la permission de lui en offrir ici le filial et public hommage.* »

Cette délicate et noble déclaration de Monseigneur Ricard nous montre le prix que cet écrivain consciencieux, contemporain lui-même de Monseigneur de MAZENOD, attachait à l'« ébauche » tracée par notre Père REY.

Pendant le Chapitre de 1893, où il fut élu Supérieur Général, le Très Révérend Père SOULLIER parla, lui aussi, avec complaisance de la *Vie* de Monseigneur de MAZENOD que préparait le Révérend Père REY :

— « *Le Révérend Père REY* », dit-il, « *travaille, depuis six ou sept ans, à une VIE, plus complète que celles que nous avons jusqu'ici, de Monseigneur de MAZENOD. Il a fait des recherches, qui l'ont mis en possession des documents les plus précieux. Avec une ardeur qu'explique sa filiale et croissante admiration pour son héros, il fait, pour notre vénéré Fondateur, ce que, par la plume du Père Tannoia, les Rédemptoristes ont fait pour Saint Alphonse de Liguori, — une sorte de SOMME HISTORIQUE qui, en tant qu'exactitude et richesse d'informations, laissera peu à désirer. Il arrivera bientôt au terme de son travail. Il avait espéré vous le présenter, dans ce Chapitre; de nouvelles et précieuses recherches, dans les*

---

(1) Cfr. (page 278) LA RENAISSANCE CATHOLIQUE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE : Monseigneur de Mazenod, Évêque de Marseille, Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée (1782-1861), par Monseigneur Ricard, Prélat de la Maison de Sa Sainteté, Vicaire Général d'Aix. Volume in-12, de xvi-474 pages. Librairie Ch. Poussielgue (de Gigord), 15, Rue Cassette, Paris (VI<sup>e</sup>) ; 1892.



archives de l'Évêché de Marseille, ne le lui ont pas permis. Il compte y mettre, prochainement, la dernière main (1). »

Jusqu'à la fin de sa vie, le Père REY considéra, comme une grâce hors de prix, le privilège qu'il avait eu de vivre à Marseille, durant quatorze ans, sous les yeux et près du cœur du Fondateur, subissant la double fascination de l'amour et de la sainteté qu'il exerçait sur ceux qui l'approchaient.

Rappelons aussi la délicieuse réponse que le petit Junioriste Achille-Yves-Laurent REY, à l'âge de 13 ans, fit à Monseigneur de MAZENOD, lors de leur première rencontre, à Notre-Dame de Lumières, en 1841. Monseigneur, frappé de la physionomie candide d'Achille, lui dit, en plaisantant :

— « Vous êtes bien jeune, mon enfant. Avez-vous, au moins, amené votre nourrice ? »

Et Achille de donner, sans hésitation, cette réplique charmante :

— « Vous m'en servirez, Monseigneur ! »

Tous ceux qui ont connu le Père REY savent que, jusqu'à sa mort, il s'est nourri, assidûment, des enseignements et des exemples de son vénéré Père : une longue imitation les lui rendait de plus en plus familiers et aimés. Son biographe écrit, excellemment :

— « Traduire son affection pour Monseigneur de MAZENOD serait impossible. Le mot affection est, d'ailleurs, impropre ; c'est culte que nous devrions dire, et quel culte (2) ! »

Terminons par une parole que le Père REY aimait à redire :

— « Au cours de ma longue vie, j'ai connu beaucoup d'hommes et même d'évêques éminents ; mais je n'en ai pas rencontré un qui fût comparable à notre vénéré Fondateur, aux points de vue du dévouement et de l'énergie. »

L'Histoire du DÉVOUEMENT incomparable et de la CHARITÉ héroïque de notre Père, écrite par un tel fils, méritait d'être placée sous les yeux de l'Église et de la Congrégation.

## § II. — Table des Matières.

a) LIVRE PREMIER (1782-1815) : *De la Naissance à la Fondation* : LES PRÉPARATIONS. — I. (1782-1790) : Enfance à Aix-en-Provence ; II. (1790-1794) : Exil en Italie ; III. (1794-1797) : Venise ; IV. (1798-1802) : Naples et Palerme ; V. (1802-1805) : A Aix, L'Apostolat laïque ; VI. (1805-1808) : Premier Voyage à Paris,

(1) Cfr. *Circulaires administratives des Supérieurs Généraux aux Membres de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, Tome II, Circulaire N° 57, page 16 (166) : Rapport lu, au Chapitre Général, tenu à Paris du 11 au 23 mai 1893. par le R. P. SOULLIER.

(2) Cfr. BAFFIE, *Op. cit.*, pag. 36.

Retour à Aix, Préparation prochaine, L'Apôtre du Sacré-Cœur; VII. (1808-1810) : Le Séminaire de Saint-Sulpice, Cléricature et Formation ecclésiastique; VIII. (1810-1811) : Le Séminaire de Saint-Sulpice, le Disciple diacre; IX. (1811-1812) : Ordination, Saint-Sulpice; X. (1812-1813) : Retour à Aix, premiers Essais du saint Ministère; XI. (1814-1815) : Progrès des Œuvres à Aix, l'Heure de DIEU (pp. 1-177).

b) LIVRE DEUXIÈME (1815-1825) : *De la Fondation à l'Approbation canonique* : LA FONDATION. — I. (1815-1816) : Première Réunion des Missionnaires de Provence; II. (1816) : L'Installation, premiers Travaux; III. (1817) : Premières Épreuves, Voyage à Paris; IV. (1818) : Formation intérieure, Notre-Dame du Laus, Règles et Constitutions, premier Chapitre général, premiers Vœux; V. (1819) : Notre-Dame du Laus, Travaux apostoliques; VI. (1820) : Les grandes Missions, Vie de Famille; VII. (1821-1822) : Fondation de la Maison du Calvaire à Marseille, Vie apostolique; VIII. (1816-1822) : Le Père de MAZENOD, Missionnaire; IX. (1823) : Rétablissement du Siège épiscopal de Marseille, Crise intérieure; X. (1823-1825) : Premiers Actes d'Administration épiscopale, deuxième Chapitre général (pages 178-348),

c) LIVRE TROISIÈME (1825-1837) : *Depuis l'Approbation des Constitutions jusqu'à la Prise de Possession du Siège épiscopal de Marseille* : LA SANCTION ET SES EFFETS. — I. (1825) : Les Préliminaires; II. (1825-1826) : Les Négociations; III. (1826) : L'Approbation; IV. (1826) : Règles et Constitutions des Oblats de MARIE Immaculée; V. (1826-1827) : Progrès des Œuvres dans le Diocèse et dans la Congrégation; VI. (1828) : Lutte contre le Libéralisme doctrinal et politique; VII. (1828-1829) : Mort du Père SUZANNE, Maladie du Fondateur, longue Convalescence; VIII. (1830) : Reprise du Travail, nouvelle Fatigue, Voyage en Suisse, Événements politiques, Projets de Fondations; IX. (1831) : Troubles de Marseille, Visites à Notre-Dame du Laus et à Billens, École libérale, troisième Chapitre général, Unification du Casuel; X. (1832) : Œuvres diocésaines, Lettre de Grégoire XVI, Vote de Suppression du Siège de Marseille, le Père TEMPIER à Rome, le Père de MAZENOD élevé à l'Épiscopat; XI. (1833) : Œuvres diocésaines et religieuses, Visites pastorales, Opposition du Gouvernement français, Voyage à Rome, premières Négociations; XII. (1834) : Suite des Hostilités, Fondation des Maisons de Notre-Dame de l'Osier et du grand Séminaire d'Ajaccio; XIII. (1835) : Double Invasion du Choléra à Marseille, Épreuves d'Administration, Monseigneur d'Icosie Évêque missionnaire; XIV. (1835) : Réconciliation, Rentrée à Marseille; XV. (1836) : Prestation du Serment, Épreuves diverses, Maladie du Fondateur; XVI. (1837) : Nomination à l'Évêché de Marseille, sixième Chapitre général, Prise de Possession (pp. 349-746).

d) LIVRE QUATRIÈME (1837-1850) : *Depuis la Prise de Possession du Siège épiscopal de Marseille jusqu'au Chapitre*

*général de 1850 : L'EXTENSION. — I. (1838) : Première Année d'Épiscopat, Œuvres multipliées, Épreuves et Consolations ; II. (1838) : Une première Année d'Épiscopat (suite), l'Évêque missionnaire, Journal de sa Vie ; III. (1839) : Relations avec la Famille d'Orléans, Piété envers la Sainte Eucharistie, la Congrégation des Frères de Saint-Pierre-ès-Liens, les Jésuites à Marseille, les Reliques de Saint Sérénus, Mort du Cardinal de Latil ; IV. (1840) : Mort de Monseigneur Fortuné de Mazenod, Translation des Reliques de Saint Sérénus, Sollicitudes pastorales ; V. (1841) : Relations avec le Ministère, Missions de l'Angleterre et du Canada, Affaire du Laus ; VI. (1842) : Multiplication des Œuvres, Sacre de Monseigneur GUIBERT, Voyage dans le Nord de l'Italie, Voyage en Afrique ; VII. (1843) : L'Évêque missionnaire, les Œuvres françaises, Luttés épiscopales, septième Chapitre général, le Collège de La Ciotat ; VIII. (1844) : La Liberté d'Enseignement (suite), Réclamation au Roi, Lettres diverses, Morts honorés, Visites princières, Influence reconnue ; IX. (1845) : Mandement du Carême, nouvelles Œuvres, Relations avec les Évêques de France et avec Rome ; X. (1846) : Missions d'Angleterre, Projet de Cathédrale, les Visiteurs de l'Évêque de Marseille ; XI. (1847) : Correspondance avec le Souverain Pontife, Fondations de Missions et de Maisons, Ministère incessant ; XII (1848) : Révolution du 24 Février, Assemblée nationale, le Pape à Gaëte, l'Évêque missionnaire ; XIII. (1849) : Pie IX, et le Diocèse de Marseille, Expédition de Rome, nouvelles Fondations, le Choléra ; XIV. (1850) : Lettre du Pape Pie IX, Liberté d'Enseignement, Réparations de Sacrilèges, Mission de Natal, Visite des Maisons d'Angleterre, Convocation du huitième Chapitre général (pp. 1-346).*

*e) LIVRE CINQUIÈME (1850-1861-1897) : Depuis le huitième Chapitre général jusqu'à la Mort de Monseigneur de MAZENOD, etc. : LE COURONNEMENT. — I. (1850) : Huitième Chapitre général, Concile d'Aix, nouvelles Fondations ; II. (1851) : Voyage à Rome, le Pallium, Fondations, Sacres d'Évêques, le 2 décembre ; III. (1852) : Lettre à Louis-Napoléon, l'Inamovibilité des Évêques, la Correspondance de Rome, Louis-Napoléon à Marseille, les Œuvres et le Fondateur ; IV. (1853) : Le Propre de Marseille ; Gallicanisme de Monseigneur de MAZENOD et de Mgr Pie (Évêque de Poitiers), *L'Univers*, Voyages, Lettres au Pape et à l'Empereur, Promulgation des Règles modifiées ; V. (1854) : Bref de Pie IX, Nouvelle Invasion du Choléra, Proclamation du Dogme de l'Immaculée Conception ; VI. (1855) : Administration diocésaine, Voyages, Relations avec le Pape et l'Empereur, Mandements ; VII. (1856) : Invention du Corps de Mgr Gault, Œuvres de Piété et de Zèle ; VIII. (1857) : Œuvres d'Aix et de Marseille, Visite de la Province d'Angleterre, Consolations et Douleurs ; IX. (1858) : Propagation de la Foi, Œuvres diocésaines, Zèle infatigable ; X. (1859) : Épreuves et Consolations, Événements politiques, le Cardinalat ; XI. (1861) : Œuvres diverses, Lutte*

pour le Pape, dernières Relations avec l'Empereur ; XII. (1861-1897) : Maladie, Mort et Funérailles, Éloges posthumes (pages 349-901).

### § III. — Abrégé de l'Ouvrage.

a) *Titre.* — LE SERVITEUR DE DIEU CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD, *Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, Évêque de Marseille* (1782-1861). Plaquette in-8° (24 × 16), de 96 pages, sur papier glacé, magnifiquement illustré de 36 gravures (5 francs). Œuvre des Missions O. M. I., Rue de l'Assomption, 75, à Paris (XVI<sup>e</sup>) ; 1929.

b) *Sommaire.* — I. L'Enfance et l'Exil : Aix, Nice et Turin, Venise, Naples et Palerme ; II. Le jeune Homme, la Vocation, le jeune Prêtre ; III. Le Fondateur des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée ; IV. Le Missionnaire et le Chef des Missionnaires ; V. Le grand Évêque : le Prévôt et l'Évêque d'Icosie. le Rénovateur de l'Église de Marseille, le Défenseur des grands Intérêts de l'Église ; VI. Portrait et Sainteté de Monseigneur de MAZENOD ; sa sainte Mort.

c) *Portraits.* — 1. Le Serviteur de DIEU, Charles-Joseph-Eugène de MAZENOD, Fondateur des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, Évêque de Marseille (1782-1861) ; 2. Eugène de MAZENOD, à l'âge de 5 ans ; 3. Eugène de MAZENOD, jeune Homme ; 4. L'Abbé de MAZENOD ; 5. Le Père de MAZENOD (1820-1825) ; 6. Le Père de MAZENOD, à la Mission de Remollon ; 7. Monseigneur de MAZENOD, « l'Athlète des grandes Luttes » ; 8. L'Évêque d'Icosie ; 9. Le Père de MAZENOD, Supérieur des Missionnaires ; 10. Le Patriarche ; 11. Le Serviteur de DIEU devant le Tabernacle ; 12. Le Serviteur de DIEU sur son Lit de Mort.



## II. — « Les Missions Catholiques » du Père Streit.

### § I. — Titres des Éditions.

a) DIE WELTMISSION DER KATHOLISCHEN KIRCHE, — *Zahlen und Zeichen*, auf Grund der Vatikan. Missions-ausstellung (1925), — von P. Robert STREIT, O. M. I. Volume in-4°, 24 × 17, de xv-200 pages, avec 82 illus-

trations. Verlag der Oblaten, Hünfeld bei Fulda, Hesse-Nassau ; 1928.

b) *LE MISSIONI CATTOLICHE : Numeri e Disegni dalla Mostra Missionaria*, dal Dott. Roberto STREIT. *O. M. I.*, — traduzione italiana dal Sac. Dott. Ugo Bertini. Volume in-4°, 30 × 22, de xii-154 pages, avec 82 illustrations (£25). Pontificia Opera della Propagazione della Fede, Palazzo di Propaganda Fide, Piazza Mignanelli, 22, Roma (106) ; 1927.

c) *LES MISSIONS CATHOLIQUES : Statistiques et Graphiques*, d'après l'Exposition Vaticane, par le R. Père Robert STREIT, *O. M. I.*, — traduction française par deux Pères *O. M. I.* Volume in-4° raisin, de xii-160 pages, 30 × 22, avec 82 illustrations (25 francs). Librairie Desclée, de Brouwer et Cie, Rue Bonaparte, 59 bis, Paris (VI<sup>e</sup>) ; 1928.

d) *CATHOLIC MISSIONS, in Figures and Symbols based on the Vatican Missionary Exhibition*, by Dr. Robert STREIT, *O. M. I.*, — an English translation by Rev. Fr. Campo. Volume grand in-8, 24 × 16, de xii-172 pages (relié), avec 82 illustrations. Society for the Propagation of the Faith, New-York ; 1927.

e) *DESTELLOS LUMINOSOS DE LA MISION CATOLICA MUNDIAL : Estadísticas y Esquemas de la Exposición Misionera*, por Doct. Roberto STREIT, *O. M. I.*, — Obra traducida del original alemán y adaptada al español, según la edición princeps italiana, por Don Pedro Obregón y Matti, Tenente Coronel de Artillería, etc. Volume in-4°, 28 × 19, de 184 pages. Bajo los auspicios de la Congregación de Propaganda Fide, « *El Siglo de las Misiones* », Burgos ; 1928.

## § II. — Table des Matières.

a) *Dédicace « au Souverain Pontife PIE XI »* ; b) *Introduction*.

I. *LA TERRE ET L'HOMME* : — a) Le champ d'action des Missions ; b) Les peuples et l'apostolat des Missions ; c) Les races humaines.

II. *LES RELIGIONS ET LE CHRISTIANISME* : — a) Les religions ; b) Les masses imposantes du paganisme ; c) Les voies ténébreuses du paganisme.



III. LES MISSIONS CATHOLIQUES DANS LE MONDE : — a) A travers les siècles ; b) Dans toutes les régions ; c) Parmi toutes les nations.

IV. TABLEAU DES MISSIONS CATHOLIQUES : — a) Nombre des catholiques dans le monde ; b) Les statistiques des Missions catholiques ; c) Le nombre des païens.

V. LE MISSIONNAIRE CATHOLIQUE : — a) L'armée des Missions catholiques ; b) Le missionnaire catholique ; c) Le clergé indigène.

VI. LES AUXILIAIRES DU MISSIONNAIRE CATHOLIQUE : — a) Le Frère coadjuteur ; b) La Sœur missionnaire ; c) L'auxiliaire du missionnaire.

VII. LES CENTRES DE LUMIÈRE ET DE FORCE : — a) Les stations de missions ; b) Églises et chapelles.

VIII. LE SERVICE DE L'ENSEIGNEMENT : — a) Écoles et écoliers ; b) L'école primaire ; c) Les écoles industrielles ; d) L'école supérieure.

IX. LA PART DE LA CHARITÉ : — a) Les orphelinats ; b) Les hôpitaux.

X. AU SERVICE DE LA CIVILISATION : — a) Missions et civilisation ; b) L'enfant ; c) La femme ; d) La famille ; e) La société humaine.

XI. AU SERVICE DE LA SCIENCE : — a) Les Missions et la science ; b) La philologie ; c) la littérature chrétienne indigène ; d) La science comparée des religions ; e) L'ethnologie ; f) La géographie ; g) Les sciences naturelles.

XII. NOTRE DEVOIR ENVERS LES MISSIONS : — a) Notre devoir missionnaire ; b) Notre concours ; c) Le succès des Missions.

### § III. — Appréciations sur l'Ouvrage.

A. « *Études* » des Jésuites (1) :

Le livre du P. Robert STREIT devrait se trouver, non seulement dans toutes les bibliothèques d'œuvres catholiques, mais sur la table de tous les parloirs de couvents, de pensionnats et de collèges. A feuilleter ces pages éloquentes, surtout à considérer ces graphiques, il n'est pas possible que l'idée ne vienne à beaucoup de faire plus qu'ils ne font pour les Missions.

L'auteur a synthétisé les statistiques fournies par l'Exposition Vaticane de 1925 et le *Manuel* du P. Arens, et il les a traduites en graphiques parlant aux yeux.

La conclusion qui s'impose est que, si l'on a fait quelque chose pour le salut des infidèles, il reste encore beaucoup plus à faire ; et les Missionnaires seraient plus nombreux et leur travail plus efficace, si tous les catholiques comprenaient leur devoir.

Alex. Brou, S. J.

(1) Cfr. « *Études* » des RR. PP. Jésuites (*Revue catholique d'Intérêt général*), LXV<sup>e</sup> année, Num. 23 (5 décembre 1928), page 622 : — REVUE DES LIVRES.

\* \* \*

B. « *Croix* », de Paris (1) :

La fête du Christ-Roi — récemment instituée par Notre Saint-Père le Pape PIE XI — est, avant tout, une fête d'hommage : nous proclamons la souveraineté absolue et universelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur les individus, les nations et la terre entière.

L'erreur du laïcisme a envahi notre civilisation occidentale. Jésus-Christ apparaît, aux yeux de beaucoup de chrétiens, comme un modèle, un conseiller, voire même un docteur. Ils oublient qu'Il est, de plus, un Maître et que nous devons nous incliner sous son autorité royale.

Ils reconnaissent, parfois, son droit au respect et à l'obéissance des consciences individuelles et, tout au plus, de ces sociétés privées et intimes que sont les familles. Mais ils Lui refusent toute intervention au for externe et dans les diverses conjonctures de la vie sociale.

Plus Jésus est ainsi méconnu, plus Il attend, de notre part, une compensation. Au silence sacrilège, avec lequel Le traitent trop souvent nos contemporains, doivent donc répondre nos témoignages publics de soumission et d'amour.

Sa Sainteté PIE XI l'a déclaré lui-même : — « Plus les réunions internationales et les assemblées nationales accablent d'un indigne silence le Nom très doux de notre Rédempteur, plus il faut L'acclamer et faire connaître les droits de la dignité et de la puissance royale du Christ. »

Mais c'est dans le monde entier que doit se manifester la gloire du Christ et par l'évangélisation de toutes les âmes que son royaume doit s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. Le Pape du Christ-Roi est le Pape des Missions.

La diffusion de la Foi chrétienne, l'expansion du Règne de DIEU, voilà bien la première tâche confiée à la Sainte Église et à ses enfants.

Le champ d'action de l'Église ? Mais c'est toute la terre. Pas de limites physiques capables de l'arrêter, pas de barrières climatiques, pas d'entraves de la part des hommes : — « Allez dans le monde entier ; enseignez toutes les nations. »

L'esprit du catholique croyant ? Mais c'est l'esprit apostolique, l'esprit missionnaire. Il est impossible de se dire chrétien, sans palpiter à l'unisson du Sacré Cœur de Jésus voulant le salut de tous les hommes et sans grandir avec l'Église qui réalise, par les Missions, le royaume de DIEU d'une manière visible parmi tous les peuples.

---

(1) Cfr. « *La Croix* » (5, Rue Bayard, Paris-VIII<sup>e</sup>), XLIX<sup>e</sup> année, Num. 14.003, page 1 : — LE PACIFIQUE EMPIRE DU CHRIST : *Notre Devoir missionnaire* (LÉON MERKLEN).

Une connaissance plus complète des Missions, un amour renforcé pour elles, un sacrifice plus vivant en leur faveur : voilà bien ce que Sa Sainteté P<sup>RE</sup> XI a désiré, en instituant le « Dimanche des Missions » comme préparation à la solennité du Christ-Roi.

Voilà ce qu'il espérait déjà de cette mémorable Exposition vaticane des Missions, qui fut l'un des succès les plus marqués de la dernière année jubilaire et dont le Père STREIT — dans un ouvrage édité, en plusieurs langues, par l'Œuvre de la Propagation de la Foi — vient de résumer, par des statistiques détaillées et plus de 80 graphiques saisissants, les importantes leçons.

C'est à tous les amis des Missions, à tous les catholiques et — pourquoi ne pas le dire ? — à tous ceux qu'intéresse la situation de l'Église dans le monde que nous recommandons, vivement, cet ouvrage remarquable.

En quelques instants, grâce à une documentation abondante et à des diagrammes suggestifs, on saisit l'immense et grave problème de l'avenir religieux de l'humanité, on comprend le magnifique effort des Missionnaires, et on perçoit, dans une vue d'ensemble, — à notre époque où se multiplient les relations internationales, — l'organisation mondiale de l'Église catholique.

La population globale du monde s'élève à 1.726 millions d'hommes. Ces hommes appartiennent à DIEU, en vertu du droit naturel qui fait de la créature le domaine, la propriété du Créateur. « Je suis le Seigneur ton DIEU, et tu ne dois pas avoir d'autres dieux que Moi » : tel est le premier Commandement. Eh bien, 1.043 millions d'hommes refusent obéissance à ce précepte ; ils mettent, si j'ose dire, en échec la royauté divine.

Jésus-Christ est venu sur la terre ; Il a versé son sang pour tous les hommes, — sans distinction de sexe, d'âge, de race, de nationalité, de caste ou de situation sociale, — et a acquis ainsi sur eux un nouveau titre de royauté. Eh bien, 60,43 pour cent des membres qui composent le genre humain ne reconnaissent point le Christ comme Sauveur ; ils empêchent la réalisation de son règne terrestre.

Après vingt siècles de christianisme, on arrive à un total de 305 millions de catholiques, 683 millions de chrétiens et 1.043 millions qui ne le sont pas.

Voilà des chiffres qui parlent à notre conscience : — « Avons-nous fait, faisons-nous tout notre devoir pour la propagation de la vraie Foi et pour le salut et le bonheur de l'humanité ? »

L'Œuvre des Missions lutte pour la gloire et les droits de DIEU et pour le règne de Jésus Sauveur. Si nous comprenons notre Foi, si nous aimons l'Église, si nous voulons servir le Christ, si nous avons un tant soit peu de pitié pour ces quatre cinquièmes de l'humanité qui errent en dehors du Berceau du Bon Pasteur, qu'attendons-nous pour accomplir, en venant à l'aide de cette grande Œuvre, notre devoir missionnaire ?

Tous nous sommes tenus de réciter l'Oraison dominicale : — « Que votre règne arrive ! » Tous aussi nous sommes tenus de

mettre en pratique cette demande du *Pater* : vis-à-vis de DIEU, du Christ, de l'Église et de notre prochain, nous n'avons pas le droit de rester dans l'insouciance ou l'impassibilité.

L'Œuvre des Missions n'est pas seulement la besogne du Pape et de quelques membres de l'Église. C'est une entreprise catholique : sa charge retombe donc sur nous tous. C'est une obligation qui pèse sur moi :

— « Malheur à moi », écrivait Saint Paul, « si je ne prêche pas l'Évangile » !

Mais malheur aussi aux Corinthiens et à nous tous, si nous refusons d'apporter notre concours à cette prédication !

Afin de nous y encourager, le Père STREIT expose, successivement, la répartition des diverses religions dans le monde, l'histoire passée et le tableau actuel des Missions catholiques, le nombre des missionnaires et de leurs auxiliaires, des églises, des écoles et des hôpitaux ; il énumère les principaux services rendus par les Missions à la civilisation et à la science...

Hâtons donc l'heure de la grâce pour les peuples païens, l'heure de « la paix du Christ dans le royaume du Christ » pour le genre humain.

L'Œuvre des Missions nous délivrera de notre étroitesse et de nos égoïsmes ; en nous permettant de satisfaire à nos obligations de sujets du Christ-Roi, elle est bien digne de tous les sacrifices.

LÉON MERKLEN, A. A.

\* \* \*

#### C. « *Revue des Missions* » (1) :

Dédié au « Pape des Missions », ce livre donne l'essentiel des statistiques missionnaires fixées au moment de l'Exposition de 1925, avec un commentaire, éloquent et prenant, et plus de 80 graphiques, parlant aux yeux et ingénieusement combinés...

La grande originalité de ce travail est dans les 82 graphiques et illustrations, qui permettent de « réaliser » le travail accompli et ce qui reste à faire. Il en est de très parlants.

On dira que c'est un peu toujours la même chose. Mais, précisément, cette répétition, vingt et trente fois variée, est ce qui agira puissamment sur l'esprit et conduira nécessairement à la conclusion : Nous ne faisons pas tout ce que nous devrions faire.

Alex. BROU, S. J.

---

(1) Cfr. « *Revue d'Histoire des Missions* » (17, Rue Soufflot, Paris-V<sup>e</sup>), V<sup>e</sup> année, Num. 3 (Septembre 1928), page 471 : — BIBLIOGRAPHIE : R. P. STREIT, O. M. I., *Les Missions catholiques...*



### III. — Le nouvel Ouvrage du Père Duchaussois.

#### § I. — Titre et Table.

a) TITRE. — SOUS LES FEUX DE CEYLAN : *Chez les Singhalais et les Tamouls*, par le R. P. DUCHAUSSOIS, O. M. I. Volume in-12, 19×14, de 381 pages, plus 41 pages d'héliogravures (12 francs). Librairie Bernard Grasset, 61, Rue des Saints-Pères, Paris-VI<sup>e</sup> ; et Œuvres des Missions O. M. I., 75, Rue de l'Assomption, Paris-VI<sup>e</sup> ; 1929.

b) PRÉFACE. — Missionnaire au grand Nord-Ouest canadien, je reçus, un jour, de mon Supérieur Général, le paternel commandement de délayer ma raquette de course sur les neiges, pour me mettre à transcrire quelques récits d'un apostolat dont j'avais été le témoin. Trois livres — *Aux Glaces Polaires, Femmes Héroïques, Apôtres Inconnus* — trouvèrent, dans la suite, l'accueil bienveillant de nombreux lecteurs.

— « Quittez, maintenant, le Cercle Arctique », dit, alors, la Voix ; « rejoignez, à Marseille, le paquebot d'Extrême-Orient ; passez la Mer Rouge et l'Océan Indien ; arrêtez-vous, non loin de l'Équateur, à cette Ile de Ceylan, prototype de l'Inde, qu'évangélisent, depuis 1847, les Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, frères de ceux du Pôle Nord ; et voyez-les à l'ouvrage... »

*Sous les Feux de Ceylan* est l'humble achèvement de cinq années, occupées à parcourir, d'abord, toutes nos Missions de Colombo et de Jaffna, à en interroger les chers apôtres, à partager avec eux la vie quotidienne des Singhalais et des Tamouls et à explorer, enfin, les annales de leur histoire.

c) TABLE. — I. L'Ile de Ceylan ; II. Les Ceylanais ; III. Au DIEU inconnu ; IV. Des Rois Mages aux Oblats de MARIE ; V. Nos Pionniers ; VI. Premier Archevêque de Ceylan ; VII. Pontifes de la Jungle ; VIII. Monseigneur COUDERT à Colombo ; IX. NN. SS. BRAULT et GUYOMARD à Jaffna ; X. Sous les Palmiers ; XI. Sous les Cocotiers ; XII. En Forêt vierge ; XIII. Dans les Rizières ; XIV. A travers les Sables ; XV. Vers le Pic d'Adam ; XVI. A la Pêche aux Perles ; XVII. Chez les Parias ; XVIII. Aux avant-Postes ; XIX. Le Clergé ceylanais ; XX. Les hautes Protectrices de Ceylan ; — Annexes.



§ II. — « Croix » de Paris. <sup>1</sup>

La voix sonore du lecteur emplissait le réfectoire du Séminaire — perdu au fond des *pinadas*, que bleuissait le crépuscule.

Nous écoutions de toute notre âme.

La clochette du directeur se balançait, lentement, prête à rompre le charme ; et, lorsque, la nuit venue, le surveillant éteignait la veilleuse des dortoirs, nous fermions les yeux sur la vision d'une étendue glacée où l'envoyé de DIEU allait, bénissant. Et nous avions des rêves d'horizons arctiques, où glissait la silhouette du R. P. Duchaussois, notre aîné, le pionnier des *Glaces polaires*.

Voici que, biffant d'un trait mers et continents, le Missionnaire déserte les neiges de l'Athabaska-Mackenzie et plonge, hardiment, au cœur des Indes tropicales.

Il nous donne, aujourd'hui, *Sous les Feux de Ceylan* — fresque puissante, aux tons d'une surprenante chaleur, où le pinceau de l'artiste ne le cède qu'à l'âme de l'apôtre.

Si ce rude amateur des sports d'hiver et des espaces désolés, où le thermomètre descend jusqu'à — 70°, délace sa raquette de course et nous dévoile les splendeurs du « pendentif oblong, harmonieusement agrafé à l'arrière du lobe dekkonais », c'est sur l'invitation pressante, je devrais dire sur l'ordre de ses Supérieurs, — soucieux de transmettre, aux prochaines générations, un monument de foi et d'érudition généreuses.

Respectueux, toutefois, des traditions du sculpteur de l'âge médiéval, amoureux de son art et du marbre sacré qu'il fouilla d'un ciseau souvent profane, l'ancien professeur d'Université se garde de négliger la forme ; il la revêt, au contraire, d'une souplesse, d'un nuancé et d'une magnificence tels que l'on pénètre, réellement, la féerie des nuits singhalaises et l'enchantement des rives exotiques.

A l'encontre du romantique qui, l'âme sereine, convia, de son fauteuil, le siècle à la majesté du Niagara, le P. DUCHAUSSOIS a intensément vécu, souffert et enregistré, en artiste particulièrement sensible et en prêtre, les pages de son œuvre.

De combien de nuits soustraites au sommeil l'auteur a-t-il payé cette documentation précise et serrée, ce sondage profond des mœurs et superstitions tamoules, au prix de quelles fatigues a-t-il acquis cette érudition qui ne constitue pas le mondre attrait de cet ouvrage prenant ?

— « J'écris », a-t-il dit, un jour, « parce que j'obéis. Je suis prêtre. Je suis religieux. Mais je n'ai jamais tant peiné que pour mener à bien *les Feux de Ceylan*. »

---

(1) Cfr. « *La Croix* » (5, rue Bayard, Paris-VIII<sup>e</sup>), L<sup>e</sup> année, Num. 14167 (8 Mai 1929), page 4, col. 1 : — SOUS LES FEUX DE CEYLAND (Louis BRUNET).

L'aveu prend une valeur singulière dans la bouche de cet homme toujours disposé à hisser un frère sur le pavois, mais qui se terre, obstinément, dès qu'il s'imagine encombrer le terrain.

En dépit d'une barbe de fleuve, le P. DUCHAUSSOIS conserve cette faculté de s'étonner et d'admirer qui semble fuir, chaque jour davantage, les nouvelles couches. Le firmament nocturne, frémissant d'étoiles, l'émue au plus profond de lui-même, — et le poète s'abandonnerait aux rimes, s'il n'égrenait son chapelet.

Il n'est pas une ligne en effet, où ne se fasse jour ce souci d'honorer, par-dessus tout, l'Auteur des merveilles qui le séduisent. Quand bien même l'homme ne se sentirait pas remué par le spectacle grandiose des forêts vierges, le prêtre vibrerait au contact d'un sol où il trouve des âmes à sauver.

Et, certes, la tâche est ardue d'établir le règne du Christ sur les Sivaïtes qui se contorsionnent, aux approches des temples, dans la cacophonie des tambours, des clarinettes et des *gongs*; le travail est malaisé d'inspirer la mansuétude et l'humilité chrétiennes aux Singhalais grêles et raffinés, jaloux des privilèges de leur caste et qui ne sauraient souffrir qu'un *paria* boive à la source où ils s'abreuvent.

Mais le P. DUCHAUSSOIS est un lutteur joyeux; la face creusée par l'épreuve et le sourire aux lèvres, il a planté crânement la Croix face aux 333 millions de dieux grotesques ou exécrables qui peuplent les Indes.

A l'entendre, cependant, son rôle s'est borné à prendre des notes, à « faire du reportage »; s'il s'enflamme soudain, c'est qu'il dénonce l'éclectisme insolent du théosophisme, qu'il sape le schisme goanais, qu'il redit les exploits apostoliques et la belle fin du Fr. BYRNE, l'énorme labeur de Mgr BONJEAN, premier Archevêque de Ceylan, ou l'héroïsme du P. LACOMBE, emporté par le choléra, à vingt-sept ans...

Tel est ce livre, plus captivant que le plus beau roman d'aventures et qui suscitera, dans l'âme des jeunes, le désir des horizons sans fin et la soif du sacrifice.

Abbé Louis BRUNET.

### § III. — « France illustrée », Paris <sup>1</sup>.

Il y a vingt-cinq ans, les Congrégations françaises tenaient les trois quarts des Missions catholiques du monde. A l'heure actuelle, elles en tiennent, peut-être, encore la moitié. Dans vingt-cinq ans, en occuperont-elles seulement le quart ?...

C'est que, de toutes parts, on a compris l'extrême importance de la propagande catholique dans les pays de Missions. L'Italie,

(1) Cfr. « La France Illustrée » (40, Rue La Fontaine, Paris-XVI<sup>e</sup>, LVI<sup>e</sup> année, Num. 2842 (18 mai 1929), pp. 383-384 : — NOS MISSIONNAIRES A L'ÉTRANGER, avec 4 gravures (Abbé Yves PICHON).

l'Espagne, l'Allemagne, les États-Unis, la Hollande, l'Irlande, la Suisse, etc., toutes les nations où l'Église est puissamment organisée veulent avoir, au delà de leurs frontières, de ces ambassadeurs de premier ordre que sont les Congréganistes.

Les représentants de la France — hommes et femmes — ont fondé, à peu près, tous les postes importants d'évangélisation du monde : dans le *Far-West* et l'Extrême-Nord canadien, aussi bien que dans les profondeurs mystérieuses de l'Amazonie, — parmi les îles de l'Océanie, aussi bien qu'en Chine, en Corée ou en Mandchourie, — chez les cannibales de l'Oubangui et du Congo, comme parmi les races plus affinées de l'Algérie ou du Soudan, — partout, on a vu paraître, en pionniers audacieux, les Missionnaires français.

Parmi ceux-ci, les Oblats de MARIE tiennent un rang de choix, tant par la qualité de leurs envoyés que par l'importance des régions évangélisées.

Le Père DUCHAUSSOIS — qui nous avait déjà donné des pages inoubliables, sur les travaux des Missionnaires aux *Glaces polaires* — vient, après avoir séjourné plus d'une année parmi ses confrères de Ceylan, de publier un nouveau livre sur leur apostolat, depuis 1847, date de leur arrivée en cette île, jusqu'à nos jours.

Épopée prodigieuse : que de talent, que de génie, que de vertu, que de sainteté ces enfants de chez nous ont dépensés, sous ce climat tropical ! Sans doute, il serait injuste de méconnaître l'effort antérieur des prêtres portugais, des Oratoriens de Goa, des Bénédictins (Sylvestrins) et des Jésuites qui, au cours des siècles, ont évangélisé « l'Île de Rêve ». Sans doute, il convient de reconnaître les services immenses rendus par ces précieux auxiliaires que sont les prêtres indigènes — qui sont environ une centaine dans les deux seuls Diocèses de Jaffna et de Colombo. Sans doute aussi, une cinquantaine d'Oblats appartenant à l'Irlande, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, etc., ont collaboré à cette évangélisation. Mais il reste, néanmoins, que ce sont les Missionnaires français, au nombre de *plus de deux cents*, qui ont, depuis quatre-vingts ans, fourni le gros effort, animé tous les travaux, dirigé presque toutes les initiatives.

Par la charité, par la prédication, par l'école, par la presse, par le livre, par l'emploi de tous ces moyens qu'un zèle ardent sait imaginer, ils ont travaillé l'âme de ce peuple, afin de l'imprégner de foi chrétienne. Le résultat de ces efforts a été la conversion au Catholicisme de dix pour cent (10 %) de la population de Ceylan.

Voici, du reste, pour avoir une idée plus exacte de l'état des religions en cette grande île, quelques chiffres. Sur quatre millions et demi (4.500.000) d'habitants, soixante pour cent (60 %), soit deux millions sept cent mille (2.700.000), sont bouddhistes, — vingt-trois pour cent (23 %), soit un peu plus d'un million (1.100.000), sont brahmanistes, — dix pour cent (10 %), soit environ quatre cent cinquante mille (450.000), sont catholiques,

— et sept pour cent (7 %), soit un peu plus de deux cent cinquante mille (250.000), sont mahométans.

\* \* \*

Qui dira les mille difficultés que nos vaillants Oblats eurent à surmonter, durant ces quatre-vingts ans d'apostolat ?

a) Difficultés du climat, éternellement chaud et, parfois, d'une lourdeur étouffante : le thermomètre y descend rarement au-dessous de vingt-cinq degrés (25°).

b) Difficultés des langues singhalaise et tamoule et de leurs différents idiomes : et c'est en ces langues qu'il faut prêcher au peuple, sous peine de ne récolter aucun fruit.

c) Préjugés des castes, indéracinables même chez les chrétiens, qui font que la fusion complète de toutes les intelligences et de tous les cœurs dans une même foi religieuse semble, en ces régions, presque impossible.

— « Combien de temps dureront encore les castes ? » demandait le Père DUCHAUSSOIS à un digne magistrat catholique de race singhalaise.

— « Aussi longtemps que notre couleur », répondit-il.

d) Préjugés des superstitions ancestrales dont l'esprit de ces peuples est encombré. Spectacle navrant : après dix-neuf siècles de christianisme, sur le seul continent indien, une masse de trois cent vingt millions (320.000.000) d'âmes humaines est prosternée aux pieds d'effroyables idoles, faces humaines à trompe d'éléphants, dragons entrelacés, nains ventrus, troncs humains d'où jaillit, ainsi que d'un nid de vipères, une multitude de bras ou de tentacules, hideuse mêlée de difformités, de contorsions et de chimères. Et, cependant — les Missionnaires, qui les connaissent bien, eux-mêmes l'avouent, — la bonne foi des foules qui fréquentent les temples et accomplissent de rudes pèlerinages, qui se plient aux observances dont la loi et l'usage accablent leur vie quotidienne, ne peut être contestée. Et la grande tristesse de ces apôtres, c'est de songer que leur voix ne peut, trop souvent, que se briser sur les murs impénétrables des vieilles pagodes et que des milliards d'âmes disparaîtront de ce monde sans l'avoir jamais entendue...

Les pionniers de cette œuvre surhumaine furent, du reste, à la hauteur de la tâche. Depuis le vaillant Père SEMERIA, plus tard, Vicaire apostolique de Jaffna, jusqu'à Mgr COUDERT, dont la mort vient de nous être annoncée ces jours-ci, que de héros et que de saints ! Il faudrait avoir le temps de parler de chacun d'eux.

Saluons, seulement, la noble mémoire de Monseigneur BONJEAN, premier Archevêque de Colombo, prélat de génie et administrateur hors ligne, et celle du vieux Père CHOUNAVEL, mort, tout récemment, en odeur de sainteté, à l'âge de 99 ans, après plus de

soixante-douze années d'apostolat sous les feux meurtriers des tropiques.

\* \* \*

Tel est, en résumé, ce livre — passionnant autant que le plus beau roman d'aventures — que le Père DUCHAUSSOIS vient de consacrer à l'apostolat catholique dans l'Île de Ceylan.

Une verve puissante et captivante emporte le lecteur, de descriptions en anecdotes, à travers tout le volume. L'œuvre religieuse des Oblats de MARIE Immaculée y tient la première place ; cependant, rien ne manque à la perfection du cadre. En fermant ce livre — où une abondante illustration photographique complète, d'ailleurs, le récit, — on est renseigné sur la flore, la faune et le climat de Ceylan, sur ses populations à la dramatique histoire, sur les castes antiques, sur le bouddhisme et le brahmanisme, comme aussi sur les ascensions admirables des convertis vers la lumière.

Les scènes de la *jungle* immense, des palmeraies, des rizières, de la pêche aux perles et les phénomènes du Pic d'Adam y sont décrits en chaudes et vives couleurs. Le chapitre de la Madone de la forêt vierge, de sa terre guérisseuse et de ses pèlerinages fantastiques achève ce bel ouvrage, qui est le témoignage d'un prêtre savant et saint à l'apostolat héroïque de deux cents vaillants enfants de France et de leurs zélés confrères.

Abbé YVES PICHON.



---

*Nihil obstat.*

Romæ, die 17<sup>a</sup> Junii 1929.

† AUG. DONTENWILL, O. M. I.,

Arch. tit. Ptol., Sup. Gen. O. M. I.

---

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

---

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 2469, 8, 29.



L. J. C. & M. I.

# MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

LXIII<sup>e</sup> Année.

Septembre 1929.

Num. 237.

**LÆTAMINI IN DOMINO**

## I. — Jubilé de Diamant du Père LeCunff.



A mode est, aujourd'hui, aux anniversaires. Mais bien souvent, hélas ! ceux qu'on exalte ne représentent qu'un nom qui méritait l'oubli : aucune grande idée ne revit dans leur apothéose.

Il n'en va pas ainsi de notre vénéré Jubilaire. Son histoire se confond avec celle de nos Juniorats ; gardons-nous de les séparer.

### § I. — Le vénéré Jubilaire.

Le R. P. Eugène LECUNFF est un enfant de la Bretagne. Né sur le sol généreux de l'Armorique, il y puisa, avec la vigueur de la race celtique, la sève poétique de Chateaubriand et l'ardeur enflammée de Lamennais, — tout en évitant de ce dernier l'âpre orgueil et le manque de tendresse.

Les fêtes de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception remuèrent son cœur d'enfant ; et, dès qu'il connaîtra une Congrégation désignée par un si beau vocable, il s'empressera de se donner à elle pour toujours.

Formé à la vie sacerdotale, au grand Séminaire de Quimper, il prononça ses vœux perpétuels, à Nancy, le 15 octobre 1867. Le 24 décembre de la même année, il fut ordonné prêtre, date qu'il a toujours rappelée avec une émotion profonde. Bientôt après, l'obéissance lui assignait, comme champ d'action, Notre-Dame de Lumières, — ce nom désormais inséparable du sien.

Le R. P. François BONNEFOY, natif de Bonniex, dirigeait alors l'établissement, sous la haute surveillance du R. P. Auguste BERMÈS, Supérieur de la Maison. Quand le débutant y arriva, le 5 août 1868, un second Juniorat avait remplacé le premier, — qui avait été établi, en 1840, par notre vénéré Fondateur.

Animé de l'esprit de ses devanciers, le jeune professeur breton apportait à l'œuvre le même dévouement. Chargé du cours de mathématiques, pour lesquelles il avait déjà de véritables aptitudes, si la matière était aride, le cœur du moins ne chôma pas.

Serviable, au dehors, envers le clergé paroissial et, au dedans, pour un petit élève dans l'embarras, il savait à merveille dissiper les nuages qui assombrissaient parfois le ciel ordinairement calme du berceau apostolique.

C'est ainsi qu'un jour une punition collective avait, pour je ne sais plus quelle légère mutinerie, consigné les Junioristes dans la petite étude qui voisine avec le grand dortoir actuel. Ils se tenaient tous là, à leurs bancs, assez morfondus. Au bureau du surveillant, le couvercle soulevé cachait un personnage mystérieux.

Soudain, le couvercle s'abat par un coup sec ; et, spectacle étrange, le petit monde put voir émerger une tête bien connue, coiffée d'un chapeau vert, genre *pifferaro*, sous lequel un visage émacié esquissait des grimaces qu'auraient certainement enviées Guignol et son ami Gnaffron. Tous retiennent leur souffle et se demandent, les yeux tout ronds, ce que cela signifie.

Après cette préparation burlesque, le Père, dans une courte sermonne, remontre à ses jeunes auditeurs l'irrégularité de leur conduite et souligne avec force leur manquement ; puis il leur annonce qu'il a obtenu leur pardon et que, pour tout effacer, le Supérieur veut bien lever la consigne et leur permettre d'aller en promenade. Chaque front de rayonner alors : on applaudit, on trépigne.

Voilà de quelle façon, enrobant dans un peu de sucre l'amertume de la correction, le bon Père, mieux que par une coercition sévère, tout en redressant les écarts, prévenait les germes de mécontentement et de mauvais esprit.

Malheureusement, la Guerre de 1870 éclata et marqua la première station du chemin de croix que le nouveau professeur commençait à parcourir.

L'Année terrible suspendit la vie studieuse, à Lumières comme dans les autres institutions. Le Juniorat fut, un moment, licencié.

\* \* \*

Après la tourmente, rude devint le labeur. Comme sur les champs de bataille, une baisse suivit dans les effectifs de nos jeunes recrues. C'est ainsi qu'en octobre 1873 le chiffre d'étudiants — qui était de quarante-cinq, en 1869 — tombait à trente-six.

Indomptables, quand même, directeur et professeurs redoublèrent d'efforts. Comme on avait restreint le corps professoral, vu la pénurie d'élèves, les Pères BILLIAUT et LECUNFF firent chacun des classes géminées, sans compter les cours secondaires. Et dire qu'avec cela l'enseignant, encore novice, disposait d'une médiocre santé. Seulement, l'énergie dominait tout ; comme ce jour où, revenant de mener les enfants en promenade, il apprend qu'un ministère pressant réclame, à Gordes, un auxiliaire ; aussitôt, il repart à pied pour ce village, situé à sept ou huit kilomètres et sur une belle hauteur. Tel était, dès lors, le R. P. LECUNFF, tel il restera, toujours, — l'homme du devoir et du sacrifice.

Tant d'abnégation conjura la crise. Déjà, en 1873, l'Œuvre, quoique moins nombreuse, refleurissait.

— « Rien de consolant », écrivait le R. P. Jean BERNE, Provincial du Midi, « comme de voir le bon esprit de nos enfants, leur attachement à la règle, l'union vraiment fraternelle qui forme de tous la plus aimable famille, leur confiance et leur affection filiale pour leurs maîtres. »

C'est que le corps enseignant, de son côté, était à la hauteur de sa tâche.

— « Nos Pères du Juniorat », poursuit l'auteur du *Rapport*, « sous l'autorité de leur Supérieur, forment la famille la plus unie qui se puisse voir : tous sont appliqués, de tout cœur, aux devoirs que l'obéissance leur a prescrits et s'y dévouent avec un esprit de sacrifice auquel je suis heureux de rendre hommage. »

Le Supérieur d'alors était le R. P. Léopold GIGAUD. Aux RR. PP. BILLIAUT et LECUNFF vinrent s'adjoindre les RR. PP. Jean LAGIER, Alexandre SOULERIN et Romain DUBOIS. — ces deux derniers pour une longue et féconde carrière.

Les résultats d'une aussi bonne direction suivirent de près. De 1873 jusqu'en avril 1879, cent nouveaux aspirants entrèrent au Juniorat. Tel fut l'accroissement des élèves que le local devint insuffisant. Il fallut donc établir un nouveau Juniorat à Notre-Dame de Bon-Secours.

A Bon-Secours se fixèrent les débutants, — jusqu'à la quatrième exclusivement. Ils venaient, ensuite, achever à Lumières leurs études et se préparer, de façon plus prochaine, au noviciat. Le R. P. LECUNFF paraissait tout désigné pour suivre les benjamins : on le leur donna pour Directeur.

Une joie bien vive l'attendait. Le 22 août 1880, il assista au couronnement de Notre-Dame de Bon-Secours par son Éminence le Cardinal Hippolyte GUIBERT, assisté de Mgr Mathieu BALAIN et des Évêques de Valence, Marseille et Montpellier. Le jour suivant, des guérisons extraordinaires et des grâces signalées récompensèrent la foi, toujours si vive, du Vivarais. Quelle impression laissèrent dans l'âme de notre Directeur et de ses pupilles une date et des faveurs pareilles !

Ainsi DIEU le trempait pour de nouvelles épreuves. Je veux parler des fameux Décrets inventés par le sectarisme de Jules Ferry et de ses collaborateurs pour dissoudre, autant que possible, les Associations religieuses.

Après avoir passé la direction du Juniorat de Bon-Secours au R. P. Ceytte, le cher Père LECUNFF avait regagné Lumières.

Au moment où les exécuteurs allaient mettre la main sur le R. P. SOULERIN, le R. P. Jean DUVIC, Directeur, signifie aux représentants de la force qu'on l'a autorisé à le garder, ainsi que les RR. PP. LECUNFF et DUBOIS. Tels furent les professeurs qui, même après l'expulsion des Missionnaires, continuèrent l'Œuvre dans ces jours néfastes. Ce sont eux que nous remercions, aujourd'hui, dans la personne de l'unique survivant de cette élite bénie !

\* \* \*

La bourrasque passée, la vie d'études recommença, deux ans encore, sous le manteau de MARIE. La Sainte Vierge, Elle, souriait à ces âmes innocentes qui montaient sa garde d'honneur, alors que les séides de l'enfer écartaient de ses autels les multitudes accoutumées.

Et ce fut, précisément, une fillette de treize ans, malade depuis plus de quatre mois, que la bonne Vierge guérit, afin de réjouir nos petits frères, ses benjamins, et les pieux chapelains, leurs maîtres. La jeune privilégiée ne pouvait ni ouvrir les yeux ni desserrer les dents et les mains. Pour toute nourriture, elle avalait un peu de tisane, qu'on lui introduisait péniblement par la bouche. A peu près abandonnée par les médecins, elle ressemblait plus à un cadavre qu'à une vivante.

Transportée subrepticement dans la crypte, par la porte du jardin — c'est l'unique passage accédant à l'église qu'on nous avait laissé, — la jeune malade, après un quart d'heure de prière devant la statue miraculeuse, reprit l'usage de ses membres : elle commença



à manger et recouvra vite toutes ses forces et sa bonne mine. C'était vers la Pentecôte de 1881.

Voilà comment MARIE imprimait dans l'âme des persécutés, avant la dispersion suprême, une image ineffaçable de ce sanctuaire de sa miséricorde, où leurs yeux se retourneront, si souvent, des rivages de leur lointain exil.

Ainsi le Juniorat subsistait, soit à Lumières, soit à Bon-Secours. Ce fut une courte accalmie.

Le 22 juin 1882, par sentence du Tribunal d'Apt, l'École apostolique était fermée. Les élèves, momentanément transférés au petit Séminaire de Beaucaire, y reçurent un accueil des plus bienveillants.

Le R. P. DUVIC avait gagné le Scolasticat d'Inchicore ; et c'est le R. P. Ceytte. Directeur de Bon-Secours, qui fut préposé aux deux Juniorats refondus en un seul. Les RR. PP. LECUNFF et DUBOIS l'y rejoignirent.

Disons que le Supérieur du petit Séminaire, M. l'Abbé Boudin, M. l'Économe et MM. les Professeurs entourèrent nos Junioristes d'une touchante sympathie.

C'est justice aussi de reconnaître la haute valeur du corps professoral de Beaucaire. Qu'il suffise de nommer M. l'Abbé Constantin, professeur de philosophie, MM. les Abbés Noailles, Maingot et Brézat ; et n'oublions pas, surtout, M. l'Abbé Bonnefoy, professeur de sixième, actuellement Docteur ès lettres et Supérieur du Collège Stanislas, à Nîmes. Sous de pareils guides, le changement de pays et de méthode ne fit point fléchir le niveau des études.

La situation restait, néanmoins, difficile. A mélanger de la sorte Séminaristes et Junioristes, n'allait-on pas voir l'esprit du Juniorat s'effacer ? Heureusement, le R. P. LECUNFF veillait : il n'eut plus de repos, avant d'avoir obtenu la séparation complète des deux groupes à l'étude, au réfectoire, au dortoir, à la cour même. — on ne se rejoignait guère qu'en classe.

Il maintint, conformément à l'esprit d'autrefois, l'auto-surveillance exercée, soit par un admoniteur pris dans nos rangs, soit par le sujet lui-même. Par exemple,

quelqu'un avait-il manqué de patience, le délinquant venait de lui-même s'agenouiller, au milieu de l'étude, pendant la lecture spirituelle, accusait sa faute, comme un fervent Novice, et, après avoir baisé la terre, se réconciliait avec son camarade, en bon petit frère.

Ce qui heurta, quelquefois, l'âme si délicate du bon Père LECUNFF, ce furent les encouragements mêmes que la bonté de Mgr Besson, l'illustre Évêque de Nîmes, nous prodiguait.

Préférerait-il le compliment composé par un des nôtres à celui que lui offrait son Séminaire, la confusion empourprait le visage du R. P. LECUNFF, toujours inquiet d'éveiller la moindre susceptibilité chez nos aimables hôtes.

Monseigneur exigea, également, que nos élèves — admis à partager les cours et les examens des siens et à composer avec eux — eussent part à la distribution des prix. Stimulés par cet encouragement, désireux d'honorer leur Mère, la Congrégation, nos bleuets s'appliquèrent de leur mieux ; si bien qu'au jour des récompenses ils firent ample récolte de couronnes vertes et dorées, tandis que de beaux livres s'amoncelaient, en piles respectables, sur leurs petits bras. Le Père exultait pour eux, bien sûr, mais en même temps qu'il tremblait sur les conséquences possibles d'un succès trop éclatant.

Les vacances étaient là. Tandis que les petits Séminaristes allaient au sein de leurs familles, les nôtres restaient dedans, en vertu du règlement ancien. C'est alors que le R. P. LECUNFF essaya tous les moyens de nous distraire.

Il fit apprendre la tragédie du R. P. Longhaye, *Jean de la Valette* ; le R. P. DUBOIS, aux doigts de fée, confectionna lui-même tous les costumes et accessoires. Et, comme le Séminaire disposait d'une salle de spectacle magnifique, on put admettre à la représentation un public choisi. Si prenant fut le débit, si beau le miroitement des casques et des cuirasses, sous l'éclatant manteau des Chevaliers de Malte, que les spectateurs avouèrent n'avoir jamais rien vu de tel, même au Théâtre

municipal de leur Ville de Beaucaire. Éloge mérité, car, avec sa sensibilité exquise et son enthousiasme lyrique, le cher Père LECUNFF faisait vibrer la jeunesse par le charme de sa déclamation, et il savait transfuser à ses précoces artistes la flamme et la magie de son talent.

\* \* \*

Malgré tant d'avantages, Beaucaire constituait, pour l'Œuvre, une simple étape. Quand, en 1883, le Rév. Père François BELLON, Économe provincial, eut acquis le Palazzo Ardoino, à 50 kilomètres de la frontière, à Diano-Marina, les premiers contingents échangèrent le Gard pour l'Italie septentrionale. On désigna, comme Supérieur de la nouvelle fondation, le R. P. Joseph GUILLON, Maître des Novices, que le bon Père LECUNFF remplaça, dans sa charge, à Notre-Dame de l'Osier.

D'ailleurs, ce dernier revint bientôt à son cher Juniorat. Là, plus que jamais, il se dévoua pour adoucir l'exil aux jeunes expatriés.

Par une rare souplesse d'adaptation, il professa, avec autant de facilité, les humanités et l'algèbre. Il composa même, pour ses élèves, un élégant recueil de littérature, qu'il intitula *Apicula Dianensis*. On y savourait les plus intéressants extraits des poètes et des prosateurs français. On y retrouvait un abrégé, clair et instructif, de l'histoire des littératures classiques et de la théorie des belles-lettres. Pour compléter ce manuscrit, tout écrit de sa main, le bon Père rédigea encore un traité du style — figures, modes d'amplifications, — avec des exemples nombreux et bien choisis.

Cette initiative décida le R. P. Antoine PASCAL à suivre la même méthode ; ce qui donna naissance à la « *Gerbe des Enfants de Marie* », sorte de revue hebdomadaire, empreinte de piété, de science et d'art et qui forma excellemment le goût et l'application de ses élèves.

Aucune industrie n'épuisait le génie inventif et souple du R. P. LECUNFF ; tous les moyens lui venaient de

stimuler la mémoire et l'esprit d'initiative de l'enfant. Il fallait que le travail même se muât en divertissement.

Aux vacances, c'était peu de multiplier sorties et jeux de toute espèce. Il imagina la rédaction, par les élèves eux-mêmes, d'un journal intitulé le « *Gaudio-phile* ». Ses colonnes s'ouvraient à toutes les collaborations. Les uns y inscrivaient des vers de leur jeune muse et, les autres, des traits glanés au vol de leur lecture, soit dans nos *Annales* oblatiques, soit dans des ouvrages profanes. D'autres rédigeaient la chronique, et d'autres, enfin, esquissaient le dessin ou les caricatures. Bref, chacun, par ses recherches ou par sa composition, assurait le maintien et l'intérêt de cet organe, qui s'envolait ensuite dans toutes les directions amies et par delà les mers, jusqu'à notre Scolasticat d'Archeville.

Quant aux séances théâtrales, elles reprenaient aussi, fréquentes et non moins formatrices. Renouant les vieilles traditions, le R. P. LECUNFF introduisit au répertoire, outre les chefs-d'œuvre français, des scènes tirées du théâtre grec, d'Aristophane par exemple, ou bien du théâtre italien, des *oratorios* sacrés de Métastase. Comme des enfants de la Ligurie s'étaient vite adjoints à nos Junioristes français, les langues des deux sœurs latines se marièrent fraternellement pour le plus grand profit de chaque nationalité. Mieux que personne, le bon Père encourageait tous les progrès. Non seulement il eut vite fait d'apprendre l'italien ; il s'appliqua encore à l'harmonium, — il prépara et exerça des chœurs à plusieurs parties, dans lesquels Moreau, surtout, contribuait à l'agrément des séances récréatives.

On vivait donc heureux, en pratiquant la formule d'Horace : *Miscere utile dulci*.

Est-ce à dire que la croix n'ait pas suivi les persécutés sur la terre étrangère ? Non, et le cœur sensible de notre Jubilaire saigna plus d'une fois.

Ce fut, d'abord, la mort tragique d'un de nos Junioristes, — Velay, originaire de Thines (Ardèche), et qui fut frappé de congestion durant un bain de mer.

Surtout, ce fut le tremblement de terre de 1887 qui,

dans une population de 2.000 âmes, faucha 300 victimes, parmi lesquelles deux Junioristes siciliens.

Le soir même, ce Juniorat, qui avait donné tant d'espérance, se scindait : une partie des élèves rentrait en France, et l'autre, la partie italienne, rentrait dans ses foyers, en attendant de se reformer à Rome, plus tard, sous la direction du R. P. GUILLON.

Même parmi ceux que leur famille ou les circonstances retinrent en Ligurie, la bonne semence de Diano fructifia. Plusieurs sont devenus des prêtres éminents dans le Diocèse de Vintimille, — tels Don Silvio Orenco, Chanoine de la Cathédrale, et Don Domenico Orenco, Curé-Doyen de Badalucco, tous deux très attachés aux Oblats et, en particulier, au bon Père LECUNFF.

D'autres, restés dans le civil, ne l'ont pas oublié non plus ; témoin ce bon Signor Ricca, agriculteur, qui me reconnut, un jour, dans un train et m'exprima, avec chaleur, le souvenir qu'il gardait du berceau et de son ancien mentor — le R. P. LECUNFF.

\* \* \*

Pendant que les élèves de rhétorique et de seconde devançaient leur entrée au Noviciat, Lumières rouvrit ses portes aux rescapés de Diano-Marina et voyait se reformer son troisième Juniorat. Le R. P. LECUNFF en devint, pour longtemps, le Directeur.

Par tout ce qui précède, on voit s'il était prêt pour cette charge. Et qu'on n'aille pas croire que sa sensibilité et sa tendresse excluaient, au besoin, la fermeté.

Un de ses pupilles, aujourd'hui en cheveux blancs, se souvient encore d'une de ses admonestations. Il était venu, une fois, demander quelque permission au R. P. Directeur ; il le rencontre à la chapelle. Le bon Père, tiré de son recueillement, reconnaît son interlocuteur, et, le fixant ferme :

— « *Tenez,* » lui dit-il, d'un ton pénétré, « *j'étais à consulter le Bon DIEU sur ce que je dois faire de vous.* »



*Dois-je vous renvoyer ?... Puis-je encore vous garder ?...  
Votre légèreté et votre insouciance me désolent !... »*

Le jeune aspirant comprit ; et, comme il appréciait le cœur de celui qui lui parlait, il promit, avec larmes, son amendement, là, sous le regard même de Jésus-Eucharistie.

Le Directeur employait tous les moyens pour entretenir la piété de l'École apostolique. Il expliquait souvent lui-même la méditation du matin dans des effusions qui s'adaptaient merveilleusement aux jeunes âmes.

A la lecture spirituelle ou au catéchisme, après un exposé très lucide de tel ou tel point de doctrine, il aimait à redire les impressions de sa première Messe, son amour pour la Sainte Vierge, un souvenir édifiant laissé par tel ou tel de nos Pères défunts, — bref, un trait de lumière qui gravait une vérité dans le cœur.

D'autres fois, il lisait, avec l'émotion qu'il savait y mettre, quelques belles pages du R. P. de Boylesve ou de Mgr Pie, qui l'avaient plus impressionné ; et j'en connais qui reçurent là de ces éclairs soudains dont ils firent plus tard, en chaire, profiter leur auditoire.

En 1890, on put célébrer, dans l'Œuvre reconstituée ici, les noces d'or de l'établissement fondé, en 1840, par Mgr de MAZENOD. Un des survivants de ce premier Juniorat, le R. P. Achille REY, en détailla dignement les origines.

\* \* \*

Quelques années plus tard, l'obéissance reprit le R. P. LECUNFF pour l'envoyer, une seconde fois, comme Père Maître, à l'Osier, à cause d'une situation extrêmement difficile où se trouvait le Noviciat, — tâche dont il s'acquitta avec plein succès.

Les épreuves continuaient. En 1901, une nouvelle persécution fermait le Juniorat du Midi, qui s'unit à celui de Notre-Dame de Sion, en Lorraine.

Quant au bon Père LECUNFF, il se rend au Juniorat italien de San Lorenzo, à Rome, qu'il suivra également à Santa Maria a Vico, — toujours dévoué à l'enfance,

toujours aimable, malgré tant de séparations, tant d'essais éphémères, tant d'espoirs si souvent déçus.

Cependant, DIEU, à qui le Père se confiait, gardait la semence première. Diano-Marina avait servi de berceau au Juniorat italien, aujourd'hui si florissant ; et notre Jubilaire suivit de ses yeux cette heureuse transformation. Il y contribua personnellement, trouvant encore le temps de s'occuper du Juvénat maronite, qui, après un court séjour à Lyon, s'abrita, dans le Collège de Saint-Thomas d'Aquin, à Santa Maria a Vico.

Nous retrouvons le P. LECUNFF, à la grande Guerre, au Juniorat d'Urnietta, Espagne, où il avait conduit une classe de Junioristes français, obligés de quitter Lyon. Il y professa deux ans. Quelle consolation, pour ses vieux jours, de voir le développement du grain de sénévé à l'étranger ! Et n'était-il pas lui-même l'ancêtre que DIEU montrait à la jeune postérité de l'avenir ?

Enfin, sur la fin de la grande Guerre, avec quel bonheur il assiste au rétablissement d'un Juniorat français à Lyon ! Bientôt, ce Juniorat se dédoublait. Une partie revint à Lumières, sous la direction du R. P. PÉRIÉ, qui eut bientôt, à ses côtés, le cher Père LECUNFF, son ancien Directeur.

Voilà comment, en 1928, notre vénéré Jubilaire pourra, avec ses enfants, anciens et nouveaux, célébrer, dans ce quatrième Juniorat de Lumières et sur le théâtre même de ses débuts, ses Noces de Diamant.

## § II. — La grande Fête.

Il arriva, enfin, le grand jour qu'on avait choisi pour célébrer le soixantième anniversaire de la profession religieuse, de l'ordination sacerdotale et de l'arrivée à Lumières du R. P. LECUNFF : le 14 juin 1928.

Dès la veille au soir, vers 6 heures, on se réunit — Pères, Frères convers et Junioristes — dans le principal corridor de la maison, sur lequel s'ouvre la cellule de notre Jubilaire.

Le vénérable octogénaire, couronné de cheveux blancs,

apparaît sur le seuil, aimablement souriant, mais un peu confus devant cette manifestation solennelle.

Le R. P. Euloge BLANC, Assistant général, dans une harangue que le cœur a dictée, exprime à son ancien Directeur toute l'admiration et la reconnaissance que lui causent tant de dévouement et de tendresse prodigués par ce zélé gardien de l'enfance, durant ces soixante ans, en France comme à l'étranger. Il exprime aussi les félicitations dont le Père bien-aimé de la Famille l'a chargé de se faire l'interprète et le vif désir que Sa Grandeur aurait eu de venir les lui redire ici personnellement, si une absence déjà longue ne l'eût retenu à Rome. Mais c'est un honneur et une joie pour le R. P. BLANC de le représenter et de pouvoir ainsi payer sa dette d'affectueuse reconnaissance à celui qui guida ses premiers pas dans l'initiation oblatique et qui fut son collaborateur dans le maintien de l'œuvre du Juniorat.

Tous écoutent, avec bonheur, ces éloges émus et si bien mérités.

Comme le R. P. LECUNFF s'apprête à y répondre, on l'invite à s'asseoir. Mais il s'y refuse et, courant lui-même chercher le fauteuil de sa chambre, il l'offre gracieusement à notre bien-aimé Assistant ; et, debout, d'une voix timbrée et pathétique, il commence en ces termes :

*« Tous mes bons Pères,  
Tous mes bien chers Enfants,*

*« Pardonnez-moi si, me défiant de ma vieille mémoire toute rouillée, j'ai recours à ces pauvres petites feuilles. »*

Ici, le cher Jubilaire, après avoir exprimé sa gratitude pour cette unanime et chaleureuse explosion de la charité fraternelle, se reporte au texte évangélique : *Il se fit des noces à Cana, et la Mère de JÉSUS y était.*

Aujourd'hui aussi, ce sont des Noces :

Noces mystiques de l'Oblation, dont Notre-Seigneur JÉSUS-Christ est l'Époux et dont nos âmes sont les heureuses épouses. Oblats de MARIE !... *Et erat Mater JESU ibi ;*

Noces de la Prêtrise de notre pauvre humanité avec le sacerdoce de JÉSUS, le véritable Prêtre.

Ah ! la Corédemptrice du genre humain, MARIE, Mère de JÉSUS, doit s'y trouver.

A cette pensée, ce cœur déborde :

— « *Soixante ans d'oblation !* » continue-t-il, « *soixante ans vécus sous le blanc manteau de la Vierge Immaculée, à l'abri des contagions du monde !* »

« *Soixante ans dans l'intimité de la Mère du Sauveur, comme l'Apôtre Saint Jean !* »

« *Soixante ans d'attentions délicates, de caresses maternelles, de protection puissante contre les assauts multipliés du monde et de l'enfer !...* »

Et le dévot serviteur de MARIE éclate alors en sanglots ; et, comme l'étincelle électrique, son émotion passant à tous ses auditeurs, aînés et benjamins, amène des pleurs dans tous les yeux.

Après s'être ressaisi, il célèbre aussi ses soixante ans de vie sacerdotale, durant lesquels l'humble prêtre prononça, chaque matin, à l'heure du Saint Sacrifice, des paroles divines, interdites aux Anges eux-mêmes. Et il répète les paroles de Saint Jean Eudes :

— « Le Saint Sacrifice est quelque chose de si grand, qu'il faudrait trois éternités pour l'offrir dignement : la première, pour s'y préparer, — la deuxième, pour le célébrer, — et, la troisième, pour en rendre de justes actions de grâces... »

Et ce discours pathétique, que nous regrettons de ne pouvoir donner *in extenso*, se clôt par de nouveaux remerciements aux Révérends Pères, qui ont mis leurs magnifiques talents au service de leur grand cœur pour embellir la fête, et aux très aimés Junioristes, dont la cordiale et filiale affection ne laisse point insensible le cœur du *papé*.

L'orateur s'est tu. Un religieux silence planait sur l'assistance charmée.

Il eût duré longtemps, si le R. P. Assistant général ne l'eût interrompu, en ouvrant ses bras au vénéré Jubilaire, pour l'embrasser affectueusement.

Après lui, tous les membres de la communauté, des

plus anciens aux plus jeunes, lui donnent, à leur tour, l'accolade fraternelle.

*Ecce quam bonum et quam iacundum habitare fratres in unum !...*

Le lendemain, à 7 heures, le R. P. LECUNFF célébra sa Messe jubilaire, dans la crypte, tout embaumée de fleurs, toute ruisselante de lumières.

La Chorale du Juniorat exécute, d'abord, une cantate composée pour la circonstance et qui rappelle les joies de la première Messe et celles que tant de célébrations quotidiennes ont prolongées, pour ce digne prêtre, jusqu'à cette journée.

A l'évangile, le R. P. LÉON PÉRIÉ, Supérieur du Juniorat, retrace, à son auditoire, le portrait du Directeur aimé du berceau apostolique.

Il s'attache, surtout, à peindre ce cœur paternel qui, ennemi de la contrainte, savait, tout en s'attachant les enfants, développer chez eux l'initiative personnelle, obtenir plutôt qu'imposer la discipline, reprendre les écarts, confire dans le miel de l'affection l'amertume des réprimandes et des indispensables sanctions.

Bref, c'est le véritable esprit du Juniorat, esprit de famille et de charité, que le bon Père avait su imprimer ici et que son successeur s'était proposé, lui aussi, d'y conserver, fixant toujours les yeux, nous a-t-il dit, sur l'exemplaire qui l'avait conquis tout jeune, sous l'aimable direction du R. P. LECUNFF.

Après l'allocution, les mélodies reprirent, suaves et recueillies. Puis la troupe de nos Éliacins vint recevoir, de la main de cet autre patriarche, le Pain qui fait les forts et qu'il distribua si souvent à leurs devanciers. Que de souvenirs cette vue réveille chez les anciens du corps professoral, qui jadis furent aussi les Benjamins de celui qui a préparé tant de générations d'Oblats !...

Après la Sainte Messe, le Révérend Père donna le Salut. Il rexit auparavant, d'une voix émue, la formule de ses vœux si généreusement gardés pendant ces soixante ans de vie religieuse. Et, lorsque les actions de grâces solennelles furent montées vers DIEU et la Divine



Mère, tous les témoins de cette fête offrent individuellement leurs souhaits à celui qui en était l'élu.

\* \* \*

Des agapes fraternelles réunirent de nouveau les invités et la communauté, vers le milieu du jour.

Au *toast*, le R. P. Assistant général donne lecture du télégramme qui contient la bénédiction de notre Très Saint Père le Pape pour notre Jubilaire, et il associe encore ses hommages à ceux du T. R. P. Général et de toute la Congrégation envers un fils si méritant.

Le R. P. Giovanni BASILE, Provincial de la récente Province d'Italie, se lève, à son tour, et partant de ce texte : *Filii tui de longe venient* :

— « Il ne conviendrait nullement », dit-il, « qu'à la belle fête, célébrée aujourd'hui avec tant de joie, on vît demeurer étrangers les Pères de la Province italienne, qui n'ont pas été les derniers pour admirer les bienfaisantes irradiations de votre intelligence éclairée et de votre cœur plus que paternel... »

Et, se reportant à la première rencontre qu'il eut, à Rome, lui et ses frères aspirants Oblats, avec le R. Père LECUNFF, que la persécution arrachait à cette Maison bénie de Lumières, il ajoute :

— « Hélas ! nous ne comprenions rien encore de votre rude martyre, heureux seulement de nous affectionner à celui qui nous aimait si sincèrement... »

Cette douce vision lui remémore comment le cher Jubilaire l'accueillit, quand il vint, tout affligé d'avoir quitté sa maman chérie, lui confier son chagrin d'enfant, et comment il sentit deux bras paternels lui enlacer le cou et une voix très douce murmurer :

— « *Tranquillise-toi, mon enfant : tu as acquis, dans la Madone, une Mère plus tendre encore...* »

A ce concert d'hommages notre cher Père Provincial du Midi joint les siens et ceux de sa Province, dont le R. P. LECUNFF est le plus beau fleuron. Il lui dit un

*merci chaleureux pour tout le bien qu'il a fait à cette œuvre du Juniorat du Midi, qui lui conservera toujours un souvenir et un attachement inaltérables.*

Le R. P. LECUNFF prend, alors, la parole. Il remercie de l'ovation qu'on lui rend ; il célèbre cette charité à qui il se reconnaît redevable de tout ce qu'il est. Merci à DIEU ! Merci à JÉSUS ! Merci à MARIE !

— « *Ah ! la Sainte Vierge !... Pourrai-je oublier jamais que ma pieuse mère m'a consacré à Elle et, cela, dès avant même ma naissance ? Ingénieuse charité d'une mère vraiment chrétienne !*

« *La Sainte Vierge ! Dès les premiers jours de mon existence, la charité m'a suavement imposé ses livrées. La petite médaille en argent, à l'effigie de l'Immaculée Conception, ma bonne marraine la suspendit à mon cou, le jour de mon baptême. Il m'a été dit — pardonnez-moi ce détail, — il m'a été dit que je l'avais avalée. Je n'ai pas conscience qu'elle m'ait incommodé ; je serais, plutôt, incliné à croire qu'elle m'a porté bonheur. »*

Sa gratitude n'oublie pas le pauvre de sa première Communion, choisi par sa mère, qui recevait de sa main l'aumône matérielle et qui la lui rendait en prières. C'est à ces fervents *Ave Maria* qu'il doit son admission chez les Missionnaires des pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me.*

— « *En octobre 1866, j'étais diacre, et j'étais reçu, sans patrimoine, comme un pauvre, au Noviciat de Nancy. Là je respirais, durant plusieurs mois, tous les parfums du ciel, je goûtais la joie la plus pure.*

« *Mais voilà que soudain — faut-il vous le dire ? — toute cette félicité s'évanouit. Le démon, jaloux de mon bonheur, me dressa une embûche, terrible pour ma faiblesse. Je me sentis pris d'une invincible antipathie contre mon vénéré Père Maître. Oh ! combien j'ai souffert !...*

« *J'abrège. Un jour, n'en pouvant plus, comprenant que ma vocation était en danger, à cause de mon orgueil, et guidé par ma bonne Mère, la Sainte Vierge, j'allai trouver mon Père Maître. Là, à genoux et les yeux pleins de larmes, je lui déclarai tout : je lui dis que tout, dans*

son extérieur, me choquait, m'irritait et m'exaspérait et, enfin, qu'humainement parlant je ne pouvais le supporter.

« O charité ! Il aurait pu me congédier, le bon Père. Il ne me dit qu'un mot :

— « Ne faites pas attention à mon extérieur, et regardez mon cœur ! »

« Ce seul mot fut un beau rayon de soleil, qui dissipa tous les sombres nuages et mit, pour toujours, fin à la bourrasque. »

Et le bon Père prend de là occasion d'encourager les futurs Novices de demain. Il n'oublie personne, dans ses remerciements : le R. P. Euloge BLANC, qui l'entoura de tant d'affection à Santa-Maria, à Lyon et à Saint-Pierre d'Aoste, — le R. P. Provincial, digne successeur du R. P. Antonin GUINET et rempli, comme lui, de mansuétude, — le R. P. Supérieur, le délicat organisateur de cette fête de famille. A tous merci !

Et ceux qui sont venus, et même de fort loin, le fêter, comment les oublier !

— « *Evviva* », s'écrie-t-il, « *l'amabilissimo Padre BASILE, Provinciale della Provincia d'Italia !...* »

L'Éloquence, jusqu'ici, triomphait : la Poésie veut rivaliser avec elle. On lit des quatrains du R. P. François FILET, ancien Junioriste de Bon-Secours, retenu loin de son premier Directeur de 1878 :

En ce jour solennel, où l'or ne suffit pas  
Pour honorer celui que tous nomment « bon Père »,  
Où le diamant seul doit offrir ses éclats,  
O cher Père LECUNFF, voici mon vœu sincère.

Vivez encor longtemps parmi nous. Votre exemple  
Vaut plus qu'un grand trésor ; c'est un divin cadeau.  
O vénéré vieillard, vous êtes comme un temple  
Que le pinceau des ans à nos yeux rend plus beau.

Vous ne soupçonnez pas pour nous quelle richesse  
De vous avoir encor au milieu de nos rangs !  
Vous faites plus que nous : notre chère jeunesse  
N'a qu'à vous contempler, et les cœurs sont fervents.

Vous incarnez en vous la note distinctive  
Du fils de MAZENOD : zèle, grande bonté,  
L'oubli de soi, surtout, allure humble et craintive ;  
Votre plaisir, toujours, ce fut la charité.

Vous avez un secret pour attirer l'enfance ;  
Il faudra nous laisser ce secret, don du ciel ;  
De partout vos enfants, à l'étranger, en France,  
Se souviendront toujours de ce cœur paternel...

Comme couronnement, la Musique et la Poésie renouent leur alliance ; et, après un joli prélude de violon, un chœur puissant entonne la dispute charmante des Noces d'Argent, d'Or et de Diamant, — pièce vraiment originale, œuvre du R. P. Dominique STEFANINI, qui en a si bien composé la mélodie et les paroles.

\* \* \*

Dans la soirée, une séance récréative clôt cette solennité. Elle débute par l'éloge de la Vieillesse, sur les lèvres d'un jeune homme sérieux.

Courteline, qui n'était pas encore mort, attise la gaieté par sa spirituelle comédie *Le Gendarme est sans pitié*, où le Pandore a bien tenu son rôle.

Nos vœux au Jubilaire s'envolent sur les ailes de la Musique et de la Poésie.

Ceux des absents s'exhalent dans des lettres toutes palpitantes et cinglant ici de tous les cieux. Qu'il nous serait doux de les transcrire ! Glanons-y, du moins, quelques perles :

Du fond de la Saskatchewan, le R. P. Émile PASCAL évoque les scènes du passé pour ceux qui foulèrent jadis les bords du Calavon et du Limergue :

— « Celui-ci verra son premier Supérieur, le bon P. LECUNFF, toujours prêt à sécher les larmes de son petit Junioriste, un peu découragé par les épreuves.

« Celui-là se souviendra de ce bon Père appelant, en hiver, les tout petits dans sa chambre ; et là, tout près d'un bon poêle, on apprenait la leçon du jour.

« Si nous étions sages, la prise traditionnelle, extraite de sa tabatière, puis un doux encouragement faisaient oublier la maison paternelle.

« Le Junioriste se souviendra de ce beau parterre si bien travaillé par le Père, où, tout en se délassant, il montrait à ses fils la manière de cultiver les âmes.

— « Vous voyez », disait-il, « l'eau, c'est l'humilité qui nourrit le cœur ; et le sécateur, c'est le sacrifice qui retranche mais donne la vie. »

Le R. P. Jean-Marie MASSON, de son District de Wen-napuwa, pensant aux deux amours du R. P. LECUNFF pour les fleurs naturelles et les fleurs spirituelles, s'exclame :

— « Ah ! qu'il sera beau, votre parterre éternel ! Plus beau que les roses, les tulipes, les géraniums, les lis, les violettes, quand vous serez entouré de tant de générations d'apôtres, eux-mêmes pressés, de toutes parts, par tant d'âmes qui leur devront le ciel. »

Le R. P. Jean-Baptiste MEARY, de Colombo, affirme de notre Jubilaire :

— « Il était réellement comme une bonne maman. Après 41 ans de séparation, son souvenir embaume toujours mon cœur. »

Le R. P. Charles BEAUD, de Jaffna, entrevoit la couronne incomparable qui approche pour ce vaillant octogénaire.

Un Junioriste de Diano, le cher P. Eugène CHEVRIER, écrit, à l'américaine, de la Louisiane :

— « En signe de bonne volonté, je vous envoie une de ces belles feuilles toujours vertes que Jonathan, à portes ouvertes, laisse indifféremment cueillir. »

\* \* \*

Une page d'Évangile termine la séance.

Un des pèlerins d'Emmaüs, en large feutre, bâton en main, narre l'entretien avec le Ressuscité et comment ils le reconnurent au festin eucharistique.

De gentils petits anges, en robes nuancées, aux ailes éblouissantes, appliquent au Jubilaire le récit du disciple : épreuves du voyage, mystère eucharistique, formation de futurs prêtres.

Enfin, entouré de sa milice, — Ariel, Gabriel, Eloa, Raphaël, — à genoux près de lui, le Chef, Saint Michel, paraphrase la prière *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit.*



Reste avec moi, JÉSUS, il se fait déjà tard ;  
De ma vie ici-bas vois comme le jour baisse ;  
Reste avec moi, JÉSUS : soutiens de ton regard  
Mon humaine faiblesse.

O mon JÉSUS du soir, reste dans le chemin,  
Il me semblera court, si JÉSUS m'accompagne ;  
Reste avec moi, sans cesse, et donne-moi la main  
Pour gravir la montagne.

O mon JÉSUS du soir, demeure sur l'autel :  
Tu m'aideras, un jour, dans la lutte suprême,  
Et tu me conduiras, au royaume éternel,  
Ceindre le diadème !...

\* \* \*

Le lendemain, nos Rhétoriciens de Lumières revêtaient la soutane, avant de se rendre au Noviciat...

Maintenant, le Juniorat de Lumières, transplanté tout entier à Lyon, a cédé la place au Scolasticat du Midi. Et le bon Père LECUNFF jouit de voir ses Benjamins d'hier monter dans la lumière par les sommets de la profession religieuse et des saints Ordres.

Puisse-t-il longtemps encore nous édifier par ses exemples et nous aider de ses prières !...

Paulin RUSTANY, O. M. I.

### L'Armée des Oblats.

Voici, pour l'année 1927, la liste, par nationalités, des membres de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée :

France, 731; Canada, 586; Allemagne, 520; États-Unis, 216; Irlande, 171; Asie, 83; Belgique, 77; Italie, 69; Espagne, 61; Pologne, 61; Angleterre, 46; Hollande, 21; Afrique, 17; Tchécoslovaquie, 12; Russie, 5; Yougoslavie, 2; Argentine, 1; Australie, 1; Autriche, 1; Dantzig, 1; Lithuanie, 1; Luxembourg, 1; Mexique, 1; Roumanie, 1; Suisse, 1.

Ce qui fait, pour cette année 1927, un total de 25 nationalités et de 2.687 membres.

## II. — Maisons de Formation : Visite de Monseigneur.

---

Faisant trêve, pour quelques jours, à ses habituelles et absorbantes occupations administratives, Monseigneur notre bon Père Général quittait Rome, le 27 avril dernier, accompagné du Rév. Père BLANC, Assistant général, et du Père TISSIER, son Secrétaire particulier.

Le but premier de son voyage était d'aller présider aux fêtes du vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Juniorat de S. Maria a Vico. Mais, en s'y rendant, Monseigneur se proposait aussi d'aller voir le Noviciat de la Province italienne, depuis deux ans installé à Ripalimosani, près Campobasso.

Rien de ce qui touche à la vie de la Congrégation ne pouvant laisser indifférent aucun des nôtres, nous répondons sûrement aux désirs de tous en donnant ici un compte rendu des deux visites que notre Révérendissime Père a faites à ses Oblats d'Italie.

Le titre le plus approprié, s'il en faut un à notre récit, est certainement celui de : *Fêtes de Famille*. Fixées au 28 avril pour Ripalimosani et aux 4 et 5 mai pour S. Maria a Vico, nous aimons à dire tout de suite aux lecteurs des « *Missions* » que ceux qui les avaient préparées ont eu le bonheur d'en réaliser le programme d'une manière parfaite.

### § I. — Noviciat de Ripalimosani.

Puisque c'est par une visite à Ripalimosani que Monseigneur préludait au Jubilé proprement dit du Juniorat, suivons Sa Grandeur à la Maison du Noviciat.

Le départ de Rome a lieu par une matinée de printemps, sans poussière et pleine de fraîcheur après une pluie d'orage. Si la verdure est encore rare dans la campagne, à la suite d'un hiver long et rigoureux, les fleurs sont pourtant apparues aux premiers rayons du soleil, — il en sort de partout. Les voyageurs admirent, du train, ce rajeunissement, saluant au passage d'abord l'Aqueduc de Claude, là-bas les *Cas'elli*, beaucoup plus loin Aquino, berceau de saint Thomas, et Rocca Secca, théâtre de sa première épreuve, et plus loin encore le Mont-Cassin.

La veille, le Cardinal Gasparri faisait ici une entrée triomphale, en qualité de Légat du Souverain Pontife au 11<sup>e</sup> centenaire de l'illustre Abbaye : la station est encore toute pavoisée de ses drapeaux et tentures de velours incarnat.

Huit heures de trajet et deux changements de train nous amènent à Campobasso, station *terminus*. Au devant de Monseigneur sont accourus les PP. Giovanni BASILE, Provincial, et Rosario GENTILE, Supérieur et Maître des Novices. Le train roule encore au ralenti que nous les apercevons de loin, tout souriants et faisant des signes de joie.

Les premières salutations échangées, rapidement, en moins de cinq minutes, voici tout le monde casé dans la voiture, dont l'allure modérée se fait presque princière, afin de nous donner le temps d'admirer la grand'place et les rues principales de la cité. La blancheur des maisons est remarquable : c'est, paraît-il, une caractéristique de la région, appelée *il bianco Paese*. Durant vingt minutes, l'auto glisse sur un ruban de route sinueuse, très blanche, et nous atteignons Ripalimosani.

Agréable surprise ! Au signal du P. Francesco CELESTE, auxiliaire du Maître des Novices, la population s'est portée au-devant de Sa Grandeur Mgr le Supérieur Général. En bordure du Couvent des Oblats, s'est formé, de chaque côté de la route, un véritable cortège. Là, ont tenu à honneur d'être présents les notables du pays : M. le Podestat, M. le Docteur et M. le Notaire, ainsi que M. l'Archiprêtre de Ripalimosani. Par leurs délégations, abritées de leurs bannières, les diverses œuvres sont représentées au complet : petits Pages bleus de Saint-Louis de Gonzague, fillettes aux couleurs pâquerettes et marguerites, Enfants de MARIE, Jeunesse catholique, Dames de l'Association missionnaire, Fédération des Hommes pour la Défense catholique, — visages aux regards bien allumés et tout souriants.

A peine Monseigneur a-t-il posé le pied hors de la voiture que des chants éclatent, vibrants, harmonieusement rythmés, car, au-dessus des têtes se dessine une

baguette qui paraît lancer des éclairs, — c'est le Père CÉLESTE, animateur de cette chorale, qui bat la mesure.

C'en est assez : dès ce moment, tout le monde est saisi d'une impression de fête.

Passant dans les rangs, Monseigneur donne son anneau à baiser, ajoute pour les plus petits une caresse et dit, avec la meilleure grâce du monde, le mot aimable à tous, le mot où prend sa source un large courant de cordialité.

Elle s'est établie tout de suite, cette cordialité, à Ripalimosani, où notre bon Père Général, hier encore inconnu et ne connaissant personne, est apparu en père venu prendre possession d'une nouvelle famille.

Le salut de bienvenue se terminait, quand débouchent de la propriété les Novices, qui attendaient leur tour de baiser la main de Monseigneur. Lui leur donne aussi l'accolade, comme à des enfants bien-aimés ; puis, au cours d'une conversation pleine d'abandon, il se laisse entourer et entraîner par le petit groupe vers le couvent, vers la chapelle. Ne faut-il pas saluer, au plus tôt, Notre-Seigneur, le grand Maître de la maison ?

Les cloches, à leur tour, de se faire entendre et d'inviter à se rendre à l'église de la Communauté, qu'à son arrivée au chœur Monseigneur trouve comble, archicomble. Les chants commencent, toute l'assistance est en prière : c'est la Bénédiction du Très Saint Sacrement, donnée par le R. P. Assistant, pendant que Monseigneur préside au prie-Dieu. L'exercice garde la belle simplicité coutumière de sa liturgie ; mais, sous l'éclat des lumières et des fleurs et par l'affluence et l'ardente piété des fidèles, tout revêt comme un air de grande solennité...

C'est, pourtant, à la Messe et au Salut du lendemain, dimanche, que reste réservé le vrai caractère de fête.

\* \* \*

Sans aller plus loin, mais toujours sur les pas de Monseigneur, faisons, dès l'arrivée, connaissance avec le Noviciat de Ripalimosani. Cet enfant de la Congrégation

n'a pas encore, que je sache, son extrait de naissance inscrit dans les pages des « *Missions* ».

Le nom de Ripalimosani ne manque pas d'harmonie. Pour nous, qui ne la visitons pas en touriste, la cité de 7.000 âmes ne présente d'autre intérêt particulier que le privilège enviable d'avoir bien conservé, jusqu'à nos jours, le patrimoine de ses traditions chrétiennes. Un signe évident en est la manifestation de foi dont nous avons été, tout à l'heure, les heureux témoins.

A la Maison du Noviciat se rattache un souvenir précieux : c'est un ancien Couvent d'Augustiniens, où Saint Pierre Célestin, après avoir renoncé au Souverain Pontificat, est venu chercher le silence de la retraite et prendre le repos. Le corps de bâtiments forme un carré, en murs massifs, solidement posés au versant d'une colline et au beau milieu d'un petit terrain ; une belle chapelle, ouverte au public, le borde sur un côté, elle-même flanquée d'une salle d'œuvres. Le tout est situé, paisiblement, un peu à l'écart de la route et en dehors de la petite ville.

L'œuvre principale ici, c'est le Noviciat. Les Oblats n'ont pas charge du ministère paroissial. Ils ont, cependant, mis tout de suite leur zèle au service des fidèles. Ceux-ci, empressés à y recourir, ont donné aussi tout leur cœur à nos Pères, qu'ils ne nomment plus que *i nostri buoni Padri Oblati* ; en sorte que maintenant verdoie, autour du Noviciat, une véritable oasis de vie chrétienne intense.

La charge du Noviciat incombe au Père GENTILE, Supérieur et Maître des Novices ; ses épaules en portent les responsabilités. Le poids en est assez lourd, car la maison, encore à ses débuts, fut trouvée, il y a deux ans, dans un état de délabrement, d'où il faut peu à peu la sortir, mais au prix de quels sacrifices ! Les PP. Salvatore IOPPOLO et Anselme TRÈVES y travaillèrent méritoirement, comme ouvriers de la première heure. Actuellement, on est encore loin d'y avoir le confortable. Mais, sans perdre le lustre de leur pauvreté, il faut reconnaître que la chapelle, le dortoir et la salle d'étude, pièces principales d'un Noviciat, ont acquis celui de la propreté



et de la lumière, par le savoir-faire de l'ouvrier maçon et du plâtrier et l'art même du peintre décorateur.

Le malheur, c'est que les Novices y sont trop peu : seulement cinq, qui s'efforcent de trouver dans la ferveur la compensation du nombre.

Secondant le Père GENTILE, il y a le Père CELESTE, desservant de la chapelle, où il a beaucoup à faire. A son tour, le Père Supérieur lui prête main forte pour les confessions, — qui ont été très nombreuses, ces jours-ci, confiait le Père Provincial à Monseigneur en l'introduisant dans la maison. Attendons-nous à une belle Messe de Communion. demain...

\* \* \*

Pas de déception, le lendemain dimanche... Monseigneur est à huit heures à l'autel : Messe basse pontificale, mais solennisée, et émouvante comme une Messe des grands jours.

Tous les préparatifs ont donné à la chapelle sa plus belle parure de fleurs et de lumières. Un chœur de chanteuses ne se lassera pas de célébrer, toute la durée de la Messe, par ses pieux cantiques, la Sainte Eucharistie. Le Père Provincial ne s'est pas trompé : l'élan de sa foi a mis en branle la chrétienne population de Ripalimosani.

Pour communier des mains de l'Évêque-missionnaire Oblat, elle s'est portée en masse à leur église-chapelle, maintenant pleine à craquer. Le spectacle en est touchant à voir du maître-autel. Que dut tressaillir de joie le Cœur du Divin Maître, en accueillant un si beau groupe d'amis à sa Table sainte ! Au cours de trois gros quarts d'heure, tous les âges s'y présentèrent : l'enfance, la jeunesse et l'âge mûr, suivis d'un nombre imposant de vieilles barbes et de robustes moustaches ; ce pendant qu'à l'harmonium le Père CELESTE accompagnait la chorale des Enfants de MARIE, dont les voix infatigables surent tenir le chant, presque sans arrêt, et donner leurs notes aussi limpides à la fin qu'au commencement.

Heureux mille fois les Anges d'avoir pu contempler, ce matin-là, l'autre spectacle, celui que la grâce opérait dans les cœurs de cette foule si bien préparée !...

Oublieux de toutes ses fatigues, Monseigneur accordait, quelques instants plus tard, une audience aux Dames de l'Association de MARIE Immaculée. L'Évêque missionnaire, laissant parler son cœur, les invita à prier beaucoup pour les Missions de ses Oblats, remercia au nom de ses fils et encouragea, à nouveau, tous les dévouements. Trop courte mais combien précieuse rencontre du Père des Missionnaires avec leurs dévouées auxiliatrices ! Heureuses d'avoir reçu la bénédiction de leur Chef — puisqu'elles sont apôtres, elles aussi, — elles en gardent pour longtemps le doux réconfort dans leur cœur et conservent la bonne parole tombée des lèvres de l'Évêque :

— « Soyez-en fières, et je vous en félicite », leur disait-il ; « en aidant le Missionnaire du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, vous continuez, dans l'Église, le rôle des saintes Femmes qui suivaient jadis Notre-Seigneur. »

\* \* \*

L'heure du dîner réunit la petite Communauté autour d'une table bien servie. Nous n'aurons pas la simplicité de penser qu'il en est ainsi tous les jours ; mais, recevant le Père, il faut lui faire fête, — le bouquet de fleurs, placé sur la nappe blanche, l'exprime à sa manière toute gracieuse. Le menu, assaisonné d'un bon vin blanc du pays, l'est mieux encore par l'intimité qui règne entre les convives, peu nombreux : cinq Pères et cinq Novices se serrent autour de leur vénéré Père, Monseigneur, et s'y sentent tout à fait à l'aise, bien en famille.

Assaisonné, le repas le fut encore et très bien par la lecture de trois adresses. lues par trois Novices qui, par intervalles, vinrent dire à Monseigneur le Supérieur Général leur joie d'avoir sa première visite à Ripalimosani, l'en remercier et l'inviter à y revenir prendre quelque repos, un jour. Ces délicates amabilités méri-

taient d'être dites, dans les trois langues parlées par Monseigneur, l'italien, le français et l'anglais ; elles le furent en un style dont la correction fait le plus grand honneur à ces jeunes linguistes.

Notre bon Père Général ne manquera pas de leur en faire ses compliments, lorsque, s'étant levé au milieu d'un silence complet, très respectueux, il adresse la parole, à son tour, à son petit auditoire. Que va dire le père à ses enfants ? Avant tout, à leur joie de le posséder, il répond par sa joie de trouver un accueil si filial de leur part et leur en dit son cordial merci. Comme s'il avait hâte de se mettre de côté totalement, il félicite le Père Supérieur et tous ceux qui ont contribué à l'aménagement du Noviciat.

— « Non seulement », dit-il, « vous n'avez pas défiguré cette maison en y faisant les réparations nécessaires, mais vous avez su lui restituer son cachet religieux ; aussi dois-je déclarer, après tout ce que nous avons vu hier, qu'on est bien, qu'il fait bon ici, — c'est un vrai petit cénacle. »

Les trois linguistes ayant dit leur bonheur de saluer Monseigneur de MAZENOD en personne, en celui qui le représente si bien parmi nous, Monseigneur souligne cette juste déclaration et y trouve l'occasion de donner quelques détails, très au point, concernant la bonne marche de la Cause du vénéré Fondateur, à laquelle se tiennent attachées depuis deux ans toutes les espérances de notre chère Congrégation.

— « Vous, chers Novices, vous avez un puissant moyen d'y travailler, — la prière », déclare notre bon Père Général, qui ajoute : « Mettez ce moyen en œuvre et veillez à lui donner toute son efficacité, en demeurant très attachés à votre sainte vocation. »

Enfin, Monseigneur exprime ses remerciements au Rév. Père Provincial, qui n'a pas ménagé sa peine pour prévoir et organiser toutes choses, et termine en formulant ses vœux, pleins de paternelle sollicitude, à l'égard du Noviciat, qu'il porte dans son cœur.

Avec abandon et simplicité, la conversation reprend son

cours ; et le Père s'informe de ce que font les Novices pour connaître la Congrégation et poser de sérieuses bases à leur vocation religieuse. Visiblement satisfait des réponses, et après avoir été vivement applaudi plusieurs fois, il se rassied, répétant :

— « Merci ! mes enfants, merci de tout cœur ! »

\* \* \*

Bien occupée, la soirée aussi allait passer très vite. Si les Dames avaient été reçues en audience le matin, les Messieurs de la « Fédération catholique » ambitionnaient même faveur. Avec un empressement, qui laissait voir combien c'était une vraie joie pour lui de se rencontrer un instant avec ces braves chrétiens, il accéda à leur légitime désir.

La « Fédération » est formée d'une élite de 50 membres, inscrits sur le registre d'agrégation. Il s'agit d'inscrits militants ; par principe, les autres sont exclus. S'il s'en présente, on ne les admet qu'à titre d'essai, comme aspirants. Le comité maintient dans toute sa rigueur ce point du règlement et ainsi évite à l'Association la charge d'un poids mort qui paralyserait son action.

Nous avons connu ces précisions, au cours de la réunion présidée par Monseigneur. Elle fut des plus intéressantes, nullement de pure forme protocolaire. Le Comité directeur, si intelligemment guidé par ses trois chefs — M. le Podestat, M. le Docteur et M. le Notaire (le *trinum perfectum*), — avait, tout simplement, voulu faire au Supérieur Général des Oblats une démonstration pratique de la vitalité et du sérieux de l'œuvre. Deux adresses et un rapport, substantiels et remarquables de concision et de précision en même temps, atteignirent leur but. Sans entrer dans le détail, dégageons-en les pensées maîtresses, pour avoir une idée du très vif intérêt avec lequel la séance fut conduite.

A Monsieur le Président l'honneur d'accueillir Monseigneur et de lui présenter la « Fédération ». M. le Docteur s'acquitte de son rôle avec l'éloquence distinguée que possède un maître de la parole, mettant en parfaite

lumière l'idéal chrétien que le groupement ambitionne d'atteindre et de faire passer dans la vie pratique.

M. le Podestat remercie, au nom de la Fédération et de la population ou de ses administrés, Mgr le Supérieur Général du grand honneur qu'il a daigné leur faire à tous en venant au milieu d'eux, comme du grand bienfait toujours plus apprécié qu'ils recueillent en profitant du ministère des Pères Oblats, si dévoués aux plus chers intérêts de leurs âmes. Ainsi sont associés dans sa reconnaissance les Oblats de Ripalimosani et leur Chef et vénéré Supérieur Général. M. le Podestat s'en est exprimé avec chaleur et une grande délicatesse de sentiments.

Enfin, à M. le Notaire la tâche, un peu plus ample, de nous montrer, dans une vue d'ensemble, le chemin parcouru par l'« Association », depuis qu'elle marche à la lumière des principes tout à l'heure exposés par son distingué Président. Le compte rendu, des plus édifiants, est applaudi comme il méritait de l'être.

Les applaudissements, qui avaient éclaté à plusieurs reprises, recommencèrent, vigoureux et nourris, quand Monseigneur se leva pour dire sa satisfaction et se déclarer très touché de ce qu'il venait d'entendre. La langue italienne le servit fort bien, auprès de ces Messieurs, qui ne dissimulèrent pas leur plein contentement. Ayant reçu, avec l'approbation de son haut témoignage, sa bénédiction paternelle — trésors pour eux hors de prix, — ils allaient poursuivre, avec une ardeur accrue, leur marche en avant dans la voie de saine restauration sociale et d'apostolat catholique où les conduit l'esprit de leur « Fédération ».

Le Salut du Saint Sacrement vint clore dignement cette soirée. Il fut solennel. L'assistance, en rangs pressés comme le matin, y traduisit sa piété par des chants, — celui, entre autres, des Litanies de la Sainte Vierge, dont la ferveur haussa les cœurs jusqu'à la Divine Mère et, par Elle, jusqu'à Jésus-Hostie.

Au *Tantum ergo*, Monseigneur entraît au chœur, dans le cortège des officiants ; il était paré de la chape et de la mitre. Son bonheur fut au comble, le moment venu



pour lui de bénir d'aussi « braves gens », ainsi qu'il se plaisait à les nommer. Par le signe sacré de la Croix, tracé trois fois avec l'ostensoir au-dessus de leurs fronts inclinés, n'assurait-il pas à ces bons chrétiens la pleine mesure de grâces que Notre-Seigneur a promise à ceux qui Le servent avec bonne volonté ?

\* \* \*

Le lundi matin, Messe basse de Monseigneur, dite à la chapelle du Noviciat, encore dans toute la fraîcheur de son décor neuf, sans surcharge, du meilleur goût. Les Novices ne pouvaient pas être privés du bonheur de communier des mains de leur bien-aimé Père Général. Que d'intimité à cette Messe : on se serait cru à Nazareth !

Nous nous reprocherions de ne pas faire au moins mention d'une visite de Monseigneur à l'honorable famille, véritable Providence du Noviciat et qui, pour la durée du séjour de Sa Grandeur à Ripalimosani, avait mis une auto à sa disposition. Ces dévoués bienfaiteurs méritaient bien une spéciale bénédiction.

La journée de lundi se termina par une séance récréative, reposante, édifiante, et qui eut un succès très applaudi. On se demande au prix de quelle patiente ténacité le cher Père CELESTE peut obtenir, de ses petites jeunes filles de la campagne, tant de sûreté d'elles-mêmes dans l'action et tant de perfection dans l'expression du sentiment. Il est de fait que la pièce, intitulée *Première Communion de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, jouée ce soir-là à la salle des œuvres, enleva tous les suffrages et, par moments, il y eut bien des yeux à se voiler de larmes, preuve que les jeunes artistes savaient émouvoir les cœurs.

\* \* \*

Tout semblait bien fini sur cette tombée de rideau, quand une cérémonie de Confirmation, ayant été sollicitée,

nous fut annoncée pour le lendemain matin. Elle eut lieu, en effet, juste avant le départ ; et, pour la population qui vint encore très nombreuse, ce fut le bouquet spirituel qui charmera encore longtemps son souvenir. Quinze à vingt enfants furent les heureux candidats de la fête. Eux, surtout, auront garde d'oublier l'Évêque missionnaire qui leur a donné le Saint-Esprit, et sa mémoire leur sera en bénédiction, dans leurs actions de grâces, durant toute leur vie.

Une délicate surprise était réservée encore à l'Évêque, à son retour à la sacristie. La famille qu'il était allé voir la veille, l'y attendait. Du groupe familial une jeune et grande enfant se détache soudain, présente des fleurs à Sa Grandeur et, pour remercier de l'honneur reçu, lui lit une adresse tout inspirée de délicatesse et de foi.

Semblable démarche, disons-le, dégage et résume le vrai sens de tout ce qui s'est passé à Ripalimosani, depuis trois jours.

Au Père vénéré et aimé, de passage parmi les siens, sont dus tous les honneurs, à lui seuls reviennent de droit tous les remerciements...

Quelques instants plus tard, l'auto ramenait les voyageurs à Campobasso. Une halte, le temps juste de permettre à Monseigneur le Supérieur Général de présenter ses hommages à l'Évêque de la cité. Celui-ci, n'ayant pu venir aux agapes du dimanche, n'avait-il pas daigné accourir, entre deux travaux, pour saluer Monseigneur jusqu'au Noviciat ? Et, bientôt, c'était la marche à grande allure du train vers Naples, où l'arrivée du Père allait mettre en joie, à leur tour, les chères Sœurs de l'Espérance, si heureuses de le recevoir dans leur hospitalière maison..

## § II. — Juniorat de S. Maria a Vico.

Santa Maria a Vico ! Nous y serons en pays connu des lecteurs des « *Missions* », à qui nous n'avons plus à faire les honneurs de l'ancien grand Couvent dominicain, ni de son église bâtie au x<sup>e</sup> siècle par le Roi d'Aragon, incendiée en 1732 et rebâtie depuis, en 1749.

A ceux que plus de détails intéresseraient sur l'origine de cette fondation, nous recommandons la lecture de la notice très documentée parue, précisément, à l'occasion du Jubilé dont nous voulons donner ici quelques échos.

Nous limitant à ce but immédiat, rappelons seulement que S. Maria est la Maison du Juniorat de la Province italienne, la pépinière d'où elle tire le plus grand nombre de ses recrues, depuis 25 ans.

A juste titre, il a paru au Père Provincial, le Rév. Père Giovanni BASILE, Supérieur aussi de la Maison, ainsi qu'aux Pères Professeurs d'accord avec lui, qu'il fallait célébrer cette première étape d'un quart de siècle, en rendre grâces à DIEU par l'Immaculée et mériter à l'œuvre d'autres bénédictions abondantes pour l'avenir.

Sa décision prise, le personnel du Juniorat tirait des plans et traçait son programme. La « *Voce di Maria* », organe des Missions des Oblats pour l'Italie, publiait un numéro spécial pour la circonstance, avertissant les amis et bienfaiteurs de ce vingt-cinquième anniversaire et les invitant à s'y associer dans la joie et la reconnaissance. La bénédiction du Saint-Père, sollicitée à Rome, était accordée en toute bienveillance ; l'Ordinaire du Diocèse, Monseigneur Di Pietro, Évêque d'Acerra, de son côté, envoyait spontanément la sienne, tandis que notre Révérendissime Père, Mgr le Supérieur Général, écrivant à ses fils une lettre sortie de son cœur, les mettait au comble du bonheur en les bénissant paternellement et en leur promettant de venir présider les journées des 4 et 5 mai, date fixée pour le Jubilé d'argent.

Quand Monseigneur, réalisant sa promesse, arriva de Naples, le vendredi soir 3 mai, tout était bien préparé. Sur les quatre heures, de la Station de S. Maria a Vico à la Communauté, notre bon Père Général refaisait ce chemin bien connu de lui, qu'il avait parcouru, trois ans auparavant, alors qu'il venait présider aux fêtes du Centenaire (1926) de la Congrégation. L'entrée, ce jour-là, avait été triomphale, s'étant faite aux joyeux accords d'une belle fanfare et sous une pluie de fleurs. Aujourd'hui, en revanche, tout se passait plus simplement, ainsi

qu'il avait été réglé d'avance, la fête devant être maintenue dans les limites d'une stricte intimité familiale.

Voici que les Oblats sont venus à plusieurs, à la gare, au-devant de leur bien-aimé Père. Monseigneur ayant pris place dans l'une des trois voitures qui attendent, celle qui ouvrira la marche, chacun se case au mieux dans les autres, — et en avant : « Fouette, cocher ! »

Le défilé de trois voitures ne saurait passer inaperçu dans une bourgade de province. Du reste, ne sait-on pas, dans le pays, que doit arriver l'Évêque, Supérieur Général des Missionnaires Oblats ? Que d'yeux pour voir aux fenêtres et, sur les portes, que de visages épanouis qui adressent de loin leurs saluts et leur accueillante sympathie !

La porte grande ouverte de l'*Aquinata* — Institution mixte du Juniorat et du Collège — a bientôt fait une bouchée des trois voitures, qui s'y engouffrent et disparaissent. C'est presque une surprise pour Monseigneur, en mettant pied à terre, de se trouver entre deux haies vivantes de 150 enfants alignés pour accueillir leur Père. Il est clair, tout de suite, que Monseigneur se trouve, là, bien chez lui, — *at home*, comme diraient les Anglais. Quelle riche couronne fait à sa Paternité cette remuante jeunesse !

Père Provincial, ne vous confondez pas en excuses du manque d'apparat extérieur. Pouviez-vous trouver plus belles fleurs que ces enfants à placer au seuil de la Communauté ? Comme la Romaine antique, soyez fier de vos trésors. C'est eux qu'on vient fêter, pour eux qu'a quitté Rome, pour quelques jours, le vénéré Père Général ; qu'ils ont bien raison d'applaudir, maintenant, à tout rompre !

Monseigneur s'avance alors, dans leurs rangs longs à n'en plus finir, présente à baiser son anneau, donne ça et là une caresse aux plus favorisés et dit un mot paternel à plusieurs, puis s'en sépare, momentanément, par un salut à l'adresse de tous... Tout à l'heure, l'on se reverra.

A deux pas de là, les Pères, qui se sont effacés devant les Benjamins, patientent dans une salle, entendant

bien n'être pas privés, pour autant, du bonheur de tomber dans les bras du Père si vivement attendu. Satisfaction leur est donnée. Le Père Provincial présente à Monseigneur sa Communauté — Père, Frères, Junioristes et Élèves du Collège, — et lui exprime, au nom de tous, de chaleureux souhaits de bienvenue, souhaits qui trouvent leur formule heureuse dans cette récente parole du Souverain Pontife :

— « A ne considérer que ses limites, le Vatican est un bien petit État ; mais, si l'on a égard aux souvenirs qu'il renferme, surtout au privilège qu'il a de posséder le tombeau de Saint Pierre, il faut reconnaître que c'est un grand royaume. »

Le P. BASILE en fait l'application, longuement applaudit, à la Maison de S. Maria a Vico, elle-même bien modeste, il n'y a qu'un instant encore, et l'une des plus humbles de la Congrégation, mais devenue, par la faveur qu'elle a de posséder dans ses murs le Chef de la Famille, la plus riche et la plus grande, au moins pour quelques jours.

Après cette première prise de contact, nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur la belle cour intérieure, là, devant nous. Elle est pleine de fraîcheur, avec son bosquet de la Grotte de Lourdes, ses plates-bandes de verdure et de fleurs. Monseigneur, qui connaît les goûts du P. ASTARRITA et ses talents de jardinier fleuriste, devine bien quelles mains ont travaillé dans ces parages. Sous le cloître, aux solides colonnades et aux arcatures très régulières, qui limite cette cour, une guirlande de buis dessine de profondes dentelures le long des parois toutes blanches, çà et là égayées agréablement d'oriflammes aux couleurs pontificales et nationales : décor d'une grande sobriété, qui enveloppe, pourtant, toute la maison d'un air de fête.

Par une courte visite au Divin Maître, à la chapelle, tout rentre, pour une heure ou deux, dans la régularité et le silence, jusqu'au moment où, pour l'exercice du premier Vendredi et du Mois de MARIE, la cloche convoque tout le monde à la chapelle du Juniorat. Au pied du



Très Saint Sacrement, les âmes goûtent ensemble un peu de repos dans le recueillement et la prière.

Vient le repas du soir ; puis la récréation, durant laquelle nous est détaillé le programme des deux jours qui vont suivre. Demain, samedi, journée consacrée plus spécialement aux Junioristes, qui auront leur Messe de Communion générale à leur chapelle ; tandis que, dimanche, c'est à la grande église qu'auront lieu les exercices, afin que les fidèles puissent y prendre part et s'associer ainsi au Jubilé.

\* \* \*

D'après ces indications, la première journée s'annonce comme devant être peu chargée. Ce ne sera pas dommage qu'après les journées précédentes, si bien remplies, Monseigneur puisse tout au moins s'appartenir un peu.

La chapelle du Juniorat a l'aspect d'une longue galerie, plus profonde que large. Quand Monseigneur y arrive pour l'heure de la Messe, accompagné du R. P. Provincial et du P. TISSIER, ses assistants, et des servants, les 72 Junioristes et les 80 Élèves du Collège, réunis, en occupent toutes les places. Au devant de l'autel, où préside l'Immaculée, ces 150 enfants composent un magnifique parterre vivant. Dès la porte d'entrée, c'est le groupe des Collégiens ; à mesure qu'on avance vers l'autel, s'échelonnent les Junioristes, vêtus de leurs blancs rochets. Ainsi disposé, l'ensemble figure assez bien un lis gigantesque dont la racine s'appuie sur le fond de la chapelle et pousse sa tige vers le sanctuaire, où elle s'épanouit en une large corolle aux pétales éclatants de blancheur. Monseigneur a cette belle fleur sous les yeux, en se rendant au chœur pour la célébration du Saint Sacrifice.

Durant toute la Messe, l'immense lis exhalera les plus suaves parfums, en présence de la Divine Victime. Des cœurs très purs de ces enfants, amis privilégiés de Notre-Seigneur, la prière, en effet, s'élèvera comme un encens d'agréable odeur, et avec la prière alterneront des chants de cantiques, auxquels le Père Aurelio De MARIA prêterà le concours de sa voix souple, toujours très sûre. Nous

avons été ravis d'entendre plusieurs de ces cantiques d'autrefois comme : *Il va venir, — L'Ange et l'Ame, — Ah ! qui me donnera des Paroles ardentes, — La Crainte et l'Amour.*

Aux voix de la jeune génération, qui les redisait, semblaient se mêler toutes celles des générations passées : c'est pour cela, peut-être, que nous les trouvions toujours plus beaux et plus puissants à émouvoir dans les cœurs les sentiments d'une profonde piété. L'autel, tout brillant de lumière, était paré de fleurs variées et surtout remarquables par le ton nettement épiscopal de leurs couleurs : ornementation sans surcharge, du meilleur goût, à travers laquelle se voyait très bien l'autre, celle dont le pinceau du P. Gaetano DRAGO a si artistement décoré l'autel même.

Imaginez, dans un cadre si heureux, le beau spectacle que donnèrent les 150 enfants, le moment venu de s'approcher de la Table sainte ! La joie de notre bon Père Général fut bien grande, alors, de confier l'Hostie sainte à des cœurs si bien préparés. Grande aussi celle de ses petits Junioristes de recevoir de sa main paternelle le DIEU d'amour, qui les rendait capables de payer un juste tribut de reconnaissance, en même temps, au Chef vénéré et à la Congrégation tout entière, dont ils appréciaient chaque jour mieux le dévouement et l'inépuisable tendresse. Un signe sensible de cette reconnaissance se produisit, au sortir de la chapelle, quand Monseigneur se vit tout de suite entouré et comme submergé au milieu de tous ses enfants. C'est à qui arriverait le premier à lui baiser la main.

Pendant le déjeuner, un bon « *Deo gratias* » délia les langues à qui mieux mieux. Le temps magnifique invitait à faire une visite matinale aux jardins et dépendances de la maison. Le Père Provincial la proposa ; elle fut aussitôt acceptée. Ce fut l'occasion de constater comme, depuis trois ans, un grand progrès avait été réalisé. C'est ainsi qu'une heureuse disposition des locaux a permis d'installer là, bien chez elles, cinq Religieuses de la Congrégation des Saints-Anges. Elles-mêmes

se déclarent contentes et tout le monde avec elles. On leur est surtout reconnaissant du mieux-être considérable qu'assure à la Communauté l'attention soigneuse qu'elles portent aux choses de la cuisine, du réfectoire et de la lingerie. Dans ce département, où l'Économe a tant à voir et à faire, il y aurait à noter plusieurs améliorations qui font le plus grand honneur au Père IMMÉ. Dans un établissement comme celui de S. Maria a Vico, sa charge est lourde : il doit se donner et se donne, en effet, beaucoup de peine.

A midi, un fils de Saint-François, un bon Père Capucin, enfant de la paroisse de S. Maria, vient partager notre repas. Dans la soirée, une partie de *foot-ball* procure à tous une agréable récréation. Les enfants l'ont engagée sur la cour ; et, du balcon du premier étage, Monseigneur condescend à venir assister au combat soutenu entre les pensionnaires et les externes. Beaucoup d'émulation, beaucoup d'ardeur dans la lutte. Les Pères SALERNO et D'ADDIO veillent à l'observance des règles du jeu. Les Pères Matteo DORONZO et ROSSETTI, comme à leur ordinaire, sont au milieu des plus petits pour les intéresser et les garder. Presque professionnels du *sport*, les externes — c'était à prévoir — remportent la victoire, à 7 points contre 2.

Le soir, au souper, le R. P. Provincial, s'étant levé, déclare devoir prendre la parole par ordre du Supérieur Général. Coïncidence imprévue qu'il ne fallait pas laisser passer sous silence : c'est la fête du R. P. BLANC, Assistant général, présent. Comment ne pas lui offrir nos meilleurs vœux ? Il fallut bien que la modestie un peu confuse du R. P. BLANC laissât le R. P. BASILE s'acquitter de son mandat.

Le héros de la fête eut un mot de réponse qui nous édifia tous.

Et c'est quand cet aimable duel fut fini qu'on nous fit part de la bonne nouvelle que Monseigneur l'Évêque d'Acerra viendrait, le lendemain, s'associer à nos joies et les augmenter du bonheur de le posséder parmi nous.

\* \* \*

Le lendemain, c'est dimanche, le premier du mois consacré à MARIE. On a bien pu bannir du programme les solennités extérieures à grand effet. La chrétienne population de S. Maria, qui le regrette, n'en a qu'un plus vif désir de s'y prendre autrement, c'est-à-dire chrétiennement, pour traduire sa vive reconnaissance envers la Congrégation des Oblats, dont les Missionnaires s'intéressent avec tant de zèle à son salut. Aussi y aura-t-il foule, le matin, à la Messe dite par Monseigneur, et à l'exercice qu'il présidera le soir.

Plusieurs jours à l'avance, les PP. di FAUSTO, TAMMARO, Giuseppe DRAGO, Salvatore IOPPOLO, etc., ont connu les longues séances du Saint Tribunal. Ces samedi et dimanche, le courant continue ; c'est même, pour l'œil étranger, qui n'y est pas accoutumé, un spectacle quelque peu pittoresque, mais extrêmement édifiant, de voir comment, suivant l'usage pratiqué en Italie, les Pères s'efforcent de satisfaire tout le monde et, jusqu'à trois à la fois, confessent les messieurs à la sacristie, ce pendant que femmes et enfants assiègent, d'autre part, les confessionnaux, dans l'église même.

La direction de la chapelle publique est confiée au Père Di FAUSTO. Ce ministère, en se juxtaposant à l'œuvre déjà si vivante du Juniorat et du Collège, fait de la Maison de S. Maria une vraie ruche en pleine activité. On pourrait dire, je crois, qu'aux pulsations de cette Maison la Province italienne est à même de mesurer la vigueur de sa propre vitalité.

Monseigneur eut, à sa Messe, la plus belle et la plus fervente Communion générale qui se puisse rêver dans une paroisse bien pratiquante.

Pour reprendre un mot de Monseigneur, ces *braves gens* ne s'étaient pas contentés de fournir au décor de l'autel les splendides bouquets de roses de leurs jardins ; mais, par une fervente Communion et par des prières inspirées du plus pur amour et de leur sincère attachement aux Pères, ils déposèrent, ce jour-là, une vraie

gerbe de reconnaissance au pied des autels, faisant de ce dimanche une journée missionnaire.

Au repas de midi, le grand réfectoire de la Communauté donna l'hospitalité à une belle assemblée. A la table d'honneur, présidée par les deux prélats présents, voulurent bien s'asseoir plusieurs personnages, amis distingués de nos Pères. Nommons M. le Grand Vicaire d'Acerra, M. le Supérieur du grand Séminaire, M. le Podestat et M. le Curé de S. Maria a Vico, M. l'Avocat Russo et un Colonel en retraite. Si l'on tient compte du nombreux personnel de la maison, auquel s'adjoignirent les Oblats délégués des Maisons de Naples et de Maddaloni, c'était vraiment, autour des deux Évêques, une magnifique couronne. Les grands murs blancs du réfectoire ainsi peuplé semblaient se dilater ; et la belle disposition des tables, comme celle du service, disaient assez quels soin et savoir-faire avaient tout ordonné ici.

Pour agrémenter les heures assez longues de l'après dîner, une séance — *la premiazione*, ou distribution des prix de l'année aux plus méritants des élèves — figurait au programme.

Elle eut lieu dans un angle du cloître de la cour intérieure. Ainsi choisi, l'emplacement permettait à l'assistance de se répartir en équerre sur deux ailes du cloître, de bien voir et de bien entendre. Une tenture de velours rouge savamment disposée portait, en guise de décoratif, trois grands portraits richement encadrés : en haut, celui du Pape PIE XI, posé sur les couleurs pontificales et surmonté de la tiare, et un peu plus bas, de part et d'autre, sur les couleurs nationales étaient posés ceux de S. M. le Roi d'Italie et de Mussolini.

Devant l'image de ces hautes Autorités, inspirant les pensées et les sentiments les plus élevés, allait se dérouler une séance très réconfortante, — séance à la fois récréative et édifiante.

La chorale du Juniorat en fait d'abord l'ouverture par l'exécution d'un de ses bons morceaux de musique (1).

---

(1) On procède à la distribution des récompenses.



Puis, le Rév. Père Supérieur donne lecture d'un long mais fort intéressant rapport sur le développement historique de l'œuvre du Juniorat au cours de ses 25 années d'existence : excellent résumé, où le Juniorat apparaît vivant, aux prises avec des alternatives d'épreuves et de succès qui l'amènent aux beaux jours de son actuelle prospérité, — rapport écouté avec une attention émue et soulignée de nombreux applaudissements.

Le Rév. Père BLANC, si habile à manier la belle langue italienne, qu'il parle comme sa langue maternelle, se leva, ensuite, pour remercier, au nom de Mgr le Supérieur Général, le Père J.-B. BASILE, qui venait de nous lire un si bon rapport, et remercier aussi tous ceux qui ont apporté le précieux concours de leur dévouement intelligent, désintéressé, de leurs charitables ressources, et ont permis de maintenir l'œuvre et de la mettre au niveau de fécondité où nous la voyons arrivée, après vingt-cinq ans.

Le R. P. Assistant fut très applaudi, comme le fut aussi fort longuement S. G. Monseigneur Di Pietro, l'Évêque du Diocèse, qui, avec tant de bonne grâce, réclama comme une faveur la joie de nous adresser la parole, avant que se levât la séance.

Les auditeurs furent tous bien émus, en écoutant le vénérable octogénaire leur faire, en un langage tout apostolique s'élevant bientôt jusqu'à la véritable éloquence, *l'Éloge du Missionnaire*.

Il en parla, pour commencer, sur le ton paternel d'une grande simplicité, racontant comment il avait été témoin, en la personne d'un de ses proches, de la transformation surprenante que peut opérer dans une âme la vocation religieuse, qui va jusqu'à plier à la vie de sacrifice les tempéraments les plus rebelles. C'est, expliqua ensuite le vénéré Évêque, à cause de cet esprit de sacrifice que des Missionnaires, tels que les Oblats de MARIE, sont en mesure de faire tant de bien. « Ceux », ajouta-t-il, « que nous avons le bonheur de posséder ici *ont transformé notre Diocèse*, — nous n'hésitons pas à le proclamer et notre devoir est de les en remercier, en ce jour de fête jubilaire. »

Une déclaration aussi formelle devait être consignée dans les *Annales* de la Famille. Elle dit assez en quelle estime Mgr l'Évêque d'Acerra tient nos Pères de S. Maria a Vico et ne peut manquer de réjouir tous les Oblats, comme elle a réjoui et rempli de fierté notre bon Père Général, qui eut le bonheur de l'entendre.

En mettant fin à la séance, un témoignage aussi autorisé devait laisser et laissa certainement, chez tous, une impression profonde, des plus favorables à nos Pères d'Italie...

Une si belle journée allait se terminer par un Salut solennel, présidé par Monseigneur le Supérieur Général. Monseigneur d'Acerra était présent au chœur. Dans l'église littéralement comble, la ferveur est extrême ; elle s'exprime par la récitation pieuse du chapelet, par des chants enlevés avec un entrain et un ensemble impressionnants. Toutes les voix de la foule ne forment plus qu'une voix pour dire à DIEU l'action de grâces ardente que vingt-cinq ans de bienfaits reçus font monter du fond des cœurs reconnaissants.

Autre chant de vive reconnaissance fut aussi le discours que prononça alors, du haut de la chaire, le Père DI FAUSTO.

Pour célébrer la *Vocation du Junioriste*, il tira merveilleusement parti de l'épisode du jeune homme que Notre-Seigneur regarda avec tendresse, parce qu'un jour il était venu Le trouver et Lui demander le secret d'arriver sûrement à la vie éternelle. La mise en parallèle de ce néophyte des premiers temps avec nos petits aspirants missionnaires modernes, d'une École apostolique comme celle de S. Maria a Vico, rappela très à propos combien de prédilections le Cœur du Divin Maître témoigne à ceux qui Le cherchent avec bonne volonté et quelles grâces aussi leur sont réservées si, plus généreux que leur précurseur de l'Évangile, ils n'hésitent pas à quitter leur famille, à faire tous les sacrifices, jusqu'à venir s'enfermer derrière les murs d'un Juniorat, afin d'y entendre les enseignements de JÉSUS et d'y conformer leurs saintes aspirations.

Durant quarante minutes, ce thème fut mis en belle lumière par un développement d'une irrésistible éloquence. Le Père Di FAUSTO réussit certainement à rappeler, aux âmes de foi qui l'écoutaient charmées, quelle estime, quel respect tout chrétien doit avoir de la vocation religieuse et que c'est un devoir pour chacun d'aider à la faire éclore, à la faire s'épanouir, par tous les moyens de charité surnaturelle et même temporelle.

Le sermon terminé, le Très Saint Sacrement apparut sur l'autel, au milieu d'un embrasement général de cierges et de lumières électriques. Ce fut le moment solennel de la Bénédiction elle-même, donnée avec l'ostensoir, par les mains de l'auguste Pontife, si heureux d'affermir par une grâce suprême, dans tous les cœurs, les nombreuses grâces reçues au cours de ces deux derniers jours.

Le Jubilé était fini ; mais sa date, désormais inscrite en chiffres d'argent au calendrier de l'École apostolique, ne cesserait de rappeler aux petits futurs Junioristes la grandeur d'un passé qu'ils doivent continuer sans faiblir : noblesse oblige !...

P.-S. — Il n'est que juste de noter que ces fêtes eurent leur digne lendemain : un congé, agrémenté d'une séance récréative très réussie.


Le P. Gaetano DRAGO avait trouvé moyen de l'organiser, malgré ses multiples occupations. Ses fatigues furent récompensées par un complet succès.

Aux artistes — le qualificatif garde ici son vrai sens — Monseigneur le Supérieur Général ne ménagea pas ses félicitations, c'est tout dire, et l'auditoire non plus. Il le fit assez comprendre, en redemandant la reprise de certains morceaux ; et ses *vivat* répétés seront aussi notre dernier mot (1).

Joseph TISSIER, O. M. I.

---

(1) Cfr. IL REAL CONVENTO DI S. MARIA A VICO, *Sede della Scuola apostolica e del Convitto « L'Aquinate » dei Padri Oblati di Maria Immacolata* (Cenni storici). Plaque illustrée, 25 x 17, de 91 pages. Tipografia pontificia degli Artigianelli, 18, S. Raffaele a Materdei, Napoli ; 1929.



### III. — Les Noces d'Or du Père Legrand.

---

La grande communauté catholique de l'Île de Jersey, groupée autour de ses pasteurs, a tenu à célébrer, avec tout l'éclat possible, le Jubilé sacerdotal du Révérend Père Léon LEGRAND, ancien Recteur de la Paroisse de Saint-Thomas, fondateur de l'Orphelinat du Sacré-Cœur, Supérieur actuel du Juniorat Saint-Joseph — né, comme l'établissement précédent, de son initiative et qui lui est, pour une large part, redevable de sa prospérité.

Un programme complet de fêtes avait été, longtemps d'avance, soigneusement élaboré et réglé, peut-on dire, dans les moindres détails, si bien que, le moment venu, chacun se trouva préparé à sa tâche et que le cycle entier des solennités put se dérouler, sans heurt ni encombre, dans un ordre parfait.

#### § I. — Les premières Démonstrations.

*Mercredi, 22 mai.* — L'Ouvroir de « Summerland », annexe et prolongement de l'Orphelinat et où les ouvrières catholiques de l'île trouvent, avec leur pain quotidien, un abri assuré pour leur vertu, n'a pas voulu se laisser devancer, par qui que ce fût, dans l'expression de sa reconnaissance au Révérend Père LEGRAND, mêlé de si près à sa vie.

Le 22 mai, au soir, dans une réunion intime et toute familiale, l'honorable M. Sangan, le sympathique *manager* de l'usine, entouré de son nombreux personnel, offrit au vénéré Jubilaire un magnifique ostensor, auquel était joint un assortiment de croix et de chandeliers, — don réellement princier, commune contribution du passé et du présent et qui a ramené au jour de lointaines amitiés qu'on pouvait supposer depuis longtemps englouties dans les flots des années.

Bon nombre d'orphelins et d'orphelines, dispersés çà et là dans le monde, ont saisi, avec avidité, l'occasion qui se présentait à eux de manifester leur gratitude au bienfaiteur qui les a si copieusement équipés pour le *struggle for life* et mis en état d'acquérir une fortune éternelle. Dans le nombre de ces humbles qui peinent, j'en connais dont la généreuse souscription, en cette

circonstance, a dû profondément échanrer le modeste budget et aura été peut-être, pour plus d'un riche, une cinglante leçon.

\* \* \*

*Jeudi, 23 mai.* — A cette première démonstration en succédait, le lendemain jeudi, une deuxième — non pas, à coup sûr, plus cordiale, mais beaucoup plus grandiose, — celle des dames et des jeunes filles de la paroisse, qu'on vit se presser, en foule, ce jour-là, dans la vaste salle du Cercle de Saint-Thomas, trop étroite pour les recevoir, heureuses d'apporter, à celui que beaucoup d'entre elles avaient eu pour pasteur, un témoignage de déférente sympathie et de lui faire la remise solennelle d'un souvenir de prix, en rapport avec leur générosité et digne de son labeur.

Au cours de cette réunion, les Enfants de MARIE jouèrent un drame de facture toute moderne, fertile en épisodes inattendus et en rencontres étranges, n'ayant rien à voir avec les trois fameuses unités du vieux Boileau, mais, en revanche, d'une haute inspiration religieuse et d'un style agréable. Les diverses actrices, dont plusieurs n'étaient point des débutantes, ont mis dans leur jeu tout ce qu'elles avaient de conviction et de chaleur d'âme ; et il n'est que juste de reconnaître leur mérite et de leur octroyer, des deux mains, un large *satisfecit*. Néanmoins, à mon avis, une pièce moins ample, moins éparpillée, d'allure moins tourmentée et d'un dessin plus simple, eût mieux cadré avec le talent de ces demoiselles et accusé avec plus de vigueur leurs qualités d'artistes.

Durant l'un des entr'actes, le Révérend Père Alain MAO, Recteur de Saint-Thomas, monta sur la scène et, visiblement ému par le spectacle de la foule sympathique qu'il avait sous les yeux, évoqua, d'une voix bien martelée et toute vibrante d'émotion, les brillants états de service de son prédécesseur, son zèle infatigable, ses ardeurs conquérantes, ses écrits d'un caractère si alerte, les œuvres d'apostolat jaillies de son cœur et montées



par son savoir-faire, pendant les douze années que l'heureuse paroisse le garda à sa tête.

A la fin de cette chaude allocution, fut présentée au Révérend Père Jubilaire une riche chasuble en satin soie, veinée d'or fin de différents tons et portant à son centre un motif, admirablement travaillé, reproduisant le tableau évangélique bien connu du Disciple bien-aimé couché sur la poitrine du Sauveur.

\* \* \*

*Dimanche, 2 juin.* — Le dimanche, 2 juin, ce fut le tour des hommes.

Au prône de leur Messe mensuelle, le Révérend Père Louis MESSAGER leur rappela, avec son éloquence habituelle, tous les titres du Révérend Père LEGRAND à leur reconnaissance, — les ayant, pour la plupart, baptisés, catéchisés, élevés, mariés, groupés en confréries et armés de pied en cap pour le temps et pour l'éternité.

Puis, l'orateur conclut, en priant le cher Jubilaire de vouloir bien accepter le superbe ciboire en argent doré, orné, sur tout son pourtour, de fines ciselures romanes, que les Paroissiens de Saint-Thomas se faisaient une joie d'offrir à celui qui s'était montré si longtemps, au milieu d'eux, le bon pasteur, harcelé d'un seul souci : connaître, nourrir, guider et défendre le troupeau assemblé sous sa houlette et confié à sa garde.

La Messe terminée, le Père serra, avec effusion, la main de ces centaines d'hommes, qui rentrèrent chez eux, heureux de s'être acquittés d'un devoir qu'il leur tardait à tous d'accomplir.

\* \* \*

*Mardi, 4 juin.* — Deux jours après, le mardi 4, l'Orphelinat s'acquittait aussi du sien.

Le soir, à l'issue du Salut, la communauté, au grand complet, se réunit dans un des salons de l'établissement ; et la Très Révérende Mère Clotilde, Supérieure Générale des Sœurs de la Sainte-Famille d'Amiens — arrivée de

France, la semaine précédente, avec sa première Assistante, Mère Marie Alfreda, — lut au héros de la fête une adresse de félicitations, délicatement pensée et écrite en une belle langue, un véritable joyau poétique, où il était comparé au semeur aux mains inépuisablement fécondes et dans laquelle elle l'assurait de l'affectueuse reconnaissance et des ferventes prières de tout son Institut.

C'était cordial et c'était touchant. Mais voici, peut-être, quelque chose qui le fut encore plus. Massés dans leur grand réfectoire, décoré avec goût, orphelines et orphelins, au nombre de près d'une centaine, attendaient, avec impatience, le moment de complimenter leur Père. Dès qu'il fit son entrée, accompagné des Révérendes Mères et des Sœurs, des applaudissements délirants partirent de toutes les mains ; puis, lorsqu'ils eurent cessé, une des grandes filles, aujourd'hui Postulante à la Maison d'Amiens, exprima en ces termes, au vénéré Jubilaire, les sentiments qui s'agitaient, à cette heure, dans les cœurs de tous ces enfants, recueillis, abrités, nourris, élevés par ses soins.

RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

— Aux grandes voix qui s'élèvent, de tous les côtés, pour célébrer votre Jubilé sacerdotal, vos enfants de l'Orphelinat du Sacré-Cœur désirent mêler leurs faibles accents, pour bénir DIEU, avec vous, des grâces innombrables qui sont tombées à torrents sur votre âme, pendant vos cinquante années de prêtrise.

Et à ce remerciement, tourné vers le passé, nous ajoutons un vœu qui regarde l'avenir : c'est que le Maître multiplie vos jours, comme ceux des cerfs de la fable, et les remplisse des flots sans cesse croissants de sa divine charité.

Des mains généreuses — celles de nos bonnes Mères d'Amiens, tout particulièrement — ont déposé dans les vôtres, en ce beau cinquantième, des cadeaux de grand prix, tous plus riches les uns que les autres, tels ces vitraux aux vives couleurs que vous avez déjà vus, telle aussi cette aube merveilleusement ouvragée qui sera déployée devant vos yeux tout à l'heure.

Pour nous, c'est du seul trésor de notre pauvreté que nous avons tiré, sou par sou, la modique somme qui nous a servi à acquérir les deux burettes que voici et que, d'un commun élan, nous vous prions d'accepter comme une marque de notre filiale tendresse.

Nous nous permettons de vous demander, lorsque vous y puiserez le vin et l'eau qui deviendront, sur l'autel, le Sang de Jésus de vous souvenir de nous, dans votre prière sacerdotale, et de solliciter de l'Auguste Victime, pour tous et pour toutes ici, la lumière, la force et l'amour capables de nous garder, toute notre vie, les bons chrétiens et les bonnes chrétiennes que travaillent à faire de nous nos bien-aimées Maîtresses.

Des échos discrets nous ont laissé entendre que celui à qui s'adressaient ces paroles et était offert ce présent a été extrêmement sensible à ce témoignage d'attachement si vrai et si sincère. Et, au fait, comment en pouvait-il être autrement ?

\* \* \*

*Mercredi, 5 juin.* — Nous sommes au mercredi. Le Révérend Père Provincial du Nord est déjà parmi nous, réjouissant toute la maison de sa présence et dépliant, avec sa belle humeur et sa verve intarissable, les fronts les plus ridés.

Le Révérend Père Joseph SCANNELL, Provincial d'Angleterre, débarque vers 10 heures. Il sera des nôtres jusqu'à la clôture des fêtes ; et la bonne simplicité, qui est comme le cachet de sa personne, jointe à l'aménité de ses manières et à l'à-propos de ses réflexions, ne sera pas l'un des moindres charmes de nos réunions de famille.

Dans la soirée du même jour, nous arrivait, de tous les points de l'horizon, une brillante caravane d'Oblats, empressés de prendre leur part de nos solennités jubilaires. Le séjour qu'ils feront à Jersey, si bref qu'il aura été, nous fournira, une fois de plus, la preuve palpable que la charité, chez nous, ne connaît pas les frontières et qu'elle demeure, après trois quarts de siècle — ce que notre Fondateur mourant souhaitait qu'elle restât toujours, — le trait saillant et la note distinctive de sa petite Famille.

Il y a là Monseigneur DONTENWILL, le Chef aimé de la Congrégation, accompagné de son Secrétaire particulier, le Révérend Père Joseph TISSIER, au sympathique sourire ;

Les Révérends Pères Maximilien KASSIEPE et Jean METZINGER, Provinciaux respectifs d'Allemagne et d'Alsace-Lorraine, deux apôtres au cœur de flamme, héritiers du souffle organisateur de leur premier maître, le Révérend Père LEGRAND, dont ils se font gloire d'avoir été les disciples et de mettre en pratique les leçons ;

■ Le Révérend Père Aimé SCHAUFFLER, le prédicateur aux accents si prenants, qui a bien voulu se charger des sermons du triduum ;

Les Révérends Pères François SACHOT et Mathurin GRIMAUD, infatigables Missionnaires dont le talent et le zèle sont universellement connus et appréciés dans la région de l'Ouest ;

■ Le Révérend Père Corentin LE BORGNE, un fils de l'Armorique, que le Diocèse de Verdun conserve jalousement ;

Le Révérend Père Charles FRITEAU ; Supérieur, encore l'an passé, de notre Juniorat, où il n'est point oublié, et, actuellement, une des colonnes du Scolasticat de Liège ;

Enfin, le cher Frère Louis LETESSIER, toujours alerte, aimable, souriant, qu'on pourrait croire doué du don d'ubiquité et qui trouvera le moyen, tout le temps qu'il sera avec nous, de porter son activité dans toutes les directions qui lui seront indiquées et de déployer son savoir-faire sur tous les théâtres où il sera utile.

Et, lorsque, demain soir, le Révérend Père Charles RENAULT, le digne délégué de l'École apostolique de Pontmain, sera dans nos parages, c'est une phalange compacte de trente Oblats que le vénéré Jubilaire aura la joie de voir se serrer autour de lui, pour s'associer à son bonheur, lui présenter leurs félicitations et leurs vœux et mêler leur voix à la sienne dans l'enthousiaste chant du *Te Deum* qui mettra fin à nos fêtes.

Ce n'est pas tout. Une agréable surprise nous était réservée : Monseigneur Cotter, l'Évêque diocésain, fera tout exprès le voyage de Portsmouth à Jersey, pour donner au Révérend Père LEGRAND, qu'il connaît de longue date, un témoignage public de son estime et de son admiration, à l'occasion de ses Noces d'or sacerdotales.

Sa Grandeur débarquera à Saint-Hélier, dans la matinée du jeudi, passera avec nous la journée du vendredi et honorera de sa présence la première série de nos solennités. Que Sa Grandeur nous permette de la remercier, dans ces lignes, de l'exquise délicatesse de son geste et de lui donner l'assurance que les éloges dont elle a couvert notre Jubilaire ont fait battre de joie et de fierté les cœurs de tous ceux qui les ont entendus.

\* \* \*

*Jeudi, 6 juin.* — Mais ne brûlons point les étapes. Dans l'après-midi du jeudi 6 juin, eut lieu la présentation officielle des souhaits des Pères et des Frères au Révérend Père LEGRAND.

Dans une allocution sans apprêt et sur le ton familier de la causerie, le Chef de la Province nous traça un portrait saisissant du grand Oblat que nous fêtions, nous montra les œuvres surgissant du sol sur ses pas, à tous les tournants de sa route, — Liège, Saint-Charles, Montmartre, Jersey, — puis exprima le vœu qu'une carrière aussi bien remplie ne se fermât pas de sitôt.

C'est à ce moment que Monseigneur de Portsmouth fit son apparition soudaine dans la salle des séances, où nous nous trouvions réunis, et greffa un panégyrique tout débordant d'émotion sur celui que nous venions d'entendre.

Monseigneur DONTENWILL, au nom de la Congrégation entière, fit écho aux deux voix précédentes, mit en relief, en quelques mots vigoureux, l'éminente personnalité du vénéré Jubilaire, souligna, en passant, l'opportunité de ses initiatives et la solidité de ses constructions et lui transmit les remerciements et les souhaits de toute la famille des Oblats.

Ainsi complimenté de tous les côtés, le Révérend Père LEGRAND eut la lourde tâche de répondre — et on sait avec quelle charmante simplicité et quel bonheur d'expression il le fit — aux trois importants personnages qui



le félicitaient. D'ailleurs, ses paroles chaleureuses ne se limitèrent pas à eux ; tous les assistants eurent, du premier au dernier, leur bonne part des actions de grâces émues qui jaillissaient, à cette heure, du cœur de l'heureux Jubilaire. Est-il nécessaire de faire remarquer qu'en véritable Oblat il s'empressa de renvoyer au Christ et à sa Mère toute la gloire des œuvres dont chacun le louait, ne s'attribuant, dans tout cela, que le rôle d'instrument inefficace et de serviteur inutile ?...

Cependant, les Junioristes avaient hâte, eux aussi, de fêter leur père et leur Supérieur, dont tous avaient eu le temps d'apprécier l'infatigable dévouement et qui leur avait prodigué, en toute occasion, les marques les moins équivoques d'une affection vraiment inépuisable.

Ce même jeudi, avant le Salut, une ovation enthousiaste accueillit, dans la spacieuse salle d'étude, le Révérend Père LEGRAND, que suivaient, avec l'escorte des hôtes distingués logés au Juniorat, le *staff* entier des Pères et Frères de la communauté.

Un chant de circonstance fut exécuté, avec un art impeccable, par des voix soigneusement exercées ; après quoi, les deux admoniteurs donnèrent, tour à tour, lecture, le premier, d'une pièce de vers, au large souffle et aux sentiments délicats, sortie de l'imagination et du cœur d'anciens Élèves de Jersey, aujourd'hui Scolastiques de Liège, et, le second, d'une adresse en prose, qui chantait le sacerdoce, félicitait le prêtre qui en avait, pendant cinquante ans, porté le fardeau et rempli les fonctions et souhaitait, enfin, au ministre de DIEU, présent là, avec son auréole d'années et de mérites, de franchir, à belle allure et sans encombre, la dure étape qui achemine des noces d'or aux noces de diamant.

Le Révérend Père Supérieur, visiblement touché de tout ce qu'il venait d'entendre, remercia ses enfants avec effusion ; et, développant, devant eux, la gracieuse légende du « Point d'Argentan », il se plut à comparer son travail à celui de la dentellière s'endormant de fatigue sur son chef-d'œuvre inachevé et le trouvant, à son réveil, terminé par les mains de la Vierge, à laquelle, dès lors,

elle en laisse le mérite et qui, elle-même, en fait remonter la gloire, par son Fils, à la Sainte TRINITÉ.

Manifestement, tous les grands ouvriers de DIEU sont d'une même école : des hauteurs où ils planent et dans la lumière supérieure qui les éclaire, ils voient à quel point les causes secondes sont tributaires et dépendantes de la Cause première, et il ne leur en coûte guère de faire refluer tous les biens particuliers, dont ils sont les agents ou les auteurs, jusqu'au Bien universel, comme à leur Source initiale...

Avec cette cérémonie intime, les préliminaires des fêtes jubilaires étaient clos ; demain commenceront les grandes solennités préparées et attendues.

## § II. — Les grandes Solennités.

*Vendredi, 7 juin.* — La journée du 7 juin fut, de toutes manières, celle de l'Orphelinat du Sacré-Cœur, qui célébrait, d'ailleurs, sa fête patronale ; c'est l'Orphelinat, en effet, qui offrit sa chapelle pour les cérémonies liturgiques du matin, prêta sa plus belle salle pour le fraternel banquet de midi et, enfin, donna nombreux ses enfants pour la divertissante séance du soir.

La grand'Messe — chantée en présence de deux prélats, devant un clergé qu'on ne songeait plus à compter, à un autel tout resplendissant de fleurs et de lumières, par des ministres qui étrennaient les fastueux ornements donnés par la paroisse — revêtit toute la pompe que l'Église sait déployer dans ses offices et fut, tout ensemble, une joie pour le cœur et un ravissement pour les yeux ; le chant de nos orphelines, stylées avec soin par l'artiste qu'est le Père MESSAGE, fut une pure merveille et provoqua l'admiration générale ; l'esprit se reportait, en écoutant ces voix si nuancées et si expressives, vers les Moniales de Maresdret ou de Solesmes, et maître comme élèves ont un égal droit à nos plus chaudes félicitations.

Après l'évangile, le Révérend Père SCHAUFFLER, dans une de ces causeries, à la fois colorées et vivantes, dont il a le secret, esquissa l'histoire de la fondation de l'Orphe-

linat, montra tout le bien réalisé dans l'île par cette charitable institution et évoqua, avec émotion, le souvenir de la Très Révérende Mère Maria Legrand, dont le nom et les libéralités demeurent inséparables de cette œuvre, — dotée par elle, dès ses origines, d'un personnel d'élite, dans lequel tant d'infortunés ont trouvé des mains pour guider leurs pas, des sourires pour consoler leur deuil, des cœurs surtout pour compatir à leur détresse et infuser à leurs âmes désespérées l'espérance et le courage. A qui est-il nécessaire d'apprendre que ces beaux héroïsmes du passé se perpétuent dans le présent et que les maîtresses d'hier ont trouvé dans celles d'aujourd'hui de dignes imitatrices ?

A la sortie de la Messe, chacun eut tout le loisir d'admirer les magnifiques présents jubilaires exposés dans un des salons de l'Orphelinat et, parmi eux, en dehors de ceux que nous avons mentionnés déjà, une riche étole, don d'un Carmel de France, — un voile huméral de bon goût, offert par Mrs. Abbot. — et un calice de grand prix, envoyé par Monseigneur DELALLE.

Au banquet qui suivit et où se rencontraient, avec les Oblats, des représentants du clergé séculier, des délégués des maisons religieuses de l'île, quelques laïques de nos amis, régna la gaîté la plus franche et se manifesta un esprit de fraternité que peuvent seuls inspirer un idéal commun et une foi commune. Il s'y échangea des *toasts* chaleureux, que je ne puis songer à reproduire mais qui vibraient tous d'une même charité : je me borne à signaler qu'à la fin du repas Monseigneur DONTENWILL épinglea sur la soutane du Révérend Père LEGRAND, au milieu des bravos et des applaudissements, la médaille « Bene Merenti », — accordée, comme on le sait, par le Pape, aux excellents ouvriers que leur zèle, leurs travaux, leur dévouement à l'Église font émerger de la multitude et désignent à la reconnaissance du Saint-Siège.

Dans l'après-midi, les orphelins et les orphelines donnèrent, en l'honneur de leur vénéré et bien-aimé Père, une séance récréative, où acteurs et actrices passèrent, successivement, du grave au doux et du plaisant au

sévère, et se firent applaudir, à de nombreuses reprises, de la grande foule sympathique qui remplissait la salle. L'allure martiale, le jeu mimé, les évolutions bien rythmées des membres de la « Fanfare sans Rivale », non moins que les diverses scènes drolatiques des deux comédies, *Ma Femme n'a pas de Tête* et *Les Noces de Simonne*, avaient de quoi déridier les plus moroses ; les jolis costumes aux couleurs voyantes et le gracieux pas de danse des fillettes du *Ballet des Roses* mirent dans les yeux une vision féerique, tandis que les *Gerbes du Paradis*, par une évocation audacieuse, faisaient participer aux réjouissances de la terre les Anges mêmes du ciel. Ce fut ravissant, ainsi que le nota, dans son mot de remerciement, le Révérend Père Jubilaire ; et les éloges ne furent pas ménagés aux jeunes exécutants, pas plus qu'aux maîtresses qui les avaient, à force de patience et de longueur de temps, si remarquablement dressés à leurs rôles respectifs.

Néanmoins, le clou de cette soirée, ce qui lui imprima un cachet d'incomparable beauté et en constitua le magnifique couronnement, ce fut le spectacle de tous les enfants de l'Orphelinat, disposés en bouquet vivant sur des gradins et chantant, à l'unisson, le grand chœur de clôture où frémissait leur âme. Un murmure admiratif monta vers eux des rangs serrés du public ; et je suis bien sûr qu'il soulignait moins la grâce de leur chant ou les charmes ordinaires à cet âge que je ne sais quel rayonnement surnaturel perceptible dans leurs regards et marqué sur leurs fronts. Rien ne pouvait mieux faire toucher du doigt l'urgente nécessité, surtout à notre époque et dans notre milieu, de toutes ces œuvres de bienfaisance — orphelinats, crèches et asiles. — destinées à sauver les petits de la misère et de l'erreur, et d'autre part, pour mon compte, je n'ai jamais aussi bien compris, qu'en voyant ces physionomies parées de pureté et d'innocence, ce que contient de justesse et de vérité ce beau mot d'un Père de l'Église : « Qu'un baptisé est un composé de corps, d'âme et de Saint-Esprit. »

\* \* \*

*Samedi, 8 juin.* — A la journée des orphelins allait succéder celle des Junioristes. Semblables toutes deux par bien des côtés, toutes deux, néanmoins, présentèrent quelque aspect particulier et des nuances spéciales.

La grand'Messe solennelle fut chantée à neuf heures et quart et eut toute la magnificence de celle de la veille. Le célébrant — qui, à la chapelle de l'Orphelinat, avait eu comme diacre et sous-diacre les Révérends Pères MAO et MARÉ — est assisté, chez nous, à l'autel, des Révérends Pères METZINGER et FRITEAU ; Monseigneur le Supérieur Général est présent, mais s'efface dans un demi-incognito ; les Oblats sont groupés au fond de la chapelle, à droite ; les Révérendes Mères et les Sœurs de la Sainte-Famille, accompagnées des plus grandes filles, prennent place à gauche ; ceux de nos élèves, que n'appellent pas autour de l'harmonium ou au chœur leurs diverses fonctions, se dispersent sur les bancs, devenus trop vastes pour leurs rangs clairsemés. Aujourd'hui, comme hier, l'entrée processionnelle s'est faite aux accents de la cantate bien connue *Salut, Noces d'or du Cénacle*, dont les paroles sont du Père Delaporte et auxquelles le Maître Vincent d'Indy a adapté une musique d'une pureté d'inspiration et d'une plénitude d'harmonie dignes, l'une et l'autre, de son brillant talent. Serrée autour du Révérend Père JEORT, que seconde le Révérend Père CHEMIN, la chorale exécutera successivement, avec une perfection consommée, la sixième *Messe* de Haller, un vibrant et triomphal *Hæc dies*, à quatre voix, et un *Cantate Domino* de sortie, choisi avec non moins de bonheur que le reste. Tous ceux qu'avaient émerveillés précédemment la grâce, l'aisance et la souplesse déployées par les orphelines dans l'interprétation des mélodies grégoriennes, se retrouvèrent d'accord pour féliciter nos Junioristes d'avoir surmonté, avec tant de facilité, les difficultés, souvent grandes, inséparables de ces compositions musicales de facture savante où semblent se complaire les modernes.



L'évangile chanté, le Révérend Père SCHAUFFLER gravit les marches de l'autel ; et, de nouveau, dans un silence profond, résonne — saisissante, chaude, animée d'un souffle irrésistible — la voix du prédicateur. Cette fois, c'est sur le vaste terrain des Missions que l'orateur nous entraîne à sa suite, c'est devant les immenses nécessités de l'apostolat qu'il campe ses auditeurs, c'est aux lointains appels de millions d'âmes sans DIEU ni espérance qu'il nous contraint à tendre l'oreille. Puis, lorsqu'il se sent complètement maître de l'assemblée qui l'écoute, il nous montre, dans une série d'envolées où le lyrisme marche de pair avec l'histoire, le vénéré Père Jubilaire sortant du noviciat, le feu sacré dans le cœur, — s'en allant, à quelque temps de là, planter, sur le sol hospitalier de Hollande, le splendide Juniorat de Saint-Charles, berceau de la Province d'Allemagne, — émigrant de ces hauteurs vers l'Île ensoleillée de Jersey, où ses accents, sa plume et ses œuvres renouvellent une paroisse, — cherchant un dédommagement aux fatigues d'un ministère écrasant de douze ans dans la formation, à deux pas de l'orphelinat, d'une deuxième École apostolique, — s'ingéniant, en un mot, de toutes les manières, à promouvoir, suivant les directives de Benoît XV, le règne de DIEU sur toute la terre et à appeler à la lumière de la Foi les innombrables nations encore assises à l'ombre de la mort.

Ce fut véritablement émouvant, des larmes mouillaient plus d'une paupière et l'émotion ne fit que grandir, quand, ayant mis en vive lumière la large part prise, par la Sainte-Famille d'Amiens, à cette nouvelle fondation, le Révérend Père SCHAUFFLER, dans un mouvement d'éloquence qu'il n'essayait plus de retenir, remercia cette généreuse Congrégation de l'aide si constante et des services si appréciables dont les Oblats de France et d'ailleurs lui demeurent redevables.

Ce discours, tout palpitant de vie, a produit un bien réel et portera, dans l'avenir, de beaux fruits. Des aspirants aux Missions en ont été profondément remués et se sont ancrés, plus solidement que jamais, en l'enten-

dant, dans leur résolution de répondre, coûte que coûte, à l'appel secret du Maître ; j'ai, de ce que j'avance ici, des preuves manifestes et, pouvant sans indiscretion faire connaître ce que je sais, je me fais une joie de le proclamer, à l'honneur de notre prédicateur et à la gloire de DIEU.

Après la Messe, on se dispersa de tous les côtés ; des groupes se formèrent çà et là, à la bibliothèque, dans les chambres, sous les ombrages de la cour ; l'on cause, l'on rit, l'on échange ses impressions, l'on évoque des souvenirs, l'on se communique les nouvelles, en attendant que l'*Angelus* sonnait nous réunisse tous dans le réfectoire, gracieusement festonné, du Juniorat, pour les agapes familiales. Nous sommes entre nous, il n'y a à table que des Oblats, et ce fait, semble-t-il, détend encore davantage les cœurs et ajoute à l'abandon de nos propos et à la cordialité de nos conversations. Pour parler comme la Fontaine, « le régal fut fort honnête » : rien ne manquait au festin, ni les trouvailles culinaires du bon Frère VIGNAL, ni les couplets humoristiques de l'inspiré Père CHEMIN, ni non plus les *toasts* vibrants qui, peut-être, ne furent à aucun moment mieux goûtés qu'en cette circonstance.

Ne pouvant les mentionner tous et, encore moins, les analyser en détail, je me contenterai de signaler celui du Révérend Père METZINGER, si pétillant d'esprit et de verve, si bourré d'anecdotes et de traits, et qui filma, pour ainsi dire, sous nos yeux, les débuts du gouvernement du Révérend Père LEGRAND, au Juniorat nouvellement né de Saint-Charles, puis de transcrire dans son intégrité, à raison de sa nature documentaire et de son exceptionnelle importance, celui du Révérend Père KASSIEPE, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il a fortement impressionné les assistants et qu'il s'est profondément incrusté dans toutes les mémoires.

CHER ET VÉNÉRÉ PÈRE JUBILAIRE,

— Aux noces d'or sacerdotales que vous célébrez, en ces jours, entouré des sympathies reconnaissantes de tous ceux auxquels,

pendant un demi-siècle, vous avez pu, si largement, faire du bien, un représentant de la Province allemande des Oblats de MARIE Immaculée n'aurait pu manquer.

Il me sera aisé de le prouver ; mais, avant de le faire, laissez-moi remercier cordialement le Révérend Père Provincial du Nord de l'aimable attention qu'il a eue de m'inviter à prendre part à vos fêtes jubilaires.

En lui je salue affectueusement toute la Province du Nord de laquelle notre Province, comme tant d'autres, est née. Je remercie tous les bons Pères et Frères que j'ai rencontrés sur mon passage — à Paris, à Caen, à Pontmain et surtout ici — du fraternel accueil qu'ils m'ont fait ; et j'ai bon espoir que cette fête jubilaire de notre cher Père LEGRAND resserrera plus étroitement les liens qui unissent nos deux Provinces, — car combien de problèmes, qui nous préoccupent également, l'on pourrait discuter ensemble : l'union fait la force !...

Bien-aimé Père Jubilaire, ç'a été d'abord pour moi une joie personnelle de venir, en cette occasion, vous offrir nos vœux et vous exprimer notre gratitude ; car je suis un de ceux que vous avez reçus « vocation tardive », au Juniorat de Saint-Charles, en 1891, que vous avez dirigés vers le Noviciat de Saint-Gerlach, en 1892, et qu'enfin vous avez installés comme professeurs au Juniorat, immédiatement après le noviciat. Il m'est doux de rappeler le souvenir de ces temps déjà lointains où, sous votre paternelle direction et appuyé de la confiance extraordinaire dont vous daigniez m'honorer, j'ai pu rendre déjà quelques services à la Congrégation et à notre Province naissante. Ces souvenirs me sont restés ; et ils demeureront ineffaçables en moi, — aussi ineffaçables que le nom de notre vénéré Jubilaire.

Mais c'est, en premier lieu, comme représentant de la Province allemande que je suis venu vous dire la reconnaissance et vous exprimer les vœux de tous ceux que j'ai à représenter.

Vénéré et cher Père Jubilaire, nous reconnaissons en votre personne l'instrument principal choisi par la Divine Providence pour donner naissance à la Province allemande des Oblats de MARIE Immaculée. A un titre privilégié, nous vous appelons le Père de notre Province religieuse : vous avez eu soin de son petit berceau, à Heer, près de Maëstricht, en Hollande, et vous avez ensuite veillé, avec une sollicitude maternelle et énergique à la fois, sur son grand berceau, qui fut Saint-Charles de Faquemont.

J'ai nommé Saint-Charles. C'est votre œuvre, vénéré Père Jubilaire ; les noms de Léon LEGRAND et de Saint-Charles resteront inséparables à tout jamais.

Ce que Saint-Charles a fait pour le bien de la Congrégation en général, le Père SCHAUFFLER l'a exprimé, ce matin, avec une éloquence qu'il me serait difficile d'égaler. Merci, mon bon Père SCHAUFFLER, de toutes les belles choses que vous avez dites à notre sujet ; je me contente d'ajouter, en chiffres, les

résultats de Saint-Charles, jusqu'à ce jour, et j'aurai dit ce que nous devons au vénéré Père Jubilaire.

Je laisse de côté les Junioristes de Saint-Charles qui nous ont abandonnés, durant le noviciat ; je mets encore à part les 22 Junioristes de Saint-Charles qui, actuellement, se trouvent au Noviciat d'Engelport ; je trouve dans nos registres, depuis 1887 jusqu'à 1929, 636 Junioristes de Saint-Charles qui ont fait leurs premiers vœux, au terme du noviciat. Sur ce nombre, 125 ont quitté la Congrégation, la plupart avant l'émission des vœux perpétuels, et à peu près la moitié en est parvenue au sacerdoce. Un est devenu Frère convers ; 74 élèves de Saint-Charles se préparent encore à la prêtrise, au Scolasticat de Hünfeld ; 84 ont passé à une vie meilleure et, du haut du ciel, prennent part à nos fêtes. Les autres, au nombre de 352 prêtres Oblats, sont en vie et se livrent, avec ardeur, au travail que leur a confié la Congrégation, dans nos diverses Provinces ou Missions du monde entier. On dira : ce ne sont que des chiffres. Soit, mais ces chiffres ont une âme qui parle et qui agit.

Permettez-moi de vous raconter une petite histoire, qui m'est arrivée au début de ma vie de Missionnaire. C'était pendant une mission au fond de la Saxe, dans la *diaspora*, où nos pauvres catholiques vivent disséminés parmi les protestants. J'y visitais une vieille femme malade, veuve d'un obscur tisserand. Son fils unique était Missionnaire en Chine, depuis plus de trente ans. Elle ne l'avait jamais revu ; mais, chaque année, pour sa fête, — elle s'appelait Anne, — le fils prêtre et missionnaire lui envoyait une petite lettre, accompagnée du chiffre des baptêmes et des conversions qu'il avait enregistrés, durant l'année précédente. La vénérable femme avait conservé toute cette correspondance, maintenant jaunie par le temps et, peut-être, plus encore par ses larmes et ses baisers. Ce n'étaient que des chiffres ; mais ces chiffres avaient une âme pour le cœur de cette mère si pauvre et, en même temps, si riche. Or, voici ce que son fils lui avait écrit : — « Tous ces chrétiens, grands et petits, t'appellent leur mère et prient pour toi ; tous se disent tes enfants. » Et il se fit que cette bonne mère s'est mise à additionner ces chiffres, d'année en année ; et, avec une sainte fierté, elle me disait combien de dizaines de milliers de fois elle était mère. J'ai assisté à ses derniers moments, heureux de pouvoir remplacer, d'une manière indigne, son fils lointain. Tout à coup, elle a une vision, elle m'appelle à ses côtés : — « Père, Père, les voilà ; ils arrivent. — Mais qui ? — Vous ne voyez pas ? Écoutez donc comme ils crient ; tous mes enfants de Chine sont là ; ils m'appellent : *Maman, maman !* »

Cher Père Jubilaire, si on voulait additionner toutes les âmes, gagnées ou regagnées à DIEU par les 352 prêtres Oblats du monde entier que vous avez formés et dont vous êtes vraiment le père, on arriverait à des chiffres fabuleux. Ce ne sont pas des milliers, mais des millions qui, par le travail de vos fils, sont sauvés.

Ici-bas, ils ne le savent pas ; mais, au trône de DIEU, vous les rencontrerez ; ils viendront au-devant de vous, comme les petits Chinois sont venus au-devant de la pauvre veuve, et, pendant toute l'éternité, ils vous appelleront, avec reconnaissance, leur père.

Voilà l'explication de nos chiffres : ils ont vraiment une âme qui parle et qui agit en votre honneur.

En votre honneur aussi, cher Père Jubilaire, et dans les mêmes sentiments de reconnaissance, nous vous offrons un *Album-Souvenir* de notre Province. Il est bien modeste, sans doute ; mais le contenu en est destiné à dire à notre père nos développements et notre merci et à le réjouir, en son jour jubilaire. On nous dit souvent que nous avons travaillé beaucoup, travaillé avec une grande énergie ; mais c'est du « père » que nous avons appris à le faire et que nous le tenons.

Je termine, vénéré Père Jubilaire, en vous disant que nous ne vous avons jamais oublié dans nos prières ; car il est bien sûr que DIEU seul est capable de vous rendre ce que nous vous devons.

Qu'Il veuille bien prolonger, ici-bas, une vieillesse qui promet encore beaucoup pour le bien de la Congrégation et qu'en l'autre vie se réalise, à votre égard, la parole du Prophète Daniel : *Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt, quasi stellæ, in perpetuas æternitates !...*

Des *toasts* de cette envergure se passent de commentaires, et les quelques gloses qu'on s'aviserait d'y coudre ne pourraient qu'en affaiblir la portée et en estomper le rayonnement. Nous n'avons qu'une légère rectification à y faire : c'est que l'*Album-Souvenir*, qu'on nous affirmait si modeste, est, au contraire, une œuvre d'art exquise ; et tous ceux qui ont eu la curiosité de le voir et de le parcourir en ont admiré, à l'envi, la finesse d'exécution et la souveraine élégance...

L'après-midi, nos Junioristes donnèrent, à leur tour, leur grande séance récréative, longuement et minutieusement préparée. Divers numéros figuraient au programme, entre autres une comédie, *Pitanchard croit aux Revenants*, qui fut jouée avec un brio incomparable et déclama, dans la salle, des explosions de fou rire ; et puis, et surtout, un beau drame, déjà connu, *Les Bandeaux tombent*, émouvante mise en scène d'une vocation sacerdotale, éclos dans un foyer hostile, se maintenant intacte à travers mille obstacles dressés sur son chemin, et finalement victorieuse de toutes les difficultés et assainissant même l'atmosphère d'où on voulait l'exclure.



Ce fut un brillant succès pour le Révérend Père MAILLERY et ses acteurs ; et les applaudissements nourris de l'assistance soulignèrent, à maintes reprises, les qualités hors de pair de cette *performance*.

\* \* \*

*Dimanche, 9 juin.* — Nous voici au troisième et dernier jour des solennités jubilaires, et c'est dans l'Église paroissiale de Saint-Thomas qu'elles vont trouver leur couronnement et s'achever dans une apothéose.

La grand'Messe — à laquelle se pressait une foule énorme de fidèles, accourus de tous les points de l'île, et qui fut, comme les deux autres, d'une incomparable splendeur — fut précédée et suivie d'une procession, qui alla chercher et reconduire au presbytère le Révérend Père Jubilaire. Monseigneur DONTENWILL tint chapelle, assisté des Révérends Pères KASSIEPE, METZINGER et SCANNELL ; les Révérends Pères PIERRAT et PITARD, Recteurs de Saint-Martin et de Saint-Mathieu, remplirent les fonctions de diacre et de sous-diacre ; le Révérend Père GRENIER, après le chant de l'évangile, monta en chaire et retraça éloquemment le fécond pastoral du Révérend Père LEGRAND à Saint-Thomas ; et l'attitude recueillie de toute cette multitude, durant le sermon, laissait assez deviner quels échos profonds éveillait, au fond de ces âmes, le rappel ému des grandes choses qu'avait faites pour leur salut leur Recteur d'autrefois.

Les Vêpres et le Salut furent une digne continuation des beaux offices du matin. Ce fut encore le Révérend Père SCHAUFFLER qui prit la parole ; et les accents enflammés que trouva l'orateur, pour magnifier la beauté du sacerdoce et exalter la bonté du prêtre, firent passer, à certains moments, un frisson de saint enthousiasme à travers les rangs serrés de son auditoire. Certainement, ce soir-là, plus d'un père et plus d'une mère de famille auront pris la résolution de ne pas refuser à DIEU leurs enfants, s'ils sont marqués d'en haut du signe de la vocation ; et, d'autre part, bien des Junioristes ont senti comme un renouveau d'énergies apostoliques sourdre

au fond de leur cœur, surtout quand, dans son ardente pèroraison, le prédicateur leur a fait voir, dans celui qu'on fêtait, le modèle accompli de l'Oblat missionnaire.

A la Bénédiction qui suivit, un vibrant *Te Deum* sortit de centaines de poitrines. Et, quelques minutes plus tard, les solennités jubilaires se terminaient au milieu de l'émotion générale...

Le lendemain, le triduum religieux eut comme qui dirait un épilogue profane dans la fête des jeux, organisée par les soins du Révérend Père HÉLOUET, et qui constituait, en son genre, un véritable *record*.

Ajoutons, avant de clore ce compte rendu, qui s'allonge d'une manière inquiétante, que les télégrammes de félicitations, arrivant de tous les points cardinaux, ne cessèrent pas d'affluer, durant ces trois jours, sur le bureau du Jubilaire, lui montrant, avec évidence, quelles sympathies entourent sa personne et quel large retentissement ont eu ses initiatives dans le monde missionnaire.

On s'étonnera, peut-être, que je n'ai pas plus souvent fait mention des interventions oratoires de Monseigneur le Supérieur Général. C'est que Sa Grandeur a parlé plusieurs fois, brièvement, simplement, chaudement surtout, mettant à chaque occasion un nouveau rayon au front du R. P. LEGRAND, et que, si je devais tout rapporter, je serais encore bien loin du point *terminus* que tout le monde appelle.

Et, maintenant que se sont évanouis, pour de bon, les derniers échos de nos solennités, que la Divine Providence, Révérend et aimé Père, vous prenne par la main et vous conduise vers de nouvelles étapes, noces de diamant, noces de rubis, — que sais-je encore ? — et qui seront pour vous, ainsi que vos enfants vous le disaient dans leur adresse, une initiation, un achèvement, un prélude à ces noces sans fin de l'au delà, où l'Éternelle Sagesse et l'âme sacerdotale mettent à leur alliance, toujours plus ou moins imparfaite sur la terre, le sceau indestructible du ciel !

Jean L'HELGOUACH, O. M. I.

~~~~~  
Musée de Sion.

Le Révérend Père Aimé SCHAUFFLER, Supérieur du Scolasticat de Notre-Dame de Sion, voudrait fonder là-haut un petit Musée marial. Il recevrait donc avec reconnaissance toutes photos, cartes, images, statues, médailles, etc., concernant la Très Sainte Vierge. Les adresser à Notre-Dame de Sion, par Praye-sous-Vaudémont (Meurthe-et-Moselle), FRANCE.

~~~~~

# COMMUNIQUÉS DE L'ADMINISTRATION<sup>1</sup>

---

## IV. — Notre Association Missionnaire de Marie Immaculée<sup>2</sup>.

---

L. J. C.  
&  
M. I.

Rome (102), le 7 juin 1929.  
Fête du Sacré Cœur de JÉSUS.

*Nos bien chers Pères et Frères,*



DEPUIS un quart de siècle, le mouvement missionnaire a pris dans l'Église une extension extraordinaire. Les Souverains Pontifes rappellent incessamment à l'univers catholique le grand devoir de l'évangélisation des âmes ; et ils invitent prêtres et fidèles à contribuer, selon leurs forces, à la conversion des millions d'hommes qui sont encore en dehors du vrai Berceail.

Les Ordres et Congrégations, fidèles à la voix des Pasteurs suprêmes, — se montrant ainsi, en tous les temps, les principaux organes de l'apostolat chrétien, — ont envoyé des ouvriers apostoliques, en nombre toujours croissant, dans les territoires qui ont été confiés à leur sollicitude. Les anciens Ordres ont repris, avec une nouvelle ardeur, leurs traditions d'apostolat ; des Instituts religieux, qui jusqu'ici ne travaillaient pas dans les Missions étrangères, ont étendu leur activité sur ce terrain ; de nouvelles Congrégations ont été fondées à cette fin

---

(1) Voir « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, Num. 236 (Juin 1929), pp. 68-80.

(2) « *Circulaire* » Num. 141, adressée par Monseigneur notre Révérendissime Père Supérieur Général à toute la Congrégation.

et se développent rapidement. Toutes ces Sociétés font une propagande intense auprès du public catholique en faveur de leurs Missions et, par voie de conséquence, en faveur de toutes leurs fondations.

Notre Famille religieuse a toujours occupé un poste d'honneur parmi les Instituts missionnaires. Le zèle pour les âmes les plus abandonnées, héritage que notre vénéré Fondateur a légué à ses enfants, nous a poussés, très vite, sur les chemins de l'apostolat. L'Église nous a confié des Missions importantes dans différentes parties du globe. Les travaux des nôtres, leurs souffrances et leurs succès ont été hautement reconnus par la voix autorisée des Souverains Pontifes et nous ont valu l'admiration de l'univers catholique. Nos Missions sont devenues aussi une source de bénédictions pour notre Congrégation. Elles ont grandement contribué à peupler nos Juniorats et Noviciats et nous ont attiré des vocations de choix.

Mais nous ne devons pas nous contenter de vivre des gloires du passé : notre devoir est de maintenir la position glorieuse que ces dévouements nous ont acquise et d'accroître encore nos efforts pour promouvoir le règne du Christ dans les âmes. L'héroïsme a beau se multiplier : il est limité par le nombre, l'âge et les forces de nos ouvriers apostoliques. Or, il faut toujours avancer : maintenir dans la foi les populations converties, créer et soutenir des œuvres de tout genre pour assurer leur persévérance et la ferveur de leur vie surnaturelle, et pousser toujours plus loin l'évangélisation des peuples restés infidèles, telle est la tâche qui nous incombe et dont l'accomplissement réclame l'afflux de Missionnaires toujours plus nombreux. Autrement, nos Vicariats et Diocèses seraient bientôt surpassés par leurs voisins, qui travaillent avec des ressources plus abondantes. Nous ne pouvons pas juger de nos succès, en comparant nos Missions avec ce qu'elles étaient il y a vingt ou trente ans ; il convient seulement de mesurer nos efforts d'après la grandeur de l'œuvre qui nous reste à faire.

Il s'agit donc, surtout, de faire prospérer nos maisons

de formation, afin de procurer à notre Famille religieuse les ouvriers qui sont demandés par nos Provinces et par les Missions dont nous avons la responsabilité.

Pour arriver à ce résultat, nous nous trouvons en face d'une véritable nécessité de perfectionner nos moyens de propagande ; sinon, nous nous exposons à reculer, à être relégués au deuxième puis au troisième plan.

Le Chapitre général de 1926 s'est occupé, longuement, de cette situation. Il a étudié diverses méthodes propres à intensifier la propagande en faveur de notre Congrégation ; il a chaudement recommandé nos œuvres de presse et attiré, de nouveau, l'attention sur une organisation que nous possédons depuis longtemps, qui a déjà produit d'excellents résultats et qu'il s'agit d'améliorer encore.

C'est notre Association de MARIE Immaculée.

C'est elle qui fera l'objet de la présente Circulaire.

\* \* \*

L'Association de MARIE Immaculée est comme une prolongation de notre Congrégation parmi les fidèles ; elle veut grouper, autour de nous, les amis de nos entreprises et, surtout, de nos Missions. Ses membres se proposent de travailler, par les moyens en leur pouvoir, à nous soutenir et à nous venir en aide dans notre apostolat missionnaire. Sous la protection de MARIE Immaculée, Mère de Miséricorde, ils deviennent les apôtres-auxiliaires des Missionnaires Oblats ; ils font, en quelque sorte, partie de notre Famille religieuse, prenant part à ses joies et à ses deuils, à ses combats et à ses luttes, se réjouissant de nos succès, faisant connaître de plus en plus notre Congrégation, lui gagnant de nouveaux amis, propageant ses publications, lui amenant des vocations et soutenant de leurs aumônes son apostolat. En revanche, nous leur accordons une participation aux prières et aux bonnes œuvres qui se font chez nous, aux sacrifices et aux mérites de nos Missionnaires ; nous prions spécialement pour eux et faisons prier à leur intention nos Junioristes ainsi que les membres de nos chrétientés anciennes et nouvelles.



Une organisation de ce genre nous est nécessaire à plus d'un titre.

Nous avons un besoin pressant de vocations, d'abord, pour maintenir et fortifier nos Provinces en pays chrétiens, consolider leurs œuvres, étendre leur rayon d'activité. Ces Provinces, vigoureusement établies, seront des pépinières pour nos Vicariats ; elles leur fourniront des recrues, soit pour remplacer les ouvriers qui disparaissent, soit pour augmenter le nombre des Pères et des Frères, permettant ainsi aux Évêques de multiplier les missions et les œuvres parmi les peuplades confiées à leurs soins.

Nous sommes heureux de constater l'essor magnifique et prometteur qu'ont pris, durant ces dernières années, nos maisons de formation en différentes Provinces. Nous bénissons DIEU et sa Sainte Mère des vocations qu'Il nous envoient en si grand nombre, et nous ne cesserons pas de demander avec instance : *Ut in messem tuam mittas operarios secundum Cor tuum*. Nous continuerons aussi à mériter pour notre Famille religieuse ces grâces de fécondité, en offrant au Divin Cœur de JÉSUS, dans cette intention, nos labeurs, nos sacrifices, nos souffrances, et en sanctifiant soigneusement nos âmes : le meilleur agent de propagande, pour un Institut religieux, est la sainteté personnelle de chacun de ses membres.

Mais nous ne devons pas négliger les moyens humains. Nous avons tous l'obligation de faire connaître et aimer notre Congrégation et ses œuvres, ainsi que de lui recruter de nouveaux ouvriers. L'Association de MARIE Immaculée nous y aidera puissamment. Par elle, nous disséminons dans le monde des groupes d'âmes qui nous sont dévouées, regardent notre Famille religieuse comme la leur, prennent à cœur ses intérêts et dirigent vers elle des vocations de plus en plus nombreuses.

\* \* \*

Nos œuvres de formation, si rapidement développées, nous mettent en face du grave problème de la nécessité

de moyens matériels de plus en plus considérables, car ni les caisses provinciales ni la caisse générale ne peuvent plus suffire à satisfaire tous les besoins. Il faut donc avoir recours à d'autres sources de revenus.

Il est indiscutable que nos Juniorats pourraient fournir encore plus de sujets, si les ressources ne faisaient pas défaut. Les vocations, DIEU merci, ne manquent pas dans nos populations chrétiennes : il suffit, comme nous venons de le dire, de s'en préoccuper pratiquement et de ne pas laisser aux autres Instituts le monopole de cette propagande si indispensable. Mais à quoi nous servirait l'abondance des vocations, si nous n'avions pas les moyens de les entretenir, durant leurs longues années d'études, si nous étions contraints de leur fermer la porte de nos Juniorats, parce que locaux et ressources nous imposeraient des limites étroites et parce que Supérieurs et Économés seraient constamment tenaillés par la dure question : *Unde ememus panes ut manducent hi ?*

Remarquez que les mêmes préoccupations peuvent empêcher les progrès de nos Noviciats et Scolasticats. Il est presque inutile de dire qu'il ne servirait à rien de multiplier, d'agrandir et de remplir les Juniorats, si les autres maisons de formation n'étaient pas comprises dans la sollicitude matérielle des nôtres.

Or, toutes ces entreprises, on le voit par l'enchaînement naturel qui lie leur sort les unes aux autres, deviennent, de jour en jour, une charge plus redoutable pour nos Provinces : celles-ci peuvent prévoir le rapprochement progressif de cette pénible alternative — ou de négliger leurs propres œuvres, ou de fermer l'oreille aux cris de détresse qui leur arrivent de nos Missions.

D'un autre côté, nos Missions, elles aussi, ont besoin d'être secourues. Ne doivent-elles pas subvenir aux nécessités toujours croissantes ? La venue de nouveaux ouvriers apostoliques signifie, pour elles, augmentation de dépenses et fondation de nouvelles stations. Si les grandes Œuvres pontificales de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance et de Saint-Pierre Apôtre leur fournissent des allocations dont les Vicaires aposto-

liques n'oublient jamais d'exprimer leur vive reconnaissance, ces sommes sont, cependant, loin de suffire aux besoins actuels. Il y a pour nous un réel devoir de charité d'aider nos Frères, qui travaillent dans la Vigne du Seigneur, en intéressant les fidèles à leurs soucis et en recueillant des aumônes en leur faveur. Dans les Provinces où l'Association de MARIE Immaculée a été introduite et bien organisée, elle fournit, par des cotisations régulières et des dons extraordinaires, des secours fort appréciables à nos œuvres de formation et à nos Missions en pays infidèles.

Qui pourra compter les dons en nature qui, chaque année, prennent le chemin de nos Missions, — vases sacrés, ornements sacerdotaux, linges d'autel, statues, images, chapelets, crucifix, médailles, vêtements d'enfants, etc. ? La charité chrétienne est inépuisable. Nous le savons. Encourageons-la, orientons-la, par le canal de l'Association de MARIE Immaculée.

\* \* \*

Un autre moyen de venir en aide à notre apostolat, c'est la prière.

Par l'Association de MARIE Immaculée, nous organisons une véritable croisade de prières, en faveur de nos Missions, de prières incessantes, de prières quotidiennes. Les amis que nous comptons dans le monde demanderont à DIEU de susciter beaucoup de vocations à l'état religieux et à la vie de Missionnaire ; ils prieront pour la persévérance de ces vocations et la sanctification de nos chers Junioristes, Novices et Scolastiques ; ils offriront leurs supplications et leurs bonnes œuvres pour obtenir, aux millions d'infidèles que nous évangélisons, la grâce de la conversion ; ils obtiendront que le Nom de DIEU soit glorifié par toute la terre, que le règne du Christ-Roi s'étende sur tous les peuples et, spécialement, sur ceux qui attendent le salut de notre ministère. Plus ces prières seront nombreuses et ferventes, plus le Maître de la Moisson bénira les travaux de nos apôtres, plus

Il écartera les obstacles et fera tomber la semence de la parole divine sur un terrain fertile, où elle produira le centuple dont parle l'Évangile.

— « Les Missionnaires », dit le Saint-Père, « auront beau se dépenser, pour amener les infidèles à la Religion catholique, verser leurs sueurs et même leur sang ; ils auront beau faire appel à tout leur savoir, à leur habileté, à tous les moyens humains ; si la grâce de DIEU ne touche pas le cœur des infidèles, pour les attendrir et les attirer vers Lui, les hérauts de l'Évangile n'obtiendront rien, tous leurs efforts n'aboutiront qu'au néant (1). »

Ces prières, nos Associés les présenteront au Divin Maître, par l'entremise de sa Mère Immaculée, Médiatrice de toutes les grâces.

\* \* \*

Les membres de l'Association de MARIE Immaculée seront aussi les meilleurs amis et les propagateurs les plus assidus de nos publications.

Un grand nombre de nos Provinces ont, aujourd'hui, leurs revues florissantes. Chaque mois, nous arrivent ces périodiques, abondamment illustrés, qui portent à la connaissance du public les travaux et les succès de nos vaillants Missionnaires. Ils font connaître la Congrégation partout : ils pénètrent dans les chaumières des paysans, dans les familles des ouvriers, dans les milieux intellectuels, dans les presbytères et les communautés religieuses. Ils nous gagnent des sympathies précieuses. Bien des vocations ont germé à la lecture des récits de nos Missionnaires. De nombreuses aumônes, et de tout genre, sont provoquées par ces revues, apportant à nos Missions si pauvres un secours parfois très opportun, toujours utile et reçu avec gratitude.

Nous ne pouvons qu'encourager, très vivement, tous les Pères et Frères qui, dans chaque Province, se dévouent à ces œuvres de presse. Mais nous prions tous nos Missionnaires de collaborer à ces publications, afin de les

---

(1) S. S. PIE XI, Lettre apostolique *Rerum Ecclesiæ*, 28 février 1926.

rendre de plus en plus intéressantes, en racontant aux lecteurs leurs travaux, leurs luttes, les épisodes de leur apostolat et les fruits que DIEU leur accorde pour couronner leurs efforts.

Ces publications — est-il nécessaire de le dire ? — feront d'autant plus de bien qu'elles s'adresseront à un public plus nombreux et que le nombre des abonnés ira en croissant. L'amour que chaque Oblat doit éprouver pour sa Famille doit donc lui faire une obligation de profiter de toutes les occasions pour propager nos revues et leur gagner lecteurs et abonnés. Nous savons que certains de nos Pères et Frères, par de patients efforts, ont obtenu, sous ce rapport, de magnifiques succès. Mais n'y en a-t-il pas beaucoup d'autres qui sont peut-être trop timides, ou bien trop désintéressés de ces œuvres vitales de notre Famille ?

Pourtant, nos propres efforts seront toujours nécessairement limités, et il nous faut enrôler des auxiliaires parmi les fidèles : ce seront les membres de l'Association de MARIE Immaculée, surtout les zélateurs, qui se feront les agents de propagande les plus actifs, si nous savons les utiliser à cet effet. En considérant les résultats obtenus sous ce rapport par d'autres Congrégations, qui sont loin d'avoir autant de Missions ou des Missions aussi intéressantes, nous sommes obligés d'avouer qu'il y a, chez nous, beaucoup à faire encore.

\* \* \*

Tout ceci nous amène à conclure qu'il est de notre intérêt pressant de bien organiser dans nos Provinces l'Association de MARIE Immaculée et de la répandre partout. Ce ne sera pas trop pour les Provinciaux de destiner à ce genre de ministère, d'une manière exclusive ou presque, un ou deux de leurs sujets.

Dans chaque Province, l'organisation pourra s'adapter à la situation et à l'esprit du pays. On profitera des expériences déjà faites par nous ou par d'autres, dans la Congrégation ou même au dehors, pour lui donner la forme



qui conviendra le mieux au milieu où l'on travaille et au public à qui l'on s'adresse. Il faut, cependant, conserver l'essentiel de l'Association, sous peine de priver les associés des indulgences et autres avantages spirituels que leur confère leur adhésion.

L'Association créée par notre vénéré Fondateur, en 1840, avait d'abord pour but de recueillir des aumônes pour les Juniorats : c'était l'Œuvre des Juniorats, l'Œuvre des jeunes Missionnaires, ainsi qu'elle est nommée dans la supplique adressée au Saint-Siège le 26 mai 1883 et le 17 mai 1884.

A l'aumône la supplique du 16 mars 1896 ajoute la prière pour la persévérance des Junioristes.

Dans celle du 17 mars 1910, on donne à cette œuvre le nom de *Consociatio MARIE Immaculatæ ad fovendas religiosas et apostolicas vocationes*, avec le double devoir de la prière et de l'aumône.

\* \* \*

Enfin, dans la dernière supplique (20 juillet 1920), le but de l'Association est élargi : on ne viendra pas seulement en aide aux vocations, mais on suivra les Missionnaires sur les champs de l'apostolat et on les soutiendra de prières et d'aumônes. Nous donnons en appendice le Rescrit apostolique (1).

D'après ce Rescrit, l'Association a, désormais, une double fin :

1° *Sacerdotum Oblatorum Beatæ MARIE Virginis Immaculatæ piis præcipue missionibus spirituale auxilium ferre per preces DEO, præsertim ad intercessionem Beatæ MARIE Immaculatæ, oblatas ;*

2° *Vocationes provehere atque adjuvare ex quibus sacerdotum Oblatorum major in dies exurgat numerus.*

On l'appellera, désormais, *Consociatio MARIE Imma-*

---

(1) Voir nos « Missions », LIV<sup>e</sup> année, Num. 211 (Juin 1920). pp. 141-143 : — *Échos de Rome : Consociatio Mariæ Immaculatæ*,

*culatæ* tout court, en supprimant l'*ad fovendas religiosas et apostolicas vocationes*.

C'est à l'Association ainsi définie qu'ont été confirmées les indulgences concédées jusqu'alors.

Dans ces deux points — prière pour les Missions, aumône pour les vocations — se trouvent concentrés le but de l'Association, les moyens qu'elle utilise et les obligations auxquelles s'astreignent les membres afin de gagner les indulgences.

Quant à la première de ces obligations, celle de la prière, presque toutes les Provinces prescrivent, chaque jour, trois *Ave Maria*. C'est, en effet, par l'intercession de MARIE que nous voulons attirer les bénédictions divines sur nos travaux. Remarquons bien que la prière doit être faite pour nos Missions en général et non pas seulement pour les œuvres de vocations.

L'aumône consiste, généralement, en une cotisation annuelle destinée aux maisons de formation. Plusieurs Provinces emploient ces sommes pour fonder des bourses ; d'autres les dépensent immédiatement pour l'entretien de ces œuvres ou en envoient une partie directement dans les Missions.

A ces deux obligations s'ajoute, ordinairement, celle de l'inscription sur les registres de l'Association : quelques Provinces en profitent pour délivrer aux Associés des diplômes d'agrégation contenant un aperçu sur le but de l'Association, ses obligations, ses avantages et les adresses utiles.

Les faveurs spirituelles dont l'Association est dotée sont les indulgences dont on trouvera la liste dans le Rescrit pontifical. Il faut ajouter que le Chapitre général de 1926 a accordé à tous les associés participation aux prières, suffrages et bonnes œuvres de la Congrégation.

\* \* \*

Telle est l'œuvre de l'Association de MARIE Immaculée. Plusieurs Chapitres l'ont vivement encouragée ; et elle a vraiment porté des fruits abondants en plusieurs Provinces. Le Chapitre général de 1926 s'en est occupé

en détail. Nous avons publié, dans les *Circulaires* 137 et 138, les résolutions qui s'y rapportent. Pour plus ample information, nous ajoutons, aujourd'hui, quelques passages du rapport présenté au Chapitre par la Commission de propagande.

« Il serait désirable que cette œuvre — l'Association de MARIE Immaculée, — déjà si encouragée par les précédents Chapitres, prît de plus grands développements, spécialement par une entente plus complète entre les groupes dans le cadre de la Province et entre les Provinces dans le cadre de la Congrégation. Une cohésion parfaite et une connaissance plus étroite les uns des autres nous rendra plus forts contre les tendances de certains diocèses à s'opposer aux associations missionnaires dirigées par les Religieux et plus hardis pour nous présenter aux congrès des Missions et aux réunions de l'Union missionnaire du Clergé.

C'est pourquoi la Commission propose au Chapitre les résolutions suivantes :

1<sup>o</sup> Que le T. R. P. Général veuille bien nommer un Secrétaire général de l'Association de MARIE Immaculée, avec résidence à la Maison générale ;

2<sup>o</sup> Que le Secrétaire général s'entende avec les Directeurs provinciaux déjà en fonctions dans les Provinces où existe l'Association, afin de réaliser une plus grande uniformité dans les statuts et obligations et dans la tenue des registres ;

3<sup>o</sup> Que le T. R. P. Général engage chaque Provincial, là où ce n'est pas encore fait, à nommer un Directeur provincial de l'Association, lequel serait, *ipso facto*, le correspondant du Secrétaire général et deviendrait apte, éventuellement, à établir dans la Province l'Association de MARIE Immaculée, quand les circonstances le permettraient ;

4<sup>o</sup> Que le Provincial nomme, dans chaque maison (ou dans chaque région, si les maisons sont trop rapprochées), un Père qui serait chargé de l'Association, sous l'impulsion du Directeur provincial et dans le rayon d'influence de sa maison.

Ses occupations seraient :

a) de recevoir les adhésions et inscriptions dans l'Association, quitte à en transmettre régulièrement la liste au Directeur provincial ;

b) de chercher des zélateurs et zélatrices, de les stimuler et de coordonner leurs efforts ;

c) de fonder des groupes et de les relier convenablement au centre provincial ;

d) de répandre revues, notices, brochures et livres sur la Congrégation ;

e) de suivre le mouvement missionnaire dans sa région et de prendre part, dans la mesure du possible, aux réunions de l'Union missionnaire du Clergé et même aux assemblées laïques en faveur des Missions ;

f) de représenter, partout où il le peut, nos intérêts ;

g) de s'occuper du recrutement, sous le contrôle de l'autorité ;

h) de contribuer à la propagande missionnaire, en donnant des conférences sur nos Missions et en aidant le Directeur provincial à organiser des tournées de conférences dans sa région.

N. B. — Même si les maisons sont très rapprochées, il est bon qu'il y ait, dans chacune d'elles, un Père qui fasse des Missions sa spécialité et qu'aucune d'elles ne se désintéresse tout à fait de ce grand apostolat en faveur de nos Missionnaires.

5° Les fonctions du Directeur provincial consisteraient :

A) dans la Province :

a) à stimuler les Directeurs locaux, à diriger leurs efforts, toujours sous l'autorité du Supérieur local ;

b) à étendre, de plus en plus, le rayon d'influence de l'Association dans les limites de la Province ;

c) à centraliser les listes envoyées par les Pères ;

d) à fournir à ceux-ci tous renseignements et matériaux désirables ;

e) à diriger et organiser les conférences, et à préparer les voies aux Missionnaires des Vicariats qui peuvent en donner ;

f) à diriger, sous l'autorité du Provincial, le travail de propagande en vue du recrutement de la Congrégation.

B) par rapport au Secrétaire général :

a) à rester en relations étroites avec lui, pour en recevoir les renseignements et indications utiles ;

b) à lui envoyer, régulièrement, les renseignements qu'il demande et particulièrement, chaque année, un rapport sur la marche de l'œuvre, le nombre des associés et le bilan.

6° La Commission ajoute ici l'expression d'un vœu : que les Associations de MARIE Immaculée insèrent, dans leur titre, un mot qui rappelle fortement l'idée des Missions, — *v. g.*, comme on l'a suggéré, « Association missionnaire de MARIE Immaculée » ou « Marianischer Missionsverein. » Ce sera, pourtant, à chaque Province de réaliser ce vœu selon le génie propre de la langue ou des langues parlées dans la Province. »

Ces indications de la Commission du Chapitre ont reçu l'approbation enthousiaste du Chapitre tout entier. Elles suffisent pour aider nos Provinces à organiser l'Association sur une base solide et pour la mettre à même de porter, partout, les fruits les plus abondants en vue du bien de toute la Congrégation et de nos Missions en particulier.

\* \* \*

En conformité avec le vœu exprimé par le Chapitre général, nous nommons Secrétaire général de l'Association de MARIE Immaculée le Révérend Père Jean PIETSCH, Assistant général.

Il se mettra en relation avec les Directeurs provinciaux de l'Association, et ceux-ci pourront s'adresser à lui pour demander les informations, les conseils et, s'il y a lieu, les directions nécessaires ou opportunes pour le développement de l'Association.

Nous exhortons les Provinciaux, là où la chose est possible et où ce n'est pas encore fait, d'organiser l'Association de MARIE Immaculée d'après les recommandations du Chapitre, de nommer les Directeurs provin-



ciaux et de désigner d'autres Pères qui seront leurs collaborateurs dans la tâche de répandre, de plus en plus, cette Association.

\* \* \*

Nous sommes persuadés que les Pères destinés à cette œuvre par leurs Provinciaux respectifs y mettront tout leur zèle et le dévouement que requiert cette belle cause. Les autres Pères, surtout ceux que leur ministère met le plus en contact avec le monde, ne négligeront rien pour promouvoir, avec tact et prudence, une entreprise qui peut rendre de si grands services à notre Famille.

Le Saint-Siège lui-même nous indique cette voie. Le Conseil général de l'Œuvre de la Propagation de la Foi a publié, le 9 juillet 1928, dans les *Acta Apostolicæ Sedis* (1), une note recommandant aux Instituts missionnaires de favoriser l'Œuvre de la Propagation de la Foi et de ne pas fonder d'œuvres qui pourraient être confondues avec cette Œuvre pontificale et en arrêter les progrès.

— « Mais », continue la même communication, « le Conseil général sait très bien que l'Œuvre de la Propagation de la Foi ne peut pas subvenir à tous les besoins des Missions ; et il déclare volontiers qu'il ne veut pas empêcher les Instituts missionnaires de recueillir des aumônes, parmi leurs amis et bienfaiteurs, pour les besoins de leurs Missions. Il espère que ces mêmes Instituts recommanderont également, à leurs amis et bienfaiteurs, l'Œuvre pontificale et qu'ils travailleront à les y faire inscrire à leur tour. »

Nos Pères ont toujours eu à cœur de propager l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui a si bien mérité de nos Missions : ils le feront encore à l'avenir. L'Association de MARIE Immaculée, d'allures si modestes, ne peut pas faire tort à la grande Œuvre de la Propagation de la Foi. Là où elle est établie, ses associés sont, ordinairement, membres actifs de l'Œuvre pontificale. D'un autre côté, nous sentons la nécessité de chercher, pour nos

---

(1) Cfr. *Acta Apostolicæ Sedis*, Anno XX, Num. 8 (1 augusti 1928), pp. 266-267 : *Pontificium Opus a Propagatione Fidei*.

maisons de recrutement et nos Missions, des ressources que, de son propre aveu, la Propagation de la Foi ne peut nous fournir.

\* \* \*

Notre Saint Père le Pape PIE XI recevait dernièrement, en audience, les membres du Conseil général de la Propagation de la Foi, réunis à Rome pour la distribution des subsides aux Missions de l'univers entier. Il exprima sa joie de l'heureux développement de cette œuvre et de l'essor magnifique pris, en ces derniers temps, par l'activité missionnaire. Mais il les exhorta, vivement, à ne pas se contenter de regarder et d'admirer ce qui avait été fait, mais à considérer plutôt la tâche immense restant à réaliser. Et il leur donna, comme mot d'ordre ou comme cri de guerre, cette devise : — *Nil actum, si quid superest agendum* : Rien n'a été fait, tant qu'il reste encore quelque chose à faire.

Cette même parole, nous voudrions vous la donner aussi comme programme de l'avenir. Redoublons nos efforts et nos sacrifices pour faire prospérer les œuvres de notre Famille religieuse, pour lui attirer des vocations nombreuses, pour lui assurer les ressources nécessaires à ses maisons de formation. C'est alors, et alors seulement, que nous serons tout à fait à même, non seulement de fortifier la position de nos Provinces en pays chrétiens, mais encore de fournir à nos frères des Missions étrangères les renforts dont ils ont besoin pour étendre les conquêtes de l'Évangile et amener au bercail du Bon Pasteur tant d'âmes qui gémissent dans les ténèbres de l'infidélité. Ce sera travailler dans l'esprit de notre vénéré Fondateur, que consumait le zèle des âmes et dont la dernière parole était une recommandation de se dévouer au salut des âmes.

Veuillez agréer, Révérends Pères et bien chers Frères, avec notre bénédiction paternelle, l'assurance de notre entier dévouement en Notre Seigneur et MARIE Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,  
Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.

## CONSOCIATIO MARIE IMMACULATÆ.

*Beatissime Pater,*

*Augustinus DONTENWILL, Archiepiscopus titularis Ptolemaiden, Superior generalis Oblatorum Bealæ MARIE Virginis Immaculæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ humiliter provolulus, exponit quæ sequuntur :*

Anno 1840, instituta fuit a Religiosis hujus Congregationis pia Consociatio, cujus finis erat juvenes, ad vitam religiosam et sacerdotalem adspirantes, coadjuvare, ut propositum consequi valerent. Huic Consociationi, licet nunquam adprobationem quamcumque episcopalem obtinuisset, Sancta Sedes repetitis vicibus indulgentias concessit — quas, remoto quovis dubio, confirmavit per Indultum diei 17 martii 1910 (sub N<sup>o</sup> 1031/10).

Promulgato vero Decreto Sancti Officii, diei 28 maii 1913, cui titulus — *Sodalitates, promovendis juvandisque ecclesiasticis vocationibus constitutæ, spiritualibus gratiis ditantur* (1), deinceps etiam Decreto, diei 11 octobris 1916, cui titulus — *Sodalitates, ad provehendas juvandasque religiosas vocationes, indulgentiis ditantur* (2), P. Josephus LEMIUS, Procurator generalis Oblatorum, Sacræ Congregationi Sancti Officii sequens proposuit dubium — Utrum scilicet, vi horumce Decretorum, irritum evasisset supra-memoratum Indultum diei 17 maii 1910 ; cui dubio responsum est — « Negative ».

Tale tamen responsum Sacra Congregatio noluit tradere per scriptum, sed Rev. Domino Giambene, eo tempore Substituto pro Indulgentiis, mandavit ut illud viva voce suprascripto Procuratori generali referret, addita etiam ratione, scilicet : — « Lesdits Décrets ne contiennent pas une clause irritante quant aux associations (comme celle des Oblats), érigées en dehors des évêques et déjà enrichies d'indulgences par le Saint-Siège (3). » Unde factum est ut elenchus indulgentiarum, sodalibus propositus, mansit immutatus.

(1) Cfr. *Acta Apostolicæ Sedis*, 1913, pag. 236.

(2) Cfr. *ibid.*, an. 1916, pag. 399.

(3) Cfr. *Archiv. Procur. gen.*

Nunc vero optimum fore existimatum est atque menti Ecclesiæ plane consentaneum, si finis Consociationis extenderetur ad opem spiritualem præstandam piis operibus Congregationis Oblatorum. — nimirum, sodales non solum promovere atque adjuvare satagerent vocationes religiosas ac sacerdotales, sed ipsos sacerdotes in apostolatus campum sequerentur, ibique eos, animas salvare conantes, adjuvarent precibus, præcipue ad intercessionem Beatæ Virginis Immaculatæ fuis.

Quapropter, Orator Sanctitatem Vestram deprecatur ut indulgentiæ, concessæ vel confirmatæ per jam pluries memoratum Indultum diei 17 maii 1910, in pleno vigore maneant, licet Consociatio de qua agitur sequenti subijciatur immutationi, nimirum — Deinceps, ipsa simpliciter nuncupabitur CONSOCIATIO MARIÆ IMMACULATÆ, dempto scilicet quod addebatur : *ad fovendas religiosas et apostolicas vocationes.*

Duplex erit finis : — 1<sup>o</sup> Sacerdotum Oblatorum Beatæ MARIÆ Virginis Immaculatæ piis, præcipue missionum, operibus spirituale auxilium ferre per preces Deo, præsertim ad intercessionem Beatæ MARIÆ Virginis Immaculatæ, oblatas ; 2<sup>o</sup> Vocationes provehere atque adjuvare, ex quibus sacerdotum Oblatorum major in dies exurgat numerus. Consociatio centrum suum habebit in domo principi Congregationis Oblatorum, ubi nimirum sedes est Superioris generalis, in Urbe.

Indulgentiæ porro, de quibus supra, hæc sunt : — 1<sup>o</sup> Indulgentia plenaria, sequentibus diebus lucranda, scilicet : Inscriptionis, Pentecostes, atque Immaculatæ Conceptionis Beatæ MARIÆ Virginis, Nativitatis, Annuntiationis, Purificationis et Assumptionis ejusdem, Sancti JOSEPH et ejusdem Patrocinii, SS. Apostolorum Petri et Pauli, item singulis primis Feriis sextis cujuslibet per annum mensis ; 2<sup>o</sup> Indulgentia 300 dierum quoties sodales novum cœtui sodalem comparaverint, item 300 dierum quoties opus charitatis in ordinem ad dictas vocationes adimpleverint. Quæ omnes indulgentiæ declaratæ sunt defunctis applicabiles.

Quum vero Festum secundarium dictæ Consocia-

tionis sit Festum Beatæ MARIÆ Virginis de Misericordia (die 11 maii), enixe petit ut, ea etiam die, socii lucrari valeant indulgentiam plenariam, pariter defunctis applicabilem.

Et Deus...

*Sacra Pœnitentiaria Apostolica benigne annuit pro gratia in omnibus juxta preces. Præsenti in perpetuum valituro, absque ultra Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.*

Datum Romae, die 20 julii 1920.

L. + S.

Bernardus COLOMBO, *S. P. Rector.*  
Petrus RAVELLI, *Officialis.*



## V. — Le Scapulaire du Sacré Cœur de Jésus <sup>1</sup>.

### § I. — Nature du Scapulaire.

QUAM opportuna plane sit, ac nostris præsertim temporibus accommodata devotio erga Sacratissimum Cor JESU, Summus Pontifex Leo XIII, in Litteris encyclicis diei 25 maii 1899, uberrime enucleavit. Cujus præstat hæc verba recolere, digna prorsus quæ in omnium christianorum mentibus insculpantur : quibus, scilicet, memorata Crucis imagine, quæ Constantino mirabiliter affulsit, victoriæ auspex simul et effectrix, hæc addit præclarissima : — « En alterum hodie oblatum oculis

(1) Nous sommes officiellement chargés de propager le Scapulaire du Sacré Cœur de Jésus. Afin d'exciter nos vénérés lecteurs à se faire les apôtres, de plus en plus zélés, de cette belle dévotion, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici les actes officiels concernant ledit Scapulaire. — Cfr. *Facultates et Ritus benedicendi ac imponendi Scapulare Sacri Cordis Jesu*. Plaquette 14 × 9 ½, de 16 pages. Ex Typographia Pontificia in Instituto Pii IX, Romæ ; 1918.



auspicatissimum divinissimumque signum, videlicet Cor JESU Sacratissimum, superimposita cruce, splendidissimo candore inter flammam elucens. In eo omnes collocandæ spes : ex eo hominum petenda atque expectanda salus ». Hinc, juxta Crucem JESU, preponitur Cor ejusdem Sacratissimum, illa veluti amoris terminus, istud quasi fons ac principium. Porro, numquam forte utilius fuit quam nostris hisce temporibus, grassante ubique impietate, ad principium redire.

Nec verbis dumtaxat atque adhortationibus Summus Pontifex studuit ad Cor JESU hominum corda flectere, verum etiam rebus atque actis. Nam imprimis, et iisdem quidem litteris, consecrationem totius generis humani Sacratissimo Cordi decrevit, statis diebus solemni ritu peragendam. Deinceps, ejusdem litanias indulsit publice decantari. Demum, quod ad rem nostram directe facit, Scapulare proprie dictum Sacratissimi Cordis adprobavit.

In Corde JESU infinitæ caritatis inest, ut ibidem Summus Pontifex loquitur, symbolum atque expressa imago. Cumque hæc sit tandem devotionis summa, ut cor hominis in Cor Christi paulatim transinutetur, quoadusque cum Apostolo queat exclamare : « Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus » ; id pronum erat, inhærendo symbolis, ut homo imaginem Sacratissimi Cordis depictam vel quomodocumque delineatam pectori apponeret ; quasi flammis divini amoris cor suum subjiiciens, quibus in eodem corde quidquid terreni est combureretur, et ille accenderetur ignis quem in terram venit mittere Salvator.

Verum, etsi pia ista consuetudo, imaginem videlicet Sacratissimi Cordis supra pectus gestandi, tum ipsi humanæ menti sit obvia, tum humanæ consentanea naturæ, haudquaquam tamen humanum quoddam dicenda est inventum. Divinitus siquidem revelatam eandem sibi esse Beata Virgo Margarita Maria non semel testata est, in illa præcipue epistola diei 2 martii 1685 ad Matrem de Saumaise, ubi sequentia verba leguntur : — « Exoptat Divinus Redemptor ut amici sui imaginem Sacratissimi Cordis supra cor suum deferant. »

Cujus dicti veritatem res ipsæ probasse videntur. Nam, anno 1720, cum pestis Civitatem Massiliensem depopularetur, tantam exhibuit virtutem imago Sacratissimi Cordis, pie supra pectus delata, ad arcendam ac longe repellendam luem, ut vulgo *Tutelam* appellaverint.

Exinde, dicta consuetudo propagari magis cœpit, ac paulatim per totam Galliam ac finitimas regiones diffundi, donec tandem, anno 1872, Summus Pontifex tempus jam advenisse judicaverit eam aliquot indulgentiis exornandi, atque indigitandi fidelibus uti non modo menti Ecclesiæ apprime consonam, verum etiam saluberrimam animabus. Itaque, per rescriptum S. C. Indulgentiarum diei 28 octobris anni supradicti 1872, Pius PP. IX f. r., obsecundans votis Archiepiscopi Dublinensis, partialem indulgentiam centum dierum impertivit, semel in die adipiscendam, iis omnibus Christifidelibus, qui parvum Sacri Cordis Scapulare gestantes, Orationem dominicam, Salutationem angelicam, et *Gloria Patri*, etc., recitarent. Quod rescriptum, subinde, idem Summus Pontifex, per Litteras apostolicas diei 28 martii anni 1873, confirmavit.

Verum hactenus de imagine potius ad instar scapularis quam de scapulari proprie dicto agebatur. Id enim quod parvum Scapulare Sacratissimi Cordis JESU dicebatur, non alio tandem constabat nisi pannulo laneo albi coloris referente imaginem Sacratissimi Cordis JESU : qui pannulus, tum per cherdulam seu vittam collo appendebatur, tum vesti supra pectus consuebatur aut simpliciter alligabatur. Mox vero, id est anno 1876, Scapulare proprie dictum Sacratissimi Cordis in lucem prodiit, ex binis confectum partibus laneis albi coloris, quarum una adummissim illi velut scapulari supra descripto quadrabat, altera vero referebat imaginem Beatæ MARIE Virgini sub titulo « Mater Misericordiæ ». Quaenam autem fuerit hujusce scapularis origo, probe sciunt quicumque noverrunt historiam devotionis erga Sacratissimum Cor JESU in Gallia : expressius declarare, non est hujus nec temporis nec loci.

Jamvero anno quo Summus Pontifex Leo XIII acta supramemorata edebat, quibus homines in universum

ad Sacratissimum Cor JESU nitebatur convertere, Scapulare proprie dictum Sacratissimi Cordis satis jam per orbem catholicum diffusum erat, atque insuper præcipuis ornatum conditionibus quæ ad adprobationem canonicam postulari consueverunt.

Quam adprobationem, precibus annuens R. P. Procuratoris generalis Missionariorum Oblatorum Beatæ MARIE Virginis Immaculatæ, Summus Pontifex, per decretum S. Rituum Congregationis diei 4 aprilis 1900 (actis antea dicto scapulari levibus quibusdam immutationibus), concedere dignatus est, additis etiam ritu ac formula benedictionis atque impositionis.

Deinceps, per decretum ejusdem Sacræ Congregationis, die 19 maii 1900, Moderatori generali supra dictæ Societatis Oblatorum Beatæ MARIE Virginis Immaculatæ facultatem tribuit ad scapularis benedictionem atque impositionem delegandi, præter sacerdotes suæmet Societatis, quemlibet presbyterum e clero tam sæculari quam regulari.

## § II. — Promulgation du Scapulaire.

Quæ caritas DEI per Spiritum diffusa constanter maneat et regnet in cordibus hominum, mirabiliter confluent divina sacramenta et religiosæ celebritates.

Inter has accensenda est solemnitas in honorem Sacri Cordis JESU ab Ecclesia instituta, per quam non modo Cor Filii DEI et hominis adorandum et glorificandum proponitur, sed etiam symbolice renovatur memoria illius divini amoris, quo idem Unigenitus DEI Filius humanam suscepit naturam et, factus obediens usque ad mortem, præbuit hominibus exempla virtutum seque ostendit mitem et humilem Corde.

Verum studiosa fidelium pietas alios invexit modos quibus ad eundem finem devotio erga amantissimum Cor JESU jucundis uberibusque fructibus ferax propagatur. Penes quamplurimos Christifideles pia ac laudabilis viguit ac viget consuetudo gestandi supra pectus emblemata ipsius Sacri Cordis JESU, ad instar scapularis,

quæ consuetudo a Beata Margarita Alacoque, quodam cœlesti lumine illustrata, originem duxit et ab Apostolica Sede partialibus indulgentiis locupletata est.

Quum vero similis devotio foveatur et majora in dies capiat incrementa, præsertim in Galliis finitimisque regionibus, humiles enixæque preces Sanctissimæ Domini Nostro Leoni Papæ XIII porrectæ sunt, ut ad majorem regni Christi ejusque divini amoris propagationem et gloriam provehendam, Scapulare proprie dictum Sacri Cordis JESU, cum apposito ritu et formula benedictionis atque impositionis, adprobare dignaretur.

Hoc scapulare conficitur ex binis de more partibus laneis, albi coloris, per duplicem chordulam seu vittam conjunctis, quarum una habet emblemata Sacri Cordis JESU, prouti pingi solet, altera autem refert imaginem Beatæ Mariæ Virginis sub titulo *Mater Misericordiæ*.

Sanctitas per se Sua, has preces peramanter excipiens, ex Sacrorum Rituum Congregationis consulto, scapulare supradescriptum benedicendum atque imponendum ritu et formula, quæ huic præjacet decreto, ab iis tantum quibus facultas ab Apostolica Sede concessa fuerit, adprobare dignata est. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 4 aprilis 1900.

Cajetanus Card. ALOISI MASELLA, *pro-Datarius*,  
*S. R. C. pro-Præfectus*.

L. + S.

D. Panici, *Secretarius*.

### § III. — Confié aux Oblats.

#### *Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ.*

Ab Apostolica Sede, die quarta mensis aprilis vertente hoc anno sacro, formula et ritu benedictionis proprie dicti Scapularis Sacratissimi Cordis JESU adprobatis, Reverendissimus D. Cassianus AUGIER, Moderator generalis Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ, Sanctissimo Domino Nostro Leoni Papæ XIII supplicia vota porrexit, humillime expostulans ut sibi

suisque successoribus, seu pro tempore ejusdem Instituti supremis Moderatoribus, tribuatur facultas tum benedicendi et imponendi ejusmodi scapulare, tum ad ipsius benedictionem atque impositionem delegandi, præter Sacerdotes suamet Congregationis, quemlibet presbyterum e clero tam sæculari quam regulari (1).

Sanctitas porro Sua, has preces ab infrascripto Cardinali Sacrorum Rituum Congregationis pro-Præfecto relatas peramanter excipiens, petita privilegia supremo enunciati Oblatorum Instituti Moderatori pro tempore benigne conferre in perpetuum dignata est, absque ulla Apostolici Brevis expeditione, — contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 19 maii 1900.

† Cajetanus Card. ALOISI-MASELLA, *pro-Datarius*,  
S. R. C. *pro-Præfectus*.

#### § IV. — Concession des Indulgences.

LEO PP. XIII,

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

Dilectus filius Cassianus AUGIER, sacerdos, Præpositus generalis Congregationis Oblatorum Beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ, retulit ad Nos penes quamplurimos Christifideles piam ac laudabilem vigere consuetudinem gestandi supra pectus Scapulare proprie dictum Sacri Cordis JESU, confectum ex binis de more partibus, quarum altera habet emblemata Sacri Cordis JESU et altera imaginem refert Beatæ Mariæ Virginis sub titulo *Matris Misericordiæ*, nuper per decretum die quarta aprilis vertentis anni editum, a Sacrorum Rituum Congregatione adprobatum. Nos autem, ut fidelium devotio et studiosa pietas erga amantissimum JESU Cor

---

(1) Demander ce pouvoir à la Maison Générale O. M. I., 5, Via Vittorino da Feltre, Rome (102). Frais de chancellerie : 2 lires.



diffusa constanter maneat et majora in dies incrementa capiat, oblatis Nobis precibus annuentes, quo tam frugifera consuetudo per christianum orbem latius propagetur, peculiaribus eam indulgentiarum thesauris locupletari libenti quidem animo existimavimus.

Quæ cum ita sint, de Omnipotentis DEI misericordia ac BB. Petri et Pauli Apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus et singulis fidelibus ex utroque sexu ubique terrarum existentibus, qui hujusmodi scapulare, juxta formam confectum a Sacrorum Rituum Congregatione adprobatam et a sacerdote debita facultate prædito rite benedictum, suscipiant, die primo solemnisi impositionis, si, admissorum confessione expiati, sanctissimum Eucharistiæ sacramentum sumpserint, plenariam, et in cujuslibet eorum mortis articulo, si vere quoque pœnitentes et confessi ac sacra communione refecti vel, quatenus id facere nequiverint, saltem contriti, nomen JESU ore, si potuerint, sin minus corde devote invocaverint et mortem tanquam peccati stipendium de manu Domini patienti animo susceperint, etiam plenariam; ii insuper qui devote ipsum scapulare habitualiter gestent, si pariter vere pœnitentes et confessi ac sacra communione refecti, Nativitatis, Circumcisionis, Epiphaniæ, Paschatis Resurrectionis et Ascensionis Domini Nostri JESU Christi festivitatis, item festo Sanctissimi Corporis Domini, ac feria sexta post illius octavam, nec non Conceptionis, Nativitatis, Annunciationis, Purificationis et Assumptionis Deiparæ Virginis Immaculatæ festis diebus, ac die qua festum agitur Virginis sub titulo *Matris Misericordiæ*, propriam cujusque curialem ecclesiam sive aliud quodvis publicum templum sive sacellum, a primis vespers usque ad occasum solis diei hujusmodi (1), singulis annis devote visitaverint, et ibi pro christianorum principum concordia, hæresum extirpatione, peccatorum conversione, ac sanctæ Matris Ecclesiæ exaltatione pias ad DEUM preces effuderint, quo ex prædictis die id præsti-

---

(1) A meridie diei præcedentis ad mediam noctem ipsius diei (S. C. Offic., Sectio de Ind., die 26 jan. 1911).

terint, plenariam similiter omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concedimus.

Præterea, iisdem fidelibus ubique terrarum similiter existentibus et memoratum scapulare rite gestantibus, qui in festis secundariis tum Domini Nostri Jesu Christi, tum Deiparæ Virginis, corde saltem contriti et preces ut superius effundentes, quodvis publicum templum uti supra dictum est visitent, de numero pœnaliū septem annos totidemque quadragenas ; et, quo die semel Orationem dominicam, Salutationem angelicam et trisagium recitent, contrito corde aut invocationem : MARIA, *Mater gratiæ, Mater Misericordiæ, Tu nos ab hoste protege et mortis hora suscipe*, ducentos dies ; tandem, quotiescumque pietatis quodlibet sive charitatis opus exerceant, in forma Ecclesiæ solita, de pœnaliū similiter numero sexaginta dies expungimus.

Memoratis denique fidelibus largimur, ut si, designatis in Missali romano diebus, quamlibet ex ecclesiis vel publicis oratoriis supradictis, ubique terrarum, rite visitent, ibique injuncta pietatis opera peragant, Stationum nuncupatas indulgentias lucrari valeant ac si personaliter illis, ipsis diebus, almæ hujus Urbis ecclesias de more visitassent.

Porro concedimus ut fidelibus iisdem liceat plenariis hisce ac partialibus indulgentiis functorum vita labes pœnasque, si malint, expiare. Non obstantibus Nostra et Cancellariæ Apostolicæ regula de non concedendis indulgentiis ad instar, aliisque Constitutionibus et Ordinationibus Apostolicis, ceterisque contrariis quibuscumque. Præsentibus perpetuis futuris temporibus valituris, servata tamen Nostra Constitutione quoad suspensionem indulgentiarum pro vivis hoc sacri Jubilæi durante anno.

Volumus autem ut præsentium litterarum transumptis, seu exemplis etiam impressis, manu alicujus notarii publici subscriptis et sigillo personæ in ecclesiastica dignitate constitutæ munitis, eadem prorsus fides adhibeatur quæ adhiberetur ipsis præsentibus si forent exhibitæ vel ostensæ ; utque earundem litterarum (quod

nisi fiat nullas eas esse volumus) exemplar ad secretariam Congregationis indulgentiis sacrisque reliquiis præpositæ deferatur.

Datum Romæ, apud S. Petrum, sub annulo Piscatoris, die X julii MDCCCC, pontificatus Nostri anno vigesimo tertio.

Aloysius Card. MACCHI.

## § V. — Sommaire des Indulgences.

### SUMMARIUM INDULGENTIARUM

CHRISTIFIDELIBUS SCAPULARE SS. CORDIS JESU  
GESTANTIBUS CONCESSARUM

#### I. INDULGENTIÆ PLENARIÆ :

1<sup>o</sup> Omnibus utriusque sexus Christifidelibus, die impositionis scapularis, dummodo vere pœnitentes et confessi Sacram Synaxim sumpserint ;

2<sup>o</sup> Christifidelibus sacrum scapulare gestantibus, a primis vesperis ad occasum solis sequentium dierum (1) :

Nativitatis

3<sup>o</sup> Circumcisionis

4<sup>o</sup> Epiphaniæ

5<sup>o</sup> Resurrectionis

6<sup>o</sup> Ascensionis

7<sup>o</sup> SS. Corporis Christi.

8<sup>o</sup> Die festo SS. Cordis JESU (feria VI post octavam Corporis Domini).

9<sup>o</sup> Conceptionis

10<sup>o</sup> Nativitatis

11<sup>o</sup> Annunciationis

12<sup>o</sup> Purificationis

13<sup>o</sup> Assumptionis

14<sup>o</sup> Die festo Beatæ MARLÆ Virginis sub titulo « Matris

Domini nostri

JESU Christi.

Beatæ MARLÆ Virginis.

(1) Cfr. Not., pag. 266.

Misericordiæ », dummodo dictis diebus vere pœnitentes, confessi ac Sancta Synaxi refecti, quamcumque ecclesiam seu publicum sacellum devote visitaverint, ibique pias ad DEUM preces juxta mentem Summi Pontificis oraverint.

## II. INDULGENTIÆ PARTIALES :

1. *Septem annorum totidemque quadragenarum*, in festis secundariis tum Domini Nostri JESU Christi, tum Beatæ MARIE Virginis, quæ ab universa Ecclesia celebrantur ; dummodo, corde saltem contriti, quamcumque ecclesiam seu publicum sacellum devote visitaverint, ibique uti supra oraverint.

2. *Ducentorum dierum*, semel in die, si semel *Pater, Ave* et *Gloria Patri*, etc., aut invocationem, « MARIA, Mater gratiæ, Mater misericordiæ, Tu nos ab hoste protege, et mortis hora suscipe », devote recitaverint.

3. *Sexaginta dierum*, quotiescumque pietatis aliquod sive charitatis opus exercuerint.

## III. INDULGENTIÆ STATIONALES :

Devote visitantibus quamlibet ecclesiam seu publicum oratorium, ibique injuncta pietatis opera peragentibus, diebus in Missali romano designatis.

Omnes et singulæ indulgentiæ superius relatæ, excepta tamen plenaria in mortis articulo lucranda, animabus quoque Christifidelium in Purgatorio degentium sunt applicabiles.

*Sacra Congregatio Indulgentiis sacrisque Reliquiis præposita præsens summarium, ex Litteris apostolicis in forma Brevis d. d. 10 julii 1900 nunc primum exceptum, adprobavit typisque imprimi ac publicari posse benigne permisit.*

*Datum Romæ, ex secretaria ejusdem Sacræ Congregationis, die 13 augusti 1900.*

*Pro Rmo P. D. Francisco, Archiep. Amid., Secretario.*

Josephus COSELLI, *Substitutus.*

L. + S.

## § VI. — Formule de Bénédiction.

## RITUS ET FORMULA

## BENEDICTIONIS ATQUE IMPOSITIONIS SCAPULARIS

## SACRI CORDIS JESU.

*Suscepturus Scapulare Sacri Cordis JESU genuflectat, et sacerdos Apostolica facultate pollens, stola alba indutus, capite detecto, dicat :*

Ÿ. Adjutorium nostrum in nomine Domini.

℟. Qui fecit cælum et terram.

Ÿ. Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam.

℟. Et salutare tuum da nobis.

Ÿ. Domine, exaudi orationem meam.

℟. Et clamor meus ad te veniat.

Ÿ. Dominus vobiscum.

℟. Et cum spiritu tuo.

## OREMUS :

Domine JESU, qui ineffabiles Cordis tui divitias Ecclesiæ sponsæ tuæ singulari dilectionis beneficio aperuisti : hoc Scapulare, ejusdem Cordis tui emblemate decoratum, bene † dicere digneris ; ut quicumque illud devote gestaverit, intercedente Beata et clementissima Genitrice tua MARIA, virtutibus et donis cælestibus ditari mereatur : Qui vivis et regnas, etc.

*Postea sacerdos scapulare aspergit aqua benedicta illudque imponit, dicens :*

Accipe, frater, hoc Scapulare Sacri Cordis JESU, quo ornatus in honorem et memoriam amoris et passionis ejus, per intercessionem Beatæ MARIE Virginis Matris Misericordiæ, divinæ gratiæ largitatem et æternæ gloriæ fructum consequi merearis. Per eundem Christum Dominum nostrum.

Ex facultate mihi concessa, recipio te ad participa-



tionem bonorum omnium spiritualium, quæ in Congregatione Missionariorum Oblatorum MARIE Immaculatæ gratia Dei fiunt. In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen (1).

*Deinde una vice cum adscripto dicat, sive latino sive vernaculo idiomate, sequentes preces jaculatorias :*

JESU, mitis et humilis corde, fac cor nostrum sicut Cor tuum.

MARIA, Mater gratiæ, Mater misericordiæ, Tu nos ab hoste protege et mortis hora suscipe.



## VI. — Administration des Provinces ; Nécrologe du Trimestre.

### § I. — Province de New-Westminster <sup>2</sup>.

L. J. C.

&

M. I.

*Rome, le 3 juillet 1929.*

NOS RÉVÉRENDIS PÈRES ET NOS BIEN CHERS FRÈRES,

Le R. P. John WELCH étant arrivé au terme de son mandat comme Provincial, nous avons décidé de lui donner comme successeur le R. P. William GRANT.

Le nouveau Provincial sera, jusqu'à nouvel ordre, assisté du Conseil suivant :

- a) R. P. John WELCH, 1<sup>er</sup> Consulteur ordinaire et Admoniteur ;
- b) R. P. Henry THAYER, 2<sup>e</sup> Consulteur ordinaire ;
- c) R. P. Victor ROHR, 1<sup>er</sup> Consulteur extraordinaire ;
- d) R. P. Ernest CONNOLLY, 2<sup>e</sup> Consulteur extraordinaire ;
- e) R. P. Julien BÉDARD, Économe provincial.

(1) Si scapulare mulieri imponatur, dicatur : *Accipe, soror*, etc. Si vero pluribus, tunc omnia plurali numero dicantur.

(2) *Circulaire* adressée aux Religieux Oblats de MARIE Immaculée de la Province de Saint-Pierre de New-Westminster.

Nous saissions cette occasion pour vous souhaiter la continuation des bénédictions célestes ; et nous vous renouvelons l'assurance de notre affection en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,  
Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.

§ II. — **Maison Saint-Joseph, Ottawa.**

SACRA CONGREGATIO DE RELIGIOSIS

Num 5164/29.

BEATISSIME PATER,

*Superior Generalis Congregationis Oblatorum Beatæ MARIÆ Virginis Immaculatæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ humillime provolutus, facultatem transferendi Domum Sancti JOSEPH, in Civitate Ottawa (Canada), de Provincia religiosa Marianopolitano ad Provinciam Sancti Petri de New-Westminster, pariter in Dominio Canadensi. Motivum translationis est quia omnes Sodales prædictæ domus, sicut et parœcia illis commissa, sunt linguæ anglicæ ; proinde congruentius ad Provinciam Sancti Petri, quæ est linguæ anglicæ, pertinerent quam ad Provinciam Marianopolitanam, quæ est linguæ gallicæ. Et DEUS, etc.*

Vigore facultatum a Sanctissimo Domino Nostro concessarum, Sacra Congregatio Negotiis Religiosorum Sodalium præposita, attentis expositis a Reverendissimo Patre Generali oratore, eidem benigne tribuit supra præmissis providendi juxta preces, servatis servandis, — contrariis nonobstantibus quibuscumque.

Datum Romæ, die 13 augusti 1929.

L. + S.

Vincentius LA PUMA, *Secretarius.*  
Henricus AGOSTINI, *Adjutor a Studiis.*

Virtute præfacti Rescripti sit translatio de qua in eodem et in precibus pariter præfatis.

Romæ, die 24 augusti 1929.

† Aug. DONTENWILL, O. M. I.,  
Arch. Ptol., Sup. Gen.

### § III. — Nécrologe du Trimestre <sup>1</sup>.

26. F. C. Auguste JACQUET, né à Lalœuf (*Nancy*) le 22 février 1864, profès à Notre-Dame de Sion le 21 novembre 1894 et le 8 décembre 1900, et décédé à Notre-Dame de Sion (*Nord*) le 29 mai 1929.

27. F. C. Joseph BEAULIEU, né à 1886,  
nevice à , et décédé à la Rivière-la-Paix  
(*Grouard*) le 14 juin 1929.

28. R. P. Ernest JULIEN, né à Laurac (*Viviers*) le 21 décembre 1868, profès à Notre-Dame de l'Osier le 4 août 1887 et à Rome le 15 août 1888, ordonné prêtre à Rome le 16 avril 1892, et décédé à Colombo (*Ceylan*) le 24 juin 1929.

29. R. P. François GEORGET, né à Pleyber-Christ (*Quimper et Léon*) le 3 mars 1865, profès à Saint-Gerlach le 2 août 1886 et à Belcamp Hall le 8 décembre 1887, ordonné prêtre à Ottawa le 3 mai 1893, et décédé au Cap-de-la-Madeleine (*Canada*) le 11 août 1929.

(1) Prière de rectifier comme suit l'erreur qui s'est glissée au Num. 19, page 79, du *Nécrologe du premier Semestre de 1929*, dans notre précédent fascicule des « *Missions* » : — R. P. Patrice MURPHY, né à Portsmouth (*Manchester*) le 14 août 1901, profès à Tewksbury le 8 septembre 1922 et à Gabriels le 8 septembre 1926, ordonné prêtre à Washington le , et décédé à Newburgh (*États-Unis I*) le 26 mai 1929.

### Patrons des Missions.

« Les fêtes de Saint François Xavier et de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus — tous deux étant, également, Patrons principaux de toutes les Missions — devront être célébrées, dans tous les pays de Mission, sous le rite double de 1<sup>re</sup> classe, avec octave commune pour le clergé séculier et sans octave pour le clergé régulier. » (*Sacra Rituum Congregatio*, 13 martii 1929.)

# PROVINCE DU CANADA


---

## I. — La Lettre d'Obédience des premiers Missionnaires.

---

CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD,  
ÉVÊQUE DE MARSEILLE,  
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION  
DES OBLATS DE LA TRÈS SAINTE ET IMMACULÉE  
VIERGE MARIE,

*A notre très cher fils en JÉSUS-Christ, Jean-Baptiste  
HONORAT, prêtre de la même Congrégation et Assistant  
du Supérieur général, salut éternel dans le Seigneur.*

OMME l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Ignace Bourget, Évêque de Montréal au Bas-Canada, Province de l'Amérique du Nord, se rendant à Rome, nous a vivement supplié de lui accorder quelques sujets de notre Institut, en vue de fonder une maison de Missions dans son diocèse, et qu'il nous a exposé que la moisson y est abondante, tant parmi les catholiques à maintenir dans la ferveur de leur Religion que parmi les hérétiques à ramener à la Foi chrétienne, ainsi que parmi les infidèles à conquérir à la connaissance des vérités religieuses ; comme, d'autre part, l'esprit de notre Institut est de procurer le salut des âmes partout où DIEU nous veut bien appeler ; nous, désireux d'obéir à cette divine vocation, avons résolu d'accéder aux vœux de l'Illustrissime et Révérendissime Évêque de Montréal.

Animé de confiance dans votre savoir, votre piété,

vosre expérience, vosre zèle pour le salut des âmes, nous avons fait choix de vosre personne pour cette mission, ainsi que des Révérends Pères Pierre-Antoine-Adrien TELMON, Jean BAUDRAND et Lucien LAGIER, lesquels se sont spontanément offerts à se dévouer à une entreprise qui nous est si agréable ; nous leur adjoignons deux Frères convers, Pierre Basile et Louis Roux.

Ainsi envoyés en vertu d'une légitime autorité et conformément aux Règles et Constitutions de notre Institut, vous devez vous livrer, avec la grâce de DIEU, au travail du salut des âmes, sous la juridiction de l'Ordinaire, qui s'est montré d'une si grande bienveillance envers notre Congrégation et que nous considérons comme un insigne bienfaiteur et que vous devez honorer comme un père très affectueux.

Cette nouvelle maison de notre Congrégation au Diocèse de Montréal, nous décidons que vous la mettiez sous le patronage de la Bienheureuse Vierge MARIE et nous voulons que ce soit sous le vocable de son Immaculée Conception.

C'est vous, dont l'honneur et la prudence nous sont depuis longtemps bien connus, que nous nommons par les présentes Supérieur de ladite maison, vous déléguant tous les pouvoirs qui sont spécifiquement contenus dans nos Constitutions, au chapitre du *Supérieur local*. Aussi bien, nous vous imposons le devoir d'observer très exactement, autant que faire se pourra, les articles de la Règle qui s'y trouvent exprimés. Comme en effet, en raison de la grande distance des lieux, de fréquentes relations avec nous deviennent impossibles, nous vous octroyons une plus ample autorité, et nous vous dispensons, ainsi que vos Pères, des points irréalisables ou trop difficiles à observer, vous recommandant toutefois, dans votre administration tant spirituelle que temporelle, de ne rien entreprendre ni permettre qui soit en dehors de l'esprit de notre Institut. Afin, également, que rien ne manque de tout ce que requiert le bon gouvernement d'une maison religieuse, le R. P. TELMON sera votre premier assesseur et admoniteur et le R. P. BAUDRAND votre second assesseur.



Que si, par l'inspiration de la grâce divine, quelques aspirants venaient solliciter leur admission parmi vous, vous les pourrez accueillir canoniquement au Noviciat de notre Institut, sur l'avis de vos consultants. Vous serez leur Maître de Novices, jusqu'à leur profession. Le temps de leur noviciat une fois révolu, vous devrez nous en écrire, avant leur admission à l'Oblation, dans le dessein de consulter le Conseil général, et attendre que l'on vous transmette sa décision.


Partez donc, nos très chers fils, sous les auspices de la sainte obéissance, vers les fonctions qui vous sont dévolues. Quant à vous, que nous avons désigné comme Supérieur d'une si importante mission, jour et nuit, montrez-vous un excellent gardien, faisant tous les efforts d'un père prévoyant, que vous remplacez, et par la parole et par l'action, et par le cœur et par ses sentiments affectueux. Mais vous, ses compagnons — qui, par la divine faveur, avez été élus en vue d'une belle entreprise, — témoignez au Rév. Père que nous vous donnons pour directeur le respect, la déférence et l'amour. Les Règles de l'Institut, observez-les avec la plus grande diligence, — l'obéissance, surtout, qui convient à la dépendance de fils affectionnés.

Entrez donc tous, d'un cœur ardent et généreux, dans la voie qui vous est ouverte. Que l'Ange du Seigneur vous accompagne en chemin ! Qu'Elle soit votre conductrice et votre patronne, la Bienheureuse Vierge MARIE, conçue sans tache, dont le culte sera partout étendu, en vertu de votre spéciale vocation et de votre obligation personnelle !

Pour nous, nous ne cesserons d'implorer sur vos âmes l'abondante rosée des grâces d'en haut et le puissant et perpétuel renfort du Ciel.

Donné, à Marseille, sous le seing et le sceau de nos armes et le sous-seing du Secrétaire de la Congrégation, le 20 septembre 1841.

† CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE,  
*Évêque de Marseille, Sup. gén. O. M. I.*



## II. — Lis du Sanctuaire transporté au Ciel <sup>1</sup>.

---

Le 21 janvier 1928, un samedi, décédait, au Cap-de-la-Madeleine, dans les sentiments de la plus parfaite soumission à la volonté de DIEU, Fernand Verrette, Junioriste Oblat de MARIE Immaculée.

Né aux Trois-Rivières, dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, à la date du 21 octobre, encore un samedi, Fernand vécut un peu plus de cinq ans au sein de sa paroisse natale. En 1917, les conditions familiales déterminèrent ses parents à élire domicile dans la Paroisse du Cap-de-la-Madeleine, non loin du Sanctuaire de la Vierge du Rosaire.

Dès ses premières années, Fernand manifesta les plus heureuses dispositions pour la vertu. A l'école primaire, comme au foyer paternel, il se fit remarquer par son obéissance respectueuse et son application au travail. Le Sanctuaire de Notre-Dame du Cap avait ses préférences. Il aimait à y prier et à y prendre part aux différentes cérémonies du culte. Servant de Messe modèle, il attire l'attention des Gardiens du Sanctuaire. Souvent, il conjure la Sainte Vierge de lui faire connaître sa vocation.

En 1924, il sentit naître et grandir en son âme le désir du sacerdoce et de la vie religieuse. La charge qu'on lui confia de lecteur au Monastère ne contribua pas peu à favoriser ces aspirations vers une existence plus parfaite. Aussi son entrée, en 1926, au Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa, ne surprit-elle personne.

Dans le nouvel asile où il vint abriter le trésor de sa vocation, Fernand continua de se montrer pieux, charitable, obéissant, réservé. Il estimait grandement sa vie

---

(1) Cfr. « *La Bannière de Marie-Immaculée* » (Juniorat du Sacré-Cœur, Ottawa, Ont., Canada), XXXVII<sup>e</sup> année (1929), pp. 116-120 : — LYS DU SANCTUAIRE CUEILLI POUR LE CIEL : *Fernand VERRETTE, Junioriste Oblat de MARIE Immaculée.*

de Junioriste et faisait tout en son pouvoir pour la rendre conforme aux exhortations de ses supérieurs et de ses professeurs.

Les choses de la piété ont toujours vivement intéressé le nouveau Junioriste. Chez lui, dans sa chambre, il se plaisait à reproduire les cérémonies de la Messe. Il s'était fait faire un petit autel, par son frère aîné, qu'il affectionnait beaucoup. Revêtu d'ornements spéciaux, il imitait les gestes du prêtre à l'église et communiait, avec des hosties qu'il s'était soigneusement procurées, ses petits frères et sœurs, qui assistaient à l'*office*.

A Ottawa, la même piété animait Fernand. Il s'acquittait de ses exercices de dévotion avec ferveur, mais sans ostentation. Rien ne le peinait autant que de constater, chez quelques confrères, un manque d'esprit de foi. Il lui arriva, un jour, de reprendre, mais avec grande charité, quelqu'un qui s'occupait à autre chose qu'à suivre l'exercice qui se faisait à la chapelle.

Toutes les prières et les divers exercices de piété avaient pour lui de l'importance, — particulièrement, la méditation du matin. A ce sujet, il disait à un confrère :

— « *Il ne faut pas la manquer : c'est quelque chose, cela.* »

Ses communions recevaient, de sa part, une préparation attentive, et son action de grâces n'était jamais négligée. Depuis nombre d'années, il récitait son chapelet, chaque jour, ainsi que trois *Ave Maria*, matin et soir.

On l'a toujours admiré dans ses relations avec ses maîtres ou ses condisciples. Poli, respectueux, il agissait, envers tous, avec une bonhomie remarquable. Jamais on ne l'a entendu parler en mal de ses maîtres. Un jour que l'un de ses compagnons d'étude maugréait contre certain professeur, Fernand répliqua :

— « *Quant à cela, je ne suis pas de votre avis ; nous recevons trop pour nous plaindre ; plus tard, nous nous apercevrons de tout le bien que nos professeurs nous auront fait.* »

Les supérieurs jugeaient-ils, pour des raisons spéciales, de confisquer une promenade, un congé du mois ou d'autres prérogatives, ce n'était pas aux Pères qu'il

s'en prenait mais plutôt aux élèves qui avaient encouru semblables réprimandes.

A l'égard des confrères, il donnait les preuves d'une grande charité. Prêt à excuser leurs manques d'égard, il cherchait à leur faire plaisir et évitait ce qui pouvait les contrarier dans leur humeur. Il était délicat dans les amusements :

— « *Cet après-midi, je joue une partie de gouret ; cela me fait plaisir, mais j'ai toujours peur de faire mal à quelqu'un.* »

Quand on le taquinait, il se contentait de rire. Parfois, cédant à un premier mouvement de promptitude, il répliquait, avec accompagnement d'un sourire :

— « *Vous, si vous ne cessez pas, vous allez vous faire tasser !* »

Jamais il n'a gardé rancune à personne. Si quelqu'un lui causait de la peine, il s'efforçait d'oublier, au plus tôt, ce qu'on lui avait fait.

Fernand avait contracté, à la demeure familiale, l'habitude de l'obéissance. A ses parents il avait coutume de dire :

— « *Faites comme vous voudrez : je serai content.* »

Il apportait, dans l'exécution des ordres qu'on lui donnait, une soumission prompte et affectueuse. C'est cette même obéissance qu'il pratiqua à l'égard de ses maîtres, à Ottawa comme au Cap-de-la-Madeleine. Lui adressait-on un reproche, il se contentait de répondre :

— « *Je ferai mieux, la prochaine fois.* »

Réservé dans ses paroles et dans ses actes, le jeune Verrette ne se permettait jamais la moindre chose qui aurait pu blesser les bonnes mœurs. En sa compagnie, nul n'aurait osé risquer quoi que ce soit qui offensât ses oreilles chastes. Il a été admis, par des compagnons de l'école primaire, que Fernand leur servait de modérateur sur ce point.

— « *Attention !* » disait-on, quand quelques-uns allaient s'oublier dans leurs paroles, « *attention ! Fernand est là !* »

Pendant son séjour à Ottawa, Fernand n'a pas agi autrement. Aussi, bien naturelle parut la démarche de

l'un de ses supérieurs du Juniorat, lorsque, à l'annonce de sa mort, il vint déposer, sur le pupitre du cher disparu, un lis brisé dans sa tige. Plus d'un jeune homme peut trouver, dans l'estime de Fernand pour la pureté, un fort stimulant pour la pratique d'une vie sans souillure !

Ses professeurs sont unanimes à louer son application à l'étude et en classe. Il aimait à obtenir une bonne place, sans être, toutefois, jaloux du succès de ses confrères, quand ceux-ci arrivaient avant lui.

Au cours de ses vacances, il se récréait, saintement, en la compagnie de ses frères et sœurs ; son humeur joviale faisait le charme et la consolation de ses parents. Il parlait quelquefois, à ses amis, de ses divertissements de vacances.

— « *Mais* », ajoutait-il, « *il faut faire le sacrifice de tout cela pour suivre sa vocation.* »

— « Ce que j'ai remarqué », disait un confrère, « c'est que, parmi tous ces plaisirs de vacances, Fernand n'oubliait pas l'idéal, qu'il poursuivait, de devenir prêtre-missionnaire. »

\* \* \*

Le 23 décembre 1927, Fernand arrivait au Cap, pour y passer le temps des vacances du jour de l'An et goûter un repos nécessaire. Il avait beaucoup grandi, depuis quelques mois ; de là, sa maigreur et la pâleur de son teint. Il se disait indisposé, depuis le jour de l'Immaculée Conception, — ce qui avait fait apporter quelques atténuations dans les prescriptions de son règlement d'études.

Averti sans retard, par les parents, de l'état de santé de Fernand, le médecin pensa qu'il s'agissait simplement de fatigue et qu'un mois de repos suffirait à ramener les forces corporelles. Mais, au bout d'une semaine, le jeune étudiant se sentit plus mal : il ne mangeait presque pas, éprouvait des étourdissements, saignait du nez et était même un peu sujet au délire. Loin d'en gagner, il en perdait toujours.



Après un sérieux examen, le médecin crut constater les symptômes de la fièvre typhoïde. C'était le 7 janvier 1928. Le malade s'alita pour de bon. Dans la nuit du 12 au 13, on eut bien peur de le voir mourir. Le prêtre fut mandé, pour administrer les derniers sacrements. De son côté, le médecin avertit les parents que, à moins d'une opération, il était impossible de sauver leur enfant et que l'opération elle-même, vu la grande faiblesse du patient, pouvait à peine se pratiquer.

Quant à Fernand, il se rendait bien compte que sa dernière heure approchait. Le matin de cette nuit de souffrances, il confiait à quelqu'un qui l'assistait :

— « *J'ai failli m'en aller dans l'éternité ! Mais j'ai confiance : la Sainte Vierge va me sauver, car il faut que je monte à l'autel et dise ma première Messe.* »

Le 18, la fièvre le quitta ; mais, malgré l'espérance que l'on entretenait de le conserver, le médecin fut obligé d'admettre que la maladie prenait une autre tournure et que le cas s'aggravait notablement.

Durant la journée du 19, il semble prendre un peu de mieux. Le médecin, cependant, déclare que, dans quarante-huit heures, le malade ne serait plus de ce monde.

Tout de même, on espérait un miracle. On lui apporta une image de Notre-Dame du Cap, que l'on avait fait toucher à la statue miraculeuse. Comme Fernand avait confiance en la Très Sainte Vierge ! Il baisait avec amour l'image apportée et demandait avec ardeur sa guérison.

Dans la nuit où il s'était vu si mal, Fernand avait saisi un numéro des *Annales de Notre-Dame du Cap* et l'avait appliquée sur l'endroit qui le faisait tant souffrir. Au même instant, il en éprouva un soulagement. C'était réellement beau et édifiant de l'entendre prier. Quand on lui demanda s'il consentait à faire à DIEU le sacrifice de sa vie :

— « *Oui* », répondit-il, « *mais comme j'aimerais à être prêtre et à dire la Messe, au moins une fois !* »

Se savoir ainsi privé de célébrer, un jour, la Sainte Messe constituait, sans aucun doute, sa plus grande peine.

Au commencement de l'après-midi du samedi, 21 jan-

vier, l'état du cher malade devint très inquiétant. Consulté de nouveau, le médecin déclara que, avant minuit du même jour, Fernand serait mort. Des prières ferventes montèrent nombreuses vers la Vierge du Rosaire, afin qu'Elle obtînt un miracle en faveur de l'enfant qui l'aimait si intensément et qui brûlait de devenir son Oblat. Mais DIEU en avait décidé autrement. Il se contentait du désir que Fernand entretenait de se faire prêtre-missionnaire, et Il voulait l'en récompenser dès maintenant.

On questionna le jeune homme sur son état.

— « *Je m'en vais rapidement* », dit-il ; « *je vais mourir bientôt, je crois.* »

Pour ne pas l'exposer aux illusions, on le confirma dans ses appréhensions, en lui confiant que, dans quelques heures, il paraîtrait devant le Souverain Juge mais que la Très Sainte Vierge serait là pour le recevoir et que, par conséquent, il n'avait rien à redouter.

— « C'est aujourd'hui samedi, Fernand ; il ne peut pas y avoir de plus belle journée pour mourir. Tu as toujours porté le scapulaire de la Sainte Vierge, et tu sais la promesse qu'Elle a faite en faveur de ceux qui porteraient son scapulaire : le premier samedi après leur mort, Elle les fera entrer au Ciel. Eh ! bien, c'est aujourd'hui même que tu vas aller au ciel. Sois content, cher enfant ! Toi qui as toujours été bon, qui as toujours aimé la Très Sainte Vierge, tu ne peux pas être mieux préparé pour mourir... Tu as un grand sacrifice à faire : tu es jeune, et un bel avenir t'attendait. Tu aurais pu accomplir beaucoup de bien sur la terre, mais le Bon DIEU te demande de sacrifier tout cela pour Lui. »

Voilà quelques-unes des paroles par lesquelles on exhortait le malade à accepter la visite de la mort.

— « *Ma plus grande peine* », répétait Fernand, « *ma plus grande peine est de mourir avant d'être prêtre ; mais, puisque le Bon DIEU le veut ainsi, je suis content : que sa sainte volonté se fasse !* »

A partir de ce moment, les prières du mourant furent continuelles. Avec quelle ferveur et quelle piété il récitait

l'acte de contrition, tenant entre ses mains son crucifix de Junioriste !

Il murmura ensuite, lentement, ces paroles qui lui étaient suggérées :

— « *Mon DIEU, je vous offre toutes les souffrances que j'endurerai jusqu'à mon dernier soupir, pour l'expiation de mes péchés. Je vous offre tous les battements de mon cœur, comme autant d'actes d'amour pour Vous.* »

Puis il confia à quelqu'un le message suivant :

— « *Vous direz aux Pères, aux Frères et aux Élèves du Juniorat que je les remercie pour tout le bien qu'ils m'ont fait.* »

Il demanda pardon à son père et à sa mère, ainsi qu'à ses frères et sœurs, des peines qu'il aurait pu leur occasionner, durant sa vie. Il leur pardonna, également, les petites offenses dont il aurait été l'objet de leur part.

Sur ces entrefaites, arrivèrent deux Petites Sœurs de la Sainte-Famille. Fernand les reconnut et leur parla quelque peu. Presque aussitôt, on entendit le malade dire :

— « *Je crois que je vais mourir : je me sens partir !* »...

On rassembla, alors, tous les membres de la famille, et l'on procéda à la récitation des prières pour les agonisants. Tout en pleurs, la pauvre mère ne pouvait croire que c'était déjà la fin.

Fernand prenait part à la récitation des prières que l'on faisait pour lui. Son ancien professeur du collège, un Frère du Sacré-Cœur, quelques parents et amis entouraient aussi le mourant.

Quelques autres prières, celle de Pie X, relativement à l'acceptation de la mort, — « *JÉSUS, MARIE, JOSEPH, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie* », — etc., etc., continuèrent d'entretenir les sentiments de piété dans l'âme de Fernand.

A sa mère, lui demandant s'il allait oublier ses parents dans le Ciel, il répondit :

— « *Non, non ! Papa, maman, mes frères, mes sœurs, ainsi que vous tous qui êtes autour de moi, je ne vous oublierai jamais.* »

Après une suprême absolution du prêtre, Fernand

rendit le dernier soupir (1). Quelle consolation, au milieu d'un grand deuil, que de voir mourir un adolescent de cet âge dans de telles dispositions ! Heureux les témoins d'un pareil spectacle !

\* \* \*

La nouvelle de la mort de Fernand suscita de vives sympathies chez tous ceux qui l'avaient connu ou qui avaient entendu parler de lui. Du dimanche jusqu'au mardi matin, jour des funérailles, la maison paternelle accueillit d'innombrables visiteurs. Tous s'offraient à veiller, pendant la nuit, auprès du cher disparu...

Au service, l'Église Sainte-Marie-Madeleine était presque remplie, malgré un froid des plus intenses. La collecte rapporta les honoraires de six grand'Messes. Au delà de cent cinquante cartes, bouquets spirituels, etc., furent reçus ; et une quinzaine de grand'Messes, payées par ses anciens compagnons d'étude ou autres personnes, furent offertes pour le repos de son âme.

Toutes les personnes qui ont été en contact avec Fernand Verrette n'eurent que des éloges à son adresse. Au soir de sa mort, un confrère écrivait aux parents éplorés :

— « Nous nous consolons beaucoup à la pensée que cet adolescent, si dévoué envers MARIE, a quitté cette terre, tout près d'Elle, au Cap-de-la-Madeleine. »

Un de ses maîtres ajoutait :

— « L'angélique piété de Fernand, sa soumission parfaite au règlement et son caractère sérieux lui avaient mérité l'estime de tous les Junioristes, mais surtout de

---

(1) Il était cinq heures de l'après-midi, juste le moment où ses confrères du Juniorat, qu'il avait suivis constamment par la pensée pendant sa maladie, récitaient dévotement le chapelet, ayant une intention toute spéciale pour leur compagnon si bienveillant. Au Sanctuaire de Notre-Dame du Cap, un petit ami récitait, lui aussi, son chapelet pour obtenir à Fernand la grâce d'une bonne mort. Un condisciple d'Ottawa écrivait, en apprenant sa mort : — « Nous avons perdu un bien bon compagnon ; mais nous possédons, maintenant, un fort intercesseur auprès de MARIE, qu'il aimait d'un si grand amour. »

ses supérieurs, qui fondaient déjà sur lui les plus belles espérances. Seule la pensée que c'est la Sainte Vierge qui est venue chercher son enfant privilégié, pour nous en faire un protecteur de plus, nous console. »

Un de ses aînés, futur apôtre de MARIE comme lui, dans sa lettre de sympathie aux parents, disait :

— « DIEU, par sa Très Sainte Mère, a voulu appeler à Lui ce jeune lis que vous aviez vous-mêmes déposé au pied de l'autel... Vous avez voulu donner un prêtre à l'Église, et DIEU a pris un ange pour son Ciel. »

Le cher disparu écrivait lui-même, au commencement de sa dernière année scolaire :

— « *Faites, ô MARIE, que je marche toujours dans le chemin qui me conduira à ma première Messe d'Oblat. Faites que je voie ce jour heureux, où, par la vertu du sacrement de l'Ordre, je serai un véritable apôtre et prêtre de MARIE.* »

Puissent ces quelques pages encourager, dans la poursuite de leur vocation, ceux qui se destinent à la vie religieuse ou sacerdotale ! Puissent-elles aussi susciter, chez ceux qui cherchent la voie où DIEU les appelle, la ferme résolution de répondre fidèlement aux inspirations de la grâce ! Puisse, enfin, notre pieux et saint jeune homme réaliser abondamment la promesse qu'il fit, sur son lit de mort, de prier, dans le Ciel, pour les vocations sacerdotales !



### III. — Trois Jubilés d'Oblation à Maniwaki, Canada.

En septembre dernier, notre Maison de Maniwaki a eu l'excellente idée de fêter les Noces d'or religieuses de trois de ses sujets les plus méritants : les Frères Alphonse LAPORTE, de Saint-Liguori de Montcalm, Isaïe LAPOINTE, de Saint-André de Kamouraska, et Isidore LANDRY, de Saint-Joseph de Carleton (Comté Bonaventure).



A cette occasion, à la grand'Messe paroissiale, où les Jubilaires renouvelèrent leurs vœux de religion, le Père Georges SIMARD, O. M. I., a prononcé une allocution que nous sommes heureux de pouvoir reproduire.

Ces paroles, nous l'espérons, contribueront à faire, encore davantage, apprécier la carrière de dévouement des hommes qui, sans être prêtres, se mettent au service des œuvres de notre Congrégation.

Sur les routes prédestinées de la Palestine, il y a vingt siècles passés, quelques voyageurs pieux cheminaient vers Jérusalem, la Sainte Cité, allant y accomplir les cérémonies de la Pâque traditionnelle.

Quoique, pour la plupart, de peu de culture et sans fortune, oublieux de leurs intérêts terrestres, ils s'entretenaient des problèmes qui passionnent le plus le cœur des pauvres humains : — En quoi consiste la perfection ? Est-il possible aux riches, appesantis par le poids des biens créés, de s'élever jusqu'au bonheur spirituel de l'éternité ?

L'un du groupe, plus spontané et plus primesautier que les autres, assez aimant pour oser être sincère dans ses paroles comme dans ses pensées, interpellant soudain le Maître qui dirigeait le pèlerinage, lui posa cette question directe et hardie :

— « Voici que nous avons tout quitté : qu'avons-nous à attendre ? »

Et notre Divin Sauveur, discernant dans cette demande tout ce qui se cachait de confiance et d'abandon, loin de se froisser et de trouver importun le questionneur, qui n'était autre que le chef des Douze, répondit, sur le ton de la plus douce familiarité :

— *« Quiconque aura quitté son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, une épouse et des enfants, ses biens et ses champs, pour l'amour de Moi, recevra le centuple ici-bas et le bonheur en l'autre vie... Là, beaucoup des premiers seront les derniers et beaucoup des derniers seront les premiers. »*

Jamais paroles semblables n'avaient été entendues par le monde, qui trop généralement, depuis toujours, se complaisait dans l'or, dans la volupté et dans le sang.

Et, chose merveilleuse, ces paroles nouvelles, étranges, qui projettent les ombres sanglantes du sacrifice sur le vif éclat du bonheur, multiplièrent les pénitents et les ascètes, peuplèrent les déserts, firent surgir les monastères et couvrirent les continents et les îles de ces milliers de Missionnaires qui ne respirent que l'amour de DIEU et de l'Église. Après tant de siècles, elles demeurent toujours efficaces ; et ce sont elles qui nous rassemblent, aujourd'hui, dans ce beau et saint temple.

En effet, il y a une cinquantaine d'années, trois jeunes hommes, aux cœurs non resserrés par la peur de vivre, entendaient, pour leur compte, le même appel mystérieux. De quelle manière ils ont répondu à leur sublime vocation, il est de mon devoir de le dire en ce Jubilé d'or.

Je ne me dissimule pas à quel point il est difficile de prononcer l'éloge de personnages vivants, sous le regard des témoins qui, depuis de nombreuses années, les suivent et les observent avec attention et clairvoyance. Mais je ne récusé ni les périls ni les risques de ma situation. Tant de fois, du reste, j'ai rencontré, dans l'histoire, des hommes grands par le seul espace qu'ils occupent, importants par le seul étalage de leur vanité, éclatants par le seul bruit de leurs prétentions, que j'éprouve un singulier plaisir à célébrer ces petits et ces humbles qui travaillent, qui peinent et qui souffrent, aux endroits les plus cachés et les plus ignorés de cet immense édifice qui s'appelle l'Église catholique.

Je ne veux pas, toutefois, exposer par le menu les faits et les gestes de nos héros. Ce serait, comme l'on dit, porter de l'eau à la rivière. J'essaierai plutôt de montrer comment nos trois Frères ont tout quitté pour suivre JÉSUS et comment JÉSUS, fidèle à ses paroles, leur a donné, ici même, sur cette montagne de Maniwaki, le centuple promis jadis aux âmes qui le suivraient.

Puissent les quelques idées qui vont suivre ébaucher dans les esprits le portrait du Frère convers, cette figure de dévouement et de sacrifice que, seule, l'Église de DIEU pouvait produire et conserver sur terre !

\* \* \*

Le jeune homme qui s'apprête à tracer son chemin dans la vie possède tout ce qu'il faut pour devenir un citoyen honorable et riche, s'il a seulement reçu de ses père et mère un corps sain et une âme vigoureuse : sa santé et son courage détiennent en réserve des ressources incalculables.

S'il a du cœur et qu'il appartienne le moins au monde à la race d'Adam, souvent au fond de ses rêves il entrevoit le *home*, où il régnera peut-être, un jour, en chef aimé et vénéré.

Plus encore vibre-t-il à la pensée qu'il arrivera à la maîtrise de ses actes et de sa conduite. Car il n'est aucun sentiment plus intime chez l'homme que celui de son indépendance.

Richesses, vie familiale, liberté, — ce sont là des biens donnés par DIEU à sa créature raisonnable, des biens qui ne manquent, sans doute, ni de valeur ni d'attrait, puisque, selon la remarque du génie le plus honnête et le plus fin de tous les siècles, tant de gens les désirent, courent après et s'en repaissent.

Or, que fait le jeune homme qui s'enferme dans une maison de formation religieuse, dans un noviciat ? Il se dépense gratuitement, il se détache du monde, il obéit à son semblable. Et puis il prie. S'il montre de la bonne volonté et se plie avec succès à ce genre de vie, les maîtres qui ont mission de l'entraîner l'invitent à s'engager, par promesses temporaires d'abord et par promesses perpétuelles ensuite, à vivre pauvre, chaste, obéissant. Travailler sans salaire, sans jamais recevoir un sou pour soi, — tenir toujours son cœur au-dessus des sens, dans une société où, bien souvent, les âmes s'enfoncent au plus profond de la chair, — renoncer sans cesse à ses pensées et à ses vœux, pour se soumettre à des supérieurs, qui sont des hommes, bien qu'ils représentent DIEU, — ne pouvoir se remuer sans une permission, — effacer de son vocabulaire le mot *non*, — répondre *oui* à toutes les propositions, à toutes les

demandes, à tous les ordres qui viennent de chefs dont les desseins sont secrets, incompris, parfois étranges, sinon discutables, — être prêt à exécuter ce programme en Amérique et en Afrique, chez les blancs et chez les noirs, au froid du pôle ou à la chaleur du tropique : c'est cela renoncer à son père et à sa mère, à ses frères et à ses sœurs, à une épouse et à des enfants, à ses champs et à ses biens.

Sacrifice dont on mesurera l'étendue et l'immensité, en songeant au petit nombre de braves qui, sur la terre entière, s'offrent à le pratiquer et y parviennent effectivement.

Et, pourtant, c'est là le sacrifice vécu, depuis cinquante ans, par nos vénérables Jubilaires !

Dans le monde, grâce à leurs talents et à leur vaillance, ils auraient pu entreprendre des travaux qui les eussent distingués ou leur eussent valu l'aisance et la liberté. Ils ont préféré demeurer en second et s'user pour autrui. Vous les avez vus, la Providence les ayant constamment gardés au milieu de vous, vous les avez vus cultivant intelligemment la terre, entretenant — avec quelle piété ! — votre jolie église, accompagnant les Missionnaires à travers lacs et monts, malgré les pluies et les vents, malgré les neiges et le froid. Quand ils n'étaient pas penchés sur leur besogne, ils ne cherchaient pas, dans le siècle, des distractions et des amusements. Tels des frères, ils se tenaient ensemble à l'intérieur de ce grave et magnifique monastère, qui ne saurait craindre ni les envahissements ni les regards des profanes, tant ses murailles sont hautes et ses haies drues et élancées.

Jamais ces bons ouvriers n'ont ménagé leurs forces ni mesuré leurs sueurs. Ce qu'ils ont rapporté à leur maison, ils l'ignorent et ne se mettent pas en peine de le connaître, sachant qu'il est, quelque part, un Comptable infailible qui apprécie et enregistre la moindre de leurs démarches. Ils ont vieilli à la tâche, et ils n'ont rien acquis pour eux-mêmes. Non plus légueront-ils quoi que ce soit à leurs proches. Il n'est pas jusqu'à leurs noms dont ils ne devront faire le sacrifice, puisque nuls cœurs

ne battront jamais où coulera leur sang. Seules les petites croix noires qui dateront leur décès conserveront leur souvenir. Heureux encore seront-ils, si le caprice des événements ou l'arbitraire de quelque étranger ne troublent, au cimetière, la paix de leurs cendres vénérées, avant que le signe auguste, qui témoigne de leur passage ici-bas, ne pourrisse et ne s'abatte pour jamais sur lui-même !

Vraiment, est-ce la peine d'entrer dans la vie, de porter un fardeau de cette sorte, puis de disparaître, sans laisser plus de traces que la poussière insaisissable qui repose au fond d'un tombeau obscur !

Assurément, ce serait folie d'une singulière espèce que de renoncer, à cause d'un homme et pour un homme, à tout ce qui touche le plus au cœur. Mais si c'est pour DIEU ? Souvenons-nous : *« Quiconque aura quitté son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, une épouse et des enfants, ses champs et ses biens, pour l'amour de Moi, recevra le centuple en cette vie. »*

Si le centuple promis est accordé, est-ce que ce qui est fou selon le monde ne devient pas sage selon DIEU ?

Il est bon que nous y regardions de près...

Est-ce peu que de prendre rang dans la multitude des âmes d'élite qui s'efforcent de suivre les conseils évangéliques, de marcher à la suite d'un Saint Augustin, d'un Saint Benoît, d'un Saint Bernard ?

Est-ce peu que de porter le nom d'Oblat de MARIE Immaculée, que l'Église prononce avec amour en tous les endroits de la terre ?

Est-ce peu que d'être mis en demeure d'augmenter continuellement ses connaissances par cela qu'une Règle vous impose, chaque jour, une lecture instructive et édifiante ?

Est-ce peu que de vivre en contact permanent avec des hommes cultivés dont vous partagez la table, qui vous présentent à leurs hôtes les plus distingués, vous font participer à toutes leurs fêtes et à toutes leurs réjouissances ?

Est-ce peu que de collaborer, comme aides réguliers,



au labeur du ministère ou de l'enseignement auquel s'emploient, par vocation, des prêtres religieux ?

Est-ce peu que de pouvoir encadrer une journée de travail, assez modérée d'ordinaire, entre la méditation, la Messe et la Sainte Communion d'une part, l'oraison, la prière du soir et le chapelet d'autre part ?

Est-ce peu, non seulement de posséder la paix, cette santé de l'âme qui a nom l'état de grâce, mais encore de tenir, si j'ose dire, au bout de sa main, les trésors infinis de la Rédemption et d'y puiser à sa guise toutes les vertus et tous les mérites ?

Est-ce peu, enfin, de savoir que, bon an, mal an, qu'il pleuve, qu'il grêle, que le ciel soit d'airain ou que toutes choses abondent, jamais ne manqueront ni le pain, ni le couvert, ni le repos raisonnable dans le travail, ni les soins dans la maladie, ni les égards dans la vieillesse, ni des frères dans l'agonie, ni des Messes après la mort, — 1.500 environ, — ni un souvenir dans les prières qui se récitent, le soir, où qu'il y ait des Oblats sur terre ?

Est-ce peu, vraiment, que l'ensemble de tous ces biens de l'âme, de l'esprit et du corps, pendant la vie et après la mort ?

Jadis, au moyen âge et dans le beau pays d'Italie, un jeune homme richissime, la joie et le charme de la haute société, s'éprenant tout à coup de ces biens inappréciables, se mit à les prêcher, afin de faire partager son enthousiasme à ses compatriotes. Sa voix était si persuasive qu'elle entraînait les foules. Ce qui n'était pas de nature à l'embarrasser. Car, en ce temps-là, pour loger des Franciscains, il suffisait de dresser un abri de feuillage, d'approprier une grotte ou d'ériger quelques misérables cabanes. Mais François d'Assise, ne voulant tout de même pas dissocier les familles et tarir de cette façon les sources de son recrutement, imagina de créer un Ordre qui permît aux gens du monde, sans quitter leur état, de pratiquer les conseils du Sauveur dans une certaine mesure. Alors, des multitudes le suivirent. Tout ce peuple du premier Ordre, du second Ordre et du troisième Ordre — Franciscains, Clarisses et Tertiaires —

avait compris qu'entre les sacrifices que comporte le renoncement à son père et à sa mère, à ses frères et à ses sœurs, à une épouse et à des enfants, à ses champs... et les biens constituant le centuple promis par le Christ aux disciples qui le suivent sur la voie de la perfection, il n'y a pas à établir ni de comparaison ni de rapprochement.

Les mondains de l'époque, comme ceux d'aujourd'hui, criaient à la folie. Les vrais fidèles, comme les nôtres, parlaient de sagesse divine. Le scandale dure encore, et le débat n'est pas clos. Car cette folie, qui est en même temps sagesse souveraine, n'a point cessé de se propager. C'est elle qui vous a valu de posséder depuis tant d'années, au milieu de vous, des hommes pieux, ayant estimé balayer tous les biens de la terre, afin de gagner, plus sûrement, le centuple promis par le Christ JÉSUS.

\* \* \*

Mes bien chers Frères, mes aînés par l'âge et par la profession religieuse, je sais comme il vous en coûte d'être livrés en spectacle à vos confrères Oblats et aux Paroissiens de Maniwaki. Aussi, pour ne pas prolonger et accroître outre mesure votre malaise, je ne m'attarderai pas à vous exprimer les félicitations que vous seriez en droit de recevoir, soit de votre Maison pour les services que vous lui avez rendus, soit de votre Congrégation pour l'honneur qui a rejailli sur elle de ce que vous avez porté dignement son nom pendant un demi-siècle. Toutefois, parlant dans l'Église et comme représentant de l'Église, je veux au moins relever, devant des enfants de l'Église, la leçon qui se dégage de votre vie religieuse.

Personne n'ignore que notre Foi ouvre, à la masse de ses fils, une voie plutôt large et aisée où les amours terrestres sont permis dans une bonne mesure. Or, il arrive trop souvent que des fidèles, non contents de la latitude qui leur est laissée, ne se bornent pas à user des biens créés, mais en abusent largement. Pour avoir

de l'argent, ils violent la justice ; pour assouvir leur sensualité, ils outragent les mœurs ; pour jouir du plus d'indépendance possible, ils secouent toute contrainte et toute autorité. A les entendre : « Il faut être de son temps et il faut vivre sa vie, car les passions sont ardentes et le monde entraînant. »

Dites-leur que leur devoir est de vivre selon DIEU, d'être de l'éternité, que la grâce secourt les faibles, donne du cœur aux lâches et accueille les coupables : ils ne vous écouteront pas. Si c'était possible, ils feraient douter les esprits les plus sérieux et les plus réfléchis de l'efficacité de notre Sainte Religion. Contre eux, et pour leur donner le plus éclatant des démentis, DIEU a institué un autre genre de vie, une voie plus étroite, où l'on s'interdit tout ce qui est défendu et même ce qui est permis dans la voie large.

Mes bien chers Frères, en suivant les conseils évangéliques, en vivant dans l'état de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, loin des regards des grands, sans la compensation des honneurs, sans l'appât des dignités, peut-être même sans la reconnaissance au jour le jour de votre mérite, vous avez donné un exemple de fierté aux chrétiens modèles et une leçon de courage et de confiance aux chrétiens répréhensibles à quelque titre que ce soit. Par là, peut-être avez-vous agi sur les consciences plus que les orateurs qui annoncent le Décalogue et les commandements de l'Église.

Soyez bénis et remerciés par nous du sanctuaire et, plus encore, par les fidèles de Maniwaki. Ces derniers, jusqu'ici, ont fourni à l'Église un prêtre et quelques religieuses. Aux Oblats, qui les desservent depuis plus de soixante-quinze ans, ils n'ont encore donné qu'un tout jeune Frère scolastique. Puissent-ils, comme marque de gratitude, obtenir que le Bon DIEU choisisse, parmi leurs enfants, un successeur à chacun des heureux Jubilaires !

Ce n'est pas qu'il y ait presse pour la succession. Nos bons Frères ne sont pas sur le point d'aller recueillir, après le centuple qu'ils ont déjà, la vie éternelle également

promise. Récompense sur laquelle je glisse rapidement, parce qu'elle implique l'idée de la mort et qu'il ne convient pas d'évoquer cette triste visiteuse à une fête de noces, fussent-elles des noces d'or religieuses.

Restez, restez, chers Frères, parmi nous, au moins jusqu'à ce que nous ayons façonné votre couronne de diamant : ce qui exige, vous le savez, dix ans de labeur.

Toutefois, de crainte que vous ne vous soustrayiez à notre affection avant ce laps de temps, acceptez, dès maintenant, un message. Quand vous arriverez auprès de DIEU et de sa Sainte Mère, la Vierge Immaculée, dites-Leur un bon mot pour nous, qui vous fêtons aujourd'hui, Les suppliant de nous recevoir dans leur saint paradis, — nous qui portons, comme vous, le joug plutôt léger et suave du Seigneur et ceux-là qui marchent quelque peu gênés par les liens et les amours du siècle.

A coup sûr, dans cette assemblée de l'Au delà, vous serez les premiers, parce que, ici-bas, vous avez toujours occupé la dernière place. Car le ciel et la terre passeront, mais non pas la vérité de ces paroles :

— « *Quiconque aura quitté son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, une épouse et des enfants, ses champs et ses biens, pour l'amour de mon Nom, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. Là, beaucoup des premiers seront les derniers et beaucoup des derniers seront les premiers.* »

Georges SIMARD, O. M. I.



#### IV. — Le Recrutement sacerdotal à l'Université d'Ottawa <sup>1</sup>.

Au lendemain de son sacre, Mgr Joseph GUIGUES, Oblat de MARIE Immaculée, ouvrait un collège classique

---

(1) Cfr. « *La Bannière de Marie Immaculée* » (Juniorat du Sacré-Cœur, Ottawa, Ontario, Canada), XXXVI<sup>e</sup> année (1928), pp. 131-136 : — LE RECRUTEMENT SACERDOTAL (J.-L. BERGEVIN O. M. I.).

dans sa ville épiscopale. Il le destinait à procurer aux jeunes gens, Canadiens français et irlandais, l'éducation catholique qui les armerait contre leurs propres faiblesses et les préparerait à remplir avec avantage les charges de l'Église et de l'État.

En 1848, tout était à créer à Ottawa, au religieux comme au civil.

Or, un diocèse nouveau exige toujours un assez bon nombre de prêtres. Il a, sans doute, le droit de compter sur la générosité des églises constituées. A l'appel de Mgr GUIGUES, des prêtres, venus de la Province de Québec et de la France, se dévouèrent au ministère pastoral dans la Vallée de l'Outaouais. Un diocèse ne peut, cependant, pas vivre indéfiniment de charité, pas plus en hommes qu'en argent.

Il appartenait à l'évêque de prendre les mesures requises pour provoquer un recrutement normal de vocations ecclésiastiques. Se désintéresser du bien temporel de sa ville épiscopale ne lui était pas plus possible : l'Église n'a jamais refusé de collaborer avec l'État dans l'érection et l'organisation des cités. Aussi bien voulut-il faire de son collège « une œuvre qui assurerait à son diocèse un clergé suffisant et donnerait à la société civile des hommes capables d'en comprendre et d'en défendre les intérêts. »

Si l'on peut dire ainsi, l'institution fondée par Monseigneur GUIGUES fut, à la fois, un séminaire de prêtres et de citoyens, quelque chose de semblable à la situation de fait qui existe dans presque tous les collèges de la vieille Province française. Mais on imaginera, sans peine, que l'évêque songeait plus à se former des aides qu'à préparer des laïques intègres, à l'époque reculée où Ottawa, qui n'était encore que Bytown, avait tout juste la population d'un gros village et ne laissait nullement entrevoir son glorieux avenir...

« Former des prêtres, donner une élite à la société » : telle fut aussi la devise du Père TABARET, l'héroïque Religieux français qui, soit comme supérieur et provincial, soit comme directeur et professeur, consacra



trente-trois ans de sa vie canadienne à l'affermissement et au développement du Collège et de l'Université d'Ottawa.

Aussi l'œuvre de Mgr GUIGUES et du Père TABARET a-t-elle fourni — à la Province d'Ontario, au Canada et même aux États-Unis — un contingent considérable d'hommes instruits et d'une haute valeur sociale. Elle compte des anciens élèves dans toutes les sphères libérales, industrielles et commerciales. Des ministres fédéraux ou provinciaux, des sénateurs, des juges, des magistrats, des députés, des professionnels, des hommes d'affaires et des employés civils s'honorent de leur *Alma Mater* et lui font une réputation enviable.

Toutefois, les « *Missions* » estiment que, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire du Collège et du centenaire de la naissance du Père TABARET, il est bon de jeter un regard en arrière et de chercher à savoir ce que l'Université d'Ottawa a accompli touchant les vocations ecclésiastiques, séculières ou religieuses.

\* \* \*

Retracer la liste des anciens élèves, philosophes et rhétoriciens, n'était pas chose facile, — le terrible incendie de 1903, qui dévasta le Collège de fond en comble, ayant détruit des documents précieux et uniques. Ainsi les registres de 1848 à 1878 et ceux de 1891 à 1903 sont-ils à jamais perdus. Fort heureusement, les registres de 1878 à 1890 et ceux de 1904 à nos jours nous restent. Si l'on y ajoute des groupes de photographies, les publications du Collège, les souvenirs des Pères qui, depuis quarante ans, séjournent à l'Université, on aura là les principales sources d'informations avec lesquelles il nous a été possible de reconstituer certaines statistiques intéressantes et des plus encourageantes.

a) De 1848 à 1878, nous n'avons pu découvrir que trente-quatre des noms de nos anciens élèves qui sont devenus prêtres. Nul besoin de dire que ce nombre est inférieur à la réalité.

Il convient de mentionner spécialement, pour cette période, deux évêques : NN. SS. Thomas Duhamel et Alexandre McDonell. Le premier occupa le Siège métropolitain d'Ottawa, le second fonda le Diocèse d'Alexandria.

b) De 1878 à nos jours (1927) — c'est-à-dire pendant une période de quarante-neuf ans, — l'Université d'Ottawa compte, exactement, cinq cent dix-sept finissants. Sur ce nombre, deux cents sont parvenus à la prêtrise. Ce qui accuse une moyenne de trente-neuf pour cent ou de quatre prêtres sur dix élèves.

Diverses raisons déterminèrent également d'autres élèves à revêtir la soutane, soit après la première année de philosophie, soit à la fin de la rhétorique. De sorte que — si nous considérons, comme un tout, les philosophes de première et de seconde année, ainsi que les rhétoriciens — nous atteignons le chiffre global de six cent sept élèves. Sur ce nombre, deux cent quatre-vingt-cinq sont devenus prêtres. Par là, la moyenne des persévérances revient à quarante-sept pour cent, c'est-à-dire à près de six prêtres sur un peu plus de douze élèves.

Il convient de souligner, ici, le cas des rhétoriciens. L'on pourrait se demander s'il n'y a pas quelque imprudence à commencer si tôt la vie préparatoire au sacerdoce séculier ou régulier. L'étude des statistiques de l'Université d'Ottawa encourage grandement à susciter des vocations à ce moment du cours. En effet, depuis 1878, soixante-sept de nos rhétoriciens entrèrent en communauté ou au grand séminaire. De ces soixante-sept jeunes gens, quatre seulement sont retournés dans le monde. Craindrait-on que l'étudiant qui suspend ses études après la rhétorique ne risque de briser son avenir, advenant qu'il ne persévère pas dans son généreux dessein ? Voici une réponse qui ne manque pas d'éloquence. Douze pour cent de ceux qui ont revêtu la soutane à la fin de la Philosophie ont repris le chemin du siècle, tandis que cinq pour cent seulement des vocations de rhétoriciens n'ont pas persévéré. Omettons de considérer les nombreux avantages que le jeune homme retire du fait qu'il embrasse sa vocation après la rhéto-

rique. Sans doute que deux ans de vie pieuse, loin des dangers du monde, c'est quelque chose au regard de la foi et des mérites à acquérir pour l'éternité ! N'est-ce pas, du reste, dans l'esprit de l'Église que ses futurs ministres se préparent le plus tôt possible à leur sublime ministère ? Si non, pourquoi les séminaires de philosophie réservés aux seuls lévites ?

Mais, pour rendre justice à tous, l'on ne doit pas oublier ceux de nos anciens élèves qui, à la fin des belles-lettres ou de la versification, s'enrôlèrent, eux aussi, dans les rangs du clergé. Ainsi, en tenant compte de tous ces élèves honorés de la prêtrise, de 1878 à 1927, nous arrivons à un total de trois cent treize prêtres sur six cent trente-six élèves, c'est-à-dire à une moyenne annuelle de plus de six prêtres sur treize élèves ou à une proportion de quarante-neuf pour cent.

Dans ces statistiques, nous n'avons pas compté les Junioristes qui suivent les cours à l'Université, bien que, sans aucun doute, il revienne à celle-ci quelque mérite de leur beau succès.

Il semble qu'un collège dont la vie a été traversée par tant d'épreuves, depuis vingt-cinq ans, peut trouver satisfaisante une telle moyenne de vocations ecclésiastiques. Aussi éprouvons-nous le besoin de dire : Loués soient JÉSUS-Christ et MARIE Immaculée pour les bénédictions répandues sur notre œuvre et nos élèves !

\* \* \*

Comme couronnement de cette œuvre des vocations religieuses et sacerdotales, l'Université compte de ses élèves promus à la dignité épiscopale : — Mgr Duhamel, Archevêque d'Ottawa ; Mgr Alexandre McDonell, premier Évêque d'Alexandria ; Mgr Ryan, Évêque de Pembroke ; Mgr FALLON, Évêque de London ; Mgr Brunet, premier Évêque de Mont-Laurier ; Mgr McNally, d'abord, Évêque de Calgary et, maintenant, Évêque de Hamilton.

Nous signalerons aussi Mgr William McDonell, deuxième Évêque d'Alexandria, bien qu'il ait quitté le Collège après la classe de belles-lettres.

Il nous faut mentionner, tout particulièrement, Sa Grandeur Mgr Augustin DONTENWILL, Professeur à l'Université, Supérieur du Collège Saint-Louis à New-Westminster, Évêque de la même ville, puis Archevêque de Vancouver : il remplit, aujourd'hui, la charge de Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée.

Bien que nos statistiques, détaillées avec tant de soin et d'amour, n'aient pas voulu inclure les Junioristes Oblats, il nous fait plaisir, cependant, de rappeler ici le nom de Mgr Louis RHÉAUME. Longtemps Professeur à l'Université, deux fois Directeur du grand Séminaire d'Ottawa, Recteur de l'Université, il occupe, actuellement, le Siège épiscopal d'Haileybury.

Certes, l'Université d'Ottawa s'est appliquée, avec une attention spéciale, à la formation d'une élite pour la société civile ; mais elle n'a pas, pour cela, négligé le plus important des deux buts de son fondateur et de son organisateur, de Mgr GUIGUES et du Père TABARET. Aussi a-t-elle lieu de se réjouir des résultats qui ont été obtenus dans le second comme dans le premier cas. Ces statistiques apporteront aussi, nous en avons la ferme espérance, une bien douce consolation aux anciens Pères qui se sont tant dévoués à l'œuvre, ainsi qu'aux élèves eux-mêmes. Aux maîtres de l'heure présente, elles aideront à continuer toujours avec la même ardeur la mission apostolique si bien accomplie jusqu'à ce jour.

Jean BERGEVIN, O. M. I.



## V. — Une Cérémonie de Départ au Scolasticat <sup>1</sup>.

La pieuse et touchante cérémonie du baisement des pieds eut lieu hier soir (1<sup>er</sup> mai), en l'Église de la Sainte-Famille, Ottawa, à l'occasion du départ de cinq Religieux

---

(1) Cfr. « *Le Droit* », d'Ottawa, du 2 mai 1929 : — UNE TOUCHANTE CÉRÉMONIE A LA SAINTE-FAMILLE : *Le Baisement des Pieds de cinq Missionnaires Oblats en partance pour la Baie James.*

Oblats de MARIE Immaculée, deux prêtres et trois Frères convers, pour les Missions de la Baie James. La cérémonie, présidée par Son Excellence Mgr André Cassulo, Délégué apostolique, fut honorée de la présence d'une assistance nombreuse de membres du clergé et de fidèles.

Les Oblats, qui devaient partir sous peu pour les Missions de la Baie James, sont les suivants : les Révérends Pères Paul LANGLOIS et Damase COUTURE, tous deux du Scolasticat Saint-Joseph, et les Frères Joseph LAPOINTE, Émile LAPLANTE et Jean CURRIER.

Deux Religieuses de la Communauté des Sœurs Grises de la Croix accompagneront ces Religieux dans leurs Missions. Ce sont les Révérendes Sœurs Sainte-Alexandre et Marie-Elmire. Elles assistaient à la cérémonie d'hier soir et occupaient une place d'honneur près de la Table Sainte.

Il y eut, tout d'abord, un Salut solennel du Très Saint Sacrement, auquel officiait le Délégué apostolique lui-même. Il était assisté, comme diacre et sous-diacre, des RR. PP. LANGLOIS et COUTURE. Les Frères Aurélien BASTIEN et Laurent TREMBLAY remplissaient les fonctions de cérémoniaire et de thuriféraire ; le Frère Mastai DUPUIS, celle de porte-crosse ; le Frère Joseph GILBERT, celle de porte-bougeoir ; le Frère Sylvio LESAGE, celle de porte-mitre ; et le Frère Martineau, celle de porte-livre. Le R. P. Léo DESCHATELETS, O. M. I., était maître des cérémonies.

La Bénédiction du Saint Sacrement fut suivie d'une allocution par le R. P. Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I., Supérieur du scolasticat Saint-Joseph, à laquelle Monseigneur Cassulo répondit. Tous les membres du clergé présents ont baisé les pieds des Missionnaires.

Le chant a été exécuté, tout en grégorien, par la chorale des Frères scolastiques Oblats, dirigée par le Père Conrad LATOUR, O. M. I. Le Frère Amédée FREDETTE, O. M. I., accompagnait à l'orgue. Pendant le Salut, la chorale exécuta les chants suivants en grégorien : *Parce Domine, Homo quidam*, les Litanies de la Sainte Vierge, *Tantum ergo* et *Laudate* (du temps pascal).



La chorale rendit aussi les deux cantiques *O bonne Mère du Missionnaire* et *Partez hérauts de la bonne Nouvelle*. Pendant le baisement des pieds, on chanta le Psaume *Cæli enarrant gloriam DEI*.

Au trône, Mgr Cassulo était assisté du R. P. Ovila PAQUETTE, O. M. I., Curé de la Sainte-Famille, et du R. P. Anthime DESNOYERS, O. M. I., du Scolasticat Saint-Joseph. On remarquait au chœur, outre le Délégué apostolique et ses assistants, le R. P. Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I., le R. P. Gilles MARCHAND, O. M. I., Supérieur du Juniorat du Sacré-Cœur ; le R. P. Siméon BEAUDOIN, O. M. I., du Cap de la Madeleine ; le R. P. Georges SIMARD, O. M. I., de l'Université d'Ottawa ; les RR. PP. Brien, Brosseau et Surprenant, O. P., du Couvent des Dominicains, etc.

Tout le personnel du Scolasticat Saint-Joseph était présent, de même que les élèves du Juniorat du Sacré-Cœur. En plus des nombreux paroissiens de la Sainte-Famille, on remarquait plusieurs parents et amis des Religieux et Religieuses qui s'en allaient dans les Missions. Les Révérendes Sœurs du Sacré-Cœur, d'Ottawa, assistaient avec leurs élèves.

\* \* \*

Voici, en substance, l'allocution prononcée par le R. P. Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I. :

« Excellence, — Votre bienveillance daigne, ce soir, partager, avec notre communauté et les pieux fidèles réunis dans cette église, les sentiments d'émotion et d'édification de cette cérémonie d'adieux à nos cinq Missionnaires. Singulier honneur, dont nous vous sommes, Excellence, profondément reconnaissants ! Pieuse joie, qui remplit nos âmes de la plus suave tendresse envers le Souverain Pontife, dont vous êtes le très illustre et très aimé représentant parmi nous.

« Pour nos très chers fils — que vous avez là, sous vos yeux, et qui demain s'en vont aller porter le feu de l'Évangile dans les régions sauvages et glacées, — c'est

particulièrement, Excellence, un auguste mandat et un surnaturel réconfort, que je veux m'appliquer brièvement à souligner en leur nom.

« *Comme mon Père M'a envoyé, ainsi Je vous envoie*, disait le Sauveur à ses Apôtres, quand Il leur indiquait l'univers pour champ d'apostolat.

« Telle est la formule de toute mission, de tout envoi apostolique. Le Père Éternel a envoyé son Fils, notre Rédempteur, nous apporter la vie sur la Croix, dans l'effusion de son Sang. Le Fils, à son tour, envoie l'Église jusqu'aux extrémités de la terre porter le message venu du ciel et la grâce qui découle du Calvaire par le Saint Sacrifice de la Messe, par le Baptême, l'Eucharistie et les autres sacrements.

« *Comme mon Père M'a envoyé, ainsi Je vous envoie*, a dit le Sauveur à Pierre et aux Douze. Comme Notre-Seigneur JÉSUS-Christ, le Fils de DIEU, m'a constitué dans le Souverain Pontificat, ainsi je vous envoie, vous a dit naguère, Excellence, le Saint-Père, et vous êtes allé en Égypte et vous êtes venu au Canada.

« *Comme le Souverain Pontife m'a envoyé*, dites-vous en ce moment à ces chers jeunes Oblats, *ainsi je vous envoie*.

« Sublimité de l'apostolat chrétien, auguste majesté de la vocation du prêtre et du religieux missionnaire, dans la Sainte Église de DIEU ! La grâce de la vocation a pris cet enfant au sein de sa famille, ce jeune homme dans toute l'effervescence de ses espérances humaines ; elle l'a amené au seuil d'une maison religieuse, elle l'a enfermé dans le silence du noviciat. Durant un an, elle l'a façonné à toutes les vertus les plus généreuses, — humilité, pauvreté, obéissance, abnégation, zèle, amour divin.

« Elle le prosternera, ensuite, au pied des autels, pour lui faire prononcer les serments sacrés, les saints vœux de l'oblation religieuse.

« Peut-être même, avant d'avoir achevé la sainte carrière des exercices du noviciat, à peine ou même non encore lié par d'autres engagements que ceux d'un zèle héroïque et d'une docilité admirable aux appels de la grâce, en pleine jeunesse et en pleine liberté, la vocation

le lancera dans le sublime chemin de l'apostolat lointain.

« Ou bien, parfois, elle l'aura conduit en cette maison du Scolasticat, où ses vertus croîtront en force et en sagesse, où son cœur s'enflammera de l'amour des âmes, pendant que son esprit s'emplira de la science évangélique et que, de degré en degré, elle le fera monter les marches du sanctuaire et de l'autel et, un jour, lui mettra en main l'Hostie du sacrifice et le Calice du salut.

« Tel est, Excellence, le cas de ces deux jeunes prêtres et de ces trois Frères convers dont nous fêtons, ce soir, le départ pour les Missions indiennes, le cœur dans la joie la plus surnaturelle et, pourtant, les larmes aux yeux.

« Votre présence leur marque la hauteur de leur vocation. Elle leur témoigne que ce petit papier que leur a remis, il y a quelques jours, leur Supérieur, que le mot d'appel qu'a prononcé, d'une voix émue et sereine tout ensemble, leur Provincial et qui venait en ligne directe de notre Révérendissime Père Mgr le Supérieur Général, remonte plus haut encore, il remonte — votre présence en est le garant — jusqu'au Souverain Pontife, il remonte jusqu'à Notre-Seigneur, il remonte jusqu'à DIEU. *Sicut misit Me Pater, et Ego mitto vos* : Comme mon Père M'a envoyé, ainsi que Je vous envoie. *Euntes, ergo, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis* : Allez, enseignez tous les peuples, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et enseignez-leur à garder tous mes commandements.

« Voilà la signification particulière de votre présence auguste parmi nous, en ce moment.

« Comme, autrefois, les Pontifes romains ont envoyé les Saints Denis, Irénée et Germain dans les Gaules, Saint Augustin en Angleterre, Saint Patrice en Irlande, Saint Boniface en Germanie et les Saints Cyrille et Méthode chez les Slaves, comme tous les Souverains Pontifes ont envoyé sans cesse les apôtres jusqu'aux extrémités du monde — *in omnem terram exivit sonus eorum*, — comme

l'auguste PIE XI, glorieusement régnant, marque de son geste énergique l'Orient et l'Occident, la Chine et le Japon, l'Afrique et le Pôle Nord pour terme des courses de la Foi triomphante, ainsi, en ce moment, votre main indique-t-elle à vos Missionnaires les steppes froides de la Baie James, au fond de l'Océan glacé d'Hudson, pour leur dire : — Allez, c'est le Souverain Pontife qui vous envoie, c'est l'Église qui vous envoie, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vous envoie ; allez, c'est Lui qui est le chemin, la vérité et la vie.

« Symbole du mandat apostolique, votre présence parmi nous, Excellence, en ce moment, nous est aussi un doux réconfort.

« Car, vous le devinez bien, si nos âmes sont à la joie, nos cœurs saignent, toutefois. Ces fils, ces frères qui partent, nous les aimons de la tendresse la plus vive, comme des pères peuvent aimer leurs enfants, comme des frères peuvent aimer leurs frères. Que de fois nous avons chanté, avec eux, le refrain du psalmiste : *Ecce quam bonum habitare fratres in unum* ! Oui, il est souverainement doux d'habiter, ensemble, comme des frères. Un an, deux ans, cinq ans, sept ans même, nous avons vécu à leurs côtés, ils ont vécu sous nos yeux. Ensemble nous avons prié, ensemble nous avons travaillé, ensemble nous avons parlé du ciel et nous nous sommes efforcés de purifier nos âmes pour les joies de l'éternité. Ils ont souvent versé leur cœur dans le nôtre, nous avons reçu leurs plus intimes confidences, nous connaissons les rêves de leur apostolat, la générosité de leur jeunesse, l'abnégation de leur dévouement. Nous savions que, dans leurs méditations saintes et dans leurs entretiens paternels, ils ne songeaient qu'à l'Afrique, au Mackenzie, à la Baie d'Hudson, ils n'entrevoyaient que souffrances, sacrifices et même, comme grâce souveraine, le martyre...

« En ce moment, nous pensons à leurs familles si généreuses dans leur douleur, à des mères dignes de celle des Machabées, à leurs sœurs qu'une magnanimité pareille a déjà conduites vers la vie religieuse et qui sont parties sur les routes de l'apostolat, à leurs frères

et sœurs restés en arrière, ambitieux de marcher sur leurs traces ; et, avec ces cœurs endoloris et forts, nous prions, nous pleurons, mais nous nous glorifions aussi devant DIEU. Et nous songeons en même temps, Excellence, aux travaux et aux épreuves qui les attendent là-bas.

« Quand ils auront atteint, en voiture de chemin de fer, le versant du bassin de la Mer d'Hudson, ils monteront, alors, en des embarcations fragiles que l'eau gonflée des rivières entraînera par une force vertigineuse. Des jours et des nuits, sous le vent, la pluie, le soleil et la neige peut-être, ils seront ballottés, exposés à subir le naufrage, à voir leurs bagages plongés dans les flots ou bien — si les eaux du printemps avaient, avec trop de hâte, emporté leur cours, — à rester là échoués sur le sable, tirant à la cordelle, des jours durant, barques et bagages et travaillant, comme des bêtes de somme ou des esclaves, pour reprendre la mer. Et, là, ce seront peut-être des ouragans, des glaces, des récifs, de longues nuits d'incertitude ou même d'anxiété entre la vie et la mort. Puis, rentrés sur de nouvelles rivières dont il faudra remonter le cours, ce sera le dur travail quotidien des missions qui commencera. Des heures et des heures à apprendre une langue barbare, — de lourds travaux de manœuvres employés à construire ou à arracher à la terre un peu de subsistance, — des expéditions en traîne à chiens ou en raquettes, l'hiver, et de longs voyages en canot, l'été, — des inondations épouvantables ou la sécheresse des champs, au printemps, — les pêches d'automne à l'eau glacée, où les pêcheurs trouvent le froid et la rafale, — et, l'hiver, la solitude, les épidémies, les veilles et la faim.

« Puis, les épreuves de l'âme et du cœur. Calomnies et persécutions des Indiens non convertis, — lâches abandons des autres, — trahisons, perfides menées de l'erreur, — insidieux mensonges et attraits empoisonnés de l'enfer, — le travail, durant de longues années, sans fruits apparents, sans consolation, dans la nuit obscure, le corps brisé, le cœur percé, l'âme abattue.

« Je vous raconte là, Excellence, en quelques phrases, l'histoire de ces Missions de la Baie James, depuis que,



sur les vestiges des grands voyageurs français et des Missionnaires Jésuites et Sulpiciens du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, nos Pères, à partir de 1847, s'en allaient, par la Mattawan et le Témiscamingue, jusqu'à l'Abitibi et la région d'Albany et de Moose Factory, que l'hérésie avait envahies et qu'elle tenait dans l'ignorance et la superstition.

« C'était quelques années à peine depuis que le Frère Alexandre TACHÉ avait pris la même route, pour se rendre à la Rivière Rouge, avant-coureur d'une armée de Missionnaires Oblats qui marcherait, après lui, à la conquête de toutes les peuplades de l'Orient et du Nord par l'Évangile et par la Croix, dans les rangs desquels on compte, à côté des Oblats venus de France, déjà environ cent trente-cinq (135) Oblats canadiens-français.

« Et, pendant que s'accomplirait là-bas l'épopée rapide des triomphes de la Foi, à la Baie James ce seraient, pour bien longtemps encore, les mêmes labeurs toujours, les mêmes dénuements, les mêmes épreuves, le labeur ignoré et, en apparence, si peu fécond.

« A présent, toutefois, le blé lève. Grâce au travail des Pères, aidés de leurs auxiliaires les « apôtres inconnus », des missions nouvelles se fondent, l'hérésie recule comme le paganisme, les chrétientés se fortifient, l'organisation se complète, les maisons des Missionnaires, les églises, quelques écoles, un hôpital, se reconstruisent ou s'élèvent pour la première fois.

« D'héroïques Sœurs Grises — je salue, en ce moment, les deux vaillantes Religieuses qui accompagneront ces Missionnaires et que j'aperçois dans cette église — vont retrouver celles qui travaillent là-bas, depuis si longtemps, se soumettant à leurs voyages et à leurs misères. L'heure sonne de la blanche moisson. La nomination d'un Vicaire provincial annonce des progrès nouveaux. Bientôt, peut-être, ces Missions de la Baie James formeront-elles un Vicariat apostolique et un nouveau fleuron à la couronne de Sa Sainteté PIE XI. Mais, en attendant, Excellence, pour nos Oblats, c'est le *vive labeur* qui reste, c'est le combat, la souffrance, l'épreuve.

« S'ils remontent dans l'histoire de cette Mission — qui compte, actuellement, une vingtaine de Pères et Frères, — ils rencontreront, parmi ceux qui les ont précédés, le souvenir d'un Père LAVERLOCHÈRE, contractant autrefois, dans le pays où ils s'en vont, des infirmités qui en firent un martyr pour de longues années, des Pères qui en sont revenus épuisés à la fleur de l'âge, un autre mourant dans un hôpital aujourd'hui, deux frères engloutis du même coup dans les flots, quelques-uns revenus (avouons ce détail épouvantable et navrant) épuisés, par les travaux et la solitude, dans leurs facultés humaines les plus nobles. »

« Mais, Excellence, *stabunt iusti in magna constantia*, les justes tiennent bon dans une fermeté admirable, dit l'office des Saints Apôtres Philippe et Jacques qu'on célèbre aujourd'hui.

« Votre présence leur donne cet appui et cette force ; votre bénédiction va la leur assurer pour les heures sombres qui, là-bas, les attendent.

« Et, quant à nous, lorsque tout à l'heure, profondément prosternés à leurs pieds, nous baisérons ces pieds saints qui s'en vont évangéliser les biens et la paix du Seigneur, nos cœurs — épris d'une sainte jalousie pour ces fils et ces frères que nous embrasserons demain, pour ne plus les revoir jamais peut-être, excepté au ciel — murmureront l'oraison du jour : *Quorum gaudemus meritis, instruamur exemplis*.

« Que leurs mérites, qui ravissent nos âmes, nous obtiennent d'imiter leurs exemples sublimes !

« Telle sera la grâce que nous obtiendra, Révérendissime Seigneur, la bénédiction que vous voudrez bien répandre sur le front de ces jeunes Missionnaires, d'abord, et, ensuite, sur tous ces Religieux et ces fidèles qui vous font couronne en ce moment. »

\* \* \*

☞ Monseigneur Cassulo adresse la parole, après l'allocution du Révérend Père VILLENEUVE :

— « Je suis ici ce soir », dit-il, « au nom de notre Saint

Père le Pape, pour vous bénir tous et pour bénir, particulièrement, ces Religieux et ces Religieuses qui s'en vont dans les Missions lointaines du Nord. L'œuvre du Missionnaire, c'est l'œuvre de Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-même. Nos prières les accompagneront dans leurs Missions.

« Je désire laisser trois paroles dans les cœurs de ces Missionnaires : aimez Notre-Seigneur Jésus-Christ, aimez les âmes, aimez l'Église.

a) Aimez Jésus-Christ, si vous voulez récolter une riche moisson et avoir du succès dans vos travaux. Il vous fera vaincre les choses les plus difficiles.

b) Aimez les âmes, et les bénédictions du Ciel seront avec vous.

c) Aimez l'Église : elle est notre Mère. Elle sera pour vous un soutien et un appui.

« C'est, aujourd'hui, le premier jour du mois de MARIE. Vous qui êtes ses enfants, Elle saura vous protéger et vous aider dans vos durs labeurs.

« Et vous, vaillantes Religieuses, marchez sur les traces de toutes celles qui vous ont précédées dans les Missions »...

Et le Délégué bénit les Religieux, les Religieuses et tous les assistants, au nom du Souverain Pontife.



## VI. — Hommage aux Oblats

### Prédicateurs de Retraites <sup>1</sup>!

---

Comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, entrant dans la Synagogue de Nazareth, déroulant le volume d'Isaïe et lisant le passage : *L'Esprit du Seigneur est sur moi*, les Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée peuvent,

---

(1) Paroles de M. le Chanoine P.-S. Desranleau, dans l'Église de Notre-Dame de Grâces, à Hull, le 16 février 1926.

aujourd'hui, ouvrir le grand livre de l'Histoire de l'Église et constater publiquement que, depuis un siècle, ils ont accompli, dans l'ordre spirituel, toutes les œuvres que le Prophète attribuait au Messie :

— *Ils ont prêché l'Évangile aux pauvres, guéri les malades, rendu la vue aux aveugles, libéré les opprimés, délivré les captifs et annoncé le temps favorable du Seigneur.*

Partout et dans tous les domaines, ils ont exercé leur ministère apostolique avec zèle, avec intelligence et avec succès ; partout, ils ont excellé — sous les feux de l'Équateur et aux glaces polaires, dans les pays infidèles et chez les peuples chrétiens, dans les paroisses et les missions, dans les universités, les grands et les petits séminaires, — et, partout, ils ont été de bons et fidèles serviteurs que le Divin Maître a jugés dignes de sa récompense. Mais, après examen, je ne crois pas qu'ils aient atteint nulle part ailleurs plus haute perfection que dans leur travail de prédicateurs de retraites paroissiales. Là, ils sont facilement, du moins dans notre pays, les chefs et les modèles ; ils peuvent répéter, comme l'Apôtre, à tous ceux qui les ont suivis dans cette voie, depuis 1841 :

— *Soyez mes imitateurs, comme nous le sommes du Christ.*

Du reste, le premier objet voulu et poursuivi par le vénérable Fondateur des Oblats de MARIE Immaculée était la prédication des missions ou retraites paroissiales. C'était la régénération spirituelle de la vieille et douce Provence que Charles-Joseph Eugène de MAZENOD projetait, quand il invitait l'Abbé TEMPIER à devenir son compagnon d'apostolat et qu'il réunissait ses premiers Religieux et leur donnait leur premières *Constitutions*. En cela, le jeune et saint Fondateur continuait dans l'Église la grande tradition catholique. En effet, il faut remonter jusqu'aux temps des Apôtres pour découvrir l'origine des retraites paroissiales. Saint Paul lui-même en a posé le principe dans son *Épître aux Galates*, quand il recommande à ses collaborateurs

— *... de faire du bien à tout le monde mais, surtout, à ceux qui sont de la famille des fidèles.*

Depuis plus d'un siècle, les Oblats se sont dévoués, sans relâche, à cette besogne sainte de prédicateurs de retraites paroissiales ; et ils l'ont accomplie avec toutes les qualités des apôtres du Christ. Ils ont prêché partout *avec fidélité*, se tenant, toujours et en tout, attachés aux enseignements de DIEU et de l'Église, — *avec mortification*, poussant l'esprit de sacrifice jusqu'à l'héroïsme et ne se laissant arrêter par rien, pas même par la mort, — *avec zèle*, n'ayant qu'une préoccupation, sauver le plus d'âmes possible et les donner à JÉSUS-Christ.

Votre Communauté a été bien inspirée, mes Révérends Pères, de célébrer solennellement le centième anniversaire de l'approbation de ses *Règles et Constitutions*. Un siècle de dévouement à la cause de DIEU, un siècle de travail et de succès dans la Vigne du Seigneur : voilà une masse de mérites qu'il est juste de placer sous les yeux des hommes. C'est à ces ouvriers que pensait Notre-Seigneur, quand Il disait à ses Apôtres :

— *Que les hommes voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux !*

Je suis heureux, au nom du Diocèse de Saint-Hyacinthe, qui a eu l'honneur d'être le premier à recevoir les Oblats, en 1841, et aussi le premier à recueillir les fruits de leur apostolat, d'unir ma voix au concert de louanges que l'Église canadienne chante, aujourd'hui, à votre Communauté. Je suis rassuré et je ne crains plus de troubler l'harmonie de cette fête, parce que j'ai l'honneur de déposer mes paroles et mes pensées aux pieds d'un pontife, — Mgr Joseph Limoges, Évêque de Mont-Laurier, héritier du zèle des Apôtres et Père d'une Église qui faisait partie du territoire organisé et édifié par le premier Oblat évêque en notre pays ; sa bienfaisante bénédiction les rendra moins indignes de l'objet qu'elles doivent louer et leur fera porter des fruits qui demeurent dans l'éternité.

## I

Pour maintenir la vivacité de la foi et développer la ferveur de la pratique chrétienne chez les peuples catho-



liques, pour garder brillante la lumière du monde et empêcher le sel de la terre de s'affadir, les prêtres, ambassadeurs de Jésus-Christ, ont à prêcher l'Évangile, tout l'Évangile, rien que l'Évangile. Or, comme l'Évangile ne traite et ne s'occupe que de Jésus-Christ, prêcher l'Évangile, c'est prêcher Jésus-Christ : c'est prêcher sa divinité, son humanité, sa naissance, sa vie, ses paroles, ses actes, sa mort, sa résurrection.

A cette divine lumière, tout s'éclaire, tout s'échauffe : le dogme et la morale, les Saintes Écritures et la Tradition, l'Ancien Testament et le Nouveau, les âges anté-messianiques et l'histoire de l'Église, le commencement et la fin du monde et de toutes choses,

— *... puisque rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui, et tout ce qui a été fait a été fait pour Lui, le Christ Jésus.*

Or, les Oblats, prédicateurs de retraites, ont résumé toute leur doctrine dans Jésus ; c'est à Lui qu'ils ont ramené tout leur travail d'apôtres ; c'est en son nom et dans sa personne que s'est faite la synthèse de leur prédication.

Ils n'ont pas craint de Le nommer fréquemment, hardiment et de son propre Nom, et ce Nom est Jésus. Professeurs de christianisme intégral — le mot garde ici son sens naturel, — les Oblats n'ont jamais eu la triste et scandaleuse habitude d'envelopper ce Nom de périphrases et de gazer, pour ainsi dire, cette personnalité que nous devons, tout au contraire, mettre en relief et en plein jour. Jamais ces prédicateurs, par vanité littéraire, n'ont cédé à cette vogue qui, il y a une trentaine d'années, amenait certains orateurs de la chaire à ne plus prononcer le Nom de Jésus. Jamais ils n'ont semblé conniver avec ces lâches ; ils savaient trop que le Nom de Jésus n'est indifférent à personne, qu'il est objet de haine ou d'amour, — l'impiété le tient en horreur, elle le hait et refuse de l'honorer, et, en revanche, l'amour se rencontre ici avec la haine : le Nom de Jésus rend un son à part, il exerce un charme véritable sur l'âme chrétienne. Humble ou savante, elle n'échappe pas à son attrait. Saint Bernard en faisait ses délices, et il l'a chanté en termes exquis

dans la messe et l'office du Saint Nom ; et on a entendu de simples ouvriers comparer divers groupes de prédicateurs et donner la palme à ceux qui avaient le plus souvent nommé Jésus-Christ.

Animés de l'esprit et du cœur de Saint Paul, les Oblats ont prêché Jésus et Jésus crucifié, — pas un Jésus philosophique, pas un Jésus poétique, imaginaire, arrangé et agrémenté d'après la fantaisie humaine. Non, non ; le Modernisme, cette peste de l'esprit et cette sentine de toutes les erreurs, n'a pas effleuré les fils de Mgr de MAZENOD ; ils se sont tenus attachés à la doctrine traditionnelle, à la doctrine de l'Église. Comme le Christ, dont ils étaient les fidèles ministres, ils auraient pu répondre hardiment à leurs contradicteurs :

— *Ma doctrine n'est pas de Moi, mais de Celui qui M'a envoyé, et Celui qui M'a envoyé M'a prescrit Lui-même ce que Je dois dire et ce que Je dois enseigner.*

Voilà le secret de l'à-propos et de la modernité de la prédication des Oblats. L'Évangile est toujours la bonne Nouvelle, parce que l'Évangile c'est toujours Jésus-Christ, la nouveauté suprême, non seulement à cause des profondeurs infinies de son être, mais par un effet de cette force étrange qui va, sans relâche, le voilant et l'éclipsant dans le monde. En prêchant le grand Inconnu, le prédicateur est assuré de rester dans son rôle d'ambassadeur du Roi et de donner à ses auditeurs le vrai neuf, puisque, pour des chrétiens, l'unique passion doit être de connaître et d'aimer Jésus-Christ.

Forts de cette doctrine, sévères dans l'orthodoxie, évitant, jusque dans les mots, toute nouveauté profane, ils ont étudié et communiqué aux fidèles Jésus-Christ, sa vie divine, sa vie humaine, sa vie eucharistique, sa vie dans les âmes, sa vie dans l'Église. Grâce à cette habitude sainte de Le chercher et de Le trouver en tout, ils ont, comme Jésus, prêché toute vérité, sans jamais ajouter au fardeau déjà lourd de la loi et sans jamais énerver les prescriptions de la morale évangélique. Ils se sont, dès le début de leur apostolat, débarrassés totalement des entraves du Gallicanisme et, surtout, de la

sévérité pernicieuse et décourageante du Jansénisme. Malgré les accusations de relâchement et les anathèmes des partisans de la vieille école rigoriste, ils ont introduit la miséricorde et le bon sens au confessionnal et dans la chaire, — sans, pour cela, glisser dans le libéralisme melliflue ou dans le laxisme facile des esprits paresseux.

Cette fidélité des Oblats à prêcher la doctrine catholique leur a fait devancer les déclarations officielles de l'Église. Bien longtemps avant que Pie IX proclamât que Saint Alphonse de Liguori pouvait être suivi en toute sécurité dans l'enseignement de la morale, ils avaient accepté la doctrine du saint Docteur, à tel point que Mgr Bourget pouvait écrire, dès 1842 :

— « Comme la doctrine de Saint Alphonse est de règle chez les Oblats et qu'il est très important qu'il y ait entre nous uniformité de conduite, je déclare que ce saint et savant Docteur est le Docteur de ce diocèse. »

Cette disposition d'esprit à mettre de côté les systèmes d'écoles, cette méthode d'apostolat de ne prêcher que la doctrine de l'Église explique encore pourquoi les Oblats firent, toujours — comme le proclame Léon XII dans ses *Lettres* d'approbation, en 1826 — profession ouverte de respect, de soumission, d'obéissance aux évêques unis à la Chaire de Rome. Dans leurs prédications de retraites, ils n'eurent jamais d'autres mots d'ordre que celui de Nosseigneurs les Évêques et du Pape. Je me contenterai de vous en indiquer deux exemples historiques.

Quand ils arrivèrent au Canada, en 1841, ils eurent, à la demande des Évêques, à combattre le vice de l'intempérance ou l'abus des liqueurs fortes. Mgr Bourget ordonna de créer des sociétés de tempérance absolue, dont tous les membres s'engageaient à s'abstenir totalement de toute boisson enivrante. Les Oblats prêchèrent partout cette tempérance, cette abstinence totale, sans tenir compte des mœurs de leur pays d'origine, sans se retrancher derrière les habitudes acquises, les exigences de la santé ou les nécessités de la table. Le succès de

leurs prédications fut considérable et le fléau corrompateur largement enrayé.

De même, le décret libérateur de Pie X sur la Communion fréquente trouva les Oblats à la page : ils enseignaient et pratiquaient depuis longtemps la Communion fréquente et quotidienne. Ici, comme pour la tempérance, Notre Saint Père le Pape, comme Nosseigneurs les Évêques, n'eut qu'à manifester sa pensée : il était déjà obéi.

Enfin, si, dans leurs sermons comme dans la direction des âmes, les Oblats missionnaires surent éviter les deux écueils qui menacent toujours les prédicateurs de morale, la rigueur et la mollesse, ils le doivent encore à leur attachement à la doctrine de l'Église. Relisez les sermons des Oblats prédicateurs de retraites : vous n'y découvrirez point d'exagération, de dureté, de zèle amer. Pas plus que le Maître, ils ne briseront le roseau froissé, ils n'éteindront la mèche encore fumante. Vous n'y rencontrerez pas, non plus, la faiblesse complaisante qui atténue ou dissimule la connivence qui fuit le précepte jusqu'à le faire oublier. Non, jamais on ne répétera de ces prédicateurs les reproches de l'Esprit-Saint dans le Prophète Ezéchiel :

— *Vous ne vous êtes point dressés en face du crime ; vous n'avez point élevé de muraille autour de la maison d'Israël ; vous n'avez point tenu ferme dans la bataille, au jour du Seigneur.*

Entre ces deux écueils, les Oblats ont su trouver et garder le droit chemin, parce qu'ils avaient renoncé à leur esprit propre et ne cherchaient que Dieu, sa vérité et sa loi. Voilà pourquoi, ils ont eu la force de parler avec autorité, *tanquam auctoritatem habens* ; et leur enseignement, remuant les foules, les obligeait à dire :

— Nous n'avons jamais entendu pareils sermons : *Nunquam locutus est homo sicut hic homo !*

## II

Nous avons, mes Frères, dans cette disposition d'esprit, la raison de l'estime et de l'affection que les Évêques

et les prêtres de notre pays ont données et gardées, donnent et gardent aux Oblats de MARIE Immaculée, prédicateurs de retraites paroissiales. Voyons, maintenant, pourquoi le peuple canadien les a encore aimés davantage.

Peu de Communautés religieuses, si même il y en a une, ont été aussi affectionnées de nos bonnes populations catholiques des villes et des campagnes. C'est une tradition, chez nous, d'appeler les prédicateurs de retraites *les saints Pères*. Or, l'honneur d'avoir mérité ce beau titre à tous les prédicateurs de missions revient aux Oblats de MARIE Immaculée. C'est encore Mgr Bourget qui en rend témoignage. Dès janvier 1843, dans une lettre à Mgr de MAZENOD, il écrit ces paroles élogieuses :

— « Partout où prêchent vos fils, dans mon diocèse, celui de New-York et autres, la grâce opère d'une manière admirable. Après leur passage, les paroisses sont régénérées. Celles qui n'ont pas encore été évangélisées par eux réclament cette faveur avec l'empressement le plus vif. Universellement, on les a en vénération : on ne les appelle que *les saints Pères*. A la fin de leurs missions, à peine trois ou quatre qui ne se soient pas confessés. Cela vous prouve, mieux que les récits les plus flatteurs, les heureux fruits de leurs travaux. »

Ce beau titre de *saints Pères* fut décerné aux Oblats, prédicateurs de retraites, à cause de leur doctrine, sans doute — ils prêchaient JÉSUS et JÉSUS crucifié, — mais aussi et surtout à cause de leur esprit de renoncement et de leur vie très mortifiée.

Si on veut savoir jusqu'où ces Religieux ont poussé l'héroïsme du sacrifice, il y a un moyen infailible de le découvrir. Dès l'origine de l'Église, Saint Paul nous avertit qu'il ne se fait

— *pas de rémission sans effusion de sang : Sine sanguinis effusione non fit remissio.*

C'est le prix obligatoire de tout rachat d'âme ; JÉSUS-Christ nous l'a enseigné le premier, en souffrant, d'une façon infinie, pour payer notre rançon. Les Apôtres n'ont prêché l'Évangile avec succès qu'au prix d'immenses souffrances ; et cette loi s'est toujours vérifiée dans l'Église. Saint Jean Chrysostome, le saint Curé



d'Ars, le vénérable Mgr GRANDIN en sont la preuve ; de tous on peut répéter ce que le Bréviaire dit du premier, — ils ont enduré des souffrances indicibles — et ils auraient pu dire, comme le Père TELMON, en 1843, l'écrivait d'une Mission particulièrement difficile :

— « Nous avons eu là la souffrance et la pauvreté, comme nulle part ailleurs, mais aussi les consolations furent incomparables ; DIEU nous dédommagea amplement par l'abondance de ses grâces. »

Les Oblats, depuis plus de 85 ans, ont opéré dans notre pays des merveilles de conversion ; il faut lire les lettres de Mgr Bourget à Mgr de MAZENOD pour saisir l'étendue et le succès de leurs travaux apostoliques.

Les premiers Pères arrivèrent au pays en 1841, quatre ans après les événements de 1837. Dans l'ordre religieux, comme dans l'ordre civil, notre peuple était dans le désarroi. Beaucoup d'idées fausses s'étaient répandues dans les populations de nos vieilles paroisses ; des agitateurs politiques et des sectaires hérétiques ou impies avaient singulièrement affaibli dans le peuple le respect et l'obéissance dus à l'autorité ecclésiastique ; les pratiques religieuses, surtout la fréquentation des sacrements, étaient abandonnées ; dans certaines paroisses, aujourd'hui ferventes, l'évêque enregistrait, au cours de sa visite pastorale, de trois à quatre cents abstentions de la Table Sainte. L'avenir religieux était sombre. Mgr Bourget se faisait l'écho de l'inquiétude générale, quand il écrivait, dans son *Mandement* du 3 mai 1840 :

— « Nous ne pouvons vous cacher que l'indifférence et l'irréligion, l'ivrognerie et les excès de la débauche ont fait, parmi vous, d'étranges ravages. Nous voyons, avec une douleur inexprimable, que plusieurs, parmi vous, vivent dans une coupable négligence des devoirs les plus sacrés de la Religion et que beaucoup ont cessé de fréquenter les tribunaux de la Pénitence et ne paraissent jamais à la Table du Seigneur. »

Guidés et encouragés par le saint Évêque de Montréal, les Oblats se mirent héroïquement à l'œuvre. Par leur prédication simple, précise, apostolique, ils ramenèrent la lumière et l'ordre dans les consciences ; par leur bonté et leur inlassable patience au confessionnal, ils remirent

dans la grâce et la paix une foule d'âmes égarées par l'ignorance et le mensonge ; par leur facilité à prendre les mœurs de chez nous — « Du premier coup », leur disaient les curés, « vous vous êtes faits Canadiens », — ils s'attachèrent et le clergé et les fidèles. Pendant quarante ou cinquante semaines par année, ces inlassables apôtres évangélisèrent nos paroisses. L'Esprit-Saint couronna leurs travaux de merveilleux succès : les populations reprirent le chemin de la vérité et de la vertu, l'hérésie et l'impiété durent battre en retraite, le Prince des ténèbres, encore une fois, fut contraint de s'avouer vaincu, et notre Église canadienne retrouva la vigueur des anciens jours.

Dans les cantons de l'Est, que l'on appelait alors les *Townships* et d'où la foi et les mœurs étaient presque totalement disparues, ils accomplirent, le Père LAGIER en tête, des miracles de grâce. Il est impossible, aujourd'hui, de se faire une idée exacte de la misère morale de ces populations ainsi que des admirables conversions opérées par les prédicateurs Oblats. Isolés et privés, pendant des années entières, de tout secours spirituel, nos pauvres Canadiens vivaient au jour le jour, à la merci de maîtres non catholiques, qui les accablaient de besogne, les rétribuaient fort mal et les entraînaient à l'apostasie de leur foi. La venue des Pères prédicateurs fut une résurrection : des familles entières rentrèrent dans le sein de l'Église, des adultes de vingt et de trente ans reçurent le sacrement du Baptême, de nombreux apostats revinrent à la vraie Foi, des centaines de mariages furent régularisés, des milliers de personnes retrouvèrent la foi et les mœurs et vécurent saintement.

Or, tout cela se payait par de terribles souffrances. Qui écrira jamais les misères des Pères LAGIER, TELMON, DANDURAND et BAUDRAND ? Ils devaient marcher à pied ou à dos de cheval, pendant plusieurs jours, dans des sentiers à peine tracés ; ils allaient ainsi, presque à l'aventure, de Saint-Hilaire, sur le Richelieu, ou de Longueuil, sur le Saint-Laurent, à Sherbrooke, dans les cantons de l'Est, à Saint-Albans, dans le Vermont, à

Plattsburg, dans l'État de New-York. Une fois rendus à destination, ils s'installaient, comme ils le pouvaient, dans des masures abandonnées ou dans des granges. Ils prêchaient, pendant deux à cinq semaines, soit en plein air, durant l'été, soit dans des hangars gelés, pendant l'hiver. Et, surtout, ils confessaient. On reste stupéfié devant l'endurance, la ténacité, la force héroïque de ces hommes de foi. On s'enthousiasme en lisant que des pénitents demeuraient des jours entiers près du confessionnal, pour y attendre leur tour ; mais cela suppose que le confesseur, lui, y passait des jours et des semaines à entendre les accusations de ces âmes en quête de DIEU.

Nous oublions trop facilement, nous, ce que pouvait être la tâche de ces premiers Pères prédicateurs de retraites paroissiales. Aujourd'hui, le clergé plus nombreux profite des moyens de communication et se rend joyeusement, dans les paroisses où prêchent les Missionnaires, pour aider aux confessions. De 1840 à 1875, il n'en était pas ainsi : les Missionnaires entendaient seuls, ou à peu près, tous les pénitents de la retraite. Ils passaient des semaines entières au confessionnal ; ils y entraient le matin, dès l'aurore ; ils y demeuraient tard dans la nuit ; ils n'en sortaient que pour célébrer la Messe, prêcher ou prendre leurs repas.

Que seraient devenus les Catholiques des cantons de l'Est et du Nord, des États du Vermont et du New-York, que seraient devenues les générations de nos vieilles paroisses, sans les campagnes apostoliques des prédicateurs de retraites pendant plus de cinquante ans ? Il y a là une belle page de l'apostolat intérieur chez nous qui devrait tenter les historiens, et les plus attachantes figures y seraient les Oblats de MARIE Immaculée. Ils ont été, pour notre Église, ces hommes dont parle Ézéchiél,

— *qui firent une cloison contre le mal et se tinrent sur la brèche devant DIEU pour sauver le pays.*

Les Religieux prédicateurs de retraites pratiquent encore une autre mortification, et, celle-là, elle est de toutes les époques, d'aujourd'hui comme de 1850 : c'est

le perpétuel recommencement du travail. Le Missionnaire ne termine une retraite que pour en entreprendre une autre : s'il entre dans son couvent, c'est pour en repartir ; s'il finit, c'est pour recommencer. Nous qui ne voyons les prédicateurs de retraites à l'œuvre que dans nos paroisses, nous ne remarquons pas assez tout ce qu'il y a de crucifiant dans la continuité de ce genre d'apostolat.

En lisant la vie des anciens moines, apôtres de l'Europe, on rencontre très souvent cette affirmation que la suprême immolation, la plus grande preuve d'amour donnée à DIEU, c'est de voyager pour le Christ. Les expressions : *peregrinatio propter amorem Christi*, *peregrinatio pro DEO*, ne se comptent plus dans le récit de leur vie, et on voit des saints, comme Saint Colomban et Saint Amand, demander avec instance la faveur de passer toute leur vie en voyage, afin d'obtenir, par ce suprême renoncement, la conversion des peuples au Christ.

Et cela n'est point de l'imagination, ni de la rêverie, mais une réalité palpable. Le Religieux prédicateur de retraites est un homme qui, par attrait et par appel de DIEU, s'est enfermé dans une communauté, pour y vivre dans le silence, la prière et la compagnie de ses frères, et qui, par la volonté de ses supérieurs et pour l'amour de JÉSUS, s'en va à travers son pays, à l'année, tout le long de sa vie, jusqu'à la mort ou à l'épuisement, seul ou avec un seul compagnon, semer, dans les milieux les plus divers, la divine semence de la parole évangélique, éclairer les esprits, fortifier les volontés, ramener à la vérité et à la vertu les âmes trompées ou trop faibles ; et, quand il pourrait espérer jouir quelque peu du fruit de ses labeurs, il abandonne ce champ, il quitte ces âmes, pour aller travailler ailleurs. De lui on pourrait répéter les vers mélancoliques du poète : *Sic vos non vobis*, ou mieux, comme de Saint Paul et de tous les grands apôtres, chanter les paroles du Prophète :

— *Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Évangile !*

## III

Cette fidélité à ne prêcher que la doctrine de l'Église et cet esprit héroïque de mortification et de sacrifice s'expliquent et se complètent, chez les Oblats, par l'amour des âmes.

La note caractéristique de l'apôtre, la cause et la fin de son travail, c'est son zèle, c'est son amour des âmes. Saint Paul, le modèle de tous les apôtres, *portait en lui la sollicitude de toutes les églises* ; son cœur était assez large pour aimer toutes les âmes, parce qu'il les aimait *dans le Cœur du Christ*, et il pouvait dire, sans crainte d'être contredit :

— *Pour moi, je me donnerai avec bonheur et je me dépenserai tout entier pour vos âmes, dussé-je, en vous aimant davantage, être moins aimé de vous..*

L'Oblat de MARIE Immaculée, prédicateur de retraites, a réalisé, comme Saint Paul, ce bel idéal de l'apôtre : il a aimé les âmes, il a vécu et s'est dépensé, jusqu'à la mort, pour leur salut.

Pour lui, tous les auditoires sont bons, dès qu'il s'agit d'âmes à sauver ; il prêche devant les petits et les humbles, — il parle aux grands, aux riches et aux superbes, — vous le rencontrez dans les villes et les chaires des cathédrales, — vous le retrouverez dans les chapelles de mission et au fond des campagnes : partout, c'est la même doctrine, le même renoncement, le même amour des âmes. Ce n'est pas lui qui choisit son champ d'apostolat ; tout au plus reçoit-il une feuille de route, qui lui indique les endroits où il devra exercer son zèle. C'est vraiment l'Esprit-Saint qui le conduit, le pousse et lui prépare les âmes qu'il doit évangéliser. Avec Saint Paul, il peut dire :

— *Je me dois aux savants et aux ignorants, aux Grecs et aux Barbares, aux Juifs et aux Gentils, aux esclaves et aux hommes libres, afin que, en tous et en tout, puisse régner le Christ Jésus.*

C'est par amour des âmes que, dix jours après leur arrivée en ce pays, cinq jours après leur entrée à Saint-



Hilaire, les Pères HONORAT, TELMON, LAGIER et BAUDRAND, les quatre premiers Oblats venus en Amérique, décidaient d'inaugurer chez nous le travail si fructueux et si surnaturel des retraites paroissiales. En effet, le 12 décembre 1841, dans l'Église de Saint-Hilaire-sur-Richelieu, les Pères Oblats commençaient à prêcher leur première mission en Canada. Il semble bien que ces Religieux avaient droit au repos, après un long et pénible voyage ; il semble bien que leur dénuement — ils manquaient de tout à Saint-Hilaire — leur faisait une obligation de s'installer, tout d'abord : il semble bien qu'ils devaient redouter les intempéries de la saison et les froids de l'hiver canadien, eux, des hommes du Midi, habitués aux douces chaleurs du soleil de Provence. Eh bien, non : ils méprisent tout et s'élancent, comme des géants, dans la carrière, pour ne plus s'arrêter jamais. Ils travaillent avec une telle ardeur que, dès 1842, leur vénérable Fondateur croira prudent de leur écrire pour tempérer leur zèle :

— « Vous êtes déjà à votre dixième mission, c'est trop ; ménagez davantage vos forces, si vous voulez durer. »

C'est l'amour des âmes qui, en janvier 1842, deux mois à peine après leur arrivée au Canada, poussait les Pères LAGIER et BAUDRAND à travers les cantons de l'Est, puis dans les îles du Lac Champlain et jusque dans les montagnes du Vermont et du New-York. Malgré le froid et la neige et leur inexpérience du climat canadien, ces hommes de DIEU, brûlés d'un feu intérieur qui défiait toutes les froideurs du dehors, passèrent des semaines et des mois dans des masures ouvertes à tous les vents, pour y célébrer la Messe, prêcher et confesser, jusqu'à l'épuisement complet de leurs forces.

C'est l'amour des âmes qui, en 1844, amenait ici le Père TELMON et le lançait dans les profondeurs de la forêt sans limite, sur les camps volants des chantiers, pour y rejoindre les nombreux ouvriers bûcherons, — rudes âmes, impatientes de tout joug, capables des plus grands sacrifices et des pires excès. Tout l'hiver, l'Oblat, « coureur des bois pour le Christ », va d'un chantier à

l'autre, partage la table et le lit des bûcherons, les prêche et les confesse et ramène DIEU dans son temple. Au printemps, quand les immenses et innombrables radeaux couvrent la Rivière Ottawa, il recommence sa besogne surhumaine. Le Père TELMON disait au Père DANDURAND, en lui indiquant les milliers d'hommes qui s'agitaient sur les amas de madriers et de planches :

— « Tenez, voilà où serait notre place : posséder une embarcation à soi ; courir d'un radeau à l'autre ; grimper, descendre, circuler en toutes directions ; prêcher et confesser ces gens-là ; se faire pêcheurs d'hommes avec les allures d'un pêcheur de poissons, durant l'été, et, durant l'hiver, aller dans la forêt à la chasse des hommes, comme les sauvages vont à la chasse du caribou. »

Ces fières paroles résument la vie d'un Oblat, à Bytown, en 1844. Avec un pareil programme, le Père TELMON devait nécessairement écrire à son vénéré Supérieur :

— « Envoyez, envoyez du monde tant que vous voudrez : il y a du travail pour tous. »

C'est mus par cet amour des âmes que les Pères Oblats, malgré le petit nombre des ouvriers, s'empressèrent de voler au secours des Canadiens français émigrés aux États-Unis. Le sort de ces pauvres compatriotes était triste. Ils étaient sur cette terre étrangère, comme l'a écrit l'un de leurs historiens :

— « Semblables à des brebis sans pasteur errant à l'aventure, exposés à toutes les séductions de l'erreur et de la corruption protestante. »

Mais, heureusement, les fils de Mgr de MAZENOD, les Pères Oblats de MARIE Immaculée, vinrent à leur secours, — dès 1842, bien longtemps avant que Mgr de Gcësbriand lançât, en 1869, le cri sauveur :

— « Les Canadiens ont besoin de Missionnaires de leur nationalité ; ils ont besoin d'églises distinctes. »

Les Oblats visitèrent les groupes canadiens, multiplièrent les missions, exhortèrent partout les émigrés à se constituer, au plus vite, en paroisses et à bâtir des églises et des écoles, afin de conserver leur religion et leur nationalité.

— « Leur mérite est d'autant plus grand », écrit le Jésuite

Hamon, « que, durant de longues années, ils furent les seuls Missionnaires employés à cette œuvre patriotique et religieuse. Ils portèrent vaillamment le poids du jour et de la chaleur. Dans toute la Nouvelle-Angleterre, il est bien peu de centres canadiens, si même il y en a un seul, où la voix de ces apôtres zélés ne se soit fait entendre. »

Ici, comme dans les cantons de l'Est et dans les chantiers, les Pères Missionnaires ont payé rudement, par d'incessantes fatigues et d'héroïques privations, la joie profonde de constater que DIEU se servait de leur ministère pour affermir dans la Foi tant d'âmes chance-lantes et pour en préserver tant d'autres du crime de l'apostasie.

Comme au Canada, ils eurent encore le bonheur de voir leurs travaux apostoliques approuvés et appréciés par les évêques des États-Unis. Celui de Boston écrivait à Mgr de MAZENOD, en 1845 :

— « Vos Pères font des prodiges. J'en bénis le ciel ; et je vous remercie de nous avoir réservé des hommes aussi précieux. »

Celui de Burlington, le charitable et héroïque Mgr de Goësbriand, écrivait au même saint Fondateur, en 1856 :

— « Vous seriez légitimement fier, si vous pouviez voir de vos yeux le bien que vos enfants ont accompli chez moi. Grâce à leurs soins, tout le diocèse a changé de face. »

C'est, enfin, cet amour des âmes qui, depuis plus d'un siècle en Europe et depuis plus de quatre-vingt-cinq ans chez nous, tient en activité apostolique, à toutes les saisons de l'année, sans trêve et sans repos, des centaines d'Oblats, prédicateurs de retraites et de missions paroissiales. Plusieurs se sont ruinés rapidement à ce rude labeur ; d'autres y ont fourni une très longue carrière ; quelques-uns, comme le Père LAGIER, poussant le courage jusqu'à l'héroïsme, ne descendirent de la chaire que pour rendre le dernier soupir. Ce zèle persévère toujours et produit des fruits, en 1926 comme il y a soixante-quinze ans. Pour être moins remarqué, il n'est ni moins efficace ni moins vrai. C'est toujours le même esprit qui inspire les Oblats de MARIE Immaculée : ils sont toujours mus par la même pensée, celle qui

résume toutes leurs œuvres, celle que le Fondateur a donnée comme devise à ses enfants : *Evangelizare pauperibus misit me.*

\* \* \*

Vénérables Fils de Mgr de MAZENOD, Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, prédicateurs de retraites paroissiales, l'Église universelle vous chante, aujourd'hui, son hymne de reconnaissance. Voilà un siècle, en effet, que vous travaillez pour elle dans la Vigne du Seigneur. Voilà un siècle que, ceints de votre grand crucifix, vous faites resplendir, à travers le monde, le vivifiant mystère de la Croix. Voilà un siècle que, forts de votre perpétuel renoncement, vous faites rayonner, par toute la terre, la mortification du Christ. Voilà un siècle que, brûlants d'amour pour les âmes, vous faites rentrer les brebis égarées dans le Berceau de l'unique Pasteur.

L'Église canadienne doit aussi vous remercier, à genoux et les mains jointes, Oblats de MARIE Immaculée. Depuis quatre-vingt-cinq ans, vous accomplissez, chez elle, un gigantesque travail de conversion et de régénération spirituelle. Jamais prédicateurs n'ont remué plus profondément l'âme de notre peuple canadien. Avec l'arrivée des Oblats chez nous, notre vie religieuse s'est transformée : elle est passée d'une demi-léthargie — faite d'ignorance, de légèreté et d'un relent de jansénisme, qui la paralysait et la menaçait de mort — à une vigueur surnaturelle, qui nous permet, aujourd'hui, d'espérer des progrès merveilleux.

Si nous connaissons un peu notre histoire religieuse, nous garderons une reconnaissance éternelle au saint Mgr Bourget d'avoir découvert le mal qui ruinait notre peuple catholique, vers 1840, et d'y avoir apporté le remède efficace, en appelant à notre secours l'admirable et apostolique Communauté de Mgr de MAZENOD, les Révérends Pères Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée.



## VII. — Les Missions des Oblats au Saguenay <sup>1</sup>.

### § I. — Avant les Oblats.

Dès leur arrivée au Canada, en 1615, les Récollets s'occupèrent des tribus indiennes disséminées dans les régions du Saint-Maurice et du Saguenay. Au Père Dolbeau échet la tâche d'évangéliser les Montagnais du Saguenay et de la partie inférieure du Saint-Laurent. Parti, au commencement de décembre, pour « aller cabaner chez les Montagnais de Tadoussac, apprendre leur langue, les catéchiser et courir les bois avec eux », il se rendit à Betsiamits, chez les Papinachois et chez les Esquimaux, et poussa même au delà des Sept-Iles, arborant partout le signe du salut. En 1618, le Frère Le Caron s'établissait à Tadoussac, pour assister les barbares de ces lieux et les instruire.

Au départ des Récollets, les Jésuites évangélisèrent les Indiens du Saguenay. Ils remplirent courageusement ce ministère difficile, pendant près de cent cinquante ans, — depuis les débuts de l'apostolat du Père Lejeune,

---

(1) Il ne s'agit pas, ici, d'une histoire complète sur le sujet indiqué. Ce sont de simples notes qui, malgré certaines lacunes, auront, croyons-nous, leur utilité. Provenant de documents authentiques, ces renseignements, plutôt énoncés que décrits, rappellent le dévouement apostolique de nos anciens Missionnaires chez les Indiens et les travaux incessants auxquels se sont livrés, méritoirement, les Oblats dans les autres postes des régions évangélisées. Voici donc les sources consultées : — *Rapports sur les Missions du Diocèse de Québec* ; « *Annales de la Propagation de la Foi* » ; *La Mission du Canada avant Mgr de Laval*, par l'Abbé Auguste Gosselin ; *Mémorial de l'Éducation*, par le Dr Meilleur ; « *Bulletin des Recherches Historiques* », vol. VIII ; *Le Saguenay et le Bassin du Lac Saint-Jean*, par Arthur Buies, 3<sup>e</sup> édition ; *Le Saguenay en 1851*, par l'Abbé Frs. Pilote ; et les « *Missions des Oblats de Marie Immaculée* », vol. IV. — Cfr. « *La Bannière de Marie Immaculée* » (Juniorat du Sacré-Cœur, Ottawa, Ontario, Canada), XXXV<sup>e</sup> année (1927), pp. 96-108 : — LES MISSIONS DES OBLATS : *Au Saguenay, sur la Côte Nord et dans l'Intérieur des Terres avoisinantes (1844-1853)*.



en 1640, jusqu'à la mort du Père de La Brosse, survenue en 1782. Dans la suite, des prêtres séculiers visitèrent ces mêmes tribus, une ou deux fois l'an.

La Rivière Saguenay, avec ses eaux rapides, noires et profondes, forme, comme on le sait, une espèce de bras de mer, resserré entre de très hautes montagnes souvent taillées à pic et menaçant le navigateur peu familier avec la région. Aussi, de tous temps, inspira-t-elle aux voyageurs une véritable terreur. En conséquence, le pays environnant resta inhabité et passa pour inhabitable, durant des siècles. Cependant, en 1828, lorsque M. Bouchette y fit une exploration officielle, il y trouva près de mille hommes blancs et sauvages, employés à la chasse et à la pêche, — la Compagnie de la Baie d'Hudson s'opposant à la culture.

Après une incursion dans les forêts de ce pays, M. Alexis Tremblay, de la Malbaie, organisa l'*Association des Vingt-et-un*, en vue d'y établir le commerce du bois. C'était au printemps de 1838. Les « associés » bâtirent des moulins et préparèrent, hâtivement, des habitations pour leurs familles, qui arrivèrent dans l'automne. D'autres émigrés de la Baie Saint-Paul vinrent les y rejoindre. Ainsi fut constitué le noyau des colons établis à la Grande-Baie et à l'Anse Saint-Jean.

En 1839, M. Decoigne, Curé de la Baie Saint-Paul, et M. Lévêque, Curé de la Malbaie, se rendirent auprès de leurs anciens paroissiens, afin de leur donner les exercices d'une mission. Il y avait là, alors, trois cent trente-six âmes. Les réunions se tinrent dans la maison d'Alexis Simard, père, qui voulut bien aussi recevoir chez lui les deux curés. Cette même hospitalité fut généreusement accordée jusqu'à l'érection d'une chapelle.

Sous la domination française, les territoires mentionnés étaient affermés, en 1658, à la Compagnie des Postes du Roi. Lors de la cession du Canada à l'Angleterre (1763), ils devinrent la propriété de la Compagnie du Nord-Ouest, à laquelle succéda la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont le bail expirait en 1842. Les droits de cette Compagnie et ceux de l'*Association des Vingt-et-*

un furent achetés par William Price, — plus tard, associé au redoutable Peter McLeod.

Tout en soignant sa fortune par l'exploitation forestière, M. Price se vit forcé, par le Gouvernement, de donner libre cours à la colonisation ; mais il ne la favorisa jamais.

A l'automne de 1842, l'Évêque de Québec jugea le moment venu d'établir un prêtre au milieu de la population du Saguenay. Ce fut M. Charles Pouliot, Vicaire à la Malbaie, qui devint Curé de Saint-Alexis, à la Grande-Baie. Bientôt, les exigences du ministère demandèrent d'autres ouvriers.

## § II. — Arrivée des Oblats.

Par un décret du 3 octobre 1844, Mgr Signay, Archevêque de Québec, ouvrait les portes de son diocèse à la Congrégation des Oblats, fixant leur résidence à Saint-Alexis de la Grande-Baie, sur le Saguenay.

La juridiction donnée par l'évêque ne comprenait rien de moins que la desserte des blancs et des sauvages sur le Saguenay et sur le Saint-Maurice, dans les Postes du Roi et la Seigneurie de Mingan, ainsi que sur les terres qui s'étendent jusqu'au Détroit de Belle-Ile.

A la suite d'une retraite prêchée à Longueuil, par le Père Joseph GUIGUES, récemment arrivé d'Europe, les Pères Jean HONORAT, Flavien DUROCHER, Médard BOURASSA et Pierre Fisette se rendent à Québec ; et, après avoir fait, dans la chapelle du Séminaire, *les impressionnantes cérémonies et prières d'usage au départ des Missionnaires*, ils s'embarquent, le 9 octobre 1844. Ils arrivèrent, le 15, au lieu de leur destination, Saint-Alexis de la Grande-Baie ou Baie des « Ha ! Ha ! »

Cette baie est située à soixante-trois milles de l'embouchure du Saguenay. Elle mesure deux lieues de profondeur sur une lieue de largeur ; on peut donc la dire *grande* ; et, à cause de ses dimensions, elle a trompé plus d'un voyageur qui, la trouvant fermée lorsqu'il la prenait pour un fleuve, s'écriait : « Ha ! Ha ! ». Quant

au nom de Saint-Alexis, vient-il du prénom de M. Tremblay, qui y dirigea les premiers colons, ou de celui de M. Simard, premier colon lui-même et bienfaiteur des Missionnaires ? On ne saurait le dire, au juste. Affirmons que ce nom de Saint rappelle et honore deux bienfaiteurs de la localité.

### § III. — Travaux des Missionnaires.

Sans tarder, les Oblats se mirent à l'œuvre. Deux jours après leur arrivée, les Pères DUROCHER et Fisette entreprennent de visiter les postes du Saguenay inférieur. Ces postes s'élevaient au nombre de sept. En bons Missionnaires, ils instruisent des ignorants et réconcilient avec DIEU des pécheurs jusque-là trop abandonnés. Des personnes avancées en âge ont le bonheur de faire leur première Communion ; d'autres abjurent l'erreur. La vertu de tempérance passe en honneur ; l'économie et la culture de la terre sont fortement recommandées ; et des moyens efficaces sont mis en œuvre pour établir des écoles.

En apprenant tout le bien opéré, en si peu de temps, le cœur de l'Évêque de Québec éprouva une grande consolation.

A cette époque, la population totale du Saguenay s'évaluait à environ trois mille âmes, dont mille cinq cents à la Grande-Baie, six cents à la Rivière-du-Moulin et neuf cents en divers endroits.

Les travaux pénibles exigés par la mission précédente obligèrent le Père DUROCHER à garder le lit jusqu'à la fin de l'année. Mais, dès le commencement de 1845, on le voit à Chicoutimi, avec le Père Fisette, se disposant à apprendre la langue des Montagnais.

Il reconnaît, bientôt, que les anciens livres des Pères Jésuites ne concordent plus avec le dialecte actuel des sauvages, et le voilà à l'école d'un vieillard montagnais qui parlait un peu le français.

Un jour, le Père DUROCHER témoigne son étonnement de ce que les Indiens semblaient faire peu de cas de la présence du prêtre parmi eux.

— « C'est que », répondit François-Siméon, « notre tribu a été trop négligée. Les « Têtes-de-Boule » ont toujours eu des Missionnaires avec eux, et ils chantent de beaux cantiques. Nous, qui sommes chrétiens depuis si longtemps, nous ne voyons presque jamais le prêtre ; et c'est pour cela que les Montagnais ne le connaissent pas. »

L'idée me vint alors, continue le Missionnaire, de composer un cantique, que le Père Fisette chanta, en présence de François. Ce bon sauvage, tout émerveillé, courut avertir les siens de ce qu'il venait d'entendre ; et, chose singulière, il n'en fallut pas davantage pour les attirer en grand nombre, tous les jours, auprès de nous. Tant il est vrai que le chant religieux cadre bien avec notre nature et qu'il contribue à nous rapprocher de DIEU !

Grâce à la composition, pendant l'hiver, d'un petit *Catéchisme* en langue montagnaise et d'un cahier d'examen de conscience, le Père DUROCHER se vit en mesure, à partir de mai 1845, d'exercer le saint ministère, sans se servir d'interprète, et de préparer la plupart des Indiens présents à recevoir, pus la première fois, la Sainte Eucharistie.

Les Montagnais, qui avaient passé la froide saison à Chicoutimi, ne voulurent s'en éloigner qu'au départ de leurs Missionnaires ! Remplis de satisfaction, ils ne savaient comment traduire leur joie de posséder des prêtres capables de les comprendre dans leur langue.

En dépit des nombreux travaux de l'établissement, le Père HONORAT prenait, de son côté, sa grande part de ministère auprès des Canadiens localisés aux environs des chapelles ou même échelonnés, ça et là, jusque dans les chantiers.

D'après « l'*Écho paroissial de Chicoutimi-ouest* » (1), la bénédiction de la première chapelle de Chicoutimi, construite à l'usage des Canadiens, eut lieu le 17 jan-

---

(1) Il y avait bien déjà la petite chapelle des Jésuites, mais elle avait été construite seulement pour les Indiens.

vier 1845. Chicoutimi relevait uniquement de la juridiction des Oblats. C'est en sa qualité de Supérieur que le Père HONORAT fit construire cette modeste église à l'endroit même où se trouve, aujourd'hui, le Siège épiscopal du Diocèse de Chicoutimi.

Neuf ans se sont à peine écoulés depuis l'arrivée de nos Pères que le *Rapport sur la Mission du Saguenay* s'exprime ainsi :

— « Cette Mission est de plus en plus prospère. Monseigneur l'ayant confiée aux RR. PP. Oblats, ils se sont établis sur la Grande-Baie, poste principal de cette contrée. La Chapelle Saint-Alexis existait déjà du côté sud de la baie ; il en a été construit, depuis, deux nouvelles : l'une du côté nord de la même baie et appelée Saint-Alphonse de Liguori (Bagotville) ; l'autre, à la Rivière-du-Moulin, près de Chicoutimi, sous le nom du Saint-Enfant-Jésus. Le Saguenay, depuis lors, a vu presque doubler sa population. Les Canadiens s'y portent en foule, assurés qu'ils sont de pouvoir s'y procurer les secours de la Religion. »

Des quatre Pères Oblats qui formèrent d'abord la Maison de Saint-Alexis, trois devaient souvent s'absenter, soit pour l'étude des langues sauvages, soit pour leurs différentes missions. Or, avec ce rapide accroissement de la population, le Père HONORAT ne pouvait suffire à tout, tant la surcharge de travail se faisait sentir. C'est le motif qui le poussa à demander à Mgr Signay de vouloir bien lui donner un vicaire. L'Abbé Jean Gagnon fut envoyé au Père HONORAT. Ce dernier lui assigna Chicoutimi pour résidence. C'était à l'automne de 1846. Le 6 février 1847, Monseigneur nomma Monsieur le Vicaire premier Curé de Chicoutimi.

Voulons-nous, maintenant, connaître quelque peu les résultats de l'évangélisation chez les sauvages ? Lisons ce qu'écrivait le Père DUROCHER à Mgr de Québec :

— « Dans le cours du mois de mars 1846, le Père GARIN avait parcouru, avec des peines incroyables, les différents établissements du bas du Saguenay et divers chantiers sur le Fleuve Saint-Laurent, pendant que je disposais les habitants de Chicoutimi à remplir leur devoir pascal. Nous vîmes, avec attendrissement, que ces bons Indiens avaient bien conservé le fruit de la dernière mission. Nous leur avions laissé, l'automne dernier, une copie du *Catéchisme* de la Confirmation. Les plus habiles d'entre eux en avaient fait d'autres copies. Chaque père de



famille exerçait l'office de catéchiste : tous, depuis les petits enfants jusqu'aux personnes avancées en âge, avaient appris ce qui concerne ce sacrement. »

Le zèle manifesté par ces pauvres enfants des bois pour apprendre la Religion et en conserver les grâces précieuses n'offre-t-il pas une éloquente leçon au monde civilisé qui, bien que comblé de nombreux moyens de salut, en abuse trop souvent et d'une manière si criminelle ?...

Tandis que les Pères DUROCHER et Fisette s'appliquaient à l'étude de la langue montagnaise, de son côté, le Père BOURASSA étudiait la langue des Têtes-de-Boule, se préparant par là aux Missions du Saint-Maurice. En 1845, il inaugurerait ces missions pénibles, sous la conduite de l'Abbé Joseph Maurault, qui les avait déjà faites.

D'après une lettre de ce bon Monsieur, nous lisons que les deux apôtres prirent la route du Lac Saint-Jean, pour se rendre à la première Mission, appelée Assoapé-mochouan. La rivière du même nom, bordée d'immenses rochers taillés perpendiculairement, les obligea à parcourir à pied environ trente lieues, à travers montagnes et savanes, dans la compagnie de mouches dont la piqure les fit souffrir plus que les fatigues de la marche. De plus, à vingt lieues du poste le plus rapproché, un de leurs hommes se blessa, accidentellement, par la décharge d'un fusil. Et, malgré des difficultés indicibles, il fallut conduire aux Trois-Rivières le pauvre blessé — qui mourut, chrétiennement, peu après.

Au milieu des inquiétudes inspirées par le manque de vivres et les dangers du voyage, les Missionnaires éprouvèrent quelques consolations. Ainsi eurent-ils un réel contentement, lorsqu'ils remarquèrent, à Wamontashing, seconde Mission, qu'il n'y restait plus un seul infidèle ! A la Mission suivante, Kikendache, cinquante-trois personnes jouissent du bonheur de s'approcher de la Sainte Table et un mariage est réhabilité.

Enfin, pour se rendre à Mekiskane, les Missionnaires franchissent soixante milles, chargés eux-mêmes des

fardeaux que leurs deux jeunes guides et un vieillard ne peuvent plus porter. Ici, ce sont des infidèles qui attendaient le prêtre depuis longtemps. Quelle joie de voir la bonne semence déposée dans leurs cœurs !

En 1846, le Père BOURASSA et Monsieur Maurault accomplissent la même randonnée apostolique ; mais, cette fois, ils pénètrent cent cinquante lieues à l'intérieur du territoire de la Baie d'Hudson, où ils trouvent des infidèles bien disposés. A Waswanipi, un chef s'adresse au Père BOURASSA :

— « La neige a déjà couvert, dix fois, le sommet de nos montagnes depuis qu'on nous a dit : *La Grande Robe va venir*. Je croyais qu'on voulait nous tromper ; mais, aujourd'hui, mon cœur est content. »

Quelques lignes encore du Père BOURASSA, écrivant, des Trois-Rivières, à son Supérieur, le Père GUIGUES :

— « Qu'il me tarde de revoir ma douce solitude et tous mes chers compagnons !... Depuis trois mois que je parcours les bois, je sens le besoin du repos et de la retraite ; je suis las du canot et des portages ; mes habits en lambeaux, mon teint basané et brûlé par le soleil et, bien plus, mes membres décharnés demandent, à haute voix, une restauration. »

A l'époque de ces deux missions sur le Saint-Maurice, en 1845 et 1846, le Père BOURASSA dépendait de la Maison de Saint-Alexis. Il fut, ensuite, envoyé dans la région de l'Ottawa, d'où venaient les Oblats qui continuèrent ces Missions. Il ne sera plus question, dans cette étude, du Saint-Maurice.

#### § IV. — Épreuves et Difficultés.

En peu de temps et avec un petit nombre d'ouvriers évangéliques, un travail considérable a été fait parmi les blancs et les Indiens à la Grande-Baie, dans le bas et le haut du Saguenay, et à Chicoutimi, où les Oblats ont préparé la première paroisse.

Ce travail, on l'a dit, ne s'est pas accompli sans des « peines incroyables ». En effet, le pays venait de s'ouvrir (1844) à la colonisation ; il passait pour être « le bout du monde, la Sibérie du Canada », et l'on considérait

cette époque comme celle des « temps héroïques ». Dans cette immensité de forêts, de savanes et de montagnes, où habitait une population relativement clairsemée et très pauvre, les améliorations ne pouvaient avancer que lentement. On en puisera les preuves dans les faits suivants.

Où s'élève, aujourd'hui, la Ville de Chicoutimi, avec sa cathédrale, son collège, ses couvents et asiles de charité, ainsi que ses usines considérables, il n'y avait pas encore de chemins régulièrement tracés, avant 1855. Or, dix ans plus tôt, comment donc le Père DUROCHER faisait-il pour s'y rendre exercer son ministère ? Il chaussait la raquette, à la Grande-Baie, et il affrontait, à travers la savane, les dix-huit milles qu'il lui fallait parcourir. Lorsque la fatigue ou la tempête l'empêchait d'arriver le même jour, il couchait sans abri. C'est ce qui arriva, en 1846, par un froid de trente-six degrés Réaumur, lorsque, accompagné du Père GARIN, il visitait, pour la première fois, le Lac Saint-Jean.

Dans une lettre écrite à Mgr Dominique Racine, le Père ARNAUD parle d'une de ses premières courses :

— « Dans l'hiver de 1849, je quittai Saint-Alexis, pour aller faire les missions du bas du fleuve. Dans ce temps-là, c'était un luxe que de pouvoir parcourir en traîne quelques milles de chemin. Ma chapelle portative me servait de siège, mes raquettes fortement attachées aux bâtons de la traîne nous servaient de dossier, la botte de foin qui devait nourrir le cheval protégeait nos pieds contre la neige et un vent glacial. Après une journée de marche sur le Saguenay..., nous arrivâmes, à neuf heures du soir, à l'Anse Saint-Jean. C'était là le *terminus* de la voiture de luxe ; et je devais à l'avenir, pour poursuivre mon chemin et me rendre dans les lieux où l'obéissance m'envoyait, devenir moi-même la bête de somme. J'essayai de traverser à Sainte-Marguerite ; mais le mauvais état de la glace, où je faillis perdre un des hommes qui m'accompagnaient, nous força à rebrousser chemin. Nous prîmes le parti le plus sage, mais non le moins fatigant : nous fîmes l'ascension des montagnes, et nous traversâmes à la Rivière-au-Canard. »

Nos *Annales* conservent le souvenir de la « cabane » du Père HONORAT. Revenant, pour la première fois, de la Mission de Chicoutimi, le Missionnaire inexpérimenté était parti sans se pourvoir de nourriture et n'ayant aux

pieds que des souliers de caribou si perméables à l'eau. A la neige fondante succéda le froid : les pieds, d'abord mouillés, devinrent glacés. Les abatis d'arbres et quantité d'obstacles retardèrent le voyageur qui, affaibli et harassé, se sentait, à la fois, couvert de sueurs et gelé. La nuit arrivait, lorsque la providentielle cabane fut aperçue. Si elle ne réchauffa point des membres grelottants, elle servit, du moins, à protéger une vie précieuse.

Le Père HONORAT ou Père Supérieur — comme on l'appelaît, habituellement — était en butte à des difficultés d'un autre genre.

Il n'existait alors, dans la région, ni lois, ni magistrats, ni hommes de police. La raison du plus fort était censée la meilleure. Quant à la population, elle se composait d'éléments hétérogènes : blancs et sauvages, catholiques et protestants, les uns et les autres venus des endroits les plus divers du pays.

Concilier les intérêts opposés et maintenir la paix, voilà ce que fit l'homme vraiment extraordinaire qui savait mettre, au service de la justice et de la Religion, son imposante prestance et sa force herculéenne.

Sous la haute protection du Père HONORAT, chacun travaillait avec courage à se tailler un avenir. Des maisons se construisaient ; et la forêt voyait ses limites reculer, lorsqu'il plut à DIEU de visiter la jeune colonie par une grande épreuve.

C'était au commencement de mai 1846. Profitant des jours de sécheresse, les défricheurs brûlaient leurs abatis de bois. Tout à coup, un vent violent souleva un incendie, qui consuma presque toutes les habitations de l'Anse-à-Benjamin de Saint-Alphonse, une grande partie du village de Saint-Alexis, tous les quais et tous les moulins.

Voici un détail relaté par Monsieur Buies :

— « La tradition rapporte que le feu s'arrêta d'une manière bien extraordinaire. Les habitants, voyant leurs demeures consumées et l'incendie sur le point d'attaquer la chapelle et les constructions attenantes, allèrent trouver le Père HONORAT et le supplièrent de faire tous ses efforts pour empêcher l'incendie de continuer son œuvre de destruction. Le Père, les ayant encouragés de son mieux et leur ayant prodigué toutes les consolations

possibles, se rendit aussitôt à l'endroit où l'œuvre dévastatrice se déchaînait avec le plus de violence. Et l'incendie, maîtrisé, dompté, étouffé, s'arrêtait, l'instant d'après, dit-on, presque aussi promptement qu'il avait commencé... Dès le lendemain, le Père HONORAT partait en chaloupe pour Québec, où il se rendait faire à l'Archevêque le récit du terrible malheur qui venait de désoler sa paroisse. L'Archevêque et le Séminaire dépêchèrent, tout de suite, des secours considérables, et le Gouvernement expédia un bateau à vapeur, avec suffisamment de provisions pour nourrir les incendiés pendant plus de deux mois. »

Des secours arrivèrent aussi de différents endroits et, spécialement, de Kamouraska, des Éboulements, de la Malbaie et de la Baie Saint-Paul.

L'assistance reçue « permit d'ensemencer les terres qui, cette année-là, produisirent plus qu'elles ne l'avaient encore fait ».

Les Oblats s'efforçaient d'inspirer l'amour du sol, opérant des défrichements, se livrant à la culture, construisant des moulins, traçant des chemins.

En 1846, ils ouvrent le Canton Laterrière, — c'est-à-dire le Grand-Brûlé, — ou Notre-Dame de Laterrière, de son nom paroissial. A cet effet, ils prirent un nombre considérable de lots, qu'ils défrichèrent en grande partie : ils y firent bâtir un moulin à farine et une scierie. Depuis lors, la Paroisse du Grand-Brûlé est devenue l'une des plus considérables de tout le Saguenay.

L'auteur du volume *Le Saguenay en 1851* s'exprime ainsi au sujet du Grand-Brûlé :

— « Les premiers arbres ont été abattus, il y a à peine six ans, et déjà la petite colonie d'une soixantaine de familles, établies sur d'excellentes terres, a tout ce qu'il faut pour grandir et prospérer : une jolie église en bois, un moulin à scie et à farine, un chemin assez passable, pour communiquer avec la Grande-Baie, et un autre de deux lieues, pour atteindre le portage des Roches à la tête du Lac Kénogami. »

Le même auteur adresse ensuite, aux Oblats, un éloge qui les honore grandement :

— « La justice veut que l'on reconnaisse la grande part de mérite qui revient aux Révérends Pères Oblats dans cette œuvre de colonisation. Leur modestie ne s'offensera pas d'un témoignage consciencieux et désintéressé. C'est sous les soins et la direction immédiate du Père HONORAT, leur Supérieur, à la



Grande-Baie, que la plus grande partie des défrichements se sont faits. Ils ont, du plus, contribué à la construction de l'église, à l'ouverture des chemins, de leur argent encore plus que de leurs paroles. Le moulin à scie et à farine est leur propriété. »

### § V. — Personnel des Oblats.

Recueillons avec respect et mentionnons avec reconnaissance les noms des généreux coopérateurs du Père HONORAT et de ses dignes successeurs au Saguenay.

Nous avons dit que les premiers Oblats arrivés à Saint-Alexis de la Grande-Baie, le 15 octobre 1844, étaient les RR. PP. Jean HONORAT, Flavien DUROCHER, Médard BOURASSA et Pierre Fisette. Naturellement, ces pionniers n'étaient pas inamovibles.

Le 12 août 1849, le Père HONORAT était appelé à Ottawa, où il devenait Supérieur à l'évêché et Vicaire général du diocèse. La Congrégation n'était pas encore divisée en Provinces, et Mgr GUIGUES remplissait l'office de *Visiteur permanent*. C'est en cette qualité que Sa Grandeur désigna, comme Supérieur au Saguenay, le Père Flavien DUROCHER, très au courant de tout ce qui concernait l'établissement et les missions qui en dépendaient.

En 1851, à la date du 10 septembre, le Rév. Père TEMPIER, Visiteur extraordinaire au Canada, donna pour assesseurs au nouveau Supérieur les Pères ARNAUD et GRENIER.

L'année suivante, 31 août, le Père SANTONI, alors Provincial, inscrit, dans son acte de visite à la Grande-Baie, que le Père Flavien DUROCHER est Supérieur et que les sujets de la maison sont les Pères CAUVIN, ARNAUD, BABEL, SALLAZ et le Frère convers John O'BRIEN.

Par lettre du Père SANTONI, le 8 septembre 1852, le Père CAUVIN devient deuxième assesseur. Cette nomination semble indiquer le départ du Père GRENIER qui, en octobre 1853, vint de Montréal à Saint-Sauveur de Québec.

Le Père Thomas-Horace PINET, ancien notaire à Kamouraska, étant devenu Oblat et ayant été ordonné

prêtre à Montréal, le 8 août 1853, est au Saguenay le 30 septembre suivant.

Aux noms ci-dessus mentionnés, ajoutons ceux des Pères Eusèbe Durocher et André GARIN, et nous aurons la liste de tous les Oblats qui ont travaillé, avec un dévouement admirable et souvent héroïque, aux rudes Missions du Saguenay.

### § VI. — Départ du Saguenay.

Neuf années de séjour au Saguenay avaient démontré la nécessité, pour les Oblats, d'habiter des endroits plus accessibles aux demandes de missions et permettant de rayonner plus facilement.

Déjà, en 1851, dans l'intérêt des Missions sauvages de la côte nord, les Pères ARNAUD et BABEL avaient fixé leur résidence aux Escoumains. Plus tard, ils s'établirent, définitivement, à Betsiamits.

Mais, pour les retraites et missions dans les villes et les campagnes, il fallait songer à une résidence plus facile d'accès que le Saguenay.

Voilà pourquoi il fut décidé que la Communauté des Oblats abandonnerait cet établissement et qu'elle se transporterait à Saint-Sauveur de Québec. Ce changement se fit au mois d'octobre 1853.

Comme presque partout où ils ont passé, notamment dans le Diocèse d'Ottawa, les Oblats ont ouvert et desservi, au prix de toutes sortes de sacrifices, des missions nouvelles ; et lorsque, plus tard, elles ont été suffisamment développées et organisées, des curés sont venus remplacer les Missionnaires.

En quittant le Saguenay, les Oblats cédaient, pour une somme modique, les vastes domaines qu'ils possédaient au Grand-Brûlé. Il n'aurait, pourtant, tenu qu'à leur libre volonté de réaliser de meilleurs bénéfices. S'ils refusèrent de Mr. Price la somme de deux mille louis pour leurs propriétés, c'est qu'ils ne voulurent pas les vendre à un Anglais étranger à leur foi et adversaire de la colo-

nisation. Ils les vendirent au rabais à un Canadien français catholique, afin de favoriser notre Sainte Religion et l'établissement des nôtres dans la région qu'ils venaient d'évangéliser.

Ludger LAUZON. O. M. I.

---

## VIII. — Missions Indiennes de la Baie James <sup>1</sup>.

---

DIEU nous a fait le don de la vraie Foi, don qu'il nous a décerné de préférence à des millions d'âmes. Dans le monde entier, il y a une population de 1.726.000.000 de personnes.

De ce nombre, il y a 200.000.000 de protestants, 226.000.000 de mahométans, 145.000.000 de schismatiques, 305.000.000 de catholiques et 835.000.000 de païens. Nous avons donc été choisis parmi des millions pour être gratifiés de la vraie Foi.

\* \* \*

Ce don nous impose des devoirs : de gratitude, celui d'aider à l'expansion de la Foi catholique, et d'humanité, DIEU ayant fait une loi de l'aide à ses semblables. Ces devoirs sont d'autant plus impérieux que le prochain est placé dans une plus grande détresse.

Or, la détresse des peuplades païennes en est plus qu'une matérielle, — elle est d'ordre moral. Elles sont, en effet, dans l'ignorance de DIEU, dans l'avilissement causé par l'esclavage des pires passions, l'esclavage du démon ; elles sont en danger imminent de damnation éternelle. Il faut donc les secourir.

---

(1) Cfr. « *Le Droit* », d'Ottawa, 8 février 1929 : — UN RAPIDE ET INTÉRESSANT VOYAGE AUX MISSIONS DE LA BAIE JAMES : Le R. P. Émile SAINDON, O. M. I., de la Mission d'Attawapiskat, fait une Conférence sur ce sujet à la Salle Notre-Dame de Hull.

\* \* \*

Nous devons donc payer à DIEU notre dette de gratitude à son égard, pour nous avoir donné la vraie Foi, en venant au secours de ces pauvres peuplades.

Les moyens de le faire sont, d'abord, la prière, qui est à la portée de tous et sans laquelle le plus grand dévouement et l'activité la plus débordante resteraient sans fruits. *Sans Moi, vous ne pouvez rien faire*, dit le Christ dans l'Évangile. Pendant que les Missionnaires souffrent et luttent, il faut les soutenir de ses prières. Ils combattent les rudes combats contre l'infidélité païenne, les sectes protestantes, les passions, les coutumes et l'esprit de caste des pauvres sauvages, les difficultés d'ordre matériel de toutes sortes, contre la solitude et le découragement. Prions pour eux, et faisons-le avec la plus grande persévérance.

Un autre moyen, c'est de se faire soi-même Missionnaire, de cultiver les vocations dans les familles, d'aider par des secours en argent les enfants pauvres qui voudraient se faire les hérauts de l'Évangile chez les infidèles et qui en sont empêchés faute de ressources.

Le troisième moyen, c'est l'aumône. Cela est plus qu'un devoir d'humanité, c'est un devoir sacré, un précepte, parce qu'il ne s'agit plus seulement de soulager des souffrances physiques, de diminuer les privations matérielles, mais de sauver des âmes, de les arracher au démon.

\* \* \*

Il y a, dans l'Église, trois institutions fondées dans le but d'aider les Missions : la Propagation de la Foi, pour secourir les Missions déjà fondées et en établir de nouvelles, — la Sainte-Enfance, qui cherche à procurer aux infidèles la grâce du baptême, — et l'Œuvre de Saint-Pierre Apôtre, qui sert à la formation de prêtres indigènes dans les pays de Missions.

C'est un devoir tout spécial, pour nous Canadiens

français, de venir en aide aux Missions, notre pays ayant été ouvert et construit, pour ainsi dire, par des Missionnaires, venus de France, qui furent envoyés ici pour évangéliser les peuplades sauvages et barbares et qui ont semé les clochers d'un océan à l'autre. De plus, nous sommes devenus, à notre tour, un pays de Missionnaires qui s'en vont aujourd'hui, de chez nous, travailler à la Vigne du Seigneur dans les cinq parties du monde. Ce qui faisait dire à quelqu'un que nous sommes, maintenant, un peuple, parce que nous envoyons des Missionnaires à l'étranger.

\* \* \*

Les Missions de la Baie James ont été confiées aux Oblats en 1844. Jusqu'en 1892, il n'y eut pas de Missionnaires résidants. On dut se contenter de visiter, une fois l'été, les différents postes.

La première Mission permanente établie le fut, par le Père FAFARD, en 1892. D'après le témoignage d'évêques et de prêtres, ce Religieux fut le Saint François Xavier du Canada. Dans le même été, il visitait régulièrement Fort-Hope, un poste à 400 milles d'Albany, — New Post, à 200 milles, — Attawapiskat, à 90 milles, — et Wenisk, à 300 milles. On peut un peu s'imaginer ce qu'étaient ces courses, faites en canot remontant le courant tiré à la cordelle, avec de la nourriture grossière, — de famine, pour ainsi dire. Le Père FAFARD a construit les églises de Fort-Hope, d'Albany, d'Attawapiskat et de Wenisk. Le bois fut coupé à la hache, en pleine forêt, et scié à la scie de long.

\* \* \*

a) Dans la Mission d'*Albany*, il y a 200 catholiques et 250 protestants. Il y a deux Pères Missionnaires, huit Frères convers et huit Religieuses des Sœurs Grises de la Croix (d'Ottawa) qui tiennent une école d'environ 40 sauvages. Ces Religieuses sont là depuis 27 ans.

Cette Mission est dans une période de reconstruction. Les vieux sites doivent être quittés, à cause des dangers



de la débâcle printanière. Ainsi, l'école devra être transportée à cinq milles plus loin, en amont de la rivière. Il faut reconstruire aussi le presbytère, l'hôpital et des dépendances. Il faut recourir aux moyens les plus primitifs pour ces travaux, tirer les pierres du lit de la rivière, faire la chaux, couper, flotter et scier le bois.

b) *Attawapiskat*. — L'église a été construite en 1884. Elle ne fut, toutefois, finie qu'en 1887 et établie de façon permanente en 1912. Le premier Missionnaire a été le Père Louis BOISSEAU. La population est exclusivement catholique, soit 650 âmes.

On est en train de reconstruire l'église, devenue trop petite et trop froide, — les exercices religieux devant être donnés dans la maison des Pères, durant l'hiver. En train aussi de construire un petit hôpital, car les sauvages sont atteints de maladie dans une très grande proportion, et c'est leur vie au grand air qui leur permet de prolonger leurs jours. Il y a, dans cette Mission, deux Pères et quatre Frères convers.

c) *Wenisk*. — C'est une fondation permanente remontant à 1924. S'y trouvent le Père Louis MARTEL avec le Frère convers René THIBOUTOT. Ils n'ont pas de maison et se logent dans une sacristie d'environ 12 sur 14 pieds. La population est de 150 catholiques.

La Mission est un pied à terre pour la fondation d'une autre Mission, à 400 milles au nord, où se trouvent 700 Indiens à mœurs païennes.

*Fort George*. — Mission fondée, en 1922, par le Père Louis BOISSEAU. Il y a deux Pères et trois Frères convers. C'est la seule Mission sur la côte est de la Baie James.

On est là depuis sept ans ; et il n'y a pas eu encore une seule conversion parmi les sept cents âmes de la population, les ministres protestants ayant fanatisé les sauvages contre les Missionnaires catholiques, les persuadant qu'il leur arriverait force malheurs, si elles les écoutaient.

\* \* \*

A l'arrivée des Missionnaires, les sauvages étaient ou païens ou protestants. Les superstitions, la sorcellerie,

la conjuration, l'immoralité, la guerre entre eux, la cruauté barbare, l'abandon des vieillards impotents étaient leur lot. Ils croyaient en un bon esprit et en un mauvais esprit, s'occupant d'abord de ce dernier pour l'empêcher de leur nuire. La femme, surtout, était des plus maltraitées, étant considérée comme une bête de somme propre à toutes les plus dures besognes et attirant souvent la bastonnade par-dessus le marché.

Les Missionnaires ont réussi à changer ces mœurs en mœurs chrétiennes. Aujourd'hui, les sauvages chrétiens se font remarquer par une ferveur digne de celle des chrétiens de la primitive Église. Ils sentent un besoin intense de la religion et leur piété est vraiment exemplaire.

\* \* \*

Le Père SAINDON nous parle, ensuite, de la pire souffrance qui soit pour le Missionnaire. C'est celle de la solitude morale dans laquelle il se trouve. A côté de celle-là, les privations matérielles ne sont pratiquement rien. Le Missionnaire n'a que quatre courriers par an, les journaux qu'une fois par année seulement. Les livres sont rares. Le Missionnaire est sevré de tout courant et de toute ambiance intellectuelle comme de toute affection légitime du cœur, alors que, dans sa patrie de civilisation, il était avec ses parents et amis, ses frères en religion, alors qu'il a fait des études qui l'ont classé, il faut bien le dire, dans la première élite intellectuelle et qu'il jouissait du plaisir relevé des arts, de la musique et des conférences et conversations d'ordre supérieur, des pompes de la liturgie, etc.

A certaines heures, la nostalgie de tout cela vous assaillit, comme une tentation; et c'est alors que le Missionnaire trouve, dans son humble chapelle où son DIEU est présent, le réconfort qu'il lui faut, car, sans l'esprit surnaturel venant de la grâce céleste, il serait impossible, pour des êtres civilisés, de vivre, des années durant, loin de la civilisation. Au point de vue matériel, ce sont des

inquiétudes incessantes, et puis la vue de tant d'âmes qu'on ne peut aucunement secourir, faute de ressources !

\* \* \*

Bien qu'il ne tienne pas du tout à parler de lui, nous avons tout de même appris que le Père SAINDON, qui est de la Mission d'Attawapiskat, où il s'en fut en 1922, est revenu au « pays », en juillet dernier, pour prendre un repos devenu nécessaire et, en même temps, voir à l'impression de deux ouvrages traduits par les Pères en langue crise : le *Catéchisme illustré* de la Bonne Presse de Paris et les *Quatre Évangiles en un seul* du Chanoine Weber. Cinq mille exemplaires de ces ouvrages coûteront \$ 5.000.

Le Père retournera dans sa Mission, le printemps prochain, et il a hâte de le faire. Il s'occupe aussi de recueillir des fonds pour la construction de son hôpital, tout à fait indispensable ; et, bien qu'il n'ait fait aucune demande de sollicitation dans les journaux, il est certain qu'il recevra avec reconnaissance, pour le bien des âmes de ses chers sauvages, les aumônes que des âmes généreuses pourraient lui remettre.



## IX. — Le vieux Canadien à l'antique Chapelet.

Il y a déjà de cela plus d'un quart de siècle : c'était au début de ma vie de Missionnaire.

Longeant, un jour, le bord sinueux d'un grand lac, je me trouvai soudain en face d'une vaste ferme, taillée à même la forêt. Maison solide et proprette, avec dépendances à l'avenant, pièces de foin et de grain superbes, nombreux bestiaux dans de gras pâturages : tout y dénotait le bien-être et l'aisance.

— « Sais-tu qui demeure ici », demandai-je au sauvage qui pilotait mon canot.

— « Oui, Père », me répondit-il : « plusieurs fois, j'ai échangé avec ces gens des fourrures pour des provisions. »

— « Je serais bien aise de les connaître, moi aussi. Pourquoi ne monterions-nous pas les saluer ? »

— « Tu n'y gagneras rien, Père. Jamais de Messe, jamais de prière. Ils préfèrent ne pas voir la Robe noire. »

— « Quelle langue parlent-ils ? »

— « Le sauvage, l'anglais, le français... : tout ce que tu voudras ? »

— « Eh bien, arrêtons ! »

— « Ça m'est égal. Je suis sûr d'être bien reçu, moi ; mais toi, je ne sais pas... »

A notre arrivée, un beau et grand vieillard, à tête blanche comme neige, nous invite, en français, à entrer et nous présente sa femme, une vieille à figure rébarbative, encadrée de cheveux roux grisonnants.

— « Il y a bien longtemps que vous demeurez ici, n'est-ce pas ? »

— « Plus de quarante ans », répond le vieillard, avec un geste de légitime fierté. « Je suis venu ici faire la traite des pelleteries en opposition à la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui, alors, exploitait les sauvages. »

— « Avez-vous élevé une famille ? »

— « Oui : une grosse famille. Mais nous n'avons plus qu'un seul enfant avec nous. Les autres sont tous établis. »

— « Il a dû vous en coûter beaucoup pour faire instruire vos enfants : les écoles étaient si éloignées... ? »

— « Oui, pas mal cher ! Il nous a fallu les envoyer, les uns à Pembroke, les autres à Ottawa. »

— « Nous aurions bien mieux fait de les envoyer tous à Pembroke », grommela la vieille. « Nous n'aurions peut-être pas perdu deux de nos filles à Ottawa... »

— « Vous avez perdu deux de vos filles à Ottawa ?... Et vous n'avez pas pu, je suppose, les faire revenir à temps pour leur fermer vous-mêmes les yeux ? »

— « Oh ! elles ne sont pas mortes... Mais il vaudrait mieux qu'elles le soient. Imaginez : elles ont été tellement perverties par la canaille qu'elles se sont faites Religieuses... Elles, qui étaient si bonnes petites filles quand elles sont parties, les voilà qui n'ont plus de cœur du tout pour leurs parents, — comme tous les prêtres, du reste, et toutes les Religieuses. »

— « Mais, Madame, il me semble que vous devriez considérer comme un honneur d'avoir deux de vos filles au service du Bon DIEU. »

— « Dites donc, plutôt..., un déshonneur. Quand on pense que ces gens-là, qui sont si riches et qui se piquent de savoir-vivre, n'ont seulement pas l'idée de venir nous voir. »

Et, tout d'un trait, sans me laisser le temps de placer un mot de réplique, avec des accents et des gestes d'énergumène, la vieille grincheuse me débite une litanie d'imprécations malsonnantes et d'injures fielleuses à l'adresse de ses filles religieuses, des prêtres, des évêques, du Pape, de l'Église catholique. Une vraie bourrasque, quoi !

Comprenant qu'il valait mieux ne pas insister, afin de ne pas gâter la sauce à tout jamais :

— « Eh bien, Madame », lui dis-je, tout doucement, « puisque ce sont là vos idées et que vous croyez avoir raison, je ne vous troublerai pas davantage. Je vous laisse à votre bonheur. »

(J'aurais, paraît-il, ajouté : — « Dans deux ans, Madame, vous ne parlerez pas comme ça... »)

Plus raisonnable et plus respectueux, le vieux m'avoua qu'ayant déserté la maison paternelle à l'âge de 12 ans, il n'avait jamais revu ses parents. Une fois mariés, ils avaient, lui et sa femme, abandonné peu à peu toute pratique religieuse. Un de leurs fils et une de ses filles étaient passés au Protestantisme, et les autres ne valaient guère mieux.

Je les quittai, en leur souhaitant de revenir à de meilleurs sentiments.

— « *Coucounis nishkatisi* », me dit mon guide, en regagnant notre embarcation, « la mère est *coléreuse*, hein ! C'est toujours comme ça, quand elle parle de la Robe noire. »

\* \* \*

Cette scène navrante me revint souvent en mémoire, durant mes longues courses de Missionnaire : — « Que de mystères », pensais-je, « dans la vie ! Comme on peut s'illusionner, s'aveugler, s'entêter, même à la veille de tomber dans l'éternité ! Bonne Mère, convertissez-les ! »



Quelques années plus tard, conduit sans doute par la Divine Providence, j'avais le bonheur de repasser par le même endroit.

Hélas ! les choses avaient bien changé d'aspect. Rasée par un incendie, la belle maison d'autrefois avait été remplacée par un misérable chantier. Je ne pus résister à la tentation de revoir mes vieux fanatiques.

J'entre. Le père est seul, sa vieille étant allée se promener chez un de ses enfants. Pauvre vieux : les coups répétés de l'épreuve l'ont tellement brisé, défiguré, amaigri, qu'il est à peine reconnaissable. Heureux de déverser dans le mien le trop-plein de son cœur meurtri, il me fait en détail le récit de ses malheurs.

— « Et pourtant, cher vieux », lui dis-je, « un malheur plus redoutable encore vous attend... Bon gré mal gré, il vous faudra bientôt comparaître au tribunal du grand Juge ! »

— « Eh ! oui, je sens bien que je n'en ai pas pour longtemps, maintenant. Je décline à vue d'œil... »

— « Et vous allez vous laisser mourir comme ça ?... Vous n'avez jamais, je crois bien, songé sérieusement au salut de votre âme ; et le Bon DIEU, Lui, L'avez-vous oublié pour toujours ?... »

— « J'ai toujours été un honnête homme. »

— « Je veux bien le croire, mais ce n'est pas suffisant. DIEU exige, de plus, qu'on Le serve et qu'on Le prie. »

— « Je L'ai toujours prié, le Bon DIEU ! » Et, tirant fébrilement de sa poche un antique chapelet aux grains usés par le frottement des doigts : — « Tenez », dit-il, « voici le chapelet que ma mère m'a donné le jour de ma première, de mon unique Communion. Tous les soirs, depuis, je l'ai récité, comme nous le faisons en famille, dans mon jeune temps ».

— « Ah ! bon ! » repris-je, « je m'explique comment il se fait que je suis ici ce soir. C'est la Sainte Vierge qui m'a amené près de vous, pour vous décider à faire votre paix avec son Divin Fils. »

— « Mais, vous n'y pensez pas, Père : je suis si vieux... »

— « Ne vous inquiétez pas de cela. Je suis Mission-

naire, voyez-vous, et j'ai la permission de célébrer la Sainte Messe où je veux. Que diriez-vous, si je revenais, dans quelque temps, dire la Sainte Messe ici même, dans votre maison ? »

— « Oh ! Père, ce serait trop d'honneur ! Pour sûr, j'y assisterais..., et pas tout seul, prenez ma parole. »

— « Alors, c'est entendu... Préparez-vous au grand jour... »

\* \* \*

Au commencement du carême, j'étais reçu à bras ouverts chez mes deux vieux. Leur confession faite, ils communieraient, durant la Sainte Messe, avec piété et dévotion. Et comme, après mon action de grâces, je me disposais à repartir, le vieillard, abîmé jusque-là dans la prière, d'un bond se redressa et, m'appuyant sur les épaules ses deux mains tremblotantes :

— « Père », dit-il, l'émotion plein la gorge, « il y eut un temps où le vieux P... avait tout à souhait... Aujourd'hui, il est ruiné, c'est vrai... Mais sachez que jamais de sa vie il n'a goûté autant de bonheur que ce matin. Heureux jour que celui de ma seconde Communion, 72 ans après ma première !... Pourvu, maintenant, que le Bon DIEU ne nous tienne pas compte de la mauvaise éducation que nous avons donnée à nos enfants... »

Et sa large poitrine se gonfla sous la poussée d'une violente émotion trop longtemps contenue ; et il éclata en sanglots étouffés.

— « Père », poursuivit la vieille, « à votre première visite, vous nous aviez fait une prédiction bien terrible... »

— « Quelle prédiction ? »

— « Vous avez dit, en partant : « Dans deux ans, Madame, vous ne parlerez pas comme ça ! »

— « C'est drôle : je ne me rappelle pas du tout. »

— « Oui, vous nous l'avez dit... En tout cas, au bout de deux ans, jour pour jour, notre maison a été détruite par le feu de fond en comble ; et, depuis, la malchance nous a poursuivis sans relâche... Que voulez-vous ?... Nous l'avions mérité. C'était pour notre plus grand bien. »

Ce disant, elle pleurait à chaudes larmes : larmes du cœur contrit et repentant, de l'âme réconciliée avec DIEU.

— « Allons ! consolez-vous », leur répétais-je ; « oubliez la justice de DIEU, pour ne plus penser qu'à son infinie miséricorde... Il est si bon ! »

L'émotion me gagna moi-même, et je dus mêler les larmes de ma joie à celles de leur repentir.

Après sept années de fidélité exemplaire à tous leurs devoirs religieux, ils moururent, tous deux, dans les dispositions les plus consolantes. La Sainte Vierge, qui les avait sauvés ici-bas, a dû leur ouvrir là-haut les portes du paradis.

Stanislas BEAUDRY, *O. M. I.*

---

Mgr Balaïn, O. M. I.

Prêchant une mission à Auterrive, Diocèse d'Auch, lors de la Toussaint 1927, j'ai fait la connaissance de M. le Chanoine Marmont, Archiprêtre de la Cathédrale d'Auch. Il est venu, deux fois, nous voir, — la seconde fois, pour la clôture de la mission, le 2 novembre, vu qu'Auterrive est de son doyenné.

Nous lui avons rendu sa visite, et, à cette occasion, il m'a fait visiter sa magnifique cathédrale dans toutes ses parties : stalles du chœur, chaire, buffet d'orgue, etc.

Il m'a indiqué, au cours de cette visite, l'emplacement de la sépulture de Monseigneur Mathieu-Victor BALAIN, *O. M. I.*, dans la Chapelle des Ames du Purgatoire, près du mur. Les « Beaux-Arts » n'autorisent aucun signe, — ni en creux, ni en relief, — pour la signaler.

Jusqu'à cette époque, la dépouille de Monseigneur BALAIN se trouvait dans la Chapelle de Beaulieu, maison de campagne du Séminaire d'Auch, confisquée, par la loi de 1905, et devenue école d'agriculture.

Le Préfet du Gers jugea que ce n'était pas sa place dans cette chapelle désaffectée. Il proposa donc à Monsieur l'Archiprêtre de le lui remettre, en se chargeant des frais d'exhumation, mais à la condition qu'il n'y eût à cette occasion aucune manifestation. Après quelques hésitations, à cause de cette condition restrictive, Monseigneur François Ricard se rendit aux raisons de M. Marmont ; et le transfert se fit, sans bruit, de Beaulieu à la Cathédrale Sainte-Marie.

Monseigneur Ricard profita, d'ailleurs, de l'occasion pour faire creuser, en même temps, un caveau pour lui-même près de Monseigneur BALAIN, mais du côté de l'allée.

Jean TANCRAÏ, *O. M. I.*

---

# VICARIATS DU SUD-AFRIQUE

---

## I. — Le Congrès Eucharistique de l'Afrique Méridionale.

---



DURBAN vient de voir se dérouler, du 29 mai au 2 juin dernier, le spectacle inoubliable du premier Congrès eucharistique national du Sud africain.

Il y a deux ans, lors de leur réunion plénière de Kimberley, leurs Grandeurs les Vicaires et Préfets apostoliques avaient exprimé le vœu que l'année 1929 ne se passât pas sans que le Centenaire de l'Émancipation catholique en pays britannique fût rappelé aux populations sud-africaines.

Aucune décision précise ne fixait le temps ni le mode d'une telle manifestation. Seraient-ce simplement, dans chaque Vicariat ou Préfecture, des instructions et un *Te Deum* ? Rien ne l'indiquait.

Mais le Vicariat du Natal voyait poindre une date — aussi en 1929 — qui l'intéressait vivement. Le 2 juin 1904, Sa Grandeur Mgr Henri DELALLE, *O. M. I.*, recevait en la Cathédrale de Nancy, des mains de Sa Grandeur Mgr Turinaz, la consécration épiscopale. Or, ceux qui se préoccupaient de ce 25<sup>e</sup> anniversaire voyaient avec joie que le 2 juin 1929 était un dimanche, — le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu. Et, depuis quinze ans, les Catholiques de Durban ne font-ils pas la grande Procession du Très Saint Sacrement par les rues de la ville, se dirigeant vers l'Albert Park, un magnifique jardin de cinq hectares avoisinant la baie, où ils se groupent devant un autel improvisé ? De l'estrade du pavillon, qui sur-

plombe l'ovale de gazon cerclé d'arbres majestueux, la Bénédiction est donnée. Alors, en cet anniversaire de consécration, après la Messe jubilaire, quelle finale que cette procession !

Il était tout naturel d'inviter à cette fête les Autorités ecclésiastiques du pays. Mais, puisqu'il y avait cette occasion de se réunir à Durban, pourquoi ne pas joindre à la solennité locale la manifestation nationale en mémoire de l'Émancipation ? Et le mode de célébration n'était-il pas tout indiqué par la date, — c'est-à-dire, une réunion nationale en l'honneur de Jésus Eucharistie ? Sitôt que l'idée fut soumise à Son Excellence le Délégué apostolique et à leurs Grandeurs les Vicaires et Préfets apostoliques, elle reçut leur approbation unanime.

Il fut donc décidé que le premier Congrès eucharistique national serait tenu à Durban. L'honneur de l'organiser revenait aux Oblats de MARIE Immaculée.

\* \* \*

Le Congrès s'ouvrit le mercredi soir, 29 mai, à la Cathédrale : 20 évêques et prélats et 60 prêtres, venus de tous les points du Sud de l'Afrique, étaient groupés dans le sanctuaire agrandi. La belle église que Mgr JOLIVET, *O. M. I.*, conçut et bâtit, il y a 30 ans, ne put suffire à contenir la foule qui s'y pressait, bien que l'on eût supprimé tous les bancs des bas-côtés.

Un désappointement survenait. Son Excellence le Délégué apostolique ne pouvait quitter Bloemfontein, retenu au lit par une bronchite pulmonaire ; le plus ancien de nos évêques de l'Afrique australe, Mgr Mac-Sherry, de Port Elisabeth, se voyait également empêché par la maladie. Monseigneur DELALLE, dans le discours d'ouverture, exprimait les sentiments de tous en déplorant ces absences et envoyait aux vénérables prélats les vœux des Congressistes.

Mgr DELALLE, président du Congrès, avait été reçu pontificalement à la porte de sa Cathédrale par l'Administrateur, le R. P. SORMANY, *O. M. I.*, qui lui avait



présenté l'eau bénite et l'encens. Le chœur de 80 voix entonna alors l'*Ecce sacerdos magnus*, composé pour l'occasion par le maître de chapelle de la Cathédrale, Mr. E. Schelpe (diplômé de la Commission inter-diocésaine de Belgique et disciple de Tinel). Puis un vénérable prélat, Mgr F. C. Kolbe — un enfant de l'Afrique amené dans l'Église, il y a près de 50 ans, — parle dogme de l'Eucharistie, monte en chaire et parle éloquemment, à son magnifique auditoire, du Congrès, de ses raisons et des espérances qu'il fait naître aux cœurs catholiques. Lorsque le vénéré prédicateur descend de chaire, la traduction anglaise de l'*Adoro Te*, qu'il a écrite et dont il a composé la mélodie, est chantée par le chœur. Sa Grandeur Mgr David O'LEARY, O. M. I., de Johannesburg, donne le Salut.

Les fidèles partent difficilement. D'ailleurs, le motif est évident : auprès des sept confessionnaux, on se presse, parce que l'on veut participer au Congrès, non en spectateurs, mais en membres fervents, ne pas donner seulement un éclat extérieur à JÉSUS-Hostie, mais lui rendre hommage en Le recevant sacramentellement. Je ne crois pas qu'il y ait eu un seul prêtre qui n'ait enregistré quelques retours pendant le Congrès : ce fut une mission pour la ville. On calcule que, dans la Ville de Durban, pendant ces quatre jours, plus de 12.000 communions furent distribuées, — c'est-à-dire plus de 3.000 par jour. Il ne faut pas oublier que le nombre total des catholiques de la ville — hommes, femmes et enfants — ne s'élève pas à 10.000.

\* \* \*

Jeudi matin, les enfants envahissaient la Cathédrale pour la Messe pontificale. Son Excellence le Délégué aurait dû la célébrer : en son absence, Mgr GOTTHARD, O. M. I., Vicaire apostolique de Windhoek (Cimbébasie), chanta la Messe et distribua près de 800 communions aux enfants. Les adultes n'avaient pas été admis à cette Messe. Le chœur chanta la *Missa secunda Pontificalis* de Mgr Perosi, avec le *Lauda Sion* du plain-chant.

Entre parenthèses, pendant tout le Congrès, la musique exécutée par le chœur fut strictement liturgique, en tout conforme au *Motu Proprio* de Pie X, que vient de confirmer Sa Sainteté Pie XI. Le vendredi, le chœur des Enfants de MARIE chantait, à la Messe pontificale, la Messe de Perosi *Te Deum laudamus*, à deux voix ; et, le dimanche, à la Messe jubilaire, encore une Messe de Perosi (*Benedicamus Domino*) était rendue par le chœur. Autant que possible, aux cérémonies du soir, c'était l'auditoire même qui chantait et faisait vibrer les voûtes de la Cathédrale.

Le jeudi soir, la vaste salle de l'Hôtel de Ville. qui peut contenir plus de 3.000 personnes, était archicomble. La foule débordait dans les couloirs et le grand vestibule. Sur la plate-forme, les évêques, les préfets apostoliques, les prélats, les prêtres, le Maire de Durban et sa dame, des représentants du Conseil municipal et du Gouvernement provincial, etc... On était réuni pour présenter au Jubilaire les vœux de tous les catholiques et quelques cadeaux de circonstance : un chèque de £ 1.000, une *cappa magna*, un calice de prix et des ornements. Mgr O'LEARY, O. M. I. et le Maire exprimèrent les sentiments des catholiques et de la ville. Avec une émotion contenue, Mgr DELALLE remercia cordialement et éloquemment.

Après un morceau d'orchestre, Mgr DELALLE, président du Congrès, proposait à l'auditoire d'envoyer à Sa Sainteté un câblogramme, jurant loyauté et fidélité, au nom du clergé du Sud-Afrique. Puis M. Briggs, Sénateur de l'Union sud-africaine, exprimait ces mêmes sentiments, au nom de tous les catholiques laïcs du pays. On exprimait également de respectueuses félicitations, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance (31 mai) et du jubilé sacerdotal (21 décembre) de Sa Sainteté. L'auditoire répondit par le chant grandiose du cantique *God bless our Pope*, paroles du Cardinal Wiseman et musique de Sir Richard Terry, ancien maître de chapelle de la Cathédrale de Westminster.

Les orateurs se succèdent, prélats et laïcs. On envoie

à Son Éminence le Cardinal Van Rossum, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, des félicitations à l'occasion de son jubilé sacerdotal ; on remercie Dieu de la liberté donnée, pendant ce dernier siècle, au culte catholique en ce pays ; on affirme la résolution inébranlable de maintenir, pour nous-mêmes et pour nos successeurs, cette liberté de conscience.

Mgr MEYSING, O. M. I., Administrateur du Vicariat de Kimberley, Mgr Bellezze, des Servites, Préfet apostolique du Swaziland, Mr. E. O'Meara et le Colonel G. Molyneux remuent l'auditoire. La loyauté civique des catholiques élève la voix au chant du *God save the King !* Les acclamations sont chaudes et nourries. L'enthousiasme, déjà très visible à l'ouverture le mercredi soir, devient plus qu'évident. On sent que le succès est assuré.

\* \* \*

Les foules se pressent dans les églises et chapelles, le vendredi matin, pour les Messes et les communions. A la Cathédrale, Mgr CÉNEZ, O. M. I., Vicaire apostolique du Basutoland, célèbre la Messe pour les femmes et les Congrégations d'Enfants de MARIE. Pour la première fois, celles-ci ont revêtu le manteau bleu et le voile blanc. Les longues théories s'approchent en ordre parfait de la Sainte Table : dévotion et piété sont, pour ainsi dire, tangibles.

Plus impressionnant encore fut le spectacle du vendredi soir, quand la Cathédrale se remplit d'hommes. Le R. P. O'DONNELL, O. M. I., leur parla de la Messe, du Sacrifice divin, de la nécessité et de l'honneur de répondre à l'appel que la Victime fait aux volontés mâles et braves. Puis debout, un cierge allumé en main, alors que les lumières électriques s'éteignent, les hommes récitent le *Credo*, renouvellent les promesses de leur baptême et se vouent les hommes-liges du Christ-Roi.

Le Très Saint Sacrement est exposé. Mgr Spreiter, O. S. B., des Bénédictins de l'Abbaye de Sainte-Ottila, Vicaire apostolique du Zululand, entre au sanctuaire.

L'autel est inondé de lumières, la houle des voix roule le long des arceaux de la voûte, des milliers de cierges allumés scintillent dans la demi-obscurité de la nef et des bas-côtés ; puis c'est le silence, si impressionnant, pendant que la triple bénédiction tombe sur les fronts inclinés ; et, enfin, c'est l'enthousiasme se donnant libre cours aux accents enlevants du *God bless our Pope*. Ils étaient peu nombreux, ce soir-là, parmi les prêtres et les hommes, ceux dont les yeux ne brillaient pas, humides d'émotion.

\* \* \*

Les deux journées n'avaient pas été consacrées entièrement aux cérémonies dont on vient de lire le récit. Un congrès est une occasion d'étude. Ici, le sujet d'étude était le Très Saint Sacrement.

Le journal catholique du Sud africain, le *Southern Cross*, a publié *in extenso* plusieurs des conférences données, en anglais, à la section de langue anglaise.

Ce n'était qu'une partie du travail. Les membres du Congrès se divisaient en quatre sections, selon les langues principales que l'on parle au Natal : l'anglais, le français, le tamoul et le zulu.

Dans les salles où les conférences étaient données, des centaines d'auditeurs se pressaient. Jeudi et vendredi matin, pendant une heure, et jeudi et vendredi après-midi, pendant deux heures, à la section anglaise, la vaste salle de l'école secondaire des Sœurs de la Sainte-Famille voyait de 800 à 900 personnes écoutant attentivement les conférenciers.

Évêques, prêtres et laïcs — Leurs Grandeurs Monseigneur O'LEARY, *O. M. I.*, et Mgr Cox, *O. M. I.*, Mgr Brown, *S. J.*, Préfet apostolique de la Rhodésie, Mgr Kolbe, le Révérend Père Shapcote, *O. P.* (chargé de la traduction officielle de la *Somme* de Saint Thomas en langue anglaise), le Révérend Père Corish, *S. J.*, Recteur du Collège de Saint-Aidan, le Révérend Père Marsh, *C. SS. R.*, le Révérend Père O'Shea, *O. M. I.*, Docteur en théologie ; des avocats, comme Messieurs

Kinna, Gordon et Lavoipierre ; un médecin, M. le Docteur McMurtrie — ont mis tout leur cœur dans les sujets qu'ils traitent, sujets historiques ou théologiques ou de dévotion, mais tous se rapportant au sujet central, l'*Émancipation catholique et la Sainte Messe* (peut-être serait-il bien de dire : *la Liberté rendue à JÉSUS-Victime*) ; et de l'ensemble s'élève une symphonie harmonieuse en l'honneur de l'Eucharistie.

La section française, de même que la section indienne et la section zulu, ne se réunit que le vendredi. *La Vie catholique et l'Eucharistie* exprimait le plan d'ensemble. Sous la présidence de Mgr CÉNEZ, O. M. I., la réunion prit un charme mystique. Sa Grandeur Mgr Fages, des Oblats de Saint-François de Sales, coadjuteur de Mgr Simon, un des vétérans de l'apostolat au Sud africain, parla de la vie eucharistique ; Mgr Klerlein, de la Congrégation du Saint-Esprit, Préfet apostolique de Kronstad, montra le lien qui doit exister entre l'Eucharistie et la famille ; trois Oblats de MARIE Immaculée — les Révérends Pères SACCADAS, PÉRON et Le LOUET — développèrent le sujet : *L'Eucharistie et l'Apostolat laïc, l'Eucharistie et la Jeunesse, l'Eucharistie et la Vocation*.

La section indienne se réunit à l'Église Saint-Antoine. Sa Grandeur Mgr O'LEARY, O. M. I., présidait. L'Eucharistie, ici encore, formait le sujet des conférences données par Mgr MEYSING, O. M. I., de Kimberley, les Révérends Pères TANGUY, O. M. I., de Verulam, et DURAND, O. M. I., de Mafeking, et Mr. V. Lawrence, dont un des fils est Oblat à Rome.

Pour la première fois dans l'histoire des Congrès eucharistiques, la langue zulu se faisait entendre dans nos conférences. La vaste Église de Saint-Paul, à Greyville, siège de la Mission indigène de Durban, aurait dû, pour l'occasion, être quadruplée. *La Sainte Messe, — la Communion fréquente, — le pourquoi et le comment de cette fréquente Communion* : telle était l'idée générale à développer. Mgr Fleischer, des Missionnaires de Marianhill, premier Vicaire apostolique de Marianhill, présidait. Successivement, et tous en zulu, parlèrent : le Révérend



Père Vitalis, des Missionnaires de Marianhill, le Révérend Père Ignatius, des Bénédictins, Mgr Bellezze, des Servites de MARIE, les Révérends Pères TUAL et HANON, des Oblats de MARIE Immaculée, et un catéchiste, Christian Kumalo.

Le vendredi 31 mai est jour férié dans l'Union sud-africaine (car ce fut en ce jour que fut signé le pacte d'Union des anciennes Colonies du Cap, du Natal, de l'Orange et du Transvaal). Les indigènes de la ville étaient donc libres, et le Père KÉRAUTRET, O. M. I., a plus d'un millier d'hommes dans sa paroisse urbaine, sans compter les paroissiennes et paroissiens des alentours. Et puis, la Municipalité de Durban avait gracieusement offert l'hospitalité gratuite, dans l'hôtellerie des femmes et dans celle des hommes, à tout indigène porteur d'un visa signé par le Père KÉRAUTRET. Aussi ce fut par milliers que nos catholiques indigènes affluèrent à Durban. Ne croyez pas, cependant, que ce fut sans sacrifice de leur part : les gages ne sont pas très élevés, et le chemin de fer — même à prix réduit — dut faire un trou profond dans leurs budgets.

Le vendredi et le samedi soir, mille femmes catholiques reposaient à l'Hôtellerie (la « Matrone » protestante avait procuré à chacune un matelas ; les indigènes avaient apporté leurs couvertures) et près de quinze cents hommes à l'Hôtellerie de *Depot Road*.

Dès le matin, l'église avait été envahie, les confessionnaux assiégés ; et, pendant toute la journée, elle ne désemplit pas. Ce fut avec un bonheur spécial que Mgr DELALLE, vers cinq heures de l'après-midi, vint donner à cette foule d'humbles et fervents fidèles la Bénédiction du Très Saint Sacrement.

\* \* \*

On avait laissé le samedi libre, sauf que, par désir exprès de Son Excellence le Délégué Apostolique, une conférence liturgique pour le Clergé se donna à la Cathédrale. Mgr Van Nuffel, O. S. B., Préfet apostolique

de Pietersburg, adressa la parole à la vénérable assemblée. On profita de l'occasion pour prendre la photographie, d'abord, des Prélats et, puis, de tout le Clergé congressiste.

Le travail du samedi se fit dans le secret du confessionnal. Les âmes étaient au spirituel. Notre-Seigneur régnait en maître, mais le fardeau du Maître était léger.

Durban, depuis plus de huit jours, voyait flotter, autour de la Cathédrale, des drapeaux, des guirlandes de verdure, des traînées lumineuses de globes électriques : mais cela ne suffisait pas aux cœurs catholiques. Le Roi allait parcourir les rues : il fallait décorer. Tout le long du parcours, des mâts se dressent pour supporter des écussons héraldiques ; des banderoles sanglent de leurs couleurs voyantes le chemin ; des drapeaux flottent joyeux ; un arc de triomphe ouvre l'entrée du parc, un autre — œuvre des Catholiques portugais — marque de palmes l'avenue que suivra la procession une fois arrivée au parc ; le pavillon est transformé en un immense autel par les mains du Frère POIRIER, O. M. I... Durban, le dimanche, s'émerveilla de la décoration insolite. On se promettait de voir ce que « ces catholiques allaient pouvoir faire ».

\* \* \*

Le 2 juin, comme d'ailleurs les jours précédents, se leva splendide : un ciel bleu, une brise légère qui rafraîchit sans donner l'impression du froid, un soleil qu'on dirait de printemps, alors que nous sommes aux derniers jours d'automne. Tout se met à l'unisson de la joie jubilaire.

Les Messes pontificales ont été célébrées dans les églises et chapelles ; beaucoup de prêtres disent, par permission spéciale, leur Messe dans les familles qui ont donné une large hospitalité « aux prophètes parce qu'ils sont prophètes ».

Vers dix heures, tout le clergé est réuni près de la cathédrale : la procession s'organise. Le vénéré Jubilaire

va célébrer avec joie le Saint Sacrifice, au jour anniversaire de sa consécration. Les deux diacres d'honneur qui l'assistent sont deux Pères Salésiens du Cap, — n'est-ce pas en ce jour qu'à Saint-Pierre, le Souverain Pontife va proclamer bienheureux leur père, Don Bosco ? Quoi de plus juste qu'ils soient à l'honneur ?

Les cloches s'ébranlent ; les grandes orgues sonnent, puissantes. Et, tranchant sa voie au travers d'une foule heureuse, la procession entre par la grande porte de la Cathédrale, pendant que les paroles de bienvenue *Ecce sacerdos magnus* retentissent à nouveau.

A l'évangile, le Révérend Père SORMANY, O. M. I., donne lecture de la lettre que Sa Sainteté a gracieusement envoyée au Vicaire apostolique du Natal. Le Saint-Père, par une attention spéciale, accorde une indulgence plénière à ceux qui ont pris part au Congrès.

Puis Mgr Brown, de la Compagnie de Jésus, monte en chaire et redit éloquemment les raisons de joie et de reconnaissance d'un tel jour. Il brosse à grands traits la carrière épiscopale du Jubilaire, rappelle les obstacles et montre le progrès de la Religion au Natal, pendant ces 25 ans, et offre cordialement à Monseigneur les vœux liturgiques *Ad multos annos*.

Les cérémonies se déroulent, calmes et imposantes. Des cérémonies de cette Messe, comme des autres, un prélat bénédictin disait au R. P. LE VOGUER, O. M. I., Maître des cérémonies, au lendemain du Congrès :

— « Mon Père, les cérémonies n'auraient pas été mieux faites dans une abbaye bénédictine. »

Il était midi, quand la Messe se termina. Des agapes fraternelles réunirent alors tout le clergé dans l'*Emmanuel Hall* (salle paroissiale).

C'eût été l'occasion, en temps ordinaire, de faire des *toasts* de circonstance. Mais le temps pressait. La grande manifestation du Congrès devait commencer à 2 h. ½. L'hommage du peuple catholique du Sud africain au DIEU Eucharistie allait être rendu.

\* \* \*

Cependant, trois trains spéciaux avaient déversé plus d'un millier de catholiques du Vicariat voisin, la grande majorité étant des indigènes. L'endroit où les différents groupes devaient se réunir avait été publié. Aux membres de la Société de Saint-Vincent de Paul avait été confiée la charge de maintenir et diriger ces groupes. La police municipale en uniforme de gala prête son aide efficace et courtoise. Deux gardes municipaux, sur chevaux richement caparaçonnés, vont précéder le cortège.

L'heure sonne ; et, sans effort et sans trouble, l'immense théorie de fidèles se met en marche. Enfants des écoles, Enfants de MARIE au manteau bleu et voile modeste, les Dames de Charité, les Religieuses (Sœurs de Nazareth, Sœurs Dominicaines d'Oakford et de Newcastle, Sœurs de la Sainte-Croix, Franciscaines Missionnaires de MARIE, Sœurs du Précieux Sang, Sœurs de la Sainte-Famille, Sœurs Augustines, Sœurs indigènes de Saint-Dominique et de Saint-François), le premier groupe d'hommes en rangs serrés, le Clergé en surplis (Oblats de MARIE Immaculée, Bénédictins, Jésuites, Missionnaires de Marianhill, Servites, Dominicains, Oblats de Saint-François de Sales, Pallottins, Prêtres du Sacré-Cœur, Fils du Cœur de JÉSUS, Salésiens, Rédemptoristes, Pères du Saint-Esprit, Clergé séculier), douze petits pages en habit de cour, soie blanche et chapeau à plume d'autruche (le plus âgé a huit ans), les diacres d'honneur, leurs Seigneuries, Mgr Spreiter, *O. S. B.*, et Mgr CÉNEZ, *O. M. I.*, qui portent l'ostensoir à tour de rôle ; Mgr DELALLE, en *cappa*, et les évêques et les prélats en *mantelletta*, le second groupe d'hommes, précédés par deux Chevaliers de l'Ordre de Saint-Sylvestre et un jeune officier de marine en uniforme ; puis les Confréries de femmes, la paroisse de Saint-Antoine de les milliers d'indigènes en rangs pressés.

Tout le long du parcours, des milliers de spectateurs — presque tous protestants — regardent, respectueux. Car

cette procession est une procession de prière. Le rosaire et les chants alternent. C'est un peuple catholique, *ex omni tribu, et lingua et natione*, — Anglais, Irlandais, Écossais, Français, Allemands, Italiens, Tchéco-Slovaques, Espagnols, Portugais, Belges et Hollandais, Norvégiens, Polonais, Grecs, Syriens, ceux de l'Inde et de Ceylan, de l'Australie et des deux Amériques, Zulus, Basutos, Bechuanas, Swazis, Tembus : ils sont tous là, unis dans une même foi, une même prière, une même dévotion. mais l'expression de leur prière sera donnée en leur langue maternelle. Quelle merveille, dans un pays où la question de race est sans cesse à l'ordre du jour, que cette réunion de tous en une unité intense ! Dans nos pays d'Europe, à civilisation unique, il est presque impossible de se faire une idée du miracle qu'opère la Sainte Église catholique, — je dis miracle, car seule l'Église catholique ose aller de front contre le préjugé populaire.

Ils étaient de 10 à 11.000 qui marchaient ainsi dans le cortège de Notre-Seigneur. Sans doute, ce sont pour vous chiffres peu considérables ; mais souvenez-vous que le territoire de l'Union sud-africaine est grand comme la moitié de l'Europe, que la population totale est de 7.000.000, que la population catholique totale n'atteint pas un quart de million, que la Ville de Durban n'a guère que 100.000 habitants et que, comme on le disait plus haut, les catholiques n'y sont à peine qu'un sur dix. Alors, si vous ajoutez à ceux qui prenaient part à la procession, les 3 à 4.000 qui étaient dévots spectateurs au Parc, mais empêchés — soit par l'âge ou la faiblesse ou la garde des enfants — de prendre une part plus active à la grandiose cérémonie, vous verrez que l'effort fourni par la population catholique fut, proportions gardées, magnifique.

Arrivée au parc, cette masse se groupe en rangs méthodiques, chaque rang formant la courbe d'une ellipse allongée : le vrai foyer, c'était l'Hostie. Avant la Bénédiction, un nouveau sujet de joie était communiqué aux fidèles. Pendant la matinée, un câblogramme officiel arrivait à Durban. Le Saint-Père, agréant l'hommage



de ses enfants, leur envoyait sa bénédiction spéciale : ce fut à cet auditoire de 15.000 personnes que le câblogramme fut lu.

Puis, le *Tantum ergo* s'élève majestueux. La foule, à genoux depuis bientôt un quart d'heure, courbe le front : par trois fois l'ostensoir, en style gothique — don précieux des Sœurs de la Sainte-Croix et de la Préfecture de Gariep — trace un éclair d'or : JÉSUS bénit son peuple, l'Emmanuel demeure avec nous...

Le cortège reprend sa marche triomphale et se dirige, par de nouvelles rues, vers la Cathédrale. A peine un quart réussit à y pénétrer, bien que l'on soit 20 où il n'y a de place que pour 10. De nouveau le *Tantum ergo*, de nouveau la Bénédiction, de nouveau le *Laudate*, — ah ! oui, les cœurs sont à la joie, — de nouveau le chant de la foi, le cantique du Congrès à l'Emmanuel, le cantique pour le Pape. Qu'importe la fatigue : on voudrait rester là.

Il eût semblé que le Congrès aurait pu se terminer au retour de la procession : mais l'expérience des années précédentes nous disait que les fidèles veulent quelque chose de plus, le soir de la Fête-Dieu : il leur plaît de revenir prier une heure près du tabernacle ; il leur plaît, au sortir de l'église, de parler de leurs émotions. Il avait donc été décidé que la clôture solennelle du Congrès se ferait le dimanche soir.

Afin de détourner de la Cathédrale un fort contingent de fidèles, on prépara à Saint-Paul, pour les indigènes, un « mystère », le « *Mystère de la Messe* ». Les élèves de l'École de Marianhill avaient donné ce drame à l'époque de Pâques : ils le jouèrent de nouveau à la grande édification et pour le plus grand bien de leur auditoire.

Cependant, à la Cathédrale, lorsque le Clergé revint au sanctuaire (tous les évêques, à la requête de Sa Grandeur Mgr DELALLE, étaient revêtus de la chape, portaient mitre et crosse), près de 3.000 personnes avaient pénétré dans l'église et écoutaient la voix chaleureuse et claironnante du Rév. Père O'SHEA, O. M. I. Il chante les triomphes et la gloire de l'Eucharistie à travers les siècles. Son

discours fait penser à la fresque de Raphaël : la *Dispute du Saint Sacrement* aux murs du Vatican. Tout converge vers la présence cachée ; tout s'échappe en rayons d'or de l'Hostie lumineuse. Puissent les nuages de l'hérésie se dissiper au contact de cette lumière ! Puisse l'atmosphère catholique s'en imprégner de plus en plus consciemment !

L'*O Salutaris* s'échappe des poitrines de la multitude, — le *Te Deum* monte vers le trône eucharistique, — puis le *Tantum ergo* puissant et enthousiaste : Mgr DELALLE reçoit l'Ostensoir, et le Cœur de Jésus, aux mains de son serviteur, verse sur toutes ces âmes, qui sont à Lui, des bénédictions abondantes.

Lorsque le Sacrifice est terminé et la courte action de grâces achevée, le diacre se tourne et chante l'*Ite, missa est* : de même, ce soir-là, pour renvoyer les fidèles dans leurs familles, heureux et décidés à faire leurs devoirs de chrétiens, sur l'invitation de Monseigneur, les neuf autres évêques avec lui se groupent en mitre et chape et la crosse à la main et, tournés vers le peuple, — diacres du Très-Haut, — ils entonnent tous ensemble le *Sit nomen Domini benedictum*.

— « Oui, maintenant et toujours ! » répond la foule.

— « Notre espoir est dans le Nom du Seigneur », continue le dialogue chanté.

— « En Celui qui a créé le ciel et la terre. »

Les têtes s'inclinent ; et les dix évêques, en un ensemble parfait, qu'inspire une émotion intense, appellent sur ceux qui sont là, et sur leurs ouailles dispersées aux quatre vents de l'Union, la bénédiction divine, gage de la vie sans fin — *Descendat super vos et maneat...*

\* \* \*

L'Afrique méridionale s'était jointe tout entière à ces fêtes. Avant de quitter leurs vicariats ou préfectures, les vénérés prélats avaient voulu que, dans les églises et chapelles, le Saint Sacrement fût exposé, le dimanche, et des prières d'actions de grâces offertes au DIEU caché. — Notre-Seigneur s'est révélé riche de grâces ;

et ne pouvons-nous pas espérer, comme résultat, un accroissement de conversions ?

Pendant les jours du Congrès, à la boutonnière des hommes et au corsage des femmes, s'attachait un joli bouton au champ bleu d'azur, le calice et l'hostie d'or couronnés de la Croix du Sud, les deux dates 1829-1929 rappelant le centenaire et, en exergue, un seul mot EMMANUEL.

« Dieu avec nous » : c'est la prophétie contenue en ce nom de notre pays, découvert le jour de Noël et nommé par ces intrépides explorateurs chrétiens « Natal », la terre de Noël, la terre de « DIEU fait homme et demeurant chez nous ». Puisse toute l'Afrique devenir de fait, ce qu'elle est de droit, la terre de l'Emmanuel !

LOUIS SORMANY, O. M. I.



## II. — La Léproserie de Pretoria, au Transvaal <sup>1</sup>.

Nos compatriotes belges se distinguent dans les Missions lointaines et, même enrôlés dans les Institutions d'origine étrangère, ils se signalent au sein de celles-ci comme des sujets d'élite.

A propos du récent départ du Père Alfred GATHY, de Ferrières, pour les îles de l'Océan Glacial, nous avons narré la vaillance que déploient, pour la conversion des Esquimaux et des Peaux-Rouges canadiens, les BINAMÉ, d'Éverhailles, les CORNIL, de Boucle-Saint-Denis, et les BERENS, de Turnhout, vrais fils de Mgr de MAZENOD et dignes collaborateurs de Nosseigneurs GROUARD et BREYNAT (2). Ils sont, comme disait le Cardinal Dubois,

---

(1) Cfr. « *Le Bien Public* » (3, Rue aux Tripes, Gand), LXXVI<sup>e</sup> année, Num. 158 (7 juin 1929), page 6 : — UN NOUVEAU PÈRE DAMIEN (Louis WILMET).

(2) Voir « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, Num. 236 (Juin 1929), pp. 99-103 : — NOUVELLES ET VARIÉTÉS : Oblats Belges dans les Glaces Polaires.

Archevêque de Paris, « la gloire de leur pays et de leur Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée » (1).

D'autres Missionnaires belges accomplissent au pôle opposé, au Transvaal, une tâche non moins difficile et aussi glorieuse.

Il y a quelques mois, tombait là-bas, épuisé par trente ans d'inlassable labeur apostolique, le Père Van HECKE, O. M. I., natif de Zele, en Flandre. A deux reprises, il vécut des années tragiques, — d'abord, en 1899, comme aumônier du corps irlandais qui s'était engagé dans l'armée boer pour combattre l'Angleterre, et puis, en 1914-1918, comme aumônier des régiments anglais qui conquièrent les colonies allemandes dans le Sud-Ouest de l'Afrique.

Dans l'intervalle de ces deux guerres, il était revenu en Belgique pour fonder le Séminaire apostolique de Waereghem et présider au nouveau Noviciat de Nieuwenhove. Aussitôt après l'armistice de 1918, il reprit ses fonctions pacifiques et dirigea, successivement, plusieurs Missions transvaaliennes, notamment le poste de De Wildt, où il rendit son âme à DIEU.

Tous les journaux du Sud africain ont exalté le prêtre belge et loué à l'envi le zèle du plus zélé des Missionnaires (2).

Un autre Belge, également O. M. I., travailla longtemps à ses côtés et renouvelle, dans ces régions, les sacrifices qui ont valu au Père Damien, l'Apôtre de Molokaï, une vénération universelle et une réputation d'héroïsme.

Belge de cœur et d'âme, il est issu d'une famille de gentilshommes français — les De Hovre — bannis de leur patrie par le Gouvernement révolutionnaire ; un de ses frères est artiste musicien à Anvers, un autre en Flandre et, à Liège, le Chanoine de Hovre est professeur

---

(1) Cfr. *L'Épopée Blanche*, par Frédéric Rouquette : *Préface*, page 8.

(2) Voir « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, Num. 236, pp. 143-157 : — GALERIE DE FAMILLE : R. P. Alphonse Van Hecke, 1872-1928 (1665).

de religion à l'Athénée de Gand, où lui-même fit toutes ses études.

Aussi bon organiste qu'habile bâtisseur, ce Religieux montre au Transvaal, depuis vingt-cinq ans, une activité qu'on a pu appeler dévorante. Son champ d'action, très vaste d'ailleurs, est extrêmement ardu dans ce pays qu'une guerre cruelle a rendu célèbre (1). Outre 700.000 Cafres, les nègres aborigènes, la population comprend un demi-million d'Européens ; et ce contingent se compose des éléments les plus disparates au point de vue religieux, — de descendants de Huguenots français, amenés là par la révocation de l'Édit de Nantes, de Calvinistes hollandais, immigrés pour exploiter la terre et devenus les Boeren, d'Anglais de toutes sectes protestantes, attirés par le commerce et les richesses minérales, et de Catholiques irlandais fuyant là-bas, comme en Amérique, leur malheureuse patrie.

L'évangélisation des Cafres est paralysée par la diversité des races et des dialectes, par leur existence essentiellement nomade, autant que par les mauvais exemples de beaucoup de blancs. Dix mille noirs à peine sont catholiques (1/16). Les vingt-quatre mille Catholiques anglais comptent quatre-vingts pour cent (80 %) d'Irlandais. Quant aux Boeren, ils s'obstinent dans l'hérésie et dans l'ignorance religieuse et s'affirment plutôt anticatholiques. Leur conversion est des plus difficiles et leur retour au bercail ne semble pas prochain.

\* \* \*

Dans ce beau pays, auquel une altitude moyenne de 2.000 mètres au-dessus de la mer assure un climat idéal, à nul autre comparable, dans ce pays où des multitudes d'aventuriers affluent de partout à la recherche de l'or et des diamants recelés dans son sol, de profondes misères

---

(3) Les catholiques comptent, au Transvaal, deux évêques, 46 prêtres et religieux, 370 religieuses et 36 églises.



règnent, endémiques, incurables : misères des âmes, misères des corps. Dans les âmes, c'est l'inextinguible soif des richesses et ses fatales conséquences ; c'est la haine de race à race, haine qui date du temps où les blancs, venus de France et de Hollande, massacraient sans merci les indigènes. Misères physiques : c'est la plus hideuse des maladies, celle qui synthétise les plus horribles épreuves de la chair humaine, — la lèpre.

La lèpre : un des fléaux les plus anciens de l'histoire, — quinze siècles avant Jésus-Christ, il ravageait déjà l'Égypte et les Indes. Apporté en Europe par les armées romaines, il y était combattu, au XIII<sup>e</sup> siècle, dans plus de dix-neuf maladreries ; vaincu par des mesures draconniennes, il ne put être extirpé complètement de nos provinces, et le foyer étouffé tend à se raviver à nos portes mêmes. Des léproseries — le sait-on ? — existent en France : à Neufchâteau, notamment.

Maladie mystérieuse : plus que toute autre, elle apparut jadis comme une malédiction divine contre l'humanité coupable ; elle symbolise le péché mortel dans le langage des moralistes ; elle est restée l'apanage de l'homme, — aucun animal jamais n'en fut affligé. Son bacille, enfin découvert à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par M. Hansen, se révéla apparenté à ceux de la syphilis et de la tuberculose.

Maladie maligne, qui jamais n'atteint les parties vitales du corps humain, — le cœur, les poumons, le cerveau, — et peut ainsi, pendant de longues années, ronger cellule à cellule les membres, les mains, les pieds et le visage, jusqu'à n'abandonner à la mort qu'un tronc informe.

Maladie contagieuse : propagée peut-être par la vermine, entretenue certainement par les rapports sexuels, projetée dans les muqueuses du nez et de la bouche par l'haleine fétide de ses victimes.

Maladie héréditaire, mais capricieusement congénitale. Voici des faits étranges, contrôlés par le Père de HOVRE : des époux lépreux ont quatre enfants parfaitement sains, — d'autres ont deux enfants atteints et un troisième indemne, — un homme meurt de la lèpre : trois de ses quatre enfants sont frappés ; sa veuve et un enfant

restent bien portants ; celui-ci se marie et, de ses cinq enfants, un seul est souillé !

Une des phases : — « Quand les muscles sont rongés à fond, le malade perd la sensibilité des membres entamés. Un catholique, qui un jour s'était brûlé le pied, me contait l'incident de la façon suivante : Je sentais la bonne odeur de viande rôtie et pensais que mon voisin allait me régaler, ce soir-là, quand soudain je m'aperçois que mon pied était dans le feu. »

De la lèpre noduleuse le Missionnaire parle avec plus d'effroi encore : — « Le malade gonfle, » dit-il, « des pieds, des mains et du visage ; ses lèvres atteignent la grosseur d'un poing d'homme ; crevassées, elles saignent, comme la langue qui, enflée, déborde la bouche ; les yeux s'exorbitent en des boules énormes qui finissent par éclater. Le corps se décompose en un amas de pourriture déliquescence, dont les vers tombent grouillants sur la couche à chaque secousse du corps et dont la puanteur suffoque le prêtre, pendant qu'il administre au moribond les derniers sacrements. »

La lèpre est-elle guérissable ? Hélas ! aucun remède n'a eu jusqu'ici raison d'elle ; et son bacille se protège si habilement dans sa gangue de graisse qu'il est resté invulnérable à tous les assauts de la thérapeutique. Le Gouvernement anglais dépense annuellement, pour l'entretien de l'Asile de Pretoria, 60.000 livres sterling ou 10.000.000 de francs. Les médecins soignent les malades par des injections de *Chaulmougrac oil* (huile extraite d'une plante de la Guyane) et par l'administration de *Potassium iodite tablets* ; mais le résultat est nul. Si parfois un arrêt se produit dans la maladie, celle-ci reprend bientôt avec une intensité nouvelle. Chaque année, une centaine des hospitalisés sont déclarés officiellement guéris ; et, dotés d'une pension de 10 à 21 shillings par mois, ils sont renvoyés dans leurs foyers. Mais la plupart reviennent dans un état lamentable ; et, parfois, ils n'ont pas achevé de boucler leur valise pour quitter l'asile que déjà le mal les ressaisit, plus terrible que jamais. Rentrés chez eux, ces estropiés, ces vivants décomposés, sont la

terreur de leur entourage, qui les fuit, qui les chasse même sans pitié, et leur condition devient, dès lors, plus misérable que dans les hôpitaux, où du moins ils ne provoquent pas de dégoût, — que dis-je ? — où ils sont choyés et aimés, car c'est pour eux que se renouvelle le miracle de la charité chrétienne : Saint François d'Assise continue à baiser les lépreux, Sainte Élisabeth de Hongrie ne cesse pas de les caresser, et le Père Damien s'immole encore.

\* \* \*

A douze kilomètres de la riante et luxueuse Pretoria, au pied des Monts Magali, dans un site enchanteur aux bocages animés de milliers d'oiseaux des espèces les plus diaprées, sous le ciel africain à l'azur clair comme du cristal, s'érige le lazaret où neuf cents lépreux, blancs et noirs, agonisent lentement. C'est « la Colonie de la Mort », avec ses vastes salles empestées de l'atmosphère nauséabonde de la tombe.

Mais voici, sans cesse empressé auprès de ces misérables, un Religieux, un Belge, le Père Camille de HOVRE, allant de lit en lit, souriant, consolant, bénissant ; ici, traçant le geste qui guérit les âmes ; là, donnant le Pain qui confère la vraie Vie. Il est le messager divin, qui des pires tortures fait de sublimes résignations, des plus amères tristesses des sacrifices rédempteurs. Il apporte les promesses de félicités éternelles et transforme les éprouvés du monde en radieux élus du paradis. Les Juifs, les païens même admirent sa bonté.

Et voici, à quelques pas de l'asile, la charmante chapelle à laquelle deux grands peintres anglais, Frank Brangwyn et John Lavery, ont donné, l'un, son plus beau chemin de croix et, l'autre, son chef-d'œuvre — un Christ au Calvaire. Et vers ce sanctuaire, chaque matin à l'heure de la Messe, processionnent des cortèges émouvants de boiteux, de manchots, de paralytiques, qui sautent sur des béquilles, se traînent sur les genoux, rampent sur des moignons ou sont portés sur des civières. Bientôt résonnent des voix rauques et caverneuses, en-

tonnant le joyeux *Gloria in excelsis*, le *Credo* enthousiaste et les *Alleluia* vibrants..., pendant que le Père De HOVRE offre à DIEU la Victime qui, pour guérir nos lèpres morales, s'est faite *vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis*. Parfois, ce sont des scènes rappelant la primitive Église : des théories d'adultes prosternés sur les dalles, au pied de l'autel, et sur lesquels le prêtre répand l'eau lustrale du baptême, et la cérémonie liturgique se déroule au son des orgues et des chants, au milieu des fleurs les plus chatoyantes et les plus parfumées, qui s'accumulent en fastueux bouquets autour du chœur et montent en merveilleuses guirlandes jusqu'à la voûte. Et une joie règne dans les âmes et brille dans les yeux des lépreux. Un bonheur rayonne de ces nouveaux enfants de DIEU ; ils auront, désormais, le courage de ne plus gémir sur leur triste sort ; ils auront la force d'être heureux, — oui, heureux d'un idéal qui comprend, qui désire, qui savoure d'avance les félicités sans mélange du ciel.

Comme le Père Damien à Molokaï, le Père de HOVRE est le céleste magicien des déshérités de Pretoria.

Mais sa charité est de celles qui tâchent de consoler toutes les douleurs ; et son cœur s'est ému au spectacle des malheureux qu'une guérison fallacieuse ou temporaire a rendus à la société et que la société rejette loin d'elle. A tout prix, il veut recueillir ces épaves ; et, pour leur ménager un refuge d'où nul ne les expulsera, où ils pourront souffrir et mourir en paix, il achètera une belle ferme de 200 hectares, à 20 kilomètres de la capitale. Il est parvenu à payer la moitié de ce prix (600 livres *sterling*) ; et il compte sur la compassion des Belges, toujours généreux en faveur des Missions, pour solder le reliquat de 52.500 francs. Dans cette propriété, il bâtira lui-même des maisonnettes pour ses pauvres amis ; au centre, il édifiera de ses mains, comme il érigea l'Église de De Wildt, une chapelle pour ses ouailles ; à chacun il assignera un lopin de terre et donnera des instruments aratoires et des semences. Pour former cette nouvelle paroisse,

il songe à nous, à nous ses compatriotes ; il nous tend la main, sa sainte main sacerdotale, si rose encore aujourd'hui et qui demain, peut-être...

Et j'ai pensé que, fiers du magnanime Père de HOVRE, nous voudrions tous lui montrer notre fierté et notre charité et que nous l'aiderons, de nos prières et de nos oboles (1), pour qu'il puisse réaliser ce qu'il appelle sans crainte — car les Oblats de MARIE Immaculée ne tremblent jamais, quand il s'agit de consoler les pauvres — *ses grands projets d'avenir.*

Louis WILMET, *Artiste.*



### III. — De Montagne en Vallée, au Basutoland <sup>2</sup>.

BIEN CHER PÈRE,

Je voudrais, aujourd'hui, réparer ma négligence à votre endroit, en vous transmettant un petit article au sujet de mon dernier voyage à travers le Basutoland, dans le but d'assister, à Roma, à la retraite annuelle. Le Rév. Père LEBRETON, mon Supérieur, a écrit de bien intéressants récits, décrivant la vie du Missionnaire des Basutos. Je suis bien sûr que vos lecteurs les ont goûtés, et je ne prétends pas égaler sa verve. Toutefois, je désire écrire, dans mon patois, ce que je crois pouvoir intéresser les lecteurs des *Annales*. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Nous, le Rév. Père Octave AMEYE et votre serviteur,

---

(1) S'adresser au Rév. Père Henri MAZURE, 71, rue Saint-Guidon, Bruxelles, ou au Rév. Père Hector HOORNAERT, Séminaire apostolique, Waereghem, Belgique.

(2) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* » (75, Rue de l'Assomption, Paris-xvi<sup>e</sup>), XXXIV<sup>e</sup> année, Num. 2 et 3 (Février et Mars 1929), pp. 44-50 et 77-81 : — BASUTOLAND, SUD-AFRIQUE : *Par Monts et par Vaux* (Aloys KIEGER, O. M. I.).



reçûmes donc l'invitation de Monseigneur CÉNEZ de nous rendre à Roma pour la retraite annuelle, qui devait s'ouvrir le mercredi de la deuxième semaine après Pâques. On décida que mon assistant ou vicaire garderait la maison et que je répondrais à l'appel. Comme j'avais une affaire à traiter à Holy Cross, je résolus de prendre le chemin du sud, passant par le Quthing.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre, car il fallait au moins huit jours de chevauchée pour arriver au rendez-vous. Roma se trouve à l'ouest du Basutoland, tandis que Qacha's Nek est à l'extrémité est ; entre ces deux Missions se dresse le massif des montagnes contenant, pour le moins, sept chaînes et autant de vallées profondes.

Je partis donc le lundi de Pâques, à la pointe du jour, emmenant avec moi une fille de l'école, qui voulait entrer au Noviciat des Sœurs de la Sainte-Croix à Holy Cross, et un gamin chargé de prendre soin des chevaux.

Or, cette fille n'était pas grande cavalière ; car, au bout d'un mille, elle se mit à piquer une tête et embrassa la terre, sans crier gare. On la remit en selle, en lui signifiant que, si elle recommençait la manœuvre, on la renverrait à la Mission. Elle promit de se cramponner de toutes ses forces et de ne plus récidiver. Une fois seulement, elle manqua à sa promesse, durant les trois journées du trajet jusqu'à Bethel, la Mission la plus proche. Cela prouve la vérité du proverbe : *Qui veut, peut*, — même quand il s'agit d'aller à cheval.

Nous suivons la grand'route, qui passe devant la Mission. Elle vient de la Colonie du Cap et s'avance de quarante à cinquante kilomètres à l'intérieur du Basutoland. D'abord, nous longeons le torrent nommé *Sejabatho*. Pourquoi ce terrible nom ? Car, en temps ordinaire, ce n'est guère qu'un ruisseau, à peine assez fort pour tourner la roue d'un petit moulin. C'est, toutefois, qu'il a des accès de colère. Il suffit qu'un gros orage passe sur la cime des Drakensbergs, et voilà que notre petit torrent se met en fureur et emporte tout ce qui se trouve sur son passage. Malheur à l'imprudent qui voudrait

le traverser ! Ce serait sa mort certaine. Bœufs, veaux, moutons, tout est emporté ; et voilà pourquoi on l'a baptisé du sinistre nom d'anthropophage, *Sejabatho*, c'est-à-dire : Mangeur d'hommes...

Nous voici dans la Vallée de l'Orange, que nous suivrons pendant quatre à cinq jours. Nous avons déjà chevauché, plus d'une heure, sur les bords du fleuve, sans en avoir pu apercevoir l'eau. C'est que le fleuve s'est creusé un lit si profond qu'il faut, en certains endroits, plus d'une heure pour descendre la rive rocheuse à pic, en traverser le courant, soit à cheval soit en pirogue, et remonter de l'autre côté. En de tels endroits, la hauteur des rives n'est pas loin de 300 mètres, de sorte que, si on plaçait la Tour Eiffel au fond de l'Orange, on n'en verrait guère que le paratonnerre en dépasser les bords. Cependant, la largeur n'en est pas très grande.

Au bout de deux heures, nous arrivons à une chapelle-école dédiée au Sacré Cœur de Jésus. C'est un bon centre, qui promet beaucoup pour l'avenir. La chapelle a été bâtie, il y a trois ans, grâce à un don de généreux bienfaiteurs. Alors, il n'y avait là que quatre catholiques et une dizaine de catéchumènes. Aujourd'hui, le nombre des chrétiens dépasse la trentaine. L'école, commencée cette année, compte plus de cinquante enfants. Le Sacré Cœur de Jésus a donc béni cette Mission et continuera à la bénir. Les païens sont, en général, très bien disposés ; et, dans quelques années, il y aura ici une belle chrétienté.

Nous saluons le petit chef, Nosi, et continuons notre voyage. La fameuse route devient de plus en plus mauvaise. Il s'y trouve mainte fondrière ; et il n'est pas étonnant de rencontrer, par-ci, par-là, une voiture renversée ou même brisée. Et, pourtant, les voitures du Basutoland sont construites bien solidement

Nous passons près de la boutique d'un Anglais, qui y troque ses marchandises contre la laine et les autres produits du pays. C'est un catholique qui de sa religion n'a gardé que le nom, — bon garçon, il est vrai, mais très négligent, pour ne pas dire nul, au point de vue religieux. Sa femme est protestante, et cela explique tout.

Nous saluons le monsieur de loin et poursuivons notre chemin.

A présent, notre route descend dans le lit même de l'Orange. La raison en est que les bords escarpés de la rive sont coupés par tant de précipices qu'il aurait fallu bâtir un pont à chaque cent mètres. Or, ici, les ponts sont inconnus. Les voitures devront passer les torrents tant bien que mal ; et, s'il y a trop d'eau, elles attendront que celle-ci soit écoulée. C'est pour cette raison que la route ne traverse pas le fleuve. Nous saluons de loin quatre chapelles, dont trois se trouvent sur la rive opposée. Celle de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, bâtie dans un coin de la montagne, fait luire au loin le toit de zinc neuf dont elle est couverte. Toutes sont de date récente et ne forment encore que des noyaux de chrétientés.

Mais voici que la route remonte sur le haut de la rive, et, fatiguée probablement par l'ascension forcée, elle s'arrête court devant une boutique, appelée *Sékaké*, du nom du chef qui en donna l'emplacement.

Sans aller jusqu'au terminus de la route, nous nous mettons à escalader la montée presque à pic qui se dresse devant nous. Durant une longue heure, les chevaux soufflent et font des efforts pour avancer sur la lave pétrifiée qui forme notre sentier. Autrefois, il a dû y avoir de la terre ; ici mais les pluies torrentielles l'ont emportée, de sorte qu'il ne reste que le rocher nu. Enfin, nous arrivons en haut en même temps qu'une pluie fine et froide. Nous sommes à près de sept mille pieds d'altitude. Heureusement qu'il y a une petite chapelle, non loin de là, au fond d'un val. Nous nous hâtons d'y arriver, car le soleil commence déjà à s'incliner sur les hautes cimes des montagnes bleues, et il est temps de donner du repos à nos montures.

La femme du petit chef de l'endroit, M'Kali, nous accorde une bonne hospitalité. C'est une catholique et la gardienne de la chapelle, dédiée à Notre-Dame du Rosaire. Je profite de l'occasion pour poser des vitres aux fenêtres de la chapelle. Cela empêchera le vent de m'agacer durant mon sommeil ; car c'est là que je dois

dormir, faute d'autre hutte. Et tout cela vaut mieux que certaines huttes des indigènes, où il faut faire la guerre, toute la nuit, à une vermine affamée.

Le lendemain, on dit la Messe, au point du jour ; car la journée doit être longue. Notre hôtesse et deux ou trois pieuses personnes en profitent pour faire leurs Pâques. Le reste pourra les imiter, lors de mon retour de la retraite.

Après un déjeuner frugal, composé de pain noir et de thé, on se remet en route. Les chevaux ont profité de l'herbe abondante qui pousse dans le vallon et sont frais pour le départ.

D'abord, on grimpe un petit promontoire, qui essaye de nous barrer le passage, puis on glisse en bas de l'autre côté. La pluie de la nuit précédente a rendu le sentier de terre noire si glissant qu'on a de la peine à arriver en bas sans être démonté. Mais nos petits chevaux sont assez habitués à de tels chemins, pour qu'on puisse se fier à eux.

Encore une petite butte, et nous nous trouvons dans une belle vallée bordée d'une haute chaîne de montagnes. C'est la Vallée du Qhoalinyane (petit Qhoali), que nous suivrons la moitié de la journée. La contrée est neuve pour nous, car aucun de nous n'y est encore passé. Mais, comme le sentier est bien tracé et qu'une foule de petits villages sont bâtis sur son passage, on peut s'aventurer sans danger de perdre la direction.

Comme je l'ai remarqué, c'est une magnifique vallée sur un haut plateau. J'en connais peu de semblables dans le Basutoland. La terre noire de quelques 'pieds de profondeur, qui recouvre la roche volcanique, n'est autre chose que les cendres des anciens volcans qui ont formé tout ce pays. De petits courants d'eau, alimentés par de fortes sources sortant des deux chaînes volcaniques qui bordent la vallée, coupent le sentier à chaque instant.

L'eau pure, cristalline, de ces ruisseaux enchante tout le pays par son doux murmure. Les champs sont d'une grande fertilité, comme le prouvent des centaines de tas de blé, qui attendent le fléau. C'est, certes, une

vallée idéale à tous points de vue. L'unique défaut est l'altitude trop élevée, qui ne permet pas d'y cultiver le maïs et le sorgho, lesquels forment le pain quotidien de nos Basutos. Ces céréales sont souvent ruinées par des gelées trop précoces ou trop en retard. Il n'est pas rare d'y trouver de la gelée blanche ou même de la neige au mois de février ou de mars, qui correspondraient aux mois d'août ou de septembre en France.

En revanche, le blé, les petits pois et, en un mot, toutes les semences de petites graines y poussent comme à l'état sauvage. Il suffit de retourner la terre quelque peu — nos Basutos ne sont pas de bons laboureurs, ils sont trop paresseux pour cela, — y enfouir la semence et attendre la récolte abondante.

Ce pays n'a été ouvert à l'agriculture que depuis une vingtaine d'années. Auparavant, ce n'était qu'un pâturage de bestiaux, où les singes se trouvaient à leur aise.

Vers midi, nous descendons dans le précipice que s'est creusé le Qhoali, le torrent principal de toute la vallée et dont les autres sont les tributaires. Aujourd'hui, faute de fortes pluies, il a l'air bien doux et bien calme, au fond des bords escarpés de ses rives ; mais il ne ferait pas bon vouloir le traverser après un orage, car on serait presque sûr d'être emporté dans l'Orange avant d'y penser.

Nous montons la butte assez raide, de l'autre côté du torrent ; le sentier décrit un grand demi-cercle, qui nous ramène près de l'Orange. Au lieu de suivre une petite vallée, il faudra en traverser une demi-douzaine et gravir autant de buttes qui les séparent. C'est toujours le même terrain volcanique, couvert de beaux champs de blé. Même le maïs, dont une forte gelée du mois de février a gâté une partie, commence à réapparaître. Cependant, il en reste assez pour contenter les heureux habitants de l'endroit.

Encore quelques torrents aux rives escarpées, et nous voici devant une forte montée. C'est la chaîne qui d'un côté enclave notre vallée et qu'il faudra gravir afin d'en sortir.

Tandis que nous suivons le sentier à pic qui serpente



sur le flanc du promontoire, je pense, non sans un sentiment de peine et de confusion, que, sur tout ce plateau où nous avons chevauché sept heures, nous n'avons rencontré ni chapelle ni école catholique. Seules trois ou quatre misérables écoles protestantes sont échelonnées le long du sentier ; mais rien qui rappelle l'Église catholique. Et, cependant, des milliers d'indigènes de différentes tribus vivent dans ce beau coin du Basutoland. Il est vrai que deux centres de catéchumènes doivent s'y trouver quelque part. Mais ils sont encore à l'état d'embryon et n'osent pas se montrer au soleil.

Quelle responsabilité devant DIEU ! Si l'Église catholique ne se hâte pas de jeter des racines dans cette belle vallée, tout ira à l'hérésie. Le mouvement est vers la conversion ; et nos indigènes, croyant toutes les Églises également bonnes, iront à celle qui se trouvera plus près d'eux. Mais peut-on blâmer les Missionnaires ? Chacun de nous, dans les montagnes, a un district qui ressemble plutôt à un petit diocèse qu'à une paroisse. Si notre nombre était doublé, on ferait trois fois plus de travail ; car, alors, chacun pourrait s'occuper de son quartier. *Messis quidem multa, operarii autem pauci !* Plus de prêtres et plus de ressources financières : voilà ce qu'il nous faut absolument, si l'on ne veut laisser les âmes aller à leur perte !

Tout en faisant ces réflexions, nous arrivons au sommet du promontoire. Nous sommes bien à 9.000 pieds d'altitude. Quel magnifique spectacle s'étend devant nous ! Au loin, ce sont les plaines du *Free State* de la Colonie du Cap. Plus proche, c'est le district du Quthing, et l'Orange qui sépare ce district de celui de Mohales Hoek, dont on voit les cimes s'élever à l'horizon. La Mission de Saint-Gabriel se cache dans un recoin de la Vallée du Seapala ; et, à nos pieds, nous distinguons très bien les bâtisses de la Mission de Bethel. On croirait pouvoir y sauter d'un bond, tellement l'air pur de nos montagnes diminue les distances. Hélas ! il faudra encore chevaucher près de cinq heures pour y arriver. Tout cela est féérique à la lueur du soleil, qui déjà s'incline. On voudrait con-

templer longtemps ce beau spectacle, si la pensée du soleil couchant ne nous tirait de notre rêverie. Il faut descendre avant l'arrivée de la nuit ; autrement, on pourrait coucher, à la belle étoile, sur quelque rocher.

On se met donc à dégringoler le plus vite possible, car nous ne sommes pas des Josué pour commander au soleil. Le sentier est à pic, en certains endroits, et les chevaux ne peuvent avancer que très difficilement. Cependant, nous arrivons en bas et atteignons, non sans difficulté, la boutique d'un marchand blanc, quand déjà les ténèbres commencent à nous envelopper.

DIEU merci, nous ne coucherons pas à la belle étoile ; car le maître de la boutique, Mr. Field, nous donne une cordiale hospitalité. Notre hôte est un vrai *gentleman*, qui comprend les fatigues et les privations d'une longue journée à cheval. C'est un anglican, il est vrai, mais son hospitalité n'est pas moins avenante pour cela. Que le Bon DIEU lui rende sa bonne œuvre !

Le lendemain, nous ne nous pressons pas trop pour partir, car il ne nous faudra guère plus de trois heures pour arriver à Bethel.

Nous descendons les deux mille pieds du reste de la montagne. A présent, nous marchons sur les belles roches de pierres blanches qui forment la base des hautes chaînes. C'est un pays déchiqueté, tourmenté, lunaire ; ces immenses précipices, bordant l'Orange et les torrents qui s'y déversent, ont été creusés par des trombes d'eau. Cet endroit est, probablement, le plus pittoresque du Basutoland. C'est dans ces parages que se trouvent les vertigineuses chutes d'eau du Kétané et du Malitsunyane, découvertes par le Père Le BIHAN, de vénérée mémoire.

Sur l'un de ces rochers à pic, en forme de citadelle, se trouve la tombe de la Tribu des *Baphutis* qui, à la suite de son chef Morosi, y avait résisté, durant deux ans (1878-1880), à une petite armée anglaise. Il fut, finalement, vaincu et tué ; et ses hommes furent précipités dans l'abîme formé par l'Orange, d'une part, et le torrent Quthing, de l'autre. Peu nombreux furent ceux qui échappèrent au carnage. La tribu ne s'est jamais plus

relevée de cette défaite, et ses terres ont été enclavées dans le Basutoland.

Bientôt, nous arrivons à l'Orange, que nous traversons sur le ponton de la Mission. Ce ponton, qui passe et repasse les voyageurs depuis huit ans, est l'œuvre du Frère Xavier DEBS, de Roma, et rend de grands services à la Mission, car une bonne partie des enfants de l'école et des chrétiens vivent sur l'autre côté du fleuve.

Encore un quart d'heure de trot, et nous sommes devant la spacieuse Église de Bethel. Le Père Martin HENTRICH, qui revient d'un tour au pays natal, est justement occupé à instruire un groupe de catéchumènes. Mon apparition inattendue lui fait vite perdre le zèle apostolique pour la journée. Il donne congé à ses auditeurs et vient me recevoir dans sa coquette maison nouvellement achevée.

Les Sœurs de la Sainte-Croix ont bien vite appris mon arrivée et préparent un bon dîner pour les voyageurs affamés. Ici, on peut bien dire : *O quam bonum et quam jucundum !...* Un accueil si cordial fait bien vite oublier les fatigues du voyage.

Bethel est une Mission d'assez vieille date. La première hutte a dû être bâtie en 1908, si j'ai bonne souvenance. Depuis ce temps, bâtisse a été ajoutée à bâtisse ; et, aujourd'hui, c'est une Mission à peu près complète, au point de vue matériel. C'est, en outre, une Mission qui a un bel avenir spirituel et temporel devant elle. L'avenir, au point de vue temporel, consiste en une bonne terre assez étendue et, surtout, en une source merveilleuse. C'est, je crois, la plus abondante qui soit au Basutoland. L'eau qui en jaillit pourrait tourner la roue d'un petit moulin, — qui, malheureusement, est encore absent. Une partie de cette eau arrose le beau jardin de la Mission, lequel est confié aux soins habiles d'une Sœur agricole. Une autre partie est dirigée, grâce à un puissant bélier, vers le point dominant de la Mission, d'où elle se déverse un peu partout pour y porter la fécondité. La plus grande partie en est encore inutilisée et s'en va vers l'Orange. Une source semblable est un réel capital ;

car ce qui manque, dans l'Afrique du Sud, c'est la pluie, une pluie régulière.

Durant les quatre mois d'hiver et les trois de printemps, c'est la sécheresse, — souvent, la plus absolue. Le soleil peut briller ; mais rien ne pousse, faute d'eau. Durant l'été, nous avons une saison de pluies plus ou moins longue. Quelquefois, elle ne dépasse pas trois mois. Alors, ce sont des pluies torrentielles, qui, tout en détrempant la terre, en emportent de gros morceaux. Les précipices qui ravinent le sol du Basutoland en donnent la preuve frappante ; et ce n'est pas sans raison qu'on entend souvent dire : « Tout le Basutoland sera emporté vers la mer. » Ce qui est de première nécessité, ce qui aide à avoir un jardin, c'est une bonne source. Elle maintient la vie d'une Mission et en assure l'avenir.

L'emplacement de Bethel, les terrains à culture et la source sont un don du grand Chef actuel du Basutoland. Il paraît que sa conversion fut une récompense de sa générosité en faisant cette donation. En effet, la merveilleuse apparition, qui le décida à se convertir, eut lieu le lendemain du jour où il accorda ce terrain.

Un jour de repos pour hommes et chevaux. Puis je renvoie mon gamin à Qacha's Nek, avec le cheval de la jeune fille : celle-ci restera ici pour le moment, chez les Sœurs et en compagnie du Père HENTRICH — qui, lui aussi, doit aller à la retraite.

Je retraverse l'Orange, afin de faire une visite au zélé Père Julien JACQUES, chargé de la Mission Saint-Gabriel. La distance ne dépasse guère trois heures de cheval. Nous passons la petite chaîne de montagnes qui nous sépare du camp de la police, chargée de maintenir l'ordre dans le Quthing, et arrivons de nouveau au fleuve, que nous traversons cette fois en barque, tandis que les chevaux nageront, — cela leur fera du bien et lavera la sueur des journées précédentes.

A une heure du fleuve, se trouve la Mission de *Holy Cross*, confiée aux soins du Père Jules DUBACH. C'est aussi le Noviciat des Sœurs indigènes de la Sainte-Croix.

La Mission est bâtie dans un beau petit vallon, accordé

par le grand Chef, sur les instances de son ami, le Chef Michael Soko Litsie, le protecteur de la Mission. Pour le moment, elle n'a pas beaucoup d'avenir, car elle est placée dans un centre entièrement protestant. Toutefois, il est possible qu'un jour cette Mission devienne un grand centre de conversions. Une petite station, Morifi, rattachée à Holy Cross, est due à des conversions presque miraculeuses.

Voici comment. Un jour, le petit chef de l'endroit entendit un sermon donné à l'occasion du mariage d'un fils du grand Chef. Il fut frappé de la clarté et de la beauté de la doctrine catholique. Lui-même avait été instruit dans l'Église calviniste. Sur-le-champ, il se décida à se convertir et, avec lui, une quarantaine de personnes furent admises au catéchuménat. Un tel coup de la grâce permet d'avoir des espérances pour l'avenir.

Le lendemain, c'est dimanche. Comme de pieux chrétiens, nous profitons de l'occasion pour nous retremper quelque peu dans la dévotion. Même, sur la bonne invitation du Père DUBACH, je dis quelques mots à mes chrétiens d'antan ; j'avais été envoyé, en effet, en 1922, pour ouvrir cette Mission.

Mais il n'y a pas de temps à perdre, si nous voulons arriver à temps pour l'ouverture de la retraite. Nous coupons donc court à nos dévotions et reprenons notre voyage, après le dîner, espérant arriver, le soir, à une chapelle desservie par le Père Jean ROULIN, non loin de Mohales Hoek.

Tout allait assez bien, et nous suivions la grand'route du Basutoland, qui fait le tour de notre pays, à l'ouest et au sud, aux pieds des hautes montagnes. Voyant que le jour déclinait déjà, nous voulons prendre un raccourci à travers les champs de maïs. Mais bien mal nous en prit ; car, tout d'un coup, nous nous trouvons devant une immense fondrière. Pas moyen de la passer à cette heure. Nous rebroussons chemin et arrivons au camp de police de Mohales Hoek avec les ténèbres. Impossible d'aller plus loin. Notre excellent ami, Mr. Jenner, le



juge du district, nous offre une aimable hospitalité dont nous sommes heureux de profiter.

Comme les blancs ne sont pas très malinaux, nous perdons, le lendemain matin, un temps précieux, qu'il faudra rattraper dans la journée. Celle-ci est fastidieuse, comparée au voyage sur les hauts plateaux. La chaleur devient étouffante ; et la poussière du chemin, soulevée par un vent violent, est insupportable. Toute la journée, nous chevauchons à travers un pays sec, où le maïs n'a pas l'air de promettre une bonne récolte. Sous peu, il y aura la gelée ; et, alors, toute végétation sera arrêtée jusqu'en août prochain.

A la tombée de la nuit, nous arrivons, fatigués et affamés, à la Mission de Samarie, confiée au Père Antoine MONTEL. La bonne réception du Père et des charitables Sœurs de la Sainte-Croix, qui sont chargées de l'école et de la cuisine, nous remet vite en bonne humeur.

Cette Mission est également dans un centre protestant et n'a pas encore progressé comme on aurait pu l'espérer. Cependant, il y a une belle école, d'environ 150 enfants, et quelques petites stations dépendantes de la Mission. Il y a donc de l'espoir pour un meilleur avenir.

Encore une journée, et nous serons assez près du but de notre voyage. Aujourd'hui, nous longerons le versant sud-ouest des hautes montagnes du Basutoland. Durant ce trajet, nous passons près de Morija, le point central des Missions huguenotes ou « françaises ». C'est leur nom officiel. On y voit une grande agglomération de bâtisses couvertes en zinc et jetées, par-ci par-là, sans grand plan apparent. Tout cela semble avoir été bâti selon l'urgence du besoin ou les moyens financiers. Je m'attendais à mieux.

Ce centre huguenot se trouve dans une belle vallée, qui fut, jadis, la résidence d'un grand Chef basuto, assez favorable à la doctrine hérétique mais qui n'en fut jamais un converti.

A une heure de là est bâtie, dans la même vallée, la résidence de Nathanaël Griffith, le grand Chef actuel de la nation basuto. Son village est adossé à la montagne,

vis-à-vis de l'Église de Saint-Louis, dont il est le protecteur. Comme le temps nous manque et que les chevaux sont passablement fatigués, nous coupons court, en remontant une butte, et arrivons à la Mission de Massabielle vers quatre heures de l'après-midi. L'affable Père Camille VALAT nous reçoit à bras ouverts, et les bonnes Sœurs de la Sainte-Famille s'empressent de nous offrir un rafraîchissant *lunch*, qu'on accepte avec plaisir. Puis nous admirons les trois petites Sœurs de la *Savoyarde*, dont *Louise*, l'aînée, *Louise de France*, est bien connue des lecteurs des *Annales* : elles sont venues s'égarer ici. C'est un beau carillon, bien apprécié de tous.

\* \* \*

Le lendemain, nous arrivons à Roma, en passant par la plaine fertile où se trouve la grande chrétienté de Korokoro, gouvernée par le Père Louis CLOSSET. Celui-ci, se trouvant quelque peu indisposé, nous suivra dans deux ou trois jours, afin de profiter aussi de la grâce de la retraite, — qui sera pour lui la dernière, car, à mon retour à l'Ermitage, je trouverai un télégramme m'annonçant sa mort soudaine et inattendue.

La plupart des retraitants sont déjà arrivés ; et nous sommes heureux de nous joindre à la pieuse troupe des combattants de première ligne dans le camp du Seigneur.

Monseigneur CÉNEZ, notre vénéré Vicaire apostolique, va nous rompre, durant ces huit jours, le pain du corps et de l'âme, aidé en cela par le Père Martin GUILCHER, qui a bien voulu se dévouer pour prêcher la retraite. Qu'il fait bon de passer ces quelques journées en si bonne compagnie, surtout quand on en a été privé depuis déjà deux ans ! C'est encore ici le : *O quam bonum et quam jucundum* du Psalmiste...

Cependant, la retraite touche à sa fin. Chacun a essayé de prendre une bonne provision de grâces, de patience et de zèle apostolique. Dès le lendemain, après les Messes, c'est la débandade : chacun a hâte de retourner dans son champ de travail. Les groupes se sont vite faits :

les uns vont au nord, d'autres au sud, d'autres encore à l'ouest et, enfin, nous autres nous retournons vers l'est, en passant de nouveau par le sud. Cette fois, nous passerons par la Vallée du Makhalleng, en compagnie des Pères ROULLIN, LAYDEVANT et HENTRICH.

\* \* \*

Nous gravissons la petite chaîne à laquelle est adossée notre Roma et descendons la vallée opposée. C'est, de nouveau, la montagne qui nous réjouit. Il est vrai que cette chaîne n'est qu'un petit embranchement de la haute montagne, mais elle en a tous les attraits : solitude, luxuriante végétation et air pur, avec de beaux ruisseaux. Après trois heures de chevauchée, nous nous arrêtons devant la nouvelle Église de Tlali, où le Père Albert LACHANCE, qui nous a précédés, nous offre un *lunch* à la canadienne. Ce Père est encore stationné à Korokoro mais vient ici les dimanches ou quand son ministère est demandé.

Tlali est une magnifique situation pleine d'avenir, à condition qu'il y ait là un Père en résidence. Le champ est vaste et ne demande qu'à être défriché ; mais, hélas, les Missionnaires ne sont pas encore assez nombreux...

Vers quatre heures de l'après-midi, nous sommes à Emmaüs, où les Sœurs de la Sainte-Croix sont heureuses de revoir leur Père spirituel, le Rév. Père François LAYDEVANT, ainsi que ses compagnons. Ici, nous nous sentons « chez nous », car le Père LAYDEVANT est l'amabilité personnifiée. Comme, cette année-ci, ce cher Père, ainsi que le Père ROULLIN et votre serviteur doivent célébrer le 25<sup>e</sup> anniversaire de leur prêtrise, nous profitons tous les trois de cette occasion pour en faire la solennité en petit comité ; et comme le Père LAYDEVANT a une petite vigne, nous buvons un verre de vin, produit de son vignoble, pour en marquer la date. Cela vaudra bien une autre fête.

Le lendemain soir, nous sommes à Montolivet, chez le Père ROULLIN. Cette Mission est, pour le moment, la

plus peuplée de toutes celles du sud. Elle remonte à une assez vieille date et rappelle le souvenir des difficultés de nos anciens Pères dans leur travail d'extension.

Elle doit son existence à l'énergie persévérante du défunt Père François Le BIHAN. Comme elle se trouve dans la zone d'influence de Morija, les protestants firent tout ce qu'ils purent pour en empêcher la fondation. Le Père Le BIHAN, lui, voyant que c'était une place d'avenir, fit son possible pour en réaliser la fondation. Le chef, prévenu par les protestants, refusa d'accorder un pouce de terre. Le Père Le BIHAN s'acharna à arracher un emplacement convenable ; et force lui fut de coucher sous sa voiture, jusqu'à ce qu'enfin le chef, revenu à de meilleurs sentiments, lui eût concédé un endroit satisfaisant. Le nom du Père Le BIHAN est connu de tous les Basutos du sud. On le vénère tellement que les natifs ont appelé la Mission : *Lebihan*. Aujourd'hui encore, la Mission de Montolivet est le Village Lebihan. Les Sœurs de la Sainte-Croix y ont une école florissante.

Le lendemain, on repart sur Mohales Hoek, où, cette fois, nous disons la Messe dans la chapelle que nous avions manquée à l'aller ; puis nous revenons à Holy Cross, où le Père DUBACH nous a précédés.

Pendant que les chevaux se reposent à Holy Cross, nous allons visiter la nouvelle fondation des Pères du Sacré-Cœur dans le district de Herschel (*Cape Colony*), à environ trois heures de notre Mission. C'est un début et, assurément, c'est un rude début. Figurez-vous un pays tout protestant ou païen, où tout vous est hostile et s'efforce de vous empêcher de prendre pied, un terrain aride et épuisé, brûlé par le soleil et balayé par le vent, et vous en aurez une petite idée.

Cependant, ces Pères ont fait comme le Père Le BIHAN. Ils s'y sont nichés, tant bien que mal, et sont en train de bâtir maison et chapelle. Ils ont même commencé une petite école d'une quinzaine d'enfants sous un hangar. Les trois Sœurs de la Sainte-Croix sont aussi bien logées que Monseigneur Demont et ses Pères, dans de vieilles huttes de natifs. Enfin, c'est la pauvreté de Bethléem

en plein. Mais tous sont joyeux et travaillent en enragés. Daigne le Bon DIEU bénir ce dévouement à sa divine cause !...

Encore deux jours, en remontant l'Orange, et nous sommes de retour à Bethel. Inutile de dire que la réception fut cordiale de la part des Sœurs, privées de leur directeur depuis trois semaines.

Voilà donc tout le monde rentré à son poste, excepté l'ermite de Qacha's Nek. Il est temps que j'y arrive aussi, car le Père AMEYE, qui a pris charge de ma Mission durant mon absence, doit faire une tournée dans ses écoles et chapelles avant l'hiver, et la fraîcheur de la température s'annonce.

Je repasse donc l'Orange, sur le ponton de la Mission, et commence à remonter les 4.000 pieds pour arriver sur mon plateau. Au bout de quatre heures et demie, je suis arrivé à la cime de la haute chaîne. Devant moi s'étend toute cette vaste plaine, entre deux chaînes de collines ; puis, au fond de l'horizon, j'aperçois, à mon étonnement, la montagne appelée Sauer, qui se trouve vis-à-vis de la Mission de Notre-Dame des Ermites. Un homme, non habitué au Basutoland, pourrait croire qu'il serait facile d'y arriver encore aujourd'hui, tandis que je sais qu'il faudra encore chevaucher deux jours pleins avant d'y parvenir.

Comme il n'y a pas de chapelle catholique sur ce plateau, je demande l'hospitalité à une famille catholique que l'on m'avait indiquée. C'est une bonne famille qui réclame, à tout prix, qu'on bâtisse une maison de prières près d'elle. Et, certes, ce désir est bien légitime. Espérons qu'il sera réalisé. Ce district est encore au pouvoir du Père HENTRICH, de Bethel.

Le lendemain, je repasse le Qhoali. Ce torrent sera, désormais, la limite de mon district. Il faudra bâtir une chapelle-école ici, sans tarder. Un petit groupement de catholiques délaissés se trouve non loin de là. C'est l'endroit propice pour la chapelle. Elle fera pendant à une misérable école protestante qui, depuis des années, y attend un toit sur ses murs.



Le soir, j'arrive à la chapelle de Notre-Dame du Rosaire, où demain, dimanche, on aura la Messe. Ce sera une occasion pour les retardataires de faire leurs Pâques.

Mais voici que le temps change pendant la nuit. Le vent froid de l'est amène des nuages. Ce n'est pas bon signe. Aussi, dès que les prières sont finies, j'enfourche mon poney, et en avant vers la plaine, où d'autres catéchumènes m'attendent pour la Messe du lundi.

Bientôt, une pluie fine se met à tomber ; elle se change en neige, et le vent, devenu furieux, me cingle le visage. Le sentier, mauvais en temps ordinaire, devient très glissant. Impossible de chevaucher, si on ne veut risquer de se briser les membres dans quelqu'un des précipices qui avoisinent le sentier. Les nuages descendent sur ma tête et m'aveuglent en quelque sorte. Il devient très difficile de trouver le sentier au milieu des roches qui l'obstruent à chaque pas. Heureusement que je ne passe pas ici pour la première fois ; autrement, je serais sûr de m'égarer. Enfin, on avance à pied tant bien que mal. Le cheval saute les pierres et les rochers, tandis que la pluie nous arrose tous deux. Nous voici devant un col. Le sentier descend presque à pic sur la lave pétrifiée. En temps ordinaire, c'est une mauvaise passe à franchir ; aujourd'hui, c'est une glissoire. Voici que le vent s'en mêle. Il souffle en rafale et menace de lancer homme et cheval dans le gouffre qui borde le sentier. Instinctivement, homme et cheval commencent à courir, afin d'éviter d'être emportés. Ceci est d'autant plus étonnant que, de coutume, un cheval descend une pareille pente avec beaucoup de précaution. Enfin, nous avons passé le premier col ; et on s'abrite, quelque peu, derrière le rocher pour nous protéger contre l'ouragan. Mais on ne peut y demeurer : il faut, à tout prix, franchir encore un autre col, semblable au premier. Comme la force du vent a quelque peu diminué, je m'avance dans le passage en courant. Le cheval me suit ; au bout d'un quart d'heure, nous sommes protégés par une rangée de rochers placés entre nous et l'abîme. A présent, le sentier devient meilleur, et je puis remonter en selle. Nous sommes

en dessous des nuages, et je puis voir le sentier sans difficulté. Seulement, l'eau glacée de cette neige fondue pénètre mes habits et remplit mes souliers. Peu importe : dans une demi-heure ou trois quarts d'heure, nous arriverons chez nos chrétiens, dont j'aperçois déjà les huttes au loin. Un bon feu aura vite raison de toutes ces incommodités.

En descendant, je me dis que tout cela ne peut être que de bon augure pour l'avenir de ce pays, où je pense fonder une nouvelle Mission, avec résidence d'un Missionnaire. J'étais, alors, en pourparlers pour acquérir un emplacement convenable. Des difficultés avaient surgi un peu partout, et je fus sur le point de perdre courage. Je remis l'affaire entre les mains de Saint Antoine de Padoue et Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Aujourd'hui, j'apprends que le chef m'a accordé un beau lot de terrain, avec une abondante source. Bénie soit la main divine qui arrange tout pour le mieux !

Seulement, il me faudrait maintenant encore autre chose pour bâtir une chapelle-école. Cinquante livres *sterling*, au moins, sont nécessaires pour commencer. J'ai l'intention de dédier cette Mission au Christ-Roi. Qui m'aidera à accomplir cette belle œuvre ? Pas d'argent, pas de suisse, — même ici, au Basutoland. Daigne une bonne âme prendre soin de cette chapelle, et le Christ-Roi l'en récompensera.

Encore deux stations à visiter, en m'en retournant. La neige couvre les montagnes, et le vent froid dit qu'il est temps de rentrer au logis. Aussi suis-je heureux de revoir Notre-Dame des Ermites, la petite Mission de Qacha's Nek. Ce n'est pas une beauté, car tout est *in viâ*. Les murs de la future église ne sont qu'à moitié achevés, et il en est de même de l'école des garçons de la Mission. Nos noirs passent un contrat, promettant de finir au temps marqué ; et, lorsque le temps fixé a expiré, on voit à peine les murs s'élever au-dessus des fondations.

Il faut avoir de la patience. Ce qu'on ne finira pas cette année, sera probablement achevé l'année prochaine

ou l'année suivante. Pour nos Basutos, le temps n'a pas d'importance. Et nous sommes bien obligés de penser comme nos « enfants » du Basutoland.

En terminant, je demande, aux lecteurs des *Annales*, une bonne prière pour la conversion de nos païens.

Aloys KIEGER, O. M. I.



### Monseigneur Coudert, Colombo.

Monseigneur Antoine COUDERT, mort le 31 mars dernier, était né à Manglieu, Diocèse de Clermont, le 19 mars 1861. Une conférence de Monseigneur BONJEAN, au grand Séminaire, le décida à partir avec lui pour Ceylan, à peine ordonné diacre.

— « Je vous envoie la perle de notre Auvergne », écrivit de lui son Évêque à Monseigneur BONJEAN.

Celui-ci l'ordonna prêtre, à Colombo, le 10 avril 1886 et, tout de suite, l'envoya au Noviciat. Après son Oblation, le Père COUDERT passa onze ans dans les travaux des Missions les plus rudes.

En juin 1898, le Pape choisit le Père COUDERT comme Évêque coadjuteur de Colombo, avec future succession. Monseigneur MÉLIZAN, son Archevêque, lui laissa sa lourde succession en 1905.

Plus de 30 ans d'épiscopat dans un des plus beaux diocèses d'Asie !

Monseigneur COUDERT fut un remarquable administrateur et un Évêque au zèle infatigable.

Voici quelques chiffres suggestifs. Le Diocèse de Colombo avait :

a) En 1905 : — Catholiques, 205.928 ; Prêtres, 88 ; Séminaristes, 50 ; Frères, 42 ; Religieuses, 261 ; Missions, 48 ; Écoles, 379 ; Élèves, 34.405 ; Association catholique, 0 ;

b) En 1929 : — Catholiques, 275.441 ; Prêtres, 136 ; Séminaristes, 107 ; Frères, 98 ; Religieuses, 615 ; Missions, 66 ; Écoles, 526 ; Élèves, 55.245 ; Associations catholiques, 38.

(Monseigneur COUDERT a ordonné 60 prêtres indigènes.)

Pendant ce long épiscopat, seul le « palais » archiépiscopal n'a pas changé, restant la maison pitoyable en terre glaise, humide, qui servit à ses prédécesseurs, Monseigneur BONJEAN et Monseigneur MÉLIZAN.

— « Nous songerons à un autre palais », répondait l'Archevêque à ses Missionnaires, le priant de songer à sa santé, « lorsque la dernière église et la dernière école du diocèse seront debout. »

Sa mort a fait une impression immense jusque dans les Indes et a mis en deuil toute l'île de Ceylan. Monseigneur DONTENWILL, Supérieur général des Oblats de MARIE Immaculée, a déclaré que l'île de Ceylan venait de perdre un de ses chefs religieux les plus zélés et l'Église un de ses plus vaillants Évêques missionnaires.



## GALERIE DE FAMILLE <sup>1</sup>

---

### VII. — R. P. Alexandre Huard, 1841-1918 (763) <sup>2</sup>

---



ALEXANDRE-Michel-Eustache Huard épousait, le 23 novembre 1840, Anne-Françoise-Michelle Gendron. Ils appartenaient, l'un et l'autre, à une de ces familles foncièrement chrétiennes, où les mœurs patriarcales étaient encore, à cette époque, en honneur dans ce beau pays de la Mayenne. DIEU répandait, visiblement, ses faveurs sur ces familles ; et la meilleure des bénédictions et la plus appréciée était cette belle couronne d'enfants dont ils aimaient à s'entourer. Le père était le douzième enfant et la mère la onzième, — celle-ci laissant après elle une sœur cadette.

Après leur mariage, ils s'établirent à Fougerolles, dans le Doyenné de Landivy, village assez important, qui comptait, alors, 2.500 habitants, où M<sup>me</sup> Huard demeurait déjà depuis quelque temps ; et ils y entreprirent un petit commerce de draperie.

DIEU bénit leur union ; et, le 6 décembre 1841, un enfant venait apporter la joie dans ce nouveau foyer. Dans leur grand esprit de foi, ils voulurent, sans retard, le faire bénéficier de la régénération spirituelle ; et ils le présentèrent, dès le lendemain, aux fonts baptismaux de la paroisse, alors que les cloches carillonnaient les premières vêpres de l'Immaculée Conception, — qui était, en même temps, la fête patronale.

---

(1) Voir « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, Num. 236 (Juin 1929), pp. 124-161.

(2) Cette *Notice* a été écrite par le P. Henri FLAUGIER — mort lui-même, à Notre-Dame de Lumières (France), le 26 octobre 1928.

L'enfant reçut, au baptême, le nom de son père, Alexandre, auquel on ajouta celui de Michel, nom qui était héréditaire dans les deux familles.

Le petit Alexandre ne devait pas connaître son père, qu'une courte maladie enlevait à l'affection des siens, le 3 octobre 1842, à peine âgé de 25 ans.

L'année d'après, DIEU envoyait une nouvelle épreuve : sa mère contractait une fluxion de poitrine et fut longtemps entre la vie et la mort. Que serait devenu le pauvre orphelin, privé de ce soutien, de cette main maternelle, ferme et douce, qui devait le conduire à travers les sentiers dangereux et pénibles de la vie, où, comme nous le verrons, il était exposé à faire fausse route ? Revenue à la santé, elle ne vivra plus, de fait, que pour son enfant, sur qui elle avait concentré toutes ses affections maternelles. Elle s'appliquera à développer, dans son jeune cœur, l'amour de DIEU ; et les premiers mots qu'elle s'efforcera de lui faire prononcer, lorsqu'il commencera à balbutier, seront les noms de JÉSUS et de MARIE.

Un peu turbulent, avec une tendance à s'émanciper, notre Alexandre commence, à trois ans, ses escapades, — qui seront assez fréquentes et souvent accidentées.

Un jour, tandis qu'il ne se sentait pas surveillé, il descend au bas du village, où coulait un petit ruisseau assez profond. L'eau claire et limpide l'attire ; nouveau Narcisse, il se penche pour y contempler ses traits, pour baigner ses petites mains et se rafraîchir. Le bain fut complet : il tomba au milieu du ruisseau. Mais la Providence veillait sur lui ; une main secourable parvint à le saisir, au moment où il disparaissait sous l'eau. Une bonne leçon sur l'obéissance fut, à cause de son âge, la seule conclusion de cet accident.

La leçon sera vite oubliée. Agé d'un peu plus de quatre ans, sa mère, soucieuse de lui procurer de bonne heure l'instruction qu'il ne pouvait recevoir chez lui, le confie à quelques petits camarades, qui l'emmènent à l'école. Notre espiègle, trouvant les classes un peu longues et le maître peu à son goût, cherche le moyen



de s'enfuir, de se soustraire à cette immobilité forcée, qui cadrait peu avec son tempérament. Il y parvint, en escaladant le mur du jardin. C'est alors que, jugeant les réprimandes insuffisantes, sa mère y ajouta les punitions ; et, dès ce jour, notre petit Alexandre fit connaissance avec le martinet, qui resta en évidence et prêt à être décroché. Nous savons aussi que la règle du maître s'abattit, plusieurs fois, sur ses pauvres petits doigts, pour le rappeler à l'ordre et à la régularité.

Un nouvel accident allait le guérir. Un dimanche, — avait-il trouvé la Messe trop longue ? — quand la foule sortit de l'église, Alexandre était déjà loin sur la route, lorsqu'un cheval débridé arrive droit sur lui et le renverse. Dans sa chute, la tête va heurter avec violence une grille de fer. On le releva, sans qu'il se rendît bien compte de son état. Mais une plaie se forma ; l'accident aurait pu avoir de graves conséquences, sans une suppuration qui, quelques jours après, vint le soulager et le mettre hors de danger. A partir de ce moment, il sera en proie à des maux de tête si violents, qu'il allait, parfois, jusqu'à se rouler par terre, ne pouvant plus en supporter la douleur. Les facultés s'en ressentiront aussi ; la mémoire, en particulier, restera comme endormie, à tel point qu'il ne pourra rien apprendre par cœur, pendant les premières années du collège...

Le jeune Alexandre paraissait comme sortir d'un rêve. Son caractère était changé : il devint plus docile et timide à l'excès ; son âme fut plus maniable, et les conseils maternels furent mieux écoutés et mieux suivis.

Sur la recommandation de sa mère, il ne s'endormait jamais, à cette époque, sans demander à DIEU la grâce d'une bonne vocation ; et c'est alors aussi que s'éveilla, dans son âme, une vraie dévotion envers la Très Sainte Vierge.

A neuf ans, Alexandre suivait le cours de catéchisme préparatoire à la première Communion. Et nous savons combien grande fut sa piété et combien exemplaire sa conduite, vivant en la présence de DIEU, à l'école comme à l'église, et ajoutant à ses prières ordinaires, toujours

sur le conseil de sa mère, une prière spéciale pour obtenir la grâce de faire une bonne première Communion.

Tout porte à croire que son application et sa piété donnèrent satisfaction à ceux qui avaient la charge de le diriger, puisque, âgé seulement d'un peu plus de 10 ans — ce qui était rare, à cette époque, — il fut admis à faire sa première Communion.

Que se passa-t-il dans cette première rencontre avec le Cœur de Jésus ? Sa conduite nous le fait supposer ; mais, devenu timide à l'excès, il n'osait ouvrir son cœur, pas même à sa mère, — si heureuse, certes, de constater ses progrès dans la piété. Il se contentait de prier, tous les jours, pour que DIEU inspirât, au vicaire de la paroisse, la pensée de lui faire commencer le latin.

Sa prière était-elle exaucée ? Il est appelé, un jour, au presbytère, avec un de ses camarades, qui paraissait avoir quelques signes de vocation. Et M. l'Abbé, paraissant s'adresser directement à celui-ci :

— « Voyons », dit-il, « voulez-vous que je vous prenne pour élèves et vous prépare au petit Séminaire ? »

L'ami d'Alexandre s'excuse, son entrée au collège étant déjà fixée ; et, comme Alexandre lui-même ne répondait pas, l'abbé les congédia. Il ne connut que plus tard sa méprise, car la question s'adressait à tous les deux.

\* \* \*

Sur ces entrefaites, son entrée au collège fut décidée. Il partit pour Ernée, à la rentrée des classes, 1853. Il avait alors 12 ans. Ses notes nous disent qu'il pleura, beaucoup et longtemps, en quittant son pays et sa mère.

Les suites de l'accident que nous avons relaté, plus haut, n'étaient pas pour lui faciliter les études : maux de tête continuels et pas de mémoire. Mais, vers la fin de la seconde année, après une crise plus violente qu'à l'ordinaire, il se sentit tout à coup soulagé. Il ne s'expliquait pas lui-même cette amélioration ou, plutôt, cette guérison ; désormais, il pourra étudier, sans fatigue et avec

plus de profit, car la mémoire lui était aussi rendue. Il lui restait sa timidité, qui le tenait un peu à l'écart et lui faisait rechercher la solitude, — ce qui lui valut bien des réprimandes et bien des punitions.

Dans le courant de l'année 1855, sa deuxième année de collège, il est reçu, à sa grande joie, de l'Archiconfrérie de la Salette et du Saint Cœur de MARIE. Et cependant, malgré cet élan de piété, un nuage planait sur son âme. Était-ce mauvais conseils ou mauvais exemples donnés par quelques-uns de ses camarades ? Toujours est-il que, pendant les vacances de cette année scolaire, il se retirait dans un coin de son magasin, où il tenait cachés quelques livres un peu suspects, et il s'absorbait dans la lecture de quelques romans qu'il s'était procurés. Il nous dira lui-même qu'à cette époque des idées, même contre la foi, surgirent dans son âme. Heureusement que l'œil maternel, toujours vigilant, ne le perdait pas de vue. La cachette fut découverte. Les sages réprimandes, auxquelles vinrent s'ajouter les conseils d'un bon directeur, eurent raison du mal et le détournèrent, à jamais, de cette voie où il aurait pu se perdre.

Une réaction se fit en lui. Obligé de quitter momentanément le collège pour raison de santé, il passera son temps, non plus à des lectures frivoles ou malsaines, mais il fera ses délices des méditations sur *l'École du Sauveur*.

Nous étions à la fin de 1855, et il se trouvait encore en convalescence à Fougerolles, lors de la première fête générale et solennelle de l'Immaculée Conception, après la proclamation du dogme, le 8 décembre de l'année précédente. Ce fut une joie pour notre collégien de prendre part aux belles manifestations en l'honneur de MARIE Immaculée. Il travailla, de son mieux, à préparer une belle illumination. Il faut croire qu'il réussit dans son projet ; car, de l'avis de tous, sa maison fut la mieux décorée, et, le soir venu, tout le village défila, devant ses fenêtres, pour admirer les goûts artistiques qu'il avait déployés dans l'agencement, le nombre et la variété des lumières. Heureux d'avoir ainsi participé

à cette fête, d'avoir prouvé son amour et sa piété envers notre bonne Mère, il voulut que sa mère gardât précieusement tous les décors, pour s'en servir, chaque année, le 8 décembre...

Alexandre allait atteindre sa quinzième année. Il n'avait encore manifesté aucun désir d'être prêtre ; et sa mère, se préoccupant de son avenir, fit, à cette époque, plusieurs démarches pour lui trouver un emploi proportionné à ses aptitudes et à ses forces. Aucune des offres qui lui furent faites ne répondant à ses vues et à ses désirs, elle résolut de le laisser, encore une année, au collège.

C'était providentiel. Cette année d'étude fut décisive pour Alexandre. Après la Confirmation, reçue au collège durant le premier semestre, il sentit renaître en lui la vocation d'être prêtre et s'en ouvrait, enfin, à sa mère, aux vacances de Pâques.

Puis, aux grandes vacances, il eut la joie de pouvoir commencer le latin ; et, à la rentrée de 1859, il put se présenter au petit Séminaire, où il passa trois ans, se perfectionnant dans l'étude et la piété.

Rien de bien saillant ne marqua son séjour au petit Séminaire. S'il ne remporta pas de grands succès, nous voyons, du moins, son nom figurer au tableau d'honneur ; et le Supérieur pouvait écrire à sa mère :

— « Votre fils a terminé l'année comme il l'avait commencée. Sa conduite a toujours été bonne et édifiante ; il a su conserver sa place parmi les élèves les plus sages et les plus laborieux. Il nous a donné pleine satisfaction. »

Il en sera ainsi pour les deux années qui suivront. Témoignage qui vaut bien les meilleures récompenses.

Il était prêt pour le grand Séminaire, où de bonnes notes l'avaient précédé. La rentrée eut lieu le 22 octobre 1861 ; et, le 24, il eut le bonheur de revêtir la soutane. En changeant d'état, il n'eut à changer ni ses sentiments, ni ses dispositions ; il n'eut qu'à perfectionner l'ouvrage de sa sanctification, en se préparant au sacerdoce par l'étude et la prière. Ne possédant aucune note,

aucune correspondance, aucun souvenir, nous sommes réduit ici à mentionner seulement quelques dates.

Après sa deuxième année de philosophie, il reçut la tonsure, le 30 mai 1863, — l'année d'après, vers la même époque, les ordres mineurs, — et, le 17 décembre, il faisait le grand pas qui le séparait du monde, en recevant le sous-diaconat. Le 10 juin 1865, il était ordonné diacre ; et enfin, le 26 mai 1866, il gravissait le dernier degré de l'autel. Il était prêtre.

Sa première bénédiction fut pour sa mère, qui avait assisté à l'ordination, accompagnée de bon nombre de parents et d'amis. Elle voyait ainsi réalisés ses vœux les plus chers ; elle avait donné son fils à DIEU, et son fils était prêtre. Cette première bénédiction était une juste récompense pour son cœur de chrétienne, — récompense de ses soins, de ses soucis et de ses prières.

\* \* \*

Après son ordination, ayant donné aux siens les prémices de son sacerdoce, aux premiers jours de juin, notre jeune prêtre était nommé Vicaire à Astillé, petit village dans le Doyenné de Saint-Vénérand de Laval, où il arriva pour célébrer la fête du Sacré-Cœur.

Plein de zèle et d'ardeur, il se donne tout entier, avec tout son cœur, à l'exercice du saint ministère. Dès lors, commence la série de catéchismes, de prédications et de confessions. Son ministère dut être apprécié, son zèle récompensé, si nous en jugeons par les nombreuses et longues séances au Saint Tribunal. Mais DIEU préparait à son zèle un champ plus vaste et aussi plus fertile.

Notre jeune vicaire avait-il déjà entendu l'appel de DIEU à une vie plus parfaite, à la vie religieuse, à la vie de mission ? Tout nous porte à le croire, car nous savons qu'une première demande, adressée à son Ordinaire, n'avait pas été agréée. Il continuera donc à se dévouer dans sa paroisse. Il se trace, alors, un plan d'étude pour la prédication et la théologie, sans négliger ses autres devoirs, faisant tout converger vers ce but : attendre



l'heure marquée par la Providence. Cette heure allait bientôt sonner.

Une mission prêchée par les Pères Oblats à Fougerolles, son pays natal, en janvier 1868, et une autre prêchée à Cossé, quelques mois après, avaient eu un plein succès. Le bien qui en résulta impressionna vivement notre jeune vicaire. Il sentit comme un élan irrésistible le porter à marcher sur les traces de ces nouveaux apôtres et à s'enrôler aussi sous la bannière de MARIE Immaculée. De nouvelles demandes, toujours plus pressantes, furent adressées à l'Évêché. Monseigneur ne voulut pas éprouver davantage son zélé vicaire, mettre plus longtemps obstacle à sa vocation, et la permission tant désirée lui fut, enfin, accordée.

Une rapide visite à Fougerolles, pour dire adieu à sa mère, quelques jours encore passés à Astillé, pour mettre ordre à ses affaires et prendre congé de ses paroissiens ; et, le 14 juin 1869, il prenait la route du noviciat.

\* \* \*

Il arrivait à Nancy, le jeudi 17 ; et, après quelques jours de postulance, il entra au noviciat. Pour dire ce que dut être cette année d'épreuve, nous n'avons qu'à mentionner le nom de celui qui était à la tête du noviciat comme Père Maître, le R. P. Prosper BOISRAMÉ, et citer les PP. Alfred YENVEUX, le futur « Saint de Montmartre », et Alexandre Le ROUX, qui furent ses compagnons. A pareille école, il ne pouvait que se perfectionner et puiser l'esprit et l'amour de la Congrégation, qui devaient, en effet, caractériser toute sa vie de Missionnaire.

Il fit son oblation perpétuelle le 24 juin 1870, fête du Sacré-Cœur ; et, quelques jours après, il reçut sa première obédience pour Talence.

C'est pendant son séjour dans cette maison que se déroulèrent les graves événements de 1870. Puis, vinrent les consolantes apparitions de Pontmain, qui furent

comme l'arc-en-ciel après l'orage. Le Père HUARD s'en réjouit doublement : comme Oblat et comme enfant de la Mayenne.

Ayant reçu une lettre de Fougerolles, lui donnant les détails de l'apparition, après avoir lu cette lettre à la communauté, où se trouvait de passage le Très Révérend Père Supérieur Général, il leur dit, d'un ton prophétique :

— « *Voilà notre place ; c'est là que nous irons, un jour, créer et organiser un pèlerinage. La Vierge est apparue, tenant en main un crucifix ; c'est l'appel des Oblats !* »

Nous savons comment s'est réalisée cette prédiction.

Il était à peine installé, à Talence, qu'il dut quitter cette première mission, pour aller prendre la direction du Juniorat qu'on venait de fonder à Sion. Il commençait cette belle œuvre avec six enfants, qu'on lui avait confiés en route. C'était le grain de sénevé, qui allait devenir un grand arbre, à l'ombre du Sanctuaire si vénéré de Notre-Dame de Sion. En 1873, il eut la joie de prendre part à la fête du couronnement de la Vierge, — fête sans pareille, qui avait attiré un concours de 40.000 pèlerins.

Sous la sage et paternelle direction du Père HUARD, le Juniorat devint de plus en plus florissant et, quelques années après, il comptait 45 Junioristes. Il est vrai que le bon Père Achille REY, alors Provincial, avait le talent de glaner des vocations et de combler les vides que faisait désormais, chaque année, le départ des plus anciens pour le Noviciat.

Le Juniorat, pourtant, n'absorbait pas tout entier son Directeur. Il savait aussi se dévouer à l'œuvre du pèlerinage et prêter son concours en toutes circonstances. Entre temps, nous le trouvons aussi prêchant une mission à Gérardmer, avec le Père Donat MICHAUX. Il eut, dans cette paroisse, sa bonne part de travail ; car ses notes mentionnent 900 confessions pascales, pour lui seul...

Depuis sept ans, il se dévouait à ses chers Junioristes, lorsque l'obéissance vint l'arracher de cette belle œuvre, qu'il avait tant à cœur. Il partit pour Angers, où il ne

séjourna que deux mois ; et nous le retrouvons à Talence, occupé exclusivement des missions.

Il prêcha, tour à tour, des retraites à Bourbon, Diocèse d'Agen, — à Talence, pendant la semaine sainte, — et un jubilé de trois semaines à Niort. Ensuite, il prend part au pèlerinage de Lourdes, avec 1.200 pèlerins de Bordeaux. Au retour de ce pèlerinage, il reprenait son bâton de voyageur et partait pour Limoges.

Pendant les treize mois qu'il fit partie de cette maison, il n'eut guère l'avantage de goûter la vie de communauté. Il prêcha six missions assez importantes et une retraite de première Communion.

C'est alors qu'après une de ses missions il apprit la mort de sa mère, qui s'éteignit saintement, le 25 décembre 1879, à 9 heures du soir. Il note l'heure à dessein ; car il en eut comme un pressentiment si fort, pendant qu'il faisait sa prière du soir, qu'il se mit à fondre en larmes. Le lendemain, il apprenait la triste réalité. N'ayant pu l'assister à ses derniers moments, il eut, cependant, la consolation de lui rendre les derniers devoirs et de conduire sa dépouille mortelle à sa dernière demeure.

Quelques jours après, sa dernière mission achevée, il fut invité à remplacer le Curé de Saint-Vaury, près Guéret, dans la Creuse. C'est là que le Père Félix PAQUET, qui venait prendre sa place, lui apportait sa feuille de route pour Pontmain.

Sa prédiction s'était réalisée. Dès 1872, les Oblats avaient été appelés à Pontmain ; et le 1<sup>er</sup> octobre, Mgr l'Évêque avait tenu, lui-même, à présider la cérémonie de l'installation.

Le Père HUARD était nommé Curé et prenait possession de son poste le 1<sup>er</sup> septembre 1880. Deux ans après, il fut déchargé du soin de la paroisse ; mais il resta attaché à la maison, comme Missionnaire.

Comme travail important de cette époque, nous trouvons mentionnées les retraites qu'il prêcha, à Tours, à différentes œuvres. Il y consacra tout le mois de septembre.

*Vita in motu* : le Père HUARD, nous l'avons vu, n'eut pas l'avantage de rester longtemps dans les postes que lui assignaient ses Supérieurs. Toujours humble et obéissant, au premier signal, il pliait sa tente et allait s'installer sous un nouveau ciel. Cette fois, c'est sous le beau ciel d'Espagne qu'il va la dresser.

\* \* \*

A son départ, écrivant au Père REY pour le remercier de toutes ses attentions à son égard, il obtenait cette réponse :

— « En vous recevant, comme je l'ai fait, à Pontmain, j'acquittais une dette de reconnaissance de notre chère Congrégation envers un de ses enfants les plus dévoués et les plus édifiants. Vous avez bien travaillé dans nos Juniorats, et on garde de vous les meilleurs souvenirs. »

En quittant la France, le Père HUARD disait adieu à sa vie de mission si mouvementée. Il allait mettre ce dévouement et cette édification encore plus en évidence dans un autre genre de ministère, qui — s'il n'a pas les attrait, les heureux et consolants imprévus des missions — ne donne pas moins de nombreuses consolations.

Il était nommé Aumônier d'Hortaleza, importante maison que possède la Sainte-Famille, à Madrid, et qui comprend, outre le Couvent des Sœurs de l'Espérance, un noviciat très florissant, — soit une communauté d'environ 150 membres.

Il arriva à Madrid le 18 novembre, demeura quelques temps à la Maison des Oblats, pour se familiariser avec la langue espagnole, et fut à même de commencer son ministère à Pâques 1883.

Il prit à cœur son modeste travail et eut tôt fait de gagner toutes les sympathies. Dans un noviciat, où tout doit porter à la piété et au recueillement, le bon Père HUARD sut prêcher d'exemple, et, à l'autel surtout, il fut un sujet d'édification pour les Novices.

Toutes celles qu'il a dirigées ont gardé un profond souvenir de sa direction ferme et douce et des bonnes instructions dans lesquelles il expliquait les grandes vertus pratiquées et recommandées par leur Fondateur.

C'est dans les retraites de prise d'habit, surtout — cérémonie qui se renouvelait, plusieurs fois, chaque année, — qu'il insistait davantage sur les devoirs de la vie religieuse, qu'il s'efforçait d'inculquer, dans le cœur des Postulantes, l'esprit qui doit animer la vraie Religieuse de la Sainte-Famille.

Puis, avec beaucoup de tact et une bonté toute paternelle, il savait guider, dans les premiers pas sur cette nouvelle voie, celles qu'il venait d'introduire dans le noviciat. Toutes ont gardé, pour le Père HUARD, une reconnaissance que le temps n'a pu effacer...

Comme diversion, il fut invité, à plusieurs reprises, à prêcher quelques retraites à l'extérieur. C'est ainsi que les Communautés de Plasencia, Bejar, Getafe, Barcelone et Bilbao, et les Petites-Sœurs des Pauvres l'entendirent, tour à tour, prêchant tantôt en espagnol, tantôt en français, semant partout l'édification et laissant un souvenir de sainteté.

Il y avait douze ans que le P. HUARD était à Hortaleza. Un changement s'imposait, et il était attendu à Nostra Senora del Soto. Il avait présidé, comme directeur, à la fondation du Juniorat de Sion ; comme assistant, il prendra part à celle del Soto, et il sera chargé, en outre, du Noviciat des Frères convers. Cette maison ne répondant pas aux vues qu'on s'était proposées, tout d'abord, les Supérieurs jugèrent à propos de transférer le Juniorat à Urnieta, petit village situé, sur une gracieuse colline, à quelques kilomètres de Saint-Sébastien, sur la ligne de Madrid. On venait d'y faire l'acquisition d'un couvent inachevé ; les Junioristes pourraient s'y mouvoir à l'aise et même s'y perdre quelquefois.

C'est là que nous retrouvons le Père HUARD, après une retraite prêchée à Valencia et à Malaga. Pendant trois ans, il y continuera ses modestes fonctions de Maître des Novices convers.



Puis l'obéissance viendra le prendre encore, pour le conduire en Italie, au Prieuré de Saint-Pierre, près d'Aoste. Il y précédait le Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, qui subissait les injustices d'une loi condamnant les Religieux à l'exil.

Ses notes nous font connaître le genre de travail auquel il fut appliqué, en dehors de la maison. Confessions et prédications à la Collégiale et dans les paroisses environnantes ; et nous trouvons 50 sermons pour l'année 1903 et 67 en 1904.

Il continuera à répandre, un peu partout, la parole de DIEU et à semer ses bons conseils, toujours avec le même empressement et le même zèle, jusqu'à ce qu'il soit appelé, comme directeur spirituel, au grand Séminaire.

A cette même époque, il fut également nommé confesseur ordinaire des Petites-Sœurs des Pauvres et de la communauté des grands au petit Séminaire.

Son zèle discret fut hautement apprécié au grand Séminaire, où sa prudente et sage direction lui concilia les cœurs des maîtres et des élèves. Aussi le Supérieur lui écrivait, quelque temps après son départ :

— « Votre bon souvenir est toujours très vivant dans les cœurs de nos jeunes gens ; et tous regrettent vivement de ne plus vous posséder. Grâce à DIEU, le Séminaire marche, en ce moment, assez bien. Je le dois beaucoup aux bons exemples et aux bons avis que vous avez donnés. Je constate, avec plaisir, que la bonne semence que vous avez jetée commence à germer. »

La lettre d'un nouveau prêtre de cette époque nous est parvenue. Elle corrobore le témoignage de son Supérieur :

— « Je voudrais », écrivait ce jeune prêtre, « pouvoir évoquer tout ce que vous nous avez dit sur le sacerdoce. Mais, surtout, je voudrais pouvoir former ma conduite sur vos exemples et sur vos enseignements. Je sens, encore maintenant, tout le regret que j'ai éprouvé, lorsque vous avez quitté le Séminaire. Combien était doux le quart d'heure de direction spirituelle, alors que nous allions vous exposer nos difficultés et demander les conseils qui jamais ne nous ont manqué et qui, maintenant encore, guident notre vie sacerdotale. »

Qu'on nous pardonne d'avoir cité cette lettre presque

dans son entier ; nous ne pouvions y retrancher un seul mot, sans diminuer sa valeur.

Quelqu'un qui était aussi bien placé pour le juger et l'apprécier — Mgr l'Évêque d'Aoste, — lui écrivait, à son tour :

— « Je me souviens toujours du bon Père HUARD et du bien qu'il a fait à mes séminaristes. Que le Bon DIEU Lui-même soit votre récompense, votre joie et votre consolation ! »

Ces témoignages nous disent assez le bien qu'il avait opéré autour de lui et la sainte affection qu'il s'était acquise. Ils nous font aussi regretter que le Père HUARD n'ait pas jugé à propos de conserver ses correspondances ; elles auraient été de précieux témoins de ses vertus et de ses mérites. Son humilité en a jugé autrement.

\* \* \*

Jusqu'ici, le Père HUARD n'avait pas connu les épreuves de la maladie. Grâce à sa robuste santé, il avait pu, sans relâche, se dévouer à toutes les œuvres que l'obéissance lui avait confiées. Tout en travaillant à sa sanctification, il allait se perfectionner davantage à l'école de la souffrance. La plus pénible pour lui fut la condamnation au repos.

L'influenza qui sévit au Séminaire, cet hiver 1910, quoique assez bénigne, laissa au Père, qui en fut atteint, une grande faiblesse. Il avait alors 70 ans. Le sang n'ayant plus la force de réagir, un clou se forma dans l'oreille droite, suivi de douloureux abcès, qui se renouvelèrent plusieurs fois et occasionnèrent un affaiblissement du sens de l'ouïe. Son Supérieur crut devoir le retirer du grand Séminaire et lui procurer le repos dont il avait tant besoin.

Sur ces entrefaites, se déclara aussi une névralgie du nerf sciatique, qui, du cervelet, affectait tout le système nerveux. Elle se localisa, pendant quelque temps, dans la jambe. Grâce aux remèdes et aux bons soins qui ne lui firent pas défaut, il se remit peu à peu.

Jugeant qu'un changement de climat lui serait avantageux, il fut invité à se retirer à Urnieta. Mais, la guerre ayant été déclarée et les passeports, indispensables pour franchir les deux frontières, difficiles à obtenir, force lui fut de retarder son voyage.

C'est dans cet intervalle qu'il apprit la douloureuse nouvelle qui plongeait l'Église tout entière dans le deuil, la mort de Pie X, puis le glorieux avènement de Mgr Della Chiesa, son successeur sur le Siège apostolique. Il note, sur son cahier de souvenirs, avec une certaine satisfaction, qu'il avait connu le nouveau Pape à Madrid : il était fier d'avoir été honoré de son intimité, lors de la visite que le Cardinal fit aux Sœurs de l'Espérance, se trouvant à sa droite, pendant le repas qui lui fut offert et pendant la promenade à travers le jardin.

Ne pouvant encore quitter l'Italie et, cependant, éprouvant toujours le réel besoin d'un changement, il se rend à Diano Marina, au mois de novembre 1915. Le climat plus doux et l'air de la mer lui furent favorables. Aussi fut-il à même de rendre bien des services, soit en se livrant au ministère dans notre chapelle assez fréquentée, soit comme Aumônier des Sœurs Blanches.

Il venait d'atteindre sa 75<sup>e</sup> année, et il se préparait à célébrer le 50<sup>e</sup> anniversaire de son ordination sacerdotale. Le 26 mai 1916 fut donc un jour de fête pour Diano Marina, une vraie fête de famille. Le Père Supérieur, retenu à Nice par un travail de mission, arrivait, en toute hâte, le matin même, à temps pour pouvoir monter en chaire. Dans son sermon de circonstance, en retraçant les caractères et la dignité du sacerdoce, il faisait, par là même, l'éloge du vénérable Jubilaire, qui était à l'autel ; il n'aurait pas été complet, cependant, s'il n'avait ajouté l'éloge du Religieux et de l'Oblat.

De nombreuses lettres vinrent apporter au Jubilaire des témoignages d'affection, d'amitié et, surtout, de reconnaissance. Mais ce qui lui fut le plus sensible et lui alla plus directement au cœur, ce fut la lettre de son Supérieur Général, qui apportait, avec les meilleurs

souhaits de l'Administration générale, sa plus paternelle bénédiction :

— « Que le Seigneur et Maître, que vous avez servi si fidèlement dans la Congrégation pendant ces 50 ans », lui écrivait Monseigneur, « vous comble de ses faveurs les plus précieuses, qu'Il multiplie ses tendres miséricordes envers vous, qui L'avez fait connaître et aimer par la jeunesse de nos Juniorats et de nos Noviciats. Oh ! que je voudrais réunir tous ces Missionnaires qui furent, autrefois, vos Junioristes fervents, pour vous les présenter, aujourd'hui, et qu'ils pussent vous dire leurs sentiments de vénération et de reconnaissance ! Mais ils le feront devant DIEU. »

Oui, de nombreuses et ferventes prières durent monter au ciel, ce jour-là, pour notre Jubilaire ; et c'est là la plus précieuse des récompenses qu'il ambitionnât en retour de son dévouement.

Sa santé paraissant s'être affermie, il se disposa à repasser les frontières d'Espagne, — mais non pour prendre le poste qu'on lui proposait, deux ans auparavant. Il se rendait à Usurbil, où se trouve la maison de retraite des Sœurs de la Sainte-Famille, laquelle était privée d'aumônier depuis la mort du Père Émile HENRY. Malgré son grand âge et les difficultés du voyage, surtout à cette époque où les correspondances n'allaient pas toujours au gré des voyageurs, il se met en route ; et, après deux jours passés auprès de la bonne Vierge de Lourdes, il arrivait à Mira Valle.

Mira Valle (qui porte bien son nom) est une maison spacieuse, adossée à une colline, qui s'élève en amphithéâtre, au milieu d'une plaine, et d'où le regard embrasse un des plus beaux panoramas qu'on puisse imaginer. De tous côtés, ce ne sont que des fermes disposées, à des hauteurs variées, dans la verdure des coteaux. Dans le vallon serpente, au milieu des prairies, la tranquille rivière de l'Orio, côtoyée par la ligne de chemin de fer de Saint-Sébastien à Bilbao. Au sommet de la colline, une vingtaine de maisons sont groupées autour d'un ancien ermitage et forment un hameau rattaché à la Paroisse d'Usurbil. Le jardin en terrasse, qui entoure la maison, est coupé, dans sa partie supérieure, par une

magnifique allée aboutissant à une grotte de Notre-Dame de Lourdes.

C'est là que le Père HUARD aimait à venir réciter son rosaire, lorsque la saison le permettait. Mais on le rencontrait plus souvent à la chapelle, récitant son bréviaire ou accomplissant tous ses exercices avec la régularité d'un Novice. Et, lorsque le Saint Sacrement était exposé, une partie de sa journée se passait au pied de l'autel. En voyant son attitude pleine de respect, on comprenait mieux son grand esprit de foi ; et, dans ces circonstances surtout, sa piété et son recueillement étaient une vraie prédication.

Pour s'acquitter de ses fonctions d'aumônier, il n'avait qu'à reprendre le règlement qu'il s'était tracé à Hortaleza — où, comme nous l'avons vu, il était resté douze ans — et suivre les mêmes traditions en vigueur dans toutes les maisons de la Sainte-Famille. Ici aussi, comme à Hortaleza, malgré son court séjour, on garde le souvenir de ses instructions simples et pratiques et de sa direction toute paternelle.

Admis, de temps en temps, aux réunions intimes de la communauté, il avait le don de récréer et d'édifier en même temps ; et, dans tous ses récits et ses souvenirs, perçait toujours l'amour de sa chère Congrégation et son affection pour la Sainte-Famille.

Le climat d'Usurbil est loin d'être insalubre, malgré l'humidité, résultat des pluies fréquentes et continues pendant des mois entiers ; et, cependant, la santé assez ébranlée du Père HUARD ne put y résister. Se voyant dans l'impossibilité de continuer à remplir tout son ministère, il demanda à se retirer à Urnieta, où, pendant les six mois que la Providence lui réservait pour mieux se préparer à mourir, il fut, comme partout ailleurs, un grand sujet d'édification. Faisant un réel effort, il célébrait, chaque jour, la Sainte Messe ; et, tant que ses forces le lui permirent, il suivit, avec régularité, tous les exercices de la communauté.

Il sentait, cependant, que ses forces déclinaient ; et, dès le mois de septembre, il dut se résigner à faire ses



exercices, en particulier, dans sa chambre. Sa peine la plus sensible fut de ne plus pouvoir monter au Saint Autel, dont il gravissait les marches depuis 53 ans. Il avait, toutefois, la consolation de recevoir la Sainte Communion : et ce bonheur adoucissait ses peines et ses épreuves.

Une de ses grandes joies aussi était de suivre les ébats des Junioristes. De sa fenêtre, il pouvait être témoin de leurs jeux. Et ces récréations — si animées, si mouvementées et si bruyantes — le reportaient à 45 ans en arrière, alors qu'il était Directeur du Juniorat de Sion.

Au commencement d'octobre 1918, il sentit que ses forces étaient épuisées. Il comprit que l'heure était venue de se préparer à paraître devant DIEU. En conséquence, il demanda et reçut les derniers Sacrements avec une piété vraiment touchante, comprenant et méditant toutes les cérémonies qui se déroulaient au pied de son lit.

Le 5 octobre, au matin, il entra dans une douce agonie et parut, un instant, s'endormir. C'était le sommeil éternel : son âme était devant DIEU.

Son corps repose dans le caveau de famille, qu'il pouvait, naguère, apercevoir de sa chambre. Cette vue lui aura suggéré de bonnes et utiles méditations, se disant que c'était là la dernière demeure où il irait, bientôt, rejoindre ses frères qui l'ont devancé et attendre, avec eux, le grand jour de la résurrection.

R. I. P.



## VIII. — R. P. Jean Gobert, 1824-1900 (253).

Il nous est rarement donné d'admirer une vie aussi simple et une mort aussi édifiante que celles du Rév. Père GOBERT, qui s'est endormi du sommeil des justes, le 7 février 1900, après avoir passé 51 ans dans la vie

religieuse et 49 ans dans la même maison — à Sainte-Marie de Leeds, en Angleterre.

Jean GOBERT naquit à Longwy, Diocèse de Metz, en 1824. Il quitta sa chère Lorraine de bonne heure et passa en Angleterre ; mais il fut toujours un ardent patriote et conserva le plus grand amour pour son pays natal.

Nous n'avons pas de détails sur ses jeunes années. Il ne possédait peut-être pas des qualités bien brillantes ; mais il était doué d'un vrai talent musical, qu'il sut développer et porter à une haute perfection, — notamment, pour la tenue des orgues. Un jour, il se présenta à notre Maison de Grâce-Dieu, en Angleterre, pour être organiste, — fonction qu'il remplit avec talent.

Ayant demandé à entrer dans la Congrégation, il fut envoyé, pour faire son noviciat, d'abord à Penzance, puis à Maryvale, où il prononça ses vœux perpétuels, le 19 août 1849. Il fit, ensuite, ses études théologiques, en partie à Penzance, où il tenait les orgues, et en partie à Sainte-Marie de Leeds, où il eut le même emploi.

En 1853, il reçut l'onction sacerdotale, à Galashiels, en Écosse, et revint, immédiatement, à Leeds. Il y inaugura, aussitôt, un ministère qui devait être un sujet de haute édification, par ses vertus religieuses et sacerdotales, pour la communauté et la paroisse, durant le long espace de 47 ans.

Sa vie s'écoula dans une telle uniformité, de religieux pratiquant sa règle et de prêtre desservant une paroisse, qu'il est impossible d'en fixer les détails. Elle se passa tout entière dans l'obscurité et, ce qui n'est pas moins méritoire peut-être, dans l'uniformité la plus monotone. Elle revêtit ainsi un cachet de simplicité, qui ne se révéla pas à l'œil des hommes mais qui dut attirer, constamment, le regard bienveillant de DIEU, avec ses plus abondantes bénédictions.

Nous faisons erreur ; même le regard des hommes fut obligé de s'arrêter sur cette vie si obscure, si simple, si monotone, tellement ils en furent édifiés, soit au sein de la communauté, soit dans la paroisse.

Pour ses frères en religion, il fut un modèle de régularité, de charité et d'abnégation. Toujours le premier aux exercices réguliers, il était regardé comme l'horloge vivante de la communauté. Il se faisait, surtout, remarquer par son assiduité à la chapelle intérieure ; il ne manquait jamais de s'y rendre aux heures fixées par la Règle, même quand il était seul. Sa régularité invariable lui attira, bientôt, la confiance du Supérieur, qui lui confia la cloche de la communauté ; et il sut la sonner si ponctuellement qu'il mérita de la garder toute sa vie entre ses mains. Il avait un tel amour du saint Office qu'il ne voulait pas s'en priver, malgré une affection aux yeux dont il fut affligé pendant quelque temps ; il ne fallut pas moins que la rigide autorité du Supérieur pour le forcer à s'en abstenir.

Le Père GOBERT montrait, à l'égard de ses confrères, cette vraie charité qui s'oublie, qui se renonce, qui cherche à faire plaisir, qui prend pour soi le plus incommode et le plus dur ; il en donna les meilleures preuves, lorsque, la petite vérole ayant éclaté dans la paroisse, il demanda de répondre, à lui seul, à tous les appels des malades. Cette charité, toute faite d'abnégation, était aussi revêtue d'un autre caractère, qui n'est pas le moins coûteux ni le moins méritoire, de cette modestie qui s'efface pour laisser paraître le voisin ou pour dissimuler un service ou une bonne manière. Cette vie d'effacement aurait pu le faire prendre, en apparence, pour un bon Israélite, en qui il n'y aurait eu aucune malice ; mais on voyait, bientôt, qu'elle était le fruit voulu de la vertu la plus solide.

Que cette vertu fût solide, un de ses frères, qui a vécu de longues années avec lui — au Noviciat, au Scolasticat et à Leeds, — en a donné le plus parfait témoignage :

— « Je puis assurer », dit-il, « que je n'ai jamais vu le P. GOBERT commettre une faute de propos délibéré. Il avait ses imperfections et ses défauts, comme tout enfant d'Adam ; mais, avec cela, une aversion généreuse et constante pour tout ce qu'il croyait avoir le caractère de péché. »

N'est-ce pas là la meilleure manifestation de la sainteté de sa vie ?

Un autre Père en donna encore une preuve non moins frappante :

— « Une année, le P. GOBERT vint prendre ses vacances dans la maison où je me trouvais ; j'affirme qu'il passait presque tout son temps à faire des prières et à examiner sa conscience, comme s'il eût été tout le temps en retraite. »

Sa vertu ne fut pas moins admirée dans la paroisse. On s'édifiait de son esprit de foi, de sa piété, de son zèle, de son assiduité aux fonctions les plus humbles et les plus onéreuses du saint ministère, et de toutes ses autres vertus sacerdotales, qui éclataient malgré l'humilité de sa vie. Il y ajoutait une douceur et une amabilité, qui le faisaient aimer de tous, et une bonté de cœur, qui le portait vers les pauvres, les affligés et les malheureux. Son dévouement pour les malades était sans bornes ; il ne reculait jamais devant les plus grands dangers de contagion pour atteindre leurs âmes et les disposer à bien mourir.

Il prit une part très active aux œuvres extérieures de la paroisse, — à l'érection de l'église, des écoles et de l'orphelinat, — se donnant avec ardeur à la décoration du lieu saint, à la préparation des fêtes religieuses, à tout ce qui pouvait rehausser la solennité du culte. Il coopéra, d'autre part, à la splendeur du culte par ses talents remarquables d'organiste ; et des juges compétents ont pu dire qu'il avait peu d'égaux pour le jeu des orgues. Il donna les plus grands soins à la formation et aux progrès du chœur de chant ; c'est grâce à lui, assurément, que ce chœur est arrivé à un grand point de perfection...

Enfin, l'heure du repos arriva pour cet infatigable serviteur de DIEU et de ses frères. Ses forces déclinerent sous le poids des fatigues et de la vieillesse — il avait déjà 76 ans, — mais il alla jusqu'au bout de son énergie. Il dit sa dernière Messe, à l'église, le 31 janvier 1900. Son état empira, subitement. Il reçut les derniers Sacrements, avec la plus profonde piété. Et, quelques jours après, le 7 février, une mort bienheureuse vint mettre fin à la vie la plus édifiante.

Ses funérailles furent très touchantes aussi bien que solennelles. L'Évêque de Leeds voulut les présider, assisté d'un nombreux clergé et entouré d'une nombreuse foule de paroissiens — dont le chagrin se lisait sur leurs visages et dans leurs yeux mouillés de larmes. Un bon nombre d'entre eux lui rendirent l'honneur suprême de l'accompagner bien loin jusqu'à sa dernière demeure : ils prirent le chemin de fer et, à travers une tempête de neige, suivirent encore longtemps, à pied, ses restes vénérés jusqu'au cimetière des Pères de Sickling-Hall, où il repose en paix.

Nous dirons, comme enseignement à tirer de cette sainte vie, avec un des paroissiens du P. GOBERT, payant un juste tribut à sa mémoire, dans un journal de Leeds :

— « Que sa vie, ses préceptes et, surtout, ses exemples nous stimulent à la vertu et nous conduisent à une fin aussi heureuse que la sienne ! »

R. I. P.



## IX. — F. C. Antoine Piquet, 1868-1912 (1846).

---

Le Frère Antoine PIQUET naquit, le 24 avril 1868, à Dorlisheim, au Diocèse de Strasbourg.

Il appartenait à une famille de six enfants. L'un de ses deux frères essaya, comme lui, de la vie religieuse ; mais, après quelques années, il rentra dans le monde.

Ses classes achevées, le jeune Antoine se livra, avec son père, aux travaux de maçon et de cultivateur. Puis, à 17 ans, il entra au Juniorat de Heer, en Hollande, où il passa près de trois ans. Il était arrivé à la classe de troisième, lorsqu'il abandonna les études et apprit... la cordonnerie.

Il avait 20 ans. C'était l'âge de la conscription. Le Frère PIQUET se présenta, une première fois, au conseil de revision ; mais, ajourné, il ne reparut plus et se joignit au groupe des « réfractaires »,



En quittant le Juniorat de Heer, il était entré au Noviciat de Saint-Gerlach. Le 28 juin 1888, il y prit l'habit, en qualité de Novice convers ; et, le 29 juin de l'année suivante, il prononçait ses premiers vœux. On l'envoya, immédiatement, au Scolasticat de Saint-François, à Bleyerheide. C'est là que, le 15 août 1890, il prononça ses vœux de cinq ans.

Le climat de Saint-François était peu favorable aux Scolastiques. Aussi, en octobre 1891, continuant ses migrations, le Scolasticat de Montolivet, puis d'Autun, puis d'Irlande, puis de Hollande, venait s'établir à Liège.

Le Frère PIQUET ne l'y suivit pas. Il n'avait même pas attendu la fermeture de la Maison de Saint-François pour rentrer à Saint-Gerlach. Il y demeura encore toute une année.

Au mois de mai de l'année 1892, il fut envoyé à Notre-Dame de Sion, où le Juniorat lui donna l'occasion d'exercer son métier de cordonnier. Pourtant, en 1894, nous le trouvons à la Maison de Saint-Andelain, dans la Nièvre. Mais il n'y passa que dix-huit mois ; et, à la fin de l'année 1895, il est de retour à Sion, où il prononce ses vœux perpétuels, le 17 février 1896.

En 1900, le Frère PIQUET quitte le Juniorat de Notre-Dame de Sion pour le Noviciat Saint-Joseph du Bestin. Désormais, il ne quittera plus le Noviciat. Mais, en 1912, lorsqu'il fut transféré de Resteigne à Thy-le-Château, le Frère l'y suivit ; et c'est là que, à peine arrivé, il s'éteignit, le 18 juillet 1912.

Les nombreux Novices qui ont passé au Noviciat du Bestin, pendant ces 12 années, auront tous conservé le souvenir de cet homme décharné, asthmatique, souffrant constamment de violentes migraines et, par suite, toujours un peu mélancolique. On était pris de pitié pour lui, dès qu'on le voyait. Malgré cela, le bon Frère était fidèle aux exercices de la communauté et remplissait sa charge de cordonnier avec une attention scrupuleuse.

Il faut ajouter qu'à certains jours de fête, il ne se

refusait pas à une bonne partie de cartes et savait maîtriser ses souffrances pour se mêler aux joyeux éclats de rire de ses frères. Si même il ne prenait pas habituellement une part plus active à la récréation, c'est à son humilité plus qu'à ses souffrances qu'il faut l'attribuer. Quelqu'un, qui a vécu longtemps avec lui, nous écrit :

— « Il se reconnaissait et s'avouait inutile à la communauté. Jamais, malgré le besoin qu'il en avait, il n'aurait demandé rien de spécial, parce que, disait-il, il ne le gagnait pas et ne le méritait pas... Ce sentiment d'être inutile et à charge lui fut toujours fort pénible. Et il croyait que ses frères le considéraient comme un poids mort. De là cette gêne qui lui enlevait toute initiative, soit pour faire une démarche auprès des supérieurs, soit pour placer son mot dans la conversation, à laquelle, cependant, il aurait pu se mêler avec avantage... »

Les souffrances de tout genre avaient épuisé le Frère PIQUET. Ce n'était plus qu'une ruine, lorsqu'il arriva à Thy-le-Château. Il sentait que la fin approchait, et il s'y préparait par une patience et une résignation qui édifiaient profondément la communauté. Quel calme, surtout, après la réception des derniers Sacrements ! Quelle délicatesse ! Le bon serviteur était préparé à recevoir la récompense.

Sa dépouille mortelle repose dans le Cimetière communal de Thy-le-Château.

R. I. P.



## X. — R. P. Albert Lacombe, 1827-1916 (419).

Le P. LACOMBE est mort dans sa 90<sup>e</sup> année. Cette longue vie, toute remplie de faits édifiants et parfois très marquants, ne peut entrer dans le cadre si restreint de nos *Notices nécrologiques*. Du reste, sa biographie a paru, quelque temps avant sa mort, dans un magnifique volume illustré, de 550 pages, où sont recueillis avec un soin pieux, par une Religieuse de la Providence, les

souvenirs fournis par le vénérable Missionnaire lui-même (1). Nous nous contenterons de donner ici un résumé rapide des principales étapes de sa carrière apostolique et d'en consigner brièvement les faits les plus saillants.

Albert LACOMBE naquit, le 28 février 1827, à Saint-Sulpice, au Diocèse de Montréal, d'une famille assez pauvre, où l'une de ses aïeules avait eu une aventure romanesque. Une jeune fille de cette paroisse fut enlevée par un chef sauvage, qui la rendit mère de deux garçons. Quelque temps après, son oncle eut la joie de l'enlever à son ravisseur et elle revint dans sa famille avec ses enfants. L'un de ceux-ci devint l'aïeul de la mère d'Albert, qui, étant l'aîné de la maison, fut appelé le *petit Sauvage* — nom qu'il pouvait, d'ailleurs, mériter par la couleur de son visage et le brillant de ses yeux.

De bonne heure, il eut le vif désir d'être prêtre ; mais, ses parents étant dans la gêne, le Curé de sa paroisse, gagné par son bon naturel et sa piété, s'offrit à payer sa pension au Collège de l'Assomption. Durant ses sept années d'études, s'il fut actif et empressé au jeu, il se montra aussi élève appliqué et studieux et tint un bon rang dans ses classes.

A la fin de sa rhétorique, le Supérieur lui donna la soutane et lui confia une classe de jeunes écoliers. En 1847, Mgr Bourget, Évêque de Montréal, l'appela à l'Évêché pour y continuer sa théologie et le nomma, malgré sa jeunesse, assistant secrétaire. Le 12 juin 1849, n'ayant encore que 22 ans et demi, il fut ordonné prêtre.

Mais déjà fermentait en lui une ardente aspiration vers un apostolat mouvementé et lointain ; et, deux mois après, il partait pour les Missions de la Rivière Rouge, inaugurant un long apostolat de soixante-sept ans, qui devait être béni d'une si merveilleuse fécondité. Il se

---

(1) Cfr. *Un Apôtre du Nord-Ouest canadien : LE PÈRE LACOMBE*, « L'Homme au bon Cœur », d'après ses *Mémoires* et ses *Souvenirs* recueillis par une Sœur de la Providence [Sœur Marie-Olive, de Montréal]. Volume in-12, 22 ½ × 15 ½, de xv + 547 pages, avec gravure et carte (\$ 1.50). Imprimé au « *Devoir* », 43, Rue Saint-Vincent, Montréal ; 1916.

livra, aussitôt, à l'exercice du ministère apostolique auprès des sauvages, avec cette foi vive et cette ardeur de zèle qui ont caractérisé toute sa vie d'apôtre.

Il fit ses premières armes à la Mission de Pembina. Trois ans après, en 1852, il s'offrit à Mgr TACHÉ, qui venait d'être sacré évêque, et il fut envoyé à la Mission d'Edmonton et du Lac Sainte-Anne. C'est là qu'au bout de quelque temps, répondant à l'appel d'en haut, il voulut s'unir plus intimement à DIEU et entra dans notre Congrégation. Il fit ses vœux perpétuels, le 28 septembre 1856, à l'âge de 29 ans.

\* \* \*

En 1861, il fonda la Mission de Saint-Albert, destinée à devenir, plus tard, le siège d'un évêché et à dénommer la province civile. Mgr TACHÉ, en choisissant l'emplacement de cette Mission, voulut lui donner le nom du saint Patron du Père LACOMBE, comme gage de son estime pour le vaillant Missionnaire.

Pendant les onze ans qui suivirent, celui-ci se donna, tout entier et sans répit, à l'évangélisation des Cris et des Pieds-Noirs et des autres tribus errantes qui ne cessent de courir les prairies et les vastes solitudes de l'Ouest, à la suite du bison — cet animal remarquable que la Providence semble leur avoir donné comme soutien de leur misérable vie. Le Père LACOMBE est sans cesse au milieu d'eux, vivant de la vraie vie des sauvages, faisant les voyages les plus longs et les plus pénibles, se soumettant aux fatigues et aux privations les plus dures, s'exposant à des dangers sans nombre pour le salut de ses pauvres Indiens et, pendant les fréquentes épidémies qui les déciment, se faisant leur infirmier infatigable et souvent leur fossoyeur. Au milieu de ces occupations si absorbantes, il s'appliqua à l'étude de leurs langues si difficiles et chercha à s'assimiler leurs divers idiomes. Par un travail opiniâtre, il arriva à en découvrir le mécanisme ; et, bientôt, il les posséda suffisamment pour

composer des livres de prières et même des grammaires et des dictionnaires. C'est là un exploit qui approche du prodige et paraîtra merveilleux aux générations futures. Pour lui donner un nouveau témoignage de sa haute estime, Mgr TACHÉ le nomma Consulteur vicarial, et, en 1872, Mgr GRANDIN, nommé Évêque de Saint-Albert, lui confia les fonctions de Vicaire général.

En 1872, le Père LACOMBE quitte, pour quelque temps, ses chers enfants des prairies. Mgr GRANDIN le prie de se rendre au Canada, pour y tendre la main en faveur de ses Missions nécessiteuses et, en même temps, y faire imprimer ses ouvrages en langue crise. Le Père LACOMBE se montra aussi zélé et aussi heureux dans cette œuvre d'un nouveau genre que dans les autres. Il eut même la joie d'obtenir du Gouvernement une subvention de mille dollars pour l'impression de ses livres sauvages. Il s'employa aussi, très activement, à recruter des colons pour le Nord-Ouest, et il y réussit pleinement. Puis, au moment où il songeait à retourner vers ses chères Missions, il reçut l'ordre de se rendre en France, pour remplacer, au Chapitre général, Mgr TACHÉ que la maladie retenait à Saint-Boniface.

Pendant son voyage en Europe, le Père LACOMBE ne pouvait oublier ses sauvages. Il sollicita, en maints endroits, des prières ou des aumônes pour eux et fit imprimer à Paris un de ses ouvrages cris les plus utiles pour leur conversion.

\* \* \*

Quand il revint à Montréal, avec un renouvellement de forces, il dut faire un grand sacrifice et rester à Winnipeg, où Mgr TACHÉ lui confia une paroisse, avec mission de s'occuper d'une œuvre très importante — la colonisation du Nord-Ouest.

Il assumait, alors, le rôle d'agent de l'immigration catholique et française au Manitoba. Ses efforts furent couronnés de succès et procurèrent plus de 900 colons au groupe français de la Rivière Rouge.



Il commença, dès lors, à entrer en relations suivies avec plusieurs personnages importants et influents, même chez les non-catholiques, qui lui conservèrent une amitié durable et contribuèrent souvent, par de généreuses aumônes, au soutien de ses Missions ; sa personnalité, d'ailleurs, fut toujours extrêmement sympathique. Le « Canadien Pacifique » construisait, alors, son grand chemin de fer transcontinental. Le Père LACOMBE fut chargé de la visite et de l'évangélisation des chantiers d'ouvriers et, grâce à sa puissante influence sur les sauvages, il rendit de grands services à la Compagnie, qui lui en garda toujours une vive reconnaissance.

En 1882, il eut la joie de retourner à son ministère préféré, l'apostolat parmi les Indiens du Nord-Ouest, et il établit ses quartiers généraux, tour à tour, à Calgary, à Mac-Leod et à Pincher Creek. Lors de la rébellion de 1885, il obtint la neutralité de la puissante Tribu des Pieds-Noirs et par là prévint, sans aucun doute, d'incalculables calamités. Il s'était acquis sur les sauvages un ascendant extraordinaire, qui en faisait une véritable puissance dans ces régions : un ordre, une intervention, une démarche de sa part auprès de ces fiers enfants de la prairie valait plus qu'un régiment aux ordres du Gouvernement.

\* \* \*

Cependant, la situation change dans le Nord-Ouest. Les immenses solitudes en sont envahies par de nombreuses colonies de blancs, qui viennent s'y établir et y chercher fortune. Il faut préparer les Indiens à un nouveau genre de vie, en les faisant profiter de la civilisation — qui envahit, peu à peu, leurs vastes domaines, — et, pour cela, il est nécessaire d'établir des missions permanentes, des pensionnats pour les enfants indiens et des écoles industrielles pour les jeunes gens et les jeunes filles. C'est Mgr GRANDIN qui conçoit ce grand dessein, mais c'est le Père LACOMBE qui est choisi pour le réaliser. Le courageux apôtre ne recule devant aucune difficulté ;

il va solliciter, pour cette œuvre importante, le pouvoir fédéral d'Ottava ; il sait intéresser à ses projets les représentants de Sa Majesté, les Gouverneurs généraux du Canada, et vient à bout de créer des pensionnats, des écoles industrielles et des hôpitaux pour les Indiens.

Mais il y a là une classe à part, qui a aussi du sang indien dans les veines : ce sont les *métis*. Le Père LACOMBE entreprend, en leur faveur, une campagne qui s'appellera la « Rédemption des Métis ». Il la fait agréer de l'épiscopat et du Gouvernement et obtient les plus heureux succès.

Ce n'est pas tout. Des émigrants affluent des différents pays de l'Europe, — de la Galicie, de l'Autriche, de la Pologne, de la Russie, etc. Ils sont catholiques, pour la plupart, mais d'un rite différent, et il leur faut des prêtres de leur rite comme de leur nationalité. Le Père LACOMBE est déjà arrivé à la vieillesse — il a 73 ans, — mais son âme est toujours jeune, et il a le courage d'entreprendre un long et fatigant voyage pour le bien spirituel de ces nouveaux colons. En 1900, il se rend en Europe, — à Rome, pour obtenir les autorisations nécessaires de la Propagande, et à Vienne, pour solliciter l'appui de l'Empereur, — et fait une tournée en Galicie, pour recruter des prêtres ruthènes ; et la Providence, bénissant son zèle héroïque, donne les plus heureux succès à toutes ses démarches.

Ce n'était pas assez. Quatre ans plus tard, pèlerin presque octogénaire, il reprend son bâton de voyage et, en compagnie de Mgr LANGEVIN, il fait le pèlerinage de la Terre Sainte, — revient à Rome et reçoit la faveur d'une audience de Pie X, — va de nouveau en Autriche, pour mener à bonne fin la question du concours des prêtres ruthènes pour l'évangélisation de leurs fidèles au Nord-Ouest, — revoit l'Empereur, dont il obtient l'appui bienveillant, avec des secours en argent, — puis il a l'honneur d'être invité nommément, par l'Administration générale, au Chapitre général de la Congrégation, — et, enfin, rentre au Canada et se retrouve auprès de ses bien-aimés sauvages, tout heureux des grâces qu'il leur apporte.

\* \* \*

A peine de retour, il est loin de se vouer au repos que demande son grand âge. Il reprend sa vie de courses sans fin au service des Indiens et des Métis ; et, bien qu'il se dise bon à rien, il montre encore ce que peut l'ardeur d'une verte vieillesse.

En 1909, arrivait le soixantième anniversaire de son Sacerdoce. Prêtres et fidèles, civilisés et sauvages, tous s'unirent, d'un commun accord, pour célébrer, par une fête magnifique, les Noces de diamant du vénérable Jubilaire.

La dernière œuvre marquante du Père LACOMBE fut l'établissement, en 1910, d'un hospice pour les vieillards, à Midnapore, — auquel on a voulu donner son nom, en l'appelant « Lacombe Home ». Il intéressa à cette œuvre un de ses amis de Calgary, M. Burns, colon très riche et excellent catholique, qui fit don du terrain ; il s'assura le concours des Sœurs de la Providence, de Montréal, et remua ciel et terre, faisant des courses sans nombre pour recueillir les subsides nécessaires. Il en surveilla lui-même les travaux, dirigeant et excitant les ouvriers ; et il eut la joie de voir l'Hospice terminé et solennellement béni, en 1910.

C'est là qu'il se retira définitivement, en 1912, et qu'il passa les quatre dernières années de son existence, donnant aux vieillards et aux petits orphelins les derniers effluves de son zèle apostolique et les édifiant par le spectacle du beau coucher de soleil d'une si admirable vie. Il s'y s'éteignit, pieusement, le 12 décembre 1916.

\* \* \*

Si le Père LACOMBE a admirablement réussi dans les œuvres de DIEU, c'est que DIEU Lui-même l'avait merveilleusement doué pour les travaux de l'apostolat.

De taille moyenne, de figure énergique, avec ses traits accentués et son œil si clair et si vif, il possédait une

vitalité et une vigueur physiques vraiment peu communes. La discipline religieuse, en perfectionnant sa force de volonté native, lui avait donné une énergie morale qui était, peut-être, plus surprenante encore que sa vigueur physique. On peut dire que, au moral comme au physique, c'était un athlète qui en imposait à tous. De foi profonde et de piété très vive, il a vécu parmi les humbles et les pauvres et s'est donné à eux tout entier. Les honneurs, quand ils sont venus à lui, ne l'ont pas fait dévier de la voie droite, pas plus que ne l'avaient fait les privations et les sacrifices.


Le grand secret de sa puissance d'action ce fut, sans aucun doute, sa tendresse de cœur qui rehaussait toutes ses autres qualités et imprimait à sa personne un vrai magnétisme. C'est ainsi qu'il sut se concilier les faveurs des plus hauts personnages et se créer nombre d'amis parmi eux ; et c'est aussi pour cela qu'il se fit tant aimer des sauvages, des métis et de tous les humbles, sur lesquels il exerça une vraie influence de fascination. Et lorsque, parmi les tribus indiennes, il s'est agi, selon la coutume, de lui donner un nom, ces pauvres enfants des bois ne se sont pas trompés : les Cris l'ont appelé *l'homme à la belle âme*, et les Pieds-Noirs, *l'homme au bon cœur*.

Esprit fin et perspicace, cœur délicat, aimant et sensible à l'excès, ce Missionnaire pur et chaste, autant que dévoué et charitable — qui était né avec le goût du beau et qui a dû partager les habitudes de vie des hommes les plus simples et les plus frustes, — laissera, non seulement dans notre Congrégation, mais encore dans l'histoire, le souvenir d'un apôtre inlassable et du plus entraînant des conquérants d'âmes (1).

R. I. P.

---

(1) Cfr. *An Apostle of our Days* : FATHER LACOMBE, O. M. I., by R. F. O'Connor. Plaquette in-16, 18 X 13, de 32 pages (*Id.*). Catholic Truth Society of Ireland, Upper O'Connell Street, Dublin ; 1915.



## XI. — R. P. Gaspard Gomez, 1870-1906 (1783).

---

Le Père GOMEZ est le premier fils de l'Inde qui soit entré dans notre Congrégation. Pourquoi faut-il que son apostolat ait été si court ?

Gaspard-Philippe GOMEZ naquit, à Tuticorin, Diocèse de Trichinopoly, le 12 octobre 1870. Après avoir étudié, pendant quatre ans, au Collège Saint-Joseph de Trichinopoly et, pendant un an, au Séminaire Saint-Bernard de Colombo, il entra au Noviciat de Borella, en 1892, y fit son oblation perpétuelle, le 20 juin 1898, et y fut ordonné prêtre en 1898.

Nommé Missionnaire auxiliaire d'Akkareipattu, il prit lui-même, peu après, la charge de cette Mission ; mais, ayant contracté la fièvre paludéenne, au bout de quelque temps, il fut transféré à Waikal. Il y séjourna deux ans et passa ensuite à Marawila, et, quinze mois après, à Pallansena. Pendant trois ans, il travailla, avec grand succès, au bien de cette Mission ; et il fut, dès lors, reconnu capable, malgré son jeune âge, d'en fonder une nouvelle ; c'est pourquoi il fut chargé de la fondation de Toppu.

Pendant ses sept ans d'apostolat, le Père GOMEZ avait montré de belles qualités de missionnaire : le zèle pour l'œuvre de DIEU, l'amour des âmes, l'application au travail, l'endurance dans les fatigues. Malheureusement, la maladie vint s'abattre sur lui et ruiner, en peu de temps, de si belles espérances.

L'état de sa santé obligea ses Supérieurs à le rappeler à la Maison de Borella, à Colombo, où il fut assisté par ses deux frères et aussi par le Révérend Père Isidore BELLE, Vicaire général, qui mirent tout en œuvre pour alléger ses souffrances et lui procurer les soins les plus assidus.

Sur l'avis des médecins, on le transporta à Bambalapatiya, dans l'espoir que le changement d'air lui serait profitable. Malheureusement, son état ne fit qu'empirer,



malgré les ressources de l'art et tout le dévouement de ses infirmiers ; et, un mois après, il rendait, pieusement, le dernier soupir, le 2 mars 1906, étant âgé seulement de 35 ans.

Sa maladie avait été longue et douloureuse ; mais il en avait supporté les souffrances avec beaucoup de courage et une édifiante conformité à la Volonté de DIEU.

Ses restes furent transférés à Toppu, le dernier théâtre de ses labeurs, au milieu d'un concours immense formé par ses parents, ses amis, ses anciens paroissiens et beaucoup de personnes du voisinage. Après le service solennel, le P. Paul ALLES fit l'éloge du défunt, en termes émus, louant son zèle et ses vertus apostoliques et regrettant que la mort eût, si tôt, donné le démenti à de si riches promesses. Les larmes de l'auditoire soulignèrent ces paroles si touchantes ; elles forment la plus belle auréole au si cher et si regretté défunt.

R. I. P.



## XII. — F. C. Louis Renault, 1835-1892 (799).

Louis RENAULT était Breton d'origine, étant né, le 27 juillet 1835, à Montauban-de-Bretagne, au Diocèse de Rennes ; et il porta dans notre Congrégation, au plus haut degré, les belles qualités de sa race.

Sur sa jeunesse nous n'avons qu'un simple mot, mais il vaut tout un volume. Son Curé, en le présentant aux Oblats, le donnait comme un « ange de piété ».

A 29 ans, en 1864, il entra au Noviciat d'Autun. Son Père Maître lui rend témoignage qu'« il avait beaucoup de bonne volonté, faisant, avec un entier dévouement, tout ce qu'on lui disait et manifestant une grande piété ».

Il fit ses vœux perpétuels, à Autun, le 9 octobre 1871 ; et, trois ans après, il partit, avec une caravane de Missionnaires, pour le Vicariat du Mackenzie.

Il se dévoua, pendant de longues années, dans les Missions de la Providence et du Grand Lac des Esclaves.

Malheureusement, en 1890, il fut victime, encore dans la force de l'âge, d'un accident fâcheux, qui brisa sa santé et lui occasionna la maladie dont il mourut.

Il fut, alors, envoyé à Saint-Boniface, où il se remit un peu et put même se dévouer pour assister Mgr FARAUD dans sa dernière maladie.

Ne pouvant retourner dans sa Mission lointaine, il fut placé à Prince-Albert. Épuisé et souffrant, la maladie eut bientôt raison de lui, malgré son courage ; et il mourut, peu après, le 8 août 1892.

Laissons la parole à Mgr PASCAL, qui trace de lui le portrait suivant :

— « Notre bon Frère RENAULT, dont le cœur était fort et généreux, montra toujours un dévouement et une conduite exemplaires. Chez lui, pas de plaintes ni de murmures. Brave et courageux en présence des obstacles, vigilant, actif, soigneux, sa seule ambition était de travailler pour DIEU, de plaire à ses Supérieurs, de rendre service et d'encourager ses frères. Avec une telle ambition et une expérience de dix ans, acquise dans les maisons de France, il ne pouvait que faire le bonheur et la prospérité des Missions qui eurent l'avantage de le posséder. Au témoignage des Pères du Mackenzie et, surtout, de Mgr CLUT, il mérita, toujours et partout, l'estime, l'affection et la confiance de ses frères.

« Industriel au point de savoir faire un peu tout ce qui est nécessaire et utile à nos pauvres Missions du Nord, il avait, en outre, le don de la propreté et de l'économie, et cela joint à un dévouement sans réserve pour la prospérité de nos œuvres.

« D'autre part, j'ai toujours admiré ce caractère franc et sincère, cette nature joviale et expansive, cet amour de sa Famille religieuse, qui lui faisait aimer de parler ou d'entendre parler des bons exemples de nos vétérans.

« Le travail, la gêne, les privations, les rigueurs excessives de nos climats du Nord n'étaient pas capables de le déconcerter ni de le faire battre en retraite. Homme

de règle, il ne laissa jamais la négligence, la routine et encore moins la paresse lui faire perdre ses exercices de piété ; et, si des raisons majeures l'empêchaient de les faire en communauté, il n'y manquait pas en particulier. Dans son zèle pour sa propre sanctification, il ne comprenait pas qu'un Frère portât le saint habit sans vivre en bon Religieux. Les sources où il puisa son énergie persévérante et un courage qui ne se démentit jamais furent la dévotion envers la Sainte Eucharistie et un amour tout filial pour la Sainte Vierge.

« Lorsqu'on me le proposa pour mon Vicariat, il était déjà épuisé par la maladie et la souffrance. Mais je répondis : Si le Frère RENAULT n'est plus à même de nous rendre service, il sera toujours pour nous un sujet d'édification, et, s'il ne peut guère travailler, il pourra du moins nous donner le bon exemple et prier pour nous.

« A peine arrivé à Prince-Albert, il s'installa dans notre cuisine et réussit merveilleusement à tout organiser en vue d'affronter les rigueurs de l'hiver qui approchait. Chaque jour, il se donnait de l'activité, cherchant à tromper son mal et ses souffrances par un travail assidu.

« Malheureusement, son état d'épuisement ne fit que s'aggraver. Après dix mois, il fut totalement au bout de ses forces ; et, le 8 août 1892, il s'en allait vers DIEU, nous laissant les plus beaux exemples d'édification. »

R. I. P.

### L'Éloquence des Chiffres.

Voici les dernières statistiques de nos Missions sud-africaines :

	Population	Cathol.	Prêtr.	Frêr.	Sœurs	Sém.	Écol.	Élèves	Baptêmes
Basutoland.	535.000	55.816	30	11	129	18	132	11 117	4.910
Kimberley.	423.514	6.104	23	33	111	1	20	1.856	504
Natal . . .	700 000	33.155	40	23	462	8	104	9.958	3.148
Transvaal.	1.130 000	27.097	41	31	373	4	81	7.820	1.415
Windhoek.	189.000	6.134	29	27	76	—	24	690	593

2.977 514 128.306 163 125 1.151 31 361 31.141 10.570

Sur le chiffre de 10.570 baptêmes, il y a 4.150 baptêmes d'adultes.

## REVUE DES LIVRES

---

### Le nouvel Ouvrage du Père Duchaussois <sup>1</sup>.

---

#### § IV. — « Études » des Jésuites <sup>2</sup>.



NE fleur ?... Une perle ?... Vous avez le choix, à condition que la fleur soit éclatante, capiteuse, alourdie de grisants parfums, et que la perle enferme dans son vivant orient les plus subtiles nuances et les plus chatoyants reflets de lumière. Fleur ou perle, telle apparaît, sertie dans l'azur profond de la mer, Ceylan la resplendissante. Qu'on l'aborde en venant des bords monotones du Coromandel, des corridors embrasés de Sumatra et de Malacca, des banquises australes ou des côtes calcinées de la Mer Rouge, la surprise est pareille et semblable l'enchantement. De cette terre parée de tout l'éclat de la végétation tropicale, dont le parfum vient au-devant des navigateurs, — de cette forêt ardente, pullulante de vie, où les fleurs prodiguent le vivant feu d'artifice des couleurs les plus somptueuses, où les oiseaux semblent des pétales qui s'envolent ou d'ardentes flammèches que disperse la brise, — de cette féerie pour le regard émane un charme ensorceleur qui, bien des fois, devait ramener le nom de Paradis sur les lèvres de tous ceux que séduisit cette évocation de la jeunesse du monde.

Paradis, mais l'Éden d'après la faute ! Aussi cette fleur des Missions lointaines qu'est la grande île embaumée fut-elle longtemps défendue par de terribles épines où devaient s'ensanglanter les pieds des apôtres. « Ah ! Ceylan, Ceylan ! que de sang chrétien tu coûteras ! » Quand, en 1545, voguant le long de cette île « si belle et si bonne », Saint François Xavier faisait entendre cette prophétie, il lisait, dans l'avenir ouvert par DIEU à l'ami de son

---

(1) Voir « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, Num. 236 (Juin 1929), pp. 162-180 et, plus spécialement, pp. 175-180, *Le nouvel Ouvrage du Père DUCHAUSSOIS*.

(2) Nous devons encore au talent du charmant écrivain et à la grande charité de l'apôtre qu'est le Révérend Père Louis Jalabert, S. J., cet intéressant article, naguère publié dans « *Les Études* » (5, Place du Président Mithouard, Paris-VII<sup>e</sup>), LXVI<sup>e</sup> année, Num. 14, pp. 189-200 : A *Ceylan avec les Oblats*.

cœur, l'histoire des Oblats de MARIE qui devaient, avant d'en assurer la conquête, laisser tant d'héroïques et de pures victimes parmi les fleurs de ce cimetière embaumé. Heureux ceux que terrassa le choléra, ceux que minèrent les fièvres, ceux qu'usèrent les privations et une longue accoutumance à la misère ; plus heureux ceux qu'anémièrent les étés dévorants et qui, se sentant mourir, s'activaient pour tomber un peu plus loin sur leur laborieux sillon ; bienheureux ceux qu'au soir d'écrasantes journées apostoliques on coucha dans la tombe, où ces vaillants devaient connaître leur premier repos ! C'est parce que nulle terre d'apostolat ne leur coûta autant de silencieux sacrifices et qu'aucune, peut-être, ne leur révéla plus magnifiquement l'incomparable fécondité de leur sacerdoce, que l'île enchantée est la plus aimée d'entre leurs lointaines Missions.

Cette passion parmi les parfums et les fleurs vient de trouver un historien digne d'elle. Après avoir révélé au monde l'épopée de ses frères au travers des *Glaces polaires*, leurs souffrances inouïes dans la nuit sans fin où le Missionnaire, prisonnier du froid, de la faim et du silence, dispute une à une les âmes au prix de la sienne, le R. P. DUCHAUSSOIS est allé retrouver d'autres Oblats sous les feux de Ceylan (1). Dans cette atmosphère embrasée, où fermente la vie, l'apôtre défaille sur sa tâche : assiégé par les multitudes insatiables, il donne sans trêve cette autre Vie qui, passant par ses mains, fait des néophytes par foules, comme en une incessante Pentecôte, façonne et éduque des chrétiens par myriades, prépare des prêtres pour la prochaine relève.

Là-bas et ici, ce sont les mêmes apôtres, Missionnaires du même Évangile, envoyés de la même Église. Dans les solitudes, ceux qui donnent la chasse à l'Esquimau vagabond témoignent magnifiquement du prix d'une âme, et ceux qui, dans l'ardente cuvée où fermente le vin nouveau, foulent la débordante vendange rendent témoignage au prix incomparable du sacerdoce. Les deux leçons se valent et se complètent l'une l'autre, et celui qui enseigne l'une ne porte point envie à celui qui donne l'autre, car tous deux ils « servent ».

\* \* \*

Quand, repoussé de partout, Mgr Bettachini vint frapper à la porte de Mgr de MAZENOD, pour lui demander des Missionnaires, il ne trouva qu'un argument pour décider le Fondateur des Oblats. La Mission de Ceylan était la plus malheureuse et les âmes qui attendaient, là-bas, les plus pauvres, les plus abandonnées. Attrait qui n'avait pas perdu de sa force, depuis le jour où Mgr Bourget et Mgr Provencher l'avaient fait miroiter

---

(1) R. P. DUCHAUSSOIS, *O. M. I.* : SOUS LES FEUX DE CEYLAN, *Chez les Singhalais et les Tamouls*. In-16 Jésus, 382 pages, illustré de 41 planches doubles en héliogravure (12 francs). Librairie Bernard Grasset, 61, Rue des Saints-Pères, Paris (VI<sup>e</sup>) ; 1929.



afin d'arracher au Fondateur des apôtres pour les glaces polaires. Et c'est ainsi que leur misère attira aux Ceylanais les premiers Missionnaires Oblats, qui devaient y réaliser les prodigieuses conquêtes devant lesquelles nous nous émerveillons.

L'évêque italien n'avait point trahi la vérité en représentant sa Mission comme la plus malheureuse de la terre. Comment ne point se sentir défaillir de tristesse en présence de ces races admirables : de ces trois millions de Singhalais, aux membres grêles, à la souple taille, aux traits fins, aux grands yeux noirs étrangement beaux où luit l'intelligence, et de ce million de Tamouls, dont la proverbiale énergie est du métal dont se forgent les plus belles vertus ? Comment laisser à l'absurdité de leur paganisme, aux vices honteux dont s'accommodent leurs religions, ces âmes qu'un peu de lumière éclairerait et qui si vite, pouvait-on croire, se rendraient au charme captivant de la charité du Christ ?

Les Tamouls ceylanais sont prisonniers du culte de Siva. Les yeux comme terrifiés par un maléfice qui les guetterait au détour de tout chemin, le front, la figure, la poitrine zébrés de lignes blanchâtres, tracées avec de la cendre de bouse de vache, ces perpétuels affolés cheminent en proie à une transe divine. Aux approches des temples, on les voit se rouler de tout leur long et gagner, en rampant comme des vers, le temple où résident les horribles divinités. Ils y passent les heures de la nuit en prostrations, en lamentations, en offrandes criées, pendant qu'une musique de sarabande emplit l'ancre sacré de la cacophonie de tambours, de clarinettes, de *gongs* et de cuivres en folie. Aux époques festives, des processions tumultueuses s'ébranlent, la foule s'attelle à un char colossal, aux emblèmes ignobles, aux effigies de dieux polycéphales, animalisés, horribles, tandis qu'un vacarme de sons infernaux accompagne la danse des bayadères et la traînée du fleuve humain. Quel froid au cœur étreint le Missionnaire, quand il rencontre ces tourbes marquées du signe de la bête !

Adeptes du bouddhisme, s'entraînant au *nirvâna*, les Singhalais se maintiendraient dans une atmosphère religieuse plus épurée, s'ils avaient retenu davantage de la philosophie du Bouddha. Mais de sa religion ils ont seulement gardé des observances matérielles et l'absurde croyance aux multiples réincarnations qui amèneront les âmes, en cycle d'expiation, en des corps de bêtes. Oh ! relever ces fronts vers le ciel, suprême étape des âmes, et leur enseigner, au lieu de l'anéantissement où s'endort toute énergie, la lutte salubre où s'épurent les volontés et se capitalisent les mérites ! Par-dessus tout, aux pauvres Tamouls comme aux dédaigneux Singhalais, parqués dans leurs castes et prisonniers jusque dans leurs pensées d'avorissantes croyances, annoncer le Christ, la divine égalité humaine et la liberté des enfants de DIEU ! C'est dans ce rêve héroïque et charitable que des générations d'Oblats ont pris la route brûlante de Ceylan ; c'est pour réaliser ces libérations et ces pacifiques conquêtes qu'ils

sont venus travailler, pàtir et mourir, confiants dans la divine suppléance qui veut que les apôtres paient, de leurs sueurs et de leur sang, la rançon des àmes.

\* \* \*

Comme toute Mission bénie de DIEU, la Mission de Ceylan a connu de laborieux débuts. Aux premiers Oblats on pourrait, sans y changer grand'chose, appliquer la glorieuse litanie d'épreuves où le grand Apôtre des Gentils retrace, pour les Corinthiens, les étapes crucifiantes de son apostolat — péril du climat, péril de l'isolement, péril des épidémies, du choléra, de la famine, péril des païens, péril des faux frères, — et l'on pourrait prolonger la douloureuse énumération qui, sans trêve, ajoutait aux attirances de cette Mission héroïque.

Mais le Seigneur sut toujours, aux heures de crise, susciter l'homme opportun qui se trouverait à la hauteur de la tâche et tirerait de l'épreuve le maximum de bénédictions. C'est Monseigneur SÉMÉRIA, le premier Évêque Oblat de Jaffna, dont les missions-retraites soulèvent la Mission d'un souffle de Pentecôte ; c'est Mgr BONJEAN, un Auvergnat tenace, prédicateur au verbe enflammé, doublé d'un lutteur et d'un polémiste redoutable ; c'est encore Mgr MÉLIZAN, sacré par Mgr CLUT, l'« Évêque de peine », ce qui était un symbole et une promesse largement tenue par la *jungle* dont il fut le premier pontife ; et encore Mgr JOULAIN, qui devait hériter de son évêque consécrateur, Mgr GRANDIN, l'« Évêque pouilleux » de Louis Veuillot, sinon son héroïque vermine, du moins son crucifiant vagabondage d'« Évêque bohémien » ; et pour finir, la perle de l'Auvergne, Mgr Antoine COUDERT, l'organisateur admirable, qui devait préluder à la magnifique floraison d'églises et à la multitude d'asiles de charité qu'il fera lever dans son Diocèse de Colombo, par un long et dur noviciat de patience dans la terre du continuel sacrifice, la rude Mission d'Ambalagonda.

Comme toutes les Missions devenues prospères, celle de Ceylan compte de grands centres — et en est-il de plus magnifiques que Colombo ? — où s'organisent les vastes entreprises apostoliques. Mais collèges, séminaires, hôpitaux, hospices, œuvres de presse, c'est « l'arrière » avec sa sécurité, sa vie régulière, ses relatives commodités, son modeste confort. Ce qui nous intéresse surtout, c'est le « front » missionnaire, la mission volante de pénétration, ce sont les héroïques équipées des pionniers, coureurs de brousse, enfants perdus de la *jungle*, le Missionnaire toujours en pointe, les sublimes errants de l'apostolat. Or, à Ceylan, nous sommes servis à souhait. Cueillons quelques exemples : il ne sera pas difficile de les avoir tous différents.

\* \* \*

Bercée au rythme des palmes, la presqu'île de Jaffna — domaine de la pauvreté, terre de peine, spectacle d'horreur païenne et

de splendeur chrétienne — ne serait qu'un désert de feu sans le palmier. Partout où il apparaît, dressant dans le ciel de cobalt ses stipes rigides hauts de 20 à 40 mètres, que couronne l'éventail bruissant de ses palmes, étoilé du pourpre foncé de ses baies énormes, l'homme peut s'accrocher à ce sol de misère, parce que l'arbre bienfaisant lui dispensera de quoi se nourrir, se loger, se meubler, se vêtir.

A son ombre vit et peine, ici dispersée en des cases éparses et là entassée dans les villages, l'énergique et industrielle population tamoule. Touchés de l'infinie misère de ces hommes, pour qui dure est la vie et sur qui se ferme un ciel lourd d'épouvante, les Missionnaires se sont attaqués à la masse idolâtre. Les conquêtes ont été laborieuses : c'est une par une qu'il a fallu disputer aux cultes honteux les recrues de l'Évangile. Lentement, les chrétientés se sont formées, mais elles doivent à leur laborieuse naissance d'avoir conservé intacte leur ardente ferveur de néophytes. Trois paroisses comprenant neuf églises se partagent les chrétiens de Jaffna, tandis que quatre grosses missions ceignent la ville. Qui dira la ténacité dans le vouloir et l'indéfectible confiance qui valurent aux Missionnaires ces douloureuses conquêtes ?

Les fruits sont là qui témoignent des divines bénédictions. Mais l'avenir est encore plus riche de promesses. Promesses de ces milliers de pauvres, convertis par l'attirance de la charité et dont la misère s'illumine d'un espoir. Partout où ils sont évangélisés, n'est-ce point un signe que le royaume de Dieu s'installe parmi ses clients d'élection ? Promesses, surtout, de ces milliers de petits cigariers qu'un bon Frère, qui ne se laissait point décourager par les échecs, le Frère GROUSSAULT, est parvenu à attirer, à apprivoiser et à doucement gagner. Qu'ils soient de haute caste ou qu'ils appartiennent à ceux que l'on méprise, il a su les faire fraterniser à la Table Sainte. Élargissant son apostolat, il s'est attaqué aux enfants des écoles communales. Il prépare les âmes et, le jour venu, il distribue les petits pagnes propres qui permettront à ces pauvrets de venir, sans honte, au Seigneur des tout petits. En 1925, la fête des enfants n'en réunissait-elle pas deux mille, accourus à la Communion ? Sans doute, la masse demeure païenne ; mais son hostilité se fait moins grondeuse, et d'obscurcs sympathies se nouent à l'endroit de ceux qui ne demandent jamais rien et toujours donnent et se donnent.

Si notre fantaisie, curieuse de nouveaux aspects, glisse le long de la côte dans la direction du sud-ouest, voici qu'elle est captée par l'immense frondaison mobile des cocotiers. Un sol léger, sableux, la brise salée, des pluies régulières, à ses pieds le bruissement des eaux douces, et, pour balancer la chevelure de ses immenses feuilles pennées d'un vert si tendre, le large souffle de la mousson du plein océan et, ajoute le proverbe, le voisinage de la voix humaine : telles sont les exigences du cocotier. Il règne aux approches de Colombo : les plantations

y touchent les plantations, — routes, cours d'eau et maisons circulent ou se tapissent sous l'ombre tutélaire de l'arbre nourricier.

A horizon nouveau, population nouvelle. Les Tamouls des palmiers ont fait place aux Singhalais du cocotier. Riches, ils ont su ériger des églises coquettes, qui s'emplissent de la foule empressée des catholiques. Plus pauvres, mais industrieux tout de même, ils ont logé le Seigneur un peu comme un des leurs ; mais les chapelles les plus misérables font, tout de même, figure de logis, sous la verdure retombante des cocotiers. Et voici que, de chapelle en chapelle, d'église en église, nous nous acheminons vers Colombo, la royale escale des paquebots en route vers les Indes, la Chine, l'Australie, l'immensité du Pacifique.

Avec sa population de 265.000 âmes, Colombo fait vraiment figure de capitale, même de capitale chrétienne, car les catholiques s'y groupent au nombre de près de 50.000. Cette immense famille — qui, à certains jours, envahit la grandiose Cathédrale de Sainte-Lucie, où il se distribue jusqu'à 10.000 communions — ne compte pas que des privilégiés de la vie. Que de chrétiens s'abritent dans les sordides *slums*, où la misère semble faire trêve sur le passage des Missionnaires, et combien encore qu'une médaille ou un scapulaire dénonce parmi les démons noirs, ruisse-lants de sueur, rués à l'assaut des navires au charbonnage ! Dans la « ville des contrastes », la cité des fortunes tapageuses et des sombres misères, la marée chrétienne monte de toutes parts, et son flot envahisseur vient battre les portes des pagodes et des *dagobas*. Chaque année, les gains s'accroissent : une immense chrétienté est là en marche, gagnant de proche en proche avec la puissance inéluctable des forces de la nature.

Au nord de Colombo, la conquête est, pour ainsi dire, achevée : la vie catholique s'épanouit dans toute sa gloire, une vie qui rappelle, par sa simplicité, celle des premières chrétientés de l'Église naissante. Les usages chrétiens se confondent avec les coutumes familiales : au poupon que l'on sèvre, c'est le Missionnaire qui, puisant dans sa propre écuelle, tendra la première becquée de riz, et lui encore qui coupera la première mèche du nourrisson, montrera les premières lettres au bambin. Éclatante au nord de Colombo, la vie chrétienne triomphe pareillement dans le sud, avec son centre puissant de Saint-Vincent de Maggona ; elle s'étale à l'ombre des cocotiers, se glisse à la limite des champs de cannes à sucre, pousse une pointe jusqu'aux grandes salines et ne s'arrête qu'à la limite de l'Océan Indien bouillonnant de soleil.

Dans toutes ces Missions — et il faut en compter quarante-huit sous le dôme des cocotiers, — la vie eucharistique coule à pleines ondes. Faut-il s'étonner que les âmes y soient devenues si belles et que l'innocence récupérée s'y conserve avec une plénitude et une fraîcheur à tirer des larmes au Missionnaire, qui entendra cent fois ses pénitents de tout âge lui murmurer



ce naïf aveu : « *Swami*, je viens te dire que je n'ai rien à te dire... » ; et le regard limpide laisse transparaître des âmes toutes fraîches.

\* \* \*

Consolantes Missions, mais combien plus désirées et plus aimées celles où l'on souffre et l'on se débat ! Enfonçons-nous dans la forêt vierge, qui recouvre les quatre cinquièmes de l'île. « Celui qui se vantera d'avoir traversé la *jungle* sans admiration et sans effroi n'est point né », proclame le proverbe tamoul, et il a raison ; car l'horreur et la beauté, la vie et la mort hantent la *jungle* ceylanaise. La *jungle*, en effet, c'est le laboratoire immense où la nature brasse tout ce qui germe, grandit, marche, vole, rampe, attire, repousse, vivifie, tue et pullule. Tordues comme des reptiles ou tendues comme des amarres, feutrées de mousse ou hérissées de pointes, les lianes enlacent des millions d'arbres ; du fourré elles s'élancent, tentacules ouvertes, et pendent sur le voyageur. Sous les cataractes de pluie déchaînées par la mousson, toute la forêt exhale l'âcre odeur d'un humus en travail et d'une végétation farouche. En deux mois, les pieds dans l'eau, la tête dans le soleil, l'arbre a refait son feuillage, multiplié sa ramure, jeté sa floraison et mûri ses fruits, tandis que des bas-fonds étouffés, où fermentent des vies obscures, montent les miasmes et s'épandent les fièvres. Et puis, brusquement, la sécheresse accourt, aspire les sèves, tarit les marécages, assoiffe les fauves, brûle les écorces et, pour des mois, s'installe dans la forêt grésillante de chaleur.

Allez donc demander au Missionnaire, que stimule le zèle des âmes, qu'il tienne compte des saisons et mesure ses sorties à l'échelle du thermomètre : au plus fort de l'inondation, il s'enliserà dans les ornières pestilentielles et arrivera au chevet de quelque moribond, les dents claquantes de fièvre ou courbé en deux par la dysenterie. Mais c'est au temps de la sécheresse que se multiplieront, jusqu'à l'épuiser, ses courses apostoliques. Dans la fournaise close, il cheminera, le jour, souffleté par les bouffées brûlantes de l'haleine de la forêt embrasée, et, la nuit tombée, grelottant sous l'épaisse rosée qui sent la fièvre. Sans cesse, il devra se tenir en éveil pour ruser avec la mort qui rôde : serpents lovés, qui se détendent d'un souple déclic pour darder la blessure qui ne pardonne pas, — éléphants en maraude, dont la pesante cavalcade écrase tout sur son passage, — mais, surtout, ces invisibles harceleurs que sont les moustiques, dont la piqure cuisante laisse derrière elle les frissons du paludisme.

Et cependant, malgré ses embûches, malgré tant d'autres misères qu'elle entretient, la *jungle* fascine le Missionnaire, elle prend le nouvel arrivé, elle retient le vétéran. Comme la liane qui vous agrippe au passage, elle l'attache, le captive, le rappelle. Et jamais il ne la quitte que sur l'espoir de revenir à elle. D'où lui vient cette attirance, à laquelle aucun ne résiste ? C'est qu'au



dévouement de l'apôtre elle offre les âmes des plus pauvres d'entre les plus pauvres. Le plus long, le plus ardu labeur des Missionnaires sylvestres s'est accompli dans la vaste portion de la *jungle* singhalaise que renferme le Diocèse de Jaffna et que l'on appelle le *Vanny*.

L'*Enfer*, le *feu*, tel est le nom malabar de cet immense repaire où se sont retranchés, avec les chaleurs implacables, les démons acharnés à tourmenter les âmes et les corps d'ici-bas. Le Missionnaire les a débusqués. Il y a là, disséminés à des distances rappelant les solitudes polaires, de maigres villages n'ayant d'abris que des huttes de terre et servant de pâture au choléra et à la peste parfois, à la dysenterie et au paludisme toujours. Si chétif qu'il soit, chaque village, tapi près de son étang pestilentiel, est du moins enrichi de son église. Misérables demeures que celles du Seigneur, églises tout de même, puisque, de temps en temps, l'Hôte divin y prend gîte, à chaque passage du Missionnaire.

Qu'il soit stagiaire, faisant un court noviciat de la brousse pour prendre, au contact de la misère qui enflamme le zèle, plus pleine conscience de son apostolat, ou qu'il lui ait été donné de se consacrer sans retour à ces déshérités d'entre les déshérités, le Missionnaire de la *jungle* doit se faire aux interminables voyages dans son char à bœufs, aux bivouacs à la belle étoile ; comme nourriture, on lui présentera, dans un petit pot de terre sale et visqueux, quelque chose qui a l'apparence du lait ; pour se désaltérer, il boira l'eau nauséabonde des mares où se baignent hommes et bêtes ; il s'enfermera, le jour, dans les réduits infects où il catéchise, confesse et refait l'âme des enfants des bois, et, la nuit, il disputera, s'il en a encore la force, son pauvre sommeil à la piqure des moustiques ou à la morsure des termites. Et, cependant, rien n'égale pour l'Oblat la séduction de la *jungle*. Simple passager ; il gardera la nostalgie des âpres conquêtes, d'autant plus douces au cœur de l'apôtre qu'elles lui auront davantage coûté ; broussard chevronné, il ne se résignera pas à quitter sa misère et — comme cet héroïque Père JEANDEL, qui, depuis 1882, résiste à tout ce qui se conjure pour avoir raison du plus fier courage — il se refusera à « en sortir vivant ».

Si, de la *jungle*, il s'enfonce dans la boue glissante des rizières, qui abondent dans les deux diocèses, ou s'il se risque dans l'aride ceinture de sables, qui enserré presque de tous côtés le Diocèse de Jaffna, l'apôtre n'a fait que changer de supplice. « Le sable qui dévore et le soleil où habite la mort, c'en est assez pour exterminer l'homme blanc sur nos rivages », ont chanté féroceement les brahmes des Indes. Assez pour tuer peut-être, pas assez pour décourager le Missionnaire. Ni le « mal de sable », plus cuisant que le douloureux mal de neige, ni l'ardent coup de massue du soleil vertical n'ont pu détourner les Oblats de ce « Sahara de pénitence », du moment qu'il s'y trouvait, si clairsemées fussent-elles, des souffrances à consoler, des âmes à gagner. Stoïquement,

ils se laissèrent lentement calciner par l'ardente réverbération des sables incendiés de soleil, comme cet héroïque Père MILLOT qui ne souhaita, après trente-cinq ans d'ardente dépense au service de ses chrétientés, que de dormir dans la fraîcheur d'un peu de sa terre lorraine. Ainsi prendrait-il, dans les sables torrides où on devait le coucher, une innocente avance sur l'éternel rafraîchissement.

\* \* \*

Et voilà que s'achève notre trop rapide excursion aux champs de l'apostolat ceylanais. Il reste à se demander quels fruits répondirent à tant d'efforts. Accueillis par les petits-fils des convertis de l'ère portugaise, les Oblats ont conservé et multiplié ces foyers de christianisme.

Les résultats s'inscriront dans quelques chiffres. Sur une population de près de quatre millions et demi, Ceylan comptait, d'après les statistiques officielles imprimées en 1927, 385.415 catholiques, dont 327.792 pour les seuls Diocèses de Jaffna et de Colombo, théâtres d'activité apostolique réservés aux Oblats. Si l'on compare ces chiffres à ceux qui sont donnés pour 1883, on peut constater que, pour Colombo, le nombre des chrétiens a plus que doublé en un demi-siècle. Cette rapide progression ne s'expliquerait pas par le seul développement des communautés chrétiennes. Ce n'est pas d'hier que Mgr BONJEAN — qui tombait sur la brèche, il y a près de trente ans — faisait entendre à ses fils ce mot d'ordre original :

— « Jetez-moi, au plus vite, vos chrétiens dans le purgatoire, où ils se débrouilleront bien tout seuls, et allez me chercher les autres ! »

Et le geste de l'évêque désignait les païens. Fidèles à la consigne, les Missionnaires sont « allés chercher les autres » ; mais en dépit de leurs efforts, bien que Colombo inscrive, pour 1928, à son tableau de conquêtes, 2.239 baptêmes d'infidèles, à l'heure qu'il est, la masse noire est à peine entamée. Les causes de cette résistance sont nombreuses. Il y a, d'abord, les passions sur lesquelles spéculèrent les fondateurs de l'idolâtrie : elles suffiraient à retenir les foules captives de religions qui autorisent toutes les faiblesses. A ceux que l'absurdité ou la honte de certains rites détacheraient d'un culte où l'homme s'avilit, la théosophie est venue apporter le renfort d'un vague mysticisme, dont les complaisances s'accordent trop bien avec les pires défaillances pour ne pas rassurer et rallier les indécis. Et, puis, la propagande protestante est là qui contre-balance efficacement l'action du Missionnaire catholique. Passerait-elle inaperçue que le prédicateur du Christ, par le seul fait qu'il annonce une religion nouvelle, se heurterait à l'inertie du traditionalisme oriental, auquel vient s'ajouter encore, pour faire obstacle aux conversions les mieux préparées, la voix persuasive du nationalisme.

Si solides qu'ils soient et si décourageants parfois pour l'impatience des convertisseurs, ces obstacles ne tiendront pas, cependant, devant la savante et surnaturelle stratégie des Missionnaires. La charité, qui a multiplié ses asiles, a commencé là-bas, comme partout ailleurs, son œuvre d'apprivoisement. Ce que ne peuvent ni raisonnements ni controverses, elle le réalise magnifiquement. C'est elle qui a fait pénétrer un rayon d'espoir dans les léproseries où s'en vont, pièce par pièce, des centaines de ruines vivantes ; elle qui panse les plaies, recueille les orphelins, hospitalise les vieillards ; elle qui, par toutes ses organisations, dont la plus originale est peut-être l'œuvre exquise de la « poignée de riz », fait descendre un peu d'amour vers tous ceux que la vie rejette. Aux pauvres corps que la maladie lentement détruit des remèdes, du pain aux estomacs qui crient famine, mais surtout aux âmes de la vérité. C'est pourquoi les Oblats, partout où ils pénètrent, ouvrent des écoles. A l'heure qu'il est, ils ont fondé plus de 600 écoles et une dizaine de collèges, dont trois grands établissements secondaires, qui réunissent un ensemble de plus de 60.000 élèves. Mêlés aux enfants chrétiens, les petits païens y reçoivent une éducation qui, lentement, investit les âmes. Quand ils reviendront en vacances, leurs parents sivaïstes ou vichnouïstes auront beau les plonger soigneusement dans le bain sacré destiné à les purifier du « contact impur » subi à l'école, le rite traditionnel n'abolira pas l'installation réelle du christianisme qui s'est faite dans les âmes. En dépit des incantations de leurs *gourous*, des *mantrams* de leurs fakirs, des sortilèges de leurs bonzes, plusieurs, tôt ou tard, briseront leurs fers et se donneront au vrai DIEU. Tous, du moins, auront abandonné, sur le chemin de leur collège ou de leur école, les préjugés anti-chrétiens qu'ils y avaient d'abord apportés ; la pure estime de la Religion discrète qui aura présidé à leur formation scientifique restera dans leur cœur, et peut-être dirigeront-ils eux-mêmes leurs enfants et petits-enfants vers le Bercaïl du Sauveur.

Ce lent travail d'apprivoisement a été complété par une initiative décisive. Au païen qui fléchit l'orgueil de la race souffle une dernière objection : abjurer, c'est renier le passé et, avec lui, renoncer aux prérogatives nationales. Que restera-t-il de cette suprême ligne de défense, lorsque se seront multipliés les prêtres singhalais et tamouls, qui déjà sont plus d'une centaine là où il ne s'en rencontrait aucun le jour où le premier Oblat débarquait à Ceylan ? Tout entiers au travail présent, qui suffisait à épuiser leur zèle, les Missionnaires ont su préparer l'avenir. Dans ce pays de feu, où le soleil calcine la terre et dévore les vies, aux heures réglées par la Providence, du large accourt la mousson, apportant dans son souffle les pluies fécondantes qui rajeunissent la verdure et revigorent les corps. Ne semble-t-il pas, aux signes annonciateurs de renouveau notés au cours de cette brève esquisse, qu'après les siècles desséchants du paganisme — qui, durcissant les âmes, y tarissait les sources de renaissance spirituelle, — la

mousson divine va, enfin, souffler la vie si longtemps attendue, si persévéramment appelée par la voix de la prière, de la souffrance et du sang des Oblats ceylanais ?

Louis JALABERT, S. J.

### § V. — « Missions Catholiques », Lyon <sup>1</sup>.

SOUS LES FEUX DE CEYLAN, *chez les Singhalais et les Tamouls*, par le R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, Oblat de MARIE Immaculée.

Voilà un livre auquel, sans être prophète, on peut prédire un magnifique succès. Il a tout ce qu'il faut pour charmer, captiver, enchanter. Il transporte le lecteur à Ceylan, l'un des plus beaux pays du monde, véritable paradis terrestre, île merveilleuse, la Taprobane des anciens, la Perle des Indes.

L'auteur avait déjà brillamment conquis la plus flatteuse notoriété par toute une série d'ouvrages où il retraçait le labeur des pionniers apostoliques au pays des Esquimaux (*Aux Glaces polaires, Femmes héroïques, Apôtres inconnus*). Ce nouveau livre (*Sous les Feux de Ceylan*) — dans lequel, avoue-t-il, « il a mis tout l'effort de son cœur » — ajoute un splendide fleuron de plus à sa couronne littéraire.

Le R. P. DUCHAUSSOIS est originaire du Diocèse de Cambrai. C'est en 1913 que commença sa carrière apostolique. L'Amérique du Nord — où les vaillants fils de Monseigneur de MAZENOD desservent, on le sait, un immense domaine de Missions — en eut les prémices. Dans l'âpre *Dominion*, son zèle se partagea, successivement, entre une rude vie militante de pionnier évangélique et un brillant professorat à l'Université d'Ottawa.

Puis, des froides régions canadiennes, il passa aux torrides régions tropicales. Il séjourna une année à Ceylan, au milieu de populations brahmaniques et bouddhistes. Et c'est ce nouveau stage apostolique, si différent du premier, qu'il raconte aujourd'hui.

On comprend l'intérêt que présente, au point de vue documentaire et littéraire, le volume qu'il vient de faire paraître. Une verve puissante emporte le lecteur de descriptions en anecdotes, à travers quatre cents pages. Lorsqu'on ferme le volume, où une copieuse illustration photographique complète admirablement le texte, on est renseigné à souhait sur la flore, la faune, le climat et l'histoire de la prestigieuse île hindoue. C'est un livre singulièrement instructif, émouvant et pittoresque. *Sous les Feux de Ceylan* est un de ces chefs-d'œuvre poignants que l'on dévore, tout d'un trait, jusqu'à la dernière page, quand on a commis l'imprudence d'en lire la première.

Valérien GROFFIER, P. F. L.

---

(1) Cfr. « *Les Missions Catholiques* » (12, Rue Sala, Lyon-2<sup>e</sup>), LXXI<sup>e</sup> année, Num. 3091 (1<sup>er</sup> août 1929, page 359 : — BIBLIOGRAPHIE : *Sous les Feux de Ceylan* (V. G.).

§ VI. — « Nouvelliste de Bretagne » <sup>1</sup>.

Ce fut, il y a huit ans, un véritable événement littéraire que l'apparition des *Glaces Polaires* du Père DUCHAUSSOIS. Il y révélait un ordre de choses totalement ignorées du public ; il enveloppait ses récits de toute la magie d'un style jeune et mouvementé. Et, alors, on se disputa cette nouveauté étrange à la façon d'un roman de grand maître ; puis l'Académie française lui apporta ses lauriers, le premier et le plus enviable des suffrages. Les *Glaces Polaires* obtenaient un incontestable triomphe.

Depuis ce temps-là, tout ce qui tombe de la plume de l'habile écrivain est accueilli avec une sympathie universelle : *Femmes Héroïques*, par exemple, et *Apôtres Inconnus* se trouvent dans des milliers de mains, — ce qui prouve que le Père DUCHAUSSOIS a conquis pour longtemps, si ce n'est pour toujours, la bienveillance curieuse des lecteurs de son pays.

Voici, d'ailleurs, qui en fournira une preuve nouvelle : *Sous les Feux de Ceylan*. Cet élégant volume, sorti des presses de Grasset, était annoncé depuis plusieurs mois. Je ne sais qui s'en était fait l'indiscret prophète, pour exciter sans doute les ardents désirs des amis des voyages et du beau style.

Quoi qu'il en soit, *Sous les Feux de Ceylan* a vu le jour ; et, s'il est digne de ses aînés, les lecteurs en témoigneront, j'en suis bien sûr. Car c'est une vérité facile à constater que, depuis la Guerre, les esprits cultivés se sont dépris étonnamment des travaux d'imagination, des romans surtout, auxquels on ne va plus que pour le grand nom qui les signe. Il faut, maintenant, de la réalité, de la vie vraiment vécue, de l'histoire, — pourvu qu'elle ne soit point de l'histoire de guerre, dont on a trop goûté, — des voyages lointains sous des cieux étranges, où l'intelligence se complaît parce que, malgré tout, ils existent et que leur singularité attire et retient.

Aussi, et on s'en aperçoit aisément, le Père DUCHAUSSOIS n'écrit rien qu'il ne connaisse, ne décrit rien qu'il n'ait vu. Sans doute, il emprunte à la vie d'autrui, mais il livre grandement la sienne, sauf, peut-être, ses souffrances et ses ennuis ; et, moins cela, il est tout entier dans ses œuvres.

\* \* \*

*Sous les Feux de Ceylan* est divisé — très logiquement, d'ailleurs — en 20 chapitres d'étendue inégale et qui, si on y regarde d'un peu près, se grouperaient facilement sous sept ou huit titres de portée plus générale.

(1) Cfr. « Le Nouvelliste de Bretagne, Normandie, Maine et Anjou » (31, Rue Janvier, Rennes), XXVII<sup>e</sup> année, Num. 202, pp. 1-2 : — « SOUS LES FEUX DE CEYLAN » (Jules Le FALHER).



Après nous avoir brossé, en effet, des descriptions très soignées de l'île enchanteresse — moins enchanteresse, peut-être, pour ceux qui y habitent que pour ceux qui s'y promènent, — le Père DUCHAUSSOIS s'attache à l'étude historique de ses habitants, de leurs origines, de leurs divisions sociales et de leurs religions. Il arrive ainsi à l'introduction du Catholicisme chez eux, aux persécutions hollandaises, au schisme goanais et, enfin, à l'entrée des Oblats de MARIE à Ceylan en 1847.

Nous sommes ici au cœur même de l'ouvrage et nous entrons, à ce point précis, dans ce qu'on pourrait appeler sa *partie apostolique* : premiers Missionnaires, œuvres épiscopales et sacerdotales que, pour les faire mieux connaître, le Père DUCHAUSSOIS va nous mettre sous les yeux en une promenade pieusement fraternelle aux quatre coins de l'île aimée. Rien de banal dans ce voyage, — l'imagination si riche de l'écrivain ne le lui permettrait pas — et voilà pourquoi nous passons du pays des palmiers à celui des cocotiers et à la *jungle*, la terrible forêt vierge, pour pénétrer, après cela, dans les rizières et dans les sables riverains de l'Océan. Ainsi l'on aura tout vu, du Pic d'Adam aux fonds marins où se pêchent les perles, en passant par les îlots qu'on dirait maudits, refuge des misérables parias.

Sur sa route, le voyageur ému ne pourra qu'admirer l'héroïque dévouement des Congrégations religieuses qui coopèrent avec les Oblats à l'évangélisation des païens ; et il bénira certainement DIEU, qui fait germer dans le peuple ceylanais tant de vocations sacerdotales, gage d'un brillant avenir chrétien.

Il ne reste plus à l'auteur, pour terminer son œuvre, qu'à nous entretenir de quelques dévotions populaires. Donc, très brillamment, dans sa conclusion, comme si c'était très haut dans le ciel de Ceylan, il élève deux figures — celles de Sainte Anne et de la Vierge de Madhu, Patronne vénérée des Singhalais et des Tamouls. Elles se tiennent là rayonnantes dans un azur sans tache, sous les feux brûlants du soleil, à la garde de l'île, des chrétiens et de leurs Missionnaires.

\* \* \*

Pour analyser, avec l'ampleur qui conviendrait, cette œuvre nouvelle du Père DUCHAUSSOIS, il me faudrait pénétrer très intimement dans l'histoire du présent et surtout du passé des Missions orientales, — ce qui m'entraînerait trop loin et dépasserait de beaucoup mon but. Je me bornerai donc à quelques indications très générales.

L'auteur de *Sous les Feux de Ceylan* admire déjà son île, dès avant d'y être entré, pareil à ce Religieux de Tahiti qui, de très loin, parmi les houles du large, savourait son insivable Mission dans les parfums qui en venaient sur les ailes de la brise.

Ses descriptions, et il décrit beaucoup, ne sont que rarement des dentelles délicates ; il peint plus qu'il ne brode, tantôt en

larges traits, tantôt en légères esquisses. Et, que ce soit dans ses premières pages ou bien que ce soit plus loin — par exemple, dans ce captivant chapitre douzième, tout rempli des beautés de la nature sylvestre et de l'histoire révélatrice des autochtones ceylanais, — c'est toujours la même plume ou, plutôt, le même pinceau aux traits rapides et étincelants. Ce style-là se rencontre dans plus d'un roman d'un maître contemporain avec qui l'histoire de Ceylan s'apparente.

Or, si plusieurs s'en étonnaient et s'ils venaient à se demander comment l'écrivain des *Glaces Polaires* avait pu devenir, sans changer de plume, le descripteur si pénétrant des beautés orientales, je répondrais ceci : qu'on y prenne garde, les horreurs du Nord ne sont pas si différentes qu'on pourrait le croire des enchantements des Tropiques. A n'y regarder que superficiellement, Ceylan et le Mackenzie paraissent bien comme une antithèse — l'extrême chaud et l'extrême froid, — et d'autre part, il est certain que, dans le choix de nos admirations, nous allons bien plutôt aux souffrances de la glace qu'aux souffrances du soleil. Est-ce donc si juste ? Je ne le crois pas, car tout ici est extrême, et les extrêmes douleurs se rencontrent dans leurs aboutissements. Le froid engourdit et la chaleur abat ; le froid gèle le sang, la chaleur l'affaiblit, équivalences atroces dont les coups portent jusque dans l'intelligence et la volonté ; enfin, le froid tue et la chaleur aussi.

Qui n'a frissonné au récit des tortures qu'infligent aux Missionnaires du Mackenzie les myriades de moustiques altérés de sang ? Quelle imagination ne s'est représenté ces forêts immenses et mystérieuses, peuplées de bêtes sauvages, de toutes les féroçités ? Mais l'Équateur a ses moustiques comme le Pôle, ses animaux tout aussi sauvages, tout aussi nombreux, et avec les serpents en plus.

Voici la *jungle* et ses grands arbres et sa verdure éternelle. La poésie vous en monte à la tête : grandeur, majesté, puissance, richesse, beautés incomparables de la plus merveilleuse des natures d'ici-bas. Soit ! Mais défiez-vous, pourtant ; défiez-vous de tout ce qui s'ébruite dans ce silence implacable de la forêt : hurlements, glapissements, miaulements, barrissements. Défiez-vous : le tigre, le léopard, l'ours, l'éléphant sont là tout près, et c'est un mauvais voisinage. Défiez-vous de ce qui rampe à vos pieds dans l'herbe, sur vos têtes dans la liane, à vos côtés pendant le sommeil : c'est le cobra qui passe, et sa morsure ne pardonne jamais. Défiez-vous de l'air qui empoisonne par ses miasmes. Défiez-vous de l'eau, où le crocodile vous guette, grouillant dans les étangs, les mares et les rivières du pays.

\* \* \*

Aussi, je dis que, pour vivre sous de pareils climats et s'exposer sans cesse à de si terribles dangers, il faut être des hommes —

on a dit, quelquefois, des surhommes, — non, des hommes, et cela suffit.

Que tous les Missionnaires le soient, c'est vrai ; mais que, très spécialement, les Oblats de MARIE l'aient toujours été, le Père DUCHAUSSOIS l'établit sans conteste. La Règle leur promet l'évangélisation des pays les plus abandonnés ; et, alors, le désir de toutes les misères devient l'inspiration de leur vie, l'âme de leur âme. — *Evangelizare pauperibus*.

Au Pôle, ils vont courant après des tribus chez qui tout est barbare, jusqu'à leur nom lui-même ; et ce sont des héros, comme les TACHÉ, les GRANDIN, les FARAUD, les GROUARD, les CLUT, qui les conduisent, sans autre consolation que la douleur qui mérite. On dirait qu'ils en vivent, comme les malades s'entretennent de la fièvre qui les dévore.

Pour Ceylan, la Providence a fourni aux Oblats des hommes tout aussi merveilleux. Je n'en citerai qu'un : Mgr BONJEAN, dont on a pu dire qu'il fut le plus parfait des Missionnaires après Saint François Xavier. Rien ne manquait à cet homme-là, — ni des dons de DIEU, ni des prodigalités de la nature. Il avait une piété intense avec, pour la suivre, une intelligence affinée, une volonté indémontable et un cœur d'une richesse infinie. Aussi cherchez : vous le trouverez aux sources de toutes les œuvres de Ceylan, — éducation, presse, publication, hôpitaux, missions, séminaires. Il est partout, dirigeant tout, activant tout, avec un entrain et un esprit de suite admirables. Mgr BONJEAN fut le TACHÉ de Ceylan ; et, s'il est vrai qu'inspirés par le grand évêque canadien les Oblats ont fondé le Nord-Ouest, il est vrai que, dirigés par Mgr BONJEAN, ils ont apporté à la civilisation chrétienne de Ceylan le plus puissant des appoints.

\* \* \*

Et, cependant, quelle différence dans les moyens qu'ils rencontrèrent, — je veux dire, surtout, dans leurs coadjuteurs apôtres ! Le Missionnaire, pour ne pas perdre espoir, a besoin de l'assurance qu'il sera continué, qu'il aura des successeurs dignes de son héritage et de lui. C'est vrai, mais où les trouver ? A cette question Nord et Midi ne donneront pas la même réponse.

Au pays des glaces, les catholiques — éparpillés en tribus nombreuses et nomades, divisés par la race et la langue, ne vivant que de leurs fusils et de leurs filets — sont condamnés à la misère et, par elle, à une sorte de vie sauvage qui, bien loin de leur inspirer frayeur ou dégoût, exerce sur leur mentalité un irrésistible attrait. Les enfants reçoivent cet héritage, le seul qu'on leur livre et qui, au fond, n'est que l'amour de la liberté, des espaces sans limites. On ne les captive pas par l'appétit de la science ou la perspective du bien à répandre. Ils ne sont donc pas mûrs pour le sacerdoce, et ils ne le deviendront qu'au temps où, fatigués de leurs courses, ils consentiront à s'asseoir au foyer, qui ne sera plus nomade, de la civilisation chrétienne. Mais

alors, sans doute, d'autres prêtres s'occuperont de ces barbares civilisés, et les Oblats disparaîtront à la recherche d'autres misères dans d'autres barbaries.

A Ceylan, cette question vitale du clergé indigène ne se présentait pas de la même manière. Non seulement, en effet, la sauvagerie n'y existait pas, mais un Christianisme vieux de plusieurs siècles y avait façonné nombre d'âmes, croyantes et civilisées. Voilà pourquoi il a suffi de donner à cette terre toute préparée un coup de crosse intelligent pour lui faire produire des fruits de sacerdoce. Des séminaires se sont élevés ; les familles, les meilleures, y ont conduit leurs enfants ; et des prêtres en sont sortis, singhalais et tamouls, aussi distingués par leur science que par leur piété. Aujourd'hui, ils remplissent toutes les fonctions du ministère ; et Ceylan peut compter, désormais, que son Catholicisme se trouve en bonnes mains.

\* \* \*

Tout cela, le Père DUCHAUSSOIS l'a écrit, et bien d'autres choses encore. Qu'on se penche sur son livre, comme d'un balcon élevé sur un jardin en fleurs, et l'on verra. Que de merveilles on verra ! Des idées hardies sur les castes, des recherches savantes sur la faune et la flore, des épisodes charmants de voyages, des croquis de Missionnaires — dont je veux, au moins, signaler un, parce qu'il en vaut la peine : celui du Père VÉDRENNE, un original de Sarlat, Saint-Cyrien et Zouave sans galons, gavroche à trente ans et cœur d'or toujours, qui entra chez les Oblats comme à la Légion étrangère et mourut saintement au Diocèse de Jaffna.

Qu'on lise *Sous les Feux de Ceylan*. Le Père DUCHAUSSOIS captivé : il n'éloigne jamais, il attire toujours. C'est un optimiste décidé, convaincu, qui ne croit pas au mal ou qui n'en a pas la vision ou qui, du moins, ne veut pas le voir. Tout est bien avec lui, tout s'arrange et se finit bien. Belle âme, qui n'a que de la joie à distribuer ; âme heureuse, je veux le croire, et âme d'apôtre, j'en suis très certain. Car, apôtre, il l'est par sa charité pour les plus mal partagés, par sa tendresse pour ses frères Oblats, par ses travaux pour l'honneur de DIEU et de sa Congrégation. Qu'on le lise : son livre *Sous les Feux de Ceylan* est une bonne œuvre et un chef-d'œuvre aussi.

Jules Le FALHER, O. M. I.

---

*Nihil obstat.*

Romæ, die 17<sup>a</sup> septembris 1929.

† AUG. DONTENWILL, O. M. I.,

Arch. tit. Ptol., Sup. Gen. O. M. I.

---

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

---

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 2577,12,29.





L. J. C. & M. I.

# MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

LXIII<sup>e</sup> Année.

Décembre 1929.

Numéro 238.

## OREMUS PRO PONTIFICE

### I. — L'Heureuse Solution de la Question Romaine <sup>1</sup>.

#### INTRODUCTION

**D**IEU n'aime rien, en ce monde, à l'égal de l'Église. Dans l'Église, Il ne chérit personne autant que le Pape. Chez le Pape, ce qu'Il garde le plus jalousement, après l'intégrité de l'orthodoxie, c'est l'indépendance et la liberté. Pour établir

(1) Cfr. *La Question Romaine*, par le Révérend Père Georges SIMARD, O. M. I., D. Ph., D. Th. Plaquette 19 × 12 ½, de 28 pages. Université Catholique, Ottawa; 1929.

cette indépendance et cette liberté, Il a mis à la tâche les princes et les peuples. Une fois le prodige accompli, refrénant les potentats ambitieux et les masses turbulentes, Il a conservé roi Celui qui, sur terre, est le supérieur de tous les rois.

A notre époque — malheureuse, parfois, même dans ses succès, — Il a, pourtant, donné le pouvoir de perpétrer la spoliation et l'asservissement du successeur de Pierre. Péch<sup>é</sup> grave, s'il en fut jamais, que les nations chrétiennes ont, sans doute, expié en subissant des maux bien nombreux et bien cruels.

Toutefois, le Justicier — qui n'afflige, au-dessus de leurs forces, ni l'Église ni le genre humain, et satisfait, semble-t-il, des réparations de la grande Guerre — a, enfin, suscité l'homme de sa droite, un chef capable de comprendre que la solution équitable et immédiate de la « Question Romaine » vaudrait des bienfaits inappréciables au pays prédestiné dont toutes les parcelles du sol rutilent des gloires de plus de vingt-cinq siècles.

C'est fait : il n'y a plus de « Question Romaine ». En février dernier, le onzième jour du mois, un souffle d'équité et de paix dissipant les lourds soucis qui pesaient sur la Colline vaticane — telles les ombres tragiques du Calvaire, — PIE XI, dans l'éblouissante clarté de son Thabor, est apparu, à la Chrétienté et au monde civilisé, portant le diadème terrestre, symbole et garantie de sa spirituelle suprématie.

La joie et l'allégresse générale proclament assez avec quels accents il conviendrait de célébrer un événement hors de pair depuis des siècles. Du moins suis-je sûr que, seul, l'amour de l'Auguste Figure dont les Annales de notre Foi me révèlent, de mieux en mieux, la bonté, la justice, la haute sagesse et la majesté presque divine, m'a poussé à accepter l'aimable invitation de la vaillante Société de nos Voyageurs de Commerce.

Ces Messieurs ne m'ont pas laissé l'embarras de choisir un thème de conférence. Même ont-ils eu soin de préciser ce qu'ils désiraient entendre sur la « Question Romaine » : non seulement les luttes qui l'ont posée, mais encore

le sens exact de l'indépendance et de la liberté du Pape. Initiative et proposition qui ont épargné mon temps et mes forces, puisque, au témoignage des philosophes les plus sérieux, il faut onze actes de l'esprit et de la volonté pour aboutir à une détermination pratique finale.

Le difficile, c'est de traiter d'une façon intéressante un sujet que les journaux ressassent, par dévotion ou par intérêt, depuis maintenant onze ou douze mois. A l'effet donc d'éviter des répétitions fastidieuses et de concilier les goûts divers d'une élite habituée à assortir les idées et les faits, nous considérerons « tout d'un regard », selon l'expression de Marie de l'Incarnation, les raisons théologiques et les événements historiques qui exigeaient et qui ont fondé, maintenu, renversé et relevé le Pouvoir temporel des Papes.

### § I. — Pourquoi le Pape-Roi.

❧ C'est une superfluité de présenter le Pape comme Vicaire du Christ à une assemblée catholique. Déployer le contenu infini de ce dogme de notre Foi n'en est plus une.

Vicaire du Christ, qu'est-ce à dire sinon à peu près Notre-Seigneur Lui-même, supposé qu'au lieu de se retirer dans le paradis, après sa résurrection, Il fût demeuré parmi les hommes pour régir l'Église dont Il avait déterminé la constitution pendant les semaines de son ministère apostolique et les quarante jours d'avant son Ascension ? En effet, excepté le pouvoir *constituant* que le Christ ne lui a pas transmis, Pierre possède les pouvoirs législatif, judiciaire et exécutif qui sont nécessaires au bon fonctionnement des sociétés parfaites. Ces pouvoirs lui permettent de gouverner, d'enseigner et de sanctifier les âmes, d'organiser la hiérarchie, de définir les dogmes, de tracer les voies du salut.

Mais l'homme est sociable. De fait, il vit en société. Or, c'est tout l'homme et tous les hommes qui dépendent de l'autorité du Pape. Boniface VIII, la victime d'Anagni, l'affirmait, en face des insolences de Philippe le Bel :

— « Il est de nécessité de salut, pour toute créature raisonnable, d'être soumis au Vicaire du Christ. »

Si l'éternité l'emporte sur le temps, le ciel sur la terre, on ne voit pas bien comment l'Église et la Religion ne primeraient pas les États et la politique, comment les Papes ne domineraient pas les rois en quelque façon. Aussi bien, lorsque l'esprit public, aux jours heureux du moyen âge, facilitait l'ordination des choses temporelles en vue des affaires éternelles, les chefs suprêmes de la Chrétienté imposaient les croisades, interdisaient les guerres entre fidèles, excommuniaient et déposaient les empereurs scandaleux ou persécuteurs, et allaient jusqu'à délier les sujets de leur serment de fidélité.

Or, de ce que les Souverains Pontifes commandent à tous les catholiques, princes et sujets, il s'ensuit qu'ils relèvent uniquement de DIEU sur terre : ils n'ont point de supérieur ici-bas. Cette immunité personnelle, cette exemption de toute autorité civile, propre de leur souveraineté spirituelle, constitue foncièrement leur souveraineté temporelle.

— « La souveraineté temporelle du Pape », écrit Maritain, dans la *Primauté du Spirituel* — un fort bon livre qui n'a peut-être pas été assez lu et commenté chez nous, — « est une conséquence de la primauté du spirituel sur le temporel... »

« Il est absolument nécessaire que la souveraineté spirituelle, c'est-à-dire la souveraineté suprême, soit parfaitement libre et indépendante ; donc que celui qui en est revêtu ne soit *sujet* d'aucun pouvoir temporel et d'aucun État. Mais on n'a encore inventé et on n'inventera jamais d'autre moyen de n'être pas sujet, sinon d'être *souverain*. Il faut donc absolument que le Pape, en raison de sa souveraineté spirituelle, soit un souverain temporel. Cette souveraineté temporelle est attachée à sa personne ; il est personne royale, et la plus haute de toutes. »

Du jour où quelqu'un est élu, régulièrement, comme successeur de Pierre et qu'il a agréé le choix de ses électeurs canoniques, il possède la plénitude de la souveraineté, — eût-il été pâtre avant de s'appeler Sixte-Quint, fût-il enchaîné comme Libère ou proscrit comme Pie VI. A l'égard des autres hommes, il est, essentiellement et uniquement, le *Souverain*.

Cette absolue souveraineté, qui est de droit divin positif, c'est cela l'indépendance des Papes.

L'établissement sur terre de ce pouvoir céleste n'exigera rien moins que sept longs siècles de sacrifices et de dévouement.

## § II. — Histoire du Royaume.

### a) *Établissement du Pouvoir temporel.*

Songer à gagner au Christ la Ville orgueilleuse qui, au commencement de notre ère, logeait, dans les niches de son panthéon, une tourbe de 20.000 dieux, supposait une singulière audace. Pourtant, un Juif — sans naissance, ni richesses, ni armées — osa cette entreprise humainement folle. Sa nature était généreuse et enthousiaste ; et il portait en son cœur un message qui le soulevait au-dessus des incertitudes et des hésitations de l'ordinaire faiblesse. Pour tout instrument de conquête, il maniait la parole, — et, encore, sans les secrets de l'art. Mais ses vertus, les miracles que l'ombre même de sa personne accomplissait, communiquaient à son éloquence une force irrésistible. Il arriva que Rome s'émut. Ennemie de la vérité, comme tous les pouvoirs coupables, elle crut bon de fermer la bouche au censeur de son idolâtrie et de ses débauches. Elle l'immola, — mal inspirée, cette fois, par son sens politique. En mourant dans Rome, Pierre s'y fixait. Où son sang s'épandrait, où ses ossements vénérables reposeraient, là, comme sur un fondement inébranlable, le trône de sa souveraineté s'édifierait et braverait à jamais toutes les portes de l'Enfer. Prise de possession unique dans l'histoire des conquérants !

Pendant trois siècles, malgré le martyre, malgré les souffrances de toutes sortes, les Papes ne cessèrent pas d'êtreindre le tombeau du Fondateur de leur dynastie.

Enfin, las de tuer, l'Empire se convertit. Constantin se montra bon prince à l'égard des Évêques de Rome : il leur accorda la liberté et le droit de posséder, il les enrichit de biens nombreux et d'insignes privilèges. Puis,



il s'éloigna, leur grandeur montante rapetissant son prestige.

Les Papes se mirent à occuper la place laissée vide : administrant les artisans, les colons, les serfs attachés à leurs terres, — jugeant, comme les magistrats de l'État, — défendant les cités contre la férocité des Barbares, — et nommant, sur la demande de Justinien, les gouverneurs des provinces du centre de l'Italie. Tant ils firent que, à l'aurore du VIII<sup>e</sup> siècle, ils rendaient tous les services et exerçaient tous les droits des rois.

Les peuples vont se charger d'unir le titre à la fonction.

En effet, devant la poussée des Lombards de plus en plus menaçants, les populations du Duché de Rome, de la Pentapole et de l'Exarchat de Ravenne, abandonnées des Empereurs grecs, leurs défenseurs officiels, se jettent dans les bras du Pape Grégoire II, qu'elles choisissent pour leur protecteur et leur maître. Choix honorable et accablant pour qui le mérite sans le convoiter et l'accepte avec conscience !

Dans leur impuissance à endiguer les invasions, Grégoire II et ses successeurs tournent leurs regards vers les Francs. Charles Martel, par la diplomatie, Pépin le Bref et Charlemagne, par les armes, refoulent Astolphe et Didier et assoient solidement sur leur trône Étienne II et Saint Zacharie. Geste libérateur, pour lequel les fidèles de tous les temps et de tous les lieux doivent vouer, à la Fille aînée de l'Église, une reconnaissance profonde et inaltérable.

Désormais, les Papes posséderont leur territoire et leur État. Leur principat civil, institution humaine, supportera et dégagera leur souveraineté temporelle, charisme et don divin. Leur souveraineté temporelle, libre dans son essor et dans son jeu, permettra à leur souveraineté spirituelle de se mouvoir dans la plénitude de ses droits et de ses devoirs.

L'année 774 marque la première solution de la « Question Romaine ». Saluons les Papes pontifes et rois : rois parce que pontifes suprêmes et pour être meilleurs pontifes suprêmes.

b) *Légitime possession du Pouvoir temporel.*

Tant que les Papes furent les sujets, de fait, de l'Empire romain ou byzantin, des Hérules et des Ostrogoths, ils eurent à subir, à peu près constamment, les tracasseries, sinon la tyrannie, de leurs maîtres présumés. Une fois en possession de leur indépendance et de leur liberté, ils durent compter avec les convoitises de leurs voisins et les soulèvements de leurs peuples.

De ces voisins le plus redoutable, sans conteste, fut l'Empire. Saint Léon III l'avait créé pour veiller sur les intérêts de l'Église. Ses titulaires, hélas ! méconnaissant ou oubliant leur vocation sublime, n'eurent guère que des visées terrestres. Souvent ils sont habiles politiciens, voire braves et bons guerriers. Mais, sur les sommets du pouvoir, s'enivrant de commandement, de domination et de gloire, ils finissent tous, ou presque tous, par se corrompre. Les cimes seraient-elles donc insalubres pour les mortels ? Elles leur plaisent, pourtant, puisque les conspirations des princes, pour devenir sujets, sont encore à raconter, tandis que les conspirations des sujets, pour supplanter les princes, ne se nombrent plus.

Charlemagne mis à part — tel un prodige dans la galerie des rois catholiques, — que voyons-nous ? Les Othons surveillent la Papauté comme un pupille ; et les Hohenstauffens tâchent de s'emparer des domaines de l'Église, dans le dessein de se fixer à Rome et de reconstituer l'Empire des Césars antiques.

Par tous les moyens spirituels — excommunications, interdits et dépositions, — les Papes s'opposèrent à la mainmise germanique sur leur personne et leur royaume. Au fond, leur indépendance et leur liberté de souverain spirituel étaient en cause. Ils s'en rendaient compte parfaitement : la perte de leurs États les exposerait à devenir les créatures des Empereurs teutoniques.

Avec les seules foudres de l'Église, ils n'eussent pas été de taille à lutter avantageusement contre les géants du Nord. Mais la Providence, dispensatrice des secours non moins que des épreuves, inclina les cœurs des Italiens vers les défenseurs inlassables de la Péninsule.

La Féodalité et les Communes se rangèrent, généralement, sous l'étendard des Papes. Ainsi, la Comtesse Mathilde et les Normands de la Sicile délivrent Grégoire VII des serres d'Henri IV. Ainsi, les Communes lombardes assurent la victoire à Alexandre III, à Grégoire IX et à Innocent IV sur Frédéric Barberousse et Frédéric II.

Canossa, Legnano, Parme jalonnent les triomphes du droit catholique sur les appétits insatiables de l'impérialisme allemand...

Le croirait-on ? Une fois libérés, ces Italiens, si opposés à l'étranger, se retournent contre leur sauveur. C'est que de leur histoire ils n'admirent et n'aiment, vraisemblablement, que la République. La reconstituer est leur rêve. Leurs plus grands agitateurs — Arnaud de Brescia, Cola di Rienzo et Baroncelli — la proclament.

Contre ces adversaires, leurs sujets et leurs compatriotes, Eugène III, les Papes d'Avignon et Alexandre IV, pour ne citer que quelques noms, paraissaient désarmés, attendant le plus souvent, du temps et du bon sens de leur race, la solution des différends et l'apaisement des révoltes.

Enfin, Jules II... vint. Sorte de dieu Mars, maniant l'épée aussi bien, sinon mieux, que la crosse, il expulsa de l'Italie tous les *métèques* que, dans son agonie — quand la parole correspond à la pensée, — il appelle : les *Barbares*. Entendez : les Français et les Allemands.

— « D'où venait à ce Pape cette allure si décidée ? » se demande l'historien protestant Ranke. « C'est », répond-il, « que Jules II pouvait avouer ses pensées et s'en glorifier... Rétablir l'État de l'Église : toutes les actions de ce Pape eurent ce seul et unique but, toutes ses pensées étaient identifiées et exaltées par l'idée de cette mission. »

Grâce aux victoires du *Terrible*, le Pouvoir temporel des Papes demeura stable, pendant des siècles, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le Protestantisme ne put l'atteindre. Et, aux premiers jours de la Révolution, en vain le Directoire, dont les soldats se promenaient semant les républiques sur le sol de l'Europe, en vain Napoléon I<sup>er</sup>, cet ambitieux de génie

rêvant l'Empire du monde, essayèrent-ils de le ruiner et de l'anéantir. A Vienne, pour employer les termes de l'un de mes élèves en histoire, les diplomates, faisant la génuflexion devant Gonzalvi, reconnurent et sanctionnèrent les droits de Pie VII.

En sorte que, au commencement du xix<sup>e</sup> siècle, le Pape pouvait s'intituler Roi de l'État pontifical : par le choix des Romains, — par les donations de Pépin le Bref et de Charlemagne, — par onze siècles de possession, orageuse ou paisible, — par le droit international de 1815, — et, il va sans dire, par le droit canonique auquel ressortit tout bien de l'Église.

Si jamais prince eut des titres légitimes, ce prince, c'est, incontestablement, le Pape.

#### c) *Spoliation du Pouvoir temporel.*

Or, la Révolution française avait jeté dans les sociétés les ferments provocateurs des plus effroyables catastrophes : l'impiété, le démocratisme et le principe des nationalités.

La terre, destinée à héberger le Vicaire du Christ, ne pouvait souffrir que l'irréligion l'infectât sérieusement. Ni Mazzini, ni Garibaldi, ni Crispi — un théoricien fanatique, un *condottiere*, un ministre astucieux et violent — ne réussiraient dans leurs essais de déchristianisation de l'Italie.

Et, fait étrange — alors que maintes fois, à travers leur histoire si mouvementée, les Romains s'étaient insurgés contre les Papes à l'idée de la République, — la démocratie ne parviendrait pas à s'établir chez eux. Mussolini et sa dictature le témoignent assez.

Le principe des nationalités, lui, est d'une autre essence. Arme de mort ou de vie, tantôt il divise et tantôt il assemble. Ici, il viole les frontières, les constitutions, l'Église elle-même, dont il relâche l'unité de gouvernement, refroidit la communion de la charité, altère l'intégrité de la foi en abaissant la pensée catholique. Là, il groupe les enfants d'un même sol, d'un même sang,

d'une même langue, sous un sceptre unique ou dans des vastes ententes de sympathies. C'est ainsi qu'il a émiellé l'Europe centrale et qu'il donne cohésion au *Commonwealth* britannique.

Le nationalisme italien renverserait-il ce que l'impérialisme germanique du moyen âge n'avait pu ébranler ?

Les empires sont plus faibles qu'ils ne paraissent. Ils passent. Nés du génie des grands hommes ou de l'ambition des races vaillantes, ils s'élèvent, ou plus ou moins, à la mesure du besoin des temps que la Providence gouverne. Sitôt leur mission accomplie, la diversité des peuples qu'ils asservissaient, la géographie dont ils méprisaient les lois, leur étendue même les désagrègent : ils s'écroulent.

Les nationalités, au contraire, savent durer. Formées dans le creuset des patries, elles s'alimentent du sang, des idéals, des espérances et des épreuves des races. Résistantes et invincibles comme elles, une heure sonne où elles triomphent.

Victor-Emmanuel et Cavour n'ignoraient pas ces hauts et profonds enseignements de l'histoire. Aussi se persuadèrent-ils que leur unique chance de réaliser jamais l'hégémonie de leur Maison sur l'Italie—Une, c'était de se déclarer les champions du mouvement national, — je devrais dire nationaliste, car ici, à coup sûr, il y a outrance d'un sentiment bon en soi. Seuls, ils eussent été incapables de poursuivre leur dessein jusqu'au bout. En recevant l'aide de Napoléon III, le *carbonaro* couronné, ils étaient assurés du succès. L'Autriche battue, les zouaves écrasés, les troupes françaises rappelées, Cadorna pouvait attaquer Rome. Il y pénétrait le 20 septembre 1870, dix-huit jours après le désastre de Sedan et la capitulation honteuse de l'Empereur.

— « Pour se donner une apparence de droit et mieux endormir la conscience de l'Europe », écrit Marion, « Victor-Emmanuel fit approuver, par un simulacre de plébiscite, le fait accompli et publia la Loi dite des Garanties. Cette loi déclarait inviolable et sacrée la personne du Pape, lui maintenait les honneurs de la souveraineté, lui assurait, avec la jouissance des Palais du Vatican et du Latran, une dotation annuelle de 3.225.000 francs,



qui fut naturellement refusée, et promettait une pleine liberté pour les futurs conclaves et conciles œcuméniques. Une seule chose, au fond, était garantie : l'arbitraire du sacrilège usurpateur. »

La plus grande iniquité des siècles chrétiens était consommée.

Un seul État fit entendre une énergique protestation : ce fut la petite République où régnait Garcia Moreno. Le 18 janvier 1871, on lit dans le « *Journal Officiel* » de Quito :

— « Le Gouvernement de l'Équateur, malgré sa faiblesse et la distance énorme qui le sépare du Vieux Monde, proteste devant DIEU et devant les hommes, au nom de la justice outragée, au nom de la population catholique de l'Équateur, contre l'inique invasion de Rome. »

### § III. — Recouvrement de l'Indépendance.

Le titre de Roi de Rome n'avait pas été favorable au fils de Napoléon I<sup>er</sup>. Le serait-il aux Ducs savoyards ? Dans le Quirinal usurpé, Victor-Emmanuel et ses successeurs s'en inquiétaient, — non pas, cependant, jusqu'à vouloir rendre le royaume mal acquis. Restitution n'est pas affaire de grands.

Les Papes, eux, prisonniers volontaires au Palais du Vatican, cherchaient la solution pouvant sauvegarder leur indépendance et satisfaire les aspirations de leurs compatriotes. De temps en temps, leur voix, telle une plainte divine, s'élevait sur Rome et le monde, rappelant le sacrilège, demandant réparation.

Quelle situation tragique, tout de même !

Deux droits indéniables, quoique d'inégale valeur, se heurtent et s'entrechoquent : le droit du peuple italien de vivre sous un Gouvernement commun et puissant, et le droit du Pape de posséder « une vraie et réelle souveraineté territoriale, puisqu'on ne connaît pas, du moins jusqu'à présent, d'autre forme de souveraineté vraie que celle-là ».

Il était réservé à deux hommes — dont les noms sont, d'ores et déjà, inscrits dans la grande histoire — de trouver la formule réconciliatrice et apaisante : l'un,

conducteur de peuples, mû par un certain atavisme chrétien, par un sens aiguisé des réalités, par un rare génie politique, et l'autre, un pontife « habitué à affronter les ascensions les plus ardues et à aller au fond des recherches historiques et documentaires ».

Trente mois durant, au cours de deux cents réunions, des conversations s'échangèrent entre les représentants de ce Pape et de ce chef intrépides, voire entre les premiers Ministres des deux Souverains.

La rumeur, bavarde et potinière, avait à peine chuchoté la possibilité d'un arrangement que la presse mondiale annonçait, à son de trompette, l'accord conclu entre le Saint-Siège et l'Italie.

« L'Italie » — je suis d'assez près le texte du Traité de Latran — « reconnaît la pleine possession, le pouvoir exclusif et absolu, la souveraine juridiction du Saint-Siège sur le Vatican. A cette fin, la Cité vaticane est créée.

« Les personnes résidant dans la nouvelle Cité jouiront de la citoyenneté vaticane.

« La souveraineté et la juridiction que l'Italie reconnaît au Saint-Siège sur la Cité vaticane impliquent que, là, il ne saurait y avoir intervention quelconque de la part du Gouvernement italien ni d'aucune autre autorité étrangère. Toutefois, l'Italie, à la demande du Saint-Siège, pourvoira, sur son territoire, à la punition des délits qui pourraient se commettre dans la Cité vaticane.

« L'Italie reconnaît encore au Saint-Siège la pleine propriété des Basiliques patriarcales et de certains édifices situés à l'extérieur de la Cité vaticane, — tels Saint-Jean de Latran, Saint-Paul-hors-les-Murs, Sainte-Marie-Majeure, les Palais du Latran, du Saint-Office, de la Daterie, de la Chancellerie et de la Propagande, les villas de Castel-Gondolfo et Barberini... Toutes ces propriétés immobilières jouiront des immunités reconnues par les lois internationales aux sièges des agents diplomatiques des divers États... Minuscules colonies d'une Métropole dont la superficie couvre une centaine d'acres !

« Le Pape possédera sa propre gare de chemin de fer, ses services postaux, télégraphiques, téléphoniques, radio-

télégraphiques et radiotéléphoniques. Il frappera ses timbres. Il battra monnaie, s'il le désire. Il accrédiitera des nonces et des délégués auprès de l'Italie et des pays avec lesquels il est en relations d'amitié. Il exercera son autorité sur toute l'Église avec la plus entière liberté. Bref, il est roi, — roi temporel. »

« Peut-être », ainsi s'exprime PIE XI, dans son discours aux prédicateurs du carême, « quelques-uns trouveront-ils que c'est trop peu de territoire, trop peu de temporel. Nous pouvons le dire, sans entrer dans le détail et dans des précisions hors de propos : c'est vraiment peu, très peu, le moins possible, ce que Nous avons demandé en cet ordre de choses, et c'est délibérément que Nous l'avons fait, après avoir beaucoup réfléchi, médité et prié. Et, cela, pour des raisons qui Nous semblent bonnes et graves.

« Avant tout, Nous avons voulu montrer que Nous sommes toujours le Père qui traite avec ses fils ; et c'est dire notre disposition à rendre la chose, non pas compliquée et difficile, mais plus simple et plus aisée.

« En outre, Nous voulions calmer et dissiper toutes les alarmes ; Nous voulions rendre injustes, absolument irraisonnables, toutes les récriminations faites ou à faire au nom... Nous allions dire : d'une superstition d'intégrité territoriale du pays. Il Nous semblait suivre une pensée de prévoyance et de bienfaisance envers tous, pour le présent et pour l'avenir, en pourvoyant à une plus grande tranquillité des choses, — première et indispensable condition de paix stable et de prospérité.

« En troisième lieu, Nous voulions montrer, de façon péremptoire, que le Vicaire de Jésus-Christ était mû, non par cupidité terrestre, mais par la conscience de ce qu'il ne lui était pas possible de ne pas demander. Puisqu'une souveraineté territoriale quelconque est la condition universellement reconnue comme indispensable à toute véritable souveraineté de juridiction, il fallait donc au moins la quantité territoriale suffisante pour supporter la souveraineté même, — la quantité de territoire sans laquelle la souveraineté ne pourrait subsister, faute d'avoir sur quoi s'appuyer. Il Nous semble, en

somme, voir les choses au point où elles en étaient chez Saint François : juste la quantité de matière suffisante pour retenir l'âme unie. Il en était ainsi chez les autres saints : le corps réduit au strict nécessaire, pour servir l'âme et pour continuer la vie humaine et, avec elle, l'action bienfaitrice. Il sera clair — et, Nous l'espérons, pour tous — que le Souverain Pontife n'a, vraiment, que la quantité de territoire matériel indispensable pour l'exercice d'un pouvoir spirituel confié à des hommes en vue du bien-être des hommes. Nous n'hésitons pas à dire que Nous Nous complaisons à ce qu'il en soit ainsi. Il Nous plaît de voir le territoire matériel réduit à de si minimes proportions qu'il puisse et doive lui-même être considéré comme spiritualisé par l'immense, sublime et vraiment divine puissance spirituelle qu'il est destiné à soutenir et à servir.

« Nous Nous sentons, vraiment, le droit de le dire : le territoire que Nous Nous sommes réservé et qui Nous a été reconnu est bien petit matériellement, mais il est, en même temps, le plus grand du monde, de quelque autre point de vue qu'on le considère.

« Quand un territoire peut se vanter d'avoir la colonnade du Bernin, la coupole de Michel-Ange, les trésors de science et d'art contenus dans les archives et les bibliothèques, dans les musées et les galeries du Vatican, quand un territoire recouvre et garde la tombe du Prince des Apôtres, on a vraiment le droit d'affirmer qu'il n'y a pas au monde de territoire plus grand et plus précieux. Il est ainsi possible de répondre, victorieusement et tranquillement, à qui Nous objectera d'avoir demandé trop peu.

« Ensuite, on ne réfléchit peut-être pas assez à ce que représentait, aujourd'hui, d'embarras et de dangers le fait d'ajouter, au gouvernement de l'Église, l'administration civile d'une population, si minuscule qu'elle soit. »

C'est la seconde solution de la « Question Romaine » : *Novus rerum nascitur ordo.*

Gloire à PIE XI le Consolateur et à Mussolini le *Duce* !

Que leurs noms soient prononcés, par les générations chrétiennes, avec la même admiration et le même amour que ceux d'Étienne II et de Saint Zacharie, de Pépin le Bref et de Charlemagne ! Et que, perpétuant leur souvenir, l'année 1929, date à jamais illustre dans les fastes de l'Église, chante, dans les mémoires de la jeunesse et de l'enfance, et résonne, aux cœurs des vieillards et de l'âge mûr, comme un hymne de consolation, de force et d'espoir ! Non, non, la justice n'est pas bannie de la société des humains. Du haut de son ciel, DIEU suit nos démêlés. C'est Lui qui a donné, au « doux Christ de la terre », la couronne des rois, l'indépendance et la liberté.

### CONCLUSION

L'indépendance et la liberté, tant spirituelle que temporelle, tels ont été, de Charlemagne à Mussolini, les nobles mobiles de la politique des Pontifes-Rois. Politique catholique, qui a conservé l'Italie aux Italiens, rendu possible l'Italie-Une, sauvé et constitué la nationalité italienne.

De leur côté, les Italiens ont bien mérité de la Papauté. A travers des égarements réels, ils l'ont, somme toute, vénérée et soutenue. Honneur à la nation qui, depuis des siècles, fournit au Christ ses Vicaires, à l'Église les ministres de ses plus sublimes et délicates fonctions, et qui nous donne, aujourd'hui, PIE XI couvert du manteau royal ! Il n'en est pas de plus glorieuse, aux yeux de la Foi, après celle des Juifs appelée à vêtir de notre chair le Verbe de DIEU Lui-même.

Puisse l'harmonie de la Rome italienne et de la Rome chrétienne, du Quirinal et du Vatican, apporter à la terre le bienfait de la paix romaine ! C'est au moyen âge, quand ils eurent été affranchis du despotisme des laïques, que les Papes organisèrent le monde d'après l'Évangile, groupant, sur le plan religieux, des princes autonomes dans le domaine purement politique et lançant la chrétienté à l'assaut des forces musulmanes et à la conversion



des infidèles. Innocent III, le plus considérable de tous les Papes, eût été impuissant sans Grégoire VII.

Notre siècle a cela de particulier qu'il nous présente, sous la même tiare, à la fois Grégoire VII et Innocent III.

Quant à nous, petit peuple d'hier, issu de l'union de la France mystique et de Rome indéfectible, Dieudonné de la grande Famille chrétienne, chargé d'allumer en terre d'Amérique les flambeaux de la foi et de la charité, nous nous réjouissons d'autant plus de l'heureuse solution de la « Question Romaine » que notre sort, *si parva licet componere magnis*, ressemble, en quelque manière, à celui du Vieillard blanc qui a régné, pendant des siècles, sur des sujets remuants et parmi des voisins avides.

L'impérialisme nous guette, nous aussi. Non plus l'impérialisme anglo-saxon, dont le glaive émoussé rentre dans le fourreau un peu chaque année, à mesure que notre apprentissage des affaires publiques et l'art de gouverner nous acheminent vers l'indépendance complète. C'est l'impérialisme américain qu'il nous faut redouter. Car, pour être, non politique, non militaire, mais économique et intellectuel et moral, il n'en offre pas moins de graves dangers. Par ses capitaux, ses industries, ses œuvres littéraires, ses mœurs, son luxe et ses mille inventions d'agrément, il nous envahit et nous pénètre.

Encore si, devant lui, nous dressions un front solide. Mais non. Comme Canadiens français, nous ne nous entendons plus tout à fait sur l'étendue et les bornes de la patrie. Comme Catholiques, nous nous disputons avec des frères, au seuil des écoles et sur les parvis des temples.

Des penseurs, pourtant optimistes et hardis, à qui même l'histoire n'a pas caché que la crainte est le tuteur nécessaire des peuples, se demandent si notre esquif — frêle, léger, à la carène ébranlée — ne supportera pas mal, à la longue, les vagues que ne manqueront pas de soulever, chez nous, les vents d'Outre-Quarante-cinquième. Du moins pouvons-nous être sûrs qu'aux moments des suprêmes périls, le phare, illuminateur de notre vie nationale depuis l'époque lointaine des Récol-

lets, ni ne s'éteindra, ni ne s'obscurcira, ni ne vacillera. En dépit des prétentions de tous les gallicanismes et de toutes les révolutions, Pierre saura toujours éclairer nos tâtonnements, dissiper le brouillard de nos querelles et de nos passions, guider les pas de notre destin, envelopper notre faiblesse de cette protection spéciale que les ancêtres appelaient, si délicieusement, *libertas romana*, la liberté romaine.

L'histoire l'atteste : il n'est pas de Pape qui ait fourvoyé les petits peuples dociles et confiants, mais il est beaucoup de grands peuples qui se sont égarés pour avoir refusé d'écouter la voix du Pape.

Rome, le Canada et Québec, tels ont été les amours de nos pères. Catholiques, Canadiens et Français, tels nous sommes encore. Tels seront nos successeurs : car Pierre immunise et immortalise les races qui espèrent et se reposent en lui.

Vive PIE XI, Roi de l'État vatican ! Vive l'État vatican, Capitale de la Cité de DIEU, patrie de prédilection des esprits et des cœurs chrétiens !

Georges SIMARD, O. M. I.



## II. — Les Instructions du Saint-Père aux Missionnaires.

A l'occasion de son Jubilé sacerdotal (20-21 décembre 1879-1929), notre Saint Père le Pape PIE XI, glorieusement régnant, a bien voulu, le 6 décembre courant, accorder une audience spéciale aux Procureurs et aux délégués des Ordres et Congrégations missionnaires de toutes les nations.

Au nombre d'environ quatre-vingts (80), dont trois Oblats, ils furent présentés à Sa Sainteté par Son Éminence le Cardinal Guillaume Van Rossum, Préfet de

la Sacrée Congrégation de la Propagande, lequel lui offrit, en leur nom, les vœux jubilaires.

En réponse à ces vœux, le Saint-Père prononça, alors, un discours fort important, sur *le rôle essentiellement religieux et catholique des Missionnaires*, dont nous nous devons de publier au moins un résumé.

Après avoir fait les plus grands éloges de l'apostolat missionnaire, PIE XI annonça qu'il prenait volontiers cette occasion pour faire des déclarations touchant quelques points d'intérêt vraiment vital pour le bien des Missions.

Sa Sainteté tint, tontefois, à ajouter, tout de suite, que ces recommandations étaient faites, non tant parce qu'il y en avait une vraie et propre nécessité, mais plutôt parce qu'elles correspondaient à des pensées qui sont habituelles au Pape, chaque fois qu'il pense aux Missions et qu'il lit des rapports sur leur développement.

C'est pourquoi le Saint-Père estimait qu'il ne devait point laisser passer une circonstance aussi solennelle que celle de l'audience actuelle, sans exprimer pleinement ses sentiments.

Ces recommandations étaient au nombre de trois ; et lui, le Pape, les trouvait toutes trois également d'un souverain intérêt.

a) La première recommandation était que les Missions ne doivent faire en aucune façon du nationalisme, mais seulement du catholicisme, de l'apostolat. Elles doivent servir les âmes et seulement les âmes.

Le nationalisme a toujours été pour les Missions un fléau ; bien plus, il n'est pas exagéré de l'appeler une malédiction.

Chez tous les Missionnaires — voire chez tous ceux qui, d'une façon quelconque, s'occupent d'apostolat, du dernier prêtre jusqu'au Pape, — le nationalisme, même si quelquefois il a paru produire quelques avantages, a fini par ne causer rien autre chose que des dommages.

b) La seconde recommandation est que les Missions

et les Missionnaires doivent s'occuper, surtout et uniquement, des choses de DIEU, parce que, comme dit l'Apôtre, aucun de ceux qui combattent pour DIEU ne doit se mêler aux affaires séculières.

Le Saint-Père ne s'étendait guère sur ce point, parce qu'il avait confiance que ses auditeurs comprenaient bien sa pensée.

Il confirmait tout ce qu'il avait déjà dit, rappelant l'autre phrase évangélique que « personne ne peut servir deux maîtres », parce que, si on aime l'un, on devra nécessairement haïr l'autre.

c) La troisième recommandation, enfin, était que les Missions, les œuvres missionnaires, les Missionnaires doivent avoir présent à l'esprit ce qui fut la dernière pensée, la suprême, la dernière recommandation, la dernière prière de JÉSUS au Père, avant de clore sa vie sur la terre, — à savoir l'unité.

Bien plus, JÉSUS en fit plus qu'une recommandation, mais vraiment un don de DIEU. On dit, assez communément, que l'union fait la force et que la force qui découle de l'union conduit à la victoire.

Le Saint-Père, en conséquence, recommandait, avec toute sa plus paternelle insistance, que toutes les Missions et tous les Missionnaires aient toujours en vue l'union des pensées, l'union des cœurs, l'union des volontés, afin que cette union de sentiments puisse produire cette union des œuvres dans laquelle est le secret de tout succès.



### III. — Notre Fondateur et le Souverain Pontife <sup>1</sup>.

---

Comme nos vénérés lecteurs le savent, notre Saint Père le Pape PIE XI doit célébrer, les 20 et 21 de ce mois de décembre,

---

(1) Cfr. ESPRIT ET VERTUS DU MISSIONNAIRE DES PAUVRES CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD, *Evêque de Marseille, Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE*

le cinquantième anniversaire de son Ordination sacerdotale et de sa première Messe (Rome, 1879).

A l'occasion de cet heureux Jubilé, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire les pages suivantes, pour montrer combien fut ardente la dévotion de notre vénéré Fondateur envers le Vicaire de Jésus-Christ et combien généreux son dévouement envers le Saint-Siège.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les fils ont tenu, dès le commencement, et tiennent, encore aujourd'hui, à honneur de ressembler le plus possible à leur père, en ceci comme en tout le reste : les Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée se sont fait et se font une gloire d'être les hommes-liges du Pape et ses humbles, obéissants et dévoués représentants partout où ils ont le bonheur de travailler à répandre « la paix du Christ par le règne du Christ ».

N. D. R.

Pasteur infatigable à l'égard de toutes les brebis confiées à sa sollicitude, Monseigneur de MAZENOD se montra toujours lui-même brebis docile sous la houlette du Pasteur suprême de l'Église. Sur ce point aussi, il fut, vraiment, le modèle de ses prêtres et de son peuple.

Depuis son ordination sacerdotale jusqu'à sa mort, cinq Souverains Pontifes se succédèrent sur le Trône du Prince des Apôtres. Il témoigna à tous le même respect religieux ou, pour mieux dire, la même dévotion.

Ce fut en 1814, à Aix, que l'Abbé de MAZENOD vit, pour la première fois, le Vicaire de Jésus-Christ, Pie VII, — délivré, enfin, de son atroce captivité de Fontainebleau.

Les jeunes gens, réunis dans la congrégation qu'il avait formée, se signalèrent, entre tous, par leur pieux entrain à acclamer le Pontife-Martyr. A son départ, ils l'escortèrent, durant plusieurs heures, sur la route d'Italie, et procurèrent à son cœur l'une des plus douces joies qu'il éprouva, dans cette marche triomphale à travers les enthousiastes populations de la Provence.

C'était la parole ardente de l'Abbé de MAZENOD qui avait ainsi électrisé toutes ces jeunes âmes. C'est de lui qu'elles avaient appris à aimer passionnément et à entourer d'un culte religieux le Vicaire de Jésus-Christ...

---

*Immaculée*, par le Père Eugène BAFFIE, O. M. I. Volume in-12, XIII-634 pages. Delhomme et Brigueat, 83, Rue de Rennes, Paris ; 1895.



Douze ans s'écoulèrent, années laborieuses et fécondes, avant que l'Abbé de MAZENOD eût la consolation de revoir le Chef de l'Église. Lorsque, dans les derniers mois de 1825, il s'achemina vers Rome, pour demander au successeur de Pierre la sanction solennelle de son Œuvre des Missions, un Pontife, dont le nom devait demeurer ineffaçablement gravé dans son cœur, avait succédé à Pie VII. C'était Léon XII.

Le Père de MAZENOD le vit, pour la première fois, dans une cérémonie publique.

— « *Je ne puis vous exprimer* », écrivait-il, le jour même, au Père TEMPIER, « *l'impression qu'a faite sur mon âme la présence du Vicaire de Jésus-Christ. Je le regardais, il est vrai, avec des yeux pleins d'une foi très vive ; aussi ai-je éprouvé des sentiments que n'ont, assurément, pas partagés ceux qui ne regardaient que par curiosité.* »

Le saisissement de l'humble Missionnaire fut, en effet, si profond que, durant une heure, il resta en contemplation devant le Pontife, mais si absorbé qu'on l'eût cru ravi en extase. On eut de la peine à l'arracher à son bonheur.

Aussi, quand le Pontife daigna le recevoir en audience privée, fut-il si pénétré à son aspect que, malgré son habitude de paraître dans le grand monde, il oublia toutes les prescriptions du cérémonial usité en cette circonstance.

— « *Je ne fis attention qu'à la bonté et à la douceur de sa physionomie* », disait-il plus tard.

Qui dira combien sympathique et attirante était la figure du Pape Léon XII ? Le Missionnaire était à peine aux genoux du Pontife que celui-ci lui fit signe de se relever. Mais l'humble prêtre insista pour garder cette attitude, — traduction fidèle des sentiments de vénération dont son cœur était pénétré.

— « *Si vous eussiez vu le Pape, dans l'audience qu'il m'accorda* », racontait-il au Père TEMPIER, « *vous en auriez pleuré de sensibilité ; aussi étais-je à mon aise, tout en restant à genoux à ses pieds, qu'il ne voulut jamais me laisser baiser. Il me présenta, à la place, sa sainte*

*main, que je baisai — vous allez croire avec transport : non — avec émotion et recueillement, prenant la liberté de l'appliquer même sur mon front. »*

Le Père de MAZENOD voulait signifier, par ce geste, que son esprit et son cœur appartenaient au Chef visible de l'Église.

De cette audience, le Père de MAZENOD emporta une relique, qu'il garda pieusement jusqu'à la fin de sa vie. C'était la plume dont s'était servi Léon XII pour signer les faveurs spirituelles qu'il lui avait accordées...

Quoiqu'un lien de reconnaissance l'attachât spécialement à la personne de ce Pontife, qui avait sanctionné l'œuvre capitale de sa vie — la Congrégation des Oblats, — le respect qu'il témoigna à ses successeurs ne fut pas moins profond. La mort de Grégoire XVI fit couler ses larmes. Le premier des évêques de France à connaître l'élection de Pie IX, il voulut aussi être le premier à prier pour le succès de son pontificat.

Nous l'avons déjà dit : c'est la personne de Jésus-Christ qu'il révérait dans celle de son représentant visible. Il l'écrivait, sur la fin de sa vie, au Pape Pie IX :

— « *La lecture, en chaire, de votre Encyclique a été précédée d'une Circulaire de moi, laquelle a été écoutée, chacun étant assis. Mais, quand on est venu à l'Encyclique, tout le monde s'est levé et est resté debout, comme pour l'Évangile, afin de témoigner un plus grand respect pour la parole du Vicaire de Jésus-Christ. »*

Sa piété eût voulu que cette coutume se généralisât et que le peuple chrétien demeurât debout pour entendre la parole du Pape, comme il voulait que les fidèles ne prissent jamais la liberté de s'asseoir en présence de l'Eucharistie solennellement exposée sur l'autel.

Quelques Pères du Concile d'Aix émirent l'avis de demander au Souverain Pontife que, dans leur province, le jeûne de la vigile de Saint Pierre fût supprimé. Monseigneur de MAZENOD s'y opposa énergiquement, « *à cause de sa vénération pour le Siège de Pierre* », dont il ne voulait pas amoindrir le prestige aux regards des fidèles.

Toucher au Pontife romain, c'était blesser Monseigneur de MAZENOD à la prunelle de l'œil.

— « *Son honneur, qui est celui de l'Église, m'est plus cher que la vie* », écrivait-il, un jour. « *C'est pour cela que je souffre de toute occasion donnée au public d'être injuste à son égard.* »

Il se faisait donc un pieux devoir d'écrire fréquemment au Souverain Pontife, pour le renseigner et l'éclairer sur la situation politique et religieuse en France, afin que pas une démarche du Saint-Siège ne fournît matière à la critique des esprits malveillants...

Les envoyés du Souverain Pontife revêtaient à ses yeux un caractère doublement sacré. Il le disait au Cardinal Patrizi, que Pie IX avait constitué son légat pour le représenter au baptême du Prince impérial :

— « *Je suis tellement pénétré du haut caractère que vous confère le titre dont vous êtes investi, que l'éclat de la pourpre romaine elle-même s'efface à mes yeux.* »

\* \* \*

Cet évêque, si respectueux à l'égard de la personne du Souverain Pontife, ne l'était pas moins à l'égard de sa direction et de son enseignement.

Dès le début de son ministère, à Aix, il avait affiché hautement sa foi à l'infailibilité du Pontife romain. Les Gallicans, fort nombreux au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, s'en émurent, au point de lui susciter des persécutions — qui auraient, immanquablement, ruiné son œuvre, si DIEU ne l'avait pas soutenue.

Tous les membres de sa Congrégation reçurent l'ordre, dès le premier jour, de faire profession, en toute rencontre, de leur foi au dogme de l'infailibilité du Souverain Pontife et de se montrer résolument ultramontains au milieu d'un clergé presque entièrement gallican.

Dans ses *Constitutions* et dans les instructions adressées à ses Religieux, le Père de MAZENOD alla plus loin encore :

— « *Vous prendrez* », leur répétait-il fréquemment,

« pour unique règle de vos croyances et de vos opinions théologiques, les croyances et les doctrines du Saint-Père, même quand elles ne seraient pas l'objet d'une définition ex cathedra. »

— « *L'opinion du Souverain Pontife* », écrivait-il à ses étudiants, « *comme docteur de l'Église, qu'il enseigne par ses décisions journalières sur tous les points de morale ou de dogme, est la plus grande et la première autorité sur la terre, à laquelle nous adhérons de cœur et d'esprit, sans attendre les promulgations solennelles, que tant de circonstances retardent ou empêchent même. Je vous le répète, à vous, mes chers enfants, afin que vous fassiez de ce principe la règle habituelle de votre conduite et que vous la transmettiez à ceux qui viendront après vous, comme vous la recevez de moi.* »

Dès 1848, Monseigneur de MAZENOD faisait profession publique, devant ses diocésains, de sa ferme croyance à l'infailibilité du Pape, au sujet de la définition, si ardemment désirée, de l'Immaculée Conception.

— « *Lorsque, dans la personne de son digne successeur, Pierre aura parlé* », disait-il, « *l'Église elle-même aura parlé ; car en lui réside la plénitude de la puissance apostolique, — de lui part, selon l'expression d'un saint docteur, le rayon du gouvernement pour l'épiscopat tout entier, — en lui tout aboutit, comme au centre nécessaire de l'unité.* »

Nous nous arrêtons, avec d'autant plus de complaisance, à exposer la croyance de Monseigneur de MAZENOD à l'infailibilité du Souverain Pontife et le zèle qu'il apporta à la propager, que cette conviction était née dans son esprit et y avait survécu, malgré les enseignements que, dans sa jeunesse cléricale, il avait reçus au séminaire, où tous les professeurs enseignaient l'erreur contraire.

Cette doctrine — aujourd'hui, admise avec un si affectueux empressement — rencontrait, au début du siècle dernier, une vive et presque universelle réprobation. Beaucoup d'évêques français, parmi les plus pieux, tenaient, avec une incompréhensible opiniâtreté, aux

quatre fameux *Articles de 1682*. Monseigneur de MAZENOD s'en fit, résolument, l'adversaire.

Quelle joie pour son âme, s'il avait pu assister au triomphe définitif d'une thèse qui lui était si chère et prendre part à la définition conciliaire du 18 juillet 1870 ! Ses enfants se montrèrent, ce jour-là, dignes de lui. Tous les Vicaires apostoliques de sa Congrégation, présents au Concile, votèrent avec la majorité. L'un d'eux se fit même remarquer par l'ardeur et la science qu'il déploya contre la thèse anti-infaillibiliste ; et son intervention ne contribua pas médiocrement à dissiper les misérables arguties inventées par les derniers tenants du Gallicanisme aux abois (1).

\* \* \*

De sa ferme croyance à l'infaillibilité du Souverain Pontife, Monseigneur de MAZENOD tirait une conclusion que tous les canonistes n'approuveront peut-être pas et qu'ils taxeront même d'exagération : c'était l'inutilité, l'inopportunité et même le danger de la tenue triennale des Conciles provinciaux prescrite par le Concile de Trente.

Nous allons emprunter à Monseigneur de MAZENOD lui-même l'exposé de sa théorie, telle qu'il la formulait au Préfet de la Congrégation des Évêques et Réguliers. Nous ne pourrions apporter un document plus démonstratif de sa religieuse soumission au Chef de l'Église.

— « *La facilité des communications avec le Saint-Siège* », lui disait-il, « *rend les conciles moins nécessaires que jamais. N'y a-t-il pas à Rome comme un concile permanent de toute l'Église pour résoudre — sans bruit, sans tiraillement, sans divisions — toutes les difficultés qui peuvent s'élever ?* »

« *Le Pape, statuant sur les affaires de la Religion, sera toujours écouté avec plus de respect et obéi avec plus d'affec-*

---

(1) Monseigneur Christophe BONJEAN, alors Vicaire apostolique de Jaffna et mort, en 1892, Archevêque de Colombo.



tion que les évêques, même réunis en concile, parce qu'à la profonde vénération que l'on professe pour l'autorité du Saint-Siège se joignent des garanties d'impartialité qui ne s'offrent pas, avec la même évidence, dans les conciles provinciaux. »

Il apportait, cependant, une restriction à sa théorie :

— « A mes yeux, les conciles sont des remèdes aux maux de l'Église. Ils peuvent être nécessaires, en certaines circonstances ; mais ils ne sont pas des moyens ordinaires de gouverner, et j'incline assez pour l'opinion du célèbre historien du Concile de Trente (Pallavicini), qui ne craint pas de dire qu'ils ont fait plus de mal que de bien à l'Église.

« Aujourd'hui que la situation est si différente d'autrefois, je ne vois pas volontiers l'Église de France soumise, de deux en trois ans, au régime des conciles provinciaux...

« Il pourrait bien arriver que l'on ne fît pas toujours dépendre l'autorité de certaines décisions de l'approbation du Saint-Siège et qu'on se constituât de nouveau dans une position à part et avec un esprit particulier qui, peu à peu, se manifesterait dans ces sortes d'assemblées. »

A ceux qui lui objectaient l'autorité du Concile de Trente, Monseigneur de MAZENOD répondait :

— « J'aime mieux me conformer à l'esprit qu'à la lettre du Concile. Je pense qu'il n'a ordonné les conciles tous les trois ans, dans chaque province, que pour suppléer à l'action — très éloignée alors mais très rapprochée aujourd'hui — du Souverain Pontife et aussi pour recevoir et mettre en vigueur la discipline de Reformation. »

Pour corroborer son sentiment, il apportait cet argument, dont il est impossible de se dissimuler le parfait à-propos :

— « S'il en était autrement, pourquoi les synodes provinciaux n'ont-ils pas été pratiqués, tous les trois ans, dans les États pontificaux, où le pouvoir temporel n'y mettait pas d'obstacle ? »

Enfin — et cette raison était, à ses yeux, la plus sérieuse, — l'action du Pape, aujourd'hui, peut intervenir si facilement, dans les diverses fractions de la

Chrétienté, que toute autre autorité doit s'effacer devant la sienne :

— « *Nous sommes tous devenus aussi voisins du Pape que les évêques de ses États* », disait Monseigneur de MAZENOD. « *Il est en mesure d'être à la fois, pour nous, et le Pape et le Patriarche et le Primat et le Métropolitain. Il est, à la fois, tout cela ; et les autres, qui portent un des trois derniers titres, semblent ne devoir en être décorés que nominativement.* »

Cette souveraine action de la Papauté dans l'Église, tant au point de vue doctrinal qu'au point de vue disciplinaire, Monseigneur de MAZENOD était heureux de la reconnaître et de la proclamer, sans craindre que le prestige de la dignité épiscopale en fût amoindri.

— « *Votre Sainteté pouvait tout décider, sans consulter en rien l'épiscopat* », écrivait-il à Pie IX, quelques jours avant la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

Cette affirmation était absolue dans son esprit et n'admettait pas d'exception.

\* \* \*

La soumission plénière de l'esprit appelle, prépare et affermit l'entière soumission de la volonté. L'obéissance de Monseigneur de MAZENOD aux moindres vœux du Père commun des fidèles ignore donc toujours les hésitations, les murmures et les critiques.

Dans les *Constitutions* de son Institut, il avait écrit :

— « *Tous les membres de notre Société font profession d'obéissance, d'abord, au Souverain Pontife. Ceux d'entre eux, qui seront chargés de former à la piété et à la science les clercs qui se préparent au sacerdoce, n'enseigneront que les auteurs animés du plus entier dévouement à la Chaire de Saint Pierre, afin que les élèves puissent dans ces sources, les seules pures et limpides, les eaux salutaires de la vraie sagesse dont ils devront, plus tard, abreuver les peuples.* »

La conduite du vénérable Fondateur ne fut jamais en désaccord avec ses préceptes.

En 1831, le Pape Grégoire XVI, pour sauvegarder l'existence du Siège épiscopal de Marseille, dont le Conseil municipal de cette ville avait voté la suppression à la mort du titulaire actuel, lui manda de se rendre à Rome, où il lui enjoignit, au nom de l'obéissance, d'accepter la dignité épiscopale. De retour à Marseille, il pourrait ainsi, au cas où la vacance du siège se produirait et surtout se prolongerait, gouverner le diocèse à titre de Vicaire capitulaire.

Le Gouvernement français, bientôt instruit de la mesure prise par le Souverain Pontife, se mit sur le pied de guerre et, au nom des *Articles organiques* — déclarant le nouvel évêque inhabile à remplir, en France, aucun ministère ecclésiastique, — il ordonna au préfet de suspendre toute délivrance de mandat de paiement en sa faveur.

Cette prétention était formellement attentatoire aux droits de l'Église. Après avoir pris conseil à Rome et en France, Monseigneur de MAZENOD en appela à la justice de son pays et confia sa cause à l'éloquence de Berryer.

L'émotion fut grande, surtout dans le monde politique. Les querelles des journaux envenimèrent encore l'acuité du débat.

— « *Je ne me dissimule pas* », écrivait Monseigneur de MAZENOD, « *que ce qui arrive est un grand scandale et que, depuis Bonaparte, l'Église n'avait pas reçu dans son indépendance une atteinte pareille.* »

Le Gouvernement, plus inquiet de l'issue de ce procès qu'il n'affectait de le paraître, agit et fit agir auprès du Souverain Pontife ; et Monseigneur de MAZENOD reçut officiellement avis, de la Chancellerie pontificale, de ne pas poursuivre son instance devant les tribunaux.

— « *Le Pape, parlant à un évêque pour le bien de l'Église, sera obéi, coûte que coûte* », avait-il écrit, quelques jours auparavant.

Il n'hésita donc pas, une minute ; et, quel que fût le sacrifice, il se hâta de répondre :

— « *Puisque le Souverain Pontife est peiné par l'idée*

*de ce procès devant les tribunaux, je renonce à obtenir justice par ce moyen. Je remets tout entre les mains du Saint Père... »*

En de telles conjonctures, l'obéissance était d'autant plus méritoire que beaucoup, parmi ceux qui avaient le plus ardemment soutenu sa cause, attribuèrent sa résolution, dont ils ne s'expliquaient pas le mobile, à de vils motifs d'ambition personnelle. Ce désistement — le vénérable Fondateur l'a avoué, depuis — fut l'un des plus grands sacrifices qui assombrirent sa vie et l'une des plus coûteuses preuves de son obéissance au Pape.

A Rome, on se montra satisfait ; le Gouvernement français se renferma dans le mutisme ; et le nouvel évêque reprit, avec plus d'ardeur, les œuvres de son apostolat, à Marseille — alors, ravagée par le choléra.

La paix semblait conclue. On se trompait. Ce n'était qu'un armistice.

Monseigneur de MAZENOD apprit en effet, quelques semaines plus tard, qu'il était rayé, à titre d'étranger, de la liste des électeurs. Devant cette nouvelle atteinte aux droits du Pape, il reprit l'offensive ; et, de l'avis unanime des évêques de France, il en appela, une seconde fois, à la justice de son pays.

On était arrivé à la veille des débats, si impatiemment attendus par toutes les fractions de l'opinion, quand la Chancellerie pontificale intima une seconde fois, à Monseigneur de MAZENOD, l'ordre de déposer les armes. Ce fut un coup de foudre.

La décision de Grégoire XVI était aussi inexplicable qu'imprévue. Quelle humiliation pour l'évêque persécuté, devant toute la France, qui ignorait le vrai motif de sa conduite ! Ce vrai fils de l'obéissance n'eut pas, cependant, une minute d'hésitation. Il avait dit, le lecteur s'en souvient :

— « *Le Pape, parlant à un évêque pour le bien de l'Église, sera obéi, coûte que coûte.* »

Il prouva, une seconde fois, que cette protestation de fidélité n'était pas un vain mot sur ses lèvres. Le

sacrifice, pourtant, était immense. Atteint dans son honneur d'homme et d'évêque, réduit à se taire — alors que tous ses calomniateurs parlaient, — obligé d'abandonner le gouvernement et la défense de sa Congrégation, dont l'existence était menacée, il connut toutes les déchirures de la plus noire agonie.

Un moment, ce généreux athlète du Christ parut s'affaïsser sur cette voie douloureuse, que son pied foulait depuis si longtemps et dont ses yeux n'apercevaient pas le terme. Il disait :

— « *Je m'abandonne à la Divine Providence. Je voudrais ajouter : et à la bienveillance du Saint Père. Mais j'espère peu de ce côté : si la persécution me contraignait à m'exiler à Rome, je sais que je ne devrais compter ni sur la faveur ni sur les bonnes grâces. La récompense me viendra de DIEU.* »

Son amour pour le Pape lui faisait ajouter, aussitôt :

— « *Jamais ces croix, si pesantes qu'elles soient, jamais ces peines amères n'affaibliront en moi le respect et l'attachement que je conserverai toujours pour la personne du Pape et pour l'Église romaine.* »

Hâtons-nous d'ajouter que le Pape Grégoire XVI n'était pas la cause de cet immense chagrin de Monseigneur de MAZENOD. C'était un prélat subalterne qui avait mal interprété et plus mal traduit la pensée du Pape.

— « *Le Pape a été mal servi et moi sacrifié* », écrivait, à ce propos, le saint évêque. « *Je devais croire que la lettre du substitut était l'expression de la volonté du Saint-Père ; et cela me suffisait pour me faire abandonner ma propre défense.* »

O l'admirable obéissance, qui ne se permet ni de discuter, ni d'interpréter, ni même d'examiner l'ordre du Supérieur !

Dans cet épisode de sa vie, Monseigneur de MAZENOD donna, à l'Église et à sa Congrégation, quatre mémorables preuves de sa déférence aux décisions du Souverain Pontife. La première fut l'acceptation de l'épiscopat, qu'il avait fait vœu de n'accepter jamais ; la seconde, la



disposition où il était de se rendre en quelque lieu du monde où le Saint-Père lui confierait une mission apostolique ; la troisième et la quatrième furent la promptitude qu'il mit à retirer l'action qu'il avait introduite devant les tribunaux contre le Gouvernement français, dès qu'il apprit que le Souverain Pontife le désirait...

Sa docilité garda toujours ce filial caractère. En 1853, Monseigneur GUIBERT, alors Évêque de Viviers, publia une longue lettre pastorale dans laquelle, pour des motifs qu'il ne nous appartient pas d'apprécier, il interdisait la lecture du journal « *L'Univers* » à tous les prêtres de son diocèse.

Monseigneur de MAZENOD, qui avait horreur des discussions irritantes soulevées entre catholiques, crut devoir adhérer à cette lettre pastorale. Aucune hostilité contre la vaillante feuille ou ses brillants rédacteurs n'avait déterminé cet acte de sévérité, puisque, cette année-là même, il renouvela l'ordre, donné précédemment à toutes ses communautés, de s'abonner au journal « *L'Univers* » exclusivement à tout autre.

Pie IX blâma hautement la sentence épiscopale de Viviers et chargea un prêtre du Diocèse de Marseille de dire à Monseigneur de MAZENOD le mécontentement que lui avait causé sa malencontreuse intervention. Le saint évêque en fut atterré ; sa bonne foi était complète.

— « *J'apprends, avec une profonde affliction* », s'empressa-t-il d'écrire au Saint-Père, « *que votre Sainteté a improuvé hautement la lettre d'adhésion que j'ai écrite à Monseigneur l'Évêque de Viviers au sujet de « L'Univers ».* Je ne saurais dire quel a été pour mon cœur, si dévoué à votre personne auguste et au Saint-Siège, l'effet de cette nouvelle, qui est venue me surprendre au moment où j'étais dans la persuasion d'avoir défendu, à la fois, et l'épiscopat et le Chef de l'épiscopat lui-même.

« *J'aurais, mille fois, brisé ma plume, si j'avais pu craindre que mes vrais sentiments ne seraient pas assez manifestes pour être reconnus par le Souverain Pontife lui-même...*

*« De toutes les peines de mon ministère, je n'en connais pas de plus propres à briser les forces de l'âme que le malheur d'avoir contrarié dans ses vues le Chef de l'Église. »*

Cette lettre, monument de piété et d'obéissance filiales, toucha le cœur de Pie IX, qui s'empressa d'écrire aussitôt au saint évêque, pour l'assurer, une fois encore, qu'il n'avait jamais douté de son dévouement à sa personne ni de sa soumission à sa souveraine autorité.

— *« J'en suis d'autant plus consolé dans mon chagrin »,* lui répondit Monseigneur de MAZENOD, *« que mon obéissance à tout ce que le Saint-Siège prescrit a toujours procédé d'un attachement de cœur non moins que d'un principe de foi et de devoir. »*

*« Votre Sainteté peut donc être bien persuadée que cette obéissance ne succomberait pas à une épreuve dont rien n'aurait adouci ni compensé la rigueur. »*

*« J'espère n'être jamais de ceux qui seraient tentés de répondre, par une diminution d'affection, à la contradiction qui les aurait atteints d'assez haut pour leur imposer silence. »*

O simplicité et obéissance véritablement admirables dans un évêque septuagénaire ! Volontiers nous nous écrierions : Heureuse l'involontaire erreur qui a amené une telle manifestation de fidélité et d'amour !

\* \* \*

Cette soumission et cette obéissance procédaient, en effet, chez Monseigneur de MAZENOD, ainsi qu'il nous l'a dit lui-même, de l'attachement de cœur non moins que d'un principe de foi et de devoir. De là, son empressement à secourir, dans sa détresse, le Vicaire de JÉSUS-Christ.

Nos lecteurs connaissent les tribulations inouïes qui traversèrent le pontificat de Pie IX. Quand les sacrilèges attentats de la Révolution triomphante lui eurent rendu impossible le séjour de Rome, l'univers catholique se demanda vers quelles plages l'auguste exilé dirigerait ses pas. Une rumeur, qui paraissait fondée, affirmait

qu'il s'acheminerait vers la France et qu'il ne tarderait pas à débarquer à Marseille.

Monseigneur de MAZENOD, « ému de bonheur » à cette nouvelle, s'empressa de mettre son palais épiscopal, ses biens et sa personne à la disposition de Pie IX.

— « *Aucune expression ne pourrait dire* », lui écrivait-il, « *de quels témoignages de profonde vénération et d'indéfectible amour Votre Sainteté serait environnée, en venant parmi nous.* »

« *Voilà pourquoi, Très Saint Père, j'ose rappeler ici ce que j'ai eu l'honneur de vous exprimer, dernièrement : que ce serait une grande grâce pour moi, s'il m'était donné de vous recevoir dans ma demeure.* »

« *D'ailleurs, la piété filiale suppléerait à ce qui n'y serait pas assez digne du grand Pontife qui l'illustrerait par sa présence.* »

Marseille, — « *la Ville du Sacré-Cœur et de Lazare, l'ami de Jésus* », — n'eut pas le bonheur, ainsi que l'avait espéré son évêque, « *de remplacer, un moment, la Ville des Saints Apôtres* »...

La générosité de Monseigneur de MAZENOD à l'égard du Souverain Pontife ne se manifesta pas avec un moindre éclat, lorsque Pie IX, pour subvenir aux frais de sa petite armée, émit un emprunt — qu'on a appelé, depuis, l' « Emprunt romain ». Malgré l'état obéré de ses finances, il y souscrivit pour une forte somme ; et il adressa un chaleureux appel à ses diocésains, pour les inviter à suivre son exemple.

— « *Très Saint Père* », écrivait-il, en même temps, à Pie IX, « *mes regards ne peuvent se détourner de ce Trône apostolique où le Vicaire de Jésus-Christ retrace, en sa personne sacrée, la Passion de Celui qu'il représente sur la terre.* »

« *C'est là le sujet de mes préoccupations continuelles ; et je souffre violemment, pour l'Église entière, de tout ce que souffre son Chef.* »

« *Cependant, je ne crois pas qu'il me suffise de gémir et de prier ; je tiens encore à agir, dans la limite de ce qui m'est possible, pour votre sainte cause. Je voudrais vous*

*faire trouver, au moins, quelque consolation dans le témoignage de ma bonne volonté. »*

Il s'adressa directement à l'Empereur, qui s'obstinait, malheureusement, à ne pas voir que la destruction du pouvoir temporel, réalisée avec sa trop active coopération, attirerait, sur sa personne et sur sa dynastie, une ineffaçable malédiction. Deux fois, il lui écrivit sur cette grave question : sa première lettre n'obtint qu'une réponse évasive et la seconde n'en reçut jamais aucune. Comme le Pharaon des anciens jours, Napoléon III avait endurci son cœur.

Repoussé de ce côté, Monseigneur de MAZENOD se tourna vers le Ministre des Cultes. Même déception. L'apostasie de tous les membres de ce Gouvernement, vendu à la Révolution, était complète.

Mais la France catholique, fidèle à sa providentielle mission, prodigua son or au budget pontifical.

Nul ne contribua avec plus de zèle que Monseigneur de MAZENOD à l'établissement du « Denier de Saint-Pierre ». Circulaires multipliées, réunions du clergé et des laïques riches ou influents au palais épiscopal, organisation des souscriptions, — il employa tous les moyens que lui suggéra son cœur pour soulager la pauvreté du Vicaire de Jésus-Christ.

— « *Nous osons inviter chacun de vous* », écrivait-il à ses diocésains, « *à placer, autant qu'il le pourra, quelque intérêt sur cette Barque sacrée, mieux assurée pour faire fructifier en votre faveur les dons voués à Dieu et au Saint Père que ne le sont, pour le succès de vos affaires, les vaisseaux chargés des richesses de votre commerce.* »

Nous pouvons affirmer que cette œuvre absorba les suprêmes énergies du saint évêque et que ses dernières préoccupations, comme ses derniers écrits et ses derniers travaux, furent pour le Pape.

— « Dans sa dernière maladie », a écrit un témoin oculaire, « il s'oubliait entièrement, en présence des maux de l'Église. »

\* \* \*

Le principe de cet inextinguible dévouement était, avant tout, l'esprit de foi. C'était aussi, et pour une large part, la reconnaissance. Que de bienfaits Monseigneur de MAZENOD n'avait-il pas reçus du Siègne apostolique !

Le premier et le plus considérable, celui qui attisa plus vivement dans son cœur la flamme de l'amour et du dévouement, fut l'approbation solennelle donnée à son Œuvre des Missions, malgré l'avis contraire des Cardinaux, qui se retranchaient derrière la résolution de ne plus introduire de nouvelles Sociétés religieuses dans l'Église. Le souvenir de cette bonté paternelle arrachait des larmes au vénérable Fondateur. L'image de Léon XII était ineffaçablement gravée dans son cœur.

Ce Pontife avait, d'ailleurs, été séduit lui-même par les éminentes qualités du vaillant Missionnaire qu'il voyait agenouillé à ses pieds. Son désir eût été de le retenir à Rome, pour l'agréger au Collège des Cardinaux et l'introduire dans les Conseils de l'Église. L'humilité du Père de MAZENOD le déroba à ces honneurs, mais en accroissant encore l'estime qu'avait pour sa vertu le Vicaire de Jésus-Christ.

Pie VIII et Grégoire XVI ne lui ménagèrent pas, non plus, les témoignages de leur bienveillance.

Pie IX — que Monseigneur de MAZENOD appelait « illustre », dès les premiers jours de son pontificat — se montra véritablement prodigue à son endroit.

En 1851, il lui conféra à perpétuité, pour lui et pour ses successeurs, le privilège du sacré pallium. Cette distinction, si flatteuse, l'était moins que les titres par lesquels le Pape la motivait. Après un magnifique éloge du clergé et du peuple de Marseille, il disait :

— « Si les éloges mérités par la vie du troupeau font la gloire du pasteur, des louanges sont assurément dues à notre vénérable Frère Eugène de MAZENOD, Évêque actuel de Marseille, lequel ne laisse rien à désirer dans l'accomplissement des devoirs de la charge pastorale envers le troupeau confié à sa garde et qui, comme Fondateur d'une Congrégation de prêtres, — sous le



titre d'Oblats de la Bienheureuse Vierge MARIE conçue sans péché, — doit partager la joie que nous éprouvons de voir ses enfants travailler avec ardeur dans la Vigne du Seigneur, avec un grand avantage pour les âmes. »

A cette faveur, Pie IX aurait voulu en ajouter une autre, qui aurait grandi Marseille aux yeux de tout le peuple chrétien.

— « *Le jour où le Pouvoir voudra s'y prêter* », confiait Monseigneur de MAZENOD aux membres de la Municipalité marseillaise, « *il y aura, de la part du Souverain Pontife, le plus bienveillant — je dirai même : le plus vif — empressement à vous donner le titre, le rang et les droits de Métropole, sans toutefois en dépouiller une autre Église.* »

Ces marques d'estime étaient signalées. Pie IX en réservait, cependant, une plus appréciable encore au vénérable Évêque de Marseille. Dans un *Bref*, daté du 18 janvier 1860, il lui disait :

— « Nous vous réitérons l'expression de la résolution, formée par notre affection toute particulière pour vous, qui est, dès que les temps seront plus opportuns, de conférer à vos mérites la plus grande récompense qu'il nous soit possible de donner.

Pie IX avait, en effet, résolu d'élever Monseigneur de MAZENOD à la dignité cardinalice, dès que ses mésintelligences avec le pouvoir impérial auraient pris fin. La mort du pieux prélat, en 1861, ne lui permit pas d'exécuter son dessein.

Le saint évêque était heureux de cette bienveillance que lui témoignait le Souverain Pontife.

— « *Votre Sainteté* », disait-il à Pie IX, « *a surpassé, par cette précieuse communication, tous mes vœux et me fait jouir d'avance d'une grâce dont Elle double le prix. si grand pour moi, soit à cause du Souverain Pontife qui veut en être l'auteur, — soit à cause du Saint Siège qui fut, toute ma vie, à la tête de mes constantes affections pour l'Église, — soit à cause de la Famille spirituelle des Oblats de MARIE Immaculée qui en recevra, ainsi que mon diocèse, un lustre des plus éclatants. Aussi ai-je été pénétré, par votre lettre, d'un indicible sentiment, semblable*

à celui que j'éprouverais si le Seigneur me révélait qu'Il est content de moi. »

Habitué à tout considérer et apprécier à la lumière de la foi, Monseigneur de MAZENOD estimait les faveurs, qui lui venaient de la Chaire de Pierre, moins en elles-mêmes qu'à cause de la main qui les distribuait. Il avait l'habitude de dire :

— « *J'attache un prix infini à tout ce qui me rapproche du Souverain Pontife.* »

Il accueillait donc ses faveurs, comme ses enseignements, avec piété et amour, persuadé que, plus rapproché du Souverain Pontife, il était aussi plus près de Jésus.

Que DIEU multiplie dans son Église cette foi, cet amour et ce dévouement !

Eugène BAFFIE, O. M. I.



### Marche du Procès.

Le mardi de la Pentecôte, 21 mai dernier, jour anniversaire de la mort du Serviteur de DIEU, s'est tenue, chez les Pères Oblats de MARIE Immaculée, à Marseille, la séance de clôture du Procès informatif, en vue de la Béatification de Monseigneur Charles-Joseph-Eugène de MAZENOD, notre vénéré Fondateur.

Après avoir apposé les dernières signatures sur les actes de cet important procès — en présence du Tribunal, du Révérend Père ESTÈVE, Postulateur de la cause, et du Révérend Père THURY, Vice-Postulateur, — Sa Grandeur Monseigneur Dubourg, Évêque de Marseille, a manifesté sa très vive satisfaction de voir se diriger vers Rome la Cause de l'illustre Prélat, qui fut, à la fois, un grand évêque et un zélé fondateur de Congrégation religieuse...

Et les pièces et documents sont arrivés à Rome. Et, normalement, ils auraient dû attendre dix ans de dépôt sous scellés dans les archives romaines, avant que l'examen en fût introduit ou que le procès fût ouvert en Cour de Rome. Mais le Révérend Père Postulateur a obtenu dispense de cette loi du droit canonique ; et, par conséquent, le Procès de Monseigneur de MAZENOD est, d'ores et déjà, officiellement ouvert en Cour de Rome.



# COMMUNIQUÉS DE L'ADMINISTRATION<sup>1</sup>

---

## VII. — La Cause de Monseigneur V.-J. Grandin.

---

### § I. — Monseigneur O'Leary, Edmonton<sup>2</sup>.



ENRI-JOSEPH O'LEARY, par la grâce de DIEU et l'autorité du Saint-Siège, Archevêque d'Edmonton, à notre Clergé séculier et régulier, à nos Communautés religieuses et à tous les Fidèles de notre Diocèse.

La communication que Nous avons la grande joie de vous faire, aujourd'hui, vous sera certainement très agréable, à vous aussi. Elle concerne la Cause de Béatification du Serviteur de DIEU, Monseigneur Vital-Justin GRANDIN, de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, premier Évêque de Saint-Albert, né, dans le Diocèse du Mans (France), le 8 février 1829, et mort en odeur de sainteté, à Saint-Albert, le 3 juin 1902.

Déjà, en 1914, Monseigneur Émile LEGAL, Coadjuteur et successeur du Serviteur de DIEU, avait, dans son admiration et sa piété pour le vénéré défunt, commencé à recueillir des documents utiles au Procès canonique, avec l'intention de les compléter, le plus tôt possible, par des dépositions en due forme devant un tribunal régulièrement constitué. Mais d'autres préoccupations graves ne lui laissèrent pas la consolation de réaliser ses plans.

---

(1) Voir « Missions », LXIII<sup>e</sup> année, Num. 236 (Mars-Juin 1929), pp. 68-80, et Num. 237 (Septembre 1929), pp. 243-273.

(2) *Ordonnance* de Sa Grandeur Monseigneur Henri-Joseph O'Leary, Archevêque d'Edmonton, prescrivant la recherche des écrits du Serviteur de DIEU, Monseigneur Vital-Justin GRANDIN, Évêque de Saint-Albert. — Cette *Ordonnance* a également été publiée en anglais.

Des circonstances plus favorables Nous permettent d'espérer qu'avant longtemps il Nous sera donné, à Nous qui sommes animé du même désir de travailler à la glorification de ce vénéré prédécesseur, de prendre en mains ce travail important et dont le résultat promet de devenir si glorieux pour l'Église tout entière et, tout particulièrement, pour notre bien-aimée Église de l'Alberta, pour la France, le pays de son origine, pour notre Canada tout entier et pour la Famille religieuse des Oblats de MARIE Immaculée.

Cette année du centenaire de la naissance de Monseigneur GRANDIN, de si sainte mémoire, semble ajouter un motif de plus à tous ceux qui Nous invitent, par ailleurs, à tenter cette noble entreprise.

En attendant que Nous puissions commencer le procès informatif sur la renommée de la sainteté de vie, des vertus et des miracles du Serviteur de DIEU, voulant obéir exactement aux prescriptions du Saint-Siège concernant les écrits de ceux dont on espère la béatification, en conformité avec les canons 2042 à 2048 du *Code de Droit canonique*,

ARTICLE PREMIER. — Nous ordonnons, par les présentes, la recherche des écrits du Serviteur de DIEU Vital-Justin GRANDIN, Oblat de MARIE Immaculée et premier Évêque de Saint-Albert ;

ART. 2. — Nous rappelons qu'aux termes du Droit canonique, il faut entendre par « écrits », non seulement les autographes, mais tous les textes, dictés ou imprimés, qui ont pour auteur le Serviteur de DIEU, et qu'en outre il y a, pour les fidèles, obligation grave de nous remettre les écrits en question ;

ART. 3. — Les écrits du Serviteur de DIEU devront être déposés chez le Secrétaire de la Cause — *Rev. Michael O'Neill*, 9948, 110<sup>e</sup> Rue, Edmonton, — dans un délai de trois mois, à dater du 15 octobre 1929. Les possesseurs de ces écrits, qui seraient heureux d'en conserver les origines, devront néanmoins les présenter, afin qu'il en soit fait une copie authentique ;

ART. 4. — Aux fidèles, qui auraient quelque dépo-

sition à faire pour ou contre la sainteté, les vertus ou les miracles du Serviteur de DIEU, Nous rappelons aussi l'obligation grave que leur fait le canon 2033 du Droit canonique de demander à être entendus comme témoins et, s'ils ne sont pas cités devant le tribunal ecclésiastique, d'adresser leurs observations à Monseigneur McGuigan, notre Vicaire général, qui sera le Promoteur de la Foi dans cette Cause (Adresse : — *St. Joseph's Seminary, Edmonton, Alberta*) ;

ART. 5. — Et sera la présente *Ordonnance* publiée dans le « *Western Catholic* » et la « *Survivance* » et lue, dans toutes les églises et chapelles de notre Archidiocèse, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Edmonton, dans notre Palais archiépiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le seing du Secrétaire de notre Archevêché, ce trentième jour de Septembre de l'an de grâce 1929.

† Henri-Joseph [O'LEARY], *Archevêque d'Edmonton*.

Par mandement de Monseigneur l'Archevêque,  
Michael O'Neill, *Secrétaire*.

## § II. — Monseigneur Grellier, Laval <sup>1</sup>.

Nous, Eugène-Jacques GRELLIER, par la grâce de DIEU et du Saint-Siège apostolique, Évêque de Laval,

Vu la demande à Nous adressée par Monseigneur Henri O'Leary, Archevêque d'Edmonton (Canada), en vue de l'introduction de la Cause de Béatification et de Canonisation du Serviteur de DIEU Vital-Justin GRANDIN, de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, premier Évêque de Saint-Albert, au Canada ;

Considérant que Monseigneur GRANDIN est originaire

---

(1) Cette *Ordonnance* de Monseigneur Grellier, datée du 28 octobre 1929, a été publiée par la « *Semaine religieuse de Laval* » du 2 novembre 1929 et reproduite par la « *Documentation catholique* » (5, Rue Bayard, Paris-VIII<sup>e</sup>), XI<sup>e</sup> année, Num. 495 (23 novembre 1929), col. 927-928 : — L'ACTION CATHOLIQUE, ACTES DE L'ÉPISCOPAT : *La Cause du Serviteur de DIEU Vital-Justin GRANDIN*, O. M. I.



de notre diocèse, faisant alors partie de celui du Mans, et qu'en conséquence plusieurs de nos diocésains peuvent posséder de ses écrits et de ses lettres ;

Conformément aux prescriptions des canons 2042 à 2048 du *Code de Droit canonique*, avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — Est prescrite, dans tout le Diocèse de Laval, la recherche des écrits du Serviteur de DIEU Vital-Justin GRANDIN, né, à Saint-Pierre-sur-Orthe, le 8 février 1829, de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, premier Évêque de Saint-Albert, où il est décédé le 3 juin 1902 ;

ART. 2. — Nous rappelons qu'aux termes du Droit canonique il faut entendre par « écrits », non seulement les autographes, mais tous les textes, dictés ou imprimés, qui ont pour auteur le Serviteur de DIEU, et qu'il y a, pour tous les fidèles, obligation grave de Nous remettre ces écrits ;

ART. 3. — Les écrits du Serviteur de DIEU devront être déposés, dans les deux mois à partir du 4 novembre 1929, à la Chancellerie de notre Évêché. Les possesseurs de ces écrits, qui seraient désireux d'en conserver les originaux, devront néanmoins les présenter, afin qu'il en soit fait une copie authentique ;

ART. 4. — Les fidèles qui auraient quelque déposition à faire, pour ou contre la sainteté de vie, les vertus ou les miracles du Serviteur de DIEU, et qui n'auraient pas été cités comme témoins, devront demander à être entendus à notre Évêché ou adresser leurs observations à Monseigneur McGuigan, Vicaire général d'Edmonton, Promoteur de la cause. (Adresse : — *St. Joseph's Seminary, Edmonton, Alberta.*)

ART. 5. — La présente *Ordonnance* sera publiée, le premier dimanche libre, au prône de la Messe paroissiale, dans toutes les églises et chapelles du diocèse.

Donné, à Laval, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contreseing du Chancelier de notre Évêché, le 28 octobre 1929.

† Eugène-Jacques GRELLIER, *Évêque de Laval.*

### § III. — Monseigneur Grente, Le Mans <sup>1</sup>.

Nous, Georges-François-Xavier-Marie GRENTE, par la grâce de DIEU et l'autorité du Saint-Siège apostolique, Évêque du Mans,

Considérant l'*Ordonnance* de Monseigneur l'Archevêque d'Edmonton, au Canada, adressée à son clergé, séculier et régulier, à ses communautés religieuses et à tous les fidèles de son diocèse, et à Nous communiquée pour tous ses effets,

Nous en transmettons la teneur à tous nos diocésains avec d'autant plus d'empressement qu'il s'agit d'un fils illustre de l'Église du Mans, dont le souvenir est pareillement ici en vénération et qui compte dans notre clergé deux neveux méritants.

La Cause de béatification du Serviteur de DIEU Monseigneur Vital-Justin GRANDIN, de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, premier Évêque de Saint-Albert — né, à Saint-Pierre-sur-Orthe (alors, dans le Diocèse du Mans), le 8 février 1829, et mort en odeur de sainteté, à Saint-Albert, le 3 juin 1902, — va être, en effet, introduite en Cour de Rome.

— « Déjà, en 1914 », écrit Monseigneur l'Archevêque d'Edmonton, « Monseigneur Émile LEGAL, Coadjuteur et successeur du Serviteur de DIEU, avait, dans son admiration et sa piété pour le vénéré défunt, commencé à recueillir des documents utiles au Procès canonique, avec l'intention de les compléter, le plus tôt possible, par des dépositions en due forme devant un tribunal régulièrement constitué. Mais d'autres préoccupations graves ne lui laissèrent pas la consolation de réaliser ses plans.

« Des circonstances plus favorables Nous permettent d'espérer qu'avant longtemps il Nous sera donné, à Nous qui sommes animé du même désir de travailler à la glorification de ce vénéré prédécesseur, de prendre en mains ce travail important et dont

---

(1) *Ordonnance* de Monseigneur Grente, Évêque du Mans, datée du 1<sup>er</sup> novembre 1929, publiée le 17 novembre 1929, par la « *Semaine du Fidèle* », du Mans, et reproduite, comme la précédente, par la « *Documentation catholique* », du 23 novembre 1929, col. 928-929.

le résultat promet de devenir si glorieux pour l'Église tout entière et, tout particulièrement, pour notre bien-aimée Église de l'Alberta, pour la France, le pays de son origine, pour notre Canada tout entier et pour la Famille religieuse des Oblats de MARIE Immaculée.

« Cette année du centenaire de la naissance de Monseigneur GRANDIN, de si sainte mémoire, semble ajouter un motif de plus à tous ceux qui nous invitent, par ailleurs, à tenter cette noble entreprise. »

En conséquence, pour obéir aux prescriptions du Saint-Siège, concernant les écrits du Serviteur de DIEU — canons 2042-2048 du *Code de Droit canonique*, — avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — Tous ceux qui le pourront procéderont à la recherche des écrits du Serviteur de DIEU Vital-Justin GRANDIN, Oblat de MARIE Immaculée et premier Évêque de Saint-Albert ;

ART. 2. — Nous rappelons qu'aux termes du Droit canonique il faut entendre par « écrits », non seulement les autographes, mais tous les textes, dictés ou imprimés, qui ont pour auteur le Serviteur de DIEU, et qu'en outre il y a pour les fidèles obligation grave de nous remettre les écrits en question ;

ART. 3. — Les écrits du Serviteur de DIEU devront être déposés entre nos mains, au Secrétariat de l'Évêché, avant le 15 janvier 1930, pour être remis, par nos soins, au Secrétaire de la Cause, le Rév. Michael O'Neill, à l'Archevêché d'Edmonton. Les possesseurs de ces écrits, qui seraient heureux d'en conserver les originaux, devront néanmoins les présenter, afin qu'il en soit fait une copie authentique ;

ART. 5. — Aux fidèles qui auraient quelque déposition à faire, pour ou contre la sainteté de vie, les vertus ou les miracles du Serviteur de DIEU, Nous rappelons aussi l'obligation grave, que leur fait le canon 2023 du Droit canonique, de demander à être entendus comme témoins. S'ils ne sont pas cités devant le tribunal ecclésiastique, ils pourront adresser leurs observations soit à Nous-même, soit à Monseigneur McGuigan, Vicaire général d'Edmonton.

Nous demandons à Nos chers diocésains d'unir leurs prières à celles du Canada pour le succès d'une Cause dont la gloire rejaillira sur le Diocèse du Mans.

Donné, au Mans, le 1<sup>er</sup> novembre 1929.

† Georges-François GRENTE, *Évêque du Mans*.



## VIII. — Trois Pères Oblats sont nommés Évêques.

Le Saint-Siège vient — par *Décrets* de la Sacrée Congrégation de la Propagande du 27 novembre et du 9 décembre 1929 — d'élever à l'épiscopat trois fils de Monseigneur de MAZENOD : —

a) Le Révérend Père Pierre MARQUE, qui devient Archevêque de Colombo (Ceylan);

b) Le Révérend Père Hermann MEYSING, nommé Vicaire apostolique de Kimberley (Afrique méridionale); et

c) Le Révérend Père Joseph GUY, qui remplace Monseigneur GROUARD comme Vicaire apostolique de Grouard (Canada).

Nous présentons à Leurs Grandeurs, avec nos humbles hommages et nos sincères félicitations, nos meilleurs vœux pour le succès de leur nouvel apostolat, — *ad permultos et faustissimos annos* !

### § I. — Monseigneur Marque, Colombo <sup>1</sup>.

Le Révérend Père Pierre MARQUE, des Oblats de MARIE Immaculée, a été nommé Archevêque de Colombo, à Ceylan, en remplacement de Monseigneur Antoine COUDERT, décédé le jour de Pâques (31 mars 1929).

Né, le 23 novembre 1882, à Gardères, au Diocèse de Tarbes, Monseigneur MARQUE est entré au Noviciat en 1906 et a été ordonné prêtre en 1907. Depuis 1926, il était Supérieur provincial de tous les Oblats de Ceylan (Colombo et Jaffna).

---

(1) *Décret* de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en date du 9 décembre 1929.

L'Archidiocèse de Colombo compte 275.441 catholiques, 139 prêtres, dont 68 indigènes, 93 séminaristes, 98 Frères enseignants, et 615 Religieuses.

## § II. — Monseigneur Meysing, Kimberley <sup>1</sup>.

Le Révérend Père Hermann MEYSING, des Oblats de MARIE Immaculée, a été nommé Vicaire apostolique de Kimberley, en Afrique du Sud.

Né à Birkungen, Diocèse de Paderborn, le 6 septembre 1886, Monseigneur MEYSING est entré au Noviciat des Oblats de MARIE Immaculée en 1905 et a été ordonné prêtre en 1911. Nommé Administrateur du Vicariat de Kimberley en 1924, il y déploya les plus belles qualités d'organisation et d'énergie.

Actuellement, cette Mission est en plein développement ; et la Croix y pénètre jusque dans des régions précédemment inaccessibles aux apôtres de l'Évangile.

## § III. — Monseigneur Guy, Grouard <sup>2</sup>.

Le Révérend Père Joseph GUY, des Oblats de MARIE Immaculée, a été nommé Vicaire apostolique de Grouard (Canada). Il succède au vénérable Monseigneur Émile GROUARD, né en 1840, évêque en 1890, qui a démissionné en même temps que son coadjuteur, Monseigneur Célestin JOUSSARD, né en 1851, évêque en 1909.

Monseigneur GUY est né à Montréal (Canada), le 28 juillet 1883. Il fit ses études à l'Université d'Ottawa, dirigée par les Oblats, entra au Noviciat en 1900 et fut ordonné prêtre en 1906. D'abord professeur au Juniorat d'Ottawa, il fut, en 1915, nommé Vicaire général du Vicariat apostolique du Keewatin, puis, en 1920, professeur à l'Université d'Ottawa, et enfin, en 1927, Recteur du Collège de Gravelbourg (Regina).

(1) *Décret* de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en date du 27 novembre 1929.

(2) *Décret* de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en date du 9 décembre 1929.



Le Vicariat de Grouard compte environ 30.000 habitants, parmi lesquels 11.000 catholiques, évangélisés par 25 Missionnaires et 21 Frères. Ce vicariat possède 42 églises, 21 chapelles, 6 orphelinats et une dizaine d'écoles catholiques.

---

## IX. — Administration des Provinces : Prorogations et Changements.

---

### § I. — Province d'Allemagne <sup>1</sup>.

L. J. C.

&

M. I.

*Rome, le 21 novembre 1929.*

NOS BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES,

Après en avoir délibéré avec notre Conseil, nous avons nommé le Révérend Père Maximilien KASSIEPE, pour un second triennat, Provincial de votre Province.

Le Conseil provincial sera composé comme précédemment, savoir :

- a) R. P. LÉON LEYENDECKER, 1<sup>er</sup> Consulteur ordinaire et Admoniteur ;
- b) R. P. Joseph HUSS, 2<sup>e</sup> Consulteur ordinaire ;
- c) R. P. Bernard LANGER, 1<sup>er</sup> Consulteur extraordinaire ;
- d) R. P. Richard STEINHAUSER, 2<sup>e</sup> Consulteur extraordinaire ;
- e) R. P. Mathias MATHAR, Économe provincial.

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, la nouvelle assurance de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,

*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.*

---

(1) *Circulaire adressée aux Religieux Oblats de MARIE Immaculée de la Province d'Allemagne.*

§ II. — Province du Nord <sup>1</sup>.

L. J. C.

&amp;

M. I.

*Rome, le 15 décembre 1929.*

NOS RÉVÉRENDIS PÈRES ET NOS BIEN CHERS FRÈRES,

Nous vous annonçons, par les présentes, que, de l'avis de nos Assistants, nous avons confirmé, pour un deuxième triennat, en qualité de Provincial de votre Province, le Révérend Père Amand GRENIER.

Le Conseil provincial est ainsi composé :

a) R. P. Auguste DUMAS, 1<sup>er</sup> Consulteur ordinaire et Admoniteur ;

b) R. P. Paul HURIET, 2<sup>e</sup> Consulteur ordinaire ;

c) R. P. Albert DEVILLE, 1<sup>er</sup> Consulteur extraordinaire ;

d) R. P. Paul PÉRON, 2<sup>e</sup> Consulteur extraordinaire ;

e) R. P. Edmond THIRIET, Économe provincial.

Nous avons le ferme espoir que le Révérend Père GRENIER, secondé par son Conseil, continuera vaillamment à faire le bien dans votre Province. Que les bénédictions du Ciel les plus abondantes viennent sanctifier vos âmes et féconder vos œuvres !

Nous vous renouvelons, nos bien chers Pères et Frères, l'assurance de notre paternel dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,

*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.*

§ III. — Province du Manitoba <sup>2</sup>.

L. J. C.

&amp;

M. I.

*Rome, le 15 décembre 1929.*

NOS RÉVÉRENDIS PÈRES ET NOS BIEN CHERS FRÈRES,

Par la présente *Circulaire*, nous portons à votre connaissance que, de l'avis de nos Assistants, nous

(1) *Circulaire* adressée aux Religieux Oblats de MARIE Immaculée de la II<sup>e</sup> Province de France.

(2) *Circulaire* adressée aux Religieux Oblats de MARIE Immaculée de la Province du Manitoba.

avons nommé, pour un deuxième triennat, en qualité de Provincial, le Révérend Père Josaphat MAGNAN.

Le Conseil provincial est composé comme il suit :

- a) R. P. Alcide NORMANDIN, 1<sup>er</sup> Consulteur ordinaire et Admoniteur ;
- b) R. P. Wilbrod VEZINA, 2<sup>e</sup> Consulteur ordinaire ;
- c) R. P. Omer ROBILLARD, 1<sup>er</sup> Consulteur extraordinaire ;
- d) R. P. Omer PLOURDE, 2<sup>e</sup> Consulteur extraordinaire ;
- e) R. P. Prisque MAGNAN, Économe provincial.

Nous prions instamment la Vierge Immaculée, Patronne de la Congrégation, de bénir, de plus en plus, vos personnes et vos œuvres. Il en sera ainsi, si tous s'efforcent de vivre, constamment, selon l'esprit de nos Saintes Règles.

Avec notre bénédiction, recevez, nos bien chers Pères et Frères, l'assurance de notre paternel dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,  
*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.*

#### § IV. — Province de Belgique <sup>1</sup>.

L. J. C.

&

M. I.

*Rome, le 15 décembre 1929.*

NOS RÉVÉREND S PÈRES ET NOS BIEN CHERS FRÈRES,

Le Révérend Père Lucien PESCHEUR étant arrivé au terme de son mandat, de l'avis de nos Assistants, nous avons nommé le Révérend Père Paul PRAET à la charge de Provincial de votre Province.

Son Conseil sera ainsi composé :

- a) R. P. Lucien PESCHEUR, 1<sup>er</sup> Consulteur ordinaire et Admoniteur ;
- b) R. P. Léon BRAHY, 2<sup>e</sup> Consulteur ordinaire ;
- c) R. P. Camille DE COENE, 1<sup>er</sup> Consulteur extraordinaire ;
- c) R. P. Herman BREUKERS, 2<sup>e</sup> Consulteur extraordinaire ;
- e) R. P. Charles STUBBE, Économe provincial.

---

(1) *Circulaire aux Religieux Oblats de MARIE Immaculée de la Province de Belgique.*

Nous prions instamment la Vierge Immaculée de bénir votre Province et de lui accorder les grâces qui font les Missionnaires vraiment dévoués et surnaturels.

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, l'assurance de notre dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,  
Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.

### § V. — Province d'Alsace-Lorraine <sup>1</sup>.

L. J. C.  
&  
M. I.

Rome, le 15 décembre 1923.

NOS RÉVÉRENDIS PÈRES ET NOS BIEN CHERS FRÈRES,

Nous vous faisons connaître, par la présente *Circulaire*, que, de l'avis de nos Assistants, le Révérend Père Jean-Nicolas METZINGER a été nommé, pour un second triennat, Provincial de votre Province.

Son Conseil sera composé comme suit :

- a) R. P. Célestin LÉGLISE, 1<sup>er</sup> Consulteur ordinaire et Admoniteur ;
- b) R. P. Nicolas RAVAUX, 2<sup>e</sup> Consulteur ordinaire ;
- c) R. P. Antoine DINDINGER, 1<sup>er</sup> Consulteur extraordinaire ;
- d) R. P. Félix DILLENSEGER, 2<sup>e</sup> Consulteur extraordinaire ;
- e) R. P. Jean-Baptiste HAGEN, Économe provincial.

Puisse, de plus en plus, la Vierge Immaculée bénir votre Province et lui faire porter, pour le bien des âmes et des Missions, de nombreux fruits !

Agréez, nos bien chers Frères, l'assurance de notre entier dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,  
Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.

---

(1) *Circulaire* adressée aux Religieux Oblats de MARIE Immaculée de la Province d'Alsace et Lorraine.

§ VI. — **Provincial d'Alberta-Saskatchewan** <sup>1</sup>.

L. J. C.

&amp;

M. I.

*Rome, le 15 décembre 1929.*

NOS RÉVÉRENDIS PÈRES ET NOS BIEN CHERS FRÈRES,

Le Révérend Père Jean-Baptiste BEYS, étant arrivé au terme de son mandat, nous a demandé très instamment, pour diverses raisons, d'être déchargé du fardeau de Provincial. En considération des nombreuses années durant lesquelles le cher Père a rempli cette charge, comme Provincial du Manitoba puis de l'Alberta-Saskatchewan, nous avons cru opportun d'accéder à sa prière.

En conséquence, de l'avis de nos Assistants, nous avons nommé, pour le remplacer à la tête de votre Province, le Révérend Père Ubald LANGLOIS.

Le Conseil provincial sera ainsi composé :

- a) R. P. Jean-Baptiste BEYS, 1<sup>er</sup> Consulteur ordinaire et Admoniteur ;
- b) R. P. André DARIDON, 2<sup>e</sup> Consulteur ordinaire ;
- c) R. P. Adéodat THÉRIEN, 1<sup>er</sup> Consulteur extraordinaire ;
- d) R. P. Alphonse JAN, 2<sup>e</sup> Consulteur extraordinaire ;
- e) R. P. Albert NAESSENS, Économe provincial.

Que la Vierge Immaculée garde votre Province et la rende de plus en plus prospère, pour le bien des âmes et l'honneur de notre bien-aimée Congrégation !

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, l'assurance de notre dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.,

*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.*

---

(1) *Circulaire* adressée aux Religieux Oblats de MARIE Immaculée de la Province d'Alberta-Saskatchewan.





# MAISONS DE FRANCE

---

## Province du Nord, II<sup>e</sup> de France <sup>1</sup>.

---



Le cours de cet été (1929), à l'occasion des fêtes jubilaires du Révérend Père LEGRAND, toutes les maisons de la Province, à part Autun et Mons, ont eu la joie de recevoir notre bien-aimé Père, Monseigneur le Supérieur Général.

Partout, Pères et Frères, en fils aimants et reconnaissants, gardent de cette toujours trop courte visite — trop courte, même avec huit ou dix jours — le souvenir le plus consolant, rendu encore plus agréable, pour plusieurs d'entre eux, par celui de la douce faveur de quelque entretien plus intime...

L'état de la Province envisagé ici nous montrera dans l'ensemble l'effort commun. Les résultats et les consolations qu'ils ont procurés, les espoirs et la satisfaction qu'ils produisent rappelleront à nos lecteurs que l'esprit missionnaire anime, chez nous, toutes les volontés et que la propagation de la Foi est bien, pour nous comme pour nos frères au loin, le but toujours recherché, en vue du bien des âmes et de leur salut éternel.

### § I. — Notre Vie religieuse.

Sans doute, le premier devoir de l'apôtre est d'être saint, et le premier moyen pour le bien c'est la sainteté. Nos Saintes Règles nous le rappellent ; et nous l'avions, d'ailleurs, appris d'elles, dès les jours de notre noviciat.

Ne vit-on pas un peu, chez nous, selon l'esprit de Saint François de Sales ? De notre temps comme du sien, des peintres bien laids peuvent faire de belles

---

(1) *Rapport* adressé par le Révérend Père Amand GRENIER, Provincial, à Sa Grandeur Monseigneur Augustin DONTENWILL, Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée.

peintures et beaucoup de médecins peu vaillants opèrent des cures merveilleuses. Eh bien, connaissant les âmes, les cœurs et les volontés, nous pouvons aussi, sans publier les vertus de qui que ce soit, constater chez tous, Pères et Frères, l'*In Christo cor unum et anima una*.

Que de preuves ne pourrait-on pas donner de cette délicate et prévenante affection fraternelle, tant après les succès du dehors qu'après les déceptions de la vie apostolique, tant au sein des joies de la vie religieuse *intra muros* que dans les peines ressenties par des frères éprouvés et qui, recueillant sympathie plus douce et soutien plus enveloppant, sont étonnés de se trouver meilleurs qu'ils ne se croyaient !...

Ainsi se caractérise l'esprit de famille de la Province ; et n'est-ce pas là la charité oblate de notre vénéré Fondateur ? Chacun travaille, sans bruit, à son élévation en DIEU, pour soi et pour les chères âmes de ses frères missionnaires, où qu'ils soient occupés. Cela, sans jamais perdre de vue l'importante vérité que la vie religieuse, première fin de notre vocation, serait bien meilleure partout, si nos Saintes Règles étaient mieux observées en ce qui concerne le point important de la division de notre existence en deux parts — celle de l'apôtre au dehors et celle de l'apôtre en son âme.

Peut-être, en effet, y a-t-il là un écueil. Nos Pères sont, en général, trop absorbés par le travail et se tiennent, par contre-coup, trop éloignés de « la maison ». Ils ne viennent pas assez à « la maison », à tel point qu'il a été impossible au Père Provincial de rencontrer, ici ou là, toute la communauté réunie. Ils sont trop peu nombreux et trop retenus au loin par des travaux souvent insignifiants en eux-mêmes, semble-t-il, — mais qui sait les desseins de DIEU ? Toujours est-il qu'il y a là un mal au moins spécieux : la communauté étant un peu absente, sa vie spirituelle peut languir un peu et une certaine tendance au relâchement peut se glisser en certaines âmes qui ont davantage besoin d'être soutenues par l'exemple.

DIEU me garde, pourtant, de commettre la moindre

outrance ! Chacun, somme toute, sait ces inconvénients ; et on peut constater, partout, la silencieuse mais persévérante guerre au laisser-aller que mènent tous les nôtres, Pères et Frères, afin de n'être, les uns aux autres, que sujet d'édification, rappel au bon ordre, exhortation au devoir, impulsion à la coopération dans l'œuvre évangélique par la parole et la prière, — *in provocationem bonum operum...*

Il convient aussi de signaler l'endémie dont nous souffrons encore depuis 1903. Ceci est le grand malheur de la Province : malheur plus ressenti chez elle, parce qu'elle a son cœur à Paris, — Paris d'où sortent tous les maux, bien qu'en même temps toutes les œuvres pieuses, charitables et apostoliques y trouvent bon accueil. Les expulsions et la dispersion continuent leurs effets de délabrement, encore que, grâce à DIEU, on ait osé se rassembler à peu près partout. Prétextes : ici, ce sont des charges doublées d'un ministère absorbant, — là, c'est le service paroissial, — ailleurs, enfin, il semble qu'il n'y ait vraiment rien qu'un amour exagéré de l'indépendance. Mais comment remédier efficacement à tout cela ? *Vitemus autem noxia quæ subruunt mentes vagas...*

Est-il nécessaire pour moi d'ajouter que nous avons, dans nos maisons de formation — et au Scolasticat, en particulier, — la vie religieuse dans toute sa générosité et sa piété. Si l'esprit d'après guerre, avec l'esprit d'indépendance qu'il développe, cause dans la société plus d'un ennui, si « l'aspiration des peuples à disposer d'eux-mêmes » est faite des prétentions égoïstes des individus, contre ces maux et leurs suites lutte la première formation du Noviciat et milite davantage encore la généreuse application de la belle Communauté liégeoise, — où l'on a l'ambition naturelle et légitime de dépasser de cent piques le séminaire le plus fervent, où l'on sait qu'un Oblat ne doit pas être un Religieux banal et bien moins encore un simple Séminariste même très pieux, où les articles de nos Saintes Règles correspondent à la contrainte de la volonté pour une formation

virile et très virile, afin qu'on ne soit pas trop indigne de se dire l'enfant de Monseigneur de MAZENOD.

Semblables et aussi heureuses constatations aux Juniors. Unis au Révérend Père Supérieur, le Père LEGRAND, qui en est l'âme, les Pères professeurs de Jersey, par leurs exemples religieux et réguliers autant que par leur travail professionnel, développent la connaissance et l'amour de notre bien-aimée Congrégation chez nos enfants, reconnaissants de tant de labeur obscur et si parfaitement méritoire. Et il en est de même dans l'Ouest et dans le Nord...

## § II. — Nos Maisons actuelles.

Nos communautés sont donc, actuellement, à peu près reconstituées. Non sans peine ni soucis ; mais « on n'a rien sans peine », dit la sagesse des nations. Cette reconstitution a été reconnue nécessaire, au jour même des expulsions, il y a vingt-six ans. Écrire l'histoire de ces années serait rappeler « le temps où les Français ne s'aimaient pas », citer des dates chargées de souvenirs douloureux, parler « des oiseaux chassés du nid », raconter la fuite en exil, etc.

En 1909, un essai de regroupement a effrayé les Loges. Perquisitions, — comparutions devant le juge d'instruction, — poursuites pour avoir « reconstitué une Congrégation », — arrêt, saisie et ouverture du courrier, qui stationnait, ensuite, chez le juge d'instruction avant de nous arriver, à moins qu'il n'y restât définitivement, — durée interminable du procès, durant lequel il fallait se disperser et se cacher pendant plus de deux ans, — et, enfin, acquittement ici et condamnation là-bas, ce qui rendit la dispersion encore nécessaire, car une alerte était toujours possible.

Et cette dispersion demeura longtemps encore indispensable ; car, après ces jours difficiles, vint la fameuse question des manuels scolaires condamnés par les Évêques, laquelle nous valut encore des surveillances ou des amendes...

Puis, tout d'un coup, changement de situation (1914) : l'un est appelé à la guerre et l'autre au ministère paroissial. Cinq ans d'interruption...

Malheureusement, l'après-guerre, dix-sept ans après les expulsions, nous ramène officiellement à l'ancien *statu quo*. La Providence nous ménage, pourtant, quelques heures de revirement politique. Il faut en profiter. Les ressources et les immeubles manquent, sans doute. Mais il faut y aller. On y va !...

a) Alors, se négocie l'heureux rachat d'Angers, grâce à l'intervention toujours paternelle de Monseigneur Rumeau, notre Évêque vénéré, à qui va toute la gratitude de la Province. Sa Grandeur a daigné honorer la Communauté de sa présence, au jour de l'inauguration de la maison récupérée, — celle dont les nôtres furent expulsés en 1880.

— « Vous êtes les premiers Religieux à vous reformer en communauté dans le diocèse », nous déclarait-Elle : « c'est pourquoi j'ai tenu à venir partager votre joie fraternelle. »

b) *Mons-en-Barœul* : — Nouvelle fondation dans le Nord, vers lequel, depuis longtemps, se tournaient les regards ; mais, tandis qu'à Angers nous reprenions un local adapté et qui avait été nôtre et que tout s'y réalisait à très peu de frais, à Mons, malgré les dommages de guerre, le total des dépenses a été gros. La maison est, peut-être, un peu éloignée des gares de chemin de fer, avec lesquelles les communications ne sont pas aisées, aux heures matinales ou tardives. Mais c'est là qu'il fallait être, de l'avis de Monseigneur Charost — devenu, depuis, le Cardinal-Archevêque de Rennes. L'espoir de lendemains heureux nous y a soutenus, — n'est-ce pas l'espérance qui fait vivre ? Bientôt, quelques ouvrages fameux sur nos Missions de l'Extrême-Nord canadien, et justement écrits par un Père originaire du Nord, attirèrent l'attention sur la nouvelle fondation. Un peu partout, dans ce beau Nord qui ne nous connaissait plus assez, les magnifiques et apostoliques conférences du Père DUCHAUSSOIS nous échelonnaient au



Noviciat une douzaine d'aspirants (1). Les prédications des Pères et leur présence aident à l'effort et, par le contact conservé avec les populations, voici que suivent des Junioristes... Si la dépense a été forte, c'est déjà la récompense. Et, puis, le bienfait de la vie de communauté ne s'apprécie pas au poids de l'or.

c) Après Mons, *Pontmain*. Tout un grand rapport ne suffirait pas pour raconter toutes les choses intéressantes qu'on pourrait écrire concernant cette maison. Cinquante ans, jour pour jour, après celui (1<sup>er</sup> octobre 1872) où nos Pères arrivaient là-bas, appelés par Mgr Wicard, qui les avait vus à l'œuvre à Fréjus, et sans que nous ayons alors demandé à y venir, cinquante ans après ce jour, nous reprenions pied dans le logis immense d'où l'expulsion avait chassé le Révérend Père FAVIER, en 1903... Longue absence ! Maison vide et plus que vide... On a recommencé, petit à petit. Chacun travaillait, de tous métiers... L'année suivante, en septembre, s'ouvrait l'Institution Notre-Dame, dont l'Œuvre continue, sous le regard souriant de la Vierge d'azur, qui protège, en ce moment, une douzaine de vocations tardives, en plus des enfants habitués. Les études se poursuivent d'un côté et les Missionnaires habitent d'autre part.

d) A son tour, la Bretagne nous a ouvert ses frontières. *Saint-Brieuc* a accueilli nos Pères, par la gracieuse entremise de Monseigneur Serrand, tout dévoué à nos œuvres. La Providence a fait découvrir — avec jardin

---

(1) Nous nous permettons de recommander à nos vénérés lecteurs la *Conférence* du Révérend Père DUCHAUSOIS :

— AUX GLACES POLAIRES ET SOUS LES FEUX DES TROPIQUES (*Missions des Oblats de Marie Immaculée*). Prix de la *Conférence* : 1 fr. 50 (franco, 1 fr. 65). — Avec 50 vues de projection impressionnantes. Chaque vue de projection : a) *sur verre*, en noir, 4 francs, et en couleurs, 7 francs, et b) *sur pellicule rigide et transparente*, en noir, 2 fr. 25, et en couleurs, 6 fr. 30 ; port en sus. — Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-VIII<sup>e</sup> ; 1929.

« Rien de plus éloigné de la vie terne et facile, rien de plus proche du fantastique et de l'héroïque. Et c'est raconté avec une si alerte simplicité par l'auteur des ouvrages célèbres *Aux Glaces polaires* et *Sous les Feux de Ceylan* ! » N. D. R.

de 800 mètres carrés, clos de murs, en arrière de la maison — un logis qui a été acquis, réparé et aménagé. En 1928, le 25 janvier, le Révérend Père Paul PÉRON, premier Supérieur, recevait à sa table Monseigneur Ser-  
rand, qui venait bénir et inaugurer la fondation ; et le Père Provincial exprimait à Sa Grandeur la reconnaissance de la Famille. Malheureusement, nous manquons de Pères bretons et prêchant en langue bretonne, — pour laquelle, paraît-il, la préparation est longue. Espérance !...

e) *Caen* n'avait pas de logis convenable. La petite maison, où les Pères n'habitaient pas tous, était fort délabrée et, de plus, devait être abandonnée. Un seul immeuble — avec jardin clos de murs, comme à Saint-Brieuc — se trouvait disponible dans la ville, assez bien aménagé déjà et, surtout, assez près de la station du chemin de fer. Mais il fallait l'acheter... L'avis fut favorable, et, pour moins de douze mille dollars — prix beaucoup plus élevé qu'à Saint-Brieuc, — on a réalisé l'opération, cette année. Dans ce quartier, fort bien habité, nos Pères ont l'avantage d'être réunis, et déjà ce bienfait compense tous les sacrifices...

f) Durant ces efforts pour nous refaire, *Sion* s'aménageait, *Aulun* attendait, et *Thy-le-Château* était abandonné pour venir en Normandie, à *Coigny*, au Diocèse de Coutances.

g) Au jour de la Saint-JOSEPH (19 mars), cette année même, *Coigny*, à son tour, fermait ses portes ; et les voyageurs arrivaient tous, le soir même, dans le Morbihan, à *Berder*, une île — à marée haute — d'une lieue de tour, où, dernièrement, Monseigneur Tréhiau a fait visite heureuse. Le 25 janvier 1928, le très aimé Évêque de Vannes, alors Vicaire général de Saint-Brieuc, assistait déjà amicalement à l'inauguration de la Maison briochine de la Rue du Parc ; et, précédemment, Archiprêtre de la Cathédrale de Saint-Brieuc, il accueillait très fraternellement, chez lui, le Père Provincial, au cours de ses visites en vue de l'installation en terre bretonne.

h) A *Dinant* comme à *Jersey*, pas de changement... On vieillit à *Jersey*, dit-on. Hélas !...

### § III. — Nos Prédications évangéliques.

Le Missionnaire doit prêcher. Partout où nos Pères sont employés à ce ministère, un regret déjà exprimé c'est que tous soient trop tenus hors de « la maison ». Il le faut, à un double point de vue : vivre et suffire aux demandes.

Il faut vivre et, pour cela, travailler. Le travail lui-même est des moins rémunérés, un peu partout. Il faut donc se dépenser davantage. On accepte tous les travaux, et l'on rentre chez le Père Économe... pas très riche.

Il faut suffire aux demandes, quoiqu'il y ait maints refus, parce que l'esprit de corps aussi soutient, voire l'esprit de l'escalier, et parce qu'on a l'espoir que demain arriveront les renforts — et de bons et très bons renforts... On se résigne difficilement à l'inaction, — forcée quelquefois, cependant, parce que nul ne peut contenter tout le monde. Il y a tendance à trop plutôt qu'à peu, même chez les ouvriers les moins habiles, — car la Province serait extraordinaire, si tous ses enfants étaient des Grignon de Montfort.

Il faut suffire aux demandes, et c'est pourquoi tel Père se trouve toujours dehors et tel autre plus aisément en communauté : celui-ci réussit moins bien que celui-là. *Non omnia possumus omnes...*

Il faut suffire aux demandes ; et il en est de toutes sortes, depuis les missions de trois semaines, très généralement, jusqu'à un dernier genre de prédication — les journées missionnaires et les conférences pour la propagande de l'idée missionnaire (et pour nous !)...

Ainsi, depuis 1927 jusqu'à ces jours.

a) *Caen*, qui vient seulement d'avoir un quatrième Père, a pu donner 13 missions, 11 retours de mission, 5 carêmes, 1 mois de MARIE, 1 congrès eucharistique (de 15 jours), 37 retraites paroissiales, 30 retraites diverses, 10 retraites religieuses, 63 retraites de première Communion, 1 octave des morts et beaucoup plus de 100 sermons de circonstance.

b) *Pontmain*, qui n'a que quatre Pères, a prêché 20 missions, 11 carêmes, 50 retraites diverses, 10 retraites religieuses, 92 retraites de première Communion, une centaine de triduums et d'adorations et bien des sermons de circonstance (non relevés).

c) *Autun*, qui n'a que cinq Pères (dont l'un, le Père Charles GUYNOT, est assez occupé aux conférences missionnaires), a pu donner 32 missions, 11 retours de mission, 8 carêmes, 28 retraites de paroisses, 11 retraites religieuses, 21 retraites diverses, 90 retraites de première Communion, 13 triduums, 1 mois de MARIE, 2 neuvaines, 8 récollections religieuses et une cinquantaine de sermons de circonstance.

d) *Mons-en-Barœul*, qui n'a que quatre Pères — parmi lesquels le Père Maurice DEBOUDT, très pris aux expositions missionnaires, — a donné 34 missions, 12 retours de mission, 11 neuvaines, 18 retraites religieuses, 30 retraites paroissiales ou de jeunes filles, 34 retraites de première Communion, 54 adorations, 1 avent, 1 pèlerinage à Lourdes et plus de 50 sermons de circonstance.

e) *Saint-Brieuc*, qui n'a guère que deux Pères, a pu prêcher, en 1928-1929, 6 missions (et en a refusé 2), 35 retraites diverses (et en a refusé 6), 15 retraites religieuses (refus, 4), 12 retraites de communion, 1 retraite de grand séminaire, 4 carêmes (refus, 6), 1 mois de MARIE, 10 triduums et adorations et quelques prédications diverses en langue bretonne. Par Saint-Brieuc nous viennent les missions générales de Lorient et de Morlaix.

f) *Sion*, en des jours où y ils étaient deux ou trois Pères (il n'y en a plus qu'un seul), a pu donner 14 missions, 11 retraites, 4 retours, 4 carêmes, 16 retraites de Communion, 17 adorations ou triduums et environ 50 sermons de circonstance.

g) *Dinant*, avec cinq Pères en général, a pu donner 23 missions, 4 carêmes, 1 pèlerinage à Lourdes, 9 retraites religieuses, 12 retraites d'enfants, 42 retraites diverses, 1 mois de MARIE et des sermons de circonstance non relevés.

h) Angers, avec cinq Pères : 14 missions, 4 retours de missions, 61 retraites paroissiales (de huit jours et plus), 7 carêmes, 3 mois de MARIE, 1 advent, 20 retraites religieuses, 31 retraites de jeunes filles, 55 retraites de persévérance ou de collège, 132 triduums d'adoration ou adorations, 3 octaves ou neuvaines, 4 triduums spéciaux du Très Saint Sacrement à des Religieuses.

#### § IV. — Nos Missionnaires apostoliques.

Nos Pères se dépensent : c'est un fait. Ils vieillissent aussi : leur âge moyen est de 52 ans. Je parle des Missionnaires... Et leur générosité a fait merveille.

Ce ne fut pas, par exemple, léger mérite pour le Père Edmond LOUIS, à Mons-en-Barœul, dont il fut le premier Supérieur au lendemain de la Guerre, que de présider à l'installation, en toute patience, de la nouvelle maison, tout en redoublant d'efforts, en Missionnaire incomparable, pour prendre place sur la carte du Nord et préparer la persévérance du Père Albert DEVILLE, son zélé successeur.

Ce n'est pas, non plus, un minime résultat que celui qu'ont obtenu, à Saint-Brieuc, les bons ouvriers de la première heure, — avec le Père Paul PÉRON, qui reprend, à 45 ans, l'étude de la langue bretonne et qui nous conquiert là-bas, lentement mais sûrement, estime, affection et attention, tant il est l'homme nécessaire et providentiel !...

Cela soit dit pour ces deux nouvelles maisons seulement, mais sans diminution des bienfaits maintenus et développés ailleurs :

a) A Dinant, avec le bon et toujours souriant Père Auguste BILLON ;

b) A Autun, avec l'aimable Père Émile FAURE, si apprécié de ses cheminots ;

c) A Angers, avec le cher Père François SACHOT, vénéré dans tout le diocèse ;

d) A Pontmain, avec le Père Mathurin GRIMAUD, devenu, depuis vingt ans, inamovible Mayennais, partout aimé et redemandé ;



e) A Caen, avec le Père Auguste GUTEAU, à peine arrivé et qui prend avec ferveur la succession du Père LÉON ROYER, lequel nous a implantés là-bas, à côté de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sa compatriote et petite amie d'enfance ;

f) A Bar-le-Duc, avec le Père Corentin LeBORGNE, secondé par l'Apôtre du Sacré-Cœur (le Père Jules CROSNIER), toujours partout et qu'il faudrait suivre en avion ; et même

g) A Sion, où, avec le Père Aimé SCHAUFFLER, la Montagne attend aussi ses Missionnaires...

Ainsi, d'année en année, se continue la besogne : *Alii laboraverunt, et vos in labores eorum.*

#### § V. — Nos Œuvres diverses.

D'autres œuvres que les missions proprement dites entretiennent nos Pères.

Ainsi, dans la région parisienne, quelques-uns, invalides pour le travail des missions, continuent à faire le bien dans les paroisses, où leur présence est si appréciée par leurs ouailles et par l'Autorité diocésaine. Les autres continuent à prêcher, à Paris et partout, sous la direction de leur Père Supérieur, le Révérend Père Paul HURIET. Mais, hélas ! les ouvriers lui manquent..., et d'autres robes montent à notre place. Le Père Supérieur lui-même a été nommé, par Son Éminence le Cardinal Dubois, — d'accord, au surplus, avec le Comité directeur de l'Œuvre des Cheminots et des P. T. T., — Délégué général ; et cela l'oblige à beaucoup de déplacements, pour aller voir tous les groupes de France.

A Sion, sur le plateau — dorénavant, plus libre, — montent toujours les foules, aux vibrants appels du Père SCHAUFFLER, devenu, depuis quelques semaines, Modérateur du nouveau Scolasticat de Philosophie que nous avons dû ouvrir sur la Colline, dans le vieux logis modernisé et remis à neuf. La chapelle intérieure du Juniorat s'est allongée de toute la sacristie ; et nos

41 jeunes gens, dont 10 d'Alsace et de Lorraine, y sont à l'aise. La salle d'études a repris sa destination d'il y a cinq lustres. *Multa renascentur...* Du haut de la tour de son Sanctuaire, aujourd'hui comme alors, bénit avec amour ses enfants, ses Oblats, la Mère très bonne, notre chère Vierge de Sion, trésor du pays et trésor de tant d'Oblats, à travers le monde, *qui devoti manent, Virgo MARIA, Tibi!*...

Parce que nos frères de Dinant ont bien réussi dans leurs prédications, au Diocèse de Reims et dans les Ardennes, nous avons été sollicités, un jour, par Son Éminence le Cardinal Luçon, de prendre le Pèlerinage de Saint-Walfroy. La pénurie de tout ouvrier nous a fait répondre négativement. Les ruines du sanctuaire y ont été relevées, en partie, et un chapelain y a été nommé. Son Éminence ne renonçait pas à ses desseins. Au centre des Ardennes, se trouve un pèlerinage, très fréquenté jadis mais trop délaissé aujourd'hui. L'offre nous en a été faite ; mais, toujours aussi peu munis, nous avons dû refuser encore. Cette fois, le bon et vénérable Cardinal a insisté et réinsisté. Nous avons cru ne pouvoir rester sourds à cet appel pressant et paternel : il voulait tant « réaliser son plan à Neuvizy, avant de mourir ! ». Le 6 août 1928, nous avons pris première possession du Pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours, à Neuvizy. Nous y avons reçu un accueil très empressé et de la part de la population et de la part du clergé environnant. Et nous y avons trouvé une splendide église gothique, — récente, il est vrai, mais vrai joyau à Notre-Dame, ajourée par des vitraux du meilleur ton rappelant la vie, les prophéties et les mystères de la vie même de Notre-Seigneur et de la Très Sainte Vierge. Un jour, les « Missions » pourront publier le récit de l'apparition miraculeuse de la Sainte Vierge, en 1752, et celui de l'histoire du pèlerinage.

Dans le même diocèse, nous venons aussi de prendre une œuvre de retraites fermées. Que la bénisse Notre-Dame de Bon-Secours !...

## § VI. — Notre Recrutement futur.

Il y a, enfin, un point sur lequel l'attention des nôtres doit être attirée. C'est la grosse question du recrutement.

Il est difficile de blâmer ou de demander. Notre vie de voyageurs nous a mis, les uns et les autres, en contact avec les efforts d'autres Familles religieuses qui ont pu être mal servies par leurs agents. Aussi pensons-nous que notre situation vaut toutes les autres situations. Plutôt que de s'exposer aussi à des critiques malveillantes, certains, trop timidement peut-être, n'ont-ils pas préféré s'abstenir ? La crainte de déplaire à certaines autorités diocésaines a pu en arrêter d'autres : il y a aussi de tels vides dans certains diocèses !...

En tous cas, la question demeure grave et bien posée à tous. Cette année, notre chiffre de recrues est minime ; et ce n'est pas une consolation ni un encouragement de constater la même disette partout, cette année, et pour les diocèses et pour les Instituts religieux qui ont des écoles apostoliques comme nous avons des Juniorats. Notre zèle a besoin d'être réchauffé, pour que nous préparions de fervents Junioristes et de solides vocations de Frères convers : Notre ASSOCIATION DE MARIE IMMACULÉE doit être développée.

Pourtant, nos « *Petites Annales* » sont lues. Aux jours prochains, il faudra y donner une meilleure place à l'Association de MARIE Immaculée, pour mieux remplir ses buts de recrutement et de soutien. Nos abonnés s'y attendent, et ils s'étonnent que la place n'y soit pas meilleure pour nos œuvres. Ils savent nos efforts au loin ; mais ils savent aussi s'intéresser aux enfants et aux jeunes gens que nous préparons pour l'avenir. Cette œuvre sera celle de demain, avec la constitution meilleure de l'Association de MARIE Immaculée que nous avons depuis la récente *Circulaire* de notre Révérendissime Père sur ce sujet (1)...

---

(1) Voir « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 236 (Septembre 1929), pp. 243-260 : — COMMUNIQUÉS DE L'ADMINISTRATION : *Notre Association missionnaire de Marie Immaculée*.

La prière ardente, dans ces jours de reconstitution, est celle du Maître : *Rogate ergo Dominum messis...* Grâce au Ciel, le noviciat de ces dernières années a été nombreux. Actuellement, nous avons 25 Novices scolastiques et 9 Novices convers ; et 5 Postulants convers patientent encore. Nous demandons au Bon DIEU d'avoir plusieurs années semblables à l'année écoulée, afin que nos cadres se reforment. Mais, en attendant, on vit avec les éléments présents ; et il faut se résigner à la Volonté d'en haut, même quand elle éprouve dans la santé de nos cadets, hélas !... Que nos jeunes ouvriers, parmi lesquels sont ceux qui approchent de la cinquantaine, ne vieillissent pas avant bien des années ! Que DIEU nous garde la santé de nos chers Frères convers, dont le nombre devrait être doublé ! Et que, par MARIE Immaculée, nous puissions, toujours plus, nous sanctifier dans la vérité, par l'amour de DIEU et par le zèle pour le salut des âmes !

Amand GRENIER, O. M. I.

---

### Ordination à Johannesburg.

La cérémonie de l'Ordination a eu lieu, le 25 juillet, à la pro-Cathédrale de Johannesburg. On avait fait les choses en grand, car une Ordination sacerdotale est une chose à peu près inconnue dans ce jeune pays. Aussi, bien que ce fût en semaine, l'église était-elle comble de blancs et de noirs, dont plusieurs s'étaient déplacés de 40 à 50 kilomètres.

Le dimanche suivant, il y avait de nouveau église comble, pour ma première grand'Messe, à Mayfair, où réside le Père SACCADAS. Monseigneur l'Évêque prêcha sur le *Sacerdoce*...

Je ne suis pas encore définitivement établi, parce que je dois retourner au Natal continuer l'étude du zoulou. Mais je reste à Johannesburg, en attendant le retour du Père SACCADAS, qui a dû s'éloigner pour refaire sa santé.

Johannesburg n'existait pas encore, il y a quarante-deux ans. Maintenant, c'est une agglomération dépassant le demi-million d'habitants, blancs ou noirs, travaillant dans les mines d'or. On y côtoie des gens de toutes les races et de toutes les langues. Comme c'est navrant de voir combien peu, parmi eux, sont catholiques !

Guillaume Le DRÉAU, O. M. I.

---


# VICARIAT DU NATAL

---

## I. — La Marche des Œuvres au Natal <sup>1</sup>.

---

### § I. — Activités de l' « I. C. U. »

ETTE Société (*Industrial Commercial Union*), créée parmi les noirs et entachée de « bolchévisme », a continué à faire sentir son influence dans tout le Sud africain et particulièrement à Durban. Des réunions se sont tenues, suivies de beuveries ; et, au mois de juin dernier, les affiliés ont décidé de faire une démonstration publique en masse. Il en est résulté une bataille entre blancs et noirs, où plusieurs personnes ont perdu la vie. Pour faire pièce à cette association dangereuse et pour enlever à nos indigènes tout prétexte pour lui donner leur appui, nous avons fondé l'Association appelée « C. A. U. » (*Catholic African Union*), dont l'activité sera parallèle à celle de l' « I. C. U. », mais dirigée par les principes sociaux catholiques. Cette union s'affermit, quoique nous en soyons encore à l'ère des tâtonnements et des recherches. Elle se compose de plusieurs sociétés déjà existantes, — par exemple, l'Union des Fermiers, l'Union des Instituteurs, etc. La grande difficulté à résoudre est le mode de fonctionnement ; mais nous espérons en venir à bout, et ce sera, alors, un grand pas de fait.

---

(1) Extraits d'un *Rapport* de Sa Grandeur Monseigneur Henri DELALLE, Évêque titulaire de Thugga et Vicaire des Missions du Natal (août 1929).



## § II. — École Normale supérieure.

Les Religieuses européennes, qui se destinent aux écoles indigènes, doivent subir des examens pour le brevet d'enseignement. Jusqu'ici, elles devaient suivre les cours préparatoires avec les futurs Instituteurs ou Institutrices noires. Nous avons obtenu du Gouvernement la permission de fonder une École normale exclusivement pour ces Sœurs ; et, après discussion et étude de la question par les Évêques intéressés et le Délégué apostolique, il fut décidé d'établir cette école dans les montagnes du Noodsberg, à notre Mission Saint-Pierre. Là, des Bénédictines, des Dominicaines et des Sœurs du Précieux-Sang suivent des cours préparatoires, approuvés par le Gouvernement. Nous avons ajouté à ces cours des conférences d'apologétique, d'Écriture sainte et d'histoire ecclésiastique, — lesquels sont donnés par le Révérend Père Antoine PFISTER, O. M. I. C'est une œuvre nécessaire ; et je n'ai qu'un désir, — celui de la voir grandir et fournir des Religieuses institutrices diplômées en nombre suffisant pour toutes les Missions qui en demandent.

## § III. — Retraites des Catéchistes.

Nous avons continué les retraites fermées pour les Catéchistes. En janvier, ils étaient 35, réunis à la Mission de Maryvale, près de Maritzburg. Outre les sermons de retraite et les exercices de piété, ils ont eu des conférences sur la façon d'enseigner le Catéchisme, sur la manière d'administrer le Baptême aux mourants et sur d'autres sujets relevant de leur travail. Ils en ont bien profité. Et ils ont demandé, pour l'an prochain, des conférences sur les sectes protestantes et sur l'apologétique, afin de se rendre aptes à soutenir victorieusement les attaques des ennemis de la Foi. La retraite dure du lundi soir au vendredi et se termine par un sermon prêché par l'Évêque et la Bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement.

#### § IV. — Frères Convers indigènes.

Le Noviciat des Frères convers indigènes, établi à la Mission Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus à Inchanga, marche doucement. Un Frère fera incessamment ses premiers vœux et deux Postulants se préparent à prendre l'habit religieux. Ce sont d'excellents jeunes gens, qui nous rendront de grands services, si nous pouvons leur apprendre les métiers de maçon et de charpentier. Ils nous seraient, alors, d'une immense utilité, pour bâtir nos églises et nos écoles.

#### § V. — Progrès des Missions <sup>1</sup>.

Le progrès s'accroît partout ; et nous saisissons toutes les occasions pour commencer de nouveaux centres parmi les indigènes. Quoique le travail soit écrasant, nous allons de l'avant, car il est indispensable que nous prenions le pas sur les protestants.

C'est surtout dans les montagnes du Noodsberg que les chances se présentent, en ce moment. Nous acceptons tous les sites que nous pouvons obtenir des chefs et des magistrats, quitte à commencer avec une petite école et une chapelle très pauvre.

Ces centres sont visités, régulièrement, par un Catéchiste et, de temps en temps, par les Missionnaires. Plus tard, le développement plus ou moins sérieux de chacun de ces centres nous dictera notre action.

Cette année, nous allons bâtir une église-école pour les indigènes à Mooi River, où la vieille école tombe en ruines. Une autre chapelle, à Schroeders, était sur le point de s'effondrer ; je viens de la faire reconstruire en pierres. Plusieurs écoles dans le district nord de Maritzburg ont exigé des agrandissements.

Deux Missions, celle de Mayville et celle de Kruisfon-

---

(1) Du 30 juin 1928 au 1<sup>er</sup> juillet 1929 : — a) nous avons enregistré 3.241 Baptêmes, dont 1.150 d'adultes ; b) 1.999 Catéchumènes se préparent au Baptême ; c) 388.479 Communions ont été distribuées, dans notre Vicariat de Natal.

tein, qui jusqu'ici étaient seulement visitées par le Missionnaire, viennent de recevoir un prêtre à demeure ; naturellement, ces Missions ne peuvent encore se suffire et demeurent à la charge du Vicariat.

Deux jeunes Indiens de Durban se trouvent, à Rome, au Scolasticat des Oblats ; ils donnent pleine satisfaction et viennent de commencer leur théologie. Un jeune Colonial, ingénieur civil, est sur le point de commencer ses études de philosophie. Trois jeunes gens du pays sont dans les Collèges désignés par le Synode des Évêques comme petits Séminaires.

#### § VI. — Congrès Eucharistique national <sup>1</sup>.

La grande joie apostolique de cette année, la grande bénédiction du Ciel sur la terre d'Afrique fut le Congrès eucharistique tenu à Durban du 29 mai au 2 juin.

J'avais pu, avec l'assentiment de Monseigneur le Délégué apostolique, me rendre en Australie, l'an dernier, pour assister au Congrès eucharistique de Sydney, en qualité de représentant unique des Églises du Sud africain. Les merveilles de foi et de ferveur dont je fus le témoin, durant les jours inoubliables du 28<sup>e</sup> Congrès international, avaient laissé en mon âme un grand désir de voir quelque chose de semblable au sud de l'Afrique. Aussi fut-ce avec bonheur que je souscrivis au projet qui me fut présenté par le Révérend Père Louis SORMANY, O. M. I., et nos Pères de Durban de tenter l'aventure du premier Congrès eucharistique africain.

Nous avons, d'ailleurs, de grands anniversaires à célébrer : celui du Jubilé du Souverain Pontife, — celui du Centenaire de l'Émancipation catholique dans l'Empire britannique, — et mon vingt-cinquième Anniversaire de Consécration épiscopale. Deux de ces événements étant de portée générale, il fut résolu de préparer un Congrès auquel s'intéresseraient, non seulement

---

(1) Cfr. « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, Num. 237 (Septembre 1929), pp. 349-363 : — VICARIATS DU SUD-AFRIQUE : *Le Congrès eucharistique de l'Afrique méridionale*.

le Vicariat de Natal, mais tous les Vicariats et Préfectures du sud de l'Afrique.

Son Excellence le Délégué apostolique, les Vicaires et les Préfets, les prêtres et les fidèles, tous acceptèrent d'enthousiasme ; et le Comité de Durban se mit à l'œuvre. Il obtint du Gouvernement des réductions de prix pour les voyageurs, et de la Municipalité durbanaise des salles pour l'hospitalisation des indigènes qui viendraient au Congrès et même un subside de £128 pour leur nourriture.

Quatre sections d'études furent organisées, — l'une pour la langue anglaise, une pour la langue française, une pour le zoulou et une dernière pour les Indiens. C'était la première fois que la langue zouloue était à l'honneur sur les programmes d'un Congrès eucharistique.

Malheureusement, ni le Délégué apostolique ni Monseigneur McSherry (doyen des Vicaires apostoliques), empêchés par la maladie, ne purent se rendre à Durban. Mais nous eûmes 22 évêques, préfets ou prélats et plus d'une centaine de prêtres.

Les différents exercices prévus eurent lieu avec toute la solennité possible. Les conférences, très instructives et très belles, dans les différentes langues, furent suivies avec ferveur. Parmi les orateurs étaient inscrits des évêques, des préfets, des prêtres et aussi des laïques. La section zouloue, tenue dans la grande Église Saint-Paul, fut merveilleuse. Les indigènes s'y pressaient, au dedans et au dehors. Ils eurent leurs Messes pontificales. Tous les confessionnaux furent assiégés, et le nombre des communions fut très consolant.

La grande procession finale, le dimanche 2 juin, fit sensation. Il faut savoir que, dans les églises ou services protestants, le mélange des races n'est pas admis. Seules les églises catholiques sont ouvertes à tous, blancs et noirs. Or, la procession eucharistique — se déroulant, dans un ordre parfait, à travers notre ville en très grande majorité protestante — vit s'unir, dans un immense acte de foi et d'adoration, plus de vingt nations différentes : blancs, noirs, Indiens et métis priaient et chantaient

la gloire du Christ-Roi dans toutes les langues, tandis que des milliers de protestants et de païens, venus en curieux, admiraient en silence et s'étonnaient de voir ainsi proclamée la catholicité de la véritable Église. Au Parc public, mis à notre disposition, s'élevait l'autel ; et, devant cet autel, 15.000 catholiques s'inclinaient, avec une étreignante émotion, sous la bénédiction de Jésus caché sous les voiles eucharistiques...

De toutes les remarques qui me sont revenues, concernant cet acte de foi, je puis tirer cette conclusion : — Le Congrès a été un succès véritable ; il a fait l'effet d'une mission générale par le nombre des retours dont il a été l'occasion ; il a donné à nos catholiques un sens plus profond de la Foi et un saint orgueil d'appartenir à la seule véritable Église du Christ ; il a aiguisé en eux le désir de la prière publique ; il a remué bien des consciences et jeté des germes de foi dans les âmes de nombreux hérétiques et de païens.

Il a eu aussi ce résultat, que j'apprécie : celui de rapprocher les différentes races du pays dans un sentiment d'admiration mutuelle. « — Comme ces pauvres noirs, Zoulous et Indiens, prient bien », disaient les Européens. Et les noirs disent, de leur côté : « — Nous croyions qu'il n'y avait presque pas de blancs catholiques, et voilà que nous avons vu toute une armée de croyants à peau blanche ; alors nous nous sommes glorifiés d'appartenir à la grande Église du Christ ; que ceux qui veulent nous tromper et nous entraîner loin du Bercaïl disparaissent devant la lumière de ce Soleil qu'est l'Hostie, où tous nous adorons le Roi Sauveur ! »

Il nous reste de ces fêtes un souvenir ému et suave, qui place sur nos lèvres et sur les lèvres de tous les catholiques du Sud africain, un hymne d'amour et de profonde reconnaissance. Puisse le bon grain germer et fructifier et produire le cent pour un, pour la gloire de DIEU et l'extension du Règne de JÉSUS-Christ !

† Henri DELALLE, O. M. I.





## II. — Les Mémoires d'un Aumônier de Prison <sup>1</sup>.

---

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Plusieurs fois déjà, notre vénéré Vicaire apostolique, Monseigneur DELALLE, et d'autres aussi m'ont demandé de jeter sur le papier quelques-unes de mes impressions sur la Prison de Pietermaritzburg et ses habitants.

Nos Saintes Règles nous rappellent que, l'un des principaux buts de l'Institut étant de prendre soin des âmes abandonnées, les malheureux détenus ont donc un droit légitime à notre charité.

Écrire sur ce sujet, surtout pour moi, n'est pas chose des plus faciles. En effet, étant Aumônier officiel — c'est-à-dire nommé par le Gouvernement — de la Prison de Pietersmaritzburg, je ne pourrai en dire que peu de choses, car la charge d'aumônier officiel entraîne avec elle l'obligation du silence et du secret : il n'est pas permis de parler au dehors de ce qui se passe à l'intérieur de la prison. Cependant, sans enfreindre les règlements et tout en restant dans les limites de la discrétion, je m'efforcerai de satisfaire les désirs de ceux qui m'ont demandé, instamment, un article sur ce sujet.

Je parlerai, tout d'abord, de la prison en elle-même ; ensuite, je dirai quelques mots de ses habitants.

Au Sud africain, les prisons sont plus confortables, plus attrayantes qu'en Europe.

Un coup frappé à la porte, et, aussitôt, vous voilà introduit, si du moins vous avez droit de cité. Chapelains ou plutôt aumôniers, magistrats supérieurs, avocats peuvent pénétrer, — ces derniers, toutefois, avec certaines réserves, car ils ne passent pas la seconde porte et voient leurs clients au parloir, sous la surveillance d'un garde.

A peine avez-vous passé la lourde porte de fer, qu'elle se referme ; et vous voilà pris entre elle et une seconde, qui n'est qu'une grille à forts barreaux de fer et fermant également avec serrure de sûreté.

---

(1) *Rapport* du Révérend Père Félix COUPÉ, de la Mission Sainte-Jeanne d'Arc, de Maryvale (Vicariat de Natal), à Sa Grandeur Monseigneur Augustin DONTENWILL, Supérieur Général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée (2 octobre 1929).

Signez le registre ; et alors, si votre travail ou ministère le permet ou l'exige, pénétrez plus avant.

Partout, à l'extérieur des bâtiments comme dans les cours, propreté presque minutieuse et exagérée, — les ouvriers ne manquent pas, d'ailleurs. Partout aussi où la chose est possible, dans les parties de la cour qui ne sont pas requises pour le service et les promenades des prisonniers, de magnifiques parterres de fleurs attirent les regards ; et cela durant l'année entière, car les plants sont changés suivant les saisons.

Ce que je dirai de la prison des hommes s'applique également à la prison des femmes. Bien que séparées par un mur infranchissable, ces deux prisons ne font, du reste, qu'un seul établissement, sous la haute direction du Gouverneur de la prison et de la Matrone qui elle-même lui est soumise.

Dans les prisons du Sud africain, à Maritzburg comme ailleurs, plusieurs prisonniers habitent la même cellule. Je ne parle pas des condamnés à mort, pour lesquels il y a des règlements spéciaux et dont je m'occuperai plus tard. Dans d'autres pays, chaque prisonnier a sa cellule.

Des deux systèmes quel est le meilleur ? Cela dépend, sans doute, des individus : les uns préfèrent la compagnie et, les autres, la solitude. Au point de vue moral, il y a avantage et désavantage des deux côtés. Cependant, partout, semble-t-il, on semble revenir à la vie sociale dans les prisons ; et on essaie de rendre la captivité plus supportable, en rendant la prison plus attrayante par des conférences, des lectures, des concerts, etc. Il n'y a, pourtant, aucun doute qu'un trop grand nombre d'amitiés contractées en prison, par suite de la vie de communauté, ont été désastreuses au plus haut degré.

Quoi qu'il en soit, il est presque impossible de séparer complètement les nouveaux condamnés des anciens, les cas légers des crimes plus graves, etc. De là, contagion funeste : bien des coups sérieux, des crimes même, ont été préparés en prison.

Les cellules sont irréprochables, au point de vue de la

propreté ; les chaussures même sont laissées à la porte. De fait, propreté, hygiène, etc., tout cela est, on peut dire, parfait.

Inutile d'ajouter que les prisonniers travaillent. En principe, il y a les travaux forcés ; mais, de fait, ils n'existent que de nom. Huit heures de travail par jour et d'un travail proportionné, autant que possible, aux forces et aptitudes de chacun : voilà la règle.

Le samedi, à partir de midi, et le dimanche, toute la journée, repos ; le samedi est le jour des visites.

Le plus dur, ce n'est pas le travail, mais le manque de liberté, — cette liberté si chère à tout homme !

La nourriture est bonne, saine et suffisamment variée pour ne pas causer de troubles et maladies d'estomac ou autres. Café, le matin, pour ceux qui ont bonne conduite.

Si les règlements sont stricts, les punitions sont sévères, très sévères même. Toute infraction grave est punie par les fers, chaînes aux pieds et aux mains ; parfois, les prisonniers sont aussi enfermés dans des cages ou passent la journée à casser des pierres. D'un autre côté, la bonne conduite est récompensée ; et il n'est pas rare qu'un prisonnier reçoive une rémission de sa peine, de deux ou trois mois par an.

On trouve ici un peu tous les métiers ; les cercueils même, à l'usage des défunts de la prison, sont faits par les détenus eux-mêmes.

Nous avons, à Maritzburg, un immense jardin, qui fournit certains légumes, ainsi que du maïs en quantité suffisante pour les prisonniers et aussi pour la vente en ville. Le produit de cette vente est parfois très élevé, lorsque le temps est favorable et s'il n'y a eu ni sécheresse ni grêle.

\* \* \*

Tout le monde sait qu'en Angleterre il y a la Religion d'État. Ici, dans l'Union sud-africaine, c'est encore l'Église d'Angleterre qui est Église d'État. Actuellement, les Boers tiennent les rênes de notre Gouvernement ;

et, comme ce Gouvernement semble destiné à dominer toujours davantage, la Religion d'État sera-t-elle, un jour, la Religion luthérienne (*Dutch Reformed Church*) ? D'aucuns trouveront la chose peu probable ; moi, je n'oserais, certes, pas me prononcer pour la négative.

Mais je m'aperçois que je fais un faux pas et que je me lance dans la politique. Somme toute, ici, quel que soit le Gouvernement, la religion n'est nullement considérée comme une chose de luxe ; la liberté de conscience est, non seulement respectée, mais favorisée.

A côté de l'hôpital, destiné à calmer les souffrances physiques et visité chaque jour par le docteur, il y a aussi une chapelle, qui peut contenir plus de 100 personnes. On y trouve un autel, avec croix et chandeliers, suivant la liturgie anglicane.

Chaque dimanche, je me rends à la prison ; et, de 1 heure à 2 heures de l'après-midi, je m'efforce d'inculquer, dans l'âme de ces pauvres malheureux, quelques principes surnaturels, pour leur faire accepter et supporter courageusement le châtiment mérité, comme aussi pour détruire les principes erronés qui leur ont ouvert ces portes sinistres.

De là, je vais chez les femmes où, de 2 à 3 heures, je fais le même travail.

Chaque prisonnier a sa carte d'identité, sur laquelle est indiquée aussi la religion à laquelle il appartient. Et, afin d'éviter les difficultés qui pourraient se présenter entre les différents chapelains, chaque prisonnier ne peut assister qu'au service de son propre aumônier. Je dirai tout bas, cependant, que les gardiens ne sont pas toujours très stricts. Si je n'avais que les catholiques, l'assistance à mes offices serait peu nombreuse. Mais d'autres viennent aussi ; et les gardiens ferment les yeux.

Inutile de dire que tous ne viennent pas toujours par dévotion. Que voulez-vous ? Un changement d'air, un peu de liberté relative et quelque distraction, tout cela n'est pas à dédaigner. Et, d'ailleurs, le Bon DIEU se sert de tout. Peut-être qu'un jour ou l'autre une parole

ou, plutôt, la grâce touchera l'une de ces âmes — nullement venue, tout d'abord, dans ce but.

Les païens, eux, peuvent choisir une religion et doivent, ensuite, s'en tenir à leur choix. Le prosélytisme est interdit, et cela est préférable.

Parfois, surtout aux jours de congés — rares, très rares, d'ailleurs (deux ou trois par an), — je puis aller dire la Messe de bonne heure. Le dimanche, le travail à la Mission de Maryvale me rend la chose absolument impossible.

Un aumônier de prison doit être un peu comme un aumônier militaire : une franche gaité est de mise chez lui. Il ne s'agit pas d'envoyer tous ces malheureux en enfer. Leur faire comprendre leur faute, les convaincre de la nécessité de se livrer à une vie meilleure, essayer de leur inspirer l'amour de DIEU, être bon avec eux : voilà !... Et ce travail ne peut être fait que par DIEU Lui-même, — le chapelain n'étant qu'un instrument bien misérable et bien incapable.

A la prison, plus qu'ailleurs, il est bon de se rappeler le dicton : — « On ne prend pas les mouches avec du vinaigre... »

Si l'aumônier cherche, de son mieux, à faire du bien à ces pauvres détenus, il ne faut pas croire qu'il soit le seul, d'ailleurs, et que les autorités — et, en particulier le Gouverneur de la prison — ne sont là que pour maintenir l'ordre avec une main de fer. Il n'en est pas ainsi. Je puis dire, en toute justice et sincérité, que près d'eux les détenus reçoivent aussi de bons conseils. Les sociétés de secours aux prisonniers cherchent également, par tous les moyens possibles, à les tirer de l'abîme, parfois très profond, où ils sont tombés. Mais, de ce côté, c'est plutôt une œuvre philanthropique, et la religion n'y vient qu'en second lieu.

\* \* \*

Puisque nous sommes sous les verrous, nous aussi, visitons un peu les différentes classes de prisonniers.



C'est un samedi, après midi : tous sont là, tous au repos, — aucun travail, excepté ce qui est urgent.

Nous pouvons diviser les prisonniers en plusieurs classes.

Quels sont donc ceux-ci, qui n'ont pas l'uniforme de la prison ? Sont-ce des privilégiés ? Hélas, non : ils attendent leur jugement, et peut-être, parmi eux, s'en trouve-t-il quelqu'un qui, sous peu, entendra prononcer pour lui la sentence fatale, — condamnation à mort !

Parmi ceux qui ont été jugés par les différents tribunaux, il y a, tout d'abord, les détenus pour cause insignifiante. Ils ont, généralement, violé quelques règlements de la Municipalité. Peut-être celui-ci n'avait-il pas sur lui son permis (*pass*) de circuler en ville, — car tout indigène, travaillant en ville, doit avoir un permis du magistrat : peut-être cet autre fut-il rencontré, le soir, par la police, n'ayant pas de lampe à sa bicyclette ; etc., etc. Toutes ces offenses ne font pas, d'un homme, un criminel. Sans doute, dans de pareils cas, le coupable a la faculté de payer une amende. Mais, parfois, l'amende est si forte, en comparaison de l'offense, qu'il préfère rester huit ou quinze jours ou même plus en prison.

Probablement, au sortir de la prison, il trouvera sa place occupée par un autre, et il restera peut-être sans travail, un temps assez long. Qu'a-t-il gagné ? Tout au plus, une expérience qui le rendra plus prudent à l'avenir ? Hélas, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, tel n'est pas le résultat. Loin de gagner, il a peut-être tout perdu et pour toujours : on l'a rendu criminel. Au contact de prisonniers plus coupables, perversis parfois, il est lui-même devenu un futur criminel, et, un jour ou l'autre, on le retrouvera sur le banc des prévenus, — où il s'entendra condamner, non plus à huit ou quinze jours de prison, mais à deux ou trois ans ou davantage.

Ceci ne serait, probablement, pas arrivé, s'il avait été traité autrement. Ce n'est pas à moi d'indiquer de quelle façon il devrait être puni pour de si légères offenses. Qu'il me suffise de dire que la plupart des magistrats ou des juges sont opposés à ce genre de puni-

tion. Mais ils ne peuvent changer la loi ; et ils sont tenus de la faire respecter, suivant la manière indiquée par le législateur. Espérons qu'un jour viendra où un moyen sera trouvé pour punir, de façon plus pratique comme aussi plus morale, ceux qui se rendent coupables de ces légères offenses, de ces petites infractions aux règlements des municipalités, etc.

Il y a encore une autre classe : celle des malheureux qui ont été trouvés sur la voie publique pris de boisson, — et, parmi les indigènes, ils sont nombreux. Que voulez-vous ? Ils aiment tant leur bière nationale. Ceux-là aussi sont, souvent, rendus criminels par le séjour à la prison. Il faudrait trouver un remède pour les tirer de ce vice. Et la prison, certes, n'en est pas un, — bien loin de là. C'est alors que l'influence de l'aumônier devrait agir davantage. Mais, hélas, comme on le dit si bien : « Qui a bu boira. » Même ces établissements où l'on détient, pendant un temps plus ou moins long, ces adorateurs de Bacchus loin de toute tentation ou, plutôt, de toute occasion, donnent-ils les résultats espérés ? Non : bien peu en sortent convertis.

Le vol et les querelles (souvent causées par la boisson) amènent aussi à la prison un nouveau contingent de délinquants, pour un temps plus ou moins long.

Il y a encore le vol avec effraction, le vol à main armée, la violence avec l'intention de nuire gravement à la vie du prochain, l'immoralité, etc. Ce sont là tout autant de crimes, pour lesquels les sentences sont souvent sévères, et avec raison.

A ces différentes classes, l'aumônier doit donner ses conseils et faire des réprimandes ; mais, avant tout, il lui faut étudier la nature humaine, savoir l'excuser sans l'approuver, et la condamner même sans, toutefois, jeter le désespoir au cœur du coupable.

\* \* \*

J'arrive, enfin, à la dernière classe de prisonniers, — celle des condamnés à mort pour assassinat. Et c'est là

que l'aumônier trouve le plus de consolations. Ce ministère est pénible, diront certains. Eh ! non : erreur. Ce travail est plein de consolations ; car là même, dans ces âmes, le chapelain voit — touche, pour ainsi dire, du doigt — le changement qui se fait, peu à peu, sous l'influence de la grâce divine.

Tout le monde sait que, parfois — ici, comme ailleurs, — il s'écoule un temps assez long, plusieurs mois même, avant que le prévenu passe en jugement. Ce qui rend cette attente assez longue et inévitable, ce sont souvent les difficultés sans nombre qui rendent l'enquête préliminaire très difficile. De plus, la cour d'assises ne siège pas continuellement dans le même endroit, Maritzburg ; elle se déplace, et les jugements sont rendus par districts.

Pas de jury : trois juges seuls prononceront la sentence, suivant leur conscience et les dépositions des témoins. Pourquoi le jury n'a-t-il pas, comme pour les Européens et les Indiens, sa place au tribunal ? Ne l'oublions pas : il s'agit ici d'indigènes, de Zulus. Or, il serait à craindre, vu les sentiments des blancs vis-à-vis des noirs, qu'avec un jury, composé évidemment d'Européens, la culpabilité de l'accusé fût prononcée, parfois, sans preuves suffisantes ; l'expérience l'a prouvé, autrefois. Les indigènes sont persuadés, et avec raison, qu'ils obtiennent une sentence plus équitable avec trois juges, sans jury.

Malheureusement, s'il s'agit d'un blanc accusé d'avoir assassiné un indigène, il sera jugé par un jury ; et le jugement, parfois, n'est pas ce qu'il aurait dû être. Il serait à souhaiter que, dans ce cas, le blanc fût jugé par un jury noir, — ce qui est impossible. Tout au moins devrait-il être jugé, lui aussi, par trois juges, sans jury : la justice serait mieux rendue. Je n'entends pas, par là, critiquer les sentences prononcées par la cour. Le jury, en effet, se prononce sur la culpabilité ou non-culpabilité de l'accusé ; le juge applique la loi et prononce la sentence.

Laissons de côté cette question épineuse...

Excusez... Voici une sonnerie de téléphone :

— « Hullo ! »

— « Père COUPÉ ? »

— « Oui. »

— « C'est le Directeur de la prison qui parle. »

— « Très bien, Monsieur le Directeur. »

— « Père, un indigène vient d'être condamné à mort, et il désire l'assistance de votre ministère. »

— « Très bien : j'arrive dans quelques instants... »

Allons, n'ayez pas peur, — ce n'est pas encore l'exécution, — venez avec moi...

Mais je m'oublie... Excusez-moi de vous inviter à m'accompagner, car vous ne pourriez rentrer. Vous-même, Monseigneur, n'avez pas oublié qu'il vous fut impossible de visiter la Prison de Pietersmaritzburg, lors de votre visite au Natal, — les règlements sont si stricts.

Je serai donc obligé de vous décrire le travail de l'aumônier auprès de ces malheureux. J'en ai souvent plusieurs ensemble, — jusqu'à quatre ou cinq, parfois. Laissez-moi vous expliquer comment se fait ce travail de miséricorde et où et comment il se termine.

C'est dans la cellule qu'habituellement je les visite, mais parfois aussi dans la cour, sous l'œil du gardien, qui jamais, ni jour ni nuit, ne doit les perdre de vue. Il se tient à distance, d'ailleurs, et j'ai toute liberté de parler à mes pauvres enfants.

Dans une cellule, un condamné est seul ou ils sont trois, — jamais deux. Mais, que j'en aie un ou quatre ou cinq, il n'y a pour moi aucune difficulté ; j'ai la permission de les prendre ensemble pour leur parler.

A la première visite, évidemment, il faut surtout consoler : le malheureux est plus ou moins abattu, — il faut attirer sa confiance. C'est facile : tout être souffrant est heureux de voir quelqu'un s'apitoyer sur son sort.

Le condamné à mort est, généralement, païen ; parfois, il est catholique ou protestant. Dans le plus grand nombre de cas, il avoue immédiatement son crime à l'aumônier, alors même qu'il l'aurait toujours nié devant les juges.

Évidemment, s'il est païen, pas de difficulté : qu'il avoue ou non, peu importe, car le baptême effacera tout. S'il est chrétien, je me trouve bien soulagé, quand il avoue ; car, au dernier moment, ce sera plus simple, — la confession sera sincère, et l'absolution effacera tout.

J'ai vu une catholique, condamnée à mort, demander à tout avouer devant les autorités civiles, la veille de l'exécution. Même à moi elle niait jusque-là. Que j'ai prié pour elle et que j'ai fait prier ! Lorsqu'elle avoua tout, que je fus heureux ! Car j'étais moralement certain qu'elle était coupable. Un télégramme fut envoyé, tout de suite, au Gouverneur général, et l'exécution fut remise. De fait, la sincérité de cet aveu lui valut de voir sa sentence commuée, ainsi que celle de deux hommes qui devaient être exécutés en même temps qu'elle et que j'avais instruits. Tous les trois furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité... Ces cas sont rares, évidemment.

Généralement, j'ai environ six semaines ou deux mois pour instruire le condamné et lui enseigner, avec les principes de la foi, les prières et les sentiments nécessaires à une bonne contrition.

La sentence a, de fait, été prononcée par les juges ; mais, afin que la justice suive son cours, il faut que la sentence soit confirmée par le Gouverneur général de l'Union.

Six semaines ou deux mois s'écoulent. Puis, enfin, la décision arrive de Pretoria. Souvent, c'est un acte de clémence, surtout quand les juges ont recommandé le condamné. Ce qui signifie prison pour la vie, c'est-à-dire 15 ans ou plus, ou 7 ans, ou 10 ans. Alors, le condamné sort aussitôt de sa cellule et va rejoindre les autres prisonniers.

Si la sentence a été confirmée par le Gouverneur général, le malheureux a encore huit jours pour réfléchir et se préparer à la mort. Si ces huit jours sont pénibles pour l'aumônier, je me demande ce qu'il doit en être du pauvre condamné.



Pourtant, tous prennent très bien la chose et ne pensent qu'à se préparer à la mort.

Un seul, après avoir été sous instruction pendant deux mois pour se préparer au baptême, refusa mon ministère, le matin même de l'exécution ; rien ne put le décider, et, pourtant, il avait été bon jusque-là, — niant toujours le crime, toutefois. Ce n'est qu'après une lutte terrible, dans la cellule, avec les gardes, qu'il put être maîtrisé ; et il fut porté, pieds et poings liés, jusqu'à l'échafaud, absolument nu, hurlant et blasphémant comme un démon. DIEU me préserve d'avoir, de nouveau, à m'occuper de semblables désespérés ! Était-il réellement innocent ? Je ne le crois pas ; DIEU seul le sait...

Durant ces huit jours, je les visite et instruis, chaque jour.

\* \* \*

Le dernier jour est, enfin, arrivé, — le jour de l'exécution. Je dis ma Messe, de très bonne heure, à l'intention du malheureux ; et, à 6 heures, j'entre dans sa cellule. Ces entrées à la prison, à cette heure matinale, un jour d'exécution, sont impressionnantes au dernier point. Dernière instruction, baptême, confession et communion, s'il y a lieu ; confirmation aussi, par délégation spéciale. Nous nous disons adieu ; et je lui recommande de ne pas m'oublier. Il faut garder son sang-froid.

7 heures sonnent à l'hôtel de ville : c'est l'heure fatale. L'exécuteur entre et met au prisonnier les menottes, — sans difficulté aucune, car, auparavant, j'ai expliqué à ce pauvre enfant comment faire pour ne pas être bousculé inutilement. Il donne lui-même ses mains, à l'exemple de Notre-Seigneur.

Un dernier adieu au garde ; puis, généralement, il demande pardon du crime commis, — tout cela en marchant, car il faut aller vite. Dans un silence impressionnant, rapidement, nous nous rendons à la salle

d'exécution ; cependant, le silence est souvent rompu par le malheureux, chantant un cantique ou priant.

Nous sommes arrivés. Tout a été préparé d'avance ; il a été pesé, la veille, afin de calculer la longueur de corde nécessaire pour que la colonne vertébrale soit brisée, car il ne meurt pas par strangulation.

Il a la corde au cou, le levier est abaissé, et la trappe tombe, au moment où je lui donne une dernière absolution... Une affaire de quelques secondes, et, je l'espère, dans la très grande majorité des cas, c'est une âme de plus qui s'en va directement au ciel, chanter la miséricorde divine devant le Trône de l'Agneau !...

— « Mais », direz-vous, « les femmes sont-elles aussi condamnées à mort et exécutées ? »

Oui, certainement, quoique rarement.

A ce propos, je me rappelle une pauvre païenne condamnée à mort. La matrone de la prison des femmes — j'ai oublié de dire que là aussi j'ai entrée libre, non seulement le dimanche, mais toujours, — ces jours-là, fait preuve d'un courage héroïque ; elle est catholique, d'ailleurs, catholique fervente et enfant de MARIE.

Cette femme, condamnée, avait demandé en grâce de ne pas être conduite à la potence par des gardiens :

— « J'irai toute seule, sans donner de trouble », dit-elle.

Elle ne voulut être accompagnée que par moi et la matrone. Le Gouverneur de la prison hésitait, évidemment ; d'ailleurs, le règlement ne le permettait pas. Cependant, il accorda, certitude lui ayant été donnée que tout irait bien. Le gardien en chef seul était devant.

J'étais à la droite de la malheureuse, et la matrone à sa gauche. Elle marchait, absolument libre, entre nous deux. Il y a, de la prison des femmes à la salle d'exécution, une distance assez grande ; elle marcha, entre nous, comme à une promenade et, subitement, se mit à chanter.

Ce n'est qu'en arrivant devant la porte qu'on lui mit les menottes aux mains, derrière le dos, — sans aucune difficulté, d'ailleurs, car je lui avais dit et elle avait compris que cela était nécessaire. On lui rabattit sur

le visage la visière de la toque de toile que l'on met sur la tête des condamnés, pour l'exécution.

Ne me voyant plus, elle demanda :

— « Où es-tu, Père ? »

J'étais à ses côtés :

— « N'aie pas peur, mon enfant : je suis ici. »

Quelques pas de plus, la corde est placée, la trappe tombe, une dernière absolution, et c'est tout...

Beaucoup — médecin, gouverneur, gardes — n'oublieront de longtemps pareille exécution. Ce fut émouvant et sublime. Quant à moi, je ne l'oublierai jamais...

— « Mais », me demanderez-vous, « croyez-vous, Père, que les condamnés soient toujours, réellement, les vrais coupables ? »

Hélas, DIEU seul le sait. Mais il est un fait certain, c'est qu'il y a eu des erreurs de justice, causées par les circonstances et, souvent, par les fausses dépositions des témoins ; et il y en aura toujours.

Je me rappelle, et j'ai encore présente sous les yeux, l'exécution d'un certain condamné qui, j'en suis certain, n'était pas coupable, n'était même pas complice. Il mourut en martyr.

Quelques jours avant l'exécution, il voulut me faire une confession de toute sa vie. Il était païen ; je lui dis que ce n'était pas nécessaire, que le baptême effacerait tout.

— « Non, Père : je veux tout te dire. J'ai commis bien des fautes, je ne connaissais pas le Bon DIEU ; mais ce crime, je l'ignore complètement. Je vais paraître devant DIEU, qui connaît tout : je n'ai jamais versé une goutte de sang. »

Et il mourut ainsi, dans le calme le plus parfait, à la potence. Un véritable saint et un vrai martyr ! Que cette mort ou, plutôt, que cette exécution fut belle ! Le mot vous choquera, peut-être ; mais n'en soyez pas étonné.

Je n'étais, d'ailleurs, pas le seul à croire à l'innocence de ce malheureux...

\* \* \*

Mais, pour accomplir avec fruit ce ministère d'aumônier de prison et pour toucher les cœurs de ces malheureux, il faut, évidemment, des grâces spéciales.

Aussi, en terminant, je demande à ceux qui liront ces lignes de prier pour les condamnés à mort — ils sont nombreux — et aussi pour leur aumônier ici, au Natal, et de même pour ceux qui ont un travail analogue dans les trois autres provinces du Sud africain.

J'espère qu'un jour — peu éloigné, peut-être — ces pauvres âmes intercéderont, auprès du Divin Sauveur, pour leur pauvre aumônier qui aura essayé, de son mieux, de leur faire goûter et comprendre la miséricorde divine...

Excusez-moi, Monseigneur et bien-aimé Père : je me suis laissé entraîner. J'ai écrit bien rarement ; mais, cette fois, la longueur de mon article a dépassé les bornes...

Bénissez-moi, et croyez-moi, Révérendissime Père, votre enfant toujours respectueux et dévoué en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Félix COUPÉ, O. M. I.



### III. — Les Débuts d'Apostolat d'un vieux Missionnaire <sup>1</sup>.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉS PÈRES ET FRÈRES,

Un demi-siècle..., cinquante ans passés à Natal !...

J'ai pensé qu'à la fin de ce « repas jubilaire » quelques mots sur l'état des choses à notre arrivée à Natal, en

---

(1) Discours prononcé, à Durban (Natal), au nom du Révérend Père Louis MATHIEU, de Kruisfontein, à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de son Oblation et de celles des Pères William MURRAY et Pierre VERNHET (9 octobre 1929).

1880, feraient peut-être plaisir aux Révérends Pères. Naturellement, je me bornerai à ce dont j'ai moi-même été témoin, sur la côte, où je suis toujours resté.

Ce fut neuf mois après notre Oblation, à Autun (9 octobre 1879), que nous reçûmes notre obédience pour Natal. Notre caravane se composait de sept Oblats, — à savoir les Frères Étienne HAMMER, Francis HOWLETT, Kenna, Louis MATHIEU, Guillaume MURRAY, Frédéric PORTE et Pierre VERNHET ; un diacre et six minorés. Des sept, les Pères PORTE et HOWLETT sont morts à Durban, le Père HAMMER est mort à Pietersburg et le Père Kenna a disparu ; il n'en reste donc plus que les trois Jubilaires d'aujourd'hui.

Nous nous embarquâmes, dans les premiers jours de juillet 1880, sur le *German*, navire qui avait justement ramené l'Impératrice Eugénie de son pèlerinage en Zululand. Ce ne fut que le 31 du même mois, sur les 4 heures 30, que nous jetâmes l'ancre, en face de Durban. Notre émotion était grande : nous n'avions tous que 24 ans !

La barre, à cette époque, n'était pas passable à toute heure ; et le capitaine décida que l'on n'atterrirait que le lendemain, 1<sup>er</sup> août, fête de Saint Pierre ès liens. Nous passâmes donc la nuit à bord. Le Berea — qui, de nos jours, le soir, n'est qu'un embrasement de feux multiples — n'était, alors, qu'un manteau de verdure ; à peine y pouvait-on discerner quelques lumières ; la ville était plutôt sombre.

Le Père Alexandre BAUDRY vint nous chercher ; et ce fut sur un *trolley*, simple plancher posé sur quatre roues, qu'entassés avec nos bagages nous fîmes notre entrée triomphale en ville, par la *West Street*.

Il n'y avait alors qu'une quinzaine de pieds de *macadamisés* au milieu de la rue, tout le reste n'étant que sable mouvant. On nous dit que, peu avant notre arrivée, il fallait tout un jour pour amener un wagon du Port au *Toll Gate*, pour la raison bien simple qu'il enfonçait jusqu'aux essieux dans le sable.

Nous fûmes reçus par le bon Père Jean SABON, qui



constituait, avec le Père BAUDRY, tout le personnel de Durban.

Ah ! Seigneur, quelle humble chapelle ! Point de plafond ; on y grillait. De misérables bancs, qu'il fallait retirer, tous les lundis, pour y introduire les pupitres des élèves — car elle servait également d'école, — ce qui constituait un vrai branle-bas hebdomadaire. La cloche était suspendue entre deux branches de seringas. Le presbytère avait quatre chambres.

La légende rapporte que, peu de temps auparavant, le Père SABON n'avait qu'une hutte, couverte de paille ; et, comme le chaume en était quelque peu vermoulu, il y pleuvait. Le Père SABON n'aimait pas les dérangements ; et, comme il n'était pas architecte, non plus, il s'asseyait tout simplement sur son lit, pendant l'orage, et ouvrait son parapluie pour se garer contre l'averse.

Le lendemain de notre arrivée, le Père BAUDRY, désirant nous faire plaisir et fier de nous montrer le Bluff — qu'il venait de fonder, il y avait juste six mois, — emprunta des chevaux de *trolley* pour nous y conduire. Nous partîmes donc, en cavalcade galante, nous qui n'avions jamais enfourché un cheval.

Ah ! le Bluff, à cette époque ! C'était une vraie féerie : forêt vierge, arbres gigantesques, végétation tropicale. Nous tombions dans Bernardin de Saint-Pierre et les fameuses descriptions de *Paul et Virginie*. Ah ! pourquoi, pour un petit pécule éphémère, a-t-on détruit de pareilles beautés ?

Ce fut là qu'au retour, dans un sable profond, ma monture s'effondra et m'envoya, pour la première fois, embrasser le sol africain !

Le jour suivant, nous montâmes à P. M. B. (Pietersmaritzburg). La voie ferrée n'était alors construite que jusqu'à Botha's Hill. Arrivés là, nous prîmes le *Post Cart*, qui nous déposa dans la cité à 4 heures 30 de l'après-midi.

Les Pères Léopold TRABAUD et Guillaume d'Arcy FOLLIS nous reçurent à bras ouverts. Mais je crois que notre nombre, notre *brio* et notre jeunesse dérangèrent quelque

peu les idées du bon Père Justin BARRET, en troublant la quiétude et la paix profonde de son presbytère !

Quelques mois plus tard, le Père MURRAY restait à P. M. B., comme professeur au Collège Saint-Charles ; les Pères PORTE et VERNHET partirent pour Roma ; et j'étais envoyé à Durban, en charge du Bluff, pour remplacer le Père BAUDRY, qui partait pour l'armée, en qualité d'aumônier, pendant la Guerre de Majuba.

\* \* \*

Nous fîmes bon ménage, avec le Père SABON. Tous les matins, sur les 10 heures, il coiffait son gibus à haute forme, prenait sa canne au pommeau d'argent et allait faire son tour en ville. Il avait une vraie prédilection pour les gros mollets des indigènes, qui, bouche bée, s'arrêtaient devant les devantures : approchant, sans bruit, derrière eux, il leur assénait un bon coup de canne amicale, — ce qui était, naturellement, suivi d'une forte exclamation gutturale et de deux gros rires.

Le Père SABON avait des loisirs, la paroisse n'étant pas encore très populeuse, en ce temps-là. Il cultivait les roses. On en importait beaucoup de Maurice, à cette époque. Or, il arriva qu'une rose inconnue tomba entre ses mains. Et tous les amateurs de se concerter :

— « Quelle est cette rose ? Est-ce la Maréchale Niel ? Est-ce ceci ? Est-ce cela ? Quelle est-elle ? »

Lorsqu'un loustic, s'avançant :

— « Ah ! j'ai trouvé », s'écria-t-il : « C'est la Sabona Rosa ! »

Et le nom lui est resté jusqu'à nos jours !

C'était une figure que le Père SABON, à Durban. Sa bonté y était légendaire, tellement que les Mauriciens en avaient fait un calembour :

— « Le Père », disaient-ils, « trouve toujours *Ça bon* ! »

La légende rapporte que, pour leurs confidences sacramentelles, avant que la voie ferrée fût construite jusqu'à Botha's Hill, le Père BARRET quittait Maritzburg

et le Père SABON partait de Durban, et ils se rencontraient à mi-chemin.

Le Père SABON était l'un de ces doux auxquels la terre obéit. Nous étions allés à Blackburn, pour faire un baptême ; car déjà le train allait jusqu'à Verulam. Mais voilà que, le cher Père ne se pressant jamais, nous arrivâmes en retard à Mount Edgecombe : le train était déjà en plein mouvement. Qu'à cela ne tienne ! Le Père SABON lève sa canne : — « Eh ! c'est moi ! » Et la locomotive fait machine en arrière ! Parole d'un témoin oculaire !...

Je ne crois pas qu'alors la ville et ses environs comptassent plus de 15 à 20.000 âmes. Les rues étaient toutes bordées de haies verdoyantes, que chacun tenait à honneur d'entretenir et de tailler avec soin. Et le soir, quand la lune brillait, assis sous notre véranda, qu'abritait un arbuste parfumé, bercés par les accordéons et les chants des indigènes, qui à cette époque chantaient toujours, et embaumés par le parfum des haies fleuries, nous rêvions dans une paix profonde, jamais troublée, sous la voûte étoilée de ce ciel d'Afrique que je ne connaissais guère encore. Tout était jeune alors — la ville, comme tout le reste, — et, à cet âge, vous le savez, tout est azur et espérance !...

Ce fut en 1881 que fut ouverte la nouvelle église, qui, maintenant, se trouve à Greyville. Telle qu'elle était alors, c'était une merveille pour l'époque ; et les maîtres la déclaraient le plus beau bâtiment de la ville. Elle a été défigurée dans le transport à Greyville. Ce fut un jour, parmi les jours...

Quand tout était illuminé dans cette nef, si nette et de si bon goût, Monseigneur étant à son trône, le Père MONGINOUX en chaire et le Père BAUDRY tenant le bâton au chœur, nous avions de bien beaux Offices : c'était un enchantement pour les yeux, une joie pour le cœur, un baume pour l'âme, une vraie magie pour tous les sens, et l'on voyait les « gentilshommes » d'alors se dresser, fiers de leur église et de leur Religion. Ah ! les beaux jours !...

Monseigneur JOLIVET faisait, tous les ans, une tournée pastorale de six mois. Kimberley, Pretoria, Bloemfontein, Roma, etc., tout y passait. DIEU sait la patience qu'il lui fallait avoir, quand, arrêté par une crue d'eau, il se trouvait fixé, au bord d'une rivière, et ainsi enfermé, pendant une quinzaine de jours, dans un wagon enfumé. C'étaient des randonnées de 800 milles.

Lors de notre arrivée à Natal, il était allé à Pretoria, pour y installer la première Communauté, — des Religieuses françaises, à l'esprit bien simple, qui restaient tout émerveillées des nouveautés de la prodigieuse Afrique.

L'attelage de seize beaux bœufs, au pas lent, peinaient dans une dure montée. Monseigneur cheminait lentement, récitant son bréviaire ; les nonnes égrenaient leur chapelet, quand l'une d'elles, se baissant, ramassa une petite graine noire.

— « Oh ! Monseigneur, on trouve de la réglisse sur les chemins d'Afrique ! »

Et Monseigneur la regardant par-dessus ses lunettes :

— « Eh ! bien, goûtez, mon enfant... »

C'était... devinez quoi !... Authentique !...

En 1882, Monseigneur — ayant entendu dire que les prêtres du Vicariat voisin passaient notre frontière méridionale, pour assister les catholiques, qui y étaient parsemés — pria le Père BAUDRY d'y aller. Je le vois encore, tout botté, la cravache en main, agenouillé sur le plus haut degré du maître-autel, et Monseigneur le bénissant et récitant pieusement les prières du départ des Missionnaires, pendant que, dehors, le palefrenier tenait en mains nos deux coursiers, — car je devais lui faire la conduite, pendant une quinzaine de milles. C'était une randonnée de 600 milles, à la Richard King, dans un pays désert, où il aurait à dîner d'une boîte de sardines et à coucher sur les comptoirs des rares *Kafir stores*.

En deux mois, le Père fonda Kokstadt et Umtata. Et quand, après cela, il revint, fourbu, amaigri, éreinté, et qu'il me vit sur le grand chemin, aux environs d'Amazimtoti, où j'étais allé à sa rencontre, il se jeta dans mes bras, éploré.

Ceux qui, maintenant, dans leurs belles églises, aux tours élancées, officient en beauté, ne savent pas, ne peuvent pas comprendre ce qu'a coûté à nos pionniers Oblats l'ouverture du premier sillon. C'est le secret du livre de vie !...

\* \* \*

Temps héroïques que ceux-là !... Depuis, tout a changé, sous la vigoureuse impulsion des Oblats, et les choses s'affermissent, en grandeur, dans leur état normal : la multiplication des œuvres, la majesté des bâtiments, la renommée des écoles, le nombre des catholiques, la beauté du sanctuaire et, pour tout couronner, le magnifique Congrès eucharistique, qui a rassemblé toute l'Afrique méridionale à Durban !

Eh ! grand DIEU, dire que, dans certains quartiers, on trouve que nous ne faisons pas assez ! Mais il ne faut pas oublier que ce sont toujours ceux qui font la sieste qui trouvent que ceux qui ne la font pas dorment trop...

Ah ! qu'ils ont dû tressaillir, les restes du Père SABON, fondateur de cette Mission, à la vue de ce concert imposant ! Dormez en paix, vieillard de la première heure ! Vous avez eu le grand rôle de la patience et de la longanimité. Vos Frères, fidèles gardiens de vos cendres, ont suivi le sentier que vous leur avez frayé. Vous avez ouvert le premier sillon, jeté la première graine. DIEU l'a bénie. De là-haut — où, bon et fidèle serviteur, vous jouissez de la paix promise, — demandez que votre héritage soit conservé à vos frères Oblats. Ne permettez pas que tant de peines et de labeurs soient perdus pour notre chère Congrégation. Voyez combien, autour de votre couche funéraire, le nombre des tombés augmente rapidement !...

Pour nous trois Jubilaires, qui avons déjà dépassé les bornes ordinaires de la vie humaine, obtenez que, comme vous, nous gardions fidèlement nos engagements jusqu'à la mort, dût-elle ne venir que dans 20 ans !...

Louis MATHIEU, O. M. I.






## NOUVELLES ET VARIÉTÉS <sup>1</sup>

---

### VII. — Un Héraut du Pape des Missions <sup>2</sup>.

---

Le Père Pierre DUCHAUSSOIS, l'auteur bien connu des *Glaces Polaires* et des *Feux de Ceylan*, vient d'être fait Docteur ès-lettres de l'Université d'Ottawa, où il fut jadis professeur. Ceci donne à l'article suivant, que veut bien nous adresser l'un de ses confrères, une nouvelle actualité.

E Révérend Père DUCHAUSSOIS, Oblat de MARIE Immaculée, achève de parcourir le monde, tantôt planté sur ses raquettes, au milieu d'un désert de neige du Nord canadien, tantôt hissé sur l'échine luisante de quelque énorme pachyderme, dans l'Île reine de la Mer des Indes.

Auteur, il a été, deux fois, couronné par l'Académie française ;

Érudit, il pique la curiosité des chercheurs les plus avertis ;

Historien, il a projeté, sur l'écran de l'histoire, tout un secteur du globe à peu près inconnu, voire inconnu, et il a enrichi les annales de l'Église d'un de ses chapitres les plus émouvants ;

Écrivain, il séduit par la facilité de son style ;

Orateur au verbe saisissant, par le microphone de la Tour Eiffel, il entretint, naguère, cent mille auditeurs ;

Chantre enfin de l'apostolat, il a raconté l'épopée missionnaire de plusieurs Familles religieuses :

---

(1) Voir « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, Num. 236 (Mars-Juin 1929), pp. 81-123.

(2) Cfr. « *Le Devoir* », de Montréal (430, Est, Notre-Dame), Vol. xx, Num. 279, pp. 1-2 : — LE PÈRE DUCHAUSSOIS, O. M. I. ; *Un Héraut du Saint-Père* (Laurent TREMBLAY, O. M. I.).

Tels sont, en raccourci, les talents que l'Oblat à la barbe encore fraîche dérobe sous ses humbles livrées de Missionnaire des pauvres.

\* \* \*

Ce qui fait resplendir d'un particulier éclat son œuvre et en révèle la portée exacte, nous voudrions le souligner, c'est qu'elle est une réponse au désir le plus vif des derniers Souverains Pontifes.

Une œuvre qui correspond de la sorte à l'auguste pensée du Père commun des fidèles est une fleur née en son temps, sous la pensée bouillonnante de la sève de l'Église. Elle entre dans le plan qu'organise l'Esprit-Saint pour réaliser l'immense économie du salut des peuples.

Telle nous apparaît l'œuvre du Père DUCHAUSSORS, qui est plus qu'une remarquable contribution à la littérature française et chrétienne de notre siècle : Missionnaire, historien de Missionnaires, propagateur inlassable de l'idée missionnaire, recruteur de vocations missionnaires, il est venu à son heure, fidèle à la consigne de Sa Sainteté PIE XI, Pape missionnaire au premier chef.

\* \* \*

L'avancement des Missions chez les infidèles constitue, en effet, l'objectif principal du glorieux Pontife régnant. C'est chez lui une préoccupation puissante, soutenue, décidée. En cette matière, le Saint-Père est, non seulement à l'affût de suggestions pour les approuver, il active, presse, indique, fait agir, prend les devants. Il veut, dans l'armée des croyants, un mouvement d'ensemble, une levée en masse, une croisade d'apostolat. De la sorte oriente-t-il l'univers catholique vers les Missions, avec le coup d'œil ferme et le souci du détail propres aux génies réalisateurs.

A la vérité, prolongement du Christ Jésus, l'Église doit s'étendre aussi loin que l'efficacité du Sang rédemp-

teur. Tant qu'il restera un élu à conduire à l'éternité, elle vivra ; après quoi, son œuvre achevée, elle sera toute dans la gloire.

Or, présentement, huit cents millions d'hommes attendent encore la lumière chrétienne. L'œuvre de l'Église est-elle donc consommée ?

Le devoir qui pèse sur elle de leur porter l'Évangile devient d'autant plus urgent qu'elle jouit d'une relative liberté et que se fait plus pressant l'appel de ceux qui gisent dans les ténèbres de l'infidélité. En aucun siècle, à certains égards, les conditions d'expansion pour l'Église ont-elles été plus heureuses ?

Et, de toutes parts, montent des voix qui l'appellent. Les cent vingt-huit mille apôtres, actuellement sur la brèche, ne peuvent apaiser cette foule humaine, affamée de la vérité évangélique.

Voilà ce que rappelle PIE XI. Qu'arrivera-t-il, si les nations dépositaires de ce trésor, si l'Europe, si l'Amérique chrétiennes ne répondent pas à l'invitation pontificale ? L'histoire est là pour nous y faire penser.

Si l'on ne va point leur porter le Christianisme, les Barbares viendront le chercher. Comme autrefois les masses germaniques ont, d'une seule poussée, renversé l'enceinte du plus grand des empires et, féroces et sanguinaires, inconscients de leur rôle providentiel, sont venus se mettre à la portée de l'Église, pour former le petit troupeau initial des grandes nations chrétiennes, ainsi Chine, Indes ou Japon peuvent encore, aux jours marqués par la Providence, rompre leurs digues et déferler leurs vagues sur les nations modernes, devenues préjudiciables au progrès providentiel de l'humanité.

Et Rome les apaisera, comme elle apaisa jadis les Goths, les Frisons et les Angles, en les christianisant. Elle continuera son œuvre de sanctification au moyen de ce monde nouveau, jusqu'à ce que, également déchu et redevenu païen comme l'Europe d'aujourd'hui, il soit balayé par une autre vague, qui viendra chercher le Christianisme, à son tour. Toutes les nations doivent être, à leur heure, invitées au bercail.

\* \* \*

Le Souverain Pontife trouve, dans le progrès de la science, une nouvelle raison d'activer le mouvement missionnaire. Grâce aux découvertes de notre siècle, les moyens de communication sont à leur apogée.

Il n'est plus un coin de la terre qui ne soit encerclé dans le réseau de fer qui lui apporte, de l'autre extrémité du globe, la matière, la pensée, les hommes et leurs institutions. Une télépathie constante règne au sein des êtres de l'univers.

Si DIEU se plaît ainsi à résoudre le problème des distances et à réduire, d'un seul coup, tout ce qu'il comportait d'impuissances, de pertes, d'arrêts et de lenteurs, et s'il transforme, en chemins sûrs et rapides, les vastes océans et la plaine immense de l'air, c'est qu'il veut, manifestement, plus rapide le progrès de l'Église. La nature se subordonne, dans les plans divins, à l'ordre de la grâce.

Il n'est pas jusqu'à cette vaste machine politique, si souple et si ferme tout ensemble, qu'est l'immense Empire britannique — resserrant, sous un lien plus ou moins fort, les trois cinquièmes de l'univers, — qui n'ait un rôle dans la diffusion de la Foi. Les entreprises qu'il s'en va porter jusqu'aux dernières marches du monde ouvrent autant de voies à l'Évangile.

Sans doute, une multitude de faux prophètes et de prédicants d'erreur se lancent sur tous ces chemins. C'est la loi : partout l'ivraie avec le bon grain. Mais pourquoi l'Église ne les poursuivrait-elle point, ne les dépasserait-elle point, ne les préviendrait-elle point partout, comme elle l'a fait déjà aux postes les plus héroïques ?

Telles sont les réflexions que suggère l'attitude de PIE XI par rapport à la propagation de la Foi. Pas n'est besoin de mentionner tous les actes pontificaux qui trahissent, chez le Saint-Père, la conscience d'une urgente mission à cet égard.

\* \* \*

Au premier rang de ceux qui ont observé et compris le geste missionnaire des Benoît XV et des Pie XI, on rencontre le Père DUCHAUSSOIS. C'est ce geste qui l'a conduit jusqu'au Cercle polaire, dans les solitudes glaciales aux hivers féroces. C'est lui qui l'oriente encore vers la jungle ceylanaise et les hauteurs du Pic d'Adam. Dans l'âpreté et les rudes labeurs de la vie missionnaire, il s'en est allé glaner la substance de ses livres, — *Aux Glaces Polaires, Femmes Héroïques, Apôtres Inconnus, Sous les Feux de Ceylan*, — autant de coups de clairon, qui montent de la tranchée apostolique et annoncent la marche en avant des bataillons du Christ Roi.

Missiologue, selon le cœur et le rêve de PIE XI, le Père DUCHAUSSOIS étonne par la profondeur et la limpidité de sa science ; il captive par l'élégance savoureuse de sa plume ; il émeut par la chaleur communicative de sa foi et de son zèle.

La disposition matérielle de ses ouvrages révèle déjà le vulgarisateur entendu au métier. Volume d'une élégance sobre et bien mise : titre expressif et bien en relief sur fond très clair, comme des yeux de Missionnaire qui en montrent l'âme jusqu'au fond. Ouvrez au hasard : vous donnez sur quelque photographie typique, qui vous explique, en images, le chapitre qui s'achève. En appendice, une carte géographique succincte et précise vous orientera sur ces plages étrangères — où votre imagination aborde, peut-être, pour la première fois.

Le Père DUCHAUSSOIS a une science facile et intelligente. Il excelle à traduire, à réincarner, en termes familiers, des aventures, des situations, des usages et des formes de vie étrangères aux nôtres. Il portraiture, avec une égale dextérité, deux familles humaines que la nature a placées aux antipodes : Tamouls et Singhalais d'une part, Esquimaux et Dénés de l'autre.

Ici, le désert de glace, là la végétation luxuriante d'un Éden enchanté.

La lutte pour la vie, l'incertitude du lendemain pèse,



depuis des siècles, sur le cerveau de l'habitant du Nord : il rêve du jour où il pourra apaiser sa grande faim. L'Asiatique, dont le soleil brûlant alourdit la paupière, tente de s'absorber dans l'extase du *Nirvana*.

L'imagination de l'Indien nordique est roide et stérile, comme la terre où il habite : toute sa légende se résume dans l'histoire d'un *homme-chien*. L'imagination du Ceylanais est échevelée et capricieuse, comme la floraison touffue et entrelacée de sa jungle ; elle s'est créé une théorie déconcertante, où le nombre des divinités n'a d'égale que la mélopée des récits fabuleux qui racontent leurs aventures.

Libre, nomade, errant, le Déné n'a pour loi que les dictées de son instinct. Le Bouddhiste, au contraire, se confine héroïquement aux frontières exigües de sa caste et mourrait plutôt que de cesser d'être *grimpeur* ou *panetier*.

La Religion chrétienne doit lutter, ici, contre un atavisme de préjugés que les siècles ne parviendront peut-être jamais à démolir. Là, elle se heurte à un naturel changeant, instable, toujours prêt à se livrer au plus offrant.

Le génie du Père DUCHAUSSOIS saisit, adéquatement, et pénètre l'un et l'autre. Le fouillis ceylanais est démêlé, éclairci, classifié ; la taciturnité nordique est animée, déconfitée, dégonflée.

Savante et érudite, la langue du Père DUCHAUSSOIS ne cesse point d'être séduisante et châtiée. Ni le dédale des lourdes explications scientifiques, ni le prosaïque exposé de statistiques ne tarissent, un moment, la clarté du langage ni ne gênent la phrase dans sa démarche gracieuse et son rythme léger.

Mais le talent artistique du Père DUCHAUSSOIS s'étale, avec une particulière magnificence, lorsqu'il donne dans quelque synthèse historique ou s'arrête devant quelque aspect de la grande nature. Les aurores boréales et les soleils de minuit du Cercle polaire, — la Mer des Indes, agitée par une *mousson* d'automne et bordant l'Île de Ceylan de son écume argentée, — le spectacle tragique

d'une pêche à la baleine ou d'une chasse à l'éléphant forment autant de pages qui illustrent les lettres françaises.

Nul technicien n'aura encore dépeint, avec autant de vérité et de richesse psychologique, les sensations cruelles de certaines maladies terrifiantes, — par exemple, la torture du *mal de raquettes*, le supplice du *mal de neige*, qui frappent le voyageur au déclin des hivers, ou le martyr de la soif, qui l'assiège au cours de ses longues marches dans la plaine stérile, ou bien les affres de la fièvre paludéenne, ou l'agonie de celui qui a été empoisonné par la morsure de quelque serpent.

\* \* \*

On sent que l'auteur a pleuré, en écrivant certaines pages. Il a pleuré sur les souffrances des apôtres et sur la misère des peuples qu'ils évangélisent. Il a aimé ces âmes si lointaines, qui coûtent à l'Église tant de sueurs et de sang.

Au contact de son âme apostolique, le lecteur, lui aussi, s'émeut ; sa foi se réchauffe, son zèle s'anime ; il donne aux infidèles sa prière, son obole, sa vie. Qui dira les vocations missionnaires décidées ou du moins confirmées, après la lecture des *Glaces Polaires*, des *Femmes Héroïques*, des *Apôtres Inconnus* ou des *Feux de Ceylan* ?

Le Père DUCHAUSSOIS est un chevalier du Christ-Roi, un héraut de la pensée missionnaire du Pontife romain.

Laurent TREMBLAY, O. M. 'I.



## VIII. — Une Congrégation d'Origine française en Allemagne <sup>1</sup>.

Lorsqu'en 1816 l'Abbé Eugène de MAZENOD, futur Évêque de Marseille (1782-1861), recrutait ses premiers compagnons,

(1) Cfr. « *La Croix* » (5, Rue Bayard, Paris-VIII<sup>e</sup>), L<sup>e</sup> année, Num. 14.316 (31 octobre 1929), page 3 : — UNE CONGRÉGATION D'ORIGINE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE : *Les Oblats de Marie Immaculée* (Pierre DELATTRE).

il était loin de se croire un « fondateur d'Ordre ». Ses ambitions, modestes comme toute sa personne, n'allaient pas au delà d'une petite Société de prêtres destinés à l'évangélisation des paroisses de langue provençale.

Mais la Providence se sert des hommes et, comme elle bouleverse les plans des uns, elle développe l'œuvre des autres.

Nous n'avons pas ici l'intention de résumer l'histoire de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée. Mais, parce que l'action divine, dans l'expansion de cette Société à l'étranger, est merveilleusement instructive, nous voudrions raconter dans quelles circonstances les Oblats de MARIE Immaculée se sont établis en Allemagne et de quelle prodigieuse fécondité DIEU a doté cette Province de leur Congrégation.

### § I. — Décrets de 1880.

Comme « le sang des martyrs est une semence de chrétiens », ainsi la persécution est souvent, pour les Ordres religieux, la cause providentielle de leur expansion ; telle la graine entraînée par la tempête, ils vont prendre racine plus loin, et le sénevé y devient un grand arbre.

Pour les Oblats de MARIE Immaculée, les décrets de 1880 ont été cette occasion. Exilé de France, leur Noviciat se réfugie en Hollande, à Saint-Gerlach, entre Maëstricht et Aix-la-Chapelle, à proximité de la frontière rhénane ; et, en octobre 1882, le Juniorat ou École apostolique de Sion en Lorraine, forcé de quitter la Suisse où il avait espéré trouver asile, vient l'y rejoindre et s'installer à Heer, près de Maëstricht.

Dans ces régions de foi si forte et de piété si profonde, rien d'étonnant que des vocations surgissent à proximité de maisons religieuses ; dans le même mois d'octobre, trois jeunes Allemands sollicitent de se joindre aux onze petits Français. En octobre 1883, des quatorze Junioristes la majeure partie est déjà fournie par l'Allemagne ; en septembre 1884, ils atteignent le chiffre de trente.

Dans ce juvénat français, cependant, tout se fait à la française : aux petits Allemands il est même interdit de faire usage, entre eux, de leur langue maternelle.

Avec l'arrivée du Père Léon LEGRAND, seulement,

la situation va changer. La première parole que le nouveau Supérieur adresse à ses élèves stupéfaits est en allemand. Puisqu'on a des sujets allemands, pense-t-il, qu'on leur laisse leur langue, qu'on les instruisse en allemand ; il n'est pas question ici de faire de petits Français, mais de bons Missionnaires.

Heer, alors, devient trop petit, et le Père LEGRAND se transporte près de Valkenburg (Fauquemont). Un nouveau Juniorat s'y élève : Saint-Charles. A Pâques 1885, les Junioristes sont 50 et, en octobre, 70 ; en 1891, leur nombre s'élève à 165 ; en août 1894, à 190 ; désormais, il oscillera entre ce chiffre et 210. Dans les vingt-cinq premières années de son existence, Saint-Charles recevra 1.312 élèves ; sur ce nombre, plus du tiers, 442, entrera au Noviciat. Combien, parmi eux, y avait-il d'Allemands ? La majorité, à coup sûr.

— « Si je mets à part les Junioristes de Saint-Charles qui ont quitté avant le noviciat et les 22 qui sont, actuellement, Novices à Maria-Engelport », disait, aux Noces sacerdotales du Père LEGRAND (Jersey, juin 1929), le Père Maximilien KASSIEPE, Provincial d'Allemagne, « je trouve dans nos registres, de 1887 à 1929, 636 Junioristes de Saint-Charles qui ont fait leurs premiers vœux. Sur ce nombre, 125 ont quitté la Congrégation, avant l'émission des vœux perpétuels ; à peu près la moitié est parvenue au sacerdoce ; 74 autres s'y préparent à Hünfeld ; 84 ont passé à une vie meilleure ; 352 autres travaillent à l'œuvre que la Congrégation leur a confiée (1). »

Un pareil développement justifiait la création d'une Province allemande : elle se fit le 5 juillet 1895.

## § II. — La Province d'Allemagne.

On traversait alors, en Allemagne, ces années historiques où le jeune Empereur Guillaume II ayant montré

(1) Voir « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, Num. 237, pp. 237-240 ; — LÉTAMINI IN DOMINO : *Les Noces d'Or du Père Legrand* (Discours du Révérend Père KASSIEPE à Saint-Héliér).

à la nation allemande, dans un discours célèbre, les perspectives d'avenir que lui ouvraient ses côtes, l'Empire développait ses ports, se créait de toutes pièces une marine, poursuivait la conquête de colonies et de marchés. Des frontières de Pologne à celles de France, on ne parlait qu'expansion du commerce, de la culture allemande.

Déjà, la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée avait envoyé (1891) ses premiers Missionnaires allemands évangéliser la Colonie du Sud-Ouest africain ; déjà (1893), elle avait lancé en Allemagne une revue, « *Maria Immaculata* », destinée à faire connaître leurs travaux apostoliques, et son tirage dépassait les 2.000 exemplaires ; déjà aussi, l'*Union mariale des Missions* (1894) des Pères CLASSEN et KASSIEPE, rencontrait dans l'opinion publique l'accueil qui la mènerait, bientôt (1926), à compter 80.320 membres. La pensée vint donc aux Supérieurs d'exploiter cette disposition du Gouvernement.

Ce n'était pas, alors, chose facile d'établir en Allemagne une maison religieuse. Depuis le *Kulturkampf*, le consentement et la signature de deux ministres, Cultes et Intérieur, étaient nécessaires ; et, le plus souvent, le Gouvernement fixait l'endroit où il permettait de s'établir, en même temps qu'il stipulait des conditions.

Appuyés par Monseigneur Kopp, Cardinal de Breslau, ancien Évêque de Fulda, les Oblats obtinrent de s'établir dans ce diocèse (29 octobre 1894) ; mais des restrictions très sévères étaient apportées à tout ministère extérieur.

L'accueil fait aux Oblats par les habitants de Hünfeld, petite ville de 2.000 habitants, est assez remarquable pour mériter d'être relaté. Terrain, pierres, bois — tout ce que la ville peut accorder de ses biens communaux — est mis, gratuitement, à la disposition du futur *Séminaire des Missions étrangères* ; des villages environnants, les fermiers prêtent, sans frais, chevaux et voitures, et les ouvriers leurs outils et leurs bras ; pendant deux ans, l'Hôtel de Ville lui-même sert de Scolasticat aux 40 premiers philosophes et théologiens de la Maison Saint-



Boniface, et c'est dans le cabinet du bourgmestre que le futur Provincial d'Allemagne, le Père KASSIEPE, célèbre sa première Messe.

Le 21 mars 1903, une seconde autorisation est accordée pour une *École coloniale de Missions pour Frères convers* ; et, le 4 avril 1904, les Oblats s'installent dans le Diocèse de Trèves, à Maria-Engelport, près de Treis, sur la Moselle. Misérable est la maison, dernier reste d'un couvent de moniales Prémontrées, vendu et détruit sous la première occupation française, mais favorable est la contrée et avantageuses sont les conditions. Un an ne s'est pas écoulé que, de nouveau, la vallée sinueuse et recueillie se renvoie les échos de la cloche du pèlerinage.

Dès lors, le chiffre des Frères convers croît rapidement. Malgré les départs annuels aux Missions, il monte, de 42 en 1899, à 67 en 1904, à 104 en 1911, à 148 en 1916. Celui des prêtres, d'ailleurs, est plus consolant encore : 39 en 1899, 57 en 1904, 87 en 1911, 103 en 1913 et 153 en 1916.

A l'ouverture des hostilités (1914), la Province possède, pour son recrutement, deux Juniorats : Saint-Charles de Valkenburg et Saint-Joseph à la Robertsau de Strasbourg, — une École professionnelle de Frères convers à Maria-Engelport, — un Noviciat de Scolastiques à Saint-Gerlach, également près de Valkenburg, — et un Scolasticat à Hünfeld. Le total de ses maisons s'élève à 13, celui de son personnel (1916) à 153 prêtres, 95 Scolastiques, 148 convers et 192 Junioristes. Elle reconnaît pour son fondateur le Père LEGRAND ; et, dans sa gratitude, elle proclame très haut, en 1914 comme en 1929, que « jamais elle n'oubliera ce qu'elle lui doit pour sa largeur d'esprit et de cœur, son intelligence de l'âme allemande, les généreux sacrifices qu'il a su consentir en sa faveur ».

### § III. — Liberté et Progrès.

Aux Oblats, comme à tous les Ordres religieux, la guerre a coûté, en Allemagne, non seulement des membres,

mais des maisons... Alsace-Lorraine, Tchéco-Slovaquie, Pologne, Nord-Ouest canadien, États-Unis (Wisconsin, Minnesota, Dakota), se sont organisés en Provinces séparées. Mais de la révolution, que cette même guerre a provoquée, ils ont, par contre, reçu la liberté, puisque la Constitution de Weimar a reconnu, à toutes les Sociétés dont les buts ne sont pas opposés au bien de l'État, la faculté de s'organiser dans le cadre des lois communes.

Dix ans écoulés, la Province compte, aujourd'hui, plus d'établissements qu'en 1914. La maison d'exercices spirituels — que le Ministre de la Guerre s'était refusé, avant la guerre, de laisser autoriser — a été ouverte en 1920, à Essen-Borbeck, et, en sept ans, plus de 15.000 hommes ou femmes y ont fait « la retraite » ; à Dresde, à Zwellchow, près de Stettin, à Offenbach, à Francfort, les Oblats ont accepté des paroisses de *Diaspora* ; de nouveaux Juniorats ont été érigés en Souabe et en Westphalie et en Rhénanie, et on en prépare un quatrième en Silésie.

Comme autrefois à Hünfeld, l'accueil a partout montré, non seulement à quel point l'Allemagne catholique s'intéresse aux Missions étrangères, mais aussi à quel degré la Congrégation des Oblats est populaire... Un exemple en donnera une idée : celui du contrat passé entre les Oblats et la Ville de Borken, en Westphalie, pour l'admission, au Gymnase municipal, des Junioristes de la Congrégation. Sièges et voix sont accordés, au *Cura-torium* ou Conseil de direction, à un Père Oblat représentant la Congrégation ; la ville s'engage à ne jamais laisser introduire de livres scolaires ni de coutumes qui puissent modifier l'esprit actuel de l'établissement ; en cas de contestation, elle accepte l'arbitrage d'une Commission nommée par l'évêque. La Congrégation fournira au gymnase le professeur de religion et quelques professeurs ordinaires qualifiés par les examens universitaires ; ils seront, en droit comme pour le traitement, les égaux de tous les autres professeurs.

A l'heure où nous écrivons, la Province d'Allemagne est, par le nombre de ses sujets, la seconde de la Congrè-

gation, — la première, de beaucoup, en Europe. Le Canada (Montréal et Ottawa) ne l'emporte même sur elle que de sept religieux.

En 1929, la Province compte, en Allemagne, 22 maisons, 367 Religieux, dont 160 prêtres et 140 Frères convers, 54 Novices, dont 27 Scolastiques, et 400 Junioristes. Dans ces chiffres n'est compris aucun des Religieux, prêtres ou convers, que la Province a, depuis sa fondation, envoyés aux Missions étrangères ; leur total égale, à peu près, celui des Pères et Frères occupés en Europe.

Pierre DELATTRE, S. J.



## IX. — Le Père Marcel Nicks, de Namur <sup>1</sup>.

La mort vient de passer parmi nous. Impitoyable, elle nous a ravi l'un de nos ardents Missionnaires, le Révérend Père Marcel Nicks, qui nous quitte, à 42 ans, fauché — l'on peut dire, en pleine bataille, — sur le champ de l'apostolat.

Le Seigneur est le Maître : ses décisions sont indiscutables. Filialement, nous nous inclinons ; mais l'épreuve nous est dure.

C'est à la fin de février, tandis qu'il prêchait le triduum d'adoration à Dave, que notre zélé confrère se sentit frappé. Quelques semaines de repos et de soins, en notre Couvent de Jambes-Namur, puis un long congé de convalescence, en famille, semblaient avoir écarté tout danger. Confiant, le vaillant apôtre nous était revenu, quatre jours avant la Pentecôte, pour prêcher, à Jambes, la retraite de première Communion. Il se trouvait heu-

---

(1) Cfr. « *Messager de Marie-Immaculée* » (123, Avenue des Acacias, Jambes, Namur), X<sup>e</sup> année, Num. 7 (Juillet 1929), pp. 146-149 : — *Sur la Tombe du R. P. Marcel Nicks, O. M. I.*

reux de reprendre contact avec la vie apostolique, d'autant plus qu'il aimait spécialement les auditoires d'enfants et en était beaucoup aimé.

Sans doute avait-il trop présumé de ses forces. La deuxième journée lui parut pénible et la troisième davantage encore, — tellement qu'il témoigna le désir d'être remplacé pour les confessions. Néanmoins, il fut encore au poste pour les allocutions du jour solennel... L'après-midi, pour la consécration à la Très Sainte Vierge, il fit un beau sermon sur Notre-Dame de Lourdes... Qui se fût douté que c'était la dernière fois qu'on le voyait en chaire ?...

Le lendemain, on jugea prudent de faire venir le médecin — qui, d'ailleurs, ne pronostiqua rien de grave. Comme en février, une période de repos aurait raison de l'indisposition ; et, pour enlever tout souci au malade, on le déchargea de tous ses travaux de prédication jusqu'à la Toussaint...

\* \* \*

Hélas ! L'amélioration escomptée ne se produisit pas. Après deux semaines, l'aggravation fut telle que le transfert à l'hôpital s'imposa. Des soins spéciaux, et qui lui furent prodigués avec un dévouement admirable, pouvaient encore, croyait-on, triompher du mal. Pendant huit jours, on eut, en effet, l'illusion qu'il en serait ainsi. Mais, bientôt, survinrent des complications, qui laissèrent peu d'espoir. En pleine connaissance, et après y avoir été préparé par son confesseur habituel, le cher malade reçut l'Extrême-Onction, que vint lui administrer le Père Supérieur, le lundi 10 juin. Tout espoir n'avait pas disparu.

Mais le surlendemain, mercredi 12 juin, la fin s'annonça. Le confesseur du malade lui fit une dernière visite, dans la matinée ; et quand, au début de l'après-midi, le Père Supérieur, accompagné d'un autre Père, revint à l'hôpital, l'heure sonnait de réciter les prières des agonisants et de faire au moribond les exhortations suprêmes. Monsieur

l'Aumônier venait de lui donner la bénédiction apostolique. L'agonie dura trois quarts d'heure. Le mourant semblait comprendre toutes les prières. Au dernier moment, il fit comme un effort pour répéter le nom de Jésus, qu'on lui suggérait ; et il s'endormit dans le Seigneur.

Quand fut terminée sa toilette, on plaça, dans ses mains entrelacées, la modeste croix de bois qui, d'après la *Règle* des Oblats de MARIE Immaculée, se trouve toujours prête et exposée bien en vue, pour être emportée par celui des Religieux qui, le premier, doit quitter ce monde.

Devant une pieuse assistance, composée de prêtres en majeure partie, les obsèques furent célébrées, en la chapelle de l'hôpital, le surlendemain, vendredi 14 juin, à 10 heures. Après la psalmodie de l'office des morts, eut lieu la levée du corps, en présence d'un frère du défunt et de deux de ses sœurs, Religieuses Filles de MARIE. Les chants de la Messe furent exécutés par nos Junioristes. A l'autel, le Révérend Père Provincial était assisté des Pères Camille DECOENE et Émile BAIJOT.

Sur la demande de la famille, la dépouille mortelle fut transférée à Remichampagne, près de Sibret, où l'inhumation se fit, l'après-midi du même jour ; et un second service solennel y fut célébré, le lendemain.

Ainsi quitta ce monde, prématurément mais après une vie bien remplie, notre regretté confrère, le Père Marcel NICKS, Oblat de MARIE Immaculée.

\* \* \*

Il était né au Hameau de Remichampagne, Commune de Hompré, Province de Luxembourg, le 16 août 1887, et appartenait à une importante famille d'agriculteurs, qui devait donner à l'Église deux prêtres et trois religieuses.

Sa philosophie terminée, au petit Séminaire de Bastogne, il sollicita son admission dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée et fut



reçu Novice, en septembre 1907. Deux ans après, au Scolasticat de Liège, il faisait ses vœux perpétuels, — pour se voir, enfin, revêtu du sacerdoce, en juillet 1911.

A sa sortie du Scolasticat, en 1912, il recevait son obédience pour le Couvent récemment fondé à Namur. C'est là que vint le chercher, en août 1914, l'ordre de partir pour l'armée, en qualité de brancardier. Brave-ment, en prêtre et en généreux enfant de l'Ardenne, il fit toute la rude campagne et y mérita la Croix de Guerre, la Médaille de l'Yser, la Décoration militaire de 2<sup>e</sup> classe, avec 8 chevrons de front...

La longue tourmente enfin passée, il reprit sa place dans les rangs de nos Missionnaires, — rémplissant, en même temps, la charge d'économe local. Dans l'œuvre des missions et des retraites, il se dépensa, sans compter, au salut des âmes. Véritable Oblat de MARIE Immaculée, il ne fit aucun sermon sans parler de notre Mère du Ciel. A l'exemple du Sauveur, il fut l'ami des pécheurs et des enfants. Tous ceux qui ont eu recours à ses services rendront témoignage qu'il passait en faisant le bien.

Aussi, que de sympathiques regrets sa soudaine disparition n'a-t-elle pas provoqués ! Que de prêtres amis à ses funérailles ! Que d'éloges émus et que de promesses de prières dans les lettres de condoléances ! Citons brièvement :

— « Il a laissé le souvenir d'un apôtre et d'un semeur de joie. Après avoir exposé sa vie pour la Patrie, il l'a consacrée, intensément, au salut de tant d'âmes ! Grande sera sa récompense. »

— « Nous aurons pour lui une prière publique spéciale, le jour de l'Adoration (25 juin), que cet excellent apôtre devait prêcher. »

— « La collecte des Messes d'hier a été faite dans le but de célébrer deux Messes chantées pour le Révérend Père : l'une a déjà été célébrée, ce matin, et des communions ont été offertes pour le repos de son âme, en souvenir reconnaissant de son dévouement lors de la mission. »

— « C'est à Lourdes que nous avons appris la triste

nouvelle. Nous avons recommandé le cher défunt aux 20.000 pèlerins, à la Grotte et au Rosaire. Nul doute que Notre-Dame de Lourdes, dont il avait célébré les louanges, dans son dernier sermon, lui aura ouvert la porte du ciel. »

Terminons sur cette phrase, mais non sans avoir encore remercié les amis qui ont pu venir aux funérailles et les prêtres nombreux qui ont offert le Saint Sacrifice pour notre cher disparu.

LÉON HERMANT, O. M. I.



## X. — La Paroisse de Lourdes à Mont-Joli <sup>1</sup>.

Notre Communauté de Mont-Joli se compose de sept Pères et de deux Frères convers.

Il me fait plaisir de déclarer que tous travaillent, en vrais Oblats, aux œuvres nombreuses que la Congrégation leur a confiées dans cette extrémité de la Province du Canada. Chacun s'efforce de mettre sa vie d'accord avec son apostolat. Ces excellentes dispositions, de la part de tous, nous valent l'esprit d'union dans la communauté et la fécondité de nos œuvres.

Le Bon Dieu et la Vierge Immaculée, notre douce Patronne, nous prodiguent de nombreuses faveurs pour le succès de notre ministère. Nous faisons remonter à ces deux sources de grâces et de bénédictions tous les fruits de nos travaux.

### § I. — Les Retraites paroissiales.

Nos deux Missionnaires des retraites paroissiales, les Pères Barthélemy LUSSIER et Roméo BEAUSÉJOUR, ont été, presque toujours, sur la brèche depuis le commencement du carême dernier. Ils ont à leur crédit 28 semaines de retraites, dont 18 à deux Missionnaires. Vingt-quatre triduums ont été prêchés, au cours de l'année, deux retraites de collèges et quatre sermons de circons-

(1) Extrait d'une lettre du Révérend Père Joseph BONHOMME, Supérieur et Curé de Mont-Joli (Canada), au Révérend Père Servule DOZOIS, Assistant général (5 décembre 1929).

tances. Pour ces derniers travaux, les Pères du ministère et des retraites fermées sont allés, plusieurs fois, porter secours aux deux Missionnaires.

A l'heure actuelle, nous avons trois années de carêmes déjà enregistrées et onze semaines de retraites pour l'an prochain. C'est dire que l'année nouvelle réserve de grandes activités à nos Missionnaires. Leur solide et éloquente prédication plaît beaucoup à Messieurs les Curés et leur attire de nombreuses demandes.

### § II. — Les Retraites fermées.

La maison des retraites fermées est, maintenant, complètement terminée. Depuis l'été dernier, elle est en mesure de recevoir, chaque semaine, des groupes de retraitants de toute catégorie. Les débuts sont des plus consolants. Durant les six mois qu'elle a fonctionné, 28 groupes se sont succédés avec une moyenne de 21 par retraite, — ce qui fait un total de 588 retraitants. C'est l'œuvre des Pères Adolphe MICHAUD et Alfred BOUCHARD.

En plus de nos retraites prêchées à Mont-Joli, le Père BOUCHARD est allé, durant les vacances, à Moncton (Nouveau-Brunswick), donner six retraites fermées d'hommes et de jeunes gens.

Nous avons évangélisé six groupes de dames et de demoiselles, en retraite fermée, chez les Révérendes Sœurs de l'Immaculée Conception de Rimouski, et une à Campbellton (N. B.). Comme nos Pères étaient surchargés en ce moment-là, nous avons obtenu le concours du Révérend Père Léopold SAINT-GEORGES, Directeur de la Maison de retraites fermées de Hull, et du Révérend Père Gilles MARCHAND, Supérieur du Juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa.

La conviction au sujet des retraites fermées, dans la région, semble bien établie ; et le nombre des retraitants va toujours en progressant. Sa Grandeur Monseigneur Courchesne, Évêque de Rimouski, ne nous ménage pas son précieux concours. Il vient lui-même, avec plaisir, parler à divers groupements de ses diocésains.

### § III. — L'Œuvre du Pèlerinage.

L'œuvre du Pèlerinage à la Grotte de Lourdes, de Mont-Joli, nous donne les plus belles espérances. Nous nous surprenons, quelquefois, à penser que, dans un avenir rapproché, ce pèlerinage aura la vogue de nos anciens lieux de pèlerinage de la vieille France.

En plus de nombreux touristes — qui s'arrêtent, presque tous, pour prier Notre-Dames de Lourdes, à Mont-Joli, en allant ou en revenant de la Gaspésie, — nous avons eu plusieurs pèlerinages de paroisses du Diocèse de Rimouski. Nous avons enregistré, cette année, neuf pèlerinages bien organisés. Deux méritent d'être soulignés d'une façon particulière.

Le 25 mai dernier, nous avons le bonheur de recevoir, à Notre-Dame de Lourdes de Mont-Joli, son Excellence Monseigneur Andrea Cassulo, Délégué apostolique au Canada, accompagné de Sa Grandeur Monseigneur Georges Courchesne et d'une trentaine de prêtres de Rimouski.

A la Fête de l'Assomption, le 15 août dernier, une soixantaine de prêtres, en retraite au Séminaire de Rimouski, sont, également, venus faire leur pèlerinage, accompagnés de Monseigneur Langis, Vicaire général, et de Monseigneur Gariépy, de Québec, prédicateur de la retraite.

Plusieurs pèlerins isolés nous viennent des paroisses environnantes — quelquefois, à pied, — pour demander des faveurs à Notre-Dame de Lourdes ou pour accomplir un vœu à la suite de grâces obtenues. On nous écrit, de partout, pour demander des guérisons ou pour remercier la Sainte Vierge de ses bienfaits.

Nous avons obtenu une foule de faveurs par l'intermédiaire de Notre-Dame de Lourdes. Parmi ces nombreuses faveurs, deux sont constatées par les médecins. Nous avons l'intention de publier, sous peu, un tract sur la dévotion à Notre-Dame de Lourdes de Mont-Joli, et nous y signalerons ces faveurs, pour la gloire de notre bonne Mère du Ciel.

## § IV. — Les Œuvres paroissiales.

Les Pères Émile ALLIE et Gédéas BERTRAND s'occupent, avec moi, de la paroisse. Comme les œuvres sont très nombreuses, cette tâche n'est pas une sinécure. A part la prédication du dimanche, nous avons la Ligue du Sacré-Cœur pour les hommes et les jeunes gens, la Congrégation des Dames de Sainte-Anne et celle des Enfants de MARIE. L'Heure Sainte du premier Vendredi du mois est établie, depuis longtemps, dans la paroisse, ainsi que l'œuvre de l'Apostolat de la Prière et de l'Adoration diurne. Depuis deux ans, nous prêchons le Mois de MARIE, tous les soirs, afin de stimuler la dévotion de nos ouailles envers la Très Sainte Vierge. Les 830 enfants qui fréquentent nos écoles exigent de nombreuses heures de catéchisme.

L'Œuvre de la bonne Presse est en honneur chez nous. L'an dernier, à la suite d'un congrès paroissial, nous avons abonné près de la moitié de nos familles à « *L'Action Catholique* », de Québec. Plusieurs reçoivent le « *Droit* », d'Ottawa, et le « *Devoir* », de Montréal. La « *Revue de Tempérance* », « *L'Apostolat* » et « *Les Annales du Cap-de-la-Madeleine* » sont reçus par un grand nombre de nos paroissiens. Notre petit journal hebdomadaire, « *La Vie paroissiale* », est distribué gratuitement, chaque semaine, dans tous les foyers de la paroisse et compte plus de 500 abonnés à l'extérieur, — y compris tous les curés du diocèse et un grand nombre de nos retraitants. Une bibliothèque paroissiale met 1.200 volumes à la disposition des citoyens.

Les cercles ne manquent pas à Mont-Joli. Monseigneur Léonard nous avait fait venir dans son diocèse pour créer et développer les œuvres sociales diocésaines. Je crois que nous avons répondu à ses désirs et à l'attente de son successeur.

Le Comité régional de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne a son siège à Mont-Joli. Nous avons deux Cercles de jeunes Gens et une Avant-Garde. Un Cercle de Voyageurs catholiques fonctionne, admi-



rablement, depuis deux ans. Il a même donné naissance à un cercle semblable à Rimouski.

La Ligue des bonnes Mœurs, fondée pour le respect de la morale dans le village, achève de chasser les mauvais garnements de nos parages. Elle compte au delà de cent causes portées devant les tribunaux civils. Elle a fait condamner, l'été dernier, le chef des malfaiteurs à trois ans de pénitencier. Trois de ses congénères ont dû prendre le large pour éviter le châtiment.

Une Caisse populaire, établie il y a deux ans, rend d'immenses services à la population et progresse rapidement. Le soin des pauvres est confié à la Conférence de Saint-Vincent de Paul et tient ses réunions, régulièrement, tous les dimanches.

Bien que nous n'ayons qu'une vingtaine de cultivateurs dans la paroisse, nous avons une organisation comme dans les grands centres agricoles. Tous nos agriculteurs sont entrés dans l'Union catholique que les Évêques de Québec leur ont recommandée. Pour alimenter notre cercle, nous avons établi une Avant-Garde de jeunes Cultivateurs. Une Coopérative de vente et d'achat vient d'être fondée pour les cultivateurs de Mont-Joli et de trois paroisses environnantes. Elle nous promet de grands résultats, surtout pour la vente de la pomme de terre. C'est le Curé de Mont-Joli qui en est l'aumônier.

Voilà, Révérend Père, quelques-unes de nos œuvres, fondées pour répondre au désir de l'Évêque du diocèse et pour satisfaire aux exigences de la société moderne.

#### § V. — Nos Frères convers.

Si nous pouvons soutenir toutes ces œuvres avec un certain succès, c'est dû à l'union de toute la communauté. Chacun joue son rôle avec un dévouement vraiment admirable.

Notre bon vieux Frère Edmond VERRET est lui-même de la partie. En plus de ses fonctions de portier, de jardinier et d'une foule d'autres besognes qui réclament

son concours, il s'occupe de l'administration de « *La Vie paroissiale* », — ce qui n'est pas un léger fardeau enlevé aux soins des Pères (1).

Notre Frère Avila SAUVÉ — après avoir fait des œuvres qui touchent au prodige, à la Grotte de Lourdes — est allé prêter son concours à nos Pères de Hull et d'Ottawa. Tout en restant attaché à notre Maison, il sera employé longtemps, dans la région d'Ottawa, aux divers travaux de construction. Ses nombreux talents le font apprécier partout où il passe.

#### § VI. — Écoles et Avenir.

Notre paroisse, Très Révérend Père, se développe rapidement. Cette année, les Révérendes Sœurs du Saint-Rosaire, de Rimouski, construisent, dans notre village, un vaste pensionnat pour nos jeunes filles. La Commission scolaire ajoute, au Collège des Frères du Sacré-Cœur, une annexe de six classes. Il nous faut beaucoup d'espace pour abriter notre nombreuse population scolaire.

Notre Municipalité est en train de doter le village d'un aqueduc, dont le coût atteindra le chiffre de \$ 400.000. Cette amélioration va faire disparaître un grand malaise dans la paroisse ; car, depuis plusieurs années, nous étions obligés de boire une eau très mauvaise.

L'acquisition du Chemin de fer de la Gaspésie par le Gouvernement donne de belles espérances à Mont-Joli. On parle de continuer la petite voie de Mont-Joli à Matane jusqu'à Gaspé. Si ce projet se réalise un jour, notre poste de chemin de fer va doubler en importance. Je crois que les Oblats n'auront pas à regretter d'avoir accepté la Paroisse de Mont-Joli avec ses œuvres.

Joseph BONHOMME, O. M. I.

---

(1) « *La Vie paroissiale* », journal hebdomadaire, édité par les Pères Oblats de Mont-Joli, P. Q. (Canada), Abonnement : Une piastre par année.



## XI. — Trois Jubilés d'Oblation à Maniwaki, Canada <sup>1</sup>.

---

Les « *Missions* » de 1927, en donnant le compte rendu des fêtes jubilaires du cher Frère convers Félix VISSAT, exprimaient l'idée qu'une telle fête était, probablement, la première depuis les origines de la Congrégation (2). Dans ce cas, il est évident qu'un jubilé d'or de vie religieuse de trois Frères de la même maison doit être un événement très rare au moins, s'il n'est pas vraiment unique dans nos Annales religieuses.

Or, le 8 septembre 1928, la Maison de Maniwaki a célébré cette belle fête en l'honneur de ses vétérans, les chers Frères ALPHONSE LAPORTE, ISAÏE LAPOINTE et ISIDORE LANDRY. Bien qu'ils n'aient pas fait leur profession religieuse ensemble, on a cru bon de les réunir en cette même fête.

Le premier, le Frère LAPORTE, dépasse son cinquantenaire, car il a fait ses premiers vœux en 1872 et ses vœux perpétuels en 1878 ;

De son côté, le Frère LAPOINTE, ayant prononcé les siens en 1879 et en 1885, est donc entré dans la vie religieuse il y a exactement 50 ans ;

Enfin, le Frère LANDRY, qui s'est joint à eux, a fait profession en 1880 et 1887.

Celui-ci, le plus âgé des trois, ainsi que le Frère LAPORTE commencent à subir les atteintes de l'âge, tandis que le Frère LAPOINTE, bien qu'agé de 71 ans, jouit encore de la santé et de la force de ses 20 ans, toujours merveilleuses.

Les trois chers Frères ayant dépensé presque toute leur vie religieuse dans notre maison, nous avons cru bon de les réunir au pied de l'autel et de leur offrir ensemble nos vœux et nos félicitations.

A la date de la fête, il y avait quarante-huit ans que

---

(1) Voir « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, Numéro 237 (Septembre 1929), pages 285-294.

(2) Voir « *Missions* », LXI<sup>e</sup> année, Numéro 232 (Décembre 1927), pages 708-712 : *Le Jubilé d'Oblation d'un Frère coadjuteur*.

les Frères LAPOINTE et LANDRY étaient de la maison, tandis que le Frère LAPORTE en faisait partie depuis trente-cinq ans. Voilà, on l'admettra, qui n'est pas banal, surtout à une époque, comme la nôtre, où le mouvement et le changement occupent tant de place dans la vie.

Le Révérend Père Supérieur avait mis notre Révérendissime Père Général — ainsi que son Assistant, le Révérend Père DOZOIS — au courant de ses intentions, parce que tous deux avaient bien connu les Jubilaires, le premier pendant le séjour des Frères scolastiques à Maniwaki, qui était alors la maison de vacances du Scolasticat, et le deuxième parce qu'il avait été du personnel de cette maison en même temps que les Frères LANDRY et LAPOINTE. Tous les deux ont envoyé aux Jubilaires leurs vœux de bonheur et leurs congratulations.

Le Révérend Père DOZOIS — que nos chers Frères scolastiques de Rome se préparaient à fêter en même temps que nous fêtions nos Jubilaires — a écrit une lettre personnelle au Frère LAPORTE, son compagnon d'oblation perpétuelle, lui rappelant les noms des profès du même jour et le pacte que tous avaient signé, s'engageant à réciter, chaque jour, les uns pour la persévérance des autres, la prière *O Domina mea* de l'examen particulier.

\* \* \*

Tous les Supérieurs des différentes maisons de la Province avaient été invités à la fête, de même que les plus anciens Frères. Plusieurs, malheureusement, retenus par leurs occupations, si pressantes à cette époque de l'année, ne purent se rendre à l'invitation.

Signalons, d'abord, la présence du cher Frère Grégoire LAPOINTE, frère de sang du Frère Isaïe, venu de notre nouveau Juniorat de Chambly présenter ses hommages aux Jubilaires. Il le faisait avec d'autant plus de joie qu'il se proclamait, hautement, l'instrument de la vocation religieuse de son cadet. Le Frère LANDRY

affirme, lui aussi — soit dit en passant, — qu'il doit sa vocation à un de ses frères, le cher Frère André LANDRY, décédé, en 1914, à Saint-Albert (Alberta).

Dès la veille du 8 septembre, la maison commençait à recevoir nos invités. Avaient pu se rendre à notre appel : — le Révérend Père Georges VILLENEUVE, Provincial ; les Révérends Pères Georges SIMARD et Louis BEAUPRÉ, de l'Université d'Ottawa ; le Révérend Père Gilles MARCHAND, devenu depuis Supérieur du Juniorat d'Ottawa ; les Révérends Pères Léopold SAINT-GEORGES, Supérieur de la Maison des Retraites fermées à Hull, Charles CHARLEBOIS, Directeur du Journal « *Le Droit* » d'Ottawa, et Victor VILLENEUVE, du Juniorat de Chambly ; ainsi que les chers Frères Charles TREMBLAY, Nérée DUCHARME et Édouard ROY, de l'Université d'Ottawa, Julien LEGAULT, du Scolasticat d'Ottawa, Philippe DESCOTEAUX, du Juniorat d'Ottawa, et Cyrille LANGLAIS, de la Maison du Sacré-Cœur à Hull.

Le dimanche, 8 septembre, à 10 heures, la fête commençait, au pied de l'autel, dans notre coquette Église de Maniwaki, — qui, vieille de soixante ans déjà et fièrement campée sur son rocher, est encore considérée comme la plus belle d'une vaste région.

Les Jubilaires occupaient des prie-dieu dans le sanctuaire. Le Révérend Père Alphonse TESSIER, O. M. I., officiait, assisté des Révérends Pères SAINT-GEORGES et MARCHAND comme diacre et sous-diacre. Le sermon fut donné par le Père SIMARD, professeur à l'Université et au Scolasticat d'Ottawa. Il commenta, avec l'éloquence qu'on lui connaît, dans une allocution pleine de substance et d'à-propos, les paroles de l'Évangile : — *Quiconque aura quitté son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, une épouse et des enfants, ses biens et ses champs, pour l'amour de DIEU, recevra le centuple ici-bas et le bonheur dans l'autre vie. Là, beaucoup des premiers seront les derniers et beaucoup des derniers seront les premiers* (1).

(1) Voir, dans les « *Missions* », — LXIII<sup>e</sup> année, Numéro 237 (Septembre 1929), pages 285-294, — le texte intégral de ce discours.



Après la communion du prêtre, les Jubilaires renouvelèrent, en présence de toute la paroisse, leurs vœux de Religion.

\* \* \*

Au banquet familial, qui suivit la fête religieuse, les trois Jubilaires occupaient des places à la table d'honneur. Le Révérend Père Honorius CHABOT, O. M. I., Supérieur de Maniwaki, lut les témoignages d'estime et les souhaits venus du Révérendissime Père Général, du Révérend Père DOZOIS, Assistant général, de Sa Grandeur Monseigneur Joseph Limoges, Évêque de Mont-Laurier, des Supérieurs des autres maisons de la Province, des Révérendes Sœurs Grises de la Croix et des nombreux amis :

a) Monseigneur DONTENWILL avait envoyé ce câblogramme :

— « *Vœux et Bénédictions paternels.* »

b) Monseigneur Louis RHÉAUME, O. M. I., Évêque de Haileybury, avait écrit :

— « *Impossible de m'absenter, mais m'empresse d'offrir mes félicitations et vœux. Nos Frères convers me sont si chers, à cause de leur dévouement et de l'esprit religieux qui les caractérise !* »

c) Monseigneur Limoges, de Mont-Laurier, avait envoyé ses hommages :

— « *Je vous félicite de l'heureuse idée de célébrer, d'une manière particulière, les cinquantenaires des Frères LAPORTE, LAPOINTE et LANDRY. Ils sont de dignes serviteurs de DIEU et de la Communauté.* » Monseigneur Limoges a bien voulu, ensuite, se rendre en personne à Maniwaki, le soir, pour prendre part à notre fête.

d) Le Révérend Père Guillaume CHARLEBOIS, Maître des Novices,

— « *Souhaite aux Oblats jubilaires une bonne et heureuse fête.* »

e) Le Révérend Père Médéric MAGNAN, de Saint-Sauveur, écrit :

— « *Au nom de la communauté, je souhaite à nos vénérés Jubilaires bonne et joyeuse fête, et je leur offre mes meilleurs vœux de santé et de bonheur.* »

f) Le Révérend Père Léon BOUVET, alors Supérieur du Juniorat d'Ottawa, dit :

— « *Je vous félicite d'avoir pris la détermination de fêter ces Frères si dignes, et je vous souhaite un succès complet.* »

g) Le Révérend Père Rodrigue VILLENEUVE, Supérieur du Scolasticat d'Ottawa, de son côté, apporte ses hommages par ces paroles :

— « *Je souhaite à vos heureux Jubilaires une belle fête ; dites-leur que la Congrégation les applaudit pour leurs beaux exemples de travail et de piété.* »

h) Le Révérend Père Servule DOZOIS, Assistant général, avait écrit la lettre suivante au cher Frère LAPORTE, son compagnon d'oblation :

— « *Bien cher Frère LAPORTE,*

Il y aura cinquante ans révolus, le 15 août prochain, que nous avons fait ensemble nos vœux perpétuels. Vous vous rappelez, sans doute, le pacte par lequel les sept Oblats de ce jour-là s'engageaient, pour leur vie, à réciter la prière *O Domina mea* les uns pour les autres, pour leur persévérance. Ce pacte, je l'ai sous les yeux, collé dans mon vieux livre de Règles. Des sept, qui l'ont signé, nous ne sommes plus que trois survivants. Mais je crois bien que les quatre confrères, partis avant nous, y ont été et y sont encore fidèles. Bien souvent, j'ai pensé — pour ma part, au moins — que je devais ma persévérance à cette prière de mes Frères en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Étant l'un d'eux, veuillez recevoir ici l'expression de ma reconnaissance.

Votre Père Supérieur me fait savoir qu'il vous prépare une fête jubilaire, à laquelle seront associées plus ou moins des « jeunesses » qui ont noms Isaïe LAPOINTE et Isidore LANDRY. A moi aussi, le Scolasticat de Rome me prépare une démonstration, dont, soit dit en passant, je me serais passé bien volontiers. Mais il y a une chose dont nous ne pouvons faire abstraction : ce sont les grâces reçues pendant ces cinquante années de vie religieuse, l'occasion ou les occasions d'acquérir des mérites pour la vie éternelle que nous a fournies cette longue période.

Je ne puis m'empêcher de voir là une marque spéciale de l'amour de DIEU pour nous. Quelle dette de reconnaissance doit être la nôtre ! Comment nous en acquitter ? Je voudrais bien le faire dignement. Vous aussi, sans doute ! Unissons-nous dans ce but. L'union rendra notre hymne de reconnaissance plus perçant, pour pénétrer plus avant dans le Cœur de DIEU et dans celui de notre Bonne Mère, à qui nous devons tout. Comptons aussi, pour nous aider dans l'accomplissement de ce devoir, sur les Frères partis : TERENCE KIERAN, Louis CHOQUETTE, Joseph JODOIN et Henri BIGONESSE.

Ainsi, ce cinquantenaire sera pour nous une occasion de renouveler, sinon notre jeunesse, comme le dit le Psalmiste, au moins la ferveur de nos premières années, — ce qui est le point qui importe.

Veuillez être mon interprète auprès des bons, des chers Frères LAPOINTE et LANDRY, que le Père Supérieur se propose d'associer à votre fête. Que de souvenirs, dans mon cœur, liés à leurs noms ! Mais...

Après la lecture de cette lettre et des messages venant des membres de la Congrégation et du clergé séculier, le Révérend Père CHABOT apprend aux convives que le cher Frère LAPOINTE a reçu une lettre de félicitations du Ministre de la Justice au Gouvernement fédéral, à Ottawa, l'Honorable Lapointe, cousin de ce cher Frère. Il avait été invité à cette fête, mais la réception officielle d'un personnage politique de l'Angleterre l'avait forcé de décliner l'invitation ; et il exprimait sa joie de voir un membre de sa famille faire partie de la belle phalange des Oblats, qu'il connaît par leurs immenses travaux dans tout le pays.

Au cher Frère LAPORTE, depuis vingt-cinq ans correspondant local de la section des statistiques régionales pour le Ministère de l'Agriculture, l'Honorable Ministre Motherwell, bien que protestant, envoie ses remerciements pour ses services et lui affirme qu'il s'unit d'intention aux membres de sa communauté, dans les belles fêtes qu'on célèbre en son honneur.

Enfin, le Révérend Père Supérieur a dit, en quelques mots, les raisons de cette fête jubilaire. Ce sont des motifs de reconnaissance et de prière qui ont présidé à ces célébrations :

a) Reconnaissance envers DIEU, qui s'est plu à verser, pendant cinquante ans, tant de grâces sur les Jubilaires et, par eux, sur la communauté. Ces grâces ont produit, chez les chers Frères, bien des vertus, leur ont acquis bien des mérites ; mais la communauté a largement profité de ces trésors. Elle espère en profiter longtemps encore. Mais elle doit à DIEU, pour tout cela, un triomphal *Te Deum* ;

b) De plus, cette fête doit être l'occasion d'une prière.

Demandons à DIEU de continuer ses largesses de santé, de courage et de vie religieuse à nos bons Jubilaires, jusqu'à ce qu'ils puissent fêter leurs noces de diamant ;

c) Puis enfin, en faisant connaître au public leurs mérites, nous nous adressons au Ciel pour le supplier de jeter des germes de vocation dans les âmes, afin d'assurer la suffisance de ces « apôtres inconnus » dans des successeurs nombreux et dignes d'eux.

Monseigneur Limoges voulut bien nous adresser la parole. Sa Grandeur rappela avec émotion le temps où, Curé à Montcerf, paroisse voisine, Elle connut les trois Jubilaires. Toujours Elle admira en eux leur esprit de respect et de dévouement pour le prêtre, de travail intelligent et de vraie vie religieuse. Elle est heureuse de venir leur dire ses vœux et répandre sur eux sa bénédiction épiscopale.

Enfin, vint le tour du Révérend Père Provincial d'exprimer, aux chers Frères et à Monseigneur, les saluts de la Congrégation et, surtout, de la Province du Canada. Voici le résumé de son allocution :

— « Monseigneur, mes Révérends Pères,  
Chers Frères Jubilaires, mes Frères,

Sa Grandeur Monseigneur Limoges nous fait beaucoup d'honneur, en venant rehausser par sa présence la fête organisée pour célébrer le jubilé d'or de profession religieuse des Frères convers LAPORTE, LANDRY et LAPOINTE. Monseigneur, c'est un nouveau témoignage, ajouté à tant d'autres, de la bienveillance de Votre Grandeur pour les Oblats. Vous voulez en outre, Monseigneur, reconnaître ce que ces humbles ouvriers de l'Évangile, que sont nos chers Frères convers, ont fait de bien dans cette partie de la Vigne du Seigneur confiée à votre sollicitude. Que Votre Grandeur en soit sincèrement remerciée !

Et vous, chers Frères, qui célébrez le cinquantenaire de votre vie religieuse, vous êtes, en ce moment, les heureux témoins de la reconnaissance de la Congrégation pour le dévouement que vous avez mis à son service. Au ciel, seulement, vous trouverez la récompense de votre générosité. Notre Mère la Congrégation se doit, pourtant, de vous exprimer ici-bas son affection ; et, par vos Supérieurs, elle vous en donne le gage le plus vivement senti.

Habitués que vous êtes à vivre et à travailler dans l'humilité,

— vous, cher Frère LAPORTE, caché à l'ombre des saints autels ou dissimulé au milieu des fleurs qui les orneront, aux jours des grandes fêtes, ou encore occupé près des abeilles, dont vous imitez la prodigieuse activité, — vous, cher Frère LANDRY, discrètement engagé dans des pêches étonnantes ou guettant à l'affût quelques gibiers qui, avec le poisson des lacs, profiteront aux Pères, aux Sœurs de l'école ou de l'hôpital ou encore à quelques pauvres du village, — vous, cher Frère LAPOINTE, autrefois grand fermier, l'exemple et le maître des colons de Maniwaki, et qui, maintenant, occupez vos vieux ans, comme manière de passe-temps, à cultiver cinq ou six jardins plus grands les uns que les autres et dont les produits donnent à Maniwaki l'allure des grandes villes, — vous tous, chers Frères, dis-je, habitués à vivre dans l'humilité, vous souffrez, je le sais, un réel martyre de vous voir ainsi en spectacle, non seulement aux Anges, mais encore à Monseigneur l'Évêque de Mont-Laurier et au peuple de Maniwaki. Ce sacrifice, chers Frères, vous sera une source de mérites devant le Bon DIEU.

Mais, en attendant le jour de l'éternelle récompense, votre vie est un exemple et un sujet d'édification, tout comme cette fête est une leçon pour nous tous et, particulièrement, pour nos chers Frères convers.

Votre vie est un exemple : elle nous dit bien, en effet, comment on doit se donner à la Congrégation. Vos cinquante ans de saints labeurs au service du Bon DIEU, vos cinquante ans de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, vos cinquante ans d'oubli de vous-mêmes, de complet abandon à la volonté du Bon DIEU vu dans vos Supérieurs, tout cela dit éloquemment comment, avec la grâce divine, on peut faire de grandes choses. En effet, qui pourrait dire ce que ces cinquante ans de vie religieuse représentent de sacrifices religieusement supportés, d'épreuves patiemment endurées et heureusement surmontées, et, partant, tous les mérites acquis par tant de sacrifices et de si beaux triomphes sur la nature ? Seul le Bon DIEU le sait, comme seule sa Divine Bonté saura vous récompenser.

La présente fête est une leçon pour tous et, particulièrement, pour nos chers Frères convers. Aux yeux du monde, la vocation des Frères convers est bien modeste ; bien peu savent en apprécier la sublime grandeur ; et le démon ne manque pas, certes, de souffler dans les âmes ces sentiments d'orgueil qui ont fait sa perte et qui perdent quiconque y succombe. Est-il étonnant que le grand Menteur suggère, de-ci, de-là, des pensées de découragement, de dégoût ou de désaffection pour un état qui est la propre condamnation de sa révolte et de son orgueil. Eh bien, chers Frères, voyez, aujourd'hui, comment l'Église et la Congrégation vous estiment, vous aiment et apprécient votre dévouement. Vous pouvez, en toute modestie, vous attribuer les paroles des Saints Livres : *Et exaltavit humiles*. Oui, chers Frères, les derniers seront les premiers, c'est-à-dire que la pratique des vertus



de votre saint état vous assure des couronnes d'immortalité pour le Ciel. Et sur la terre, quoi qu'en puisse penser le monde menteur et léger, votre vie est grande de la grandeur de la vie des Missionnaires dont vous partagez les peines et les saints labeurs. Mais il vous importe peu de savoir ce que le monde pense de vous ; la considération que vous accorde l'Église, dans la personne de Monseigneur, la sincère affection de notre Mère la Congrégation et la sainte amitié de vos frères en religion vous sont un gage de la divine Affection..., et cela vous suffit.

Voilà, mes chers Frères, le sens de cette fête. Tout se résume en deux propositions : honneur aux méritants Jubilaires et, à nous tous, profit des leçons que donne la vie religieuse de ces chers Frères ! »

\* \* \*

Au cours de l'après-midi, quelques paroissiens mirent leur automobile à la disposition des chers Frères, ainsi que des invités, pour visiter la région de Maniwaki.

Et le soir, après vêpres, les paroissiens, groupés dans la grande salle paroissiale, exprimèrent aux Jubilaires leurs sentiments de reconnaissance pour les services innombrables qu'ils ont rendus à cette région de la Gatineau tout entière, soit comme agriculteurs expérimentés, soit comme conférenciers agricoles, soit comme apiculteurs ou sacristains. Monsieur Ernest Gauthier parla au nom de tous :

— « Vénérés Jubilaires », dit-il, « les citoyens de Maniwaki tiennent à vous offrir leurs félicitations et leurs vœux les plus sincères, à l'occasion de votre jubilé d'or de profession religieuse.

Ils vous disent aussi toute leur admiration pour votre dévouement et leur reconnaissance pour les innombrables services que vous avez rendus à toute la région.

En témoignage de cette reconnaissance, les citoyens vous prient d'accepter cette bourse, qui vous est offerte de bon cœur. »

Tous les paroissiens en vue avaient souscrit, spontanément et généreusement, à cette marque tangible d'appréciation ; et d'autres avaient tenu à offrir leur cadeau particulier.

À la suite de cette présentation, le Révérend Père Provincial dit aux gens de Maniwaki :

— « Vous vous honorez en reconnaissant le mérite de ces bons et dévoués Religieux que sont nos chers Frères convers,

les compagnons des Pères ; et, au nom des Oblats, je me trouve heureux de voir et de toucher du doigt, pour ainsi dire, la haute estime dont jouit la Congrégation dans ce beau pays de Maniwaki. Tant de Pères et de Frères ont passé par ici, que Maniwaki est particulièrement chère aux Oblats ; c'est donc un vrai bonheur pour nous de constater que cette affection est réciproque. Par ailleurs, chers gens de Maniwaki, sachez-le : votre paix et la tranquillité de votre village seront le prix de votre constante union avec les Oblats, vos Pères en DIEU. »

Finalement, le Révérend Père Supérieur, dans un bref discours sorti de son cœur, mit en relief, pour ses paroissiens présents, la profonde signification religieuse et surnaturelle de la fête organisée en l'honneur des trois bons Frères. Il profita aussi de l'occasion pour faire mieux connaître à ses auditeurs, dont un bon nombre étaient relativement jeunes, chacun des trois héros de l'esprit chrétien total. Il le fit à peu près en ces termes, qui les feront connaître davantage également aux lecteurs de cette relation :

— « Voyez le cher Frère LAPORTE. Il y a trente-cinq ans, il commença par mettre notre ferme sur le pied d'une véritable ferme modèle, offerte en exemple à imiter par tous les agriculteurs des environs. En même temps, il organisait les premiers cercles agricoles, se faisait conférencier, et donnait à l'agriculture un élan qui lui faisait défaut dans la région. Par là, il faisait entrer nos colons dans la voie du progrès. Plus tard, les circonstances l'amenèrent à se faire aviculteur, apiculteur et fleuriste. Enfin, comme vous le savez, il consacre aussi une partie de son temps à votre église et à votre sacristie, leur donnant ce cachet de propriété et de piété qui nous ravit et rend nos prières et nos adorations plus ferventes. Les étrangers qui nous visitent nous en font des louanges. Il paraît même que les sacristains des paroisses voisines viennent y chercher un modèle. Nos *Annales*, je veux dire celles de la Congrégation des Oblats, nous parlent d'un autre sacristain Oblat, le Frère DELANGE, qui est mort en odeur de sainteté en France, à Notre-Dame de l'Osier. J'ose croire que notre bon Frère LAPORTE est un digne frère, en MARIE Immaculée, de ce saint homme.

Quant au cher Frère Isaïe LAPOINTE, vous savez, les anciens au moins savent, quelle vigueur physique et quelle activité il a déployées, depuis tout près de cinquante ans qu'il est à Maniwaki. Défricheur, laboureur, contremaître, grand agriculteur comme le Frère LAPORTE, il a été tout cela ; et, en tout cela, il a mérité l'admiration de ceux qui l'ont vu à l'œuvre. Que dis-je ? Est-ce que ses soixante-dix ans ont mis à néant ou même

considérablement réduit ses forces et son activité ? Vous savez bien qu'il n'en est rien. Mais, ce que vous estimez et admirez le plus en lui, je n'en doute pas, c'est que, à ses qualités naturelles, il a ajouté toutes les vertus d'un véritable Religieux, tout comme ses deux confrères jubilaires. Enfin, il ne faudrait pas oublier que, depuis quarante-huit ans, sa voix retentit à la tribune de l'orgue, dans votre église, entonnant et chantant messes, psaumes et cantiques. Il a glorifié DIEU par sa vie tout entière, mais il L'a loué et chanté aussi de la voix. Il le fera sans doute, avec plus de perfection encore, sous les voûtes éternelles, quand, dans quelque quinze ans ou vingt, il y sera appelé.

Passons, maintenant, au cher Frère LANDRY. Il est venu à la vie religieuse après un certain nombre d'années de cabotage sur la Baie des Chaleurs et dans le Golfe Saint-Laurent, — la mer, comme disent les riverains. De cette époque de sa vie il a toujours un peu gardé les goûts et les allures. Honni soit qui mal y pense ; car, tels qu'il nous les a fait connaître, ces goûts et ces allures n'ont rien de répréhensible. Au contraire, dirait l'autre. Les anciens, et même ceux qui commencent à l'être, n'ont pas oublié ses grandes pêches, qui le mettaient à même de fournir de poissons plusieurs tables, y compris celles d'un certain nombre de pauvres. Sa santé, je dois l'avouer, ne lui a permis que pendant bien peu de temps — lors de son arrivée à Maniwaki, il y a tout près de cinquante ans — d'égaliser ses deux confrères en services et travaux capables d'attirer l'attention. Mais, pour nous Oblats, nous savons sa fidélité à tous les devoirs de sa vocation religieuse. Nous connaissons aussi et apprécions hautement les mille petits services qu'il a rendus, à la maison elle-même, par son esprit d'économie, et à tous les Oblats, Pères et Frères, qui ont passé à Maniwaki, depuis quarante-huit ans. Sa belle humeur et son esprit ont aussi contribué à le rendre cher à tous. Les Frères scolastiques d'autrefois, quand Maniwaki était leur maison de campagne, maintenant répandus un peu partout dans le monde, en gardent un agréable et reconnaissant souvenir. Enfin, plusieurs d'entre vous l'ont, sans doute, vu, au fond des bois, partageant la vie des Pères Missionnaires des chantiers. Ils ont été témoins de sa piété, ils ont admiré son esprit de foi. Eh bien, tel il était là, au service du Missionnaire et de son humble autel portatif, tel il a toujours été et est encore dans l'intérieur de notre maison, dans notre oratoire de communauté. »

Le Révérend Père Supérieur termina en exprimant l'espoir que l'exemple de ces bons serviteurs de DIEU, mis en évidence par la fête du jour, leur suscitera, parmi ses jeunes paroissiens, non des remplaçants, car il veut les garder longtemps encore, mais des émules, des confrères, désirant, comme eux, tout sacrifier, selon

le monde, pour devenir les compagnons, les aides des Missionnaires, partout, dans tous les milieux et sous tous les climats, dans les grandes villes, chez les chrétiens et dans les glaces du Nord, sous les feux du Sud, chez les peuples qui n'ont pas encore reçu la lumière de l'Évangile.

---

## XII. — Missions indiennes de la Baie James <sup>1</sup>.

---

... L'hiver dernier, je suis resté, dans notre Maison de Saint-Pierre, à Montréal, comme qui dirait sous l'aile de notre Père Provincial, qui m'a traité en enfant gâté. J'ai été profondément touché de sa grande bonté.

Je me suis fait examiner et soigner par les médecins. Résultat ?... Ils m'ont découvert une maladie de cœur, une maladie de foie et mille autres petits malaises de ce genre — auxquels, d'ailleurs, je ne crois qu'à demi. Le repos m'a fait plus de bien que tous leurs médicaments. Si j'étais susceptible d'énervement, ils auraient fait de moi un névrosé, un neurasthénique, mais... je conserve la paix, même après leurs verdicts pessimistes.

Pendant mon séjour dans « la civilisation », pour m'occuper, me divertir, rendre service à nos Missionnaires et, aussi, pour ne pas trop me laisser prendre aux charmes des blancs, j'ai travaillé pour les Missions.

Plusieurs fois, je suis allé voir ces Messieurs du Département des Affaires indiennes, pour en obtenir des faveurs. La Divine Providence m'a fait trouver grâce devant leurs yeux. Ils ont augmenté l'allocation, de 50 sous par jour et par hospitalisé, à l'Hôpital d'Albany. Ils ont aussi grossi, de 15 dollars par année, l'allocation

---

(1) Extraits d'une lettre adressée, de Montréal (15 novembre 1929), par le Révérend Père Émile SAINDON, Vicaire provincial aux Missions de la Baie James, au Révérend Père Servule Dozois, Assistant général.

de chaque enfant reçu à l'École de la même Mission. Ils ont accordé un Hôpital à la Mission d'Attawapiskat. A ma demande, le Département des Postes va placer un bureau de poste à Moose Factory. Enfin, le Département de l'Agriculture nous a donné des animaux, des graines de semence, des instruments, etc.

De plus, j'ai fait connaître nos Missions, trop peu connues, par quarante-cinq conférences — que j'appellerais, plutôt, des causeries familières.

Et j'ai quêté, quêté, quêté..., jusqu'à l'ahurissement. Pourquoi tout cet argent ? Pour faire imprimer l'Évangile, « *Les quatre Évangiles en un seul* », et le *Catéchisme en Images* expliqué de la Bonne Presse, déjà traduit. En somme, tout mon temps a été pris par ces travaux.

\* \* \*

La civilisation en dit bien peu à un sauvage, de sorte que, lorsque j'ai vu venir le moment de quitter Montréal pour la Baie, je jubilai.

Mais quel voyage nous avons eu ! Une pitié !... Partis de Montréal le 26 avril, j'ai attendu à Pagwa jusqu'au 12 mai, la rivière étant trop basse pour nous permettre de continuer le voyage.

La caravane ou, mieux, l'équipage se composait de deux jeunes Pères, trois Frères convers, deux Religieuses (Sœurs Grises de la Croix, d'Ottawa), de votre serviteur et puis de... trois veaux, cadeau de la Ferme expérimentale de Kapuskasing.

Les bagages étaient assez considérables. Pour tout prendre — hommes, bêtes et choses, — j'avais fait construire une berge de trente-cinq pieds de long sur sept de large, où tout put trouver place.

Le voyage a duré vingt jours ! Songez, mon Très Révérend Père : deux cent cinquante milles en vingt jours !... La cause du retard ? Les glaces...

Heureusement, j'avais pris des provisions pour un mois et plus. Personne n'a donc souffert de la faim, si ce n'est les pauvres veaux, qui, pendant longtemps,



n'ont eu à se mettre sous la dent que le foin sec des grèves — que nous arrachions de nos mains.

La bonne humeur n'a pas cessé de régner parmi l'équipage. La température, cependant, a été, elle aussi, des plus défavorables : neige (seize pouces, un jour, et, une autre fois, cinq pouces), grêle, pluie, froid sibérien, etc., — enfin, tout ce qu'il faut pour éprouver la patience des nouvelles recrues. Ce voyage a été, pour elles, un véritable apprentissage de la vie de missionnaire. Dans notre pays de la Baie, combien de fois nous sommes ainsi mis à l'épreuve par les intempéries, les retards, les accidents, les déboires de toutes sortes ! Mais tout cela est accepté joyeusement, allégrement, pour DIEU, les âmes et l'Église. Je puis vous l'affirmer en témoin. Votre serviteur est le seul à voir souvent en gris et à broyer du noir : *Operari sequitur esse !*

\* \* \*

Enfin, arrivés à Albany le 1<sup>er</sup> juin, j'ai attendu que la Baie fût libre de glaces pour me rendre à Attawapiskat. Quel voyage, de nouveau ! Quatre jours pour faire quatre-vingts milles !

Nous avons été pris par la tempête, obligés de dormir dans un petit canot atterri dans la glaise, sans feu et sans eau douce pendant un jour. Et, quand nous avons pu sortir de là, le vent devint si violent, la mer si méchante, que tous furent pris du mal de mer. Puis, la crête des vagues se mit à retomber dans le canot, de sorte que nous étions obligés de le vider continuellement. Impossible de prendre aucune nourriture. Et la température était froide et humide : au bout de quelques heures, nous étions transis et trempés jusqu'aux os.

Mais, arrivé enfin à Attawapiskat, j'y ai trouvé le personnel en parfaite santé, gai et plein d'entrain. Et nous avons causé, causé, de mille et une choses.

Attawapiskat est, en ce moment, occupé à se construire une chapelle, en remplacement de l'ancienne — devenue trop étroite et aussi trop froide. Nous construisons

dans les dimensions de 96 pieds, sur 40 et 20, en style missionnaire, — c'est-à-dire, forme rectangulaire et décorations très simples. Il ne nous est pas permis de faire des « extravagances ».

Le Bon DIEU, cependant, — je l'espère, — sera satisfait du temple que nous lui élevons. Le temple dont il désire le plus la beauté et la richesse, c'est le temple spirituel, celui de nos cœurs à nous et du cœur de nos chers Indiens. Celui-là, il doit être beau ! Là, seulement, le luxe nous est permis...

\* \* \*

Revenu à Albany, j'ai prêché, confessé, rendu tous les services que j'ai pu. Le Père Arthur BILODEAU en a été sensiblement soulagé ; car il est fatigué.

Cette Mission est exceptionnellement dure, du fait de ses œuvres et aussi des épreuves qu'elle traverse. Vous avez, sans doute, appris celle de la débâcle de 1928. Le terrain a été couvert de huit pieds d'eau. Les glaces ont causé beaucoup de dommages. Les vies ont été en danger.

C'est pourquoi, en mars dernier, quelque temps avant la débâcle, le Père Directeur, ne voulant pas de nouveau exposer les vies, a transporté tout le personnel — Religieuses, enfants de l'école et Frères — à l'endroit où s'élèvera la nouvelle école.

Le nouveau site est à cinq milles de distance de l'ancien. Il a fallu y conduire aussi tout le troupeau. Quelle besogne ! Que de choses à traîner avec soi ! Et vivre, pendant un mois, dans des cabanes improvisées, — donc froides, malsaines, mal éclairées !... Mais que voulez-vous ? La prudence l'exigeait.

Une autre épreuve, plus pénible que toutes les autres, a été l'incendie de la scierie à vapeur, installée pour préparer le bois nécessaire à la nouvelle construction. Le récit de ce désastre vous est parvenu par les journaux ; c'est pourquoi je ne le signale ici qu'en passant.

La vieille école menace de s'effondrer. Les fondations, détériorées par les inondations et l'humidité, ne peuvent plus soutenir le poids des murs, qui s'éloignent de la verticale au point, quand le vent souffle un peu fort, de faire craindre quelque catastrophe.

Il faut croire que le Bon DIEU prépare pour cette Mission de grandes choses, puisqu'Il permet au diable de l'éprouver si péniblement. Nous croyons à la substitution de la souffrance et du sacrifice du juste en faveur de ceux qui suivent la voie de la perdition. L'exemple du Calvaire est là. C'est pourquoi nous acceptons nos épreuves avec foi et amour, avec une résignation joyeuse même, dans l'espoir qu'elles profiteront à ceux pour qui nous sommes en Mission. Il y a 200 hérétiques au Fort Albany : il faut payer la rançon de leur âme et les donner au Christ.

\* \* \*

Durant la période de l'été, je suis allé à Moose Factory, pour étudier la possibilité d'établir une Mission dans ce poste, où il y a 350 à 500 protestants.

En outre, cet endroit deviendra le terminus d'un chemin de fer dont la construction est déjà commencée. Il nous y faut un pied à terre, car c'est par cette voie que se feront les transports, dans un avenir prochain.

Mais Moose Factory est une petite Babylone ; et il faut avoir foi en la force de DIEU et la puissance de la vérité pour y aller ouvrir une Mission.

J'aurai l'honneur d'aller y entreprendre l'œuvre du Christ. Je me fais une réserve d'esprit de foi, de patience et de surnaturel, pour affronter l'épreuve, l'insuccès, la calomnie et les trahisons. Si nos Missionnaires de Fort Georges n'ont pas réussi à faire une conversion en sept ans, je ne dois pas me promettre des succès plus brillants à Moose. Enfin — loué soit JÉSUS-CHRIST, — si je ne moissonne pas, je sèmerai, etc. ; d'autres récolteront. C'est une devise dans l'Église catholique et aussi, je le crois, chez les Oblats de MARIE Immaculée. L'Église

a des promesses de pérennité : les années ne comptent pas pour elle. Mais ce sont les âmes qu'il faut essayer de sauver.

\* \* \*

Un mot de la Mission de Fort Georges. Vous avez appris la mort du Père BOISSEAU (1)... Pauvre Père ! Il est mort comme il a vécu, — c'est-à-dire, héroïquement. Il a fait son dernier sacrifice comme il avait fait tous les autres. Durant les sept ans qu'il a passés dans cette Mission, il n'a pas eu la consolation de faire une seule conversion. N'est-ce pas qu'il en faut, de la foi, pour tenir bon, malgré cet insuccès ?

Le Père avait une maladie de cœur et ne le savait pas. Son dernier voyage d'un mois, en plein cœur de l'hiver, a précipité le dénouement. Il venait chercher des Religieuses pour une école que nous voulons fonder en cet endroit ; il voulait, également, obtenir des subsides du Gouvernement pour soutenir cette œuvre. Puis il devait retourner à son poste, avec l'ouverture de la navigation. Mais le Bon DIEU en a décidé autrement.

Il a semé ; le Bon DIEU fera croître. Il n'y a pas de martyrs que ceux qui versent leur sang ; il y a aussi les martyrs de la charité. Le Père BOISSEAU en a été un, à mon avis, et sa mort sera une semence de chrétiens. De fait, des conversions s'annoncent.

Fort Georges est déjà bien organisé. Cette Mission a un bon presbytère, une petite scierie à vapeur, et une petite chapelle dont l'extérieur est terminé. Les fondations de l'école-hôpital sont jetées ; et les Religieuses iront y résider au printemps de 1930. Ce sont les Sœurs Grises de la Croix, d'Ottawa.

Le Père Joseph DÉCARIE est allé remplacer le Père BOISSEAU. Ce Père est à la Baie depuis trois ans. C'est un Religieux d'une piété solide, d'une volonté énergique et tenace, d'un jugement sûr et d'un zèle ardent et éclairé.

---

(1) Voir, plus loin (pp. 638-645) la Biographie de ce bon Père.

Avec la grâce de DIEU, il saura récolter où a semé le regretté Père BOISSEAU, sans oublier cet apôtre, modèle d'abnégation héroïque...

Émile SAINDON, *O. M. I.*



### XIII. — Les Noces d'Argent du Père Daridon <sup>1</sup>.

Le 26 novembre dernier, une cinquantaine d'ecclésiastiques et de religieux se joignaient au personnel enseignant et aux élèves du Juniorat Saint-Jean, à Edmonton, pour célébrer les noces d'argent sacerdotales du Révérend Père André DARIDON, *O. M. I.*, fondateur et, à l'exception de trois courts *interim*, Supérieur de l'établissement depuis ses débuts jusqu'à ce jour.

Au fait des vingt-cinq ans de prêtrise, à l'affection de tous que lui ont valu son constant dévouement à la bonne cause et le rayonnement de sa bonté, un autre motif s'ajoutait pour que l'on vînt fêter le Père DARIDON. C'est que la fondation du Juniorat et son immense succès marquent une étape décisive dans les progrès de l'Église, sur les plaines centrales du Canada.

Depuis l'origine de nos Missions catholiques, en ce pays — durant les années où la « Robe noire » vivait en nomade à la recherche des indigènes et même, plus tard, lorsque des postes fixes furent établis et jusque longtemps après la construction des premières voies ferrées et l'invasion de la Prairie par les blancs, — nos Missionnaires venaient tous de l'est du Canada ou de diverses contrées européennes.

---

(1) Cfr. « *Le Patriote de l'Ouest* » (1303, 4<sup>e</sup> Avenue Ouest, Prince-Albert, Sask., Canada), XIX<sup>e</sup> année, Num. 139 (Décembre 1929), pp. 1 & 4 : — COMMENT SE FAIT L'HISTOIRE : *Noces d'Argent sacerdotales du Révérend Père DARIDON, O. M. I., au Juniorat Saint-Jean, à Edmonton.*



A l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, avec l'expansion merveilleuse que prenaient les Missions catholiques sur tous les continents et les entraves que mettait au recrutement religieux le Gouvernement français, la pénurie de prêtres pour les néophytes indiens, de plus en plus nombreux, et pour les colons, qui affluaient de partout, se faisait par trop vivement sentir.

Ce fut alors que nos évêques et supérieurs religieux crurent voir, dans le bon esprit de nos populations blanches nouvellement arrivées, une source de vocations et conçurent l'idée du recrutement local.

\* \* \*

Cherchant un prêtre éminemment doué des qualités requises à l'éducateur, Monseigneur Émile LEGAL, Évêque de Saint-Albert, et le Révérend Père Henri GRANDIN, Supérieur provincial des Oblats, jetèrent les yeux sur un jeune Missionnaire, récemment venu de Bretagne, — le Père DARIDON. Ils l'arrachèrent à ses Indiens, dont il avait déjà appris la langue, et lui confièrent la fondation d'un Juniorat, où il recevrait les petits garçons donnant des signes de vocation religieuse et sacerdotale : il leur ferait suivre un cours classique, puis les acheminerait vers le Noviciat des Pères Oblats. Alors que les parents de ces jeunes gens continueraient à récolter le blé, eux moissonneraient les âmes, à l'exemple et à la suite des Grandin, des Lacombe, etc., qui n'étaient plus assez nombreux et tombaient sur la brèche.

Dans la maison que lui avait construite, à Pincher Creek, dans le Sud albertain, son ami Pat Burns, le Père LACOMBE reçut cordialement son jeune confrère et ses premières recrues.

Mais l'œuvre se développait rapidement : elle fut vite à l'étroit. Il fallut, bientôt, la transporter dans un centre plus important et construire pour elle un local plus spacieux : ce fut l'origine du Juniorat Saint-Jean, à Strathcona, — aujourd'hui, Edmonton sud.

Agrandi et embelli à diverses reprises, l'imposant édifice, qui couronne le promontoire de Bonny Doon, offre à la jeunesse tout le confort requis par nos conditions climatiques et les exigences modernes.

— « Il ne faut rien négliger ni épargner pour que le Benjamin oblat trouve ici les douceurs du foyer domestique », s'était dit le Révérend Père Albert NAESSENS, alors Économe de la Communauté en Alberta et Saskatchewan — ce qu'il est encore, — et il fit princièrement les choses.

Sis à l'extrémité est d'une vaste propriété, qui se déploie en pente douce jusqu'à la berge de la Saskatchewan et fournit tout l'espace voulu pour allées, pelouses, massifs et ourlets de fleurs, champ de jeux et jardin, le Juniorat Saint-Jean jouit d'un ravissant panorama : la vallée du fleuve dans tout son poétique parcours à travers la Capitale albertaine, le district de Strathcona, la puissante ossature du pont métallique du Canadien Pacifique franchissant l'abîme, et puis, au nord, la partie centrale et commerciale de la ville, dont le brillant éclairage offre, le soir, un coup d'œil féérique.

L'établissement abrite, habituellement, de 60 à 80 élèves, venus de nos bonnes familles canadiennes. Sous la direction du Révérend Père DARIDON, un personnel choisi pour ses qualités exceptionnelles d'intelligence et de cœur se consacre avec ardeur à leur formation. Voilà ce que trouvent, à Edmonton, nos petits Canadiens de Saskatchewan qui aiment assez le Bon DIEU pour se vouer au salut des âmes, dans la Congrégation des Oblats de MARIE...

\* \* \*

Deux caractéristiques marquèrent les fêtes du 26 novembre : l'esprit de piété et la reconnaissance du mérite.

Dès 9 heures 30, le Jubilaire, assisté des Révérends Pères Pierre HÊTU, directeur de « *La Survivance* », et Eugène RUAUX, du Sud albertain, offrait le Saint Sacrifice. La chorale des Junioristes, par des chants fort bien rendus, donna à cette cérémonie un ton de solennité

particulière. L'allocution de circonstance, que prêcha le Père Jean TAVERNIER, visa surtout à attirer l'attention des Oblats en herbe sur le dévouement et l'abnégation que requiert l'apostolat.

A midi, le Révérend Père Charles DEVIC, organisateur de la fête et depuis longtemps professeur et économiste de l'établissement, réunissait, dans la superbe salle à manger, tous ses nombreux convives. C'est une amitié déjà ancienne, celle qui l'unit à l'objet de la fête : aussi avait-il délié largement les cordons de sa bourse. Nous eûmes un menu richement imprimé, délicieusement servi et savoureusement goûté.

Puis vinrent les toasts. Le Révérend Père Provincial rappela la tenace douceur dans le bien dont a toujours fait preuve le Jubilaire. Monseigneur McGuigan, Protonotaire apostolique et Administrateur du diocèse, donna la note de l'*Ecce quam bonum*. Monseigneur Pilon, Curé de Morinville, exprima spirituellement ce qu'il pense des positions relatives des jeunes et des vieux. Le Révérend Père Henri ROUTHIER — petit-fils du distingué défunt Juge de ce nom, à Québec, et première recrue du Juniorat, où il enseigne maintenant — fut la voix de la reconnaissance.

Quand le Révérend Père DARIDON se leva, il fut acclamé par une salve d'applaudissements. En quelques mots, il sut reporter tous mérites à ceux qu'il dit être les ayants droit — Notre Seigneur et la Sainte Vierge — et déposer sur leurs autels les bouquets que la charité fraternelle lui offrait, si gracieusement, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire de prêtrise.

Outre les Junioristes, qui n'étaient pas les moins enthousiastes, étaient présents à cette fête : Monseigneur McGuigan, *P. A.*, représentant Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, — Monseigneur Pilon, *P. D.*, — le Révérend Père BEYS, *O. M. I.*, Provincial, — le Révérend Père Célestin, *O. F. M.*, — le Révérend Père Béliveau, *S. J.*, Recteur du collège, — le Révérend Père Couture, *O. P.*, — le Révérend Père Gaborit, *S. C.*, — Messieurs les Abbés Nelligan, Bellivare, Carleton, Garnier, Boucher,

Lepage, Ketchen, Marchand et Gagnon, — les Révérends Pères Albert NAESSENS, Léon DOUCET, Alphonse JAN, Henri LACOSTE, Alphonse DESMARAIS, Victorin GABILLON, Pierre COZANET, Jean TAVERNIER, Alphonse PARADIS, Adolphe VALLIÈRES, Alexis TÉTREAU, Guillaume BRABENDER, Pierre HÊTU, Ubald LANGLOIS, Charles DEVIC, Pierre MOULIN, Léandre PILON, Henri ROUTHIER, Adolphe WATTELLE, Pierre LE BRÉ et Joseph LE BRIS, un des anciens Supérieurs du Juniorat, — les Frères O'SULLIVAN, THIBEAULT, Antoine KACL, Henri GUIBERT, Joseph VARY et Louis ROYER. Plusieurs noms nous ont échappé.

*Ad multos annos !*



#### XIV. — Aux Glaces polaires..., en Été (1926) <sup>1</sup>.

Une randonnée en esprit dans l'Extrême-Nord est le plus fascinant voyage qui soit. Les lecteurs des *Glaces polaires* ont pu suivre nos Missionnaires dans leurs courses d'hiver à la raquette ou en traîneau, sous la bise et dans la tempête, à travers les immensités des prairies et des montagnes. En été, escortés, sans souffrir, de myriades de moustiques et de brûlots, ils les ont accompagnés, en canot, sur les lacs étendus comme la mer, sur les rivières immenses comme des fleuves, dans les portages embarrassés et interminables.

Pour ma part, maintes fois, j'ai fait par la pensée ces excursions dans les steppes du grand Nord, au pays de l'*Épopée blanche*. Et voilà qu'en l'année 1926, grâce à la bienveillante invitation de Sa Grandeur Monseigneur BREYNAT, O. M. I., il m'a été permis de visiter toutes

---

(1) Cfr. « *La Bannière de Marie Immaculée* » (Juniorat du Sacré-Cœur, Ottawa, Ontario, Canada), XXV<sup>e</sup> année (1927), pp. 125-135 : « AUX GLACES POLAIRES »... EN ÉTÉ (Joseph GUY, O. M. I.).

les Missions du Vicariat apostolique du Mackenzie situées sur les deux rives de la rivière du même nom. Une si généreuse proposition ne pouvait pas ne pas être accueillie.

A la fin de l'année scolaire, le professeur s'engageait donc sur les grandes routes qui conduisent à l'Extrême-Nord.

D'ailleurs, l'occasion était exceptionnelle. Monseigneur BREYNAT célébrait, cette année-là, son Jubilé d'argent épiscopal. Vingt-cinq ans d'épiscopat aux Glaces polaires ! Je n'aurai pas eu le bonheur de participer aux fêtes grandioses célébrées dans toutes les Missions. Les échos seuls m'en parviendront, mais quels échos ! Ils rediront les privations et les souffrances de cet évêque héroïque ; ils rappelleront les courses et les travaux incessants du pasteur qui s'est épuisé à la tâche. Dans les monuments élevés à la gloire de DIEU, ils signaleront les prodiges de la charité et de la générosité ; ils établiront clairement la preuve indiquée par Sa Sainteté PIE XI, dans une lettre au cher Jubilaire, que « malgré les distances énormes à parcourir et la grande difficulté des voyages, très peu restent de tous les habitants de la contrée à qui n'ait pas été apportée la sagesse de la Croix ». Chaque Mission avait tenu à honneur de fêter, selon ses moyens, le digne Vicaire apostolique. Car le Vicariat du Mackenzie est, en grande partie, son œuvre ; et elles se comptent nombreuses, les institutions fondées par son premier titulaire. Ce n'était que le merci du cœur qui s'exhalait dans ces chants, ces adresses, ces déclamations, rivalisant pour célébrer dignement le Père, le Missionnaire, l'Évêque. Avant d'entreprendre le voyage, je ne pus qu'offrir mes félicitations et mes souhaits à Sa Grandeur. Mais au retour, après avoir vu de mes yeux les merveilles d'apostolat étalées dans ce vaste pays, c'est le tribut d'une admiration sans bornes que j'adresse au vénéré Jubilaire et à ses vaillants collaborateurs, avec l'espoir qu'ils atteindront, avant peu — réalisant en ceci leur plus intime désir, — jusqu'aux confins du monde. Pour vous associer à la fête et vous convaincre de ces succès



apostoliques, suivez avec moi, bienveillants lecteurs, l'Évêque, les Missionnaires et les Religieuses dans l'Extrême-Nord, et jugez, par vous-mêmes, des progrès de l'évangélisation dans ce pays reculé.

\* \* \*

D'Ottawa à Edmonton, le luxe et la rapidité des wagons éliminent pratiquement les distances ; et, trois jours après le départ de la Capitale fédérale, le voyageur se retrouve dans la Capitale albertaine, frais et dispos. Une réception cordiale et une nuit de repos au Scolasticat des Oblats font partie intégrante d'un voyage d'Ottawa à la Mer Glaciale.

La moitié du trajet est déjà franchie, soit 2.100 milles : trois jours ont suffi pour couvrir cette distance. Les autres 2.100 milles prendront, exactement, cinq fois plus de temps. Toutefois, d'Edmonton à Aklavik, dernier poste des Missions du Mackenzie, le voyage d'été s'effectue dans des conditions de confort moderne — chemin de fer, automobile, bateaux à vapeur — qui contrastent avec les difficultés des voyages de jadis et de ceux des hivers actuels.

Le chemin de fer permet de franchir la première étape, d'Edmonton à Waterways (300 milles), en une journée. Les rapides de l'Athabaska, si fameux dans l'histoire du transport des Missions, se trouvent ainsi évités ; les routes, où les charrettes à bœufs s'enlisaient si souvent avec passagers et bagages, sont abandonnées : les misères de toutes sortes, inhérentes aux voyages des prairies et des marais, ont disparu. Maintenant, c'est dans un wagon-lit — oh ! modèle désuet — que nous sommes trainés par la locomotive, qui lance à tous les échos son pouf-pouf triomphant ; car c'est un triomphe que cette pénétration dans la forêt vierge et cette conquête des marais sans fond par le chemin de fer. Nul, mieux que le Missionnaire, ne peut l'apprécier.

Une halte au Lac La Biche rompt la monotonie de la route, en nous permettant de visiter un village typique

du Nord et une jolie église paroissiale. Le peu de temps qui est à notre disposition nous empêche de pousser plus loin, jusqu'à la Mission indienne, située à huit milles du village. Nous nous contentons d'adresser un salut du cœur aux chers confrères qui s'y dévouent.

Waterways est atteint vingt-quatre heures après le départ d'Edmonton. Mais je ne fais qu'y passer, me hâtant d'aller goûter la si fraternelle hospitalité du Révérend Père Adolphe LAFFONT, établi à MacMurray. Nous sommes à l'entrée du grand Nord, mais non encore au Vicariat du Mackenzie. La juridiction de Monseigneur Émile GROUARD, O. M. I., Vicaire apostolique de l'Athabaska, s'étend, en cette partie du pays, jusqu'à la ligne frontière des Territoires du Nord-Ouest.

Pour m'outiller en vue du voyage, j'avais parcouru de nouveau les pages des *Glaces Polaires*, des *Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord*, des *Apôtres Inconnus*, des *Soixante Ans d'Apostolat* ; et, naturellement, c'était le cœur un peu ému que j'abordais ces Missions, témoins de si sublimes dévouements. En descendant, sur un confortable bateau à vapeur, la Rivière La Paix jusqu'au Lac Athabaska, je revoyais les flottilles de canots ou les lourds chalands transportant voyageurs et bagages au gré du courant et à travers mille dangers.

C'est un peu avec cette impression que je descendis au quai de Fort Chipewyan, à la Mission de la Nativité. Mon cœur était un peu serré à la pensée du travail héroïque que les Missionnaires avaient dû s'imposer pour s'établir sur cette butte de roche granitique, y construire église, résidence et école-pensionnat, y dessécher un marais pour en faire un jardin, — le seul de l'endroit. Et je songeais aux courses incessantes des Pères sur le lac et dans les bois, aux dévouements secrets des Religieuses auprès des enfants et des malades. Même je craignais d'accepter, au déjeuner, les œufs frais que l'on me présentait de si bon cœur, croyant sincèrement que l'on se privait du nécessaire à mon avantage. J'avoue, cependant, qu'en face de l'accueil si fraternel des Révérends Pères Édouard JASLIER et

Napoléon LAFERTÉ (celui-ci, mon ancien élève au Juniorat) et la gaieté communicative des bonnes Religieuses, je fus guéri de mes appréhensions pour toute la durée du voyage. Je me sentis dès lors chez moi, parfaitement à l'aise dans cet endroit et dans toutes les Missions, tant j'y respirais, avec l'air si pur des vastes étendues du Nord, le bonheur des âmes généreuses et des dévouements héroïques.

L'arrêt à Fort Chipewyan étant très court, il fallut repartir sur le Lac Athabaska et continuer sur la Rivière des Rochers, pour atteindre, le même soir, le Fort Fitzgerald. En débarquant à cet endroit, un Oblat salue avec émotion une croix de bois, plantée à quelque distance de la Mission, à l'endroit où se noyèrent deux Missionnaires (l'un arrivant d'un jour), les Révérends Pères Benoît BRÉMOND et Joseph BROHAN. A l'église de la Mission, je surprends Monseigneur Célestin Jous-sard, *O. M. I.*, au confessionnal, attendant les pécheurs. Étonnement et accueil paternel, d'un côté, joie et admiration, de l'autre, rendirent cette rencontre vraiment reconfortante. Hélas, elle fut de bien courte durée, car des automobiles — des vraies — attendaient les voyageurs. Le portage de seize milles, qui nous sépare de Fort Smith, est traversé, en plein minuit, à la clarté... du jour.

\* \* \*

Fort Smith (60<sup>e</sup> degré latitude nord) est la première Mission du Vicariat apostolique du Mackenzie, de même que le chef-lieu des bureaux du Gouvernement fédéral. Une église moderne — construite l'an dernier, — un hôpital, une école de jour et une résidence pour les Missionnaires constituent le groupe des édifices religieux de l'endroit. A vingt milles de là, la Ferme Saint-Bruno, par ses rendements magnifiques, assure aux diverses Missions les viandes et les autres denrées alimentaires de première nécessité. A proximité, des sources et dépôts de sel sont exploités au bénéfice des Missions.

Un matin, au lever, Monseigneur BREYNAT, accom-

pagné du Révérend Père Isidore BELLE, O. M. I., Assistant général, vint nous causer une agréable surprise. Ils arrivaient, ensemble, de la visite des Missions du Vicariat. Aussi la journée se passa-t-elle en causeries des plus agréables.

Le même soir, je prenais place sur le bateau à gazoline qui avait amené nos deux voyageurs, en route pour Résolution, à deux cents milles plus loin. De Fort Smith à Résolution, la Rivière des Esclaves traverse un pays plat et marécageux sans grand intérêt, si ce n'est la dénudation des berges, qui s'opère de manière lente mais sûre.

A Résolution, siège épiscopal de Monseigneur BREYNAT, l'évêché, la cathédrale et une école-pensionnat pour les Indiens témoignent hautement en faveur des œuvres élevées et maintenues dans ces pays par de généreux dévouements. Le Révérend Père Alphonse DUPORT, avec sa belle communauté, ouvre bien grandes les portes de sa maison et plus grandes encore celles de son cœur, durant les cinq jours de halte à Résolution (1). Ces quelques jours me mirent en contact avec le travail prodigieux des Frères convers de cette Mission, la pourvoyeuse de toutes celles du Vicariat. Culture de vastes champs, avec l'aide des bœufs, entretien des jardins, soins d'un troupeau, préparation du bois de chauffage, pêche d'automne et d'hiver (25.000 poissons), coupe de bois (en chantier et au moulin) pour les constructions, travaux de tous genres occupent tous les instants de ces *Apôtres inconnus*, — hormis ceux donnés, très fidèlement, aux exercices de la communauté.

Les Sœurs Grises de Montréal prolongent, à Résolution, la lignée de leurs héroïques devancières, par leur dévouement admirable, leur esprit de sacrifice, leur abnégation à toute épreuve, leur charité immense comme le grand lac qui s'étend, à perte de vue, devant leur demeure.

La population indienne, réunie pour le paiement

---

(1) Le Père DUPORT (1876-1899-1902) est mort, à Tarbes (France), le 24 Décembre 1926. R. I. P.

du traité, formait un groupe intéressant ; et son départ, dans les frêles esquifs qui bravent le grand Lac des Esclaves, était vraiment impressionnant.

Puis, ce fut notre propre départ, mais non en canot. Un soir, à 11 heures, le *Distributeur* fait entendre sa sirène. Émoi dans la place. Toute la population se rend au quai saluer passagers et équipage. C'est une fête. Dans un *yacht* se casent Religieuses, Indiens, chiens, chats, malles, boîtes et... votre humble serviteur, pour atteindre le bateau impatient de repartir. Voici notre demeure pour les trois semaines qui vont suivre : bateau en bois, 175 pieds de long, deux ponts, trente cabines pour passagers, salle à dîner, salons, salles de bain, — le tout éclairé à l'électricité. C'est du confort. Et, avantage plus qu'appréciable, il nous sera possible de dire la Sainte Messe dans notre cabine, — avantage dont nous avons profité, chaque matin, à la grande joie des Frères et des Sœurs, nos compagnons de voyage. Les passagers étaient, pour la plupart, des touristes américains, des gendarmes, des traiteurs, des officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson et des Indiens de tous les âges. Sous la sage direction de l'habile Capitaine Gardner — un catholique, ancien élève de nos écoles indiennes de Colombie, — nous nous engageons sur le grand Lac des Esclaves, le deuxième en grandeur du Canada.

Durant les six jours suivants, les Missions de Rivière aux Foins, Providence (église, école-pensionnat, résidence), Simpson (église, hôpital, école, résidence), Wrigley, Norman, Good Hope, Rivière Rouge Arctique — échelonnées, sur les deux rives du Fleuve Mackenzie, à des distances d'environ 150 milles les unes des autres, — sont successivement visitées par les touristes ou pèlerins, selon le cas (1). Les uns admirent les sites pittoresques, les points de vue merveilleux ; les autres, l'organisation et le fonctionnement des Missions. Tous

---

(1) Les Missions des Forts Rae, Liard et Nelson durent être nécessairement omises de l'itinéraire, à cause de leur situation géographique.



constatent l'emprise de la Foi catholique sur les peuplades indigènes et admirent, le cœur ému, les apôtres — Évêques, Pères, Frères et Sœurs — qui ont suscité ces merveilles. Les églises, les écoles et les hôpitaux surtout attirent l'attention de mes compagnons, qui me demandent souvent la permission de les visiter, — permission d'autant plus aimablement accordée qu'elle ne relevait pas de mon ressort. D'ailleurs, une visite dans une de nos institutions ne pouvait faire de mal à ces braves gens. Au contraire, l'Église de Fort Good Hope, à quatre-vingt-dix milles du Cercle arctique, construite en 1865, ravit tous les visiteurs par les décorations artistiques dues au pinceau du Père Petitot. A noter, au passage, une série de falaises parallèles, hautes de 150 à 400 pieds, et qui, au premier abord, semblent fermer tout passage. Mais le point d'entrée apparaît vite ; et le bateau glisse, majestueusement, dans le rétrécissement de la rivière, sur une distance de cinq milles, juste avant d'arriver à Fort Good Hope. Ces falaises portent, très justement, le nom de « Remparts » et rappellent en plusieurs endroits, par leurs amas fantastiques de tours et de donjons, les murs crénelés de Tarascon, le pays de Tartarin. En arrivant à l'embouchure du fleuve, les contreforts des Montagnes Rocheuses semblent venir à notre rencontre ; et, alors, le fleuve, sans perdre de son ampleur, côtoie, contourne, traverse les montagnes, produisant des effets de paysages dignes de tenter le talent des artistes les plus experts.

\* \* \*

Aklavik, le terme du voyage, est atteint le 26 juillet. Arrivée solennelle ! Entre deux haies lointaines de montagnes et de glaciers aux cimes resplendissantes, notre bateau descend la rivière, aux acclamations de la foule, relativement nombreuse, qui se presse sur les rives du village mi-indien mi-esquimau. Cinquante milles nous séparent de l'Océan Glacial ; et, cependant, nous avons l'illusion d'être dans une zone tempérée. Nous

nous trouvons dans l'Estuaire du Mackenzie (69° latitude nord), en plein pays esquimau, à trois cents milles en dedans de la zone arctique. Une école-pensionnat, une maison-chapelle, un hôpital en construction, tous édifices catholiques, sont les premières bâtisses aperçues. Elles produisent une réconfortante impression sur tous les voyageurs, dont plusieurs, surtout les touristes américains, s'attendaient à voir, tout au plus, des *iglous* ou des baraquements quelconques. Ce n'est pas encore la « terre stérile » ; mais guère s'en faut, car le sol reste gelé, tout l'été, à un pied de la surface, rendant toute végétation impossible. Nous voilà au pays du « soleil de minuit » ; malheureusement, nous arrivons quelques jours trop tard pour jouir de ce spectacle unique, quoique nos nuits ne connaissent pas d'obscurité, durant la plus grande partie du voyage.

A l'extrême surprise d'un *archdeacon* anglican, cinq Pères et deux Frères forment la communauté des Oblats, durant les quelques jours d'escale à Aklavik. Les Sœurs, au nombre également de sept — elles resteront cinq, après le départ du bateau, — ont actuellement, sous leurs soins, une vingtaine d'enfants indiens (il y en aura quarante, demain), en attendant les petits Esquimaux de la mer. Fondée il y a trois ans, cette Mission d'Aklavik s'annonce digne de ses aînées. Peu à peu, les Esquimaux du voisinage s'approcheront des Missionnaires et des Religieuses. La grâce de DIEU fera le reste.

Le seul incident désagréable du voyage se produit à Aklavik. L'*archdeacon* sus-mentionné digère mal, m'a-t-on dit, la fondation catholique et la présence des Missionnaires et des Religieuses. Nous étions, le Révérend Père Joseph TROCELLIER, Missionnaire en charge, et moi-même à visiter l'hôpital anglican, lorsqu'à brûle-pourpoint l'*archdeacon* nous aborde, en déclarant qu'il défendait l'accès de l'institution aux malades catholiques. Devant les protestations du Père TROCELLIER, il ajoute qu'en cas d'admission les Pères ne seraient pas autorisés à visiter leurs fidèles, à moins d'être accompagnés

par un ministre protestant ; et, en l'absence de ce dernier, aucune visite ne sera possible. C'était le comble de l'intolérance, de l'étroitesse et du fanatisme. Aussi l'affaire, qui se répandit comme une traînée de poudre, fit-elle sensation dans la place ! Elle nous attira les sympathies de tous les protestants d'Aklavik (y compris le ministre résidant) et de tous les passagers du bateau. Plusieurs de ces derniers refusèrent, au retour, d'adresser la parole au digne *archdeacon*, — nous priant, au surplus, d'agréer des excuses. C'est un incident typique ; mais je dois à la justice de dire que ce fut le seul du genre, durant toute notre tournée.

\* \* \*

Un des collègues du cher homme me faisait la remarque que les catholiques avaient la haute main sur les Indiens du Mackenzie. Il disait juste. En effet, un septième seulement de la population indienne est protestant ou païen. Les ministres quittent, les uns après les autres. Même l'évêque a démissionné, en face de l'insuccès, et deux *clergymen* se sont retirés, cette année. Il n'y a plus, dans le district du Mackenzie, que cinq ministres protestants, alors qu'un Évêque, vingt et un Pères, vingt-six Frères convers et quarante Sœurs Grises continuent à s'y dévouer, pour les chères âmes des Indiens, dans quatorze Missions, cinq écoles et deux hôpitaux, sur un territoire de plus d'un million de milles carrés. Les Sœurs Grises de Montréal ont la direction de sept établissements et rivalisent de générosité dans le sacrifice avec les Pères et les Frères Oblats. Le Révérend Père Pierre DUCHAUSSOIS, O. M. I., a immortalisé quelques traits de leur apostolat dans son livre intitulé : *Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord*.

Les habitants de ces régions appartiennent aux grandes familles des Dénés et des Esquimaux. Contrairement aux Indiens des prairies, ils ne sont pas confinés dans des *réserves*. Personne ne leur a contesté encore l'immensité de leur pays — trop froid, trop inculte et trop inabor-

dable. Ils y vivent à la manière primitive, c'est-à-dire de chasse et de pêche.

Les Dénés se partagent en huit grandes tribus, ainsi distribuées : les Montagnais, les Mangeurs de Caribous et les Castors, dans les Missions de l'Athabaska, — les Couteaux-Jaunes, à Résolution, — les Plats-Côtés-de-Chiens, à Fort Rae, — les Esclaves, aux Forts Providence, Simpson, des Liards et Nelson, — les Peaux-de-Lièvres, aux Forts Norman, Wrigley et Good Hope, — les Loucheux, à la Rivière Rouge arctique. Les sept premiers groupes se ressemblent beaucoup par la langue, à base de montagnais ; mais le Missionnaire des Loucheux doit apprendre un dialecte totalement différent de celui de ses confrères. Tous ces Indiens, en très grande majorité catholiques, firent au Missionnaire de passage un accueil remarquablement cordial et souvent bien touchant. C'était une fête, un triomphe, que ces arrêts — trop courts, à notre gré — dans les différents postes. Partout, on accourait au-devant de nous, sans s'occuper des autres passagers, nous donnant la traditionnelle poignée de main, nous escortant jusqu'à la résidence du Père et nous reconduisant au bateau avec un certain regret. Même, dans un endroit où le prêtre ne peut faire que des stages occasionnels, on insista pour me garder, disant que j'avais bon pied, bon œil, et que je ferais plus de bien dans la région qu'au pays des blancs. Je faillis céder ! Tous ces Indiens sont filialement attachés à leurs Missionnaires, qui leur rendent affection et dévouement au centuple par toute leur vie de sacrifice et d'héroïsme.

Les Esquimaux sont établis sur le littoral de l'Océan Glacial arctique, depuis le Détroit de Behring, extrémité ouest de l'Alaska, jusqu'au Détroit de Belle-Ile, extrémité sud-est du Labrador. Ceux de l'ouest visitent Aklavik. Mais, comme nous étions à l'époque de la pêche à la baleine blanche, — la plupart étant à la mer — quelques rares spécimens, frétant leurs bateaux, furent les seuls aperçus. Leur figure accuse, à ne pas s'y méprendre, le type japonais. Et j'ai ouï dire que leur caractère a

de grandes analogies avec le peuple de l'Archipel du Soleil Levant et trahit une étroite parenté. Ils ont la réputation d'être très intelligents et industrieux. D'ailleurs, l'habileté dont ils font preuve, dans leur lutte incessante contre les éléments et dans la conquête des moyens de subsistance, le démontre manifestement. Je les considérais avec intérêt et attendrissement, songeant aux sacrifices de toutes sortes qu'ils ont coûtés et... coûteront à notre Congrégation. Je me reportais, irrésistiblement, aux Missions de la Préfecture de la Baie d'Hudson, où des chrétientés, établies depuis quelques années, rappellent, par leur ferveur et leur enthousiasme, les premiers temps de l'Église.

Cette année, le Révérend Père Pierre FALLAIZE — à la demande expresse de l'Officier en chef, au Canada, de la Compagnie de la Baie d'Hudson — a fait l'inspection de tous les postes établis dans la Mer Glaciale. Il a recueilli des données précieuses, en vue de fondations ultérieures sur ce territoire exclusivement habité par les Esquimaux (1). Le cher Père est le quatrième d'une phalange héroïque de Missionnaires désignés par leur évêque pour la conversion des Esquimaux. Les Pères Guillaume LEROUX et Jean ROUVIÈRE furent mis à mort par leurs guides, et le Père Joseph FRAPSAUCE se noya au cours d'une excursion apostolique. *Sang des martyrs, semence de chrétiens* : c'est le cas, plus que jamais, de le dire, et les pronostics indiquent clairement le succès de l'effort évangélisateur dans les régions arctiques.

Le Ministre d'Aklavik — qui prend sa retraite, cette année, — en réponse à la demande que je lui fis s'il y avait des ministres enterrés dans le terrain de la mission protestante, me répondit :

— « Nous ne demeurons pas assez longtemps dans ce pays pour y mourir, et nous ne venons pas dans ce dessein. »

C'est une déclaration à retenir. Elle explique, en

---

(1) Voir « Missions », LXI<sup>e</sup> année, Num. 232 (Décembre 1927), pp. 763-775 : — NOUVELLES ET VARIÉTÉS : *Un Voyage d'Exploration dans l'Océan Glacial*.



partie, l'insuccès des missionnaires anglicans dans ces lointaines régions. Par ailleurs, elle indique le secret de la réussite de ceux et de celles qui vont aux *Glaces polaires* pour y vivre, y faire connaître et aimer notre sainte Religion et y dormir leur dernier sommeil à côté de leurs fidèles chrétiens. Les tombes de Pères, de Frères et de Religieuses, semées dans les cimetières de toutes les Missions jusqu'au Fort Good Hope, ne sont-elles pas des témoins, muets mais combien éloquents, des sacrifices accomplis pour l'évangélisation des âmes ?

\* \* \*

Après deux jours passés à Aklavik, en compagnie des Pères, des Frères et des Sœurs, il fallut songer au retour. Nous nous éloignâmes lentement, comme à regret, avec la pensée que tous ces chers nôtres seraient isolés, durant plusieurs mois, dans leurs neiges et leurs glaces. Le retour — plus long que l'aller, puisqu'il faut remonter les rivières — fut, cependant, tout aussi intéressant et varié. Le séjour dans les postes se prolongea selon nos désirs, grâce à l'obligeance de notre aimable capitaine, qui nous consultait toujours. Le Révérend Père Camille LEFEBVRE, O. M. I., Procureur des Missions du Mackenzie, qui s'était joint à nous à Simpson, intéressa vivement tous les passagers par les récits et les renseignements que lui vaut sa longue expérience de l'Extrême-Nord. Pour moi il fut un guide précieux et un gai compagnon.

A Providence, les enfants firent fête aux touristes, émerveillés de leur facilité de diction et d'exécution. A Fort Chipweyan, une surprise m'était réservée. Durant la Messe que je célébrai dans la chapelle de l'école, les voix parfaitement exercées des enfants enlevèrent nos beaux cantiques. Et, à la réception qui suivit le déjeuner, nous pûmes nous rendre compte, une fois de plus, des prodiges opérés par la patience, le dévouement et le savoir-faire des inimitables Sœurs Grises.

C'est avec une émotion facile à comprendre que je

pris place sur le train qui devait me ramener à la civilisation et à mes classes. Je venais d'assister à la plus belle leçon de générosité, d'abnégation et d'apostolat qui se puisse donner. J'avais parcouru les Missions où Évêque, Pères, Frères et Sœurs peinent et souffrent, dans l'isolement et mille épreuves, pour établir le règne du Christ. J'avais appris à connaître davantage les belles œuvres du Mackenzie. Puissé-je, par les faibles moyens dont je dispose, aider de plus en plus ces chères Missions, les faire connaître et aimer par toutes les âmes généreuses qui s'intéressent aux labeurs des Missionnaires des pauvres aux pays des glaces !

Joseph GUY, O. M. I.



## XV. — La Mission de Lejac, au Yukon <sup>1</sup>.

Il semble que je sois né pour un va-et-vient continu. La plupart de nos Indiens reviendront bientôt de leur chasse. Il me faudra, alors, repartir faire la tournée des différents villages ou campements, disséminés jusqu'à une distance de 150 milles d'ici. Et ce sera la même chanson, tout l'hiver. Beau temps, mauvais temps, le trappeur du Bon Dieu doit continuellement visiter ses trappes, s'il ne veut pas que son gibier se perde.

En ce moment, nous n'avons encore que très peu de neige, bien que le thermomètre soit déjà descendu à —18 centigrades. Je puis encore faire mes courses, au moins les plus rapprochées, avec notre chevrolet. Ce n'est pas très chaud, surtout si un pneu vient à se crever, mais c'est encore mieux que d'avoir à faire de 40 à 50 milles en traîneau, avec des chevaux qui ne sont pas très familiers avec l'avoine. Mais, bientôt, il faudra

---

(1) Lettre datée de Lejac (1<sup>er</sup> décembre 1928) et adressée par le Révérend Père Elphège ALLARD à sa mère et à ses frères et sœurs.

mettre de côté le chevrolet, jusqu'au milieu ou la fin de mai.

Mon voyage de l'été dernier dans mes nouvelles Missions de l'Extrême-Nord intérieur de la Colombie Anglaise, depuis la Rivière Stikine jusqu'à la Haute Liard, n'a pas manqué d'intérêt. Mon plus grand bonheur, en arrivant parmi mes nouveaux chrétiens, fut de constater qu'ils avaient, enfin, appris par cœur les cantiques et les prières que je leur avais enseignés durant mes trois visites précédentes et que tous, ou à peu près tous, les récitaient quotidiennement. Cette constatation fut pour moi la preuve que mes espérances et mes peines n'avaient pas été vaines et que ce peuple était vraiment désireux d'embrasser les enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de se sauver. Aussi, quand, après un an d'absence, je les entendis réciter, dans leur propre langue, les prières que je leur avais enseignées l'été précédent, mon cœur tressaillit de joie, et je fus tenté de chanter, comme autrefois le saint vieillard Siméon : — *Maintenant, Seigneur, laissez partir votre serviteur..., parce qu'il a vu le salut de votre peuple...*

A McDame, poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, sur la Rivière Dease, à mi-chemin à peu près entre le lac du même nom et la Haute Liard, nous avons commencé à construire une chapelle en billots, mesurant 24 pieds sur 32.

Comme la plupart des Indiens de ce pays ne se sont jamais construit de maison, tous étant encore nomades, ils ne savent guère manier la grosse hache à équarrir. Aussi ont-ils préféré scier les billots sur deux faces à la scie de long. Besogne bien lente mais qui donnera de meilleurs résultats. Ce fut mon privilège de trouver chaque billot, au milieu, d'un trou de deux pouces, pour le joindre solidement, par une cheville, au précédent.

Durant les trois semaines que je passai, cet été, à McDame, nous avons mené cette construction jusqu'aux chevrons. Mes ouvriers n'étant pas des mercenaires, je ne leur avais tracé un programme que de quatre à cinq heures

de travail par jour. Le reste du temps était pris par les exercices religieux : la Messe, l'enseignement de la doctrine chrétienne, l'étude des cantiques et des prières, — trois réunions par jour.

L'été prochain, j'espère voir la toiture de cette chapelle finie. Je voudrais bien aussi y poser quelques fenêtres. Avec le papier à toiture et les clous, ce sera encore une dépense de deux à trois cents dollars, augmentée du prix de quatre cents dollars la tonne pour les frais de transport.

Et le Maître du ciel et de la terre n'aura encore rien qu'un pauvre toit pour habitation. Et je n'ai pas même les sous nécessaires pour lui accorder cela. Si quelqu'un d'entre vous connaissait des âmes charitables qui voulassent bien s'intéresser à cette nouvelle Mission, je vous serais bien reconnaissant de leur faire connaître ma détresse.

A Telegraph Creek, sur la Rivière Stikine, nous avons aussi commencé, cet été, une chapelle, mesurant 21 pieds sur 31. Monseigneur BUNOZ avait été assez heureux pour m'obtenir, en faveur de cette localité, une aide bien appréciable de la *Catholic Church Extension* de Toronto. Tout y a passé. J'y ai même contracté une dette de près de trois cents dollars ; et cela va en prendre encore davantage pour rendre cette maison digne d'y voir habiter le DIEU de l'Eucharistie. Nous voilà bientôt à la nouvelle année. Il se dépensera bien des milliers de dollars en cadeaux de toutes sortes. Si l'on pensait un peu aux pauvres Missions ! Quels beaux cadeaux on pourrait offrir au Bon DIEU !

On ne passe pas trois mois, tout seul, dans la sauvagerie, sans cuisinier ni rien, sans que la constitution en souffre un peu, — surtout, quand on n'a pas été bâti pour être un géant. Mais la pensée des âmes qui correspondent à la grâce du Bon DIEU et du choix dont on a été l'objet pour ce beau travail fait oublier bien des peines : manque de nourriture convenable, surcroît de travail, pluie, chaleur, guerre de nuit et de jour avec les maringouins, etc., tout est oublié.

Vous avez votre part bien grande, chère mère, à ce travail fait pour DIEU. Les sacrifices nombreux que vous et notre regretté père vous vous êtes imposés pour nous élever chrétiennement, comme ils doivent faire votre consolation, en ce moment ! Trois de vos fils prêtres Oblats de MARIE Immaculée, trois de vos filles Religieuses de la Présentation de MARIE, n'est-ce pas le sceau de DIEU sur votre union ? Les épreuves et les peines ont, parfois, visité votre foyer. Mais je ne sache pas que la foi, la crainte et l'amour de DIEU y aient jamais manqué. Vous ne regrettez pas, j'en suis sûr, cette vie tranquille et modeste, loin des plaisirs mondains, que tous deux vous vous êtes imposés pour l'amour de vos enfants. Le Bon DIEU vous le rend déjà. Il vous le rendra encore bien mieux dans son beau Ciel !

A Telegraph Creek ou dans les environs, il faudrait aussi construire une école pour les enfants des Indiens qui habitent ce champ de missions. Ce serait le plus sûr moyen d'opérer la conversion entière de ces tribus. Les Anglicans, qui y ont une église et un ministre depuis environ quarante ans, n'y ont encore à peu près rien fait. Ou plutôt, en dignes fils du mensonge qu'ils sont, ils se sont bornés à envoyer des rapports au Bureau des Affaires indiennes à Ottawa, affirmant qu'à peu près tous les Indiens de ce district étaient protestants. La vérité est qu'ils étaient pour la plupart païens à notre première tournée, il y a trois ans, mais que, depuis la visite régulière du prêtre, ils sont maintenant pour la plupart catholiques. Le recensement de cet été donne cent onze enfants, baptisés catholiques, en âge de fréquenter l'école.

L'agent des Indiens dans ce pays n'a reçu sa nomination que le printemps dernier. Il vient de finir la visite du territoire qui a été confié à sa surveillance. Il a pu constater de ses yeux et de ses oreilles, comme il me l'a avoué lui-même, la fausseté des rapports protestants. Aussi semble-t-il bien disposé en notre faveur. Aura-t-il le courage de plaider la cause de notre école à Ottawa ?

Si nous ne recevons pas de secours de ce côté, il faudra



nous adresser à la charité publique. J'ai une grande confiance en la nouvelle Patronne des Missions, l'humble et si bonne petite Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle nous a déjà beaucoup aidés. Puisse-t-elle continuer à faire pleuvoir sa pluie de roses sur nos nouvelles Missions !...

Votre fils et frère Missionnaire,

Elphège ALLARD, O. M. I.



## XVI. — Vicariat de Ceylan : Diocèse de Jaffna.

### § I. — Silva, le « Capitaine ».

Il est mort, le rude pêcheur, le vieux chef Kangani. L'influenza — comme une tempête violente qui s'attaque, surtout, aux gros chênes et les déracine, — l'influenza l'a terrassé, lui qui semblait ne devoir pas mourir. Je lui donnai les derniers sacrements et le préparai, dans mes visites, à paraître devant le Souverain Juge.

Lorsque la dernière pelletée de terre fut jetée dessus son cercueil, divers jugements furent émis sur son compte.

Les uns disaient :

— « Il avait mauvaise langue : grand débarras pour le village. C'est un fauteur de troubles de moins : désormais, on pourra filer droit son chemin sans craindre les railleries. »

D'autres disaient :

— « Malgré ses défauts, — qui n'en a pas ? — c'était un brave cœur, et il a rudement travaillé pour l'Église. »

D'autres, enfin, comme oraison funèbre :

— « Que DIEU ait son âme ! Il n'a jamais manqué la Messe, le dimanche, et, au deuxième coup de cloche, il occupait sa place à l'église, comme un militaire qui fait sa faction. »

Dans tous ces dires, il y avait du vrai.

Le Kangani — son vrai nom était Jovan Silva —

était connu à 25 milles à la ronde. Grand, noir comme jais, bien fait, membré, musclé, une longue moustache lui donnait un air terrible ; on s'accordait à dire qu'il était l'homme le plus fort du pays. Il aimait à rappeler ses hauts faits d'antan.

— « Ah ! les hommes d'aujourd'hui sont des nains », disait-il. « On n'en fait plus de comme nous. Quand j'étais jeune, pour un seul repas, je pouvais boire deux litres d'*arrack* et manger cinq mesures de riz, avec cent poissons. Qui pourrait se charger d'avalier la moitié de ça ? Autrefois, nous jetions le filet dans la mer : moi, d'un côté, et un tel qui n'est plus, de l'autre, nous tirions le filet plein de poissons au rivage. Maintenant, il faut qu'ils soient dix, à chaque bout du filet, pour ce travail. »

\* \* \*

Quand on voulait le mettre en joie, on lui demandait s'il n'avait pas reçu le nom de *CAPITAINE*, et pourquoi ?

Le mot le faisait sursauter d'aise. Il se redressait de toute sa taille :

— « *Captain* ! Je le suis, et voici comment j'ai gagné et bien mérité cet honneur. »

Alors, il s'enflammait et, avec force gestes et un timbre de voix tragique, il vous racontait ceci, que j'ai entendu cent fois.

— « C'était du temps de Monseigneur *BONJEAN*, *O. M. I.*, lorsque les prêtres goanais schismatiques voulaient s'emparer des églises, surtout de la grande Église de Parapankandel. Nombreux étaient les chrétiens qui s'étaient laissé prendre aux attraits de ces loups déguisés en brebis. Les églises allaient devenir le bien des premiers occupants.

« Un jour, le Père *SANDRASAGRA* m'appelle et me dit :

— « Kangani, voici : j'ai besoin de tes services... Les chrétiens schismatiques ont occupé l'Église de Parapankandel, et ils attendent leur prêtre pour l'y installer. Or, il ne faut pas qu'on dise que vous autres, les enfants chéris de Saint François Xavier, vous êtes des lâches qui fuient devant les loups venant ravager la bergerie.

Il faut que moi, le vrai prêtre, l'envoyé de l'Évêque et du Pape, occupe la citadelle de Parapankandel, et ce soir ! Il faut mener le bon combat : je te nomme CAPITAINE. Trouve des hommes dans le village, et déblaie le terrain. »

« Le Père avait fini. Je répondis :

— « Vous pouvez être tranquille. Merci du titre que vous me donnez. CAPTAIN ! je le suis. Je le resterai. Ce soir, le Père pourra venir : tout sera prêt. »

« Je quittai le Père et je courus par le village. Ah ! dans ce temps-là, il y avait des hommes !

— « Qui m'aime me suive ! »

« On accourait de tous côtés : l'honneur était en cause. Je regardai cette armée qui m'entourait, et je me dis, comme Gédéon allant battre les Philistins : Nous sommes trop ! Pour donner une rossée aux schismatiques, une poignée de braves Yankaliens suffit. Je fis la sélection : Lazare, un beau gars, que je fis mon lieutenant, puis deux douzaines d'autres jeunes gens munis de queues de raies et de quelques gourdins. C'était le nombre requis pour mon bataillon. Je leur passai un cigare et je leur dis :

— « Suivez-moi : en avant ! »

« Nous arrivâmes près de l'Église de Parapankandel, qui se trouve, vous le savez, entourée de trois étangs. — à gauche, à droite et par derrière l'église. Je réunis ma troupe :

— « Voyez », leur dis-je, « les schismatiques sont en nombre : deux ou trois cents. Ils se sont barricadés dans l'église, et ils ont des fusils. N'importe. Tenez-vous calmes et sans peur. Je ferai les sommations ; et, s'il faut frapper, c'est moi qui donne le branle. »

« J'arrivai à la grande porte de l'église, pour parler.

— « Ouvrez », leur dis-je, « et quittez la place. »

Des cris furieux répondent :

— « Non, jamais nous ne vous laisserons entrer ! »

« Je fais une seconde, puis une troisième sommation. Ils ne voulaient rien entendre. Sur ce, d'un coup d'épaule,

comme ça, j'enfonce la porte, qui s'ouvre toute grande. Saisissant, alors, la queue de raie que j'avais cachée dans un coin de mon vêtement, je m'en sers comme d'une cravache qui tourbillonne et s'abat sur le dos des schismatiques.

« Mes hommes n'attendaient que le premier coup pour continuer la danse. Le sifflement de ces lanières donne le frisson à tous ces mécréants : toutes les portes s'ouvrent, en un instant, et les schismatiques ahuris se précipitent dehors, comme des moutons, dans une cohue indescriptible, et, prenant le chemin le plus court, passent les étangs à la nage pour y trouver refuge.

« Les queues de raies faisaient du bon travail : en un moment, l'église était vide, et nous étions les maîtres. La citadelle de Parapankandel était entre nos mains.

« Aussi, quand le Père SANDRASAGRA vint, le soir, prendre possession, il me frappa sur l'épaule et me dit :

— « CAPTAIN, tu es un brave !... »

Et, ce disant, le narrateur redressait sa moustache, tout fier.

\* \* \*

Vraiment, il méritait de faire partie des vieux grognards de Napoléon !

Grognard, il l'était au superlatif. Il grognait même pendant le sermon du dimanche, ce qui amusait et distrayait ses voisins.

Je me souviens qu'un jour, du haut de la chaire, j'avais décoché une flèche qui le visait directement ; et je vis plus d'un sourire effleurer les lèvres des auditeurs, qui avaient compris la malice. La Messe finie, je m'enquis de l'effet produit..., si j'avais bien touché !

— « Bah ! » me fut-il répondu, « il est enchanté du sermon. En sortant de l'église, il a dit : — « Le Père n'a jamais si bien prêché ni visé si juste. Mon voisin, le garde-champêtre, en sait quelque chose. Le sermon est une balle qui le frappe en plein cœur. »

Comme on le voit, c'était réussi. Il envoyait le paquet à son voisin.

Le Kangani n'était pas mon ami toujours. Quand il l'était, c'était si chaud qu'il ne me quittait pas, me donnait des conseils, tellement qu'il fallait me décider à le rebuter pour avoir la paix.

— « Alors, bon ! » disait-il, « il fera chaud avant que je remette les pieds chez ce Père-là. Les enfants, ils fraient s'asseoir sur ses genoux ou se cacher sous sa soutane ; ils les souffrirait, et moi, l'homme d'expérience, il me renvoie ?... Qu'il vienne me demander un service : il sera bien reçu ! Désormais, je ne le saluerai même pas. »

Et il s'en allait furieux, grognant.

Venait le jour où j'avais besoin de lui. Que faire ? Je m'en allais par le village, me dirigeant de son côté. Sitôt qu'il m'apercevait, il tournait le dos et lisait dans un gros livre ; et, absorbé qu'il était dans sa lecture, il ne pouvait pas me faire la révérence. Je m'approchais et lui frappais sur l'épaule.

— « Eh bien, Capitaine, comment vas-tu ? »

Lui se retournait, empressé, faisant l'étonné de me voir et riant dans sa barbe.

— « Pas trop mal, Père. »

La glace était brisée.

— « Tiens, vois-tu, Capitaine, le village ne vaut pas cher : il n'y a pas de tête pour les faire aller au travail... Ils n'ont pas la foi ou en ont si peu ! Où trouver l'homme de poigne qui les fasse marcher ? Je ne vois que toi. »

Il devenait sérieux.

— « Père, vous pouvez vous en retourner. Demain, tout le monde sera là pour la tâche. »

Et, fier comme Artaban, il partait, allant secouer les hommes, sans trop ménager les dames, et leur disait :

— « Demain, soyez prêts : il faut aller de bon matin, dans la forêt, couper du bois... » (Ou bien) : « Il y a des écailles d'huîtres à retirer de la mer, pour faire de la chaux ; il faut du sable, des pierres... »

Et le vieux chef, prêchant malgré son âge et son dos courbé mais solide, prenait la part du lion, portait les plus gros fardeaux et travaillait plus que les autres...

Et maintenant, il repose dans la tombe : l'église est



bâtie ! Pour enlever les hommes, il ne possédait pas un vocabulaire choisi : les mots propres n'étaient pas son fort, et le gros sel y apparaissait trop souvent. Ce fut là son grand défaut...

Espérons que le DIEU des miséricordes aura ouvert, toutes grandes, les portes de son paradis à celui qui n'a pas compté ses peines pour batailler le bon combat et Lui bâtir un beau temple sur la terre. *Requiescat in pace!*

Adrien FAVRIL, O. M. I. ,

## § II. — Fleur de Sacrifice <sup>1</sup>.

« Les heures du matin ont des roses dans la bouche » a dit quelqu'un.

Assis à sa table de travail, dans sa hutte de palmes, le Missionnaire distrait regarde le soleil levant qui se joue dans les grandes feuilles de cocotiers, coloriant, comme un grand artiste, les moindres recoins de cette végétation tropicale.

Il est tout abandonné à sa rêverie, ses pensées galopant, peut-être, bien au delà du rideau de palmiers en éventail qui barre l'horizon, au delà de la mer qui blanchit d'écume sa côte de corail, quand, tout à coup, un léger frou-frou, derrière sa chaise, le fait sursauter et tourner la tête.

Pieds nus, ses cheveux d'ébène encadrant sa figure d'un bronze clair, où brillent deux grands yeux noirs pleins de candeur et de pureté, Baby est là, timide.

Baby est un gros chérubin d'une douzaine d'années. Son père étant mort au service des Pères, il y a de cela plusieurs années, Baby — la benjamine de quatre enfants, un garçon et trois filles, dont l'aînée est Religieuse — a été élevée par sa sainte femme de mère, dans la pauvreté, certes, mais aussi dans la piété et

---

(1) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* » (75, Rue de l'Assomption, Paris-XVI<sup>e</sup>), XXXIV<sup>e</sup> année, Num. 10 (Octobre 1929), pp. 279-280 : — CEYLAN, SUD-ASIE (DIOCÈSE DE JAFFNA) : *Fleur de Sacrifice* (Pierre SOREL, O. M. I.).

l'amour de Bon DIEU. Bien peu de jours, depuis l'âge de six ans, a-t-elle manqué d'assister à la Sainte Messe et d'y communier, entre sa maman et sa sœur cadette. C'est, sans doute, à cause de sa piété candide, de la blancheur d'hostie de sa petite âme d'enfant, qu'on l'a surnommée Baby, — un nom qui lui va si bien.

Le Missionnaire, remis de sa surprise, regarde Baby avec bonté. Qu'est-il arrivé à son enfant ? C'est la première fois qu'elle vient chez lui de si grand matin, avant l'école.

Baby s'est approchée tout près et prend, dans les siennes, ma main qu'elle caresse. Tout à coup, elle devient sérieuse, lève ses grands yeux vers le Père ; et, ayant regardé autour d'elle, elle se penche sur son oreille et dévoile son secret au Missionnaire étonné.

Le secret de Baby, vous l'avez deviné, chers lecteurs. Comme sa sœur aînée, Baby veut se faire Religieuse. Jésus-Hostie, dans ses visites quotidiennes, a parlé intimement à cette âme toute blanche ; Il a semé, dans le calice de cette jeune fleur, les gouttes de rosée d'amour, de sacrifice et d'immolation. Elle sera la victime qui s'immolera sur l'autel du renoncement, pour le rachat des païens ses frères, et elle restera à jamais le Baby du Bon Jésus.

— Afin que le Ciel trouve où décharger ses coups,  
Tu seras une hostie aimante et volontaire,  
Une vivante cible offerte à ses courroux !...  
Entends tous les pécheurs te crier : Sauve-nous !  
Et tombe dans la nuit, la face contre terre !...

Oui, c'est là le rêve de Baby, et c'est là aussi, le Missionnaire le croit, l'appel du Maître.

Son secret dévoilé, Baby s'est envolée vers l'école, radieuse et confiante.

\* \* \*

Le Père lui, reste seul dans la hutte, accoudé à sa table de travail que le soleil, maintenant, inonde de lumière. Le Père est songeur, presque triste. C'est qu'il voit les difficultés s'amonceler sur le chemin de cette

jeune vocation. Baby n'est qu'un enfant, achevant sa sixième année de tamoul à l'école du village, tenue par les Religieuses de la Sainte-Famille — dans l'Ordre desquelles elle veut entrer, pour se dévouer elle-même à la prière et à l'enseignement.

Avant d'être admise au noviciat, Baby aura à étudier, cinq longues années, dans une école supérieure, pour passer des examens en tamoul et en anglais. C'est une somme de dix *roupies* par mois qu'il faudra dépenser. Dix *roupies* : près de cent francs de notre monnaie. Qui paiera cela ?

La maman ? Pauvre femme ; elle se prive, chaque jour, pour ses deux enfants, Baby et sa sœur ; elle n'a pas une *roupie* d'avance, et beaucoup de dettes.

Le Missionnaire ? Hélas, il est Religieux, et il est pauvre. A part son bréviaire et quelques livres de choix qu'il apporta jadis de la douce France, pour lui en rappeler le souvenir, le Missionnaire n'a rien.

Alors, que faire ?... Le beau rêve de Baby ne sera jamais qu'un rêve ; Jésus ne pourra cueillir sa fleur de choix. Pauvre Baby ! Pauvre Jésus !...

\* \* \*

Et, pourtant, le Père a promis à son enfant qu'elle serait Religieuse !... Une idée, soudain, lui traverse l'esprit : une dernière ressource lui reste, — sa plume. Oui, quelque mal taillée qu'elle soit, il la saisit ; et il écrit, pour les âmes généreuses de sa chère France, l'*Histoire de Baby*. Sa marraine, marraine de mission comme autrefois sa marraine de guerre, fera son possible pour l'aider. De saintes âmes, en lisant ces lignes, si le Bon DIEU les bénit, se laisseront peut-être toucher, — et Baby sera Religieuse, et Jésus sera content.

D'avance, amis lecteurs, Baby, le chérubin aux grands yeux noirs, vous envoie son merci, chaud et généreux comme son âme, par-dessus l'océan bleu, qui vous l'apportera en écho du pays du grand soleil...

En attendant qu'un jour, à l'autel du sacrifice, con-

duite par votre générosité, elle s'immole à JÉSUS, dans la robe des Vierges, le front ceint d'une couronne de fleurs !...

Pierre SOREL, O. M. I.

### § III. — Dans la Jungle <sup>1</sup>.

Comme vous le savez, peut-être, ma Mission de Vavuniya, avec ses douze stations secondaires, comporte un parcours de quarante kilomètres à la ronde. Ce n'est pas peu de chose.

Vavuniya est mon centre principal ; j'y ai une église assez spacieuse et une maison convenable.

Tous mes autres postes de l'intérieur de la *jungle*, à part deux petites églises bâties en briques, sont de misérables huttes, — trois murs de terre glaise, couverts de paille, que soutiennent quelques arbres, coupés dans la forêt toute proche. Pas de fenêtres ; l'air et la lumière entrent par l'ouverture où devrait se trouver la porte, — si on avait de l'argent pour en placer une. Comme autel, trois planches côte à côte et que supportent deux gros troncs d'arbres. Devant l'autel, un grand rideau de couleur, rapiécé en maints endroits. Ce rideau, on peut l'ouvrir ou le fermer à volonté : il n'y a qu'une ficelle à tirer.

Je n'ai pas de hutte pour m'abriter, dans mes postes de l'intérieur ; c'est pourquoi — quand, le soir, l'heure vient de prendre un repos bien nécessaire — je tire le rideau et ouvre mon petit lit pliant à côté de l'autel.

Si mes huttes-églises possédaient une sacristie, je pourrais y trouver refuge ; mais une sacristie est un luxe, auquel n'ont jamais rêvé mes pauvres chrétiens habitant la grande forêt.

Le mobilier de ces huttes-églises est des plus rudi-

---

(1) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* », de Paris, XXXIV<sup>e</sup> année, Num. 8-9 (Août-Septembre 1929), pp. 245-248 : — CEYLAN, SUD-ASIE (DIOCÈSE DE JAFFNA) : *Dans les Huttes de la Jungle* (Louis DESSY, O. M. I.).

mentaires. Sur l'autel dont j'ai parlé, un crucifix et deux chandeliers de bois à moitié brûlés par la flamme des cierges. Ajoutez-y deux ou trois statuettes, grossièrement sculptées par quelque chrétien moins maladroit que d'autres... Ah ! ces pauvres statuettes : on se demande quels Saints du Paradis elles peuvent bien représenter. Elles font réellement peine à voir. Vous dirai-je que, parfois, elles font peur ?

Toutes ces huttes-églises de l'intérieur sont situées près d'un étang. Autour de l'étang sont groupées les familles chrétiennes et païennes, qui font la culture du riz, leur principal moyen de subsistance. Quand les pluies sont tombées en suffisance pour remplir l'étang, il y a espoir de moisson. Quand il ne pleut pas assez, nos chrétiens souffrent de la famine. C'était le cas, l'an dernier : le Gouvernement fut obligé de distribuer du riz à des centaines de familles, qui se trouvaient dans la plus grande misère.

Parfois, il arrive que les pluies sont si abondantes que les digues des étangs se rompent. Ce désastre vient de se produire, il y a quelques semaines. Les moissons ont été emportées par les eaux. Cette année encore, nos pauvres chrétiens, dispersés de-ci, de-là, dans l'immense forêt du Vanny, auront à souffrir de la famine.

\* \* \*

Aussi souvent que possible, je visite mes différents postes de la *jungle*.

Ce voyage se fait en charrette à bœufs. Boîte à messe, batterie de cuisine, lit de camp et l'indispensable fusil y ont été placés.

Je m'assois, aussi commodément que possible, au milieu de tout cet attirail et... en avant, à la grâce de DIEU ! Il nous protégera dans notre course à travers l'immense forêt.

D'ordinaire, le départ a lieu vers quatre ou cinq heures du matin — pour éviter, le plus possible, la chaleur torride de la *jungle*. Mon charretier, qui est en même temps



mon cuisinier, est un tout petit bout d'homme, au regard malicieux et au geste rapide : juste ce qu'il faut pour cingler mes pauvres vieux bœufs, qui traînent la patte.

Est-il besoin de dire que l'on est secoué dans son carrosse ? De temps en temps, on se cogne la tête aux parois du char, car le chemin de la *jungle* est couvert de grosses racines d'arbres séculaires. Parfois, sur le parcours, une bande de cerfs effarouchés traverse la route en une fuite éperdue, — le tigre est-il donc dans les parages ?

De-çi, de-là, de jeunes arbres renversés sont l'indice du passage récent de l'éléphant.

Des singes ! Tant que l'on en veut. Ils sont d'une agilité sans pareille. Tantôt on les voit se balançant aux extrémités des branches, tantôt sautant d'un arbre à l'autre avec une dextérité merveilleuse. Parfois, se tenant assis sur une branche plus épaisse, ils semblent vous narguer. Faites-vous mine d'épauler le fusil ? Les voici, aussitôt, à l'abri derrière les branches plus touffues.

Le voyage se poursuit. Devant nous, s'étend une suite infinie d'arbres de toutes espèces et de toutes grandeurs. Certains d'entre eux sont couverts de grossés lianes que, de loin, on prendrait facilement pour de gigantesques serpents se tordant, en multiples anneaux, autour de troncs noueux.

Souvent, le spectacle est de toute beauté. Les centaines de lianes de différentes épaisseurs ont jailli du sol vierge et fertile et se groupent en un faisceau autour des géants de la forêt. Leurs extrémités retombent en stalactites et s'enchevêtrent dans les branches de l'arbre. On a l'impression de se trouver dans une grotte.

Bientôt, le chemin de la forêt se rétrécit. Nous avançons sur un terrain juste assez large pour la charrette. La route devient de plus en plus mauvaise... Les grosses racines sortent du sol à tout instant... Tenez-vous ferme dans votre carrosse, ou gare à votre dos ! Il y a de ces cahots qui mettent à l'épreuve les échines les plus robustes.

Cahin-caha, cependant, les bœufs vont de l'avant.

De temps à autre, on leur donne un moment de répit. Les pauvres vieilles bêtes sont exténuées...

Enfin, une éclaircie apparaît dans le lointain. Le village est tout proche. Nous arrivons au but de notre première étape.

\* \* \*

Aussitôt arrêtés, mon *boy* (charretier-cuisinier-sacristain) sonne la cloche. Sa voix fêlée avertit les fidèles de l'arrivée du Missionnaire. Parfois, de longues minutes passent et personne ne vient. Le village — c'est, plutôt, un hameau qu'il faudrait dire — semble avoir été abandonné. Plusieurs de mes chrétiens ont été forcés par la famine à quitter l'endroit, pour aller chercher ailleurs des moyens de subsistance. De hutte en hutte je passe pour inviter mes fidèles à la leçon de catéchisme. Ah ! les pauvres âmes, comme elles sont peu éclairées sur les vérités de notre Sainte Religion !

J'ai pu encore m'en rendre compte dans mon dernier voyage. Jugez plutôt :

Dans une de mes huttes-églises, je venais de parler, avant la Messe, de la Sainte Eucharistie. Tous avaient semblé m'écouter avec attention, mais, pour me rendre compte si ma leçon avait été comprise, je commence à poser quelques questions :

— « Voyons, Poologam, dis-moi qui est présent dans la Sainte Eucharistie ? »

Le bonhomme auquel je m'adresse est un gaillard d'une trentaine d'années, très peu fidèle à accomplir son devoir pascal. Il ouvre deux grands yeux, dans lesquels ne brille pas pour deux sous d'intelligence.

— « Père, je ne sais pas », me répond-il.

— « Comment ?... Tu ne sais pas !... Voici dix minutes que je m'efforce à vous expliquer ce qui a rapport au Saint Sacrement... Voyons. Dis-moi : quand, au moment de la consécration, le prêtre élève l'Hostie blanche, qui est présent dans cette Hostie ? »

L'individu de me répondre :

— « Comment puis-je savoir ?... Pendant la Messe,

je ne suis pas près de l'autel ; je suis trop loin pour voir ce qu'il y a dans l'Hostie que le prêtre nous montre... »

— « Voyons, Poologam, au moment de la communion, n'es-tu jamais venu recevoir la Sainte Hostie avec les autres chrétiens ? »

— « Oui, Père... »

— « Eh bien, dis-moi, qui était présent dans cette Hostie que tu as reçue ?... »

✓ Et lui de répondre, en ouvrant de gros yeux où brillait plus de bêtise que jamais :

— « Mais, Père, comment puis-je savoir ? Le Père m'a mis cette Hostie blanche sur la langue et ne m'a pas donné le temps de voir ce qu'il y avait dedans... »

Et moi qui croyais que tous avaient compris !

Cet épisode est authentique ; et j'en ai d'autres qui montrent combien peu nos chrétiens de la *jungle* s'occupent des choses de l'âme. Oh ! si vous pouviez savoir combien leur vie est matérielle ! J'ai certaine église de ma Mission du Vanny où la moitié de mes chrétiens ou à peu près sont ou bien en concubinage ou adonnés aux diableries... Et la foi de ceux qui restent est si faible !

J'ai reçu, il y a quelques jours, la visite d'un homme qui venait demander un secours d'argent pour marier sa fille. Comme il ne me voyait pas disposé à consentir, il me quitte, en me disant :

— « C'est comme le Père voudra. Mais j'avertis le Père que je serai forcé de mettre ma fille en concubinage... Et, puis, les protestants nous aideront bien, eux... »

Le cœur du Missionnaire souffre d'entendre de semblables choses ; mais il ne perd pas courage, cependant. Le bien se fait et, la grâce de DIEU aidant, peu à peu nos chrétiens s'amélioreront. Ces pauvres âmes vivent dans un pays où règne une ambiance morale complètement funeste à la vie chrétienne. Elles vivent, pêle-mêle, au milieu des païens hindous et bouddhistes. Elles ont constamment, devant elles, le spectacle de l'immoralité la plus dégradante. Dans ce contact incessant, le vice perd de sa laideur : de là la perte de beaucoup.

Permettez-moi de recommander ma Mission aux

prières et aux générosités des lecteurs de votre Revue, si intéressante et si missionnaire. Priez... Aidez-nous... Pour que DIEU règne dans la jungle !

Louis DESSY, *O. M. I.*



## XVII. — Le Séminaire de Roma, au Basutoland.

Roma, la Mission principale du Basutoland, fut fondée, en 1862, par Monseigneur François ALLARD, *O. M. I.*, qui, de France, fut envoyé au Canada et, de là, vint en Afrique, après avoir été nommé Vicaire apostolique de Natal.

Cette Mission n'a de prétentieux que le nom. D'abord, sobriquet de dérision donné, autrefois, par les protestants, Roma est devenu un nom vénéré de toute la nation et le cri de ralliement de tous les catholiques — qui ne sont connus, partout, que sous le nom de « Ba-Roma ».

Résidence de Sa Grandeur Monseigneur le Vicaire apostolique, Roma est aussi le centre d'une paroisse florissante de plus de 4.000 âmes. Les Frères Maristes y dirigent le Collège Saint-Joseph, qui nous fournit les Maîtres d'écoles et les Catéchistes, si utiles aux Missionnaires, tandis que les Sœurs de la Sainte-Famille, dans leur beau Pensionnat Sainte-Marie, enseignent aux jeunes filles basutos — outre la lecture, l'écriture, le calcul, le sesuto et l'anglais — les travaux manuels, tricot, couture, etc., qui feront d'elles, plus tard, des mères de famille exemplaires.

\* \* \*

Mais, pour couronner ces multiples entreprises, depuis longtemps, Monseigneur CÉNEZ songeait à doter son Vicariat d'une œuvre importante entre toutes : le projet

de la fondation d'un Séminaire, qui lui tenait tant à cœur, retardé d'abord par la grande Guerre, a enfin pu recevoir un commencement de réalisation.

Voyez ces quelques jeunes gens qui, silencieux, passent et repassent, livres et cahiers sous le bras : ce sont les prémices du premier Séminaire indigène du Basutoland et l'espoir de l'avenir. Ils ne sont encore qu'une poignée, il est vrai — une dizaine seulement, avec autant d'élèves plus jeunes qui se préparent à les rejoindre bientôt, — mais Notre Seigneur Lui-même n'a-t-Il pas sauvé le monde avec une poignée d'Apôtres ?

L'heure des classes venue, ils descendent de cette humble mesure — perchée, là-haut, sur le flanc de la montagne. Avec son toit de chaume et ses murs de briques séchées au soleil, elle servit, autrefois, de palais épiscopal à Monseigneur GAUGHREN, durant ses visites au Basutoland, il y a une quarantaine d'années ; elle devint, ensuite, l'ermitage du vaillant Breton et ardent Missionnaire que fut le Père Ernest ROLLAND brisé, sur la fin de ses jours, par d'implacables rhumatismes ; aujourd'hui, cette misérable cabane, avec ses deux cellules minuscules, est décorée du beau nom de Séminaire et abrite, en attendant, nos futurs Prêtres indigènes !

\* \* \*

Voici notre aîné, le premier grand Séminariste qui, à Noël dernier, a reçu les Ordres mineurs et, vraisemblablement, sera, un jour, le premier Prêtre mosuto... Son arrière-grand-père était cannibale... Sa cousine germaine, la première Religieuse indigène, encore alerte, malgré ses 80 ans, fera bientôt, s'il plaît à DIEU, ses noces de diamant d'entrée en religion.

Tandis que l'Abbé Raphaël Mohasi, devenu le fervent de Saint Thomas, fait ses délices de la *Somme théologique*. Emmanuel a terminé sa philosophie et vient de prendre la soutane. Sa vocation paraît d'autant plus certaine que, pour lui être fidèle, durant longtemps, il eut à subir le refus obstiné de ses parents.



Les autres en sont encore à la grammaire latine, César ou Cicéron...

Parmi eux, voici un brave Loulou, avec épaules trapues ; encore païen, il s'en était allé bien loin, attiré par le désir de voir la grande ville et d'y chercher, comme domestique des Européens, un habit flambant neuf, une canne et un beau col blanc... Il y trouva un trésor autrement précieux. Un beau dimanche, il entra, par curiosité, dans une église catholique. Un véritable Apôtre des Noirs, le Père Louis LeTEXIER, avait, ce jour-là, pris pour thème de son instruction la parole de Notre-Seigneur : — « *Nemo potest duobus dominis servire* : Personne ne peut servir deux maîtres, à la fois. » Cette parole pénétra jusqu'au fond de son être ; et, du même coup, Alexis décida et de sauver son âme, en se convertissant, et de travailler au salut de ses compatriotes, en devenant leur prêtre et leur sauveur.

Un autre, le petit Joannes, agenouillé là devant le tabernacle, parlait à Notre-Seigneur : — « Jésus, Vous m'avez tant aimé, que Vous êtes mort pour moi sur la Croix ; et, moi, comment Vous montrerai-je mon amour et ma reconnaissance, car je ne suis qu'un pauvre petit noir, et je n'ai rien à Vous offrir ? » Et, se ravisant : — « Si, j'ai ma vie : prenez-la, Jésus, prenez-la tout entière ; je deviendrai prêtre, pour Vous rendre amour pour amour. »

La plupart des Séminaristes, après avoir été petits bergers des bestiaux du village paternel, échangeront, un jour, la petite peau de mouton qui leur couvrait à peine les épaules, pour les saintes livrées du sacerdoce et puis — bergers toujours, — ils amèneront, au Bercaïl du bon Pasteur, les nombreuses brebis égarées, sur le point de devenir la proie du loup ravisseur...

\* \* \*

Mais, en même temps qu'à l'édifice spirituel, il faut absolument songer aux constructions matérielles ; car notre Cabane-Séminaire est, vraiment, trop petite et misérable.

C'est pourquoi Monseigneur CÉNEZ a bien voulu mettre en chantier la première maison du Séminaire définitif. Malheureusement, les murs n'avancent que trop lentement, à la mode du pays : car nos maçons indigènes n'ont encore réalisé ni la valeur du temps, ni la criante nécessité du nouvel édifice.

Comme de juste, les Séminaristes, durant le temps réglementaire des travaux manuels, se font un plaisir de laisser reposer César et Cicéron, pour manier vigoureusement la pelle et la pioche, creuser des fondations ou amener à pied d'œuvre les pierres qui entreront dans la construction. Aussi nous espérons bien qu'au commencement de l'année prochaine, nous aurons la joie d'entrer dans la première maison, enfin terminée, du nouveau Séminaire.

\* \* \*

A vrai dire, cet espoir n'est pas sans un mélange de tristesse, car une question, angoissante à l'excès, commence à se poser sérieusement : — « Arriverons-nous au bout de l'entreprise ? »

Notre première bâtisse de 40 mètres de long sur 9 de large et 4 de haut, — divisée en 5 chambres, chapelle provisoire, réfectoire, dortoir, classes et études, — aussi simple que vous puissiez l'imaginer, avec le toit en fer ondulé et quelques meubles primitifs, ne nous coûtera pas moins de 1.000 livres *sterling*.

Avec quelques huttes nécessaires, quelques cellules pour les professeurs, la cuisine et les dépendances, le tout se montera à une somme formidable. Et ce ne sont là que des dépenses initiales ; car, en plus de la pension — pour laquelle, l'Œuvre si belle de Saint Pierre Apôtre veut bien nous venir en aide, — nous aurons encore à fournir aux Séminaristes : habits, livres, médecines, etc. Et ce n'est pas peu de chose, puisque tout récemment, pour quelques livres d'arithmétique — deux douzaines, exactement, — j'ai dû déboursier plus de 600 francs.

Voilà le problème inéluctable, dont la solution, aujour-

d'hui déjà si difficile, le deviendra de plus en plus, à mesure qu'augmentera le nombre des élèves ; car, enfin, pour assurer l'avenir du Clergé indigène au Basutoland, il nous faudra, aussitôt que possible, une soixantaine de jeunes gens qui pourront nous donner une rentrée de plusieurs grands Séminaristes par an ! Oui, le problème saute aux yeux ; mais la solution, que j'aperçois très bien, ne se trouvera nulle part ailleurs que dans votre cœur, à vous dévoués amis des Missions !...

\* \* \*

Oui ou non, le Basutoland verra-t-il prospérer son petit Séminaire, dont Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est la Patronne principale ? Le grand Séminaire, sous la protection du grand Docteur africain, Saint Augustin, deviendra-t-il une pépinière d'apôtres, prêts à se dévouer, corps et âme, au salut des dix millions d'indigènes, leurs compatriotes sud-africains ?

Nous sera-t-il donné, à nous aussi, de travailler efficacement à faire cesser le scandale, dénoncé par Monseigneur de Guébriant, d'un milliard de païens, dix-neuf siècles après la venue du Sauveur du monde ?

Oui, à deux conditions : que la grâce ne nous fasse pas défaut et que vous, chers amis des Missions, vous daigniez venir à notre secours. La grâce, nous la demanderons en suppliant, vous la demanderez aussi pour nous, et le Bon DIEU ne pourra pas nous la refuser, puisque c'est pour Lui seul que nous travaillons. Alors, si le Bon DIEU donne les vocations, dévoués bienfaiteurs, allez-vous nous abandonner ? Avant de prendre une décision, écoutez cette parole de Léon XIII à un Missionnaire d'Afrique :

— « Une vocation indigène », lui dit le grand Pape, « me cause plus de joie que la conversion de 30.000 païens. »

Et, longtemps avant lui, Innocent XI avait déjà dit :

— « Plutôt l'ordination d'un seul Prêtre indigène que la conversion de 50.000 infidèles. »

Le Basutoland, pays exclusivement indigène, est essentiellement pauvre ; et, si la moisson des âmes reste toujours belle — cette année, nous enregistrons encore 5.000 baptêmes, — la moisson qui doit nourrir les corps est, souvent, plus que médiocre.

Le pauvre Noir — qui doit combattre la hideuse famine, toujours grimaçante à la porte de sa hutte — ne peut guère venir au secours de notre détresse.

Aussi, bienfaiteurs vénérés, vous ne refuserez pas la bouchée de pain que vous demande le Séminariste mosuto ; vous ne lui refuserez pas le modeste vêtement pour le couvrir, et, si cela vous est possible, vous donnerez même une pierre pour bâtir le Séminaire qui va l'abriter.

Cela, il vous le demande au nom des milliers d'âmes dont, demain, il sera le sauveur ; il vous le demande au nom de l'Église qui, par lui, sera enfin implantée, pour toujours, sur le sol sud-africain.

Que, par vous, Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus daigne effeuiller ses célestes roses, en ce petit coin d'Afrique, sur le Séminaire qui porte son nom !

D'avance, nous vous en exprimons, tous, notre plus profonde reconnaissance ; et nous nous engageons à prier beaucoup pour vous, chaque jour, en attendant qu'au saint Autel vos petits protégés Basutos, en faisant monter vers DIEU l'hymne de la reconnaissance, fassent aussi descendre sur vous les grâces les plus précieuses du salut !

Henri THOMMEREL, O. M. I.



## XVIII. La pénible Mission de l'Ovamboland, S. O. A. <sup>1</sup>.

Nous avons très peu parlé, dernièrement, du grand Vicariat confié aux Oblats sur la côte occidentale du Sud africain. Ce

(1) Cfr. « *Revue apostolique de Marie Immaculée* » (39, Quai Gailleton, Lyon-2<sup>e</sup>), IX<sup>e</sup> année, Num. 7 (Juillet 1929), pp. 180-182 : — L'ANGOISSE DE LA SOIF : *Mission de l'Ovamboland, Sud-Ouest africain.*

pays s'appelait la Cimbébasie, avant la Guerre, et était colonie allemande. Il s'appelle, maintenant, le Sud-Ouest africain et appartient aux Anglais.

C'est un pays immense : 800.000 kilomètres carrés, avec 300.000 habitants seulement ; terres au climat excessif et très sec ; région de steppes et de déserts, surtout le long de la côte. Les habitants indigènes sont des Hottentots et des Boschimans, avec divisions en diverses tribus : Ovambos, Herreros, etc.

Aujourd'hui, citons une lettre toute récente du Vicaire apostolique de Windhoek, Mgr Joseph GOTTHARDT, qui va nous décrire quelques angoisses de son âme d'évêque, spécialement pour la Mission de l'Ovamboland.

Une des plus grandes souffrances de notre Mission de l'Ovamboland, récemment fondée, est le manque d'eau. Seul un témoin peut se faire une idée des difficultés et des misères du Missionnaire dans ce pays lointain. Je vais essayer de donner une peinture, aussi fidèle que possible, des besoins angoissants de cette Mission.

L'Ovamboland dépend totalement de la pluie, qui tombe environ deux mois dans l'année, pour tout son approvisionnement en eau. Si la saison des pluies donne abondamment, les fossés et les lits tout secs des rivières se remplissent d'eau. Comme toute eau stagnante, surtout aux tropiques, celle-ci abonde en impuretés et en organismes vivants et prend un mauvais goût. On peut la boire, pourtant, après l'avoir fait bouillir. La pluie abondante fait aussi pousser rapidement diverses espèces de végétations — melons, potirons, etc., — et les craintes au sujet de la nourriture pour l'année sont apaisées.

Mais, si la pluie est maigre, tout change. Point de récoltes ; et le Missionnaire — qui doit, lui aussi, hélas ! manger — doit aller s'approvisionner en nourriture à Tsumeb, petite ville à plusieurs centaines de milles de distance ; et le voyage ne peut se faire qu'en chars à bœufs, avec des attelages de six, huit, dix paires de bœufs ! Vous en devinez un peu le prix. Le Missionnaire, en effet, n'a pas de convoi à lui capable de tels voyages, et il doit les louer ; 50 kilos alors reviennent à peu près, pour le seul transport, à 120 francs.

Et puis, les fossés d'eau n'étant pas remplis ou l'eau s'en étant évaporée trop vite (avec le soleil tropical),



c'est l'angoisse de la soif qui s'étend sur tout l'Ovamboland.

Les indigènes se font nomades, — cherchant, de tous côtés, une place où il y ait espoir d'avoir de l'eau. Quand on en a trouvé, les femmes et les enfants travaillent, du matin au soir, à remplir tout ce qu'ils ont de récipients avec le précieux liquide. Les hommes poussent leurs troupeaux, pendant des milles et des milles, à travers le désert, cherchant de l'eau. Et, quand plusieurs se rencontrent à la même place, c'est la bataille, souvent, pour une fosse de sale eau stagnante. Si les efforts demeurent vains pour trouver l'eau nécessaire, il ne reste qu'à franchir les frontières, pour émigrer au loin jusqu'à des temps meilleurs.

Eh bien, l'an dernier, c'est ce qui est arrivé. Les Missionnaires ont essayé de parer au pire. Ils se sont mis à creuser pour trouver de l'eau potable, confiant leur angoisse à la puissante intercession de leur Patronne, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mais, par sept fois, les essais furent inutiles ; le peu d'eau trouvée près de la surface était salée et inutilisable. Le Gouvernement est arrivé au même décourageant résultat à travers l'Ovamboland, bien que ses puits aient été creusés très profonds, à l'aide de machines. Un dernier espoir restait dans un ancien puits démoli et situé à une heure de distance de la Mission. Après l'avoir nettoyé et consolidé, on a pu y puiser quelques seaux d'eau par jour ; mais cela n'a pas duré : bientôt, l'eau est devenue inutilisable pour la cuisine. Si la pluie ne vient pas à tomber assez vite, la situation des Missionnaires est désespérée.

La lettre suivante du Père Hermann BUECKING, Directeur de la Mission, datée du 7 janvier, va nous le dire :

— « La sécheresse et la chaleur continuent ; ce temps terrible est en train de ruiner notre situation. Je me crois obligé, en conscience, de vous informer de notre état. Nous souffrons, terriblement, du manque d'eau. Le peu que nous avons est si salé qu'on ne peut s'en servir pour boire. Les soupes et les plats sont souvent rendus détestables par un goût saumâtre.

« Les Sœurs et les Pères, spécialement le Père HELFERICH et la Mère Supérieure, souffrent beaucoup de la dysenterie. Pour

moi, je le supporte. Cependant, je crois qu'il serait bon de nous envoyer l'autobus de Grootfontein, pour prendre le Père et la Sœur et les soigner là-bas.

« Continuer dans les conditions actuelles est impossible. Nous avons perdu déjà, je vous l'ai annoncé, quatre bœufs de trait, deux vaches, trois ânes et un mulet ; nous avons encore perdu une autre vache et deux veaux. Je dois aller visiter le terrain de Komagaraga, à trois heures de marche de la Mission, et voir si l'on n'avait pas volé notre eau d'irrigation. Heureusement que mes pieds ne me font plus souffrir, et je suis devenu, relativement, un bon marcheur ! »

Par ces quelques lignes, nos lecteurs comprendront assurément que la Mission de l'Ovamboland, pour aller de l'avant, a besoin de deux choses : un moyen de communication assuré, pour les cas de nécessité urgente, et un moyen de garder de l'eau potable, en provision suffisante pour les temps de sécheresse prolongée, telle que celle que nous avons cette année. Si les toitures étaient en tôle ondulée, au lieu d'être en chaume, et si l'on avait de larges réservoirs pour recevoir toute l'eau des toits, la terrible angoisse de la soif et du besoin d'eau disparaîtrait avec toutes ses calamités.

Que DIEU nous fasse donner prières et charités pour que nous puissions continuer son œuvre dans la dure Mission de l'Ovamboland !

† Joseph GOTTHARDT, O. M. I.

~~~~~

### ***Notre-Dame de Bon-Secours.***

A Lablachère (Ardèche), la fête du 8 septembre a été une superbe explosion de foi des populations du Bas-Vivarais.

Elle débuta, le samedi soir, par une superbe procession aux flambeaux. Toute la nuit, l'église fut bondée et les confessionnaux assiégés. A la Messe de la nuit et aux Messes de la matinée, les communions furent excessivement nombreuses. A la Messe solennelle de 10 heures, le Père ROUDAUT prononça un très beau sermon sur la Sainte Vierge, la France et l'Église. A l'issue de la cérémonie, Monseigneur Hurault, après avoir remercié le prédicateur et les pèlerins, dit son angoisse devant la pénurie des vocations. Dans l'intimité, il tint à féliciter M. Beaufort, qui restaure et décore le sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours.

On sera reconnaissant aux fidèles qui voudront bien aider à l'achèvement de cette restauration, en adressant leurs offrandes à M. l'abbé CHAUDESAIGUES, Supérieur des Chapelains (Notre-Dame de Bon-Secours, par Lablachère).

~~~~~

## GALERIE DE FAMILLE <sup>1</sup>

---

### XIII. — R. P. Albert Louvel, 1865-1925 (1456) <sup>2</sup>.

---



LE Révérend Père Albert-Pierre LOUVEL naquit, le 14 janvier 1865, en Normandie, Diocèse de Séez, à Sainte-Honorine-la-Guillaume, paroisse ainsi nommée en souvenir du Conquérant de l'Angleterre (3). Saint Jean Eudes est la plus grande gloire de cette région, située non loin d'Argentan et

---

(1) Voir « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, Num. 236 (Juin 1929), pp. 124-161, et Num. 237 (Septembre 1929), pp. 389-423.

(2) Cette *Notice* a été composée et nous a été envoyée par le Révérend Père Léon ROYER, de notre Maison d'Angers.

(3) Le Révérend Père LOUVEL a reçu la Tonsure, à Séez, en juin 1885. — et les Ordres mineurs, également à Séez, en juin 1886, — a pris l'habit religieux, à Saint-Gerlach (Houthem), le 7 décembre 1887, — et y a émis ses premiers vœux, le 8 décembre 1888, — a fait son Oblation perpétuelle, à Saint-François (Bleyerheide), le 8 décembre 1889, — a reçu le Sous-Diaconat, à Cologne, en décembre 1889, — et le Diaconat, à Nancy, aux quatre-temps de Noël 1890, — a été nommé professeur, à Notre-Dame de Sion, le 15 février 1890, — a été ordonné prêtre, également à Nancy, le 31 août 1891, — est devenu Professeur, à Notre-Dame de Lumières, en décembre 1891, — puis Chapelain, à Montmartre, le 19 août 1892, — a été transféré à Pontmain, le 29 juillet 1893, — est revenu à Montmartre, le 21 novembre 1895, — puis est parti pour Anvers, en février 1900, — pour venir à Angers, en avril 1900, — et s'embarquer pour Jersey (Saint-Thomas), en octobre 1900, — est revenu à Angers, en mai 1901, — pour être envoyé à Saint-Andelain, en novembre 1901, — a été nommé Supérieur de Waereghem, le 8 septembre 1902, — puis a été envoyé à Anvers, en août 1905, — à Caen, en février 1906, — à Liège, en septembre 1919, — à Dinant, en juillet 1920, — une autre fois à Angers, en 1921, — à Bar-le-Duc, en 1923, — et enfin, à Pontmain, en 1924, — pour y mourir, le 28 février 1925.

de Falaise. Les mères de famille, encore bien chrétiennes, consacrent leurs enfants à la Très Sainte Vierge ; et le futur Oblat fut porté, de bonne heure, aux pieds de Notre-Dame des Tourailles, qui protégea le Fondateur de la Congrégation de JÉSUS et de MARIE et de celle de la Charité du Bon-Sauveur, apôtre du Sacré-Cœur avant Sainte Marguerite-Marie.

Les parents d'Albert, petits commerçants du village, furent heureux de favoriser les germes de vocation qui se présentèrent, chez lui, dès l'âge le plus tendre ; et, après une première Communion admirablement préparée, ils le confièrent au vicaire de la paroisse, puis ils le présentèrent au petit Séminaire de l'Immaculée-Conception de Séez, en 1878. A ce moment, Monseigneur GRANDIN traversait le diocèse, — « où il était accueilli comme un saint », nous dit le Père JONQUET, décrivant une des scènes de vénération qui se déroulèrent à Alençon.

Sous la direction de maîtres très vertueux et profondément attachés au culte de la Vierge sans tache, sa dévotion envers MARIE ne fit que grandir, à l'ombre d'une jeune Basilique — qui forme le plus beau poème de France, après la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception. Les artistes chrétiens ont élevé un trône à la Reine du Ciel, au fond d'une large abside, entre des groupes d'enfants, de malades et de pécheurs présentés, en deux grandes théories, par leurs Anges gardiens ; ils ont reproduit, dans des verrières délicates, toute l'histoire de MARIE Corédemptrice ; et, sous la savante direction de Dom Guéranger, ils ont majestueusement campé, dans les hauts-reliefs de la nef, tous les Pères de l'Église qui ont parlé de la Vierge Immaculée, avec les textes latins et grecs, choisis par le célèbre Bénédictin. Il y avait comme une relation de parenté entre le Séminaire et l'Abbaye de Solesmes ; et, lorsqu'en 1880 les sinistres décrets furent mis à exécution contre les Religieux, les maîtres de notre jeune étudiant commentèrent ces faits avec le blâme le plus énergique.

La Communion quotidienne n'était, alors, qu'une rare exception chez les élèves ; mais, grâce à Monseigneur de

Séjour — qui, tous les deux ans, venait prêcher la retraite de rentrée, — la Communion fréquente fut mise en honneur, ainsi que la Communion réparatrice, avec un représentant de chaque classe, tous les jours.

Le nouvel élève du Séminaire profita de la dernière retraite, prêchée par le saint prélat, et il se signala par sa grande piété envers la Sainte Eucharistie : vers la fin de ses études, devant les pratiques plus récentes, on le voyait presque tous les jours à la sainte Table.

D'un caractère très ferme mais réservé, il était aimé de tous ses condisciples ; et ceux qui ne l'ont connu qu'après sa trentième année ne s'imaginent pas qu'il était un très bon entraîneur au jeu, avec une agilité merveilleuse et une grande habileté à lancer la balle, — même de la main gauche. Ses maîtres l'estimaient tous pour ses qualités foncières, obéissance, piété, travail presque acharné — mais avec moins de succès que certains condisciples, comme le Père Trilles, de la Congrégation du Saint-Esprit, et Monseigneur Audollent, Évêque très aimé du Diocèse de Blois. Un cachet souvent trop personnel dans ses rédactions de devoirs lui ont quelquefois nui devant ses vieux maîtres, restés très classiques et dont les noms figurent dans la fondation de l'Alliance des Maisons chrétiennes, — MM. Maunoury, helléniste très distingué, Courval, Lejard, Mallet, Dupont, etc., — auteurs de différents ouvrages classiques.

Sa dernière retraite, en philosophie, fut prêchée par le Père Achille REY, O. M. I., très souvent appelé dans les communautés de la petite ville lévitique par Mgr Trégaro, Évêque de Séez. L'infatigable Directeur de l'Archiconfrérie de Montmartre lançait, à ce moment, ses appels pressants dans tous les diocèses de France et ne prêchait que le Sacré-Cœur, avec une flamme et un charme entraînants qui captivaient les âmes de la jeunesse. Notre futur Oblat, déjà bien attaché à la dévotion du premier Vendredi du mois, se laissa pénétrer par l'éloquence du bon Père REY et devint un fervent de l'Œuvre nationale. En même temps, il apprenait à connaître notre Famille religieuse, si bien posée à Paris



et, tout près de la Normandie, dans le Sanctuaire de Notre-Dame de Pontmain, qu'il visita avec sa famille.

\* \* \*

En 1885, il entra au grand Séminaire, dirigé, suivant les principes de Saint-Sulpice, par M. Turcan, un vieux catéchiste et moraliste, bien connu par ses ouvrages.

Le jeune abbé se donna courageusement à l'étude de la scolastique, dans les Manuels arides de Liberatore, expliqués et longuement commentés, toujours en latin, par le neveu de Monsieur Maunoury, qui sortait de l'Université grégorienne. Les éléments de théologie fondamentale étaient clairement exposés par un autre jeune professeur, Monsieur Bouquerel, qui avait également pris ses grades à Rome et s'occupait beaucoup d'œuvres sociales, avec Monsieur le Chanoine Darel, fondateur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Champs. Depuis quelques années, un cours de sociologie était institué au Séminaire ; et les jeunes abbés avaient ainsi le bonheur d'entendre les initiateurs et les apôtres les plus remarquables, tels que Monsieur Léon Harmel — le « Bon Père », comme disaient les ouvriers — et le célèbre Abbé Garnier, qui, le premier, affronta les réunions d'hommes les plus orageuses, à Caen et à Paris.

Nous tenons à signaler ces circonstances et ces leçons, qui auront une grande influence sur la formation intellectuelle du Père LOUVEL et, plus tard, sur le genre d'apostolat qu'il exercera, souvent avec succès.

Monsieur Drumont lançait alors son fameux pamphlet, *La France Juive*, qui devint presque une prophétie. Notre séminariste étudia ce livre, pendant toutes ses vacances ; et il conçut un profond mépris pour une certaine classe de financiers, pour la juiverie et pour les catholiques judaïsants.

Monsieur Darel et les syndicalistes chrétiens s'efforçaient aussi, mais en vain, avec l'Abbé Garnier, de faire profiter le clergé et les catholiques des avantages d'une loi nouvelle — que les socialistes devaient mieux utiliser,

pour la mauvaise cause. Deux ou trois prêtres seulement s'intéressaient à ces doctrines sociales et recevaient l'épithète, alors injurieuse, d'« abbés démocrates ».

Un autre événement de la plus haute importance fit grande impression sur les séminaristes de Séez : la laïcisation des écoles, votée depuis deux ans, allait recevoir son application et former une génération de Français sans religion et, plus tard, une génération de Français impies. Le courageux et intrépide marin breton qu'était Monseigneur Trégaro vit le danger qu'allaient courir la patrie et nos familles catholiques. Voulant créer un mouvement de réprobation pour une législation si néfaste, il lança son fameux mandement du 27 octobre 1885, dans lequel, il stigmatisa comme « loi scélérate » ces articles sortis des Loges de la Secte impie. Hélas ! le vaillant évêque ne fut pas suivi ; et, en comptant les quelques protestations qui s'unirent à la sienne, il annonça à ses prêtres qu'en présence d'un tel effacement des forces catholiques, ils trouveraient, dans vingt-cinq ans, une génération laïque nettement anticléricale. L'Abbé LOUVEL et ses jeunes compagnons furent impressionnés vivement par ces tristes perspectives qu'ouvrait devant leurs yeux le Pontife perspicace.

Le Gouvernement laïcisateur, irrité de la franchise intrépide avec laquelle le petit Évêque de Séez dévoilait les plans de son Ministre de l'Instruction publique, prit des mesures de rigueur et supprima le traitement du Pontife — qui n'en devint que plus populaire dans toute la France. Le clergé et le diocèse s'unirent autour de leur Pasteur, vrai gardien de la Foi, et lui offrirent une riche crose d'honneur.

Dans cette circonstance, les séminaristes entendirent les plus éloquentes discours en faveur des écoles chrétiennes, pour conjurer les funestes effets de la « Loi scélérate ». Toute sa vie, le Père LOUVEL se souviendra de ces grandes leçons...

Les vacances se passèrent dans sa famille chrétienne et au milieu d'un clergé fidèle, très résolu à résister aux attaques de l'impiété.

Vers le 1<sup>er</sup> octobre, les séminaristes reprenaient le chemin de la ville épiscopale, où ils se retrouvaient avec bonheur, dans le parc et les grands jardins de l'Abbaye de Saint-Martin, puis dans la chapelle silencieuse, pour goûter les entretiens les plus intimes avec le Cœur de Notre-Seigneur. Ils se remettaient à l'étude avec entrain et s'offraient généreusement au Bon Maître, qui demandait des ouvriers plus dévoués encore que par le passé.

Des Religieux missionnaires vinrent parler de leurs œuvres apostoliques chez les peuples de l'Orient et trouvèrent de l'écho dans les cœurs de ces jeunes lévites. Monseigneur MÉLIZAN, notre Archevêque de Colombo, fut du nombre de ces visiteurs, encouragés par Monseigneur Trégaro.

Après sa conférence, pleine de charmes, dans laquelle il montra les belles œuvres accomplies, par les Oblats de MARIE Immaculée, dans l'Ile de Ceylan, plusieurs abbés vinrent le voir et lui demander quelques renseignements sur notre Famille religieuse.

Parmi eux se trouva l'enfant de Notre-Dame des Tourailles. Sa visite attira moins l'attention que celles de tel ou tel autre séminariste, que leur caractère entreprenant semblait mieux désigner pour les Missions étrangères.

Plusieurs mois s'écoulèrent ; et toutes les prévisions restaient indécises, lorsqu'un soir, à la récréation de quatre heures, l'Abbé LOUVEL annonça qu'il partait, le lendemain matin, pour le Noviciat des Oblats, en Hollande. Il avait étudié sa vocation avec son directeur ; et il répondait à l'appel de DIEU. Il courut au petit Séminaire saluer ses premiers maîtres et se prosterner aux pieds de la Vierge Immaculée et Lui demander de bénir son premier sacrifice.

\* \* \*

Quelques jours après, il commençait son noviciat à Saint-Gerlach, sous la direction du bon Père Frédéric

FAVIER, dont il garda toujours le plus affectueux souvenir (1)...

Ses années de scolasticat furent des années heureuses ; et il termina ses études théologiques au milieu de jeunes profès que nous retrouvons, maintenant, sous toutes les latitudes. Dans les questions discutables, il soutenait ses idées personnelles avec un peu d'entêtement ; mais il ne blessait pas ceux qui gardaient d'autres manières de voir.

Tous ses projets apostoliques se tournaient, maintenant, vers nos Missions étrangères, laissant à d'autres le soin de lutter en France contre l'impiété officielle. Cependant, il ne se désintéressait nullement de notre grande cause nationale et catholique ; et c'est avec bonheur qu'il suivait, dans les feuilles religieuses, la campagne audacieuse que notre Évêque de Séez soutenait contre le service militaire des clercs, contre les lois d'accroissement, contre la mainmise sur les biens des Religieux et des Fabriques. L'orage grondait toujours et s'approchait de plus en plus sur la Cité de DIEU.

Son scolasticat terminé, le Père LOUVEL attendait son

---

(1) Voici, entre autres choses, ce qu'a écrit, au sujet de son Novice, le Révérend Père FAVIER (21 octobre 1888) :

a) Qualités physiques : — Petite taille ; constitution un peu frêle en apparence mais, cependant, assez bonne ; tempérament nerveux ; santé bonne ; assez bonne physionomie ; voix suffisante.

b) Qualités intellectuelles : — Intelligence ordinaire ; bon jugement ; esprit sérieux ; peu d'imagination ; mémoire suffisante ; bonnes études.

c) Qualités morales : — Grande et solide piété ; beaucoup d'esprit de foi, de dévouement et de sacrifice ; caractère bon, aimable, modeste et énergique ; volonté bien docile ; mortification bien pratiquée.

d) Qualités sociales : — Manières bonnes et polies ; charité empressée ; très apte à la vie de communauté.

e) Conduite pendant le noviciat : — Toujours régulière, fervente même et édifiante ; s'est bien acquitté de ses charges et, en particulier, de celle d'admoniteur.

f) Dispositions relatives à sa vocation : — A toujours manifesté une grande et sincère affection pour la Congrégation ; ne désire aucun ministère en particulier ; se met pour tout à la disposition de ses Supérieurs.

obéissance pour les Missions étrangères, lorsque le Très Révérend Père SOULLIER le rattacha à la Province du Nord et lui donna son obéissance pour le Juniorat de Sion, où il passa quelques années comme professeur.

\* \* \*

Puis, il reçut l'ordre de se rendre à Montmartre. Il y remplit, successivement, plusieurs fonctions avec le zèle d'un apôtre du Sacré-Cœur, se rappelant toujours la belle retraite de son année de philosophie, où le bon Père REY avait si bien présenté les espérances des jeunes Français concentrées dans la Basilique de la Consécration nationale.

A mesure que l'édifice montait au-dessus de la Capitale, il voyait grossir les foules qui priaient pour la France et pour l'Église persécutée. Les plus grands orateurs ranimaient l'ardeur et la confiance des pèlerins, en commentant les révélations du Sacré-Cœur et les enseignements du Cardinal GUIBERT sur le Vœu national. Nous savons, par quelques pages du Révérend Père Jean-Baptiste LEMIUS, comment le Père Monsabré, le Père Janvier, le Père Coubé, etc., se succédaient sous les voûtes inachevées, pour apporter le concours de leur talent à la grande œuvre si bien menée par les Oblats. Monsieur François Veuillot apportait, avec ses premières pages littéraires, le charme de sa jeunesse et de ses conversations longuement prolongées dans l'intimité de notre Famille. L'Abbé Garnier, toujours infatigable, développait ses grandes thèses évangéliques, que le Père LOUVEL avait entendues dans la Cathédrale de Sééz. Et, sous l'influence de ces apôtres populaires, il revint à l'étude des questions nationales et sociales, de plus en plus à l'ordre du jour.

Une jeunesse impatiente de réformer tous les abus vint bientôt gravir la colline, sous la conduite de Marc Sangnier : sa thèse libérale et apostolique, son éloquence prenante gagnèrent notre chapelain, et il dirigea du côté



du « Sillon » plus d'un jeune homme de Paris, venu pour lui ouvrir sa conscience et demander une ligne de conduite. Plus tard, quand vint la condamnation de Rome, le Père LOUVEL se détacha complètement de cette école à moitié protestante.

Le peu de temps libre qui lui restait, notre Chapelain du Sacré-Cœur l'employait à initier quelques compatriotes et les attirer vers la butte de Montmartre. C'est ainsi qu'il put se rendre compte que des milliers de Normands étaient groupés autour de Saint-Lazare, uniquement occupés de leur négoce et presque abandonnés au point de vue religieux. Il savait que des Bretons et des provinciaux du centre de la France, éparpillés dans la Capitale, avaient pu organiser des œuvres régionalistes les plus bienfaisantes pour leurs compatriotes perdus dans la grande ville : et il fut tenté de les imiter. Après avoir prié, réfléchi, demandé les permissions nécessaires au Très Révérend Père AUGIER, il se mit en relations avec les notabilités et les députés catholiques de son pays — Monsieur de Mackau, en particulier, — pour essayer un mouvement d'union des familles normandes. Les noms affluèrent et les hommes sollicités répondirent à l'appel, dans des réunions préparatoires.

En présence de milliers de provinciaux ainsi dispersés, le Père LOUVEL se rendit compte, aussitôt, qu'il lui était impossible de réaliser son dessein, sans le concours de Religieuses, qui tiendraient le bureau central et visiteraient les familles et, surtout, les malades. Il frappa à la porte de plusieurs maisons, qui ne purent se charger d'une entreprise si importante.

Un autre se serait découragé ; mais notre confrère était tenace, et il écrivit à Monsieur le Chanoine Grenet, Supérieur de la Miséricorde de Sécz, qui fit part de sa demande à la Mère Supérieure et à son Conseil. Des négociations s'entamèrent, pour préciser le but de l'œuvre, organiser son fonctionnement, trouver un local et solliciter les permissions de l'Archevêché. Monsieur le Chanoine Audollent, Secrétaire de Son Éminence, donna son concours empressé pour aplanir les difficultés admi-

nistratives, pendant que le Père LEMIUS offrait la crypte ou même la Basilique pour les réunions générales.

Après plusieurs mois de négociations, l'œuvre était sur pied, et les Sœurs de la Miséricorde s'installaient à Paris, pour s'occuper des Normands. Aujourd'hui, elles sont une vingtaine à la Rue Vanneau, chargées d'un ministère très consolant : non seulement elles visitent les malades, mais elles stimulent les bienfaiteurs et maintiennent des relations heureuses entre les diverses classes de la société. En principe, les directeurs doivent aussi rapatrier les provinciaux qui végètent dans la capitale et rendre à la terre les bras qui lui manquent, surtout en Normandie. Mais il faut convenir que leurs efforts ont peu de succès, car le déraciné qui a quitté même les riches vallées de l'Orne ou de l'Eure ne consent plus à rentrer au village. D'ailleurs, les nouveaux riches et les étrangers qui ont acheté les terres et les prairies ont tout nivelé et renversé la maison du petit paysan — qui ne trouve plus où loger sa famille.

\* \* \*

Le Père LOUVEL jouissait des premiers résultats de son audacieuse entreprise, et ses compatriotes l'entouraient d'une affection bien méritée, lorsque les besoins de la Province du Nord demandèrent son dévouement sur un autre champ d'action. Les Missionnaires manquaient dans nos maisons de l'Ouest ; on lui accorda quelques semaines de repos, et, après les fêtes de Pâques, en 1900, il arriva à la Maison d'Angers.

L'Œuvre des Normands, dirigée par Monsieur Angot des Rotours, reçut comme aumônier, pendant quelque temps, un compatriote du Père fondateur, le Révérend Père Séjourné, Dominicain, bien connu, dans la fondation de Saint-Étienne de Jérusalem, avec le Père Lagrange. Depuis, des prêtres séculiers ont exercé ce ministère, toujours avec la collaboration des Sœurs de la Miséricorde et des bienfaitrices de la société parisienne.

Le nouveau Missionnaire d'Angers n'avait que rare-

ment pris une part active dans nos missions de l'Ouest, avec leur caractère toujours traditionnel : il apportait à nos paisibles populations de l'Anjou bien plutôt des conférences religieuses et sociales que des sermons purement apostoliques ; puis, sans le vouloir, il laissait trop percer certaines idées démocrates, qui n'étaient pas encore acceptées, sur les bords de la Loire, et pour de bonnes raisons ; il pouvait même froisser, dans notre vieille société aristocratique, des notabilités très influentes, qui ne manquaient pas de faire savoir aux prédicateurs que le ralliement n'avait jamais été prêché par Monseigneur Freppel. Il fut très sensible à quelques remarques de ce genre et manifesta le désir de passer dans une autre région.

\* \* \*

Ce fut avec plaisir qu'en 1902 il accepta une obédience qui l'envoyait en Belgique, encore de la Province du Nord, pour travailler à l'établissement du Juniorat de Waereghem, déjà commencé par le Père MAZURE et le Père Van LAAR. D'autre part, à ce moment, Waldeck Rousseau préparait les lois d'expulsion ; il fallait prévoir notre départ de Pontmain et de Sion. En effet, quelques mois plus tard, le forfait était accompli ; et une partie des Junioristes de France, amenés par les Pères de nos diverses maisons, venaient se mêler aux enfants de la Belgique.

Ce passage, chez nos voisins et alliés, fut pour le Père LOUVEL une occasion d'étudier l'Encyclique de Léon XIII sur *La Condition des Ouvriers* et de voir son application dans certaines œuvres très prospères chez les Belges. Il se livra avec ardeur à ce genre d'étude et se pénétra des leçons données par le Père Antoine, S. J., le Père Rutten, O. P., l'Abbé Six, de Lille, qui venait souvent le voir, et tous les nouveaux professeurs de sociologie catholique. Il vit de près quelques coopératives, dirigées par les bons vicaires de Belgique ; il vint même en aide au Clergé de Mons, en lui envoyant des Sœurs de la

Miséricorde pour visiter les pauvres et les moribonds. Ses lectures et ses conversations tournaient toujours vers ces graves problèmes sociaux, si bien que cette préoccupation se faisait sentir même dans les méditations qu'il faisait à ses 80 Junioristes, voulant de bonne heure les initier aux nouvelles tactiques des amis du peuple.

\* \* \*

Quand il termina ses trois années de supériorat, en 1906, les Pères de Belgique étaient tous absorbés par l'organisation de leur nouvelle Province et par le lancement des œuvres de Kœkelberg, confiées aux Oblats. Il obtint facilement du Révérend Père Cyprien DELOUCHE, Provincial, la permission de rentrer en France, laissant son Juniorat entre les mains de ses meilleurs amis, les Pères Antonin GUINET et Charles LIONNET.

Pendant ce temps, la rupture du Concordat devenait un fait accompli, et le sort du clergé séculier n'était pas plus favorisé que celui des Religieux. Mais la fière attitude du Saint-Père, le Pape Pie X, suivi de tous les évêques et de tous les prêtres de France, remplit d'admiration les nations catholiques et força les sectaires à s'incliner eux-mêmes devant un dévouement si apostolique.

Le Père Oblat, rentrant au pays dans ces conditions nouvelles, se trouva en plein dans son élément, pour donner une prédication énergique et ranimer la dévotion et la confiance dans le Sacré-Cœur. Le Révérend Père Jean-Baptiste LEMIUS, alors Provincial du Nord, utilisa son zèle et l'emmena avec lui, pour quelques semaines, dans le Diocèse de Bayeux et Lisieux, où Monseigneur Amette, futur Cardinal de Paris, organisait le couronnement du Sacré-Cœur, avec l'Aumônier des Visitandines de Caen.

L'ancien Chapelain de Montmartre se donna complètement à cet apostolat consolant ; et il trouva un grand nombre de bons curés, plus ou moins désemparés, à Caen et dans le Calvados, qui s'empressèrent d'utiliser

cette nouvelle force religieuse, pour renouveler la consécration de leurs paroisses, après une série de prédications ou de retraites. Pour mieux faire comprendre ces manifestations de piété, on composa des cantiques au Christ Roi, on édita des images du Sacré-Cœur « qui régnera », on érigea des statues du Sacré-Cœur Roi et couronné, on amena de nombreux pèlerins dans la Chapelle des Visitationes, centre de l'Œuvre. En même temps, le Père LOUVEL ranimait la dévotion au Pape et donnait l'exemple de l'obéissance, comme on le verra dans l'affaire du « Sillon » : ainsi, dans ses cérémonies de réparations, il donnait une large place au respect dû au Saint-Père, et son *Manuel de Cantiques* nous donne encore ses belles acclamations en l'honneur du Prisonnier du Vatican.

Naturellement, il trouva l'occasion de parler des questions sociales ; et il voulut utiliser les leçons pratiques qu'il avait reçues en Belgique. Il fut le premier à créer une coopérative ouvrière d'alimentation. Mais, comme l'Abbé Garnier, qui avait fait ses premières armes à Caen, il réussit à se créer des adversaires dans le clergé et chez les commerçants ; et tout le bénéfice de son initiative fut pour son gérant, qui prit la maison à son compte et devint un gros épicier de la Rue Dumoulin. Après la guerre, les prêtres qui avaient blâmé son zèle furent obligés de reprendre son idée et de la mettre à exécution, avec un succès relatif, comme nous le voyons dans la Coopérative du Clergé normand.

Ses invitations pour les œuvres d'apostolat près des hommes furent plus heureuses ; et Monseigneur Lemonnier, successeur de Monseigneur Amette, lui donna tous ses encouragements, pour multiplier ses premiers groupements, sous le nom d'« Hommes de France au Sacré-Cœur ». Il fit de même chez les dames, et, partout où il est passé, on retrouve ces groupements qui ont puissamment servi la Fédération catholique.

Pendant l'hiver, il prêchait des missions, avec les Pères des maisons voisines et avec le compagnon que le Père Provincial lui adjoignait : on le vit très souvent dans les Diocèses du Mans, de Poitiers, de Rouen et,



particulièrement, dans la Ville du Havre, à Notre-Dame. Monsieur l'Archiprêtre, futur Évêque d'Arras, goûtait sa doctrine évangélique et sociale et le priait d'installer des œuvres d'hommes et de jeunes filles, avec les statuts qu'il utilisait depuis deux ans dans le Calvados et, particulièrement, chez les marins de Port-en-Bessin ; et ces œuvres de Saint-Nicolas et de Notre-Dame du Havre sont restées très vivantes et forment le noyau actif qui a agi sur les hommes de la ville entière, dans plusieurs circonstances importantes.

\* \* \*

Le temps libre qui restait à notre Missionnaire, entre ses prédications et ses exercices religieux, était soigneusement utilisé pour l'étude et la composition de plusieurs ouvrages, qui ont de la valeur au point de vue du zèle apostolique. L'état général de la société moderne lui paraissait très compromis par les doctrines laïques et par la Franc-Maçonnerie ; ces craintes transpirent dans toutes les pages de ses écrits. — Quand la guerre éclata en 1914, il vit un châtiment de DIEU sur l'Europe et plaça toute sa confiance dans le Sacré-Cœur et dans la Très Sainte Vierge. Les Visitandines et Monsieur Énault, leur aumônier, bien dévoués aux Oblats, utilisèrent souvent son zèle pour annoncer la bonne parole aux Dames du Sacré-Cœur et aux fidèles du quartier, réunis tous les soirs, à 4 heures, devant la Sainte Hostie et devant la statue de Notre-Dame de Lourdes. Une des sœurs de Sainte Thérèse de l'Enfant-JÉSUS prenait part à ces supplications, dans le chœur des Visitandines ; et souvent le prédicateur eut le bonheur de s'entretenir avec elle et de la charger de présenter la prière de nos soldats à la Carmélite de Lisieux.

Les missions étaient arrêtées, les prédications dans les paroisses étaient rares, et le spectateur alarmé devant les tristes événements qui ensanglantaient l'Europe profita de ses loisirs forcés, pour lancer dans le public

des tracts et des livres de circonstance, inspirés par de grandes idées de réformes sociales.

a) Il réédita son *Appel aux Hommes*, très estimé des prêtres et des conférenciers qui ont à parler aux hommes et aux jeunes gens, car ils trouvent dans ces pages une grande variété de sujets, puisés dans les meilleurs orateurs populaires.

b) *Son Règne social du Sacré-Cœur* surprenait, surtout, les libéraux en sociologie. Un des amis de l'auteur écrivait :

— « Armés de ce beau livre, les catholiques qui ont pour mission de sortir la société du mal dans lequel elle se meurt doivent s'appliquer à faire triompher tous les droits de la Justice, sur tous les terrains — religieux, politique, économique et social. C'est seulement alors qu'ils auront travaillé efficacement à établir le Règne social du Sacré-Cœur dans la famille, la profession, la Patrie... On ne saurait se fier à un livre plus robuste. Tout y est substance, tout y est clarté, tout y est réconfort. »

c) Les adorateurs du Saint Sacrement méditaient avec profit *l'Heure sainte paroissiale et familiale*, qui fut répandue à plusieurs milliers d'exemplaires.

d) En 1918, il fit paraître *Jésus-Christ, Roi des Ames et des Peuples*. On aurait dit qu'il prévoyait que l'Église allait instituer prochainement la fête du Christ-Roi. Il expose la thèse de la *Royauté de Jésus-Christ*, en s'appuyant sur les Livres Saints et les Pères de l'Église. Les auteurs mystiques l'entraînent vers la vision des derniers temps, qui nous présenteront le Royaume de DIEU et le Juge des nations ; mais, auparavant, il nous annonce avec confiance une restauration religieuse par le Sacré-Cœur. Le « *Nouvelliste de Bordeaux* » fit un éloge mérité de ce livre impressionnant, qu'il ne faut pas donner aux âmes peureuses.

e) *L'Incomparable Ami* parut, plus tard, dans un ton tout différent. Un grand charme règne dans ce livre, qui établit une affectueuse union entre le Sacré-Cœur et l'âme chrétienne :

— « L'auteur », dit le Père LEMIUS, « n'a rien perdu des ardeurs puisées à la Source, pendant les belles années de son apostolat à Montmartre. »

Monseigneur DONTENWILL, en bénissant ce travail, ajoutait :

— « Je souhaite à l'*Incomparable Ami* de trouver son entrée dans tous les foyers, pour y apporter la lumière, le réconfort et l'héroïsme. Puisse-t-il consoler ses lecteurs, pendant les jours sombres que nous traversons, et préparer le triomphe de l'avenir par la grâce du Cœur sacré de Jésus ! »

Nos Pères du Canada se sont félicités de présenter ce petit code de l'Amour divin à quelques âmes privilégiées, qui ont embaumé notre Famille religieuse.

La disparition de l'auteur a arrêté cette belle diffusion.

f) Les contradictions de la vie, la souffrance et la mort ont le pouvoir de rapprocher de DIEU et de faire comprendre le rôle de JÉSUS-Christ et de ses Sacrements, pour retirer l'âme du péché et des attaches au monde et aux plaisirs : c'est le bienfait de la Vie surnaturelle apportée par le Sauveur et sa divine Mère. L'auteur nous le fait comprendre dans un dernier ouvrage, paru, en 1921, avec ce titre : *Pour le Royaume*. Son épilogue est un cri de protestation contre les excès de l'internationale et du faux nationalisme :

— « En vérité », écrit-il, en terminant, « la dévotion à l'Église est la plus impérieuse des dévotions, à l'heure actuelle. L'internationale du bien, c'est le Catholicisme ; ne nous égarons pas et ne perdons pas de temps à en créer une autre ; mais utilisons toute la force du Catholicisme pour le bien des nations (1) ».

\* \* \*

Ce dernier livre fut signé à Angers, deux ans après son départ de Caen. En 1919, le Père LOUVEL finissait sa treizième année en Normandie, et il pouvait dire que, malgré la guerre, son petit groupe s'était maintenu autour de la Visitation, avec le Père François HAMONIAUX et le Père Jean CHAMPION, Missionnaires, le Père

---

(1) La Révérende Mère Supérieure Générale de la Miséricorde lui demanda de faire l'histoire de sa Congrégation ; mais il n'eut ni le temps ni les forces nécessaires pour mener cette œuvre à bien, et il rendit les documents.

Henri de SAINT-QUENTIN, Curé de Saint-Georges, et le Père Maurice ROBERT, Curé d'Épron.

Mais la santé du directeur s'était épuisée dans cette vie d'étude, avec un régime sédentaire, ne s'accordant que de rares journées de repos. Il fit le grand sacrifice qu'on lui demandait de quitter sa belle province, remettant la charge de sa maison, définitivement constituée, entre les mains du Père Léon ROYER, un ami du Séminaire.

Nommé Chapelain de Saint-Lambert et Directeur du Cercle, il se rendit à Liège. Mais ces œuvres, qui lui étaient si chères autrefois, demandaient des forces qu'il ne possédait plus et une adaptation aux nouvelles conditions d'après guerre.

On lui donna un poste moins fatigant, à Angers, puis à Bar-le-Duc.

Malgré cela, le diabète, dont il souffrait, fit des progrès très rapides ; et, en juillet 1924, il passa quelques semaines en Normandie, dans un état de grande dépression, sans espoir de reprendre le harnais.

A l'automne, il apprit avec bonheur qu'il était affecté à la Maison de Pontmain, où le Révérend Père Amand GRENIER l'accueillit à bras ouverts. Tous les Pères se montrèrent pleins de prévenances délicates pour ce brave ouvrier du Sacré-Cœur, enfant de MARIE Immaculée.

Il reprit un peu de force et de courage ; et il disait sa grande joie à un de nos confrères, parce qu'il pouvait écrire un petit article pour une revue de piété.

Ces espérances furent de courte durée ; et la pensée de la mort s'imposa à celui qui regrettait de déposer les armes dans les grands combats de la Vérité évangélique.

La fatigue cérébrale s'accroissait, en janvier 1925 ; et il se plaignait à ses amis d'un état qui lui enlevait, non seulement ses moyens de travail, mais aussi le goût de l'oraison, qui l'avait toujours soutenu dans ses peines et dans son labeur apostolique.

Il lui restait, cependant, assez de forces pour célébrer la Sainte Messe et dire une partie de l'Office. On le voyait,

en récréation, joyeux et prenant part aux conversations animées.

Vers la fin de février, il tomba tout d'un coup. Pendant 48 heures, il eut encore l'usage de la parole et put se confesser et communier, — sans prévoir, toutefois, le dénouement très-rapide qui devait l'emporter.

Une congestion cérébrale se déclara. Il reçut l'Extrême-Onction, en présence de toute la communauté, mais sans pouvoir exprimer ses dernières pensées. Un des témoins de sa mort, le Père Louis Le MAUX, écrivait :

— « Il fut très calme, pendant la cérémonie de l'Extrême-Onction, la lecture de la formule d'Oblation et les prières des agonisants — au cours desquelles il expira doucement. Personnellement, j'eus l'impression, si le malade avait sa connaissance, que son agonie et sa mort étaient celles qu'un Oblat peut désirer ; et je songeais aux promesses du Sacré Cœur, s'engageant à assister à leur mort ceux qui auraient propagé sa dévotion. »

Le Père Albert LOUVEL expirait donc, aux pieds de Notre-Dame de Pontmain, le 28 février 1925 ; et, après les honneurs, rendus dans la petite église, son corps fut porté dans le caveau des Oblats, près du bon Père FAVIER, son Maître des Novices toujours aimé. Les Chapelains de la Basilique, nos amis et quelques membres de la Famille le conduisirent à sa dernière demeure.

Monseigneur Lemonnier, Évêque de Bayeux et Lisieux, le recommanda, dans la « *Semaine Religieuse* », aux prières de ses prêtres et de ses pieux fidèles.

A Paris, des Religieuses, qui doivent beaucoup à cet apôtre du Sacré-Cœur, continuent de s'unir aux Oblats de MARIE Immaculée pour recommander son âme à Celui qu'il appelait justement « l'Incomparable Ami ».

R. I. P.

---

### Évêque en Avion.

Pour la première fois, l'hiver dernier, Monseigneur Gabriel BREYNAT, des Oblats de MARIE Immaculée, Vicaire apostolique du Mackenzie (Canada), a fait une partie de sa tournée pastorale en avion. Ce prélat s'est déclaré enchanté de ce mode de transport, qui, non seulement lui a fait gagner du temps, mais se trouve être plus économique que le fameux traîneau à chiens, dont il fallait bien se contenter jusqu'à ce jour (*Fides*).

---



#### XIV. — R. P. Richard D'Alton, 1848-1915 (714).

---

Le Père Richard D'ALTON était originaire de cette Ville, si vaillante et si patriote, de Tipperary, au Diocèse de Waterford, en Irlande, où il vint au monde, le 5 avril 1848.

A l'âge de 15 ans, à la suite d'une mission prêchée dans sa ville natale par les Pères Oblats, il entra au Juniorat de Sicklinghall et y fit une bonne partie de ses études classiques. Sans avoir des qualités brillantes, il se montrait intelligent ; aussi, en s'appliquant à l'étude, devint-il un bon élève.

Il prit le saint habit, au Noviciat de Belmont House (Stillorgan), le 22 juillet 1866. S'il ne fut pas un novice parfait, ses notes nous le donnent, quand même, comme ayant l'estime de la Règle et le désir de bien faire.

Il passa, ensuite, en France, pour suivre les cours du Scolasticat, à Autun. C'est là qu'il prononça ses vœux perpétuels, le 8 décembre 1867. Il s'appliqua sérieusement à y faire des progrès dans la vie spirituelle, progrès que son Supérieur constatait ainsi, à la veille de son ordination :

— « Régularité irréprochable, bonne tenue et rapports très convenables avec ses Supérieurs ; son changement en mieux a été vraiment remarquable. »

Il fut promu au sacerdoce, le 25 mai 1872. Après son ordination, le jeune Père resta attaché au Scolasticat, comme professeur de dogme, pendant deux ans, et y revint encore peu après, sur sa demande, au même titre, mais pour un an seulement.

\* \* \*

Il retourna alors, définitivement, en Angleterre et fut employé, pendant plus de trente ans, au ministère paroissial dans diverses maisons de la Province britannique, — à Tover-Hill (deux fois), à Leeds, à Rockferry, à Sicklinghall et à Holyhead.

Le Père D'ALTON s'acquitta, avec un grand zèle, de ses devoirs apostoliques. Il se fit même remarquer par un certain talent oratoire, qui le rendit populaire et lui valut de bonnes amitiés parmi les Catholiques influents de l'Angleterre. Il n'avait, cependant, pas la chaleur et le grand souffle du Missionnaire ; c'est pourquoi il ne prenait pas part à la prédication des missions. On lui confia, pendant quelques années, la direction de la Maison de Rockferry et, ensuite, de celle de Sicklinghall.

En 1896, il fut envoyé, comme Directeur, à la Résidence de Holyhead (Pays de Galles), y exerça, pendant une dizaine d'années, le saint ministère, et contribua à la fondation des Missions galloises qui furent alors établies à Llanrwst (1901) et à Pwllheli (1903).

Ouvrier évangélique très actif et très zélé, il établit une chapelle de secours à Beaumaris, à 25 milles de Holyhead, au grand contentement de l'Évêque du diocèse, et fit souvent, à lui seul, le service des deux églises, le même jour.

La Providence lui avait octroyé comme un don particulier pour délier les bourses généreuses ; et c'est ainsi qu'il put agrandir et décorer les édifices religieux dans ces deux localités et, surtout, fonder à Holyhead une école paroissiale, bientôt florissante, et un magnifique couvent, aujourd'hui très prospère.

\* \* \*

Cependant, en 1907, on lui demanda un grand sacrifice : celui de franchir les mers et de passer au Manitoba, pour prendre la direction d'une église à Winnipeg, où le besoin d'un Pasteur de langue anglaise se faisait sentir. Arrivé à 60 ans, non sans infirmités, il lui en coûtait, assurément, d'aller dans des pays étrangers, sous des climats rigoureux, mener une vie toute nouvelle. Mais, en vrai Religieux, il mit l'obéissance au-dessus de ses sentiments personnels et de ses appréhensions si légitimes, et il se rendit au poste assigné. Il fut ainsi Curé de la Paroisse Sainte-Marie, à Winnipeg,

pendant cinq ans ; et il se dévoua totalement à cette lourde charge, donnant de grandes preuves de son zèle pastoral.

En 1912, le Père D'ALTON fut transféré dans l'Alberta, où on lui confia la Paroisse de Sainte-Marie, à Calgary, et, ensuite, l'une de celles d'Edmonton.

Mais, bientôt, ses forces ne furent plus à la hauteur de sa bonne volonté. Sa santé se mit à décliner sensiblement, à tel point qu'il fut jugé bon de lui procurer les avantages d'un climat tempéré. Il alla ainsi, en mai 1914, prendre un repos si bien mérité dans la Maison de San-Antonio, au Texas.

Malheureusement, le mal ne put pas être enrayé ; et, après dix-huit mois de séjour, il y rendit pieusement le dernier soupir, à l'âge de 67 ans, le 7 décembre 1915...

Pendant presque toute la durée de son apostolat en Grande-Bretagne, le Père D'ALTON n'avait cessé de soupirer après une vie d'étude, d'enseignement ou de solitude.

Il demanda et obtint, d'abord, d'occuper une chaire de professeur au Scolasticat d'Autun. Puis, ses désirs de vie plus solitaire et plus parfaite ne faisant qu'augmenter, il sollicita, vivement et à diverses reprises, son admission à la Grande-Chartreuse : cependant, malgré ses instances réitérées, il ne l'obtint pas.

Sans doute, la Providence voulait-elle qu'il se sanctifiât dans sa situation présente et qu'il montât au Ciel par cette route de la vie religieuse ordinaire, qui est, souvent, d'autant plus sûre qu'elle est moins conforme à nos goûts.

Au reste, le grand sacrifice qu'il fit vers la fin de sa vie montra bien qu'il avait le véritable esprit religieux ; et sa couronne céleste n'en fut, assurément, que plus belle, parce que ce fut celle que lui mérita, malgré ses aspirations vers une vie plus élevée, la réelle et pure obéissance.

*R. I. P.*



## XV. — F. C. Jean Suc, 1842-1896 (965).

---

Les positions les plus humbles selon le monde sont, souvent, celles où DIEU se plaît à former ses Saints. Les hommes, qui ne voient que l'extérieur, sont tentés de mépriser ; DIEU, qui voit les dispositions intérieures, s'approche... Il aime les simples, Il aime les humbles et les exalte...

Nos chers Frères convers ne sauraient trop se pénétrer de cette pensée. Elle ferait leur consolation, leur force et leur plus douce espérance. Vie intérieure, de pureté d'intention, d'union à DIEU...

Cette note d'obscurité et de sanctification dans la vie cachée est bien celle qui caractérise la vie de notre cher Frère Jean Suc.

De toute sa jeunesse et de son adolescence nous ne connaissons rien. Nous savons seulement qu'il naquit à Parlan, Diocèse de Saint-Flour, le 24 octobre 1842.

Venu au monde dans un pays où la Religion a encore tous ses droits et où les populations, généralement pauvres, simples et laborieuses, ont conservé les anciennes traditions de piété, le jeune Suc prit l'esprit de ce milieu.

Nous aimons à nous le représenter comme un modèle des enfants et des jeunes gens de son âge, aimant à fréquenter les saints offices, se faisant remarquer par une excellente conduite, par une dévotion particulière à la Très Sainte Vierge, — dévotion qui lui valut sa vocation religieuse chez les Oblats de cette Mère Immaculée.

Comment connut-il notre Famille ?... DIEU arrive toujours à ses fins et ménage, pour cela, de providentielles circonstances... Peut-être les conseils d'un directeur, peut-être un Père Oblat entrevu ou entendu dans une mission...

En 1864, Jean Suc frappait à la porte de la Congrégation... C'était un grand et fort jeune homme de 22 ans, pouvant rendre de précieux services.

Le 1<sup>er</sup> juillet suivant, 1865, il prenait l'habit, à Talence... Que se passa-t-il, ensuite ? Des difficultés, auxquelles il ne s'attendait pas, auxquelles il n'était pas préparé, surgirent. L'épreuve lui parut au-dessus de ses forces, et il quitta la Congrégation... Il devait y revenir, plus tard.

Nous savons que DIEU permet, même dans ses Saints, des imperfections contre lesquelles ils devront lutter, toute leur vie, — imperfections qui seront aussi, dans la communauté, une source d'actes de vertus et de sanctification pour les autres. Il a été reproché justement au Frère Suc une nature trop violente, trop sensible, vindicative même, parfois... DIEU, nous le disions, voit et sonde les cœurs ; Il voit les luttes intimes, les actes d'une générosité héroïque de ces natures ardentes ; et, lorsque s'exerce la censure des hommes, Lui, Il est tout de paternité et de miséricorde.

Le Frère Suc avait réfléchi ; il avait regretté ; puis il avait refoulé, au fond de son cœur, et en avait rejeté toute pensée de faux amour-propre. Sa vocation était véritable : il répondit, de nouveau, à l'appel. Il revint, plus humble, mieux préparé ; l'épreuve avait produit un précieux effet. La Sainte Vierge le voulait son Oblat.

Nous retrouvons notre Frère à Nancy, prenant une seconde fois l'habit, le 2 février 1874. Cette fois, il devait persévérer jusqu'à la mort.

Il débute par Saint-Andelain, — puis, il va à Angers, où il prononce ses vœux de cinq ans, — ensuite, c'est Notre-Dame de Sion, où, le 7 octobre 1877, il fait ses vœux perpétuels, — puis la Suisse, où pendant quelque temps, à la suite des décrets, nous avons planté notre tente, le voit en 1881, — enfin, c'est Pontmain, Talence et d'autres maisons de la Province du Nord. Partout, il a laissé un vivant souvenir.

Le Frère Suc avait un talent remarquable, qui n'est pas dédaigné même des hommes apostoliques et mortifiés : c'était un cuisinier excellent. Les estomacs faibles ou fatigués, les malades et les convalescents voyaient arriver avec plaisir le cher Frère Suc qui, à une dextérité et une science remarquables dans sa partie, joignait un



vrai dévouement et une grande complaisance. D'autre part, l'exactitude, précieuse qualité dans une communauté religieuse, distinguait notre Frère : les repas étaient prêts, et ce qui dépendait de lui était dans l'ordre voulu.

Cette exactitude, il la porta dans les autres charges qui lui furent confiées : celle de portier, servant de Messe, etc. Il la montra, également, dans ses exercices de religieux, qu'il accomplissait régulièrement : l'office, les visites au Saint Sacrement et à la Sainte Vierge, présence à la salle de communauté, etc.

Bien que d'une nature très impressionnable, comme nous l'avons vu, le Frère Suc était généralement calme et bon. Plusieurs ont admiré son affabilité, sa gaieté, à laquelle se mêlait ce sourire qui semblait dire : « Avez-vous bien saisi ? » et ce petit ton gouailleur qui sentait assez bien le terroir de l'Arvernien...

Lorsque ce cher Frère arriva à Saint-Thomas (Ile de Jersey), fin de février 1895, il souffrait, depuis longtemps, d'un malaise indéfinissable et dont il ne soupçonnait pas toute la gravité. La maladie signala ses progrès par les extrémités : à deux de ses petits doigts de pied s'étaient formés ce que le Frère nommait deux champignons, sortes d'abcès en entonnoir qui gênaient considérablement sa marche. Une droguiste consultée arrêta momentanément le mal ; mais ce mieux dura peu. Ce n'était que l'arrêt précurseur d'une marche plus rapide et terrible. Le mal reparut avec plus d'intensité, envahit les jambes et réduisit bientôt le Frère à l'inaction complète.

On songea alors à le faire transporter aux Limes, ancienne maison du Père MICHAUX, où s'étaient installées des Sœurs hospitalières et où il recevrait des soins qu'il était impossible de lui prodiguer à la maison. Envoyé pour quelques semaines seulement, il ne devait plus, hélas ! en sortir que dans son cercueil.

La Révérende Mère Supérieure, qui le soignait, acquit bien vite la certitude de la gravité du mal. La première phalange des orteils malades était cariée et s'émiettait sous la pression de l'instrument ; la seconde elle-même était entamée. Le Docteur prescrivit le massage à l'eau

de mer. Un mieux passager, suivi d'un état désespéré, fut le résultat de la médication, ou, plutôt, le mal avait accompli son œuvre.

C'était le moment d'administrer les derniers Sacrements. Le cher Frère le comprit, les reçut avec une foi vive, renouvela ses vœux et regarda en face, d'un œil serein, s'approcher la mort... Trois jours seulement le séparaient de l'éternité...

Les Pères de Saint-Thomas lui faisaient de fréquentes visites, lui inspirant de bonnes et saintes pensées, lui adressant des paroles d'encouragement, son confesseur renouvelant les grâces de la sainte absolution.

Les souffrances étaient très vives, la congestion s'opérait, la figure était enflammée; et un Père ayant porté la main à cette pauvre tête, si endolorie, le cher mourant, par la contraction de ses traits, lui montra combien cette marque fraternelle d'intérêt était source de nouvelles douleurs pour lui... Ce qui frappait tous ceux qui le visitaient, c'était sa patience, sa résignation, son inaltérable confiance.

Il s'éteignit enfin, doucement, dans la même chambre et au même endroit que le regretté Père MICHAUX. C'était le 11 avril 1896.

Le lendemain soir, eut lieu le translation du corps à Saint-Thomas et, le surlendemain, l'enterrement — nous dirions presque, solennel — du cher Frère Suc. Une députation des écoles, garçons et filles, conduisait le corps à sa dernière demeure. Ce fut une sorte de petit triomphe, rare dans les rues de Saint-Hélier. La croix était suivie des enfants en procession, puis venaient les chantres, le clergé et le corbillard. Les psaumes et les prières liturgiques furent entonnés tant pendant le parcours qu'au Cimetière d'Almorah...

C'est là que reposent les restes du Frère Jean Suc, près de ceux du Père Donat MICHAUX et du Père Victor FICK, sanctifiant la terre jersiaise et attendant la Résurrection glorieuse.

*R. I. P.*

~~~~~

## XVI. — R. P. Louis Boisseau, 1879-1929 (2278) <sup>1</sup>.

Nous venons d'assister, en ce quinze juin, au Noviciat de Ville-La-Salle, aux funérailles du Révérend Père Louis-Philippe BOISSEAU, O. M. I. Jusqu'à ses derniers jours, Directeur de la Mission du Fort-Georges, Baie James, le Révérend Père est mort, à l'âge de cinquante ans et quatre mois, après une assez longue maladie, à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Avec lui, la Congrégation perd un sujet de grand mérite, un Missionnaire habile et surtout dévoué jusqu'à l'héroïsme du sacrifice, mais d'un héroïsme qui semblait s'ignorer. C'est, d'ailleurs, ce qui a caractérisé toute la vie de prêtre et de religieux de cet Apôtre des Tribus indiennes de la Baie James.

Louis-Philippe-Joseph-Alphonse BOISSEAU naquit, le 15 mars 1879, du mariage de Louis Boisseau et d'Azilda Larose, en la charmante Paroisse de Verchère, où son père exerçait la très noble profession de cultivateur (2). Comme tant de fils de fermiers à l'aise, le jeune Louis-Philippe se vit diriger vers le cours classique. Ses parents, comme ils l'avaient déjà fait pour son frère Albert, — aujourd'hui, Curé de Sainte-Scolastique, — choisirent pour lui le Collège de l'Assomption, si fécond en vocations sacerdotales et religieuses.

---

(1) Cette *Notice* a été écrite par le Révérend Père Adélarde BEAUCHAMP, de la Maison Notre-Dame de Grâce de Hull, Canada.

(2) Voici les principales dates de la vie du Père BOISSEAU : — Après avoir passé huit ans au Collège de l'Assomption, il entra au Noviciat de Lachine, où il prit l'habit religieux, le 7 septembre 1899, et émit ses premiers vœux, le 8 septembre 1900 ; entré, ce même jour, au Scolasticat d'Ottawa, il y fit son Oblation perpétuelle, le 8 septembre 1901, y reçut la Tonsure, le 21 décembre 1901, les Ordres mineurs, le 22 février 1902, le Sous-Diaconat, le 6 avril 1902, le Diaconat, le 24 mai 1902 et, enfin, la Prêtrise, le 29 juin 1903 ; il fut, alors (19 mai 1904), envoyé comme Missionnaire à Albany, puis devint Directeur de la Mission d'Attawapiskat, en 1916, et de celle du Fort-Georges, en 1922 ; et, enfin, il est venu mourir à l'Hôtel-Dieu de Montréal (15 juin 1929).

De l'Assomption les Oblats ont vu venir vers eux des sujets nombreux et de premier choix. Ce courant entraînait-il notre étudiant vers la Congrégation ? Le nom d'Oblat de MARIE Immaculée, « ce gage du ciel », fut-il pour lui l'attrait qui le conduisit, comme tant d'autres, vers cet Institut ? Nous n'avons rien de positif à répondre à ces questions. Le Père BOISSEAU tenait ses sentiments intérieurs solidement scellés. Quoi qu'il en soit, il prit, ses études classiques terminées, le chemin du Noviciat de Lachine, déterminé à devenir Oblat et pour la vie. C'était en 1899, et il avait vingt ans.

Il prononça ses premiers vœux en 1900 et prit, en 1901, les engagements qui le liaient pour toujours à DIEU et à la Congrégation. Quiconque a connu l'esprit de sacrifice et l'inlassable charité du Père peut s'imaginer, sans peine, quelle intensité de vie spirituelle il mena au Noviciat et au Scolasticat. Il fut fervent et laissa présager que le futur Prêtre et le Religieux nourrissait dans son âme les germes d'une vie qui pourrait s'épanouir en les plus héroïques dévouements.

\* \* \*

Ce qui le prouve pleinement, c'est le choix de ses Supérieurs qui, après sa première année de prêtrise (1903), le dirigèrent, en 1904, vers les Missions de la Baie James. Considérées, encore aujourd'hui, comme les plus difficiles Missions du Canada, sinon du monde entier, elles étaient, à l'époque où le Père BOISSEAU s'y rendit, aux temps héroïques, à l'âge de fer dans tous les domaines. Le jeune Missionnaire pouvait donc s'attendre à tous les sacrifices et à toutes les douleurs.

A son départ, il ne se doutait peut-être pas qu'il allait avoir le spectacle de la souffrance et du sacrifice incarnés dans un homme, son Supérieur, qu'il n'aurait qu'à regarder vivre pour apprendre l'art de se sacrifier sans compter et de souffrir sans se plaindre. Car le Supérieur, vers qui il allait, n'était autre que le Père François-Xavier FAFARD, dont il suffit d'évoquer le nom pour

faire naître devant l'esprit le symbole du Religieux sacrifié et qui se donne jusqu'à l'épuisement. Le Père BOISSEAU allait donc recevoir la leçon des vertus qui font le vrai Missionnaire à une école déjà haut gradée dans la matière. Bon élève du François-Xavier de la Baie d'Hudson, il ne faut pas s'étonner que sa caractéristique ait été, sans contredit, l'esprit de sacrifice.

Pendant un certain temps, il demeura à la Mission d'Albany et desservit de là les Missions d'Attawapiskat et de Wenisk, déjà fondées par le Père FAFARD. Avec la desserte de ces deux Missions, il entra en plein dans l'apprentissage de l'âpre métier du Missionnaire. Seules les distances à parcourir — 100 milles pour aller à Attawapiskat et 400 milles pour Wenisk — suffirent pour donner une idée, quoique très lointaine encore, des privations endurées par le jeune apôtre. Mais un jour vint — ce fut en 1912 — où le Père BOISSEAU dut aller fixer sa tente à Attawapiskat et à en devenir le Missionnaire résident. Il y demeura jusqu'en 1922, époque où il alla fonder la Mission de Fort-George, à l'est de la Baie James.

En 1916, le Père Guillaume CHARLEBOIS, alors Provincial, alla visiter ces Missions, en compagnie de Monseigneur Latulippe. Il ramena avec lui le Père BOISSEAU, qui revenait pour la première fois en pays civilisé. C'est durant ce voyage, riche en incidents de toutes sortes, que le premier Supérieur de la Province a pu constater sur place l'immense capacité de souffrance et l'habitude invétérée du sacrifice de son compagnon de retour. Pendant que tous les autres voyageurs sentaient leur cœur monter irrésistiblement à leur gorge, le Père BOISSEAU ne manifestait aucune répugnance apparente pour les mets les plus repoussants, puisés dans les chaudières des cuisiniers sauvages, ignorants de la plus élémentaire hygiène et des premiers principes du goût. Une telle facilité à se nourrir d'aliments grossiers ne s'acquiert pas du jour au lendemain : il y faut l'exercice de longs mois et peut-être de longues années. Nul ménagement, non plus ! Sur la mauvaise barge qui servait d'embarcation, on le vit dédaigner des grabats



qui n'avaient rien de douillet, pour prendre simplement son repos sur le parquet, à la première place venue. Mais, de toutes les circonstances, celle où il a fait preuve de son sérieux esprit de sacrifice et de son inlassable charité, ce fut durant la tempête que les voyageurs durent essuyer pendant quarante-huit heures. Que l'on se figure, voguant sur la baie, une embarcation de trente pieds de long sur dix de large ! Que l'on s'imagine un fond de cale, de trois pieds de haut, servant de refuge aux passagers durant la tourmente ! Voyez encore cet esquif accroché à ses ancrs et luttant contre le vent qui tentait de le pousser au large, où se cachait une mort certaine, sous la figure d'un naufrage inévitable. Le terrible mal de mer torturait les voyageurs, rudement secoués par la tempête et déjà tremblants de peur. Seul, le Père BOISSEAU semblait valide et parfaitement maître de lui-même. Pendant que les bras des Indiens, cramponnés au câble des ancrs, étaient la seule espérance de salut jusqu'au calme espéré, le Père, tranquille, presque gai, charitable toujours, distribuait, avec le remède ou la nourriture, la bonne parole qui relève le courage. Il fut l'âme vivante de ces moments désespérés...

Le Père BOISSEAU fut un sacrifié ; mais, justement, cet esprit de sacrifice, qui apporte l'oubli de soi, est, par le fait, la source du dévouement envers les autres. Aussi bien, dans le sens le plus absolu du mot, il s'est donné à ses ouailles. Pour leur infuser la vérité divine, il apprit leur langue dans toute sa perfection. De tous les Missionnaires, on l'affirme, il fut celui qui pénétra le mieux les secrets et le génie du langage des Indiens. Pour atteindre leur âme et leur cœur, il s'appliqua à les connaître et à comprendre à fond leur caractère.

Mais c'est peu de comprendre ; l'important est de savoir faire agir ces caractères bizarres, parfois quinteux, et, pour cela, il est nécessaire de modeler le sien sur le leur. Il le fit. Vif de tempérament, le Père BOISSEAU dut apprendre à ses dépens que ces Indiens sont réfractaires aux ordres dictés par l'impatience. Il dompta sa vivacité ; il se fit doux et patient, d'une façon inaltérable.

Les circonstances les plus désespérées, créées par l'humeur de ses gens, ne parvenaient pas à lui faire perdre son calme.

Au cours du voyage de 1916 — dont j'ai déjà raconté quelques incidents, — une grève éclata, soudain, parmi les hommes qui conduisaient la barge. Ils cessèrent la manœuvre et menacèrent de s'en retourner. Ce que voyant, plusieurs s'impatientèrent de cet ennuyeux contretemps. Aux impatients le Père, qui avait conservé tout son calme, disait toujours : — « *Attendez.* » Avec ses gens il mit en œuvre ses moyens ordinaires, sa parole douce, ses raisons tranquilles, et distribua quelques présents et, à la fin, les décida à recommencer leur travail.

A toutes ces qualités, qui révèlent le labeur interne d'une âme qui s'est transformée, il convient d'ajouter que le Père BOISSEAU possédait d'admirables aptitudes pour l'administration des biens temporels. S'il faut avoir de solides capacités pour bien administrer là où l'argent abonde, l'on admettra qu'elles sont encore plus nécessaires quand il s'agit, pour ainsi dire, de le créer de toute pièce. L'Indien ne conçoit pas l'opportunité de soutenir le Missionnaire ; il s'est, toujours et partout, considéré comme son obligé. Marchant sur les traces du Père FAFARD, le Père BOISSEAU en arriva à habituer ses gens à soutenir le Missionnaire. Sa dîme consistait en provisions de bouche, fruits de la pêche et de la chasse, ou en fourrures ; et, de cette façon, la Mission d'Attawapiskat se soutint par elle-même.

Toute cette œuvre, accomplie au milieu de la souffrance et du sacrifice et par des prodiges de vertu, le Père dut la laisser, en 1922, pour aller fonder, à l'est de la Baie James, la Mission de Fort-George. De longues souffrances physiques et de continuelles douleurs morales l'y attendaient. Afin qu'il pût construire, assez commodément, maison et chapelle, les Supérieurs lui avaient expédié les matériaux nécessaires et une scierie mécanique. Mais ces envois n'arrivèrent, malheureusement, que deux ans après à leur destination. Ce furent, pour le Père, deux nouvelles années de martyre.

Il demeura, tout ce temps, dans une pauvre mesure,

endurant le froid, la faim et toutes les incommodités qu'apporte avec elle la plus noire pauvreté. Mais ne se trouvait-il donc personne pour mieux nourrir et confortablement loger le Missionnaire ainsi dénué ? Il ne faut pas oublier que la population de Fort-George est tout entière aux mains du Protestantisme et, à cause de cela, pleine de défiance à l'égard du prêtre catholique. On ne s' imagine pas de quelles insanités l'on a rempli le cerveau de ces pauvres Indiens à l'égard de la Religion catholique et de ses représentants. Grâce aux employés des deux Compagnies de traite, le Protestantisme joue son influence par l'intimidation, si bien que — durant sept années de présence, de prédication et d'exemple — le Père BOISSEAU et son compagnon, le Père Édouard MEILLEUR, qui se trouvait avec lui depuis cinq ans, n'ont pu convertir qu'une seule personne au Catholicisme. En sorte qu'au compte du Père BOISSEAU, il n'y a pas à en douter, les souffrances physiques ne furent rien au prix des souffrances morales, au spectacle navrant d'un ministère de tous points infructueux. Non, rien n'a fait ! Et, pourtant, que d'héroïsme le Père n'a-t-il pas déployé sous les regards mêmes de la population !

Un jour — c'était au printemps, — il entend dire qu'à plusieurs centaines de milles du Fort, un blanc se meurt. Sa décision est vite prise : il ira porter son ministère à celui qui a besoin du prêtre. Mais la débâcle menace, et il va gravement risquer sa vie. N'importe : il entreprend le voyage périlleux en traîneau à chien, fier de porter DIEU et d'ouvrir les portes du ciel à une âme, quels que soient les dangers qu'il faille courir pour cela.

De tels héroïsmes, je l'ai dit, n'ont pas encore entamé les barrières dressées devant les âmes par le Protestantisme, qui veille farouchement. Les sauvages disent bien admettre la vérité de la Religion catholique ; mais, craintifs sous la menace permanente, ils n'ont pas osé pousser leur conviction intime jusqu'à se convertir. Que faire ? Le prêtre catholique va-t-il se contenter d'une aussi stérile inaction ? Le Père BOISSEAU n'était

pas homme à cela. Aussi, après avoir essayé de tout, jugea-t-il que le grand moyen était de tenter d'ouvrir la brèche par la conversion des enfants. Pour cela, il fallait l'école. C'est dans ce but qu'il entreprit le voyage qui lui coûta la vie.

Muni de toutes les autorisations de ses Supérieurs, il venait vers Ottawa et Montréal pour négocier le projet d'amener à la Baie James des Sœurs Grises qui devaient se charger du soin des jeunes âmes. Il entreprit ce voyage durant l'hiver, le calculant guère plus périlleux qu'en été. Agissant ainsi, il avait du moins l'avantage, très appréciable pour lui, de retourner à sa Mission par les bateaux de mai ou de juin. La route s'effectua à la raquette jusqu'à Moose Factory. Arrivé là, le Père se reposa dans une maison trop froide, presque glacée. Il sentit aussitôt une oppression, qu'il prit pour un rhume, — mais un rhume d'une espèce si accablante qu'il se vit obligé de faire le reste du trajet, jusqu'au chemin de fer, en traîneau à chien.

\* \* \*

Parti de sa Mission vers les derniers jours de février, il arriva à Montréal vers le 15 mars. A ceux qui l'ont rencontré, à cette époque, il avouait volontiers, mais sans se plaindre, la difficulté de sa respiration.

Le 21 mars, un Père, qui dînait près de lui à Saint-Pierre, le voyant d'assez bonne humeur malgré son oppression, fut bien surpris d'apprendre, quelques heures après, que le Père BOISSEAU, très gravement malade, avait dû être conduit à l'Hôtel-Dieu, et plus étonné encore quand on lui dit qu'on lui avait administré les derniers Sacrements, le même soir. Le voyage lui avait demandé tant d'efforts qu'il avait contracté l'affection cardiaque dont il mourut. Son prétendu rhume n'était autre chose que cela.

Dès les premiers jours, il vit que c'était la mort et ne se fit point d'illusion ; il s'en alla vers elle, le cœur joyeux. Sa dernière maladie fut bien l'image de sa vie toute de patience, de sacrifice et d'esprit surnaturel.

Au dire de ceux qui l'ont soigné, il fut un malade commode, content de tout, joyeux même. Il se préparait personnellement à paraître devant le tribunal de son Juge ; il n'oublia pourtant pas, pour cela, qu'il demeurerait prêtre et apôtre et qu'il devait bien encore donner un peu de son cœur au prochain. Il visita donc les malades de l'hôpital aussi longtemps que ses forces le lui permirent. Il a été d'un tel réconfort pour quelques-uns que la Congrégation a reçu, après sa mort, des témoignages de reconnaissance significatifs. Il en a préparé plusieurs à bien recevoir les derniers Sacrements ; il en a même charitablement averti de leur fin très prochaine quelques autres qui ne semblaient pas s'en douter. Habitué au sacrifice, il a fait le dernier, celui de sa vie, avec une résignation tranquille :

— « *Je serais* », disait-il, « *retourné très volontiers là-bas, chez mes sauvages ; mais je suis content de mon sort.* »

Il offrit ce sacrifice pour la conversion de ses pauvres sauvages et pour le succès des négociations du Révérend Père Provincial au Basutoland. Puis, ainsi préparé, il mourut le 13 juin. A ses funérailles, qui eurent lieu le 15, un bon nombre de ses parents et amis et plusieurs de ses confrères de collège vinrent lui payer, par leur assistance, le tribut du cœur, de l'amitié et du souvenir. La Congrégation des Oblats le pleure comme un de ses meilleurs fils, enlevé à sa sollicitude maternelle, comme elle pleure les apôtres qu'elle a formés à son esprit et qui font sa gloire aux yeux du monde. Mais elle se réjouit aussi, car elle se plaît à voir ce Missionnaire déjà récompensé, dans le ciel, de sa vie de sacrifices, toujours consacrée entièrement au service de DIEU et au salut des âmes les plus abandonnées.

N'est-ce pas là, en effet, la plus noble ambition d'un Institut que d'ouvrir les portes du ciel à ceux qui sont venus, avec confiance, lui remettre entre ses mains et leur jeunesse et leur cœur et, surtout, le soin de leur avenir éternel !

R. I. P.





## XVII. — R. P. Gabriel Carrier, 1881-1916 (2412).

---

Le Père Gabriel CARRIER était un enfant de la Savoie : il vint au monde à Albens, Diocèse de Chambéry, le 19 Août 1881.

Après avoir suivi un cours complet d'études, pendant huit ans, au Collège de Rumilly, il entra au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, le 7 Octobre 1900.

— « S'il n'avait qu'une intelligence très ordinaire », au dire de son Maître des Novices, « il était doué, cependant, d'un jugement très droit et d'aptitudes aux travaux manuels qui seraient très appréciables aux Missions étrangères, avec un caractère excellent, aimable, porté au dévouement et, ce qui valait encore mieux, une piété très sérieuse et constante. »

Il fit son scolasticat à Liège ; et c'est là qu'il prononça ses vœux perpétuels, le 15 Août 1903, et qu'il fut promu au Sacerdoce, le 9 Juillet 1905.

Peu après son ordination, il s'embarqua à destination de Colombo. Sa carrière apostolique y fut, hélas, bien courte — dix ans seulement, — mais son apostolat n'en fut pas moins apprécié et fécond dans les trois Missions qu'il desservit : Halpe, Kalamulle et Tudella. Partout où il passa, les églises, les presbytères, les couvents et les écoles portent les traces de son zèle aussi bien que des aptitudes naturelles qu'il avait déjà manifestées au Noviciat. A Halpe, il aida puissamment son chef de mission à compléter l'Église de Saint-François Xavier et à rebâtir celle de Saint-Isidore. A Kalamulle, il termina l'Église de Saint-Joseph et celle de l'Enfant-Jésus, en même temps qu'il y bâtissait un presbytère, une école de filles et qu'il réunissait les matériaux pour un couvent.

Il avait un vrai talent pour la bâtisse. Non seulement il traçait le plan des constructions et en rassemblait les matériaux, mais encore il donnait la main aux maçons, aux charpentiers, souvent même aux *coolies*, malgré tout le travail apostolique que lui imposait la Mission ;

et son exemple était si entraînant que les fidèles s'empressaient autour de lui pour lui prêter leur concours.

Pendant ses deux ans de séjour à Tudella — où il avait à desservir, avec un confrère, jusqu'à dix églises, — il donna encore tous ses soins aux quatorze écoles et mit tout en œuvre pour en relever l'enseignement et en augmenter la fréquentation.

Il eut encore, dans cette dernière Mission, l'occasion de rendre des services d'un autre genre, mais non moins appréciables. Durant les émeutes de 1915, il sut contenir sa population, malgré l'extrême provocation dont elle était l'objet, et la garder à l'abri de tout mal.

A l'époque des inondations, il multiplia, également, ses efforts pour venir en aide aux malheureux ; et les dures fatigues qu'il s'imposa augmentèrent considérablement le mal qui l'avait déjà saisi et devait le conduire, si tôt après, au tombeau. Aussi on put voir combien il avait gagné les cœurs de ses fidèles de Tudella, par leur empressement à venir assister à ses funérailles, malgré l'éloignement, et à conduire eux-mêmes le char funèbre.

Le Père CARRIER ne s'était pas seulement rendu cher à ses paroissiens par son dévouement inlassable ; il avait encore su mériter l'affection de ses confrères par son amabilité et sa charité pleine d'abnégation. Malgré les nombreuses et fatigantes occupations que lui donnaient les Missions si étendues dont il avait la charge, il se faisait toujours un plaisir de rendre service aux prêtres voisins. Comme il était naturellement éloquent et qu'il possédait une connaissance exceptionnelle de la langue singhalaise, on lui demandait, fréquemment, de donner le sermon aux fêtes importantes. On se souvient encore de la grande part qu'il prit à la mission de Saint-Pierre de Negombo.

Son esprit d'abnégation se manifesta encore davantage, à l'époque de la Guerre de 1914 ; bien que les médecins l'eussent déclaré inapte aux charges du service militaire, ses Supérieurs lui offrirent de faire, quand même, le voyage d'Europe pour aller y prendre du repos, comme le demandait l'état de sa santé ; mais il s'y refusa,

aimant mieux continuer à servir les âmes et à mourir sur la brèche.

Le Père CARRIER eut le bonheur de voir venir la mort et de s'y préparer sérieusement. Dès les premières atteintes de la maladie qui l'emporta, il en comprit toute la gravité. Au reste, il reçut de ses confrères le témoignage de la charité la plus vraie : il fut averti de sa fin prochaine. Dès lors, son cœur et toutes ses pensées se tournèrent vers DIEU avec un nouvel élan ; il pria avec plus de ferveur que jamais la Divine Mère des Oblats, et Elle répondit à sa confiance en l'appelant au Ciel le jour de la fête de sa Nativité. Après avoir reçu les derniers sacrements et tous les secours de la Religion avec les plus parfaites dispositions, il remit son âme à son Créateur, le 8 septembre 1916, étant âgé seulement de 35 ans.

R. I. P.

~~~~~

## XVIII. — F. C. Olivier Villemure, 1850-1900 (970) <sup>1</sup>.

Le Frère François-Olivier VILLEMURE est né, à Yamachiche, Diocèse des Trois-Rivières (Canada), le 22 septembre 1850. Il fut baptisé par le Révérend Jules Paradis. Étant venu au monde à l'époque d'un changement de saison, il disait que l'anniversaire de sa naissance se trouvait quelquefois en été et d'autres fois en automne.

Dès l'âge le plus tendre, il commença à fréquenter l'École des Frères des Écoles chrétiennes d'Yamachiche.

---

(1) Cette *Notice* est l'œuvre du Père Prosper-Pierre-Marie BOISRAMÉ (1900), — l'auteur estimé des *MÉDITATIONS, pour tous les Jours de l'Année, à l'usage de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, ouvrage en trois volumes in-12 (de XII/540 + 515 + 572 pages), édité chez Mame, à Tours, en 1887. Le Père BOISRAMÉ, né en 1831 (Laval), est mort lui-même, à Ottawa, le 29 mai 1903.

A 9 ans, il fit sa première Communion ; le 6 juin de la même année, il reçut le Sacrement de la Confirmation, qui donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces...

Voici, textuellement, une lettre adressée, le 12 mai 1900, au Révérend Père Maxime HARNOIS, par le Chanoine L. Richard. Elle rend compte des quatre années passées par le jeune Olivier au Séminaire des Trois-Rivières :

MON RÉVÉREND PÈRE,

En réponse à votre lettre du 9 courant, voici les notes que je puis vous transmettre sur le cher Frère Olivier VILLEMURE. Il est entré à notre Séminaire, en septembre 1866, à l'âge de 16 ans, et il y a passé quatre ans, sans y faire *de bruit* !

Il s'y est distingué par son affabilité et sa piété. Il avait peu de talents, et c'est là ce qui l'a induit à quitter le Collège après sa « méthode », où il avait dû passer deux ans.

Autant que mes souvenirs peuvent me le rappeler, il fut, au Séminaire, un écolier modèle par son esprit de religion, par sa fidélité à observer le règlement et par son application au travail...

Notre cher Père Alphonse MARION raconte que les élèves du Séminaire des Trois Rivières désignaient souvent notre Collégien sous le nom de Bonaparte. Pourquoi ? Parce que, faisant partie de la « milice » formée d'un certain nombre d'élèves, il avait les jambes trop courtes pour observer le pas des petits soldats.

Peu à peu, le jour se fait sur l'enchaînement des grâces accordées par la Divine Providence à notre petit Olivier pour qu'il pût être transplanté dans le fertile terroir de la vie religieuse.

Dans la famille patriarcale et profondément chrétienne des Villemure, il y avait une Religieuse, sœur de notre défunt Oblat, — Sœur Saint-Homère, de la Congrégation de Notre-Dame. Elle nous a envoyé, de Saint-Roch de Québec, à la date du 24 mai 1900, les trop courtes lignes suivantes :

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je vous dirai que mon frère avait, dès sa plus tendre jeunesse, aspiré au sacerdoce. Sa petite taille s'opposa à son ardent désir de se faire prêtre ainsi qu'à son entrée chez les Frères de la Doctrine chrétienne.

Nous admirions, chez ce bon frère, une grande douceur et une humilité sincère ; sa piété filiale était touchante. Son plus aimé passe-temps était la prière. Il commença ses modestes études à l'âge de huit ans. Il eut toujours le monde à dégoût.

\* \* \*

Arrêté dans ses études comme dans sa croissance, Olivier ne se découragea pas. Comme Zachée, il restait petit de taille, mais il était magnanime, il avait l'âme grande et élevée. Comme Zachée, il s'éleva au-dessus de tous les biens terrestres et transitoires de la vie présente, au-dessus de la foule qui l'environnait et l'empêchait de se former une juste idée du Sauveur du monde qui approchait ; foulant aux pieds tout respect humain, il monta sur le sycomore de la réflexion, pour voir et connaître JÉSUS, puisque c'est à Le connaître, Lui et son Père, que consiste la vie éternelle.

JÉSUS le vit et lui dit : — « *Descendez vite, parce qu'il faut que Je loge, aujourd'hui, chez vous.* Descendez à l'humble et avantageuse condition de Religieux convers, parce qu'il faut que nous logions, désormais, sous le même toit et que vous remplissiez à mon égard les devoirs d'un vrai et dévoué serviteur et d'un ami affectionné et fidèle. »

Olivier connaissait les travaux apostoliques des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, aux Trois-Rivières, à Yamachiche et dans toute la contrée. Il se présenta au Noviciat de Notre-Dame des Anges, à Lachine, offrant de donner, non pas la moitié de ses biens, mais tout ce qu'il avait et tout ce qu'il était.

Voici les souvenirs, tout parfumés d'édification religieuse, que nous a transmis celui qui l'accueillit à son arrivée et qui fut son Maître des Novices, — le Révérend Père Louis-Marie LEBRET (1) :

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

Excusez-moi si je ne vous ai pas répondu, tout de suite, relativement au cher petit Frère VILLEMURE. J'ai peu de chose à dire sur ce cher Frère, mais ce peu de chose en dira beaucoup.

---

(1) Lettre datée de Macleod (Alberta), 26 mai 1900.



Le Frère VILLEMURE arriva au Noviciat de Lachine dans le mois de novembre, je crois, 1870. Il était accompagné du Frère Fabien LABELLE, — qui se dépense, depuis si longtemps, à la lointaine Mission de l'Île à la Crosse. Ils furent les deux premiers Novices que je reçus, après mon installation comme Maître des Novices : ils furent de bonnes prémices.

Il n'y eut jamais rien d'extraordinaire dans la conduite du petit Frère VILLEMURE. Il fut toujours d'une humeur joviale, agréable, bon envers ses frères et tous ceux avec qui il se trouva en contact, toujours soumis et obéissant, en tout et partout. Jamais je ne lui ai entendu proférer une parole d'observation sur ce qui lui était commandé.

Sans être un génie, il apprenait facilement à faire des travaux qu'il n'avait jamais faits, à condition qu'on le lui montrât, attendu qu'il y apportait une grande attention et aussi une grande bonne volonté. C'est ainsi qu'il apprit assez bien le métier de tisserand, sous la direction d'un Frère qui lui donna quelques leçons là-dessus.

Enfin, je crois pouvoir résumer fidèlement la vie du Frère VILLEMURE, pendant les quatre ans qu'il passa avec moi, au Noviciat de Lachine, en disant qu'il était un *bon Frère convers*.

Que le Bon DIEU nous donne beaucoup de Frères convers de sa trempe — du moins, tel que, pendant quelques années, je l'ai connu, — et nous aurons véritablement, en eux, de bons compagnons et des aides précieux pour le bien de nos communautés et de nos œuvres...

Ces sentiments du Révérend Père LEBRET n'étaient point éphémères. Nous lisons dans une autre de ses lettres, datée de Saint-Paul, 9 février 1876 :

— « Je parle au Révérend Père Provincial d'un Frère convers. N'en auriez-vous pas un bon à nous envoyer ? Mandez-nous le Frère VILLEMURE, si vous le voulez. »

Ces paroles, à n'en pas douter, dénotent l'estime du Père LEBRET pour son ancien Novice.

D'où venait au Frère VILLEMURE cette bonne réputation, qui lui gagnait les cœurs et faisait désirer à ceux qui l'avaient connu de l'avoir de nouveau pour compagnon ! De sa franche et sincère humilité. Il pouvait dire comme le Prophète-Roi : — « *La manifestation de vos paroles illumine : elle donne l'intelligence aux petits* (1). »

---

(1) Cfr. *Psalm.*, cxviii, 130.

\* \* \*

Il y avait près de cinq ans et demi qu'il édifiait le Noviciat, lorsque ses Supérieurs crurent bon de le transférer à Caughnawaga, de l'autre côté du Fleuve Saint-Laurent, — juste en face de ce même Noviciat, où il avait passé des jours si heureux.

Lui-même a écrit qu'il y fut envoyé le 1<sup>er</sup> mai 1876. Il a encore écrit qu'il fut envoyé à Hull le 24 septembre 1888. Son séjour parmi les Iroquois dura donc douze ans et près de cinq mois. Il n'était plus au Noviciat ; mais il aimait à y revenir pour nos fêtes de famille, pour la retraite annuelle et la rénovation de ses vœux. Ce fut là, le 8 décembre 1877, qu'il eut le bonheur de faire son oblation perpétuelle.

C'est, peut-être, le lieu de rendre grâces au Seigneur de ce qu'un si grand nombre de Novices scolastiques et convers se sont également consacrés sans réserve à DIEU, au pied du même saint autel. Car, autrefois, dans les commencements, les Novices étaient peu nombreux. N'avait-on même pas dit, en plaisantant sans doute, que, si cela continuait, on finirait par mettre sur la maison l'affiche : — « *House to let* : Maison à louer ! » Mais on n'en fit rien. Le vénéré Père Joseph ANTOINE, qui est mort Assistant général, avait eu raison de répondre à ceux qui n'approuvaient guère la construction du Noviciat, sous prétexte que les Novices ne viendraient peut-être pas :

— « Bâtissons le nid ; puis les petits viendront. »

A Caughnawaga, le Frère VILLEMURE se trouvait, non pas au milieu des féroces Iroquois d'autrefois, mais au milieu des Iroquois convertis, adoucis, civilisés, instruits et sanctifiés par nos dévoués Missionnaires catholiques. Que pensèrent-ils du petit mais assez rondet Religieux qui venait de leur arriver ? D'abord, suivant l'usage, après l'avoir bien examiné, ils l'appe-

lèrent : « Bûche *infendable* ! (1). » Ils l'appelaient aussi « le petit Frère ». Quand ils l'eurent connu, ils l'aimèrent beaucoup, — et ils aimèrent aussi sa conversation. Comme il faisait les commissions, il connaissait assez bien les nouvelles du village, et, peut-être, y eut-il, parfois, quelques pertes de temps.

— « La vie d'un Frère convers dans une résidence », dit le Révérend Père BURTIN, « est naturellement moins favorable à la conservation ou au développement de la piété que le séjour dans une communauté nombreuse, où les exhortations qu'on entend et les bons exemples qu'on a sous les yeux entretiennent une sainte émulation. »

Nonobstant ces désavantages, il était, disent ses directeurs, exact à dire son chapelet et autres prières imposées aux Frères convers. Il était, surtout, fidèle à la confession et aux communions de règle.

Caughnawaga eut ses beaux jours, mais il ressemble beaucoup, maintenant, à une paroisse ordinaire. Nous n'y étions point chez nous. Puis, un seul Missionnaire y suffisant pour le saint ministère, la vie de communauté, dans un prochain avenir, y paraissait difficile, sinon impossible. L'abandon de la Mission de Caughnawaga — ou Sault Saint-Louis, car c'est la même chose — fut résolu.

Monseigneur Fabre, Archevêque de Montréal, pour remplacer les Oblats, jeta les yeux sur un pieux jeune prêtre, Monsieur Joseph-Guillaume-Laurent Forbes (2). Ce nouveau Missionnaire des Iroquois alla, aussitôt, résider avec le Révérend Père Nicolas BURTIN, pour apprendre la lanque iroquoise et se former au ministère

---

(1) Cfr. *Lettre* de Monsieur l'abbé Guillaume Forbes, actuellement Archevêque d'Ottawa : — « *Caughnawaga*, 26 juin 1900 : ... Comme à tous ceux qui viennent vivre avec eux, les Iroquois lui avaient donné un nom, — nom typique qui rappelle et les propriétés extérieures de la personne et ses qualités morales... Voici ce nom : *Karenkiotha*, lequel veut dire « Bûche dure » et, partant, « Bûche infendable ». Les sauvages ont photographié par ce nom la taille exiguë et l'énergie de caractère du Frère VILLEMURE. »

(2) Monseigneur Forbes, ancien Évêque de Joliette et, actuellement, Archevêque d'Ottawa.

qui l'attendait. Il est un peu, pour ne pas dire beaucoup, de la Famille. Il nous pardonnera de révéler ses sentiments sur le Frère VILLEMURE :

— « J'ai toujours eu », dit-il, « pour le cher Frère VILLEMURE une grande estime ; et, pendant les deux ans que j'ai séjourné avec lui à Caughnawaga, j'ai toujours eu l'occasion de remarquer sa discrétion vis-à-vis des personnes et son inaltérable dévouement pour le Père BURTIN, pour la Mission et sa Congrégation religieuse. Comme l'a remarqué le Père BURTIN, il avait l'affection de tous les sauvages, et son départ de la Mission fut regretté. »

Plusieurs fois, des sauvages du Sault, de passage à Ottawa, allèrent le visiter à Hull. Au Sault, comme dans nos communautés, sa mémoire est en bénédiction.

Quelles étaient ses occupations au Sault ? Il était chargé de la cuisine. De temps en temps, il faisait les cierges pour l'église. Comme il avait une belle écriture, le Missionnaire, moins doué que lui sous le rapport calligraphique, l'employait, comme il le raconte lui-même, à copier et à transcrire. Le Frère Antoine JOUVENT s'occupait du jardin.

Il ne s'agit point, dans cette petite Notice, de l'introduction de la cause de béatification du Frère VILLEMURE, mais de son introduction au ciel, où nous aimons à le croire arrivé. Or, *la bonne souffrance*, comme dit Coppée, souffrance morale et souffrance physique, voilà ce qui a contribué à la sanctification et au salut éternel de notre Religieux convers.

— « Le Frère VILLEMURE », dit un Père Oblat (qui ne veut pas qu'on le nomme), « se plaignait un jour, devant moi, de l'acuité de ses souffrances physiques.

— « Songez donc, mon cher Frère, » lui répondis-je, « à la nécessité où nous sommes tous de payer à DIEU nos dettes, dans ce monde ou dans l'autre. Si le Bon Maître laissait à chacun le souci de la réparation et de l'expiation, combien songeraient à s'infliger l'humiliation et la douleur ? Sa volonté en a jugé autrement. Acceptons-la, cette volonté miséricordieuse, surtout sous la forme des peines corporelles. Dites souvent, en guise de chapelet : — « Mon DIEU, que votre sainte volonté soit faite ! » C'est la parole même du Sauveur agonisant.

« Plus tard, dans une rencontre à Montréal, il avoua que cet acte répété de résignation affectueuse lui avait apporté du courage, du calme et de la générosité.

— « Je ne savais pas, mon Père », dit-il, « qu'il y eût tant de

*consolations à accepter la volonté de DIEU. Je m'en trouve très bien ; et je continuerai, jusqu'à ma mort, dans ce chemin de l'abandon à DIEU. »*

C'était l'ange de la terre qui était allé le consoler, comme l'ange qui descendit autrefois du ciel pour réconforter Notre-Seigneur Lui-même, au Jardin des Oliviers.

\* \* \*

Le Frère VILLEMURE était arrivé à Hull après le grand incendie de 1888, — incendie qui avait comme anéanti tous les efforts et toutes les espérances du Révérend Père Eugène CAUVIN. Le cœur de ce pauvre Père avait été navré, et il n'y avait rien sur la terre qui eût pu faire cesser son affliction. Il faut le dire, cependant : cette affliction et les douleurs de la maladie qui, vraisemblablement, en fut la conséquence, furent adoucies par les soins des Oblats qui l'entouraient et, surtout, par les promptes et joyeuses répliques du Frère VILLEMURE. Quand, par exemple, la conversation commençait à s'aigrir un peu, en sa présence, le Frère avait le mot plaisant et aimable qui changeait l'aigreur en douceur et portait les dissidents à la concorde et à la perfection de la charité.

S'il avait ainsi encouragé, consolé et comme pacifié les autres, pendant la vie, n'était-il pas juste qu'il fût lui-même, au déclin de ses jours, soulagé et soutenu par les membres de sa double famille ?

L'épreuve, d'ailleurs, ne lui fut point épargnée : Notre-Seigneur l'aimait trop, pour ne pas lui faire goûter à son calice d'amertume.

Il se préoccupait beaucoup des intérêts de la maison et, par son industrie et son habileté, lui procurait des ressources. S'il n'était pas, comme la servante, d'une propreté excessive, et s'il ne pouvait ni porter de lourds fardeaux, ni se livrer à des travaux fatigants, ni marcher et rester six jours sans manger — comme le Révérend Père Auguste HUSSON et ses compagnons, — il y suppléait par sa bonne volonté, en rendant tous les services



dont il était capable. Et, chose étonnante qui dénote la beauté et le calme de son âme, même au milieu de l'humiliation, il conservait son bon caractère : il était gai, enjoué, spirituel, parfois avec une légère pointe de malice bien inoffensive...

Le Frère VILLEMURE était donc arrivé à Hull le 24 septembre 1899. Nous ne pouvons, ce semble, rien faire de mieux, pour redire son long séjour dans cette maison que de transcrire la lettre suivante (1) :

— « J'eus le bonheur de passer dix années, à Hull, avec le Frère VILLEMURE, et de l'apprécier chaque jour davantage. Son égalité d'humeur était admirable. Au milieu des plus grandes contradictions, je ne l'ai jamais vu manifester le moindre signe d'impatience.

Sa charité était inépuisable. Il s'ingéniait à prévoir nos désirs et à nous obliger en toutes manières. Il ne savait refuser aucun service. Dans le temps où il était le plus occupé, j'en ai été maintes fois témoin, si quelqu'un lui demandait un service quelconque, il disait toujours oui et laissait aussitôt ses occupations pour faire ce qu'on désirait. Il savait même donner de bons conseils. Bien des fois, par ses avis, il me tira d'embarras. Il a réuni, dans un cahier qui est à Hull, une quantité de recettes diverses dont il savait profiter et faire profiter les autres.

Sa bonne éducation, son humeur enjouée, ses reparties piquantes et de bon aloi rendirent sa compagnie très aimable. Aussi tous ceux qui le connaissaient l'aimaient-ils bien.

S'il était prêt à rendre service à tout le monde, il était exact à obéir aux moindres désirs de ses Supérieurs. Il fit la lecture au réfectoire à peu près tout le temps qu'il demeura à Hull. Par sa belle écriture, il rendit de grands services en faisant les actes des registres et en copiant une foule de choses. Il était très bon jardinier et excellait dans l'art de faire les hosties, de fabriquer le vin canadien et le savon dit *du pays*.

Enfin, il réalisa le type du parfait Frère convers décrit par le Très Révérend Père SOULLIER dans son *Acte général* de la Visite canonique faite, en 1884, dans la Province du Canada.

S'il était moins agile que d'autres dans ses mouvements, cela était dû à sa constitution et, surtout, à une hernie qu'il eut pendant une dizaine d'années et qui fut suivie de complications qui lui firent endurer une sorte de martyre jusqu'à la fin de ses jours. Il me disait, et je le croyais, que le Bon DIEU voulait lui faire faire son purgatoire en ce monde.

---

(1) Lettre du Révérend Père Alphonse MARION (Maniwaki, 20 mai 1900).

Je me console de son absence, en pensant qu'il jouit de la récompense due au bon et fidèle serviteur. »

Après ce fraternel témoignage de légitime affection et d'estime, citons celui d'un de ses derniers Supérieurs (1) :

— « J'ai toujours considéré le Frère VILLEMURE comme un Religieux modèle, aimant beaucoup la Congrégation et lui étant sincèrement dévoué. Je puis dire, par expérience, qu'il respectait son Supérieur et qu'il aimait ses frères, à qui il savait si bien se rendre agréable en même temps qu'intéressant et édifiant. Je prie DIEU de nous donner beaucoup de tels Frères convers. »

\* \* \*

Sa mort, qui survint le 11 mars 1900, fut précédée de longues souffrances. Sa Mère la Congrégation des Oblats, comme il l'écrivait lui-même à sa sœur Religieuse, le 14 avril 1899, le traitait « en vrai enfant gâté ». En juin 1899, il se trouve dans sa famille. Là, comme dans sa communauté, rien n'est épargné pour le soulager. Son père lui conseille d'aller consulter la Faculté à Montréal, — où il subit une opération. Il écrivait de Hull, le 29 décembre 1899, qu'il avait vu la famille bien heureuse, bien unie.

— « *Quelle consolation !* » ajoutait-il. « *Prions pour que la vraie réunion au ciel soit complète.* »

Voici, croyons-nous, les dernières lignes écrites de la main de notre cher malade. Elles sont datées d'Yamachiche, le 12 février 1900. Elles sont encore adressées à sa sœur, Religieuse de la Congrégation de Notre-Dame :

— « *Me voilà, encore une fois, sous le toit paternel avec nos bons vieux parents. Cette fois, c'est après des supplications auprès des autorités que j'ai obtenu cette permission. C'est une grande faveur, accordée à un sur cent, de passer quelque temps chez ses parents pour le rétablissement de sa santé. J'en remercie le Bon DIEU du plus profond de mon cœur. Angelina, comme maman,*

---

(1) Extrait d'une Lettre du Révérend Père Ludger LAUZON, au Révérend Père Joseph JODOIN, Provincial du Canada (11 mars 1900).

*sé donne bien des peines pour me soulager. Prie pour que le Bon DIEU me donne la force et le courage de supporter les petites épreuves qu'Il m'envoie. »*

Beaucoup de tendres fils, suivant la parole énergique de Saint Jérôme, n'ont pas eu le courage, pour être fidèles à leur vocation, *per calcatas pergere matres*. Plusieurs, après avoir généreusement tout quitté, n'ont pas su consommer généreusement leur sacrifice. Comme tous les saints Fondateurs, le vénéré Père de MAZENOD ne permettait pas qu'on allât dans des maisons séculières, sous prétexte de recouvrer la santé. Il voulait qu'on fût attaché à nos communautés comme à l'arche du salut, comme à la citadelle inexpugnable, dont il importe de ne pas sortir, de peur de s'exposer à perdre son âme. Voilà les principes. D'ailleurs, les sentiments religieux et de notre Frère et de ses excellents parents n'avaient subi aucune altération. Rien ne pourrait nous les faire mieux connaître que la lettre du Révérend Père LAUZON, lettre dont nous avons déjà cité la fin :

#### MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,

Dès la réception de votre télégramme, vendredi, je suis parti pour Yamachiche, où je suis arrivé vers 4 heures 30 p. m. Monsieur le Curé, Chanoine Comeau, a bien voulu me conduire chez M. Villemure, à une demi-lieue au plus de l'église. Les *bons* vieux parents, que je connaissais, ont été bien sensibles à la visite d'un Oblat en cette occasion.

Notre cher Frère était plongé dans ce sommeil léthargique appelé coma. Cependant, il a reçu une nouvelle absolution avec connaissance, Monsieur le Curé l'ayant secoué un peu. Il a fait signe avec sa tête qu'il me connaissait, mais rien de plus. Il est retombé dans son état d'affaissement, et nous n'avons pu l'en tirer. Monsieur Lepage, vicaire, lui avait, quelque temps auparavant, donné les derniers sacrements.

Il a bien fallu parler de sépulture. J'ai demandé si le *cher* Frère avait témoigné quelque désir touchant l'endroit où il voudrait être enterré.

— « Pas du tout », m'a-t-on répondu : « le Frère, au contraire, espérait revenir à la santé et partir, dès les premiers beaux jours, pour Lachine. »

J'ai demandé, ensuite, quels étaient les désirs de la famille. M. Villemure m'a répondu qu'il n'y avait pas pensé et qu'à ce sujet il se soumettait à ce que nous déciderions. Je dis alors que,

si le Frère VILLEMURE se trouve dans sa famille, c'est par un privilège spécial et extraordinaire, que régulièrement les Oblats meurent dans leur communauté et que leur principal cimetière, dans la Province, est celui du Noviciat, où les défunts ne sont pas oubliés.

— « Il y a près de trente ans que j'ai donné mon fils aux Oblats », répondit le vieux père ; « il est juste qu'il reste avec vous. »

Il a été réglé que M. Villemure mettrait le corps dans le cercueil, aussitôt après le décès, et remplirait le cercueil de chaux, car les effets de la décomposition sont à appréhender, que la famille fera chanter un service à Yamachiche, si elle le désire, et puis que quelqu'un de la famille accompagnera le corps à Montréal, où j'irai le recevoir.

Tout s'accomplit comme l'avait sagement suggéré et proposé le Révérend Père LAUZON. Messieurs Adélar, Désiré et Denis, frères du défunt, accompagnèrent le corps ; le service fut chanté par le Révérend Père Supérieur de la Maison de Montréal, dans la chapelle du Noviciat de Lachine. Et, maintenant, le corps repose dans le cimetière du Noviciat.

\* \* \*

Avons-nous été trop long ? *Parvos parva decent*, dit le proverbe. Mais, comme autrefois, nous nous trouvions bien dans la compagnie de ce cher et regretté Frère. Nous serons encore infiniment mieux avec lui, là où nous croyons pouvoir le contempler déjà des yeux de la foi.

J'ai entendu dire à un Père Oblat que le Frère VILLEMURE n'avait pas de passions. Il aurait donc été un enfant par la pureté et l'innocence, suivant la parole de Saint Paul : — *Malitia pueri estote* (1). Il semblerait donc aussi que — s'il n'a pas, comme d'autres, remporté les palmes de glorieuses victoires — il a, comme son Immaculée Mère et Patronne et comme les Anges dont Elle est la Reine, quoique dans un moindre degré, conservé une pureté relative bien digne d'envie. Partant, il a dû être

---

(1) Cfr. *I Corinth.*, xiv, 20.

bien accueilli dans la région de l'au delà. N'y en eut-il pas un pronostic à son entrée dans la Famille ?

Voici ce que raconte la tradition. On attendait l'arrivée d'un illustre personnage à la Maison provinciale des Oblats, à Montréal. Tout était prêt pour le recevoir. Tous étaient prêts à aller à sa rencontre, pour lui souhaiter la bienvenue et recevoir sa bénédiction, car on croit que c'était un évêque ou un archevêque.

Tout à coup, on signale l'approche d'une grande et magnifique voiture traînée par deux chevaux blancs richement caparaçonnés.

— « C'est lui, c'est lui ! Il n'y a pas à en douter ! »

Tous s'empressent d'aller lui offrir leurs hommages et recevoir sa sainte bénédiction. On ouvre la portière, et celui qui descend de la voiture n'est autre que le petit postulant Olivier VILLEMURE, qui se rend au Noviciat de Lachine pour y prendre l'habit de Frère convers. L'illustre visiteur n'avait pu venir.

Avec quels bien plus grands honneurs a dû être accueilli par la cour céleste, le bon Frère VILLEMURE ! La promesse est formelle : — *Le Seigneur sauvera les humbles d'esprit* (1). Une dernière pensée se présente à l'esprit : — « *Beaucoup de premiers seront les derniers, et beaucoup de derniers, les premiers* » (2). Le Souverain Juge seul sait quand cela a lieu.

Nous Le conjurons de placer à sa droite tous ceux qui liront l'humble esquisse que nous venons de tracer.

R. I. P.

---

(1) Cfr. *Psalm.*, xxxiii, 18.

(2) Cfr. *Matth.*, xix, 30.

---

### *Province des États-Unis.*

Les Oblats de la 1<sup>re</sup> Province des États-Unis, sur les côtes de l'Océan Pacifique, ont établi un centre de prédication missionnaire à *Seattle*, dans le golfe où s'enfonce l'Ile Vancouver, — dans cette région, par conséquent, de l'*Orégon* si célèbre dans les Annales des Missions des Oblats. C'est par là qu'ils attaquèrent les sauvages tribus d'au delà des Montagnes Rocheuses, pour monter, ensuite, en *Colombie britannique*.

---



## REVUE DES LIVRES<sup>1</sup>

---

### I. Les Souvenirs d'Apostolat de Monseigneur Grouard.<sup>2</sup>

---



SOUVENIRS DE MES SOIXANTE ANS D'APOSTOLAT  
dans l'Athabaska-Mackenzie, par Monseigneur  
Émile GROUARD, O. M. I., Vicaire apostolique  
de l'Athabaska. Volume in-8°, de VIII-440 pages, avec  
nombreuses illustrations (10 fr. ; *franco*, 11 fr. 70).  
« Œuvre apostolique de Marie Immaculée », 39, Quai  
Gailleton, Lyon-2<sup>e</sup> (Rhône) ; 1923.

#### § I. — Remercîment du Saint-Père.

Monseigneur BREYNAT, Vicaire apostolique du Mackenzie,  
ayant offert au Souverain Pontife un exemplaire des *Mémoires*  
de Monseigneur GROUARD, a reçu de la Secrétairerie d'État la  
lettre suivante :

Du Vatican, 16 août 1924.

MONSEIGNEUR,

Le Saint-Père a vivement agréé l'hommage de délicate et  
filiale déférence que vous lui avez adressé, en faisant parvenir  
entre Ses augustes mains un exemplaire des *Souvenirs de mes*  
*soixante Ans d'Apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie*, par Mon-  
seigneur GROUARD.

Sa Sainteté vous remercie de ce témoignage de vénération  
sounise et se plaît à croire que le récit de cette Mission si coura-  
geuse fera retentir dans les jeunes âmes, comme un écho de

---

(1) Voir « *Missions* », LXIII<sup>e</sup> année, Num. 236 (Mars-Juin  
1929), pp. 162-180, et Num. 237 (Septembre 1929), pp. 424-439.

(2) Voir « *Missions* », LVII<sup>e</sup> année, Num. 221 (Septembre 1923),  
pp. 722-724 : — NOTRE BIBLIOTHÈQUE O. M. I., DERNIERS  
OUVRAGES REÇUS : *Mgr Grouard, O. M. I.*

gloire, la douce invitation du Sauveur : *Venite et vos in vineam meam.*

Comme gage de Sa paternelle bienveillance et d'une particulière effusion de grâces divines sur Votre Grandeur et votre apostolat, le Souverain Pontife vous envoie de cœur la Bénédiction Apostolique.

Je profite volontiers de cette rencontre pour vous assurer, Monseigneur, de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

Pierre CARD. GASPARRI.

## § II. — Article du « Devoir ».

Au seuil de ce qu'il appelle sa « vieillesse paresseuse », Monseigneur GROUARD, Vicaire apostolique de l'Athabaska, a consenti à relater ses Missions. Sans apprêts, sans recherche de style et d'effet ni la moindre pose à l'héroïsme, il a écrit l'un des plus beaux livres qu'on puisse lire.

Louis Veuillot parle, quelque part, du plaisir qu'il trouve à entendre de vieux hommes de guerre raconter, sans précautions oratoires, ce qu'ils ont vu et vécu : actions d'éclat, tragédies sanglantes entrecoupées d'incidents burlesques ou touchants, grandeur et petitesse de l'homme aux prises avec la mort. Ces contrastes et ces extrêmes, le Missionnaire les rencontre, tout le long de sa route, comme le soldat ; et, quand il en retrace les péripéties, sans fausse humilité et sans ostentation, avec l'unique souci de rendre témoignage à la vérité, sa parole prend des accents d'une incomparable grandeur.

C'est de cette façon qu'écrit le vénérable doyen de nos Missionnaires de l'Ouest. Nulle part, dans ce volume de quatre cents pages, où se résument soixante années d'un labeur presque surhumain, on ne trouvera une phrase de rhétorique, — non pas même dans telle description d'aurore boréale, en moins d'une page qui vaut bien, à mon gré, les meilleures de Loti. Souvenirs de personnes ou de choses, récits de voyages, traits édifiants, anecdotes drolatiques, tout est relaté sobrement, avec un naturel et une bonhomie inlassables, — j'oserais dire : avec une négligence de maître. Aucune trace de sénilité ; et, pourtant, le vénérable annaliste a rédigé ces réminiscences d'un long passé après avoir doublé le cap de la quatre-vingtaine.

Cette étonnante verdure, propre à tant de Missionnaires, se peint au vif dans le portrait dont les éditeurs ont orné le volume : tête puissante, œil lumineux et doux, d'où transparaissent des réserves d'indomptable énergie, bouche ferme, barbe de patriarche. L'homme annonce le livre ; et le style, autant que le portrait, peint l'homme.

Le thème est substantiel. Qu'on en juge.

\* \* \*

En peu de mots, le vieil apôtre se présente à ses lecteurs. « *N'ont-ils pas le droit de savoir, d'abord, qui je suis et d'où je viens ?* » Né, en 1840, à Brûlon, sur les confins de la Touraine, de l'Anjou et de la Bretagne, Émile-Jean-Baptiste-Marie GROUARD était le plus jeune de trois frères. Trois sœurs complétaient cette famille chrétienne. Son père, vieux troupiier d'Afrique, occupait dans son village le poste de gendarme. Sa mère, « *aussi bonne et sainte qu'on peut le souhaiter* », avait une sœur Carmélite. Ses deux frères s'acheminaient vers le sacerdoce. Lui se préparait aux Missions..., en faisant l'école buissonnière. En vain, le père, d'une parole et d'une main fermes, multipliait conseils, réprimandes et corrections. Un jour, il attrape le gamin et le conduit, pas au poste, mais à l'église et, sans plus, l'offre à la Sainte Vierge : « *Sainte Mère de DIEU, je ne sais plus que faire de cet enfant, je ne puis en venir à bout, je vous le donne !* » Apparemment, le don fut accepté ; et le futur apôtre se mit au travail.

Un jour, son cousin, Monseigneur GRANDIN, Oblat de MARIE Immaculée, parti depuis six ans aux Missions d'Amérique et nommé, l'année précédente, Évêque coadjuteur de Monseigneur TACHÉ, passe par son village (1). Les goûts aventureux du collégien se réveillent, mais disciplinés par la grâce et l'étude. Le printemps suivant, il s'embarque avec son cousin, qui le laisse, en passant, au Séminaire de Québec, où il poursuit et complète sa théologie.

Le 4 mai 1862, Monseigneur TACHÉ le fait prêtre, dans l'Église de Boucherville.

Dès le lendemain, il prend la route de l'Ouest. Ce n'est pas à la porte. Le chemin de fer arrête à La Crosse, sur les bords du Mississipi, à quarante lieues environ au sud de Saint-Paul. Le Père GROUARD a pour compagnon le Père Petitot, dont les savantes études sur les races aborigènes d'Amérique et leurs idiomes feront, un jour, autorité. Tous deux suivent leur chef et leur guide, Monseigneur TACHÉ. Ils traversent en chariot le pays des Sioux, mais sans en voir un seul. Ces sauvages, émules de nos Iroquois du XVII<sup>e</sup> siècle préparaient, alors, leur dernier soulèvement général contre les blancs. Deux semaines après le passage des Missionnaires, ils ravageaient le Dakota jusqu'aux portes de Saint-Paul.

Après cinq jours de marche, les voyageurs arrivent à Saint-Boniface, qu'un incendie vient de ravager. En face, le Fort Garry renferme l'unique noyau d'où sortira la métropole de l'Ouest

---

(1 Monseigneur GRANDIN mourut à Saint-Albert, dont il fut le premier évêque, le 2 juin 1902. C'est à lui que Louis VEUILLLOT a consacré cette belle et forte page : *Un Évêque pouilleux*. (Cfr. *Mélanges*, 2<sup>e</sup> série, Vol. II, page 321.)

canadien. Durant son bref séjour à Saint-Boniface, le jeune prêtre français — il n'est pas encore Oblat — fait la connaissance du vénérable Abbé Thibault, l'un des premiers compagnons de Monseigneur Provencher, précurseur des Missions oblates de l'Athabaska. C'est la rencontre du passé et de l'avenir, dont le grand évêque missionnaire, Monseigneur TACHÉ, fut le noble trait d'union.

Le jour de la Pentecôte, il s'embarque sur les barges de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il descend la Rivière Rouge, traverse le Lac Winnipeg, remonte le cours inférieur de la Saskatchewan, aborde au Pas (aujourd'hui, siège épiscopal de Monseigneur CHARLEBOIS) et atteint, par le Lac Cumberland, la Rivière Churchill et le Lac de l'Île-à-la-Crosse, le fameux portage de la Loche, où les équipes du Mackenzie venaient, chaque année, échanger les fourrures du Nord contre les marchandises et les provisions de ravitaillement que la Compagnie expédiait du sud ou de l'est.

Enfin, le 2 août, le jeune Missionnaire arrive à la Nativité, près du Fort Chippewyan, à l'entrée de la Rivière des Esclaves. C'est là qu'il fait son noviciat, sous la direction du Père CLUT, son futur auxiliaire (1). Il s'initie, en même temps, aux rugosités de la langue montagnaise, qui, au dire de Monseigneur Laflèche, oblige presque à « cracher la lnette ». Il s'acclimata à l'hiver boréal et s'entraîne aux rudes travaux des Missions, aux longues marches en raquettes.

L'année suivante (1863), il entreprend sa première randonnée au delà du grand Lac des Esclaves, aux Forts Providence et Simpson, sur le Mackenzie.

En 1864, le Vicariat de l'Athabaska-Mackenzie est créé. Il s'étend de la Baie d'Hudson aux Montagnes Rocheuses, du 55<sup>e</sup> degré de latitude à l'Océan Arctique. Le Père FARAUD en est chargé avec, bientôt, le Père CLUT comme auxiliaire. Le premier établit son centre de rayonnement au Lac la Biche, le second à la Nativité.

Vaste comme un tiers de l'Europe, le nouveau vicariat n'était pas opulent. Avant de sacrer son auxiliaire, Monseigneur FARAUD lui fabrique une crosse avec un bout de perche recourbé et peinturé d'ocre jaune. Les Sœurs Grises, qui viennent d'arriver à ce poste perdu dans les glaces du Nord, lui taillent une mitre dans les débris de vieux ornements d'église. Dès le lendemain du sacre, le nouvel évêque est forcé de prier son supérieur et ses compagnons de s'éloigner en toute hâte : la Mission possède à peine de quoi nourrir ses rares habitants jusqu'à la fin de l'hiver.

---

(1) Après avoir été celui de Monseigneur FARAUD, prédécesseur de Monseigneur GROUARD. Monseigneur FARAUD est mort, à Saint-Boniface, en 1890, et Monseigneur CLUT, à la Mission Saint-Bernard (Grouard), en 1903. Monseigneur JOUS-SARD a succédé à Monseigneur CLUT.

Cette année-là (1866-67), le Père GROUARD se rend au Fort des Liards, sur la rivière du même nom, affluent du Mackenzie. Quatre années durant, il fait du Fort Simpson le centre de ses opérations. C'est là qu'il apprend le soulèvement des Métis de la Rivière Rouge, en 1869-70, puis la Guerre franco-prussienne et la défaite de la France.

Dans une de ses dures Missions, le Père GROUARD contracte un opiniâtre mal de gorge ; il devient aphone. Monseigneur FARAUD l'envoie se faire traiter en France.

Certes, le retour au pays natal, après quinze années d'absence, lui est doux au cœur. Mais il n'oublie pas ses Missions. Il profite de son séjour en Europe pour faire, en Belgique, des caractères d'imprimerie de son invention ; puis, il entreprend lui-même la composition à la main de manuels en langue montagnaise, — ce qui lui vaut une visite inquisitoire de la police parisienne : on l'a pris pour un anarchiste ! Il apprend aussi à manier le pinceau, afin de décorer les chapelles de ses Missions. Comme les Jésuites du XVII<sup>e</sup> siècle, comme les Missionnaires de tous les temps, il s'est convaincu de la puissance éducatrice de l'image ; ce qui prouve, une fois de plus, à quel point les iconoclastes du Bas-Empire et de la Réforme méconnaissaient, avec la tradition de l'Église, l'instinctive psychologie humaine.

Pendant qu'il fait soigner sa gorge et qu'il se repose, en s'armant pour de nouvelles conquêtes, il apprend qu'un de ses auxiliaires, de ces humbles Frères convers dont le concours est si précieux aux Missionnaires, a été tué et mangé par un Iroquois.

Ce n'est pas sa première expérience de cannibalisme. Un jour, au Fort des Liards, une pauvre sauvagesse lui a raconté, en pleurant, que, poussé par la faim, son mari l'a forcée à dépecer et à faire bouillir le cadavre de leur enfant, morte d'inanition. La mère a refusé d'en manger, mais elle « a bu du bouillon ! »

Guéri, le Père GROUARD reprend, en 1876, la route des Missions. Monseigneur FARAUD l'appelle au Lac la Biche. Là il s'initie à la langue crise, dont il aime la douceur et la richesse.

En 1883, avec le Père DUPIRE, il porte secours au Père TISSIER, cramponné, en dépit d'une cruelle infirmité, à son poste Saint-Charles (Dunvegan), au bord de la Rivière de la Paix (1). C'est là que lui parviennent les échos de l'insurrection du Nord-Ouest et la tragique nouvelle de la mort des Pères FAFARD et MARCHAND, massacrés par les sauvages au Lac de la Grenouille.

\* \* \*

En 1888, le Père GROUARD est transféré, de nouveau, à la Mission de la Nativité, où il avait *novicié*, vingt-six ans auparavant.

De là, Monseigneur FARAUD l'envoie visiter tous les postes

---

(1) Dès 1850, un compagnon de Monseigneur Provencher, Monsieur Bourassa, avait visité cette lointaine région.



du Mackenzie, depuis le grand Lac des Esclaves jusqu'aux rives de l'Océan Arctique.

A son retour, en 1891, il se transporte à la Mission de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, au fond du Lac Athabaska. Un lourd courrier l'y rejoint, — lourd de plus d'une manière.

Monseigneur FARAUD est mort, épuisé avant l'âge. La Congrégation et le Saint-Siège appellent le Père GROUARD à sa dure succession. Monseigneur CLUT, son ancien Maître des Novices, reste, humblement et avec joie, son auxiliaire. Monseigneur TACHÉ l'appelle à Saint-Boniface, où il veut le consacrer de ses mains, comme il l'a ordonné, trente années auparavant, à Boucherville.

Au cours de son premier voyage *ad limina*, Monseigneur GROUARD confère la prêtrise à un jeune Oblat, le Père BREYNAT, futur Vicaire apostolique du Mackenzie. Quelle succession d'apôtres !

En route, il a rencontré l'Amiral de Cuverville, qui vient de terminer sa brillante Campagne du Dahomey. En pleine rade de New-York, ce fier chrétien a arboré, sur le pont de son vaisseau-amiral, la devise : *Dieu et Patrie*.

— « Cela fait enrager les radicaux de la Chambre, qui me traitent de calotin. Je m'en moque !... »

Est-ce bien le verbe ? En tout cas, le marin chrétien et le vaillant Missionnaire étaient faits pour s'entendre.

Sur le chemin de Rome, il s'arrête un instant à Nice, dont l'Évêque, Monseigneur BALAIN, appartient, comme lui, à la Congrégation des Oblats. La douceur de ce paradis terrestre lui inspire une réflexion, bien humaine et d'autant plus éloquente :

— « *Nous étions au commencement de décembre. A cette époque, dans l'Athabaska-Mackenzie, la nature est morte et ensevelie sous un épais linceul de neige ; mais, là, quel contraste !... Des orangers en fleurs embaument l'air de leur parfum ; à leurs branches pendent des fruits à tous les degrés de croissance et de maturité... Je me sens un peu jaloux de ce climat privilégié ; et, cependant, je ne consentirais pas à échanger ma place avec celle de Monseigneur BALAIN.* »

Et l'on sent que c'est vrai : la suite le prouve. De retour au Lac Athabaska, le nouvel évêque donne une énergique impulsion aux œuvres apostoliques. Il inaugure la navigation à vapeur sur le lac et les rivières qui l'alimentent ou en sortent. Cette innovation permet au Révérend Père ANTOINE, premier Visiteur canonique délégué de la Maison générale de Rome, de parcourir en une saison les principaux postes du vicariat.

Peu à peu, les exploitants et les colons envahissent le pays. Leurs exemples ne favorisent guère le travail des Missionnaires.

— « A quoi bon changer notre manière de vivre ? » dit un Esquimau : « *les Blancs sont pires que nous !* » (1).

---

(1) Il en va de même en Afrique, en Asie, partout où les soi-disant chrétiens vont porter le scandale maudit par le Christ.

Voici la découverte de l'or au Klondyke et le *rush* des mineurs, des trafiquants, des fonctionnaires, des débaucheurs et des débauchés. Là aussi, il y a des âmes à sauver. Dès 1898, Monseigneur GROUARD envoie à l'avant-garde le Père LEFEBVRE, en mission chez les Esquimaux du Mackenzie, puis le Père GENDREAU et le Père DESMARAIS.

En 1900, il va les visiter, en passant par le Nord : route du Mackenzie, de la Rivière Pelée, de la Rivière aux Rats, du Porc-Épic et du Yukon, et retour par Dawson, White Pass et Skagway. Le voyage dure neuf mois. C'est, je pense, la première fois, en trente-huit ans, que le vieux Missionnaire utilise le chemin de fer pour un seul trajet de mission ; et encore, cette fois, il n'en a pas long.

A la suite de cette visite aux confins de son immense Vicariat, Monseigneur GROUARD obtient de le faire diviser. Le Mackenzie est détaché de l'Athabaska, en 1901 ; Monseigneur BREYNAT en devient le premier Vicaire apostolique, Monseigneur GROUARD conservant l'Athabaska, avec résidence habituelle à la Mission Saint-Bernard, sur le petit Lac des Esclaves. Depuis, les autorités civiles se sont honorées en donnant le nom du vétéran des Missions du Nord à la petite ville qui grandit autour de Saint-Bernard (1).

C'est à Grouard qu'en 1922, Missionnaires, Religieux, fonctionnaires d'État, colons et traitants, blancs, métis et sauvages, catholiques et protestants s'unissaient pour célébrer les soixante années de Missions, dont trente d'épiscopat, du vénérable survivant des grandes épopées oblates dans le Nord-Ouest. Inutile de le dire : cet épisode, ce n'est pas Monseigneur GROUARD qui le relate. Ce sont les éditeurs qui nous en font part, dans le bref *épilogue* qui clôt le volume.

Au reste, sur la dernière phase de son apostolat, le vieil athlète du Christ est d'une brièveté qu'on serait tenté de trouver excessive. C'est que, pour lui, les grandes misères sont finies. Je reviens à ma comparaison du début : ces souvenirs d'un intérêt si profond se terminent, comme le récit d'un vieux troupiér, pas précisément par une chanson, mais par de modestes vers, écrits aux heures de loisir, en l'honneur de Saint JOSEPH.

\* \* \*

Dans les cadres de cette grandiose épopée abondent les traits touchants et pittoresques, les détails propres à faire saisir les difficultés immenses de cet apostolat, au début surtout — dégradation des sauvages, mauvais vouloir de certains agents de la Baie d'Hudson, rivalités protestantes, — et, puis, les souffrances inhérentes

---

(1) Sur la suite des Missions du Mackenzie, on lira, avec profit, le beau livre du Révérend Père DUCHAUSSOIS, *O. M. I.* : *Aux Glaces polaires*.

aux conditions du pays : rigueur du froid, immensité des distances, dangers du chasse-neige, du dégel et des débâcles, famine, isolement des postes perdus dans la plaine glacée. Tout cela revient à chaque étape, mais sans attardement, sans lamentation et, presque toujours, avec une note gaie. Après les dons surnaturels, la bonne humeur et la débrouillardise sont les qualités les plus précieuses du Missionnaire. L'ancien écolier réfractaire de Brûlon en avait, manifestement, une ample provision.

Un jour, au début de son apostolat, un bon sauvage apporte à la Mission une corbeille de bouleau, remplie de bluets.

— « Où as-tu pris cela ? » demande le Père CLUT.

Le rouge *paroissien* s'explique. Il a rencontré un ours qui se gavait ; il l'a tué, éventré et a ramassé sa cueillette, encore fraîche. Naturellement, il a gardé l'ours pour lui ; mais il apporte les bluets aux Pères. Le jeune Novice ne peut s'empêcher de faire la grimace. Mais le Père CLUT le rassure :

— « Ces bluets sont excellents ; l'ours les a avalés, mais il n'a pas eu le temps de les digérer ; *nous suppléerons à ce détail.* »

Aussitôt dit, aussitôt fait, au grand contentement du bon sauvage.

Une autre fois, à la Providence, la famine est menaçante. Reste un « vieux chien qui ne pouvait plus travailler ». Un jeune Père, nouvellement arrivé, se déclare prêt à manger de tout ou de rien, mais pas de chien. Le Père GROUARD fait la langue et la main au Frère cuisinier. Pendant huit jours, le chien passe par morceaux, à toutes sauces. A la fin, il ne reste plus que la tête.

— « Que voulez-vous que j'en fasse ? » demande le Frère cuisinier.

— « *Une tête de veau* », riposte, sans broncher, le Père GROUARD.

Un jour, on vient chercher le Père pour assister un vieil Indien malade, à *deux journées de marche*. Les secours spirituels donnés et le Missionnaire restauré — il y avait, cette fois, abondance de vivres, et même surabondance ; autre danger, car les sauvages ne comprennent pas qu'on ne se gave point, quand on en a la chance, — le malade demande au Père de coucher à côté de lui, afin de hâter sa guérison.

— « *Durant la nuit, un régiment de grenadiers envahit mon domicile. Impossible d'échapper à ce fléau, dans n'importe quelle loge d'Indiens ; mais le Fort des Liards se distingue entre tous et a mérité le titre de Fort Pouilleux, que nul autre ne lui dispute.* »

On voit que la hiérarchie des évêques pouilleux n'est pas morte avec Monseigneur GRANDIN.

Comme tous les vieux Missionnaires, il les aime, tout de même, ses pauvres sauvages. A l'occasion, il ne manque pas de les donner en exemple aux soi-disant civilisés.

Au même Fort des Liards, à sa première visite, les *dames* avaient jugé bon, pour faire honneur au Père, de le faire attendre vingt-quatre heures, afin de se présenter devant lui dans

leurs plus beaux atours. Il leur explique, charitablement, que cela ne lui plaît pas, ni au Bon DIEU.

« Alors, vous auriez vu ces pauvres Indiennes se regarder les unes les autres d'un air confus et, sans autre réflexion, cracher sur leurs manches et se frotter le visage pour enlever les couleurs dont elles s'étaient jardées. »

Sur quoi, le Père fait réflexion que, si les dames des pays civilisés « profitaient aussi bien des sermons..., que d'heureux changements dans l'économie domestique et la moralité sociale ! » Au reste, il n'insiste pas sur le mode du nettoyage. Il tolérerait, je pense, le savon et la serviette...

A côté des traits plaisants, les notes tragiques ne manquent pas. On se rappelle la lugubre histoire du « bouillon ». Que penser de celle-ci ?

Une femme, pour se venger de son mari qui a massacré ses parents, tue son enfant. Le Père se fait amener la malheureuse. Par la parole et par l'image, il s'efforce de lui faire horreur de son crime.

— « Le Père a l'air furieux », fait-elle. « Peut-être croit-il que c'est un garçon que j'ai tué ! Mais non, ce n'est rien qu'une fille ! »

Là, comme en Chine, comme aux Indes, comme dans la Rome païenne, comme partout où la lumière et la charité du Christ n'ont pas rétabli toutes choses, le terrible châtement d'Ève se perpétue, aggravé, dans le mépris de la femme pour elle-même. Cette dégradation, avec la polygamie qui s'y rattache, est peut-être le principal obstacle intérieur à la pénétration de l'Évangile chez les barbares.

Par contre, au milieu des épreuves, des mécomptes et des ignominies, que de consolations pour le Missionnaire, quand il voit poindre le germe des floraisons nouvelles !

Mais je m'arrête : je ne veux pas diminuer le plaisir des lecteurs de ce beau livre. En leur nom et au mien, j'ai voulu exprimer quelque chose des pensées vivifiantes qu'il inspire, des motifs qu'il ajoute à ceux que nous avons déjà d'aimer l'Église et ses apôtres et, tout particulièrement, ces vaillants Oblats, fils de la France chrétienne et du Canada français, qui, depuis quatre-vingts ans, prodiguent leurs vies pour conquérir au Christ ces dures régions du Nord. Parmi ceux-là, nul n'a plus mérité de DIEU, de l'Église et de la patrie que le digne successeur des TACHÉ, des GRANDIN, des FARAUD. Que DIEU comble de saintes joies sa glorieuse vieillesse, — ce qu'il appelle sa « vieillesse paresseuse », — en attendant l'heure des éternelles rétributions !

Henri BOURASSA, *Directeur*.

### § III. — Félicitations d'un Cardinal.

*Lettre de Son Éminence le Cardinal Guillaume van Rossum, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, à Sa Grandeur*

Monseigneur Émile GROUARD, Vicaire apostolique de l'Athabaska (Grouard).

MONSEIGNEUR,

Il n'y a pas longtemps, j'ai reçu le magnifique volume que vous avez consacré à l'histoire de vos *Soixante Ans d'Apostolat* dans une Mission qui, sans contredit, doit se compter parmi les plus difficiles du monde entier et parmi celles qui donnent le plus à souffrir et le moins de satisfaction à la nature humaine. Cette Mission — qui, maintenant, porte des fruits si consolants, — après DIEU, vous doit tout. Ayant visité personnellement, l'année dernière, la Mission antarctique d'Islande, je suis plus à même de juger de l'effort héroïque que vous avez dû faire, pendant ces longues années, pour continuer un travail accompagné de tant de peines et de si peu de consolations. Sans aucun doute, c'est uniquement votre grande foi et votre ardente charité qui ont pu créer et maintenir (chez vous) la force d'âme et l'énergie nécessaires à l'achèvement d'une tâche si rude.

Votre récit si intéressant a le double mérite de conserver, pour l'histoire des Missions en général et pour celle des Missions du Mackenzie en particulier, des faits d'une si haute importance et de donner en même temps, à tous les Missionnaires du monde catholique, un exemple éclatant de vrai zèle apostolique à admirer et à imiter.

De ce nouveau service que vous rendez aux Missions catholiques — comme aussi de ceux que vous avez rendus, pendant les années passées, dans les régions du Nord, — je vous exprime, comme Préfet de la Propagande, toute ma profonde reconnaissance.

Et je prie instamment, par l'intercession de MARIE Immaculée, le Divin Rédempteur des âmes de vous donner, quand l'heure marquée par Lui sera venue, une mesure surabondante de gloire divine, pour tout ce que vous avez fait pour l'extension de son Règne sur la terre.

Agréez, Monseigneur, mes meilleures salutations, et croyez-moi, votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

Guillaume Cardinal van Rossum.

---

## II. — « La Revue Universelle du Sacré-Cœur ».

« LA REVUE UNIVERSELLE DU SACRÉ-CŒUR », Revue mensuelle éditée par un Groupe de Pères Oblats de MARIE Immaculée. Abonnements : — a) France et Colonies, 20 fr. ; b) Pays de langue anglaise, 6 shillings



ou 2 dollars ; c) Espagne et Pays de langue espagnole, 10 pesetas ; d) Autres Pays, 30 fr. français. Rédaction et Administration : 75, Rue de l'Assomption, Paris (XVI<sup>e</sup>).

C'est avec joie que les « *Missions* » la présentent.

Sous une forme très simple, qui la rend facilement accessible et qui lui permettra d'atteindre un grand nombre de lecteurs, elle veut faire connaître et aimer le Sacré Cœur de Jésus.

Pareil but ne peut qu'être cher à tout Oblat.

On a dit que nous devons notre titre d'Oblats de MARIE Immaculée au zèle qu'eut toujours le Père de MAZENOD à pratiquer et à répandre la *dévotion au Sacré-Cœur*.

« Il regardait lui-même et avait appris à ses enfants à regarder le Cœur de Jésus comme le principal Fondateur de leur Congrégation, dont il ne se déclarait lui-même que le Fondateur nominal (1). »

Au moment où s'introduit en Cour de Rome la Cause de Monseigneur de MAZENOD, il nous sera spécialement doux d'imiter son zèle pour la gloire de notre principal Fondateur ; et, par là, nous obtiendrons du Sacré-Cœur des grâces bien précieuses pour l'heureux succès de la Cause de notre Père très aimé.

Il est une autre raison qui nous montre que l'heure est venue de redoubler de zèle. Par l'Encyclique *Miserentissimus Redemptor* et par tout le nouvel office du Sacré-Cœur, le Magistère suprême nous offre « une mise au point plus serrée, une précision plus grande et officielle des fins et de l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur ». En élevant la Fête du Sacré-Cœur au rite double de première classe avec octave, le Souverain Pontife affirme à nouveau toute l'importance de la dévotion « que cette fête consacre et dont elle est le radieux épanouissement » (2). Vraiment, l'heure a sonné de travailler avec un nouveau zèle à glorifier le Sacré Cœur, en Le faisant connaître et aimer.

Les desseins providentiels — qui sont toujours miséricordieux — nous ont imposé parfois des sacrifices, généreusement acceptés. L'honneur et la joie que nous avons eu de travailler pour le Sacré-Cœur, à Montmartre et à Kœkelberg, nous laissent des souvenirs qui, certes, nous font prier de grand cœur pour le succès de ceux qui continuent la tâche mais qui subsistent vivaces en des cœurs qui ne peuvent oublier. Le Sacré-Cœur, en nous invitant soit à collaborer à la « *Revue Universelle* », qui doit Le faire connaître et aimer, soit à La propager, nous donne une sorte de compensation. En tout cas, Il nous offre un nouveau moyen de travailler, efficacement, à l'avènement de son Règne.

---

(1) Cfr. *Esprit et Vertus de Monseigneur de Mazenod*, c. VII, p 183.

(2) « *Revue Universelle du Sacré-Cœur* », juin-juillet 1929.

Ce moyen, offert par Lui, qui d'entre nous refuserait de le prendre ?

Lorsque le Chapitre général de 1883 eut consacré, très solennellement, toute la Famille au Sacré-Cœur, dans la Basilique de Montmartre, le « *Bulletin du Vœu National* » écrivit que « tous ces vétérans de l'apostolat avaient pris l'engagement de se dévouer, de plus en plus, à l'extension du règne du Sacré-Cœur dans le monde entier et qu'ils en avaient signé l'acte dans le livre d'or de l'Apostolat » (1). Déjà nous remplissons avec zèle cet engagement qu'ont pris nos Pères et que nous-mêmes nous renouvelons, chaque année, à la clôture de nos retraites. Nous accepterons avec reconnaissance le nouveau moyen qui nous est offert, aujourd'hui, de tenir notre parole, et nous nous mettrons à l'œuvre.

Si chaque Maison veut bien s'abonner à la « *Revue universelle du Sacré-Cœur* », si chaque Province et Vicariat veut bien lui désigner un ou des correspondants, si nos Missionnaires veulent bien la faire connaître aux nombreuses personnes qu'elle intéressera, nous aurons donné, au cœur de Monseigneur de MAZENOD, une grande joie et nous aurons attiré, sur la Famille entière, les abondantes bénédictions du Sacré-Cœur.

---

### III. — La « *Bibliotheca Missionum* » du Père Streit <sup>2</sup>.

---

BIBLIOTHECA MISSIONUM : — I. *Grundlegender und allgemeiner Teil* (Münster, Aschendorff, 1926) ; II. *Amerikanische Missions-literatur, 1493-1699* (Aix-la-Chapelle, Xaverius Verlagsbuchhandlung ; 1904) ; III. *Amerikanische Missions-literatur, 1700-1909* (Aix-la-Chapelle,

---

(1) « *Bulletin du Vœu National* », 10 Juin 1883.

(2) Voir « *Missions* » : — a) LVII<sup>e</sup> année, Num. 221 (Septembre 1923), pp. 724-725 : Notre Bibliothèque O. M. I., Derniers Ouvrages reçus (R. P. STREIT, O. M. I.) ; b) LIX<sup>e</sup> année, Num. 225 (Septembre 1925), pp. 67-68 : Les Oblats à l'Exposition des Missions (Bibliothèque et Statistiques) ; c) LIX<sup>e</sup> année, Num. 226 (Décembre 1925), page 368 : Lettres du Cardinal Gasparri aux Écrivains (R. P. STREIT, O. M. I.) ; d) LXII<sup>e</sup> année, Num. 234 (Septembre 1928), pp. 417-418 : La « *Bibliotheca Missionum* » du Père STREIT (Titres, Matières, Appréciation).

Aachener Missionsdruckerei ; 1927) ; IV. *Asiatische Missions-literatur*, 1245-1599 (Aix-la-Chapelle, Aachener Missionsdruckerei ; 1928).

Sous les auspices de l'*Institut international pour la Recherche scientifique sur les Missions*, le Père Robert STREIT, des Oblats de MARIE Immaculée, a entrepris une *Bibliotheca Missionum* qui est mieux qu'un monument de bibliographie et est vraiment, à proprement parler, un monument de science. Le tome I — paru chez Aschendorff, à Münster, en 1916 — énumérait, avec commentaires et notices, toutes les publications relatives à l'histoire générale des Missions et aux principes de l'activité des Missionnaires, depuis 1511 jusqu'en 1916. C'était là, déjà, un instrument de travail de grande valeur. La maîtrise et la perspicacité scientifique du Père STREIT s'affirment, d'une façon plus éclatante encore, dans les volumes ultérieurs, — consacrés, le second et le troisième, à la bibliographie de l'activité missionnaire, en Amérique, pour la période 1493-1699 et 1700-1909 et, le quatrième, à la bibliographie de l'activité missionnaire, en Asie, de 1245 à 1599 (1).

Pour l'histoire missionnaire de l'Amérique au xvi<sup>e</sup> siècle, les trois cent cinquante premières pages du second volume seront le plus précieux des fils conducteurs. On y peut suivre, année par année, le souci très sincère qu'a la cour de l'Espagne de protéger la Foi chrétienne ; on y voit éclore en 1511, au moment de l'arrivée des Dominicains, les discussions sur la liberté des Indiens, sur la colonisation et sur la méthode missionnaire, qui devaient durer un demi-siècle (II, p. 20) ; on assiste à ces discussions, étape par étape ; l'activité apostolique et littéraire d'un Las Casas, d'un Zumarraga, donnent lieu à des notes précises et denses ; et, tout en même temps, des notes non moins judicieuses mettent en relief certains écrits beaucoup moins connus, tels que la *Relation*, faite en 1512 par ordre du docteur Beltran, sur la *Conservation et l'Accroissement des Indiens*, contenant, au sujet des nègres, de fort intéressantes propositions (II, p. 23), — ou bien le *Mémoire* de Martin Fernandez Enciso, dirigé, en 1519, contre les Dominicains, qui, distinguant très nettement entre mission et colonisation, s'opposaient à la conquête de Darien (II, p. 44), — ou bien encore certaine lettre du fonctionnaire Geronimo Lopez, datée de 1541, que le Père STREIT donne comme un exemple caractéristique de l'étroitesse de jugement des agents coloniaux espagnols à l'endroit des Missionnaires

---

(1) Cfr. « *Revue d'Histoire des Missions* » (17, Rue Soufflot, Paris-V<sup>e</sup> ; et 52, Avenue de Breteuil, Paris-VII<sup>e</sup>), VI<sup>e</sup> année, Num. 1 (Mars 1929), pp. 141-142 : — BIBLIOGRAPHIE : Rob. STREIT O. M. I., *Bibliotheca Missionum* I-IV.

(II, p. 117). Deux ou trois lignes, en caractères fins, suffisent au P. STREIT pour souligner les documents, jusqu'ici plus ou moins inaperçus, qui marquent une date : telle, par exemple, l'*Instruction* donnée par Léon X, en 1521, aux Franciscains Juan Clapion et Francisco de Los Angeles, expédiés à Mexico, et qui peut être considérée, dit le Père STREIT, comme la première de ce genre dans la moderne histoire des Missions (II, p. 48). Mais, lorsqu'il s'agit de documents qui ont suscité de nombreux écrits, comme les *Bulles* d'Alexandre VI, la mention détaillée qu'en fait le Père STREIT a la valeur d'un petit traité. Les premiers ouvrages historiques — celui d'Oviedo (1535), celui de Francisco Lopez de Gomara (1552) et celui de Bernardin de Sahagun (1577) — sont caractérisés, en traits précis, dans des notes qui, pour la lecture des livres eux-mêmes, sont une excellente introduction (II, pp. 90, 151, 216).

Un regard très spécial sur les chapitres consacrés à l'histoire canadienne du XVII<sup>e</sup> siècle — histoire que j'ai particulièrement étudiée — m'a révélé très peu de lacunes. La brochure de Malapart — *La Prise d'un Seigneur écossais et de ses Gens qui pillaient les Navires pêcheurs* (Rouen, 1630 ; réimprimée en 1881) — eût pu être nommée, à l'occasion de la descente du Père Vimont, en 1629, au Cap Breton. Le *Mémoire* d'Isaac de Razilly à Richelieu (26 novembre 1626) — très beau programme de ce que doit faire pour les Missions une puissance colonisatrice, publié par Léon Deschamps, en 1887, dans la « *Revue de Géographie* » — méritait d'être cité, non moins qu'une lettre écrite, au nom du petit Roi Louis XIV, au Comte de Doignon, le 3 avril 1646, exprimant les volontés du Souverain « (NOUVELLE-FRANCE : *Documents historiques, Correspondance échangée entre les Autorités françaises et les Gouverneurs et Intendants*, I, p. 3 ; Québec, 1893). Le manuscrit du Sulpicien Dilhet sur l'*État de l'Église catholique aux États-Unis*, très heureusement cité à la page 948 du tome III, a été publié, à Washington, en 1922 ; nous croyons que les *Annales* de Sœur Morin sur l'*Hôtel-Dieu de Montréal* — conservées, en cet établissement et publiées, en 1921, par MM. Fauteux, Massicotte et Bertrand — eussent dû aussi être citées parmi les manuscrits intéressants. Il est surprenant que le livre du Vicomte de Meaux — *L'Église catholique aux États-Unis* — ait échappé au diligent bibliographe.

Le tome IV est capital pour l'histoire des Missions dominicaines et franciscaines au moyen âge et pour celle de l'apostolat catholique dans l'Asie du XVI<sup>e</sup> siècle. Tant pour l'étude des rapports entre les Papes et les Tartares que pour celle du patronat portugais, on y trouvera aussi beaucoup d'indications.

Au sujet de la lettre de Kujuk à Innocent IV (1246), il aurait été intéressant d'indiquer que l'original « sarrasin » de cette lettre, dont parlait Plan-Carpin, fut retrouvé, en 1921, dans une liasse des anciennes archives du Château Saint-Ange ; on aurait pu mentionner, aussi, une lettre d'Abagha, datée de 1268, s'excusant

sant d'avoir envoyé au Pape, l'année d'avant, des lettres en Mongol, parce que son secrétaire latin était absent (1).

Lorsqu'on ferme ces quatre volumes — auxquels d'autres, j'espère, succéderont bientôt, — on est dans l'admiration de tout ce qu'ils supposent de pénétrantes recherches et de patientes analyses.

Les préfaces, très brèves mais très pleines, qui présentent ces divers volumes, fixent, en un raccourci synthétique, les aspects propres de chacune des époques et de chacun des domaines d'activité missionnaire dont les sources historiques vont nous être ouvertes (2).

Cette œuvre doit prendre rang parmi les bibliographies intéressant l'histoire générale ; elle doit figurer dans toutes les bibliothèques importantes. Elle fait le plus grand honneur au savant auteur, à l'Ordre des Oblats de MARIE Immaculée et à l'Imprimerie missionnaire d'Aix-la-Chapelle.

Georges GOYAU, A. F.

---

(1) Cfr. Pelliot, *Mongols et Papes aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, — Lecture à la Séance des Cinq Académies, — Paris, Didot ; pp. 9-11.

(2) En vue de son cinquième volume, qui aura trait à l'Asie depuis 1500, je signale, au P. STREIT, que les « *Annales de la Congrégation des Missions Étrangères* » — qu'il mentionne, dans son tome I, sous le numéro 1390 — ne sont, en réalité, qu'une édition, demeurée incomplète, des premiers chapitres des *Mémoires* de Bénigne Vachet, Missionnaire apostolique, chef de l'Ambassade du Siam auprès de Louis XIV, mémoires fort curieux pour les débuts de l'activité du Séminaire des Missions Étrangères.

---

### ***Petites Annales Canadiennes.***

« *L'Apostolat des Oblats de Marie Immaculée* », publié par les Oblats de MARIE Immaculée de l'Est du Canada, est l'organe de leurs œuvres d'apostolat en pays chrétiens et d'évangélisation en pays de Missions.

Son but est de susciter, chez les fidèles Canadiens, plus de vie catholique et de les faire coopérer davantage à conserver la Foi chez eux et à seconder la mission apostolique du Canada français.

C'est une revue mensuelle, 32 pages illustrées, coûtant 50 sous (canadiens) par année ou \$ 1.00 pour deux ans. S'adresser au Père Directeur, Chambly Bassin, P. Q., Canada.

---



# MUTATIONS AU PERSONNEL

## I. — Oblations des Années 1928 et 1929.

### § I. — Année 1928 (111).

1. 4015.	MOLL Thaddæus (F. C.).	. . .	Allerheiligenberg . . .	22 janvier . .	<i>Rottenburg</i> (1900).
2. 4016.	ROY Gustave (F. C.)	. . .	Ottawa . . . . .	25 janvier . .	<i>Ottawa</i> (1903).
3. 4017.	DALPATADO James	. . .	Borella . . . . .	25 janvier . .	<i>Colombo</i> (1901).
4. 4018.	PILLAI Émilien . . .	. . .	Rome. . . . .	25 janvier . .	<i>Colombo</i> (1901).
5. 4019.	COORAY Benjamin.	. . .	Rome. . . . .	25 janvier . .	<i>Colombo</i> (1901).
6. 4020.	DE SILVA Linus . . .	. . .	Borella . . . . .	25 janvier . .	<i>Colombo</i> (1902).
7. 4021.	PAUL Jivaretnam . .	. . .	Borella . . . . .	25 janvier . .	<i>Jaffna</i> (1903).
8. 4022.	FERNANDO Aloys . .	. . .	Borella . . . . .	25 janvier . .	<i>Colombo</i> (1903).
9. 4023.	GURUSAMY Anthony.	. . .	Borella . . . . .	25 janvier . .	<i>Jaffna</i> (1904).
10. 4024.	MULLANY Joseph . .	. . .	Belmont . . . . .	2 février . .	<i>Kilmore</i> (1905).
11. 4025.	MAHÉ Roger . . . . .	. . .	Liège . . . . .	17 février . .	<i>Vannes</i> (1904).
12. 4026.	MOORE James . . . .	. . .	Rome. . . . .	17 février . .	<i>San Antonio</i> (1907).
13. 4027.	SIMON Joseph . . . .	. . .	Rome. . . . .	17 février . .	<i>Regina</i> (1907).
14. 4028.	HÉBERT Henri (F. C.).	. . .	Fort Smith . . . .	17 février . .	<i>Montréal</i> (1892).
15. 4029.	LAMANDÉ Noël . . . .	. . .	Liège . . . . .	26 février . .	<i>Quimper</i> (1903).
16. 4030.	KAYSER Alexandre . .	. . .	Liège . . . . .	26 février . .	<i>Strasbourg</i> (1904).
17. 4031.	PENNEC Hervé . . . .	. . .	Liège . . . . .	26 février . .	<i>Quimper</i> (1904).

18.	4032.	BINAMÉ Antoine . . . . .	Norman . . . . .	16 mars . . .	Namur (1890).
19.	4033.	FLYNN Patrick (F. C.) . . . . .	Dangean . . . . .	25 mars . . .	Cashel (1892).
20.	4034.	ESTIVALS Gabriel . . . . .	Liège . . . . .	1 <sup>er</sup> mai . . .	Rodez (1885).
21.	4035.	BOUSQUET Florentin . . . . .	Ajaccio . . . . .	3 juin . . .	Rodez (1905).
22.	4036.	ERASMÉ Philip . . . . .	Belmont . . . . .	13 juin . . .	V. Transvaal (1905).
23.	4037.	WHELAN Patrick . . . . .	Belmont . . . . .	13 juin . . .	V. Transvaal (1907).
24.	4038.	MOSS William . . . . .	Gravelbourg . . . . .	15 juin . . .	Shrewsbury (1890).
25.	4039.	HÉBERT Jean-Paul (F. C.) . . . . .	Fort George . . . . .	21 juillet . .	Québec (1898).
26.	4040.	VASSAL Achille . . . . .	Liège . . . . .	25 juillet . .	Perpignan (1903).
27.	4041.	DES ROSIERS Delphis . . . . .	Rome . . . . .	2 août . . .	Ottawa (1906).
28.	4042.	CARON Vincent . . . . .	Rome . . . . .	2 août . . .	London (1906).
29.	4043.	JOBIN Roméo (F. C.) . . . . .	Ville La Salle . . . . .	15 août . . .	Québec (1904).
30.	4044.	MAZZAROLO Pietro (F. C.) . . . . .	San Giorgio . . . . .	15 août . . .	Trébie (1862).
31.	4045.	WIDMANN Friedrich (F. F.) . . . . .	Esteros . . . . .	15 août . . .	Rottenburg (1895).
32.	4046.	LE GALL Guillaume . . . . .	Liège . . . . .	15 août . . .	Quimper (1904).
33.	4047.	HÉLIAS Pierre . . . . .	Liège . . . . .	15 août . . .	Quimper (1904).
34.	4048.	DE LUCA Archimede . . . . .	San Giorgio . . . . .	15 août . . .	Penne (1905).
35.	4049.	ABRAMO Sebastiano . . . . .	San Giorgio . . . . .	15 août . . .	Syracuse (1907).
36.	4050.	KOPPE Paulus . . . . .	Krobia . . . . .	15 août . . .	Katowice (1902).
37.	4051.	FROEHLICH Albert . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	Fulda (1903).
38.	4052.	JANSEN Johann . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	Cologne (1903).
39.	4053.	OSTWALD Friedrich . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	Cologne (1904).
40.	4054.	SKRZYŃIECKI Jean . . . . .	Krobia . . . . .	15 août . . .	Chelmo (1904).
41.	4055.	SCHWARZ Franz . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	Muenster (1904).
42.	4056.	KISTER Franz . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	Fulda (1904).
43.	4057.	LITZ Theodor . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	Fulda (1904).
44.	4058.	FORGER Heinrich . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	Paderborn (1904).
45.	4059.	BRZEZINA Charles . . . . .	Krobia . . . . .	15 août . . .	Katowice (1905).

46. 4060.	MANKOWSKI Joseph . . . . .	Krobia . . . . .	15 août . . .	Gniezno (1905).
47. 4061.	FIEGEL Albert . . . . .	Saint-Urich . . . . .	15 août . . .	Metz (1905).
48. 4062.	VON TIENEN Albert . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	Cologne (1906).
49. 4063.	WEBER Alphons . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	Trèves (1906).
50. 4064.	GAUDET Valérieu . . . . .	Rome. . . . .	15 août . . .	Edmonton (1905).
51. 4065.	MIGEOT Marius . . . . .	Vico . . . . .	28 août . . .	Moulins (1871).
52. 4066.	FAUCHER Émile. . . . .	Beauval. . . . .	30 août . . .	Montréal (1895).
53. 4067.	NICOL Jean. . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	Quimper (1903).
54. 4068.	CABON Henri . . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	Quimper (1905).
55. 4069.	POMERLEAU Rodolphe . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	Québec (1900).
56. 4070.	HÉBERT Louis . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	Saint-Hyacinthe (1902)
57. 4071.	DUFFY Clarence . . . . .	San Antonio. . . . .	8 septembre	New-York (1903).
58. 4072.	MARTEL Jules. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	Saint-Hyacinthe (1905).
59. 4073.	RIFFEL Peter. . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	Regina (1905).
60. 4074.	MASSÉ Joseph . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	Québec (1905).
61. 4075.	MATHIEU Alzire. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	Québec (1905).
62. 4076.	BURNS Charles . . . . .	San Antonio. . . . .	8 septembre	San Antonio (1906).
63. 4077.	MEEREBOER Albert . . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	Haarlem (1893).
64. 4078.	BLAIS André . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	Fall River (1902).
65. 4079.	GUINDON Arcade . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	Ottawa (1903).
66. 4080.	GRAVEL Dionède . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	Trois-Rivières (1904).
67. 4081.	LAVIGNE René . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	Alexandria (1905).
68. 4082.	FRANCO Daniel . . . . .	San Antonio. . . . .	8 septembre	Astorga (1907).
69. 4083.	DION Edouard . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	Montréal (1904).
70. 4084.	BURNS Joseph . . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	Salford (1898).
71. 4085.	BURNS George . . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	Salford (1900).
72. 4086.	RENSON Edmond . . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	Namur (1903).
73. 4087.	VAN HEMELRIJCK Corneille . . . . .	Rome. . . . .	8 septembre	Malines (1904).

74.	4088.	NOONAN Matthew.	. . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	Boston (1904).
75.	4089.	NEWTON Vincent.	. . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	Providence (1904).
76.	4090.	PISON Charles . . . . .	. . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	Bruges (1905).
77.	4091.	O'SULLIVAN James . . . . .	. . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	Boston (1905).
78.	4092.	CONNORS Daniel . . . . .	. . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	Boston (1905).
79.	4093.	CROMEX Henry. . . . .	. . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	Boston (1905).
80.	4094.	REBRY François. . . . .	. . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	Bruges (1905).
81.	4095.	DEGUÉE Louis . . . . .	. . . . .	Rome . . . . .	8 septembre	Liège (1906).
82.	4096.	ADAM Jean-Baptiste. . . . .	. . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	Namur (1906).
83.	4097.	WOHLRAB Charles. . . . .	. . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	Buffalo (1906).
84.	4098.	NOVALET Dieudonné . . . . .	. . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	Liège (1907).
85.	4099.	BOUBONNAIS Joseph . . . . .	. . . . .	Beauval. . . . .	15 septembre	Valleyfield (1903).
86.	4100.	LE DUEAU Guillaume . . . . .	. . . . .	Vleeschfontein . . . . .	29 septembre	Quimper (1902).
87.	4101.	BYRNE William. . . . .	. . . . .	Belmont . . . . .	29 septembre	Kildare (1904).
88.	4102.	O'DWYER Philipp . . . . .	. . . . .	Belmont . . . . .	29 septembre	Cashel (1904).
89.	4103.	PHAIR James . . . . .	. . . . .	Belmont . . . . .	29 septembre	Kilmore (1906).
90.	4104.	GREANY James . . . . .	. . . . .	Belmont . . . . .	29 septembre	Cloyne (1906).
91.	4105.	GERAGUTY John . . . . .	. . . . .	Belmont . . . . .	29 septembre	Salford (1906).
92.	4106.	O'TOIRKE Lewy . . . . .	. . . . .	Belmont . . . . .	29 septembre	Dublin (1907).
93.	4107.	KEEGAN Guthbert. . . . .	. . . . .	Belmont . . . . .	29 septembre	Menevia (1907).
94.	4108.	CALOZET Léon . . . . .	. . . . .	Nieuwenhove . . . . .	7 octobre.	Namur (1886).
95.	4109.	FORCADE Gérard . . . . .	. . . . .	Edmonton (Saint-Jean)	11 octobre.	Springfield (1900).
96.	4110.	GODIOUT Lucien . . . . .	. . . . .	Edmonton (Saint-Jean)	11 octobre.	Edmonton (1904)
97.	4111.	LARVON Jean . . . . .	. . . . .	Liège . . . . .	15 octobre.	Quimper (1904).
98.	4112.	RIO Marcel. . . . .	. . . . .	Baker Lake . . . . .	15 octobre.	Rennes (1899).
99.	4113.	KEGHELEY Louis . . . . .	. . . . .	Lebret . . . . .	15 octobre.	Salford (1904).
100.	4114.	LE ROUX François . . . . .	. . . . .	Sion. . . . .	15 octobre.	Rennes (1904).
101.	4115.	FEUVIER Alphonse . . . . .	. . . . .	Liège . . . . .	15 octobre.	Rennes (1905).

102.	4116.	LE FRIANT Pierre . . . . .	Liège . . . . .	15 octobre . .	Quimper (1906).
103.	4117.	RANC Victorin . . . . .	Rome . . . . .	29 octobre . .	Viviers (1905).
104.	4118.	SCHAEFER Theodor . . . . .	Huenfeld . . . . .	1 <sup>er</sup> novembre	Limburg (1900).
105.	4119.	HEYDT Friedrich . . . . .	Huenfeld . . . . .	1 <sup>er</sup> novembre	Rollenburg (1905).
106.	4120.	HABY Joseph (F. C.) . . . . .	Strasbourg . . . . .	21 novembre.	Strasbourg (1899).
107.	4121.	SCHMIDEL Franz-Xaver (F. C.) . . . . .	Engelport . . . . .	8 décembre.	Rollenburg (1888).
108.	4122.	PUEUSSER Josef (F. C.) . . . . .	Engelport . . . . .	8 décembre.	Cologne (1894).
109.	4123.	ROY Émile (F. C.) . . . . .	Providence . . . . .	8 décembre.	Boston (1902).
110.	4124.	FELTRACCO Ignazio . . . . .	San Giorgio . . . . .	8 décembre.	Treviso (1905).
111.	4125.	WINDRICH Josef . . . . .	Teplei . . . . .	8 décembre.	Litoměřice (1881).

## § II. — Année 1929 (147).

1.	BAZIN Étienne . . . . .	Sainte-Foy . . . . .	25 janvier . .	Dijon (1903).
2.	MEISTERHANS Bernhard (F. C.) . . . . .	Taungs . . . . .	17 février . .	Rollenburg (1896).
3.	SARFAULT Georges (F. C.) . . . . .	Chipwayan . . . . .	17 février . .	Manchester (1905).
4.	GAUTHIER Edmond (F. C.) . . . . .	Rome . . . . .	17 février . .	Ottawa (1893).
5.	MARCOS Venancio . . . . .	Rome . . . . .	17 février . .	Leon (1907).
6.	LE BARS Joseph . . . . .	Liège . . . . .	17 février . .	Quimper (1905).
7.	LESAGE Gabriel . . . . .	Rome . . . . .	17 février . .	Lille (1905).
8.	VEGA Alvaro . . . . .	San Antonio . . . . .	19 février . .	Leon (1908).
9.	LEHLANC Émile (F. C.) . . . . .	Fort George . . . . .	19 mars . .	Nicolet (1900).
10.	SCHUH Mathias (F. C.) . . . . .	Saint-Charles . . . . .	19 mars . .	Trèves (1889).
11.	FUSCO Daniele . . . . .	San Giorgio . . . . .	19 mars . .	Benevento (1908).
12.	DI MARCO Giuseppe . . . . .	San Giorgio . . . . .	19 mars . .	Padli (1906).
13.	BECKER Jean-Baptiste (F. C.) . . . . .	Neunkirch . . . . .	18 avril . .	Melz (1889).
14.	KLING Joseph (F. C.) . . . . .	Huenfeld . . . . .	23 avril . .	Fulda (1900).
15.	GUSTER Joseph . . . . .	Lumières . . . . .	25 avril . .	Lyon (1904).



16.	KERMEL Alain . . . . .	Paris . . . . .	25 avril . . . . .	Quimper (1903).
17.	BEAUDOIN Évariste (F. C.) . . . . .	Beauval . . . . .	28 avril . . . . .	Québec (1897).
18.	McGOURTY Francis (F. C.) . . . . .	Belmont . . . . .	28 avril . . . . .	Edinburg (1898).
19.	LONG Daniel . . . . .	Liège . . . . .	5 mai . . . . .	Limerick (1904).
20.	LEDUC Jean . . . . .	Ottawa . . . . .	21 mai . . . . .	Montréal (1903).
21.	GALVIN David (F. C.) . . . . .	North Vancouver . . . . .	22 mai . . . . .	Kerry (1894).
22.	HEIN Edmond (F. C.) . . . . .	Strasbourg . . . . .	27 mai . . . . .	Metz (1900).
23.	THIBOUTOT Hector . . . . .	Le Pas . . . . .	13 juin . . . . .	Québec (1903).
24.	QUINLIVAN Thomas . . . . .	San Antonio . . . . .	18 juin . . . . .	Toledo (1907).
25.	WEBER Albert (F. C.) . . . . .	Mafeking . . . . .	24 juin . . . . .	Paderborn (1904).
26.	MONVAN Gabriel . . . . .	Ville La Salle . . . . .	13 juillet . . . . .	Nicolel (1899).
27.	KENNY Joseph (F. C.) . . . . .	Glencree . . . . .	14 juillet . . . . .	Dublin (1896).
28.	McCARTHY Philip . . . . .	Belmont . . . . .	16 juillet . . . . .	V. Kimberley (1900).
29.	O'CALLAGHAN George . . . . .	Belmont . . . . .	16 juillet . . . . .	V. Transvaal (1906).
30.	COLLIGNON Louis . . . . .	Rome . . . . .	2 août . . . . .	Namur (1904).
31.	LAFRANÇOISE Jean . . . . .	Rome . . . . .	2 août . . . . .	Ottawa (1905).
32.	FARANDA Pietro . . . . .	San Giorgio . . . . .	2 août . . . . .	Palli (1907).
33.	ROY Auguste (F. C.) . . . . .	Pontmain . . . . .	15 août . . . . .	Angers (1898).
34.	GAUCHER Léon (F. C.) . . . . .	Ville La Salle . . . . .	15 août . . . . .	Saint-Hyacinthe (1903).
35.	WYRMA Stanislas (F. C.) . . . . .	Colombogani . . . . .	15 août . . . . .	Poznan (1905).
36.	EBERT Johann . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . . . .	Bamberg (1899).
37.	PURGOL Pierre . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . . . .	Kalouice (1900).
38.	VOLLMER Alfons . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . . . .	Paderborn (1901).
39.	JOSHEIM Karl . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . . . .	Cologne (1902).
40.	BABOCK Karl . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . . . .	Paderborn (1903).
41.	KOLFENBACH Jakob . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . . . .	Cologne (1903).
42.	SCHAEFER August . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . . . .	Fulda (1904).
43.	BUDNIOK Siegfried . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . . . .	Praque (1904).

44.	LIPPOLD Georg . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	<i>Paderborn (1904).</i>
45.	GODDE Johann . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	<i>Cologne (1904).</i>
46.	SLUGA Joseph . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Breslau (1904).</i>
47.	PIEKARZYK Ceslas . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Przemysl (1905).</i>
48.	HARTJES Anton . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	<i>Cologne (1905).</i>
49.	BLEUEL Karl . . . . .	Burlo . . . . .	15 août . . .	<i>Fulda (1905).</i>
50.	POMYKOL Émile . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Katowice (1905).</i>
51.	MAZURKIEWICZ Joseph . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Gniezno (1905).</i>
52.	CIEPKA André . . . . .	Colombogam . . . . .	15 août . . .	<i>Poznan (1905).</i>
53.	CALCJEK Étienne . . . . .	Rome . . . . .	15 août . . .	<i>Gniezno (1905).</i>
54.	BLANDZI François . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Poznan (1906).</i>
55.	JONIENTZ Georges . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Breslau (1906).</i>
56.	GONJUS Wojciech . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Katowice (1906).</i>
57.	MICHALIK Augustin . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Breslau (1906).</i>
58.	SMIGIELSKI François . . . . .	Colombogam . . . . .	15 août . . .	<i>Poznan (1906).</i>
59.	SNIDERSKI Ignace . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Wuerzburg (1906).</i>
60.	ZDEBEL Aloys . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Katowice (1907).</i>
61.	SPYCHALSKI Léon . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Poznan (1907).</i>
62.	KRISTEK Ernest . . . . .	Obra . . . . .	15 août . . .	<i>Breslau (1907).</i>
63.	THIROUTOT René (F. C.) . . . . .	Ville La Salle . . . . .	22 août . . .	<i>Québec (1904).</i>
64.	JÉGERSKUEPPER Heinrich (F. C.) . . . . .	Engelport . . . . .	8 septembre . . .	<i>Cologne (1895).</i>
65.	MEYER Édouard (F. C.) . . . . .	Saint-Ulrich . . . . .	8 septembre . . .	<i>Strasbourg (1898).</i>
66.	HILBERINK Jean (F. C.) . . . . .	Nieuwenhove . . . . .	8 septembre . . .	<i>Ulrecht (1899).</i>
67.	SCHWADE Joseph (F. C.) . . . . .	Engelport . . . . .	8 septembre . . .	<i>Fulda (1903).</i>
68.	FINNEGAN Daniel . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre . . .	<i>Boston (1905).</i>
69.	BROWN William . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre . . .	<i>Boston (1905).</i>
70.	HAGGERTY Thomas . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre . . .	<i>Boston (1905).</i>
71.	FLANAGAN Edward . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre . . .	<i>Boston (1905).</i>

72.	WARD Arthur.	. . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Boston</i> (1905).
73.	BRETON Paul-Fénilé .	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Saint-Hyacinthe</i> (1902).
74.	SPRATT Percy.	. . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>Soulhewark</i> (1891).
75.	FRÉDETTE Amédée .	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Providence</i> (1904).
76.	SCHIEFFER Lionel .	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Montréal</i> (1903).
77.	LECOMTE Antoine .	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Québec</i> (1905).
78.	BOSSÉ Léo . . . . .	. . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>Rimouski</i> (1901).
79.	HEBERT Joseph.	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Nicotel</i> (1902).
80.	POWERS Jérôme.	. . . . .	San Antonio.	8 septembre	<i>New-York</i> (1903).
81.	LANGÉVIN Omer .	. . . . .	Edmonton.	8 septembre	<i>Saint-Hyacinthe</i> (1903).
82.	TRUDEL Roméo.	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Trois-Rivières</i> (1903).
83.	DANIS Lorenzo .	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Alexandria</i> (1904).
84.	MILLER Patrick.	. . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>St-Jean de T.-N.</i> (1904).
85.	KOSAKIEWICZ Francis	. . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>Edmonton</i> (1904).
86.	BASTIEN Aurélien .	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Montréal</i> (1905).
87.	CORNELLER Paul .	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Montréal</i> (1905).
88.	LEMIRE Jean . . . . .	. . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>Saint-Boniface</i> (1906).
89.	LAUX Joseph . . . . .	. . . . .	San Antonio.	8 septembre	<i>San-Antonio</i> (1906).
90.	GAUTHIER Roland .	. . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>Winnipeg</i> (1906).
91.	CHARBONNEAU Maxime	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Montréal</i> (1906).
92.	DUSSAULT Paul . . . . .	. . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>Saint-Boniface</i> (1907).
93.	BIÉLIVET Alain.	. . . . .	San Antonio.	8 septembre	<i>Quimper</i> (1907).
94.	SAVARD Maurice . . . . .	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Québec</i> (1901).
95.	CLOUTIER Édouard .	. . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>Toronto</i> (1902).
96.	JANELLE Cyrille . . . . .	. . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Nicotel</i> (1904).
97.	GAMACHE Fortunat .	. . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>Rimouski</i> (1904).
98.	FUENTE Maxmilino .	. . . . .	San Antonio.	8 septembre	<i>Leon</i> (1906).
99.	LIZÉE Aimé . . . . .	. . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>Sherbrooke</i> (1906).

100.	CASTELLANOS Ceferino . . . . .	San Antonio . . . . .	8 septembre	<i>Asorga</i> (1907).
101.	LAVOIE Georges . . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>Saint-Boniface</i> (1902).
102.	PARENT Arthur . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Saint-Hyacinthe</i> (1902).
103.	CHATELAIN Placide . . . . .	Lebret . . . . .	8 septembre	<i>Ottawa</i> (1900).
104.	KANE Joseph . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Boston</i> (1901).
105.	CARR William . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Boston</i> (1901).
106.	KERRIGAN Roland . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Boston</i> (1904).
107.	CONRAD Henry . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Fort Mayne</i> (1904).
108.	COTTAM Vincent . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Providence</i> (1905).
109.	McCORMACK Francis . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Boston</i> (1905).
110.	LOFTUS William . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Toronto</i> (1905).
111.	TREMBLAY Laurent . . . . .	Ottawa . . . . .	8 septembre	<i>Chicoutimi</i> (1905).
112.	COPPENS Charles . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Boston</i> (1905).
113.	SUPPLE Joseph . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Boston</i> (1905).
114.	RUST Paul . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Buffalo</i> (1906).
115.	NIZET François . . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	<i>Namur</i> (1906).
116.	MULLANEY William . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Philadelphia</i> (1906).
117.	DIEZ Louis . . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	<i>Namur</i> (1906).
118.	TIGHE Edward . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Boston</i> (1906).
119.	CLEARY James . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>New-York</i> (1907).
120.	ELMLINGER Eugène . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>Buffalo</i> (1907).
121.	BRENNAN Aidan . . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	<i>Southwark</i> (1907).
122.	GILL Robert . . . . .	Washington . . . . .	8 septembre	<i>New-York</i> (1907).
123.	SIMON Louis . . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	<i>Luxembourg</i> (1907).
124.	ZIMMER Jean . . . . .	Liège . . . . .	8 septembre	<i>Namur</i> (1907).
125.	JUGE Auguste . . . . .	Lumières . . . . .	15 septembre	<i>Le Puy</i> (1907).
126.	BOUCHARD Toussaint . . . . .	Edmonton . . . . .	18 septembre	<i>Chicoutimi</i> (1901).
127.	BRISSON Joseph-Louis . . . . .	Ottawa . . . . .	18 septembre	<i>Chicoutimi</i> (1902).

128.	SAINT-PIERRE Jules . . . . .	Beauval. . . . .	. . . . .	18 septembre	<i>Saint-Hyacinthe</i> (1903).
129.	BEAUDET Édouard . . . . .	Ottawa . . . . .	. . . . .	18 septembre	<i>Québec</i> (1902).
130.	O'SHEA Gérard . . . . .	Liège . . . . .	. . . . .	29 septembre	<i>Killaloe</i> (1905).
131.	CAUILL Dillon . . . . .	Belmont . . . . .	. . . . .	29 septembre	<i>Pembroke</i> (1903).
132.	DEVINE Leo . . . . .	Belmont . . . . .	. . . . .	29 septembre	<i>Pembroke</i> (1903).
133.	BRAUD Joseph . . . . .	Liège . . . . .	. . . . .	29 septembre	<i>Poitiers</i> (1905).
134.	POUPORE Lawrence . . . . .	Belmont . . . . .	. . . . .	29 septembre	<i>Pembroke</i> (1902).
135.	TOLAND Charles . . . . .	Belmont . . . . .	. . . . .	29 septembre	<i>Derry</i> (1906).
136.	MOREAU Henri . . . . .	Jaffna . . . . .	. . . . .	29 septembre	<i>Angers</i> (1901).
137.	COLLINS Patrick . . . . .	Lebrel . . . . .	. . . . .	3 octobre.	<i>Armagh</i> (1906).
138.	FLOOD Kevin . . . . .	Belmont . . . . .	. . . . .	15 octobre.	<i>Meath</i> (1905).
139.	HENRI Pierre . . . . .	Liège . . . . .	. . . . .	1 <sup>er</sup> novembre	<i>Saint-Brieuc</i> (1904).
140.	STÉPHAN Joseph . . . . .	Liège . . . . .	. . . . .	1 <sup>er</sup> novembre	<i>Quimper</i> (1905).
141.	FINÉUX Pierre . . . . .	Liège . . . . .	. . . . .	1 <sup>er</sup> novembre	<i>Vannes</i> (1905).
142.	OBERT Berthold . . . . .	Huenfeld . . . . .	. . . . .	1 <sup>er</sup> novembre	<i>Freiburg</i> (1903).
143.	MOLLS Wilhelm . . . . .	Huenfeld . . . . .	. . . . .	1 <sup>er</sup> novembre	<i>Muenster</i> (1904).
144.	BÉLANGER Jean . . . . .	Ottawa . . . . .	. . . . .	1 <sup>er</sup> novembre	<i>Ottawa</i> (1905).
145.	LE COUTOUR Henri . . . . .	Jaffna . . . . .	. . . . .	7 novembre	<i>Coutances</i> (1902).
146.	OUELLETTE Ovilá (F. C.) . . . . .	Ottawa . . . . .	. . . . .	25 novembre	<i>Portland</i> (1903).
147.	SALMS Karl (F. C.) . . . . .	Windhoek . . . . .	. . . . .	8 décembre	<i>Muenster</i> (1905).

### § III. — Remarques et Statistiques.

1. Il y a donc eu, chez nous, 147 oblations perpétuelles, en 1929. La progression, ces dernières années, a été assez constante : 39 en 1919, 86 en 1920, 60 en 1921, 62 en 1922, 89 en 1923, 99 en 1924, 90 en 1925, 100 en 1926, 93, en 1927, 111 en 1928, et 147 en 1929. Dieu en soit mille fois béni !

Le chiffre de 147 oblations pour 1929 est bien consolant. Encore faut-il remarquer que, dans ce nombre, ne sont pas comptées celles des 6 Frères convers CARRIER Barthélemy, FONTAINE Henri et JEAN Aurèle (du Canada),



BRODEUR Joseph et GOSSELIN Léonide (du Mackenzie) et MÉNARD Romuald (du Keewatin). Les feuilles d'oblation de ces 6 Frères ne nous sont pas encore parvenues.

2. Le record des oblations perpétuelles pour 1929 — nous ne parlons, bien entendu, que des 126 oblations dont les certificats nous sont parvenus — est détenu par le Scolasticat de Washington, qui en a compté 20.

Ce Scolasticat est suivi, de près, par celui d'Ottawa, où il y en a eu 19 (plus 4 autres dans la Province du Canada). Ensuite, viennent les Scolasticats de Hünfeld (et Burlo), avec 14 (plus 3 autres dans la Province d'Allemagne). — celui d'Obra, avec 13, — celui de Lebrét, avec 12, — celui de Liège, avec 11 (plus 2 autres dans la Province du Nord), — celui de Belmont, avec 8 (plus 1 autre, dans la Province Anglo-Irlandaise). — et ceux de Rome et de San Antonio, avec 6.

3. Ces 126 vocations nous ont été fournies, sauf erreur, par 71 diocèses. Et le Diocèse de Boston (États-Unis) est celui qui nous en a, d'emblée, donné le plus : 12.

Puis, viennent les Diocèses de Québec (6), — ceux de Cologne, de Montréal, de Poznan et de Saint-Hyacinthe (5), — ceux de Breslau, Fulda, Katowice, Namur, Ottawa, Paderborn et Quimper (4), — et ceux de Chicoutimi, Leon, New-York, Nicolet, Pembroke et Saint-Boniface (3) ; etc.

## II. — Tableau des Obédiences données en 1929.

### 1. Maison Générale, Rome.

1. 1462.	19-2.	F. C. Miecislav SMYTKOWSKI (—), Woclawek (Sc.) . . .	du Noviciat de Markowice.
2. 1477.	12-3.	F. C. Ceslas GRONOSTAJ (—), Paderborn (Sc.) . . .	de la Province de Pologne.
3. 1501.	13-5.	R. P. Joseph VEGA (3756), Leon (M. G.) . . .	du Scolasticat de Rome.

### 2. Province du Midi.

4. 1543.	29-8.	R. P. Gabriel ESTIVALS (4034), Rodez. . . . .	de la Province du Nord.
----------	-------	---	-------------------------

### 3. Province du Nord.

5. 1512.	1-6.	R. P. Henri ROZEN (3852), Quimper.	du Scolasticat de Liège.
6. 1514.	1-6.	R. P. Bernard MOUÏN (3932), Vannes.	du Scolasticat de Liège.
7. 1515.	1-6.	R. P. Jean LARVOIR (4111), Quimper.	du Scolasticat de Liège.
8. 1516.	1-6.	R. P. Henri CANON (4068), Quimper.	du Scolasticat de Liège.
9. 1517.	1-6.	R. P. Gaston DEPOOITRÈRE (3825), Lille.	du Scolasticat de Rome.
10. 1538.	20-7.	R. P. Léon SERRUOR (—), Saint-Claude.	du Noviciat de Berder.
11. 1539.	20-7.	R. P. Christophe SÉNÉCHAL (—), Arras.	du Noviciat de Berder.
12. 1542.	29-8.	R. P. Yves GUÉGUEN (3730), Quimper.	de la Province du Midi.

### 4. Province du Canada.

13. 1481.	16-4.	R. P. Paul LANGLOIS (3971), Montréal.	du Scolasticat d'Ottawa.
14. 1482.	16-4.	R. P. Danase COUTURE (3979), Québec.	du Scolasticat d'Ottawa.
15. 1490.	11-5.	R. P. Gustave SAUVÉ (3835), Montréal.	du Scolasticat d'Ottawa.
16. 1491.	11-5.	R. P. Rodolphe GENDRON (3872), Manchester.	du Scolasticat d'Ottawa.
17. 1492.	11-5.	R. P. Émilien DUPUIS (3877), Joliette.	du Scolasticat d'Ottawa.
18. 1493.	11-5.	R. P. Fernand BOISSONNAULT (3963), Québec.	du Scolasticat d'Ottawa.
19. 1494.	11-5.	R. P. Germain DANDENAUULT (3967), St-Hyacinthe.	du Scolasticat d'Ottawa.
20. 1495.	11-5.	R. P. Jean L'Annié (3969), Rimouski.	du Scolasticat d'Ottawa.
21. 1496.	11-5.	R. P. Alcide MOREAU (3970), Québec.	du Scolasticat d'Ottawa.
22. 1497.	11-5.	R. P. Émile PAGEAU (3972), Québec.	du Scolasticat d'Ottawa.
23. 1498.	11-5.	R. P. Philippe LABOSSÈRE (3973), St-Hyacinthe.	du Scolasticat d'Ottawa.
24. 1499.	11-5.	R. P. Irénée PIGEON (3981), Montréal.	du Scolasticat d'Ottawa.
25. 1500.	11-5.	R. P. Albert Goyer (3876), Montréal.	du Scolasticat d'Ottawa.
26. 1521.	1-6.	R. P. Gérard LESAGE (3844), Trois-Rivières.	du Scolasticat de Rome.

### 5. Province Anglo-Irlandaise.

27. 1536.	16-7.	R. P. Patrice McGUIGAN (3815), Down & Connor.	du Scolasticat de Belmont.
-----------	-------	---	----------------------------

## 6. Province des États-Unis.

28.	1546.	16-9.	R. P. Thomas MURPHY (3882), Boston.	du Scolasticat de Washington.
29.	1547.	16-9.	R. P. Jacques SIRENAN (3883), Boston.	du Scolasticat de Washington.
30.	1548.	16-9.	R. P. Neil ENRIGHT (3884), Lincoln.	du Scolasticat de Washington.
31.	1549.	16-9.	R. P. Francis LANE (3885), Boston.	du Scolasticat de Washington.
32.	1550.	16-9.	R. P. Joseph MOYNIHAN (3887), Boston.	du Scolasticat de Washington.
33.	1551.	16-9.	R. P. Clarence McINTYRE (3888), Boston.	du Scolasticat de Washington.
34.	1552.	16-9.	R. P. Guillaume HANLEY (3890), Boston.	du Scolasticat de Washington.
35.	1553.	16-9.	R. P. Édouard TALBOT (3891), Boston.	du Scolasticat de Washington.
36.	1554.	16-9.	R. P. Joseph KILGOAR (3892), Boston.	du Scolasticat de Washington.
37.	1555.	16-9.	R. P. Jean KELLY (3793), Fall River.	du Scolasticat de Washington.
38.	1556.	16-9.	R. P. Maurice SMITH (3803), Winona.	du Scolasticat de Washington.
39.	1557.	16-9.	R. P. Jacques FLANNERY (3878), Boston.	du Scolasticat de Washington.
40.	1558.	16-9.	R. P. Richard MAHONEY (3879), Boston.	du Scolasticat de Washington.
41.	1559.	16-9.	R. P. Raymond DANEHY (3880), Boston.	du Scolasticat de Washington.

## 7. Province d'Allemagne.

42.	1472.	12-3.	R. P. Henri BECK (3834), Mayence.	du Scolasticat de Huenfeld.
43.	1473.	12-3.	R. P. Joseph BRAUN (3859), Spire.	du Scolasticat de Huenfeld.
44.	1474.	12-3.	R. P. Auguste REINSTADLER (3862), Trèves.	du Scolasticat de Huenfeld.
45.	1475.	12-3.	R. P. Henri DAUB (3865), Trèves.	du Scolasticat de Huenfeld.
46.	1484.	16-4.	R. P. Ferdinand ADAM (3080), Metz.	de la Prov. d'Alsace et Lorraine.
47.	1519.	1-6.	R. P. Clément SCHAEFER (3763), Fulda.	du Scolasticat de Rome.
48.	1541.	26-8.	R. P. Charles PRUEMM (3860), Trèves.	du Scol. de Huenfeld (Windhoek).

## 8. Province du Texas.

49.	1478.	15-3.	R. P. Harold SEITERS (3875), Cleveland.	du Scolasticat de San Antonio.
50.	1520.	1-6.	R. P. Philippe EHRHARDT (3758), Newark.	du Scolasticat de Rome.

51.	1522.	20-6.	R. P. Nicolas TANASKOVIC (3874), Lesina . . .	du Scolasticat de San Antonio.
52.	1523.	20-6.	R. P. Patrice WARD (3870), Nashville . . .	du Scolasticat de San Antonio.
53.	1524.	20-6.	R. P. Joseph SPIAZU (3840), Vitoria . . .	du Scolasticat de San Antonio.
54.	1525.	20-6.	R. P. Thomas FERNANDEZ (3923), Leon . . .	du Scolasticat de San Antonio.
55.	1526.	20-6.	R. P. Eustache MARTINEZ (3922), Leon . . .	du Scolasticat de San Antonio.
56.	1527.	26-6.	R. P. Mariano MARTIN (3841), Segovia . . .	du Scolasticat de San Antonio.

#### 9. Province du Manitoaba.

57.	1505.	24-5.	R. P. Maurice de BRIETAGNE (3842), Arras . . .	du Scol. de Lebret (Gravelbourg).
58.	1506.	24-5.	R. P. Maurice DUSSAULT (3901), Saint-Boniface.	du Scolasticat de Lebret.
59.	1507.	24-5.	R. P. Léon JALBERT (3845), Saint-Boniface. . .	du Scolasticat de Lebret.
60.	1508.	24-5.	R. P. Charles MONDOR (3927), Joliette. . . . .	du Collège de Gravelbourg.
61.	1509.	24-5.	R. P. Vincent DE VARENNES (3966), Ottawa . . .	du Collège de Gravelbourg.

#### 10. Province de Belgique.

62.	1531.	2-7.	R. P. Albert SCHALBERT (3941), Malines . . .	du Scolasticat de Liège.
63.	1544.	29-8.	R. P. Georges FOUCHER (3897), Namur . . . .	du Scolasticat de Rome.

#### 11. Province d'Alsace-Lorraine.

64.	1483.	26-4.	R. P. Joseph HECTOR (1428), Metz . . . . .	de la Province de Tchecoslov.
65.	1530.	2-7.	R. P. Joseph GROSSE (3853), Metz . . . . .	du Scolasticat de Liège.

#### 12. Province de Lowell.

66.	1465.	5-3.	R. P. Jacques FILTEAU (3817), Haileyburg. . .	du Vicariat du Basutoland.
67.	1561.	8-10.	R. P. Joseph LEGLERC (—), Québec. . . . .	du Noviciat de Hudson.

**13. Province d'Italie.**

68. 1503. . R. P. Vincent DE LUCA (3938), Naples. . . . . du Scolasticat de San Giorgio.  
 69. 1533. . R. P. Armand MESSURI (3663), Calvi & Teano. . . . . du Scolasticat de San Giorgio.

**14. Province de Pologne.**

70. 1537. . R. P. Étienne SMIGIELSKI (3856), Cologne . . . . . du Scolasticat de Krobia.

**15. Province de New-Westminster.**

71. 1504. . R. P. Jean PATTERSON (—), London. . . . . du Scolasticat de Lebreton.  
 72. 1535. . R. P. Philippe O'Dwyer (4102), Cashel. . . . . du Scolasticat de Belmont.  
 73. 1545. . R. P. Paul MONAHAN (3881), Vancouver. . . . . du Scolasticat de Washington.  
 74. 1562. . R. P. Ambroise UNGER (3281), Ottawa . . . . . de la 1<sup>re</sup> Province des États-Unis.  
 75. 1563. . R. P. Charles FALLON (2988), Kingston . . . . . de la 1<sup>re</sup> Province des États-Unis.

**16. Province de Regina.**

76. 1468. . R. P. Charles ACKERMANN (3402), Fulda. . . . . du Vicariat de Kimberley.  
 77. 1529. . R. P. Pierre LEIBEL (3846) Tiraspol . . . . . du Scolasticat de Lebreton.

**17. Province de Tchecoslovaquie.**

78. 1471. . R. P. Lucien SCHALLER (3996), Metz . . . . . du Scolasticat de Huenfeld.  
 79. 1485. . R. P. Richard WAGNER (3863), Fulda. . . . . du Scolasticat de Huenfeld.

**18. Vice-Province de Belleville.**

80. 1560. . F. C. Bernard BODE (3747) Trèves . . . . . de la Province d'Allemagne.



**19. Vicariat de Ceylan.**

81.	1467.	8-3.	R. P. Jules KOHLER (2157)	Strasbourg (C.)	de la Province de Regina.
82.	1511.	1-6.	R. P. Marcel BARREL (3854)	Vannes (C.)	du Scolasticat de Liège.
83.	1513.	1-6.	R. P. Jean KERBOUL (3931)	Quimper (C.)	du Scolasticat de Liège.
84.	1532.	2-7.	R. P. Louis WOLF (3951)	Strasbourg	du Scolasticat de Liège.
85.	1534.	7-7.	R. P. Roger MAHÉ (4025)	Vannes	du Scolasticat de Liège.

**20. Vicariat de Kimberley.**

86.	1470.	12-3.	R. P. Albert WEBER (3861)	Fulda	du Scolasticat de Huenfeld.
87.	1479.	22-3.	R. P. Joseph ROSENTHAL (2570)	Trèves	du Vicariat du Natal.
88.	1489.	11-5.	F. C. Antoine WETZEL (—)	Rottenburg	de la Province d'Allemagne.

**21. Vicariat du Basutoland.**

89.	1564.	22-11.	R. P. Fernand BOISSONNAULT (3963)	Québec.	de la Province du Canada.
90.	1565.	22-11.	R. P. Émilien DUPUIS (3877)	Joliette	de la Province du Canada.
91.	1566.	22-11.	R. P. Émile PAGEAU (3972)	Québec.	de la Province du Canada.

**22. Vicariat de Windhoek.**

92.	1486.	11-5.	F. C. Jean WIEFERS (3906)	Cologne	de la Province d'Allemagne.
93.	1487.	11-5.	F. C. François LAUB (—)	Rottenburg.	de la Province d'Allemagne.
94.	1488.	11-5.	F. C. Gebhard HEITEL (—)	Rottenburg	de la Province d'Allemagne.
95.	1502.	17-5.	F. C. Joseph ZEINER (—)	Munich	de la Province d'Allemagne.

**23. Vicariat du Mackenzie.**

96.	1463.	26-2.	R. P. Alfred GATHY (—)	Liège.	de la Province de Belgique.
97.	1480.	13-4.	R. P. Thomas GRIFFIN (3871)	New-York	de la 11 <sup>e</sup> Prov. des États-Unis.

#### 24. Vicariat du Yukon.

98. 1466. 5-3. . R. P. Léon OUELLET (3980), Rimouski . . . du Scolasticat de Lebre.

#### 25. Vicariat du Keewatin.

99. 1567. 28-12. R. P. Paul CHOLETTE (3956), Ottawa . . . du Scolasticat de Beauval.

#### 26. Préfecture de la Baie d'Hudson.

101. 1464. 1-3. . R. P. Étienne BAZIN (—), Dijon . . . du Scolasticat de Lumières.  
102. 1476. 12-3. . R. P. Alain KERMEL (—), Quimper . . . du Scolasticat de Liège.

#### 27. Préfecture de Pilcomayo.

103. 1540. 5-8. . F. C. Pierre SCHUMACKER (—), Cologne . . . de la Province d'Allemagne.

### III. — Le Nécrologe de l'Année 1929 (39) <sup>1</sup>.

1-2249.	1-1 .	R. P. DESMARAIS Rodolphe (2633)	1880-1904 /06-1909.	Hull (Canada).
2-2250.	2-1 .	R. P. PALM François (2417) . . .	1881-1902 /03-1907.	Grosswerder (Regina).
3-2251.	9-1 .	F. C. MALONE Patrice (825). . .	1841-1866 /73 . . .	Raheny (Irlande).
4-2252.	30-1 .	R. P. BADER Ferdinand (1507). . .	1855-1890 /91-1893.	Marseille (Midi).
5-2253.	31-1 .	F. Sc. Jacq Jean (4008). . . . .	1904-1924 /27 . . .	Sion (Nord).
6-2254.	8-2 .	R. P. MONNET Prosper (934) . . .	1855-1875 /76-1880.	Bon-Secours (Midi).

(1) Voir « *Missions* », LXXIII<sup>e</sup> année, Num. 236 (Mars-Juin 1929), pp. 77-80, et Num. 237 (Septembre 1929), page 273. — Nous rétablissons ici la numérotation exacte de nos morts. En décembre 1927, nous avions sauté de 2099 à 3000; et nous n'y avions plus pensé !

7-2255.	8-2 .	R. P. MAHER Joseph (1711) . . .	1870-1892 /94-1904.	Dublin (Kimberley).
8-2256.	21-2 .	R. P. TIGHE Laurent (1661). . .	1871-1892 /93-1897.	Lowell (États-Unis).
9-2257.	7-3 .	R. P. SASSEVILLE Alexandre (2318)	1877-1900 /02-1903.	Cap-Madeleine (Canada).
10-2258.	9-3 .	R. P. FITZPATRICK Jean (1064). .	1859-1879-80-1883.	Lee-on-Solent (Angleterre).
11-2259.	13-3 .	R. P. BOUVIER Émile (1318). . .	1867-1886 /87-1890.	Colombo (Ceylan).
12-2260.	24-3 .	F. Sc. BOUSQUET Florentin (—) .	1905-1924 /28 . . .	Lumières (Midi).
13-2261.	31-3 .	Mgr. COUDERT Antoine (1307) . .	1861- . . /87-1886.	Colombo (Ceylan).
14-2262.	20-4 .	F. Sc. BURKE Jacques (—). . . .	1907-1927. . . .	Newburgh (États-Unis).
15-2263.	21-4 .	F. Sc. CANÉVET Michel (—) . . .	1907-1926. . . .	Berder (Nord).
16-2264.	28-4 .	R. P. LEAHY Thomas (1571). . .	1873-1891 /92-1896.	Dublin (Irlande).
17-2265.	18-5 .	F. C. THIVIERGE Alexandre (3048)	1879-1906 /12 . . .	Ottawa (Canada).
18-2266.	25-5 .	R. P. OLIVE Henri (1671) . . . .	1861- . . /93-1886.	La Villeneuve (Nord).
19-2267.	26-5 .	R. P. MURPHY Patrice (3867). . .	1901-1922 /26-1926.	Newburgh (États-Unis).
20-2268.	29-5 .	R. P. PAGE Agapit (1130). . . .	1853-1882 /83-1884.	Winnipeg (Manitoba).
21-2269.	29-5 .	F. C. JACQUET Auguste (2191) . .	1864-1894 /00 . . .	Sion (Nord).
22-2270.	6-6 .	R. P. JACOBI Henri (2252). . . .	1881-1900 /01-1905.	Windhoek (Windhoek).
23-2271.	8-6 .	R. P. HUMPERT Albert (2425) . .	1883-1902 /03-1907.	Taungs (Kimberley).
24-2272.	9-6 .	R. P. TRÉGAROT Mathurin (2212).	1862- . . /01-1886.	Uzurbil (Maison Génér.).
25-2273.	12-6 .	R. P. BOISSEAU Louis (2278). . .	1879-1900 /01-1903.	Montréal (Canada).
26-2274.	12-6 .	R. P. NICKS Marcel (2867). . . .	1887-1908 /09-1911.	Namur (Belgique).
27-2275.	14-6 .	F. C. BEAULIEU Joseph (—) . . .	1886 . . . .	Riv. La Paix (Grouard).
28-2276.	24-6 .	R. P. JULIEN Ernest (1363). . .	1868-1887 /88-1892.	Colombo (Ceylan).
29-2277.	11-8 .	R. P. GEORGET François (1340) .	1865-1886 /87-1893.	Cap-Madeleine (Canada).
30-2278.	5-10.	R. P. TURGEON Alfred (2617) . .	1880-1904 /05-1907.	Montréal (Canada).
31-2279.	9-10.	R. P. HUDON François (2441) . .	1883-1902 /03-1907.	San Antonio (Texas).
32-2280.	10-10.	F. C. MULVANEY Jean (1562) . .	1851-1886 /92 . . .	Mission City (New-Westminster).
33-2281.	18-10.	R. P. RYAN Thomas (1035) . . .	1858-1878 /79-1882.	Johannesburg (Transvaal).
34-2282.	24-10.	R. P. HAIM Charles (2236). . . .	1877-1900 /01-1905.	Teplei (Tchécoslovaquie).

35-2283.	24-10.	R. P. LÉCUYER Jules (2415) . . .	1878- . .	/03-1903.	Red River (Mackenzie).
36-2284.	28-10.	R. P. BLANCHET Alexandre (800) .	1846- . .	/71-1871.	Saint-Albert (Alta-Sask.).
37-2285.	10-12.	R. P. SOUHAIT Jean (967) . . .	1854-1876	/77-1883.	Colombo (Ceylan).
38-2286.	17-12.	R. P. LANIGAN Jean (1569) . . .	1867-1891	/92-1895.	Colombo (Ceylan).
39-2287.	17-12.	F. C. LETOURNEUR Augustin (1101)	1851-1875	/81 . . .	Saint-Albert (Alta-Sask.).

### Jubilés de 1930.

I. NOCES DE DIAMANT. — Le R. P. Joseph MAGNIN (1846), de Talence, a été ordonné prêtre, à Autun, le 11 juin 1870.

II. NOCES D'OR D'OBLATION. — a) Sa Grandeur Monseigneur Augustin DONTENWILL (1857) : 15 août 1880 (Ottawa) ;

b) R. P. François AGARRAT (1855), de Bon-Secours : 15 août 1880 (L'Osier) ;

c) R. P. Louis DAUPHIN (1857), de Pontmain : 17 février 1880 (Saint-Albert) ;

d) R. P. Alphonse DESMARAIS (1851), d'Athabaska : 15 août 1880 (Lachine) ;

e) R. P. Thomas GUGLIEMI (1857), de Colombo : 15 août 1880 (Autun) ;

f) R. P. Jean MÉARY (1859), de Colombo : 15 août 1880 (Autun) ;

g) R. P. Nicolas RAVAUZ (1859), de Saint-Ulrich : 15 août 1880 (Autun) ;

h) R. P. Jules TESTON (1856), de Delmas : 15 août 1880 (Lachine).

III. NOCES D'OR SACERDOTALES. — a) Sa Grandeur Monseigneur Célestin JOUSSARD (1851), de Grouard : 21 avril 1880 (Autun) ;

b) R. P. François AGARRAT (1855), de Bon-Secours : 18 décembre 1880 (Ajaccio) ;

c) R. P. Joseph BERNARD (1857), de Lumières : 22 mai 1880 (Avignon) ;

d) R. P. Joseph PELLETIER (1854), de Hudson : 6 juin 1880 (Ottawa).

*Ad permultos et faustissimos annos !*

# TABLE DES MATIÈRES

## Sommaire des Numéros 236 à 238.

### § I. — Numéro 236 (Mars-Juin).

Pages :

#### 1. SPLENDOR IN CIRCUITU :

*Le Centenaire du Père Taburet, O. M. I. (1)* . . . . . 1

#### 2. MAISONS ET RÉSIDENCES :

I. *La Genèse d'une Fondation en France* . . . . . 41

II. *La Maison Saint-Joseph de Winnipeg* . . . . . 48

III. *Les Débuts d'une Fondation en France* . . . . . 57

§ I. *Origine de l'Œuvre* . . . . . 58

§ II. *Organisation de l'Œuvre* . . . . . 59

§ III. *Constitution d'une Résidence* . . . . . 66

#### 3. COMMUNIQUÉS DE L'ADMINISTRATION :

I. *Facultés et Pouvoirs concédés aux Oblats* . . . . . 68

§ I. *De Altari privilegiato* . . . . . 68

§ II. *De Immaculata Conceptione* . . . . . 69

§ III. *De Scapularis Benedictione* . . . . . 70

§ IV. *De Crucifixis benedicendis* . . . . . 71

§ V. *De Communionem paschali* . . . . . 73

§ VI. *De Communionem Infirmorum* . . . . . 74

II. *Administration des Provinces : Changements et Prorogations* . . . . . 75

§ I. *Province du Texas* . . . . . 75

§ II. *Province de Regina* . . . . . 75

§ III. *Province des États-Unis* . . . . . 76

III. *Nécrologe du premier Semestre de 1929 (2)* . . . . . 77

#### 4. NOUVELLES ET VARIÉTÉS :

I. *Le Jubilé d'Oblation du Père Keul* . . . . . 81

II. *Mgr Cassulo au Sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine* . . . . . 83

III. *S. G. Monseigneur V. J. Grandin, 1829-1929* . . . . . 92

(1) *Ordo 1929 : Errata* . . . . . 40

(2) *Congrès de Durban* . . . . . 80



	Pages :
IV. <i>Oblats Belges dans les Glaces Polaires</i> . . . . .	99
V. <i>Sainte Thérèse au Pays de Bouddha</i> . . . . .	103
VI. <i>Une Visite pastorale au Natal africain</i> . . . . .	111
§ I. District de Pietermaritzburg. . . . .	112
§ II. Mission de Maryvale . . . . .	115
§ III. Mission d'Edendale, Maritzburg. . . . .	117
§ IV. Mission de Greytown . . . . .	118
§ V. Mission de Saint-Pierre . . . . .	120
§ VI. Mission de Sainte-Thérèse . . . . .	122
5. GALERIE DE FAMILLE :	
I. R. P. <i>Auguste Bernard</i> , 1870-1926 (1625) . . . . .	124
II. R. P. <i>Joseph Hugonard</i> , 1848-1917 (839). . . . .	127
III. F. Sc. <i>François Le Roux</i> , 1904-1928 (—) . . . . .	134
IV. R. P. <i>François Gouret</i> , 1827-1901 (431) . . . . .	141
V. R. P. <i>Alphonse Van Hecke</i> , 1872-1928 (1665). . . . .	143
VI. F. C. <i>Adolphe Kiel</i> , 1865-1928 (1842) (1) . . . . .	157
6. REVUE DES LIVRES :	
I. <i>Histoire de Monseigneur Eugène de Mazenod</i> . . . . .	162
§ I. Avant-propos de l'Ouvrage. . . . .	162
§ II. Table des Matières . . . . .	166
§ III. Abrégé de l'Ouvrage . . . . .	169
II. <i>Les Missions Catholiques du Père Streit</i> . . . . .	169
§ I. Titres des Éditions . . . . .	169
§ II. Table des Matières . . . . .	170
§ III. Appréciations sur l'Ouvrage. . . . .	171
III. <i>Le nouvel Ouvrage du Père Duchaussois</i> . . . . .	175
§ I. Titre et Table . . . . .	175
§ II. « <i>Croix</i> » de Paris . . . . .	176
§ III. « <i>France Illustrée</i> », Paris . . . . .	177
§ II. — <b>Numéro 237 (Septembre).</b>	
7. L'ETAMINI IN DOMINO :	
I. <i>Jubilé de Diamant du Père Le Cunff</i> . . . . .	181
§ I. Le vénéré Jubilaire. . . . .	181
§ II. La grande Fête (2). . . . .	192
II. <i>Maisons de Formation : Visite de Monseigneur</i> . . . . .	202
§ I. Noviciat de Ripalimosani. . . . .	202
§ II. Juniorat de Santa-Maria-a-Vico . . . . .	212
(1) Thérèse de Lisieux. . . . .	161
(2) L'Armée des Oblats. . . . .	201

	Pages :
III. <i>Les Noces d'Or du Père Legrand</i> . . . . .	224
§ I. Les premières Démonstrations . . . . .	224
§ II. Les grandes Solennités (1) . . . . .	232
8. COMMUNIQUÉS DE L'ADMINISTRATION :	
IV. <i>Notre Association Missionnaire de Marie Immaculée</i> . . . . .	243
V. <i>Le Scapulaire du Sacré Cœur de Jésus</i> . . . . .	260
§ I. Nature du Scapulaire . . . . .	260
§ II. Promulgation du Scapulaire . . . . .	263
§ III. Confié aux Oblats . . . . .	264
§ IV. Concession des Indulgences . . . . .	265
§ V. Sommaire des Indulgences . . . . .	268
§ VI. Formule de Bénédiction . . . . .	270
VI. <i>Administration des Provinces ; Nécrologe du Trimestre</i> . . . . .	271
§ I. Province de New-Westminster . . . . .	271
§ II. Maison Saint-Joseph, Ottawa . . . . .	272
§ III. Nécrologe du Trimestre (2) . . . . .	273
9. PROVINCE DU CANADA :	
I. <i>La Lettre d'Obédience des premiers Missionnaires</i> . . . . .	274
II. <i>Lis du Sanctuaire transporté au Ciel</i> . . . . .	277
III. <i>Trois Jubilés d'Oblation à Māniwaki, Canada</i> . . . . .	285
IV. <i>Le Recrutement sacerdotal à l'Université d'Ottawa</i> . . . . .	294
V. <i>Une Cérémonie de Départ au Scolasticat</i> . . . . .	299
VI. <i>Hommage aux Oblats Prédicateurs de Retraites</i> . . . . .	308
VII. <i>Les Missions des Oblats au Saguenay</i> . . . . .	325
§ I. Avant les Oblats . . . . .	325
§ II. Arrivée des Oblats . . . . .	327
§ III. Travaux des Missionnaires . . . . .	328
§ IV. Épreuves et Difficultés . . . . .	332
§ V. Personnel des Oblats . . . . .	336
§ VI. Départ du Saguenay . . . . .	337
VIII. <i>Missions Indiennes de la Baie James</i> . . . . .	338
IX. <i>Le vieux Canadien à l'antique Chapelet</i> (3) . . . . .	343
10. VICARIATS DU SUD-AFRIQUE :	
I. <i>Le Congrès Eucharistique de l'Afrique Méridionale</i> . . . . .	349
II. <i>La Léproserie de Pretoria, au Transvaal</i> . . . . .	363
III. <i>De Montagne en Vallée, au Basutoland</i> (4) . . . . .	370
(1) Musée de Sion . . . . .	242
(2) Patrons des Missions . . . . .	273
(3) Mgr Balaïn, O. M. I. . . . .	348
(4) Monseigneur Coudert, Colombo . . . . .	388

	Pages :
11. GALERIE DE FAMILLE :	
VII. R. P. Alexandre Huard, 1841-1918 (763) . . .	389
VIII. R. P. Jean Gobert, 1824-1900 (253) . . . . .	406
IX. F. C. Antoine Piquet, 1868-1912 (1846) . . .	410
X. R. P. Albert Lacombe, 1827-1916 (419) . . .	412
XI. R. P. Gaspard Gomez, 1870-1906 (1783) . . .	420
XII. F. C. Louis Renault, 1835-1892 (799) (1) . .	421
12. REVUE DES LIVRES :	
<i>Le nouvel Ouvrage du Père Duchaussois</i> . . . . .	424
§ IV. « Études » des Jésuites . . . . .	424
§ V. « Missions Catholiques », Lyon . . . . .	434
§ VI. « Nouvelliste de Bretagne » . . . . .	435
§ III. — <b>Numéro 238 (Décembre).</b>	
13. OREMUS PRO PONTIFICE :	
I. <i>L'Heureuse Solution de la Question Romaine</i> . .	441
§ I. Pourquoi le Pape-Roi . . . . .	443
§ II. Histoire du Royaume . . . . .	445
§ III. Recouvrement de l'Indépendance . . .	451
II. <i>Les Instructions du Saint-Père aux Missionnaires</i> . . . . .	457
III. <i>Notre Fondateur et le Souverain Pontife</i> (2) . .	459
14. COMMUNIQUÉS DE L'ADMINISTRATION :	
VII. <i>La Cause de Monseigneur V.-J. Grandin</i> . .	478
§ I. Monseigneur O'Leary, Edmonton . . .	478
§ II. Monseigneur Grellier, Laval . . . . .	480
§ III. Monseigneur Grente, LeMans . . . . .	482
VIII. <i>Trois Pères Oblats sont nommés Évêques</i> . . .	484
§ I. Monseigneur Marque, Colombo . . . . .	484
§ II. Monseigneur Meysing, Kimberley . . .	485
§ III. Monseigneur Guy, Grouard . . . . .	485
IX. <i>Administration des Provinces : Prorogations et Changements</i> . . . . .	486
§ I. Province d'Allemagne . . . . .	486
§ II. Province du Nord . . . . .	487
§ III. Province du Manitoba . . . . .	487
§ IV. Province de Belgique . . . . .	488
§ V. Province d'Alsace-Lorraine . . . . .	489
§ VI. Province d'Alberta-Saskatchewan . . .	490
(1) L'Éloquence des chiffres . . . . .	423
(2) Marche du Procès . . . . .	477

## Pages

## 15. MAISONS DE FRANCE :

<i>Province du Nord, 11<sup>me</sup> de France</i> . . . . .	491
§ I. Notre Vie religieuse . . . . .	491
§ II. Nos Maisons actuelles . . . . .	494
§ III. Nos Prédications évangéliques . . . . .	498
§ IV. Nos Missionnaires apostoliques . . . . .	500
§ V. Nos Œuvres diverses . . . . .	501
§ VI. Notre Recrutement futur (1) . . . . .	503

## 16. VICARIAT DU NATAL :

I. <i>La Marche des Œuvres au Natal</i> . . . . .	505
§ I. Activités de l' « I. C. U. » . . . . .	505
§ II. École Normale supérieure . . . . .	506
§ III. Retraites des Catéchistes . . . . .	506
§ IV. Frères Convers indigènes . . . . .	507
§ V. Progrès des Missions . . . . .	507
§ VI. Congrès Eucharistique national . . . . .	508
II. <i>Les Mémoires d'un Aumônier de Prison</i> . . . . .	511
III. <i>Les Débuts d'Apostolat d'un vieux Missionnaire</i> . . . . .	524

## 17. NOUVELLES ET VARIÉTÉS :

VII. <i>Un Héraut du Pape des Missions</i> . . . . .	531
VIII. <i>Une Congrégation d'Origine française en Allemagne</i> . . . . .	537
IX. <i>Le Père Marcel Nicks, de Namur</i> . . . . .	543
X. <i>La Paroisse de Lourdes à Montjoli</i> . . . . .	547
§ I. Les Retraites paroissiales . . . . .	547
§ II. Les Retraites fermées . . . . .	548
§ III. L'Œuvre du Pèlerinage . . . . .	549
§ IV. Les Œuvres paroissiales . . . . .	550
§ V. Nos Frères convers . . . . .	551
§ VI. Écoles et Avenir . . . . .	552
XI. <i>Trois Jubilés d'Oblation à Maniwaki, Canada</i> . . . . .	553
XII. <i>Missions indiennes de la Baie James</i> . . . . .	564
XIII. <i>Les Noces d'Argent du Père Daridon</i> . . . . .	570
XIV. <i>Aux Glaces polaires, en Été (1926)</i> . . . . .	574
XV. <i>La Mission de Lejac, au Yukon</i> . . . . .	587
XVI. <i>Vicariat de Ceylan : Diocèse de Jaffna</i> . . . . .	591
§ I. Silva, le « Capitaine » . . . . .	591
§ II. Fleur de Sacrifice . . . . .	596
§ III. Dans la Jungle . . . . .	599
XVII. <i>Le Séminaire de Roma, au Busuloland</i> . . . . .	604
XVIII. <i>La pénible Mission de l'Ovamboland, S. O. A. (2).</i> . . . .	609

(1) Ordination à Johannesburg . . . . .	504
(2) Notre-Dame de Bon-Secours . . . . .	612

	Pages :
18. GALERIE DE FAMILLE :	
XIII. R. P. <i>Albert Louvel</i> , 1865-1925 (1456) (1). . .	613
XIV. R. P. <i>Richard D'Allon</i> , 1848-1915 (714) . . .	631
XV. F. C. <i>Jean Suc</i> , 1842-1896 (965) . . . . .	634
XVI. R. P. <i>Louis Boisseau</i> , 1879-1929 (2278) . . .	638
XVII. R. P. <i>Gabriel Carrier</i> , 1881-1916 (2412). . .	646
XVIII. F. C. <i>Olivier Villemure</i> , 1850-1900 (970) (2) .	648
19. REVUES DES LIVRES :	
I. <i>Les Souvenirs d'Apostolat de Monseigneur Grouard</i> . . . . .	661
§ I. Remercements du Saint-Père . . . . .	661
§ II. Article du « Devoir » . . . . .	662
§ III. Félicitations d'un Cardinal . . . . .	669
II. « <i>La Revue universelle du Sacré-Cœur</i> » . . . . .	670
III. <i>La « Bibliotheca Missionum » du Père Streit</i> (3). .	672
20. MUTATIONS AU PERSONNEL :	
I. <i>Oblations des Années 1928 et 1929</i> . . . . .	676
§ I. Année 1928 (111). . . . .	676
§ II. Année 1929 (147) . . . . .	680
§ III. Remarques et Statistiques . . . . .	685
II. <i>Tableau des Obédiences données en 1929</i> . . .	686
III. <i>Le Nécrologe de l'Année 1929</i> (39) (4) . . . .	692
21. TABLE DES MATIÈRES :	
<i>Sommaire des Numéros 236 à 238</i> . . . . .	695
§ I. Numéro 236 (Juin). . . . .	695
§ II. Numéro 237 (Septembre) . . . . .	696
§ III. Numéro 238 (Décembre) . . . . .	698
(1) <i>Évêque en Avion</i> . . . . .	630
(2) <i>Province des États-Unis</i> . . . . .	660
(3) <i>Petites Annales canadiennes</i> . . . . .	675
(4) <i>Jubilés de 1930</i> . . . . .	694

*Nihil obstat.*

Romæ, die 17<sup>a</sup> Decembris A. D. 1929.

† AUG. DONTENWILL, O. M. I.,

*Arch. tit. Ptol., Sup. Gen. O. M. I.*

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 2933,3,30.











294900 P  
 Author Missions de la Congrégation des Mission- Relig.  
 M  
 Title naires oblats de Marie Immaculée, 62-63, 1928-29

DATE.

NAME OF BORROWER.

# University of Toronto Library

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

Acme Library Card Pocket  
 Under Pat. "Ref. Index File"  
 Made by LIBRARY BUREAU



